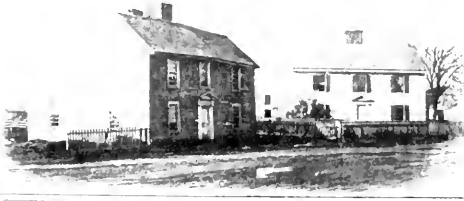


John Adams
Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o









DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME CINQUIÈME.



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

UNIVERSEL

D'HISTOIRE NATURELLE;

CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps célestes, des Météores, & des autres
principaux Phénomènes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs usages dans la Médecine, dans l'Économie domestique
& champêtre, & dans les Arts & Métiers :

*PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets
mentionnés dans cet Ouvrage.*

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonstrateur d'Histoire Naturelle avoué du
Gouvernement; Censeur Royal; Directeur des Cabinets d'Histoire Naturelle, de
Physique, &c. de S. A. S. Monseigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire
de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux
de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Associé Regnicole
de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés
Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c.
d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & considérablement augmentée par l'Auteur.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques
de la Boucherie.

M. D C C. L X X V.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

✓ ADAMI 90.2
π. 5



DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'HISTOIRE NATURELLE.

P.

PYGARGUE ou PYGARGUE, *pygargus*. On peut distinguer trois variétés dans cette espèce d'oiseau carnivore ; savoir , le *grand pygargue* , le *petit pygargue* & le *pygargue à tête blanche*. Les deux premiers ne diffèrent que par la grandeur , & le dernier ne diffère presque en rien du premier , la grandeur étant la même ; la seule différence est un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Les différences entre les pygargues & les aigles sont 1°. la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon , les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2°. la couleur du bec , les aigles l'ont d'un noir bleuâtre , & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3°. la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'aigles à queue blanche , parce qu'ils ont en effet la queue blanche en-dessus & en-dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles ; ils n'habitent pas les lieux déserts , ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue , ainsi

que l'aigle commun , affecte les climats froids de préférence ; il est de la même grosseur , & pour le moins aussi fort que lui : il est plus carnassier , plus féroce , moins attaché à ses petits , car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid , avant même qu'ils soient en état de se pourvoir , & l'on prétend que sans le secours de l'*orfraie* qui les prend alors sous sa protection , la plupart périroient. Ce sentiment contre nature , qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance , & qui est commun à l'espèce du pygargue , & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté , indique que ces trois espèces sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse , que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits , les conduit ensuite , les instruit à chasser , & ne les oblige à s'éloigner que lorsqu'ils sont assez forts pour se passer de tout secours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parents ; les aiglons de l'espèce commune sont doux & assez tranquilles , au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue , dès qu'ils sont un peu grands , ne cessent de se battre & de se disputer la nourriture & la place dans le nid ; en sorte que souvent le père & la mère en tuent quelques-uns pour terminer le débat ; on peut encore ajouter que comme le *grand aigle* & le *pygargue* ne chassent ordinairement que de gros animaux , ils se rassasient souvent sur le lieu , sans pouvoir les emporter , que par conséquent les proies qu'ils enlèvent sont moins fréquentes , & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid , ils sont souvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lievres & des oiseaux , fournit plus aisément & plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. La pygargue construit pour nid un aire ou un plancher tout plat , comme celui du grand aigle , qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres , & qui est composé de petites perches & de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyère & d'autres herbes ; elle y pond deux ou trois œufs. *Voyez maintenant l'article AIGLE.*

PIGAYA. C'est la racine de l'*ipécacuanha* : voyez ce mot.

PIGEON , *columba* , est un genre d'oiseau très-connu. Quantité de personnes se font de la multiplication du pigeon , une affaire sérieuse sans y rien épargner ; & par la combinaison des mélanges , ils savent en tirer une infinité de variétés , toutes plus curieuses les unes que les autres , ainsi qu'on le verra à la fin de cet article. Les marques caracté-

ristiques de cet oiseau, font d'avoir quatre doigts dénués de membranes, dont un par derrière & trois devant; les jambes courtes & couvertes de plumes jusqu'au talon; les ailes très-longues, un vol très-fort, le bec droit, étroit & un peu long, le bout supérieur un peu renflé & recourbé, les narines à demi-couvertes d'une membrane épaisse & molle; mais ce bec varie suivant les espèces, les unes l'ont plus délié, d'autres plus gros, d'autres plus court, d'autres plus long; sa voix est un cri plaintif, assez bien exprimé par le mot *roucoulement*: ils ne pondent que deux œufs à la fois, & font plusieurs pontes & couvées dans une année; ceux de volière en font jusqu'à douze. Le propre de ces animaux est de ne point renverser le cou quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. La plupart ont les pieds rouges, & le mâle & la femelle couvent tour à tour: la durée de leur vie est de quinze à vingt ans. On les divise en pigeons privés ou domestiques, en pigeons sauvages & en pigeons étrangers. Au reste ces oiseaux sont mis par M. *Linneus* dans l'ordre des *aves passeres*, oiseaux de passage. Les pigeons sont en général des oiseaux qui appartiennent à l'ancien & au nouveau Continent; ils vivent dans les climats chauds, dans ceux qui sont tempérés, & ils s'étendent fort avant dans le nord. On trouve dans l'ancien Continent, dit M. *Sonnerat*, des ramiers en Sibérie, & dans le nouveau, plusieurs espèces de pigeons dans le Canada. Il paroît que les climats chauds conviennent mieux à ces espèces de bipèdes; ils y sont plus nombreux & plus variés. Quoiqu'ils ne pondent que deux œufs à la fois, quoiqu'ils soient exposés à la voracité des oiseaux de proie auxquels ils servent de pâture la plus ordinaire, les individus dans chaque espèce ou variété, sont fort multipliés, & souvent leur nombre est prodigieux; ce qui vient sans doute, comme il est dit ci-dessus, de ce que ces oiseaux font plusieurs pontes par an, de ce que leur constitution est robuste, qu'ils peuvent s'habituer par-tout, y trouver un climat & une nourriture convenables à leur multiplication: c'est cette force de leur constitution, &, comme nous le dirons ci-après, l'ardeur de leur tempérament, qui font que les pigeons sont de tous les oiseaux, après la poule & quelques autres gallinacées, les bipèdes les plus aisés à transporter, à s'habituer à un nouveau climat, à y multiplier. Les pigeons ont en général une forme élégante, un plumage bien nué: ils sont d'une grande utilité pour la nourriture de l'homme & celle d'un grand nombre d'animaux; & dans l'entretien général, ils rendent beau-

coup plus qu'ils ne coûtent. On a observé que les pigeons qui vivent en pleine liberté, ont pour l'ordinaire les pieds rouges, & que la couleur dominante de leur plumage est le gris ou le brun : l'état de domesticité a plus ou moins altéré l'espece du pigeon : la plupart ne se nourrissent que de grains ; quelques especes cependant ne vivent guere que des fruits qu'ils avalent sans les casser.

1°. Le PIGEON ORDINAIRE OU MONDAIN, *columba domestica & vulgaris*, est un oiseau domestique fort commun & fort utile : il pese environ treize onces ; il a, depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue, treize pouces de long, une envergure de vingt-six pouces de large ; le bec grêle, pointu, languet, comme farineux au-dessus des narines, & du reste brun, l'iris d'un jaune rouffâtre ; les jambes en devant revêtues de plumes presque jusqu'aux doigts, les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs, la tête d'une couleur cendrée & bleuâtre, le cou orné de belles couleurs changeantes, selon qu'il est différemment exposé à la lumiere, le jabot rouffâtre, le reste de la poitrine & le ventre cendrés, le bas du dos blanc, & cendré près des épaules, du reste noir, néanmoins nuancé de cendré : le pennage des ailes a les mêmes couleurs ; celui de la queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, est noir par les extrémités, le reste est cendré : le jabot du pigeon est grand : la voix du mâle est aussi grave que celle de la femelle est grêle. On lit dans l'*Hist. de l'Acad. des Sciences*, T. I. pag. 140, que l'œsophage du pigeon est capable d'une distension plus grande en proportion de celui des autres oiseaux, comme on peut le remarquer en soufflant dans leur âpre-artere. La grande espece de pigeon domestique est le PIGEON ROMAIN, *columba versicolor*.

Tous les pigeons, dit M. de Buffon, ont de certaines qualités qui leur sont communes ; l'amour de la société, l'attachement à leurs semblables, la douceur des mœurs, la chasteté, c'est-à-dire la fidélité réciproque & l'amour sans partage du mâle & de la femelle ; la propreté, le soin de soi-même qui supposent l'envie de plaire, l'art de se donner des graces qui le suppose encore plus ; les caresses tendres, les mouvemens doux, les baisers timides qui ne deviennent intimes qu'au moment de jouir ; ce moment même ramené quelques instans après par de nouveaux desirs, de nouvelles approches également nuancées, également senties ; un feu toujours durable, un goût toujours constant, & pour plus grand bien encore, la puissance d'y satisfaire sans cesse..... En effet, quiconque

a habité la campagne , aura observé ces différentes qualités dans l'espece du pigeon : il aura reconnu que ces oiseaux sont fort portés à l'amour , que le mâle amoureux s'approche de sa femelle , va , revient , tourne autour d'elle , la cajole , fait l'amant empressé , est toujours en mouvement , épanouit sa queue , fait la roue jusqu'à ce que la tendre femelle , excitée par ces petites agaceries , réponde d'une voix sourde , d'un roucoulement étouffé ; ensuite viennent les petits becos , c'est-à-dire les caresses du bec dans le bec ; alors les grandes privautés ont lieu.

Deux œufs blancs pondus sont le fruit de ces amours : l'un produit un mâle & l'autre une femelle , quelquefois aussi il en naît deux mâles ou deux femelles. Pour pondre le second œuf , il faut un nouvel accouchement : la femelle choisit communément l'après-midi pour son accouchement. Ses deux œufs étant pondus , elle se met à les couvrir , de façon que pendant quinze jours complets elle reste dessus depuis trois ou quatre heures après-midi , jusqu'au lendemain matin sur les neuf à dix heures que le mâle prend sa place , régulièrement jusqu'à quatre heures du soir , tandis que la femelle va chercher à manger & se reposer ; puis elle revient à l'heure marquée pour relever son mâle , qui lui cede à son tour la place jusqu'au lendemain , & ainsi de suite jusqu'à ce que les petits soient éclos. Si durant la couvaïson la femelle tarde trop à revenir , le mâle va la chercher & l'invite à retourner promptement à son nid ; celle-ci en fait autant à l'égard de son mâle quand il paroît paresseux sans l'être. Ainsi nulle humeur , nul dégoût , nulle querelle ; toutes les douceurs du ménage , toutes les fonctions pénibles également réparties. Le mâle aimant assez constamment pour les partager , & même coopérer aux soins maternels : soulageant & adoucissant la peine de sa compagne , pour mettre entre elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable... Quels modes pour l'homme , s'il pouvoit ou savoit les imiter ! Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois ou quatre jours aux deux pigeonnoux nouvellement éclos ; ils ont seulement soin de les tenir bien chaudement : alors c'est la femelle qui se charge seule de ce soin , si ce n'est pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture ; après quoi ils les nourrissent pendant huit jours d'alimens ramollis , à demi digérés comme de la bouillie dans leur jabot , ils soufflent ou dégorgent deux à trois fois par jour cet aliment dans leur petit bec : le pere soufflé communément la pâture à la petite femelle , & la mere au petit mâle ;

cette attention réciproque suppose chez ces oiseaux un instinct esclave né de la différence du sexe ; peu-à-peu ils leur donnent une nourriture plus solide , à proportion de leurs forces , & dès qu'ils sont en état de voler , le pere les chasse du nid , & les oblige de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Ce nouveau ménage s'appareille bientôt ensemble. Les pigeons de voliere ont toujours à la fois des œufs & des petits ; & par ce moyen ils ne perdent point de temps. Tous les momens de la vie sont employés au service de l'amour & au soin de ses fruits.

On remarque que quand la femelle s'est laissé cocher par un mâle étranger , le sien piqué de la passion de son infidelle , se dépite & ne veut plus la voir ; il l'abandonne , ou s'il s'en approche , c'est pour la battre. On a vu des femelles s'entre-faillir au défaut de mâle , ce qui suppose un tempérament fort chaud dans ces individus. On a vu aussi deux mâles mécontents respectivement de leurs femelles , faire entre eux un échange , & vivre ensuite en bonne intelligence dans leur nouveau petit ménage. Cet exemple des troqueurs seroit-il en pareilles circonstances chez toutes les especes d'animaux le vœu & la loi de la nature ?

Les pigeons aiment à se baigner & à se rouler dans la poussiere , pour se délivrer de la vermine , des poux & puces qui les incommode quelquefois : ils se nourrissent de froment , de sarrasin , d'orge , de vesce , de pois , de chenevi , de panis , d'ivraie & d'autres grains : ceux de colombier cherchent pendant l'été leur vie dans les champs , mais dans l'hiver il faut les nourrir. Sans cela ils seroient peu féconds & pourroient périr : ces oiseaux sont d'un bon revenu dans un colombier. Nous avons dit qu'ils multiplient souvent ; dans le même temps qu'ils élèvent leurs petits , ils couvent des œufs.

Le vol de cet oiseau est très-rapide & siffiant , sur-tout quand l'animal se sent poursuivi par l'épervier , par le milan ou par quelqu'autre oiseau de proie. Outre le vol , les pigeons ont la vue & l'ouïe excellentes , ce sont là en quelque sorte les seules armes que la nature leur a données pour se défendre. Ils tremblent à l'aspect d'un oiseau de rapine : quoique d'un naturel doux en apparence , & regardés comme le symbole de la douceur , cependant ils se battent souvent de pigeon à pigeon jusqu'à la mort , sur-tout quand il s'agit de concurrence pour une femelle : alors ils se donnent des coups d'ailes sur la tête , des coups de bec , & s'arrachent les plumes. Le pigeon vit volontiers avec la volaille.

P I G

Cet oiseau est d'un grand usage dans les alimens , sur-tout quand il est jeune , nourri & élevé à la maison dans une voliere ; sa chair est alors tendre , succulente , facile à digérer & nourrit beaucoup : les plus estimés en France sont ceux de Perpignan. Lorsqu'il est vieux l'on doit en user plus sobrement : on prétend qu'un pigeon nouvellement tué , ouvert par le dos & appliqué tout chaud sur la tête ou à la plante des pieds d'un frénétique , est capable de guérir cette maladie. Le sang du pigeon tiède & tiré de dessous l'aîle , est propre pour guérir les plaies récentes des yeux. Sa fiente appelée *colombine* , est nitreuse , résolutive & apéritive : on la prend toute calcinée ou en tisane ou en bol ; on a des exemples que si cette fiente fraîche tombe dans les yeux , l'on en peut devenir aveugle , tant elle contient de parties caustiques ; c'est par cette raison que la peau rougit à l'endroit où l'on met pendant un certain tems de la fiente de pigeon. On en mêle quelquefois dans les vésicatoires , ou avec les cataplasmes farineux , pour résoudre les tumeurs œdémateuses. La fiente de pigeon pulvérisée & cuite avec le lait , fait un cataplasme excellent pour les maux de gorge pituiteux : il faut avoir soin de le renouveler & de le réchauffer toutes les heures. Cette fiente , dit M. *Bourgeois* , est encore un excellent remede pour la toux des chevaux , qu'ils contractent souvent au printems dans les pâturages , lorsque les nuits sont froides , ou lorsqu'ils sont exposés long-tems à des pluies froides. Cette toux , lorsqu'on la néglige , dégénere souvent en vraie pouffe qui devient incurable. Dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval est attaqué de la toux , il faut prendre quatre poignées de fiente de pigeon qu'on pulvérise grossièrement , & on la met infuser dans une demi-bouteille de vieux vin blanc pendant une nuit ; le matin on passe le mélange par un linge , & on le fait avaler trois matins de suite au cheval par le moyen d'une bouteille ou d'une corne.

La fiente du pigeon est très-bonne pour les plantes & pour les femences : on peut la répandre à claire-voie sur la terre toutes les fois qu'on sème quelque grain , conjointement avec la semence , & même après , en toute saison ; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de mouton. Il faut cependant observer que la *colombine* est si remplie de parties volatiles toujours en action , que si on ne la laissoit un peu modérer à l'air , & sur-tout par un temps pluvieux , on courroit risque , en la répandant trop promptement , d'altérer les grains

femés, de brûler & de détruire les premiers principes de la germination : aussi doit-on en amortir l'activité en la mêlant avec du crotin de cheval, ou du fumier de vache pourri. Cet engrais convient sur-tout aux prés trop usés, aux chenevieres & aux potagers, même aux terrains froids, humides & argileux. Voyez FUMIER & EXCRÉMENT.

L'exemple des pigeons monstrueux, à deux têtes, à quatre pieds, &c. n'est pas rare.

2°. Le PIGEON BISET, *columba livia*. C'est un oiseau sauvage de passage, ainsi nommé à cause de la couleur bise ou plombée, tant de son plumage que de celle de sa chair, qui est effectivement plus bise que celle des pigeons de voliere ; il est plus petit que le pigeon ordinaire, & difficile à apprivoiser, car il ne peut vivre enfermé ; il a les pieds rouges, ainsi que le bec qui est raboteux.

3°. Le PIGEON SAUVAGE OU FUYARD, *anas seu vinago*. Ce pigeon de passage a une corpulence un peu plus grande que le pigeon ordinaire, dont il diffère encore pour la couleur du plumage, qui est fort diversifié ; le devant de sa poitrine & de ses ailes sont d'une couleur vineuse, il a sur chaque aîle deux taches noires, les plumes du cou jettent différents éclats suivant qu'on les expose au jour ; il fait son nid le long des rochers escarpés. On prétend que c'est une espèce de semblables pigeons, *columba tabellaria* ou *pigeon messager*, que les Mariniers en Egypte nourrissent sur leurs navires, ainsi qu'en Candie & en Chypre ; c'est, dit *Belon*, pour les lâcher quand ils approchent de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée. On étoit autrefois dans l'usage d'attacher des lettres aux pieds ou sous les ailes de ces courriers volans, qui les portoient à l'endroit où l'on savoit qu'ils s'arrêtoient d'ordinaire ; il y a encore de ces pigeons messagers en Orient & ailleurs, où on les dresse à porter & à rapporter les lettres dans les occasions où l'on a besoin d'une extrême diligence ; on assure que le Consul d'Alexandrette s'en sert encore pour envoyer promptement des nouvelles à Alep : & que les caravanes qui voyagent en Arabie, sont favorables leur marche aux Souverains Arabes, avec qui elles sont alliées, par le même moyen. Ces oiseaux volent avec une rapidité extraordinaire, & reviennent avec une nouvelle diligence pour se rendre dans le lieu où ils ont été nourris & élevés. On les rencontre quelquefois sur le soir couchés sur le sable & le bec ouvert, attendant la rosée pour se rafraîchir & reprendre

repandre haleine. En 1574 & 1575, le Prince d'Orange fit usage de ces messagers volans aux sieges de Harlem & de Leyde ; & pour reconnoître le service de ces oiseaux, le Prince voulut qu'ils fussent nourris aux dépens du public, dans une voliere faite exprès, & que lorsqu'ils seroient morts, on les embaumât pour être gardés à l'Hôtel-de-Ville. Ces pigeons font leur nid dans de vieilles tours : ils font fort timides, mais ils aiment à retourner dans leur patrie.

4°. Le PIGEON RAMIER, *palumbus torquatus*. Ce pigeon est encore très-connu dans tous les pays. *Belon* dit qu'on le nomme *ramier*, parce qu'il se perche sur les rameaux ou branches d'arbres ; il vole en troupe pendant l'hiver, il ne chante ou ne roucoule que quand il est en amour, & sa femelle lui répond ; il est plus grand que le biset & le pigeon ordinaire, & presque aussi charnu qu'une poule. On le trouve particulièrement sur les mérisiers pendant la maturité de leur fruit qu'il aime à l'excès. On en prend beaucoup en certains pays dans les forêts qui sont plantées de chêne, de frêne & de lierre ; pour cela on attend qu'il fasse bien nuit, & par le moyen d'un charivari & en portant des torches de paille allumée, on leur fait peur : il est facile alors de les tuer. Ce pigeon bâtit son nid assez mal-proprement, peu haut, mais il le rend difficile à trouver. Le ramier fait sa demeure suivant les saisons, tantôt dans la plaine, & tantôt dans les montagnes. Le plumage de son cou est chatoyant ou d'un éclat de soie : celui de la poitrine, des épaules & des ailes est vineux, le milieu du dos couleur de frêne sombre, le reste est à-peu-près comme dans le pigeon ordinaire : sa chair est beaucoup plus dure que celle des pigeons précédens. Il y a le pigeon bleu ramier de Madagascar & du Mexique. Il est mention du même pigeon de couleur verte à l'article FLOUNINGO. Le pigeon ramier qui se trouve abondamment près de la Perle, à douze lieues du Cap de Bonne-Espérance, est gris & de la grosseur de celui d'Europe : la tête est couleur de charbon pâle, le cou d'un lilas clair, la poitrine, le ventre, les cuisses, les petites plumes des ailes sont d'un gris cendré, le dessous des ailes est d'un gris vineux ; les grandes plumes des ailes sont noires : la queue est noire aussi, excepté le bout qui est blanc ; il y a de chaque côté sur les petites plumes de l'aile, cinq taches noires ; le bec, l'iris & les pieds sont d'un rouge vineux.

On distingue en Europe les *palombes* ou *gros ramiers* ; ce sont de belles

especes de pigeons très-connus dans les Pyrénées, où ils passent régulièrement deux fois l'année pour aller & revenir d'Espagne, ainsi que les bifets; leur plumage est d'un beau gris cendré, avec un collier orné de très-belles couleurs changeantes: la chasse en est fameuse tout le long des Pyrénées; elle consiste à dresser de distance en distance le long d'une gorge, quelquefois pendant l'espace de plus d'une demi-lieue, des especes de trépieds, qui sont composés de trois perches, longues quelquefois de soixante à quatre-vingts pieds; à l'endroit où elles se croisent au plus haut, on bâtit une cabane de verdure, où un homme se tient caché avec une provision de morceaux de bois blanchis faits en palette. Dès qu'il apperçoit un vol de palombes, il leur jette une de ces palettes, qu'elles prennent pour un oiseau de proie, la frayeur leur fait baisser leur vol près de la terre, alors de distance en distance, suivant qu'elles s'écartent, on les rapproche par la même voie, & on les conduit où l'on veut: à l'extrémité de la gorge, il faut qu'il y ait cinq ou six grands arbres rangés de ligne; on tend des filets depuis le haut jusqu'en bas, au moyen de poids & de poulies; dès qu'on lâche une détente, ces filets tombent, & les palombes effrayées par les palettes qu'on leur jette, viennent se prendre dans les filets: on en prend quelquefois plus d'un cent d'un seul coup de filet. On mange ces oiseaux cuits à la broche, mais presque faignans.

A Terni en Italie, on pratique une autre chasse de pigeons très-singuliere, & dont M. *la Lande* a été témoin, on élève & on apprivoise des pigeons appellés *mandarini* qui vont au-devant des pigeons de passage & les conduisent dans la forêt, & sur les arbres mêmes où les Chasseurs les attendent; on en prend quelquefois jusqu'à cinq cents.

5°. LE PIGEON DE ROCHER ou ROCHERAYE, *columba rupicola*, est une espece de petit pigeon, de couleur cendrée, qui ne fréquente que les rochers voisins de la mer: il y en a de tout blancs.

6°. LE PIGEON HUPPÉ, *columba cristata*. C'est le nom que l'on donne au pigeon qui porte une huppe blanche sur le derriere de la tête: il a les ailes & le dessus du dos d'un noir vineux, & tout le reste du plumage est blanchâtre. Il est un peu moins gros que le pigeon ordinaire: il soutient bien le froid.

7°. LE PIGEON PATTU, *columba dasypes*. Les plumes de ses jambes sont longues & pendent jusqu'entre les doigts.

8°. Le PIGEON-NONAIN, *columba cucullata*. C'est le pigeon à chaperon ou jacobin. Les plumes de son cou sont relevées & lui ceignent la tête en capuchon de Moine.

9°. Parmi les pigeons sauvages & étrangers, on connoît, 1°. celui du Brésil, que *Marcgrave* a décrit sous le nom de *picui-pinima*, il n'est pas plus gros qu'un merle ; sa chair est excellente & fort grasse. 2°. Le pigeon des îles de *Nincombar* dans le golfe de Bengale, proche des côtes du Pégu, *columba nincombar Indica*, qui est plus grand que notre pigeon domestique ; son plumage est un mélange agréable de bleu, de vert, de jaune, de pourpre violet & de rouge ; il se nourrit de riz : ce pigeon sauvage est sujet à la pierre, elle croît par couches jusqu'à boucher l'ouverture du gésier, ce qui le fait périr. 3°. Le pigeon sauvage de l'île de *S. Thomas*, qui a le plumage d'un perroquet vert ; ses jambes & le bas de ses ailes sont d'une belle couleur de safran ; il est moins beau à la vue que le pigeon d'*Amboine*, *columba viridis Amboinensis*. 4°. Le pigeon à queue annelée de la Jamaïque, *columba caudâ fasciâ notata Jamaicensis* ; on l'éleve dans les colombiers ; il y en a aussi de sauvages qui ne fréquentent que les savannes. 5°. Le pigeon à grosse gorge ou à grand goster, *columba gutturosa* ; en aspirant de l'air, il enfle sa gorge qui alors devient plus grosse que son corps.

On trouve encore plusieurs sortes de pigeons à Maderas-patan (ou ville de Madras) aux Indes, dont les couleurs sont fort variées ; celui des Philippines est plus agréable à la vue. Les Ornithologistes font mention de quelques espèces de pigeons qu'on élève par curiosité, telles que le trembleur ou pigeon-paon, qui remue toujours la tête & le cou ; il a la queue large, l'étale & la redresse comme celle du paon, *columba tremula cauda* : le pigeon-cavalier, *columba eques*, qui est sorti du pigeon bâtard & du pigeon messager ; il a des excroissances charnues à la racine du bec & autour des yeux ; il a aussi la faculté d'enfler son jabot comme le pigeon à grosse gorge : le pigeon de *Mahomet*, il diffère peu de celui de Numidie ou de Barbarie ; ses yeux sont grands & noirs : le pigeon Polonois a les yeux bordés de rouge : le pigeon-batteur, *columba percussor*, il tourne en rond lorsqu'il vole, & il bat des ailes avec force & beaucoup de bruit ; aussi les plumes de ses ailes se trouvent souvent rompues : le pigeon culbutant, *columba gyrationis seu vertaga*, est de différentes couleurs & diffère peu du précédent : le pigeon à gorge frisée, *columba*

turbila dicta, a le fommet de la tête applati , &c. Voyez la *Description de ces oifeaux*, par Ray & M. Briffon.

De tous les pigeons , ceux de la Louifiane ont la chair la plus fine & la plus délicate ; dans toute l'Amérique aux endroits où il y a beaucoup de bois , ces oifeaux font afsez bons & fi gras , qu'ils crevent fouvent en tombant à terre lorsqu'on les tire fur l'arbre. Beaucoup de fortes de pigeons d'Amérique ont la tête ou couronnée , ou chauve ; les Negres n'ont point encore penfé à les apprivoifer , quoique les Hollandois y en nourriffent un afsez grand nombre. Au Cap de Bonne-Efpérance on eftime beaucoup les pigeons de montagnes & ceux de buiffons. Le pigeon roux de Cayenne eft le *perdix montana* de Ray ; c'eft la perdrix rouffe des Antilles.

M. *Linneus* donne la defcription du pigeon de Groënland ou de Norwege , *columba Norwegica* ; cet oifeau eft de la grandeur d'une petite poule , il en a le bec ; fes pieds font palmés : c'eft le *plongeur-pigeon* du Spitzberg. M. *Anderfon* dit que les pigeons de l'Iflande reffemblent aux pigeons fauvages , & qu'ils conftruifent leurs nids dans les crevaffes des rochers qui bordent la mer , afin que les petits tombent à l'eau dès leur premiere démarche : leur vol reffemble à celui de la perdrix. Ces oifeaux étant palmés , ne font point de véritables pigeons.

Pour compléter l'idée qu'on peut fe faire de la variété des véritables pigeons par la combinaison des mélanges de diverfes efpeces , en voici un exemple tiré de l'état de ces oifeaux qui fe voyoient à Paris , au nombre de 158 paires , le 7 Novembre 1767 , dans les volieres de S. A. S. Mgr le Comte de Clermont.

- 1°. Des *nonains* , les uns maurins , d'autres de toutes les nuances ; blancs , rouges , gris panachés , foupe de vin , chamois , noirs , gris de fer , &c.
- 2°. Des *queues de paon* , ou maurins , ou bleus , ou blancs.
- 3°. Des *Polonois* , ou jaunes , ou gris piquetés , ou minimes , les uns huppés , les autres pierrés , ou noirs , ou rouges , ou blancs , ou maurins.
- 4°. Les *herminés* , il s'en trouve de ceux-ci à barres blanches & fraifés.
- 5°. Les *culbutans* , ou maurins , ou rouges , ou papillotés en noir & Espagnols.

- 6°. Les *Hollandois noirs*, à *cravatte*, gris piqué.
- 7°. Les *Hollandois à cravatte*, ou chamois, plus ou moins panachés, ou maurins, ou étincelés, ou bleu-barrés, ou fauve-barrés, ou foupe de lait, ou foupe de vin, ou gris doux.
- 8°. Les *têtes & queues*, ou noires ou bleues.
- 9°. Les *heurtés*, ou en noir, ou en rouge.
- 10°. Les *Napolitains*.
- 11°. Les *Suiffes*, mouchetés.
- 12°. Les *gorges*, ou *étois* papillotés, ou chamois panachés, ou foupe de vin, ou rouges, ou jaunes, ou marrons, ou minime olive, ou maurins, ou blancs, ou couleur de feu, ou gris doux, ou huppés.
- 13°. Les *cavaliers*, ou couleur de feu, ou jacinthes, ou ardoisés.
- 14°. Les *petits mondains*, ou couleur de feu, ou bay-dorés, collier jaune, ou orangés, ou fleur de pêcher, ou lavandés, ou jaspés & formailés.
- 15°. Les *tournans*, couleur de foupe de vin.
- 16°. Les *glougloux*, Espagnols, les uns rouges, les autres noirs.
- 17°. Les *orangers*.

Tous ces pigeons se voient actuellement dans la ménagerie de Chantilly. A l'égard des tourterelles qui sont des especes de pigeons, voyez au mot **TOURTERELLE**.

PIGNE D'ARGENT. Ce nom tiré de la forme pyramidale de son moule, appartient à des masses d'argent qui contiennent encore une certaine quantité de mercure qui a servi à amalgamer les mines d'argent au Potofi : voyez **ARGENT**.

PIGNONS DE BARBARIE. Voyez au mot **RICIN**.

PIGNONS D'INDE ou **DE MÉDICINIER**. Voyez au mot **RICIN**.

PIGNONS DOUX. Voyez à l'article **PIN**.

PIGO, ou **PIGUS**, ou **PICLO**. Espece de carpe fort commune en été dans le lac de Côme & le lac Majeur ; on y en trouve beaucoup pendant quarante jours. Rondelet la nomme *cyprinus aculeatus*. Ce poisson, semblable à la carpe ordinaire pour la forme, a la queue fourchue, & de grandes écailles, desquelles sortent des piquans ou aiguillons blancs : le ventre est blanc tirant sur le rouge pâle, & le dos d'un bleu noirâtre. Les plus grands de ces poissons pesent cinq à six livres ;

il y en a qui fraient sur les bords des rivières ; leur chair est d'un meilleur goût que celle de la carpe , dit *Rondelet*. Le *pigo* est la *carpe piquante*.

PILLOLET. Voyez SERPOLET.

PILLULAIRE, *pilularia palustris juncifolia*. Plante singulière des environs de Paris , & dont M. *Bernard de Jussieu* a donné l'Histoire à l'Académie des Sciences en 1739. Il a montré les rapports qu'elle peut avoir avec les fougères par la façon dont elle végète. Il en a établi le caractère , fondé sur l'examen des parties de la fleur qui étoient inconnues jusqu'alors & qu'il a très-bien observées , ainsi que ses singularités , à l'aide du microscope. Le nom *pilularia* , dit cet habile Botaniste , exprime très-bien la forme de globule qu'ont les boutons des fleurs de cette plante.

La *pillulaire* est une plante aquatique très-basse , rampante & couchée sur terre. Ses racines sont des filets longs , simples , flexibles & ronds , communément blancs , plongés perpendiculairement & fibrés à leur extrémité. Chaque racine naît toujours & précisément au-dessous de chacune des feuilles qui sont placées sur les branches rondes , vertes & nouvelles , & sur les rameaux de cette plante ; plus le terrain est humide , & mieux les racines sont nourries. Les tiges & les branches de cette plante sont si égales , si entremêlées les unes dans les autres , que la principale tige , dit M. *de Jussieu* , est difficile à distinguer. Aussi cet Académicien s'est-il contenté de décrire une branche longue de six pouces , & de demi-ligne d'épaisseur , chargée de rameaux & de racines qui tenoient cette branche plaquée contre terre , ou sur une espèce de mousse commune dans les endroits marécageux.

La branche de la pillulaire est garnie de rameaux alternes & terminée par une éminence velue , un peu aplatie sur les côtés : dans quelques rameaux & dans le bout des branches où ce bouton grossit davantage , il sort une feuille velue , qui en naissant est entièrement roulée en forme de spirale , & qui prend ensuite la figure d'un crochet.

Les feuilles naissent alternativement sur les deux côtés des rameaux : elles sont simples , vertes , tendres & terminées en pointes , assez semblables à celles du jonc , & quelquefois longues de cinq pouces. Les fleurs sont cachées sous des enveloppes comme dans la figure : elles ont une façon particulière de s'ouvrir : elles viennent dans les aisselles des rameaux ; & quatre de ces fleurs enveloppées chacune par une mem-

brane fine & délicate, font toujours renfermées sous une enveloppe commune, dont la forme est celle d'une sphere hérissée de poils verts, & qui étant mûre a la grosseur d'un grain de poivre : elle s'ouvre alors & se partage en quatre quartiers égaux, qui tiennent chacun par un angle au pédicule qui les soutient. Chaque quartier de globule sphérique est creux, & sa cavité est remplie par une fleur hermaphrodite, composée d'étamines & de pistils rangés sur un placenta commun.

Le placenta de la fleur est une bande membraneuse & garnie de quatre rangs de pistils des deux côtés & sur le bord. Au reste, dit *M. de Jussieu*, le nombre des pistils qui sont ovoïdes & sans stylet, mais avec une espece de stigmaté, varie dans les fleurs de la pillulaire. Il en a compté douze dans quelques-unes, & seize & vingt dans d'autres : ces pistils sont autant d'embryons ou d'œufs. Chaque fleur a trente-deux étamines, qu'on ne peut distinguer qu'avec la loupe, & mieux encore avec le microscope. On trouve dans le Mémoire dont nous venons de parler, l'extrait des expériences très-curieuses sur cette plante baignée dans l'eau, &c.

M. de Jussieu place la pillulaire dans la classe des fougères, par sa manière de végéter, de croître; par la figure des feuilles de fougères qui, non développées, présentent aussi une espece de crosse; par leur commune odeur & par leur faveur visqueuse mêlée d'astringtion, &c.

Cette plante croît en Angleterre, dans les environs de Paris & dans les mares ou platiers de la forêt de Fontainebleau, &c. elle paroît vivace; ses jeunes branches qui subsistent d'une année à l'autre, servent à la renouveler pendant que les anciennes périssent; on peut l'élever dans des lieux où l'eau ne s'évapore pas entièrement. *M. de Jussieu* soupçonne que la pillulaire est atténuante, incisive & apéritive, ainsi que les fougères.

PILLULAIRE. Espece de *scarabée* nommé *fouille-merde*. Voyez à l'article ESCARBOT.

PILORIS. C'est une sorte de rat musqué naturel à la Martinique & aux autres Iles Antilles. Il est de la même forme que nos rats d'Europe, que l'on y trouve aussi depuis que nos navires vont mouiller dans ces parages; mais il pèse quatre fois davantage, tant il est grand. Son ventre est blanc, son dos noir. Il sent si fort le musc, qu'il parfume tous les lieux par où il passe, & particulièrement l'endroit où il repaire. Il niche souvent dans les caves des maisons; heureusement il ne peuple pas tant que les rats communs. Les habitans de la Martinique, & sur-tout les

Negres qui mangent de ces animaux, font contraints, après les avoir écorchés, de les laisser exposés à l'air une nuit entière, & même d'en jeter le premier bouillon pour en ôter la trop grande odeur de musc : on appelle leurs rognons desséchés *rognons de musc* ; ils sont estimés prolifiques. Voyez RAT MUSQUÉ.

PILOSELLE OU OREILLE DE RAT, *pilosella repens officinarum*. Plante fort commune qui croît aux lieux arides, sur les côteaux incultes & dans les terres sablonneuses : sa racine est longue comme le doigt, menue & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges grêles, sarmenteuses, velues, rampantes à terre & y prenant racine. Ses feuilles sont oblongues, arrondies par le bout comme une oreille de rat, velues, vertes en dessus, veineuses, blanches & lanigineuses en dessous, d'un goût astringent ; ses fleurs qui paroissent en été, sont à demi-fleuron, semblables à celles de l'herbe à l'épervier, mais plus petites & jaunes : elles sont suivies par de petites semences noires, cunéiformes & garnies d'aigrettes. On dit qu'il se trouve sur cette plante une espèce de kermès ou cochenille bonne en teinture.

La piloselle est très-amère : elle est astringente, vulnérable & détersive. On la trouve souvent mêlée dans les *faltrancks* : elle est très-propre pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies & les hernies ; mais on la croit mortelle pour les moutons.

PILOTE DU REQUIN. On donne ce nom à un poisson que l'on peut regarder comme une espèce de *sucet*. Voyez à l'article REMORE.

PIMALOT. Le bec large de cet oiseau pourroit faire douter qu'il appartint au genre de l'étourneau ; mais s'il étoit vrai, comme le dit *Fernandez*, qu'il eût la nature & les mœurs des autres étourneaux, on ne pourroit s'empêcher de le regarder comme une espèce analogue, d'autant qu'il se tient ordinairement sur les côtes de la mer du Sud, apparemment parmi les plantes aquatiques, de même que notre étourneau d'Europe se plaît dans les roseaux : le pimalot est un peu plus gros.

PIMAR, *picus maximus niger*. C'est le grand *pic noir*. Voyez à l'article PIC.

PIMART JAUNE. C'est le *loriot*. Voyez ce mot.

PIMBERAH. C'est le monstrueux serpent de l'île de Ceylan : il est de la grosseur d'un homme & d'une longueur proportionnée ; le bétail & les bêtes sauvages font sa proie ordinaire : il use d'adresse pour les prendre ; il se tient caché dans les sentiers par où passè le daim, & le

tue du coup d'une espece de cheville dont sa queue est armée. On prétend qu'il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. *Séba* dit que ce serpent a l'aspect terrible, à cause de ses deux gros yeux placés à fleur de tête; ses deux mâchoires sont garnies de dents taillées en scie; sa gueule a une bordure en forme de coquille; son front est revêtu de fortes écailles cendrées, grises, décorées de grandes & belles taches, & fillonnées en travers de raies disposées en croix; les écailles du dos sont roussâtres, ombrées de grandes & magnifiques taches brunâtres obscures, de figure inégale, mais rangées avec symétrie depuis la tête jusqu'au bout de la queue, qui est déliée. Cette belle bigarrure est traversée par des taches noires & triangulaires. *Thef. II, T. 91, n. 1.*

PIMENT. Nom sous lequel on distingue plusieurs especes de plantes qui different encore par la nature & la figure de leur fruit. Telles sont, indépendamment du *piment violet*, du *piment doux*, du *piment-bouc*, du *piment-chien*, du *piment crotte de rat*, du *piment Indien jaune* & du *petit piment Indien*; telles sont, dis-je, les especes suivantes: voyez aussi à l'article **BOTRYS**.

PIMENT DES ANGLOIS. Voyez **POIVRE DE LA JAMAÏQUE**.

PIMENT D'EAU. Voyez au mot **PERSICAIRE**.

PIMENT DE GUINÉE ou **D'INDE**, ou **CORAIL DE JARDIN**, *capiscum* aut *pimiente*. Voyez **POIVRE DE GUINÉE**.

PIMENT DES MOUCHES A MIEL. Voyez au mot **MÉLISSE**.

PIMENT ROYAL ou **GALÉ**. Voyez **MYRTE BATARD** à la suite du mot **MYRTE**. Voyez aussi **ARBRE DE CIRE**.

PIMPLIM. Voyez **POIVRE LONG**.

PIMPRENELLE D'AFRIQUE. Voyez à l'article **MELIANTE**.

PIMPRENELLE BLANCHE. Voyez à l'article **BOUCAGE**.

PIMPRENELLE COMMUNE ou **BIPINELLE**, *pimpinella vulgaris*: Cette plante croît naturellement sur les montagnes & dans les prés: on la cultive aussi dans les jardins potagers; sa racine est longue, menue, divisée en plusieurs branches rougeâtres, entre lesquelles on dit qu'il se trouve, comme sur la piloselle, une sorte de kermès ou cochenille sylvestre, dont on se sert en teinture. Voyez **KERMÈS** & **COCHENILLE**. Cette racine pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, rougeâtres, anguleuses, rameuses, très-garnies de feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle,

rougeâtre & velue ; les sommets des tiges deviennent chargés de petites fleurs purpurines en rose à quatre quartiers , ayant en leur milieu une touffe d'étamines : ces fleurs sont de deux sortes , les unes stériles & les autres fertiles ; celles-ci ont un pistil. Il succede aux fleurs fertiles des fruits à quatre angles , grisâtres , contenant quelques semences oblongues , de couleur rousâtre , d'une faveur astringente & assez agréable.

La pimprenelle fournit sa graine en été : elle est très-vivace , & dure long-temps dans les jardins , s'y multipliant de semence.

Cette plante est fort en usage dans les cuisines , sur-tout pour les salades : on peut , à son défaut , employer la grande pimprenelle des prés , qui aime les terrains gras & un peu humides , & qui a beaucoup de rapport avec la petite espece : elle a le goût herbeux & un peu moins salé. C'est cette pimprenelle que les Anglois nomment *burnet* , & dont la culture est si en faveur depuis quelques années. C'est une plante vivace qui donne une nourriture agréable & salutaire au bétail.

Les Botanistes ont donné le nom de PIMPRENELLE SANGUISORBE , *pimpinella sanguisorba* , *minor* , *hirsuta* & *levis* , à notre pimprenelle ordinaire , comme étant singulièrement propre à étancher le sang , tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : cette plante , prise en teinture , est bonne pour ceux qui sont sujets à la gravelle ; elle a , dit-on , des vertus surprenantes pour nétoyer les reins.

PIMPRENELLE SAXIFRAGE. *Voyez* BOUCAGE.

PIN , *pinus*. Les pins sont des arbres résineux , grands , droits , & d'une utilité infinie. Dans certains pays il y a des forêts entières de pins ; le bois de ces arbres bien résineux est d'une excellente durée ; on l'emploie en charpente , pour les bâtimens de mer , pour des pompes , & on en prépare un charbon bien recherché pour l'exploitation des mines. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une seule piece , avec les troncs des gros pins qu'ils creusent. Outre ces avantages , plusieurs especes de pins fournissent de la résine seche & liquide , du goudron , du brai gras , &c. On fait aussi avec la résine jaune qu'on retire du pin , en la fondant sur une meche , une espece de chandelle : ces chandelles répandent une lumiere foible & rousse ; elles ont d'ailleurs une odeur très-désagréable , & elles sont très-sujettes à couler ; cependant les pauvres gens en font une grande consommation sur les ports de mer , parce qu'elles sont à bon marché. Ces arbres sont donc

d'une si grande utilité, que nous nous arrêterons à en faire connoître les especes principales, d'après M. *Duhamel*; & nous dirons un mot de la maniere d'en tirer les diverses substances qui servent pour la marine.

En général les pins portent des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différentes branches du même pied, ou, selon les especes, au bout des mêmes branches.

Les fleurs mâles qui paroissent toujours aux extrémités des branches, sont attachées à des filets ligneux qui partent d'un filet commun: elles ne sont composées que d'étamines, & leur assemblage forme des bouquets de différentes formes & couleurs, suivant les especes; dans les unes ces bouquets sont d'un beau rouge; dans d'autres, blancs ou jaunâtres. Lorsque les étamines s'épanouissent, il en sort quelquefois une si grande quantité de poussiere, que toute la plante & les corps voisins en sont couverts. Cette poussiere prolifique consiste en globules infiniment petits, comme souffrés & opaques. Dans le temps de la fleuraison, qui arrive vers la mi-Mai, la poussiere des étamines est portée par les vents & les orages, sur les campagnes même assez éloignées des montagnes qui sont plantées de pins, de sorte que le terrain paroît alors couvert d'une couche de poussiere de soufre: ce qui a donné lieu à des erreurs populaires. Cette poussiere est appelée *soufre végétal*, comme celle du *lycopodium* (voyez à l'article MOUSSE), & ne se mêle point avec l'eau. Voyez ce qui en est dit aussi à l'article PLUIE DE SOUFRE.

Les fleurs femelles du pin paroissent indifféremment à côté des fleurs mâles, ou à d'autres endroits du même arbre, mais toujours vers l'extrémité des jeunes branches: elles ont la forme de petites têtes presque sphériques, rassemblées plusieurs à côté l'une de l'autre; & elles sont d'une très-belle couleur dans plusieurs especes. Ces fleurs sont formées de plusieurs écailles, sous chacune desquelles est un embryon surmonté d'un stylet: ces embryons deviennent chacun un noyau, quelquefois assez dur, quelquefois tendre, plus ou moins gros, suivant les especes. On trouve dans ces noyaux une amande composée de plusieurs lobes: ce sont ces amandes qu'on nomme *pignons doux*; à mesure que ces amandes se forment, les petites têtes grossissent, & forment ce qu'on appelle *cônes* ou *pommes*: ces fruits sont plus ou moins gros; les uns sont longs & terminés en pointe, les autres presque ronds & obtus.

La forme des cônes, telle que nous venons de la décrire, paroîtroit propre à distinguer le genre des pins d'avec celui des sapins: mais

comme ces formes de cônes varient dans certaines especes de pins, ainfi que la longueur des feuilles, qui cependant dans le plus grand nombre des pins font étroites & filamenteufes, on les diftinguera mieux des sapins & des mélezes, par les caracteres fuivans ; & on ne confondra pas ces trois genres qui font très-rapprochés les uns des autres. Dans toutes les especes de sapins, les feuilles n'ont point de gâine à leur attache, & elles font pofées une à une fur une petite faillie ou confole qui tient à la branche. Les feuilles de tous les pins qui s'étendent circulairement autour des branches, font garnies à leur bafe d'une gâine d'où il fort tantôt deux, tantôt trois, quelquefois quatre, & jamais plus de cinq ou fix feuilles : dans quelques especes cette gâine tombe, & elle ne paroît plus, lorsque les feuilles ont acquis leur longueur. Dans les larix ou mélezes, on voit toujours plus de fix feuilles qui font fupportées par un mamelon affez gros, & garni de quelques écailles. Un caractere qui peut encore aider à diftinguer les pins & les sapins des mélezes, c'eft que les fleurs des mélezes fe montrent au bout des branches, au lieu que celles des pins & des sapins font toujours placées vers les extrémités des jeunes branches. *Voyez* SAPIN & MÉLEZE.

Presque tous les pins font de grands arbres ; ils étendent leurs branches de part & d'autre en forme de candelabre : ces branches font placées par étages autour d'une tige qui s'éleve perpendiculairement ; chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. A mefure que cet arbre croît, les branches les plus baffes fechent, tombent & laiffent à leur place des nœuds qui, dans le travail du bois, fe féparent, enforte que l'on diroit que ce font des pieces rapportées. Les fruits reftent au moins deux ans fur les arbres, avant que d'avoir acquis leur maturité. Toutes ces especes de pins gardent leurs feuilles pendant l'hiver ; & leurs graines mifes en terre levent quelquefois dès la premiere année ; d'autres fois elles font deux ou trois ans à lever.

L'espece de pin cultivé, nommé auffi *pin-pignier* ou *franc-pin*, eft un arbre très-touffu, dont les feuilles font longues de cinq à fix pouces, épaiffes, raflemblées deux à deux dans une gâine commune ; les fleurs mâles forment de gros bouquets rouges, car les cônes ou pommes de ces pins ont quelquefois jufqu'à quatre pouces & demi de longueur, fur quatre pouces de diametre : ils font presque ronds. Les pignons (amaudes de pins) contenus dans ces fruits, font gros, fort durs ; ils

renferment des amandes bonnes à manger, soit crues, soit en dragées ou en pralines. On dit qu'ils soulagent ceux qui sont épuisés par la fréquence de l'acte vénérien : ils augmentent le lait & la liqueur féminale. On en fait des émulsions qui conviennent aux phthifiques & aux personnes attaquées de toux invétérée ; elles facilitent l'expectoration, calment la toux , détergent & guérissent les ulcères commençans des glandes bronchiales ; enfin , on en retire par expression une huile qui est aussi douce que celle de noisettes ; mais ces amandes sont sujettes à se rancir & à jaunir en vieillissant , alors elles sont pernicieuses. Dans plusieurs pays , lorsqu'elles sont récentes, on en sert au dessert. Pour les retirer des cônes, il faut quelquefois exposer ces fruits dans un four chaud, alors les écailles s'ouvrent, & les noyaux s'en détachent facilement. Les cônes ou pommes de pins sont réputés salutaires contre les rhumatismes & contre le scorbut, de même que contre la gravelle & les affections des reins & de la vessie, causées par les glaires qui empêchent le passage libre des urines. On en fait une décoction dans le petit lait. Le bois de cette espèce de pin est assez blanc, mais médiocrement résineux. On cultive cet arbre dans plusieurs provinces méridionales de l'Europe, pour en recueillir les fruits ; il est très-propre à être mis dans les bosquets d'hiver, à cause de l'agrément de son feuillage qui est d'un beau vert. On voit d'assez beaux arbres de cette espèce dans le jardin du Roi à Paris, où ils ont résisté à d'assez grands hivers.

L'espèce de pin que l'on nomme *pin maritime*, a aussi les feuilles d'un beau vert : il donne des pignons moins gros que ceux du pin cultivé. Il est commun presque partout le royaume ; son bois est employé, comme celui du précédent, à faire des corps de pompes, des planches, &c. il donne aussi un peu de résine. Le petit pin maritime diffère de l'autre, en ce que ses fruits sont moins gros, ses feuilles plus petites & plus courtes : il est employé au même usage. Il y a une espèce de petit pin maritime, que l'on nomme simplement *pin* dans le Briançonois, & qui est très-résineux.

Le PIN DE GENEVE OU D'ÉCOSSE, ou PIN SAUVAGE, *pinus sylvestris* aut *pinaster*, a les feuilles très-courtes & menues : elles sortent deux à deux d'une gaine commune ; les fleurs mâles sont blanchâtres, les cônes sont petits, presque pointus ; ils viennent rassemblés par bouquets de deux, de trois ou de quatre, placés autour des branches ; les amandes en sont petites. Ces arbres sont vivaces, robustes & agrestes à l'excès,

s'élevent très-haut, leur bois est très-résineux. A en juger par les fruits qui me sont venus de Riga, dit M. Duhamel, c'est avec cette espèce de pin qu'on fait les grandes mâtures que nous tirons de ce pays; & il paroît que cet arbre croît indifféremment dans la zone glaciale, dans la zone torride & dans la zone tempérée. Il est dans toute sa force entre soixante & quatre-vingts ans.

Le bois de l'espèce ou variété nommée TORCHEPIN ou PIN-SUFFIS, ou PIN DE MONTAGNE du Briançonnais, *pinus mugo*, est si résineux qu'il en est transparent. Les paysans se fervent de ce bois pour faire des torches qui brûlent très-bien. Le *pin de Haguenau* a les cônes un peu plus longs, plus menus & plus pointus.

Le PIN A TROIS FEUILLES ou ÉPINEUX DU CANADA, a le bois pliant, fort résineux, d'un grain très-fin: on le croit plus pesant que celui de Riga; il a peu d'aubier, & il croît très-haut. Il y a encore plusieurs autres espèces de pins, tels que le pin-cypre, le pin-gris, le pin-blanc & le pin-rouge. L'espèce de *picea* à fruit droit & non pendant, que les Provençaux appellent *serento*, est préférée à tout autre pour faire les corps de violon & des autres instrumens à cordes. Voyez le *Dictionn. des Arts & Métiers*. Il y a aussi plusieurs espèces de pins sauvages connues des Amateurs. Indépendamment des *pins-rouges* & *cornus* du Canada, le pin de Virginie a les cônes hérissés ou épineux, on l'appelle le *pin de Gerséy*. Le *pin de marais* qui ne vient que dans les lieux humides. Le *pin-blanc* ou le *pin du Lord Weymouth*; le *pinastre* ou *alviès* du Briançonnais, c'est le *cembre* des Botanistes. Le *pin à cinq feuilles* est, dit M. Haller, l'*arole* des Alpes, dont le fruit est de bon goût, & sert même d'aliment médicinal dans les étifies. Le cedre prétendu de Sibérie est, selon le même Observateur, la même plante, au moins il en approche beaucoup. Ses fruits passent pour un aliment très-agréable. Les feuilles de ce pin *pinus foliis quinis levibus*, appelé *flamets* en Sibérie, ont été employées avec succès sur un vaisseau pour guérir le scorbut. *Gmelin*.

Il est d'expérience que la souche d'un pin qu'on a abattu, ne repousse point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres; mais dans les forêts de pins, les semences qui tombent des vieux arbres les renouvellent naturellement. Ce n'est pas qu'on ne puisse semer des bois de pins, & on en sème effectivement aux environs de Bordeaux, pour avoir des futaies dont on puisse recueillir de la résine & du goudron, ou

plus ordinairement pour se procurer des taillis qui donnent des échalas dont on fait grande conformation dans les vignobles du Bordelois.

Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrain que les pins. On voit de très-beaux pins dans des fables fort arides, sur des montagnes seches, où la roche se montre de toutes parts. Il faut cependant avouer qu'ils viennent mieux dans les terres légères, substantielles, & qui ont beaucoup de fond. Lorsqu'on prend soin de la culture des pins, on ne doit leur couper les branches que d'année en année, en les dégarnissant par le bas; car ces arbres profitent d'autant mieux qu'ils ont plus de branches à nourrir, & il ne repousse jamais de nouvelles branches qui puissent remplacer celles qu'on a coupées. Les semences de pins croissent au mieux semées dans des broussailles, prennent à la fin le dessus, & étouffent les autres arbrisseaux; mais ces graines ne paroissent quelquefois qu'au bout de trois ou quatre ans.

Maniere de retirer le suc résineux du Pin, & d'en faire diverses préparations utiles pour la Marine & pour les Arts.

Toutes les especes de pins, & même tous les pins de la même espece ne donnent pas une égale quantité de suc résineux. Il est d'expérience que certains pins donnent pendant un été trois pintes de ce suc, tandis que d'autres n'en fournissent pas un demi-setier. On fait que cette différence ne dépend point de la grosseur ni de l'âge de ces arbres, ni même de la nature du terrain; mais on a remarqué que les pins qui ont l'aubier fort épais, & ceux qui sont les plus échauffés par le soleil en fournissent davantage. Les especes d'arbres dont on retire ce suc résineux, sont le *pin-cipre*, le *pin-gris*, le *pin-blanc* & le *pin-rouge*.

Pour retirer la résine des pins en grande quantité, on choisit les arbres qui ont quatre à cinq pieds de circonférence: on fait à leur pied un trou en terre de huit à neuf pouces de profondeur, pour recevoir la résine. Dans certains endroits on fait un trou dans l'arbre même, pour y mettre une auge qui reçoit la résine: elle en est plus pure, il est vrai; mais de cette maniere on altere l'arbre. Vers la fin de Mai on commence à enlever la grosse écorce des pins jusqu'au liber, de la largeur d'environ six pouces en carré: cette écorce ne donne point de résine, & elle empêcheroit même la résine de couler: on fait ensuite une entaille aux arbres. La premiere fois l'entaille se fait au pied de l'arbre, & on lui donne trois pouces en carré sur un pouce de profondeur.

Le suc résineux commence alors à fuinter en gouttes très-transparentes qui fortent du corps ligneux & d'entre le bois & l'écorce. Ce suc descend des branches vers les racines, & il ne découle jamais du bas de la plaie. Plus il fait chaud, plus le suc coule avec abondance; il cesse entièrement de couler, quand au mois de Septembre les fraîcheurs se font sentir. On a soin de rafraîchir les entailles tous les quatre ou cinq jours, afin de faciliter l'écoulement du suc. La plaie qui, au commencement n'avoit que trois ou quatre pouces de diametre, se trouve au commencement de septembre d'un pied & demi de largeur sur deux à trois pouces de profondeur.

L'année suivante, on fait au même pin une entaille au-dessus de celle-ci, & les arbres ainsi entaillés, le sont quelquefois de la hauteur de douze ou quinze pieds. Dans de certains pays, on fait les entailles à côté, & on entaille ainsi de suite l'arbre dans toute sa rondeur. Au bout de quelques années, on refait des entailles sur les plaies qui ont été cicatrisées.

Quoiqu'on fasse les entailles assez indifféremment de quelque côté que ce soit, comme c'est la chaleur qui fait couler la résine, il semble qu'il y auroit plus d'avantage de choisir le côté du Midi pour faire les entailles. La résine des pins à cinq feuilles est plus coulante que celle des pins à deux & à trois feuilles; il semble d'ailleurs que ces arbres tiennent le milieu entre les pins & les mélezes. Lorsque ces arbres sont remplis de résine, on les nomme *torche*, & *tæda* en latin. La trop grande abondance de résine est une maladie propre & particulière au pin sauvage.

Le suc résineux qui découle, est une espèce de térébenthine, moins fine à la vérité, moins transparente, moins coulante que celle qu'on retire du sapin & du méleze; elle est aussi plus âcre & d'une odeur plus désagréable: cependant on l'emploie avec succès dans quelques emplâtres, & ses vertus different peu de celles des térébenthines du sapin & du méleze. Quand on a suffisamment ramassé de ce suc résineux, on lui donne une cuisson qui le convertit en brai sec ou en résine. On pourroit aussi distiller cette térébenthine avec de l'eau, pour en tirer l'huile essentielle, qu'on connoît en Provence sous le nom d'*esprit de raze*; mais elle est bien inférieure à celle qu'on tire de la térébenthine du sapin.

Lorsque cette substance résineuse est bien fondue, on la passe sur un grillage

grillage recouvert de paille, afin de la purifier de toute ordure : nous verrons ci-après l'usage qu'on fait de cette paille. Lorsque cette matière est figée, elle est brune & cassante ; c'est ce que l'on nomme le *brai sec*, dont on fait plusieurs sortes de mastics, qu'on emploie pour les carenes des vaisseaux, & qui peut aussi servir à faire du brai gras.

Quand on mêle avec de l'eau cette substance résineuse cuite, & qu'on l'agite fortement, de brune qu'elle étoit, elle devient d'un beau jaune, & on la nomme alors dans les ports de mer, *résine*. Cette résine fondue avec de l'huile, sert à faire une sorte de vernis, dont on enduit les mâts & le haut des vaisseaux.

Les Sauvages du Canada font aussi usage de la résine des pins, pour calfater leurs canots d'écorce ; leur préparation est bien simple, & cependant suffisante pour rendre leurs canots étanchés. Ils ramassent la résine qui découle des arbres dont l'écorce a été entamée par les griffes des ours ; ils la font fondre dans de l'eau, prennent la plus pure qui surnage, la pétrissent & la mâchent par morceaux ; ils appliquent cette résine grasse sur les coutures de leurs canots, ensuite ils l'étendent avec un tison allumé.

Il n'y a point de province dans le royaume, qui fournisse autant de différentes espèces de résine de pin, que la province de Guienne ; cet arbre y croît dans les landes arides & sablonneuses, qui s'étendent depuis Bayonne jusques dans le pays de Médoc ; & d'autre part, depuis le bord de la mer jusqu'au rivage de la Garonne. L'espèce de pin de ces lieux, est le grand & le petit pin maritime. Le suc résineux qui découle depuis le mois de Mai & le mois de Septembre dans des auges, & qui par conséquent est très-pur, se nomme *galipot* ; celui qui en coulant se sèche brusquement, & se fige le long des plaies de l'arbre, se nomme *barras*. On mêle le barras avec le galipot, pour faire du brai sec ou de la résine. Nous avons exposé plus haut la manière dont se préparent ces substances. On vend quelquefois ce mélange de galipot & de barras, lorsqu'il n'est pas cuit, sous le nom de *poix grasse* ; mais la véritable poix grasse ou poix de Bourgogne se tire du *picca*, & est composée de résine blanche, fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine.

Outre ces incisions, il sort encore naturellement de l'écorce des vieux pins, & qui sont prêts à mourir, des gouttes de résine qui se dessèchent, & forment des grains que l'on emploie quelquefois, au lieu d'encens, dans les églises de campagne ; c'est ce qu'on appelle *encens*

madré ou *encens de village*. On soupçonne qu'il y a des personnes qui en mêlent avec l'encens du Levant, & qui emploient aussi le galipot avec la cire.

Un pin bien ménagé & de bon âge fournit de la résine pendant quinze ou vingt ans, & il en peut donner douze à quatorze livres par an. En Provence on donne au fuc résineux qui découle par incision au pied des pins, le nom de *perinne-vierge*; & la plus claire & la plus transparente que l'on fait découler dans un autre trou, séparé du premier par un grillage, se nomme *bijon*. La *perinne-vierge* lorsqu'elle est cuite, est le brai sec, qu'on nomme *rafé* en Provence. L'huile essentielle retirée par la distillation, se nomme *eau de rafé*, & est d'usage pour mêler dans les peintures communes, afin de les rendre plus coulantes: ce qui reste dans le fond du vaisseau est une colophone, ou arcanson, ou brai sec.

Préparation du Goudron, du Brai gras, du noir de fumée, & de la Poix navale ou noire.

On retire aussi des pins le goudron, qui est une substance noire assez liquide, qu'on peut regarder comme un mélange du fuc propre, dissous avec la sève de cet arbre, & qui est noirci par les fuliginosités, lesquelles en circulant dans le fourneau se mêlent avec la liqueur qui coule du bois.

Cette matière se retire en réduisant le bois des pins en charbon, dans des fourneaux construits exprès: la chaleur du feu fait fondre la résine, qui en se mêlant avec la sève du bois, coule au fond du fourneau. Il suit de là que le goudron se trouve fort résineux, quand on charge les fourneaux avec des morceaux de pins très-gras, & qu'il est très-fluide ou peu résineux, quand on charge les fourneaux avec du pin maigre: on n'obtient de cette dernière espèce de bois qu'une sève peu chargée de résine, & qui n'est pas estimée.

Les pins blancs sont ceux qui fournissent le plus de résine quand on leur fait des entailles, & les pins rouges fournissent le meilleur goudron; cependant il y a lieu de penser que ce ne sont point deux espèces d'arbres différens, & que cette variété de couleur rouge ne dépend que de l'âge, de la nature du terrain, & du plus ou moins de résine que les arbres peuvent contenir.

On retire encore du goudron des copeaux que l'on a fait en entaillant les pins, de la paille qui a servi à filtrer le brai sec, des feuilles, des morceaux de bois, des mottes de terre qui sont imbuës de résine; on

emploie auffi les racines-fouches des pins abattus ; enfin toutes les parties de l'arbre qui font réfineufes , font propres à faire du goudron.

On compofe une efpece de poix noire folide , avec le brai fec & la poix noire liquide , qui eft le goudron ; & avec cette poix noire artificielle , avec le brai fec & le fuif de bœuf , on en prépare la poix navale dont on a coutume d'enduire les vaiffeaux avant de les lancer à l'eau ; mais lorsque ce mélange de différentes poix a refté long-temps fur les vaiffeaux qui navigent , il s'enleve par écailles , c'est ce que l'on appelle alors *zopiffa* & *apochyma*.

En faifant le goudron , on peut fe propofer deux objets , l'un de retirer la fubftance réfineufe ; l'autre , de faire du goudron. Dans le premier cas , on met dans le fourneau toutes les parties du tronc & des branches ; & dans le fecond , on ne choifit que le cœur de l'arbre qui eft rouge , les nœuds & toutes les veines réfineufes ; par ce moyen , le goudron eft beaucoup plus gras. On retire alors un bon goudron , à-peu-près le quart du poids que l'on a mis en bois ; & pendant que le bois fe réduit peu-à-peu en charbon , le goudron coule par des gouttieres dans les réfervoirs pratiqués pour le recevoir.

On entonne le goudron liquide dans des barils , pour pouvoir le transporter dans les ports de mer , où il s'en fait une grande confommation pour enduire les cordages qui font expofés à l'eau , auffi-bien que les bois qu'on en revêt en place de peinture. On donne auffi au goudron le nom de *tarc* , de *brai liquide* , & de *poix noire liquide*. Les peuples qui tirent le plus d'avantage du commerce de la poix , font les Oftrobothniens en Suede. Le goudron eft déterfif , réfolutif & defficatif. On s'en fert pour la guérifon des plaies des chevaux , & contre la gale des moutons. On fait combien les Anglois ont préconifé l'ufage & les grandes propriétés de l'eau de goudron , qu'ils prétendent être falutaire pour la guérifon de plusieurs maux invétérés & en particulier pour les ulceres du poumon , & pour les incommodités auxquelles font fujets les Gens de Mer ; mais ce remede défagrèable a prefque perdu tout fon crédit. Au refte , voyez l'Ouvrage fur le goudron , du célèbre Docteur *George Berkley* , Evêque de Cloyne. On attribue à la poix navale les mêmes vertus qu'au goudron. La poix noire liquide étant repofée affez long-temps , il nage au-deffus une liqueur noire , fluide , huileufe , que l'on appelle *huile de poix* & *huile commune de cade*.

Les mêmes Ouvriers qui retirent le goudron du pin , en retirent

encore , par une autre opération qui est peu différente de la précédente , une autre matiere qu'on nomme *brai gras*. Au mélange de copeaux résineux ils ajoutent dans leurs fourneaux de la colophone ou du brai fec , ou de la poix sèche. Il importe peu que ces substances viennent du méleze , du pin ou de l'épicia ; on emploie par préférence toutes ces matieres quand elles sont chargées de feuilles , ou d'autres faletés , & on y mêle des lits de bois vert & résineux. La résine fond , elle se mêle avec la seve résineuse du bois , tout se réunit au bas du fourneau où le brai doit prendre un certain degré de cuisson ; c'est l'habileté de l'Ouvrier de favoir connoître au juste le temps où il faut le laisser couler ; alors on en retire une plus grande quantité du brai gras. Mais ce brai est moins gras que celui dont nous avons parlé plus haut , & dans la composition duquel il entre du suif de bœuf.

On met ce brai gras dans des barils , & on le transporte dans les ports de mer où on l'emploie à carener & enduire presque tout le corps des vaisseaux. On retire alors du fourneau le charbon qui y est resté , & qui est très-estimé pour l'exploitation des mines ; on y ramasse encore du noir de fumée. On prépare aussi de ce noir de fumée à Paris : pour cet effet on met dans une marmite de fer des morceaux de rebut de toutes les especes de résine : on y met le feu , & ensuite on ramasse la suie qui s'est attachée aux parois de la chambre , qui doit être tapissée de peau de mouton ; cette suie est le noir de fumée , ou le noir à noircir dont on fait usage en peinture , en imprimerie , &c. Celui qui est fait avec de grosses huiles & graisses brûlées , est fort inférieur au précédent.

Il est bon de faire remarquer avec M. *Duhamel* , qu'on ne peut guere planter de forêt qui soit plus avantageuse aux propriétaires , que celles de pin. 1°. Cet arbre peut s'élever dans les sables où rien ne peut croître , & où l'on ne peut élever que de mauvaises bruyeres. 2°. Le pin croît fort vite ; dès la deuxième année on en peut faire des échelas pour les vignes ; & quand il est à l'âge de quinze ou dix-huit ans , on peut l'abattre pour brûler : en prenant la précaution de l'écorcer & de le laisser sécher deux ans , il n'a presque plus de mauvaise odeur ; son écorce pilée fournit , à ce que l'on assure , un bon tan. A l'âge de vingt-cinq ou trente ans , il commence à fournir de la résine : on peut , après en avoir tiré un profit annuel pendant trente ans , abattre cet arbre pour en faire du bois de charpente , qui est d'un très-bon service :

enfin toutes les parties grasses de cet arbre peuvent fournir du goudron & du charbon.

Les pins font dans toute leur force à soixante ou quatre-vingt ans ; comme les chênes à cent cinquante ou deux cents. On peut donc conclure que les futaies de pins font bien plus avantageuses aux propriétaires que celles des chênes, non-seulement parce qu'on peut les abattre deux fois contre celles de chêne une, mais encore parce que les futaies des pins produisent un revenu annuel bien considérable. Il est surprenant, dit M. *Duhamel*, que les propriétaires des grandes plaines de sable, qui ne produisent que de mauvaises bruyeres, ne pensent pas à y planter des forêts de pins, qui n'exigent presque aucune dépense : un pere de famille ne pourroit rien faire de plus avantageux pour ses enfans. D'ailleurs on a remarqué que l'air imprégné des exhalaïsons balsamiques des pins est très-salutaire aux phthiques. L'aubier mou du pin cultivé fournit au printems en Suede un mets qu'on dit très-délicat.

PIN DU LIBAN. Voyez CEDRE.

PINCE, *chelifer aut chelipes*. Cet insecte est ainsi nommé à cause de la forme de ses antennes qui ressemblent par leur extrémité aux pinces fourchues des crabes désignées en latin sous le nom de *chelæ*. La pince est aptere & a huit pattes, deux yeux : son corps est large & court ; sa démarche & sa maniere d'aller à reculons, ou de côté, lorsqu'on la touche, ou qu'il s'agit d'éviter quelque objet qu'elle rencontre & qui lui fait ombrage, tout désigne suffisamment les caracteres de cet insecte qui se trouve dans les lieux humides sous les pierres, les portes des maisons peu habitées, sur les vieilles caisses & les pots à fleurs des jardins ; il vit de poux de bois. On en distingue deux especes, l'une appelée *scorpion araignée*, voyez ce mot ; (c'est l'*acarus cancroïdes* de *Linnaeus*) ; l'autre, plus petite, est la *pince rouge* (c'est l'*acarus longicornis* du même Naturaliste). Leurs antennes sont grosses & articulées ou à nœuds arrondis. M. *Pallas* traite dans ses mélanges zoologiques de l'*acarus marinus* ou le *polygone* : voyez ce mot.

PINCEAU MARIN, *penicillus marinus*. Les Naturalistes donnent ce nom à une espece de zoophyte, à cause de la ressemblance grossiere qu'il a par une de ses extrémités avec le pinceau des Peintres ; c'est un tuyau dur, comme coriace, attaché aux rochers par une matiere molle, de sorte qu'il peut être çà & là le jouet des vagues. Au dedans de ce tuyau il y a une substance charnue, brune - jaunâtre, qui se répand

comme une peinture fort délayée : on trouve cet animal aux environs des rochers de S. Honorat de Lérins. *Gesner* (*de aquat. pag. 818.*) regarde le pinceau de mer comme un testacée, à cause de la dureté de son tuyau ; mais nous le regarderions au plus, d'après celui que nous avons trouvé vers les parages de Cette en Languedoc, que comme un mollusque cartilagineux : peut-être que *Gesner* veut exprimer, sous le nom de *pinceau marin*, le tuyau de mer connu sous le nom d'*arrosoir*, & alors c'est une coquille, c'est-à-dire un testacée : voyez au mot **VERSA TUYAU**. M. *Bertrad*, *Diction. Oryctoloq.* dit avoir vu un pinceau fossile.

PINÇON ou **PINSON**, *fringilla*. Nom donné à de petits oiseaux de passage du genre du moineau, & dont on distingue beaucoup d'espèces ; les marques caractéristiques de cet oiseau sont d'avoir le bec conique & pointu, quatre doigts simples, dont trois devant & un derrière. Voici la notice des différentes sortes de pinçons les plus connus.

1°. Le **PINÇON SIMPLE**, *fringilla vulgaris*. Selon M. *Linnaeus*, il diffère du pinçon de montagne par ses taches pourprées ; on distingue aussi le mâle de la femelle par sa poitrine rouge : cet oiseau a le bec aigu, fort, de couleur de plomb, la tête grisâtre, tout le plumage supérieur d'un cendré vert, excepté le cou & la poitrine, qui est de couleur de rouille ; les ailes sont noires-bleuâtres, chargées d'une triple tache blanche.

Le pinçon, dit *Albin*, est un oiseau qui fait son nid contre un arbre, & le construit avec de la mousse verte, de menues broussailles & du crin de cheval : il pond six ou sept œufs, & engendre deux ou trois fois chaque année ; il est hardi ; sa nourriture consiste en grains. Le pinçon paroît changer de couleur, car le mâle a quelquefois la tête bleuâtre & le dos rougeâtre, avec un mélange verdâtre. Cet oiseau chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre temps ; son ramage est agréable, & imite celui du rossignol : il quitte les bois l'hiver pour venir dans les campagnes se nourrir de vers, de semences de raves, de chardons, &c. On le prend à la passée durant le mois d'Octobre. Il pince si fortement les doigts avec son bec, qu'il en fait sortir du sang.

2°. Le **PINÇON DE MONTAGNE** ou **DES ARDENNES**, *fringilla montana* aut *monti-fringilla*. Il y a la grande & la petite espèce. La première est un peu plus grande qu'une alouette ; le sommet de la tête est d'un brun entremêlé de jaune & de blanc ; le dos est d'un jaune obscur ; la gorge, la poitrine & la naissance des ailes sont d'un beau châtain clair ; le ventre

& les cuiffes font de couleur blanche ; les aîles font un mélange de noir, de jaune, de vert & de blanc ; la queue est fourchue ; les jambes, les pieds & les griffes font noirs ; la griffe de derriere est la plus longue, de même que dans l'alouette.

Le *petit pinçon de montagne*, nommé par quelques-uns *paiffe de bois* ou *moineau de bois*, a le bec en forme d'entonnoir : la couleur du plumage depuis la tête jusqu'au milieu du dos, ressemble à celui de l'étourneau, qui est noirâtre ; les bords des plumes font cendrés, rougeâtres ; la gorge est orangée, & le ventre blanchâtre ; les dards des plumes font en partie blanchâtres, tout le reste est noirâtre & jaune ; la queue est noire, mêlée de blanc & de rougeâtre.

Il y a aussi le pinçon à aîles & queue noires, *fringilla sylvatica* ; le *pinçon brun*, le *pinçon blanc*, le *pinçon à collier*, le *pinçon huppé*, le *pinçon de neige* ou la *niverolle*, le *petit pinçon rouge*. Tous ces pinçons font d'Europe.

En général, la couleur du plumage de ces oiseaux est peu constante. On voit encore dans les cabinets des Curieux d'oiseaux, le *pinçon à huppe de couleur de feu* ; il se trouve dans le Northland. Le *pinçon royal* & le gros bec de *Belon*, voyez GROS BEC : il vole en troupe, sa voix n'est pas forte. Le *pinçon violet* a le ventre & les pieds gris : celui de *Bahama* à la tête, la gorge & le dos noirs, avec une raie blanche au dessus & au dessous de l'œil, & une tache jaune sous le bec ; la poitrine & le ventre font orangés ; le dessus du cou & du croupion d'un rouge obscur, les aîles & la queue grivelées. Le *pinçon tricolor* a la tête & le cou d'un bleu d'azur, la poitrine & le ventre de couleur de feu, le dos & le dessus des aîles verdâtres. *Albin* donne encore la description du *grand & petit pinçons-pies de montagne*, lesquelles se trouvent dans la province d'Essex & au nord d'York-Shire. *Kolbe* dit qu'il se trouve autant d'espèces de pinçons au Cap de Bonne-Espérance qu'en Europe ; il donne même la description d'un pinçon que nous n'avons pas dans notre pays ; en hiver ses plumes sont toutes cendrées, elles lui tombent en été, & il prend alors un nouveau plumage ; le cou & le dos font d'un beau ponceau, mais la tête, le ventre, les aîles & la queue font noirs ; son bec est court, large, pointu & jaune : il façonne son nid d'une manière remarquable ; il se fert de petits rejetons d'arbres ou de buissons qu'il entrelace fort artistement avec du coton : on y voit deux appartemens l'un sur l'autre, & il n'y a qu'une seule entrée ; le mâle loge dans la

chambre d'en haut, & la femelle dans la chambre d'en bas. *Kolbe* dit qu'il n'y a point d'endroit au Cap où il y en ait plus qu'aux environs du banc des moules. La Virginie, la Jamaïque, la Caroline & la Chine offrent aussi des pinçons d'une couleur très-agréable: on distingue le pinçon à collier des Indes, & le pinçon frisé d'Angola: il est jaune & noir.

PINÇON DE MER, *plautus minimus procellarius*. Voyez PETREL.

PINÉ-ABSOU ou PENO-ABSOU. Arbre nommé ainsi par les Sauvages de l'Amérique. Son fruit, qui est de la grosseur d'une orange, est le plus dangereux de tous les poisons: il contient six ou dix noyaux qui sont semblables à nos amandes, mais un peu plus larges: les Sauvages se fervent de leur jus pour guérir les blessures. La huppe d'Inde se nourrit de ce fruit si redouté. L'écorce du piné-absou est odorante; ses feuilles ressemblent à celles du pourpier, mais elles sont plus épaisses. Consultez *Thevet*.

PINEAU. Espèce de palmier de la Guiane: il vient assez droit; il a quatre pouces de diamètre; il ne porte ses feuilles qu'au sommet; son bois est roide & ferré; il se fend aisément en quatre quand il est bien mûr, & après avoir été tronçonné de la longueur nécessaire aux planches qu'on en veut tirer pour les planchers; on en fait aussi des lattes. Mais ce qui doit lui donner un plus grand mérite aux yeux de l'habitant, c'est qu'étant coupé de la largeur des chemins qu'on veut rendre praticables, il remplit parfaitement cet objet. Toutes sortes de pineaux sont utiles; ceux qui viennent dans les marécages sont les meilleurs pour les cases, & les autres pour les chemins. *Maison Ruslique de Cayenne*.

PINGOUIN. Oiseau singulier de l'Océan Méridional: voyez PENGUIN.

PINIPINICHI. Petit arbre des Indes assez semblable au pommier: il jette par les incisions qu'on lui fait un suc laiteux & visqueux, qui purge violemment par le ventre la bile & les sérosités, à la dose de trois à quatre gouttes dans du vin. *Lémery* dit que si pendant l'opération on boit du bouillon ou quelque autre liqueur, son action est d'abord arrêtée; il faut s'abstenir aussi de dormir dans le temps qu'il agit.

M. de Romé de l'Isle nous a assuré que ce que l'on dit ici du suc du *pinipinichi*, convient assez à celui d'un petit arbrisseau des Indes, dont les branches molles, articulées, & de la grosseur d'une plume à écrire, poussent les unes sur les autres sans aucune feuille. Les Malabares le nomment *kali*; c'est une espèce d'euphorbier dont le suc caustique est néanmoins

néanmoins employé avec succès dans l'Inde Orientale pour la cure de la vérole. Le même Observateur dit que la découverte de ce remède a été faite depuis quelques années par un pauvre Indien de Pondichery, dont le corps tomboit en sphacèle : ce misérable regardant son mal comme incurable & abandonné des Officiers de santé, résolut de se procurer une prompte mort pour mettre fin à ses douleurs ; il mangea des branches de ce *kali*, croyant s'empoisonner ; mais il ne fit que se procurer une abondante évacuation par haut & par bas, après laquelle se sentant au contraire soulagé, il en continua l'usage salutaire pendant quinze jours, terme où il se trouva parfaitement guéri. Depuis cet événement singulier & notoire dans le pays, plusieurs Chirurgiens François dans l'Inde emploient ce *kali* avec succès dans ces sortes de maladies. M. *Carrere* entr'autres l'administre, dit-on, très-heureusement.

PINNE-MARINE, ou NACRE DE PERLES DE PROVENCE, ou AGRETTE, *pinna-marina*, est un coquillage bivalve & le plus grand, du genre des *moules triangulaires*. Voyez MOULE. On le trouve près des côtes de Provence & d'Italie, & dans les mers des Indes : il y a de ces coquilles qui ont jusqu'à deux pieds & demi de longueur ; & elles ont dans l'endroit le plus large, environ le tiers de leur longueur. Chaque battant est aplati & arrondi par en haut, fort pointu, triangulaire par le bas, rude, assez inégal en dehors, lisse en dedans & moins bombé que les autres moules. Ces moules sont nacrées en dedans vers le haut, de couleur rouge orangée, ou gris de lin nué de pourpre dans le reste.

Les *pinnes-marines* diffèrent moins des moules par la grandeur de leur coquille, que par la finesse & le nombre de certains fils bruns qui, en les attachant aux rochers, les retiennent dans une situation fixe, les mettent à l'abri du roulis des flots, sur-tout dans le temps des tempêtes, & leur servent à attirer le limon. Ces fils, dont nous avons parlé au mot *biffus*, sont, dit *Rondelet*, par rapport à ceux des moules, ce qu'est le plus fin lin par rapport à l'étope. M. *de Réaumur* dit que ces fils ne sont guère moins fins & moins beaux que les brins de soie filés par les chenilles ; aussi appelle-t-il les *pinnes-marines*, *vers à soie de mer*. On fait à Palerme, avec ces fils, des étoffes & divers autres beaux ouvrages : ces fils, appelés en Corse *poil de nacre*, sont tout l'objet de la pêche, & deviennent une soie propre à diverses fabriques. Cette pêche se fait aux mois d'Avril & de Mai, à Messine, Palerme, Syracuse, Smyrne & sur les bords de l'île Minorque. Il faut un nombre considérable

de pinnes-marines pour fabriquer une paire de bas : rien aussi n'égale la délicatesse de ce fil, unique dans son genre ; il est si fin qu'on peut sans peine renfermer dans une tabatiere d'un médiocre volume une paire de bas qui en seroit fabriquée. En 1754, on présenta au Pape Benoît XIV. de ces mêmes bas, qui malgré leur finesse extrême, garantissoient la jambe du froid & du chaud. On voit à Tarente & à Palerme quantité de manufactures occupées à mettre en œuvre les fils de ces testacées.

Les Pêcheurs disent que pour retirer du fond de l'eau les *pinnes-marines*, ou *plumes*, ou *nacres*, il faut casser cette houppe de filets. On les pêche à Toulon à quinze, vingt & plus de trente pieds sous l'eau, avec un instrument appelé *crampe* : c'est une espece de fourche de fer dont les fourchons sont perpendiculaires au manche : ils ont chacun environ huit pieds de longueur, & laissent entr'eux une ouverture de six pouces dans l'endroit où ils sont le plus écartés : la longueur du manche de la crampe est proportionnée à la profondeur où l'on veut chercher les *pinnes* ; on les fait, on les détache & on les enleve avec cet instrument. La houppe de soie part immédiatement du corps de l'animal : elle sort de la coquille par le côté où elle s'entr'ouvre, environ à quatre ou cinq pouces du sommet, ou de la pointe dans les grandes *pinnes*.

Nos mers ne nous fournissent point de coquillages à deux battans aussi grands que la *pinne-marine*. Il a paru à M. de Réaumur (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1711, p. 216, & 1717, p. 177 & suiv.*) le plus propre de tous les coquillages pour éclaircir la formation des *perles*. Voyez ce mot. Il en produit beaucoup de différentes couleurs, grisâtres ou plombées, rouffes ou jaunes, noirâtres & en forme de poire.

M. d'Argenville distingue trois sortes de *pinnes*, 1°. celles de la grande espece, qui sont rouges en dedans, & qui ont des perles nacrées & rougeâtres, semblables à la matiere de la coquille : il y a de ces coquillages qui pesent jusqu'à quinze livres. C'est l'*Astura* des Vénitiens.

2°. Celles de la petite espece. Il y en a qui sont minces, papyracées, de couleur de corne, un peu nuancées de fauve.

3°. Celles qu'on appelle *perna* ou *jambon* : elles sont garnies de pointes dans leurs cannelures ; & ce qui est fort singulier, c'est que les bords de leurs coquilles sont plus épais du côté qu'elles s'ouvrent que vers la charniere. Voyez JAMBON.

L'animal qui habite la pinne-marine ne se montre que très-peu, parce

que ses deux battans ou valves ne s'ouvrent presque pas ; son sommet est en bas ; son extrémité la plus large est opposée ; il est retenu dans sa coquille par quatre muscles vigoureux & placés aux extrémités des valves ; la coquille n'a point de charnière , mais un ligament applati & noirâtre , qui regne jusqu'à la moitié des battans.

Ce coquillage a pour ennemis les *polypes* à huit pattes de la Méditerranée ; car dès qu'ils la voient béante , ils s'en approchent , & la dévorent ; un seul suffit pour la détruire : heureusement pour elle que le *pinnotere* à qui la pinne-marine donne , dit-on , l'hospitalité , l'avertit de l'approche de ses ennemis. Voyez PINNOTERE.

PINNITE, *pinnites*. On appelle ainsi des espèces de moules de mer connues sous le nom de *pinnes-marines* , & que l'on trouve pétrifiées ou ensevelies dans l'intérieur de la terre. Nous en avons rencontré de grands fragmens dans les carrières de craie de Moulignon , à deux lieues de Paris.

PINNOTERE, *pinno-phylax*, est une espèce de petit cancre nud comme *Bernard l'Hermite* , mais pourvu de très-bons yeux : c'est le satellite de la *pinne-marine* ; ils vivent & logent ensemble dans la même coquille qui appartient à la *pinne* : quand elle a besoin de manger , elle ouvre ses valves , & envoie son fidele pourvoyeur à la picorée ; mais s'il apperçoit le poulpe , il revient précipitamment auprès de son hôtesse aveugle , & dont les autres sens ne sont pas fort exquis , pour l'avertir du danger ; de sorte qu'en refermant ses valves , elle évite alors la fureur de son ennemi ; il lui en coûteroit la vie : enfin quand il est chargé de butin , il fait un petit cri à l'endroit où elle s'ouvre ; la porte s'ouvre , le locataire entre aussitôt , & alors les deux amis partagent entre eux le butin. Ils sont chambrée ensemble. Le savant M. *Hasselquist* prétend avoir observé cette admirable industrie , lors de son voyage en Palestine.

PINNULAIRE, *pinnularia*. On appelle ainsi la nageoire ou l'aileron d'un poisson fossile ou pétrifié.

PINSON. Voyez PINÇON.

PINTADE ou PEINTADE, *meleagris*. Genre d'oiseau ainsi nommé de son plumage qui paroît être peint de taches blanches & noires. Les œufs de la pintade ressemblent à son plumage par leur couleur ; & comme cet oiseau a tous les attributs & toutes les qualités des poules , crête , bec , plumage , ponte , couvée , soin de ses petits , &c. on lui a donné

le nom de poule , avec une épithete prise du pays où elle naît , qui est l'Afrique : on l'appelle *poule d'Afrique* , de *Barbarie* , de *Tunis* , de *Nu-midie* , de *Guinée* , de *Mauritanie* , de *Pharaon* , d'*Egypte* , *perdrix des Terres-Neuves* ; on l'appelle *quetete* dans le Congo : cet oiseau qui est aussi désigné sous le nom de *méléagrides* dans quelques Auteurs , est extrêmement vif , inquiet & turbulent ; il court avec une vitesse extraordinaire & ne vole pas fort haut ; cependant il se plaît à percher la nuit sur les toits & les arbres. Son cri est aigu , perçant , défagréable & presque continuel : du reste , la poule pintade est d'une humeur querrelleuse ; cet oiseau veut dominer dans la basse-cour , même sur les poules d'Inde ; il leur en impose par sa pétulance ; la dureté de son bec , & l'agilité de ses mouvemens la font redouter de toute la gent volatile ; sa maniere de combattre est à peu près semblable à celle que *Salluste* attribue aux Cavaliers Numides : « Leurs charges , dit-il , sont brusques » & précipitées ; si on leur résiste , ils tournent le dos , & un instant » après sont volte face : cette perpétuelle alternative harcelle extrê- » mement l'ennemi » : les pintades qui se sentent du lieu de leur origine , ont conservé le génie Numide. Les coqs-d'Inde , glorieux de leur corpulence , s'avancent contr'elles avec fierté & gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec que les coqs-d'Inde n'ont pensé à se mettre en défense.

Il y a beaucoup de variétés dans la race des pintades , ainsi qu'il le paroît par les différentes descriptions que divers Auteurs en ont données.

Les *pintades* sont à-peu-près de la grandeur & de la figure de nos *poules domestiques* ; mais elles ont la queue baissée comme la perdrix , & sur le dos , une espece de bosse formée par le repli des ailes : elles ont , comme les poules , deux appendices membrancufes de couleur de chair , qui leur pendent aux deux côtés des joues : tout le plumage n'est que de deux couleurs , blanc & noir ; les taches du plumage sont presque par-tout d'une forme ronde & réguliere , comme lenticulaire , excepté aux ailes , où elles sont alongées , & comme par bandes ; on voit cet oiseau très-bien représenté & exactement décrit dans le *Recueil des Mém. de l'Acad. des Sciences* , Tom. III , Part. II. ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées , couchées & comme collées sur la peau ; la tête est sans plumes ; la paupiere supérieure a de longs poils noirs ,

qui se relevent par en haut ; au-dessus de la tête , il y a une crête ou une sorte de casque qui tient de la nature d'une peau seche , ridée , d'un fauve brun & ressemblant intérieurement à une chair desséchée , & endurcie comme du bois. La pintade a le bec un peu rougeâtre & semblable à celui de nos poules ; la peau des paupieres est bleue chez les mâles , & rouge chez les femelles ; son cou est court ; les pieds sont brunâtres ; le tiers de la longueur des doigts est uni par une espece de membrane ; le doigt de derriere est court , & les mâles n'ont point d'ergot au derriere du pied. Selon les experts en bonne chere , la pintade est comptée parmi les meilleurs gibiers : c'est un oiseau des champs comme la perdrix , & il paroît dans nos climats chercher moins les lieux aquatiques que les faisans mêmes : elle aime mieux pondre & couver dans les haies épaisses & les broussailles , que dans le poulaillier : elles pondent beaucoup d'œufs , & les meres dans nos climats abandonnent souvent leurs petits : en font-elles autant dans leur pays natal ? non sans doute ; la Nature agit plutôt en mere qu'en marâtre. On trouve des *pintades marrones* en Amérique ; les Génois les y porterent avec les premiers negres en 1508. Il y en a dans la Jamaïque , à poitrine blanche. Le coq pintade produit avec la poule domestique ; mais c'est une espece de génération artificielle qui demande des précautions ; la principale est de les élever ensemble de jeunesse ; & les oiseaux métis qui résultent de ce mélange forment une race bâtarde.

PINTADE. On donne aussi ce nom à une coquille bivalve du genre des huîtres ; sa robe est verdâtre & un peu écailleuse , ornée de bandes longitudinales , ou grises , ou blanches , partant du sommet en forme de rayons ; d'une très-belle nacre en dedans , blanche , excepté vers la circonférence où elle est jaunâtre , & sur les bords qui sont d'un vert tirant sur le noir. C'est la *mere perle stérile* de Klein. La coquille *mere de perles* paroît être une *pintade blanche* : elle est plus grande que la pintade ordinaire qui a une charniere denticulée , & qui se trouve aux grandes Indes & dans nos îles de l'Amérique. *Voyez les articles* HUÎTRE & NACRE DE PERLES.

PINTADO. Cet oiseau de mer est de la grosseur d'un canard , il a les ailes fort longues ; il rase la surface de l'eau en volant.

PIOCHET. *Voyez* GRIMPEREAU.

PIONE. *Voyez* PIVOINE.

PIPAL, est un crapaud de Surinam , beaucoup plus gros & plus véneux que ceux d'Europe ; chacun de ses doigts ressemble à une petite

main : on le nomme au Brésil *cururu* ; les Portugais l'appellent *capo*. C'est celui dont les petits prennent, dit-on, leur premier accroissement sur le dos de l'animal. Voyez à l'article CRAPAUD.

PIPERONE. Les Italiens donnent ce nom à la coquille appelée *cloniffe*. Voyez ce mot.

PIPIT, *sylvia*. Sous ce nom on connoît trois sortes de petits oiseaux qui varient par la couleur : le premier est d'un gris cendré, & a la poitrine rougeâtre, ainsi que le dessus de la queue ; le second a la queue cendrée, & le troisième a le plumage d'un blanc jaunâtre. On nomme celui-ci *boavinus*, parce qu'il suit volontiers les bœufs ; & les deux autres *spipela* : tous sont des espèces de *bouviers* : voyez ce mot à l'article GOBBE-MOUCHE. Le *pipit* d'Abyssinie & d'Éthiopie articule aussi bien son nom que les nôtres ; mais il est un mauvais conducteur ; quand il y a une bête féroce, ou quelque gros serpent qui lui déplaît dans un endroit, il importune de son cri le Chasseur qui le suit quelquefois trop imprudemment, malgré la défense dont il est armé.

Il y a aussi le *pipit vert* du Brésil ; le *pipit bleu* de Cayenne & de Surinam.

PIQUE. Dans le Pérou on donne ce nom à l'insecte appelé dans le Brésil *ningas* ou *tous* : voyez à l'art. NINGAS.

PIQUE-BŒUF, *tupagus*. Oiseau un peu plus gros que l'alouette huppée, dont le bec est un peu quadrangulaire, légèrement arqué en dessus, fort pointu, jaune à la racine, brun vers la pointe. Tout le plumage est d'un gris brun, excepté celui du ventre, qui est jaunâtre, nué de brun. Le *pique-bœuf* est nommé ainsi, parce qu'il suit les bœufs, perche sur leur dos, & à coups de bec réitérés, il entame la peau pour se nourrir des nymphes de mouches qui se trouvent déposées sous l'épiderme. On voit beaucoup de ces oiseaux dans le Sénégal.

PIRAGUERA. C'est un poisson qui se trouve dans la mer de Sainte-Catherine : il a quatre à cinq pieds de long ; sa chair, selon Frezier (p. 25.), est aussi délicate que celle des carpes. Les Portugais nomment *meros* ceux qui ont les écailles rondes, *solemera* ceux qui les ont quarrées : ces écailles sont plus grandes qu'un écu.

PIRAMBU. Poisson de la mer du Brésil, dont le nom signifie *ronfleur* : il fait effectivement entendre une sorte de ronflement ; il est long de quatre pieds ; au lieu de dents, sa gueule est armée de deux corps osseux larges de cinq à six doigts, qui lui servent à briser les coquillages

dont il fait sa nourriture ; les Sauvages portent de ces os en amulettes attachés au cou , pour se préserver du venin ou poison.

PIRAQUIBA. *Voyez* REMORE.

PIRASSOUI, est un animal quadrupede de l'Arabie : il est de la grandeur d'un mulet, & lui ressemble assez par la tête ; son corps est aussi velu que celui d'un ours ; sa couleur est fauve ; il a les pieds fendus comme un cerf. Les Arabes , voisins de la mer Rouge , se servent de sa corne lorsqu'ils sont blessés , ou quand ils ont été mordus par quelques bêtes venimeuses : ils font pour cela tremper cette corne pendant six ou sept jours dans l'eau , qu'ils boivent ensuite.

PIRATE DE MER. *Voyez* FOU.

PIRAVENE. C'est une espece de poisson volant de l'Amérique : il est gros comme une lamproie. *Thevet* dit qu'il ne se trouve guere qu'à quinze degrés en-deçà & en-delà de la ligne ; son vol est presque comme celui d'une perdrix. On en distingue deux especes , le grand & le petit ; celui-ci vole mieux , & plus haut que le grand. Lorsqu'ils sont poursuivis , ils volent en compagnie , & en si grande quantité , sur-tout pendant la nuit , qu'ils viennent heurter les voiles des vaisseaux. *Singularités de la France Antarct. p. 136.* *Voyez* POISSON VOLANT.

PIRAYA ou PIRANTHA. Poisson du Brésil , qui a la forme de la dorade. On en distingue de trois especes ; 1°. celui qui a un pied de long & six doigts de large ; l'ouverture de sa bouche est parabolique ; il peut la fermer exactement : chaque mâchoire est garnie d'un rang de dents blanches , triangulaires & pointues. A quelque partie du corps de l'homme que ce poisson puisse toucher des dents , il en emporte la piece , comme si c'étoit avec un rasoir. La nageoire de l'anus est munie d'une forte épine faite en forme de corne. Ce poisson , dont les écailles sont de couleur de feu mêlé de bleu , se plaît au fond de l'eau bourbeuse dans les rivieres. La seconde espece est d'un jaune doré , & la troisieme de couleur blanchâtre : ces deux derniers sont plus petits que le premier.

PIROGUE. *Voyez* CANOT DES SAUVAGES.

PISANG. C'est le nom que l'on donne au Cap de Bonne-Espérance , aux figues qui viennent de l'île de Java : elles sont exquisés au goût , & de la plus grande beauté.

PISCINE. *Voyez* VIVIER.

PISOLITHES. *Voyez* au mot OOLITHES.

PISSASPHALTE, *pissasphaltus*. C'est ou un bitume mollaſſe naturel ,

noir & fort puant, dont nous parlerons à l'article *poix minérale*, ou un bitume artificiel que l'on fait sur le champ, lequel est composé avec parties égales de *poix Juive* ou *asphalte* & de *poix noire*. Voyez ces mots.

PISSENLIT. Voyez DENT DE LION.

PISSEUR. C'est le nom que l'on donne en Amérique au murex, parce qu'il jette promptement sa liqueur qui est la *pourpre*. Voyez MUREX.

PISTACHE SAUVAGE. On donne ce nom au nez coupé : voyez FAUX-PISTACHIER. Le térébinthe est aussi un pistachier sauvage. Voyez à l'article PISTACHIER.

PISTACHE DE TERRE, *manobi sive mondubi*. Fruit d'une plante qui paroît être *Pynchi* des Péruviens, le *mani* des Espagnols, & l'*arachidna* ou *arachidna* des Botanistes : elle croît dans le Brésil, à Surinam & au Pérou : elle est quelquefois rampante, & d'autres fois elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; la racine de cette plante est blanche, droite & longue de plus d'un pied : sa tige quadrangulaire, d'un vert-roussâtre & velue, produit avec stipules des pédicules qui soutiennent quatre feuilles arrondies, également velues, vertes en dessus & blanchâtres en dessous. Ses fleurs, qui sortent de l'aisselle des feuilles, sont jaunes, légumineuses & bordées de rouge ; dès qu'elles paroissent, elles se courbent vers la terre, jusqu'à ce qu'elles y touchent. Quand la fleur est passée, le pistil entre en terre, s'y enfonce, & y devient une gousse tuberculaire cendrée, ronde & tortue, grosse comme le doigt, entrelacée de filets que la racine pousse ; cette gousse qui mûrit sous terre, renferme deux ou trois graines arrondies, rougeâtres, grosses comme nos noisettes & de même goût ; les habitans des îles Françaises de l'Amérique, les ont appellées *pistaches de terre* ; leur chair ou pulpe est blanche, d'un goût fade, & on la mange cuite au dessert, mais elle est fort échauffante & provoque à l'amour. Ce fruit mangé crud fait quelquefois mal à la tête. Les Indiens du Pérou le font cuire avec du miel, & en font des gâteaux d'un goût assez agréable. Les pistaches de terre croissent aussi aux Indes Orientales. Voyez les *Mém. de l'Académie des Sciences*, année 1723.

M. *Watson* a lu tout récemment à la Société Royale de Londres, une observation sur une huile de pistaches de terre que M. *Brownrigg* lui a envoyée

envoyée d'Odenton, pays situé au nord de la Caroline. Cette observation indique que le pistachier de terre est fort cultivé dans les Colonies du Sud & dans nos îles de l'Amérique, où on donne à ses fruits le nom de *pois terrestres*. Ils sont originaires d'Afrique, & en ont été apportés par les Nègres, qui les aiment beaucoup; ils les mangent crus & cuits, & les cultivent dans les portions de terre que les maîtres leur abandonnent pour leur usage. Cette plante est extrêmement multipliée dans nos établissemens du Nouveau Monde; ses productions dans les pays chauds sont prodigieuses, & sa culture n'exige pas un terrain fertile. Les Colons recueillent une quantité considérable de fruits pour la nourriture des cochons & de la volaille: cet aliment les engraisse en peu de temps. L'huile qu'on retire par expression de ces fruits, est le dixième de leur poids; elle est aussi bonne que celle d'amande ou d'olive, elle peut être servie sur les tables & employée en Médecine, elle se conserve sans rancir. Le marc qui reste après l'expression est encore une excellente nourriture pour les porcs.

PISTACHIER, *terebinthus Indica*, est un arbre qui croît naturellement dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie & dans les Indes: on le cultive aussi dans l'île de Chio, dans l'Italie, & dans les parties méridionales de la France; il est du même genre que l'arbre appelé en Provence *térébinthe*, lequel produit aussi effectivement des pistaches, qui ne sont pas plus grosses que des pois; ainsi le térébinthe est le nom du *pistachier sauvage*, différent du *faux pistachier*. Voyez ce mot. Nous allons commencer par le pistachier ordinaire des Indes ou cultivé. Son tronc est épais, ses branches fort étendues, couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées sur de longues côtes & disposées par paires: elles ressemblent assez aux feuilles du térébinthe ordinaire, mais elles sont plus grandes. Entre les pistachiers, il y en a qui portent des fleurs mâles, & d'autres des fleurs femelles; les premières sont ramassées en une espèce de chaton peu ferré & en manière de grappes; chaque fleur est garnie d'une petite écaille; ses fleurs sont sans pétales: elles ont un calice propre, petit & partagé en cinq parties, & cinq étamines très-petites, qui portent chacune un long sommet, droit, ovalaire & à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement en grappes: elles n'ont point de pétales, leur calice est très-petit, partagé en trois parties, & soutient un gros embryon ovalaire chargé de trois styles recourbés, dont les stigmates sont un peu gros & velus; l'embryon se

change en une baie ovulaire qui a peu de suc , dans laquelle est contenue une amande lisse & ovulaire , laquelle se nomme *pistache*.

Tel est le fruit du pistachier , c'est une petite noix de la grosseur & de la figure d'une olive : elle a deux écorces ; l'extérieure est membraneuse & d'un gris rousâtre ; l'intérieure est ligneuse , compacte , dure , légère & blanche : l'amande qu'elles contiennent est d'un vert pâle , grasse , huileuse , assez agréable au goût , & couverte d'une pellicule rousâtre : ce fruit est connu dans le commerce sous le nom de *pistache*. On s'en sert pour fortifier l'estomac : elles nourrissent beaucoup ; on a coutume de les mêler parmi les choses que l'on sert au dessert , sur-tout dans les crèmes ; les convalescens qui sont maigres s'en trouvent très-bien : elles augmentent le lait & la semence , adoucissent la toux & la douleur néphrétique. Les Confiseurs couvrent de sucre les amandes de pistaches , pour faire ce que l'on appelle *pistaches en dragées* : on en fait aussi une conserve qui est excellente dans les dévoiemens , & des émulsions pour ces loochs dont la couleur est verdâtre. M. *Bourgeois* observe qu'on ne doit cependant pas faire un usage long & continué des *pistaches* , parce qu'elles échauffent considérablement : elles sont sur-tout nuisibles aux jeunes gens , qui ont déjà le plus souvent trop de chaleur naturelle.

Observations sur le Pistachier & sur sa culture.

M. *Geoffroy*, *Mat. Médic.* dit qu'on distingue le pistachier mâle du femelle par ses feuilles qui sont plus petites , un peu plus longues , émouffées , & souvent partagées en trois lobes d'un vert foncé ; au lieu que dans le pistachier femelle les feuilles sont plus grandes , plus fermes , plus arrondies , & partagées le plus souvent en cinq lobes.

Comme les pistachiers mâles naissent souvent dans des lieux éloignés des pistachiers femelles , on rend ceux-ci féconds comme les palmiers : ce qui se fait ainsi dans la Sicile. Les payfans cueillent les chatons des fleurs du pistachier mâle , lorsqu'ils sont sur le point de s'ouvrir ; ils les mettent dans un vaisseau environné de terre mouillée ; ils attachent ce vaisseau à une branche de pistachier femelle , jusqu'à ce que ces fleurs soient seches , afin que la fine poussiere prolifique soit dispersée par le moyen du vent sur tout le pistachier femelle , & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles. D'autres cueillent les fleurs mâles , & les renferment dans un petit sac pour les faire sécher , & ils en répandent la poussiere sur les fleurs du pistachier femelle à mesure qu'elles s'épanouissent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent , de

peur qu'elles ne jettent mal-à-propos leur poussière féconde, & que les fruits du pistachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les pistachiers mâles & femelles ne sont pas éloignés les uns des autres, le vent suffit pour procurer la fécondité à ceux-ci. M. *Couffneri* dit cependant qu'il y a des especes de pistachiers hermaphrodites.

Lorsqu'on examine attentivement les pistaches, on apperçoit presque toujours auprès du gros fruit deux autres petits fruits avortés. Si cette circonstance étoit reconnue générale, elle fourniroit, selon M. *Duhamel*, un moyen de distinguer les térébinthes des lentisques ; mais voici un autre caractère distinctif. Les feuilles du térébinthe sont composées de folioles assez grandes qui sont attachées deux à deux sur une nervure terminée par une seule foliole ; au lieu que dans le lentisque elles ne sont point terminées ainsi par une foliole unique : les feuilles de ces deux arbres sont posées alternativement sur les branches.

Quoique les térébinthes & les pistachiers viennent de pays plus chauds que le nôtre, cependant en les mettant en terre dans ce pays-ci lorsqu'ils sont un peu forts, ils réussissent très-bien ; & même quand les individus mâles & femelles se trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut élever ces arbres de semences : les pistaches que l'on achete chez les Epiciers levent très-bien quand elles sont nouvellement arrivées.

Le *térébinthe* ou le *pistachier sauvage* est un arbre dont le bois est fort dur, très-résineux ; il devient de la grandeur d'un orme, ses feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres dans l'île de Chio, tant des mâles que des femelles, une résine qu'on nomme TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou SCIO, *terebenthina Cypria*. Comme il croît de ces arbres mâles plus que des femelles, on les ente pour leur faire rapporter du fruit ; ce fruit a la forme d'une grappe de raisin, il est rougeâtre au commencement, & devient en mûrissant d'un vert bleuâtre. Quand le fruit est en cet état, on le sale ou on le marine pour le conserver & en pouvoir manger plus long-temps.

On retire la résine des térébinthes en faisant des incisions aux arbres forts, & qui ont quinze à dix-huit pouces de circonférence : on fait ces incisions depuis le pied de ces arbres jusqu'aux branches. Cette opération a lieu vers la fin de Juillet, & la résine découle jusqu'à la fin de Septembre, sur des pierres plates qu'on a mises au pied des arbres. Pour purifier cette résine de toute ordure, on la fait couler au travers de

petits paniers , en les exposant à la chaleur du soleil. Les térébinthes ne croissent que dans une étendue de deux lieues environ dans la partie orientale de l'île de Chio ; ils ne croissent pas aux mêmes endroits que les lentisques , dont on retire le mastic.

Le produit des térébinthes est bien peu de chose , relativement à la grandeur & à l'âge des arbres. Quatre de ces arbres âgés de soixante ans , ne rendent qu'environ deux livres neuf onces six gros de térébenthine. Le produit de chacun de ces gros arbres se trouve être de quinze fous , ou environ.

Il y auroit un moyen assuré d'augmenter le rapport des térébinthes ; ce seroit d'enter le pistachier sur le térébinthe , qui n'en donne pas pour cela moins de résine. Les pistaches même deviennent plus belles , & ces arbres durent plus long-temps que les pistachiers. Le térébinthe a l'avantage de croître dans les plus mauvais terrains , entre les rochers & les pierres , comme le pin ; aussi on ne manque pas en Province de terrain convenable pour l'y transplanter.

Toute supputation faite , on peut juger à-peu-près que l'île de Chio ne peut produire tout au plus que deux milliers pesant de résine. Cette térébenthine de l'île de Chio est envoyée à Venise , où elle est distribuée dans toute l'Europe sous le nom de *térébenthine de Venise* , & c'est avec raison : car alors elle est si sophistiquée , qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtième partie de celle de l'île de Chio. Lorsqu'elle n'est point mêlée , elle a une odeur douce de baume ; elle a une saveur moins âcre & une consistance bien plus épaisse que les térébenthines ordinaires ; elle est molle , souvent friable : alors on la nomme *térébenthine de Chio* , & on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine : elle a une couleur de verre bleuâtre. *Voyez le mot TÉRÉBENTHINE , & ceux de PIN & de SAPIN.*

PISTIL. *Voyez à l'article PLANTE.*

PITANGA-GUACU. C'est le tyran du Brésil. *Voyez TYRAN.*

PITAUT. *Voyez au mot PHOLADE.*

PITE. *Voyez les mots ALOÈS & ANANAS.*

PITO. Oiseau de l'Amérique de la grosseur d'un étourneau. Il a le plumage d'une alouette ; celui du ventre est un peu verdâtre. Le *pito-réal* , ainsi nommé par *Fresier* (p. 274) , a coutume de creuser les rochers avec son bec long & fort pour se nicher dedans & y faire sa retraite : on dit que pour cela il a l'industrie de se servir d'une certaine

herbe , à laquelle les Espagnols attribuent de merveilleuses vertus pour percer le fer ainsi que tout ce qui est dur , & qu'ils nomment communément à cause de cet oiseau , *yerva de pitos* (herbe des pitos).

PITUITAIRE. *Voyez* STAPHIS-AIGRE.

PIVERT. *Voyez* PIC-VERT.

PIVOINE. *Voyez* BOUVREUIL.

PIVOINE ou PIONE , *pæonia*. Les Botanistes , & entr'autres M. de Tournefort , ont décrit vingt-deux espèces de plantes sous ce nom : nous ne ferons ici mention que des deux suivantes , qui sont improprement désignées l'une mâle & l'autre femelle , puisqu'elles portent également des semences.

1°. La PIVOINE MALE , *pæonia folio nigricante splendido, quæ mas*. Ses racines sont formées en navet : elles sont grosses comme le pouce , rougeâtres en dehors , blanches en dedans ; elles poussent à la hauteur de deux ou trois pieds des tiges un peu rougeâtres , & divisées en quelques rameaux : ses feuilles sont larges , composées de plusieurs autres feuilles ressemblantes à celles du noyer , mais plus larges & plus épaisses , vertes-brunes , luisantes , couvertes en dessous d'un certain duvet ; elles sont attachés à des queues rougeâtres : ses fleurs qui paroissent à la fin d'Avril jusqu'au commencement de Juin , & qui tombent presque aussitôt , naissent aux sommités des tiges ; elles sont amples , à plusieurs feuilles disposées en rose , de couleur quelquefois purpurine , d'autres fois incarnate ou panachée , soutenue par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs succèdent des fruits composés de plusieurs cornets blancs , velus , reluisans , recourbés en bas , lesquels s'ouvrent en mûrissant & laissent voir une belle suite de semences grosses , arrondies , rouges d'abord , ensuite bleuâtres , puis noires : elles ne sont mûres qu'en Juillet.

Cette plante est plus précoce , plus rare & plus précieuse que la suivante , dont elle se distingue aisément par la différence de ses feuilles & de sa racine , outre que la première a les feuilles simples , & que la seconde les a doubles.

2°. La PIVOINE FEMELLE , *pæonia femina*. Ses racines sont des tubercules ou des navets attachés à des fibres , comme dans l'asphodele ; ses tiges croissent hautes , mais elles ne sont que peu ou point rouges ; ses feuilles sont découpées , de couleur verte , pâles en dessus , blanchâtres & un peu velues en dessous : ses fleurs sont semblables à celles

de la pivoine mâle , mais moins grandes , de couleur rouge & très-belles : ses fruits font comme dans la précédente espece , ce font des capfules qui , en s'ouvrant montrent des graines mûres d'un beau bleu , entremêlées d'autres graines avortées qui font du plus beau rouge écarlate.

L'une & l'autre espece de pivoine font cultivées dans les jardins pour l'ornement des plates-bandes , leurs feuilles forment une belle verdure. Ces plantes s'y multiplient aisément en rampant dans la terre : quand on en feme la graine au printems , la plante reste pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an avant de germer ; mais ensuite elle en fort & augmente tous les ans par la division de ses feuilles. Il y a aussi des pivoines à fleurs blanches.

La pivoine a une odeur désagréable , & est une des plus anciennes plantes dont on connoisse l'usage en Médecine ; car les Poètes disent qu'elle a été nommée *pæonia* d'un ancien Médecin nommé *Pæon* , qui l'employa pour guérir Pluton d'une blessure que lui avoit faite Hercule. Voyez *Homere* dans le *cinquieme Livre de son Odyssée*.

On se fert en Médecine de la pivoine mâle préférablement à la femelle , quoique celle-ci ait aussi quelques usages : la pivoine mâle a été autant vantée par *Galien* , que le chou l'a été par *Caton* : elle a été célébrée des Anciens & des Modernes , à cause de ses grandes & nombreuses propriétés : l'on avoit mis en usage quantité de cérémonies superstitieuses pour la tirer de la terre. On emploie ordinairement ses racines , ses semences , quelquefois même ses fleurs , contre les convulsions , l'épilepsie , la paralysie , les vapeurs , & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les prend en poudre , en sirop , en décoction , ou en conserve ; quelques personnes en portent en amulettes pendus au cou , pour se préserver des maladies des nerfs. L'on prétend que c'est un des meilleurs antiépileptiques que l'antiquité nous ait transmis , & que jusqu'ici on n'en connoît point de plus efficace qui soit tiré de la famille des végétaux.

PLACENTA. Voyez les articles HOMME & PLANTE.

PLAGE , *plagia*. C'est un rivage de basse mer , étendu en ligne droite , sans qu'il y ait ni rade , ni port , ni aucun cap apparent où les vaisseaux puissent se mettre à l'abri.

PLAGIURES. Nom donné aux poissons & coquillages qui n'habitent que la haute mer. V. les mots COQUILLAGE & POISSONS. Des Ichtyologistes

ont assigné le nom de plagiures aux seuls animaux cétacées, vivipares, & dont les femelles ont les mamelles placées au bas du ventre. Voyez CETACÉES & VIVIPARE.

PLANE ou PLAINE. Voyez ERABLE. En certaines contrées de l'Amérique on donne aussi le nom de *plane* au *figuier d'Adam*. En Europe le plane de mer est la *plie*. Voyez ces mots.

PLANETE, *planeta*. On donne ce nom aux astres opaques, sphériques & errans qui ne sont point lumineux par eux-mêmes, mais qui le deviennent en recevant ou réfléchissant la lumière du soleil. Ces corps célestes se meuvent tous autour du soleil, en décrivant des ellipses qui ont toutes un foyer commun où le soleil se trouve placé. Les planetes n'ont pas toutes la même solidité ou grosseur; la distance n'est pas toujours égale entre ces astres (ce qui fait qu'on les voit tantôt dans un endroit du ciel, & tantôt dans un autre immédiatement opposé), & la durée de leurs révolutions n'est pas la même, mais elle est constante pour chacune. Nous allons présenter ici le magnifique spectacle de toutes les planetes décrivant leurs cercles harmoniques autour du soleil; spectacle sublime qui démontre la Divinité, & parle un langage intelligible à tous les esprits.

Le SOLEIL, *sol*, est un globe lumineux, gros environ un million de fois comme la terre: la matière dont il est formé n'est pas homogène; il y paroît souvent des inégalités; & quoique plusieurs de ces taches disparoissent avant que d'avoir parcouru tout son disque, le mouvement réglé de quelques-unes, & le retour au même lieu du disque après un certain temps, ont fait voir que le soleil immobile ou presque immobile dans le lieu des cieux où il est placé, a un mouvement de révolution sur son axe, & que le temps de cette révolution est d'environ vingt-cinq jours.

Six globes principaux ou planetes premières qu'il échauffe & qu'il éclaire, se meuvent autour de lui: leurs grosseurs, leurs distances & leurs révolutions sont différentes; mais tous se meuvent dans le même sens, à-peu-près dans le même plan & dans des orbites presque circulaires. On diroit que chaque planète est portée par un cercle concentrique au soleil.

Le plus voisin du soleil, & le plus petit, est *Mercur*. Sa plus grande distance du soleil n'est que de 5137 diamètres de la terre; sa plus petite de 3377. Son diamètre n'est qu'environ la trois-centième partie de celui

du soleil. On n'a point encore découvert s'il a quelque révolution sur lui-même ; mais il tourne autour du soleil en 88 jours , c'est-à-dire dans l'espace de trois mois , & se meut, ainsi que les autres planetes , d'Occident en Orient. Selon M. *Newton* , la chaleur & la lumiere du soleil sur la surface de Mercure , sont sept fois aussi grandes qu'elles le sont au fort de l'été sur la surface de la terre. Mercure change de phases comme la lune , selon ses différentes positions avec le soleil & la terre. Comme cette planete est petite , qu'elle accompagne constamment le soleil , elle se trouve ordinairement cachée dans les rayons de cet astre.

Vénus est la seconde planete. Sa plus grande distance du soleil est de 8008 diametres de la terre ; sa plus petite de 7898. Son diametre est à-peu-près la centieme partie de celui du soleil ; elle tourne sur elle-même , mais les Astronomes ne sont pas d'accord sur le temps de cette révolution. Elle fait sa révolution autour du soleil en 224 jours 7 heures , ou en sept mois & demi. C'est la plus luisante des planetes. Quand elle précède le soleil , on l'appelle *étoile du matin* ou *lucifer* ; lorsque sur le soir elle le suit , on l'appelle *étoile du berger*. Cette planete a ses phases comme la *lune*.

Le troisieme globe est la *terre* que nous habitons , qu'on ne peut se dispenser de mettre au rang des planetes. Sa plus grande distance du soleil est de 11187 de ses diametres ; sa plus petite de 10813. Elle tourne sur son axe dans l'espace de vingt-quatre heures , & elle emploie un an , c'est-à-dire 365 jours 5 heures 49 minutes & environ 12 secondes à faire sa révolution autour du soleil , dans un orbe qu'on appelle l'écliptique.

On ne peut faire réflexion , sans être ravi d'admiration , qu'une grande partie des mouvemens apperçus des autres astres & du soleil , la diversité des saisons , & l'inégalité des jours sont une suite simple du transport annuel de la terre autour du soleil , & de sa révolution en vingt-quatre heures sur son axe , invariablement dirigés vers le Nord.

Deux grands fluides appartiennent à notre planete ; l'un est la mer , qui en couvre environ la moitié , & qui présente les phénomènes les plus intéressans ; l'autre fluide est l'air qui l'entourne de toutes parts. *Voyez les mots MER , AIR , EAU , & l'article TERRE* , où l'on parle de l'organisation merveilleuse de ce globe obscur.

La quatrieme planete est *Mars* ; sa couleur est rouge & d'une lumiere trouble.

trouble. Sa plus grande distance du soleil est de 18315 diamètres de la terre ; sa plus petite est de 15213. Son diamètre est la cent soixante-dixième partie de celui du soleil : sa révolution sur son axe est de vingt-cinq heures , & celle qu'il fait autour du soleil s'acheve en un an , 321 jours , 18 heures.

La cinquième planète & la plus grosse de toutes , est *Jupiter*. Elle est remarquable par sa couleur d'azur. Après Vénus , c'est la planète la plus brillante. Sa plus grande distance du soleil est de 59950 diamètres de la terre ; sa plus petite de 54450. Son diamètre est la neuvième partie de celui du soleil : il fait dans dix heures sa révolution sur son axe ; son cours autour du soleil s'acheve en onze ans , 316 jours.

Enfin la sixième , & la plus éloignée , est *Saturne*. Sa plus grande distance du soleil est de 110935 diamètres de la terre ; sa plus petite est de 98901. Son diamètre est la onzième partie de celui du soleil. Saturne ne paroît à la vue simple que d'une lumière foible , à cause de sa grande distance. On ignore s'il tourne sur son axe. Il emploie 29 ans , 155 jours , 13 heures à faire sa révolution dans son orbe. Tel est l'ordre de la révolution de ces planètes que l'on nomme *principales* , lesquelles se distinguent encore en supérieures & en inférieures. Les supérieures sont celles qui sont plus éloignées du soleil que notre terre : telles sont Mars , Jupiter & Saturne. Les planètes inférieures sont celles qui sont plus proches du soleil que notre terre , & situées entre la terre & le soleil , comme Vénus & Mercure. Il y a d'autres planètes que l'on nomme *secondaires* : celles-ci font leurs révolutions , non immédiatement autour du soleil , mais autour de quelque planète du premier ordre , qui se mouvant autour du soleil , transporte avec elle , autour de cet astre , celle qui lui sert de satellite.

L'astre qui éclaire nos nuits (la *lune*) est de ces planètes secondaires ou subalternes. C'est un satellite de notre terre , vers laquelle il se dirige toujours dans son mouvement , comme vers un centre , & dans le voisinage de laquelle elle se trouve constamment. Soumise aux loix de la gravitation , elle ne peut guere s'éloigner de nous , mais elle est retenue à-peu-près dans tous les temps à la même distance. Sa distance de notre globe n'est que de 30 diamètres de la terre (suivant M. *Deleuze* de 97440 lieues). Son diamètre n'est guere que la quatrième partie du diamètre de la terre. (Suivant M. *Deleuze* , son volume en est le $\frac{1}{49}$, & sa solidité $\frac{1}{75}$.) Elle fait douze révolutions autour de nous d'Occident en Orient , pendant

que la terre en fait une autour du soleil. Il y a plus, on a reconnu que la lune fait sa révolution autour de la terre en 29 jours, 12 heures, 44 minutes. Le croissant de cet astre se dit *la lune nouvelle* ; il montre une petite partie éclairée de sa surface en aboutissant en pointes ou cornes, quand elle commence à s'éloigner du soleil dont elle reçoit sa lumière ; cette partie éclairée augmente jusqu'à ce que la lune soit pleine, sphérique & dans son opposition. On appelle aussi *croissant* la même figure de la lune *en décours* : mais alors ses cornes sont tournées du côté de l'Occident, au lieu que dans la lune nouvelle elles sont du côté de l'Orient. La partie lumineuse de cet astre secondaire est constamment tournée vers l'Occident lorsqu'il est dans son croissant, & vers l'Orient quand il est dans son décours. On peut observer tous les mois, que peu après la nouvelle lune on aperçoit, outre le croissant, le reste du globe de cet astre, à la vérité d'une lumière beaucoup moins vive que le croissant ; cela vient de ce qu'alors la partie éclairée de la terre étant presque toute entière tournée vers la lune, renvoie à cette planète opaque une certaine quantité de lumière, qui est de nouveau réfléchiée par la lune, & renvoyée à la terre sans aucune chaleur. Plus la lune approche des quadratures, plus cette lumière s'affoiblit. On donne le nom de *phases* aux différens phénomènes de la lune.

Depuis l'invention des télescopes, on a découvert quatre satellites à Jupiter, c'est-à-dire quatre petites lunes qui tournent autour de lui, pendant que lui-même tourne autour du soleil : enfin Saturne en a cinq ; mais on découvre autour de cette planète une autre merveille, à laquelle on ne connoît point de pareille dans les cieux : c'est un large anneau dont elle est environnée. *Voyez ANNEAU DE SATURNE.*

Quoique les satellites paroissent destinés à la planète autour de laquelle ils font leurs révolutions, on ne peut omettre ici l'utilité que les habitans de la terre retirent des satellites de Jupiter : c'est que ces astres ayant un mouvement fort rapide passent souvent derrière le corps de leur planète principale, & tombent dans l'ombre de cette planète, qui, ne recevant sa lumière que du soleil, a toujours derrière elle un espace ténébreux dans lequel le satellite, dès qu'il entre, s'éclipse pour le spectateur, & duquel ressortant, il reparoît à ses yeux. Or le commencement & la fin de ces éclipses étant des phénomènes qui arrivent dans un instant, si l'on observe dans différens lieux de la terre l'heure de l'immersion ou de l'émergence du satellite, la différence que l'on trouve entre

ces heures donne la différence en longitude des lieux où l'on aura fait ces observations ; connoissance très-importante pour le Géographe & pour le Navigateur. *Voyez* ÉCLIPSE.

Les taches que l'on observe avec le télescope sur le disque des planètes, & qui conservent constamment leur figure & leur situation, prouvent que les planètes sont des corps solides. La lune, la plus voisine de nous, nous fait voir sur sa surface de grandes cavités, de hautes montagnes (& de grandes mers, suivant quelques Astronomes) qui jettent des ombres fort sensibles vers la partie opposée au soleil, & la surface de cette planète paroît assez semblable à ce que paroîtroit celle de la terre, si on l'observoit de la lune, avec cette différence que les montagnes de celle-ci sont beaucoup plus élevées que toutes les nôtres. *Riccioli* a mesuré la hauteur d'une de ces montagnes, & a trouvé qu'elle avoit environ trois lieues de haut. *M. de la Hire* observant un autre astre en 1700, avec une lunette de seize pieds, y découvrit des montagnes plus hautes que celles de la lune. Que de raisonnemens formés d'après les rapports, soit physiques, soit optiques, qu'il y a entre les différentes planètes ! *Huygens*, dans son *Cosmothéoros*, a prétendu donner des preuves très-fortes de l'existence des habitans des planètes tant secondaires, que de celles du premier ordre. *M. de Fontenelle* a aussi traité cette question dans les *entretiens sur la pluralité des mondes* : tout tend à démontrer que les planètes ne sont point des globes déserts suspendus dans les cieux, mais qu'elles sont habitées comme la terre, par quelques êtres vivans : ceci étant, les habitans de la lune doivent faire les mêmes observations que nous, puisque la terre doit présenter à la lune les mêmes phases que la lune présente à la terre. La lune a aussi son atmosphère & ses saisons, elle a un jour & une nuit ; un soleil pour éclairer l'un, & une lune pour éclairer l'autre. Les changemens auxquels son atmosphère est sujette, doivent influer sur tout le système de notre atmosphère, sur l'air que nous respirons & sur les corps terrestres. Il paroît certain que le soleil, & la lune sur-tout, agissent sur la masse des eaux, & causent le flux & le reflux de l'Océan. Si la lune agit sur l'air ou les vents, ne peut-elle pas aussi changer la disposition de nos corps & occasionner des maladies ? Tout ceci est digne de l'observation des Philosophes. *Voyez* l'article VENTS.

Quant au soleil, on ne peut douter que la matière dont il est formé, ne soit lumineuse & brûlante. Il est la source de toute la lumière qui

éclaire la terre & les autres planetes , & de tout le feu qui les échauffe. Ses rayons étant condensés au foyer d'un miroir ardent, brûlent ; & si leur quantité & leur condensation sont assez grandes , ils font un feu plus puissant que tous les autres feux que nous pouvons produire avec les matieres les plus combustibles.

Une si grande activité suppose la fluidité ; mais on voit encore que la matiere qui compose le soleil , est fluide par les changemens continuels qu'on y observe : les taches qui paroissent dans le disque du soleil ; & qui disparoissent ensuite , sont autant de corps qui nagent dans ce fluide , qui en paroissent comme les écumes , ou qui s'y confument.

On a toujours su que le soleil étoit la cause de la lumiere ; mais ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a découvert que la lumiere étoit la matiere même du soleil , source inépuisable de cette substance précieuse : depuis la multitude des siècles qu'elle coule , on ne s'apperçoit pas qu'elle ait souffert aucune diminution.

Quelle que soit son immensité , quelle subtilité ne faut-il pas supposer dans les ruisseaux qui en sortent ! mais si leur ténuité paroît merveilleuse , quelle nouvelle surprise n'éprouve-t-on point , lorsqu'on apprend qu'un rayon lumineux , tout subtil qu'il est , tout pur qu'il paroît à nos yeux , est un mélange de différentes matieres ? lorsqu'on apprend qu'un mortel a su analyser la lumiere , découvrir le nombre & les rapports des élémens qui la composent ! Chaque rayon de cette substance qui paroît si simple , est un faisceau de rayons rouges , orangés , jaunes , verts , bleus , indigots & violets , que leur mélange confondoit à nos yeux.

Nous ne saurions déterminer avec précision quelle est la finesse des rayons de lumiere ; mais nous connoissons leur vitesse : dans sept ou huit minutes , ils arrivent à nous ; ils traversent dans un temps si court l'espace qui sépare le soleil de la terre , c'est-à-dire plus de trente millions de lieues. Tout effrayantes pour l'imagination que soient ces choses , des expériences incontestables les ont fait connoître.

Voilà l'économie la plus connue de notre système solaire ou planétaire. On y observe quelquefois des astres que la plupart des Philosophes de l'antiquité ont pris pour des météores passagers ; mais qu'on ne peut se dispenser de regarder comme des corps durables & de la même nature que les planetes. *Voyez le mot COMETE.*

On représente les planetes avec les mêmes caractères dont se servent

les Chimistes pour désigner leurs métaux , à cause de l'analogie ou rapport que l'on supposoit autrefois entre les corps célestes & les métaux. Saturne est représenté par ce caractère ♄ , qui , en Chimie , représente le plomb. Jupiter marqué par ce caractère ♃ , qui désigne l'étain. Mars est caractérisé par ce signe ♂ , qui représente le fer. Vénus marquée ♀ représente le cuivre. Le soleil est caractérisé par ce signe ☉ , & représente l'or. Le signe de Mercure ☿ représente le vif-argent. Le signe de la lune ☾ caractérise l'argent ; & notre planète est marquée par ce signe ⊕ , qui représente la terre. *Voyez l'article MÉTAUX.*

ÉTOILES, *Stellæ.*

On distingue ces corps célestes par les phénomènes de leur mouvement en *fixes* & en *errans*, ainsi qu'il en sera mention plus bas. Les autres points que les Astronomes ont encore à considérer par rapport aux étoiles, sur-tout dans les fixes, sont, 1°. leur distance; 2°. leur grandeur; 3°. leur nature, leur nombre; 4°. & leur situation. *Voyez* CONSTELLATION.

Celui qui, dans une belle nuit, regarde le Ciel, ne peut contempler sans admiration ce brillant spectacle; mais si ses yeux sont éblouis par mille étoiles qu'il apperçoit, son esprit doit être plus étonné, lorsqu'il saura que toutes ces étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre, qui ont vraisemblablement, comme lui, leurs planètes & leurs comètes (du moins celles qui sont fixes en ont l'immobilité, la lumière propre, &c.), lorsque l'Astronomie lui apprendra que ces soleils sont placés à des distances si prodigieuses de nous, que toute la distance du soleil à la terre n'est qu'un point en comparaison (leur moindre distance est de dix-neuf milles diamètres, un demi-diamètre vaut mille quatre cents trente-deux lieues de France); & que quant à leur nombre, que notre vue paroît réduire à environ deux mille, on le trouve toujours d'autant plus grand, qu'on se sert de plus longs télescopes: toujours de nouvelles étoiles au-delà de celles qu'on apperçoit; point de fin, point de bornes dans les cieux.

Toutes les étoiles paroissent tourner autour de la terre en vingt-quatre heures: mais il est évident que la révolution de la terre autour de son axe doit causer cette apparence. Elles paroissent encore toutes faire autour des pôles de l'écliptique une révolution dans l'espace de vingt cinq mille ans. Ce phénomène est la suite du mouvement conique

de l'axe de la terre. Quant au changement de situation de ces étoiles ; qui semble qu'on dût attendre du mouvement de la terre dans son orbe , toute la distance que la terre parcourt depuis une saison jusqu'à la saison opposée n'étant rien , par rapport à la distance des étoiles , elle ne peut causer de différence sensible dans leurs aspects.

Ces étoiles qu'on appelle ordinairement *fixes* , brillent comme le soleil par leur propre lumière ; elles gardent entr'elles constamment la même situation , les mêmes distances , les mêmes rapports , pendant que les planetes ou *étoiles errantes* changent continuellement la leur dans une zone nommée *zodiaque* , où nous avons vu que tous leurs orbes étoient renfermés , & que les cometes plus errantes encore parcourent indifféremment tous les lieux du ciel.

Quelquefois on a vu de nouvelles étoiles paroître ; on les a vu durer quelque temps , puis peu-à-peu s'obscurcir & s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes connues de lumière & de ténèbres. La figure que peuvent avoir ces étoiles , & le mouvement des planetes qui tournent peut-être autour , peuvent être les causes de ces phénomènes.

Quelques étoiles qu'on appelle *nébuleuses* , qu'on ne voit jamais que comme au-travers d'atmosphères dont elles paroissent environnées , nous font voir qu'il y a encore parmi ces astres beaucoup de diversités. Voyez VOIE LACTÉE.

Enfin des yeux attentifs , aidés du télescope , découvrent de nouveaux phénomènes : ce sont de grands espaces plus clairs que le reste du ciel , à-travers lesquels l'Auteur de la *Théologie Astronomique* a cru voir l'empirée ; mais qui plus vraisemblablement ne sont que des espèces d'astres moins lumineux & beaucoup plus grands que les autres , plus aplatis peut-être , & auxquels différentes situations semblent donner des figures irrégulières.

Tant de différences sensibles ont obligé les Astronomes à diviser les étoiles en sept classes ou en sept différentes grandeurs. Les étoiles de la première grandeur sont celles dont les diamètres nous paroissent les plus grands : après celles-là sont celles de la seconde grandeur , & ainsi de suite jusqu'à la sixième , qui comprend les plus petites étoiles qu'on puisse appercevoir sans télescope. Toutes celles qui sont au-dessus , sont appellées *étoiles télescopiques*. La multitude de ces étoiles est considérable , & on en découvre de nouvelles à mesure qu'on emploie de plus longues lunettes : si l'on consulte le catalogue de *Kepler* , on trouve qu'il y a

15 étoiles de la première grandeur ; on les estime un million de fois plus grosses que la terre, encore ne font-elles pas précisément de la même grandeur, ni si éclatantes les unes que les autres : les plus apparentes sont celles que l'on appelle *Sirius* , *arcturus* , *aldebaran* ou *l'œil du taureau* , & *l'épi de la vierge* , &c. le même *Kepler* cite 58 étoiles de la seconde grandeur ; 218 de la troisième ; 494 de la quatrième ; 354 de la cinquième ; 240 de la sixième, & 13 des obscures & nébuleuses ; en tout 1392 étoiles qu'on découvre, dit-il, à la vue simple dans notre hémisphère ; car avec le télescope, comme nous l'avons déjà dit, on en aperçoit beaucoup plus. La scintillation des étoiles dans les belles nuits d'hiver trompe notre vue par la vivacité de son éclat, & nous fait voir en apparence quantité de milliers d'étoiles. Mais si on les distingue par ordre & attentivement, on n'en découvrira guère dans notre hémisphère qui n'aient été placées sur la surface du globe de *Blaeu. M. l'Abbé de la Caille* , dans son Voyage au cap de Bonne-Espérance, a fait en peu de temps un catalogue de plus de 9800 étoiles comprises entre le pôle austral & le tropique du capricorne. Cet Académicien a construit un planisphère de 1930 de ces étoiles.

Voilà les principaux objets que nous présente le spectacle de l'Univers. Si l'on entre dans de plus grands détails, combien d'autres prodiges ne découvre-t-on pas ? quelle merveille terrible ne nous présente pas le tonnerre, dont la véritable cause a été découverte par les Modernes ? voyez le mot **TONNERRE**. Qui peut voir sans admiration cet arc majestueux qui présente toutes les plus riches couleurs de la Nature ? voyez **ARC-EN-CIEL**.

Si l'on va vers les pôles, quels nouveaux spectacles se préparent ! Des feux de mille couleurs, agités de mille mouvemens, éclairent les nuits dans ces climats où l'astre du jour ne paroît point pendant l'hiver. J'ai vu, dit l'illustre *Maupertuis* , des Ouvrages duquel nous avons extrait une partie de ce magnifique tableau ; j'ai vu, dit-il, de ces nuits plus belles que les jours, qui faisoient oublier la douceur de l'aurore & l'éclat du midi. Voyez le mot **AURORE BORÉALE**.

Si des cieux on descend sur la terre, si après avoir parcouru les plus grands objets, l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges ! quels nouveaux miracles ! Chaque atome en offre autant que la planète de Jupiter.

PLANORBE, *plan-orbis* . Nom donné à un coquillage univalve d'eau

douce, du genre des limaçons : autant on le trouve rarement dans la mer, autant on le rencontre fréquemment dans les rivières, sur-tout dans celle des Gobelins, près de Paris : sa coquille est noire, brunâtre ou verdâtre ; elle a trois contours relevés qui se terminent à l'œil de la volute ; son ouverture est ronde ; il n'y a nulle cloison : l'animal qui l'habite est comme un gros ver : ses tentacules sont minces & filiformes ; il est hermaphrodite & multiplie comme les buccins. L'Auteur de la Conchyliologie dit que le plan-orbe, *plan-orbis*, est le coquillage le plus aisé à découvrir dans les eaux : il en compte six espèces, savoir, 1°. le grand, à quatre spirales rondes ; 2°. le petit, à cinq spirales rondes ; 3°. celui qui a six spirales aussi rondes ; 4°. le plan-orbis qui a six spirales, à arêtes ; 5°. le plan-orbis ordinaire à arêtes ; 6°. celui qui est tuilé.

Le *plan-orbis* de l'Isle des Tonneliers & des contrées étrangères, est infiniment plus beau, plus épais & plus gros que les nôtres : il est nacré & orné de listières ou rubans bruns. Celui des environs de Montpellier est blanchâtre. On nomme *cornet de Saint Hubert* celui des environs de Paris.

PLANTAIN, *plantago*, est une plante dont M. de Tournefort distingue trente-cinq espèces, indépendamment de celles que les autres Botanistes nomment *plantains aquatiques*, & qui ne sont que des espèces de renoncules : nous rapporterons ici celles qui sont le plus en usage.

1°. LE GRAND PLANTAIN ORDINAIRE, ou PLANTAIN A LARGES FEUILLES, *plantago major latifolia sinuata*. Cette plante croît par-tout le long des chemins, dans les cours, le long des jardins, des haies, aux lieux incultes. Sa racine est courte & grosse comme le doigt, garnie sur les côtés de fibres blanchâtres : elle pousse des feuilles larges, luisantes, marquées chacune de sept nervures longitudinales fort apparentes, surtout au revers, d'où vient que quelques-uns l'appellent *septi-nervia* : les queues de ces feuilles sont couchées à terre. De la même racine & du milieu des feuilles, il s'élève plusieurs tiges hautes de dix pouces, dures, rougeâtres, difficiles à rompre, portant vers leur sommet un épi oblong garni de fleurs blanchâtres ou purpurines. Chacune de ces fleurs est, suivant M. de Tournefort, un tuyau fermé dans le fond, évasé en haut, découpé en quatre parties & garni de plusieurs étamines. Il succède aux fleurs une coque membraneuse, ovale, qui s'ouvre en travers comme un boîte à favonnette, & qui contient des semences menues, oblongues & rougeâtres comme de petites puces.

Cette

Cette plante fleurit en Mai & Juin , & donne sa semence en Août : c'est la plus commune de toutes les especes de plantain , & en même temps la plus utile ; mais à son défaut , on se sert également des deux suivantes.

2°. Le PLANTAIN MOYEN , ou le PLANTAIN BLANC , *plantago medius latifolia incana* : il differe du précédent en ce que ses feuilles , ses tiges & ses épis sont couverts d'un poil blanc & mou , & en ce que sa racine est un peu plus grosse , fibreuse par le collet & rampante ; on ne compte que cinq nervures sur ses feuilles : il se trouve par-tout dans les prés secs , & differe un peu du *plantain à cinq nerfs* proprement dit.

3°. Le PETIT PLANTAIN , *plantago minor aut angustifolia* : on l'appelle aussi *plantain étroit* , *plantain long* ou *lancéole* ; sa racine est très-vivace , & pareille à celle de la premiere espece ; ses feuilles sont longues , étroites , pointues , légèrement dentelées , velues , marquées au revers de cinq nervures longitudinales , dont trois sont plus apparentes que les autres. Ce plantain est d'un vert plus foncé que les précédens ; il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges , hautes d'un pied , nues , anguleuses & cannelées , portant en leurs sommités des épis plus courts & plus gros que ceux du plantain ordinaire , garnis de petites fleurs pâles , auxquelles succedent des coques membraneuses remplies de semences , comme aux autres , mais plus grandes : ce plantain croît aussi par-tout.

Ces especes de plantain ont assez les mêmes propriétés ; les feuilles sont ameres , astringentes , vulnéraires & fébrifuges. La tisane de plantain est utile dans le crachement de sang , & les fleurs blanches (En général tous les astringens , dit M. *Bourgeois* , sont d'un usage dangereux dans les hémorrhagies ; mais sur-tout dans les fleurs blanches , en arrêtant subitement l'écoulement de cette lympe viciée ; ils occasionnent des squirres , des cancers & des ulceres incurables , maladies bien plus dangereuses que les fleurs blanches ; d'ailleurs ils produisent la suppression des menstrues). On vient de reconnoître aux environs de Ratisbonne que les feuilles du *plantago latifolia* , peuvent être substituées à des légumes ; en les passant deux ou trois fois dans l'eau , elles ont le goût des épinards. La semence de cette plante est le remede familier des gens de la campagne pour les diarrhées : il y a des femmes qui en avalent dans un œuf pour prévenir l'avortement. Dans la Pharmacie on tient une eau de plantain distillée , pour les maladies des yeux ,

mais qui ne peut avoir grande vertu , attendu que le plantain ne contient point sensiblement de principes volatils actifs qui puissent monter dans la distillation. Cependant on l'estime astringente , tonique & rafraîchissante.

L'on trouve aussi dans les olivettes des pays chauds , une espece de plantain argenté & cotonneux : il est peu d'usage. Le plantain des montagnes est la plante appelée *bétoine des montagnes*.

L'espece de plantain des environs Paris , nommé par *Tournefort* , *plantago palustris* , *gramineo folio* , *monanthos Parisiensis* , a deux singularités ; l'une que sa fleur est à étamines , c'est à-dire , mâle & stérile ; & l'autre , qu'au bas du pédicule de cette même fleur , il en naît deux ou trois fleurs à pistil ou femelles qui sont fécondes : consultez à ce sujet les observations de *M. de Jussieu* , dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* , année 1742. A l'égard du *plantain d'eau* , voyez à l'article ALISMA.

PLANTANO. C'est un arbre qui croît dans les Isles Canaries , sur le bord des ruisseaux Il s'éleve à la hauteur d'un pommier : la substance de sa tige ressemble beaucoup à celle d'un chou. Ses feuilles sont longues d'une aune , épaisses ; elles sortent en touffe de la tête de l'arbre , les fruits sont en grappes , qui en portent depuis seize jusqu'à trente & quarante ; ils sont à-peu-près de la forme des concombres , mais plus gros ; dans leur maturité , leur écorce est noire , mais l'intérieur du fruit est d'un beau jaune doré , & le goût en est si exquis que l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture aussi délicieuse. Cet arbre , dit-on , ne produit du fruit qu'une seule fois ; on le coupe ensuite. De la même racine il en naît un autre , & l'on recommence ainsi tous les ans. *M. de Romé de l'Isle* nous invite à croire que cet arbre décrit dans l'*Hist. Générale des Voyages* , tome II. est le bananier déguisé sous le nom de *plantano* qu'on lui donne aux Canaries : effectivement sa hauteur , la substance de sa tige , la longueur de ses feuilles , l'endroit d'où elles sortent , la forme , la grosseur , la couleur , le nombre & la situation de ses fruits , la coupe annuelle de ce végétal singulier qui se reproduit par ses racines , tout enfin a un rapport très-marqué avec le *bananier*. D'ailleurs le sol & le climat des Isles Canaries , si fécondes en excellens vins & fruits , conviennent assez à la culture du *bananier* : voyez ce mot.

PLANT-D'ARBRE , est une pépiniere d'arbrisseaux plantés sur plusieurs lignes paralleles , comme sont les avenues ; ou avec symétrie ,

comme font les quinconces , les bosquets , &c. Le plançon est un rameau que l'on coupe sur un arbre tel que le saule , & qu'après avoir aiguilé on fiche en terre où il reprend parfaitement sans racine. On appelle *plantard* une branche d'aulne , de peuplier , &c. qu'on choisit pour planter quand on étête ces arbres.

La *plantation* est une chose très-utile au public ; c'est semer l'abondance de toutes parts , & léguer de grands biens à la postérité. Qu'il est beau de donner une face plus belle à une partie du monde ! la remplir de cette variété de scènes magnifiques , c'est approcher en quelque sorte de la création. Le Citoyen vertueux & industrieux qui passe sa vie dans ses plantations , & qui cultive soigneusement son verger , est l'ami du genre humain qui s'acquitte d'un devoir de la nature. Les plantations ne procurent pas seulement des plaisirs innocens , mais des plaisirs durables qui renaissent chaque année. Quelle satisfaction que la vue des paysages qu'on a formés & des promenades délicieuses , à l'ombre des arbres qu'on a plantés de ses mains ! Un marais couvert de saules , un côteau planté de chênes , des haies fortifiées , & décorées d'arbres , forment un rempart agréable , solide & utile au Propriétaire. Ne gênez point par-tout les admirables sites de la belle nature ; ne taillez point par-tout les branches de vos arbres en figures mathématiques : car voir par-tout des arbres qui s'élevent en cônes , en globes , en pyramides , en éventails , ou d'autres figures qui portent la marque du ciseau ; tout ceci ne donne pas l'agrément d'un grand verger dont les arbres sont en fleurs. Faites aussi des plantations sauvages : mettez par-tout votre terrain en valeur : imitez les Tartares du Daghestan ; tout barbares qu'ils sont & habitans d'un pays stérile , ils n'osent se marier avant que d'avoir planté , en un endroit marqué , cent arbres fruitiers : en sorte qu'on trouve par-tout dans les montagnes de cette contrée d'Asie , de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute espece. Imitez cette Nation ; plantez des bois propres aux usages domestiques ; si vous aimez à être bien-faisant , ne craignez pas d'être tourné en ridicule.

PLANTE, *planta*. On ne peut disconvenir que les plantes ne soient des corps organisés & vivans , qui se nourrissent & croissent par intus-susception , & dont chaque partie possède en elle-même une vitalité isolée & indépendante des autres ; en un mot , qui ont la faculté de se reproduire. Les plantes ont d'abord toute la délicatesse propre à l'enfance ; elles tirent par le moyen de leurs racines , comme par des veines

lactées, le chyle qui les doit nourrir. Cette liqueur éprouve dans les viscères des plantes, des sécrétions & plusieurs préparations qui la rendent propre à être nourricière : peut-être encore que des sucres aspirés par les feuilles se mêlent avec ceux que les racines ont attirés. Quelques sçavans Physiciens ont reconnu, par des observations faites avec une grande sagacité, qu'il y avoit dans les végétaux une transpiration sensible & insensible, ce qui doit beaucoup influencer sur la préparation du suc nourricier. Peu-à-peu la plante devient adulte : alors pourvue des organes des deux sexes, elle produit des semences fécondes, qu'on peut regarder comme des espèces d'œufs, dans lesquels les rudimens des plantes qui en doivent sortir se forment par degrés. Après que les végétaux ont fourni une innombrable postérité, ils tombent dans la dégradation de la vieillesse, & périssent les uns plutôt, les autres plus tard. Dans le temps même de leur plus grande vigueur, ils sont exposés à des maladies dont les principales procèdent, soit d'un excès de sécheresse ou d'humidité, soit d'une qualité dépravée du terrain : c'est ainsi que toutes les plantes du Continent qui viennent dans les dunes, sont pygmées, dit M. *Linneus*. Les gèlées, les insectes leur occasionnent aussi des maladies. *Voyez* ce qui est dit des maladies des arbres & plantes à la suite du mot ARBRE. On doit faire beaucoup d'attention à l'influence que l'air a sur les végétaux ; car il en a 1°. par ses parties propres ; 2°. par ses parties hétérogènes, 3°. par le poids de l'atmosphère, 4°. par sa température. Tous ces phénomènes particuliers produits par l'influence de l'air sur les végétaux étant bien examinés, pourroient nous faire entrevoir des règles d'agriculture, de floraison & de germination. Quant à l'organisation ou structure intérieure des plantes, *voyez*, au mot ANIMAL, les ressemblances & les différences qui se trouvent entre l'animal, le végétal & le minéral, comparaison ingénieuse faite par l'illustre M. de *Buffon*. Il convient d'exposer ici ce qu'a dit sur l'anatomie des plantes, l'Auteur de la *Théorie & de la Pratique du Jardinage*.

Tout ce qui a vie, dit-il, a besoin de respiration, & l'on ne peut douter que les plantes ne respirent aussi bien que les animaux ; elles ont, comme eux, tous les organes nécessaires à la vie, des veines, des fibres dont les unes portent la nourriture dans toutes les parties les plus élevées, tandis que les autres rapportent cette nourriture vers les racines : d'autres enfin, comme des trachées & des poumons,

respirent l'air sans cesse & reçoivent les influences du soleil ; cet air , comme nous l'avons dit , est si nécessaire à leur accroissement , qu'en mettant une goutte d'huile à l'extrémité de leurs racines , elle bouche l'entrée de l'air dans les fibres & les canaux , & fait mourir cette partie des racines imbibée d'huile : le mouvement de la sève est aussi plus ou moins accéléré & l'air plus ou moins raréfié , selon le degré de chaleur qui se trouve dans la terre.

Y a-t-il rien de plus admirable que le mécanisme des plantes ? On y trouve des vases & des moules différens pour former l'écorce , le bois , les épines , les poils ou le duvet , la moëlle , le coton , les fleurs , les fruits & les graines.

Les plantes sont composées de petits canaux séparés , qui se ramassent peu-à-peu en paquets , & se rassemblant sous un même cylindre , forment un tronc , qui à l'une de ses extrémités produit des racines , & à l'autre pousse des branches ; & ces paquets se subdivisant peu à peu , terminent la plante par l'extension de ses feuilles. On sent assez que l'anatomie des plantes n'est pas moins digne de l'étude du Philosophe , que celle des animaux : en effet , combien de merveilles n'offre-t-elle pas dans les ouvrages de *Malpighi* , du Docteur *Grew* , du Philosophe *Bonnet* , & dans la Statique des végétaux ? Il ne paroît pas , dit M. *Diderot* dans l'Encyclopédie , que les anciens aient fait de ce côté quelques progrès considérables , & il n'en faut pas être étonné : l'organisation d'une plante est un arrangement de filets si déliés , de corpuscules si minces , de vaisseaux si étroits , de pores si ferrés , que les Modernes n'auroient pas été fort loin sans le secours du microscope.

M. *Bonnet* dit , que nous ne connoissons point le principal mobile de la plante : elle ne nous offre rien qui ressemble le moins du monde au cœur de l'animal ; mais tous les animaux , dit-il , n'ont pas un cœur. Les chenilles & quantité de vers n'ont qu'une grande artère sans aucun vestige de cœur. On ne découvre dans le polype ni cœur , ni artère , ni rien qui paroisse en tenir lieu ; & pourtant on ne sauroit douter de l'animalité du polype. Il y a donc dans le polype un principe de vie , un principal mobile qui diffère beaucoup de celui qui réside chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'animalité. Il en est apparemment de même de la plante : elle a un principe de vie à sa manière. M. *Bonnet* admet en général que le principe de vie réside en quelque part dans le corps de la plante , c'est un principe secret d'action

par lequel tels ou tels vaisseaux impriment le mouvement aux fluides qu'ils contiennent. La mécanique profonde qui préside aux plus nobles fonctions végétales, n'est probablement pas au nombre de ces opérations que nous pouvons espérer de découvrir. Tous les Sages, d'ailleurs savans, avouent qu'il n'est pas permis de pénétrer si avant dans les divers laboratoires de la Nature.

Presque toutes les plantes viennent de graines ; c'est une vérité d'expérience & de fait. Les autres manières dont les plantes se multiplient, ou se propagent naturellement ou artificiellement, se réduisent aux bourgeons ou caïeux, aux feuilles & aux branches mises en terre, ou à la greffe. Mais les articulations détachées des tiges & des branches tiennent lieu de ces graines dans le *conferva* ; une fine poussière en fait les fonctions dans les champignons. La différence qu'il y a entre une graine & un rejeton, c'est que la graine avant que de ressembler à sa mère, pousse un ou deux cotilédon (lobes ou feuilles féminales), au lieu que le rejeton n'a aucun cotilédon, & ressemble en petit à sa mère dès le premier instant ; mais rappelons ici ce que c'est qu'une graine, & ce qu'on y découvre.

Toutes les semences des plantes ont différens étuis qui les mettent à couvert jusqu'à ce qu'elles soient jetées en terre ; on les mesure, on les entasse, le tout sans danger, parce qu'elles sont enveloppées & garanties ; les unes sont dans le cœur des fruits, comme les pepins de pomme, dont la chair est par conséquent destinée à deux fins, à servir d'enveloppe aux graines lorsqu'elles sont encore tendres, & de nourriture aux animaux ; d'autres viennent dans des gouffes, comme les pois ; d'autres sont recouvertes d'un noyau dur, comme les amandes, &c.

Outre ces enveloppes pour ainsi dire internes, chaque graine a encore un sac & un épiderme ou peau, dans lesquels sont renfermés la pulpe & le germe. Si l'on prend un pois ou une fève & qu'on la sépare, on observe deux lobes, qui ne sont autre chose qu'un amas de farine, qui étant mêlée avec du suc nourricier ou la fève de la terre, forme une bouillie ou un lait propre à nourrir le germe. Au haut des lobes est le germe planté & enfoncé comme un petit clou, il est composé d'un corps de tige & d'un pédicule qui deviendra la racine ; la tige ou le corps de la petite plante est un peu enfoncé dans l'intérieur de la graine. Le pédicule ou la petite racine est cette pointe qu'on voit disposée à sortir la première hors du sac. Le pédicule ou la queue du

germe tient aux lobes par deux liens , ou plutôt par deux tuyaux branchus dont les rameaux se dispersent dans les lobes , où ils sont destinés à aller chercher les sucs nécessaires à la plante.

La tige , c'est-à-dire le corps de la plante , est empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent en entier , & la tiennent enfermée comme dans une boîte ou entre deux écailles ; ces deux feuilles s'ouvrent & se dégagent les premières hors de la graine & hors de la terre. Ce sont elles qui préparent la route à la tige , dont elles préservent l'extrême délicatesse de tous les frottements qui pourroient lui être nuisibles , & peut-être ont-elles encore une autre utilité. Ces premières feuilles diffèrent beaucoup des autres feuilles de la plante , on les nomme *feuilles féminales* ; il y a bien des graines dont les lobes s'allongent hors de terre , font les mêmes fonctions que ces premières feuilles.

Après que la racine s'est nourrie des sucs qu'elle tire des lobes ; elle trouve dans l'enveloppe ou dans l'écorce de la graine , une petite ouverture qui répond à sa pointe , & qu'on aperçoit avec le microscope dans le bois des plus durs noyaux , de même que dans la robe des graines. La racine passe par cette ouverture , & allonge dans la terre plusieurs filets qu'on nomme *chevelus* ; ils sont comme autant de canaux fervants à amener la sève dans le corps de la racine , d'où elle s'élanche dans la tige & lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre liée & durcie , elle se détourne ne la pouvant percer , & quelquefois elle creve & périt faute de pouvoir aller plus loin : si au contraire elle rencontre une terre douce & légère , & c'est l'effet que produisent les labours , elle y fait son chemin sans obstacle. Les lobes , après s'être épuisés au profit de la jeune plante , se pourrissent & se dessèchent. Il en est de même des feuilles féminales , qui par leurs pores , reçoivent de l'air une humidité & des esprits salutaires à la plante ; quand leur service est fini , elles se fanent. La jeune plante tirant de la terre par ses chevelus & par sa racine , des sucs plus forts & plus abondans , s'affermir de plus en plus , & commence à déplier les différentes parties qu'elle tenoit auparavant roulées & enveloppées les unes dans les autres. C'est dans le jeune arbre qu'on peut bien observer toute cette organisation , l'écorce , le liber , l'aubier , les trachées , les vaisseaux lymphatiques , les vaisseaux propres. *Voyez* le développement de cette organisation & les observations curieuses &

utiles sur l'économie végétale , ainsi que les principales facultés des plantes , aux mots ARBRE & BOIS.

On est toujours étonné lorsqu'on réfléchit sur les moyens multipliés que la nature met en usage pour perpétuer les végétaux. Chaque point d'une plante contient des germes de racines, de tiges, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits; de sorte que si le développement d'une partie est empêché par quelque circonstance défavorable, la sève au lieu de produire une mole, une monstruosité à l'inflar du regne animal, offre au contraire à nos yeux une autre partie de la plante. C'est une ligne de séparation que la Nature semble avoir établie entre les deux regnes. Ces accidens singuliers qui tiennent plus ou moins à l'histoire de la végétation, méritent donc que les Botanistes en fassent mention & s'aident de l'art de la peinture au naturel. Voyez à la suite de l'article MONSTRE. Souvent la végétation n'est arrêtée que pour la fructification. Que de méditations n'y a-t-il pas à faire sur les ressources de la Nature pour la régénération des végétaux !

On distingue généralement les plantes en *annuelles* & en *vivaces*.

Entre les vivaces les unes le font dans toutes leurs parties, racines, tiges & branches : de ce genre sont tous les arbres, arbrisseaux & arbuscles. D'autres ne sont vivaces que par leurs racines, tout ce qui est hors de terre périssant tous les ans : nous en donnerons pour exemple le sainfoin & la luzerne. Entre celles-ci, il y en a de plus vivaces les unes que les autres, car les plantes que nous venons de nommer durent plus long-temps que le trefle.

On divise les plantes en *annuelles*, en *bifannuelles*, en *trifannuelles*. On comprend dans la classe des plantes annuelles toutes celles dont la racine se forme & meurt dans la même année, telles sont les plantes légumineuses, le froment, le riz, même celles qui périssent après la maturité de leurs fruits; soit que leur vie ne soit que de quelques mois, d'une année, ou qu'elle excède une année, comme les navets & les carottes, qui ordinairement ne produisent leurs fruits que la seconde année. Cependant on appelle bifannuelles & trifannuelles les plantes qui ne produisent de graines & de fleurs que la seconde & troisième année après qu'elles se sont élevées & meurent ensuite, telles sont le fenouil, la menthe; les plantes éternelles ne meurent jamais
dès

dès qu'elles ont une fois porté des graines. De ces plantes quelques-unes sont toujours vertes, comme la violette; d'autres perdent leurs feuilles une partie de l'année, comme la fougere, le pas d'âne. On divise encore les plantes, eu égard à leurs différentes grandeurs, en *arbres*, comme l'orme, le sycomore; en *arbrisseaux* ou *arbuscules*, comme le troène, le houx, le buis; en *sous-arbrisseaux*, comme le thym, le grofeiller, le romarin, la bruyere & les plantes en buisson; en *herbes*, comme la menthe, la sauge, l'oseille. Mais quelle différence dans l'âge ou la durée des végétaux! il y a des plantes qui ne vivent que quelques jours, ou peut-être quelques heures; d'autres ont une durée de quelques années, & même de plusieurs siècles: on trouve des exemples de ce que nous venons de dire dans la comparaison des *byffus*, des *champignons*, du *froment*, du *chêne* & du *baobab*; voyez ces mots. Au reste, le climat entre pour beaucoup dans la durée des plantes; c'est ainsi que le ricin, le basilic, le tabac, &c. qui sont des plantes vivaces de deux ou trois ans, ou même des arbres de longue durée dans leur pays natal, deviennent annuelles étant transplantées dans nos pays septentrionaux: inconstance, dit M. *Adanson*, qui rend défectueuses les méthodes qui divisent les plantes en annuelles, bisannuelles, &c. soit qu'elles croissent dans les terrains, ou dans l'eau douce, ou dans l'eau de la mer, &c.

Il est bon d'observer que les plantes vivaces ont leurs branches chargées de boutons; & que ces germes de branches se trouvent sur les racines des plantes qui n'ont que cette partie de vivace. Les plantes annuelles n'ont point de boutons.

On peut diviser aussi les plantes en *exotiques* & en *indigènes*, c'est-à-dire, en plantes étrangères & en plantes du pays. On pourroit encore les considérer selon leur climat, car on remarque que les espèces des plantes des zones glaciales prises en total, différent du tout au tout de celles qui naissent entre les tropiques, & cette différence dans les plantes n'est due qu'à la différence de température de ces climats (c'est ainsi, par exemple, que l'ail ne sent rien en Grece); mais sur des montagnes élevées, où la température est assez généralement égale, on retrouve dans les différens climats au moins une partie des même plantes; c'est ce qui est confirmé par des herborisations faites avec soin sur les montagnes du Pérou, du Brésil, sur celles de l'Ararat, des Pyrenées,

de Suisse & même de la Laponie (a). On prétend avoir remarqué que les belles plantes de Sibérie sont celles qui réussissent le moins bien en pleine terre dans nos climats, mais que ce sont celles qui y réussissent le mieux sur couche.

On voit dans les serres chaudes des Amateurs, & sur-tout dans la belle serre du jardin du Roi, beaucoup de *plantes exotiques*, qui y sont conservées avec tous les soins possibles. C'est dans ce jardin royal qu'on peut prendre l'idée de la construction des différentes serres chaudes, propres à conserver les plantes étrangères, celles en un mot qui croissent sous différentes zones; on y voit comment on peut leur ménager pendant l'hiver, par le moyen des poêles, cette chaleur douce, si nécessaire pour leur conservation.

Le meilleur moyen de connaître la nature & le tempérament des plantes, dit *Bradley*, c'est de considérer les climats d'où elles ont été apportées; par exemple, celles qui viennent des pays voisins de la ligne, doivent être placées dans l'endroit le plus chaud de la serre; si elles croissent naturellement en deçà de la ligne, leur printemps commence à-peu-près dans le même temps que le nôtre: mais si on les a apportées des pays qui sont au midi de la ligne, leur printemps commence vers le mois d'Août. Toutes les plantes du Cap de bonne-Espérance & des autres Cantons au delà de la ligne, comme l'*aloès* de ces pays, les *ficoïdes* & autres plantes semblables, fleurissent presque toutes depuis le mois d'Août jusqu'à la fin de Novembre, temps auquel le froid de notre hiver arrête leur accroissement.

Toutes les plantes provenues de semences originaires des pays chauds, & que l'on fait venir au printemps sur une couche, doivent être accoutumées à l'air autant qu'il est possible, quand une fois elles sont levées, car autrement elles auroient de la peine à passer l'hiver, même dans l'endroit le plus chaud de la serre. J'ai remarqué, dit *Bradley*, que les plantes que j'ai multipliées par le moyen de graines apportées

(a) Selon M. *Haller*, cette analogie des plantes de différens climats vient de l'affinité de la chaleur, & non pas de celle de l'élévation, ni de la pesanteur de l'air. Les Alpes, dit-il, produisent les plantes qui, dans le Groënland, naissent au bord de la mer; parce qu'il règne un froid égal sur le Saint-Bernard & dans les colonies Danoïses du Groënland.

de la Jamaïque, des Barbades, de Saint-Christophe & des autres îles Caraïbes, sont les plus tendres & les plus difficiles à conserver.

Les plantes de la Chine sont passablement dures, ainsi que celles qui viennent de Perse; & je trouve, ajoute-t-il, que la plupart des plantes qu'on nous apporte du Nord de la Caroline & de la Virginie où les faisons ne sont guere plus avancées que les nôtres, & où la différence de latitude n'est pas de plus de vingt-cinq degrés au Sud de Londres, peuvent être aisément naturalisées dans notre climat, pourvu qu'on les tienne à l'abri pendant deux ou trois hivers.

La saison de renfermer les plantes exotiques dans la serre, est ordinairement la seconde semaine de Septembre; & celle de les retirer est le milieu de Mai, lorsque les gelées sont entièrement passées. On ne peut point établir de temps fixe pour renfermer ou sortir au grand air les plantes étrangères. Cela dépend, dit M. *Bourgeois*, de la nature du climat & de celle de l'année. Au reste les plantes qui vivent naturellement dans les pays voisins de la ligne, doivent être renfermées plus long-temps dans la serre que les autres : mais on doit observer en général que l'on ne doit enfermer les plantes exotiques quelconques que quand leurs feuilles & leurs branches sont exemptes de toute humidité; & il faut, autant qu'on peut, ne les exposer à l'air que pendant une pluie douce, capable de laver & de rafraîchir leurs feuilles.

On doit semer la graine des plantes exotiques dans des pots que l'on met sur une couche chaude; lorsque la couche se refroidit, on met les pots sur une couche nouvelle, & enfin on habitue les plantes à supporter la température de l'air. Le soin des Amateurs qui envoient ou font venir des plantes & des graines étrangères, est d'examiner si ces graines notamment sont bien seches avant de les exposer sur mer.

Si vous êtes curieux d'apprendre les précautions nécessaires au transport des plantes d'un pays à l'autre, vous en trouverez le détail circonstancié dans les ouvrages de *Miller*. Il dit que la saison la plus propre pour envoyer des plantes d'un pays chaud dans un pays froid, doit être le printems, afin que les plantes arrivant dans un pays froid où la saison s'avance, elles aient le temps de se rétablir avant l'hiver, de ce qu'elles pourront avoir souffert dans le trajet : au contraire les plantes qu'on envoie d'un pays froid dans un pays chaud, doivent être toujours expédiées en automne, afin qu'elles puissent arriver à temps pour prendre racine avant les grandes chaleurs, autrement elles

périeroient bientôt. La meilleure maniere d'empaqueter les plantes pour un voyage, est de les mettre dans des caisses portatives & percées de plusieurs trous recouverts d'une coquille d'huitre pour empêcher la terre en s'ébouyant de les boucher. Une telle caisse peut contenir beaucoup de plantes du même ordre: on les laissera, s'il est possible, sur le tillac ou sur le pont, afin qu'elles soient aérées: pendant le mauvais temps on les couvrira d'une tente goudronnée: les arrosemens seront proportionnés au climats d'où ces plantes viennent, & à celui où on les transporte, & suivant que la saison est plus ou moins avancée. Les plantes grasses, telles que les joubarbes, les ficoides, les cierges, n'exigent d'autre soin que d'être bien empaquetées avec de la mousse, & enfermées dans un coffre, afin que les rats ne les rongent point. Les oliviers, les jasmins, les orangers, les câpriers & autres arbres semblables peuvent être ainsi empaquetés, pourvu que ce soit dans la saison où ils ne poussent point. Quant aux graines, il faut les envoyer bien seches, & les empaqueter de maniere que les insectes & l'humidité ne leur puissent nuire. Nous ne pouvons trop le répéter, on conçoit à peine la difficulté de pouvoir faire arriver dans nos climats les plantes tant curieuses, qu'utiles & étrangères, ou les semences dans un état propre à la reproduction. Nous croyons donc devoir ajouter ce que dit encore à cet égard le savant M. *Ellis* dans les *Transactions Philosophiques de Philadelphie*. On connoît, dit-il, peu de plantes indigenes aux pays éloignés, & principalement au nord de la Chine, vers le quarantieme degré de latitude, qui ne puissent parfaitement réussir au nord de l'Amérique, sur-tout dans les contrées situées à-peu-près au même degré de latitude: avec des soins & de certaines précautions, il seroit possible aussi de faire arriver les plantes ou les graines en bon état dans d'autres contrées. Quant aux plantes, elles demandent à être arrangées dans les caisses avec le plus grand soin, & on doit choisir le moment du transport lorsqu'on les fait passer d'un climat sous un autre; les plantes qu'on fait passer d'une latitude plus chaude sous une plus froide, doivent être transportées de maniere à arriver dans l'été sous la latitude la plus froide, où on veut les conserver & les multiplier: comme les semences, sur-tout celles d'un petit volume, sont sujettes, dans de longues traversées, à perdre leur vertu végétative, il faut prendre les précautions suivantes; cueillir les graines dans leur état parfait de maturité, & sur-tout

dans un temps sec , les étendre par couches peu épaisses , sur du papier ou sur des nattes , dans une chambre sèche , bien aérée , mais point au soleil , envelopper chaque graine dans de la cire jaune molle ; les semences ainsi préparées , on fera fondre une quantité suffisante de cette même cire qu'on versera dans une boîte , & qu'on remplira à moitié ; & tandis qu'elle est encore fluide , & avant qu'elle se durcisse , on y mettra par rang les graines qui sont déjà couvertes de cire jusqu'à ce que la boîte soit presque pleine ; alors on recouvrira le reste avec de la cire , qui n'ait que le degré nécessaire de chaleur pour la rendre fluide ; lorsqu'elle sera parfaitement refroidie , on remplira avec de la cire très-molle les vides & les scissures , & on placera la boîte dans un endroit sec , & aussi frais qu'il sera possible ; on a transporté de cette manière avec succès dans le nord de l'Amérique le véritable thé de la Chine. M. *Linneus* recommande , pour garantir les semences de la chaleur excessive des climats qu'elles sont obligées de souffrir dans les traversées , de les enfermer chacune avec du sable dans des papiers séparés & de les enfermer dans des vaisseaux de verre ou de terre cylindriques fermés par une vessie ou avec du liège , remettre ces vases dans d'autres plus grands , remplir le vide qui se trouve entre-deux avec un mélange fait moitié de sel marin , & l'autre moitié composé de deux tiers de salpêtre & d'un tiers de sel ammoniac réduit en poudre fine ; peut-être le sel marin seul produiroit-il le même effet .

Tout ce que nous venons d'exposer tend à prouver qu'à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre , les végétaux les ont suivis , soit que leurs semences aient été portées à dessein & qu'elles s'y soient naturalisées , soit que transportées par les vents ou avec d'autres effets , elles soient arrivées dans un climat convenable , où elles sont tombées sur une terre inculte ou cultivée , propre à les faire germer. A peine y a-t-il un siècle que la verge d'or du Canada fut apportée d'Amérique dans les jardins du Roi. Ses semences aigretées furent bientôt dispersées par les vents ; & cette plante se trouve aujourd'hui en France , en Italie , en Sicile , en Allemagne. L'*ænothera* , plante de Virginie , s'est également naturalisée en Europe. Elle croît communément près de la ville de Nuits en Bourgogne , & M. le Docteur *Durande* dit qu'il en a ramassé aux environs de Luxeuil en Franche-Comté. Qui pourroit douter aujourd'hui de la transmigration des plantes ,

de l'agrément & de l'utilité d'un très-grand nombre d'autres ? Il suffit de se promener dans les champs pour y trouver différentes especes de blés & de raisins dont la culture nous intéresse ; ces plantes ne sont point naturelles à notre pays. Les beautés du jardin d'un Fleuriste sont la plupart étrangères à nos Provinces. Si l'on n'eût naturalisé , ou au moins métamorphosé par la greffe , par la culture , ces arbres dont les fruits sont nos délices ; les prunelles , les pommes & les poires sauvages feroient peut-être les seuls fruits qui se trouveroient sur nos tables. Le chou pommé , si commun aujourd'hui , est originaire d'Angleterre : le chou violet vient de la Chine. Une lettre du Médecin *Rabelais* écrite au Secrétaire du Cardinal du Bellay , pour le prier de lui envoyer d'Italie des graines de persil , qu'il aime , ajoute - t - il , beaucoup ; cette lettre , dis-je , prouve combien les jardins potagers étoient peu fournis du temps de François premier. L'orge-riz , si commun en Suisse , en Bretagne , dans le Nivernois & le Bourbonnois , est originaire de Sibérie. Le lilas naturel aux Indes ; la pêche originaire de Perse & l'abricot d'Arménie , ces végétaux des pays chauds sont aujourd'hui très-connus & naturalisés dans nos climats tempérés. Enfin les Anglois , les Flamands , les Palatins du Rhin commencent à cultiver la véritable rhubarbe , & déjà elle ne differe que peu ou point de celle de la Chine qui est sa patrie primitive.

On a nommé *plantes usuelles* celles dont on connoît les vertus , soit qu'on les emploie pour la nourriture , soit dans la Médecine ou dans les Arts ; mais on a cependant restreint plus particulièrement le nom de *plantes usuelles* à celles qui sont médicamenteuses.

Il est étonnant , dit l'illustre M. *Bernard de Jussieu* , qu'entre un nombre prodigieux de plantes dont les noms & les caractères sont connus des Botanistes , il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus soient bien assurées. En effet on ne pourroit se conduire sur le système des Anciens , pour découvrir ou s'assurer des vertus des plantes : les qualités occultes & des notions aussi vagues que celles du chaud & du froid , du sec & de l'humide , étoient la base de leur théorie : il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes ils aient fait peu de progrès. On les a abandonnés pour adopter des préjugés plus dangereux : on a cru trouver une analogie dans la figure ou le port d'une plante , sa couleur & ses autres qualités accidentelles , avec les différentes parties , & humeurs du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres idées semblables ,

telles que la fymphathie, furent les feules guides des recherches qu'on faisoit, & la feule raifon qu'on donnoit de l'effet que les plantes & autres médicamens produifoient. Ces fystêmes eurent le même fort que les premiers : on en connut le ridicule, dans un temps où l'on commençoit à n'appuyer les raifonnemens que fur des expériences & fur des preuves puisées dans la nature même : mais on fe hâta trop, fur le peu d'expérience & de faits que l'on avoit, de bâtir le fondement de la théorie en Médecine; on vouloit tout expliquer par les principes acides & alkalis; on chercha, en décomposant différens mixtes, à en découvrir la nature. Le succès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le deffein d'éprouver fi en décomposant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de trouver par les différens produits qu'ils donneroient, en quoi confistoient & d'où dépendoient leurs vertus. Si le succès avoit répondu à l'attente, on avoit un moyen sûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque plante peut renfermer en elle; mais malheureufement de quatorze cents plantes dont on fit l'analyse, on retira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus falutaires & les plus venimeufes, par rapport aux produits qui réfultèrent de leur décomposition.

On peut donc affurer que ce n'est qu'à un heureux hazard que nous fommes redevables de la connoiffance des propriétés des plantes pour la cure des différentes maladies : cependant les avantages qu'on pourroit retirer des analyses faites avec foïn, feroient de nous montrer les principes qui dominant le plus dans une plante, & en quelle quantité on les retire de fa décomposition. Ces préparations, qui d'ailleurs nous peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui étant combinés avec les odeurs, les saveurs & les autres effets qu'on obferve dans l'application des plantes, avec les différens états des liqueurs & des folides du corps humain, & la nature des défordres qui en arrivent, ferviroient pour l'explication des vertus des plantes qui font en ufage, & guide-roient dans la recherche des vertus peu constantes ou ignorées des autres plantes.

La méthode même par laquelle on range fous un même genre les plantes qui portent le même caractère par la fleur & le fruit, &c. peut y contribuer en quelque façon, puifqu'il est affez ordinaire de leur trouver le même rapport, tant dans l'efficacité que dans leur caractère; c'est du moins ce qui est affez bien démontré dans les ordres que

présentent les plantes graminées , les labiées , les ombellifères , les chi-coracées , les légumineuses , les plantes à fleur en croix , &c. Voyez le Discours de M. Jacques Petiwer dans les *Transactions Philosophiques de Londres*.

Cependant pour déduire les vertus des plantes , il ne faut pas avoir recours seulement aux principes que l'on en tire , puisque quand on connoîtroit exactement les substances qu'on peut retirer du quinquina , on ne pourroit jamais en conclure qu'il eût la propriété de guérir les fièvres intermittentes. D'ailleurs , si par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte , & de détruire la liaison & l'enchaînement des substances qui composoient une plante , croit-on nos organes aussi puissans & aussi actifs que le feu , pour produire ce qui n'est dû qu'à sa violence ? Il n'y a que les seules parties du mixte & de la plante différemment modifiées , qui soient dépositaires de sa vertu. Quoique extrêmement divisées , elles retiennent encore la nature du tout ; car après avoir parcouru les dernières voies de la circulation , & avoir été long-temps exposées à l'action des solides , elles se font reconnoître par l'odeur & par la couleur qu'elles donnent aux urines ; elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain , d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison ; leur action obéit aux lois constantes de la mécanique , auxquelles la fermentation elle-même , & tout ce qui se meut dans la Nature , sont assujettis. D'ailleurs il est presque constant que les plantes qui se ressemblent par la faveur , l'odeur & la couleur , ont communément la même vertu , & que celles qui ont des saveurs ou des odeurs différentes , ont aussi des vertus différentes. Les plantes insipides ont rarement une grande vertu médicinale ; celles qui sont favoureuses & très-odorantes , ont une grande propriété : car ôtez la faveur & l'odeur des plantes , vous leur enlevez leur vertu. On remarque beaucoup de parties aqueuses ou insipides dans celles qui sont simplement humectantes , elles ont un goût doux : au contraire , celles qui rafraîchissent sont acides ; celles qui ont une mauvaise odeur sont assez ordinairement vénémeuses ; les aromatiques sont nervines & toniques , &c. L'expérience apprend encore que nombre de plantes qui ont beaucoup de vertu étant fraîches , perdent presque toutes leurs qualités par l'exsiccation : c'est ainsi que la gratiolo fraîche est un émétique & un purgatif puissant , au lieu que sèche elle a peu de vertu ; la racine fraîche de l'iris

l'iris est diurétique ; les crucifères nouvellement cueillies , sont anti-scorbutiques : mais seches elles n'ont plus de vertu , au moins elles en conservent très-peu. M. *Bourgeois* dit que les plantes aromatiques qui ont beaucoup d'odeur , conservent moins de propriété que celles qui sont sans odeur ; la plupart des plantes amères perdent peu par l'exsiccation : la racine de rhubarbe est meilleure lorsqu'elle a été gardée dix ans. Le temps de la récolte est encore une considération essentielle dans les plantes : par exemple , la racine de benoite n'a son aromate qu'au printemps ; celle de l'angelique n'en a guere qu'en hiver.

Combien de plantes dont l'usage donne un mauvais goût à la chair & même au lait des bestiaux ! M. *Hagstrøm* dit que le thlapsi , la livêche , l'euphorbe , le laitron , même les alliaires & les ombellifères , changent entièrement le goût du lait. Le lait des brebis qui broutent le thym sent le thym , l'absinte le rend amer. *Voyez l'article LAIT.* M. *Bielke* prétend que la viande change de goût tous les ans , selon la saison & la qualité des plantes dont usent les animaux qui nous nourrissent : c'est ainsi que la chair des grives sent le genievre en automne ; celle du coq de bruyere a pendant l'hiver une faveur de pomme de pin ; celle du lapin sent le chou pendant l'automne ; celle du lievre est un mets exquis pendant l'été uniquement , il se nourrit dans cette saison de plantes succulentes. La chair des moutons de la France Méridionale a une faveur d'herbe aromatique. On peut procurer à la volaille un goût relevé & un fumet qui surpasse celui du plus fin gibier , en la nourrissant pendant quelque temps avec de la pâte , dans laquelle on mêle toutes sortes d'aromates. Les excréments & les os prennent aussi la couleur & l'odeur des plantes. *Leffer* dit que l'herbe du coq & le figuier d'Inde rendent l'urine rouge ; si on mange de la betterave , l'urine prendra encore la même couleur ; la rhubarbe la teint en jaune ; l'asperge lui donne son odeur , & la térébenthine celle de la violette. La sueur tient même quelquefois de la qualité de nos alimens : les gens du bon air en Pologne , se vantent que la leur sent le vin d'Hongrie. Les Juifs , & tout ce qui les approche , leurs maisons & même leurs habits , ont ordinairement une odeur insupportable qui provient de l'usage fréquent de l'ail. La qualité de la nourriture végétale influe aussi sur les solides. La garance n'a-t-elle pas la propriété de teindre en rouge les os des porcs & des oiseaux qui en ont mangé ? A l'égard de l'usage qu'on attribue

communément à la plupart des plantes, il n'est fondé, dit M. *Haller*; que sur les livres des Anciens, qui eux-mêmes n'ont fait que des expériences fournies par le hasard: il est d'ailleurs très-incertain dans bien des cas, si nous possédons les mêmes plantes que les Anciens ont distinguées par des noms, souvent imposés avec assez peu de fondement à des plantes des pays froids.

Nous disons encore que les diverses parties d'une même plante, & sur-tout l'écorce, peuvent avoir des vertus différentes, suivant la nature des sucs propres qu'elles contiennent, & la différence d'organisation: ce n'est que la liqueur qui coule du pavot qui est narcotique, celle du thithymale & de la chelidoine qui soit corrosive: la vertu purgative du jalap, réside dans sa résine. C'est cette même différence dans la structure & la composition des végétaux, qui fait que l'un donne une gomme ou une résine qui découle naturellement, tandis que d'autres ont besoin d'être hachés & bouillis pour qu'on puisse en retirer les sucs épaissis, &c. Dans le sapin, la térébenthine s'amasse naturellement dans des vésicules sous l'épiderme; dans le genévrier, le sanda- raque se rassemble entre l'écorce & le bois; dans la peffe, la poix suinte principalement entre le bois & l'écorce; dans le méleze, la térébenthine s'accumule dans le corps même du bois; dans le pin, la résine transude entre le bois & l'écorce, & en partie de la moëlle même. Les huiles essentielles ne se trouvent pas toujours dans les mêmes parties des différentes plantes; par exemple, le romarin & la menthe l'ont dans leurs feuilles; la lavande l'a dans le calice de ses fleurs; les plantes ombellifères l'ont dans l'enveloppe de leurs semences; les arbres de la famille des orangers & des citronniers, l'ont dans les pétales de leurs fleurs, & ensuite dans l'écorce de leurs fruits; le bois de gayac contient une si grande quantité d'air, qu'il brise souvent les vaisseaux dans lesquels on l'a mis, pour tirer, à l'aide du feu, ses différens produits: autant la substance farineuse de la semence de *sinapi* ou de moutarde fournit une huile grasse & douce, autant l'enveloppe ou écorce de cette semence, de même que les feuilles du *cochlearia*, & la plus grande partie des plantes crucifères contiennent un alkali volatil spontané; les fruits pulpeux, soit doux, soit aigres, délayés dans un peu d'eau, donnent de la gelée; étant étendus dans une plus grande quantité d'eau & à l'étuve, ils fermentent, & font du vin; les semences de coing, de graine de lin, d'herbes aux puces, de même

que l'écorce des racines de guimauve & de réglisse , donnent des mucilages , &c. Le Lecteur nous permettra la digression de ce paragraphe chimique , extraite en partie de l'analyse du regne végétal , par le célèbre Chimiste feu M. *Rouelle* , & qu'on trouve inférée dans la Traduction Française des Œuvres de *Henckel* : c'est un tableau raccourci des différens produits des plantes , dont la nature varie selon la partie du végétal où elle réside , en un mot selon l'organisation de la plante. Nous donnerons aussi dans la suite de cet article un tableau alphabétique des propriétés médicinales des plantes , & un alphabet analytique des parties des végétaux & des termes botaniques les plus familiers. Nous avons donné le détail historique de toutes les différentes plantes à chacun de leurs noms.

A l'égard des systêmes de Botanique formés depuis Aristote , Théophraste , Dioscoride & Pline , jusqu'à Messieurs Tournefort , Plumier , Linneus & Adanson , nous aurions désiré en pouvoir tracer une esquisse à nos Lecteurs ; mais cela auroit trop allongé cet article. Nous espérons un jour donner le *Regne végétal* & le *Regne animal* , Ouvrages dépendans de la suite synoptique de notre Minéralogie. Ainsi nous nous contenterons de dire ici que les Botanistes ont envisagé le systême des plantes sous différens aspects ; les uns par les fleurs ou par les étamines , les autres par les corolles ou pétales , ou par les semences & autres parties de la fructification ; d'autres par leur saveur , leur odeur , leurs propriétés médicinales ou techniques ; d'autres par les racines , les feuilles , les tiges , &c. Toujours est-il certain que la première connoissance qu'on ait eue des plantes , a été celle des usages auxquels on les a employées , & que l'on s'en est servi avant de leur donner des noms & de les classer. On s'est nourri avec des fruits ; on s'est vêtu avec des écorces ou des feuilles ; on a formé des cabanes avec les arbres des forêts avant que d'avoir nommé les pommiers ou poiriers , le chanvre ou le lin , les chênes ou les ormes , &c. L'homme a dû satisfaire ses besoins les plus pressans par le seul sentiment , & indépendamment de toute connoissance acquise : on a joui du parfum des fleurs de rose & de jasmin dès qu'on s'en est approché ; c'est , comme il est dit plus haut , par un coup heureux du hazard , que l'on a été instruit de l'utilité que l'on pouvoit tirer du riz ou du froment , du café & de la vigne. On lit dans l'Encyclopédie , que l'on fait plus d'observations & que l'on tente plus de combinaisons pour parvenir à réduire la nomenclature

des plantes en système ; qu'il ne faudroit peut-être faire d'expériences & acquérir de faits , pour découvrir quantité de nouvelles propriétés utiles dans ces mêmes plantes. D'ailleurs , peut-on supposer que cette connoissance soit jamais réduite en système constant & infallible ? Comment persuader que par le moyen d'une petite phrase latine , on aura tout à la fois les caractères spécifiques , l'ordre , la classe & le nom d'une plante ? C'est une loi générale pour tous les objets de l'Histoire naturelle , & principalement pour ceux qui sont aussi nombreux que les plantes , qu'il faut en donner une description assez complète pour les caractériser évidemment. Comme la perfection d'un véritable système des plantes est un être chimérique , & dans le rang des choses démontrées introuvables , il seroit donc à souhaiter que les Botanistes convinssent enfin d'adopter un seul système ; quand même il ne seroit pas le meilleur , il rendroit la science moins embrouillée , & son langage plus facile. Voyez l'article BOTANIQUE de ce Dictionnaire.

Les plantes , tant vénémeuses que salutaires , prennent leur nourriture dans divers endroits ; les unes la tirent immédiatement de la terre , & croissent sur la superficie , ou à une petite profondeur sous terre : ce sont les *plantes terrestres* , comme le chêne , le hêtre , les truffes ; les autres croissent dans les eaux : on les nomme *plantes aquatiques* ; & celles-ci se divisent en *plantes marines* , parce qu'elles croissent dans la mer , comme l'algue ; & en *plantes fluviatiles* , parce que ces dernières croissent dans les eaux douces , comme le nénuphar , le plantain d'eau. Il y a des plantes qui vivent indifféremment sur la terre & dans l'eau , comme la faule : il y en a aussi qui croissent naturellement dans les fontaines des eaux chaudes minérales ; c'est , selon des Botanistes , une espèce de *fucus* , & selon d'autres , une sorte de *tremella thermalis* , *gelatinosa* , *reticulata* , *substantia vesiculari*. Voyez TREMELLE. Enfin quelques-unes tirent leur nourriture des autres plantes : on les nomme *plantes parasites*. Voyez ce mot.

Les plantes , comme nous l'avons déjà dit ci-dessus & au mot ARBRE ; sont sujettes à différentes maladies , & elles produisent des phénomènes plus singuliers les uns que les autres. La naissance des tumeurs ou nœuds du chêne , du grenadier , de l'orme , du sapin , &c. n'est due , selon quelques-uns , qu'à l'abondance du suc lymphatique ou de la sève dont le cours de la circulation a été gêné , peut-être intercepté : cette même cause fait souvent périr l'arbre.

Parmi les quatre à cinq fortes de mouvemens qu'on remarque dans les plantes ; favoir, 1°. celui de *direction* ; 2°. celui de *nutacion* ; 3°. celui de *plication* & d'*épanouissement* ; 4°. celui de *charniere* ou de *genou* ; 5°. celui de *ressort*.

On observe que toutes les causes qui concourent à l'accroissement des végétaux, concourent aussi à leur *direction* ; telles sont l'air, le soleil, la lumière du jour & les vapeurs nourricières qui s'élevent de la terre. Les tiges ne sont pas les seules parties des plantes qui se dirigent vers l'air, & la lumière du soleil : il y a des fleurs qui quittent leur perpendicularité, & qui se penchent du côté de cet astre, de façon qu'elles lui présentent directement leur disque en suivant sa situation dans son cours journalier. Les plantes qui sont sujettes à cette *nutacion*, sont des *héliotropes* ; telles sont la fleur au soleil, plusieurs plantes demi-fleuronnées, l'herbe maure, la gaude, &c. Ce mouvement ne se fait pas par une torsion de la tige ; mais, selon M. de la Hire, par un raccourcissement des fibres de la tige du côté du soleil, raccourcissement causé par une plus grande transpiration de ce côté. Les épis de blé qui penchent par leur poids, ne penchent pareillement que du côté du soleil ; la tige de l'*herba orientalis* se penche en bas pendant la nuit ; les feuilles des mauves, du trefle, de l'arroche, &c. suivent aussi la direction du soleil, de même que la fleur au soleil. Le matin leurs feuilles regardent le Levant ; vers le midi & vers le soir, le Couchant. Pendant que le soleil demeure sous l'horizon & dans des temps couverts ou pluvieux, les feuilles des plantes qu'on vient de nommer se disposent horizontalement, & présentent leur surface inférieure à la terre. Les phénomènes du tournesol n'ont donc rien de particulier. Cette nutacion est beaucoup plus sensible dans les feuilles des herbes que dans celles des arbres ou des plantes ligneuses.

Il y a des végétaux qui nous présentent d'autres effets physiques aussi curieux que la perpendicularité des plantes, & également dignes de l'attention des Philosophes. Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1708*. Le parallélisme constant que les touffes des arbres observent avec le sol ou le terrain sur lequel ils sont plantés, est aussi un phénomène digne d'attention. La plante dont M. Linneus donne la description, sous le nom de *mirabilis longiflora*, porte tous les soirs une multitude de fleurs odoriférantes qui se flétrissent le matin, & sont remplacées le soir par de nouvelles fleurs. La plante appelée par les Fleuristes *belle de jonc*, ou de jour, qui est, selon M. Bourgeois, une

espece de *convolvulus*, fait un très-bel ornement dans les parterres : elle produit tous les matins une multitude de fleurs qui périssent tous les soirs, & cependant cette plante fleurit pendant presque tout l'été & l'automne, jusqu'aux gelées. Dans l'état de l'air le plus favorable à la végétation, c'est à-dire dans un temps couvert disposé à l'orage, les feuilles pinnées de plusieurs plantes, telles que les légumineuses, s'étendent sur le même plan que le pédicule commun. Lorsque le soleil donne vivement dessus, elles se redressent verticalement, en formant un angle droit avec ce même pédicule. La surface de plusieurs feuilles étant exposée pareillement à un soleil ardent, devient de même concave, ce qui fait voir leur analogie avec les feuilles pinnées; la chaleur artificielle d'un fer rouge ou très-chaud, produit le même effet sur les unes & les autres; mais la plante en souffre. M. *Adanson* a observé que plusieurs especes de *chenopodium* (bon-henri, &c.) élevoient ainsi leurs feuilles tous les soirs après le soleil couché, & les étendoient tous les matins après son lever, sans qu'il agît immédiatement dessus: d'autres plantes, dès que le soleil est couché, & pendant la fraîcheur de la nuit, s'inclinent & pendent verticalement en bas. Une rosée artificielle produit le même effet de *plication*: l'épanouissement des fleurs reconnoît à-peu-près la même cause. *Voyez aussi l'article de la fleuraison, au mot FLEURS.*

Un autre effet physique est le sommeil prétendu de quelques plantes, telles que la sensitive, le tamarinier, l'attrape-mouche, le cassier puant & plusieurs autres, qui prennent, aux approches de la nuit ou du doigt, une situation différente de celle qu'elles avoient pendant le jour; ce mouvement de *plication* est cet état de recueillement & d'affaissement que *Linneus* a désigné par le terme *sommeil*. Voyez ce qu'il en est dit à l'article SENSITIVE, ainsi que pour le *mouvement de charniere*. On a depuis long-temps connu ce phénomène botanique; le premier qui en a écrit est *Acosta*, qui fait cette remarque au sujet du tamarinier; *Alpinus* étendit ensuite cette observation à d'autres plantes Asiaticques, & M. *Linneus* l'a portée beaucoup plus loin parmi les Européennes.

A l'égard du *mouvement de ressort* dans les plantes, on en a des exemples dans les fruits charnus de la balsamine, du concombre sauvage, de l'alleluia, lesquels se contractent avec force, & lancent au loin leurs semences. Les fruits secs, comme les capsules de la plupart des renoncules, l'aconit, &c. celles des liliacées, des légumineuses, de la

fraxinelle, &c. s'ouvrent pareillement avec force. Les arêtes des loges de la capsule de l'herbe à Robert, celles de l'avoine, la plante entière de la rose de Jeriko, prennent alternativement un mouvement de contraction & d'extension, lorsqu'on les expose à la sécheresse & à l'humidité : ces divers mouvemens sont dus à une direction & un arrangement particulier de l'assemblage des fibres végétales, de manière qu'en diminuant de volume en tout sens, par la contraction ou par l'exsiccation, elles font agir certaines parties d'une façon déterminée, toujours mécanique & non spontanée. On peut, à ce sujet, consulter les *Mémoires de MM. Tournefort, Marchant, Duhamel*, les *Ouvrages de M. Linnæus*, une *Dissertation* donnée en Italie sur l'*irritabilité des plantes*, & plusieurs autres Ouvrages de Botanique. Il y a des plantes qui, loin d'avoir ce mouvement naturel ou spontané de ressort, n'ont pas même celui qui tend à les remettre dans leur première situation lorsqu'on les en a une fois dérangées, telles sont les fleurs de la *kataleptique*.

La cause de ces cinq sortes de mouvemens paroît extérieure, & nullement spontanée, comme dans les animaux parfaits qui ont cette cause intérieurement, & dépendante de leur volonté & de leur choix. Mais combien d'animaux imparfaits, tels que ceux des infusions végétales & animales, les molécules spermatiques, les polypes, dont les mouvemens ne sont dus, comme ceux des légumineuses, de la sensitive, &c. qu'à des causes extérieures, telles que la chaleur, la lumière du jour ! combien qui, comme les *gallinsectes*, l'*huître*, le *lépas*, n'ont pas un mouvement aussi sensiblement apparent que celui de la *sensitive* ! Voyez ces mots, l'article ANIMAL & celui de TREMELLA.

M. Maret fils a suivi depuis le 5 jusqu'au 17 du mois d'Août 1773, le développement de la grenadille ; & il a reconnu que les feuilles du calice se déploient d'abord avec un bruit qui imite un peu le mouvement d'une montre ; ensuite deux des pétales de la fleur se développent avec un petit bruit semblable, & en même temps sort un stigmate & une étamine, dont l'anthere repliée en dedans se rejette au dehors : un troisième pétale se détache avec le même bruit, & aussi-tôt sort une autre étamine, & ainsi successivement ; les anthers semblent acquérir tout-à-coup un accroissement d'environ deux lignes. Ce développement se fait environ à midi, & exige près de dix minutes : sur les quatre ou cinq heures, les pétales de la fleur, ainsi que les découpures du calice, sont recourbées en dehors ; ils restent dans cet état jusqu'au lendemain matin ; dès que

le soleil vient à frapper cette fleur de ses rayons , les pétales se redressent peu-à-peu , puis se referment brusquement , pour ne plus s'ouvrir. Dans ce moment les stigmates sont rapprochés , les étamines ont retourné leurs antheres ; elles versent la poussiere féminale , & la fleur perd toute sa beauté. M. *Maret* ajoute qu'à sept heures du matin le calice & les pétales de la fleur , qui la veille étoient très-ouverts , forment communément une espece de soucoupe : c'est le moment où les antheres déposent leur poussiere féminale : à neuf heures elle est absolument fermée. Une autre fleur s'ouvre à onze heures ou à midi. Un jour que le temps fut nébuleux , les fleurs ne s'ouvrirent qu'à deux & à trois heures après midi ; elles se fermerent néanmoins comme les autres , le lendemain matin. Ainsi le fouci d'Afrique s'ouvre le matin & se ferme le soir ; mais s'il ne s'ouvre point , on est sûr qu'il pleuvra dans la journée. M. *Linneus* observe que la grenadille ne s'ouvre à Stockholm qu'à trois heures de l'après-midi , & se ferme à six heures du soir. Ici nous observons qu'elle s'épanouit à midi & ne se ferme que le lendemain. La chaleur du climat , l'intempérie des saisons rendent le développement de cette plante plus tardif & la referment plus promptement ; le climat rude de la Suede seroit-il la cause de la courte durée de cette fleur ? ceci est probable. On voit par ce qui vient d'être rapporté sur la grenadille , que cette plante qui indique l'heure dans les jours serens , est au nombre des plantes solaires qui s'ouvrent plutôt ou plus tard , à raison de l'ombre , de l'humidité ou de la sécheresse ; mais elle ne se referme point aux approches de la nuit , comme les fleurs de la dent de lion & de la pimprenelle. Il est singulier que cette fleur s'étant ouverte par le soleil , attende son retour pour se refermer. Ne seroit-ce point la chaleur du soleil qui opere aussi l'effusion de la poussiere féminale ? Dans le Nord où la grenadille est plus contrariée par le climat , elle se referme le soir , parce que l'émission de la poussiere féminale n'a point lieu ; d'après ces exemples , joints à ceux dont il est mention à l'article *Fleur* , l'on pourroit peut-être établir différens degrés de plantes étrangères ; celles qui donnent leurs fleurs & leurs fruits ; celles dont le fruit ne parvient pas à maturité ; celles qui répandent leur poussiere sans féconder ; celles enfin qui n'ont qu'une existence momentanée , sans aucune effusion de poussiere prolifique.

Nous avons eu soin d'insérer à l'article *Fleur* une question bien importante , & qui a fait l'objet des recherches de M. *Adanson* , dans un

Mémoire

Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie. Il convient de rappeler ici ces détails & de les étendre. M. *Adanson*, d'après des expériences qu'il a faites, a voulu s'affurer si les especes dans les plantes sont constantes, ou si, par la communication des poussieres féminales étrangères à une plante, il peut se former de nouvelles especes, qui se reproduisent constamment sous la même forme. M. *Marchant*, Botaniste, observa dans son jardin, au mois de Juillet 1715, une mercuriale dont les feuilles étoient comme des filets; ce qui la lui fit nommer *mercurialis foliis capillaceis*. Au mois d'Avril suivant, cette plante reparut dans le même endroit, avec une autre espece de mercuriale à feuilles profondément dentelées. De cette observation, il sembloit qu'on pouvoit inférer qu'il se pouvoit produire de nouvelles especes, & que les Anciens n'auroient point eu tort de n'en décrire qu'un si petit nombre; les autres que nous observons aujourd'hui en si grande quantité, ayant été produites depuis eux, & n'existant pas de leur temps.

Ces plantes observées par M. *Marchant* ne durerent que quelques années, & il n'en fut plus question quelques années après; dans le temps sur-tout que M. *Linneus*, qui avoit jusques-là regardé les especes comme constantes, commença à douter de cette constance, & même à croire qu'il s'en pouvoit produire de nouvelles; & voici ce qui donna lieu à ce changement.

En 1742, un Botaniste, herborisant dans une île située en mer, trouva une plante assez semblable à la linaires commune, mais qui en différoit assez considérablement dans ses fleurs, pour constituer, selon M. *Linneus*, une nouvelle espece qu'il imagina provenir de la fécondation d'une linaires ordinaire par une autre plante qu'on croit être la jusquiame ou le tabac: M. *Linneus* lui a donné le nom de *peloria*, & il présume qu'elle sera constante.

M. *Linneus* cite une autre métamorphose du même genre, qui arrive tous les ans dans le jardin d'Upsal, où les graines du chardon ordinaire à tête velue, lui ont donné le chardon à tête velue & ramassée des Pyrénées. Il ignore si cette variation provient des semences mêmes de la plante, ou de la fécondation de ces mêmes semences, faites par les poussieres des autres plantes. La grande & la petite verveine d'Amérique lui ont donné une verveine semblable pour les feuilles à la verveine d'Europe: il a pensé que la pimprenelle-aigremoine lui est venue de la pimprenelle commune, fécondée par les poussieres de l'aigremoine;

& qu'un grand nombre de plantes ont une pareille origine ; & il conclut de toutes ces observations que tous les genres de plantes ne font autre chose que des plantes nées d'une même mere & de peres différens ; & que c'est un nouveau champ ouvert aux Botanistes pour tenter de multiplier les especes par de pareils mélanges.

M. *Adanson* avoit d'abord adopté le même sentiment, d'après les observations de M. *Linneus* ; mais ayant eu occasion d'élever non-seulement la *pelore vivace* de la linnaire commune, envoyée par M. *Linneus*, mais encore une pelore annuelle formée en 1762, au jardin du Roi, de la linnaire d'Espagne à feuilles menues, & la mercuriale de M. *Marchant* à feuilles laciniées, disparue depuis 1716, & qui a reparu sous les chassifs du jardin du Roi en 1766, M. *Adanson* paroît avoir changé d'opinion.

Cette mercuriale bien examinée, par M. *Adanson*, il l'a reconnue pour un individu mâle ; ses feuilles ressembloient à celles du réfeda rongées des insectes, sans cependant en avoir éprouvé aucune atteinte ; mais les antheres ou sommets des étamines, étoient trois fois plus petites qu'à l'ordinaire, sphériques, &, autant qu'il fut possible d'en juger, absolument vides de poussiere féminale.

M. *Adanson* plaça au-dessous de ce pied de mercuriale dix ou douze pieds de mercuriale femelle, dont il recueillit les graines, ayant eu soin de fecouer la mercuriale mâle, pour féconder ces mercuriales femelles : des graines qu'elles donnerent, il n'en leva environ qu'un dixieme, qui ne produisit que des mercuriales communes : il essaya de féconder des mercuriales femelles, avec les poussieres du réfeda & celles du chanvre mâle ; mais toutes les graines provenues de ces mélanges n'ont encore donné que des mercuriales ordinaires.

Toutes ces expériences ont fait voir à M. *Adanson*, que la fécondation n'a pas lieu par le secours des poussieres étrangères, quand les plantes font de familles différentes ; & que le peu de graines de ses mercuriales qui ont germé, malgré la scrupuleuse attention qu'il avoit apportée à détruire tous les mâles de cette espece qui avoient paru dans son jardin, avoient été fécondées par quelques poussieres de mercuriale mâle, que le vent avoit apportées du dehors, & que cette mercuriale à feuilles déchiquetées, de même que celles de M. *Marchant*, ne font que des individus monstrueux ou des mulets viciés dans leurs tiges, dans leurs fleurs, & dans les parties de la génération, & non pas de nouvelles especes.

La pelore que M. *Linneus* cite, comme se reproduisant de graine,

ne prouve pas davantage , dit M. *Adanson* , en faveur de la reproduction des nouvelles especes. La linair vivace ordinaire qu'il a envoyée , & la linair annuelle d'Espagne , ont donné tantôt quelques fleurs pelores mêlées avec des fleurs naturelles sur le même pied , tantôt tous les pieds sont à fleurs naturelles , tantôt ils sont à fleurs pelores , mais toujours les fleurs pelores ont été stériles ; les seules fleurs naturelles ont produit des graines fécondes : ces plantes extraordinaires doivent donc être regardées comme des demi - mulets dans lesquels les organes de la génération sont constamment viciés. D'après des observations faites sur le fraiser à une feuille qui n'est qu'une monstruosité par défaut , & dans lequel on remarque les vestiges des deux feuilles qui manquent ; sur une orge qui étoit devenue carrée & dont les grains qui en provenoient ont perdu cette propriété au bout de quelque temps ; sur le blé même de miracle , monstruosité par excès , qui semé dans une terre sèche & maigre , dégénere peu à peu & rentre dans l'espece originaire dont il est sorti , qui est celle qu'on nomme *grosset* , & qu'on cultive dans les Provinces méridionales du Royaume ; d'après ces observations , dis-je , notre Académicien conclut que le changement dans les especes , ou la production de nouvelles races , ne sont que des variations ou des monstruosités ; que l'examen de ces changemens exige l'attention la plus scrupuleuse. Consultez maintenant les articles *Fleur* & *Pelore*.

Enfin , les plantes portent dans leurs fleurs une substance très-utile , qu'on avoit soupçonné être le produit d'une des parties les plus essentielles à la végétation (nous voulons parler du miel). La liqueur mielleuse des fleurs contient un suc qui communique à l'eau la propriété de résoudre les huiles éthérées , ainsi qu'on le fait avec le suc du mélisanthe. En privant les fleurs de ces nectaires , cela ne cause aucune altération , ni à leur végétation , ni à leur fructification ; & par conséquent ce suc ne contribue en rien à leur fertilité.

Tableau Alfabétique des différentes parties des Plantes , Termes , &c.

Par ce qui précède , on a vu que la plante est un corps organisé de six parties principales ; que ce corps a essentiellement une racine , & peut-être , dit *Tournefort* , une semence ; qu'il a le plus souvent des feuilles , des tiges , des fleurs , des supports , &c.

AIGRETTE , *pappus*. Espece de brosse ou de pinceau de poil délié , qui se trouve au haut des grains des chardons , de la dent de lion ,

des asters, & de plusieurs autres plantes. Ces graines se foutiennent aisément en l'air au moyen de leurs aigrettes ; de sorte que le moindre vent les disperse & les porte au loin. Ces aigrettes sont un caractère par lequel on distingue plusieurs genres de plantes.

AIGUILLON, *aculeus*. Pointe fragile, qui tient si peu à la plante ; qu'on l'en détache aisément sans rien déchirer.

AILES. Ce sont dans les fleurs légumineuses, deux pétales qui se trouvent placés entre ceux que l'on a nommés le *pavillon* & la *carene*, & qui représentent les ailes de papillon. On ne doit pas prendre le mot d'*aile* pour celui d'*aisselle*, qui est l'angle que la feuille forme avec sa tige. On donne encore le nom d'*aile*, *ala*, à la petite membrane qui fait partie de certaines graines ; par exemple, de celles de l'éradle : on appelle ces graines *semences ailées*. On dit aussi *tige ailée*, lorsqu'il y a de ces sortes de membranes qui s'étendent le long d'une *tige*. *Voy. ce mot.*

ANTERE, *anthera*, est la partie supérieure de l'étamine ou le *sommet*. *Voyez plus bas ce mot & celui d'ÉTAMINES.*

ARBRE, *arbor*. Il peut être défini une plante d'une grandeur très-considérable, qui n'a qu'un seul & principal tronc, divisé en maîtresses branches ; tels sont le chêne, le noyer, &c. *Voyez Arbre.*

ARBRISSEAU ou **ARBUSTE**, *frutex*, est une plante ligneuse, de moindre taille que l'arbre ; laquelle, outre la principale tige & les branches, produit souvent de la même racine plusieurs pieds considérables ; tels sont le troène, &c. Les arbres & les arbrisseaux poussent en automne des boutons dans les aisselles des feuilles, qui se développent dans le printemps, & s'épanouissent en feuilles & en fleurs. Cette différence, jointe à la grandeur, distingue aisément les arbrisseaux des sous-arbrisseaux.

AUBIER : *voyez au mot Arbre.*

BAIE ou **BAYE** : *voyez ce mot.*

BALE, *gluma*, espèce de calice particulier à la famille des graminées.

BOIS : *voyez ce mot.*

BOURGEON, *germen aut gemma*, est cette éminence qu'on remarque aux branches des arbres, ou un œil animé qui produit dans la suite une jeune branche ; les petites feuilles y sont arrangées & couchées avec beaucoup d'industrie. *Voyez Branches.*

BOURSE, *volva*. Cette partie sert d'enveloppe épaisse à certaines plantes de la famille des champignons.

BOUTON, est un petit point rond qui vient le long des branches des arbres, d'où fort la fleur qui doit produire le fruit. Les *boutons* des arbres à pepin ont plusieurs fleurs ; ceux à noyau n'en ont qu'une. Il y a deux sortes de boutons, les *boutons ronds* & les *boutons plats* ; les premiers sont ceux qui font espérer des branches à fruits : les plats au contraire ne laissent entrevoir que des branches à bois. Voyez *Branches* à l'article général ARBRE.

BOUTURE, *talea*. C'est une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le faule, le coignassier, le groffellier, laquelle reprend en terre sans racine : cependant la réussite des boutures dépend de leur facilité à produire des racines, & non pas de l'abondance de la moëlle des branches, comme on le pense vulgairement ; car l'oranger, le buis, l'if & la fabine qui en ont peu, reprennent facilement de bouture. Bien des gens confondent la *bouture* avec la *marcote*, *circumpositio*, qui est bien différente, en ce que cette dernière est une branche couchée en terre, dans une caisse, &c. mais qui n'est point séparée de l'arbre qui lui donne vie, & qu'on ne sevre que quand elle a des racines : au lieu que la *bouture* & le *plangon* sont des branches sans racines. Voyez *Provin*, & ce qui est dit à cet égard dans l'article ARBRE.

BRACTÉES. Nom donné aux feuilles qui sont immédiatement au-dessous des fleurs.

BRANCHES, sont les bras plians & élastiques du corps de l'arbre : ce sont elles qui lui donnent la figure : elles sont communément alternes ou opposées, & quelquefois verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches posées collatéralement, & composées des mêmes parties de la tige. Ces branches s'étendent ensuite, s'élargissent & se divisent en ramilles, d'où sortent quantité de feuilles : elles croissent à l'œil de la queue de la feuille & produisent des fleurs, ensuite des fruits qui se convertissent en semence pour la propagation de l'espèce : l'on prétend que l'agitation des *branches*, causée par le vent, est aux arbres ce qu'est aux animaux l'impulsion du cœur. On distingue des *maîtresses* ou *meres branches*, des branches petites & foibles, des branches à bois, à fruits, chiffonnes, gourmandes, veules, aoutées & les branches de faux bois.

Les *maîtresses branches* sont les plus hautes, & d'où partent toutes les autres : les *branches à bois* sont celles qui étant les plus grosses &

pleines de boutons plats , donnent la forme à un arbre fruitier , & doivent se conserver en partie : les *branches à fruit* sont plus foibles , & ont des boutons ronds : les *chiffonnes* sont courtes & fort menues : les *gourmandes* sont grosses, droites & longues : les *veules* sont longues , & ne promettent aucune fécondité : la *branche aoutée* est celle qui après le mois d'Août a pris croissance , s'endurcit & devient noirâtre : enfin la *branche de faux bois* est grosse à l'endroit où elle devrait être menue , & ne donne aucune marque de fécondité. Voyez à l'article ARBRE.

BROU : voyez ce mot.

BUISSON. Voyez dans ce tableau alphabétique le mot *Sous-Arbriſſeau*.

BULBE & BULBEUX : se dit d'un oignon ou espèce de racine ronde , composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées , les unes dans les autres. *Bulbifere* , est une plante dont la racine est *bulbeuse*. Voyez *Racine*. Les bulbes, dit M. *Haller* , sont plutôt des boutons sous terre , que des racines , ils en ont eux-mêmes de véritables , généralement presque cylindriques & rameuses.

CALICE , *calix* , est l'enveloppe extérieure ou le soutien des autres parties de la fleur : sa couleur est communément verte ; on en compte sept espèces , la périanthe , l'enveloppe , le spathe , la bale , le chaton , la coiffe & la bourse. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice , il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu-à-peu en feuilles de la plante , & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques renoncules ; comme l'anémone , la pulsatille , &c. celui du rosier devient charnu : voyez à l'article ROSIER.

CAPRIFICATION : voyez à l'article *Figier*.

CAPSULE , *capsula* aut *theca* , est une enveloppe composée de plusieurs panneaux secs & élastiques , & qui renferme les semences attachées à des *placenta*. Voyez ci-après ce mot.

CAYEUX : voyez à la suite du mot *Oignon*.

CHATON , *amentum* , aut *flos amentaceus* , *julus*. Terme de *Botanique* ; par lequel on désigne les fleurs stériles : il y en a qui ne sont composées que d'étamines ou de sommets , d'autres qui ont aussi de petites feuilles ; ces parties sont attachées à un axe en forme de poinçon ou de queue de chat , d'où vient le mot de *chaton*. Ainsi le chaton est un amas de fleurs toutes mâles ou toutes femelles. Cette fleur est toujours séparée

du fruit, soit qu'elle se trouve sur un individu différent de celui qui porte le fruit, soit que la même plante produise la fleur & le fruit. Voyez *Fleur*.

COIFFE, *calyptra*. Nom donné au calice qui couvre le fruit des mouffes.

CÔNE, *strobilus*, est composé de plusieurs écailles contournées. Voyez au mot *Arbre cônifère*.

CORIMBE : voyez *Ombelle*.

COROLLE, *corolla* : elle environne immédiatement les parties de la génération ; il y en a de deux especes, le *pétale* & le *nectaire*. Voyez *ces mots*.

COSSE, enveloppe longue où se forment les fruit légumineux.

COSSON. C'est le nouveau farment qui croît sur le cep de la vigne depuis qu'elle est taillée : ce mot est aussi le synonyme d'une sorte de *charançon*. Voyez ce mot.

COTILEDONS, *cotyledones*. Nom donné aux feuilles féminales : voyez *Feuille*.

CYME : voyez à l'article *Ombelle*.

DEMI-FLEURON, *semi-flosculosus* : ce sont les feuilles qui forment la couronne des fleurs radiées.

DENTÉ, ne diffère de *dentelé* qu'en ce que ses découpures sont plus fines & beaucoup plus égales.

DISQUE, *discus* : partie de la fleur radiée, qui en occupe le centre ; on l'appelle quelquefois *Bassin*.

DORSIFERE. Voyez à l'article *Fougère*.

DRAGEONS, *stolones*, sont des branches enracinées qui tiennent au pied ou au tronc, dont on ne peut les arracher sans l'éclater.

ÉCAILLE, *squama*, se trouve dans les chatons : elle se trouve aussi sur les étamines ou sous les fleurs.

EMBRYON, est le jeune fruit qui renferme en petit la plante. L'embryon est ou droit, ou un peu courbé, ou roulé en spirale.

ÉCORCE, *cortex* : voyez ce mot.

ENTER : voyez ci-dessous *Greffier*.

ÉPI, est un amas de fleurs, toutes distinctes les unes des autres, c'est-à-dire, portées chacune sur un pédicule particulier, & disposées sur un axe commun assez long ; de sorte que c'est leur assemblage qui forme ce qu'on appelle un *épi*.

ÉPINE ; *spina*. C'est une pointe aiguë , tellement adhérente à la plante , qu'on ne fauroit l'arracher sans déchirure. On distingue deux fortes d'épines , 1°. celles qui font corps avec la partie ligneuse des plantes & qui subsistent aussi long-temps qu'elles : ce sont là les véritables épines. 2°. Les autres, qui ne tiennent qu'à l'écorce , & qui sont sujettes à tomber dès que la plante vieillit un peu , ou qu'elle se dépouille de son écorce , s'appelle piquans , *aculei*. Tels sont ceux de la ronce & du rosier : voyez ces mots. L'utilité & la cause de l'origine des épines nous sont encore inconnues.

ÉTAMINES , *stamina* , organe sexuel mâle qui comprend tout à la fois les *filets* , *filamenta* , qui sont vers le centre de la fleur , & qui sont chargés chacun d'un petit corps vésiculeux , qui en est la partie essentielle & noble , il est appelé *sommet* , *anthera* , comme on peut le voir facilement dans les tulipes : ce corps contient une poussière prolifique , *pollen aut farina fecundans* , très-fine , c'est-à-dire , les parties mâles de la génération. *Tournefort* , le grand restaurateur de la Botanique , étoit bien éloigné de se douter de l'utilité de la poussière des étamines , puisqu'il la croyoit un excrément de la plante (*M. Haller* observe cependant que ces étamines sont encore fort douteuses , aussi-bien que celles des doréfères). *Grew* est le premier qui , en 1682 , ait examiné au microscope la figure de cette poussière fécondante , huileuse & inflammable ; ensuite *Malpighi* en 1771 ; *M. Geoffroy* , dans les *Mémoires de l'Académie* , traita de la figure & de la nature de cette poussière ; en 1737 , *M. de Jussieu* , dans les mêmes *Mémoires* , examina l'explosion & la façon de s'ouvrir des grains de poussière des anthers mis sur l'eau ; en 1747 , *M. Nédham* traita le même sujet dans ses *nouvelles découvertes microscopiques*. Nous devons dire aussi que *Micheli* est le premier qui en 1729 a indiqué & reconnu dans les plantes appelées imparfaites , telles que les *champignons* , des étamines ou parties mâles. Les étamines des *fougères* ont été découvertes en 1739 , par *M. de Jussieu*. *M. de Réaumur* , dès 1711 , avoit découvert celles des *fucus*. *Ray* , *Morlant* , *Camerarius* font du nombre des Observateurs qui ont appris au monde savant la véritable nature & les usages importants de cette poussière des étamines , qui est d'ailleurs la cire brute que l'industrielle abeille fait recueillir , préparer , conserver , &c. Le nombre des étamines n'est constant que dans chaque classe des plantes : il y a des plantes qui ont depuis une jusqu'à treize étamines , il y en a même qui

qui en ont sept cents. Leur proportion est assez inégale ; mais elles sont constamment de la même couleur , de la même figure & grandeur dans les plantes de la même espece. Il y en a de sphériques , d'elliptiques , de cylindriques , de prismatiques ; les unes sont parfaitement lisses , d'autres paroissent cannelées , chagrinées ou hérissées de piquans , semblables à ceux d'un marron ; d'autres ressemblent à des boulets ramés , &c. toutes ces configurations ne se voient guere à l'œil nu ; il faut se servir d'un microscope. Nous ne pouvons trop inviter nos Lecteurs à consulter les belles *Idées sur la Fécondation des Plantes* , par l'illustre M. *Bonnet* de Geneve : on y trouvera une grande quantité de recherches , de vues sur cette opération ténébreuse & sur la nature & utilité des étamines. Ce Mémoire plein de sagacité , ainsi que tous les écrits de cet Auteur , est consigné dans le Recueil de M. l'Abbé *Rosier* , ou *Observations sur la Physique , sur l'Histoire Naturelle & sur les Arts. Mois d'Octobre 1774. pag. 261.* Il n'est pas encore décidé si ce qu'on appelle *étamines* dans les lichens en est réellement , ou si ce ne sont pas plutôt des rejtons.

M. *Donati* , dans son Essai sur l'Histoire Naturelle de la Mer Adriatique , observe que la sage Nature qui a façonné en poussieres régulières le principe fécondant chez les plantes terrestres , lui a donné dans les plantes marines , la forme d'un fluide mucilagineux. Il fait cette remarque à l'occasion de la *dissoïde* à tige cylindrique ; les fleurs mâles , dit-il , répandent abondamment un fluide mucilagineux , médiocrement gluant & transparent , qui renferme une infinité de corpuscules de différentes figures , mais ordinairement presque ronds ; ils sont ou jaunâtres ou d'un vert pâle ; c'est à mon sens la partie fécondante : elle est en poussiere dans les plantes terrestres , parce qu'elle est dans un fluide aussi léger que l'air : ici elle est fluide , mucilagineuse , gluante & telle qu'il faut pour être dans l'eau. Le Contemplateur de la Nature aime à s'arrêter sur ces traits frappans de la Sagesse profonde qui a présidé à l'arrangement du monde , & qui par-tout a si bien approprié les moyens à la fin.

ÉTIOLÉ. On dit d'une plante ou d'une branche , qu'elle est *étiolée* , quand elle s'éleve beaucoup sans prendre de grosseur : voyez à la suite du mot *Arbre*.

FANNE , d'une graine , est la même chose que feuille. On se sert de ce mot particulièrement en parlant des anémones & des renoncules.

FILET, est ce qui sert à soutenir le sommet.

FEUILLE, *folium*, voyez l'article FEUILLES.

FLEUR, *flos*, est la partie de la plante qui se distingue ordinairement des autres parties par des couleurs particulieres: il y a des fleurs en cloche, en entonnoir, en masque, en gueule, en rose, en œillet, en légumineuses, en fleuronées, demi-fleuronnées, en radiées, &c. Voyez l'article FLEUR de ce Dictionnaire. On distingue dans les fleurs, le calice, la corolle, l'étamine & le pistil.

FLEURON, *flosculus*. On appelle *fleuron* chacune des petites fleurs dont la réunion sur un réceptacle commun, forme les fleurs composées. La corolle du fleuron est monopétale en tube évasé à cinq pointes.

FRUIT, *fructus*. On entend par ce mot, toutes sortes de graines, soit nues, soit renfermées dans une enveloppe osseuse ou charnue, membraneuse, &c. Voyez l'article FRUIT.

GAÏNE, ou *spathe*: voyez ce mot.

GENRE DE PLANTE, *genera plantarum*, est un ordre de plusieurs plantes qui ont un caractère commun, établi sur la structure de certaines parties qui distinguent essentiellement telle plante d'une autre.

GERME, *germen*, est la partie de la graine qui renferme en petit une plante de la même espèce: le germe tient lieu de matrice dans les plantes.

GERMINATION, est le premier développement des parties qui sont contenues dans le germe de la graine d'une plante: il s'opere par le mouvement de la seve.

GLANDE, *glandula*: ce sont des parties qui servent à l'excrétion de certains sucs des plantes. « Une glande dans les plantes, dit M. Guettard, page 210, dans ses *Mémoires sur différentes parties des Sciences & des Arts*, est un petit corps globuleux, simple, ou qui porte un vaisseau excrétoire, appelé communément *poil*, qui est articulé ou sans articulation, & qui varie par la forme: il sort immédiatement de la glande, ou par le vaisseau excrétoire, une matiere liquide qui s'évapore, se dessèche en forme de grains, de poussiere, ou de fils qui, par leur nombre, donnent naissance à une espèce de duvet ». Ces poils des plantes furent d'abord observés en 1682, par Grew; en 1686, par Malpighi; & en 1747, M. Guettard fit connoître les glandes.

GOUSSE, *legumen*, est le fruit des plantes qui ont la fleur légumineuse; elle est ordinairement composée de deux panneaux, nommés

coffes, aplatis ou convexes, assemblés en dessus & en dessous par une future longitudinale, & qui renferment des semences attachées alternativement au limbe supérieur de chacune de ces coffes qui se séparent par la maturité.

GRAINE. *Voyez ce mot.*

GREFFER ou ENTER, est engager un brin d'une jeune branche d'un arbre dans le bois d'un autre arbre, avec les précautions nécessaires, & dans la saison favorable.

La greffe, en général, est l'union d'une plante ou d'une portion de plante sur une autre, avec laquelle elle fait corps & continue de vivre. On appelle du nom de *greffe*, la portion qui s'unit, & *sujet* la plante sur laquelle elle s'unit. Cette maniere de multiplier les plantes opere seulement la destruction du sujet, pour en dériver tous les suc au profit de la greffe qu'on veut continuer à faire multiplier à ses dépens. Cette union se fait ou naturellement, ou artificiellement. On voit tous les jours dans les bois des rejets trop ferrés, d'une même souche d'arbre, ou des branches qui se touchent & se pressent fortement, s'unir enfin à la longue. Beaucoup de feuilles se greffent par approche les unes avec les autres dans les bourgeons : on a vu un champignon se greffer par son pédicule sur un autre champignon ; & deux autres champignons tête contre tête. De même on a vu un jeune concombre se greffer par son pédicule à un concombre assez gros. Le melon, la pomme & beaucoup d'autres fruits qui sont surmontés par la fleur, se greffent hors de leur calice pendant qu'ils sont encore tendres & herbacés, ceux qui ont le calice sous la fleur comme le cerisier, le prunier, l'abricotier, &c. se greffent dans le bouton même de la fleur avant que d'être noués, & s'unissent par l'épanchement de leur substance parenchymateuse. Cette greffe naturelle en approche, la seule dont la Nature nous ait donné l'exemple, a été imitée par l'art dès qu'elle a été aperçue, & elle en a fait tenter plusieurs autres qui ont également réussi. Ces greffes artificielles sont, la *greffe par approche*, en *fente*, en *couronne*, en *écusson*, en *flûte* : Voyez ce qui en est dit à la suite du mot ARBRE. Quant aux parties que l'on greffe, leur choix dépend de l'objet d'agrément ou d'utilité qu'on se propose dans cette opération.

GRAPPE. Lorsque l'axe d'un épi ou d'une panicule pend en bas au lieu de s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe ;

tel est l'épi du groseillier, telle est la pannicule de la vigne. *Voyez ci-dessus* ÉPI, & *ci-dessous* PANNICULE.

GRIFFE. *Voyez à la suite du mot* OIGNON.

HAMPE, *scapus*. Cette partie, uniquement destinée à porter la fructification, naît immédiatement de sa racine & non pas du tronc.

HERBE, *herba*. Ce nom convient à toutes les plantes dont les tiges périssent tous les ans, après que leurs semences sont mûres. *Voyez l'article* HERBE de ce Dictionnaire.

LÉGUMINEUX. *Voyez à la suite de l'article* LÉGUMES.

LOBES, sont les parties de la semence qui sont attachées au germe ; & qui sont ordinairement plus grosses que le germe. On donne aussi le nom de *lobes* aux divisions du disque des feuilles : on dit feuilles à trois, à cinq lobes, &c.

MAILLET, *malleolus*, consiste en une branche de l'année à laquelle on laisse deux chicots du bois de deux ans, faillans des deux côtés : on ne pratique guere cette sorte de bouture qu'à l'égard de la vigne, & même rarement.

MAINS OU VRILLES, *cirri aut capreoli*, en Botanique, sont des filets ou vrilles de certains végétaux qui s'entortillent contre les plantes voisines, & s'y attachent fortement, telles sont celles qu'on voit à la vigne, à la couleuvrée, à la plupart des légumes, &c.

MALADIES DES PLANTES. *Voyez à la suite du mot* ARBRE.

MARCOTE. *Voyez à l'article* BOUTURE.

MOELLE. *Voyez ce mot.*

MONSTRUOSITÉ. *Voyez à la suite de l'article* MONSTRE.

MOUVEMENT DES PLANTES. *Voyez ci-dessus à l'article* PLANTE.

NECTAIRE OU NECTARINE, *nectarium*. Organe ou réservoir faisant partie de la corolle & destiné à contenir une liqueur miellée, visqueuse, & plus ou moins douce. La situation du nectaire & sa figure varient beaucoup. *Voyez à l'article* FLEUR.

NERVURE. Se dit des côtes élevées des feuilles des plantes.

NŒUD, est la partie de l'arbre la plus dure, la plus serrée & par où il pousse ses branches, ses racines & même son fruit. Les *nœuds* servent à fortifier la tige. On taille la vigne au premier & au second nœud du nouveau jet. On dit que le bois est nouveau quand il est rempli de nœuds.

NOUER. Se dit du fruit quand le bouton a formé la fleur & qu'ensuite cette fleur se passe & que son pistil se change en un petit bouton qui est le fruit même.

NOIX, *nux*. Voyez **NOIX**.

NUITS DE FER, *noctes ferreae*. En Botanique on donne ce nom aux nuits dont la température arrête la végétation de certaines plantes, entraînent leur dépérissement insensible, leur pourriture, enfin la mort, & avertissent par-là de rentrer dans les serres les plantes étrangères, &c. qui périroient par ces fortes de froids. Voyez *Linnaei Amanit. Upsal. M. Haller* dit que c'est aux premiers gels assez communs du mois d'Août, qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour ces mêmes jours.

NUTATION. Voyez *ce mot*.

ŒILLETON. Bourgeons qui sont à côté des racines des artichauts & autres plantes; on les détache afin de multiplier ces plantes. Le petit point que l'on voit le long des branches des arbres est l'endroit d'où sortent les jeunes pousses. L'œil rond & enflé est propre à former une branche à fruit. L'œil plat ne donne que du bois.

OIGNONS, CAYEUX & GRIFFES. Voyez à la suite du mot **OIGNON**.

OMBELLE, *umbella*. Elle est formée d'un grand nombre de fleurs dont les pédicules, d'inégale longueur, partent d'un même centre ou du même point de la tige, divergeant inégalement pour former en dessus une espèce de parasol ou ombelle, qui ne ressemble pas mal à la fleur de lis des armoiries de France: telles sont les fleurs de la plupart des ombellifères. Dans les ombelles parfaites, dit M. *Deleuze*, plusieurs petites ombelles sont réunies en une grande ombelle, dont les rayons sont les pédicules des ombelles partielles réunis sur un centre commun. Quelques Botanistes distinguent de l'ombelle ce qu'ils nomment *cime*: c'est une espèce d'ombelle dont les rayons principaux portent non de petites ombelles régulières, mais des corimbes.

Le *corimbe* diffère de l'ombelle en ce que les pédicules qu'il forme, ne partent pas du même centre commun, mais à diverses hauteurs. Voyez **OMBELLIFERE**.

ONGLE & ONGLET, *unguis*, est une espèce de tache, communément blanche ou différente en couleur du reste des feuilles de certaines fleurs: elle a la figure d'un ongle, & se trouve à la partie de ces feuilles qui tient au calice, comme on le remarque dans la rose,

OVAIRE. Dans quelques rosiers & renoncules, ce n'est autre chose que la graine : l'ovaire se change par la suite en fruit.

PAMPE. Partie herbacée, roulée en forme d'un petit ruban qui vient attaché au tuyau de la plupart des grains, lorsqu'un tuyau est pendant par les racines, & qu'il se forme en épi. On dit la pampe du blé, de l'avoine, de l'orge.

PAMPRE. *Voyez ce mot.*

PANNICULE, panniculus. La pannicule & la grappe ne diffèrent de l'épi qu'en ce que les fleurs qui les composent, quoique disposées sur un axe assez long, sont portées plusieurs ensemble sur un même pédicule qui s'attache sur cet axe. Plus le pédicule commun des fleurs est long, & plus la pannicule est lâche. Il y a des pannicules qui de loin imitent des épis, telle est celle du panis; d'autres sont lâches, composées de rameaux, disposées symétriquement comme dans le lilas, ou formées de rameaux étagés, comme l'avoine, &c. *Voyez ÉPI & GRAPPE.*

PAPILIONACÉES. *Voyez à la suite de l'article LÉGUME.*

PATTES. *Voyez à la suite de l'article OIGNON.*

PÉDICULE, pedunculus. C'est cette petite partie qui soutient la fleur & le fruit. Les feuilles ont aussi un pédicule que quelques Auteurs nomment *pétiole*, pour le distinguer de celui des fleurs. *Voyez FEUILLE.*

PÉRIANTHE, perianthus. C'est l'espèce de calice la plus commune.

PÉRICARPE, pericarpium, est formé du germe; il grossit & renferme les petites semences ou graines: on en compte huit espèces tant sèches que charnues; savoir, la capsule, la coque, la silique, la gouffe, le fruit à noyau, la pomme ou le fruit à pépin, la baie & le cône.

PÉTALE, petalum. *Columna* est le premier qui, en 1651, dans ses Notes sur *Hernandez*, ait appelé du nom de *pétale*, la partie colorée de la fleur, que M. *Linneus* a appelée depuis *corolle*, laquelle peut être considérée (par rapport à sa figure) comme régulière, en cloche, en entonnoir, en rose, en soucoupe ou comme irrégulière, en gueule, &c. La corolle ou les pétales des fleurs diffèrent des calices & autres parties de la plante, selon M. de Saussure (*Observations sur l'écorce des feuilles & des pétales*) en ce que leur épiderme n'a aucune glande corticale: elle paroît presque entièrement composée de trachées.

PÉTIOLE, *petiolus*. C'est ce qui soutient les feuilles des plantes. On le nomme aussi *pédicule*.

PISTIL, *pistillus*. C'est la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lis, dans la couronne impériale, dans le pavot, &c. c'est un tuyau destiné à recevoir les poussieres des étamines : en un mot c'est l'uterus de la plante, c'est là où est la graine. Quelquefois le pistil n'est pas au centre des filets ou étamines, mais à leur extrémité. Le pistil renferme les parties femelles de la génération ; favoir, le germe, le style & le stygmate.

PIVOT. Voyez à l'article **RACINE**.

PLACENTA. Corps qui se trouve placé entre les femences & leurs enveloppes, & qui sert à préparer leur nourriture.

PLANÇON. Voyez à l'article **BOUTURE**.

PLANTE, *planta*. Corps organisé, composé essentiellement d'une racine, & vraisemblablement d'une graine, & qui produit ordinairement des feuilles, un tronc, une tige, des branches & des fleurs. L'économie végétale paroît formée sur le modele de l'économie animale. La plus petite plante offre au Physicien une ressemblance dans le mécanisme & une analogie constante avec les parties des corps animés. L'accroissement d'une plante se fait en longueur & en largeur. La couche ligneuse produit du bois, & la corticale de l'écorce. Les plantes qui s'élevent le plus facilement avec de l'eau seule, sont la plupart des liliacées, des composées & des labiées : on distingue en général deux fortes de liqueurs dans les plantes, favoir, 1°. la lympe ou seve ; 2°. le suc propre, qui leur tient lieu de sang. Si l'on fait deux entailles semblables, l'une au haut de l'arbre, l'autre près de la racine, celle d'en bas rendra plus de lympe que celle d'en haut. C'est la seve ascendante qui nourrit les branches & les bourgeons, & c'est celle qui descend, qui nourrit & développe les racines. La seve est plus abondante au printems, & alors l'écorce se détache aisément du bois. Les feuilles contribuent beaucoup à l'abondance & à l'écoulement de cette seve ; car si on effeuille un arbre, on trouve, quelques jours après, son écorce aussi adhérente au bois qu'en hiver. Les plantes transpirent ainsi que les animaux ; & la respiration paroît leur être plus abondante & aussi essentielle qu'aux animaux, parce qu'elles n'ont pas d'autres excrétiens grossieres. On a remarqué que les arbres qui quittent leurs feuilles, transpirent plus que ceux qui les conservent toute l'année, & que les

plantes grasses transpirent moins que les autres : au reste la grande transpiration augmente la saveur des fruits , comme la diminution l'affoiblit. C'est ainsi qu'en couvrant les plantes qui ont trop d'amertume ou de piquant , comme la chicorée , le cardon , le céleri , &c. on les rend plus succulentes & plus douces. Les plantes sucent , absorbent , imbibent , inspirent l'eau de la terre par le moyen de leurs racines pendant le jour , & par leurs feuilles l'humidité de l'air pendant la nuit.

PLANTES PARASITES : voyez à la fin de l'article *Plantes*.

PLEURS : voyez ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

PROVIN , *submerso* , differe de la bouture qui n'est qu'un simple bâton de saule ou de groseillier , &c. piqué dans la terre , & qui y prend racine. Le provin au contraire est , par exemple , une branche de vigne couchée & coudée en terre , elle pousse des chevelus par les nœuds qui se trouvent enterrés. On coupe le bois qui tient au cep , & le bout de la branche qui sort de terre de l'autre côté , devient un nouveau cep : voyez *Bouture*.

RACINE , *radix* , est la partie de la plante qui reçoit la première le suc de la terre où elle est communément attachée , & qui la transmet aux autres : voyez l'article *Racine*.

RADICULE , *rostellum* , partie inférieure du germe d'une graine qui commence à se développer sensiblement : voyez à l'article *Plante*.

RADIÉES : voyez ce mot dans ce Dictionnaire.

RAPE , noyau qui soutient l'épi du froment & du seigle : ce soutien est élevé en denticules comme une râpe.

REJETTONS : voyez *Surgeons*.

RUBIACÉES : voyez ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

SARMENT : voyez ce mot.

SAUVAGEON & SUJET : voyez à l'article *Arbre*.

SEMENCE , *semen* , est le rudiment d'une nouvelle plante : voyez *Graine*.

SEVE , est une humeur qui se trouve dans le corps des plantes , & qui est par rapport aux végétaux , ce que le sang est par rapport aux animaux. Voyez son mouvement aux articles *Arbre* & *Plante*. M. l'Abbé Cotti , Professeur de Physique au College de Reggio , a donné des Observations sur la circulation de la seve dans les végétaux , notamment sur les plantes qui croissent dans les eaux stagnantes , & dont les fibres sont extrêmement fines & déliées. A l'aide du microscope , il reconnut dans

la texture diaphane le fluide qui y circuloit. La circulation, dit-il, n'y est pas universelle comme dans les animaux; le fluide ne va pas des racines au tronc, du tronc aux branches, pour se replier ensuite sur lui-même, revenir des branches au tronc, & du tronc descendre jusqu'aux racines; mais les différentes parties, la tige, les rameaux, &c. ont leur circulation particulière propre & indépendante, & il y a autant de circulations différentes que de divisions dans les racines. M. Cotti a observé de plus, que dans ces plantes les circulations sont déterminées & partagées par les nœuds qui séparent la tige ou les rameaux en différentes portions. La liqueur qui circule dans la partie supérieure ne va que de bas en haut, & de haut en bas de cette partie. Il en est de même du fluide de la partie inférieure, & jamais le fluide circulant de l'une ne se mêle avec le fluide circulant de l'autre, puisqu'il n'y a aucune communication. Ainsi en coupant un rameau ou la partie d'un rameau, il n'y a que la partie locale qui soit blessée; la circulation cesse en cet endroit, & ne cause aucune variation, aucun changement dans les circulations voisines de cette partie. Tout ceci démontre évidemment que ces dernières sont entièrement séparées de la première qui a été blessée; de plus il ne sort par la blessure que le fluide renfermé dans les vaisseaux contenant l'humeur qui descend, tandis que les vaisseaux qui contiennent le fluide qui monte, restent toujours pleins, le fluide y continue son cours, & ne souffre aucune diminution.

Le célèbre Hales avoit prouvé par ses belles expériences consignées dans sa *Statique des végétaux*, que les feuilles des plantes en végétation, étoient des puissances ménagées pour élever la sève, & la distribuer à toutes les parties de la plante.

SEXE, *sexus*. La découverte du sexe dans les plantes est, dit avec raison l'illustre M. Bonnet, une des plus intéressantes de notre siècle. M. Adanson donne une distinction du sexe toute nouvelle, &, dit-il, plus exacte que l'ancienne, également applicable aux végétaux & aux animaux, en divisant les corps organisés en trois espèces; 1°. en *asexes* ou *neutres*, 2°. en *unisexes*, 3°. en *bisexes*. Les premiers sont les végétaux qui n'ont aucune partie sexuelle sensible, ou qui se reproduisent & se multiplient par caïeux ou boutures, sans aucune fécondation ni génération; tels sont, parmi les animaux, quelques vers, le polype; & dans les végétaux, plusieurs biffus. Les deuxièmes sont ceux dont chaque individu est ou mâle seulement, ou femelle seulement. Parmi eux il y

en a qui produisent seuls, & toujours par génération, sans le secours d'un autre individu, soit qu'ils soient ovipares, soient qu'ils soient vivipares : telles sont les *conques* parmi les coquillages; tel est quelquefois le polype; tel est le puceron, & tels sont la plupart des biffus & des champignons. M. *Adanson* dit qu'on peut les appeller *monoïkes*, avec M. *Linneus*, ou mieux encore *aphrodites*, comme qui diroit *animaux femelles*, parce qu'en effet il semble n'exister dans leur espece que le sexe féminin. D'autres ne peuvent produire seuls sans le concours d'un second individu de sexe différent; tels sont la plupart des animaux parfaits, comme les quadrupedes, les poissons, les amphibies, la plupart des insectes, & nombre de plantes: on peut, avec M. *Linneus*, les appeller *dioïkes*. Enfin les troisiemes (*bisexes*) rassemblent le sexe masculin & le féminin sur le même individu. Voyez aux articles *hermaphrodite*, *Aphrodite*, & *Fleurs*.

Selon le profond Physiologiste M. *Haller*, la plante & l'animal *sans sexe* est celui qui ne répand ni ne reçoit aucune liqueur qui féconde ses œufs, & qui engendre en se déchargeant d'une partie de lui-même.

Les animaux à *deux sexes* reconnus, sont ceux qui ont des œufs, premiere habitation du nouvel animal, & en même temps des organes destinés à répandre une liqueur fécondante sur ces mêmes œufs.

Les animaux à deux sexes ont quelquefois dans le même individu les œufs & les organes qui engendrent un suc fécondateur; mais ils ont également besoin d'un autre animal, dont ils reçoivent le sperme nécessaire au développement des germes, dans le temps que, par leur liqueur fécondante, ils donnent à l'autre animal le principe de vie nécessaire pour en animer les œufs.

Les plus grands des végétaux & des animaux à deux sexes, ont ces sexes séparés. Une partie de ces individus n'ont que des œufs, qui ne sauroient se développer sans le secours d'un animal de la même espece, mais doué du sperme fécondateur; & l'autre partie des individus n'a que les organes de ce sperme, sans avoir des œufs qui puissent être fécondés.

La premiere classe ne contient guere que des animaux fort simples & fort petits.

La seconde est la plus commune dans les plantes, & plus rare dans les animaux.

La troisieme est commune dans les animaux composés, & rare dans les végétaux.

On peut consulter le *Mémoire sur la fécondation des plantes*, par l'ingénieur & savant M. *Gleditsch*, inféré dans le Recueil de l'Académie de Prusse, pour l'année 1767.

SILIQUE : voyez *Gouffe* ci-dessus, & l'article *Silique* dans le Dictionnaire.

SOMMET, corps qui termine les étamines ou filets des fleurs : ces corps qu'on peut regarder en quelque sorte comme les testicules de la plante, renferment une poussière prolifique d'une nature huileuse & gluante ; c'est l'*aura seminalis*.

SOUS - ARBRISSEAU, *suffrutex*, plante ligneuse, ou petit buisson moindre que l'arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne des boutons à fleur ou à fruit ; tels sont le thym, le romarin, le groseillier, les bruyères, &c. voyez *Arbrisseau*.

SPATHE, *Spatha*, espèce de calice qui enveloppe une seule ou plusieurs fleurs rassemblées.

STIGMATES, *stigma*. En Botanique, ce sont ces parties qui terminent les styles ou les embryons du pistil. On regarde le stigmate comme l'organe femelle de la génération : il y en a de différentes figures. Généralement il est enduit d'une humeur gluante, disons liqueur visqueuse.

STIPULE, *stipula*, est ce qui forme le bourgeon & les insertions. C'est une espèce de petite feuille qui accompagne le pédicule des feuilles. M. *Adanson* dit qu'il n'y a de vraies *stipules* que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les aïrelles, les apocins, les jujubiers, les tithymales, les châtaigniers, les tilleuls, les mauves, les câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses, la situation des *stipules* varie : les rosiers n'ont pas de vraies *stipules*, mais seulement un prolongement de feuille ou une extension du pédicule. Il y a aussi des *stipules* membraneuses, comme dans l'espargoute, &c.

STYLE, *stylus*, est proprement la pointe d'un jeune fruit ou de quelque graine. *Malpighi* appelle *style* le jeune fruit entier qui est placé au milieu de la fleur : il y a des plantes qui n'ont point de style.

SUC NOURRICIER. C'est la partie de la sève qui est propre à nourrir les plantes.

SUPPORTS, *fulcra*, sont certaines parties de la plante qui servent à soutenir ou à défendre les autres : on en compte de dix espèces ; savoir la stipule, la feuille florale, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le

périole ou queue , le péduncule ou pédicule , la hampe , la glande & l'écaille.

SURGEONS ou **REJETONS** , *furculi*. Nom donné aux jeunes branches de l'œillet , &c. auxquelles on fait prendre racine , en les butant en terre lorsqu'elles tiennent encore à la tige. Cette opération est une espèce de *marotte* : voyez plus haut ce mot.

TALLER : voyez ce que c'est à l'article Sain-foin.

TALON , est ce qui soutient la feuille des orangers ; c'est une petite feuille échancrée , comme la partie basse & la plus grosse d'une branche coupée ; tel est aussi l'endroit d'où sortent les feuilles de l'œilleton que l'on détache d'un pied d'artichaut , & cet endroit a un peu de racines.

TÊTE. On dit que les fleurs ou les graines sont ramassées en manière de tête , lorsqu'elles sont entassées par petits bouquets ; *flores in capitulum congesti*.

TIGE , est la partie des plantes qui naît des racines , & qui soutient les feuilles , les fleurs & les fruits : voyez au mot *Tige* de ce Dictionnaire.

TOQUE , bonnet de figure cylindrique en forme de chapeau , dont le bord est étroit. Il y a des fruits qui ressemblent à de petites toques.

TRACER , en Botanique , c'est courir & couler entre deux terres. Le chiendent trace extraordinairement , c'est-à-dire que ses racines entrent peu avant en terre , & s'étendent sur les côtés. On dit aussi que les fraisières tracent , mais c'est par des jets qui courent sur la terre , & qui prennent ainsi racine à leur extrémité.

TRACHÉE ou **VAISSEAU AÉRIEN** , ou **POUMON DE PLANTE**. La découverte en est due à l'admirable *Malpighi*. Les trachées des plantes , dit cet Auteur , sont certains vaisseaux formés par les différens contours d'une lame fort mince , plate & assez large , qui , se roulant sur elle-même en ligne spirale ou tire-bourre , forme un tuyau assez long , droit dans certaines plantes , bossu en quelques autres ; étranglé & comme divisé dans sa longueur en plusieurs cellules. Quand on déchire ces vaisseaux , on s'aperçoit qu'ils ont une espèce de mouvement péristaltique : ce mouvement vient peut-être de leur effort ; car ces lames , qui ont été alongées , & qui ressemblent à des tire-bourres (mais dont la spire est dans un sens contraire au mouvement diurne du soleil , selon la remarque de *Hales*) revenant à leur première situation ,

secouent l'air qui se trouve entre les pas de leur contour. Cet air , par son ressort , les secoue aussi à son tour , de sorte qu'elles vont & viennent pendant quelque temps , jusqu'à ce qu'elles aient repris leur première situation ou qu'elles aient cédé à l'air ; car si on les alonge un peu trop , elles perdent leur ressort & se flétrissent. *Malpighi* a remarqué que ces lames étoient composées de plusieurs pièces posées par écailles , comme sont les trachées des insectes. Pour découvrir facilement les trachées , on n'a qu'à choisir , dans le printemps & dans l'été , des jets de rosier , de viorne , des tendrons de vigne , de tilleul , &c. on les trouvera tous remplis de trachées , pourvu qu'ils soient assez tendres pour pouvoir être cassés net ; car s'ils se tordent , on ne pourra découvrir les trachées. Rien n'est si aisé que de faire ces observations. Il est vraisemblable que les trachées sont des vaisseaux destinés à contenir de l'air , & il y a beaucoup d'apparence qu'ils servent à faciliter le mouvement de la sève , & à la rendre plus fluide. Ces tubes ont plus de diamètre que tous les autres vaisseaux des plantes qui se remarquent dans le bois ou l'écorce ; ils sont plus grands dans les racines qu'au tronc , & paroissent enfermés dans des fibres particulières en tuyau.

L'existence des trachées dans les plantes , quoique démontrée par *Malpighi & Grew* , est révoquée en doute par plusieurs Physiciens. MM. *Triumphetti & Walter* , entr'autres , ont prétendu que ces trachées ne différoient point des vaisseaux des plantes. Cette diffension a engagé *M. Reichel* à faire quelques expériences : il s'est servi d'une forte décoction de bois de Brésil qui , comme on le fait , est d'un rouge assez vif. Il y a trempé successivement différens individus végétans , & il a remarqué que la liqueur rouge ne montoit pas dans les tuyaux de la plante indifféremment , mais seulement dans ceux que les Botanistes , partisans des trachées , reconnoissoient être de cette espèce ; d'où il conclut qu'en effet les plantes ont des trachées , & que ce sont elles que *Malpighi & Grew* ont décrites comme des organes propres à pomper & à chasser continuellement l'air , c'est-à-dire , qui sont dans une inspiration & une expiration continuelles. *M. Bonnet* dit que les branches & les feuilles qui végètent , pompent avec avidité la liqueur colorée qu'on leur présente. Ce Physicien a exposé dans un Ouvrage intitulé *Recherches sur l'usage des feuilles* , les conséquences intéressantes qui découlent de ce nouveau genre d'expériences relativement à

l'histoire de la végétation : on voit qu'il y a dans les vaisseaux de la plante qui végete , un jeu secret qui est le principe caché des mouvemens de la seve.

TRAINÉE. Ce mot se dit des plantes qui , comme le fraisier , jettent d'elles-mêmes d'un côté & d'autre des traînées ou de longs filets qui ont des nœuds , & qui alongent leur chevelu en terre & deviennent autant de nouveaux pieds.

TUNIQUES. Ce sont les différentes peaux d'un oignon qui sont emboîtées les unes dans les autres.

VELU. On dit le velu d'une plante , pour désigner les especes de poils qui tapissent sa surface. Les poils , dont les feuilles sont revêtues ou parsemées , sont les vaisseaux excrétoires de ces mêmes feuilles ; les étamines sont , dit *Tournefort* , les vaisseaux excrétoires des fleurs. *M. Guettard* a étendu , plus que personne n'avoit fait avant lui , ses observations sur ces poils qu'il appelle *glandes*. Voyez ci-dessus l'article *Glandes*.

VIVES RACINES : voyez à l'article *Racine*.

VRILLES : voyez ci-dessus *Mains*.

UTRICULES. Ce sont de petites outres ou des sacs de figure ovale ; percés par les deux bouts , couchés à la file , bouche contre bouche , comme des grains de chapelet , rangés par tas les uns sur les autres , & s'étendant horizontalement depuis l'écorce extérieure , au travers des autres écorces & du bois , en plusieurs endroits jusqu'à la moëlle. Ces vaisseaux sont ordinairement pleins de seve ; ils occupent les espaces ou mailles ouvertes qui se trouvent entre les fibres longitudinales du bois.

Cet exposé des plantes , tout succinct qu'il est , suffit pour faire connoître de quelle étendue est l'étude des végétaux ; car un Botaniste doit considérer la graine , ses enveloppes , la pulpe ou les lobes , la plantule , les feuilles féminales , le bois , ses différentes écorces , son aubier : il doit savoir ce que c'est que les nœuds , les boutons , les boutures , les provins , les traînées ; connoître la nature & les effets des utricules , des trachées ; de quelle maniere se fait la circulation de la seve , son raffinage ; quel est l'usage des racines , du chevelu , des fibres du bois , des feuilles , des fleurs , & leurs caractères ; distinguer celles qui sont mâles d'avec les femelles , les rampantes d'avec les pivotantes ; enfin être en état de faire de solides observations botanico-

météorologiques : tels sont en général les objets principaux que le Botaniste doit connoître. On trouvera l'explication de tous ces termes dans le Vocabulaire qui précède, & aux articles principaux cités par renvoi : voyez aussi l'article *Botanique* de ce Dictionnaire.

Tableau alphabétique des plantes usuelles, ou des principales propriétés des Plantes en Médecine, extrait des dictées de Botanique, faites au Jardin Royal de Paris, par M. BERNARD DE JUSSIEU.

Plantes alexiteres, alexipharmques & corroboratives.

On comprend sous ces différens noms les plantes qui, employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abattues, raniment la circulation du sang, en réveillant l'action des solides & atténuant les fluides. Ces plantes ont une odeur forte & pénétrante, ce qui prouve qu'elles contiennent beaucoup de parties spiritueuses volatiles : on les associe aux purgatives, lorsqu'il s'agit de soutenir les forces & de faire évacuer. La plus grande partie des alexiteres détruisent l'effet des morsures vénimeuses & des poisons coagulans, par leur vertu incisive ; ce qui les avoit fait nommer anciennement *alexipharmques*.

Les plantes alexiteres & corroboratives sont les baies de genievre, les semences de persil, de l'ammi, du carvi, de chardon béni, le *chamædris*, le *scordium*, les feuilles de sauge ; les fleurs de sureau, de *galega*, de fouci ; les racines d'angélique, d'anthora, de carline, de dictame blanc, de gentiane, de meum, d'impéatoire, d'énule campane, de pétafite, de scorfonere, de doronic, d'*asclepias*, de raisin, de renard, & l'écorce d'orange.

On ordonne ces plantes dans les syncopes qui proviennent d'un sang épais, dans les fièvres malignes, dans les mélancolies, lorsque le pouls est languissant : elles sont dangereuses dans les cas où, quoique les forces soient abattues, le sang est raréfié, comme dans le *choleramorbis*, & lorsqu'il se fait quelque évacuation critique, parce qu'on doit craindre d'exalter des liqueurs qui ont déjà trop de mouvement.

Plantes anti-épileptiques.

Les anti-épileptiques sont celles qu'on emploie préféablement dans les maladies convulsives & épileptiques.

Les sources de ces dérangemens dans l'économie animale sont infinies & très-différentes : elles viennent du mauvais état des fluides & des solides. Tout ce qu'on peut attendre des anti-épileptiques, c'est de corriger l'état des fluides, de diminuer la viscosité & la grossièreté des parties du sang & de la lymphe, de changer la mauvaise qualité du chyle, qui par son mélange dans le sang pourroit engorger les vaisseaux du cerveau, & par-là occasionner des convulsions ou des rechûtes fréquentes d'épilepsie. Les anti-épileptiques ne peuvent être employées heureusement que dans les cas d'épilepsie ou de convulsions entretenues par l'état du sang, qui occasionne ordinairement ce qu'on appelle *vapeurs hystériques & hypocondriaques*.

Les anti-épileptiques ne peuvent être d'aucun usage, lorsque les convulsions sont occasionnées par la mauvaise conformation du crâne, par quelque vaisseau ossifié, ou quelques vaisseaux variqueux, ou par d'autres causes qui occasionnent quelque compression inégale sur la substance médullaire du cerveau & l'origine des nerfs.

Les especes d'anti-épileptiques sont le grateron, le caille-lait, le muguet, la digitale, la pivoine, l'orvale, le gui de chêne, la fraxinelle, la grande & petite valeriane, la mâche, le tilleul & la croifette.

Plantes anti-scorbutiques.

Les plantes anti-scorbutiques sont celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le scorbut. Le sang que l'on tire aux scorbutiques est dissous, noir, grumelé & grossier; la partie séreuse est d'un goût salé & âcre : on peut inférer que cette maladie dépend de la grossièreté & de l'épaississement des molécules du sang, trop dégagées & noyées dans une sérosité âcre.

Les plantes que l'expérience a fait reconnoître spécifiques pour le scorbut, tendent à corriger ces vices. Les unes sont diurétiques, chaudes, très-apéritives, d'un goût piquant & âcre; les autres d'un goût aigrelet & acide; les autres enfin astringentes & balsamiques. Les premières divisent les molécules grossières du sang; les secondes qui sont acides rapprochent les principes du sang trop dégagés; enfin les dernières, qui sont astringentes & balsamiques, corrigent les impressions que la lymphe salée & âcre a pu faire. Le mélange & la quantité des anti-scorbutiques sont indiqués par la nature des symptômes du scorbut.

Les plantes anti-scorbutiques sont le cochléaria, les creffons, la capucine,

capucine , le bécabunga , la berle , la nummulaire , la fumeterre , l'oseille , la pimprenelle , la passe-rage , la moutarde , le pastel , les fruits de citron , de limon , de grenade , la semence d'ancolie , &c.

Les Chimistes se sont appliqués depuis long-temps à rechercher quelle peut être la nature du principe âcre & volatil des *plantes anti-scorbutiques*. Le sentiment le plus général a été que c'étoit une matiere alkaline volatile , & l'on se fondoit principalement sur ce que la graine de *sinapi* (moutarde) qui est du nombre des végétaux anti-scorbutiques , fait une forte d'effervescence avec l'acide végétal. *Cartheuser* a regardé au contraire ce principe volatil comme de nature acide. Cette substance âcre & volatile des plantes anti-scorbutiques & soumises à la distillation , ne fait aucune effervescence ni avec les acides , ni avec les alkalis , & ne change point sensiblement la couleur bleue des végétaux. Enfin *M. Baumé* a constaté la nature de ce principe : il avoit déjà observé que la simple décoction des plantes dont il est question , avoit la propriété de noircir l'argent comme les matieres phlogistiques ; tout le portoit à conclure que les plantes anti-scorbutiques contenoient un principe phlogistique & sulfureux. Des expériences faites avec soin lui en ont démontré la certitude. Parmi les plantes anti-scorbutiques il y en a de très-aqueuses , telles que le *cochléaria* & le *beccabunga* ; il a pris de préférence les racines de *raifort sauvage* , il les a coupées par tranches , ensuite pilées dans un mortier de marbre ; il a procédé à la distillation , au bain-marie dans un alambic d'étain ; il y avoit versé six livres d'esprit-de-vin très-rectifié. Il en a obtenu une liqueur tellement chargée du principe âcre & volatil , qu'à peine put-il en supporter l'odeur vive & pénétrante. Au bout de six mois cette liqueur a perdu successivement sa force : c'étoit à mesure qu'il se déposoit des cristaux qui , par l'essai qu'il en a fait , se sont trouvés être de beau soufre en aiguilles , d'une très-belle couleur citrine.

Plantes anti-vénériennes.

Les plantes anti-vénériennes sont celles qui détruisent le virus vérolique. Il y a lieu de penser que dans cette maladie c'est la lymphe seule qui est altérée ; car le sang des personnes attaquées de ces maladies , est vermeil & très-beau. Les plantes apéritives ordinaires peuvent bien lever les obstructions causées par un sang épais & visqueux ; mais

il faut des apéritifs dont les parties soient extrêmement fines , développées , & assez dures pour dégluer la lympe & pénétrer les voies de la dernière circulation.

Les plantes anti-vénériennes ne sont pas aussi efficaces que le *mercure* ; elles ne réussissent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le temps de faire un grand progrès : on peut cependant encore les employer comme des secours utiles , lorsque le virus vérolique s'est engagé dans la masse du sang , & que le mal est invétéré.

Les plantes anti-vénériennes sont le safran , le buis , le genévrier , la false-pareille , l'*agnus-castus* , l'aigremoine , l'aunée ou *enula campana* , le gayac & le sassafras.

M. *Kalm* , de l'Académie Royale de Suede , & qui a voyagé chez les Sauvages de l'Amérique , qui sont fort sujets aux maladies vénériennes , prétend que ces peuples ont des secrets beaucoup plus sûrs & moins dangereux que les frictions & préparations mercurielles dont on a coutume de faire usage pour la guérison de ces maux. M. *Kalm* a découvert ce remède végétal que ces peuples cachoient aux Européens ; ils emploient la racine de la cardinale bleue ; c'est le *rapontium Americanum flore dilute caruleo* de Tournefort , dont on prend la décoction en breuvage & en topique. On desseche les ulcères avec la racine pulvérisée de la benoite de rivière , *caryophyllata aquatica nutante flore*. Souvent on joint à la tisane la racine de la *renoncule de Virginie*.

Plantes anti-vermineuses.

Les plantes anti-vermineuses ou vermifuges détruisent la matière vermineuse & chassent les vers. Le corps humain est sujet à des vers qui se logent ordinairement dans l'œsophage , l'estomac & les intestins. Ils dévorent les alimens , gâtent & corrompent le chyle , & sont un obstacle à la digestion.

Les autres parties du corps servent aussi quelquefois de demeure & de nourriture aux vers ; les sinus du nez , le conduit interne & externe de l'oreille , les dents cariées , contiennent quelquefois des vers : on en a trouvé aussi dans le péricarde , dans la substance du foie & des reins.

Les vers qui attaquent l'œsophage , l'estomac & les intestins , sont de quatre sortes ; les *vers longs* , le *ver solitaire* , les *vers ascarides* & les

vers cucurbitains, ainsi nommés de leur ressemblance avec la semence de courge : voyez l'Histoire Naturelle de ces especes de vers, chacun à leurs mots particuliers.

Les remedes que l'on emploie pour détruire les vers & chasser la matiere vermineuse, sont de trois especes : ou bien ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & émétiques ; ou bien ils rétablissent les digestions, tels sont les stomachiques & les amers ; d'autres enfin agissent sur les vers directement, & les font périr.

Les purgatifs & les émétiques chassent les vers par les premieres voies ; les stomachiques & amers corrigent le caractère de la matiere vermineuse : ils empêchent le développement des œufs ; & les vers déjà éclos ne trouvant plus la même nourriture, s'affoiblissent & périssent peu à peu. Les remedes qui détruisent les vers & les attaquent directement, sont les huiles, qui, par leurs parties branchues rameuses, bouchent les trachées, organes de la respiration des vers, & les font périr ; enfin il y a des remedes qui détruisent la tiffure des parties des vers, comme le mercure & ses préparations, le kermès minéral ; ces remedes tirés des minéraux sont bien plus puissans que ceux tirés des végétaux.

Les *anti-vermineuses purgatives* sont les fleurs & les feuilles de pêchers, la gratiolo.

Les *anti-vermineuses ameres stomachiques*, sont la fantoline, la tanésie, la verveine, le *scordium*, la scabieuse, la petite centaurée, la fumeterre, la fabine, les racines de fougere, la fraxinelle & les gouffes d'ail.

Enfin les *anti-vermineuses huileuses*, sont l'huile d'olive, d'amande douce, & généralement toutes les huiles qui ne sont pas caustiques.

Plantes apéritives.

Les plantes apéritives sont celles qui facilitent le cours des liqueurs ; & débouchent l'orifice des vaisseaux obstrués. Lorsque les plantes apéritives produisent leur action, le sang circule avec plus vitesse, l'action & la réaction des fluides sur les solides sont augmentées : il est donc prudent de faire précéder les saignées & les purgations à l'usage des apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs, & afin d'éviter les suites fâcheuses qu'exciteroit le gonflement.

Il y a beaucoup de plantes rapportées dans d'autres classes , qui sont en même temps apéritives ; telles sont les purgatives , la plupart des sudorifiques , les diurétiques chaudes & les emménagogues.

Les apéritives sont d'un très-grand usage en Médecine , parce qu'il y a quantité des maladies entretenues par la lenteur & la viscosité des humeurs : elles sont très-utiles dans la disposition à l'hydropisie , les menaces d'apoplexie , les palpitations de cœur , &c. On doit bien se garder de les employer dans les cas d'inflammation , dans les tempéramens vifs & secs , à moins d'avoir calmé la fougue des humeurs par l'usage des délayans , des bains , &c. C'est aussi pour prévenir l'inflammation des viscères engorgés , qu'on ordonne les apéritives en grand lavage , en tisane & en décoction , & qu'on coupe l'infusion de ces plantes avec le lait.

On fait continuer l'usage des apéritives pendant plusieurs jours , & des mois entiers , parce que ce n'est que par un long usage de ces remèdes , que l'on vient à bout de résoudre les obstructions.

Le regne végétal ne fournit pas des apéritifs aussi puissans que ceux qu'on retire du regne minéral , comme du fer , du mercure. Les apéritifs que les végétaux fournissent sont , la *saxifrage* , la *chélidoine* ou *éclairc* , la *scrophulaire* , la *filipendule* & la semence d'*ancolie*.

Plantes apophlegmatissantes.

Voyez ci-dessous , *Plantes masticatories.*

Plantes assoupissantes.

Les plantes assoupissantes , appelées autrement *narcotiques* ou *hypnotiques* , procurent le sommeil , calment les irritations & appaisent les douleurs. L'effet des assoupissantes est une espèce d'ivresse , & ne diffère pas beaucoup de celui qui suit l'excès des liqueurs spiritueuses ; aussi abondent-elles en parties très-volatiles. Les narcotiques procurent le sommeil & appaisent les douleurs , parce qu'elles donnent lieu au sang qui s'amasse dans les vaisseaux capillaires , de comprimer le cerveau & les nerfs : or il est d'expérience que lorsque les nerfs sont comprimés par la tension , la partie dans laquelle ils se répandent , devient insensible.

Il arrive presque toujours que le sommeil , procuré par les narcotiques ;

est précédé d'agitations , & accompagné d'une petite fièvre & de rêveries fatigantes ; en sorte que c'est plutôt une ivresse qu'un sommeil doux & tranquille. Les narcotiques ne doivent être employées qu'avec prudence & ménagement : prudence pour distinguer le cas , & ménagement pour la dose. Si la compression du cerveau & des nerfs est trop considérable , cet état ne diffère pas de celui de l'apoplexie ; ainsi les narcotiques sont pernicieux aux personnes d'un tempérament sanguin. L'abus des narcotiques est ordinairement suivi d'hydropisie , de tremblemens , engourdissemens , perte de mémoire , stupidité. Il est à propos de corriger la plupart des narcotiques par quelque drogue convenable. Presque toutes les plantes narcotiques , prises à une certaine dose , sont de vrais poisons. Les principales substances végétales somnifères sont la graine de jusquiame , les fleurs de coquelicot , les têtes de pavot blanc & leur suc , qu'on appelle *opium* , l'écorce de la racine de mandragore , les feuilles & fruits de la morelle , & le suc de la pomme épineuse.

On applique aussi ces espèces de plantes à l'extérieur pour calmer les douleurs des parties , parce que leurs parties volatiles raréfient le sang , qui alors comprime les fibrilles nerveuses ; & le commerce de la partie avec le cerveau étant interrompu , la douleur cesse.

Plantes astringentes.

Les plantes astringentes sont celles qui , prises intérieurement ou appliquées extérieurement , arrêtent le cours immodéré des liqueurs , & font resserrer les fibres : elles arrêtent le cours immodéré des fluides en les coagulant : car la plupart de ces plantes caillent le lait ; elles resserrent les fibres vraisemblablement en absorbant l'humidité & desséchant les fibres , qui pour lors se roidissent : ces plantes sont donc utiles pour arrêter les pertes & les hémorragies , pour diminuer les sécrétions & excrétions trop abondantes , comme sont les dévoiemens , le flux immodéré de salive , d'urine , les pertes blanches , les sueurs : elles sont propres dans le relâchement de plusieurs parties , le gonflement des amygdales , & enfin toutes les fois qu'il est nécessaire de donner plus de ressort aux solides & plus de consistance aux liqueurs. Leur usage seroit dangereux dans le cas d'inflammation formée , d'engorgemens & obstructions. Les espèces d'astringentes sont les fleurs de

roses de provins , de grenade , les feuilles de pervenche , de plantain ; de bourse à pasteur , d'argentine , d'ortie , de vigne ; les racines de bistorte , de tormentille , de quinte-feuille ; le mouron , le gratte-cu , les fruits de cyprès , de néflier , de cornouiller , de fumac ; les pepins de raisin , les semences d'oseille , de patience , de tabouret , du *sophia* ; la noix de galle , l'écorce de chêne , & les différentes mouffes d'arbres.

Plantes béchiques.

Les plantes béchiques appaisent la toux , & facilitent la sécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale qui fournit les crachats : on les appelle aussi *pectorales* & *expectorantes*.

Les parois intérieures de la trachée - artère & des bronches sont parsemées de glandes qui filtrent sans cesse une humeur lymphatique destinée à lubrifier toutes ces parties. Pour que l'air entre facilement dans le poumon , qu'il en parcoure sans peine les plus petits détours , & qu'il dilate les cellules pulmonaires , il faut que cette humeur ne soit ni trop épaisse , ni trop visqueuse , ni trop fluide & acrimonieuse. Lorsque l'entrée de l'air dans les bronches & dans les vésicules devient difficile , la circulation du sang dans le tissu du poumon est gênée , la respiration est extrêmement embarrassée ; ce qui excite sur ce viscère un sentiment de pesanteur , produit la toux & l'asthme.

On distingue deux sortes de béchiques , dont les unes divisent & atténuent la lymphe , & facilitent l'expectoration : on les nomme *béchiques chaudes* ou *fondantes* : les béchiques , au contraire , qui adoucissent l'humeur acrimonieuse , sont nommées *béchiques froides* ou *incrassantes*.

Les béchiques chaudes , sont pour la plupart , des plantes de la classe des apéritives ; mais on a choisi celles dont l'action est la plus douce & qui n'excitent pas beaucoup de rarefence dans le sang. Ces plantes agissent en général sur le sang , sur la lymphe , & en particulier sur le poumon : elles incisent l'humeur lente & grossière , & soulagent dans la toux , dans les catarrhes , dans l'asthme : elles ne sont pas toutes de la même force ; il y en a qui fondent & atténuent puissamment , d'autres sont moins vives , & leur action tient le milieu.

On emploie les *béchiques fondantes majeures* dans l'asthme humide & dans les fluxions catarrhales ; les *moyennes* sont mises en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poumon. Les *béchiques fondantes*

foibles ne font , à proprement parler , que des délayantes ; car elles caufent fort peu d'agitation dans la mafle du fang : ainfi on peut les donner dans les inflammations du poumon.

Les *efpeces de béchiques pectorales chaudes*, font l'iris ou flambe ordinaire, l'iris de Florence, l'origan, le marube blanc, l'hyfope, le pouliot, le ferpolet, le *chenopodium ambrofoïdes*, la camphrée (*camphorata*), le meum, l'aunée.

Les moyennes font le chou rouge, le navet, le roffolis, le lierre terrestre, l'*aſter pratensis*, le tuſſilage, le vélar, l'ortie grieche, le pied de chat : les véroniques ne font que des délayantes.

Les *béchiques froides & incraſſantes* font des plantes qui donnent plus de confiſtance aux fluides, & émouſſent les parties âcres & irritantes.

L'ufage des béchiques froides & incraſſantes eſt très-utile dans la phthiſie commençante, dans les crachemens de fang, dans l'aſthme catarreux & convulſif, dans les toux violentes & opiniâtres.

Les principales font la pulmonaire, la bugloſe, la bourrache, la guimauve, la grande confoude, la régliffe ; les fleurs de mauve, de nénuphar, de violette, de coquelicot, de lys blanc ; les graines de lin, de pavot blanc ; les piſtaches, les amandes douces, les dattes, les figes, les febeſtes, les jujubes, les raiſins secs, l'orge & l'avoine.

Plantes carminatives.

On appelle *plantes carminatives* celles qui diſſipent les vents contenus dans l'eſtomac & les inteſtins. Lorſqu'il ſe fait de mauvaiſes digeſtions, l'air qui ſe ſépare des aliments que nous prenons, au lieu de ſe répandre uniformément dans toute l'étendue de la matiere chyleuſe, ſe ramafſe en bulles : ſes bulles ſe raréſient par la chaleur du lieu ; & l'on fait qu'une très-petite quantité d'air raréſié, occupe un très-grand volume : ce qui diſtend les parois des inteſtins, & occaſionne des douleurs.

Il faut remédier à ces inconvéniens, rétablir les digeſtions, diſſiper, diviſer & atténuer les matieres viſqueuſes & tenaces, afin que l'air puiſſe ſ'en dégager ; & c'eſt l'effet que produiſent les carminatives.

L'action des ſtomachiques ne differe pas de celle des carminatives. Comme ces plantes échauffent beaucoup, on doit prendre garde de les donner dans les diſpoſitions inflammatoires, lorſque le tempérament des malades eſt viſ & ſec, & ſur-tout dans le ſpaſme ou

la contraction des intestins. Les carminatives qu'on doit employer alors, doivent être du genre des spasmodiques, hystériques & narcotiques.

Les plantes carminatives ont un goût fort piquant, amer & aromatique : elles échauffent la bouche étant simplement mâchées, & sont propres à réveiller la force contractive des fibres.

Les carminatives sont, l'absynthe des jardins, la menthe frisée, le thym, le serpolet, la camomille romaine, les baies de laurier; les quatre semences chaudes, savoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin; les semences d'anet & de coriandre; les racines de *meum*, de carline, d'*acorus verus*, seu *calamus aromaticus*.

Plantes céphaliques.

Les plantes céphaliques sont communément employées pour remédier aux affections de la tête.

L'idée de céphalique semble désigner un remède approprié & spécifique pour les maladies de la tête, comme s'il y avoit une sympathie établie entre les médicamens & les différentes parties du corps humain affectées : cependant l'action des plantes céphaliques est générale sur les fluides & sur les solides. Ce que nous disons des céphaliques doit s'entendre aussi des anti-épileptiques, des cordiales, des hépatiques & des spléniques.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiales alexipharmiques & des emménagoges : elles tiennent le milieu. Leur action se soutient plus long-temps que celle des alexipharmiques, parce que leurs parties volatiles ne se dégagent que peu à peu : ces plantes, par leurs parties volatiles sont propres à pénétrer les vaisseaux du cerveau, & à y accélérer la circulation.

Comme les plantes céphaliques échauffent & raréfient le sang, on ne doit point les mettre en usage, que l'on n'ait fait précéder les remèdes généraux, ni les donner dans les maladies de tête occasionnées par rarefence ou la pléthore du sang : elles conviennent dans les affections hystériques.

Les céphaliques sont la bétoine, la mélisse, la primevère, la lavande; la marjolaine, le thym, l'hysope, le serpolet, le romarin, le pouliot, le stœchas, la sauge, la giroflée jaune, & généralement toutes les plantes qui ont un goût & une odeur aromatiques.

Plantes cordiales.

On peut appliquer aux plantes cordiales ce que nous avons dit des plantes céphaliques : elles reveillent les oscillations des solides, & raniment la circulation en donnant de la fluidité au sang.

Les cordiales & les alexipharmques ne different pas beaucoup, si ce n'est que l'action des cordiales est plus prompte, parce que les parties volatiles s'en dégagent plus aisément.

L'effet des cordiales doit être très-prompt : il faut qu'elles raniment les forces sur-le-champ. Les plantes cordiales sont la mélisse, le romarin, l'agripaume, le muguet ; les quatre fleurs cordiales, de violette, de rose, de buglose & de giroflée jaune.

Plantes corroboratives.

Voyez ci-dessus *Plantes alexiteres.*

Plantes détensives.

Voyez ci-après *Plantes vulnérables.*

Plantes diaphorétiques.

Voyez ci-après *Plantes sudorifiques.*

Plantes diurétiques.

Les plantes diurétiques provoquent la sécrétion de l'urine ; c'est par la voie des reins que le sang se dépouille de sa férosité superflue : cette férosité entraîne avec elle les parties salines, tartareuses, qu'elles tient en dissolution. On distingue les diurétiques en diurétiques chaudes & en diurétiques froides : les premières augmentent le mouvement des fluides & des solides, & les autres, au contraire, en diminuent le mouvement.

Les diurétiques chaudes atténuent la masse du sang, en dégageant la férosité, divisent les matières visqueuses, tartareuses : elles occasionnent par-là une évacuation abondante d'urine. Ces plantes sont quelquefois l'effet des sudorifiques ; & les sudorifiques deviennent quelquefois diurétiques, suivant le plus ou le moins de liberté des tuyaux sécrétoires des reins & de la peau. Les diurétiques chaudes sont propres dans les obstructions & embarras des viscères, dans les hydropisies, mais elle n'ont pas toutes une égale efficacité.

Comme les diurétiques occasionnent beaucoup de raréfaction dans les humeurs, elles ne conviennent point dans la rarefscence du sang, & dans la pléthore.

Les *diurétiques chaudes* sont en très-grand nombre On met dans cette classe l'absinthe, la fumeterre, le houblon, la scorfonere, la gaude, le chardon roland, les baies de genievre; les quatre semences chaudes majeures, favoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin, les quatre semences chaudes mineures, favoir l'ammi, le *fium aromaticum*, le persil & la carotte.

Les cinq racines apéritives majeures sont, l'ache, l'asperge, le fenouil, le persil & le petit houx; les cinq racines apéritives mineures sont, le câprier, le chardon roland, le chien-dent, l'arête-bœuf & la garance.

Les *diurétiques froides* provoquent une secrétion abondante d'urine, par une mécanique toute contraire à celle des diurétiques chaudes: elles conviennent dans les grandes féchereffes, dans les soifs brûlantes, les fievres ardentes, lorsqu'il y a inflammation dans les visceres.

Les especes de diurétiques froides, sont, l'oseille, la laitue, le pourpier, la pimprenelle, la guimauve, le fraisier, le nénuphar; les cinq capillaires, favoir, la scolopendre, le capillaire de Montpellier, le costéral, le politric & la fauve-vie; les quatre semences froides majeures sont celles de citrouille, de melon, de concombre & de courge; les quatre semences froides mineures sont celles de chicorée, d'endive, de laitue & de pourpier: les limons & les grenades, & tous les fruits aigrelets, peuvent être mis au nombre des médicamens diurétiques froids.

Plantes emménagogues.

Les plantes qui procurent le flux menstruel ou font couler les regles, sont nommées *emménagogues*. L'impulsion du sang sur les vaisseaux de la matrice, est la cause qui détermine l'écoulement des regles. Lorsque le sang devient trop épais & trop visqueux, il se fait une obstruction dans les vaisseaux de la matrice, ce qui occasionne la suppression de ces écoulemens périodiques si nécessaires pour la santé des femmes, & par lesquels la nature se dégage de cet état de pléthore, occasionné chez elles par des secrétions & par la transpiration moins abondantes que dans l'homme: effet dépendant de la constitution de leur corps, qui est plus molle & plus lâche.

Les emménagogues provoquent les regles, en corrigeant l'épaississement & la viscosité du sang, levant les obstructions & embarras de la matrice, & réveillant les oscillations des fibres. Ces plantes agissent de la même manière que les apéritives : elles sont encore hystériques, & soulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, soit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cause.

On doit éviter de faire usage des emménagogues lorsqu'il y a inflammation ou disposition inflammatoire, & que le sang est extrêmement échauffé & raréfié.

Les plantes emménagogues sont, l'armoïse, la tanaïse, la matricaire, le dictame blanc, celui de Crete, la mélisse, la cataire, le pouliot, le romarin, la rue, l'absinthe, l'aristoloche, le safran, le fouci, les cinq racines apéritives; la sabine est très-vive, & même un peu corrosive, ce qui est cause qu'on ne l'emploie que très-rarement & avec précaution.

Plantes émollientes.

Ces plantes, appliquées extérieurement, relâchent le tissu fibreux des parties, & appaisent la rareté des humeurs, en fournissant une humidité chargée d'un mucilage doux. L'usage des émollientes est assez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuses & prêtes à s'enflammer dans les violentes convulsions, dans les rhumatismes, avec des douleurs extrêmement vives, & occasionnées par un sang très-raréfié & acrimonieux.

On ne doit point les employer dans des dépôts qui ont pour cause le défaut de tension des parties solides, & l'épaississement des humeurs.

Les principales plantes émollientes sont, la branc-ursine, la guimauve, la mauve, la violette. La mercuriale, la poirée, l'arroche, le lis blanc, la linare, le lin, le mélilot, la camomille & le mille-pertuis sont des plantes émollientes, & en même temps toniques.

Plantes errhines, sternutatoires ou ptarmiques.

Ces plantes excitent une titillation & même une irritation vive sur la membrane pituitaire, qui provoque l'éternement & une sécrétion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

Les sternutatoires sont toutes âcres & irritantes par l'impression qu'elles font sur les nerfs olfactifs: elles excitent l'éternement, dégagent

le poumon & les cavités du nez des matieres qui y croupissent ; parce que l'air fort avec violence du poumon , & parcourt avec rapidité les anfractuosités du nez.

L'éternement est un mouvement convulsif qui ébranle puissamment le genre nerveux ; & tout le corps se ressent des secouffes dont l'éternement est accompagné. Les sternutatoires peuvent donc être employées utilement dans les affections soporeuses, dans l'apoplexie , dans les accouchemens laborieux & difficiles ; lorsque les forces du malade sont très-affoiblies ; enfin , l'évacuation abondante qui , par le moyen des sternutatoires , dégage la membrane pituitaire , prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroissances polypeuses , & procure une révulsion utile pour les parties voisines menacées ou attaquées de fluxions.

Les errhines les plus usitées sont, la bétouine, le tabac, le laurier-rose , le muguet , l'ellébore , l'iris , la saponaire , le *ptarmica* , le maronnier d'Inde , la coquelourde.

Plantes fébrifuges.

Par le moyen des plantes fébrifuges, on parvient à corriger le vice des liqueurs qui entretiennent les fievres d'accès ou intermittentes.

Les plantes fébrifuges sont , pour la plupart , d'un goût très-amer & astringent ; elles réchauffent l'estomac , réveillent l'appétit & hâtent la circulation des liqueurs ; elles divisent les molécules grossieres qui obstruoient les vaisseaux , diminuent la viscosité des fluides , & hâtent par conséquent, les oscillations des solides. Il est donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs , parce que l'impétuosité des liqueurs , dans le mouvement turbulent de la fievre, pourroit occasionner des dépôts très-fâcheux.

Les plantes fébrifuges sont , la grande & petite absinthe , la petite centauree , la germandrée ou petit chêne , le *scordium* , le chardon bénil , la verveine , la fumeterre , l'aunée , la gentiane , la benoîte , l'argentine , les semences du *talictrum* & du *cannabina* , la tormentille , la quinte-feuille , l'écorce du tamaris , du frêne , du cerisier sauvage , la noix de galle , & sur-tout l'écorce du quinquina , qui est le meilleur & le plus puissant de tous les fébrifuges.

Plantes hépatiques & spléniques.

Ces especes de plantes sont mises en usage pour débobstruer le foie

& la rate , & pour y rétablir la liberté de la circulation : ces plantes agissent en général sur toute la masse du sang ; ce sont des apéritives. Mais parmi ces plantes , les unes sont plus ou moins actives ; on fait usage de celles qui agissent le plus puissamment pour désobstruer le foie , & des apéritives plus foibles pour désobstruer la rate , dans laquelle le sang est toujours moins épais que dans le foie.

Les hépatiques sont les apéritives les plus marquées , telles que la petite absinthe , l'aigremoine , la fumeterre , la scolopendre , le fraiser , la pimprenelle , la petite centaurée , la chicorée sauvage , la racine d'oseille , les capillaires , les cinq racines apéritives.

Les spléniques sont des apéritives plus foibles , telles que l'ortie blanche , le genêt , le frêne , le pêcher , les farnens de vigne , &c.

Plantes incarnatives.

Voyez ci-après à l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes masticatories.

Les masticatories provoquent une sécrétion abondante de salive : on les nomme aussi *apophlegmatiques* , parce qu'elles évacuent le phlegme.

Le mercure est le seul remède qui , pris intérieurement , excite la salivation ; au lieu que ces plantes , pour agir , ne demandent qu'à être mâchées ou simplement retenues dans la bouche. Leur faveur est fort piquante , & excite ordinairement dans la bouche une grande chaleur ; ainsi ces plantes divisent , fondent la salive épaissie , & produisent des contractions vives qui réveillent le ressort des solides.

Les masticatories sont donc propres pour calmer les maux de dents , qui dépendent du séjour de la lymphe & de la salive dans la bouche , pour nettoyer la bouche des scorbutiques , & pour raffermir les gencives relâchées : elles conviennent aussi dans les menaces de paralysie sur la langue , de l'extinction de voix , lorsque la salive viciée & épaissie ramollit le tissu des fibres & le met hors d'état de se contracter suffisamment , pour mouvoir la langue & le larynx.

Les masticatories conviennent aussi dans les affections catarreuses & pituiteuses , dans les vertiges , foibleesses de mémoire , affections soporeuses , fluxions sur les yeux , sur les joues & sur les oreilles. La raison en est , que comme elles font évacuer beaucoup de sérosité des glandes

de la bouche , & qu'il y a une correspondance intime entre toutes les parties de la tête , celles-ci se dégagent aussi : c'est dans ce sens que l'on peut prendre ce que disent les Anciens , qu'elles purgent les humeurs du cerveau.

Les especes de masticatoires sont les racines de camomille , de *ptamica* (plante à éternuer) , les feuilles & branches du *leucanthemum Canariense pyrethri sapore* , les feuilles de tabac , de moutarde , les feuilles & racines du *cochlearia folio cubitali* , la racine de pyrethre & de gingembre.

Plantes maturatives.

Voyez ci-après l'article *Plantes vulnérables*.

Plantes narcotiques.

Voyez ci-dessus *Plantes assoupissantes*.

Plantes ophtalmiques , otalgiques & odontalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux , les oreilles & les dents , ne sont pas essentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps , & demandent les mêmes secours. Mais à cause de la délicatesse de ces organes , sur-tout de l'œil & des oreilles , on a fait choix de certains remedes , dont l'effet est plus modéré.

Ainsi les *plantes ophtalmiques* ou propres aux maladies des yeux , sont l'euphrase , la chélideine , le fenouil , la verveine , la pabelle , le bluet , le lis blanc , les roses rouges ou de provins , l'iris de Florence , le sceau de Salomon , la racine vierge , l'herbe aux puces , le mouron rouge , la graine de coing.

Les *otalgiques* ou les plantes propres pour les maux d'oreilles ; sont l'absinthe , la rue , le marrube blanc , la matricaire , le *peucedanum* , la semence d'anis , le mélilot , la bétouine , la morelle , le millepertuis.

Les plantes *odontalgiques* ou usitées pour les maux de dents , sont les assoupissantes , les légères astringentes , les antiscorbutiques & les détersives : voyez ces divers articles.

Plantes purgatives.

Les plantes purgatives font évacuer par en bas les matieres qui croupissent dans l'estomac & dans les intestins ; elles agissent en divisant

& rendant plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies , & en irritant les membranes intérieures de l'estomac & des intestins.

Les parties des plantes purgatives passent dans le sang en une certaine quantité , l'agitent , le divisent , le raréfient. La preuve que les purgatives pénètrent dans la masse du sang , c'est que le lait des Nourrices qui ont pris médecine , purge les enfans qu'elles allaitent. *Voyez à l'article LAIT.*

L'usage des purgatifs est très-étendu dans la Médecine , puisque la plupart des maladies sont causées ou entretenues par les crudités des premieres voies qui , par leur mélange dans le sang , y produisent de très-grands changemens. Les purgatifs évacuent non-seulement les matieres nuisibles des premieres voies , mais elles rétablissent & augmentent la secretion du suc stomacal , intestinal & pancréatique : elles réveillent par conséquent les digestions , dégagent les premieres voies , débarrassent les visceres du bas-ventre , procurent des révolutions utiles , soulagent la tête , rendent aux humeurs leur fluidité , & enfin diminuent considérablement le volume des liqueurs , ce qui démontre leur utilité immense & les avantages qu'on en retire dans presque toutes les maladies , ce qui prouve aussi la nécessité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages , leur effet devient très-pernicieux , & quelquefois même mortel , lorsqu'on les emploie à contre-temps. Lorsqu'il n'y a rien dans l'estomac qui demande à être évacué , ils agissent immédiatement sur les fibres nerveuses , passent avec promptitude dans le sang qu'ils dissolvent & qu'ils privent de ce qu'il a de plus fluide , de plus séreux , de plus balsamique , ce qui occasionne ces accidens terribles qui suivent les superpurgations.

Les Médecins divisent les purgatifs en trois especes , à raison de l'énergie avec laquelle ils agissent ; savoir , en *purgatifs minoratifs* , en *médiocres* ou *moyens* , & en *violens* ou *drastiques*.

Les *plantes purgatives minoratives* sont celles dont l'action est la plus douce : elle détrempe , ramollissent & n'irritent que légèrement les fibres de l'estomac. Il convient de les employer lorsqu'il faut purger sans échauffer , & qu'il est nécessaire d'entretenir la liberté du ventre , comme dans les constipations , les chaleurs & sécheresses d'entrailles. On

ne doit purger les personnes mélancoliques , atrabilaires & hypocondriaques , qu'avec ces fortes de purgatifs , parce qu'il est dangereux d'échauffer le sang de ces personnes , qui est déjà tout en feu. Dans les inflammations du poumon & des viscères du bas ventre , lorsqu'il est nécessaire de purger , on doit choisir les minoratifs , comme aussi dans le *cholera-morbus* , & dans les cours de ventre dyssentériques.

Les plantes purgatives minoratives sont la poirée , le chou , le polygale , la cuscute , le bagueaudier , le petit lin des prés , les racines de polypode , de patience , de *talictrum* des prés , de racine vierge , les fleurs de pêcher & de roses pâles , les semences de carthame & de violette.

Les *plantes purgatives médiocres* sont employées dans les fièvres malignes , putrides , & dans les intermittentes causées par la saburre des premières voies , & entretenues par le transport qui s'en fait dans la masse du sang , dans les rhumatismes , hydropisies , dans les menaces de léthargie. Ces purgatifs ne conviendroient point dans les inflammations internes.

Les purgatives moyennes sont les feuilles du *periploca Monspeliaca* , du pêcher , du prunier , les racines de phytolacca , de la belle de nuit & d'hermodacte.

Les *plantes purgatives majeures & violentes* se distinguent de toutes les autres par la violence avec laquelle elles agissent : leur effet est plus lent , mais elles sont plus sujettes à causer des superpurgations , à purger jusqu'au sang , à enflammer les membranes des intestins. On ne doit avoir recours à ces fortes de purgatives , que dans les circonstances où les autres purgatifs seroient de nul effet , & lorsqu'on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux : elles sont utiles lorsqu'on veut vider puissamment les sérosités , comme dans les affections du cerveau , dans les paralysies , hydropisies.

Les espèces de purgatives majeures sont les tithyinales , l'épurga , la gratiote , le chou marin , le liseron , le concombre sauvage , le cabaret , la coloquinte , l'ellébore noir , les iris , la couleuvrée , l'aloès , l'écorce de *frangula* , de sureau , d'yeble , de roses musquées.

Plantes rafraîchissantes.

Les plantes rafraîchissantes temperent la chaleur , diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs , & donnent de la souplesse aux fibres.

On distingue trois sortes de plantes rafraîchissantes , les *délayantes*, les *incrassantes* & les *coagulantes* ; les premières fournissent abondamment un suc aqueux & fort doux , propre à suppléer au défaut de férosité , & elles relâchent , par ce suc aqueux , les fibres trop tendues , & leur rendent leur souplesse. Ces plantes sont indiquées dans les tempéramens secs , vifs & bilieux ; dans les chaleurs d'entrailles , les sécheresses de gorge , de poitrine , les fièvres ardentes , les cas d'inflammation. Les rafraîchissantes délayantes sont la laitue , le pourpier & les fleurs de violette.

Les plantes rafraîchissantes & coagulantes se distinguent par un suc aigrelet & acide : elles conviennent dans le *cholera morbus* , les dévoiemens & dans les cas de dissolution de la masse du sang. Ces plantes sont , l'orpin , la joubarbe , l'oseille , l'*alleluia* , le limon , le citron , les grenades , les groseilles , les fraises , les cerises , les fruits de l'airelle.

Les plantes rafraîchissantes & incrassantes contiennent beaucoup de parties mucilagineuses , propres à envelopper les parties âcres & salines : elles sont utiles dans le flux immodéré d'urines , le crachement de sang , la toux excitée par une pituite âcre , l'épuisement , le marasme , la fièvre lente , l'appauvrissement du sang. L'usage continu des incrassantes affoibliroit trop l'estomac , c'est pourquoi on y joint les stomachiques. Les rafraîchissantes incrassantes sont , le nénuphar , le séneçon , le laitron , la dent de lion , le mouron aux petits oiseaux , la semence de l'herbe aux puces , les racines de mauve , de guimauve , de grande consoude , l'orge , l'avoine , le seigle ; les quatre semences froides majeures , qui sont celles de citrouille , de concombre , de courge , de melon ; & les quatre mineures , qui sont , celles de laitue , de pourpier , de chicorée & d'endive.

Plantes salivaires.

Voyez ci-dessus *Plantes masticatories.*

Plantes spléniques.

Voyez ci-dessus à l'article *Plantes hépatiques.*

Plantes sternutatoires.

Voyez ci-dessus *Plantes errhines.*

Plantes stomachiques.

Les plantes stomachiques excitent la douce chaleur nécessaire pour la digestion , & réveillent l'oscillation des fibres de l'estomac : elles sont pour la plupart d'un goût amer , âcre , aromatique , piquant ; elles font exprimer des glandes de l'estomac , une plus grande quantité de suc stomacal , qui doit être employé à la digestion. Comme les mauvaises digestions sont aussi quelquefois occasionnées par la raréfaction des humeurs , par la rigidité des fibres , ou par une légère inflammation des membranes de ce viscere , les stomachiques dans ce cas-là seroient dangereuses ; ainsi il faut bien distinguer les différentes causes du dérangement de l'estomac , pour n'avoir recours aux stomachiques que dans le cas où elles conviennent.

Les stomachiques sont , l'absinthe , le baume des jardins , la camomille romaine , la petite centaurée , la germandrée , la véronique , la chicorée sauvage , la fariette , l'angélique , les racines d'aunée , de gentiane , d'acorus , les graines de genievre & de coriandre.

Plantes sudorifiques.

Les plantes sudorifiques sont celles qui provoquent la sueur ; les diaphorétiques , celles qui excitent l'insensible transpiration.

Il s'échappe continuellement par les pores de la peau une humeur sous la forme d'une vapeur imperceptible , c'est l'insensible transpiration. La matiere de la transpiration & de la sueur est la sérosité du sang chargée des parties les plus ténues & les plus broyées de la lymphe : cette sérosité est nécessaire pour entretenir la fluidité , & il est essentiel qu'elle ne s'échappe ni trop , ni trop peu.

L'évacuation qui se fait par ce moyen est la plus considérable du corps humain , & elle excède toutes les autres évacuations sensibles : les expériences de *Sanctorius* , de *M. Dodart* , de *M. Keil* , le prouvent d'une manière incontestable. Lorsque cette transpiration se trouve diminuée ou arrêtée , il en résulte plusieurs maladies. Les plantes que l'on nomme *sudorifiques* & *diaphorétiques* , sont propres à rétablir cette transpiration , ou à exciter la sueur.

On doit être très-circonspect dans l'administration des sudorifiques , parce qu'ils peuvent quelquefois produire deux effets contraires ; savoir la trop grande dissolution ou le trop grand épaisissement du sang,

suivant la disposition du malade ; ainsi les sudorifiques & les diaphorétiques , qui sont d'un si grand secours , font un fort mauvais effet lorsqu'on les donne mal-à-propos , sur-tout au commencement des maladies aiguës , elles ne font qu'augmenter la raréfaction du sang & allumer la fièvre ; on doit éviter de les donner lorsqu'il y a pléthore. La sueur est la voie que prend ordinairement la nature , comme la plus simple , la plus prompte & la plus avantageuse pour se débarrasser : on voit les maladies se terminer le plus souvent par les sueurs ; quoique la nature travaille de son côté à surmonter les obstacles qui la gênent dans ses opérations , comme elle ne peut pas quelquefois y parvenir elle seule , on l'aide par le moyen des sudorifiques. Si les canaux sécrétoires des reins sont plus libres que ceux de la peau , la sérosité , séparée par l'action des sudorifiques se portera où elle trouvera moins de résistance , & la sécrétion de l'urine sera plus abondante.

Les sudorifiques & diaphorétiques sont , le chardon béni , la scabieuse , la germandrée , la bourrache , la buglose , le *scordium* , la bardane , le gratteron , la saponaire.

Plantes vésicatoires.

Ces especes de plantes font élever sur la peau de petites vessies transparentes , pleines de sérosité ; effets qu'elles produisent par leur âcreté corrosive qui déchire les petits vaisseaux lymphatiques. On applique ces plantes sur des parties saines & entières pour ébranler le genre nerveux dans les affections soporeuses , & pour donner issue & détourner une humeur qui se jette sur quelque partie importante.

Les vésicatoires sont , l'ail , l'*arum* ou pied de veau , la thymélée , la moutarde & le figuier.

Plantes vomitives.

Les plantes vomitives font évacuer , par la bouche , les matières contenues dans l'estomac : elles produisent cet effet en irritant les houppes nerveuses de la membrane de l'estomac ; mais elles ne deviennent quelquefois que purgatives , & les *purgatives* deviennent vomitives , suivant que leurs parties se dégagent plus ou moins vite , & font plus d'impression sur l'estomac & sur les intestins.

L'usage des vomitifs est très-fréquent en Médecine , parce qu'il n'y a pas de voie plus prompte & plus sûre que le vomissement , pour

chasser au plutôt les matieres qui séjournent dans l'estomac, qui gâtent & interrompent la digestion, & qui pourroient, si on leur donnoit le temps de pénétrer, altérer la masse du sang, & donner naissance à des maladies très-dangereuses.

Par le moyen des vomitifs, on guérit les diarrhées & les dyffenteries causées & entretenues par des indigestions. Comme elles ébranlent tout le genre nerveux, à raison de la sympathie qui regne entre tous les nerfs, on sent qu'ils sont très-utiles dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'apoplexie, d'épilepsie, de paralysie & d'engourdissement.

Comme les vomitifs agitent beaucoup la masse du sang, il est de la prudence de faire précéder la saignée à leur usage, pour peu qu'on craigne quelque dépôt sur quelque viscere. On doit éviter d'employer les vomitifs, lorsque les forces du malade sont abattues, ainsi que dans la phthisie, dans le crachement de sang, dans les inflammations considérables des visceres, & lorsque le malade est sujet à des hernies.

Les plantes vomitives sont les feuilles de cabaret, la gratiole, les pignons d'Inde, le ricin, le médicinier d'Espagne, les tithymales, la thymelée, la digitale, l'ellébore blanc, le fuc des feuilles de violettes, les baies de nielle, de houx, la graine d'épurgé, d'arroche, de genêt, de l'ipécacuanha.

Plantes vulnéraires.

Les plantes vulnéraires sont celles que l'expérience a fait connoître utiles pour la guérison des plaies, & pour conduire les abcès à cicatrice. Les bons effets qu'elles ont produits, appliquées extérieurement sur les contusions, plaies, abcès & ulcères, ont déterminé à les faire prendre intérieurement, lorsqu'on a lieu de craindre une suppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'usage intérieur de celles qui ne sont ni caustiques, ni âcres, ni capables de raréfier trop la masse du sang. Nous parlerons, d'après le savant M. Bernard de Jussieu, des vulnéraires pris intérieurement; nous parlerons ensuite des vulnéraires appliqués extérieurement.

Les différens états des plaies & ulcères demandent des secours variés & proportionnés: ces secours sont désignés sous le nom général de *vulnéraires*; cependant en examinant les plantes vulnéraires chacune

en particulier, on reconnoîtra qu'elles different par leurs vertus & leur efficacité, que les unes sont *balsamiques*, *anodines*, *incrassantes*, d'autres *astringentes*, d'autres *résolutives*.

Les *incrassantes vulnéraires* sont la paquerette, la piloselle, la pulmonaire, la racine de la grande confoude.

Les *adouçissantes légèrement résolutives* sont la verge dorée, la bugle, la brunelle & la véronique.

Les *astringentes* sont la fanicle, la mille-feuille, la pervenche, le plantain, la reine des prés, l'herbe à Robert, l'aigremoine, l'orpin, &c.

Les *balsamiques détersives* sont le mille-pertuis, la toute-faine, le lierre terrestre.

Enfin les plantes *vulnéraires résolutives*, *aromatiques* & *sudorifiques* sont l'orvale ou sclarée, le dictame de Crete, la scabieuse, les racines d'aristoloche, de fougere & de gentiane.

On donne ces vulnéraires séparément ou plusieurs ensemble, suivant les différentes indications & les vues qu'on se propose. On appelle *falltranchs* le mélange des plantes vulnéraires. Voyez FALL-TRANCHS.

Les différentes vertus des plantes qui les composent, se modifient & se temperent les unes les autres. Les cas où on doit employer les *falltranchs* sont les chûtes, les coups, les étonnemens, lorsque le corps a été froissé, meurtri, dans la phthisie commençante, dans les longs dévoiemens, & en général toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'âcreté du sang & de la lympe.

On donne les *falltranchs* à la dose d'une pincée pour quatre onces d'eau chaude dans laquelle on les fait infuser en forme de thé : on ajoute même quelquefois à cette infusion une égale quantité de lait pour la rendre plus adoucissante & moins échauffante.

Plantes vulnéraires employées à l'extérieur.

On s'est imaginé que les plantes vulnéraires mêlées toutes ensemble & infusées ou distillées, fourniroient un remede qui rempliroit toutes les indications qu'on pourroit avoir dans le pansement des plaies ; mais on n'a eu, à proprement parler, qu'un remede résolutif, qui est très-bon à la vérité, puisque ces eaux vulnéraires ou d'arquebusade sont très-propres à résister à la coagulation des liqueurs, à soutenir l'oscillation des fibres, à prévenir la gangrene & en arrêter

le progrès ; ce qui est nécessaire dans bien des circonstances : mais elles ne fatissent pas dans tous les cas aux différentes indications : c'est pourquoi nous allons parler des effets des plantes vulnérables que l'on doit employer suivant les différens cas.

Plantes vulnérables maturatives.

Les deux voies par lesquelles la nature cherche à se débarrasser dans les plaies & dans les dépôts , sont la résolution & la suppuration. Les plantes maturatives procurent une grande suppuration : elles aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour se délivrer du poids importun du sang & des humeurs qui croupissent dans quelques parties , & qui n'obéissent plus à la loi générale de la circulation.

La suppuration étant la voie la plus avantageuse à la nature après la résolution , l'usage des maturatives est assez fréquent pour rappeler la suppuration des plaies , tumeurs & contusions qui doivent suppurer nécessairement.

Les maturatives sont les plantes émoullientes , l'oseille , le lis blanc , les oignons , les figes grasses , &c.

Plantes vulnérables détersives.

Ces plantes procurent l'évacuation du pus , nétoient les plaies & les ulcères du pus qui y séjourne , & en corrigent la mauvaise qualité.

Il y a deux espèces de plantes détersives , les *atténuantes* & les *anodines*.

Les *détersives anodines* calment les oscillations trop vives des vaisseaux ; donnent plus de consistance au pus , & en corrigent l'âcreté. Toutes ces plantes sont de la classe des anodines qui sont émoullientes & assoupissantes. *Voyez ces articles.*

Les *détersives atténuantes* ou *résolutives* réveillent les oscillations des vaisseaux , divisent & atténuent les humeurs , & corrigent la lenteur & la viscosité du pus. Ces espèces de plantes sont la plupart des vulnérables résolutives , le mille-pertuis , l'absinthe , le lierre terrestre , le chardon hémorrhoidal , l'année , la fougère & les feuilles d'aloés.

Plantes vulnérables incarnatives.

Ce sont celles qui favorisent la régénération des nouvelles chairs : elles facilitent le prolongement des vaisseaux ; elles font évacuer le

pus, donnent de la souplesse aux vaisseaux. Ces plantes sont les détersives vulnéraires & les légèrement astringentes.

Les vulnéraires astringentes sont propres à cicatrifier les plaies.

PLANTE A JAUNIR ; voyez l'article GLAITERON.

PLANTES ANIMALES : voyez aux articles CORALLINE, CORAIL & ZOOPHYTE.

PLANTE BRITANNIQUE : voyez à l'article PATIENCE.

PLANTES CAPILLAIRES, sont celles qui n'ont point de tiges principales, & qui portent leur semence sur le dos de leurs feuilles ; leurs racines sont garnies de fibres très-chevelues : telles sont la fougere, le polypode, la langue de cerf, l'osmonde, la fauve-vie, le ceterac & les capillaires des boutiques. L'Amérique est féconde en plantes capillaires : le Pere Plumier en a fait une excellente histoire, qu'il a intitulée , *Histoire des fougères*.

PLANTE-ÉPONGE : voyez ÉPONGE DE RIVIERE.

PLANTES MARINES. On donne ce nom à celles qui végètent dans la mer, comme les *algues*, & toutes ces plantes appellées *varec*, *fucus*, *goemon*, *herbe flottante*, &c. On appelle *plantes maritimes* celles qui croissent sur le bord des mers.

Des Naturalistes donnent aussi le nom de *fausses plantes marines*, aux diverses productions à polypier, connues sous le nom de *litophytes*, de *madrépores*, d'*éponges*, d'*alcyons*, de *corallines à collier* & de *coraux*. Ils divisent ces substances en plantes molles ou flexibles, en demi-pierreuses & en pierreuses : voyez ce que nous avons dit de ces productions aux articles CORAIL, MADREPORE & CORALLINES.

A l'égard des véritables plantes marines, nous en avons parlé à l'article *Fucus*. On aime à voir dans les cabinets ces sortes de corps végétaux, ils y figurent très-bien dans des cadres & sous verre ; elles ressemblent à de petits arbres qui plaisent par la finesse, la multitude, l'élégance, le coloris de leurs rameaux. Presque toutes les mers abondent en ces sortes de plantes ; la difficulté est de les obtenir bien étendues, en quoi consiste leur beauté & leur conservation. M. Mauduit dit qu'on y parvient par le procédé suivant. Prenez une feuille de papier, enduisez-la de vernis des deux côtés ; mettez-vous en chape, nagez vers un rocher couvert de fucus, faites-vous amarrer ; plongez dans l'eau votre feuille de papier, ou encore mieux de carton verni, détachez des fucus sans les tirer de l'eau, plongez votre

carton verni sous le fucus, agitez doucement le carton, le mouvement de l'eau étendra la plante en tous sens aussi bien qu'elle le puisse être; enlevez alors doucement le carton & la plante qui est étalée dessus; laissez le tout bien sécher à l'air, contraignez avec des épingles les plus fortes nervures qui pourroient prendre de faux plis en se retirant. Quand la plante fera sèche, elle demeurera très-bien étendue, ne pourra plus changer, & on pourra la transporter ainsi entre les feuillets d'un livre: si vous voulez faire encore mieux, & qu'il ne reste sur vos plantes marines ni limon, ni sel, apportez-les chez vous dans de l'eau douce, & les en retirez sur le carton verni de la manière qui est indiquée ci-dessus.

PLANTES MÉDIASTINES. Nom donné aux *litophytes*: voyez ce mot à la suite de l'article CORALLINES.

PLANTES PARASITES, sont des espèces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes sur lesquelles elles s'attachent. Ces plantes parasites sont le *gui*, la *cuscute*, l'*orobanche*, l'*hipocyste*, la *clandestine*, l'*orobanchoïde*.

On peut donner le nom de *plantes parasites souterraines* à celles qui sont simplement adhérentes par le bas de leur tige aux racines de la plante nourricière; d'autres s'y attachent encore par le moyen des mamelons. Ces plantes parasites souterraines, telles que l'*orobanche*, l'*hipocyste*, la *clandestine*, sont d'une substance épaisse, dure, cassante & comme écailleuse; elles passent la plus grande partie de leur vie sous terre, & on ne peut voir sans surprise que ces tiges restent en terre toutes formées jusqu'au temps où la fleur doit paroître. Ces plantes peuvent donc être regardées comme tenant le milieu entre celles qui sont toujours hors de terre, & celles qui, comme les *truffes* & la *mort du safran*, s'y tiennent continuellement cachées. Quelqu'éloignées que soient quelquefois les tiges de l'*orobanche rameuse* de la plante nourricière, on peut toujours observer qu'elle y tient par communication. Ces plantes parasites ne peuvent qu'altérer la plante nourricière à laquelle elles s'attachent, en lui enlevant ses sucs.

L'*orobanche rameuse* se multiplie, sur-tout avec tant de facilité dans les chenevrières, qu'elle ne peut manquer d'altérer beaucoup le chanvre. M. Guettard propose, pour diminuer ce mal, de le partager en mêlant avec le chanvre quelques autres plantes, sur lesquelles les plantes parasites s'attacheroient aussi; l'expérience apprendroit quelles plantes il faudroit

faudroit choisir, afin de tirer parti de cette nouvelle plante qui occuperoit la place du chanvre. On remarque que les plantes parasites ne sont point bornées à la nourriture d'une seule espèce : *Porobanche rameuse* ne se plaît pas mieux sur le *chanvre*, que sur la *vesce*, le *caille-lait*, le *petit houx*, le *chardon roland*, le *petit glouteron* & autres. Voyez ORO-BANCHE.

Plantes fausses parasites.

M. *Guettard*, dans un des Mémoires de l'Académie pour l'année 1756, nous apprend à connoître les *fausses parasites*.

Les fausses parasites sont, selon cet Auteur, les *champignons*, les *lichens*, les plantes grimpantes, comme le *lierre*, la *vigne de Canada*. Les *champignons* ne viennent sur les arbres que dans les endroits où ces mêmes arbres ont été attaqués de quelques-unes de ces maladies qui leur causent des ulcères: ils vivent du terreau très-fin que la destruction du bois y a formé, & peut-être aussi de l'humidité qui en suinte, mais c'est toujours sans leur faire aucun tort par eux-mêmes, bien différens en cela des *vraies parasites*, qui sont elles-mêmes aux arbres des blessures par lesquelles elles introduisent leurs suçoirs qui leur servent à absorber la sève. Les filets des *lichens* ne servent qu'à les fixer aux corps sur lesquels ils s'attachent: nous disons sur les corps, car on en trouve sur des pierres, des rochers, des tuiles, même sur des vases vernissés, qui certainement ne peuvent leur fournir aucun suc propre à les faire vivre. Il faut donc que ces plantes qui n'ont aucunes racines qui puissent les faire vivre, soient, comme le *varec*, composées de vésicules qui ne se communiquent point ensemble, & ne se nourrissent que de l'humidité qu'elles absorbent. Parmi les *lichens* il y en a une espèce dont l'attache est des plus singulieres. Ce lichen tient aux arbres par ses feuilles, qui s'y appliquent si exactement, qu'elles y font l'effet d'un cuir mouillé sur un corps poli; il grave en quelque sorte son empreinte sur l'écorce, qui prend à cet endroit moins d'épaisseur que dans les autres. Les *mousses* qui diffèrent des *lichens*, & que l'on a pris pour de *vraies parasites*, ne sont réellement que de *fausses parasites*; la preuve en est, qu'elles ne pénètrent point l'écorce des arbres, qu'elles subsistent sur les rochers; en un mot, comme toutes les *fausses parasites*, elles ne vivent que de l'humidité de l'air & des eaux qu'elles trouvent ramassées sur les corps qu'elles recouvrent; mais elles ne tirent rien

de ces mêmes corps pour leur nourriture. Le *lierre* & la *vigne de Canada* s'attachent aux arbres par une multitude de petits rameaux ; mais ces rameaux ne tirent point le suc de l'arbre , & ne servent à la plante qu'à se coller pour se soutenir. Suivant *Malpighi* , il découle de ces petits rameaux une espece de térébenthine dont la viscosité les fait adhérer aux différens corps. Toujours est-il certain que *M. Guettard* n'a observé ni ventouses , ni suçoirs , rien en un mot qui puisse caractériser un organe propre à s'introduire dans les arbres & à pomper la sève : la preuve que ces plantes ne tirent point leur nourriture des arbres , c'est qu'elles périssent aussi-tôt qu'on intercepte la communication entre le tronc & la racine qui est dans la terre.

Quoi qu'il en soit , toutes ces *fausses parasites* font du tort aux arbres , parce qu'elles retiennent l'eau des pluies & l'humidité de l'air sur l'écorce , plus long-temps qu'il ne seroit nécessaire ; ce qui peut leur occasionner une pourriture & une carie qui à la fin deviendroient funestes à l'arbre.

PLANTES VENIMEUSES. Nous ne connoissons pas tous nos ennemis du regne végétal : la ciguë , l'œnanthe , le doronic à racine de scorpion , la belladonna , le redoul , le laurier cerise & rose , la jusquiame , la pomme épineuse , le napel , les tithymales , le manioc , voilà les plantes qu'il nous intéresse de connoître , afin de les éviter : ce n'est pas qu'elles ne puissent fournir des remèdes d'autant plus efficaces qu'elles sont plus dangereuses ; mais on ne les connoît pas assez de ce côté-là. Au reste ces sortes de poisons ne diffèrent souvent des remèdes que par la dose , ou par la manière de les appliquer. L'opium , la feuille de laurier rose , les amandes amères en fournissent des exemples.

PLANTE-VER , nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe ; son nom Chinois est *hia-tsao-tom-tchom* , ce qui signifie *plante en été* & *ver en hiver*. Qu'on se figure une chenille d'une consistance dure dont la dépouille est exactement adaptée par la queue , précisément à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie , lorsqu'il s'est métamorphosé , de manière que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine ; & l'on aura l'idée de la merveille superstitieuse des Chinois & de beaucoup d'Européens. *M. de Réaumur* s'est assuré de la vérité de ce fait. *M. Nédham* , ce grand Observateur

microscopique de la nature , sans rejeter l'hypothèse de M. de Réaumur , auroit voulu qu'on eût examiné ces deux corps à la pointe précise de leur union ; & qu'on vérifiât ce qu'on suppose seulement , l'existence positive de cette espece de glu , dont la chenille a soin , dit-on , peut-être d'enduire le bout de la racine à laquelle elle s'attache. *Mémoire de l'Académie des Sciences* , 1726 ; & *Encyclopédie*. Voyez maintenant l'article MOUCHE-VÉGÉTANTE.

PLAQUEMINIER ou PIAQUEMINIER , *guaiacana*. Grand arbre étranger dont on distingue deux especes. La premiere a une écorce mince , ridée & rouille : son bois est d'un gris bleuâtre ; ses feuilles sont alternes & semblables à celles du noyer , verdâtres en dessus , blanchâtres en dessous & d'une saveur amere ; ses fleurs sont en godets , & succédés de fruits mous , de la grosseur & de la couleur d'une prune sauvage , d'un goût doux , agréable. Les graines que contiennent ces fruits sont arrondies & cartilagineuses. La deuxieme espece de plaquemnier a les feuilles plus étroites , les fleurs plus petites , mais non succédées de fruits : l'une & l'autre espece croissent principalement en Afrique ; M. de Tournefort dit en avoir vu un vieux pied portant du fruit , aux environs de Poissy , près Paris. M. Duhamel ajoute qu'un Normand , établi à la Louisiane , a fait du cidre avec le fruit du plaquemnier : on en fait aussi des galettes astringentes , propres dans les dyffenteries & les hémorragies.

PLATANE , *platanus*. On connoît deux especes de platanes , celui du Levant & celui de Virginie : tous les autres qu'on nous donne pour especes , ne sont que des variétés de ces deux-là. Le *platane du Levant* , autrement le *platane oriental* ou d'Afrique , *platanus orientalis verus* , PARK. étoit la *main découpée* des Anciens , nommée ainsi par la figure de ses feuilles qui sont plus profondément découpées & moins grandes que celles du *platane d'Occident* , autrement appelé *platane de Virginie* , *platane de la Louisiane* , *platanus occidentalis* , PARK. L'écorce de celui-ci est fine & fort verte ; celle du platane d'Orient est blanchâtre. On prétend qu'on doit préférer pour les plantations celui d'Occident. Le platane d'Orient , à feuilles d'érables , porte des feuilles souvent déchiquetées en trois ou en cinq. Les platanes sont des arbres à fleurs en chatons. Par la culture , ils deviennent très-beaux aujourd'hui en Europe. M. de Buffon en a planté dans ses jardins de Montbart en Bourgogne , & ils nous ont paru très-bien réussir. Les fleurs mâles

& les fleurs femelles viennent sur le même arbre. Les fleurs mâles sont formées par de petits tuyaux frangés, qui donnent naissance à des étamines assez longues : comme ces tuyaux partent tous d'une origine assez commune, ils forment tous ensemble une boule ou un globe. Les fleurs femelles sont en forme de tuyaux qui contiennent un pistil, dont la base devient une semence qui est comme enchâssée dans la houppe de poils : ces semences sont attachées à un noyau rond & dur ; elles forment par leur assemblage des boules colorées qui deviennent assez grosses, & disposées en grappes pendantes qui font un assez bel effet : ces boules restent suspendues aux arbres, même pendant l'hiver : c'est pour lors qu'elles se brisent d'elles-mêmes, & le duvet qui environne les semences, leur sert comme d'ailes souvent pour les porter bien loin au gré du vent. Les feuilles de platane sont posées alternativement sur les branches fermes, larges, découpées en cinq parties, plus ou moins profondément, & à-peu près comme celles de la vigne, c'est-à-dire, en main ; à l'insertion des feuilles sur les branches, il y a presque toujours deux especes de folioles ou especes de stipules en forme de couronne. Les feuilles des diverses especes de platanes, sont fermes comme du parchemin : elles sont rarement endommagées par les insectes ; elles conservent leur verdure jusqu'aux premières gelées, & tout le feuillage exhale une odeur balsamique, douce & agréable : ainsi ces arbres sont propres à être mis dans les bosquets d'automne. On peut les multiplier de graines, de boutures, de branches couchées & même par les racines.

Les platanes ont de singulier, dit M. *Duhamel*, qu'ils se dépouillent de leur écorce : elle se détache de l'arbre par grandes plaques larges comme la main, & d'un quart de ligne d'épaisseur. Nous avons dit que l'écorce est de différente couleur dans chaque variété de cet arbre ; mais elle est toujours lisse à tout âge.

Ces arbres sont grands, droits, & propres à faire de belles avenues & de grandes saies dans les parcs ; ils ne fournissent pas de branches à la base ; mais ils forment une tête extrêmement touffue. Les branches sont un peu courbées à l'endroit de leur insertion sur la tige. L'écorce des jeunes branches est d'un bleu purpurin. On en voit quelquefois d'une grosseur extraordinaire. *PLINE au Chapitre I, Livre 12 de son Histoire Naturelle*, parle de deux platanes, dont l'un avoit plus de quatre-vingts pieds de diamètre, & dans la cavité duquel *Mucianus*

ſoupa & coucha avec vingt-une perſonnes; dans l'autre le Prince *Caius*, petit-fils d'*Auguſte*, ſoupa avec quinze perſonnes environnées de toute ſa fuite. Le Pere *Ange* de Saint-Joſeph dit auſſi avoir vu près d'Iſpahan, un platane ſur les branches duquel on avoit conſtruit une eſpece de tente ſous laquelle il pouvoit entrer cinquante perſonnes. Les platanes ſe plaiſent ſingulièrément dans les lieux fort humides; ces arbres y font des progrès étonnans. Le bois de platane d'Occident peut être comparé à ceux du hêtre & du chêne, pour ſa qualité; d'ailleurs il eſt jaunâtre, uni, dur & ſans fil. Le platane eſt, après le cedre, l'arbre le plus vanté de l'antiquité. Poètes, Orateurs, Hiſtoriens, Naturaliſtes, Voyageurs, tous ont célébré cet arbre. On a vu les Romains prendre plaiſir à le faire arroſer avec du vin. On lit dans l'Encyclopédie, que quand cet arbre fut apporté en France, les plus grands Seigneurs faiſoient un ſi grand cas de ſon ombre, qu'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient ſ'y reposer. En Perſe, & ſur-tout à Iſpahan, on le cultive dans les jardins & dans les rues, dans l'intention de détruire toute eſpece de contagion.

PLATINE, *platina*, eſt le nom d'une ſubſtance métallique nouvellement connue en Europe, & qu'on a découverte depuis peu dans l'Amérique Eſpagneſe, dans le Bailliage de Choco au Pérou, où elle eſt appellée *la platina del pinto* (petit argent du Pinto) on l'y appelle auſſi *juan blanca* (ou or blanc), parce qu'elle eſt brillante, couleur d'argent, d'un tiſſu grenu, mais ferré, griſe dans ſes fractures, & préſentant des triangles ou plans à côtés inégaux: elle eſt très-compacte, ſuſceptible de poli; elle a la force & la dureté du fer; elle n'eſt aucunement attirable à l'aimant; elle a la peſanteur ſpécifique & la fixité de l'or. On ſoupçonne que la platine, expoſée long-temps au feu, augmente un peu de poids: toujours eſt-il certain qu'elle eſt inaltérable à l'air, au feu de verrerie, à l'eau & à tous les acides, excepté l'eau régale; elle eſt peu malléable, peu ductile & cependant amalgamable; enfin, elle contient vingt karats de fin par once: tout concourt juſqu'ici à faire regarder la platine, ſinon comme une eſpece d'or aigre, au moins comme un nouveau métal, peut-être même comme un *troiſième métal parfait*. Plusieurs Métallurgiſtes ont d'abord cru, mais à tort, que c'étoit une eſpece de pierre des Incas: voyez ce mot.

M. *Marcgraſſ* a retiré de la platine, dans l'état où elle eſt apportée de l'Amérique, du mercure, du fer & de l'or: il reſte à ſavoir ſi ce

mélange métallique est naturel ou artificiel : car l'on n'est pas encore bien instruit si cette substance est tirée de sa miniere sous la même forme où nous la voyons , c'est-à-dire , en petits grains , d'un gris de fer ou d'émeril , mêlés de particules de sable & même d'or. Plusieurs croient que les Espagnols de l'Amérique ne nous envoient point la platine dans son état primitif , parce que les Espagnols ont seuls le secret de la fondre , dit-on , facilement , au moyen d'une très-petite quantité de soufre ou d'arsenic , & d'en faire des gardes d'épée , des boucles , des tabatieres & d'autres bijoux , des miroirs de télescopes , &c. Quelques-uns de leurs Artistes , connoissant mieux que nous les propriétés de la platine , avoient adulteré avec ce métal l'or en lingot & ouvragé. Cet alliage , qui ôte à l'or pur sa ductilité , sa ténacité , & qui le fait résister aux instrumens quand on veut le polir , ne pouvoit être distingué ni par la vue , ni par les épreuves ordinaires , puisque la platine résiste à toutes les especes d'essais docimastiques ; propriétés qui ont déterminé le Roi d'Espagne à en faire cesser l'exploitation , & à en faire fermer les mines , sur-tout celles de *Sancta-Fé* , peu distantes de Carthagene ; en un mot , défendre rigoureusement le commerce de ce métal : ordre qui rend la platine si rare aujourd'hui , même en Espagne , & ce qui nous ôte la facilité de tenter toutes les expériences nécessaires.

Cette espece de métal singulier , sur lequel les flux les plus puissans ; secondés de la plus grande violence du feu de bois & de charbon , n'ont point d'effet , entre cependant en fusion par parties & sans intermede , mais par le moyen d'une grande lentille de verre exposée aux rayons d'un soleil vif : la partie fondue est traitable sous le marteau ; cette expérience a été faite par MM. *Macquer* & *Baumé* , & se trouve dans un Mémoire lu par M. *Macquer* dans une séance publique de l'Académie des Sciences en 1758. Ces habiles Chimistes ont aussi fait voir , dans une de nos Conférences sur l'Histoire Naturelle , de la platine qu'ils avoient laminée.

La platine s'allie plus ou moins facilement avec tous les métaux connus , en les faisant fondre ensemble à poids égal : elle a la propriété d'endurcir les métaux , & de les roidir tous ; elle empêche le fer & le cuivre de se rouiller & de se ternir aussi facilement : mais elle diminue singulièrement la ductilité des métaux malléables. Ses effets sur les demi-métaux , quoique moins remarquables , méritent d'être connus :

elle augmente la dureté du zinc , ainsi que du régule d'antimoine , mais non celle du bismuth. Ses effets sur les métaux composés sont semblables à ceux qu'elle produit sur les métaux simples : elle rend le laiton blanc , dur , aigre , susceptible d'un beau poli , sans se ternir à l'air. C'est dans les Ouvrages de quelques Chimistes modernes qu'il faut puiser de plus amples notions sur la platine. La singularité de cette substance nouvelle exigeoit que nous en donnassions une légère idée : aussi voit-on déjà par cet exposé , que la platine occasionne des changemens remarquables à toutes les substances métalliques , tant dans leur couleur , que dans leur tissu & leur degré de dureté : toutes les substances métalliques , alliées à cette espèce de métal , n'en peuvent être séparées , sans être corrodées. Pour la platine , elle résiste complètement à la puissance destructive du plomb & du bismuth , ainsi qu'à la voracité de l'antimoine. La manière dont la platine se comporte dans toutes les expériences , lui est particulière. On remarque des singularités dans toutes ses propriétés : tout l'annonce comme une substance d'un ordre à part , même relativement aux substances les plus anomales ; elle jouit des prérogatives de l'or , & cependant l'eau régale qui la tient en dissolution , ne teint point les substances solides des animaux , & l'étain n'en tire aucune couleur pourpre comme de celle de l'or : peut-être que les Chimistes , qui n'ont pu encore exercer sur la platine tous les efforts de leur art , découvriront quelque jour sa nature & l'importance de son usage dans la société , sans craindre les abus qu'on pourroit en faire.

M. de Buffon dit , dans son *Introduction à l'Histoire des Minéraux* , que la platine n'est point une substance particulière , mais un alliage de deux métaux connus , l'or & le fer , & que dans cet alliage formé par la nature la quantité d'or domine sur celle du fer ; sa couleur est due au fer qui se trouve dans ce mélange , & qui est magnétique. La platine n'est peut-être que le *chumpi-aurifere*. Consultez maintenant notre *Minéralogie* , Tom. II.

PLATRE. Voyez GYPSE.

PLATUSE. Voyez à l'article PLIE.

PLÉIADE , est l'assemblage de six étoiles fort brillantes qu'on voit dans le cou de la constellation du taureau ; le vulgaire les appelle la *poussinière* : voyez CONSTELLATION.

PLEUREUR. Voyez SAI.

PLEURS. Les Cultivateurs se fervent de ce mot pour exprimer que la sève est en grand mouvement, & qu'étant trop abondante, elle est obligée de fortir. La force prodigieuse avec laquelle les pleurs de la vigne s'élevent avant l'épanouissement des boutons, indique assez que la puissance vitale du végétal ne réside pas uniquement dans les feuilles. Dans les animaux, les pleurs portent le nom de *larmes*; ils sont l'effet de toute violente émotion de l'ame, car on pleure d'admiration, de joie & de tristesse. *Voyez à l'article HOMME*. En Minéralogie, les pleurs de terre sont les eaux qui distillent goutte à goutte entre les terres & les rochers. *Voyez STALACTITES*.

PLIE ou PLYE, *passer levis aut plya*. Poisson de mer, plat, à nageoires molles : on en distingue deux especes, savoir, la grande & la petite qui est parsemée de taches jaunes ou rougeâtres, celle-ci est le *carrelet* : voyez ce mot.

La GRANDE PLIE ou PLANE ou PLATUSE, est de figure semblable au turbot, mais plus étroite & plus large que la sole. Ce poisson a les yeux sur la partie de dessus, qui est brune; ses nageoires font le tour de son corps; sa queue est large; de la tête jusqu'à la queue il a un trait un peu tortu par le milieu du corps; sa bouche est petite comme celle de la sole; elle est sans dents, & semblable intérieurement à celle du turbot. La plie entre dans les étangs de mer, quelquefois dans les rivières fangeuses. On en prend en quantité dans l'étang de Montpellier & dans la Loire : celles qui remontent les rivières, sont moins noires sur le dos & plus molles que celles qui ne sortent pas de la mer. On distingue très-bien la plie mâle d'avec la plie femelle, quoi qu'en disent certains Auteurs. On pêche beaucoup de ce poisson dans l'Océan : il se cache dans le sable & le limon; & quand la mer se retire, on le prend aisément. On voit en Flandres, sur-tout à Anvers & dans toute la Hollande, des especes de magasins de ces poissons desséchés, pour lesquels le peuple de ces contrées a beaucoup de goût. Ces poissons secs répandent cependant une odeur désagréable : mais ils excitent à boire; aussi le voit-on souvent le matin en manger sans pain comme du croquet. La chair de la plie est blanche, molle & nourrit beaucoup : elle est de bon suc, facile à digérer, & lâche un peu le ventre.

PLOMB, *plumbum*. C'est un métal mou & facile à fondre; il est très-pliant, très-tenace, & après le mercure, le moins solide, tant
des

des métaux , que des demi-métaux ; on peut le tailler , le laminer & le plier fans peine , excepté dans les climats où regne un degré de froid excessif : c'est aussi le moins sonore & le moins élastique des métaux. Le plomb rompu offre des prismes jusques dans ses plus petites parties ; sa couleur est d'un bleu blanchâtre , d'abord brillante , mais se ternissant facilement à l'air , à l'eau & au feu ; sa pesanteur est telle , qu'un pied cube de ce métal pese huit cents vingt-huit livres. Il entre très-promp-tement en fusion à un feu modéré ; il se calcine très-aisément , se vitrifie & facilite la fusion des terres ou pierres réfractaires. Il a aussi la propriété de vitrifier & de scorifier les autres métaux , excepté l'or & l'argent. Il s'amalgame plus aisément avec le mercure qu'avec l'étain , & s'allie avec tous les métaux , à l'exception du fer. On prétend que toutes les mines de plomb , & notamment celles dont les cubes sont à petits grains , contiennent de l'argent en plus ou moins grande quantité.

Le plomb se trouve en beaucoup de pays , & sur-tout en Angleterre , en France & en Allemagne ; il s'y rencontre dans toutes sortes de matrices accompagnées de fer , quelquefois de cuivre ou d'argent , ou de pyrites. Nous disons que les mines de plomb sont très-communes & très-répandues dans toutes les parties du monde : on les trouve ordinairement par filons suivis , qui sont plus riches à mesure qu'ils s'enfoncent plus profondément en terre ; cependant on en rencontre aussi par masses détachées , & leurs variétés sont nombreuses. Nous citerons ici les especes principales & les plus connues.

1°. Le PLOMB-VIERGE NATIF , *plumbum nativum* ; on en a trouvé en rameaux près de Schnéeberg ; en grains gros comme des pois , à Maffel en Silésie ; en masse irrégulière dans la mine de Pompéan près de Rennes.

2°. La GALENE OU MINE DE PLOMB TESSULAIRE , *galena tessulata* : c'est la mine de plomb la plus ordinaire. Quelques Naturalistes la nomment *mine de plomb à facettes* ; les Ouvriers & les Commerçans l'appellent *alquifoulx* : elle est ou à *grands cubes* , comme celle de Baudy , qui abonde en spath fusible , verdâtre ; ou à *petits cubes* , comme celle de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette espece de mine est brillante , bleuâtre , couleur d'acier recuit , très-pesante , cassante : elle abonde en soufre ; les Potiers de terre , qui s'en servent pour l'émail de leur poterie , l'appellent *verniss* : plus les cubes sont grands , plus la mine contient de

plomb ; mais plus ils font pèts & gris , & plus elle contient d'argent. Selon que ces cubes , qui font formés d'un assemblage feuilleté , se présentent , ils offrent des facettes tantôt grandes comme la mine de Poulavoine (*Poula-oven*) en Basse-Bretagne , & celle de Bleyberg , dans la Haute-Carinthie , tantôt petites comme celle de Moulins en Bourbonnois. On a découvert dans le Derby-shire une mine de plomb tessulaire en cristaux octaèdres comme l'alun , confondus en groupes avec de la galène à grands cubes , dont les angles sont tronqués.

3°. La GALÈNE DE PLOMB GRENELÉE , *galena granulata* : elle semble composée de particules semblables à un amas de limaille d'acier : ses grains adherent fortement les uns aux autres : plus ils sont petits & à grains d'acier , & plus la mine est riche en argent. Telle est celle de Pompéan , près de Rennes. La galène de plomb est quelquefois chatoyante , sur-tout celle à gros grains , parce que l'arrangement de ses parties est disposé de manière qu'elles font ombre les unes sur les autres , à mesure qu'on en examine les différentes surfaces. Lorsque la mine de plomb en cubes est remplie de terre ou de pierre , on la nomme *mine de galène* : on en trouve dans les montagnes de Genève , qui a le tissu de l'antimoine ou de l'asbeste. La mine de plomb que nous avons découverte dans l'un de nos voyages (en 1762), près de l'étang de Plouagat Châtelaudren en Basse-Bretagne , est aussi une galène grenelée , & à tissu d'antimoine , sur-tout près de son toit. Parmi celles où il se trouve des falbandes , il y a de petits cristaux très-durs de mine spathique de plomb ; celle qui est grenelée est riche en argent ; celle dont le tissu est strié , & en partie écailleux comme l'antimoine , contient beaucoup d'arsenic , & quelquefois un peu de soufre. Cette mine m'a paru mériter quelque attention ; & en effet , je fais que depuis ma découverte , adressée aux Ministres , Madame d'Anycan a obtenu du Conseil la concession du terrain où la mine est située : elle l'a fait exploiter , & les échantillons qu'elle nous a envoyés , nous ont paru annoncer une mine riche. Les nouveaux concessionnaires des mines de Châtelaudren nous ayant requis de nous transporter de nouveau auxdites mines , nous avons reconnu que les filons étoient réglés , se dirigeant vers onze heures un quart de la boussole du mineur , & le minéral contient depuis sept jusqu'à dix onces d'argent par quintal.

4°. La MINE DE PLOMB SULFUREUSE ET ARSENICALE , *minera plumbi mollior*. C'est le *bleyschweiff* des Allemands ; elle est commune en Saxe.

Cette mine est grasse & douce au toucher comme une galène ; elle est presque malléable , & ressemble intérieurement à du plomb-vierge. Elle est extérieurement jaunâtre : tantôt elle est écailleuse , & se fond facilement à la flamme d'une bougie ; alors elle est peu minéralisée & est très-riche en métal ; tantôt elle est striée & noirâtre , & se détruit pour la plus grande partie dans le feu : il ne faut pas la confondre avec la molybdene , dont elle a un peu le tissu. *Voyez* MOLYBDENE.

5°. La MINE DE PLOMB NOIRE CRISTALLISÉE, *plumbum nigrum crystallisatum*. Ses cristaux sont en prismes hexagones tronqués , à-peu-près cylindriques , friables , & quelquefois si tendres qu'on peut les couper avec le couteau. Nous en avons trouvé dans les mines de Péach en Angleterre , & dans celle de Poula-oven en Basse-Bretagne. On en trouve aussi dans la mine de Tschoppau en Saxe & dans la mine d'Huelgoat , concession de Poula-oven ; l'intérieur de ces cristaux métalliques est ordinairement pyriteux & dur.

6°. La MINE DE PLOMB BLANCHE SPATHIQUE, *minera plumbi spathacea*. Elle est ou en petits cristaux crenelés , prismatiques en faisceaux ou rameux , blancs & demi-transparens , comme celle de Brisgaw près de Fribourg , & de Freyberg en Saxe , ou en masse opaque & farineuse , comme celle de Chasselay près de Lyon. Cette sorte de mine spatheuse est fort pesante & vitreuse , elle saute dans le feu en petits éclats , en exhalant , ainsi que la mine de plomb verte , une odeur d'arsenic : elle ne fait que peu ou point d'effervescence dans l'eau-forte. On appelle *ardoise de plomb* , celle qui est feuilletée & cendrée. Les mines de Planchet , de Roya & de l'île des Ours , fournissent quelquefois de la mine de plomb à figure de spath cubique ou gris-jaunâtre , feuilletée , fort pesante & opaque ; elle rend beaucoup & facilement à la fonte , mais elle ne contient point d'argent. On trouve aussi de la mine de plomb blanche spathique à Poula-oven.

7°. La MINE DE PLOMB VERTE, *minera plumbi viridis*. Au premier coup d'œil elle ne paroît différer de la précédente que par la couleur : elle est très-pesante , peu compacte , & si riche , qu'elle rend souvent à la fonte depuis soixante jusqu'à quatre-vingts livres par quintal ; aussi les Mineurs ne sont-ils pas fâchés d'en trouver de bonnes veines , outre qu'ils en vendent aux Curieux des morceaux à un prix excessivement cher pour orner leurs cabinets. Ses cristaux sont prismatiques hexagones ,

& d'une couleur tantôt vert de pré, & tantôt vert jaune; ces sortes de mines vertes, ainsi que celles qui sont noires, sont souvent tronquées & forées à l'extrémité des prismes. M. *Wallerius* prétend que cette mine, exposée au feu, perd d'abord sa couleur; & que si on continue de la faire rougir, elle reprend cette couleur verte, & même plus belle & plus vive. Nous avons remarqué dans les mines de Zuey-Bruch (ou Deux-Ponts), du Brisgaw près de Fribourg, de Chasselay près de Lyon, & dans celles du Hartz, où l'on trouve du plomb vert plus ou moins beau, qu'il s'y rencontre communément du plomb blanc à quelques toises au-dessus. Les mines de plomb vertes sont communément accompagnées d'une terre rougeâtre ou jaunâtre semblable à de l'ochre, & d'un peu de galène.

8°. La MINE DE PLOMB ROUGE est en cristaux demi-transparens; formés en prismes triangulaires, dont les plans sont rhomboïdes. Ce plomb nouvellement connu est minéralisé par le soufre & l'arsenic mêlés ensemble. On en trouve à Catherinebourg en Sibérie & en Saxe.

9°. La MINE DE PLOMB JAUNE CRISTALLISÉE. Cette mine est en canons ou prismes tronqués, quelquefois en cubes, de couleur jaune plus ou moins foncée; il y en a aussi de semblables à du spath fusible en cristaux. Nous en avons ramassé dans les mines de Bretagne. Celles de Tschoppau & de l'île d'Anglesey, en fournissent aussi; il y a aussi la *mine de plomb cornée*.

10°. La MINE DE PLOMB TERREUSE, *terra plumbaria*. Elle est fort pesante, & semble n'être qu'un guhr de plomb mêlé, dans une terre argileuse: il y en a de blanche ou grise, qui fait un peu d'effervescence avec les acides, de jaunâtre & de rougeâtre. Nous en avons trouvé dans les mines de Chasselay & à Johann-Georgenstadt. Indépendamment des mines de plomb que nous venons de citer, on trouve encore de la galène alliée à d'autres substances métalliques, avec la pyrite, la blende, le zinc, la calamine, le cuivre, l'argent, &c. Nous en avons aussi observé dans de petits morceaux d'une mine de charbon fablonneuse qui venoit d'Angleterre.

Les mines de plomb sont plus ou moins dispendieuses & difficiles à exploiter, à pulvériser, à fondre, & à se purifier, selon qu'elles sont plus ou moins mêlées avec les corps qui les minéralisent ou qui leur servent de matrices, comme quartz, spaths, kneifs, &c. &

qui les rendent réfractaires ou en facilitent la fusion. Communément on les purifie, quand elles sont sorties de leur mine, par le triage, la comminution, le lavage, le criblage, la torrification, & enfin par le feu. Le régime du feu & de l'air est très-essentiel. Comme ce métal est très-détruisible & réductible, il n'est pas étonnant qu'on nous présente des préparations de plomb sous tant de formes différentes. On jette le plomb fondu & purifié en lingots, & on l'appelle alors *plomb en saumons* ou *en navette*; d'autres fois on le coule en table pour l'usage des gouttières, des lucarnes, des cuvettes, des réservoirs, des tuyaux, même pour couvrir des édifices, des terrasses; c'est ce que l'on appelle *plomb en lames*; & on nomme *plomb laminé* celui qui a été réduit en lames très-pliantes par une machine qu'on appelle *laminoire*. Il paroît que la méthode de jeter en lames ou en pains le plomb purifié est ancienne, car l'on a découvert ces années dernières, dans la Province d'York, des lames de ce métal dont l'inscription porte le nom de l'empereur *Domitien*, & au revers, *Brigantum*: ces morceaux pèsent cent cinquante livres chacun, & paroissent provenir du tribut qui se payoit en nature sur les mines de cette Province. Il surnage une écume sur le plomb coulé en pot, & tenu en fusion. Cette écume devient lamelleuse & offre communément les couleurs de l'arc-en-ciel. On voit dans les cabinets de ces feuilles de plomb à iris. Le plomb se calcine bientôt au feu en une chaux d'abord noirâtre, ensuite grise ou blanchâtre, puis jaunâtre & enfin rouge (c'est le *minium*); & pour peu qu'on lui fasse subir un degré de feu plus violent, il se vitrifie en un verre jaunâtre, susceptible de poli & qui n'imité pas mal l'ambre jaune: on en fait des colliers. Un phénomène très-singulier, c'est que plus on calcine le plomb & plus il fume, & cependant plus il augmente en poids absolu, au point que cent livres de plomb malléable donne cent quinze livres de minium; & que si l'on resuscite cette quantité de minium, en y ajoutant le phlogistique nécessaire, l'on n'en retire plus que quatre-vingt-quinze livres ou environ de plomb ductile: voyez sur le plomb notre *Minéralogie*, le *Dictionnaire de Chimie*, & le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, où l'on trouvera un détail circonstancié de toutes les préparations & opérations que l'on fait avec le plomb, telles que le massicot, le plomb brûlé & le minium, la céruse, le blanc de plomb, la cendre de plomb, la litharge, le sel de saturne, &c. toutes matières d'un grand usage en Peinture,

en Teinture & chez les Potiers , même en Médecine. Le plomb est encore la base des couvertes de faïence , & de ces secrets dont des fraudeurs font usage pour adoucir des vins & des cidres qui tirent à l'aigre. Ces fortes de pratiques devoient être rigoureusement défendues , & les contrevenans mériteroient d'être traités comme des empoisonneurs publics contre lesquels le Gouvernement devoit sévir avec la dernière rigueur. On a remarqué que ceux qui travaillent les préparations du plomb , sont attaqués de tremblemens & d'une maladie très-dangereuse , connue sous le nom de colique de plomb ou des Peintres. En un mot aucunes des préparations de ce métal , ne peuvent être prises innocemment. Les bêtes qui respirent la fumée des préparations de plomb , les bestiaux qui mangent l'herbe des pâturages voisins de tels ateliers , les eaux mêmes qui en sont imprégnées , reçoivent les empreintes d'un poison très-dangereux. Tant d'effets si pernicieux devoient interdire l'usage des vases de plomb : c'est un métal perfide qui ne dure pas long-temps dans son état naturel : exposé à l'air il se couvre d'une efflorescence grisâtre , se laisse attaquer par la plupart des fluides.

On trouvera dans les mêmes Ouvrages cités ci-dessus , la maniere de séparer les métaux qui sont alliés au plomb , ainsi que les moyens de réduire les préparations du plomb en plomb malléable & ductile. N'omettons pas de dire ici que M. de Réaumur a observé à l'égard du plomb , un phénomène singulier ; c'est que ce métal , le moins sonore de tous , ou qui ne l'est presque point du tout , le devient très-sensiblement par une préparation fort simple , qui consiste à le faire fondre & à le laisser refroidir dans un poêlon de fer ou quelque vaisseau pareil , & de figure propre à faire prendre au culot de plomb la forme d'un segment de sphere. Ce culot suspendu librement rend , quand on le frappe , un son argentin & fort net ; mais il perd , avec le temps , cette propriété qui paroît , dit-on , dépendre de sa forme & de l'arrangement que prennent ses parties dans le refroidissement. Cette explication d'un tel phénomène nous paroît insuffisante.

On voit dans quelques cabinets , des instrumens appelés *plombeaux* (*plumbata*). Les anciens s'en servoient pour châtier les esclaves. C'étoit aussi un supplice réservé aux gens de basse condition , & à ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Ces boules étoient de plomb , on dépouilloit les personnes que l'on vouloit châtier ; on les lioit à des colonnes ou à des pièces de bois pour les battre : quelquefois on les

étendoit sur la terre ; ou on les suspendoit debout ; ou on les couchoit sur des pierres aiguës. Il étoit cependant défendu d'en frapper les coupables jusqu'à mort. On s'en servoit au temps de la persécution , pour tourmenter & fouetter les Chrétiens. Le temps a changé : les verges ne sont plus de plomb , & les balles servent à tuer.

PLOMBAGINE ou PLOMB DE MER , *mica pictoria*. Voyez MO-LYBDENE.

PLONGEON , *mergus*. C'est un genre d'oiseaux aquatiques , à quatre doigts , dont les trois de devant sont palmés , & celui de derrière simple : il ne reste pas sous l'eau aussi long-temps que les colymbes. Les plongeurs sont des demi-canards ; mais ils diffèrent entièrement du canard par la tête , le cou , le bec & la position des pieds : ils ont les pieds comprimés latéralement & placés proche de l'anus , ce qui fait qu'ils ont de la peine à marcher , & que leur corps , comme celui des canards , vacille en marchant : leur bec est long , pyramidal & aigu. Voici la notice des plongeurs , tant de mer que de rivière.

1°. Le PLONGEON DE MER. Il y en a de grands & de petits. Le premier , *mergus major* , est long de vingt-sept pouces , à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds : il est à-peu-près de la grosseur de l'oie domestique : il a une envergure de trois pieds & demi : ses yeux sont rougeâtres : son bec a près de trois pouces de long , il est brun , roussâtre , droit , étroit & plat sur les côtés : le plumage du corps est cotonneux & fort mollet ; celui de la tête est brunâtre , mais sur le cou il est noirâtre : celui du ventre est sombre ; la poitrine est comme argentée ; les ailes sont noirâtres , à pointes blanches : les serres sont noirâtres & larges comme les ongles de l'homme : les jambes sont larges , plates & raboteuses par derrière ; les doigts sont également larges & bordés de membranes des deux côtés : la queue est arrondie par le bout.

2°. La PETITE ESPECE DE PLONGEON DE MER , *mergus minor* , est des deux tiers moins grande que la précédente. Son bec est noir & aigu comme celui d'une grive : le plumage du menton est blanc , les côtés de la gorge un peu rouges , ainsi que les plumes des cuisses : le cou est fort mince , les ailes petites & creuses. Ce plongeur a la queue très-courte : il a les glandes du croupion plus menues qu'à l'ordinaire ; il en a une touffe de plumes comme dans les autres oiseaux ; ses jambes sont plutôt faites pour nager que pour marcher ; la plante des pieds

est noire ; ses doigts sont palmés ou unis ensemble par des doubles membranes : le reste du plumage est comme dans le grand plongeon : sa figure & l'arrangement de ses parties font qu'il remue plus vîte & plus aisément au fond de l'eau , que sur la surface de la terre. Dès qu'il s'éleve au-dessus de l'eau , il hausse la tête , puis il regarde autour de lui de tous les côtés , & se plonge ensuite avec une vitesse étonnante. Il n'est guere en état de s'élever hors de l'eau ; mais dès qu'il prend l'essor , il peut voler long-temps : il a une odeur & une saveur fortes & désagréables. Ces deux plongeurs fréquentent les lacs & les bords des mers.

3°. Le GRAND PLONGEON DE MER DE TERRE-NEUVE est d'un tiers plus grand que notre grand plongeon de mer : il a un cercle blanc au cou : son plumage est noir & bigarré de taches blanches confusément jetées de part & d'autre : ses jambes sont brunes. M. *Linneus* dit que cet oiseau est commun aussi en Norwege , en Islande & en Laponie ; on en voit souvent en Prusse , dit M. *Klein*. La peau de ce plongeon est dure , les Lapons en font une forte de coëffure & des cordons de chapeau. Les Kamtschadales , chez qui cet oiseau se trouve aussi , portent les becs pendus au cou avec une courroie ; & pour se conformer à leur superstition , leurs Prêtres les leur attachent avec certaines cérémonies. Cela procure , disent-ils , une bonne fortune : ils appellent cet oiseau *spatka*.

4°. Le GRAND PLONGEON DE RIVIERE , *mergus aut clangula* , est commun en Italie ; on en prend quelquefois sur les côtes d'Angleterre & de France : sa chair est d'un goût marécageux & désagréable , comme celle du petit plongeon de mer : il est long d'un pied & demi , & a deux pieds & demi d'envergure : son corps est épais & court , ainsi que son cou : son bec est un peu large & entièrement noir : sa tête est d'une couleur changeante & luisante , composée de pourpre , de vert & de noir : à chaque coin de la bouche , il a une tache blanche & ronde : les yeux sont d'un beau jaune ; le cou , la poitrine & le ventre sont blancs ; le commencement des épaules & le bas du dos sont noirs : les aîles sont bigarrées de noir & de blanc ; la queue est d'un noir uniforme : les jambes sont courtes & d'un rouge jaunâtre , ainsi que les pieds : les griffes sont longues & les membranes noires ; le doigt de derriere est aussi palmé. Le *petit plongeon de riviere* est le *castagneux*. Voyez ce mot.

5°. Le GRAND PLONGEON TACHETÉ , *mergus navius* ; il est un peu plus

plus grand que notre grand plongeon de mer : la couleur du plumage du cou , des épaules , du dessus des aîles & du dos entier est brunâtre , piquée & bariolée de taches blanches : la partie inférieure du cou , de la poitrine & du ventre est blanche : les grandes plumes des aîles sont courtes & noires : son bec est droit & pointu comme celui de la poule d'eau. On voit quelques-uns de ces plongeurs , qui ont des colliers de plumes blanches ; le cou , le dos & la tête sont noirs , & tiquetés de petites lignes blanches. On trouve le plongeur tacheté dans les Mers Septentrionales.

6°. Le PLONGEUR HUPPÉ , *charadrius aut colymbus major cristatus* , *species pseudo-mergi*. Il est un peu plus petit que notre grand plongeur de mer : il a sur la tête une huppe noire ; le dessous du cou est orné d'un collier de plumes blanches noirâtres ; le derrière du cou , le dos & les aîles , sont d'un brun noirâtre , excepté les bords extérieurs des grandes plumes qui sont blancs ; la poitrine & le ventre sont de couleur de frêne blanchâtre. Ce plongeur n'a point de queue : ses jambes sont larges & plates ; les doigts sont bordés de membranes qui ne sont point liées ensemble.

M. *Steller* parle d'un plongeur de mer tout noir , qui a deux huppées sur la tête d'un blanc jaunâtre , qui lui pendent depuis les oreilles jusques sur le cou comme deux touffes de cheveux : il cite aussi un autre plongeur de mer , tout noir , qui a une huppe blanche sur la tête , & dont le bec crochu du côté droit , est aussi rouge que du vermillon : plus , un plongeur de mer noir & blanc , appelé *stariki* par les Kamtschadales. Les deux plongeurs précédens sont de la même péninsule de Kamtschatka.

Il y a aussi une espèce de plongeur à Cayenne & au Brésil , nommé par les François de la Guiane , *Anhinga*. Nous en avons parlé sous ce nom : voici quelques détails à y ajouter ; sa tête est petite , allongée ; elle est , ainsi que le haut du cou , d'un gris roussâtre ; ses plumes sont fines & douces comme de la soie. Il a reçu de la nature la facilité de raccourcir son cou qui est menu , & de lancer son bec sur sa proie , qu'il saisit avec ses serres. Sa chair est assez bonne.

Séba donne la description d'un plongeur d'Amérique , dont le dos est sillonné de raies jaunâtres. On appelle le plongeur de la Louisiane *mangeur de plomb* , parce qu'il se plonge à l'instant qu'il aperçoit la lumière du fusil.

Les plongeurs nichent sur les lieux un peu élevés près des eaux, & pondent deux œufs pour chaque couvée.

PLONGEUR PIGEON. *Voyez à la fin de l'article PIGEON.*

PLUIE, *pluvia*. On donne ce nom à l'eau simple, fluide, inodore & sans couleur, qui s'est élevée dans l'atmosphère sous l'état de vapeur par une véritable distillation *per ascensum*, mais qui, acquérant une pesanteur supérieure à la densité de l'air, tombe en gouttes plus ou moins larges, & avec plus ou moins de fréquence, ce qui lui fait prendre différens noms; ainsi la pluie est une eau fluide distillée par la Nature. La pluie fine ne tombe pas de fort haut, ni avec impétuosité comme la grande pluie d'orage, qui est en gouttes très-grosses, lesquelles tombent rapidement de fort haut, & grossissent à mesure qu'elles se réunissent, en se touchant dans la durée de leur chute: celle-ci est communément accompagnée d'un vent violent & impétueux, dont la résistance ralentit la vitesse des gouttes. La pluie fine, au contraire, est fort déliée, elle tombe lentement en été lorsqu'il ne fait point de vent, & on la nomme *bruine*. Dans le Mexique & dans la Négritie en Afrique, on voit des gouttes de pluie qui ont jusqu'à un pouce de diamètre, & fort éloignées les unes des autres. Elles tombent rarement dans une direction perpendiculaire; elles se précipitent communément en décrivant à travers de l'air une ligne diagonale suivant le côté où les vents soufflent. Lorsque la pluie tombe en grand volume & par masse, on l'appelle *pluie en trombe*: dans l'un & l'autre état elle pénètre la terre sèche de quelques doigts, la ramollit & la fertilise; mais elle s'insinue plus profondément dans celle qui est crevassée ou poreuse, elle gagne les méandres & les passages tortueux qui, comme autant de puisards, reçoivent les eaux à la surface & les conduisent plus bas au profit des fontaines: & comme toutes les parties de la Nature ont des rapports & des correspondances bien ménagées, chaque filet d'eau fait un amas commun, qui se décharge par un courant perpétuel dans un vallon fort éloigné au profit des rivières. Il pleut plus communément sur les bois & sur les montagnes, parce que les nuages s'y trouvent rompus: dans les pays plats, au contraire, les nuages roulent avec bien plus de liberté. Au reste, la chute des eaux de pluie est assez proportionnée à l'évaporation générale des eaux. La seule mer Méditerranée, suivant les calculs qui en ont été faits, donne dans un jour d'été cinq mille deux cents quatre-vingts millions

de tonneaux de vapeurs : du côté du Sud , où les causes de cette évaporation sont plus puissantes , la quantité de vapeurs en doit être encore plus considérable. On prétend qu'il s'en évapore tous les ans une lame de soixante pouces d'épaisseur sur l'étendue de la surface de la mer ; mais il tombe de l'atmosphère plus de quatre-vingts pouces d'eau sur les terres de la Zone-Torride , où il pleut continuellement pendant quelques mois. Il en tombe quarante à quarante-quatre pouces dans d'autres climats. Selon les observations de l'Académie des Sciences , la quantité moyenne de la pluie qui tombe à Paris , est de dix-huit à dix-neuf pouces de hauteur chaque année : la quantité est plus considérable en Hollande & le long des bords de la mer ; en Italie , elle peut aller à 45 pouces : on peut réduire la totalité à trente pouces. *Voyez l'article FONTAINE.*

La nature des eaux de pluie varie dans les différens pays , dans les différentes saisons , par les différens vents & la nature des exhalaisons qui sortent des terrains , & par les autres circonstances qui modifient diversément l'atmosphère. On a souvent expérimenté que la pluie est électrique en été , non-seulement dans les temps d'orage , mais encore dans beaucoup d'autres temps. M. *Hellot* recueillit au mois d'Août 1735 , dans des terrines isolées avec soin , de l'eau de pluie d'orage qui avoit une odeur sulphureuse , & qui précipitoit l'huile de chaux , comme auroit fait un esprit de vitriol très-affoibli. M. *Grosse* a eu du tartre vitriolé en faisant dissoudre du tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramassée à Passy en 1724. *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1737. L'eau de pluie , en traversant l'air pour tomber vers la terre , rafraîchit & purge l'atmosphère de tous ces corps étrangers , & le rend infiniment plus clair , plus pur & plus propre à la respiration. L'eau de pluie conservée dans une bouteille bien bouchée , éprouve bientôt une forte de putréfaction.

On dit aussi *pluie de pierre , pluie de grêle , pluie de fer , pluie de neige , pluie de feu* ; celle-ci est le phénomène des éclairs ou du tonnerre dans un temps orageux. *Voyez TONNERRE.*

On dit encore *pluies de soufre , de sang & de cendres.*

A l'égard de la *pluie de soufre* , nommée ainsi des grains jaunâtres qui semblent tomber des nuages avec l'eau même , ce n'est que la poussière jaunâtre des étamines de plusieurs espèces de plantes en fleur ; telles que l'aune , le coudrier , le lycopodium , &c. c'est sur-tout à la poussière

des étamines du pin , laquelle ressemble assez au *soufre végétal* , que font dues ces prétendues pluies de soufre qui tombent si fréquemment dans le voisinage des montagnes couvertes de ces arbres , & que les vents portent communément jusqu'à quinze lieues. Ce phénomène , qui n'étonne & n'effraie que ceux qui en ignorent la cause si simple , arrive souvent à Bordeaux , pendant le mois d'Avril , temps où les pins sont en fleur. Si l'imagination de ceux qui trouvent déjà dans la matière du tonnerre le nitre & le soufre , y peuvent voir aussi la poudre de charbon , le ciel fera pour eux un magasin de poudre à canon , & ils compléteront une artillerie systématique. *Voyez PIN. Voyez aussi la note de M. Schmider, dans les Ephem. Nat. cur. Nov. Tome II, page 187, obs. 180 ; & celle de M. Elshotz , Ephem. Nat. cur. Tome V, page 19.*

La prétendue pluie de sang n'arrive que dans des temps de tempête , & sur-tout en été : il n'est pas étonnant que la plupart des insectes qui cherchent leur pâture sur les branches des arbres , soient emportés par de gros vents , & déchirés en pièces ; ce qui fait qu'en tombant ils sont comme ensanglantés , & qu'il pleut du sang , des insectes , &c. Ne voit-on pas dans certaines années quantité de papillons de l'ortie déposer sur les murailles , & , à l'instant de leur dernière métamorphose , des gouttes d'une liqueur rouge que le peuple effrayé regarde comme l'effet d'une pluie de sang ? Les eaux des rivières ou des lacs paroissent quelquefois rouges par d'autres causes. *Voyez au mot LAC.* Celles des mares & des étangs sont colorées aussi par des légions de puces d'eau. *Voyez l'article BINOCLE.* La neige offre des taches rouges qui sont dues à des excréments de certains petits oiseaux. *Voyez à l'article NEIGE.*

Quant à la *pluie de cendres* , il est fait mention dans les *Transact. philos.* d'une ondée ou pluie de cendres qui tomba dans l'Archipel , & dura plusieurs heures , & qui s'étendit à plus de cent lieues. Ce phénomène n'a rien de surprenant , puisqu'il est possible que lorsqu'il y a quelque part un grand incendie ou un volcan , le vent pousse les cendres , ou peut-être la poussière de cet endroit dans un autre , même assez éloigné. C'est encore à cette cause que nous devons le phénomène des pluies de pierres & de fer , appelées des Anciens *pluies prodigieuses*. Celle de fer n'est ordinairement que de la pyrite ou de la marcasite calcinée , & ressemblant à du mâche-fer. *Voyez VOLCAN.*

PLUME-COQUILLE. *Voyez PINNE MARINE.*

PLUME MARINE , *penna marina* , est , selon M. *Linneus* , un animal

plante, qui a une tige, à la base de laquelle est une bouche ronde ; cette tige est articulée, & des barbes partent des deux côtés de la fleche, & la rendent semblable à une plume à écrire ; on regarde ce corps marin comme un zoophyte qui nage dans l'Océan, & qui a la propriété noctilue quand il est dans la mer : dans le jour il ne quitte pas le fond de cet élément : il ressembleroit à une plante s'il étoit fixé par quelque racine. M. le Docteur *Pallas* a donné des observations dans ses *Mélanges Zoologiques*, sur les *pennatules* ou plumes de mer.

PLUME D'OISEAU. *Voyez au mot OISEAU.*

PLUME DE PAON ou PIERRE A QUEUE DE PAON. On donne ce nom à la charniere cartilagineuse desséchée & polie de la coquille qui produit les perles. *Voyez NACRE DE PERLES.* On prétend que le nerf de la coquille appelée la *tuilée*, donne aussi la pierre à queue de paon jouant l'opale.

PLUTUS. Les Curieux appellent ainsi une espèce d'altise qui est d'une belle couleur d'or. Ses étuis sont friés. On le trouve dans les jardins. *Voyez ALTISE.*

PLUVIER, *pluvialis seu pardalis*. Nom donné à un genre d'oiseaux qui ont trois doigts devant & point derrière, ou au plus un faux doigt, qui ne leur sert ni à marcher, ni à se percher, ni à prendre leur proie ; leur bec est droit, court, & la pointe en est peu aiguë. On en distingue plusieurs espèces.

1°. Le PLUVIER VERT ou DORÉ, *pluvialis aurea aut gavia viridis, seu pardalis viridis*. Il est un peu plus grand que le vanneau, il a une envergure de deux pieds. La couleur du sommet de la tête, du cou, des épaules & du dos, & généralement de tout le dessus, est d'un brun foncé, entremêlé de beaucoup de taches vertes tirant sur le jaune. Si on observe chaque plume à part, on trouve que le milieu est d'un brun sombre ou noirâtre, & que les bords du contour sont tachetés d'un vert jaunâtre. Le bec de ce pluvier est noir, long d'un pouce, & cannelé autour des narines ; son cou est court ; sa tête & ses yeux sont grands, la poitrine est d'un brun pâle nuancé ; le ventre est blanc, mais gris ou brunâtre vers les côtés ; les ailes sont brunâtres, & la plupart de leurs dards sont blanchâtres ; la queue est courte & brunâtre ; les pattes & les griffes sont noires ; ses jambes sont longues comme à tous les autres oiseaux qui fréquentent les lieux bas, les eaux, les prairies, &c. &c

dégarnies de plumes un peu au-dessus des genoux : cet oiseau est solitaire. Sa chair est douce, tendre & fort recherchée ; c'est un excellent manger. Il y a aussi le *petit pluvier doré* de France, le pluvier doré de S. Domingue, & celui de la Baie d'Hudson.

2°. Le PLUVIER GRIS, *pluvialis cinerea*. Sa chair n'est pas moins exquise que celle du pluvier vert ; le champ de son plumage est noirâtre, & les mouchetures grises verdâtres ; il a le menton blanc, ainsi que le ventre, la poitrine & les cuisses ; les dards des ailes sont blanchâtres ; la queue est diversifiée de raies ou couches de noir & de blanc qui la traversent ; le bec est noir ; les pattes sont d'un vert sale ; les griffes sont petites & noires.

3°. Le PLUVIER CRIARD, ou le PLUVIER A COLLIER, *pluvialis torquata*, est de la grosseur d'une bécassine ; ses yeux sont grands & cerclés de rouge ; il a la tête bigarrée de blanc, de noir & de brun ; la mentonnière blanche, & au-dessous est un collier noir ; la poitrine & le ventre sont blancs, mais la poitrine est traversée d'une raie noire qui va d'une aîle à l'autre : le dos & les ailes sont bruns ; les plumes du croupion qui recouvrent la queue, d'un rouge jaunâtre ; le reste de la queue est noir ; les jambes de pareille couleur, & les cuisses nues : c'est le *vanellus vocifer* des Auteurs. L'espece qui se trouve à S. Domingue est aussi très-agréable à la vue : ce pluvier pond des œufs verdâtres tachetés de brun.

4°. Le PLUVIER HUPPÉ DES INDES, *pluvialis cristata* ; il a les cuisses plus longues que les jambes & les cuisses ensemble du pluvier vert ; son bec est menu & pointu ; il porte sur la tête une huppe noire verdâtre. Le plumage du dos est brun ; les plumes du gosier & de la poitrine jusqu'aux cuisses sont noirâtres, nuancées de violet ; celles de la queue sont tachetées de blanc en dessus ; les pieds sont noirs.

5°. Le GRAND PLUVIER, appelé vulgairement COURLY DE TERRE, *pluvialis major, ædicnemus vulgò dicta* ; il se trouve dans les champs ; sa couleur est grise-fauve ; son bec & ses pieds sont d'un jaune verdâtre.

6°. Le PLUVIER ARMÉ DU SÉNÉGAL, a aux extrémités des ailes un petit éperon dur comme de la corne.

A l'égard du *pluvier de sable*, cet oiseau est l'alouette de mer, il vole en troupe autour des rivages maritimes : il a les jambes noires, déliées & longues. C'est une espece de *coulon-chaud* : voyez ce mot & celui d'*Alouette de mer*.

Le pluvier en général est de la grosseur d'un moyen pigeon, il habite ordinairement les rivières & les lacs, il est toujours en mouvement : il se nourrit de vers & de mouches ; il vole rapidement, & fait en volant un assez grand bruit ; on le trouve fort fréquemment en France, il est d'un goût exquis & délicat ; sa chair excite l'appétit & se digère facilement : cet oiseau est quelquefois comme un peloton de graisse, aussi dit-on en proverbe, *gras comme un pluvier* ; malgré cet embonpoint & sa délicatesse, sa chair est peu nourrissante. Des Auteurs regardent comme une espèce de petit pluvier le *guignard* ; voyez ce mot. On prétend que la *dotrale* ou *doterelle* des Anglois n'est qu'une variété du guignard. Voyez DOTRALE.

POA. Nom que l'on donne à un genre des plantes de la famille des *gramens*. Tous les *poa* ont plusieurs fleurs hermaphrodites rassemblées en forme d'épi dans un calice commun, qui n'a que deux bales. Les fleurs supérieures avortent pour l'ordinaire. Le mil, la canne à sucre, le fétu, &c. sont des *poa*. Voyez ces mots.

POCHE, est, selon quelques Auteurs, la *palette* de la grande espèce ; ce nom convient mieux au *pélican*. Voyez ces mots.

POCS. Voyez à l'article HOCOS.

PODURE, *podura*. Insecte aptère fort commun, assez singulier ; & cependant très-peu connu, même de la plupart des Naturalistes. Ce petit animal approche du pou pour la forme ; il a le même nombre de pattes & d'yeux ; ses antennes sont un peu plus longues. A l'extrémité de son ventre on aperçoit une longue queue fourchue, dure ; élastique & communément repliée en dessous, & appliquée le long de son ventre. C'est par le jeu de cette queue à ressort que l'insecte frappant fortement contre terre, fait sauter tout son corps en l'air, & par ce moyen fait échapper des mains avides qui le poursuivent. La podure a en outre tout le corps couvert d'écaillés poudreuses, colorées, qui s'attachent aux doigts, en un mot semblables en petit à celles des papillons. Ces insectes se trouvent ordinairement dans les endroits humides, sous les feuilles, les écorces & les pierres. On distingue deux familles de podures ; la première est globuleuse, la deuxième est allongée. Il y en a une espèce qui se trouve sur les bords de l'eau, & même sur l'eau. Cet insecte saute & marche sur la surface de cet élément avec autant de facilité que le font les autres sur la terre. Voyez maintenant l'article POU SAUTEUR.

PŒLA. Poisson oriental qui se prend dans l'Isle de Larice , les habitans & les voisins de cette contrée en font un grand cas : il est du genre des poissons qui vivent de rapines , tel qu'est parmi nous le brochet , dont il a le goût ; sa tête est rousse , mais le corps depuis les ouies jusqu'au milieu vers la queue , est jaune , avec des raies , le reste est d'un bleu clair ; les nageoires du corps sont rouges & les autres vertes. (*Ruisch*).

POIGNARD. Nom que l'on donne au *moyen brochet* , & à une forte d'arme offensive & faïcc. Voyez les articles *Brochet* & *Armes*.

POIL , *pilum aut pilus*. On donne ce nom à des corps filamenteux qui sortent des pores de la peau des animaux : sous ce nom on comprend généralement les cheveux , la barbe , les moustaches , les cils , les poils qui viennent sur tout le corps , aux bras , aux jambes , & particulièrement aux aisselles , à l'estomac & aux parties de la génération , même le duvet des oiseaux , le crin de la queue & de dessus le cou des chevaux , les moustaches des quadrupedes , la soie du cochon , la laine du belier , le poil qui couvre le corps de quelques chenilles , & celui qui sert de fourrure naturelle aux quadrupedes pour les mettre à l'abri des injures de l'air : on dit aussi le poil des plantes & le poil de la nacre. *Voyez BISSUS*.

En considérant les différentes especes de poils d'animaux (qui comme les plumes & les ongles sont des productions des houppes nerveuses) , quelle variété dans la couleur , la forme , la longueur & la consistance ! Les poils viennent solitaires le plus souvent dans l'homme , par paquets dans les oiseaux ; les animaux des pays froids sont plus velus que dans les pays chauds. La barbe , cette espece de poil , qui chez l'homme uniquement est au-dessus des levres , aux joues & au menton , reçoit les mêmes influences du tempérament & de l'âge que la chevelure ; c'est un duvet dans l'âge de puberté , c'est un crin dans la caducité. Plus un homme est vigoureux & robuste , plus il a de barbe ; ceux dont la voix est grêle & efféminée , & qui sont privés des organes de la virilité , n'en ont point : c'est de cette observation qu'est né le proverbe , *vir pilosus & fortis & luxuriosus*.

Des Physiciens ont cherché la cause de la naissance de ce poil sur le visage de l'homme. Pourquoi ne l'a-t-on qu'à un certain âge , & pourquoi la barbe est-elle si variée , soit dans la quantité , soit dans la qualité , suivant les climats & dans les mêmes familles ? Ce n'est par

pas ici le lieu d'examiner si la barbe ayant été donnée à l'homme pour le caractériser & le distinguer, il peut la retrancher sans contrevenir à l'intention du Créateur : nous voudrions pouvoir effacer du siècle de Henri II. les ridicules démêlés & toutes les plaifanteries que la barbe a occasionnés.

Les cheveux qui dans l'un & l'autre sexe couvrent & parent la tête, à l'exception de la face & des oreilles, restent toujours flexibles, & sont de diverses couleurs : ils different encore par leur longueur, leur grosseur, leur crêpüre ou frisure, & leur dureté ou mollesse. Les Anciens ont distingué les cheveux (*capilli*) par des noms différens qu'ils leur ont donnés ; ils ont appelé ceux des hommes qui pendent le long des joues, *casaries* ; ceux de derrière la tête, ou qui tombent sur le cou, *juba* ou *crines* ; ceux des femmes, *coma*, du verbe grec *χόμεν*, qui signifie attifer & agencer soigneusement ; ceux qui regnent vers les tempes & les oreilles, *cincinnati*, c'est-à-dire, cheveux frisés ou bouclés.

Le célèbre M. *Mariotte* a examiné la maniere de croître & la structure des cheveux : la théorie qu'il en donne, peut s'appliquer à toute sorte de poils. Les cheveux, dit-il, ne croissent pas comme les plantes, dont la sève pousse entre leur écorce & leurs fibres jusqu'aux extrémités de leurs branches, mais comme les ongles, où ce qui est formé le dernier, pousse en avant & hors de la chair ce qui étoit déjà formé : une preuve de cette assertion, c'est que quand on teint les cheveux, ce qui pousse de nouveau est d'une autre couleur. Les cheveux coupés reviennent plus promptement dans les enfans qui ne commencent qu'à végéter, que dans les vieillards qui sont prêts à s'éteindre : ils croissent quelquefois très-sensiblement chez les personnes qui tombent en éthisie, tandis que le reste du corps dépérit. La raison en est que le cheveu tire sa substance de certains sucs du corps, & non pas des sucs nourriciers du corps. C'est par cette raison qu'on a vu des cheveux qui se sont considérablement alongés sur des cadavres inhumés, ou tandis qu'ils étoient encore à la potence : voyez *Transactions Philosophiques*. Quoi qu'il en soit, c'est la quantité du suc dont ils se nourrissent qui détermine leur longueur, c'est sa qualité qui détermine leur couleur : c'est par cette raison qu'ils changent avec l'âge. Au reste, telle est la couleur du poil d'un animal, telle est d'ordinaire celle de sa peau.

Chaque cheveu a une petite racine bulbeuse, assez profonde :

puisque'elle est inférée jusque dans les papilles pyramidales; c'est dans cette bulbe que se séparent les sucs qui le nourrissent. C'est la grandeur & la configuration des pores qui déterminent le diamètre & la figure des cheveux. Si les pores sont petits, les cheveux sont fins; s'ils sont droits, les cheveux sont droits; s'ils sont tortueux, les cheveux sont frisés; si ce sont des polygones, les cheveux sont prismatiques; s'ils sont ronds, les cheveux sont cylindriques. Les poils des aines & des aisselles n'ont pas la même configuration des cheveux.

Les cheveux sont composés de cinq à six fibres enfermées dans un tuyau, le plus souvent cylindrique, ainsi qu'on peut s'en assurer à l'aide du microscope & même à la vue; car quand les cheveux se divisent, c'est que le tuyau se fend & s'ouvre, & que les fibres s'écartent. Ces fibres & le tuyau sont transparents, & cette multiplicité de fibres transparentes doit faire, à l'égard des rayons, le même effet qu'un verre taillé à facettes: aussi quand on tient un cheveu proche de la prunelle de l'œil, en regardant une bougie d'un peu loin, on voit paroître un rayon de chaque côté de la bougie, & chaque rayon est composé de trois à quatre petites images de la bougie un peu obscures & colorées, ce qui prouve que chaque fibre de cheveu fait paroître par réfraction une bougie séparée des autres. Quand on ferme les yeux à demi, on observe encore le même phénomène de réfraction & même de réflexion au travers des cils ou poils de la paupière. Quand le microscope ne feroit pas voir que les cheveux sont des corps fistuleux, la *plica*, maladie dont les Polonois sont quelquefois attequés, & dans laquelle le sang dégoutte par les extrémités des cheveux, ne laisseroit sur ce fait aucun doute; ainsi les fibres & l'enveloppe observées aux cheveux par M. *Mariotte*, sont réelles. On lit dans l'Encyclopédie qu'il y a de plus des nœuds semblables à ceux de quelques sortes d'herbes, & des branches qui partent de leurs jointures.

Les Modernes pensent que chaque cheveu, & peut-être chaque fibre qui le compose, reçoit un fluide glutineux qui le remplit & le dilate, & que sa nutrition ne diffère pas de celle des autres parties. Ils opposent expériences à expériences. Dans les personnes âgées, disent-ils, les racines des cheveux ne blanchissent pas plutôt que les extrémités; tout le cheveu change de couleur en même temps. Le même phénomène a lieu dans les enfans dont les cheveux sont

ordinairement blonds , & passent à mesure qu'ils avancent en âge , dans une suite de nuances souvent très-oppoſées. Il y a nombre de perſonnes chez leſquelles une grande frayeur ou une douleur extrême a fait blanchir les cheveux en une nuit : tel a été un criminel à qui on avoit lu ſon Arrêt. Henri IV de Navarre ayant appris l'Edit de Nemours favorable aux Ligueurs , en conçut un chagrin qui lui fit blanchir en peu d'heures une partie de ſa mouſtache. On lit dans les Papiers publics , qu'en 1768, le ſieur *Jean-Baptiſte Riguier*, natif de Montdidier , Curé de la Berliere , Diocèſe de Beauvais , âgé de 49 ans , après avoir reſſenti , pendant près d'un an , des maux de tête , des éblouiſſemens & des treſſaillemens dans les entrailles qui lui cauſoient par intervalles quelques mouvemens convulſifs dans les membres , il perdit en dormant , la barbe , les cils , les ſourcils & tout le poil de ſon corps. Il fut fort ſurpris à ſon réveil de trouver dans ſon bonnet de nuit ſes cheveux déracinés. Le plus ſingulier de l'aventure , c'eſt que tous ſes poils , de noirs qu'ils étoient auparavant , repouſſerent ſur le champ d'un beau blanc , & ſans aucun mélange : ainſi du jour au lendemain l'on put dire de lui :

O nox, quàm longa es, quæ facis una ſenem !

Dans les lievres , les ours , les renards du Nord & des Alpes , on voit aſſez communément les poils devenir blancs peu-à-peu en hiver , & reprendre en été leur premiere couleur. On voit que les gradations ordinaires de la couleur des poils ne ſont interrompues & troublées que par des accidens ſubits , comme la terreur , le froid , &c. De bons Obſervateurs ont remarqué des chenilles d'un poil naturellement très-blanc , & qui ſe change alors en noir en moins de quelques heures. Les cheveux blanchiſſent ſur le devant de la tête , & ſur-tout autour des tempes & ſur le haut plutôôt que ſur le derriere & ailleurs , parce que leur ſuc nourricier y eſt plus abondant. On eſt encore en diſſenſion ſur la cauſe de la diſſérence des couleurs naturelles qu'offrent le poil & la peau des animaux. On fait que les quadrupedes , les oiſeaux , les papillons & même une ſorte de Negres tachetés de blanc , tirent une partie de leur beauté de ces variétés. Il faut donc qu'il y ait dans chacune de ces régions particulieres de la peau , des organes diſpoſés à opérer cette diverſité de couleurs ; & ces manufactures particulieres,

dit *M. le Cat*, font des productions des nerfs ; c'est-à-dire des houpes, des mamelons, des glandes, &c. *Voyez à l'article NEGRE.*

Ce que l'industriel *Malpighi*, dit *Derham* dans sa Théologie Physique, a observé dans la structure du poil (la criniere & la queue d'un cheval & les foies d'un verrat) est en quelque sorte conforme à ce que j'ai observé moi-même dans la moustache des chats, le poil des rats, des fouris & de divers autres animaux que j'ai examiné très-soigneusement avec de bons microscopes. Le poil de fouris, le plus transparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un seul tuyau transparent qui renferme une moëlle composée de fibres qui forment autant de lignes obscures, situées dans quelques poils en travers, dans d'autres en spirales, & quelquefois articulées, disent *Leuwenhoek* & *Ruisch*. Les pointes du porc-épic & du hérifson ont aussi une moëlle blanchâtre & étoilée. Ces parties moëlleuses & obscures ne font que de petites fibres entortillées, & plus ferrées qu'elles ne le sont dans les autres parties du poil. Je pense, dit *Derham*, qu'elles servent à procurer une évacuation douce & insensible de quelque humeur du corps : peut-être que les poils servent aussi-bien à la transpiration insensible des animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité. On peut étendre cette induction à la *chevelure* de l'homme, par deux raisons ; 1°. parce qu'il est évident, par la maladie appelée *plica*, que c'est un assemblage de petits canaux ouverts par le bout : 2°. parce qu'on guérit des maux de tête en se coupant les cheveux quand ils sont trop longs, & qu'on se procure des maux d'yeux quand on est d'un tempérament humide & qu'on les rase. Mais les cheveux & toutes les especes de poils sont-ils de véritables plantes ? C'est une question que l'on a discutée en 1764 aux Ecoles de Médecine de Paris. *Voyez* la savante These qui conclut ainsi : *Ergo pili plantæ.*

Le poil de l'élan, quoique élastique, est creux aussi dans l'intérieur. Les poils des cerfs Indiens sont percés de part en part : ceux des cerfs d'Angleterre paroissent couverts d'une écorce écailleuse. Chez tous les animaux, le poil est assez ressemblant pour la figure, il varie de couleur : il est comme tuilé, c'est-à-dire couché l'un sur l'autre, ce qui fait que l'eau coule dessus, & que l'air froid n'y peut guere pénétrer. Les poils procurent encore plusieurs autres avantages aux animaux, mais nous ne les connoissons pas tous ; toujours est-il vrai que nous savons

en tirer bon parti. On fait d'excellens couffins avec le duvet de l'*édredon*; des chapeaux avec le poil du castor; des étoffes de la laine des brebis; des matelas du crin frisé des chevaux, leur poil sert à rembourrer des sieges. Le poil de la chevre sert à faire du camelot, des boutons, &c. Le poil ou crin uni de la queue du bœuf & du cheval, après avoir été cordé & bouilli pour être crépi ou frisé, fournit une partie du crin que les Tapissiers, les Selliers, les Bourreliers & autres Artisans emploient pour les ouvrages de leur Métier; le reste du poil de leur peau sert à faire de la bourre dont on garnit les selles des chevaux, les bâts des mulets. Le crin plat ou droit, tel qu'il sort de dessus l'animal, est employé par les Perruquiers, les Boutonniers, les Cordiers & les faiseurs de tamis. Les Luthiers s'en servent aussi pour garnir les archets des instrumens de Musique, &c. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Enfin le poil du lapin, de la marte, du loup, de l'hermine, de la taupe, &c. servent à nous garantir du froid dans la saison rigoureuse. On fait avec le poil ou la soie du cochon, des vergettes; il sert aussi aux Cordonniers pour conduire leur fil appelé *lignout*: on fait des pinceaux avec celui du blaireau & celui du porc. Tous les poils des animaux exhalent des odeurs qui sont particulieres à chaque espece d'animal, sur-tout les poils des endroits où la peau est la plus mince, la moins exposée à l'air, & la plus garnie de longs poils. La longue chevelure étoit, chez les Anciens Gaulois, une marque d'honneur & de liberté: on la fait couper aujourd'hui aux personnes qui embrassent la vie monastique, & quelquefois à celles qu'on veut marquer d'infamie. Dans le commencement de notre Monarchie, la chevelure fut particuliere aux Princes du Sang, & les Sujets la porterent coupée courte autour de la tête. Quelques-uns prétendent qu'il y avoit des coupes plus ou moins hautes, selon le plus ou moins d'infériorité dans les rangs.

Les cheveux sont employés à faire des perruques, habillement de tête, devenu si ordinaire par sa commodité, que les cheveux sont un objet de commerce assez considérable. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.*

On appelle *poil d'autruche* ou *poil de laine*, le duvet de cet oiseau. *Voyez à l'article AUTRUCHE.*

POINCILLADE ou POINTILLADE, *poinciana*. C'est un arbrisseau qui croît naturellement en plusieurs lieux de l'Amérique, & qu'on

cultive en Europe dans plusieurs jardins. Il tient son nom de M. *Pointis*, Gouverneur des isles Antilles. C'est le *frutex pavoninus*, sive *crista pavonis* de Breyxius, *Cent. 61*. Il croît à la hauteur de sept pieds ; son écorce est unie & purpurine ; ses feuilles sont oblongues, rouges, ayant chacune en haut une épine crochue en forme d'hameçon. Ses fleurs sont d'une si grande beauté, qu'on les a nommées *fleurs de paon* ; elles sont rangées jusqu'à cinquante en épi aux sommets des branches, d'une couleur rouge nuancée, resplendissantes & disposées en rond : il leur succede une filique dure, brunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, qui contient des semences rougeâtres, placées chacune dans une petite fosse : son bois est une sorte de bresillet propre à teindre.

POINT D'HONGRIE. Nom donné à une coquille bivalve du genre des cames : elle est blanche, marbrée en zig-zag d'orangé brun. Voyez CAME.

POINTES ou DARDS D'OURSIN. Indépendamment des piquans ordinaires pétrifiés ou non fossiles de ce coquillage multivalve, quelques Naturalistes comprennent, sous ce nom, les pierres de Judée & les *belemnites*. Voyez ces mots.

POIRE. Voyez à l'article POIRIER.

POIRE MARINE ou FIGUE DE MER. Voyez FICOÏTE.

POIRE DE TERRE ou TOPINAMBOUR. Voyez à l'article BATTATTE.

POIREAU ou PORREAU, *porrum*. Plante bulbeuse dont M. de Tournefort compte six especes. Nous ne décrivons que le porreau commun, *porrum commune capitatum*. C'est une plante potagere, fort commune par-tout & d'un grand usage dans les alimens : sa tige enracinée est longue de quatre à cinq doigts, grosse par la base d'un à deux pouces, ronde, composée de plusieurs tuniques blanches, lisses, luisantes, jointes les unes aux autres, quelquefois carinée, garnie en dessous de plusieurs fibres, d'un goût plus doux que celui de l'oignon ; croissant, s'élevant, se développant & devenant des feuilles longues d'un pied, assez larges, tantôt plates & tantôt pliées en gouttiere, de couleur verte pâle. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute de quatre pieds ou environ, grosse d'un doigt, solide, remplie de suc, portant à son sommet un gros bouquet de petites fleurs blanches tirant sur le purpurin, composées chacune de six feuilles disposées en lis ; à ces fleurs

ſuccedent des fruits triangulaires, noirs, divifés intérieurement en trois loges remplies de femences oblongues.

Toute cette plante a une légère odeur d'oignon : elle fleurit en Juillet, & fa graine eft mûre en Août, & peut fe conſerver pendant trois ans. Le poireau demande une terre graſſe & fumée : c'eſt un aliment un peu difficile à digérer, gluant & venteux ; mais il provoque l'urine, les regles, l'humeur féminale & même la fécondité ; le ſuc de poireau eſt excellent pour appaiſer les bruiffemens d'oreilles, étant introduit dedans : en ſubſtance il excite la ſuppuration, & eſt très-propre pour guérir la brûlure & l'ulcere cauſé par la morſure des ſerpens. On fait frire les poireaux avec le beurre frais ou avec l'huile d'olive, & on les applique chaudement, dans un ſachet, ſur les points des pleurétiques, & ſous la gorge dans toutes les eſpeces d'eſquinancies, avec un grand ſuccès, dit M. *Bourgeois*.

POIRÉE BLANCHE ET ROUGE. *Voyez* BETTE.

POIRIER, *pyrus*. Le poirier eſt un arbre connu de tout le monde : on en diſtingue en général de deux eſpeces, l'une domeſtique ou cultivée dans nos vergers, l'autre ſauvage dans les forêts.

Les poiriers ont des fleurs en roſe, garnies d'une vingtaine d'éta-mines, au milieu deſquelles eſt un piſtil, compoſé d'un embryon & de cinq ſtiles. Cet embryon devient un fruit charnu, ſuculent, plus mince vers la queue que vers l'autre bout où il eſt garni d'un nombril formé par les découpures du calice. Ce fruit eſt de forme, de couleur & de faveur différentes ſelon l'eſpece. On trouve dans ſon intérieur cinq loges remplies de dix pepins oblongs ; c'eſt-à-dire de femences couvertes d'une peau mucilagineuſe. M. *Duhamel* diſtingue quatre membranes dans la poire ; il appelle la première *épidérme*, la ſeconde *tiſſu muſqueux*, à cauſe d'une certaine viſcoſité ; la troiſième *tiſſu pierreux*, & la quatrième *tiſſu fibreux*. Consultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, années 1730, 1731 & 1732. Les feuilles des poiriers ſont liſſes, peu ou point dentelées ſur les bords, entières, ſupportées par des queues aſſez longues, & placées alternativement ſur les branches.

On trouve dans les forêts beaucoup de poiriers ſauvages qui ont levé de femences, & que l'on arrache pour en garnir les pépinières : on ſe procure aſſi beaucoup de ſauvageons en répandant ſur la terre le marc qu'on retire des preſſoirs. Les ſauvageons fourniffent des ſujets ſur

lesquels on greffe les especes qu'on veut multiplier pour la table , ou pour faire le cidre poiré. Les poiriers greffés sur les sauvageons ne donnent guere du fruit que lorsqu'ils sont en plein vent , & beaucoup plus tard que ceux qui sont greffés sur cognassier , parce que ces derniers arbres poussent moins en bois que les autres. La greffe réussit aussi sur le néflier , sur le cognassier & sur l'épine. Les climats tempérés de l'Europe semblent être le sol le plus favorable à cet arbre dont la racine tend à pivoter. L'écorce est toute sillonnée , & l'arbre souffre très-aisément la taille. Son accroissement est un peu lent.

On est enchanté lorsqu'on voit cette diversité de poires , de saveurs différentes , & plus agréables les unes que les autres , qui se succèdent pour orner nos tables. L'énumération de toutes les bonnes poires à couteau seroit ici trop longue ; car nos Jardiniers François qui ont écrit sur la fin du dernier siecle font mention de plus de sept cents sortes de poires qui ont pour le moins 1500 noms François. Elles sont dues à la culture. Nous donnerons seulement un tableau des plus estimées par des qualités particulieres.

Le *petit muscat* ou la poire muscate est la plus hâtive & la premiere de l'été : elle a une odeur de musc très-agréable , elle est mûre à la fin de Juin : on peut la mettre en espalier , mais elle est meilleure encore en plein vent , & a plus de fumet musqué. Pour l'avoir dans toute sa bonté , il faut , dit M. *Bourgeois* , planter ce poirier dans un terrain léger , un peu sec & sablonneux.

Le *bon chrétien* d'été est très-fucré , & est excellent dans les terres chaudes. Il y a plusieurs autres sortes de poires d'été dont on fait cas : telles que la *blanquette* , le *muscat-robert* , la *bergamote d'été* , la *fondante musquée* , l'*épine d'été*. Comme ces poires se passent trop vite , & qu'elles viennent dans la saison d'abondance , on n'en plante pas beaucoup dans les jardins , & l'on s'attache préféablement aux poires d'automne , & encore plus à celles qui durent davantage.

La *poire de rouffelet* est des plus estimées par son eau parfumée , mais d'un parfum qui ne se trouve qu'en elle : elle est mûre à la fin d'Août : elle devient grosse en espalier , mais elle y perd de son parfum. Son unique défaut est d'être sujette à mollir ; c'est cette espece de poire qu'on fait préparer & sécher aux environs de Reims & de Tours , & dont on fait commerce sous le nom de *poires tapées*. La *poire de Colmar* & la *poire de Berry* sont aussi très-propres à faire sécher.

La *bergamote d'automne* a la chair tendre , une eau douce & sucrée : elle paroît à la fin d'Octobre ; il y a des différences fondées sur la couleur. La *bergamote Suisse* se fait reconnoître par ses bigarrures.

Les *beurrés* font les poires par excellence ; aucune poire ne lui est comparable en bonté : elle surpasse toutes les autres par l'abondance de son eau , par la finesse & la délicatesse de sa chair qui est fondante , & enfin par l'excellence de sa faveur. Elle a de plus l'avantage de charmer la vue , tant par sa grosseur & par la beauté de sa figure , que par son coloris. Enfin , elle est extrêmement fertile , & charge les arbres presqu'à rompre leurs branches.

Le *doyenné* est d'une belle couleur : cette poire est fondante , mais elle n'a qu'un instant pour être mangée ; en-deçà ou en-delà , elle n'a plus de qualité.

On doit mettre au nombre des meilleures poires d'automne , la *robine*, ou la *poire de Louis XIV* ; elle est petite , verte & sans apparence , mais elle a un fumet musqué , qui égale presque celui de la poire de rouffelet : elle est très-bonne crue , cuite & seche.

La *poire de Messire-Jean* est cassante : elle a un goût sucré ; ce fruit est propre à faire d'excellent raisiné.

La *virgouleuse* est une excellente poire , lorsqu'on la prend à propos : elle a alors la chair fondante , une eau douce & sucrée , un goût fin & relevé. Les arbres qui produisent ce fruit , poussent vigoureusement.

La *poire de Saint-Germain* a la chair fort tendre , un grand goût & beaucoup d'eau ; son fruit est gros & long : elle a la queue courte.

La *poire de bon chrétien d'hiver* , est un des fruits les plus beaux par sa grosseur , par sa forme longue & pyramidale , & particulièrement par son coloris incarnat , lorsqu'elle est à une belle exposition. Quand elle est mûre , elle est très-excellente crue , & fait l'ornement des desserts. Ce fruit a aussi l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires : il dure jusqu'aux nouveautés du printems.

Préparation des poires pour les conserver long-temps séchées.

Cette méthode , qui est différente de celle que nous avons décrite au mot FRUIT , consiste à cueillir les poires d'hiver un peu avant leur maturité. Cette récolte dans les Provinces Méridionales de la France , se fait en Septembre ; dans les Septentrionales , un mois plus tard. Il faut choisir pour cela un beau jour , & leur conserver leur queue : on les

fait cuire dans un chauderon d'eau bouillante , jusqu'à ce qu'elles molliſſent un peu ; enfuite on les met ſur des claies pour les faire égoutter , puis on les pèle & on les range ſur des plats la queue en haut : elles jettent alors une eſpece de ſirop qu'on met à part : on arrange de nouveau & dans la même poſition ces poires ſur des claies bien propres , & on les porte ainſi dans un four dont on vient de retirer le pain , ou chauffé à un degré à-peu-près ſemblable : on les y laiſſe pendant dix à douze heures : on les retire pour les tremper dans le ſirop que l'on a édulcoré avec du ſucre , & quelquefois on y joint un peu de cannelle ou de girofle avec de l'eau-de-vie : on expoſe de nouveau ces poires enduites de ſirop dans le four , qui doit être un peu moins chaud que la première fois : on réitère l'opération trois fois de ſuite , c'eſt-à-dire qu'il faut deux couches de vernis de ſirop & trois cuites : on les laiſſe dans le four à la troiſième cuiſſon , aſſez long-temps pour qu'elles ſe ſechent ſuffiſamment , ce qu'on connoît lorsqu'elles ont une couleur de café clair , & que la chair en eſt ferme & transparente ; enfin , lorsqu'elles ſont bien refroidies , on les enferme dans des boîtes de ſapin garnies de papier blanc , & on les conſerve dans un lieu très-ſec ; (*Journal Œconomique* , 1758). M. *Bourgeois* dit qu'on peut également préparer de cette manière les poires d'été & d'automne , pour les conſerver pendant l'hiver , ſur-tout le petit muſcat , le vrai rouſſelet & la robine.

Le poirier cultivé fait plus l'ornement des vergers , que celui des *jardins peignés*. Les Fleuriftes recherchent les eſpeces des poiriers à fleurdouble , ils ſont un bel effet dans les boſquets printanniers. Dans les pays où les vignes ne réuſſiſſent pas , on fait une boiſſon qu'on nomme *poiré* , en exprimant le ſuc des poires , ainſi que l'on fait celui des pommes pour le cidre. Le poiré nouveau eſt fort agréable : il reſſemble à du vin blanc , mais il ne ſe conſerve pas aſſi long-temps que le cidre. Cependant on en tire une bonne eau-de-vie , & particulièrement de la lie qui ſe trouve au fond des tonneaux. Le marc des poires qu'on retire des preſſoirs , peut , après avoir été deſſéché , ſervir à faire des mottes à brûler , pour le chauffage des pauvres : le marc des pommes n'eſt point propre à cet uſage. Il eſt avantageux qu'il ſe trouve quelques poiriers ſauvageons dans les forêts , parce que les bêtes fauves ſe nourrifſent de leurs fruits. Les Payſans voiſins des forêts ramafſient ce fruit pour la nourriture de leurs porcs , ou pour en faire de la

boisson dans les années où le vin est trop rare , ainsi qu'il se pratique en différens endroits de la Suisse. Ils en font aussi du verjus pour en assaisonner leur salade en place de vinaigre.

L'on ne doit jamais manger de poires avant leur maturité , parce qu'elles sont d'un mauvais suc , & nuisent singulièrement. En général , on corrige la qualité venteuse des poires par la cuisson ; alors elles se digerent plus facilement , & deviennent plus salutaires. Les especes qui ne se peuvent manger crues , étant un peu acerbes , peuvent entrer dans le raisiné , se manger en compote cuite au feu , au four & sous la cendre. Le sirop de poires sauvages est ordonné pour arrêter les diarrhées. On fait d'assez bon vinaigre de la sève de l'arbre tirée par incision.

Le bois du poirier sauvage est pesant , fort plein , d'une couleur rougeâtre : son grain est très-fin ; il est susceptible du poli & n'est point sujet à être piqué par les insectes : il prend très-bien la teinture noire , & alors il ressemble si fort à l'ébène , qu'on a de la peine à les distinguer l'un de l'autre. Ces qualités le font rechercher par les Luthiers , les Ébénistes , les Menuisiers & les Tourneurs. Après le buis & le cormier , c'est le meilleur bois que puissent employer les Graveurs en taille de bois ; mais il est un peu sujet à se tourmenter ; c'est cependant celui qu'on recherche dans les pays où il y a des fabriques de toiles peintes. Le poirier est un arbre qui devient quelquefois d'une grosseur prodigieuse. *Evelin* parle d'un fameux poirier d'Erford en Angleterre , qui avoit dix-huit pieds de tour , c'est-à-dire plus de six pieds de diametre , & qui rendoit annuellement sept muids de poiré.

POIRIER BERGAMOTE. *Voyez à l'article CITRON.*

POIRIER DE LA NOUVELLE ESPAGNE. C'est le *persea* des Modernes , *prunifera arbor* , *Catal. Jamaïc.* Il s'étend fort au large , & est toujours vert : ses feuilles ressemblent à celles du grand laurier : ses fleurs sont à six pétales , & naissent en grappes : son fruit étant mûr , a la figure d'une poire ; il est noir , d'un goût agréable , & contient une amande douce faite en cœur. Cet arbre croît à la Jamaïque.

POIRIER DES INDES. *Voyez GUAYAVIER.*

POIRIER PIQUANT ou POMMES DE RAQUETTES. C'est une espece d'*opuntia* qu'on emploie à la Guiane pour faire des haies vives. *Voyez OPUNTIA.*

POIRIER SAUVAGE DE CAYENNE ou BOIS DE SAVANNE ,

ficus folio citrei acutiore, fructu viridi. C'est le *couma* des Indiens du Nouveau Monde. *Barrere* dit que c'est un figuier à feuilles de citronnier, dont le fruit qui est vert, s'appelle dans le pays *poire sauvage*. En effet, par sa seve laiteuse, & la figure de son fruit, il ressemble plus à un figuier qu'à un poirier : il croît dans les savannes & dans les bois de la Guiane ; la tige est haute & rameuse. Si on entaille l'arbre, il en sort une liqueur jaunâtre dont on frotte les dartres rouges pour les guérir : le fruit a assez l'air d'une nefle ; il en diffère par la queue ; il a aussi plus de suc & moins de graines. Les graines de ce fruit sont velues, & de la forme d'une petite lentille. *M. Fresneau* dit que ce fruit se mange, qu'il est passablement bon, & qu'il produit le même effet que la nefle : les quadrupedes en sont friands. *Voyez* la figure de sa feuille, de son fruit & de ses graines, dans les *Mémoires de l'Académie*, p. 332, pl. 19, fig. 4 & 5. ann. 1751.

POIS, *pisum*. *M. de Tournefort* compte vingt-deux especes de pois ; il y a peut-être encore plus de variétés. Mais nous ne parlerons ici que des especes que l'on cultive, préférablement aux autres, à cause de leur qualité & de leur hâiveté, de leur bonté, ou du grand produit dont elles sont. Nous dirons aussi un mot de celles que l'on cultive pour les bestiaux.

Les pois sont presque autant cultivés que le blé : il y a des champs entiers couverts de ce légume. L'espece que l'on cultive davantage, est le *pois des jardins*, qu'on nomme *petit pois*, *pisum hortense majus flore fructuque albo*. Le pois, de toutes les especes, est en général conformé à-peu-près de la même maniere : sa tige est unique, lisse, creuse, s'élevant plus ou moins, suivant l'espece : ses feuilles sont d'un vert bleuâtre ; elles forment d'abord deux especes d'oreilles annexées à la tige ; entre ces feuilles, sort une côte qui soutient plusieurs feuilles ; ces côtes sont terminées par des vrilles qui servent à la plante pour se soutenir : des aisselles de ces mêmes oreilles, sortent des fleurs légumineuses, composées de quatre fleurons inégaux, dont la couleur est blanche ou rouge, suivant l'espece ; chaque bouquet est composé ordinairement de deux fleurs ; & dans la longueur de la tige, il s'en trouve jusqu'à six ou huit : aux fleurs succede la cosse qui renferme les pois, & qui est plus ou moins allongée, ou un peu variée dans sa forme, suivant l'espece.

Le pois est un grain qui, quoique robuste en apparence, ne demande pas à être mis indifféremment dans toutes sortes de terres. Certaine

espece demande une terre légère ; une autre la veut un peu grasse ; & telle autre s'accommode mieux d'une terre qui tient le milieu. Ainsi chacun doit observer l'espece de pois qui se plaît le mieux dans son terrain. En général toutes les especes de pois s'accordent à ne vouloir occuper la même terre que de loin en loin ; car ce légume est plus vorace, qu'aucun autre, des sucres naturels de la terre. Il vient à merveille dans les terres neuves ; mais le fumier, qui aide à faire fructifier les autres légumes lorsque la terre se trouve fatiguée, lui est nuisible, bien loin de lui être avantageux. Lorsqu'on s'obstine à mettre des pois plusieurs années de suite dans le même endroit, on les voit jaunir aussi-tôt qu'ils levent, & ne rien rendre du tout.

Le pois le plus hâtif, celui que les Jardiniers se font une gloire à l'envi de présenter à leurs Maîtres, & que cultivent ceux qui les vendent chèrement dans la primeur, est le *pois Michaux* (c'est le nom du premier Cultivateur qui a obtenu cette espece). Ce pois est blanc, rond, fort tendre, & sucré quand il est mangé en vert ; mais d'un médiocre rapport : la terre douce lui convient le mieux ; il se soutient même très-bien dans les sables les plus arides : dans les terres froides, il ne fait que languir, & souvent il y périt. On sème ce pois dès le mois de Décembre ; on lui ménage un bon abri ; on le cultive avec soin ; & on voit des Créfús payer de ces pois, dans le temps de la nouveauté, cent, cent-cinquante livres le litron. On peut semer de cette espece de pois dans tous les mois de l'année, pour en jouir long-temps. On doit observer, lorsqu'on sème ces pois, de ne pas mettre de suite plusieurs planches, parce qu'elles se portent réciproquement trop d'ombrage, & que la fleur est sujette à couler dans le bas. La semence de pois est bonne pendant deux ans : à la troisième année il n'en leve qu'une partie.

Il y a plusieurs autres especes de pois, qui ont chacun leur qualité, tels que le *pois Lorrain*, qui est gros, sucré, & qui se plaît dans un terrain sec : le pois Suisse, ou la grosse cosse hâtive ; c'est un de ceux qui font le plus de profit, parce qu'il fructifie beaucoup ; il demande une bonne terre : le pois quarré, blanc, en faveur duquel on est prévenu avec raison ; il est tendre & moëlleux, plus nourri, d'un goût plus sucré qu'aucun autre. L'espece qu'on nomme *cul-noir*, parce que le germe en est noir, est bonne pour être conservée en sec. Le *pois sans parchemin* a un goût sucré & fin ; il fait plus de profit qu'aucun autre, n'ayant que

peu ou point de flandres; il se mange avec la cosse, comme les haricots verts: il y en a plusieurs de cette espece.

On peut faire sécher des pois cueillis en vert, de la même maniere qu'on fait les haricots: ils sont bien meilleurs que ceux qui sont conservés secs.

Le *pois chiche*, ou pois bécu, *cicer sativum*, *flore candido aut rubro*, est de la grosseur du pois commun, & a une figure approchante de celle de la tête d'un belier. Sa couleur est rouge, ou rousse, ou noire: on s'en sert en Médecine, comme du pois lupin. Il y a des pays où les Cafetiers mêlangent du pois chiche d'Espagne avec leur café pur, pour y gagner davantage. Ce pois est, de tous les grains légumineux, celui dont le goût approche davantage du café. Sa tige est droite, branchue & velue; ses feuilles sont arrondies, dentelées & cotonneuses. Cette plante est commune en France, en Italie & en Espagne.

Le *pois lupin* n'est cultivé que pour la Médecine, & ne réussit que dans les pays méridionaux. La farine de lupin est résolutive, & entre dans les cataplasmes émolliens: sa décoction est apéritive. Le grain de ce pois est merveilleux pour engraisser les bœufs: on s'en sert dans certains pays pour faire de la poudre à poudrer. Il y a quelques pays où on sème des lupins pour servir d'engrais dans les champs; on les enterre avec la charrue à la fin de Mai, & on sème du blé en Septembre, sans mettre aucun engrais. *Voyez l'article LUPIN.*

Il y a une espece de pois très-menus, qui sont d'un blanc tirant un peu sur le gris, ce qui les fait nommer par quelques-uns *pois-gris*. On les nomme aussi *pois de brebis*. On cultive encore ces especes de pois pour la nourriture des bestiaux.

En général les pois sont émolliens & un peu laxatifs: ils fournissent une nourriture un peu grossiere: ils sont un peu venteux; mais ils appaisent la toux, & adoucissent les âcretés de la poitrine. Les pois mangés avec leur gouffe sont plus nuisibles que les simples graines; c'est ce que l'Ecole de Salerne exprime par ce distique:

Sunt inflativa cum pelibus, atque nociva;
Pelibus ablatis, sunt bona pisâ fatis.

Ray assure que les pois verts, mangés tout crus par ceux qui ont contracté le scorbut par l'usage de la viande & du poisson salés dans les navigations, leur sont convenables.

Quelques personnes font sécher sur un tamis , à un feu doux , des pois verts , pour en manger pendant le carême : on les conserve dans des vases bien bouchés. Ce légume , ainsi desséché , revient parfaitement lorsqu'on le fait cuire. L'art de les assaisonner leur donne le goût des pois de primeur.

POIS D'ANGOLE ou **POIS DE CONGO**. Arbrisseau transplanté de l'Afrique dans les Antilles où on le cultive avec succès. Il s'éleve de cinq à six pieds , & subsiste autant d'années : mais pendant ce court espace , il est utile dans toutes ses parties. Il pousse beaucoup de branches rameuses , petites , flexibles , garnies de feuilles languettes , verdâtres & aromatiques. Cet arbrisseau est presque toujours en fleur : son fruit est en filique , coriace , difficile à rompre , contenant quatre ou cinq pois arrondis , d'une moyenne grosseur & d'un brun verdâtre. Ce pois est très-sain , très-nourrissant , bon à manger dans une disette de mil ; il n'incommode point ; il sert à nourrir la volaille , & sur-tout les pigeons. Ses bourgeons sont très-pectoraux ; sa fleur est béchique ; ses feuilles bouillies & appliquées sur les plaies , les guérissent : de son bois réduit en cendres , on fait une lessive qui nétoie les ulcères , & dissipe les inflammations extérieures de la peau. Cet arbrisseau a l'avantage de réussir dans les terres naturellement stériles , ainsi que dans celles dont on a épuisé les sels. Aussi les Colons , bons administrateurs , ne manquent-ils jamais d'en semer dans toutes les parties de leurs habitations , qui dans d'autres mains resteroient incultes.

POIS A GRATTER. Voyez **POIS POUILLEUX**.

POIS CHICHE. Voyez à l'article **POIS**.

POIS MARTIAUX , *pisa ferrea*. C'est la mine de fer en petits globules semblables à des pois. Voyez à l'article **FER**.

POIS DE MERVEILLE , *cor-indum ampliore folio , fructu majore*. Plante originaire des Indes , & qu'on cultive aujourd'hui dans nos jardins : ses tiges sont menues , & hautes de trois ou quatre pieds , sans poil , cannelées , foibles , ses feuilles sont vertes , & ressemblent un peu à celle de l'ache ; ses fleurs sont composées de huit feuilles blanches , quatre grandes & quatre petites disposées en croix ; il leur succede des fruits en vessies à trois coins , divisées chacune en trois loges qui renferment des semences semblables à de petits pois entièrement noirs , excepté une grande tache blanche faite en cœur : ce qui les a fait nommer *cœur des Indes*. Ces fruits sont estimés très-cordiaux.

POIS NUD ou ŒIL DE CHAT. *Voyez* POIS DE TERRE.

POIS DES PIGEONS. Dans les Indes, on donne ce nom au fruit blanc d'une espece de *cytise*. *Voyez ce mot*.

POIS POUILLEUX ou POIS A GRATTER, *mucuna aut phaseolus filiquis latis, hispidis & rugosis, fructu nigro*. C'est une espece de haricot des Iles de l'Amérique, très-farmenteux, grimpant & s'attachant jusques aux rameaux des arbres les plus élevés : sa tige est grosse, tenace, fort pliante ; ses feuilles ressemblent assez à celles de nos haricots ; elles sont un peu lanugineuses : ses fleurs naissent en haut, composées chacune de cinq feuilles jaunes qui ont la figure des fleurs de pois : à ces fleurs succedent des gouffes longues d'un doigt, ridées, rouffes au commencement, noircissant par la maturité, chargées de petits pois fort déliés & légers, mais pointus & très-pénétrants, qui s'attachent facilement à la peau, pour peu qu'on les touche, & y causent une démangeaison cuisante, d'autant plus incommode, que plus on gratte la partie, plus ce poil la pénètre, & plus la démangeaison est forte. De mauvais plaisans mettent quelquefois de ce duvet dans le lit des nouveaux mariés, pour les empêcher de dormir & les en faire sortir.

Le dedans de la gouffe de cette plante est blanc & luisant : elle contient deux ou trois semences assez grosses, rondes, applaties, couvertes d'une écorce mince, cependant dure, noire & luisante : il y a peu d'Indiens qui en mangent ; mais ils se servent des feuilles de cette plante pour teindre en noir, & de sa racine coupée par morceaux pour composer un remede stomachique.

POIS QUENIQUE. *Voyez* POIS DE TERRE.

POIS SAUVAGE ou POIS NUD. *Voyez* POIS DE TERRE.

POIS DE SEPT ANS. Plante vivace qu'on cultive en Guiane, & qui dure l'espace de sept ans : son fruit est bon à manger : sa feuille pilée rend un jus vert qui est spécifique pour arrêter toute espece d'hémorragie ; on lave la plaie avec ce suc, si l'on peut, sinon on applique le marc dessus. *Maison Rustique de Cayenne*.

POIS SUCRÉ DE LA GUIANE, *inga filiquis longissimis* : c'est le *pacay* des Péruviens ; le *bayroua* de la Guiane, & le *guavas* des Espagnols. Cet arbre, qui se voit au jardin du Roi, est de la grosseur d'un homme, & s'éleve d'environ vingt pieds (Barrere en cite quatre especes ou variétés). Ses branches forment une tête arrondie ; ses feuilles sont alternes, composées chacune d'une côte ailée, garnie de

de quatre paires de petites feuilles pointues par les deux bouts. La fleur est jaune, en cloche, découpée en six parties, & garnies d'étamines blanches à sommets jaunes. A ces fleurs succèdent des filiques longues d'un à deux pieds, étroites & renfermant dans une moëlle blanche, spongieuse & comme filamenteuse, des semences lenticulaires, noires & nullement bonnes à manger. Cette moëlle a un goût de sucre musqué & aigrelet; ce qui a fait donner à ce fruit le nom de *pois sucrin*.

POIS DE TERRE, ou **POIS NUD**, ou **ŒIL DE CHAT**, *bonduc*. C'est un fruit légumineux de l'Inde, gros comme une aveline, arrondi; dur comme de la corne, poli, luisant, & de couleur cendrée; il naît dans une gouffe grosse comme le pouce, rougeâtre, garnie d'épines en dehors, mais lisse en dedans; chaque gouffe contient deux pois; chaque pois renferme une amande grosse comme celle d'une noisette; blanchâtre, huileuse, d'un goût peu agréable; quand le fruit est bien desséché, & qu'on l'agite, cette amande remue & résonne, ce qui fait une sorte d'amusement pour les enfans du pays: la gouffe est attachée par une queue ligneuse, rougeâtre & grosse comme une plume à écrire, à un arbrisseau de moyenne grandeur, que *Gaspard Bauhin* appelle *arbor exotica spinosa foliis lentisci*. C'est le *guilandina aculeata foliolis ovalibus acuminatis* de *M. Linneus*. Cet arbre croît par-tout aux Indes: les habitans font cuire son fruit en vert, & le mangent; il a un goût astringent. Quelques-uns l'appellent *pois quenique* ou *pois sauvage*. On soupçonne que le *bonduc* du Canada, appelé dans le pays, *chicot*, est un arbruste d'un genre différent de celui des Tropiques. Il ne faut pas confondre le pois de terre avec la *pistache de terre*. Voyez ce mot.

POISON. On en distingue de naturels & d'accidentels ou factices. On en trouve des exemples dans les trois regnes de la Nature.

Les *poisons accidentels* ou *factices* sont le sublimé corrosif, le vert-de-gris, les virus contagieux, les exhalaisons putrides & mophétiques.

Les *poisons naturels* du *regne minéral* sont les especes d'arsenics & les mines de cuivre effleurées.

Ceux du *regne végétal* sont les vieux champignons, le colchique, la ciguë, le napel, les mancelines, le manioque pur, &c. Voyez **PLANTES VENIMEUSES**.

Les *poisons* du *regne animal* sont le venin de la vipere.

Ces venins ont été formés ou donnés au moment de la création à certains animaux.

M. *Sauvages* a donné en 1754 à l'Académie de Rouen une excellente Differtation sur les animaux venimeux, dont le programme avoit été proposé pour le prix de Physique, & qui fut couronné par cette favante Compagnie. Dans cette Differtation si intéressante, l'Auteur traite plus particulièrement des animaux venimeux de la France, de la nature de leur venin, de leur remede ou contre-poison. Il définit le venin un corps qui agissant par ses molécules imperceptibles, quoiqu'en petites doses, produit des effets pernicioeux ou dangereux pour la vie, M. *Sauvages* combat l'ancienneté & l'étendue des préjugés, en assurant que le nombre des animaux venimeux, sur-tout en France, est extrêmement petit; mais il ne donne pas moins l'énumération de la plupart de ceux qui ne sont point en France, soit pour nous rassurer contre la crainte de les y rencontrer, soit pour nous enseigner les remedes que les peuples étrangers emploient, afin de les appliquer nous-mêmes en pareilles circonstances.

La classe des quadrupedes, dit M. *Sauvages*, ne présente aucun animal qui ait été observé venimeux, si l'on excepte ceux qui sont atteints d'une *maladie contagieuse* qui imprime à leurs humeurs cette mauvaise qualité; mais il ne s'agit ici que des venins naturels.

Les piquans du *porc-épic* agissant d'une façon toute mécanique, ne doivent pas être réputés venimeux. *Voyez à l'article Porc-épic.*

Les *chauve-souris* d'Amérique qui sucent le sang des hommes & des brebis sans les réveiller, ne produisent que l'effet des sangsues & des saignées réitérées.

Les *fruits secs* auxquels les souris ont touché, excitent souvent des élévures aux levres & autres parties de la bouche; & cet effet est attribué par M. *Sauvages* à l'urine de ces animaux lorsqu'ils sont en chaleur: celle des chats en pareilles circonstances est âcre, infecte & produit des taches ineffaçables; mais la définition que nous avons rapportée du venin, ne convient pas à une telle liqueur.

Il n'y a donc parmi les quadrupedes aucun animal venimeux: il en est ainsi de la classe des oiseaux qui ne peuvent nuire que par leur bec & leurs griffes; la fiente de quelques-uns, comme le pigeon & l'hirondelle, est assez âcre pour enflammer les yeux si elle tombe dessus; mais cela ne suffit pas pour la dire venimeuse.

Les *poissons* offrent des phénomènes singuliers; ils n'ont pas de venin à l'extérieur : l'engourdissement que cause la *torpille*, les déchiremens que produisent les piquans de la *raie baïonnette*, sur-tout de celle que l'on nomme *glorieuse*, ainsi que la longue & robuste bayonnette de l'animal de mer pisciforme & appelé *empereur*, tous ces effets sont purement mécaniques. Mais si nous justifions de l'accusation de venin tous les piquans de poissons qui en effet n'ont rien de creux, ni aucune liqueur âcre à lancer, nous ne les justifierons pas pour le mal qu'ils peuvent causer étant pris intérieurement.

Les *œufs de barbot* & de *brochet* occasionnent quelquefois le *cholera morbus*; le remède à ce mal sera indiqué ci-après, en exposant la théorie des venins. Le foie du poisson nommé *chat marin* excite souvent un assoupissement qui est suivi d'une démangeaison universelle, après laquelle la surpeau se sépare entièrement du corps, & guérit la démangeaison. M. *Sauvages* rapporte à ce sujet une observation dont il a été témoin lui-même, & que nous transcrivons ici à cause de sa singularité. Le nommé Gervais, Savetier à Bias, auprès d'Agde, s'avisa avec sa femme & ses deux enfans âgés de dix & quinze ans, de manger à souper le foie d'un chat marin dont la chair est la nourriture des pauvres gens, mais dont le foie a coutume d'être rejeté par les Pêcheurs, avant de vendre le poisson; en moins de demi-heure, ces quatre personnes furent saisies d'un grand assoupissement, se jetterent sur la paille, & ce ne fut que le troisième jour qu'elles revinrent à elles assez parfaitement pour connoître leur état. Les voisins voyant un troisième enfant tout petit qui manquoit de nourriture, & qui n'avoit pas mangé du foie, entrèrent chez Gervais, & trouverent que la femme étoit la plus assoupie, puis le mari & les deux enfans, suivant qu'ils avoient plus ou moins mangé de foie : la femme fut plutôt délivrée des suites de cet accident; on la trouva avec un visage rouge comme de l'écarlate, & le lendemain en se froissant contre ses habits à cause d'une démangeaison universelle qui la tourmentoit, elle fut étonnée de voir sa surpeau se séparer de tout le corps en lames comme des feuilles de papier, ce qui guérit sa démangeaison; elle s'amusa pendant trois jours à enlever son épiderme, celle de la tête s'enleva en petites écailles, & n'entraîna pas la chute des cheveux : les autres furent guéris de même, mais plus tard & avec difficulté.

Les insectes suspects sont la *cantharide*, les *guêpes*, *frelons*, *taon*;

bourdon, l'*ichneumon*, le *scorpion d'eau*, le *scorpion ordinaire*, l'*araignée* & la *scolopendre*.

La *cantharide* est le plus dangereux de tous les insectes *coléoptères*; voyez ce mot. Prise intérieurement elle excite, même à petite dose, des ardeurs d'urine; appliquée au dehors, elle enflamme la peau, fait élever l'épiderme en vessie: nous ajoutons qu'appliquée extérieurement, elle excite aussi des ardeurs d'urine.

M. *Sauvages* dit que le *frelon*, le *bourdon*, le *taon*, causent par leur piqûre une douleur vive, mais de peu de durée & sans enflure: la piqûre de la *guêpe* est plus vive & plus longue. Notre Auteur a été piqué par une qui n'avoit que la tête, le reste du corps ayant été séparé dès la veille; effet qui lui est commun avec la vipère.

Il y a deux à trois espèces de *chenilles* dont le poil cause quelque démangeaison, mais aucune n'est absolument venimeuse.

M. *Valisnieri* est persuadé qu'en Italie les *scorpions* sont venimeux durant les chaleurs de l'été; mais on n'observe rien de pareil en France, & nos *scorpions* doivent passer pour être exempts de venin.

La *scolopendre de mer* & celle de terre n'ont aucun venin & ne piquent point. Il n'en est pas de même de l'espèce appelée en Amérique *mal-faisante* ou *millepieds*: voyez ces mots.

Dans la classe des vers, il n'y a d'animaux suspects que les *sangsues*, l'*ortie de mer* & le *lievre de mer*.

Quant à la *sangsue*, c'est un bruit populaire que celles qui sont verdâtres ou tachetées soient venimeuses; l'Auteur a fait faire usage indifféremment de toutes les *sangsues* plus ou moins brunes, & toutes ont produit de bons effets étant appliquées à propos.

M. *Sauvages* a souvent manié, flairé & goûté le *lievre de mer*, sans y reconnoître aucune mauvaise qualité; mais il a observé pour l'*ortie de mer*, qu'il s'en exhale une vapeur subtile comme celle de l'oignon, qui enflamme les yeux; & si l'on porte les mains aux yeux auparavant de les avoir bien lavées, on y éprouve une cuisson bien plus violente. Ainsi l'*ortie de mer* a quelque chose de venimeux, de même que la plante qui porte le même nom, & dont les piquans sont fistuleux. Voyez ORTIE & ORTIE DE MER.

Il ne reste qu'à chercher quels sont les *amphibies reptiles venimeux*, & il faut avouer que c'est la classe qui fournit le plus d'animaux de cette sorte. Tous les serpens sont en horreur, & c'est choquer ouverte-

ment l'opinion de tout le monde que de douter de leur qualité malfaisante.

M. *Sauvages* soutient qu'en France, quoiqu'il y ait un grand nombre de *serpens* différens, des *salamandres*, *crapauds*, *lézards* & autres, il n'y a que la *vipere* dont les qualités venimeuses soient jusqu'à présent connues.

On fait qu'il se trouve en Suede & en Italie un serpent nommé *ammodite*, aussi venimeux que la *vipere*; qu'en Amérique se trouve le *serpent à sonnettes*, dont le poison est très-actif, & qui fixant les oiseaux & écureuils perchés sur les arbres, les fait tomber dans sa gueule en les réveillant brusquement par les cliquetis de ses sonnettes: on fait aussi que le *serpent à lunettes* est très-venimeux, mais pas un de ces serpens ne se trouve dans notre pays. Les serpens de France sont presque tous du genre de l'*anguis*, ou du genre du *coluber*. Suivant les déterminations de M. *Linneus*, du premier genre est le *cæcilia* ou l'*orvet*, très-redouté, mais très-mal-à-propos; il n'a point les dents canines des *viperes*, & quand il mord il ne peut faire le moindre mal. Toutes les *couleuvres*, *aspics* & autres, ne mordent point qu'ils ne soient irrités; leur morsure est sans conséquence comme une égratignure, & ils s'adoucissent le moment d'après.

Il y a dans le Diocèse de Lodeve un village nommé Saint-Michel des Septs ou des Serpens: il est adossé contre une montagne, de laquelle il sort au mois de Juin une quantité prodigieuse de serpens qui entrent familièrement dans les maisons; ils cherchent à boire & à se chauffer, mais on ne s'est point apperçu qu'ils chassent aux souris & aux insectes, comme font ceux du Brésil & de Ceylan: les petits enfans de Saint-Michel badinent avec eux, les prennent par la queue, les attachent deux à deux comme des bêtes de labourage, & les font aller ainsi par les rues. On soupçonne très-fort qu'ils aiment le lait; on en trouve quelquefois dans le berceau des enfans: on cite même une observation de la Fermière du Château qui surprit un serpent qui avoit fait rejeter le lait à son nourrisson en lui insinuant sa queue dans la bouche pour lécher ou sucer ce lait. *Voyez l'article SEPS.*

Le *lézard* est absolument sans venin; il mord s'il est irrité, mais sa morsure est sans conséquence.

La *salamandre* ne mord point, & n'a point de venin.

Quant au *crapaud*, je l'ai manié (dit notre Auteur); son urine

m'a éclabouffé le vifage & les mains quand je l'écrasois : j'ai vu un Bateleur qui le mordoit & l'éventroit avec les dents pour faire valoir fon orviétan. Cet animal fi redouté n'a jamais fait mal à personne. La *renette verte* ne mord point & le voudroit en vain, n'ayant point de dents, ni la force de bleffer.

Telle est la partie historique du Mémoire de M. *Sauvages*, qui a eu soin de ne la fonder que sur des observations faites par lui-même, ou de l'appuyer de l'autorité de MM. *de Réaumur*, *de la Condamine*, *de Jussieu*, *Mead*, & autres Auteurs célèbres, & de celle des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Il résulte de toutes ces observations, qu'en France l'unique animal venimeux proprement dit, est la *vipere*. Voyez ce mot.

Passons à la théorie des venins & à leur remede. M. *Sauvages* commence par quelques observations générales, qui s'appliqueront d'elles-mêmes aux cas particuliers.

Les *poisons*, dit-il, ne sont mal-faisans que par le mauvais usage qu'on en fait; ils n'ont pas été créés pour nous nuire, & avec certaines modifications, l'*opium*, l'*antimoine*, le *sublimé corrosif*, les *cantharides*, deviennent d'excellens médicamens : ils ne sont pas funestes par eux-mêmes; tels corps sont poisons pour quelques oiseaux, comme le *persil* & l'*amande amere*, qui sont un aliment pour nous.

Un corps mal-faisant pour une partie, souvent ne l'est pas pour un autre : les cantharides enflamment la vessie, mais si l'on en croit l'Auteur, elles ne nuisent point à l'estomac. Le poison n'agit pas de lui-même comme tel, il lui faut un dissolvant convenable : la chaux ne brûle pas si on verse de l'huile dessus, il y faut verser de l'eau; le vif-argent a besoin d'esprit de sel pour former le sublimé corrosif; le sel a besoin de la salive pour picoter la langue. Ainsi les narcotiques s'affocient avec la lymphe nerveale pour s'insinuer dans l'origine des nerfs & les embarrasser : le foie du chat marin qui fait tomber la surpeau en écailles, agit vraisemblablement étant combiné avec la matiere de la transpiration, qui devient par-là acre & corrosive.

La corrosion ne dépend pas toujours de la forme de coin ou de scie que l'ancienne Physique attribue aux parties intégrantes des corps, elle dépend aussi de la vélocité avec laquelle les molécules du dissolvant pénètrent les pores du corps à dissoudre, & la gravité spécifique des corps ne contribue pas moins à cette vélocité que la convenance de

leur figure ; ce qui forme des contacts plus multipliés & une force d'adhésion plus grande : il faudroit donc pour remédier par principe aux accidens du venin , connoître l'analogie des gravités spécifiques des corps différens ; mais nous sommes bien éloignés de cette précision , & nous sommes obligés de nous en tenir aux expériences.

Nous avons mis au rang des venins les œufs du brochet & du barbeau ; le remede est de prendre au plutôt six grains de tartre stibié (émétique) dans trois verres d'eau tiède de dix en dix minutes : si le *cholera morbus* est déclaré , ce qui arrive cinq à six heures après avoir mangé ces œufs , il faut avaler beaucoup d'eau de poulet & prendre des lavemens de la même eau ; & si les vomiffemens & les nausées épuisent , il faut les suspendre avec vingt gouttes de *laudanum* liquide dans une eau cordiale. On ignore le contrepoison du *foie de chat marin* , mais le venin n'est peut-être pas naturel à cet animal ; le *thon* produit quelquefois cet effet. Il y a lieu de croire que ces poissons très-voraces avalent goulument d'autres poissons corrompus , & sur-tout ceux qui servent d'amorce ; le chyle qui en vient fait un venin , qui s'exalte plus encore dans le foie de l'animal & le rend extrêmement venimeux.

Les *guêpes*, *abeilles* & autres insectes à qui la Nature a donné des piquans propres à percer le cuir des bœufs & l'écorce des arbres , où ils déposent leurs œufs , ont eu besoin d'une liqueur âcre qui empêchât ces trous de se refermer ; cette liqueur est acide , mais l'effet qu'elle produit n'est pas considérable ; le remede est de retirer adroitement l'aiguillon , & de raffiner l'endroit piqué avec de l'eau fraîche qu'on renouvelle de temps en temps.

Outre les remedes généraux qui sont les saignées , les bains , les émulsions , on a trouvé pour la guérison des *cantharides* un remede dans les cantharides mêmes , préparées avec du camphre qui en corrige l'âcreté.

La *vipere* , seul animal en France qui soit proprement venimeux , en ce qu'il l'est naturellement , se reconnoît aux deux dents canines qu'elle porte à la mâchoire supérieure ; il s'en trouve quelquefois quatre tant aux mâles qu'aux femelles. On trouvera la description de ces dents à l'article *Vipere*.

Le venin de la vipere qui n'irrite presque pas les nerfs de la langue ; parce qu'ils sont comme à l'abri par le vernis de la salive , agit avec force sur les nerfs qui sont à nu quand il a été combiné avec le sang ;

il paroît que c'est le fang qui en développe l'âcreté : cette combinaison est corrofive pour les filets nerveux qui se trouvent dans le tissu de arteres & du cœur.

L'alkali volatil succiné, & que tout le monde connoît sous le nom d'eau de luce, est employé avec grand succès contre la morsure de la vipere. La racine de *polygala de Virginie* est employée par les Indiens contre la morsure du serpent à sonnettes ; elle a le même goût que les plantes cruciformes. Les Indiens sucent la plaie avant de l'employer : on peut faire de même pour la morsure des *viperes*, sur-tout si l'on fait rouler dans la bouche de l'huile pour la garantir de l'impression du venin.

Au reste, on ne doit pas compter sur quantité de prétendus secrets vantés en ce cas ; il arrive souvent que les malades, sur la foi de pareilles recettes, négligent de consulter les Médecins expérimentés, & périssent misérablement, victimes de l'ignorance & de la crédulité.

On ne doit considérer les poisons, sur-tout ceux des végétaux, que relativement & non absolument. Les poisons sont des corps qui, à petites doses & par leurs qualités physiques, sont capables de produire en nous des changemens considérables, lorsque nous sommes en bonne santé : mais ce qui est poison pour un animal, est remede pour un autre.

POISSON, *piscis*, est un animal sanguin, ovipare, aquatique, qui vit continuellement dans l'eau, & n'en sort jamais volontairement, qui n'a point de pieds, mais des nageoires, couvert d'écaillés ou d'une peau unie & sans poil, qui respire par les ouïes, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut considérer les poissons sous une multitude de points de vue ; soit que l'on envisage la variété immense des *poissons de mer* & d'eau douce, soit qu'on examine leur organisation, les alimens si variés par la faveur de leur chair qu'il nous procurent, & l'utilité infinie dont plusieurs sont pour les besoins de la vie : nous tâcherons de présenter ici un léger tableau de tous ces objets si curieux & plus intéressans les uns que les autres.

La Nature a destiné plus de la moitié de notre globe aux seuls poissons. Les eaux des fleuves, des rivières, des lacs & des étangs, sont remplies d'une multitude de poissons, qui varient tous pour la forme,

forme , pour la couleur , pour le goût (a). Le bassin immense des mers en contient d'autres en nombres innombrables , & variés à l'infini ; il y en a qui n'habitent que les lisières des côtes , d'autres s'éloignent de la plage & se tiennent en pleine mer.

La distinction des poissons se doit tirer sur-tout des marques essentielles & des parties & actions principales qui sont communes à toutes les especes de chaque genre , & propres à chacune en particulier : on doit considérer si le poisson a des écailles ou une peau à tubercules , sa hauteur perpendiculaire , sa largeur ; les nageoires , leur nombre & leur figure ; la forme de la queue , de la tête & de la ligne latérale qui va tout le long des côtes ; la figure , le nombre & la situation des narines ; la position des yeux , de la bouche , la forme & la direction de ces ouvertures , le nombre , la forme & l'emplacement des dents , les opercules des ouies , la figure du poisson , sa couleur ; s'il est d'eau douce ou de mer , si l'animal est vivipare ou ovipare , c'est-à-dire si les parties de la génération sont extérieures ou intérieures ; s'il a des barbillons ou non.

On voit avec étonnement & admiration , que des poissons de mer qui avalent une eau dont le goût nous paroît insupportable , qui est chargée de sels si inhérens que les filtrations ne peuvent l'en dépouiller , ont cependant une chair délicieuse , & que bien des gens préfèrent aux volailles les plus exquises. Les poissons se nourrissent de plantes , d'insectes aquatiques , de grenouilles , de vers & de petits poissons.

(a) On ne peut observer sans étonnement quel degré de chaleur les êtres vivans peuvent supporter. M. *Sonnerat* , en parcourant l'intérieur de l'isle de Luçon , une des Philippines , trouva environ à quinze lieues de Manille , dans un petit lac situé sur le bord du grand lac de cette isle , un ruisseau d'eau très-chaude ou bouillante , dont la chaleur étoit de soixante-neuf degrés au thermometre de M. de *Reaumur* , quoique l'épreuve en fût faite à une lieue de sa source ; il apperçut à travers les vapeurs de cette eau des poissons à écailles brunes , longs de quatre ponces , que leur agilité & la mal-adresse des Sauvages du canton ne lui permirent pas de se procurer ; il y vit aussi trois arbrisseaux très-vigoureux , dont les racines trempoient dans cette eau bouillante , & dont les branches étoient environnées de sa vapeur , qui étoit si considérable que les hirondelles qui osoient traverser le ruisseau à la hauteur de sept à huit pieds , y tomboient sans mouvement. L'un de ces trois arbrisseaux étoit un *agnus castus* , & les deux autres des *aspalatus*. M. *Sonnerat* but de l'eau de ce ruisseau après l'avoir fait refroidir ; elle avoit un goût terreux & ferrugineux.

Structure & organisation des Poissons.

Les poissons ont un grand nombre de rapports avec les autres animaux ; & si on veut ranger dans la classe de ces individus les animaux nageurs *pisciformes* & vivipares , alors cette classe d'animaux offrira seule des exemples de toutes les idées différentes de reproductions , que la nature a employées dans son plan général. Les uns ont , comme les animaux terrestres , des squelettes ; les arêtes sont leurs os ; les autres n'ont pour ossemens que des cartilages auxquels sont attachés les muscles , comme dans certains vers ; les chairs aboutissent à un noyau cartilagineux ; & il y en a , tels que l'*ichthyocole* , dont les arts tirent un grand avantage ; d'autres sont épineux , c'est-à-dire ont les nageoires garnies d'aiguillons , & la queue dans une position verticale ; quelques poissons ont la peau molle , & semblent l'avoir nue comme l'homme ; mais le plus grand nombre l'ont couverte d'écailles , comme certains reptiles ; d'autres l'ont hérissée de piquans , comme le hériffon & le porc-épic : quant aux animaux de mer *pisciformes* , qui sont monstrueux en grosseur , qui respirent comme l'homme , les quadrupèdes & les oiseaux , par le moyen des poumons , ce sont des cétacées ; ils n'ont de rapport avec les poissons que par l'élément qu'ils habitent , mais ils en diffèrent parce qu'ils sont vivipares , qu'ils sont obligés de venir respirer à la surface de l'eau ; car s'ils étoient forcés à rester sous l'eau ou sous les glaces , ils y étoufferoient : ils ont un cou , des espèces de paupières ; leur queue , notamment celle de la baleine , du cachalot , &c. est dans une position horizontale ; mais c'est sur-tout par rapport aux parties qui servent à la génération & à la manière dont elle s'accomplit , qu'on peut établir le parallèle entre les seuls animaux *pisciformes* & tous les autres animaux dont la foule variée habite le globe de la terre. Les cétacées ont les parties extérieures de la génération , semblables à celles des quadrupèdes : ils s'accouplent comme eux : leurs femelles mettent au monde des petits vivans & les allaitent , tandis que tous les poissons ne se multiplient que par des œufs : ils ne s'unissent point. Toutes ces considérations doivent exclure les cétacées de la classe des poissons proprement dits ; les véritables poissons n'ont que des ouïes ; quelques-uns , qui sont peut-être de l'ordre des reptiles , tels que la lamproie , ont des trous disposés le long du corps , qui sont des conduits aériens ; & les ouïes des uns & les trous disposés le long du corps des

autres , ont une merveilleuse conformité avec les trachées des insectes. Les poissons ont du rapport par les œufs avec les oiseaux , la plupart des reptiles & la foule innombrable de la plupart des insectes. Les Naturalistes savent qu'entre plusieurs de ces derniers animaux (les poissons) il n'y a point de copulation entre les mâles & les femelles , & toute la jouissance des mâles se réduit à répandre une liqueur fécondante sur les œufs que les femelles ont déposés , c'est-là aussi toute la jouissance de celles-ci. On trouve une forte de rapport entre les œufs déposés des poissons & ceux de la plupart des reptiles , & de certains vers tels que la limace. Les embryons y subissent leur évolution , leur développement , les œufs alors se distendent & augmentent de volume.

Lorsque l'on considère un poisson , on est d'abord arrêté par sa forme extérieure : on remarque ses nageoires & sa queue , à l'aide desquelles il rame & exécute tous les mouvemens qui lui sont nécessaires : on le voit s'élever , s'abaisser , agiter ses ouies d'un mouvement continuel : tout le jeu de cette mécanique pique la curiosité.

On observe d'abord qu'en général les poissons sont recouverts d'écailles plus ou moins apparentes , artistement arrangées , richement & élégamment nuancées ; leur usage est de garantir le poisson , & de lui conserver toute la flexibilité de son corps (Voyez à l'article ABLE ce qu'on peut penser sur la formation de l'écaille des poissons). Tous les poissons , plus encore ceux de la mer que ceux des rivières , sont enveloppés d'un enduit gras & huileux , qui les rend d'une souplesse infinie , & avec cela très-propres à passer par les lieux les plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant , & il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires , qui viennent aboutir aux vides presque insensibles que les écailles laissent entr'elles. Il y a apparence que ces vaisseaux charient un suc qui leur est particulier , & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles , mais encore à les teindre de diverses couleurs , quelques-unes si brillantes que l'art le plus recherché auroit de la peine à les imiter. Cet enduit gras & huileux étant impénétrable à l'eau , est encore propre à défendre le sang des poissons du froid de ce fluide , & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaisons du corps ; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan septentrional , où le froid n'épargneroit aucun poisson.

A l'égard des écailles , on ne croit pas qu'elles tombent toutes les années , ni qu'elles soient les mêmes dans toute la vie du poisson ; mais

il se fait tous les ans une addition d'une nouvelle écaille qui vient au-dessous de la précédente, & s'étend de tous côtés au-delà du tranchant de celle-là, à proportion de l'accroissement du poisson: on prétend que le nombre de plaques qui composent ces écailles marque l'âge du poisson.

Le poisson pouvoit-il avoir une robe qui fût à la fois plus légère & plus impénétrable? La figure de ces animaux étant toujours un peu aiguïlée par la tête, les rend propres à traverser un liquide; la *queue* par la force, par son impulsion alternative de droite & de gauche, fait avancer le poisson en ligne droite; les *nageoires* qui sont sous le ventre du poisson servent aussi un peu à repousser l'eau pour faire aller le corps & l'arrêter ensuite, quand le poisson les étend sans les remuer. Mais leur principale fonction est de diriger les mouvemens du corps en le tenant en balance & en équilibre; en sorte que si le poisson joue des nageoires qui sont à droite, & qu'il couche sur son corps celles qui sont à gauche, tout le mouvement est aussi déterminé vers la gauche; de même qu'un bateau à deux rames, si on cesse d'en faire jouer une, tournera toujours du côté où la rame n'est plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires aux poissons, le dos qui est plus pesant que le ventre, n'étant plus tenu en équilibre, tombe sur un côté, ou descend même dessous; souvent il est dans l'eau le ventre en haut, comme il arrive aux poissons morts qui viennent sur l'eau les nageoires du ventre en haut. Tout ceci s'exécute suivant les lois de l'Hydrostatique: cette matiere est parfaitement bien expliquée dans Borelli, *De motu animalium*, part. I. chap. XXIII.

On voit le poisson monter, descendre, se tenir dans les eaux à une hauteur quelconque; c'est à l'aide d'une vessie d'air, *vesicula pneumatica*, aut *utriculus natatorius*, qui est dans son corps, qu'il exécute tous ces mouvemens: cette vésicule remplie d'air, à la faveur de laquelle les poissons se soutiennent dans l'élément liquide, est un sac membraneux composé de deux ou trois enveloppes qui se séparent facilement. Suivant qu'il enfle ou qu'il resserre cette vésicule aérienne, il s'élève ou il descend, parce que son corps devient plus gros ou plus petit, son poids restant toujours le même. Ainsi l'on peut regarder la queue, les nageoires & la vessie aérienne des poissons comme autant d'avirons, de rames, & de voiles. Il est digne de remarque que la Nature a mis plus de force de muscles dans la queue des poissons que dans toutes les autres parties de cet animal.

On peut penser que les muscles du poisson sont les moyens ordinaires dont il se sert pour resserrer ou élargir sa vésicule aérienne. S'il les relâche, l'air se dilate par son ressort naturel, & la vésicule s'enfle; s'il les resserre, l'air se comprime & la vésicule devient plus petite. Il est probable que les poissons ont aussi la faculté d'expulser l'air de la vésicule aérienne, pour en recevoir de nouveau. *Ray* a observé, dans la plupart de ces animaux, un conduit qui va du gosier dans la vessie à nager, & qui, sans doute sert à cet usage. Ce même Auteur dit que quand cette vessie est percée ou déchirée, le poisson s'enfonce, & qu'il ne peut ni se soutenir ni s'élever. Mais ce dommage ne cause point la mort de ces sortes d'animaux; car on lit dans le *Natural History*, &c. qu'un Observateur a fait crever la vessie d'un poisson dans la machine pneumatique, sans que l'animal en soit mort. On prétend que les Pêcheurs sont très-adroits à percer avec une aiguille la vésicule aérienne du merlus aussi-tôt qu'ils l'ont pris, dans la vue d'en faire sortir l'air qui s'y trouve renfermé. Sans cette opération le poissonne pourroit rester & vivre quelque temps au fond de l'eau du bateau dans laquelle on le dépose pour y être pris & porté ensuite tout frais au marché; mais si malheureusement on ouvre dans cette opération quelque artère du poisson, il périt sur le champ. Au reste il y a de grandes différences entre les vésicules aériennes dans différens poissons. Ce sac est pour l'ordinaire situé en long, enfermé dans le péritoine, placé entre les vertèbres & l'estomac. Sa longueur dépend de la capacité du bas-ventre, & de la grandeur du poisson: il est tantôt cylindrique, elliptique, ové ou renversé; tantôt cette vésicule aérienne est à un lobe & à une loge, ou d'une seule cavité, comme celles des *truites*, des *brochets*, des *merlans*, &c. dans d'autres la vessie a deux loges & deux lobes, comme dans le barbeau, la carpe, &c. d'autres l'ont à trois lobes & à trois loges, comme la tanche de mer, la gavote. *Redi* dit que le poisson doré a quelquefois cette vessie d'air divisée en quatre cavités. Dans les mâles la vésicule aérienne descend, dit *M. Gouan*, presque jusqu'à la région de la vessie urinaire, & est attachée avec l'estomac, avec l'œsophage, tantôt par le côté, tantôt par la pointe, & s'y abouche par un conduit pneumatique. On prétend avoir observé que dans le merlus & dans la morue la vésicule aérienne ne se termine point à la vessie urinaire; elle s'étend jusqu'à la dernière vertèbre dorsale. Plusieurs especes de poissons & d'animaux nageurs réputés poissons, n'ont point ces vessies

d'air ; la lamproie , l'anchois , le dauphin , la torpille , la rouffette , le goujon d'eau douce , &c. tous les poissons plats qui se tiennent toujours couchés dans le fond de l'eau , font , dit-on , de ce nombre , & alors ils exécutent ces mouvemens par des moyens différens : ils ont des especes de poumons qui peuvent se gonfler d'air , & se mettre en équilibre avec l'eau , ainsi que le fait la grenouille : dans les *animaux amphibies* , la rétraction & l'impulsion des pattes font mises en usage pour nager.

L'organisation intérieure des poissons nous présente des différences bien sensibles d'avec celle des animaux terrestres. La situation , la conformation des poumons & leur commerce avec le cœur font bien différens. L'illustre M. *Duverney* a donné une anatomie des plus exacte de la *carpe* , dont la structure peut se rapporter à celle du plus grand nombre de poissons ; & c'est d'après ses observations que nous parlerons. Le cœur de ces poissons n'a qu'une oreillette , mais d'une grande capacité : elle est appliquée au côté gauche ; il y a deux valvules à l'embouchure de l'oreillette dans le cœur , l'une dessus & l'autre dessous , attachées par tout le demi cercle qu'elles forment , & ouvertes du côté de la pointe du cœur ; ce qui fait que le sang qui reflue par la contraction du cœur , les souleve & les joint l'une à l'autre comme dans la grenouille. Ce cœur est aplati comme une châtaigne de mer ; il s'emboîte par la base avec l'aorte. Les parois de ce cœur font fort épaisses à proportion de son volume , & ses fibres d'une tiffure fort compacte ; aussi a-t-il besoin d'une forte action pour la circulation.

Les *ouies* que l'on remarque dans les poissons proprement dits , & qui sont ovipares , font leurs véritables poumons , les organes de leur respiration ; car ils ont besoin d'air pour vivre , & ils sont construits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air nécessaire à leur respiration. Les ouies des poissons font des especes de feuilletts composés d'un rang de lames étroites , rangées & ferrées l'une contre l'autre , qui forment comme autant de barbes ou franges semblables à celles d'une plume à écrire : ce sont ces franges qu'on peut appeller proprement le poumon des poissons. Ces ouies font recouvertes d'un couvercle qui s'éleve & qui s'abaisse , & qui en s'ouvrant donne passage à l'eau que l'animal a respirée : un nombre prodigieux de muscles font mouvoir toutes ces parties.

L'aorte, qui dans les autres animaux porte le sang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur jusqu'à l'extrémité des ouies, qui sont les poumons des poissons; alors les veines du poumon devenues artères, font la fonction de l'aorte.

Le poisson avale l'eau continuellement par la bouche (c'est son inspiration), & il la rejette par les ouies (c'est son expiration): c'est dans ce passage que le sang s'abreuve d'air. Le sang qui sort du cœur du poisson, se répand de telle manière sur toutes les lames dont les ouies sont composées, qu'une très-petite quantité de sang se présente à l'eau sous une très-grande superficie, afin que par ce moyen chacune de ses parties puisse facilement, & en moins de temps, être pénétrée par les petites particules d'air qui se dégagent de l'eau par l'extrême division qu'elle souffre entre ces lames. C'est pour cela qu'il a fallu non-seulement que chaque feuille en eût un si grand nombre, mais aussi que toutes leurs surfaces fussent couvertes des rameaux capillaires traversaux de l'aorte. C'est à-peu-près la même mécanique dans les poumons des autres animaux; mais le nombre des vaisseaux dans les vésicules des poumons n'approche pas du nombre de ceux des lames des ouies: aussi est-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de respirer l'air pur tel qu'il entre dans les poumons vésiculaires.

Quand on considère que le sang des veines des ouies est d'un rouge plus vermeil que celui de l'aorte, on juge aisément qu'il s'y est chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres animaux la même différence entre le sang de l'artère du poumon, qui est toujours d'un rouge obscur, & celui de la veine du poumon, qui est toujours d'un rouge fort éclatant. Le sang ainsi imprégné des particules d'air, & par-là devenu véritablement artériel, entre dans les veines des ouies; & ces veines prenant dans les poissons la consistance d'artères, distribuent ce sang à toutes les parties postérieures du corps; il est ensuite repris par les veines qui le portent au cœur.

Toutes les pièces qui servent à la respiration de la carpe, & dont on peut faire, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'application aux autres poissons, montent à un nombre si surprenant, qu'on ne fera pas fâché d'en voir ici le dénombrement.

Les pièces osseuses sont au nombre de quatre mille trois cents quatre-vingt-six. Il y a soixante-neuf muscles; les artères des ouies,

outre leurs huit branches principales , jettent quatre mille trois cens vingt rameaux , & chaque rameau jette de chaque côté sur le plat de chaque lame , une infinité d'arteres capillaires transversales , dont le nombre passeroit de beaucoup tous ces nombres ensemble. Quelle finesse d'organisation ! Il y a autant de nerfs que d'arteres , les ramifications des premiers suivant exactement celles des autres. Les veines , ainsi que les arteres , outre leurs huit branches principales , jettent quatre mille trois cens vingt rameaux , qui sont de simples tuyaux , & qui , à la différence des rameaux des arteres , ne jettent point de vaisseaux capillaires transversaux.

Parmi les poissons , il y en a qui ont les mâchoires armées de dents ; il se trouve même des animaux de mer qui les ont munies de trois ou six rangs , tel que le requin (mais cet animal est une espece de cétacée). Quelques-uns , dit M. *Deleuze* , ont aussi la langue armée de deux rangs de dents aiguës & courbées ; d'autres n'ont point de dents enracinées dans les mâchoires , tels que la tanche , la carpe & le barbeau ; mais elles sont situées dans la voûte charnue du palais , ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œsophage ; d'autres , telle que l'aloise , n'en ont point du tout , ni aux mâchoires , ni dans toute l'étendue du palais & des parties voisines de l'entrée de l'œsophage , à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de scie que l'œil voit à peine , mais que l'on sent au tact à l'extrémité des lèvres supérieures.

Les vrais cétacées ont une langue dont ils se servent comme les quadrupèdes : mais celle des poissons est fort différente : elle est immobile & adhérente à la partie inférieure de la bouche ; aussi elle ne contribue pas aux inflexions de la voix , les poissons proprement dits n'en ayant point.

L'anus que les Mariniers appellent *ombilic* ou le fondement , a aussi ses singularités. Il ne paroît à l'extérieur qu'une seule ouverture , par où se déchargent les excréments des boyaux ; mais cette ouverture en comprend encore deux autres , dont l'une donne passage aux œufs dans les femelles , & à la semence dans les mâles , & l'autre laisse passer l'urine de la vessie ; de sorte que voici trois conduits qui aboutissent dans cet endroit. Les œufs sont disposés dans deux capsules de chaque côté de l'abdomen , & ces conduits se réunissent en un seul canal qui se termine à la partie postérieure de l'anus. Le nombre des œufs que
donnent

donnent les poissons est prodigieux : on a calculé ceux que pouvoit donner une *morue*, & on a trouvé pour total neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs. *Leuwenhoek* prétend que la laite du merlus contient infiniment plus d'animalcules. Quelle fécondité ! mais aussi quelle destruction ! combien de ces œufs sont dévorés, combien de petits poissons sont détruits ! c'est ainsi que se conserve la balance dans la production des êtres animés.

La laite, que l'on nomme aussi *laitance*, *semen piscium*, est une partie composée de deux corps blancs très-irréguliers ; on y distingue les vésicules féminales : ce sont les testicules dans lesquels se filtre la semence ; ils sont presque aussi longs que la cavité du bas-ventre : le côté droit est quelquefois un peu plus gros que le gauche, parce qu'il commence un peu plus près du diaphragme : c'est cette semence que le mâle répand sur les œufs à l'instant où la femelle les détache de son ovaire & les dépose dans l'eau, & c'est cette semence qui les féconde : voyez au mot ŒUF, les différences qui se trouvent entre les œufs des poissons & les œufs des oiseaux.

Il se trouve quelquefois des poissons véritablement hermaphrodites. *M. Morand* a fait voir à l'Académie des Sciences en 1737, les parties intérieures d'une grosse carpe, où d'un côté l'on voyoit distinctement les œufs, & de l'autre la laite : à cette occasion, *M. de Réaumur* dit qu'il avoit observé plusieurs fois la même chose dans le brochet, & *M. le Marchant* dans le merlan (On peut y ajouter les moules & d'autres vers testacées, dont nous avons parlé). Voilà bien des poissons hermaphrodites qui en feroient soupçonner beaucoup d'autres. Que d'éclaircissements à désirer sur ce sujet ! Plusieurs animaux hermaphrodites ont le besoin ordinaire d'un autre animal de leur espèce pour engendrer : les moules procréent toutes seules, mais elles sont des vers testacées. De quel genre seront ces nouveaux hermaphrodites qui se trouvent parmi les poissons ? Ce sont tout autant de questions de *M. de Fontenelle*.

Quoiqu'il ne soit pas facile de découvrir l'organe de l'ouïe des poissons, il est cependant démontré qu'ils entendent : la preuve en est que dans certains lieux on habitue les poissons à accourir au son d'une cloche pour venir prendre leur nourriture. On a même observé que les sons vifs l'emportent sur les sons graves lorsqu'il s'agit de mettre les poissons en mouvement. Dans les animaux de mer qui respirent, tels

que la *baleine*, le *dauphin*, le *veau marin* (ce dernier est amphibie, les autres sont cétacées), il n'est point difficile de suivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux : ils ont l'organe de l'ouïe à-peu-près semblable à celui des animaux terrestres : on prétend qu'on la découvre aussi dans la lamproie & la raie ; mais dans les poissons qui n'ont point de poumons ni d'oreilles, l'organe où réside le sens de l'ouïe est plus difficile à découvrir. On a toujours été fort indécis si ces derniers n'entendent pas par le sentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau. Consultez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743, & le Tome II des *Savans étrangers* de cette Académie. M. *Camper*, Professeur en Médecine en l'Université de Groningue, s'est proposé de trouver & de démontrer que l'élément que les poissons proprement dits habitent, est capable de leur transmettre le son. Cet habile Anatomiste a reconnu aussi que l'oreille extérieure, le canal auditif & le tambour, qui sont si nécessaires aux animaux terrestres & amphibies, manquent aux poissons. Ces animaux ne vivent que dans l'eau, & ces organes leur seroient inutiles ou même nuisibles ; mais ils ont les organes intérieurs ; savoir les trois canaux demi-circulaires, cartilagineux & creux en dedans, avec une bourse élastique qui contient un ou deux osselets fort mobiles, flottant dans une gelée plus ou moins épaisse, fort peu adhérens aux parties voisines, & seulement autant qu'il est nécessaire pour la nutrition de ces ossemens. Cette organisation, dit M. *Camper*, suffit aux poissons pour recevoir l'impression du son transmis dans l'eau, ou de l'espece de percussion qu'il occasionne. Ce Physicien fait observer à ce sujet, que si l'on emplit un verre de gelée de corne de cerf, & qu'on place au milieu de cette gelée un corps solide qui y flotte librement, en appuyant un doigt sur un des côtés de ce verre, en lui donnant une légère percussion du côté opposé ; le doigt qui touche le verre reçoit la percussion qu'occasionne le mouvement du corps solide, presque aussi distinctement que s'il en étoit frappé immédiatement, quoiqu'il y ait de la gelée interposée entre ce corps solide & le doigt qui en reçoit l'impression. En général la vue des poissons est très-subtile.

Maniere dont les poissons se multiplient.

Lorsque les poissons veulent multiplier, on les voit s'attrouper dans les eaux, sauter & s'élever de toutes parts. Personne n'ignore, & c'est

un fait constant, qu'il y a des animaux qui fécondent leurs femelles sans un véritable accouplement, comme on le remarque dans les poissons, dans les mouches éphémères, &c. Dans toutes les espèces de vrais poissons (car il ne faut pas ranger parmi cet ordre d'individus, les animaux de mer qui nagent & qui sont vivipares, comme nous l'avons dit) souvent les poissons mâles s'approchent de la femelle dans le temps du frai; il semble même qu'ils se frottent ventre contre ventre; car le mâle se retourne quelquefois sur le dos pour rencontrer le ventre de la femelle; mais malgré cela, il n'y a aucune copulation; le membre nécessaire à cet acte n'existe pas; & lorsque les poissons mâles s'approchent de si près de la femelle, ce n'est que pour répandre la liqueur spermatique contenue dans leur laite, sur les œufs que la femelle laisse couler alors (a); ainsi les amours des poissons consistent en de simples caresses, dans de légers touchers, mais qui ne tendent pas moins au grand but de la nature. Il semble même que ce soient les œufs qui les attirent plutôt que la femelle; car si elle cesse de jeter des œufs, le mâle l'abandonne, & fuit avec ardeur les œufs que le courant emporte, ou que le vent disperse: on le voit passer & repasser cent fois dans tous les endroits où il y a des œufs: ce n'est sûrement pas pour l'amour de la mere qu'il se donne tous ces mouvemens; il n'est pas à présumer, dit *M. de Buffon*, qu'il la connoisse toujours; car on le voit arroser de sa laite prolifique tous les œufs qu'il rencontre pour les féconder, & souvent avant d'avoir rencontré la femelle: l'eau est le milieu par lequel la vertu vivifiante de la liqueur féminale se communique aux œufs.

Parmi les poissons de mer les uns mettent bas leurs œufs tout près des rivages, sur les rochers lavés par les flots, où l'eau se trouve plus échauffée par les rayons du soleil; ils y choisissent un lieu commode où ces œufs puissent éclore, & semblent le faire avec d'autant plus de prévoyance, que l'eau est plus douce & moins salée dans ces endroits, & qu'il s'y rencontre une grande quantité d'insectes aquatiques, dont la

(a) C'est ce frottement réciproque des vrais poissons que *Tulle* a regardé improprement comme l'acte de la copulation. Je les ai vus, dit-il, dans cet acte, & cela arrive pour l'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité: la copulation, par intromission, ne paroît avoir lieu que dans les poissons vivipares, & qui font de faux poissons.

plupart fervent de pâture au fretin nouvellement éclos. C'est ainsi que les saumons & plusieurs autres poissons qui déposent leurs œufs, sont obligés de remonter les fleuves dont l'eau n'est point infectée par la salure de la mer, mais au contraire purifiée par le mouvement. Il n'en est pas de même des poissons de haute mer, auxquels une trop longue distance interdit les rivages; mais ils font des œufs qui nagent sur les flots & qui y éclosent. Ils ne sont point attachés au varec ou *algue marine*, comme on l'avoit cru. Pour les *animaux plagiures*, dits *cétacées*, qui ont le sang chaud, ils sont vivipares, s'accouplent & allaitent leurs petits.

Les œufs des poissons sont innombrables; mais n'ayant que très-peu de volume dans l'instant où la femelle les dépose, ils se gonflent, se distendent, prennent de l'accroissement avant que l'embryon rompe l'enveloppe qui l'enfermoit.

A la Chine, qui est de toutes les contrées celle qui offre la plus grande abondance de poissons, les rivières, les lacs, les étangs & les canaux mêmes en sont remplis. On y voit presque tous les poissons d'Europe qui fourmillent jusques dans les fossés qu'on creuse au milieu des champs pour conserver l'eau qui sert aux plantations de riz. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poissons dont les propriétaires des champs tirent un profit qui monte quelquefois au centuple de la dépense, en les vendant à la mesure aux marchands qui viennent avec un nombre surprenant de barques, notamment sur la rivière de Yang-tse-Kyang. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la rivière en plusieurs endroits, dans l'espace de dix lieues, avec des claies & des nates, afin d'arrêter le frai qu'ils savent distinguer au premier coup d'œil, & dont ils remplissent des tonneaux en le mêlant avec de l'eau. On transporte ce *frai* en diverses Provinces, & il y fait une branche de commerce d'autant plus importante, que le peuple de la Chine ne se nourrit presque uniquement que de poissons. On dit que le gros poisson se conserve, en ce pays, dans de la glace.

Durée de la vie des Poissons, leurs guerres & leurs marches.

Si les vicissitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier *Bacon*, sont la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est certain que les poissons étant de tous les animaux ceux qui y sont les moins exposés, doivent durer beaucoup plus que les autres; mais ce qui

contribue encore à la longue durée de leur vie , c'est que leurs os sont d'une substance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne se durcissent point , ils ne changent presque pas avec l'âge. Leurs arêtes s'allongent , grossissent & prennent de l'accroissement sans prendre de solidité , du moins sensiblement. Une chose qui concourt beaucoup à abrégier la vie des poissons , c'est quand ils sont obligés d'habiter sous des glaces : il y a même des animaux de mer qui étant vivipares , y périssent faute d'air extérieur , tels que les *cétacés*. Voyez ce mot. On a aussi remarqué que les poissons qu'on touche avec les mains , ou qu'on tourmente trop dans les étangs , meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu , le tonnerre , les orages , la fumée de poix ou de goudron.

Les poissons se livrent des guerres entr'eux ; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers forcés de quitter , par une loi naturelle , les abymes de l'Océan où ils sont en sûreté , pour approcher des rivages où on leur tend des pièges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers seulement pour éviter la poursuite des *cétacés* , mais ils se fauvent vers les côtes , étant chassés par des troupes de plongeurs ou de mauves qui volent sur la surface des eaux : c'est alors qu'ils viennent tomber dans les filets des Pêcheurs. D'autres , tels que les morues & les harengs , passent d'un promontoire à l'autre & marchent comme des armées ; leur marche est réglée. Ces poissons paroissent dans des temps marqués le long de certaines côtes , attirés par une multitude innombrable de vers & de petits poissons qui habitent ces endroits. *Voyez aux mots MORUE & HARENG la description détaillée de ces marches si curieuses.*

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau , jusqu'au plus petits , tout est en action & en guerre ; ce n'est que ruses , que fuites , que détours , que violences. On s'y entre-pille , on s'y entre-mange sans mesure : il y en a qui évitent , par la légèreté & la prévoyance , la force de leurs ennemis ; c'est ainsi que les especes se conservent toujours & ne sont pas détruites à cause de leur grande multiplication. L'animal appelé *lamie* est plus redoutable par le nombre , la force & le jeu de ses dents , que ne l'est ou la licorne narwhal , quoiqu'armée d'une dent fort longue & de la plus grande dureté , ou l'esturgeon & quelques especes de raie dont le dos est garni de piquans & de tubercules. Les animaux *souffleurs* , tels que les *dauphins* , &c. ont pour armes

offensives & défensives, indépendamment de leur queue, la faculté de lancer à trois toises de distance un jet d'eau dans les yeux de leur ennemi, ce qui le rend aveugle pour un moment, ou trouble l'eau qui se trouve entre les deux combattans, & facilite au plus foible le moyen d'éviter le danger qui le menaçoit. M. *Lamorier*, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, prétend que c'est à la force des poumons, à la figure singulière du larynx, à un aqueduc ou fistule située au bas du front, enfin à un gros muscle appelé *sterno-fistulaire*, qu'on doit attribuer la propriété que les animaux de mer *souffleurs* ont de souffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Cet Auteur explique encore la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique & tantôt horizontale, suivant que la tête de ces sortes d'animaux de mer est plus ou moins abaissée par la contraction de ce même muscle.

Empoisonnement des Etangs ; nourriture des Poissons.

Comme les poissons multiplient beaucoup, & qu'ils trouvent abondamment dans les eaux de quoi se nourrir (car cet élément est toujours rempli d'une multitude de vers, d'insectes, d'animalcules, de plantules, &c.) les étangs sont d'un très-bon rapport : mais on doit avoir soin, lorsqu'on les empoisonne, de n'y mettre que des poissons qui y puissent vivre & multiplier. A l'égard de la nourriture particulière des poissons, nous en avons parlé dans chaque article où il est fait mention de ces sortes d'animaux ; voici néanmoins un moyen peu coûteux pour engraisser les poissons : on fait semer dans quelque terrain négligé une quantité suffisante de graines de potirons ou de grosses citrouilles : lorsque ces fruits approchent de leur maturité, il faut les couper par le milieu & les vider pour les remplir de terre glaiseuse. On réunit les deux parties qu'on assujettit avec des liens d'osier. On jette ensuite ces potirons ainsi préparés dans différens endroits de l'étang : le poids de la terre dont ils sont remplis les fait aller au fond de l'eau, où ils servent de picorée aux poissons & contribuent beaucoup à les engraisser ; les étangs produisent ainsi des pêches plus abondantes & plus fréquentes. Ce procédé économique est en usage dans plusieurs endroits du royaume de Pologne ; mais à l'empoisonnement des étangs, on doit avoir égard à la nature du terrain : par exemple, la carpe, la tanche, l'anguille, la barbotte & autres poissons visqueux, se plaisent dans la

bourbe & les eaux dormantes : la truite , la perche , la loche , le goujon dans l'eau vive & les pierrailles : le brochet , le barbeau & même la carpe se plaisent dans les étangs sablonneux ; le poisson de ces derniers est estimé le meilleur. Dans un étang de huit arpens , qui est l'étendue qu'on donne à une carpiere , on met environ cent carpes mâles & femelles de dix à douze pouces , chacune desquelles peut en jeter plus d'un millier. On doit prendre garde qu'aucun brochet n'entre dans la carpiere. On appelle *alvin*, le petit poisson qui a cinq pouces depuis le dessous de l'œil, jusqu'à la fourchette ; il n'est ordinairement de cette grandeur qu'après trois étés : c'est l'alvin dont on se sert pour empoissonner. On pêche les étangs de trois ans en trois ans , après qu'on les a alvinés.

On pratique sur le bord de la mer des espaces environnés de roseaux & de cannes , sur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs , & dans le passage desquels on prend le poisson ; c'est ce qu'on nomme *des étangs salés*. La pêche des poissons de mer & de ceux d'eau douce se fait d'une multitude de manieres différentes , ainsi qu'on le peut voir dans les livres économiques , & même dans ce Dictionnaire.

Castration des Poissons ovipares , & Animaux nageurs pisciformes & vivipares.

Il est dit dans l'Histoire de l'Académie , pour l'année 1742 , qu'un nommé *Samuel Tull*, Marchand de poissons , vint proposer à M. *Sloane*, Président de la Société de Londres , de lui communiquer le secret de châtrer les poissons & de les engraisser par ce moyen. Il prétendoit que ce poisson surpasseoit les autres en délicatesse de goût , autant qu'une poularde surpasse un coq , & un bœuf gras un taureau. La singularité du fait excita la curiosité du savant Naturaliste : on fit venir huit *car-ruchens* , especes de petites carpes , qu'on avoit apportées depuis peu de Hambourg en Angleterre. *Samuel Tull* fit l'opération de la castration , en ouvrant l'ovaire d'une de ces carpes , & en remplissant la plaie avec un morceau de chapeau noir. La carpe châtrée parut d'abord nager avec moins de facilité que les autres ; M. *Sloane* la croyoit vivante lorsqu'il écrivit ce fait à M. *Geoffroy* , mais on ne nous en apprend pas davantage.

Cet effet de la castration des poissons est assez vraisemblable par son analogie avec ce qui arrive aux animaux terrestres : & M. *Sloane* pense

qu'une pareille découverte mérite d'être suivie , & peut-être utile ; soit pour rendre le poisson plus gras & plus délicat , soit pour en diminuer la multiplication dans les étangs & dans les viviers trop abondans en fretin , par là peu favorables à leur accroissement.

On a envoyé de Mexico à l'Académie Royale des Sciences , des animaux nageurs pisciformes , vivipares & réputés poissons , qui ont présenté à l'Observateur les singularités suivantes. Si en pressant avec les doigts le ventre de la mere , on en faisoit sortir les petits avant le temps , en les examinant au microscope , on y observe la circulation du sang , telle qu'elle doit être dans un poisson déjà grand. Si l'on jette ces prétendus poissons dans l'eau ils nagent aussi bien que s'ils avoient vécu long-temps dans cet élément. Les mâles ont les nageoires & la queue plus grandes & plus noires ; de sorte qu'à la première vue , on peut facilement distinguer les deux sexes. La manière de nager de ces animaux pisciformes est singulière ; le mâle & la femelle nagent ensemble sur deux lignes parallèles , la femelle au-dessus & le mâle au-dessous : ils conservent toujours entr'eux une distance constamment uniforme & un parallélisme parfait. L'anatomie seule & comparée qu'il faudroit faire de ces prétendus poissons vivipares , nous apprendroit s'ils ont des ouies ou des poumons , &c. & à quel ordre d'animaux ils congèrent.

M. *Mauduit* dit , dans son Mémoire concernant la manière de se procurer les poissons & autres animaux étrangers , &c. que les poissons cartilagineux sont vivipares , & cependant leurs femelles portent des œufs ; mais ces œufs sont fécondés , prennent de l'accroissement , & éclosent dans le sein maternel. Le jeune poisson cartilagineux ne naît donc formé & vivant qu'après avoir subi l'incubation intérieure. Dans notre système , les vivipares ne sont point de vrais poissons , mais des animaux pisciformes. M. *Mauduit* dit encore avoir observé dans une pêche , aux environs de Marseille , un poisson cartilagineux dans lequel il n'a aperçu aucune trace d'œufs ; c'étoit une *aiguille de mer* : elle fut prise dans l'instant où elle mettoit ses petits au monde ; c'étoit dans les premiers jours de Mars ; la peau du ventre étoit ouverte de la longueur de plusieurs doigts : un canal double , c'étoit la matrice , étoit posé au-dessus des viscères de chaque côté , le long de l'épine , & occupoit une très-grande étendue : ce canal étoit composé d'un grand nombre de cellules ; plusieurs étoient déjà ouvertes & vides ; d'autres étoient

étoient fermées & remplies : il y en avoit d'où de jeunes aiguilles fortoient , les unes de la longueur de presque tout le corps , d'autres d'une partie du corps seulement. Notre Observateur examina toutes les cellules , & n'y trouva de vestiges d'œufs dans aucune. Les jeunes aiguilles étoient parfaitement conformées dans les cellules encore fermées ; elles y étoient repliées sur elles-mêmes en rond , & il ne vit rien qui le fit soupçonner qu'elles eussent auparavant été contenues dans des œufs. Cette observation tend à prouver que les aiguilles , de même que l'anguille , sont de faux poissons , en un mot des serpens d'eau , de l'ordre des vivipares , & qui doivent s'accoupler.

A l'égard des petits animaux de mer , appelés *poissons vivipares* , Stenon a démontré dans les *Actes de Copenhague* , qu'ils prennent de la nourriture dans l'*oviductus* par la bouche & par les intestins , de même que les oiseaux.

Observations sur la Pêche des Poissons.

Les instrumens de la pêche varient suivant les lieux & l'espece de poissons ; il y a la pêche en pleine mer , à la riviere , aux embouchures , sur les greves , à la côte & entre les roches ; & les instrumens sont les rets & filets flottans ou couverts , la drague , la ligne , les paniers , les nasses , les caziers , les folles , les verveux , les tonnelles. Les appâts varient aussi , ils sont ou de viande , ou de poisson , ou d'insectes , ou de vers , ou de coquillages , ou de rocailles (crustacées) , ou d'entrailles , ou d'œufs de poisson dont on garnit des hameçons : il y a aussi les faux appâts , ce sont des pierres ou du liege , ou du fer-blanc taillés & figurés comme un hareng. Les appâts empoisonnés , sont la chaux vive , les noix de cyprès & vomique , la coque de levant , même la momie & tout ce qui peut enivrer le poisson.

Une remarque importante que nous ne devons pas omettre ici , c'est que dans les lieux où se fait la pêche de divers poissons , tels que les thons , les harengs , les sardines , &c. la mer s'engraisse en ces endroits pendant tout le temps que dure cette pêche , & file comme de l'huile ; souvent même elle étincelle , sur-tout quand on la frappe avec des rames , ou plutôt avec leur tranchant. Cette graisse ou huile qui surnage l'eau de la mer ne se trouve point dans les rivieres où se fait la pêche immense des saumons , &c. l'eau n'est jamais troublée ni épaissie.

Utilités des poissons pour la nourriture , & pour divers usages de la vie.

La chair & le goût des divers poissons , tant d'eau douce que de mer , sont très-variés. Le poisson de mer est le meilleur de tous , parce que la salure de la mer en corrige l'humidité. Parmi les poissons de mer , ceux qui habitent les sables & les rochers sont les plus sains : on nomme ces derniers *saxatiles*. On estime ensuite ceux qui habitent le fond de la mer ; & on donne le dernier rang à ceux qui vivent sur les bords , parce que l'eau où ils sont est moins pure. Il y a des poissons de mer qui entrent dans les fleuves ; & on remarque que lorsqu'ils ont habité dans l'eau douce quelque temps , ils en sont beaucoup plus agréables au goût : mais il n'est pas bien décidé qu'ils en soient plus sains. Entre les poissons de rivière , les meilleurs sont ceux qu'on pêche dans les rivières rapides. Les poissons que l'on prend dans les rivières qui arrosent les grandes villes , sont toujours moins bons au-dessous de ces villes , à cause des immondices qui les y attirent , & dont ils se nourrissent. La manière la plus saine d'apprêter le poisson pour les aliments , est de le faire frire , soit au beurre , soit à l'huile (M. Bourgeois dit cependant que le poisson cuit à l'eau , avec le sel & le persil , & ensuite assaisonné avec une sauce blanche , faite avec le bouillon de viande , le beurre frais & le jaune d'œuf , est beaucoup plus sain pour les malades & les convalescens , que frit avec le beurre ou l'huile). En général la chair des poissons est assez saine , mais elle nourrit peu , se corrompt promptement , est moins propre à fournir un bon suc substantiel , que la chair des animaux terrestres. Le poisson convient donc mieux à ceux qui abondent trop en suc nourricier , & qui sont trop de chyle & de sang. Il se trouve même des maladies où le poisson peut convenir , dans le cas où les nourritures succulentes peuvent donner lieu à des inflammations : c'est d'après ce principe qu'on le prescrit aux valétudinaires.

Cette alternative de propriétés ne décide point la fameuse question ou dispute qui s'est élevée , il y a quelques années , savoir : *s'il est plus salubre d'être ichtyophage ou plus sain d'être sarcophage?* Toujours est-il vrai , qu'à la Chine , au Japon & dans les ports de mer , où le peuple est innombrable , on ne vit guère que de poisson. Il paroît donc que l'usage habituel de cette nourriture ne nuit point à la population.

Il y a des poissons dont la chair est vénéneuse, telle est celle de la plus grande partie des poissons de la Nouvelle Providence, l'une des îles de Bahama : il en est de même de celle du lion marin. Quand la bécune & la bonite, &c. mangent des fruits du mancinier, leur chair devient un poison pour les personnes qui en mangent. On reconnoît que les poissons sont ainsi envenimés, lorsque leurs dents sont noires, & que leur foie est amer. *Voyez l'article POISON.*

Entre les poissons dont la chair ne nous est pas agréable, il y en a qui ne sont pas pour cela inutiles. Les poissons du Nord, dont nous n'aimons pas le goût huileux, servent de nourriture à d'autres peuples, aux besoins desquels ils sont plus proportionnés. Il est à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terrestres, qu'il faut nourrir avec soin pour les rendre meilleurs au goût, les poissons d'eau douce ont besoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flatteur; enfin il n'y a pas jusqu'à leurs arêtes, leurs barbes, leurs écailles, dont plusieurs Nations ne sachent tirer avantage. Il y a un poisson dont les arêtes sont si fortes, que les habitans du Groënland s'en servent au lieu d'aiguilles, pour coudre les peaux d'ours dont ils font leurs coëffures & leurs habits, & qu'ils assemblent avec des boyaux desséchés, en guise de fil. Les mêmes peuples construisent la carcasse de leurs barques avec des os de monstres marins, par exemple avec ceux de baleines, qu'ils revêtent de peaux de veaux marins ou de baleines. On retire des cartilages des uns & de la vessie des autres, une colle. *Voyez les articles ESTURGEON & ICTHYOCOLLE.* On voit dans l'un des cabinets de Chantilly une chemise de femme esquimaux, qui est faite, ainsi que son camail, de peaux de vessies de poisson cousues ensemble. D'autres animaux de mer & nageurs fournissent de l'huile en abondance; ceux-ci donnent une espece d'ivoire, ainsi que l'on en peut voir un détail plus circonstancié à l'article des animaux qui fournissent ces matieres; tels que la baleine, le narhwal, l'ichtyocolle, l'ours marin, &c.

Quand les cadavres des poissons morts sont poussés vers le rivage; des poissons vivans & voraces, tels que les lamproies, &c. & des cé-tacées tels que les squales, &c. y accourent en foule pour les manger; & ceux-ci, arrêtés souvent par le reflux de la mer dans des fossés, servent eux-mêmes de pâture aux bêtes de rapine qui habitent le long des rivages: par ce moyen, l'air est purgé de l'infection des cadavres,

& , comme le dit l'Auteur du Dictionnaire des Animaux , par une sage économie de la Nature , plusieurs animaux trouvent à se nourrir. Des Agronomes de différentes provinces de l'empire de Russie ont enfoncé dans des fourmillieres des entrailles de poisson , à dessein d'en faire périr les insectes , ce qui a réussi. Des arbres frottés avec un morceau de drap ou de linge imbibé de suc de poisson , ont été préservés aussi de l'approche des fourmis.

Poissons étrangers & curieux.

Au rapport du Pere *Labat* , les îles de l'Amérique fournissent beaucoup de poissons. On remarque entr'autres le *poisson rouge* , ainsi nommé , parce que sa peau & ses écailles sont d'une couleur de feu assez vive : il a beaucoup de la figure de la tanche ; sa chair est très-blanche & très-délicate : il est gras , ferme ; ses œufs sont excellens. L'Auteur dit en avoir vu qui pesoient jusqu'à quarante livres ; mais ceux-là sont très-rares. Il se trouve aussi des poissons rouges dans les mers du Kamtschatka : leur forme est plate , la tête petite , le museau court & pointu , les écailles larges & arrondies. Sa chair est rouge , sa langue en partie bleuâtre & en partie blanchâtre : le ventre est blanc & la queue fourchue ; c'est le poisson *marka ou narka*. Les poissons rouges dont on embellit depuis peu les bassins de nos jardins , sont différens , & portent le nom de *poissons dorés*.

Le poisson d'or du Cap a tiré son nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil ; il a aussi une raie d'or , qui s'étend de la tête à la queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi , & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mélange de blanc & de rouge , & il est d'un goût délicat. On ne voit le poisson d'or au Cap de Bonne-Espérance , que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août , qu'il paroît sur les bancs.

Il y a une espèce de petit poisson Chinois , qu'on nomme PETIT POISSON D'OR OU D'ARGENT , en latin , *cyprinus pinná ani duplici caudâ trifurcâ*. Ce petit poisson est des plus jolis : nous en avons parlé sous le nom de *dorade chinoise* , à la suite du mot DORADE.

Les Chinois ont aussi de petits poissons qui sont blancs & noirs , avec des points d'or & d'argent. La grande beauté de ces animaux est cause que presque dans la plus grande partie des Indes Orientales on en nourrit chez les Princes & les grands Seigneurs , qui se font un plaisir de

donner eux-mêmes à manger à ces petits poissons : au premier coup de sifflet qu'ils donnent , on voit ces animaux accourir avec beaucoup de gaieté , de vitesse , & se jouer d'une maniere amusante. Ils fraient au mois de Mai.

Les Chinois donnent le nom de *poisson-farine* à un poisson fort délicat & tout-à-fait blanc , qui se trouve dans leur mer en bancs si considérables , que d'un coup de filet on en prend quelquefois par quintaux. Le *poisson-coq* du Chili a une espede de crête sur le devant de la tête.

*Maniere de se procurer les différentes especes de poissons , de les préparer ;
& de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.*

Nous ne pouvons mieux faire , pour remplir les engagements de cette indication , que d'exposer ici ce qu'a dit sur ce même objet M. *Mauduit* , qui a réuni dans un même chapitre la préparation , &c. des *poissons* & des *reptiles*.

En vain , dit ce Naturaliste , notre vanité s'applaudit-elle du spectacle que la Nature étale à nos yeux , de l'élégance , de la variété du coloris des fleurs , de la magnificence des quadrupedes , de la beauté & du faste des oiseaux , de l'éclat & du luxe des insectes. Les gouffres de la mer , les antres des rochers aux pieds des montagnes , le tronc des chênes antiques , creusé dans les forêts par les mains du temps , la fange des marais , recelent & cachent des richesses dont l'éclat ne réjaillit pas jusqu'à nous.

Les poissons que nous connoissons peu , que nous voyons rarement , que nous ne possédons qu'en les tirant de leur élément , les serpens que nous fuyons , les lézards qui nous évitent , les animaux même du genre ou de l'ordre du crapaud , qui nous repoussent & ne nous inspirent que de la répugnance , sont peut-être en général les animaux que la Nature a peints de ses couleurs les plus vives , qu'elle a touchés de ses pinceaux les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur sont leurs moindres ornemens ; on voit étinceler sur leurs robes & jusques dans leurs yeux l'éclat de la topaze , du rubis , de l'émeraude , du saphir , de l'opale chatoyante , & toutes les couleurs que réfléchissent les métaux polis. Dans les autres productions de la Nature , au moins dans la plupart , les couleurs ne sont que des nuances , que des combinaisons ; elles sont neuves & primitives dans les poissons & les reptiles , & telles que le prisme nous les fait appercevoir en divisant un faisceau de lumiere ;

mais, il faut en convenir, elles sont passageres : elles tiennent au principe de la vie, & s'éteignent avec lui. Il faut donc, pour en jouir, les voir briller sur des poissons ou sur des reptiles vivans. Il n'est peut-être pas de spectacle plus varié, plus brillant, que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en mer, avec des filets qui embrassent une demi-lieue & plus d'espace, & par le moyen desquels on prend une prodigieuse quantité de poissons différens à la fois. Ceux qui ont eu ce coup-d'œil, peuvent dire quelle est la beauté de la *dorade*, parfumée de taches d'or & d'azur sur un fond d'argent; des diverses especes de *perroquets de mer*, sur qui des raies de pourpre, d'oranger, de rubis coupent & traversent un fond d'émeraude; du *rouget*, dont l'écaille couleur de perle est maculée de taches cramoisies; du *hareng* & du *maquereau* mêmes, qui ne nous parviennent que décolorés, qui, en sortant de l'eau, brillent de couleurs ondoyantes, changeantes en vert, en bleu, en rouge de cuivre rosette; & d'un nombre infini de poissons moins connus, peut-être plus brillans, & dont il seroit trop long & hors de notre objet de peindre les beautés : on en trouvera quelques esquisses dans l'histoire de ces animaux. Mais à peine les poissons font-ils tirés de leur élément, que leurs couleurs s'affoiblissent, changent, & s'éteignent souvent entièrement : elles sont dues à l'action du sang qui circule dans les vaisseaux du corps muqueux sous les écailles; elles pâlisent quand la circulation s'affoiblit, & elles disparaissent quand celle-ci n'a plus lieu. Ainsi une jeune fille, dit M. *Mauduit*, sur le teint de qui brilloit le coloris de la fanté, devient pâle & décolorée quand ses forces l'abandonnent, quand le sang refoulé vers le tronc des gros vaisseaux ne circule plus en filets de pourpre, parmi les lis qui composent le tissu de sa peau. C'est bien un autre modele, quand l'ame est émue par une autre passion. *Voyez l'article VISAGE*. C'est donc bien en vain qu'on se flatte de conserver toutes les beautés qu'offre la robe des poissons & des reptiles : les premiers perdent leurs couleurs en expirant, & les autres peu de temps après; dans les uns elles sont dues purement à la circulation, dans les autres elles dépendent en partie de la circulation & en partie de l'organisation du corps muqueux, cette substance si mobile, qui entre si facilement en fermentation, & qu'il est très-difficile & peut-être impossible de fixer. En vain des Charlatans effrontés prétendent-ils posséder le secret qu'on leur nie ici, & dont l'exposé du fait démontre l'impossibilité : leur industrie grossiere, leurs couleurs

artificielles appliquées après coup , en un mot leur impudence hardie ne peuvent en imposer qu'à des hommes ignorans , & qui n'ont jamais vu la Nature animée.

Ceci étant , il faut donc pour les poissons & les reptiles se borner à en conserver la forme. On peut y parvenir de deux manieres ; en les envoyant entiers & dans la liqueur , ou en n'envoyant que leur dépouille : si on les envoie dans la liqueur , il faut à cet égard consulter ce qui est dit en parlant du même objet à la fin de l'article *Quadrupedes* , faire le même choix des liqueurs , apporter les mêmes attentions dans l'arrangement , envelopper de même les objets dans des toiles pour que le frottement n'use & ne détache pas les écailles , ne rompe pas les nageoires & les parties accessoires. Aussi M. *Mauduit* , dont nous suivons ici le plan , ne change rien à ce sujet ; il observe seulement que les poissons ont la fibre plus lâche , le sang plus fluide , les humeurs & la substance en général plus aqueuses que les autres animaux ; que les reptiles ont le sang plus alkalin ; que si l'alkali n'est pas développé dans leurs humeurs , il est tout prêt de l'être ; que par conséquent les poissons & les reptiles se corrompent plutôt , plus aisément que les autres animaux , & qu'ainsi l'attention de ne les envoyer qu'après que les premières liqueurs dans lesquelles ils ont trempé ont été changées , & qu'elles cessent de se troubler , est sur-tout nécessaire & indispensable par rapport à eux. C'est faute d'avoir eu cette attention que la plupart des barriques & des bocaux dans lesquels on envoie des reptiles ou des poissons , n'offrent à leur arrivée que des cadavres démembrés , pourris , sans consistance , & sans qu'on en puisse tirer aucun parti.

Il y a bien peu de personnes qui forment des collections de poissons & de reptiles : il semble que ces deux parties sont les branches de l'Histoire naturelle les plus négligées. Elles ne sont cependant pas celles dont la connoissance pourroit devenir la moins utile , sur-tout l'histoire des poissons , & celle des animaux nageurs ou pisciformes : ils offrent ensemble peut-être toutes les idées d'après lesquelles la Nature a combiné l'organisation de tous les autres animaux. *Voyez* ce qui est dit à ce sujet au commencement de l'article *Poisson*. N'en est-ce pas assez pour être fondé à espérer qu'il rejailliroit de grandes lumieres de l'observation & de la connoissance des poissons & des animaux nageurs pisciformes , pour engager les Voyageurs à se les procurer , à

les envoyer avec des précautions nécessaires ; & les Anatomistes à étudier dans leur sein varié , ample , & peut-être moins impénétrable que celui des autres animaux , une organisation , des mystères dont la Nature peut avoir caché le secret à leur dissection ? Revenons à notre sujet , & exposons la manière de n'envoyer que les peaux des poissons & des reptiles.

La meilleure manière de les écorcher est de le faire sans fendre la peau ; voici comment on y parvient : soulevez , par rapport aux poissons , une des valvules osseuses & mobiles qui couvrent les ouïes , arrachez-les , & quand l'ayant enlevée , vous vous êtes fait jour , détachez avec la lame d'un scalpel la peau d'avec les chairs , en travaillant en dessous de la peau ; passez ensuite du côté de l'autre ouïe , opérez de même ; alors avec de forts ciseaux ou un couteau séparez l'épine dorsale à sa jonction avec la tête. Si vous avez détaché les chairs d'avec la peau circulairement , si la bouche du poisson est très-large , comme il arrive souvent , en refoulant la tête en dedans , en poussant le corps en dehors , & en détachant la peau à mesure que le corps sort par la bouche , vous parviendrez à doubler toute la peau , à la replier sur elle-même , & à faire sortir tout le corps par la bouche sans avoir fait aucune ouverture. Mais si la bouche est trop étroite pour que le corps puisse y passer , coupez la peau en travers au-dessous des ouïes , après avoir détaché les chairs qui sont près de la tête & séparé l'épine dorsale ; vous rejetterez alors la tête sur le dos , & par l'espace qu'offre l'ouverture transversale faite au-dessous des ouïes , vous ferez sortir tout le corps , en repliant la peau sur elle-même en arrière , en poussant le corps , en le tirant en avant , & en détachant soit avec la lame , soit avec le dos du scalpel , la peau d'avec les chairs.

L'opération qu'on vient de décrire convient pour les poissons de forme oblongue & à-peu-près cylindrique , comme la carpe ; mais elle ne pourroit avoir lieu pour les poissons plats tels que la sole ; ni l'ouverture de la bouche , ni celle qu'on feroit en coupant la peau en travers au-dessous des ouïes , ne feroit assez ample pour donner passage à tout le corps. Ces poissons sont beaucoup plus difficiles à écorcher sans fendre la peau. On y parvient cependant avec de l'adresse & de la patience , en soulevant une des ouïes , en enlevant avec des pinces & détachant avec le scalpel ou des ciseaux les premiers objets qui se présentent ; puis avec des ciseaux on sépare la colonne épinière

à sa jonction avec la tête , ensuite on introduit d'un côté , puis de l'autre , en retournant le poisson , entre la peau & les chairs , un morceau de bois applati , tranchant & arrondi en forme de spatule par son extrémité ; on pousse ce morceau de bois , qu'on a taillé d'une longueur proportionnée à celle du poisson , jusqu'à l'origine de la queue. Quand on a opéré ainsi sur les deux côtés , la peau est par-tout séparée d'avec le corps ; alors on coupe en dedans avec des ciseaux , aussi loin qu'on le peut , de l'un & l'autre côté , les nageoires qui les bordent , dont les franges sont en dehors de la peau , & dont l'insertion est en dedans ; puis avec des pinces , avec un crochet , on arrache les chairs , on brise l'épine dorsale , les arêtes à mesure qu'on avance. Quand les parties qui répondoient à la longueur de ce qu'on avoit coupé de droit & de gauche de l'origine ou de l'insertion des nageoires sont enlevées , on passe la main par le vide qu'ont laissé les parties qu'on a ôtées , on continue de couper à droite & à gauche avec des ciseaux l'origine des nageoires ; on brise l'épine , les arêtes , on dépece les chairs , & on parvient ainsi jusqu'à la queue.

On voit maintenant que la maniere d'écorcher les poissons plats demande plus d'art & de soin que celle dont nous avons fait mention pour écorcher les poissons de forme cylindrique ; mais elle a l'avantage de moins tourmenter la peau. Les personnes qui voudront donc l'épargner , & ne pas avoir le désagrément de voir tomber plusieurs écailles , comme il arrive , sur-tout si les poissons ne sont pas bien frais , en retournant le peau , pourront s'en servir aussi pour les poissons de forme cylindrique.

Quant aux reptiles , tels que les serpens , les lézards , les crapauds , on peut , dit M. *Mauduit* , les écorcher tous en faisant en dedans de la gueule une incision circulaire qui réponde à l'endroit où la colonne dorsale s'articule à la tête , c'est-à-dire , à l'entrée à-peu-près du gosier : cette incision étant faite en dedans à l'aide du scalpel , il faut détacher tout autour les chairs le plus avant qu'on peut , séparer ensuite la colonne dorsale d'avec la tête ; puis poussant le corps en dehors & refoulant la tête en arriere , on fait passer tout le corps par la gueule , & l'animal s'écorche en tirant le corps de la main gauche , refoulant la tête de la main droite. Il n'y a pas plus de difficulté pour les serpens , qu'à écorcher une anguille à la façon ordinaire ; la seule différence qu'il y a , c'est qu'on a séparé les chairs , & rompu la colonne

vertébrale en opérant au dedans de la gueule. Il arrive quelquefois, quand le corps s'engage vers son milieu, qu'il devient trop gros & ne peut plus passer par la gueule; mais c'est alors, ou parce qu'il est gorgé d'alimens, ou qu'il est rempli d'œufs s'il est ovipare, ou de petits s'il est vivipare comme l'est la vipere; il suffit alors de crever les membranes qui les contiennent, de les tirer avec des pinces, ou en se servant de ses doigts; l'obstacle disparaît, & le corps réduit à son seul volume passe aisément. Les pieds des lézards & des crapauds ne fauroient faire obstacle; à mesure qu'ils se présentent, on les coupe à leur jonction avec le corps & on acheve l'opération: quand elle est finie, on rapproche les pieds de l'orifice de la gueule, & on les écorche autant qu'on peut, en les faisant fortir par son ouverture. On en remplit la peau de la substance dont nous parlerons dans un moment, avant de les retirer en dedans. N'omettons pas de dire qu'on doit, à l'aide du scalpel, enlever les parties charnues qui sont à la voûte du palais, la langue, &c. les yeux, & en nétoyer l'orbite avec du coton.

Les poissons & les reptiles étant écorchés, si l'on a fait aux poissons une incision transversale au-dessous des ouies, il faut rapprocher les peaux & les recoudre le plus promptement qu'il est possible; ensuite il faut entourer les membranes des ouies des poissons avec un ruban qui les tienne fermées. Les choses étant ainsi disposées, on suspend les poissons & les reptiles en l'air, la tête en haut, par le moyen de crochets obtus attachés à des fils ou à des cordes, suivant le poids qu'il faut soutenir: ces crochets doivent suspendre l'animal en le soutenant par la bouche ou gueule, & la tenant ouverte autant qu'elle peut l'être. Alors on tire la peau en pinçant & pesant sur la queue, on l'étend avec l'autre main en glissant dans le sens des écailles, puis par la gueule ou bouche ouverte on verse du sable bien fin, d'un grain égal & sec, qui par son poids distend la peau, s'introduit & se répand également par-tout: dans les reptiles on doit en avoir rempli l'étui des pieds avant de les retirer en dedans: quand la peau est remplie de sable jusqu'à la bouche ou gueule, on ferme cette dernière partie, & on l'assujettit avec des bandes de toile ou avec un ruban, & l'on a l'animal aussi bien qu'il puisse être. La peau des poissons, celle des reptiles a une ténacité que n'a point celle des autres animaux, & le poids du sable ne l'étend qu'autant qu'elle l'étoit pendant la vie de l'animal.

La peau étant remplie & la bouche ou gueule étant contenue , ainsi que les ouies , par des cordons ou des bandelettes , il n'y a point d'issue par où le fable puisse s'écouler. On transporte donc l'animal où l'on veut, on le pose sur une planche, on étend ses nageoires, on les fixe, on les contient par des crochets de fil de fer, on expose la peau à l'air, on la garantit d'un soleil trop vif : elle se dessèche bientôt ; quand on s'aperçoit qu'elle est bien sèche, on défait les bandelettes qui contraignoient la bouche ou gueule ; on l'ouvre de force, si elle commence à se roidir par la dessiccation, & on penche l'animal la tête en bas, le fable s'écoule par sa mobilité & par son poids, il en reste très-peu de collé à la peau ; alors cette peau qui se soutient très-bien par sa propre force, offre à la fois un corps volumineux & très-léger : il n'y a plus rien à faire que de l'animer par une légère couche de vernis très-sécatif, qui sert & à sa conservation & à lui rendre son lustre qu'elle perd en séchant. Mais en vain espéreroit-on d'y voir briller les vives couleurs qui l'embellissoient. Nous l'avons dit, les causes qui les produisoient n'existent plus, & les couleurs ont disparu avec elles. Enfin on pose les yeux de forme & de couleur convenables : ceux des reptiles doivent y être placés plutôt & de même que ceux des oiseaux, en dilatant les pupilles ; ceux des poissons doivent être certis ou assujettis dans leur orbite avec un peu de mastic.

Les personnes qui souhaiteroient donner aux reptiles des attitudes pittoresques, le pourroient aisément en suivant la méthode indiquée. La peau molle & flexible dans le moment qu'elle vient d'être remplie de fable, peut se prêter aux plis, aux contours qu'exigent les attitudes, & restera, étant desséchée, dans la position où on l'aura tenue par contrainte quand elle étoit encore molle.

Les animaux écorchés & préparés de la manière que nous venons de décrire, peuvent être exposés dans les cabinets, dans des cages ou armoires vitrées & bien masticquées : si on veut les envoyer dans des pays éloignés, on doit les emballer avec le plus grand soin, les poser sur des lits de coton & les couvrir de la même substance. On ne doit enfermer aucuns objets avec eux, mais on y peut mettre des *poudres conservatrices & aromatiques*, dont il est mention à l'article *Quadrupedes* ; & si l'on veut enfermer un grand nombre de poissons ou de reptiles dans une même boîte, il faut établir des doubles fonds qui portent

le poids des différens lits que peut former le nombre des peaux préparées.

Voici quelques notes & observations que les Voyageurs devoient faire & joindre aux poissons qu'ils envoient des pays lointains. On ne peut guere favoir, par rapport à ces individus, que le nom que leur donnent les habitans accoutumés à les pêcher ; mais il seroit important de favoir quelle est la saison où ils les prennent, à quelle distance du rivage, le nom des côtes ou de l'Isle, dans quelle mer ou fleuve, ou étang, ou lac, &c. le temps où ces poissons fraient, l'abondance ou la rareté dont ils sont, quelle est la couleur des yeux, la propriété, la faveur de leur chair, & l'usage qu'on fait quelquefois de leurs différentes parties : mais au défaut de faits sur leur histoire, on doit décrire leurs couleurs qu'il est impossible de conserver ; on ne peut les mieux faire connoître qu'en les représentant avec le pinceau & y ajoutant une description.

Il importe par rapport aux reptiles de favoir s'ils sont venimeux, quels accidens occasionne leur morsure, quels remedes on y porte ; s'ils sont vivipares ou ovipares, parler de leurs cris ; c'est à-peu-près tout ce qu'on peut favoir de leur histoire, & on doit y ajouter la description de leurs couleurs, même celle des yeux, &c. enfin on tâchera de se procurer des œufs de ceux qui sont ovipares, & de les conserver dans des bouteilles avec du tafia.

POISSON ARMÉ ou **PORC-ÉPIC DE MER**, *orbis echinatus muricatus*. On voit cette espece de poisson dans presque tous les cabinets des Curieux. Les habitans des côtes des Indes Occidentales pêchent beaucoup de diverses especes de ces poissons. Il y en a un qui est comme un ballon, presque tout rond, gros & n'ayant qu'un moignon de queue qui lui sert de nageoire : il n'a point de tête apparente, & a les yeux & la queue attachés à la masse continue. Au lieu de dents il a deux bourrelets osseux, blancs, fort durs & larges d'un pouce, qui sont comme deux petites meules, qui lui servent à briser & casser les coquillages de mer dont il se nourrit. Ses levres ne ressemblent pas mal à celles de l'homme. Tout son corps est armé de petites pointes ; grosses & longues comme des fers d'aiguillettes aussi piquantes qu'une aiguille & tuilées ; il les dresse, baisse & biaise comme il le veut. Lorsqu'il est pris au hameçon & qu'on le tire sur le rivage, on ne

peut le prendre par aucune partie du corps , jusqu'à ce qu'il soit mort faite d'eau. Quoique ce poisson soit quelquefois plus gros qu'un boiffeau , sa chair ne fournit pas plus à manger que celle d'un maquereau médiocre : elle est blanche & semblable pour le goût à celle du veau. On lui trouve dans le ventre certaines bourses remplies d'air ; on fait avec ces bourses la colle la plus forte & la plus tenace qu'il soit possible. Il y a plusieurs autres especes de poissons armés qui diffèrent par la forme ovoïde du corps , la position & la situation de leurs pointes. Ce poisson est le *cho-kia-yu* des Chinois.

POISSON ASSIETTE. *Voyez à l'article* LUNE DE MER.

POISSON D'AVRIL. Nom que des Auteurs ont donné au *maquereau*.
Voyez ce mot.

POISSON A BATON. *Voyez au mot* MORUE.

POISSON BŒUF. *Voyez* LAMENTIN.

POISSON CHIRURGIEN. A la Martinique on appelle ainsi un poisson qui porte vers sa queue deux petites pointes fermes & aiguës comme une lancette. Il peut élever ces armes à volonté , les rendre faillantes ou les abaisser le long de son corps , & les emboîter chacune dans une petite cavité , comme dans un étui.

POISSON-COFFRE. On donne ce nom à un poisson qui se trouve vers les Antilles ; il est couvert depuis la tête jusqu'à la queue d'une écaille assez mince , sèche & dure ; sa tête est jointe au corps , sans qu'il y paroisse aucune séparation. Il est ou triangulaire ou quadrangulaire ; & sa tête qui est arquée , a la même figure : ses yeux sont gros. Il y en a qui sont armés de deux épines qui sortent de leur ventre plat , vers la région de l'anus ; d'autres , outre ces deux épines , en ont deux semblables & horizontales au sommet de la tête : leur peau riquetée en maniere d'écailles à compartimens réguliers , offre plusieurs variétés de ces poissons. Labat , *T. II. de ses Voyages* , dit que quand le poisson-coffre est cuit , on le retire de sa robe qui est osseuse , comme on fait un limaçon de sa coque , ou comme une tortue de son écaille , & que sa chair est blanche & succulente. Ce poisson est *Pikam peti* des Indiens.

POISSON CORNU. *Voyez* MACHORAN.

POISSON D'OR ET D'ARGENT. *Voyez* DORADE CHINOISE à la suite de l'article DORADE. *Voyez aussi* POISSON D'OR DU CAP à la fin de l'article POISSON.

POISSON ÉLECTRIQUE. Nom donné à des animaux de mer ; especes de poissons , & qui sont doués d'une force électrique. *Voyez* TORPILLE & ANGUILE DE CAYENNE.

POISSON-EMPEREUR. *Voyez au mot* BALEINE , *l'article* ÉPÉE DE MER *de* Groënland.

POISSON-ÉPINARDE. *Voyez* ÉPINOCHÉ.

POISSON-ÉVENTAIL. *Voyez* ÉVENTAIL.

POISSON-FARINE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSON-FEMME ou TRUIE D'EAU. Espece de sirene : *Voyez* ce mot.

POISSON-FÉTICHE. *Voyez* FÉTICHE.

POISSON-FLEUR. *Voyez* ORTIE DE MER.

POISSON-GOURMAND. *Voyez* GIRELLA & DONZELLE.

POISSON DE JONAS ou ANTROPOPHAGE. *Voyez au mot* REQUIN.

POISSON-JUIF. *Voyez à l'article* MARTEAU.

POISSON-LÉZARD. *Voyez l'article* DRACONCULE. On donne aussi le nom de lézard-d'eau à un poisson de la mer des Indes. *Voyez* LÉZARD D'EAU.

POISSON A L'OISEAU. C'est l'*ikam-boëron* des Indiens. Ce poisson , qui a la forme d'une plie , est blanc , & long d'un pied & demi ; sa tête est petite & pointue ; les lignes latérales sont noires , l'une est sur le dos , & l'autre sous le ventre à la maniere de tous les poissons plats : la queue & les nageoires sont d'un assez beau jaune. On mange rarement de ce poisson.

POISSON-LUNE. *Voyez* LUNE DE MER.

POISSON PÉTRIFIÉ , *ichtyolithus*. Il y a quelques années qu'on découvrit au village de Grammont , à deux lieues de Beaune en Bourgogne , un grand poisson pétrifié ; mais on trouve rarement de ces animaux devenus fossiles , entièrement conservés ou en relief : on en rencontre plus communément les empreintes ; ceux qui sont écailleux sont les moins mutilés. *Voyez* SCHEUCHZER , *in* *Querel. Pisc. & Mus.* On trouve souvent des têtes fossiles , des ouïes , des écailles , des nageoires , des queues , des arêtes , des squelettes , des vertebres , des dents de cheval de riviere , de lamie , de dorade & du grondeur. *Voyez* GLOSSOPÊTRES & CRAPAUDINE. On trouve encore d'autres sortes d'animaux pétrifiés ou fossiles , des crabes , des portions de lézards

pétrifiés ou minéralisés, & des os. *Voyez* TURQUOISE, YVOIRE FOSSILE & ICTHYOLITHES.

POISSON A PIERRE. *Voy. ci-dessous à l'article* POISSON DE ROCHER.

POISSON PUANT. Les Negres donnent ce nom à une pâte de petits poissons pilés, qui leur sert toute l'année pour amorcer le gros poisson, qu'ils prennent par ce moyen dans de longs paniers. Ils mangent aussi de ce poisson gâté, qui est une espèce de melette, c'est un de leurs mets les plus exquis.

POISSON DE ROCHER. *Voyez au mot* MORUE. Celui que les Indiens désignent sous le nom d'*ikam batoé* ou *poisson à pierre*, ressemble au contraire à une plie. Les Soldats de l'île de Minorque donnent aussi le nom de *poisson de rocher* à un poisson long de huit à neuf pouces, & qui se tient presque toujours parmi les rochers de cette contrée : on en apporte tous les jours une quantité au marché de ce pays : ses couleurs sont très-belles : le corps est strié de bleu, de rouge ou de vert.

POISSON ROUGE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSONS ROYAUX. On donne ce nom aux dauphins, esturgeons, faumons & truites, lorsque ces animaux se trouvent échoués sur les bords de la mer. On nomme *poisson à lard*, les baleines, les marfouins, les thons, les souffleurs, même les veaux de mer. Les *poissons salés* sont, le faumon, la morue, le hareng, la fardine, l'anchois, le maquereau. Les *poissons secs* sont ces derniers poissons salés & desséchés.

POISSON A SCIE. *Voyez à l'article* BALEINE.

POISSONS SELLÉS. *Voyez* SELLÉS.

POISSON SOUFFLEUR. *Voyez* ce qui est dit de ces sortes de poissons à l'article BALEINE. *Voyez aussi l'article* POISSON.

POISSON DE S. PIERRE. *Voyez* DORÉE.

POISSON STERCORAIRE ou MERDEUX, *piscis stercorarius*. Il ressemble, pour la figure du corps au sparre. On l'a nommé ainsi, parce qu'il vient vivre autour des latrines, & qu'il se nourrit des ordures qui en sortent. Quelques-uns, à cause de sa manière de vivre, pensent qu'il n'est pas salutaire, & qu'il ne doit pas exciter l'appétit ; mais au contraire, *Ray* dit qu'il est d'un bon goût, soit rôti, soit bouilli. Il est plat & large ; son ventre est bleu, marqué de taches larges : les nageoires du dos sont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons mous par derrière,

POISSON DE TOBIE. *Voyez* RASPECON.

POISSON-TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

POISSON-VOLANT. On donne ce nom à l'*exocet*, qui est le même que l'*adonis*, & que quelques Naturalistes prennent pour le *muge-volant*. L'*hirondelle de mer*, & le *milan de mer* appelé *faucon de mer*, sont aussi des especes de poissons-volans. *Voyez ces mots*.

Le poisson-volant, celui que l'on voit fort fréquemment dans les cabinets des curieux, est ordinairement de la taille d'un maquereau ; il est remarquable par des nageoires épineuses ou à membranes, palmées, très-larges & alongées, qui lui servent d'ailes pour voler. Quoique ce poisson puisse voler un peu dans les airs & nager dans les eaux, il y a peu d'animaux sur terre & dans la mer qui aient autant d'ennemis. Il se voit à chaque moment exposé à être avalé par les *goulus de mer*, les *dorades*, les *dauphins*, & les autres animaux de mer voraces. Si, voulant échapper à ses ennemis marins, il veut se servir de ses ailes, il est aussi-tôt assailli par les oiseaux de proie qui ne sont pas moins redoutables pour lui ; il vole cependant fort vite, mais son vol ne dure pas long-temps, parce qu'il est obligé de se replonger dans son élément, dès que ses ailes ne sont plus humectées ; les mouvemens violens ou rapides qu'elles font dans l'air les sechent bientôt ; & souvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi qui a suivi en nageant la direction de son vol. Lorsqu'il pleut, il peut voler plus long-temps. Pour éviter les oiseaux de proie, il saute sur les vaisseaux, où il se met sur le côté, & dans cette attitude il reste long-temps soutenu sur ses ailes & ses écailles.

Les poissons-volans vont toujours par bandes, & on en voit souvent sortir hors de l'eau une centaine à la fois. Il y a plusieurs especes de poissons-volans, qui different par les ailes & par leur couleur, & même par leur grandeur. Les uns ont deux ailes grandes & membraneuses ; d'autres en ont deux petites, garnies d'une peau brune, & entrelacées de petites arêtes : d'autres ont quatre ailes, longues, étroites, unies & sans arêtes. La chair de ces poissons est excellente, & surpasse de beaucoup en délicatesse celle du hareng frais. Ce n'est qu'entre les Tropiques, qu'on trouve les poissons-volans ; on n'en trouve ni en-deçà ni au-delà. *Voyez* MILAN MARIN, HIRONDELLE DE MER (POISSON).

POIVRE, *pipr*. Nom que l'on donne aux fruits aromatiques de différentes

différentes especes d'arbres, dont nous citerons les plus connus & les plus en usage.

POIVRE D'AFRIQUE. On le nomme aussi *poivre de Guinée*, *poivre Indien* ou *cardamome d'Afrique*; c'est la *maniguette*. Voyez ce mot.

LE POIVRE BLANC, *piper album* aut *leucopiper*, est en petites grappes. Les fruits du poivrier blanc sont plus petits que ceux du poivrier noir. M. Geoffroi, *Mat. Medic.* dit que le poivre blanc du commerce ne differe du noir, que par la couleur grise ou blanchâtre, & qu'il n'est autre chose que le poivre noir, dont on a ôté l'écorce avant de le faire sécher de la maniere que nous dirons au mot **POIVRE NOIR**. On prétend que les arbrisseaux qui donnent ces deux poivres, ne different pas plus l'un de l'autre, que deux seps de vignes qui produisent, l'un du raisin blanc, & l'autre du raisin noir : on dit cependant que les plantes qui portent le poivre blanc, sont plus rares & ne naissent qu'en petite quantité dans quelques endroits du Malabar & de Malaca. *Pomet*, dans son Histoire des Drogues, avance que les habitans du pays les plantent aux pieds des aréca & des cocos, & que les fruits du poivrier blanc sont disposés en petites grappes, ronds, verts au commencement & grisâtres étant mûrs. *Flacourt*, qui étoit Gouverneur de Madagascar, rapporte que le poivre blanc s'appelle dans ces contrées *laté vitfic*, & qu'il y en avoit une si grande quantité dans les bois de ce pays, que sans la guerre, il y en auroit eu dorénavant une récolte capable de charger un grand navire; que les tourterelles & les ramiers en font leur nourriture; enfin, qu'il est mûr aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. Voyez **POIVRE NOIR**.

POIVRE DE LA CHINE. Fruit gros comme un pois, de couleur grise mêlée de quelques filets rouges. On ne se sert en guise de poivre que de son écorce, le reste du fruit étant d'un goût trop fort. Le poivrier de la Chine est grand comme un noyer d'Europe, & l'odeur en est si violente qu'elle incommode. Voyez les *Mémoires du P.* le Comte.

POIVRE D'EAU. Voyez au mot **PERSICAIRE**.

POIVRE D'ÉTHIOPIE ou **GRAIN DE ZÉLIM**, *piper Æthiopicum filiquosum*. On donne ce nom à une gouffe longue de trois à quatre pouces, de la grosseur d'une plume d'oie, noirâtre, un peu courbée, divisée en petites loges, ridée, composée de fibres longues, pliante, difficile à rompre & d'une substance rouge-cendrée : chaque loge contient

une graine ovulaire, grosse comme une petite feve, noirâtre en dehors, luisante, d'une substance un peu dure, rousâtre, dont la texture est en maniere de réseau semblable à un rayon de miel : le goût, tant de la gouffe, que des graines, approche de celui du poivre noir. Cette sorte de poivre long naît en Ethiopie à une plante rampante, qui, selon *Lémery & Pomet*, ne produit ni feuilles ni fleurs, mais seulement une tige où sont attachées plusieurs têtes, grosses comme une petite châtaigne, dures, d'où sortent les gouffes. Cet arbrisseau est, dit-on, une espece d'acacia qui croît à Cayenne. Le fruit en est fort rare & peu connu en France ; les Ethiopiens, ainsi que les Arabes, qui lui ont donné le nom de *poivre de Zelim*, *granum Zelim*, s'en servent pour le mal de dents, comme nous nous servons ici de la pyrethre.

POIVRE DE GUINÉE, *capsicum*. Ce poivre également connu dans le commerce d'épicerie sous les noms de *poivre d'Inde*, *poivre du Brésil*, de *piment de Guinée*, de *corail de jardin*, de *poivre d'Espagne* ou de *Portugal*, ou de *poivre en gouffe* ; ce poivre, dis-je, croît naturellement dans les deux Indes, & en particulier en Guinée & au Brésil : on le cultive & on l'éleve aisément de graine dans les pays chauds de l'Europe, notamment en Languedoc, & même dans nos jardins où la belle couleur rouge de ses capsules est agréable à la vue. *M. de Tournefort* distingue plusieurs especes de poivre d'Inde ou de Guinée, *capsicum*, lesquelles different entr'elles, principalement par la figure & la couleur de leurs capsules ; celles de notre pays sont communément recourbées par le bout en bec de corbin. Nous allons décrire celle qui est la plus usitée, la plus commune, & qu'on appelle vulgairement en Botanique : *Capsicum vulgare*, *siliquis longis propendentibus*.

Sa racine est courte, grêle, très-fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, anguleuse, dure, velue & rameuse, portant des feuilles longues, pointues, de couleur verte-brune ; sa fleur qui sort des aisselles des feuilles & à la naissance des rameaux, est une rosette à plusieurs pointes, de couleur blanche, soutenue par un pédicule charnu & rouge. A cette fleur succede un fruit qui est une capsule longue & grosse comme le pouce, formée par une peau un peu charnue, luisante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge purpurine quand elle est en maturité. Cette capsule est

divisée intérieurement en deux ou trois loges qui renferment beaucoup de semences plates, d'un blanc jaunâtre & de la figure d'un petit rein. Cette plante fleurit dans nos jardins au mois d'Août, & son fruit mûrit dans le commenment de l'automne : elle aime une terre grasse & humide ; elle vient fort bien à l'ombre ; enfin on l'éleve de semence partout où l'on veut, même dans des pots ; alors un peu de chaleur lui est favorable.

Toutes les parties de cette plante ont un goût & une odeur fort âcres, mais particulièrement son fruit qui brûle la gorge, & provoque singulièrement à éternuer : c'est la seule partie de la plante dont on se sert, tant dans les alimens qu'en Médecine. Quoique ce fruit brûle la bouche d'une manière intolérable, cependant les Indiens le préfèrent au poivre ordinaire, & ils sont accoutumés d'en manger de tout crus : on les confit au sucre, & l'on en porte sur mer pour servir dans les voyages de long cours ; ils excitent l'appétit, dissipent les vents, & fortifient l'estomac : on les cueille encore en vert, & lorsqu'ils ne sont que nouer. On les fait macérer quelques mois dans le vinaigre : on s'en sert ensuite en guise de câpres & de capucines, pour relever les sauces par leur faveur âcre & piquante.

Les autres especes de poivre de Guinée sont en usage chez les Indiens ; qui en mêlent dans leurs ragoûts. Ils sont encore plus âcres que les nôtres : néanmoins ces peuples en font des especes de bouillons ou décoctions très-fortes, qu'ils boivent avec plaisir : un Européen ne pourroit en avaler seulement une cuillerée sans se croire empoisonné. Les Portugais établis dans cette contrée appellent ces potions stomachiques : *caldo di pimento*. C'est la *pimentade* des Insulaires. On emploie aussi dans les îles ces décoctions pour laver les Negres écorchés de coups de fouets, crainte que la gangrene ne se mette dans leurs plaies. En Europe, les Vinaigriers en mettent quelquefois dans leur vinaigre, pour le rendre plus fort. Si l'on s'avise de jeter sur les charbons ardens une partie de gouffe de ce poivre, soit dans une salle à manger, ou dans une chambre, la fumée portée au nez des convives les fait beaucoup éternuer.

Voici la façon dont les Indiens préparent ces gouffes pour leur usage. D'abord ils les font sécher à l'ombre, puis à un feu lent avec de la farine dans un vaisseau propre à cela ; ensuite ils les coupent bien menu avec

des cifeaux, & , sur chaque once de gouffes ainfi coupées, ils ajoutent une livre de la plus fine farine, pour les pétrir avec du levain comme de la pâte. La masse étant bien levée, ils la mettent au four; quand elle est cuite, ils la coupent par tranches, puis ils la font cuire de nouveau comme du biscuit; enfin ils la réduisent en une poudre fine qu'ils passent par un tamis. Cette poudre est admirable, selon eux, pour assaisonner toutes sortes de viandes: elles excite l'appétit, ou, comme on dit proverbialement, à *faire manger le pain*. Elle fait trouver les viandes & le vin agréables au goût: elle facilite la digestion & rétablit l'estomac relâché, en réveillant puissamment le jeu de cet organe: elle provoque aussi les évacuations de l'urine & des menstrues.

POIVRE DE LA JAMAÏQUE ou PIMENT DES ANGLOIS, *piper Jamaïcense*. C'est un fruit ou une espèce de baie aromatique que l'on apporte depuis près de deux siècles de l'île de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très-grand usage dans leurs sauces, sous les noms de *toutes épices, poivre de Thevet, amomi, piment à couronne, coques d'Inde aromatiques, tête de clou*. C'est, disent-ils, un des meilleurs aromates qui soient en usage: car il a le goût de la cannelle, du girofle & du poivre. C'est un fruit desséché avant sa maturité, rond, plus gros & plus léger que le poivre ordinaire, dont l'écorce est brune, peu ridée; garni d'une petite couronne en haut, partagée en quatre, contenant deux noyaux noirs, couverts d'une membrane noirâtre, d'un goût un peu âcre, aromatique, & qui approche du clou de girofle. L'arbre qui porte ce fruit est une espèce de myrte à feuilles de laurier: *myrthus arborea aromatica, foliis laurinis latioribus & subrotundis, fructu racemoso, caryophylli sapore*. Il surpasse souvent en grandeur nos noyers d'Europe; il se plaît dans les forêts sèches; il est branchu & touffu, d'un bel aspect, tant à cause de la disposition de ses branches, qu'à cause de la beauté de ses feuilles. Son tronc est assez droit & haut; le cœur du bois est dur, pesant, d'un rouge noirâtre d'abord, ensuite il devient, avec le temps, noir comme l'ébène. L'aubier en est épais, blanchâtre; son écorce est lisse, mince, & tombe quelquefois par lames; ses feuilles sont lisses, d'un beau vert; il y en a qui ont jusqu'à six pouces de longueur & trois de largeur; elles sont parsemées de petites veines obliques, d'une odeur & d'une saveur qui tiennent de la cannelle & du girofle: à l'extrémité des tiges se trouvent des pédicules qui portent chacun une petite fleur disposée en rose, à laquelle succede une baie

creusée en maniere de nombril ou couronnement ; ainsi que nous l'avons dit.

Cet arbre, que bien des personnes croient être le même que celui qui donne la *cannelle blanche* & le *bois de la Jamaïque*, ou *bois de campêche*, ou *bois d'Inde* (voyez ces mots), naît dans les îles Antilles, dans celles de Sainte-Croix, S. Domingue & les Grenadines, mais principalement dans les forêts qui sont sur les montagnes de la Jamaïque, & sur-tout du côté du Septentrion. Il est, ainsi que tous les bois durs, long-temps à croître : les Negres montent sur quelques-uns de ces arbres, ils en coupent d'autres & les abattent ; ils en prennent les rejets chargés de fruits verts, qu'ils séparent des petites branches, des feuilles & des baies qui sont mûres. Ils les exposent pendant plusieurs jours au soleil sur de l'étoffe, depuis le lever jusqu'au coucher de cet astre, prenant garde qu'elles ne soient mouillées de la rosée du matin ; ces baies étant ainsi séchées, brunissent, & sont en état d'être vendues & transportées.

Ce fruit, distillé dans un ballon, donne une huile essentielle très-odorante & qui va au fond de l'eau. On emploie cette baie, non-seulement pour assaisonner les alimens, mais encore pour fortifier l'estomac, faciliter la digestion, récréer les esprits & augmenter le mouvement du sang. Les Chirurgiens d'Amérique emploient souvent les feuilles de cet arbre sous le nom de *feuilles de laurier aromatique*, dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour fomentier les membres attaqués de paralysie. On pourroit soupçonner que l'arbre *ravend-sara*, qui donne la *noix de Madagascar*, seroit aussi une espece de ce prétendu laurier aromatique.

POIVRE LONG, *macropiper aut piper longum orientale*. C'est un fruit desséché avant la maturité : il est grisâtre, gros comme une plume de cygne, long d'un pouce & demi, assez semblable aux chatons de bouleau, cannelé, comme chagriné, ou garni de tubercules unis fort étroitement, & placés en forme de réseau ; il est partagé intérieurement en plusieurs petites cellules membraneuses, rangées sur une même ligne en rayons, dans chacune desquelles est contenue une seule graine arrondie, très-petite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & un peu amer : ces chatons sont attachés à un pédicule grêle & long d'un pouce. La plante qui porte cette sorte de poivre croît dans le Bengale, à la hauteur de sept à huit pieds, & s'appelle

pimplim ou *catta tirpali*, c'est-à-dire *poivrier à fruit à chaton* : elle diffère du *poivrier à fruits ronds*, par ses tiges qui sont moins ligneuses, par ses feuilles plus longues, plus vertes, plus minces, plus molles, & ornées de trois nervures très-faillantes. Les fleurs sont monopétales, partagées en cinq ou six lanieres, fortement attachées au fruit dont nous venons de parler : on en cueille les fruits avant qu'ils soient mûrs. Beaucoup de nations se servent de poivre long & noir pour assaisonner leurs viandes. Dans les Indes le peuple boit de l'eau dans laquelle on a infusé une grande quantité de ce poivre, pour se guérir des foiblesses d'estomac. Les Indiens font aussi fermenter ce fruit dans de l'eau, & ils en tirent un esprit ardent qu'ils boivent : ils ont encore coutume de confire une bonne provision de poivre long & rond dans la saumure ou dans du vinaigre, c'est un des délices de leurs tables, sur-tout dans des temps pluvieux ; ils en font des salades : en Europe on estime ce poivre alexipharmaque ; il sert aussi aux Vinaigriers, pour donner un goût piquant à leur vinaigre.

Dans le Mexique naît un petit poivre long, que les habitans appellent *mécaxochittle* ; il est très-âcre & très-chaud. Les Méxicains l'emploient dans la composition de leurs pâtes de chocolat, auxquelles il donne d'ailleurs un goût assez agréable.

POIVRE DES MURAILLES ou **VERMICULAIRE BRULANTE** :
Voyez à l'article JOUBARBE.

POIVRE DES NEGRES, appelé aussi *poivre de Guinée*. L'arbre qui le porte est une espèce de thymelée ; le fruit est d'un goût piquant comme le poivre. Les Negres s'en servent fort souvent au lieu d'épices pour relever la saveur des viandes. Les Indiens emploient cet arbre pour peindre ou teindre différens ouvrages. La tannerie trouveroit dans l'usage de cet arbrisseau, une manière de corroyer les cuirs sans mauvaise odeur. *Maif. Rust. de Cayenne.*

POIVRE NOIR, *piper nigrum*, est une graine ou un fruit desséché de la grosseur d'un petit pois rond, dont l'écorce est ridée, noirâtre, laquelle étant ôtée, laisse voir une substance un peu dure & compacte, grisâtre ou d'un vert jaune en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, brûlant la bouche & le gosier. Les Hollandois nous apportent ce fruit des Indes Orientales, sur-tout des îles de Java, de Sumatra, du Malabar & des autres îles dont ils sont les maîtres : c'est l'espèce de poivre dont on consomme le plus.

La plante qui produit le poivre noir s'appelle *poivrier* : elle croît aussi dans le pays de Siam : les Indiens lui donnent le nom de *lada*, de *molanga* ou de *molagocoddi* : sa racine est petite, fibreuse, flexible & noirâtre : elle pousse des tiges sarmenteuses, nouvelles, grimpantes aux arbres voisins, ou rampantes à terre comme le houblon, quand il n'est pas soutenu par des échelas. Des nœuds des tiges, il sort des fibres qui entrent dans la terre & y prennent racine : de chaque nœud naissent des feuilles solitaires, disposées alternativement : elles sont à cinq nervures, larges de trois pouces & longues de quatre, d'un vert plus foncé en dessous qu'en dessus : les fleurs sont en grappes : il leur succède des fruits, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres, dont nous avons parlé à l'article *poivre blanc* : chaque grappe qui vient à l'extrémité de la tige porte vingt à trente grains. Les paysans du lieu disent que les fleurs femelles sont celles qui se trouvent à l'extrémité des rameaux ; mais quand ces grappes de fleurs naissent dans la partie moyenne des tiges, sur des nœuds, & opposées à la queue des feuilles, alors ils les appellent fleurs mâles.

Le poivrier fleurit souvent deux fois chaque année : on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont disparu, & on les expose au soleil pendant sept jours afin de faire noircir l'écorce qui se ride aussitôt : on cultive cette plante en fichant en terre des parties de ces branches, que l'on a coupées & que l'on met près la racine des arbres qui doivent servir d'échelas. On enlève, dit M. *Geoffroy*, l'écorce du poivre noir, & on en fait par l'art le poivre blanc en grain, qui est, dit-il, le seul que l'on nous apporte aujourd'hui : on enlève cette écorce en faisant macérer dans l'eau de la mer le poivre noir ; l'écorce extérieure se gonfle & se creve : on retire très-facilement le grain qui est blanc, & que l'on sèche ; il est beaucoup plus doux & meilleur que le noir. Quand on fait tremper ainsi le poivre, il en surnage beaucoup sur l'eau ; on le retire aussitôt & on l'appelle *poivre noir léger d'Hollande* ; celui qui se précipite au fond de l'eau, s'appelle *poivre pesant d'Angleterre* ; enfin lorsqu'il est dépouillé de son écorce, on le nomme *poivre blanc de Hollande* ; il est alors plus pesant, à volume égal, que le poivre noir ; il a le grain coriandé, quelquefois blanchi d'un peu de poudre de farine par les Négocians étrangers qui nous l'envoient : ainsi le poivre blanc en poudre du commerce est toujours fait avec le grain du poivre noir écorcé, soit en

Hollande, soit chez celui qui le débite : si le poivre blanc naturel venoit en Europe, on abandonneroit bientôt les ressources d'une pareille industrie. Toutes les parties du poivrier noir sont très-âcres & brûlantes au goût.

On découvre les mêmes vertus dans presque toutes les espèces de poivre : ils échauffent, dessèchent, atténuent : ils sont apéritifs, raniment les esprits, & conviennent dans la crudité de l'estomac & dans les coliques : on recommande encore le poivre comme un cordial contre les poisons coagulans : il faut en faire un usage modéré, car il allume le sang : il fait cracher, éternuer, en un mot, c'est un très-bon stimulant : il est la base des épices que les Droguistes Epiciers vendent aux Cuisiniers, pour assaisonner les alimens qu'ils préparent. Selon M. Bourgeois, le poivre noir en poudre est excellent pour chasser les poux de la tête des enfans & des adultes, de même que pour préserver les pelleteries des teignes.

POIVRE A QUEUE, petite espèce de *cubebes* : voyez ce mot.

POIVRE SAUVAGE ou PETIT POIVRE, est le nom que l'on donne à la semence de *Pagnus castus*.

POIVRE DE TABASCO. Voyez *xocoxochitl*.

POIVRETTE COMMUNE : voyez au mot NIELLE.

POIVRIER DU PEROU : voyez MOLLE.

POIX BLANCHE ou POIX GRASSE ou POIX DE BOURGOGNE : voyez aux articles PIN & SAPIN.

POIX GREQUE est la *Colophone*. Voyez ce mot.

POIX JUIVE. C'est l'asphalte : voyez ce mot.

POIX MINÉRALE ou POIX DE TERRE ou MALTHA, *pix mineralis*; c'est un bitume mollasse, plus épais que le goudron, tenace, s'attachant fortement aux doigts lorsqu'on le touche, inflammable, d'une odeur forte & désagréable, sur-tout lorsqu'il est enflammé : on en distingue de deux sortes.

1°. La POIX MINÉRALE ou LE VRAI PISSASPHALTE NATUREL ; *pix montana*. Elle est d'une couleur semblable à la belle poix noire & végétale de Stockholm. Le pissasphalte se trouve en Norwege, & en Auvergne à une petite lieue de Clermont-Ferrand, où est un monticule d'environ vingt-cinq à trente pieds de haut, que l'on nomme le *Puits de la Pege*, & duquel il en découle presque continuellement. En examinant ce rocher, qui est ferrugineux, nous y avons aperçu

vers sa base, différentes issues, par lesquelles sortoient, tantôt une quantité d'air qui souffloit assez fort, tantôt une vapeur qui rougissoit le papier bleu, & tantôt une traînée de poix minérale de la grosseur du pouce, & longue de deux pieds ou environ: ce bitume coule, en serpentant sur l'adossément du petit mont, & tombe dans des réservoirs naturellement pratiqués & remplis d'une eau blanchâtre d'une saveur salée, piquante, & qui cause long-temps une provocation de salive violente. C'est là où il se condense: les Paysans ont soin de le ramasser: il a une odeur très-puante. Le monticule est entouré de hautes montagnes, qui semblent toutes calcinées, tronquées, évafées en entonnoir, & remplies de pierres volcanisées: voyez VOLCAN.

2°. Le BITUME LIMONEUX, ou POIX DE TERRE, ou BITUME DE BABYLONE, *maltha*. Il est épais, rouffâtre, grenelé, moins visqueux, & d'une odeur moins disgracieuse que le pissasphalte précédent, assez semblable à du goudron. On trouve le maltha près de Schinneberg & de Thal, dans la vallée de Fontana & autres endroits, dans le canton d'Appenzel, &c.

L'odeur puante & la tenacité qu'ont ces deux fortes de bitumes, les ont fait appeller des Allemands, *teuffel-dreck*; & des Latins, *stercus diaboli mineralis*. Dans les pays où l'on trouve beaucoup de maltha, comme à Gebach, dans la vallée de Liberthal en Alsace, on s'en sert pour graisser les essieux des voitures: il entre aussi dans la composition du spalme facice, qui sert, dans beaucoup d'occasions, à enduire & à lier les corps qu'on veut garantir de l'humidité. Des Asiatiques s'en servent pour plâtrer leurs murailles. Quelques Auteurs prétendent que ce fut avec un semblable bitume que furent cimentés les murs de Babylone & les tours d'Egypte: on tiroit alors le maltha d'un lieu voisin de l'ancienne Babylone, des environs de Raguse dans la Grece, & d'un certain étang de Samosate, ville de Comagene en Syrie. Des Naturalistes rapportent que ce bitume fut d'un grand secours aux habitans de Samosate, lors du siege que Lucullus mit devant cette Ville; car dès que ce limon enflammé touchoit à un soldat, il le brûloit malgré l'épaisseur de son armure. Dans beaucoup de pays Orientaux, on se sert avec succès de poix minérale pour goudronner les barques & les vaisseaux: on doit regarder ces bitumes comme des *pétroles épais*, ou comme un *asphalte non desséché*. Voyez ces mots. Dans le Shropshire en Angleterre, sur-tout à Brosely, à Bentley & à Pitchfort,

on prend la première couche noirâtre , pierreuse , poreuse & bitumineuse de la mine de charbon : on la moud avec des moulins à cheval , & l'on jette cette poudre dans de grands chaudières pleines d'eau qu'on fait bouillir ; aussi-tôt l'huile minérale surnage , acquiert la consistance de la poix , puis on la mêle avec une partie d'huile distillée de cette même pierre bitumineuse , & elle sert pour le radoub des vaisseaux : elle ne s'éclate point.

POIX NOIRE , POIX RÉSINE , POIX VÉGÉTALE. *Voyez aux articles PIN , SAPIN.*

POKKO. Gros oiseau très-singulier de la Côte d'or ; mais peu commun : il est de la nature du pélican ; son plumage est brun & cendré ; ses ailes sont d'une grandeur & d'une largeur démesurées. *Arkins* dit que l'on prendroit volontiers les plumes de cet oiseau pour du poil : sous son cou pend une sorte de bourse , longue de quatre ou cinq pouces , & de la grosseur du bras d'un homme : c'est dans ce réservoir que l'animal dépose sa nourriture. Le cou & le jabot sont un peu velus ; la tête est extrêmement grosse , eu égard au volume du corps ; elle est presque chauve ; les yeux sont grands & noirs , le bec fort gros & long.

Le pokko se nourrit de poissons , & dans un seul repas , il dévore ce qui suffiroit pour la nourriture de quatre hommes : il y a peu d'animaux qui se jettent avec autant d'avidité sur le poisson que lui ; s'il en a trop , il le met en réserve dans son sac : il n'aime pas moins les rats ; il les avale tout entiers. On prend quelquefois plaisir à lui faire rendre gorge ; & il n'est pas rare d'en voir sortir un rat à demi digéré : cet oiseau n'a pour armes que son bec ; il s'en sert assez adroitement pour pincer , mais sans être capable de nuire beaucoup. *Histoire générale des Voyages , Liv. IX. Voyez maintenant l'article PÉLICAN.*

POLATOUCHE. Nom sous lequel on désigne en Russie l'écureuil volant. *Voyez ce mot.* On l'appelle aussi *létaga*.

POLECAT. Les Anglois donnent ce nom au *conepate* d'Amérique.

POLIACANTE ou CHARDON D'EAU , *polyacantha vulgaris*. *Voyez à la fin de l'article CHARDON AUX ANES.*

POLIGALE ou POLYGALON , ou HERBE A LAIT , *polygala*. Genre de plante dont *M. de Tournefort* établit dix-huit espèces. Voici la description de la plus commune. Le polygale vulgaire , *polygala vulgaris , foliis linearibus , lanceolatis , caulibus diffusis herbaceis* , est une

plante qui croît par-tout aux lieux champêtres , herbeux , montagneux , & qui n'ont point été cultivés : sa racine est ligneuse , dure , menue , d'un goût amer & aromatique , vivace & d'un vert rougeâtre , ainsi que les tiges qui sont hautes de cinq pouces , grêles , assez fermes , les unes droites , les autres couchées à terre , revêtues de petites feuilles , rangées alternativement , les unes oblongues & pointues , les autres arrondies. Ses fleurs sont singulieres , petites , disposées en maniere d'épi depuis le milieu des tiges jusqu'en haut , de couleur bleue ou violette , ou purpurine , rarement blanche : chacune de ces fleurs est , selon M. de Tournefort , un tuyau fermé dans le fond , évasé & découpé par le haut en deux levres. A cette fleur passée succede un fruit divisé en deux loges , rempli de semences oblongues : ce fruit est enveloppé du calice de la fleur , composé de cinq feuilles , trois petites & deux grandes.

Cette plante fleurit au commencement de l'été. On prétend qu'elle donne beaucoup de lait aux nourrices & aux bestiaux qui en mangent. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1732 , pag. 135 , plusieurs expériences de M. Duhamel , faites pour éprouver les vertus du polygala contre la pleurésie & la fluxion de poitrine. Il paroît par ses observations , que cette plante peut être mise dans la classe des plantes béchiques-incisives. Sa décoction facilite l'expectoration , & atténue le sang couenneux. On ne peut trop , dit M. Duhamel , employer cette plante qui est très-commune , dans ces fortes de maladies , savoir , la pleurésie & la péricnemonie. Les Anciens avoient coutume de couronner les vierges avec la fleur de cette plante , dans le temps qu'on faisoit des processions autour des champs pour obtenir du Ciel la fertilité des biens de la terre. (M. Haller dit qu'il y a deux especes de polygala communes ; l'une aux feuilles radiales rondes ; l'autre avec toutes ses feuilles semblables à celles de la linaire. La premiere est , dit-il , fort amere & purgative. Cette vertu n'a pas été inconnue à Conrad Gesner ; M. Haller n'en connoît aucune à la seconde.)

POLIGALE ou POLIGALA DE VIRGINIE. Voyez SÉNÉKA.

POLIGLOTTE , avis polyglotta. C'est l'oiseau que les Mexicains nomment *concontlatollis* , c'est-à-dire qui a quarante langues : il est de la grandeur d'un étourneau ; il a le ventre blanc , le dos brun , mêlé de quelques plumes blanches , principalement à la queue & à la tête ; ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. Cet oiseau

habite les pays chauds : on le trouve sur-tout à la Jamaïque , à la Nouvelle Espagne. On le nourrit en cage sous les climats tempérés ; il mange de tout ce qu'on donne aux autres oiseaux. On prétend que son chant est si doux & si mélodieux, qu'il surpasse en agrément celui de quelque autre oiseau que ce soit. On assure même qu'il contrefait la voix des autres oiseaux, &c. M. *Barrington*, Vice-Président de la Société Royale de Londres, assure avoir vu cet oiseau contrefaire, dans l'espace d'une minute, le champ de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau. Cet avantage lui a mérité le nom de *moqueur* ; c'est l'*orphaeus* de M. *Linneus*, le *turdus Americanus minor canorus* de *Ray* ; M. *Briffon* le range parmi les *merles*. Il y en a de plusieurs fortes.

POLION, *polium*. C'est un genre de plante dont M. de *Tournefort* compte trente-sept espèces : suivant M. *Deleuze*, elles sont du genre de la germandrée. Nous n'en rapporterons ici que deux qui sont très-utiles.

1°. LE POLION DE MONTAGNE A FLEUR JAUNE, *polium montanum luteum* : il croît dans les pays chauds, sur les lieux élevés, secs & pierreux, sur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné : on le cultive aussi dans les jardins : sa racine est ligneuse & fibreuse : elle pousse plusieurs petites tiges cotonneuses, dures, ligneuses, hautes d'environ un demi-pied ; tantôt elles sont couchées sur terre, & tantôt elles sont redressées : ses feuilles sont petites, oblongues, épaisses, dentelées sur leurs bords, & chargées d'un duvet jaune. Ses fleurs, qui paroissent en été, sont formées en gueule, petites, ramassées plusieurs ensemble en manière de tête, d'un beau jaune, d'une odeur fort aromatique & d'un goût amer. Chacune de ces fleurs, selon M. *Tournefort*, est un tuyau évasé par le haut, & prolongé en une levre découpée en cinq parties, comme celle de la germandrée. A cette fleur passée succède des semences menues, arrondies & enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. On estime beaucoup plus ce polion, quand il vient de Candie ou de Valence en Espagne. Le polion odorant de Crete, qui est si recherché, est le *polium maritimum, erectum Monspeliacum* des Auteurs.

2°. LE POLION DE MONTAGNE A FLEUR BLANCHE, *polium montanum album* : cette plante croît non-seulement sur les montagnes, mais aussi dans les plaines sablonneuses & arides ; elle fleurit & graine dans le

même temps que l'autre , dont elle diffère , en ce que ses tiges sont couchées à terre , ses feuilles plus petites & moins cotonnées , & en ce que ses fleurs sont blanches , de même que ses têtes. La couleur jaune des fleurs de polion s'efface & devient pâle. *Clusius* dit que ces plantes viennent aisément à l'ombre , de bouture , pourvu que la terre soit bien préparée.

Quand on fait usage du polion , on doit prendre les sommités des tiges garnies de fleurs : c'est un bon céphalique & anti-épileptique. On nous l'apporte sec par petites bottes ; plus il est garni de fleurs , & meilleur il est. Il doit avoir une odeur forte & aromatique , mais un goût amer & désagréable. Le polion entre dans la grande thériaque & dans le mithridate : on le prend en guise de thé contre la morsure des animaux venimeux , pour faire couler l'urine & les regles : on en boit en Provence , dans les cours de ventre fâcheux ; enfin , c'est un bon vulnéraire.

POLYPE ou POLYPE , *polypus*. L'histoire des polypes nous présente les phénomènes les plus singuliers & les plus propres à piquer la curiosité. La découverte des petits polypes marins architectes des coraux , des corallines & de plusieurs autres productions à polypier , que l'on avoit prises pour des plantes marines , ainsi que celle des *polypes d'eau douce* , sont l'une & l'autre très-modernes ; nous les devons aux illustres Naturalistes de notre temps , qui ont mis tous les Curieux en état de voir par leurs propres yeux les phénomènes qu'ils avoient examinés , en indiquant la manière d'observer ; art qu'il faut apprendre de ces grands maîtres.

Les Naturalistes appellent *polype* un animal dont le corps membraneux est capable de prendre plusieurs formes , & qui finit par des filets également capables de prendre différentes figures qui lui servent comme d'autant de bras ou de pattes.

Division des polypes.

On divise les polypes en *polypes marins* & en *polypes d'eau douce*. (M. Guettard parle d'un *polype terrestre*. Voyez le premier volume des *Mémoires sur différentes parties des Arts & Sciences*).

Polypes marins.

Les *polypes marins* peuvent se diviser eux-mêmes en deux classes.

Les uns font de grands animaux ; tels font, par exemple, la *sèche* ; le *calmar*, le *lievre marin*, & plusieurs autres especes de *polypes* ou *poulpes*. Voyez chacun de ces mots.

Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête ; ils s'en servent pour arrêter leur proie, & la porter à leur bouche. Ces polypes ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. On a même dit des choses prodigieuses sur la grosseur monstrueuse de certains polypes de mer, & notamment de l'espece appelée *kraken*. Voyez ce mot.

On n'a rien de si détaillé ni de si exact sur l'anatomie de ces animaux, que ce qu'en a dit *Swammerdam*, qui a anatomisé la sèche ver-infeste mis au rang des polypes.

Les polypes de mer font mâles & femelles ; ils s'accouplent, & font ovipares ; mais ont-ils pour se multiplier, les ressources des polypes d'eau douce ? C'est ce qu'on ignore : toujours paroît-il constant que leurs bras recroissent quand ils ont été coupés, de même que ceux des écrevisses. Leur faculté reproductive est même beaucoup plus merveilleuse.

Au rapport des Naturalistes, on trouve dans la mer Adriatique & l'île de Corfou de grands & de fort bons polypes, Le Pont-Euxin en donne de petits : ils vivent d'*écrevisses de mer*, de *cancres*, & d'autres crustacées & poissons dont ils sucent les chairs. Ils ne s'épargnent pas même, dit-on, les uns les autres. Les polypes se jettent sur les hommes qui font naufrage. Dans l'été ils sortent de la mer, & viennent se repaître des fruits tombés des arbres : on distingue le mâle d'avec la femelle, en ce que le premier a la tête plus longue : ils s'accouplent pendant l'hiver ; & la femelle jette, suivant les Observateurs, une grande quantité d'œufs par la bouche ; il en éclot, au bout de cinquante jours, une infinité de petits polypes. Les polypes courent aux amorces qu'on leur tend : ils ne les mordent pas d'abord, mais ils les embrassent avec leurs bras, & ne les quittent que quand ils les ont rongés.

Les grands polypes marins étoient d'usage pour la table chez les anciens. Les Grecs en envoioient par présent à leur amis. Cependant la chair en est dure & difficile à digérer, on la mortifioit à coups de bâton, quoiqu'on les aimoit mieux bouillis que rôtis : la tête passoit chez eux pour un excellent mets. Voilà en abrégé ce que les Anciens ont débité sur les polypes marins, qui ne sont que des especes de

zoophytes, & dont l'histoire n'est pas encore aussi bien connue que celle de ceux dont nous allons parler, & celle des polypes d'eau douce.

2°. Les autres polypes de mer sont de très-petits animaux qui ont même échappé à de très-bons Observateurs, tel que *Marfigly*, qui les a pris pour des fleurs. Ce sont des êtres non moins extraordinaires & aussi éloignés de la conformation des autres animaux, que le sont les zoophytes. Ce sont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'espèces différentes qui construisent ces *coraux*, ces *corallines*, ces *litophytes*, ces *escars*, ces *alcyons*, ces *éponges*, ces variétés de madrépores si nombreuses, & toutes ces autres substances qu'on avoit prises autrefois pour des plantes; mais les observations des *Peyssonel*, des *Réaumur*, des *Bernard de Jussieu*, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules construites par des espèces de vers-insectes qui multiplient & s'accumulent en tel nombre qu'on ne sauroit les évaluer, & que ces loges bâties chacune par autant d'individus, sont pour les polypes ce que les guêpiers sont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines, pour leur en donner un qui exprime exactement ce qu'elles sont: on les a appelées des *polypiers* ou *productions à polypiers*. Voyez aux mots CORAIL & CORALLINE, la description de ces diverses espèces de polypiers ou productions qui sont un objet important pour les habitans des côtes où les polypes qui en sont les fabricans vivent en familles nombreuses, & un objet de curiosité pour les Européens qui aiment à en former des collections, productions auxquelles leur forme, tantôt bizarre, tantôt agréable, leur incorruptibilité, l'histoire même des artisans qui les ont fabriqués, donnent une valeur qui n'est pas sans fondement.

Polype de mer en bouquet.

Cet animal des mers du Nord est des plus singuliers, ou plutôt c'est un amas de plusieurs animaux sur une tige commune. Cette tige intéressée par sa forme; elle a plus de six pieds de long; elle est osseuse, blanche comme de l'ivoire, carrée, avec des rainures de chaque côté, mais recouverte d'une membrane cartilagineuse. A sa partie supérieure sont réunis jusqu'à trente corps de polypes de deux pouces de longueur chacun. Lorsque ces polypes sont épanouis, ils représentent un bouquet fait de fleurs brillantes, jaunes, & en forme d'étoiles. Au

deffous de l'infertion de l'union de tous ces polypes ; est une efpece de veflie qui paroît être destinée au même ufage que celle des poiffons ; elle paroît auffi fervir de canal pour porter les fucs néceffaires à la nutrition de cette longue tige offeufe , partie qui paroît être de la derniere importance pour la confervation & le bien-être d'un animal fi extraordinaire & fi composé.

Cette tige coupée présente des lames circulaires : mife dans du vinaigre , la matiere cretacée fe diffout , & il ne refte que les membranes qui enveloppent les petites lames : d'où l'on peut conclure que la tige tient autant de la nature du corail que de celle de l'os ou de l'ivoire.

Ces traits d'analogie pourroient donner lieu de penfer que les *encrinus* ou le *lilium lapideum* , ou des efpeces particulieres d'*entroques* foffiles , pourroient être les dépouilles pétrifiées de l'animal dont nous parlons. D'autres veulent que ce foit plutôt une forte d'étoile de mer. Voyez au mot PALMIER MARIN , ce que l'on y dit des *encrinites* , d'après M. Guettard . &c. voyez auffi l'article ZOOPHYTES.

Les PETITS POLYPES MARINS , architectes des polypiers , paroiffent avoir bien des rapports de reflemblance , fur-tout pour la forme , avec les *polypes d'eau douce* , dont nous allons parler , d'après les belles découvertes de M. Trembley. Il y a des polypes de mer que leur petiteffe dérobe à nos regards. On ne les apperçoit que quand la mer étant calme , ils alongent fortement une partie de leur corps hors de leurs cellules ou loges ou alvéoles , pour attendre des animaux encore plus petits ou plus foibles qu'eux , les furprendre , les faifir quand ils font à leur portée , & en faire leur proie. Voyez à l'article CORALLINES. A l'égard des petits polypes de mer phosphoriques ou lumineux , nous en avons parlé amplement à l'article *mer lumineufe*. Voyez ce mot.

Polypes d'eau douce.

L'histoire des polypes d'eau douce nous présente des phénomènes difficiles à croire , parce qu'ils font contraires à des lois que nous avons regardées comme générales. Auroit-on jamais cru qu'il y eût dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant , pour ainfi dire , par morceaux ! que le même animal coupé en huit , dix , vingt , trente & quarante parties , est multiplié autant de fois ! Les polypes ont ;

ont , pour ainsi dire , la faculté de pouvoir être multipliés par boutures.

Cette découverte , qui à la vérité dérouté nos anciennes idées & nous jette dans de nouveaux embarras sur la nature des animaux & sur leur conformation la plus intime , étend nos vues , & peut nous en faire naître de nouvelles. Au moins nous apprend - elle que toutes les merveilles que nous avons entrevues dans l'organisation de certains animaux , ne font rien en comparaison de celles qui y existent réellement.

L'histoire de la découverte de M. *Trembley* est trop intéressante ; & apprend trop bien la véritable manière d'étudier la nature , pour n'en pas dire un mot. Cet Observateur ayant mis dans l'eau une plante que l'on nomme *lentille d'eau* , observa de petits corps d'un beau vert , dont plusieurs s'attachèrent contre les parois transparentes du vase ; il leur voyoit prendre successivement de nouvelles formes ; il apercevoit des espèces de branches , ou plutôt des cornes , qui lui paroissent plus ou moins longues ; il observa que ces corps avoient un mouvement progressif , à la vérité bien lent ; il s'affura même qu'ils cherchoient la lumière , en se transportant dans la partie du vase la plus éclairée. Malgré leur mouvement progressif & leur changement de forme , M. *Trembley* douta s'il devoit les prendre pour des animaux , ou s'il ne devoit pas plutôt les regarder comme des plantes du genre des sensitives , qui avoient un sentiment plus exquis que ne l'ont celles dont les racines sont fixées en terre , & qui étoient capables d'exécuter des mouvemens qu'il n'est pas possible aux autres de faire. Il eut recours au moyen qui sembloit le plus propre à décider la question qui le tenoit en suspens. Ces petits corps ne ressembloient , sous aucune de leurs formes , aux animaux qui se présentent ordinairement à nos yeux. Il coupa en deux , transversalement , quelques-uns de ces petits corps , espérant que s'ils étoient des plantes , chaque moitié étant remise dans l'eau , continueroit d'y végéter , & qu'il s'y feroit une nouvelle partie semblable à peu-près à celle dont elle avoit été séparée. Il se fit effectivement dans chacune une reproduction , & plus prompte qu'on ne s'y feroit attendu. Pendant que cela se passoit , les petits corps qu'il avoit laissés entiers ne cessèrent de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres , comme pour le forcer à croire qu'ils étoient de vrais animaux.

M. *Trembley* n'osa décider sur la nature de ces petits corps , d'une forme si différente de celle des autres animaux , dans lesquels il trouvoit une propriété si surprenante , & qu'il croyoit n'appartenir qu'aux seules plantes.

M. *Trembley* desira que M. de *Réaumur* l'aidât à prononcer : il lui fit tenir de ces petits corps singuliers , que l'Académie regarda, ainsi que M. de *Réaumur* , comme des insectes aquatiques , malgré les prodiges qu'ils avoient fait voir. M. de *Réaumur* , de concert avec M. *Bernard de Jussieu* , qui en avoit observé aux environs de Paris , & fait dessiner une espece du même genre , mais plus grande & d'une autre couleur , leur donna le nom de *polypes* , parce que leurs cornes lui parurent analogues aux bras de l'animal qui est en possession de ce nom. M. *Trembley* continua sur ces insectes (ou plutôt sur ces vers) ses observations qui sont intéressantes : il en découvrit plusieurs especes.

Description des diverses especes de Polypes d'eau douce.

Les polypes d'eau douce different pour la grandeur & pour la couleur. M. *Trembley* en fait mention de trois especes , qu'il appelle à *longs bras*.

La premiere espece est la plus petite ; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur : quoique petite , elle est très-aisée à trouver ; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques , & de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau ; au bout de quelques instans on voit les polypes qui ne paroissent d'abord que comme des points verts , épanouir leurs bras ; leur arrangement & la forme de leur corps peuvent très-bien être comparés à la semence d'une de ces graines de dent de lion , qui sont toutes ramassées sur une tête ronde , & que l'on fait envoler avec un léger soufflé de la bouche. Ces rayons qui environnent la tête du polype lui servent à la fois de bras , de mains & de jambes. Au moindre mouvement l'insecte retire ses bras , & ne paroît plus qu'un grain de matiere verte.

Les polypes de la seconde espece ont huit ou douze lignes de longueur. Ceux de la troisieme espece sont encore plus grands ; ils portent des bras d'une prodigieuse longueur : ces deux dernieres especes n'ont point de couleur qui leur soit propre ; mais leur corps est si transparent , que l'insecte prend ou offre la couleur des divers alimens dont il se nourrit.

Le nombre des bras des polypes est communément depuis six jusqu'à douze : ces bras ne croissent pas tous en même tems, ni avec l'insecte ; mais ils se succèdent. Ceux des polypes verts sont les plus courts, ils ne passent guere trois lignes de longueur. La seconde espece porte les siens depuis un jusqu'à trois pouces ; & ceux de la troisieme, que nous appellons *polypes à longs bras*, les ont démesurément longs. Tous ces bras paroissent comme des fils de toile d'araignée, ils sont aussi déliés ; ils peuvent cependant s'allonger, se contracter, suivant la volonté de ces animaux : quoiqu'ils paroissent mêlés comme des cheveux, les polypes favent bien les débarrasser, & les faire agir indépendamment les uns des autres : il en sort une espece de glu qui leur sert à arrêter les insectes qui en approchent, & ils ont le secret de faire agir ou de rendre inutile cette glu, suivant leurs besoins.

Ces animaux marchent & changent de lieu ; ils ne nagent point, mais ils exécutent leur mouvement progressif au moyen de la faculté qu'ils ont de s'étendre, de se contracter & de se courber en tous sens ; ils font ces mouvemens avec une extrême lenteur : sept ou huit pouces de chemin sont une bonne journée pour un polype. Ils ont encore une maniere d'aller, que nous trouverions assez plaisante si elle se faisoit avec plus de vivacité ; ils font la roue comme les petits garçons.

Tout le polype, depuis la bouche jusqu'à l'extrémité opposée de son corps, n'est qu'un sac creux, dans lequel on n'observe aucune membrane, ni aucun viscere ; cette peau est ce qui constitue l'animal, & il y a lieu de penser que toutes les parties qui servent au jeu de la machine animale, sont contenues dans l'épaisseur de cette peau. Lorsqu'on examine au microscope la peau du polype, on voit que la surface tant intérieure qu'extérieure est toute parsemée de petits grains, que l'on peut soupçonner être les organes propres à l'animal ; car il est certain que lorsque ces grains viennent à se détacher, l'animal est bien près de périr.

Nous disons que les polypes, quoiqu'animaux aquatiques, ne nagent point ; ils s'attachent fortement par la queue & avec leur glu contre les parois sur lesquelles ils s'arrêtent ; ils se soutiennent quelquefois à la superficie de l'eau, la tête en bas, la queue en haut, & cela par la même raison qu'une aiguille bien seche posée sur la surface de l'eau, s'y soutient à l'aide des bulles d'air imperceptibles qui sont adhérentes

à sa surface. On ne découvre point d'yeux aux polypes d'eau douce ; on observe cependant qu'ils aiment la lumière & qu'ils la recherchent, ce qui pourroit peut-être donner lieu de croire que leur corps est frappé de la lumière dans toutes ses parties : ce qui confirme cette idée , c'est que si l'on coupe un polype en deux parties , les deux parties séparées , même celle qui est privée de tête , vont chercher à se placer du côté de la lumière.

Les polypes ne courent point après leur proie , mais les petits insectes aquatiques viennent tomber d'eux-mêmes au milieu de leurs bras , qui sont comme des filets continuellement tendus. Un polype de la troisième espèce peut donner jusqu'à un pied de diamètre à la circonférence que ses bras occupent. Les *mille-pieds à dards* sont les insectes dont les polypes font leur nourriture la plus ordinaire : les mille-pieds ou d'autres petits insectes , entr'autres les pucerons rouges (monocles rouges), qui sont fort communs, vont en nageant au milieu des eaux tomber entre les bras des polypes, ils y sont d'abord englués ; le bras du polype se contracte , entortille sa proie à l'aide de ses autres bras , & l'insecte a beau se défendre , il est avalé , & toujours de la manière qu'il se présente à la bouche du mangeur , quand ce seroit même par son plus grand diamètre.

Le corps des polypes étant transparent , on voit de quelle manière s'y fait la digestion. Ce qu'on apperçoit est également favorable aux divers sentimens de ceux qui prétendent que la digestion se fait par trituration & par dissolution. Lorsque le polype n'a encore mangé qu'avec modération , on voit facilement le balottement des alimens qui sont poussés & repoussés du haut en bas dans l'estomac , par un mouvement péristaltique ; lorsqu'au contraire l'animal a fini son repas , c'est-à-dire , lorsqu'il est prêt à crever , on ne voit plus de balottement des alimens , & cependant la digestion se fait. Cet animal est si goulu , qu'il avale quelquefois celui de ses bras qui lui apporte à manger ; c'est par la bouche qu'il rejette le superflu de sa nourriture , & toutes les matières qu'il n'a pu avaler.

M. *Trembley* a vu des polypes se disputer un ver qui s'étoit entrelacé dans leurs bras ; chacun d'eux se pressoit d'avalier le ver , lorsqu'enfin les polypes se rencontrant bouche à bouche , le plus vigoureux termina la querelle en avalant son concurrent. On croyoit qu'il en étoit fait du polype ; mais point du tout, l'avaleur le garda dans son ventre

jusqu'à ce qu'il eut dégorgé sa proie , & le rejeta sain & sauf. Ce phénomène fit penser à M. *Trembley* , qu'un polype est une matiere absolument indigérable pour un autre polype , c'est ce que lui confirma l'expérience ; il fit avaler un petit polype à un autre polype qu'il affama , celui-ci , au bout de quatre ou cinq jours , sortit du ventre de l'autre tout plein de vie & de santé , & tel qu'il y étoit entré : on pense bien présentement que le polype rejette dehors sans altération ses bras , lorsqu'il lui arrive de les avaler avec sa proie.

Il n'est personne qui ne soit curieux d'examiner de ses propres yeux les phénomènes que nous présentent les polypes ; pour cet effet il faut en nourrir : on le peut aisément , en leur donnant de ces pucerons rouges qui sont quelquefois en grande abondance , ou en mettant au fond du vase du sable de fossé , qui d'ordinaire est rempli de petits vers ; au défaut de cette nourriture , on peut leur donner des vers de terre , des limaces , des entrailles de poisson , & même de la viande de boucherie. Lorsqu'on veut conserver les polypes sur lesquels on a dessein de faire des expériences , il faut souvent changer leur eau ; car celle qui se corrompt leur est mortelle.

Les polypes sont sujets à être attaqués par un insecte plat , qui multiplie prodigieusement sur eux , qui s'y attache & les suce , & qui , parvenu à un certain point de multiplication , les détruit entièrement. Quand ils n'ont mangé que la tête & les bras d'un polype , ce n'est rien , cela se répare ; mais quand ils sont en assez grand nombre sur un polype , ils attaquent l'animal par tous les bouts & l'ont bientôt anéanti. On délivre aisément les polypes de ces insectes , en les balayant légèrement avec un petit pinceau.

Génération des Polypes.

Les savans Observateurs de nos jours sont parvenus à découvrir que la Nature a voulu que les polypes d'eau douce pussent se multiplier de toutes les façons dont les plantes se multiplient. Les œufs des animaux , dit M. de *Réaumur* , sont analogues aux graines des plantes. Il y a des especes de polypes qui sont des œufs , d'autres qui ont la surprenante propriété de pouvoir être , comme les plantes , multipliés par bouture , & d'autres qui poussent hors de leur corps par les côtés un jeune polype , comme une tige d'arbre pousse une branche , & comme une branche pousse un rameau. Les multiplications qui se font

par rejets & par boutures font les plus curieuses & très-fécondes.

Tous les polypes ont en général la faculté générative ; & cette prétendue regle qu'il n'y a point de fécondité fans accouplement , est démentie par ces observations, & par les découvertes faites sur les pucerons.

La génération des polypes s'observe mieux sur ceux de la seconde & de la troisième espèces. On remarque sur un polype une légère excroissance, qui prend la forme d'un bouton, c'est la tête du polype ; autour de la bouche commencent à croître les bras : on voit quelquefois sortir d'un seul polype jusqu'à dix-huits petits, lorsque ce polype est nourri abondamment ; car on a observé qu'une nourriture abondante les rendoit plus féconds. Les jeunes polypes n'ont pas encore pris tout leur accroissement, qu'ils donnent déjà naissance à d'autres polypes qui sortent de leurs corps par les mêmes voies. Le pere est souvent grand-pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait son premier né. Cette espèce d'arbre vivant présente à l'Observateur le plus curieux spectacle ; lorsqu'un des polypes fait quelque proie & qu'il l'avale, la nourriture se distribue à tous les autres polypes qui sont comme autant de branches , & celui-ci de même est nourri de ce que les autres attrapent : ici ce que le pere mange profite aux enfans , & ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille. Le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, suivant la couleur de l'aliment qui y est distribué , en est une preuve incontestable. Dans les temps fort chauds un polype est formé & séparé en vingt-quatre heures. Pour y parvenir les polypes se cramponnent chacun de leur côté. La multiplication de ces polypes les uns sur les autres est telle, qu'un polype au bout d'un mois peut être regardé comme la souche d'un million d'enfans.

Un pareil assemblage de polypes est en quelque sorte un arbre mangeant , marchant , végétant & poussant des branches. Il semble que la Nature se soit plu à rassembler dans un seul sujet ce que nous avons cru jusqu'à présent faire un caractère distinctif entre les plantes & les animaux ; aussi nos illustres Auteurs regardent-ils le polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

Multiplication des Polypes par bouture.

Lorsqu'on veut jouir du plaisir de voir ce phénomène, il faut mettre

un polype dans le creux de sa main avec un peu d'eau ; & lorsque l'animal est sorti de son état de contraction , on le coupe en deux. La partie où est la tête , marchera & mangera le jour même qu'elle aura été séparée , pourvu que ce soit dans des jours chauds. Quant à la partie postérieure , il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures ; & en deux jours elle deviendra un polype parfait , tendant ses filets , saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons , on aura toujours de nouveaux phénomènes ; que l'on coupe le corps d'un polype en tout sens & en autant de lanières que la dextérité le permettra , on verra paroître autant de polypes ; que l'on partage la tête d'un polype en deux , ces deux demi-têtes deviendront en peu de temps deux têtes parfaites ; que l'on réitere la même opération sur ces deux têtes , on en aura quatre ; qu'on traite de même ces quatre , on en aura huit sur un seul corps ; que l'on fasse une semblable opération sur le corps , on aura huit corps nourris & conduits par une seule tête ; voilà l'hydre de la fable réalisée bien exactement. M. *Trembley* a retourné un polype , comme on retourne un bas de soie : on auroit pensé que toute l'économie animale auroit dû être renversée ; il n'en a coûté cependant à ce polype que quatre ou cinq jours de patience pour se faire un estomac nouveau : on peut même le retourner plusieurs fois de suite. Son estomac n'aura pas moins de ressort.

On croiroit que cette sorte de multiplication des polypes n'a lieu que quand on les coupe ; mais M. *Trembley* nous apprend qu'il a vu des polypes se partager d'eux-mêmes , & se multiplier par cette section volontaire : mais cette espèce de multiplication doit passer pour extraordinaire ; elle est bien plus rare & n'est nullement comparable à la multiplication des polypes par rejetons.

M. *Bernard de Jussieu* , dans un de ses Voyages sur les côtes de Normandie , a trouvé sur quantité de *polypes à bras en forme de cornes* , une petite vessie adhérente à leur corps. Il a paru à ce grand Naturaliste qu'elles étoient pleines d'œufs , mais étant obligé de suivre sa route , il n'a pu s'assurer assez de ce que donnent ces œufs. Si en effet c'étoient des œufs des polypes à bras en forme de cornes , ces animaux , dit M. *Trembley* , seroient ovipares & vivipares. Ce n'est encore qu'une conjecture , ajoute-t-il , mais qui ayant été formée par un Naturaliste , tel que M. *de Jussieu* , est digne de la plus grande attention.

Polypes d'eau douce à panache.

Toutes les especes de *polypes d'eau douce* n'ont pas encore été connues des Naturalistes : elles peuvent fournir une abondante matiere de découvertes. Outre les especes dont nous avons parlé, il y en a une autre qu'on nomme *polypes d'eau douce à panache*, parce qu'ils sont ornés d'un panache dont la base a la forme d'un fer à cheval : c'est des bords de cette base que sortent les bras du polype. Le panache qu'ils forment par leur assemblage, a l'air d'une fleur monopétale épanouie : ils ont quelquefois jusqu'à soixante bras. Le panache de ces polypes est un gouffre pour tous les petits insectes qui en approchent. Ces animaux ont plus l'air de plantes que les *polypes à bras en forme de cornes*.

Ces polypes multiplient par rejetons, mais ils sont aussi des œufs. MM. de Réaumur & Bernard de Jussieu leur ont vu pondre des œufs bruns, & un peu aplatis ; & ces Savans ont vu naître des petits de ces œufs.

Polypes d'eau douce à bouquet, &c.

On a encore découvert d'autres especes de polypes, qui, ainsi que le dit très-bien M. Deleuze, ont toutes quelque singularité dans leur maniere de se multiplier. Celui qu'on a nommé *polype d'eau douce à bouquet*, a la forme d'une cloche, portée par une petite tige. On observe à son ouverture, avec le secours de la loupe, un mouvement très-rapide, semblable à celui d'un moulinet, qui, excitant dans l'eau de petits courants, entraîne vers le polype les corps dont il se nourrit. Sa multiplication s'opere par une division naturelle : la cloche se ferme comme un bouton & se partage peu à peu selon sa longueur, en deux autres boutons plus petits, qui, s'ouvrant & s'évasant insensiblement, deviennent deux polypes parfaits, attachés par leur pédicule à une tige commune : d'ultérieures divisions & subdivisions forment sur cette tige un bouquet composé quelquefois de plus de soixante polypes.

Un autre polype aussi en cloche & en bouquet, se propage par des especes de bulbes, qui croissent sur ses tiges, s'en détachent bientôt, & forment en se développant un nouveau bouquet.

Celui qu'on a nommé, à cause de sa forme, *polype en entonnoir*, ne forme point de bouquet : chaque individu vit solitaire : il se multiplie
aussi

aussi par une division spontanée, mais qui, au lieu de se faire selon sa longueur, comme dans les polypes à bouquet, se fait de biais : les deux segmens acquierent insensiblement ce qui leur faut, pour être des polypes complets. Le polype supérieur a l'ancienne tête & une nouvelle queue : le polype inférieur, une nouvelle tête & l'ancienne queue : le premier se détache de celui-ci par un petit mouvement, & va se fixer ailleurs.

Enfin, une autre espece de polypes d'eau douce, qu'on a appellés *polypes en nasse*, parce que la forme de leur corps imite assez celle d'une nasse de poisson, achevera de montrer combien sont variés, dans cet ordre d'animaux, les procédés de la nature. Ils sont fort transparens; on voit se former dans l'intérieur du polype, un corps oblong & blanchâtre, qui, dès qu'il est formé, descend peu-à-peu, se montre au dehors, & demeure fixé perpendiculairement sur le polype. Ainsi se forme sur celui-ci, par une production journaliere, un groupe de ces *corps oviformes*, dont chacun, par un développement qui se fait en quelques minutes, devient un polype parfait.

M. de Romé de l'Isle a proposé aux Naturalistes une *nouvelle maniere d'envisager les manœuvres, la génération, & la nature des polypes d'eau douce*. Cet Amateur présume que les vers regardés pour de véritables animaux, par M. Trembley, ne sont que le sac ou le fourreau qui contient des animaux infiniment plus petits; & que ce qu'il a pris pour un individu, est une famille d'animalcules très-nombreuse, réunie sous le même toit. M. de Romé prétend aussi que les petits grains dont, selon M. Bazin, les chairs des polypes se trouvent remplies tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont chacun en leur particulier un animal complet, pourvu d'yeux & de facultés organiques. Ces grains ne sont donc plus autant d'yeux, de bouches ou suçoirs, de glandes, de réservoirs. Il dit encore que ce qu'on a pris pour le ventre du polype, n'est que l'intérieur du piège que ces petits animaux tendent à leur proie; leurs bras sont autant de liens ou filets dispersés çà & là, qui se déploient, se contractent, en un mot qui agissent de concert quand le sentiment de la faim les sollicite. M. de Romé trouve peu fondé le reproche de voracité qu'on fait au polype; la consommation est, selon lui, relative à la foule de ces êtres animés qui habitent dans la gaine commune qui leur sert de nasse & de filets, & qu'on a regardée comme un seul polype.

Notre Auteur passe à la génération & multiplication des polypes ; l'idée qu'il en donne est en partie celle qu'on lit à la suite de notre article *Corallines*, page 328 & suivantes, Volume II ; car il dit que toutes les nouvelles générations de polypes construisent à côté & au-dessus les unes des autres ; obligées de tendre ailleurs leurs filets, elles forment à leur tour & en tout temps de nouvelles colonies, & celles-ci d'autres avec une fécondité prodigieuse. Comme tous les fourreaux se communiquent les uns aux autres, leurs habitans ne forment alors qu'une seule & même société, où ils se font réciproquement part de leurs butins. Ceci est assez conforme à ce que nous disions dans nos Leçons en 1756, que la plus petite portion d'un polype doit encore être composée d'une multitude d'œufs de polypes fécondés qui éclosent & engendrent sans cesse.

Si on a vu avec surprise un fourreau (cru polype) devenir mere ; grand-mere, bifaïeule, au bout d'un mois, de plusieurs millions d'enfans, que fera-ce si chaque fourreau contient des milliers de grains, qui, dans le système de M. de Romé, sont autant de petits polypes ? La multiplication fera encore plus étonnante. La multiplicité renaissante de ces grains polypes, doit donc trancher le mot de l'énigme sur la métamorphose & la palingénésie de ces petits hydres prétendus. Il est aisé, dit notre Auteur, de voir qu'on peut partager le *fourreau* en autant de parties qu'on voudra, sans ôter la vie aux animalcules qui y logent ; il faut seulement en excepter ceux qui se rencontreroient sous le tranchant du fer, car ils périssent. Si les filets ou bras coupés ne reproduisent rien, c'est parce que les animalcules ou grains ne résistent que dans l'étendue seule du fourreau.

Si le lecteur ne peut maintenant juger des travaux des polypes, il doit au moins admirer les ressources de l'esprit humain, qui tend à dévoiler les secrets de la Nature dans des êtres qui piquent trop notre curiosité pour n'être pas connus. Au reste, dans les questions de fait, il ne faut en croire que ses yeux.

POLIPIER ou POLYPIER, *polyparius*. Nom donné à la ruche (fausse plante marine), que de petits polypes de mer se font construire pour leur domicile : on leur donne, suivant leur forme, des noms particuliers. Ces habitations sont très-variées dans leur forme & leur tissu ; les unes sont de substance solide ou pierreuse, telles que les *coraux*, proprement dits, les *madrépores*, les *fongipores*, les *méandrites*, les

astroïtes, les *réteporés*, les *milléporés*, les *tubiporés* : les autres sont de substance molle ou membraneuse ; telles sont les *corallines*, les *escharres molles*, les *éponges*, les *alcyons* : d'autres sont de nature cornée, comme les *kératophytes* ou *litophytes*. On peut y ajouter les *coraux articulés*, comme formant le passage des polypiers durs & flexibles à ceux qui, comme le corail, sont absolument pierreux & non flexibles. *Voyez ces mots.*

On trouve peu d'espèces de polypiers sur les côtes maritimes de l'Océan en Europe, si l'on excepte des litophytes, des alcyons & des coralloïdes ; la Méditerranée fournit le corail, plusieurs réteporés & beaucoup de litophytes différens. Les mers de l'Amérique ne sont pas très-abondantes en variétés de polypiers ; les espèces qu'on y rencontre plus communément, sur-tout autour des Isles, sont les *cerveaux marins* : ces espèces y sont extrêmement multipliées, très grandes & si innombrables en de certaines plages, qu'elles couvrent absolument le fond des mers, & servent d'ancre aux vaisseaux. C'est dans les mers Orientales qu'il faut chercher les productions de polypiers les plus belles, les plus variées, les plus volumineuses. Les pays d'où on nous en envoie le plus, & d'espèces plus différentes, sont les Isles de France & de Bourbon. M. Mauduit dit qu'on n'en trouveroit pas moins aux Philippines, aux Moluques, dans les mers du Japon & de la Chine, où le fond en est absolument couvert, & ressemble à une forêt.

Le Naturaliste que nous venons de citer, distingue dans son *Mémoire sur la maniere de ramasser & de se procurer les différentes espèces d'animaux*, &c. deux sortes de productions à polypier, relativement à leur état, ce sont les espèces *vivantes* & les espèces *mortes*. Les premières sont celles dans lesquelles les animaux qui les ont construites vivent encore : celles-là sont fraîches, leurs couleurs sont vives, & leurs sommités sont fines & entières. Les secondes ne contiennent plus leurs artisans, ils ont été détruits : les couleurs de ces ruches sont éteintes, leurs sommités sont obtuses, toute la surface est plus ou moins usée ; souvent on les trouve jetées sur la côte, après avoir été rompues, arrachées par l'effort des tempêtes, ensuite roulées : en un mot, elles sont sans valeur, & ne sont bonnes, la plupart, qu'à faire de la chaux. Il ne faut donc ramasser, s'il est possible, ces productions marines & à polypiers que vivantes, elles seules ont la fraîcheur qui y met le prix ; elles sont attachées au fond de la mer, & sur-tout aux rochers,

autour desquels elles croissent & s'étendent , & d'où quelquefois elles pendent en bas ou s'élevent en haut : voilà les principaux endroits où il faut les chercher. Pour cela on s'en approche en canot par un temps calme ; on jette la drague en mer , & on casse ou on arrache par son moyen , les polypiers vivans que l'on tire dans le canot ou la chaloupe ; mais on n'en obtient souvent que des parties , rarement les détache-t-on avec leur base. Pour y parvenir, il faut conduire avec soin d'habiles plongeurs , qui examinant sous l'eau les plus beaux polypiers , y attachent des cordes , dont les matelots qui sont restés dans la chaloupe tiennent le bout. Le plongeur instruit détache le polypier avec sa base ; quand il le peut , ou la casse , ou la rompt , & s'aide dans son opération de coins , de leviers , d'une massue , tous instrumens qu'il porte attachés à une ceinture ; il remonte & revient au canot , & aide aux matelots à enlever le polypier. Quand on a pêché une certaine quantité de ces productions vivantes , on les porte à terre , on les fait tremper pendant plusieurs jours dans de l'eau douce , qu'on change deux ou trois fois par jour. En très-peu de temps les animaux périssent ; l'eau douce paroît les dissoudre à mesure qu'ils se corrompent , & dissout en même temps les particules salines , qui par leur séjour , pourroient endommager les polypiers , indépendamment de l'odeur désagréable.

Telles sont ces substances , la plupart très-fragiles , dont les branches & le tronc ne peuvent souvent soutenir leur propre poids , pour peu qu'elles soient agitées sans attention. On a coutume de les attacher sur le fond des boîtes qu'on remplit avec du coton , du foin ou autres substances analogues. Malgré ces attentions , les moyens indiqués n'amortissent pas assez les secousses sur terre & les roulis en mer. Ces substances dont on se sert pour emballer les polypiers n'offrent pas assez de résistance : d'ailleurs il y a des polypiers qui n'ont point d'élasticité , & dont les branches sont friables à l'excès ; & pour peu que l'ensemble de leur masse ait un certain volume , on ne les reçoit guere que fracturés : on se trouveroit mieux de mettre soigneusement les especes délicates & très-frêles , dans autant de boîtes particulieres , & de les garnir de coton léger & cardé ; de maintenir les masses grosses & solides sur le fond & les côtés d'autres caisses , avec des cordes attachées à de forts cloux , ou de les assujettir avec des montans de bois qui seroient eux-mêmes bien garnis de coton & bien fixés à la caisse. Nous desirerions qu'on remplit ensuite tous les vides avec du coton , car la

sciure de bois, dont on se fert ordinairement pour cela, produit par le frottement, une poussiere fine, qui s'introduisant dans les pores; les bouche & en gête la beauté au coup d'œil. Le coton foulé dans les interstices & à mesure qu'on arrange les polypiers, qui doivent en être garnis en dessous, & suffisamment en dessus pour remplir la boîte ou caisse, forme un tout élastique, qui auroit la souplesse & la roideur nécessaires. Il ne faut pas mettre un second lit de polypiers sur l'autre: les branches de polypiers, si ce sont des especes qui en sont pourvues, doivent être assujetties & portées sur un corps qui plie & résiste convenablement. Tout ce que nous venons de dire concernant la maniere d'encaisser, n'appartient qu'aux polypiers pierreux.

En Europe, les Curieux sont dans l'usage d'exposer les polypiers pierreux, après leur arrivée, à la rosée, ou de les laver en versant de l'eau dessus plusieurs fois par jour; on les laisse en même temps exposés au soleil; son action & celle de l'eau les blanchissent; ils en paroissent à la vérité plus agréables à l'œil, mais c'est souvent aux dépens de leur état primitif ou naturel: d'autres arment l'eau douce d'un peu d'eau forte, & y font tremper pendant quelques minutes les polypiers les plus solides; ce moyen qui les fait blanchir encore plus promptement, altere bien davantage leur nature.

A l'égard des polypiers de substance cornée, leur substance étant pliante, ils ne courent pas risque de se rompre: on peut les encaisser avec les éponges & les alcyons; observant cependant que ces productions doivent avoir été bien dessalées & lavées dans de l'eau douce, & ensuite bien séchées: les éponges sur-tout sont sujettes à attirer & à pomper l'humidité.

POLIPITES. Ce sont des polypiers devenus fossiles: il y en a de différens; les uns sont ramifiés, les autres ne le sont pas; les uns sont percés de trous simples, d'autres étoilés. *Voyez POLIPIER, voyez aussi les articles POLIPE & CORALLINE.*

POLIPODE, *polypodium*, est un genre de plantes de la classe des capillaires, & par conséquent des plantes qui ne fleurissent point: M. de *Tournefort* en distingue vingt-six especes. Des Botanistes modernes font, dit M. *Deleuze*, un genre, sous la dénomination commune de *polypodes*, de toutes les fougères qui ont leur fructification distribuée sous les feuilles en petites plaques rondes ou en croissant, telles que le polypode commun, la fougère mâle & un grand nombre d'autres,

Nous parlerons seulement ici du polypode commun, *polypodium vulgare*. Cette plante croît dans les forêts, dans les vallées & sur les montagnes ombragées, entre les pierres couvertes de mousse, sur les troncs des vieux arbres, comme *chêne*, *frêne*, *hêtre*, *coudrier*, *aune*, & sur les vieilles murailles. Sa racine est vivace, longue d'un demi-pied, de la grosseur d'une plume à écrire, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de plusieurs petites verrues ou tubercules, lesquelles ne sont autre chose que les vestiges des feuilles qui tombent chaque année : elle est facile à rompre, d'un goût doux & herbeux, qui n'est point désagréable : elle pousse des feuilles semblables à celles de la fougère mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément jusques vers sa côte, en parties longues & étroites, couvertes sur le dos d'une sorte de poudre adhérente, rougeâtre, distribuée par petits tas. Cette poudre, selon M. de Tournefort, qui l'a observée au microscope, est un assemblage des fruits de la plante : ce sont de petites coques sphériques qui s'ouvrent en deux parties comme une boîte à savonnette, & laissent tomber de leur cavité quelques semences menues, jaunes & en forme de rein, à-peu-près comme celles de la luzerne.

On se sert particulièrement de sa racine en Médecine : on préfère celle que l'on trouve entortillée au pied des chênes, *polypodium quercinum*, & aux endroits où la tige se fourche ; on choisit celle qui est la mieux nourrie, ronde en dedans, & mondée de ses filamens. Cette plante est verte toute l'année, & peut se ramasser en tout temps. Au commencement du printemps elle pousse de nouvelles feuilles : on range cette racine parmi les altérans & les apéritifs : c'est un bon hépatique. Elle est en usage le long du Rhin & de la Moselle, contre la goutte : on l'emploie avec succès dans la toux sèche. M. Bourgeois dit que cette racine est aussi laxative ; elle adoucit l'âcreté des purgatifs, & elle corrige leur goût désagréable. Toujours est-il vrai qu'elle préserve d'une prompte destruction les chaperons des murs où elle croît.

POLIPODE DE CAYENNE. On cultive cette plante dans les serres chaudes ; sa racine s'élève à la surface de la terre, se couvre d'un duvet, y rampe & étouffe les herbes qui croissent autour de la plante. Cette racine a beaucoup de rapport avec le *borametx*, dont on a raconté tant de merveilles. Voyez l'article AGNEAU TARTARE.

POLITRIC, *polytrichum* aut *trichomanes*. Cette plante qui naît, de même que les fougères & les capillaires, à l'ombre, dans des endroits élevés, sur de vieux murs & dans les fentes humides des rochers, aux environs de Paris & ailleurs, demeure verte pendant l'hiver. Sa racine est fibreuse & noirâtre : elle pousse plusieurs petites tiges menues, d'un rouge luisant, & cassantes ; ses feuilles sont légèrement crenelées, arrondies ou ovales, empennées ou rangées comme par paires le long de la côte, tendres & couvertes sur le dos d'un bon nombre de petites éminences écailleuses, formées de plusieurs capsules membraneuses, presque sphériques, garnies d'un anneau élastique ou cordon à ressort, qui, par sa contraction, se détache & fait crever les capsules qui contiennent des semences brunes en forme de poussière très-fine (les fossettes à graines ont, selon M. Deleuze, la forme de petites lignes droites comme dans les autres fougères du genre de *Asplenium*). Cette plante est apéritive & pectorale : on l'appelle *capillaire rouge*.

POLIUM. Voyez ci-devant **POLION**.

POLLICIPEDITES. Ce nom est donné à des coquilles multivalves & fossiles de la famille des *pousse-pieds* & *conques anatiformes*. Voyez ces mots.

POLONGA. Serpent de l'Isle de Ceylan, de cinq ou six pieds de longueur. Les écailles de sa tête sont d'un cendré mêlé de jaune, & rayées de quelques bandes roussâtres : ses yeux sont petits & pleins de douceur ; la levre qui borde sa gueule n'est point écailleuse ; ses deux mâchoires sont armées de dents aiguës ; les écailles cutanées en dessus du corps, sont de couleur de feuilles mortes ; tout le dos est orné de grandes & magnifiques taches, les unes d'un pourpre brun, les autres d'un cendré jaune, qu'accompagne tout autour une bordure noirâtre : celles des côtés sont quadrangulaires, brunes, avec une moucheture jaunâtre au milieu : outre ces grandes taches, le dessus du corps & les côtés sont encore jaspés d'autres petites taches noires irrégulières, entremêlées avec les grandes ; les écailles jaunes du ventre sont aussi maculées de noir : sa queue fait plus d'un tiers de sa longueur, & elle devient plus mince à mesure qu'elle approche de son extrémité.

La plupart des Chingalais ou des Ceylanois recherchent & entretiennent ce serpent, non-seulement à cause de sa beauté, mais encore

parce qu'il est doux, s'appriivoise, devient familier, ne nuit à personne, & vit uniquement d'oiseaux, d'œufs & de lait.

POLPOCH. Serpent de la Province de Jucatan : c'est une espece de monstre parmi les serpens, ou une espece d'*acontias* : voyez ce mot. Le *polpoch*, ainsi nommé de ce qu'il semble prononcer ce mot en sifflant, a environ deux pieds & demi de long : il est gros comme le bras, d'une couleur brune & foncée ; sa tête est longue de six pouces, étroite, noire & parsemée de taches blanches ; ses yeux sont grands & brillans ; sa queue qui ne le cede point à la grosseur du corps est semblable à celle du scorpion. Ce serpent est mal-faisant de la tête & de la queue : on en voit beaucoup d'attachés à des arbres, pour pouvoir mieux s'élancer, mordre & communiquer leur venin. S'ils sont à terre, ils poursuivent volontiers un homme qu'ils auront vu de loin : ils roulent leur queue, l'entortillent autour de leur tête, & en peu de temps ils l'atteignent en sautant. Lorsqu'ils sont attachés à des arbres, leur queue est si bien jointe avec leur tête, qu'ils ont la figure d'un arc ; & comme une fleche qui part, & avec le même bruit, ils s'élancent avec la vivacité de l'*acontias*, & mordent. Leur morsure est si mortelle, que dans l'espace de trois jours la chair pourrit & tombe ; les os se trouvent dépouillés, deviennent jaunes & si puans, que toutes sortes d'oiseaux carnassiers sont attirés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent. Les Naturels du pays disent qu'on ne ressent pas une grande douleur de sa morsure ; ce n'est qu'un engourdissement par tout le corps : les sens s'affoupiissent, & un homme en mourant est comme s'il étoit ivre. Les sifflemens du *polpoch* se font entendre de fort loin, & sont effrayans (*Ruisch*).

POLYGONOPE, *acarus marinus*. Insecte décrit par M. *Pallas* dans ses *Mélanges Zoologiques*. Son bec a une base fort épaisse, diminuant peu à peu, & son extrémité est cylindrique, obtuse & percée : il a le corps divisé en quatre segmens, auxquels tiennent les pieds de l'animal. Les trois premiers se terminent en forme de petit cylindre, ornés de trois tubercules aigus, un au milieu, & l'autre à chaque bout du cylindre. On observe que le segment postérieur a aussi trois tubercules, un tronc divisé en deux, & fait voir entre les pieds postérieurs une espece de filet cylindrique & tronqué. Le polygonope a huit pattes (*oötopede*), celles de derriere sont un peu plus petites que les autres ; mais toutes sont nouvelles & ont sept articles. Sur son cou se voient deux
petites

petites antennes beaucoup plus minces que ses pattes , mais crochues comme elles & composées d'autant d'articles. La privation de ces antennes est, suivant M. *Baster*, la marque distinctive du sexe. M. *Brunnich* a donné le nom de *pycnogone* au *polygonope*. M. *Pallas* croit qu'on doit le ranger parmi les *acarus* : il y a une ressemblance générale entre ces animaux. Le *polygonope* paroît vivre dans la mer , au moins on le trouve souvent mort sur les bords de la mer parmi les autres débris.

POLYPE. Voyez POLIPE.

POMACIE, *pomatia*. On donne ce nom au limaçon ou escargot des vignes & des jardins : c'est le plus commun des testacées terrestres. Sa coquille est à bouche ronde : la couleur de cette robe tire sur le jaunâtre , avec deux ou trois bandes , ou plus grises , ou d'un jaune plus obscur. Cette coquille est comme striée : elle a cinq tours de spirales assez serrées ; l'*opercule* est blanchâtre. Dans beaucoup de provinces on mange ce coquillage. Voyez LIMA N.

Le *pomatris* ou *pomacris* qui se trouve en Italie dans les montagnes de Gênes & de Trente , est encore une sorte d'escargot fort bon à manger , sur-tout en hiver , temps où on le tire de terre avec une pioche , auprès des haies & au pied des arbres : sa coquille est blanche & dure.

POMME. Voyez POMMIER.

POMME D'ACAJOU. Voyez ACAJOU.

POMME D'ADAM, *pomum Adami*. Fruit d'une espèce particulière de *limonier* ou de *citronier* : *limon fructu aurantii*. FERRAR. Ce fruit est fait comme une orange , mais beaucoup plus gros , d'un jaune plus foncé , & d'une odeur moins forte ; sa peau est médiocrement épaisse ; inégale , crévassée en plusieurs endroits. Le nom de *pomme d'Adam* lui vient de ses petites fentes qui ressemblent à des morsures , comme si l'on pouvoit s'imaginer qu'elle descend du fruit défendu. Sa chair est semblable à celle du citron , remplie de suc d'un goût approchant de celui de l'orange , mais qui n'est point agréable. On cultive l'arbre qui porte ce fruit dans les jardins des pays chauds. Il a été apporté d'Assyrie dans les autres pays : son fruit est apéritif , & convient dans le scorbut , dans les fièvres continues & intermittentes.

POMME D'AMOUR DE MER ou ALBERGAME DE MER. C'est le nom d'un zoophyte marin qui a une forte de ressemblance avec le

fruit de la plante suivante. *Voyez ce que nous en avons dit au mot ALBERGAME DE MER.*

POMME D'AMOUR ou **POMME DORÉE**, ou **TOMATE**, *Lycopersicon*. Plante qui a une odeur forte & désagréable: on la cultive dans les jardins en terre grasse & humide. Plusieurs Botanistes l'ont rangée entre les espèces de *solanum*; mais M. *Tournefort* en fait un genre différent, parce que son fruit est partagé en plusieurs loges, & que celui du *solanum* ne l'est pas. Sa racine est fibrée: elle pousse des tiges longues de quatre ou cinq pieds, velues, foibles, creusées en dedans, rameuses, se courbant & se couchant à terre, revêtues de beaucoup de feuilles découpées en leurs bords, pointues, tendres, un peu velues & d'un vert pâle: ses fleurs sont en rosette, & naissent entre les feuilles des rameaux dix ou douze ensemble; elles sont jaunes & attachées à des pédicules qui ont chacun un nœud proche de la fleur: il succede à ces fleurs des fruits gros comme une petite pomme, ronds, unis, luisans, doux au toucher, mous, charnus, de couleur jaune-rougeâtre, aigretlets & bons à manger, divisés par dedans en plusieurs loges qui renferment plusieurs semences rondes, applaties & jaunâtres.

En Italie on fait cuire ce fruit étant mûr, comme les champignons, & on le mange à l'huile & au sel en salade, comme nous faisons ici le *concombre*: le suc de la plante est propre pour les inflammations des yeux, & pour arrêter les fluxions.

POMME DE BACHE. *Voyez à l'article LATANIER.*

POMME DE CANNELLE. Nom qu'on a donné aux Antilles au fruit d'une espèce de *cachimentier*. *Voyez ce mot & l'article POMMIER DE CANNELLE.*

POMME DE COLOQUINTE. *Voyez COLOQUINTE.*

POMME DORÉE. *Voyez POMME D'AMOUR.*

POMME ÉPINEUSE, ou **HERBE AUX SORCIERS**, **STRAMOINE**; *stramonium ferox*. Cette plante, qui est une espèce de *datura*, est encore appelée de quelques-uns *herbe des magiciens*, ou *herbe du diable*, ou *herbe à la taupe*, ou *endormie*: elle est naturelle aux deux Indes, & elle s'est naturalisée dans nos climats où elle croît quelquefois sans culture dans les terrains gras de la campagne ou voisins des maisons; on la cultive communément dans les jardins des Curieux de plantes. Sa racine

est grosse, blanche, rameuse, ligneuse & annuelle : elle pousse une tige assez droite, haute de trois à quatre pieds, rameuse & grosse comme le doigt. Ses feuilles, qui rendent une odeur forte, puante & affoupissante, sont amples, anguleuses, assez semblables à celles de la morelle, finies sur leurs bords, attachées à de longues queues, molles, grasses & d'un vert foncé. Sa fleur est une grande campane blanche (celle du Pérou est violette), semblable, en quelque manière, à un verre à boire, d'une odeur un peu moins stupéfiante que celle de la feuille. A cette fleur succède un fruit du volume d'une grosse noix, arrondi, mais garni tout autour de pointes courtes, grosses, peu piquantes ; lequel, dans sa maturité, s'ouvre en quatre parties égales, séparées par des cloisons membraneuses, où sont attachées plusieurs semences noires, un peu applaties, semblables à un petit rein, & d'un goût désagréable : on nomme ce fruit NOIX MÊTELLE, *nux metella Arabum*. Sa semence est désignée dans certains Auteurs sous les noms de *tatoula*, *marana*, *dutroa*, *ummata caya*, *datiro*, & *hippomanes-végétal*.

Les Continueurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy* disent que la pomme épineuse est une des plantes les plus singulieres de la Médecine ; qu'il seroit même à souhaiter, ou que ses propriétés fussent ignorées, ou qu'il n'y eût pas des gens assez corrompus pour les appliquer à de mauvaises fins : nous avons, disent-ils, beaucoup de plantes qui pourroient lui être substituées dans les cas où elle est utile, & l'on éviteroit son usage & l'abus qu'on en fait dans ceux où elle est pernicieuse. Toute cette plante est narcotique & stupéfiante ; nos Auteurs veulent que son usage intérieur soit interdit absolument, parce qu'elle cause des accidens fâcheux, comme des vomissemens, la folie, la léthargie, des sueurs froides, des convulsions, enfin la mort, quand on n'est pas promptement secouru. Le remede contre cette espece de poison qui coagule le sang & produit tant d'autres désordres, est l'usage des sels volatils, de la thériaque, des vomitifs, &c. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* deux exemples, avec des observations sur les mauvais effets de cette plante prise intérieurement.

Acosta & *Garet* disent que les courtisannes de l'Inde & les voleurs du Malavar & de Canarie font prendre à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, un demi-gros de cette semence en poudre dans quelque liqueur agréable, afin de les rendre hétébétés pour quelque temps,

& de pouvoir profiter de leur délire , soit pour les dévaliser , soit pour les violenter ; mais ce philtre est un talisman redoutable : cependant des Médecins Brachmanes , &c. en ont approuvé quelques préparations dans certains cas (*a*).

M. *Storck* , dont nous avons déjà célébré les connoissances en Médecine pratique (voyez aux articles CIGUE , JUSQUIAME & NAPEL) , a voulu exposer sa propre vie avant que d'en administrer aux malades. Voici le résultat de ses expériences.

Le 23 Juin 1760 , il a écrasé entre ses doigts les feuilles de la tige de cette plante verte , & les a flairées fréquemment : il y a effectivement reconnu une odeur défagréable , qui lui excita des envies de vomir. Peu effrayé de cette première épreuve , il poursuivit son entreprise. Le lendemain il exprima huit livres de suc de cette plante sans en ressentir d'ivresse : il soupa & dormit très-bien dans une chambre close ; mais il se réveilla avec une douleur de tête lourde ; ce mal se dissipa après le déjeuner , où il commença à évaporer sur le feu son suc , pour le réduire à la consistance d'extrait ; ni lui , ni son valet , qui remuerent fort souvent la matière succulente qui s'épaississoit , ne remarquerent autre chose qu'une odeur défagréable.

L'extrait ayant été porté dans un lieu frais , forma une masse noire , friable , dans laquelle on voyoit briller un nombre infini de particules salines , oblongues & pointues. M. *Storck* voulut éprouver si la faveur d'un grain & demi de cet extrait seroit supportable , & il avoue que son estomac se soulevoit tellement , qu'il l'auroit rejeté de sa bouche dès le premier moment , s'il n'eût été retenu par la ferme résolution de continuer son expérience ; enfin il l'avalâ , & il eut l'avantage de ne reconnoître aucune altération ni dans sa mémoire , ni dans son jugement. Enhardi par ce succès , M. *Storck* voulut éprouver si les changemens qu'opéreroit la pomme épineuse dans ceux qui ont des convulsions , en les mettant dans un état contraire à celui où ils étoient ,

(*a*) M. *Haller* dit qu'il y a plusieurs exemples en Allemagne du pouvoir destructeur de cette plante , dont les graines ont une ressemblance , souvent funeste , à celle de la *nigella*. On a trouvé dans l'estomac des personnes que cette mauvaise plante avoit tuées , la graine très-reconnoissable du stramonium le plus commun. Dans les expériences de M. *Storck* , l'évaporation dépouille le suc de cette plante d'une grande partie de ses mauvaises qualités.

ne feroit pas cesser leur folie. Ce célèbre Médecin a fait à cet égard plusieurs expériences & observations, dont il rend compte dans le petit Ouvrage qu'il a donné à ce sujet : il démontre que la pomme épineuse est en effet très-salutaire dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes ; telles que dans les vertiges, la démence, le délire, la folie & les accès de fureur involontaires, l'épilepsie, le tremblement des membres. L'usage de ce remede donne une faim très-vorace ; enfin l'on guérit souvent. Nous avons cependant observé, par la lecture des expériences de M. *Storck*, que l'extrait du *framonium* est plus efficacement l'antidote de la folie que de toutes les autres maladies, & qu'il n'a pas toujours combattu les mouvemens proprement convulsifs.

Quant à l'usage extérieur de la pomme épineuse, cette plante pilée avec le fain-doux, fait un onguent propre contre la brûlure & les hémorroïdes ; ainsi appliquée, elle est adoucissante, anodine & résolutive.

POMME FOLLE DE MER. Espece de *zoophyte* : voyez ce mot.

POMME DE GRENADE : voyez l'article ZOOPHYTE, & celui de CORALLINE.

POMME HÉMORRHOÏDALE, est le nom que l'on donne au fruit du *gui* : voyez ce mot.

POMME DE LIANE. C'est le fruit de la *Grenadille* : voyez ce mot.

POMMES DE MANCENILLE : voyez MANCENILIER.

POMME DE MER. C'est l'*Oursin* : voyez ce mot.

POMME DE MERVEILLE, *momordica vulgaris*. Cette plante, que l'on appelle aussi *balsamine mâle* ou rampante, est d'un genre tout différent de la *balsamine ordinaire* : voyez ce mot.

La *pomme de merveille* se cultive de même que les concombres dans les jardins ; elle croît plus aisément en Italie & dans les autres pays chauds, qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'en Août, & où son fruit ne mûrit que rarement & avec peine. La racine de cette plante annuelle est petite, fibreuse, & ne dure que six mois en terre : elle pousse des tiges menues, sarmenteuses, hautes de deux à trois pieds, anguleuses, cannelées, qui par le secours des vrilles qu'elles poussent à chaque feuille s'attachent, comme par autant de mains, à des perches ou échelas qu'on plante proche d'elles pour les soutenir. Ses feuilles ressemblent assez à celles de la vigne ; mais

elles font plus petites , mieux découpées , d'un vert agréable , liffes , & d'un goût légèrement amer & âcre. Ses fleurs fortent des aiffelles des feuilles ; elles font formées en baffins taillés en cinq parties , de couleur jaune-blanchâtre : ces fleurs font de deux fortes , comme dans les autres cucurbitacées , favoir , les unes mâles à trois étamines , d'autres fans étamines ou femelles. Aux fleurs femelles fuccedent des fruits oblongs , arrondis en forme de concombre , plus ou moins renflés vers le milieu , devenant jaunes-rougeâtres par la maturité , parfemés en leurs furface de tubercules épineux. Ces fruits ne font point charnus ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes , comme par une efpece de reffort , & laiffent voir alors une cavité qui contient beaucoup de femences , grandes comme celles de la citrouille , alongées , d'un rouge-brunâtre , un peu crenelées , & enveloppées d'une coëffe.

Ce fruit , qui s'appelle *pomme de merveille* , eft très-vulnérable & anodin ; on en fait un baume excellent en le faifant infufer dans de l'huile d'olive , expofée au bain-marie ou au foleil ; c'eft un bon remede pour la piqûre des tendons , pour les hémorrhoides , les gercures des mamelles , les engelures & la chûte du fondement. Ce baume en liniment ou en injection , foulage fingulièrement les femmes qui ont des ulceres dans la matrice ou dans le vagin ; il provoque & facilite l'accouchement laborieux. Le *caigua* du Pérou eft encore une efpece de pomme de merveille , c'eft le *momordica fructu ftriato levi* du P. *Feuillée* ; fa fleur eft blanche , & les Péruviens mangent fon fruit dans leurs foupes.

POMME DE PIN. *Voyez à l'article PIN.*

POMME-POIRE. *Voyez l'article POMMIER.*

POMME DE RAQUETTE ou POIRIER PIQUANT. *Voyez OPUNTIA.*

POMME ROYALE PURGATIVE. *Voyez à l'article RICIN INDIEN.*

POMME DE SAUGE. *Voyez à l'article SAUGE.*

POMME DE SAVON. *Voyez au mot SAVONNIER.*

POMME DE TERRE. C'eft le *crompyre* des Allemands , la *patatte* des Flamands , le *tartafoli* des Italiens , la *batatte* de Virginie des Anglois , l'*openant* des habitans de Virginie , & lorsqu'elle eft préparée pour faire du pain , *chunno*.

On prétend dans un nouveau Traité fur les pommes de terre imprimé à Berne , que la pomme de terre , qui eft une efpece de *folanum* , conferve dans les pays chauds la qualité naturelle à cette classe de

plante , d'être un aliment venimeux ; son suc est exalté par la grande ardeur du soleil. Le seul moyen de lui faire perdre dans des climats brûlans cette mauvaise qualité , consiste dans l'attention qu'on a de l'enterrer de maniere qu'il n'y ait que l'extrémité des feuilles qui paroisse. Lorsqu'on enterre ainsi profondément les pommes de terre , elles perdent tout ce qu'elles ont de nuisible : il est donc très-essentiel d'éloigner les tiges les unes des autres , afin que chacune soit bien couverte ; ce qui la rend d'ailleurs plus vigoureuse & d'un plus grand rapport. Sous une zone tempérée telle que la nôtre , il n'y a rien à craindre de l'usage de la *pomme de terre*. Voyez ce qui en est dit à l'article **BATTE**.

POMMES ou **TUBERCULES DE CHÊNE**. Voyez les articles **CHÊNE** & **NOIX DE GALLE**.

POMMETTE , est le nom que l'on donne dans les pays chauds de la France à l'*azerolier* : voyez à l'article **NÉFLIER**.

POMMIER , *malum*. Le pommier est un arbre qui se plaît par-tout , excepté dans les pays chauds ; mais il se plaît sur-tout dans les lieux tempérés ou même humides , & qui ne sont pas trop froids. Il est rare dans le milieu de l'Italie & de la Provence , à cause de la chaleur du climat. Il est cultivé avec soin & fort célèbre dans la Normandie , par rapport à la boisson qu'on en tire dans ce pays , & qui y tient lieu de vin.

On distingue un grand nombre d'espèces de pommiers , dont plusieurs ne sont que des variétés. Les fleurs des pommiers sont de la plus grande beauté , blanchâtres & mêlées d'une teinte purpurine ; elles sont disposées en rose & paroissent au mois de Mai : aux fleurs succèdent les pommes qui varient de figure , de couleur , de saveur , de grosseur , suivant les espèces. Entre les pommiers , les uns forment de grands arbres , les autres ne sont que de petits arbrisseaux. En général , ces arbres sont fort rameux & s'étendent plus qu'ils ne s'élèvent ; leur tige est courte , & l'écorce se renouvelle & tombe par lambeaux ; les racines sont rampantes. Les feuilles des pommiers sont entières , ordinairement un peu velues , sur-tout par-dessous , dentelées & comme ondulées par les bords , posées alternativement sur les branches , le dessous est relevé d'arêtes saillantes , & le dessus creusé en sillons. Le pommier est un des arbres à fruit dont l'industrie humaine , conduite par le raffinement , a obtenu un grand nombre de variétés : nous le

répétons , le fruit varie pour la grosseur , la couleur & le goût , selon la différence des especes. Voyez les *Catalogues* des Chartreux de Paris & de M. l'Abbé *Nolin*.

Les pommiers sauvages croissent naturellement dans les forêts , où ils forment des arbres de moyenne grandeur : on se sert de leurs rejets pour greffer les pommiers qu'on veut élever en plein vent. Lorsqu'on veut tenir ces arbres en buissons , on les greffe sur une espece que l'on nomme *doucin* ou *fchet* , dont les fleurs sont pâles ; il ne pousse pas beaucoup en bois , néanmoins si le terrain lui plaît , il devient fort grand & est long-temps à donner du fruit. Mais quand on veut avoir des pommiers-nains & en jouir tout de suite , on greffe sur le pommier-nain , dit de paradis , qui n'est presque qu'un arbrisseau & pousse peu en bois. Les pommiers à fleurs doubles & le pommier de Virginie à fleurs odorantes , font un très-bel effet dans les bosquets printaniers.

Nous allons parler ici seulement des pommes les plus estimées. Les *reinettes* sont , sans contredit , les premières ; la reinette blanche est tendre , elle n'a pas l'eau si relevée que les autres : la reinette grise a l'eau sucrée & relevée ; c'est la meilleure de toutes : la reinette franche est grosse , elle jaunit en mûrissant , elle est tiquetée de points noirs , son eau est sucrée ; on en fait des compotes , & une gelée qui est une des plus excellentes confitures. La reinette verte est la meilleure de toutes les especes , soit crue , soit cuite , elle porte son sucre avec elle ; on devrait la cultiver par préférence , dit M. *Bourgeois* ; cependant elle est beaucoup plus rare & moins connue que les autres especes de reinettes.

Les *pommes de rambour* sont grosses , rondes , elles ne sont bonnes qu'en compote. La pomme de *calville rouge* a un goût vineux , & la blanche à côte de melon a un goût relevé ; elle est plus estimée que la rouge.

La *reinette d'Angleterre* est plus longue que ronde , & tiquetée de points rouges ; son eau est sucrée.

Le *fenouillet* , d'un fond violet , couvert d'un gris-rouffâtre , a la chair fine & l'eau sucrée ; son goût approche du fenouil. La *pomme violette* , espece de *gros fenouillet* , est grosse , presque ronde , mêlée de rouge du côté du soleil ; sa chair est blanche , son eau est douce & sucrée.

Le *bardin* paroît préférable au fenouillet , dit M. *Bourgeois* : ils ont beaucoup

beaucoup de ressemblance ; cependant le premier a un fumet plus relevé & son eau est plus sucrée : c'est la meilleure de toutes les pommes pour cuire.

La *pomme d'api* est des plus jolies ; sa couleur de rose se détache sur son fond blanc ; elle est recherchée à cause de sa beauté & de son eau délicieuse , qui rafraîchit la bouche & apaise la soif. On en distingue de deux especes , les grandes & les petites.

Il y a une espece de pommier que l'on nomme *pomme figue* , parce que sa fleur dure si peu , qu'il ne paroît point en avoir ; aussi a-t-il été nommé *malus fructifera flore fugaci*.

Des Médecins ordonnent les pommes coupées par tranches dans les tisanes pour calmer la toux ; mais comme les pommes ont des goûts différens , elles ont aussi des propriétés différentes. Les *pommes douces* sont laxatives , les *pommes âcres* sont astringentes. Il n'y a guere que les pommes reinettes & celles qui sont aigres , qu'on doit convenablement ordonner en médecine ; celles-ci sont très-bonnes dans les fièvres ardentes , bilieuses & putrides.

Il y a diversité de sentimens sur les propriétés des pommes , comparées à leurs saveurs : plusieurs veulent qu'elles soient une nourriture médicameuteuse , qu'elles nuisent souvent aux nerfs si on en mange de crues trop souvent ; mais on corrige ces mauvaises qualités des pommes en les faisant cuire , ou en les préparant comme les *poires* : voyez ce mot.

Quoiqu'on reproche aux pommes d'être venteuses , & quoi qu'en disent leurs ennemis , elles donnent une nourriture très-salutaire aux personnes saines ; elles sont même utiles dans quelques maladies , & bonnes aux mélancoliques , pourvu qu'ils ne boivent que de l'eau , car elles se digerent alors facilement ; mais si l'on fait usage du vin , elles se digerent plus difficilement.

Enfin il y a quantité de pommes , les unes aigres & sures , les autres âcres , les autres douces qui servent à faire du *cidre* ou *pommé* , appelé des Latins *pomaceum*. Pour cela , on les écrase sous des meules posées de champ ; on les passe ensuite sous le pressoir pour en exprimer le jus , qu'on laisse fermenter dans de grandes tonnes , & on en fait ainsi une liqueur qui tient lieu de vin dans les pays où le raisin ne mûrit pas.

Les *pommes douces* font un cidre délicat , agréable à boire , mais qui n'est point de garde. On lui donne une couleur succinée & un goût favorable , en l'édulcorant avec du miel bouilli chargé de suc de merises. On fait avec les pommes sures & âcres , un cidre qui se garde trois ou quatre ans : en mêlant ces différentes pommes , on varie la qualité des cidres.

Le suc exprimé des pommes fermente ; il est en premier lieu muscade & doux , puis il devient piquant & vineux ; c'est là le cidre qu'on boit ordinairement. Lorsqu'on laisse aller plus loin la fermentation , il devient acide & tient lieu de vinaigre. On retire du cidre , par la distillation , un esprit ardent , peu différent de l'esprit-de-vin. L'esprit de cidre fortifie le cœur & convient aux affections mélancoliques. Le cidre est la boisson ordinaire des Normands ; l'ivresse de cette liqueur dure plus long-temps que celle du vin. *Lémery* dit que l'on voit des payfans en Normandie demeurer trois jours ivres , après avoir fait la débauche du cidre , & qu'ils s'endorment à la fin de l'ivresse. On fait aussi un sirop ou un rob de cidre , en faisant réduire par évaporation dix pintes de cette liqueur , à une ou environ : cet extrait liquide est bon pour la poitrine. Le marc des pommes sert au chauffage des pauvres , comme celui des poires.

Lorsqu'on a bien séché les pommes crues , on peut les conserver jusqu'au printems dans des tonneaux , en disposant alternativement un lit de paille & un lit de pommes ; on nous en apporte tous les ans une grande quantité d'Auvergne , conservées de cette façon. Les pommes douces séchées au four peuvent se conserver plusieurs années dans leur bonté , dans un endroit bien sec. Lorsque les pommes ont été gelées dans la fruiterie , comme cela arrive souvent pendant les hivers rigoureux , on ne doit point les toucher jusqu'à ce qu'elles soient dégelées insensiblement , par le changement de température de l'air : elles se conservent également , dit M. *Bourgeois* , comme si elles n'avoient point souffert le gel : on a même observé qu'elles en deviennent beaucoup plus douces & qu'elles exigent moins de sucre lorsqu'on les cuit. Enfin on les gâte si on les dégele auprès du feu ; mais en les jetant dans de l'eau très-froide , il se forme de glaçons à la superficie , la pomme se dégele doucement aussi , & son organisation n'est point détruite. La même chose arrive aux œufs qui sont gelés , ainsi qu'à toutes

les parties du corps humain. La pomme ne se cuit point par la friture dans les beignets : on doit en estimer les qualités dans cette préparation sur le pied de pommes crues.

Le bois des *pommiers sauvages* est moins dur que celui des poiriers, & n'a pas une couleur si agréable. Ce bois est plein, doux, fort liant, assez semblable à celui de l'alizier ; il est recherché par les Menuisiers, & encore plus par les Tourneurs. Son écorce donne une teinture jaunâtre.

POMMIER D'ACAJOU. *Voyez ACAJOU POMME.*

POMMIER DE CANNELLE, *guanabanus fructu aureo & molliter aculeato*, PLUM. & BARR. On ne fait pas trop ce qui a fait appeller ainsi cet arbre qui est une espèce de *cachimentier* : voyez ce mot. Il n'a aucunement le goût & ne ressemble en rien au cannelier d'Inde. Sa tige est plus petite que celle du *petit corosol*, arbre du même genre, & dont il est mention à l'article CŒUR DE BŒUF ; sa feuille est presque la même, & son goût aromatique en diffère peu. Ses feuilles seches, infusées dans le tafia, donnent une liqueur agréable. Son fruit ressemble assez une à petite pomme de pin : c'est le même que l'*ata* ou *ate* de Siam & de la Côte de Coromandel. Nous avons vu en 1771, chez M. *Gilbert de Voisins*, un régime ou branche de cet arbre ; il y avoit au moins deux cents fruits attachés. Ce régime lui avoit été envoyé des grandes Indes.

POMPE DE MER. C'est la *trompe de mer*. *Voyez ce mot.*

POMPHOLIX ou TUTIE BLANCHE. *Voyez au mot TUTIE.*

POMPILE, *pompilus*. Poisson de mer à nageoires molles : il fréquente la haute mer. Son corps est sans écailles. Depuis les ouies jusqu'à la queue il a un grand trait courbé, & plusieurs en travers du ventre, marqués de petits points. Son dos est de diverses couleurs & moucheté ; sa bouche est de moyenne grandeur ; ses dents sont petites ; les parties voisines des yeux sont jaunes & de couleur d'or : il a deux nageoires près des ouies, deux au-dessous, une proche l'anus, une au dos. Sa queue n'est point divisée comme celle des thons & des pélamides, avec lesquels les Anciens l'avoient rangé : le pompile suit les vaisseaux en pleine mer : il est fort rare sur nos côtes. Les Naturalistes donnent aussi le nom de *pompile* au *nautilus*. *Voyez ce mot.*

PONCE. *Voyez PIERRE PONCE.*

PONCEAU. C'est le *pavot rouge*. Voyez ce mot.

PONCHARI. Voyez PIE-GRIECHE.

PONCIRADE, est la mélisse cultivée : on lui a donné ce nom à cause de son odeur, qui approche beaucoup de celle du *poncire*. Voyez à l'article MÉLISSE.

PONCIRE. Nom donné à une forte de gros *citron*. Voyez ce mot.

PONGO ou PONGOS, ou PONGI, est le nom que l'on donne à l'une des espèces de singe, qui a une ressemblance singulière avec l'homme, & que l'on appelle *homme des bois* ou *homme sauvage*.

Le *pongos* dont il est question se trouve dans les forêts de Muyomba au Royaume de Loango. Il est de la grandeur d'un homme, & a, disent quelques-uns, le double de masse ; son visage a plus de rapport qu'aucune autre espèce de singe, avec celui de l'homme. Il a le devant du corps nud, mais le derrière est couvert de poils noirs ; sa femelle a le sein gros & potelé comme une femme en embonpoint, & le nombril enfoncé. Le *pongos* marche droit en tenant à la main le poil de son cou : il dort sur les arbres où il bâtit une espèce de toit pour s'y mettre à couvert ; il se nourrit de fruits & de noix sauvages ; il ne mange point de chair ; il aime à se chauffer, & attaque quelquefois en troupe les Nègres qui traversent les forêts ; ils osent aussi attaquer les éléphants qui viennent paître proche d'eux ; ils les incommodent tellement à coups de poing & de bâton, qu'ils les forcent de prendre la fuite en poussant des cris. On prétend qu'un seul a assez de force pour se débarrasser des mains de dix hommes : on leur a vu porter des fardeaux très-lourds. Lorsqu'un d'entre ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches & de feuillages. Les Nègres assurent que les *pongos* sont aussi très-enclins à violer les femmes & les filles. Le *pongos* est donc la grande espèce d'*orang-outang*. Voyez ce mot.

POPLIESKI. Voyez à l'article PELLETERIES.

PORC. Le porc Européen est descendu du porc sauvage & est devenu domestique chez nous ; c'est le sanglier modifié, altéré, dégénéré par l'esclavage. Voyez au mot SANGLIER.

PORC-ÉPIC ou PORTE-ÉPINE, *histris*. Le porc-épic est un animal quadrupède des pays étrangers : on en amène ici quelques-uns de vivans, on les nourrit par curiosité. On en distingue diverses espèces, lesquels se trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, & dans la Nouvelle Espagne,

dans la baie d'Hudson , & dans les deux Indes. Ces especes de porc-épics , qui ont entr'eux une ressemblance générale , ont aussi quelques différences. *Voyez* COENDOU.

Le porc-épic d'Afrique est commun au Cap de Bonne-Espérance : il a deux pieds & demi de long ; ses jambes sont courtes , celles de devant n'ont que quatre pouces , & celles de derriere six ; sa tête a cinq pouces de long ; sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; ses yeux sont petits ; ses oreilles ressemblent à celles de l'homme , il n'a point de queue. Un des caracteres généraux de ces animaux , c'est d'avoir deux dents incisives , point de dents canines , les doigts onguiculés & des piquans sur le corps. Le dos & les côtes du porc-épic que nous décrivons , sont couverts de piquans un peu courbes , de différentes longueur & grosseur , pointus comme des alènes , annelés de blanc & d'un brun-noirâtre. Il y en a de tout-à-fait blancs : les plus gros sont les moins longs , ils ont depuis six jusqu'à douze pouces ; les autres ont quinze pouces & sont flexibles. Le porc-épic a sur la tête & le derriere du cou une espece de panache formé de quantité de petits piquans fort déliés , semblables à des foies de sanglier ; la poitrine & le ventre sont encore couverts de foies à-peu-près pareilles.

Les autres especes de porc-épics varient par quelques différences , qui frappent bien plus lorsqu'on voit l'animal , que par les descriptions , même les plus exactes. Le porc-épic de Sumatra a un museau de cochon ; ses oreilles sont pendantes & presque pelées , comme celles des pourceaux de Hollande : ses yeux sont grands & brillans. Le porc-épic de la Nouvelle Espagne , est de la grandeur d'un chien de la moyenne taille : on le trouve sur les montagnes. Le porc-épic de la baie d'Hudson , ressemble beaucoup au castor par sa taille & par sa grosseur. Il fait ordinairement sa bauge sous les racines des grands arbres ; il se nourrit d'écorces d'arbres , il avale de la neige en hiver pour se défaltérer ; en été il boit de l'eau : les Sauvages le mangent & trouvent sa chair délicieuse ; elle a cependant une saveur fade. Le porc-épic du Canada , est un animal lourd ; il est chargé d'un très-grand nombre de piquans ; il n'y a point de Chasseur qui ne le joigne à la course : on peut le tuer d'un seul coup de bâton donné sur le museau. Ils habitent les pays des montagnes : les pékans , les ours & les carcajoux leur font la guerre ; mais s'ils peuvent approcher de quelque arbre , ils y grimpent , gagnent

les plus petites branches, & lassant la patience de leurs ennemis, ils leur échappent.

Quand ces animaux sont irrités, ils enflent leur corps de rage, dressent leurs aiguillons, & se jettent de côté pour frapper. Leur peau paroît mobile, & ils sont mouvoir avec force tout l'assemblage de leurs dards. Quoiqu'ils soient faciles à entrer en colère, ils ne sont pourtant pas méchants, & ne mordent ni ne blessent personne, à moins qu'ils n'aient été auparavant harcelés. Ils ne peuvent sur-tout souffrir qu'on leur touche le corps ni les aiguillons; si on le fait, on les voit entrer en fureur, pousser des cris, se hériffer, faire frémir la peau qui porte leurs aiguillons, chercher à jeter de côté toute la masse de leur corps contre l'agresseur, & frapper aussi d'impatience la terre avec le pied. La colère dans laquelle entrent alors ces animaux ne viendrait-elle pas, dit *Séba*, de ce qu'ils ont la vésicule du fiel très-grosse, & de ce qu'ils ressentent une sensation douloureuse au moindre attouchement de leurs aiguillons, d'où se répand la bile par tout le corps?

Lorsqu'on examine la forme, la substance & l'organisation des piquans du porc-épic, on reconnoît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes auxquelles il ne manque que les barbes pour être de véritables plumes. Cet animal pourroit être regardé par ces rapports, comme faisant partie de la nuance entre les quadrupèdes & les oiseaux.

Les piquans du porc-épic tiennent si peu, qu'il est impossible, qu'en se donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns (Ce qui a fait dire du porc-épic, qu'il étoit tout à la fois l'arc, la fleche & le carquois). Les mêmes mouvemens qui les détachent peuvent les porter à quelque distance; mais il est difficile de croire que le porc-épic les décoche, comme on le lit dans quelques Auteurs. La blessure des piquans du porc-épic est, dit-on, mortelle; ces piquans percent les chairs & causent la mort; mais ces dards agissant d'une façon toute mécanique, comment peuvent-ils être venimeux? Les chasseurs ne manquent pas d'ôter ceux qui paroissent attachés à leurs chiens, lorsqu'ils ont approché d'un porc-pic: car ces piquans sont, dit-on, dans quelques especes, terminés à leur pointe en forme de vis, & tous les mouvemens de l'animal tendent souvent à faire avancer l'aiguillon dans les chairs.

Les chasseurs prétendent que le porc-épic vit douze ou quinze ans.

Au mois de Septembre, faison de leurs amours, les mâles deviennent furieux, ils se déchirent à belles dents les uns les autres pour la conquête d'une femelle; celle-ci se met sur le dos pour recevoir le vainqueur empressé; les piquans qui pendent assez longs, empêchent que ces animaux ne se joignent à la maniere ordinaire des quadrupedes. La femelle met ordinairement bas dans le courant du mois d'Avril: elle ne fait gueres qu'un petit à chaque portée; elle ne l'allaitte qu'environ un mois; elle l'accoutume à vivre d'herbes, de fruits, & peu-à-peu à se nourrir d'écorces d'arbres. On prétend que les porcs-épics dorment sous terre pendant six mois de l'année, & sont alors dans une espece d'engourdissement, où ils n'ont point besoin de nourriture; pendant ce temps d'abstinence, leurs piquans tombent, & il leur en revient d'autres. Il paroît donc que cet animal feroit du nombre de ceux qui ont le sang froid. *Voyez au mot LOIR.*

Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du porc-épic qu'ils refendent fort artistement: ils en brodent des corbeilles & différentes sortes d'ouvrages d'écorce d'arbre: ils en brodent aussi des brassulets & des ceintures de cuir &c. dont leurs femmes se parent. Ces broderies de piquans de porc-épics sont souvent très-bien faites, dit M. de Réaumur, & ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de soie, & même que nos broderies d'or & d'argent. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des Curieux. On peut voir au mot BÉZOARD, le cas que l'on fait du vrai *bezoard de porc-épic.*

PORC-ÉPIC DE MER. *Voyez POISSON ARMÉ.*

PORC DE GUINÉE ou COCHON DE GUINÉE, *Porcus Guinænsis.* Il differe de nos cochons domestiques par ses oreilles, qui sont très-longues & terminées par une pointe longue & aiguë, & par la queue qui lui descend jusqu'aux talons, & qui est dénuée de poils: il n'a point du tout de soie, mais tout son corps est couvert de poils courts d'un roux brillant: le poil est cependant plus long près de l'origine de la queue & autour du cou. On trouve ce cochon dans la partie occidentale de l'Afrique, en Guinée, & en Amérique, au Brésil. Nous donnerons à la suite du mot SANGLIER, les animaux désignés sous le nom de *cochons* ou de *porcs.*

PORC A LARGE GROIN ou SANGLIER D'AFRIQUE. Animal singulier que nous avons vu vivant en 1766, à la ménagerie du Stathouder

appellée le *grand Loo*, près de la Haye. M. *Vosmaër* vient de donner la description de ce quadrupède envoyé par M. *Ryk Tulbagh*, Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance : il se trouve le plus souvent entre la Caffrerie & le pays des grands Namaguas, à environ 200 lieues du Cap de Bonne-Espérance. On l'appelle dans le pays *hartlooper*, c'est-à-dire, *galopeur* ; en effet, il court rapidement & bondit fort gaiement ; il semble l'emporter en agilité sur les porcs de notre pays. Lorsqu'il saute & fait la chasse aux animaux qu'il aperçoit, il redresse la queue, qu'il porte ordinairement pendante. Il aime à fouiller en terre avec son groin & ses pattes ; & si l'on s'oppose à cette manœuvre, il pousse de longs cris très-aigus & lamentables, qui tiennent de ceux d'un vigoureux enfant qui pleure, avec différens tons de voix plaintifs & quelquefois fort risibles. Cet animal réduit en esclavage devient moins pétulant ; il se laisse frotter très-volontiers de la main ou avec un bâton, & même semble aimer qu'on le fasse rudement. Si on l'agace vivement, ou qu'on le pousse, il se retire en arrière, faisant toujours face du côté qu'il se trouve assailli, & secouant ou heurtant vivement de la tête.

Le porc à large groin que nous avons vu vivant au *grand Loo*, est, dit M. *Vosmaër*, long de quatre pieds trois pouces, mesuré depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue. Sa hauteur est de deux pieds trois pouces ; la plus grande épaisseur du corps est de trois pieds un pouce. La tête seule depuis le groin jusqu'entre les oreilles, est d'un pied trois pouces ; la largeur de la tête, entre les lambeaux des yeux au bord supérieur, est de neuf pouces & demi ; la largeur du groin entre les défenses, a plus de six pouces ; la longueur de la queue est de dix pouces.

La forme du corps approche assez de celle de notre porc ordinaire ; mais son dos est plus applati & ses pieds plus courts.

La tête, comparée à celle des autres porcs est très-difforme, tant par sa structure que par sa grandeur. Le museau est fort large, applati & très-dur ; le nez est mobile & recourbé vers les côtés, les narines grandes, éloignées l'une de l'autre, & ne se distinguent que quand on souleve la tête de l'animal. La levre supérieure est dure & épaisse, à côté & près des défenses, par dessus & autour desquelles elle est fort avancée & pendante ; elle forme sur le derrière des défenses une

fraise

fraîse demi-ovale , pendante & cartilagineuse , qui couvre de chaque côté les coins du museau.

Cet animal n'a point de dents incisives , les gencives sont en cet endroit lisses , arrondies & dures : les défenses de la mâchoire supérieure , sont à leur base d'un pouce d'épaisseur , recourbées , saillantes de cinq pouces & demi , fort écartées en dehors , & se terminant en une pointe obtuse : on observe une cannelure ou raie sur l'un des côtés de chaque dent. Les dents de la mâchoire inférieure sont beaucoup plus petites , moins recourbées , presque triangulaires & usées par leur frottement continuel contre les défenses supérieures , elles paroissent comme obliquement coupées.

L'animal a des dents molaires posées fort avant dans la bouche : les yeux , eu égard au volume de la tête , sont petits , placés plus haut , plus près des oreilles & moins distans l'un de l'autre que dans le porc commun ; l'iris est d'un brun foncé sur une cornée blanche ; les paupières supérieures sont seules garnies de cils bruns , roides & droits ; le conduit lacrymal est fort long & descend obliquement vers l'endroit des narines.

Les oreilles sont assez grandes , plus rondes que pointues , très-garnies en dedans de poils jaunes : elles se renversent en arriere vers le corps.

Sous les yeux l'on distingue une espece de petit sac bulbeux , & immédiatement au-dessous se font voir deux pellicules rondes , plates , épaissies de quatre lignes , droites ou horizontales , que M. *Vofmaër* appelle *lambeaux des yeux* : leur longueur & largeur est de deux pouces & demi ; elles sont mobiles. Des personnes ayant pris ces deux pellicules pour des oreilles , avoient nommé cet animal , *porc à quatre oreilles*. Entre ces pellicules & le museau , paroît de chaque côté une protubérance dure , ronde & pointue.

La peau est fort épaisse , mais distendue au cou , aux aines & au fanon , remplie de lard aux endroits ordinaires. Sur tout le corps se montrent quelques poils clair-semés , distribués en petites broffes , de trois , quatre ou cinq brins , plus ou moins longs , & posés en ligne droite les uns auprès des autres. Le front entre les oreilles est ridé , garni de poils blancs & bruns fort ferrés , qui partant du centre , s'applatissent ou s'abaissent de plus en plus ; sur le nez , descend une bande étroite de poils noirs & gris. C'est principalement sur la nuque du

cou & sur la partie antérieure du dos qu'il y a le plus de foies, elles sont aussi les plus ferrées, & il y en a qui ont sept à huit pouces de longueur; celles-ci sont légèrement inclinées: presque tout le reste du dos est nud. Les flancs, le poitrail, le ventre, les côtés de la tête & le cou sont garnis de petites foies blanches.

Les ongles, au nombre de deux à chaque pied, sont pointus & noirs; les ongllets posent quelquefois à terre, la queue est mince, perpendiculairement pendante, rafe & se termine en pointe. En général, la couleur de ce quadrupède est noirâtre à la tête, mais d'un gris roux-clair sur le reste du dos & du ventre.

Cet animal, qui annonce beaucoup d'instinct, exhale une forte odeur qui n'est pas très-désagréable; il mange de toutes sortes de grains, sur-tout du maïs, de l'orge, du seigle & du sarrasin; c'est alors qu'il s'appuie fort en avant sur ses genoux courbés, ce qu'il fait aussi en buvant, en humant l'eau à la surface. M. *Vosmaër* dit encore que cet animal paroît choisir pour son repos & sa commodité, la position sur les genoux des pieds antérieurs, & qu'il a les organes de l'ouïe & de l'odorat peut-être plus forts que les porcs domestiques. Ces deux organes, ajoute-t-il, compensent la vue bornée de cet animal, qui par la petitesse & la situation de ses yeux, ne peut pas si bien appercevoir les objets autour de lui; ajoutez les lambeaux ou pellicules qui s'y trouvent & qui doivent aussi offusquer la vue.

PORC MARIN, *sus marinus*, est un poisson rond & aplati. Ses écailles sont très-dures & tiennent tellement à la peau, qui est impénétrable, que les Ebénistes & les Menuisiers de quelques pays s'en servent pour polir le bois: ses dents sont fortes & aiguës: ses yeux sont ronds. Il a près des ouïes une petite fente avec une petite nageoire de chaque côté: son dos est armé de trois aiguillons, droits, rudes & forts, qui tiennent à sa peau: sa chair est de mauvaise odeur, dure & difficile à digérer.

Les Naturalistes ont donné le nom de **COCHON DE MER**, *sus marinus*, à plusieurs autres animaux marins qui ont beaucoup de graisse, ou le grognement du cochon de terre, ou enfin qui ont la nageoire du dos découpée & dressée comme les foies du cochon domestique. En comparant quelques-unes de ces descriptions, on y reconnoît le *mar-souin* & l'*aiguillat des Provençaux*: c'est une espèce de chien de mer. On pêche des porcs de mer aux Antilles, mais avec assez de difficulté,

car ils ont l'adresse ou l'instinct de ronger seulement l'amorce sans l'avaler. Enfin , on donne aussi le nom de *cochon de mer* au renard marin , mais ils paroissent différens l'un de l'autre. Voyez RENARD MARIN.

PORC A MUSC. Voyez TAJACU.

PORC DE RIVIERE. Voyez CABIAI.

PORC SAUVAGE. Voyez SANGLIER.

PORCELAINES , *porcellana*. C'est un genre de coquillage univalve ; ainsi appelé du bel éclat de sa coquille , semblable en cela à l'émail de certaines porcelaines dont on se sert sur les tables : ce genre de coquillage renferme plusieurs especes de coquilles assez différentes entr'elles : toutes ont pour bouche une longue fente plus ou moins étroite , garnie de dents des deux côtés , telles que le *pucelage* qu'il ne faut pas confondre avec la *conque de Vénus* , *concha Veneris* : voyez ces deux mots : la forme en est ovoïde , quelquefois bossue ou terminée par des mamelons , ou pointue , mais toujours aplatie en dessous ; elle n'est souvent dentée que par un côté , tel que l'*œuf* , &c. ces coquilles ne montrent que peu ou point de spirales. La robe des porcelaines , & leur bigarrure , sont encore plus variées que leur volume. Parmi les porcelaines , il y en a qui sont épaisses & pesantes , d'autres sont légères , minces , comme papyracées : les unes sont unies , d'autres sont pointillées ou chargées de caractères. On trouve des exemples sensibles de toutes ces différences dans les coquilles suivantes , appelées par les Amateurs , la *carte géographique* , la *peau de serpent* , la *peau de tigre* , le *pou de mer* , la *navette de Tisserand* , le grand , le petit & le *faux argus* , le *petit âne rayé* , l'*arlequine* , la *taupe* , la *bossue* , la *monnoie de Guinée* , la *neigeuse* , le *léopard* , le *lievre* , la *souris* , la *colique* ou le *pucelage* , le *crapaud* , la *tortue* , la *petite vérole* , le *cloporte* , l'*œuf* , &c. Il n'y a point de coquilles , qui au sortir de la mer soient aussi luisantes & aussi polies que la porcelaine , elles ont presque toutes la forme d'un ovoïde arrondi ; il y en a peu qui laissent appercevoir sensiblement quelques tours de spires à l'un des deux bouts. M. Adanson distingue les porcelaines par le bourrelet de la levre droite qui manque dans les pucelages , & qui n'en ont pas la moindre apparence : le bord de cette levre a , dit-il , plus d'une douzaine de petites dents distribuées dans toute sa longueur : voyez les *Planches des Ouvrages sur les Coquilles de MM. Adanson & d'Argenville*.

On donne le nom de *porcellanites* à la *coquille porcelaine* devenue fossile ou pétrifiée. Des Auteurs ont aussi appelé du nom de *porcelaine fossile* la véritable *Pierre ollaire*. Voyez ce mot.

PORCELAINES. Voyez à la suite de l'article VASES.

PORCELET DES INDES. Voyez COCHON D'INDE.

PORCELET DE S. ANTOINE. Voyez CLOPORTE.

PORES, *pori*. On donne ce nom, tantôt à des pierres formées dans l'eau, telles que les *ostéocolles*, la *Pierre à filtrer*, à celles qui sont produites par le feu, telles que les *pierres ponces* : enfin aux *productions à polypier*. Voyez ces mots.

PORITES, sont ces mêmes corps polypiers devenus fossiles, & qui, selon M. Guettard, sont simples, en forme de champignon à pédicule & à chapeau. Voyez FONGIPORE.

POROROCA. C'est le phénomène connu sous le nom de *mascaret* & de *barre* : à cette différence près, que dans le *pororoca* que l'on observe entre Macapa & le cap Nord, sur-tout dans le temps des plus hautes marées, la mer parvient à sa plus grande hauteur en une ou deux minutes de temps. Le *pororoca* s'annonce de deux lieues loin avec un bruit effrayant ; ce terrible flot est composé de trois à quatre lames ou masses d'eau chacune de douze à quinze pieds de haut, qui rasent & brisent tout, & cheminent avec une rapidité prodigieuse. Les endroits qui ont peu de fond, sont alors très-dangereux. Voyez l'article MER.

PORPHYRE, *porphyr*. C'est un caillou de roche composé, opaque ; plus dur, mais moins compacte que le jaspe : sa couleur est ordinairement d'un rouge plus ou moins foncé, rarement violette, quelquefois verdâtre : cette espèce de pierre de roche a pour taches ou grains le quartz laiteux ou le *feld-spath*, & pour base le *petro-filix*, autre espèce de pierre très dure, qui ressemble moins à une marne pierreuse qu'à un filix jaspé. Les grains ou taches sont toujours d'une couleur opposée à la pierre, qui leur sert de matrice, communément blanchâtres, tantôt ronds & tantôt en carrés longs, comme cristallisés & cimentés ensemble : il y en a dont les taches sont noires & brillantes : on distingue entr'autres, 1°. le beau porphyre rouge de la Dalécarlie Orientale & de Wilsdorf en Saxe : 2°. le porphyre brocatelle d'Egypte, les taches en sont toujours jaunâtres : 3°. le porphyre vert de la Sibérie & de l'Auvergne, il est assez rare ; celui que l'on appelle le *porphyre vert*

antique ou *ophite*, & qui est le *verde laconico* ou *serpentino antico Orientale* des Italiens, l'est encore plus; ses taches ou carrés longs s'y trouvent souvent disposés en maniere de croix de S. André: 4°. le porphyre rouge à taches noires, que quelques-uns appellent improprement *granite rouge*, *granito rosso*; on en faisoit autrefois les colonnes & les obélisques.

Tous les vrais porphyres se trouvent par masses & jamais par couches; ils sont très-durs, très-difficiles à travailler; ils sont feu avec le briquet & se vitrifient au feu: on voit à Versailles plusieurs beaux vases faits de cette pierre qui est indestructible: on conserve encore à Rome plusieurs monumens précieux de porphyre antique, & qui ne sont aucunement altérés. Le porphyre étoit si estimé des Anciens, qu'ils le faisoient tailler en bijoux & en plaques, pour porter en amulettes afin d'arrêter le sang & dissiper la mélancolie: on en fait aujourd'hui des vases, des bustes, des tables, des molettes & des pierres à broyer pour l'usage des Apothicaires; ils s'en servent pour réduire en poudre fine les corps les plus durs: c'est de-là qu'on a dit *porphyriser la limaille de fer*, &c. Nous avons reconnu, d'après M. *Esteve*, dans la vaste forêt de Lesterelle en Provence, un porphyre dont la dureté, la beauté, le prix & l'usage dans la Sculpture & l'Architecture, ne le cedent en rien au porphyre de l'Arabie.

PORPHYRE ou OLIVE DE PANAMA. Coquille de la famille des olives, & qui se trouve dans la mer du Sud; elle est couleur de chair, nuée de bleu, couverte d'un grand nombre de traits orangé-brun, qui forment en toute sa superficie divers zig-zags plus ou moins grands & ferrés, laissant des intervalles triangulaires. Sa tête est peu élevée, & les orbes ou spirales sont creusés bien distinctement.

PORPHYRION, ou L'OISEAU POURPRÉ, ou POULE SULTANE, *porphyrio*. C'est, selon M. *Albin*, une espece de poule d'eau; &, selon M. *Briffon*, la *poule sultane* forme un genre particulier, dont on distingue plusieurs especes. Le plumage du corps de cet oiseau est d'un beau pourpre violet, tacheté de bleu, de vert, de gris & de blanc: le cou & le devant de la tête sont bleuâtres, la queue est de couleur de frêne blanchâtre: le bec, les jambes & les pieds sont d'un rouge d'écarlate; les griffes sont noires; ses jambes sont hautes & ses pieds grands; le bec est gros, long, pointu, conique & un peu courbé, comprimé latéralement, avec une excroissance rouge sur le front; il

a trois doigts devant & un autre doigt derriere ; ses ongles sont longs , pointus & crochus.

Cet oiseau a plusieurs qualités qui ne sont propres qu'à lui seul ; favoir , de mordre l'eau quand il boit , de tremper sa nourriture de temps en temps dans l'eau , & de la porter à son bec avec sa patte ; il vit de poisson.

Les Anciens estimoient si fort la beauté de cet oiseau , qu'ils en faisoient un des ornemens de leurs palais & de leurs temples. Le porphyron est d'un caractère farouche & difficile à apprivoiser : il fréquente ordinairement les bords des rivières : on le trouve dans les Indes Orientales , & en Amérique sous la Zone Torride. Il y a aussi la poule sultane à tête noire ; celle qui est verte ; la brune , la rousse , la mouchetée , la tachetée , celles de la baie d'Hudson & de Madras.

PORPITES. Les uns ont donné ce nom à une espèce de pierre numulaire , & d'autres à des espèces de petits coralloïdes elliptiques ou arrondis , de la grandeur d'une pièce de monnaie , & de la même forme qu'un bouton : on remarque sur les porpites une surface convexe & l'autre plate , rarement les deux surfaces sont applaties ; mais toujours garnies à l'extérieur de cercles concentriques ou de rayons divergens très-faciles à distinguer les uns des autres : souvent on en trouve plusieurs attachés les uns sur les autres. En général les porpites sont des polypites en forme de boutons ou ressemblans à la cunolite : on en trouve de très-singuliers en Afrique ; nous en avons qui ont été ramassés près des ruines de Suffitula dans le Royaume de Tunis , au midi de la ville de Cairouan , & d'autres dans la montagne de Taxes , près les deserts de la Zaara.

PORREAU. *Voyez* POIREAU.

PORT. *Voyez* HAVRE.

PORTE-CHAPEAU. *Voyez* PALIURE.

PORTE-CORNE. C'est le *rhinocéros*. *Voyez* ce mot.

PORTE-CROIX. *Voyez* CRIOCERE.

PORTE-ÉPINE. *Voyez* PORC-ÉPIC.

PORTE-ÉTENDARD ou PORTE-DRAPEAU , *signifier*. Poisson des Indes , qui nage dans ces contrées à la tête d'un grand nombre de poissons plus petits que lui , & qui le suivent. Il ressemble assez au poisson que les Hollandois ont nommé *l'idole des Maures* , mais il est plus petit : sa chair n'est pas bonne à manger : on n'en prend qu'à cause

de ses belles couleurs ; c'est ce qui le fait rechercher des Curieux , qui le conservent dans la liqueur. Il est si doux , si familier , qu'il vient aux personnes qui lui présentent quelque chose ; il mange dans la main , & se laisse prendre facilement. Dans ce même pays , on donne le nom de *porte-pique* à un poisson qui a sur le dos une longue pointe , courbée par le bout.

PORTE-FEUILLE ou **RAPETTE**, *asperugo vulgaris*. Plante qui croît le long des chemins , proche des haies & dans les jardins ; elle pousse plusieurs tiges grêles , tendres , anguleuses , noueuses , rudes au toucher , & courbées vers la terre : sa racine est menue : ses feuilles , qui sont oblongues & rudes , sortent de chaque nœud deux à deux , ou trois à trois , ou quatre à quatre , & disposées le long de la tige : ses fleurs paroissent en Mai & Juin ; elles sont bleues , naissent opposées aux feuilles , & forment un entonnoir à pavillon , découpé en cinq parties , soutenu par un calice fait en maniere de godet , & qui se convertit , lorsque la fleur est passée , en une capsule qui contient quatre petites semences oblongues & noirâtres. Cette plante est vulnérable , détersive.

PORTE-LANTERNE. Les Naturalistes donnent ce nom à un rare & bel insecte lumineux de l'Amérique , espece de pro-cigale , dont nous avons parlé à la suite du mot *acudia* : voyez ce mot.

PORTE-MIROIR. Les Curieux donnent ce nom à un beau papillon de Surinam , fort grand , de couleur d'or & rouge , avec des raies blanches , tant sur les ailes de dessus , que sur celles de dessous , sur chacune desquelles il y a une tache claire & transparente comme le verre , environnée de deux cercles , l'un blanc qui est en dedans , & l'autre noir qui est en dehors ; de sorte que cette tache ressemble beaucoup à un miroir avec son cadre. Ce beau papillon sort d'une chenille qui vit sur les citronniers. Voyez *Pl. 63 des Insectes de Surinam* , par Mlle. Mérian..

PORTE-MUSC. C'est un quadrupede qui offre les caractères des animaux ruminans , en ce qu'il a les pieds fourchus , & qu'il manque de dents incisives à la mâchoire supérieure ; on en compte huit à la mâchoire inférieure. Il a dans sa figure & dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le chevreuil , la gazelle , & plus particulièrement avec le chevrotin. Aucun animal de ce genre n'a plus de légèreté , de souplesse & de vivacité dans les mouvemens. Il a , comme le

barbi-roussa & plusieurs autres especes d'animaux, deux longues dents ou défenses, qui tiennent à la mâchoire supérieure, & sortent d'un pouce & demi au dehors des levres : la substance de ces dents ou défenses est une sorte d'ivoire ; elles ont une forme très-particuliere, elles ressemblent à de petits couteaux courbes, & sont placées au-dessous de la bouche, & dirigées obliquement de haut en bas & de devant en arriere ; leur bord postérieur est tranchant : l'animal s'en sert vraisemblablement soit pour arracher & couper les racines, qui sont sa principale nourriture, soit pour se soutenir dans les endroits où il ne peut pas trouver d'autres points d'appui, soit enfin pour se défendre ou pour attaquer. Le porte-musc differe de la gazelle en ce qu'il n'a point de cornes ; ses oreilles sont longues & droites ; les deux longues dents ou défenses de couleur blanche, sortant de la bouche, & les renflemens qu'elles forment à la mâchoire supérieure, donnent à sa physionomie un air singulier, qui pourroit le distinguer de tout autre animal, à l'exception du chevrouin, quoique celui-ci soit beaucoup plus petit. Les couleurs de son poil sont peu apparentes ; au lieu de couleurs décidées, il n'y a que des teintes de brun, de fauve & de blanchâtre, qui semblent changer sous les différens points de vue, parce que les poils ne sont bruns ou fauves qu'à leur extrémité, & que le reste est blanc. Le porte-musc ne paroît point avoir de queue.

Nous avons déjà dit quelque chose de la description de cet animal dans l'article *Gazelle*, mais d'une maniere trop succincte ; les détails qui s'y trouvent joints à ceux que nous venons d'exposer d'après M. *Daubenton*, sont suffisans pour l'histoire de cet animal ; le Lecteur s'apercevra que les dents incisives qui à l'article *Gazelle* sont décrites, fixées à la mâchoire supérieure, le sont uniquement à l'inférieure : enfin il est à présumer d'après la conformation & l'emplacement de ses dents incisives & molaires, & l'organisation intérieure qu'on connoît de cet animal, qu'il doit ruminer : mais le caractere le plus distinctif est la poche du musc ; elle ne se trouve, dit-on, que dans les individus mâles. M. *Daubenton* n'a pu voir sur celui qui se trouve vivant à l'Hermitage près de Versailles, que de petites éminences sur le milieu de son ventre : il ne lui a pas été possible de les observer de près, parce qu'il ne se laisse point approcher, & qu'on ne pourroit pas le saisir sans risquer de le blesser ou d'en être maltraité. On est certain, par l'examen des peaux qui ont été envoyées en Europe, que cette poche est située
près

près du nombril , & qu'elle peut avoir au moins un pouce & demi de diametre. C'est dans la haute Tartarie , dans la Chine septentrionale & au grand Thibet que se trouve le porte-musc , & c'est à Boutan ; ville du Thibet , que s'en fait le plus grand commerce ; on en tire aussi du Tonkin & de la Cochinchine. *Tavernier* dit avoir acheté à Patna seize cents soixante & treize vessies de musc , qui pesoient deux mille cinq cents cinquante-sept onces & demie ; mais , après en avoir séparé les enveloppes , elles ne pesoient plus que quatre cents cinquante-deux onces. On assure que , pour prévenir les fraudes & empêcher la falsification , les vessies ou poches doivent être apportées ouvertes à Boutan , pour y être visitées & scellées du sceau royal. Malgré ces précautions , il est rare qu'on puisse avoir du musc parfaitement pur.

La maniere dont ce parfum se filtre dans les poches de l'animal , le temps où il les remplit (celui du rut) , l'irritation qu'il cause , doivent le faire regarder comme les molécules les plus exaltées du sang de l'animal , & peut-être comme l'extrait des particules surabondantes destinées à la reproduction. En le considérant sous cet aspect , on pourra expliquer sans peine les effets aphrodisiaques que lui attribuent les Orientaux , & l'usage très-singulier qu'en font quelquefois leurs femmes. *Voyez maintenant l'article GAZELLE.*

PORTE-OR, *auri-fer*. Espece de marbre noir , mêlé de grandes taches & veines métalliques d'un jaune d'or. *Voyez à l'article MARBRE.*

PORTE-PLUMET. Nom donné à une espece de nérite fluviatile des plus singulieres & des plus jolies ; on la trouve communément dans la riviere des Gobelins & les étangs aux environs de Paris. Outre ses deux tentacules , on en voit un troisième plus long & plus fin qui sort latéralement de la tête : on remarque en outre sur le côté droit de la tête un grand panache plus long que les tentacules , orné des deux côtés de barbes ondées ; ce panache s'étend & se resserre. Ce sont les branchies ou franges des ouies qui lui servent , comme dans les poissons , à respirer.

PORTE-QUEUE. Jolie espece de papillon , ainsi nommé à cause des dentelures saillantes ou appendices de leurs ailes : on les distingue en deux familles , les *grands porte-queues* & les *petits porte-queues* ; ceux-ci viennent d'une espece de chenille qu'on nomme *chenille-cloporte* : voyez ce mot & l'article CHENILLE DU FENOUIL.

POSTILLON, *columba Groënlandica Batavorum*, STELLER. Oiseau qui se trouve dans les mers de Kamtschatka ; son plumage est noir, il a le bec & les pattes rouges ; il construit son nid avec art au haut des rochers qui sont dans la mer ; son cri est fort aigu & très-fort, d'où vient que les Cosaques l'appellent *ivoshick*, c'est-à-dire *postillon* ; les Kamtschadales le nomment *kacover* ou *kaior*.

POTASSE ou POTASCHE, ou CENDRE DE POT ou CENDRE DU NORD, est un sel alkali fixe tiré des cendres produites par la combustion de différens végétaux brûlés en tas & à l'air libre. La meilleure est d'un blanc bleuâtre, pesante, sèche & d'un goût caustique : on s'en sert dans les verreries, dans les teintures & pour blanchir les toiles.

POTÉE DE MONTAGNE. Voyez à l'article OCHRE.

Pour la *potée d'émeril* & *d'étain*, voyez ÉMÉRIL à l'article FER & le mot ÉTAIN.

POTELÉE : voyez JUSQUIAME.

POTELOT ou PLOMB DE MINE : voyez MOLYBDENE.

POTIRON ou POTURON, *melopepo verrucosus*, est une espèce de citrouille arrondie, dont l'écorce est quelquefois chargée de tubercules semblables à des verrues. Ce fruit est charnu, spongieux, divisé intérieurement en cinq quartiers, dans lesquels on trouve deux rangs de semences oblongues & applaties. On cultive cette plante dans les jardins fruitiers & les marais ; son fruit est d'un grand usage dans les cuisines : il est fort humectant, rafraîchissant, pectoral. En Pologne on en donne au poisson d'étang pour l'engraisser ; voyez à l'article *Poisson*. On a mêlé de la pulpe de potiron cuite dans l'eau & égouttée avec un poids égal de farine de froment & un peu de levain ; ce mélange mis à cuire au four a fait d'excellent pain d'un beau jaune & bon au goût. Sa semence est une des quatre grandes semences froides ; les Grainiers l'appellent *graine* ou *semence de citrouille* : voyez CITROUILLE.

POTTO ou STUGGARD. Par la lecture des Observations que les Voyageurs nous donnent d'un animal qui se trouve à la Côte d'Or, & qui y porte ce nom, il nous a paru que c'étoit le même que l'*aï*, dont il est mention au mot *pareffeux*.

POU ou POUIL, *pediculus*, est un insecte ovipare & aptère (sans aîles), qui s'engendre sur le corps de l'homme, & même, dit-on, sur

celui des quadrupedes , des oiseaux , des poissons , même sur les végétaux (Il faut observer que les chiens , les oiseaux , les mouches , les coléopteres sont attaqués par différentes tiques , que quelques Auteurs ont désignées à tort sous le nom de *poux*). L'histoire du pou est très-curieuse ; nous commencerons par celui de l'homme.

Le **POU DE L'HOMME** , *pediculus humanorum*. Cet insecte vermineux ; quoique fort dégoûtant aux yeux , a cependant mérité l'attention des plus grands Naturalistes tant anciens que modernes. *Swammerdam* , dans le premier ordre des transformations ou développemens des insectes , prend pour exemple le pou de l'homme ; *Jean Muralto* en a donné l'anatomie ; le célèbre *Hook* , Anglois , dans sa *Micographie* a aussi fait la description de cette sorte de vermine. *Leuwenhoek* rapporte , dans les *Transact. Philosoph. ann. 1693* , n. 94 , art. III , qu'il a observé dans le pou un nez court & conique percé d'un trou , par lequel cet insecte pousse son aiguillon lorsqu'il veut manger , & que cet aiguillon lui a paru vingt fois plus petit qu'un cheveu ; que sa tête est sans future ; qu'il a cinq articulations à ses antennes , & deux griffes à chaque pied , l'une est semblable à celle d'un aigle , l'autre est droite & très-petite ; & entre ces deux griffes il a une petite fosse ou pelotte pour mieux saisir les cheveux & s'y attacher. Le pou a une tête oblongue en avant , & arrondie en arriere ; la peau qui le couvre de toutes parts est dure , velue , transparente & tendue comme un parchemin ; ses deux yeux sont noirs , faillans , non à réseau , & situés derriere les antennes qui sont filiformes ; le cou est fort court , il se joint au corselet qui se divise en trois parties ; le dos est garni d'une espee de bouclier : sur les deux côtés on voit les six pieds qui s'articulent à la partie inférieure du corselet ; ils ont chacun six articulations ou phalanges de différentes grandeurs , velues , pointillées , à griffes , au moyen desquelles il saisit les corps d'un volume proportionné , sur lesquels il court assez vite. On apperçoit très-bien , par le moyen du microscope , tous les mouvement intérieurs de ce petit animal. Le ventre se divise en six parties , & finit en dessous par une espee de queue.

Les *lendes* ou *lentes* sont les œufs du pou : on en voit journellement les cheveux des enfans qui sont peu soignés , ainsi que ceux des hommes pauvres ou mal-propres , tout remplis : (on prétend que les poils des quadrupedes , les plumes des oiseaux , & les écailles des poissons

en font auffi garnis) ; & on difcerne plus ou moins facilement celles qui font encore pleines , de celles d'où l'animal eft forti.

Le pou , dit *Swammerdam* , acquiert fa forme parfaite dans fon œuf , qui eft affez gros ; on y apperçoit vers les derniers temps , au travers de la coque , les yeux & le battement du cœur ; il a déjà en petit la forme qu'il doit conferver. Pour fortir de fon œuf , il force le limbe ovale qui termine fa coque du côté de fa tête , & qui fe leve comme une boîte à charniere. *Swammerdam* , ayant égard à l'état actuel du pou , & de tous les autres infeétes , qui font déjà dans l'œuf ce qu'ils doivent être , les nomme *nymphe-animal-oviforme* , au lieu qu'il nomme *nymphe-ver-oviforme* , les infeétes qui font renfermés dans l'œuf fous la forme de ver.

Le pou change plufieurs fois de peau , à mefure qu'il prend fon accroiffement ; mais quand il eft en état d'engendrer , il n'en change plus. A confidérer ce petit animal par les parties intérieures , l'on eft prefque tenté de le regarder comme le chef-d'œuvre des infeétes. Il a fallu la fagacité de plufieurs génies pour en connoître toutes les merveilles ; il eft impoffible d'en bien donner un extrait raifonné , fans entrer dans de longs détails ; c'eft pourquoi nous renvoyons aux Auteurs qui ont traité de ces recherches anatomiques. Nous dirons feulement que fon cœur eft caché dans la poitrine , & qu'on voit reluire fes vaiffeaux pulmonaires au travers de fon corps. Ce vil infeéte n'a ni bec ni dents , ni aucune forte de bouche , l'œfophage paroît abfolument fermé , & n'a d'autre ouverture que celle de la trompe , dont l'infeéte fe fert pour percer la peau humaine , fucer le fang & l'attirer dans fon corps. Lorsque cet animal eft gonflé de fang , fon ventricule paroît à travers la peau d'un brun foncé. Le mouvement de ce vilcere eft fi admirable que , felon *Swammerdam* , on pourroit l'appeller *animal dans un animal* , à caufe des fortes agitations , contractions , froncemens , développemens qui lui font propres , & qu'on ne fauroit voir fans étonnement à travers le corps , quand l'eftomac eft plein de nourriture , & que par la fuccion il y entre un nouveau fang.

Nous avons dit que la trompe du pou eft fort aiguë , ce n'eft même que par hafard qu'on peut l'appercevoir. Pour en expliquer la ftructure , le Naturalifte Hollandois la compare à une corne de limaçon , qui a la propriété de fe replier ou de rentrer comme un gant ; de

forte, dit-il, que si cette corne étoit surmontée d'une trompe au lieu d'un œil, l'on auroit une idée de la trompe du pou. Un Observateur Philosophe & intelligent reconnoîtra toutes ces particularités en mettant un pou sur sa main; il suffit de le suivre avec un bon microscope, tandis qu'il cherche quelque pore de la peau où il puisse enfoncer sa trompe, laquelle, y compris sa gaine, n'est qu'une petite ligne rougeâtre de la plus grande finesse. Un pou affamé est le plus propre à cette observation; on reconnoît que son estomac est vide, quand tout son corps est transparent: alors on le pose sur sa main, qu'on a un peu frottée auparavant; il furete çà & là; toute situation lui est bonne, pourvu qu'il suce; & dès qu'il a trouvé un pore, il plonge sa trompe, & presque au même instant on voit un ruisseau de sang passer dans son œsophage avec une rapidité capable d'effrayer l'Observateur microscopique. Pendant la suction les ongles & les crochets de la gaine de la trompe s'enfoncent & se cramponnent dans les parois intérieures du pore de la peau; de sorte que la gaine est fixe, mais la trompe agit librement. Il est assez difficile de se débarrasser du pou quand il est ainsi caserné.

Quoique *Swammerdam* ait vu quelquefois ces insectes monter les uns sur les autres, la dissection qu'il en a fait de quarante ne l'a cependant point éclairé sur la distinction des sexes, ce qui lui a fait soupçonner que le pou est hermaphrodite, & qu'il a peut-être tout à la fois une verge & un ovaire comme un limaçon. Toujours est-il vrai que cet Observateur a compté dans un seul ovaire dix gros œufs & quarante-quatre petits: il dit aussi que dans tous les poux il y a un double ovaire. C'est-là sans doute la cause qui rend ces vilains insectes si habiles à pulluler. Au reste, si le pou se féconde lui-même, c'est une sorte d'accouplement ou d'hermaphroditisme d'un genre particulier. Voyez à l'article HERMAPRHODITE. A l'égard de la peau du pou, qui paroît aussi unie qu'un parchemin, elle est en plusieurs endroits, dit le même Naturaliste, sillonnée par des stries déliées, qui sont autant de ramifications de trachées. Ses œufs, examinés en différens sens & distances, présentent des choses toujours variées. L'œuf ou la lende, qui est véritablement le pou même au berceau, venant à sortir de sa membrane, sitôt que l'humidité superflue s'en est évaporée, devient incontinent propre à la génération; & c'est cette promptitude avec laquelle il engendre immédiatement après être sorti de son œuf, qui a fait dire par plaisanterie, qu'un

pou devient bifaïeul dans l'espace de vingt-quatre heures. Il est vrai que cette vermine multiplie prodigieusement en peu de temps ; mais pour cela il faut que ses œufs soient tenus en un lieu chaud & humide , car autrement les lendes meurent ; & c'est aussi ce qu'on voit arriver à celles qui étant engendrées la nuit dans les cheveux , pendant qu'ils sont chauds & humectés de la sueur , meurent ensuite le jour lorsqu'elles viennent à être exposées à l'action d'un air froid , & après être restées quelques mois collées aux cheveux , perdent enfin tout-à-fait la forme extérieure qu'elles avoient.

Cette espece de pou s'attache à toutes les parties du corps de l'homme , mais particulièrement à la tête des enfans : il s'en trouve beaucoup dans les habits des pauvres , des mendiants , des matelots , des soldats , des vieillards , & dans ceux des personnes mal-propres qui n'ont pas soin ou les moyens de changer de linge.

M. *Linneus* dit qu'il n'a point trouvé de plus gros poux que dans les cavernes chaudes de Falhun en Suede ; & que le pou qui vit dans les habits n'est qu'une variété de celui qui vit sur la tête.

Comme cette vermine suce le sang en perçant la peau , elle y fait souvent naître des pustules qui dégènerent en gale & quelquefois en teigne. On a vu naître sur plusieurs personnes un maladie mortelle , provenant d'une très-grande quantité de poux qui s'engendrent sur la chair , & qui sont par-tout le corps des plaies pénétrantes jusqu'aux os.

L'histoire fait mention d'un bon nombre d'hommes frappés de la maladie pédiculaire ou phthiriasé , & qui ont été dévorés tout vivans. Ce fut la troisième plaie dont Dieu frappa toute l'Egypte avant le passage de la mer rouge. *Consultez l'article POU* dans l'Encyclopédie.

Oviedo a observé qu'à un certain point de latitude les poux quittent les Nautonniers Espagnols qui vont aux Indes , & les reprennent à leur retour dans le même degré de latitude ; car quoique les Domestiques & les Matelots , qui sont en grand nombre dans leurs vaisseaux , soient fort mal-propres , il n'y en a cependant aucun qui ait des poux lorsqu'ils arrivent aux Tropiques. Dans les Indes , quelque sale que l'on soit , personne n'en a qu'à la tête : cette vermine se multiplie de nouveau lorsqu'on est venu à la hauteur des isles de Madere , dans la traversée d'Amérique en Europe ; elle rentre dans son domaine.

Quoique le pou soit une si vilaine vermine , il y a pourtant parmi les hommes les Hottentots , & parmi les brutes les singes , qu'on

nomme pour cela *phthirophages*, qui en mangent. C'est ainsi que du côté de la mer rouge il y a un peuple de petite structure & noir, qui ne se nourrit, dit-on, que de fauterelles qu'il sale pour toute préparation. Avec un tel aliment ces hommes vivent jusqu'à quarante ans ; enfin ils meurent de la maladie pédiculaire. Des poux ailés les déchirent ; leur corps tombe en pourriture, & ils meurent dans de grandes douleurs. On fait encore qu'un des plaisirs des Negres de la côte occidentale de cette partie du monde, est de se faire chercher leurs poux par leurs femmes, qui ont grand soin de les croquer & de les avaler à mesure qu'elles en trouvent.

Les Auteurs disent que pour se préserver des poux, il faut se nourrir de viandes succulentes, user de boissons salutaires & se tenir le corps propre, sur-tout si l'on est vêtu de laine. Pour remédier à la maladie même, *J. Mercurial* conseille de purger souvent : il faut aussi se frotter d'ail, de moutarde, avaler de la thériaque, des nourritures salées & acides, se baigner, se fomentier d'une décoction de lupins ou de noix de galle ; mais les remèdes qu'on emploie avec le plus de succès, sont les poudres de semence de staphisaigre, de coques du Levant, le soufre, le tabac ; on se fert aussi du mercure, du poivre noir & du vinaigre.

En Médecine les poux sont estimés apéritifs, fébrifuges & propres à guérir les pâles couleurs : la répugnance, comme dit *Léméry*, d'avalier ces vilaines bêtes, contribue peut-être plus à chasser la fièvre que le remède même ; pour la jaunisse l'usage est d'en faire avaler à jeun cinq ou six dans un œuf mollet. Pour la suppression d'urine, qui arrive quelquefois aux enfans nouveaux-nés, on en introduit un vivant dans l'uretère, qui par le chatouillement qu'il excite sur ce canal, qui est doué d'un sentiment exquis, oblige le sphincter à se relâcher & à laisser couler l'urine : une punaise produit le même effet. Les Maréchaux, dit *M. Bourgeois*, ont aussi coutume d'introduire un ou deux poux dans l'uretère des chevaux, lorsqu'ils sont atteints de la rétention d'urine, ce qui leur arrive assez fréquemment. Mais pour bien faire la Médecine pédiculaire, disent les Continuateurs de la *Matière Médicale*, il faut être en Afrique, où ces insectes sont, comme il est dit ci-dessus, recherchés soigneusement, & mangés comme quelque chose de délicieux.

Les poux diffèrent souvent suivant les lieux où ils naissent : il y en

a de gros, de petits, d'oblongs, de larges, de bruns, de noirâtres & de blancs; tels sont ceux dont nous venons de parler. Ceux des pifeaux sont minces longs & très-effilés.

Quant à la deuxième espèce de pou qui attaque l'homme, & qui est connue sous le nom de *morpion*; voyez ce mot. En général les poux sont carnassiers, & se nourrissent du sang des animaux. Nous allons citer quelques autres insectes aussi appelés *poux*, & qui sont très-connus des Naturalistes.

POU AILÉ. *Voyez* POU VOLANT.

POU AQUATIQUE. *Voyez* MOUCHERON.

POU DE BALEINE, *pediculus ceti*, est un animal testacée, commun dans les mers du nord, & dont nous avons déjà parlé à la suite du mot *baleine*, page 423, du premier volume. Il moleste étrangement la baleine, lui suce sa graisse, & quelques mouvemens que produise ce cétacée, il ne peut se délivrer d'un parasite si incommode: il se loge d'ordinaire, ou sous les nageoires, ou vers le membre génital, d'autres fois dans les oreilles. C'est en cherchant sa nourriture dans ces endroits, qu'il lui cause impunément, par les poils ou franges dont ses bras sont armés, les plus cruelles irritations. Quand on presse avec les doigts ce coquillage encore vivant, il répand une liqueur noirâtre. Sa tête ne se montre guère à découvert; elle est presque toujours cachée sous son enveloppe pierreuse: lorsque cet animal se développe, il ressemble au petit polype de mer. La coquille du pou de baleine est formée extérieurement comme les glands de mer, mais différente en ce que les douze pétales ou pans, tant rentrans que saillans, en sont un peu recourbés vers le haut, fix desquels sont quelquefois chargés chacun de quatre côtes striées transversalement, & en ce que la base en est concave; cette coquille est percée dans le milieu d'un trou rond; divisée en plusieurs cellules étroites & profondes. *Voyez* GLAND DE MER.

Seba (*Thef.* 1, *Tab.* 98, *n.* 5.) donne la figure d'un pou de baleine, qui se place dans les oreilles & les perce. Il a, dit-il, la figure d'une araignée à douze pattes, armées d'ongles aigus & crochus; sa tête est petite. Ce même Auteur parle de poux marins de Groënland, qui sont la nourriture des baleines: ils ont seize pieds garnis d'ongles; ils portent sur le dos, à la manière des cancre, des écailles articulées de manière à pouvoir s'étendre & se ramasser en rond; leur tête est large :

large : c'est une chose surprenante , dit *Seba* , que d'aussi petits animaux puissent nourrir les baleines de Groënland.

POU DU BŒUF : il est très-petit & blanc ; son ventre est chargé de huit bandes transversales. On trouve aussi sur le dos des vaches des poux à ventre de couleur plombée. Le cheval , dit *M. Bourgeois* , est aussi fort sujet aux poux , lorsqu'on le nourrit de mauvais foin de marais , ou de foin qui a été couvert de limon par les inondations. Le meilleur remède pour détruire toutes les especes de poux des animaux , c'est de les frotter avec l'onguent mercuriel.

POU DE BOIS ou FOURMI BLANCHE , est un insecte non ailé qui vit en société , & qui est fort commun dans toute l'Amérique & dans les Indes orientales ; il s'attache au bois , sur-tout à celui qu'on apporte d'Europe , le mange , le gâte & le pourrit. Cet insecte a la figure des fourmis ordinaires ; il est d'un blanc rouffâtre , de la grosseur d'un pou , & paroît huileux à la vue & au toucher ; il a une odeur fade & dégoûtante ; il multiplie si prodigieusement , qu'on a de la peine à le détruire , quelque quantité qu'on en tue , & quelque dégât qu'on fasse à leur habitation. En quelque lieu que ces insectes s'attachent , ils font une motte d'une terre noire , dont le dessus , quoiqu'assez peu uni & raboteux , est un massif si ferme , que l'eau ne peut pas le pénétrer. On ne remarque au-dessus aucune ouverture , parce que ces insectes ne vont jamais à découvert. On voit par-là que leurs ruches & leurs galeries couvertes , qui sont en grand nombre , entrelacées les unes dans les autres , & de la grosseur d'une plume à écrire , sont faites d'une même sorte de pâte , composée avec une liqueur qui leur est naturelle , & qui leur tient lieu d'un dissolvant universel. Toutes les maisons dans nos Isles étant construites en bois , ces insectes qui marchent en troupes , en ont bientôt détruit les pieces les plus nécessaires à la solidité du bâtiment , si l'on n'arrête pas leur travail & leur multiplication. On a trouvé un moyen aussi efficace que prompt d'arrêter leurs ravages , & de les détruire eux-mêmes , c'est l'arsenic : on en met seulement une pincée dans leurs ruches par un petit trou qu'on y fait , ou dans un des chemins couverts qui y conduisent : au bout de quelques heures , des millions de poux de bois , qui étoient assemblés dans cette ruche , périrent tous sans exception. Cet insecte differe peu du *vacos* : voyez ce mot. Il paroît être le même qu'on appelle *vag-vague* au Sénégal ; celui-ci a sans doute plus de malignité , puisqu'il fait le

désespoir du Naturaliste en mordant sa peau, & y occasionnant des enflures & de vives douleurs. Celui des Isles ne mord point, mais il désole le Cultivateur par ses dégâts. Comme ces vers sont un friand morceau pour les poules, & que l'on a lieu de craindre qu'ils ne se répandent de côté & d'autre, voici ce que l'on fait; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on assujettit au sommet la motte de terre remplie de poux de bois; & à mesure qu'on en a besoin pour engraisser les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette. C'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme ils brisent ces mottes avec leur bec & leurs pieds, pour les obliger de se montrer. Voilà le seul avantage que les habitans tirent d'un insecte aussi pernicieux. *Voyez à l'article FOURMIS ÉTRANGERES.*

On trouve aussi dans notre pays des poux de bois, qui rongent également le papier comme le vieux bois.

M. le Docteur *Mauduit* a examiné avec attention l'insecte connu à la Louisiane, à Cayenne, aux Antilles & dans toute l'Amérique méridionale, sous le nom de *fourmi rouge*: ce nom, dit-il, est impropre & ne peut convenir à cet insecte. M. *Mauduit* dit que c'est un *ichneumon aptere* ou sans ailes. Cet insecte est long de huit lignes; son ventre est large de deux, celle de son corselet d'une & demie; sa tête & son corselet recouverts en dessus de poils ferrés, foyeux, de couleur d'un roux vif & tirant sur le rouge, sont noirs en dessous; un étranglement très-marqué sépare le corselet & le ventre: cette dernière partie est en forme de poire allongée; elle est couverte de poils qui font à son origine une tache noire, circulaire, triangulaire dans son milieu, dont la pointe est tournée en arrière; paroît ensuite une large bande rougeâtre-circulaire, puis une bande noire plus étroite, & le ventre finit par une bande rouge. Cet insecte est armé d'un aiguillon saillant, très-fin, brun, fort, roide & long de deux lignes. Nous avons dit que les ichneumons mâles n'ont point d'aiguillon (*Voyez l'article ICHNEUMON.*). Les pattes sont noires & velues; les antennes sont filiformes d'une seule pièce; les yeux sont petits, noirs & brillans au milieu du roux de la tête.

Ainsi la forme des antennes & l'aiguillon ont décidé M. *Mauduit* à placer cet insecte parmi les ichneumons. Le défaut de la pièce écailleuse, toujours placée dans les fourmis au-dessus de l'étranglement qui sépare le corselet & le ventre, prouve qu'on ne fauroit le rapporter au genre

des fourmis, dont les antennes font d'ailleurs coudées, & dont aucune espece n'est armée d'aiguillon (Cependant les fourmis piquent.). Ce dernier caractere paroît, dit M. *Mauduit*, si essentiel, que tout insecte qui en est pourvu, est pour cela même d'une espece différente de celle des fourmis. Ce n'est donc qu'une apparence trompeuse, dit notre Observateur, résultante de l'ensemble de tout l'extérieur, & non une conformité de rapports entre les parties caractéristiques, l'habitude de ces insectes à courir avec vivacité sur la terre comme les fourmis, à se construire, comme elles, une retraite où ils vivent en société, qui leur en a fait donner le nom. Un observateur écrivoit, il n'y a pas long-temps, de Cayenne, que les fourmis rouges s'y construisent des fourmilieres; qu'elles y font le fléau des Cultivateurs; qu'on leur y donne aussi le nom de *fourmi manioque*, parce qu'entre toutes les plantes, elles préfèrent la racine du manioc; qu'au défaut de cette plante, elles s'accrochent de toutes les autres; qu'elles sont sur-tout avides de roucou, d'indigo, du casier; qu'elles rongent les feuilles, les boutons, les fleurs & jusqu'à l'écorce & les racines; que quand elles se font adonnées en grand nombre dans un champ, le mal est sans remede; qu'on est réduit à le leur abandonner, jusqu'à ce qu'ayant tout détruit, leur propre dévastation & la famine les obligent à chercher une nouvelle retraite; que quand elles ne sont qu'en petit nombre, on arrête leur propagation en poussant de temps en temps dans leur fourmilier, par le moyen d'un soufflet, de la vapeur de soufre enflammé.

Il seroit à desirer qu'on eût quelques détails sur cet asile des fourmis rouges, pour connoître s'il a quelque rapport avec celui des véritables fourmis. Il en résulte seulement que ces insectes appellés *fourmis rouges*, vivent en société; mais la sociabilité ne caractérise pas les fourmis parmi les insectes, & ne leur est pas particuliere, puisqu'on connoît beaucoup d'autres individus de cette classe d'animaux qui vivent en société. La société est le résultat du grand nombre: c'est son rapprochement; l'emploi des forces multipliées & réunies, dirigé par la nature vers un même but pour l'utilité commune. Il n'y a pas à attendre autant de dégâts de quelques individus peu nombreux; fussent-ils réunis, il n'en sauroit résulter d'aussi grands dommages. M. *Mauduit* le répète, les fourmis rouges n'ont pas dans leur constitution les caracteres connus par les Naturalistes, pour ceux qui sont propres aux

fourmis, mais ceux qui appartiennent aux *ichneumons*; & dans le Dictionnaire de la Science, il faut changer le nom de *fourmis rouges* en celui d'*ichneumons*, &c. Mais peut-être seroit-il plus vrai, continue M. Mauduit, de conclure avec ceux pour qui les caracteres des nomenclateurs ne font que des signes de convention équivoques, & non les regles de la nature & les limites qui séparent ses productions, que les fourmis rouges font des êtres à part, qui sans être ni des fourmis ni des ichneumons, font une famille séparée, dont les individus ont des rapports avec les fourmis & les ichneumons. Ne pourroit-on pas, en suivant le sentiment qui approche davantage de la majesté, de la liberté de la nature, nommer d'un seul mot Latin, les fourmis rouges, *formica ichneumones*, & en François, les *formico-ichneumons*?

M. Mauduit observe judicieusement, que si la vapeur du soufre enflammé, poussée par le vent d'un soufflet, à l'air libre, dans un champ suffît pour détruire beaucoup de fourmis rouges, on les extermineroit si on couvroit leur asile d'un tonneau défoncé d'un bout renversé sur la fourmilere qu'il couvriroit; qu'on allumât du soufre sous ce tonneau, en y suspendant une mèche soufrée, & que pendant l'inflammation on bouleversât par le trou du bondon l'asile dont on voudroit détruire les habitans.

POU DE MER du Cap de Bonne-Espérance. Selon *Koibe*, c'est un insecte qui ressemble fort au taon; il est couvert d'une écaille dure, & il a un grand nombre de pieds, qui ont chacun une espece de crochet à l'extrémité. Il vit sous l'eau, & il tourmente cruellement les poissons: pour cela, il se cramponne sur leur dos, & plantant dans leur chair ses dents affilées, il les suce jusqu'à ce qu'il les ait tués. Le pou de mer d'Amboine a un pouce & demi de long, & un pouce de large; son écaille est d'un jaune brunâtre, tiquetée de blanc; ceux de Banda font plus grands, & *Hubner* dit qu'on les mange sous le nom de *fotoke*. Voyez aussi la fin du mot POU DE BALEINE, & l'article PUCE DE MER. On trouve en Angleterre divers crustacées fossiles, auxquels on donne le nom de *poux de mer fossiles*: on en rencontre aussi les empreintes tant en creux qu'en relief.

POU DE MER. Nom qu'on donne à une espece de petit coquillage univalve, du genre des porcelaines, ou *pucelages*: sa coquille est rayée ou striée, avec ou sans sillon longitudinal dans le milieu du dos; elle est d'un blanc ou gris nué de couleur de chair, & souvent tachetée de brun.

POU DES OISEAUX. Ces insectes varient suivant les différens oiseaux qu'ils habitent ; car chaque oiseau , pour ainsi dire , nourrit son pou. Celui du busard des marais est très-grand & brun ; celui du moineau franc est fauve & très-petit ; celui du pigeon est presque filiforme ; celui du corbeau est d'un beau gris , ses antennes sont courtes & recourbées en arriere ; celui du dindon qui se trouve aussi sur l'épervier , a la tête hérissée & le corselet figuré en cœur. Celui de la poule remue continuellement ses antennes vibrantes , son ventre est bordé de noir : on le trouve toujours accompagné d'un autre pou à tête & à corselet pointus des deux côtés. On trouve , dans *Rédi* & *Linneus* , la description des poux de la grue , de la foulque , de l'oie , du canard sauvage , du cygne , du héron , de la pie , du pluvier , de la cercelle , du paon , de l'étourneau.

POU DE PHARAON. On donne ce nom aux *chiques*. Voyez ce mot.

POU DES POISSONS OU POU DE RIVIERE, *pediculus piscium*. On appelle ainsi des animalcules aquatiques , voraces , fort singuliers , qui habitent principalement dans les branchies des poissons (les ouies) ou hors des branchies au-dessus des clavicles , où ils ont un mouvement : on en trouve dans la perche , dans le brochet. M. *Bernard de Jussieu* nous a appris qu'on en voit beaucoup dans la riviere des Gobelins , & qu'ils s'attachent à toutes sortes de poissons. Le genre de cet insecte est difficile à trouver. Il approche en quelque sorte du *monocle* ou *perroquet d'eau* à queue fourchue de M. *Linneus* ; mais il en diffère beaucoup ; & M. *Lafling* pense qu'on peut en faire un genre nouveau d'insectes. Nous avons déjà dit quelque chose de cet insecte à l'article **BINOCLE**. Voyez ce mot.

M. *Lafling* donne la description du pou des poissons , dans les *Actes d'Upsal* , 1750 , pag. 42. Cet insecte aquatique a le corps membranacé , transparent , oblong , plat , un peu convexe par dessus , & un peu concave par dessous : la tête , qui est très-menue & diaphane , tient de chaque côté aux ailes par derriere ; ses antennes sont si déliées , qu'à peine les voit-on , les autres parties de la tête ne sont pas moins fines & difficiles à voir. Il a la queue plate & horizontale , membranacée : entre les yeux & le commencement du tronc sont deux petits suçoirs perpendiculaires , très-courts , creux , fixes à leur base , & joints au corps. Tout proche sont deux pieds pointus comme une alêne , & très-difficiles à appercevoir : proche de ces deux pieds il y a vers la queue ,

aux côtés du tronc, quatre pieds de chaque côté placés horizontalement, gros vers la base; mais leurs bouts sont très-minces, pointus & fourchus: ainsi cet insecte est fourni de dix pieds, dont la première paire est placée au commencement du tronc, & la dernière au bout, proche de la queue. Ils se servent pour marcher de leurs deux suçoirs, & non de leurs pieds, dont ils ne font usage que pour s'attacher aux poissons. Ces membres sont construits de façon que, quand ils touchent quelque chose de solide, ces insectes s'y attachent, & pour changer de place, ils les avancent l'un après l'autre; de cette manière, leur mouvement est très-lent; mais ils nagent très-vîte & d'une manière dégagée; alors les huit pieds de derrière leur servent, & les deux autres, ainsi que les suçoirs, restent tranquilles. Ils nagent sur l'eau & dans l'eau, leur queue étant recourbée en haut. Lorsqu'en nageant ils trouvent le fond de la vase ou quelque autre chose solide, ils y restent attachés; & tant qu'ils sont dans cet état, les huit pieds de derrière sont toujours en mouvement. Quelquefois ils nagent sur le dos.

POU DES POLYPES. Il est ordinairement blanc & d'une figure ovale: M. Trembley, qui l'a remarqué avec la loupe, dit qu'il lui a paru plat sur le corps, & arrondi par dessus: il marche avec vîtesse sur le corps des polypes, & peut les quitter & se mettre à la nage. Ces poux se rassemblent sur-tout près de la tête des polypes: on en voit cependant qui courent sur tout le corps & sur les bras de cet animal, qui succombe quelquefois sous le grand nombre de ces poux qui le dévorent. Voyez POLYPE.

POU PULSATEUR, *pediculus pulsatorius*. Beaucoup de personnes; sans connoître l'insecte, qui, en travaillant dans le bois, imite le mouvement d'une montre, ont prétendu que ces pulsations étoient dues ou à une espèce d'araignée, ou à une espèce de petit pou de bois. Quelques-uns l'ont même qualifié du nom lugubre d'HORLOGE DE LA MORT, *horologium mortis*; mais ce bruit n'est dû qu'au travail d'un petit scarabée appelé *vrillette*. Voyez ce mot.

POU DES QUADRUPÈDES. Chaque animal paroît nourrir au moins une espèce de pou: on trouve dans Redi, *Exper. Tab. 21 & 23*, la description du pou de l'âne & du cerf. M. Linnæus *Faun. Suecic. num. 1167*, a fait mention de celui du lapin. Les poux du chameau, du tigre, du belier, &c. ne sont pas moins singuliers. Voyez maintenant l'article **POU DU BŒUF**.

POU DE RIVIERE. *Voyez* POU DES POISSONS.

POU SAUTEUR. M. de *Juffieu* le nomme *podura viridis subglobosa*. Cet insecte se trouve sur les plantes : il a les yeux noirs & placés sur la tête ; les pieds d'un vert tirant sur le blanc ; les antennes recourbées.

M. *Linneus* donne le nom de *podura* à huit autres insectes de ce genre, dont le caractère a été décrit au mot *Podure*. Le premier se trouve sur les champignons sauvages : la seconde espece est brune, & se rencontre sur les bois pourris : la troisieme est de couleur de plomb, & habite les arbres & les prairies ; il y en a dans les champignons. Cet insecte est de la grandeur du pou vulgaire ; ses pieds sont blancs : il court & saute quelquefois. La quatrieme espece est d'un blanc cendré & tiqueté de noir. On le trouve l'hiver en grande quantité dans la neige : il y court avec agilité ; mais quand la neige se fond, il y périt : on en trouve en été sur le fruit du groseillier rouge. La cinquieme est petite, d'un noir brillant : on la trouve dans des monceaux de bois pourri ; sa queue, qui est fourchue, est blanche, ainsi que ses pieds & ses antennes. La sixieme est tout-à-fait noirâtre : elle habite les eaux paisibles, & s'assemble en troupe le matin sur le bord des étangs, des viviers & des réservoirs. La septieme, que les Suédois nomment *jordkprut*, se trouve en très-grande abondance dans les chemins de Smolande. La huitieme espece enfin est blanchâtre, & c'est la plus petite espece de ceux dont nous venons de parler : elle se trouve dans les terres labourées, sur-tout dans les jardins sur les couches des melons & dans les endroits où l'on cultive des plantes printanieres : on les voit en quantité sauter, après une petite pluie : on diroit une foule d'atomes qui voltigent.

POU VOLANT OU POU AILÉ. Les Naturalistes font mention d'une espece de poux ailés & noirs, qui se trouvent en été dans les endroits marécageux, & qui se jettent volontiers sur les pourceaux qui vont s'y veautrer ; ils sont de la grosseur des poux de cochon, & ne different des poux ordinaires qu'en ce qu'ils ont des ailes. Ils mordent jusqu'au sang, & causent à la peau une démangeaison insupportable : quand ils voltigent en l'air, ils font un petit bruit. On prétend que ces poux ailés ressemblent à ceux qui sortent du corps des acridophages qu'ils mangent, & dont nous avons parlé à l'article du *pou de l'homme*.

POUACRE. *Voyez sur la fin de l'article* HÉRON.

POUC. Cet animal ainsi nommé en Russie, est peut-être le *rat de Norwege* ; il est plus grand que le rat domestique, a le museau oblong, creuse la terre, se fait un terrier, dévaste les jardins : il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. En un mot, ce petit quadrupede paroît être le même que le *léming*. Voyez ce mot.

POUDINGUE ou CAILLOU D'ANGLETERRE, c'est la pierre que les Anglois appellent *pudden stone* ou *pouding-stone*. Elle est composée d'un mélange de petits cailloux communément arrondis, très-durs, & de la nature du filix, quelquefois du quartz, lesquels sont réunis & fortement cimentés les uns à côté des autres, par une matière lapidifique, de manière qu'à l'aide du poli vif & éclatant dont plusieurs d'entr'eux sont susceptibles, ainsi que leur ciment, ils produisent une pierre fort agréable, & qui a une ressemblance grossière avec le porphyre à gros grains ; au moins ils nous donnent l'idée de sa formation. La forme obronde des cailloux du poudingue annonce qu'ils ont dû avoir été roulés par des courans d'eau avant de s'être collés & réunis : au reste, on les distingue ordinairement du ciment qui les lie.

Les Anglois ont donné le nom de *pouding* à cette pierre, parce qu'elle ne représente pas mal (*une farce*) un mets composé de différentes choses de diverses couleurs, dont ils font usage. Le ciment de la pierre dite *poudingue*, est tantôt argileux, tantôt ferrugineux, quelquefois sablonneux & quelquefois filicé ; c'est pourquoi cette pierre varie par la couleur, par le degré de dureté, & par la composition ou la nature des cailloux qui s'y trouvent, ainsi que par la difficulté plus ou moins grande qu'on a de la tailler.

M. Guettard a donné à l'Académie des Sciences, année 1757, un Mémoire sur les poudingues. Ce Naturaliste dit qu'on fait en Angleterre de très-beaux ouvrages avec ces cailloux, dont les plus beaux se trouvent en Ecosse. Il y en a, dit-il, dont le ciment est calcaire, c'est-à-dire, sur lesquels l'eau-forte agit, d'autres sont vitrescibles ; dans les uns le ciment qui unit les cailloux est visible, & dans d'autres on ne peut le distinguer que difficilement. Nous avons trouvé, ainsi que cet Académicien, de ces cailloux agrégés près de Rennes, lesquels sont aussi beaux que ceux d'Angleterre, par la variété & la vivacité de leurs couleurs. On a découvert dans la vallée de Coye à une lieue de Chantilly, de

de très-grosses masses de poudingue & en grande quantité ; ils sont très-durs & souffrent un beau poli. Ce sont des galets de filix dans une pierre de fable semblable à du grais. On a trouvé à Billon en Auvergne , une grosse masse de poudingue , d'une nature très-singulière , sa couleur est fort obscure ; on y distingue une sorte de mâchefer , des épingles disposées en toutes sortes de sens , diverses pierrailles ; on présume que les différens matériaux dont cette pierre récente est composée , proviennent des balayeuses , &c. des habitations , que l'on jette dans la rivière de ce lieu , ou que l'eau des grosses pluies y charrient & y déposent. Il y a beaucoup d'especes de poudingues dans les environs d'Etampes , de Chartres , de Rouen , &c. lesquels sont de différentes grosseurs ; leurs cailloux sont ovales , blancs , jaunes ou rouges , mais bien inférieurs pour la beauté à ceux d'Angleterre ; la nature du gluten ou du lien qui les retient ensemble est trop tendre. On rencontre plus communément les poudingues dans des gorges & des vallées où il y a des torrens. On choisit ceux dont les cailloux qui les composent sont très-distincts , bien marqués , & les plus susceptibles d'un beau poli.

POUDRE AUX VERS ou **SANTOLINE** , ou **SEMENCINE** , ou **BARBOTINE** , *semen contra vermes*. Nom vulgaire donné à un amas de petites têtes écailleuses , oblongues , d'un vert jaunâtre , mêlées avec de petites feuilles & de petites branches cannelées : cette drogue a une odeur aromatique , dégoûtante , & qui cause des nausées , un goût désagréable , amer , avec une certaine acrimonie aromatique.

L'origine de cette drogue appelée *contre-vers* , quoique d'un usage des plus fréquens , est encore inconnue ; les uns pensent que c'est la graine d'une espece d'absinthe , d'autres que c'est la capsule féminine ou les germes des feuilles & des fleurs de quelques autres plantes , soit de la *zédoaire* ou de l'*aluyne* , ou du *petit cyprès* : elle nous vient du royaume de Boutan & de la Caramanie , province septentrionale de la Perse , par la voie de Marseille.

Tavernier , ce célèbre Voyageur en Orient , dit avec *Herman* , que la poudre aux vers est la graine d'une espece d'aurone , & que les peuples la recueillent avec des vans , n'osant pas toucher la graine avec les mains , parce qu'ils croient que le moindre attouchement des doigts la corrompait. Quoi qu'il en soit , la poudre aux vers , par son amertume & par son odeur particulière & désagréable , est un excellent

vermifuge. Chez les Droguistes, on l'appelle simplement *semen contra*, elle est regardée comme stomachique & hystérique ; elle est employée avec succès dans les infusions purgatives lorsque les matieres glaireuses empêchent l'effet des purgatifs.

POUDRE D'OR : voyez à la suite de l'article **OR**. Tout ce qui reluit n'est pas or. Cette poudre brillante & colorée qu'on met sur l'écriture & qu'on nous vend sous le nom vulgaire de *poudre d'or*, est une espece de mica atténué dans l'état de sable. Voyez les articles **SABLE** & **MICA**.

POUILLOT. Petit oiseau qui se trouve en Europe ; son plumage est de couleur d'olive clair ; son ramage tient un peu du ton rauque des fauterelles. Voyez **CHANTRE**.

POUL ou **SOUCY**. C'est le roitelet huppé : voyez à l'article **ROI-TELET**.

POULAIN & **POULICHE**. C'est le petit d'une jument. Voyez **CHEVAL**.

POULE, **POULET**, **POULARDE**, **POUSSIN**. Voyez à l'article **COQ**.

POULE D'AFRIQUE. Voyez **PINTADE**.

POULE DE BRUYERE. Voyez à l'article **COQ DE BRUYERE**.

POULE D'EAU ou **POULE DE MARAIS**. On en distingue deux especes principales, la grande & la petite.

1°. La premiere se nomme *colin noir*, en latin *gallinula aut cloropus major*. Selon *Albin*, cet oiseau a dix-sept pouces de longueur, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & vingt-deux pouces d'envergure ; le bec est noir & long d'un pouce, la mâchoire inférieure est d'un jaune pâle jusqu'au coin de la bouche, & ensuite elle est rouge ; l'iris est rouge ; les jambes sont vertes & les griffes d'un brun sombre, les doigts sont longs comme ceux de la *foulque*, mais plus larges & plus unis par le bas que ceux des autres oiseaux à pieds fourchus, ce qui lui aide beaucoup à nager ; le doigt de derriere est large (peut-être sert-il à l'oiseau de gouvernail pour diriger son cours) ; les cuisses sont garnies de plumes presque jusqu'aux genoux, le reste est rouge ; l'étendue de l'aile est ornée d'une raie blanche, le plumage de la poitrine est de couleur de plomb. Cette poule agite sa queue quand elle nage, & alors elle montre le plumage blanc qui est en dessous ; les plumes du dos & celles du petit rang de l'aile sont d'un gris de fer ; l'oiseau est presque noirâtre ; il engraisse beaucoup ; sa chair

est favoureuse, & peut être comparée à celle de la *cercelle*; il cherche sa nourriture sur les bords herbeux des rivières, & dans les rivières mêmes où il y a des herbes sauvages, il mange aussi les insectes qui se trouvent parmi ces herbes : la femelle fait son nid sur des arbrisseaux près de la mer, & elle couve deux ou trois fois l'été; elle nourrit & élève ses petits, mais dès qu'ils sont en état de se pourvoir eux-mêmes, elle les chasse; les œufs sont pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre & marquetés de taches rouges; il becquete comme la poule domestique, & il se perche sur des branches d'arbres & sur les plus forts joncs de rivière; il se tient près des fossés & des grands étangs; il vole les pieds pendans; son corps est assez rétréci, ce qui est le contraire dans les canards.

2°. La PETITE POULE D'EAU ou POULETTE D'EAU, *poliopus aut gallinula minor*. Elle est d'un tiers plus petite que la précédente; elle a la figure d'un petit râle d'eau; son bec est applati, étroit & pointu; l'iris est blanc; le plumage de la tête est d'un brun nuancé de rouge; le dessus du dos, du cou, des ailes est aussi de cette même couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers; le plumage de la poitrine est d'un blond jaunâtre; le bas du ventre est rougeâtre & sale; la queue est courte, & ce qui est remarquable, c'est qu'étant unie elle forme un creux singulier; les plumes du milieu sont les plus longues & tiquetées de blanc, le reste est comme dans l'espèce précédente: elle fréquente les endroits empoisonnés. On mange ces oiseaux en hiver, ils sont plus gras en cette saison.

Il ne faut pas confondre les *foulques*, *macreuses* & *râles*, &c. avec la vraie poule d'eau. Voyez ces mots.

Kolbe dit que les *poules d'eau* du cap de Bonne-Espérance, n'y fréquentent pas la mer, mais les eaux douces: elles sont noires & de la grandeur de nos poules ordinaires; elles bâtissent leur nid sur l'eau. Comme leur chair n'est pas délicate, on n'en tue guère.

POULE GRASSE, ou VALÉRIANELLE SAUVAGE. Voy. MACHE.

POULE DE GUINÉE. C'est la pintade à poitrine blanche; on la trouve aussi dans la Jamaïque. Voyez PINTADE.

POULE DE JAVA. On en distingue de deux sortes: quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renversées ou repliées; on en voit qui ne sont pas plus grosses que des pigeons: il y en a d'autres qui ont les os, la chair & la peau noires, avec des plumes quelquefois très-

blanches. Les Indiens attribuent une très-grande vertu médicinale à ces dernières.

POULE D'INDE. *Voyez* COQ D'INDE.

POULE DE MARAIS. *Voyez* POULE D'EAU.

POULE DE MER ou VIELLE. C'est un oiseau à-peu-près de la grandeur du *canard* privé : il a tout le champ du plumage supérieur d'une couleur brune-noirâtre, & l'inférieur est blanc ; les dards des ailes sont blanchâtres ; la queue n'a que deux pouces de longueur. Cet oiseau est niais ; il fait son nid annuellement sur les rochers escarpés & inaccessibles de l'Isle de Man, d'Anglesey & de Farn : ses œufs ont plus de trois pouces de long : ils sont gros à proportion, d'une couleur verte-bleuâtre, & souvent tachetés de raies noires.

POULE DE NEIGE ou PERDRIX BLANCHE. *Voyez* ARBENNE.

POULE D'OR. *Voyez* KIN-KI.

POULE PINTADE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE PHARAON. *Voyez* PINTADE.

POULE ROUGE DU PÉROU, *gallina rubra Peruviana*. Elle a la même grandeur & la même figure que l'oiseau appelé *poule de Carasow*. *Voyez* à l'article Hocos.

POULE SAUVAGE. On en trouve dans le Congo : elle est d'un meilleur goût que notre poule domestique. Les Curieux connoissent aussi la *poule de Pharaon* du Sénégal, & la *poule dorée* des Chinois : on appelle celle-ci *kin-ki*. La poule sauvage de la Guiane est une espèce de faisán que *Fcuillée* appelle *katrakas*.

POULE SULTANE. *Voyez* PINTADE & PORPHYRION.

POULE VIERGE DE L'AMÉRIQUE. C'est une espèce de *poule d'eau* dont le plumage est varié de rouge, de vert, de noir & de jaune doré : ces couleurs sont très-belles chez cet animal. Sa tête est menue, avec de petits yeux brillans : elle est couronnée d'une petite huppe tissue de plusieurs petites plumes de différentes couleurs. Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon ; en hiver il est assez gras : les habitans du pays aiment assez le goût de sa chair, quoique difficile à digérer.

POULIOT COMMUN ou POULIOT ROYAL, *pulegium vulgare*. C'est une plante qui aime les lieux incultes où les eaux ont croupi durant l'hiver ; elle croît abondamment par-tout au bord des marais & des étangs, ainsi que dans les fossés humides le long des grands chemins. Sa racine est fibreuse & traçante : elle pousse beaucoup de

tiges longues de près d'un pied, carrées, velues, rampantes sur terre ; & s'y enracinant par de nombreuses fibrilles qui sortent de leurs nœuds : ses feuilles approchent de celles de l'origan, elles sont douces au toucher, noirâtres, d'une odeur aromatique & âcres au goût ; ses fleurs, qui paroissent en Juillet & Août, sont verticillées, bleuâtres ou purpurines, rarement blanches : ce sont des fleurs en gueule découpées en deux levres & de même structure que celles de la menthe : elles sont succédées par des semences menues. On distingue aussi une autre espèce de pouliot dont les feuilles sont étroites.

Le pouliot commun ou à larges feuilles est plus aromatique étant en fleur, qu'en tout autre temps : cette plante est d'une odeur très-pénétrante, d'une saveur très-âcre & très-amère ; mais elle est plus efficace étant sèche que fraîche : elle est apéritive, hystérique & stomachique : on en voit tous les jours de très-bons effets dans la toux opiniâtre, sèche & convulsive des enfans, & dans les rhumes invétérés : sa décoction, faite à la manière du thé, soulage beaucoup les asthmatiques ; souvent on y joint de la menthe & du sucre, ou du miel. Il y a des personnes qui font bouillir le *pouliot* dans du vin blanc, & en font faire usage pour les fleurs blanches & les pâles couleurs : ce remède a assez de succès. *Palmier*, Médecin Anglois, assure que cette plante récente, enfermée dans un fachel & mise dans le lit, chasse les puces, en la renouvelant lorsqu'elle est sèche : la fumée de cette plante tue également cet insecte incommode. Les feuilles du pouliot, appliquées fraîches sur la peau, la rougissent un peu & la corrodent comme un léger vésicatoire, ce qui démontre que cette plante est chaude & subtile.

POULIOT - THYM ou CALAMENT DES CHAMPS. Voyez à l'article CALAMENT.

POULPE. Nom que les Naturalistes donnent à une sorte de *polype de mer*, qui ressemble à la sèche : voyez ce mot & celui de POLYPE DE MER. Les Anatomistes appellent *poulpe* ce qu'il y a de plus solide dans les parties charnues de l'animal.

POUMON DES ANIMAUX, *pulmo animalium*, est par exemple cette partie du corps humain, qui est composée de vaisseaux, de nerfs & de vésicules membraneuses, & qui sert pour la respiration. Voyez à l'article HOMME. Les animaux terrestres ont les poumons charnus, qui leur servent à la circulation du sang. Les amphibies ont des

poumons membraneux qui fervent à foutenir leur corps dans l'eau à différentes hauteurs, & cela en se remplissant d'air plus ou moins : le sang ne paffe pas à travers des poumons de ces fortes d'animaux. Les oifeaux ont des poumons en partie charnus & en partie membraneux, ils font la fonction des deux précédens. Les poumons des insectes font les stigmates de ces animaux : les poumons des poissons font les ouies, appellées *branchies* : voyez à l'article POISSON. Quel art dans la distribution des cellules ou vésicules, destinées à recevoir l'air ! On dit aussi *poumons végétaux*. Voyez à l'article PLANTE.

POUMON MARIN ou POUMON DE MER, *pulmo marinus*. Espece de zoophyte marin qui est couvert d'un cuir dur, & que l'on appelle ainsi, parce qu'il a une forte de ressemblance avec le poumon des animaux. Quand on voit nager le *poumon marin* à fleur d'eau, c'est un présage de tempête. Pline lui donne la même propriété qu'à l'éponge, l'*ortie marine* & l'*étoile de mer* : voyez ces mots. On prétend que si on en frotte un bâton, il luira la nuit comme un puissant phosphore. Voyez ZOOPHYTE.

POUPART, est une espece de crustacée de forme évafée, & qui est quelquefois d'une grosseur extraordinaire. *Anderson*, (*Histoire Nat. du Groënland*, p. 69,) dit qu'on distingue très-bien dans ces animaux, tant mâles que femelles, les deux parties génitales ; & que dans l'accouplement ils tiennent tellement ensemble, qu'en prenant l'un on emporte en même temps l'autre.

Ce crabe est peut-être le meilleur & le plus délicat de ces fortes de coquillages : on trouve dans son corps une matiere grasse, jaunâtre & grenue, comme mielleuse : on l'appelle *fromage de crabe* ou *taumalin*. On écrase cette substance, & on la délaie avec du sel, du poivre & du vinaigre ; & c'est dans cette sauce que l'on mange la chair du *poupart*, que l'on fait cuire auparavant dans de l'eau fort salée.

POURCEAU ou COCHON : voyez SANGLIER.

POURCEAUX VOLANS. Des Curieux donnent, d'après Swammerdam, ce nom à certains scarabées dont le cou est long, & parce qu'ils ont une espece de groin qui a quelque ressemblance avec celui des cochons.

POURCELET ou PORCELET : voyez CLOPORTE.

POURPIER, *portulaca*. Plante dont il y a, selon M. de Tournefort,

neuf especes , & notamment une cultivée dans les potagers , & les autres sauvages.

Le *pourpier cultivé* , *portulata sativa* , pousse à la hauteur d'environ un pied , plusieurs tiges tendres , succulentes , qui se divisent en rameaux , qui portent des feuilles grosses , charnues , polies , luisantes , d'un goût visqueux , tirant un peu sur l'acide , & placées alternativement : des aisselles des feuilles sortent de petites fleurs jaunes , en rose , auxquelles succedent des fruits qui ressemblent à de petites urnes , de couleur herbeuse : ces capsules s'ouvrent horizontalement , & contiennent plusieurs semences menues , striées & noires.

Il y a une autre espece de pourpier dont les feuilles sont plus larges ; jaunâtres & chargées de petites marques dorées : on le nomme *pourpier doré* , mais ce n'est qu'une variété de couleur.

Le *pourpier sauvage* , *portulaca sylvestris* , differe du premier en ce qu'il est plus petit dans toutes ses parties : il s'améliore par la culture ; on le trouve fréquemment dans les terres sablonneuses , en friche le long des chemins & ailleurs où il se sème de lui-même.

On sème le pourpier en Mars ou Avril ; la feuille de cette plante se mange jeune en salade , mais elle est sur-tout estimable en médecine par ses propriétés. Elle est rafraîchissante , & très-propre pour le scorbut : son eau distillée est employée avec le plus grand succès dans les hémorragies & les pertes de sang des femmes. Cette eau est très-bonne contre les vers : elle réussit tous les jours parfaitement pour les enfans attaqués de cette maladie. Le suc à la même dose fait le même effet , & est très-utile pour diminuer l'ardeur du sang dans les fièvres chaudes ; on l'estime aussi céphalique & néphrétique. Les feuilles du pourpier mâchées apaisent la douleur des dents gâtées pour avoir mangé des fruits verts : sa semence est une des quatre semences froides mineures , qui sont celles de *laitue* , de *pourpier* , d'*endive* & de *chicorée*.

POURPIER DE MER ou SOUTENELLE , ou ARROCHE EN ARBRISSEAU , *halimus aut atriplex maritima* , *fruticosa & angustissimo folio* : arbruste qui soutient la rigueur de l'hiver après s'être dépouillé de quelques feuilles. Le pourpier de mer croît aux lieux maritimes & sablonneux , principalement en Zélande , en Flandre & en Angleterre ; c'est un petit arbrisseau , dont la racine est ligneuse , & qui pousse des tiges , longues d'environ un pied & demi , grêles , pliantes , couchées à terre , purpurines , blanchâtres , garnies de feuilles oblongues ,

grasses, lissés, semblables à celles du pourpier des Jardiniers ; mais plus dures, plus blanches, d'un goût salé : ses fleurs sont verdâtres, purpurinées, composées de cinq ou six étamines, & soutenues par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs succèdent des semences menues & arrondies.

On emploie ses feuilles dans les alimens : on les confit, ainsi que les jeunes pousses, dans le vinaigre armé de sel pour les manger en salade ; sa racine excite le lait aux Nourrices & adoucit les tranchées.

On donne aussi le nom de *pourpier de mer* à la *passé-pierre* : voyez ce mot.

POURPRE, *purpura cochlea*, est un coquillage univalve, en volute & operculé, ainsi nommé de ce qu'il fournit une liqueur de couleur de pourpre : il a en cela la propriété d'une espèce de *murex* ou buccin du Poitou, & de certains grains découverts par M. de Réaumur, qui donne aussi une couleur de pourpre. La robe ou coquille de la pourpre, selon M. d'Argenville, est assez semblable au murex ; on l'en distingue cependant en ce qu'elle n'a pas la bouche si grande ni si alongée, ni si garnie de dents & d'ailes ; son corps & sa tête ne sont point si élevés, ils sont garnis de feuilletts découpés & frisés comme la chicorée, & quelquefois de fines & longues pointes ou de tubercules, avec une queue plus ou moins longue ou plus ou moins large, creusée en tuyau, & souvent recourbée : en général, quand on considère cette coquille, on trouve qu'elle est découpée, depuis le sommet jusqu'à la base, de tubercules, de stries, de boutons & de pointes, avec une bouche mince, unie & presque ronde ; quelques-unes ont cependant, dit cet Auteur, leur base en une longue queue. On trouve des exemples de ces caractères dans les coquilles suivantes, & qui sont très-connues des Amateurs, savoir la *brulée*, la *chauffe-trape*, ou le *cheval de frise*, la *chicorée*, la *bécasse épineuse*, & *non épineuse*, la *masse d'Hercule* & la *patte de crapaud*. M. Adanson dit que l'animal qui habite cette famille de coquilles, est du genre des limaçons ; & pour éviter de tomber dans l'erreur, ou pour en rendre les rapports plus faciles, ils les a divisées en sept sections, tirées de la forme du canal supérieur de leur ouverture, comme étant, dit-il, la seule partie qui soit constante ; elle est cependant sujette à quelques légères variétés dans ses différents âges ; voyez l'Ouvrage, avec figures de cet Auteur, ainsi que celui de M. d'Argenville.

On trouve dans le *Journal Etranger*, Juin 1754, pag. 24 & suiv. la traduction d'une Dissertation sur la pourpre des Anciens, tirée du magasin de Décembre 1753, par M. *Templemann*: dans la description que l'on donne des coquilles qui produisent la liqueur pourprée, l'on a joint la maniere de la retirer: c'est en partie ce que nous avons rapporté aux articles BUCCIN, MUREX. L'analogie vivante des coquilles des pourpres, paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des buccins & des murex; il porte à l'extrémité de la tête une trompe, à l'aide de laquelle il pompe l'eau de la mer & fouille le limon. Cette trompe armée de dents, dans l'espece de la pourpre, lui sert aussi de villebrequin pour tarauder & percer les coquillages, & se nourrir de la chair de leur animal. Les trous si régulièrement faits & qu'on apperçoit sur différentes coquilles, sont l'ouvrage des pourpres: on prétend que les murex en font aussi, ainsi que certaines scolopendres de mer. Les buccins n'ayant point de trompe armée de dents, ne peuvent point tarauder les coquillages. L'opercule de la coquille de la pourpre tient à la plaque charnue sur laquelle il rampe, de maniere qu'il ouvre & ferme sa porte quand il le veut. C'est dans un petit vaisseau à côté du collier de l'animal, qu'est le réservoir de cette liqueur si précieuse pour la teinture. Chaque animal n'en fournit guere qu'une goutte; il faut la réunir & la retirer avec célérité, autrement l'animal la rejette ou la consomme intérieurement. Cette liqueur passe nécessairement par diverses couleurs: d'abord elle paroît blanche, ensuite verte, puis d'une belle couleur purpurine.

Mais voici ce que dit un Savant de nos jours concernant la pourpre que fournit le *buccin du Poitou*. M. *Duhamel* a fait plusieurs expériences sur ce coquillage: le suc qui s'y trouve est blanc quand il est bien sain & bien conditionné; mais dès qu'il est exposé au soleil, il devient successivement en moins de cinq minutes, vert pâle & jaunâtre, vert d'émeraude, vert plus foncé, bleuâtre, rouge, pourpre vif & très-foncé: quand le suc est vert dans l'animal (ce que M. *Duhamel* attribue à une maladie), il devient aussi-tôt d'un beau rouge au soleil; sa coquille même, qui en ce cas-là est quelquefois verte, rougit aussi. Un linge frotté de ce suc, & dont une partie seulement est exposée au soleil, ne rougit que dans cette partie, & ce qui ne devient pas pourpré ou rouge, reste vert. M. *Duhamel* (*Mém. de l'Acad. des Scienc.* 1736, pag. 6.) dit que cette pourpre auroit, par sa grande viscosité,

un grand avantage dans la teinture : elle a résisté aux grands débouillis par lesquels il l'a fait passer.

Nous ajouterons ici , d'après M. *Templemann* ; 1°. que la maniere d'écraser le buccin pourpre pour en retirer sa liqueur colorante est défectueuse , en ce que plus il se trouve de chair & d'excrémens de l'animal même , & moins la couleur en est belle ; 2°. qu'on se sert d'un chauderon d'étain pour chauffer & évaporer l'eau dans laquelle on a étendu , & comme dissous l'animal écrasé ; 3°. qu'on y met du sel marin , non , dit-il , pour aviver la couleur , mais pour la préserver de corruption ; 4°. qu'Aristote & Pline n'ont point connu les changemens de couleur qui arrivent à la liqueur pourprée , comme nous l'avons rapporté plus haut , parce qu'ils la faisoient passer tout d'un coup à la couleur rouge , en la délayant dans une grande quantité d'eau. *Voyez maintenant les articles BUCCIN & MUREX.*

POURSILLE. Nom que l'on donne en Amérique à la seconde espece de marfouin. *Voyez au mot BALEINE l'article MARSOUIN.*

POURVOYEUR ou **GUIDE DU LION.** *Voyez CARACAL.*

POUSSE ou **MOUPHETTE.** *Voyez son article au mot EXHALAISONS SOUTERRAINES.*

POUSSEPIEDS ou **POUCE-PIEDS** , *pollici-pedes* , c'est un genre de coquillage multivalve , presque triangulaire , composé d'un grand nombre de battans ou de pieces , dont deux sont ovales & convexes , deux en losanges , & une en forme de bec , toutes les autres sont petites. Il y a des poussepieds dans les Indes , composées de huit grandes valves , les petites sont recourbées en façon de panache ; leur pédicule est long. La base des plus grands est contournée , tous sont attachés à un pédicule court , membraneux , qui est extérieurement d'un gris de fouris , ou noirâtre étant desséché , & ressemble assez à la peau de chagrin : il est rempli d'une chair blanche ; mais étant cuite , elle devient rouge , & est plus délicate à manger que la chair des écrevisses.

Cette chair , disons l'animal qui est contenu dans cette coquille , est presque le même que celui des vraies conques anatifères , excepté la longueur & la grandeur de ses bras ou panaches , qui ont d'ailleurs la même figure.

Les poussepieds naissent presque toujours en nombre , vivent en société , formant des groupes en masse ou en bouquet , qui s'attachent par paquets aux rochers sous l'eau : ils ne se découvrent qu'en

basse marée : cette réunion de pouffepieds forme comme un arbre, dont les différens pédicules sont moins les branches que les racines : le sommet est chargé d'une multitude de petits battans triangulaires , qui ont chacun leur houpe : c'est particulièrement sur les côtes de Bretagne & de Basse Normandie qu'on rencontre les pouffepieds. M. *Guettard* dit que le pouffepied semble lier la classe des coquilles avec celle des polypiers , parce qu'il y en a qui sortent du corps les uns des autres à la maniere des polypiers.

POUSSIÈRE, *pulver*, se dit des particules plus ou moins fines , que la nature ou l'art ont détachées de grosses masses solides. De la ténuité de la poussière naissent ces expressions , *corpuscule*, *particule*, *atome*, (*minima naturalia*). La matiere subtile qui s'exhale d'un corps odorant est une poussière invisible. La poussière des étamines des plantes est une farine palpable , c'est la partie vivifiante des végétaux. *Voyez à l'article PLANTE.*

POUTING-POUT. *Voyez à l'article MORUE.*

POYOU , c'est la *mouche à feu*. *Voyez ce mot.*

POZZOLANE , *pozzolana aut pulvis puteolanus*. On donne ce nom à une espece de sable qui se trouve dans le territoire de Pouzzol, ville d'Italie , près de Naples : on en trouve aussi à la Guadeloupe , à la Martinique , à l'Isle de France & même en Auvergne. On doit regarder la pozzolane comme un mélange de parties sableuses , terreuses & ferrugineuses , endurcies , liées & accrochées ensemble , jusqu'à la grosseur d'un pois , & desséchées par des feux souterrains. Cette espece de sable est d'un rouge brun & d'une forme croûteuse ou graveleuse. On s'en sert avec succès pour cimenter les pierres des môles & des édifices qu'on construit dans les lieux maritimes , & même dans la mer : on y joint parties égales de sable & quatre à cinq parties de chaux ; on étend le mélange dans une grande quantité d'eau , & on l'emploie aussitôt ; car la pozzolane a la propriété de se durcir aussi promptement que la pierre à plâtre calcinée & fusée. M. *Hill* croit que c'est cette substance que les Anciens nommoient *gypsum tymphaicum*.

PRAIRIE , c'est une grande étendue de terre basse , humide , herbeuse & cultivée en *pré*. On distingue les prairies en naturelles & en artificielles. Les prairies naturelles ou sédentaires sont les terrains où différentes especes d'herbes croissent naturellement. On les fauche ; &

étant fanées, elles donnent le foin pour la nourriture des animaux. Voyez FOIN.

Les prairies artificielles ou ambulantes sont celles qu'on a semées, & qui sont formées d'une seule espèce de plantes. Ces prairies artificielles sont regardées par tous les meilleurs Agriculteurs, comme un agent essentiel & même unique pour l'amélioration de notre agriculture : la raison en est que le même espace de terrain cultivé de cette manière, fournit beaucoup plus de nourriture pour les bestiaux, & met en état d'en élever davantage ; plus on a de bestiaux, plus on fait d'engrais, & les bons engrais sont toute la base de l'agriculture. Le même espace de terre bien préparé & bien fumé, donne une plus grande récolte de grains & de meilleure qualité, qu'une étendue beaucoup plus grande, qui n'est point nourrie d'engrais ; plus on a de prairies artificielles, plus on peut élever de bestiaux, & tout se vivifie en raison de leur augmentation, comme tout dépérit en proportion de la diminution du bétail. On fait des prairies artificielles avec le *grand trefle à fleurs rouges*, la *luzerne*, le *sainfoin* : on peut en faire avec le faux seigle, mais qui sont inférieurs à celles qu'on peut faire avec le *ray-grass* ; ajoutez à ces plantes le *timothy-grass*, le *bird-grass*, la *pimpernelle* & la *fulla*. On peut voir à chacun de ces mots, la culture de ces diverses espèces de végétaux. Ce sont-là les plantes vivaces les plus connues jusqu'à présent, par le grand produit qu'elles donnent lorsqu'on les cultive seules & sans mélange ; ç'a été en les séparant des autres plantes, qu'on s'est aperçu qu'elles perdoient à être confondues ; en les cultivant, elles sont devenues méconnoissables, par l'abondance avec laquelle elles ont crû ; & étant coupées avant la maturité de leurs graines, elles ont soutenu deux & trois coupes par année.

Ces observations ont fait penser à la Société d'Agriculture de Bretagne, qu'il pourroit peut-être y avoir dans les prairies plusieurs autres végétaux, qui, séparés & cultivés ainsi dans des terres préparées, donneroient les plus belles prairies : en observant les terrains dans lesquels les diverses plantes croissent naturellement, on pourroit multiplier les moyens de tirer parti de la diversité des terrains, puisqu'on pourroit choisir, sur un plus grand nombre de végétaux, ceux qui peuvent le mieux s'assortir à la nature & à l'exposition de chaque terrain

en particulier ; d'autant mieux que les Agriculteurs voient avec regret que les végétaux, déjà connus pour former des prairies artificielles, ne réussissent point semés dans certaines especes de terres. Il faut donc chercher pour chaque sol en particulier la plante qui y doit réussir. La nature révèle presque toujours son secret, lorsqu'elle est interrogée persévéramment & avec intelligence.

La Société de Bretagne nous présente un tableau bien ingénieux de la maniere dont il faut s'y prendre pour parvenir à extraire d'une prairie les plantes qui pourroient être cultivées avec succès pour former des prairies artificielles, appropriées aux différens sols ; elle le présente comme un essai, dans l'espérance que son exemple aura des imitateurs, & que par-là les prairies naturelles, mieux connues, seront plus aisément & généralement appréciées.

Le tableau des prairies des environs de Rennes, est divisé en sept colonnes. La premiere est destinée à marquer le nombre des différentes especes de plantes qui y croissent. La seconde contient les phrases botaniques, & autant qu'on a pu, les noms vulgaires de ces plantes, qui varient beaucoup dans les diverses Provinces. Les trois suivantes marquent, 1°. si ces plantes se trouvent ou ne se trouvent pas dans les prairies moyennes, hautes ou basses ; 2°. le degré de hauteur auquel elles parviennent le plus communément dans chacune de ces trois expositions. La sixieme marque à-peu-près à quel point les plantes sont rares ou communes dans chaque espece de prairies. La septieme colonne porte les qualifications qu'on peut donner à ces plantes, comme de *bonnes, inutiles, utiles, mauvaises & très-bonnes.*

On voit d'un seul point de vue dans ce tableau, toutes les plantes qui croissent dans la prairie ; on observe dans cette division de *prairies moyennes, hautes & basses*, qu'il y a des plantes qui se trouvent dans les unes, & presque jamais dans les autres ; indication que donne la Nature, que pour avoir de bonnes prairies, il seroit essentiel de placer les plantes dans la position qu'elle leur rend favorable ou plutôt nécessaire. On a mesuré celles qui croissent dans ces trois classes de prairies, & on en a trouvé qui étoient persévéramment plus hautes dans une de ces classes que dans les autres. Nouveau témoignage fourni par la Nature, que chaque plante doit être mise à sa vraie place, & qu'on perd sur le volume, & peut-être sur la quantité des fourrages, en laissant

subsister ce mélange fortuit des végétaux qui composent nos prés ordinaires.

On observe, par ce tableau, que de quarante-deux espèces de plantes, qui forment les prairies des environs de Rennes, il y en a qui parviennent à trois pieds de hauteur, qu'on n'en compte que dix-sept qui fournissent de bonne nourriture au bétail; qu'il y en a vingt-cinq qui sont inutiles ou dangereuses; inutiles, parce qu'elles sont si petites, que la faux passe par-dessus, ou parce qu'elles sont si ligneuses, que le bétail les rejette; dangereuses, telles que les *renoncules*, l'*ænanthe aquatique*. Si chaque espèce croissoit en nombre égal, il s'en suivroit qu'on perd trois cinquièmes de fourrages à ne pas cultiver dans chaque classe de prairies les seules plantes utiles, & en particulier celles qui conviennent à leur position. De plus, ces mauvaises plantes ôtent la nourriture aux bonnes.

Cette séparation des mauvaises plantes seroit d'autant plus avantageuse, que les animaux feroient beaucoup moins de perte du fourrage; car un fait qu'il est aisé à tout le monde de vérifier, est que les animaux qui mangent au ratelier, & qui attirent avec le bon foin un seul brin d'une plante dont le goût leur déplaît, abandonnent le foin avec la mauvaise plante, en sorte qu'il ne sert que de litière.

Le seul moyen de retirer des fourrages abondans de toutes les prairies à la fois pendant les années de température moyenne, c'est d'assortir la nature des plantes à la qualité des terrains. Les Cultivateurs instruits placent toujours le sainfoin dans un sol sec, & le grand trèfle dans des lieux un peu humides. Il n'y a peut-être pas une seule plante des prairies qui ne demande la même attention.

Un autre avantage bien important de ces diverses espèces de prairies, c'est qu'on pourroit observer quels sont les fourrages qui peuvent procurer aux vaches le meilleur lait & le plus propre à donner d'excellent beurre; car en divisant ainsi les plantes, on a observé, par exemple, que le trèfle fournit aux vaches une plus grande quantité de lait que les fourrages ordinaires; mais aussi le beurre qu'on en retire est assez ordinairement inférieur à celui des vaches nourries de fourrages communs: on en trouveroit peut-être qui leur fourniroient un meilleur lait, ou si l'excellence du beurre dépend de la réunion des sucs, qui, pris séparément, contribueroient peut-être à l'altérer: la

seule expérience apprendra la vérité de ces faits. C'est en recueillant des graines de ces bonnes especes de plantes des prairies & en les semant à part , qu'on apprendra toutes ces vérités si importantes.

Peut-être ces expériences conduiroient-elles à découvrir des plantes qui, cultivées sans mélange, donneroient des fourrages verts depuis le mois d'Octobre jusqu'à la fin d'Avril, temps où s'épuisent & renaissent les prairies artificielles connues : ce seroit une découverte très-importante pour l'agriculture en général, car les bestiaux, qui sont un objet considérable dans plusieurs provinces, donneroient encore de plus grands produits, étant toujours nourris avec des fourrages verts. On a déjà une de ces especes de fourrages dans l'*ajonc* ou *genêt épineux*, qui fournit au bétail une nourriture très-saine, & dont on ne peut faire usage que pendant l'hiver.

Quoiqu'un très-grand nombre de personnes conviennent de la supériorité des prairies artificielles, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent se résoudre à leur sacrifier les *pâtures*, c'est-à-dire, ces terrains qui sont en jachères. Pour démontrer la supériorité de ces prairies sur les pâtures, la Société d'Agriculture présente un tableau, comme le précédent, des pâtures hautes & basses, où l'on voit d'un coup d'œil que dans les pâtures hautes, sur trente-huit plantes, il ne s'en trouve que huit d'utiles pour la nourriture des bestiaux, & que les autres sont inutiles ou ingereuses; & dans les pâtures basses, on n'en voit que quatre d'utiles, sur vingt-neuf dont elles sont composées.

Maintenant il convient d'observer que pour réussir dans la culture des prairies artificielles, il faut suivre exactement tous les procédés proposés par la Société d'Agriculture de Rennes, & que cette culture, pour n'être pas trop dispendieuse, ne peut convenir que dans les endroits où la Nature n'a pas formé de prairies naturelles. Celles ci, composées du mélange fortuit de toutes sortes de végétaux, ne demandent ni soins ni frais pour l'établir; elles sont très-avantageuses, sur-tout quand on peut les égayer avec de l'eau vive qu'on y fait couler par des rigoles; elles rendent un foin abondant, quoique moins favorable, & elles n'ont besoin ni d'engrais, ni de culture pour rendre pendant des siècles entiers la même quantité de fourrages.

Une prairie artificielle ne subsiste que dix à douze ans au plus, le trefle ne dure que trois ans, la luzerne ne subsiste que six ou huit ans; d'ailleurs le grand produit de toute espece de prairie artificielle diminue

dès la quatrième ou cinquième année. Il est très-difficile de sécher & de ramasser le foin de la plupart des prairies artificielles dans leur vrai point ; s'il est trop sec, il perd la plus grande partie de ses feuilles, s'il lui reste encore quelque humidité, il se moisit & se corrompt au tas : d'ailleurs, dit M. *Bourgeois*, s'il reçoit quelques jours la pluie sur le pré, il devient noir & mauvais & perd presque toutes ses feuilles en se séchant, & il ne reste que les tiges que les bestiaux rebutent. Le foin des plantes qui ont des tiges tubuleuses, comme les *fénasses*, le *rye-grafs*, le *ray-grafs*, &c. est, dit encore M. *Bourgeois*, beaucoup plus facile à sécher que celui des autres espèces d'herbes à grosses feuilles, comme le trèfle, la luzerne, le sainfoin ; mais ce foin ne nourrit pas beaucoup, il est assez maigre, & ne procure pas une abondance de lait : on verra à l'article du *ray-grafs*, que cette espèce de foin a encore d'autres inconvénients qui le rendent inférieur à celui d'une prairie naturelle.

Conséquemment à cet exposé, un bon Econome ne devrait établir des prairies artificielles que dans les terrains qui ne produisent que peu ou point de foin, ou dans des terres labourables qu'on convertit en prés, afin d'avoir plus de foin & d'engrais, pour mettre en valeur une ferme ou un domaine où il n'y a pas une quantité suffisante de prairies naturelles.

PRASE, *prafius*. Pierre qu'on estime être la matrice de l'émeraude ; aussi la nomme-t-on *racine d'émeraude* ou *smaragdo-prafe* ; elle est peu resplendissante & de couleur de porreau, mêlé de jaune. *Lémery* dit qu'elle est propre pour fortifier le cœur, comme l'émeraude : voyez ce que c'est que le *prafe*, & ce que l'on dit des vertus de ces fortes de pierres à l'article ÉMERAUDE. On trouve le *prafe* dans les deux Indes, mais sur-tout en Bohême, dans le Bourbonnois & en Auvergne ; au reste, cette pierre est très-peu estimée des Lapidaires. Il y a aussi les pierres appelées *faux-prases* : voyez *Pseudo-prases*, à l'article AGATE.

PRÉ. Voyez PRAIRIE.

PRÉCIPICE. Gouffre vide, escarpé de toutes parts, d'où il est presque impossible de se retirer quand on y est. Le précipice a souvent des bords glissants & dangereux pour ceux qui marchent sans précaution, & inaccessibles pour ceux qui sont dedans ; la chute y est rude. Voyez les articles GOUFFRE & ABISME.

PRÊLE

PRÊLE, ou **QUEUE DE CHEVAL**, ou **ASPRELE**, *equisetum*. Genre de plante dont M. de Tournefort compte huit especes, entre lesquelles se distingue la grande prêle, nommée *equisetum palustre longioribus setis*. Cette plante, qui croît dans les lieux marécageux, est remarquable par sa forme; elle est composée de tuyaux striés, creux & emboîtés les uns dans les autres: on remarque à l'endroit de leur articulation des filets longs, striés, disposés en rayons circulaires; dans cet état, elle représente assez bien une queue de cheval: ses tiges sont terminées par une tête en maniere de chaton, renflée vers le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines chargées chacune d'un sommet en champignon. On prétend que les semences naissent sur des pieds qui ne portent point d'étamines, & que ce sont des grains noirs & rudes. Cette plante est, dit-on, un excellent astringent; ses feuilles pilées & appliquées sur les plaies les consolident, même lorsque les nerfs sont blessés. La prêle fait beaucoup de mal aux bêtes à cornes; elle leur donne des flux de ventre qui les épuisent, dit M. Haller, & leur font tomber les dents; mais au contraire, elle fait un très-bon foin lorsqu'elle est sèche pour les chevaux qu'elle engraisse, & qui l'aiment beaucoup, dit M. Bourgeois, étant verte. On présume que c'est son astringence étant verte, qui fait qu'elle amaigrit ou empêche d'engraïsser les bœufs & autres bestiaux qui en mangent. En Toscane, au défaut de meilleur aliment, quelques personnes mangent les sommités de la prêle, comme les asperges: on les appelle *paltrufalo*. On boit l'infusion de cette plante pour le pissement de sang qui n'a pas pour cause une pléthore, un engorgement dans les vaisseaux sanguins, une suppression de menstrues ou d'hémorroïdes, ni une érosion de la vessie par la pierre.

Les cannelures des tiges de la grande especes de prêle sont si rudes, qu'on s'en sert pour polir le bois & même le fer: pour cet effet on met dans les cavités de la tige des fils de fer qui soutiennent l'écorce & l'appliquent fortement contre les pieces d'ouvrages à polir, sans qu'elle se brise: il y a des Doreurs qui s'en servent aussi pour adoucir le blanc qui sert de couche à l'or.

Les globules de la poussiere fécondante de la prêle sont comme verdâtres, assez gros & ornés de quatre filets inégaux, qui partent d'un même point central, & qui sont terminés chacun par une petite tête. Ces filets, dit M. Adanson, sont couchés sur la surface des

globules, & ne se développent pas d'abord ; mais lorsqu'on les expose à l'humidité, & ensuite à la chaleur ou à la sécheresse, alors ils se développent par une force élastique, les font sauter & restent divergens de manière qu'ils représentent les pattes d'une araignée, dont le globule forme le corps qui se trouve au centre de leur réunion. Le même Botaniste dit qu'il ne connoît pas encore le fruit ou les graines de *l'equisetum*, ni les fleurs femelles. Consultez *Familles des Plantes*, Vol. 2. pag. 477.

M. *Haller* dit que cette découverte appartient à M. *Stæhelin* de Bâle, Eleve de M. *Vaillant*, & Botaniste très-éclairé. Nous en avons vu nous-mêmes, dit M. *Haller*, les particules saillantes à peu-près sur quatre jambes recourbées qui se démenent par de petits sauts alternatifs. Il y a une espèce de petite prêle qui se plaît dans les lieux aquatiques, on l'appelle *prêle d'eau* ou *peffè-d'eau*, *hippuris aquatica*, LINN. elle ne convient qu'aux chevres ; les chevaux, les vaches & les porcs la rejettent. Voyez à l'article CONFERVA.

On prétend qu'on a trouvé quelquefois dans le sein de la terre de la prêle fossile ; peut-être n'est-ce que le corps connu sous le nom *hippurite* : voyez ce mot.

PRENEUR DE MOUCHES. En Europe on donne ce nom à l'oiseau appelé *bouvier*. *Catesby* dit qu'à la Caroline on appelle aussi de ce nom cinq petites espèces d'oiseaux de différentes couleurs ; l'un est huppé & est verdâtre, l'autre a les yeux & les pieds rouges, &c. Voyez GOBEUR DE MOUCHES.

PRÉPUCE DE MER : voyez à l'article PENNACHE DE MER. On donne aussi le nom de *prépuce* à une coquille de la famille de *tonnes*.

PRESQU'ILE ou PENINSULE, *peninsula*, est une langue de terre environnée d'eau de tous côtés, excepté par une gorge étroite par laquelle elle tient à la terre ferme d'un continent. Cette gorge ou passage étroit par où un pays communique avec un autre par terre, s'appelle *isthme*. Il y a en général cinq grandes presqu'îles ; savoir, l'Europe, l'Asie, l'Afrique & les deux Amériques, & ces cinq grandes en forment des moyennes & des petites : en Europe est l'Italie, l'Espagne, le Jutland, l'isthme de Corinthe qui joint la Morée à la Turquie ; en Asie est l'Arabie, Malacca, la Corée & Kamtschatka ; en Afrique est celle d'Ajam ; en Amérique est le Labrador, la Californie, l'Acadie, la Floride & le Jutacan.

PRESTER. Nom donné par quelques-uns à un météore, consistant dans une exhalaison qui sort d'une nue avec tant de violence, qu'elle s'enflamme par le choc, brûle vivement ou renverse tout ce qui s'oppose ou s'offre sur son passage. *Voyez* MÉTÉORE.

PRÉSURE ANIMALE : *voyez à l'article LAIT.* Quelques-uns appellent *présure végétale ordinaire* les étamines de chardon d'Espagne ou chardonnet, le *gallium*, le *marum*, & toutes les plantes qui contiennent un acide nud, développé, ou un esprit recteur acide, parce qu'elles ont la propriété de cailler le lait & de produire l'effet de la *présure animale*.

PRIAPES DE MER, *pince*. Ce sont des especes de zoophytes, d'une forme cylindrique, qui errent au fond de la mer, & qui n'ont souvent dans leurs boyaux qu'une substance glaireuse, sableuse très-fine, dont ils paroissent se nourrir : ils sont toujours attachés aux rochers. *Voyez* MEMBRE MARIN.

PRIAPOLITES, *priapolithes*. On donne ce nom à des pierres qui ont une forte de ressemblance avec le membre viril. Leur forme est un cylindre de douze à quinze lignes de diametre plus ou moins, de cinq à six pouces de longueur, & arrondi par les extrémités, composé de plusieurs couches paralleles & tenaces. L'axe de ce cylindre est toujours rempli d'une cristallisation spatheuse qui imite assez celle des cristaux qu'on voit dans la plupart des cailloux creux. On trouve beaucoup de ces pierres figurées en Roussillon, en Catalogne & près de Castres en Languedoc. Les priapolites ne sont communément que des especes de *stalaclites* & quelquefois des *pyrites* : *voyez* ces mots.

PRIME DES PIERRERIES. Les Joailliers & les Lapidaires donnent ce nom à des pierres ou quartzes ou de spath fusible, sur lesquelles sont portés des cristaux de roche diversément colorés & communément plus colorés, plus purs, plus durs, plus pesans que la pierre qui leur sert de matrice, ou de laquelle ils sont produits. La prime n'est point une pierre précieuse, elle n'en a point les qualités que nous venons de désigner ci-dessus. La prime d'améthyste n'est qu'un quartz cristallisé & d'un violet rarement vif ; les primes de spath fusible ne sont guere en cristaux d'une figure déterminée, telle est la prime d'émeraude, qui est d'un vert terne, impur, demi-transparente : *voyez* PRASE. Il y a des primes d'améthyste-onyx, & d'autres qui sont blanches. *Voyez les mots* FLUORS & SPATH FUSIBLE.

PRIMEROLE ou **PRIMEVERE**, *primula veris*. Cette plante que l'on nomme aussi *fleur de coucou*, *herbe à la paralysie*, & *braies de cocu*, croît presque par-tout dans les champs, dans les prés, dans les bois & près des ruisseaux, où elle fleurit dès le premier printems, *primula veris*: sa racine est assez grosse, écailleuse, rougeâtre, d'un goût astringent, d'une odeur agréable, aromatique, garnie de longues fibres blanches; elle pousse en Mars des feuilles oblongues, larges, ridées, couchées par terre, & chargées d'un duvet fort léger: il s'éleve d'entre ces feuilles une ou plusieurs tiges à la hauteur de quatre pouces, rondes, un peu velues, sans feuilles, portant en leurs sommets des bouquets de fleurs simples, mais belles, jaunes (celles de la primevere des jardins sont rougeâtres), odorantes, formées en tuyaux évasés en leur partie supérieure, disposées comme en ombelles au nombre de sept, de douze, quelquefois de vingt-quatre & même plus: à ces fleurs succèdent des coques ovales qui renferment de petites semences rondes & noires.

Toute cette plante est d'un goût âcre & amer, & donne, selon *Ray*, autant de variétés que l'espece à fleur blanche; ses feuilles sont d'usage en médecine, & principalement ses fleurs. On tient dans les boutiques une eau distillée & une conserve de fleurs de primevere, qui s'emploie avec succès dans l'apoplexie & dans la paralysie: on prescrit aussi les fleurs en infusion théiforme. On a remarqué que cette plante, surtout sa racine, avoit quelque chose de somnifere, en ce qu'elle calme les vapeurs & qu'elle dissipe la migraine & les vertiges des filles mal-réglées: le suc des fleurs nettoie le visage & emporte les taches de la peau si l'on s'en fert en liment. *M. de Tournefort* cite quarante especes de *primivere*: on en distingue de simples, de doubles, de sauvages, de cultivées, de blanches, de violettes, de rouges. Celle que nous venons de décrire est la plus usitée en médecine; il la désigne ainsi, *primula veris odorata, flore luteo, simplici*.

PRINCE. Nom que les Naturalistes donnent au plus petit des papillons qui portent des points d'argent sur les ailes: communément on en compte neuf. C'est celui que *M. Geoffroy* appelle le *collier argenté*. On donne le nom de *princesse* au papillon qui a trente-sept taches nacrées sous les grandes ailes; c'est le *petit nacré* de *M. Geoffroy*; l'un & l'autre ont les ailes arrondies, un peu dentelées, de couleur fauve, tachetées de noir.

PRINCE DES SERPENS. Voyez **ASMODÉE**.

PRINCESSE ou **POISSON-PRINCESSE**. Les Hollandois appellent ainsi un poisson faxatile qui se trouve proche d'Hilas, ville peu distante d'Amboine : ils en distinguent trois especes : la premiere a la tête longue , & le corps cannelé ; son corps est orné de quatre lignes longitudinales, & son dos de quelques aiguillons : la seconde est rougeâtre, & tachetée de bleu : la troisieme a un bec d'oiseau ; il est de couleur violette , & l'on voit sur sa queue une tache jaune.

PRIONE, *prionus*. Grand insecte coléoptere fort rare, à antennes en scie, qui semblent comme implantées au milieu de l'œil de l'animal. Tout son corps est d'un noir-brun luisant ; ses mâchoires sont fortes.

PROBOSCIDÉ, se dit de la trompe de l'éléphant. Voyez ce mot.

PROCESSIONNAIRES ou **ÉVOLUTIONNAIRES**. Nom que M. de Réaumur donne à des chenilles qui, passant d'un lieu à un autre, ont un chef à leur tête. Voyez le mot **CHENILLES-PROCESSIONNAIRES**.

PROCIGALE, *tegionia*. On donne ce nom à des especes de mouches vieilleses, dont la structure de la trompe est des plus singulieres ; tel est le *porte-lanterne*. Voyez ce mot à la suite de l'article **ACUDIA**.

Les petites cigales de ce pays-ci ont été appellées *procigales* ; elles n'ont que deux petits yeux lisses, tandis que la grande cigale de Provence en a trois.

L'insecte chinois connu sous le nom de *lucifer* est aussi une procigale. On trouve aux environs de Paris quelques especes de procigales qui ne souffrent pas beaucoup dans leur métamorphose, la nymphe marche, court, saute & mange comme après le développement de ses ailes. Leur beauté, leur singularité, nous font regretter qu'elles ne soient pas plus grandes. Celles qu'on nomme *le grand diable*, *le petit diable*, *le demi-diable* sont des plus remarquables : les pays étrangers nous en fournissent d'une figure bien plus extraordinaire, tel que le *porte-lanterne*. Voyez **ACUDIA** : voyez aussi **SAUTERELLE** **PUCE** & **ÉCUME PRINTANIÈRE**.

PRODUCTION. En Histoire Naturelle, se dit de l'existence d'une plante, d'un animal, d'une substance quelconque. La production des êtres est l'état opposé à leur destruction, quoique de la destruction naisse une nouvelle production, & ainsi de suite en passant toujours sous une infinité de formes successives ; la Nature ne produit des monstres que par la comparaison d'un être à un autre : tout naît également de ses lois, & la masse de chair informe, & l'être le mieux organisé.

PRODUCTIONS A POLYPIER. On donne ce nom aux litophytes, aux coraux, à la plupart des corallines, & à toutes les especes de madrépores. *Voyez ces différens mots.*

PRODUCTIONS DE VOLCAN, *producta ignivomorum*, sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui par l'action d'un feu souterrain, ont été ou calcinées comme les pierres de volcan proprement dites, ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuses comme les ponces, ou totalement vitrifiées comme le verre de volcan, ou la pierre obsidienne; en un mot toutes les especes de laves sont des résultats de volcan. *Voyez ces mots.*

PRO-GALLINSECTE. *Voyez à l'article GALLINSECTES.*

PROIE, se dit de la pâture des animaux ravissans & carnassiers: on cite le vautour parmi les oiseaux; le tigre parmi les quadrupedes; la loutre parmi les amphibies; le requin parmi les poissons; le fourmilion parmi les insectes; l'étoile de mer parmi les zoophytes; le boicini-gua parmi les serpens: mais l'homme est le plus vorace de tous les animaux.

PROMEROPS. Genre d'oiseaux nommé ainsi par *M. de Réaumur*; & dont on distingue plusieurs especes qui ont quelque rapport avec la huppe. *Voyez ce mot.* Ces oiseaux sont originaires des Indes & d'Amérique; on en voit au Mexique deux especes qui sont très-belles. La premiere de la grosseur d'une petite grive, a la tête, la gorge, la poitrine & tout le dessus du corps d'un gris obscur, changeant en vert de mer & en rouge pourpré. La seconde à-peu-près de la grandeur d'un étourneau, est jaune, à l'exception de la gorge, du cou & des ailes qui sont variés confusément de cendré & de noir. L'espece qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance est toute brune, n'est guere plus grosse qu'une alouette; celle des Barbades est de la taille d'un étourneau; sa tête, son cou & son bec sont de couleur d'or, & le jaune oranger domine dans son plumage; ces oiseaux se nourrissent de vermicelleux & de graines.

PROMONTOIRE, *promontorium.* Nom donné à une montagne accompagnée d'une pointe de terre qui avance dans la mer. *Voyez CAP.*

PROPOLIS. *Voyez au mot ABEILLE, T. I. page 7, l'article de la récolte de la propolis.*

PROSCARABÉE ou **CANTARELLE,** *meloe.* Insecte dont les antennes sont plus grosses vers le milieu & plus petites vers les deux extrémités. Ce

petit animal que l'on rencontre au printemps le long des chemins dans les bois, dans les prés humides, même dans les terres labourées & exposées au soleil, marche lourdement & ne peut voler n'ayant point d'ailes, mais seulement deux especes de fourreaux ou étuis chagrinés, qui ne couvrent que la moitié du corps. Son corps est assez mollassé, noirâtre, violet; & lorsqu'on le touche, il fait sortir de toutes ses articulations une liqueur grasse, d'une odeur qui n'est pas désagréable, ce qui l'a fait appeller par quelques-uns le *scarabée onctueux des Maréchaux*. Sa tête est grosse & pointillée, ainsi que le corselet qui est plus étroit & arrondi. Les mâles sont beaucoup plus petits que les femelles, celles-ci déposent leurs œufs en terre. Les deux premières pattes de ces insectes ont chacune cinq articles aux tarfes, & quatre seulement à la dernière. Le profscarabée se nourrit d'insectes, de feuilles de violettes & d'herbes délicates. On prétend que l'huile dans laquelle on a fait infuser ces insectes est un excellent topique pour les plaies, pour les piqûres de scorpion. On la fait entrer dans les emplâtres pour les charbons pestilentiels.

PROTÉE. C'est le polype d'eau douce. *Voyez POLYPE.*

PROYER ou PRUYER ou PRIER, *cynchramus*. Oiseau de passage, du genre du bruant : il est très-connu des Paysans, qui en prennent beaucoup au printemps dans les plaines voisines des montagnes & des forêts : il a le plumage de l'alouette, il est plus grand que le cochevis : son bec est gros, court & élevé par-dessus ; la partie inférieure est échancrée de chaque côté. Il n'y a aucun oiseau qui ait le bec fendu comme le proyer. Cet oiseau est pâle sous le ventre, & un peu tiqueté de brun ; il ne se perche guere sur les branches, communément il se tient contre terre ; il vit dans les prés, sur le bord des eaux : il aime l'orge & le millet : il fait son nid, il pond, couve & élève ses petits dans les champs semés d'avoine, d'orge ou dans les prés, &c. On le nomme *teriz* en quelques pays, parce que le jour il se met sur le haut d'un palis, & son chant semble prononcer *tirter*, *tiretiz*, ce qu'il répète souvent. Quand il vole, il ne retire pas ses jambes à lui comme les autres oiseaux, il les laisse pendantes & il agite fréquemment & irrégulièrement les ailes. On engraissoit autrefois cet oiseau à Rome avec du millet ; on l'appelloit *miliaris* : on le servoit dans les festins.

PRUNE. Fruit à noyau très-connu , qui vient sur le *prunier*. Voyez ce mot.

PRUNE DES ANSES , est le fruit d'un arbrisseau qui se trouve dans les anses au bord de la mer , connu aux Isles sous le nom d'*Icaque* : c'est le *guajeru* de *Marcgrave*. Voyez ICAQUE.

PRUNE-COTON , est encore une espece d'icaque : on l'appelle ainsi , parce que sa chair est aussi blanche que du coton. C'est un fruit un peu long , de couleur cramoisie foncée d'un côté , & claire de l'autre : quoique d'une saveur astringente , on le mange avec plaisir : *consultez Maison Rustique de Cayenne*.

PRUNELLIER , ou PRUNIER SAUVAGE ou ÉPINE NOIRE , *prunus sylvestris*. C'est un arbrisseau fort garni de branches épineuses , très-commun dans les haies , dans les bois & dans tous les lieux incultes. Il se multiplie plus qu'on ne veut ; il s'éleve à six ou huit pieds de hauteur ; son écorce est noire. Ses feuilles sont en forme de lance , dentelées , d'un goût astringent. Ses fleurs sont en rose , blanches , ameres , un peu odorantes , nombreuses & hâtives : il leur succede de petits fruits moins gros que les cerises ordinaires , verts avant leur maturité , d'un bleu foncé quand ils sont mûrs. Ces fruits sont fort tardifs & restent une partie de l'hiver sur l'arbrisseau. Les feuilles , l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbrisseau rafraîchissent & sont astringens , aussi en fait-on fréquemment usage dans les hémorragies & le flux de ventre. Mais ses fruits murs qu'on appelle *prunelles* , ont la propriété de lâcher le ventre ; au lieu qu'ils sont astringens quand ils sont verts. En Allemagne on prépare , avec les prunelles , des vins & de la biere , qui sont utiles dans les flux de ventre & les regles immodérées. On prétend que ces fruits sont encore une ressource immanquable pour rétablir le vin tourné. On fait sécher au four les prunes sauvages non mûres , & on les fait ensuite fermenter avec du moût ou de la biere.

On exprime encore le suc de ces prunelles , & on le fait cuire & épaissir , jusqu'à la consistance d'extrait solide ; on lui donne le nom d'*acacia d'Allemagne* , & on le substitue au vrai acacia ; cependant il est plus acide , & passe pour être plus rafraîchissant & plus astringent. On met ce suc épaissi dans des vessies ; lorsqu'on les rompt , on le trouve pesant , noir , brillant en dedans. Le suc exprimé après la maturité devient purgatif

purgatif & fert quelquefois à falsifier le *tamarin* : voyez ce mot. L'eau des fleurs de prunellier est de bonne odeur & estimée sudorifique , cordiale , pectorale & calmante. Les fleurs ont les mêmes vertus & sont un peu laxatives.

PRUNES DES INDES. Voyez MYROBOLANS , & le mot HOBUS qui s'y trouve.

PRUNES DE MONBAIN. Voyez ACAJA.

PRUNIER , *prunus*. On distingue en général deux sortes de pruniers , l'un cultivé & l'autre sauvage ; on nomme aussi ce dernier *prunellier* ou *acacia nostras* : voyez PRUNELLIER.

Il y a plusieurs especes de pruniers cultivés , qui donnent tous des prunes différentes pour la forme , la couleur , la faveur : nous ne parlerons ici que des especes les plus estimées.

Les fleurs des pruniers sont disposées en rose ; il leur succede des fruits succulens , qui different de goût , selon les especes. Ces fruits renferment un noyau qui contient une amande amere ; l'écorce du prunier est remplie de gerçures. Les feuilles de ces arbres sont simples , presque ovales , dentelées par les bords , relevées en - dessous de nervures , creusées de sillons en - dessus , & elles sont attachées alternativement sur les branches. Ses racines sont fortes & rameuses.

Le prunier est le plus commun des arbres fruitiers à noyau ; il est de moyenne grandeur , & se trouve dans les pays tempérés de l'Asie , de l'Europe & de l'Amérique septentrionale. On le multiplie par la greffe , par le noyau ou l'amande , & par des rejetons qui sortent des sauvageons. On peut greffer sur toutes sortes de pruniers , comme aussi sur le guignier , le pêcher & l'amandier : mais le meilleur plant pour toutes sortes de pruniers , ou même de pêchers , c'est celui qu'on leve aux pieds des pruniers de Damas noirs & de Saint-Julien ; ces arbres poussent quantité de rejetons , ils ont la sève plus douce , & durent davantage que les autres pruniers. On les greffe , soit en fente , soit en écusson.

On peut se procurer des rejets qui donnent de très-bons fruits , & qui n'ont pas besoin d'être greffés : il ne s'agit , par exemple , que de greffer un reine-claude sur un sauvageon , mais bien bas : lorsque la greffe est bien reprise , on la fait planter très avant en terre , il pousse des racines au bourlet de l'insertion de la greffe , & alors on a un prunier dont tous les rejets produiront de bonnes reine-claudes. Comme

il est quelquefois incommode d'avoir des arbres qui donnent beaucoup de rejets, nous avons greffé, dit M. *Duhamel*, des reine-claude sur des noyaux de pêcheurs; ces arbres, qui sont un peu délicats, nous ont donné de très-bons fruits.

Le prunier demande une terre plus sèche qu'humide, plus sablonneuse que forte; au reste cet arbre est de tout pays, il vient & pullule beaucoup: mais il est long-temps dans les terres fortes sans rapporter, & il y donne toujours trop de bois. La distance qui convient à ces arbres est celle de douze pieds. De tous les arbres à noyau, le prunier est celui qui supporte le plus aisément la taille. Nous avons dit que les prunes varient beaucoup pour le goût, la couleur & la forme. Nos Auteurs d'agriculture en font mention de plus de 250 variétés: nous ne citerons que celles qui passent pour les meilleures. Vous pouvez consulter les *Catalogues* des RR. PP. Chartreux de Paris, & de M. l'Abbé *Nolin*. Il y a quelques pruniers curieux par leur singularité & leur agrément.

Le prunier à fleurs doubles fait un bel effet dans les bosquets printaniers: son fruit est excellent, & ses feuilles sont très-grandes. Le prunier de Canada est d'un grand ornement dans les bosquets d'été, tant par la quantité prodigieuse de ses fleurs un peu rougeâtres en dehors, qui forment un joli bouquet, que par le panache de ses feuilles: le prunier de perdrigon dont le bois, la feuille & le fruit sont panachés: la prune sans noyau qui renferme une amande sans nulle coquille offeuse: le damas melonné d'Angleterre, dont les feuilles sont bordées de blanc.

La prune de damas noir, ou le gros damas violet de Tours, quitte le noyau; c'est une bonne prune qui charge beaucoup: on la mange crue, on en fait aussi des pruneaux; sa pulpe est laxative; elle est d'usage pour le diaprun dont elle fait la base. On en prépare & on en fait sécher beaucoup en Touraine sur des claies où l'on a, dit-on, l'industrie d'en réunir plusieurs sous une même enveloppe, afin de les rendre plus belles à la vue, plus moëlleuses & plus savoureuses au goût. Les pruneaux noirs communs des boutiques, appelés par les Pharmaciens *pruna damascena*, ou petit damas noir, ne s'emploient qu'à titre de médicament laxatif, ou pour relever le goût douxereux du gros damas violet.

La prune de monsieur est très-belle & grosse, d'un jaune violet; elle est excellente, sur-tout dans les climats chauds, comme dans nos

Provinces méridionales de France. La *prune de Sainte Catherine* est blanche , grosse ; elle quitte rarement le noyau ; elle est bonne à manger , & est très-estimée pour faire des pruneaux.

Le *damas gris* , ou la *prune abricotée* est blanche , grosse , ronde ; elle prend avec le temps un petit rouge , qui la fait ressembler à un petit abricot ; son goût est exquis & des plus relevés.

La *prune de brignoles* est petite , d'un rouge clair , d'une chair un peu ferme comme celle du coing ; elle est légèrement acide & vineuse , souhaitée ardemment des fébricitans qu'elle rafraîchit & humecte. On nous apporte ces fortes de prunes séchées au soleil , dans des boîtes à confitures ou dans des cabas , & mises comme en peloton , à la manière des raisins passés & des figues grasses. Elles tirent leur nom de Brignoles , ville méridionale de la Provence , d'où elles viennent.

La *reine-claude* est la meilleure de toutes les prunes ; sa peau est fine , verte , colorée d'un rouge brun , sa chair est succulente & sucrée ; elle est excellente aussi en ratafia. La *mirabelle* est particulièrement estimée en confitures : ce prunier charge beaucoup ; le fruit en est petit , jaunâtre , & sa chair tient un peu de celle de l'abricot.

La *prune royale* est une grosse prune ovale , d'un goût & d'un fumet excellent.

Le *perdrigon violet* est une prune d'une grosseur moyenne ; sa eau est fine , d'un rouge tirant sur le violet ; sa chair est ferme & extrêmement sucrée.

La prune connue sous le nom de *pruneau d'Allemagne* , parce qu'on en fait principalement usage en pruneaux ou séchée au four ; elle est cependant fort bonne verte & en tourte : c'est une grosse prune ovale , de couleur violette & sucrée : elle mûrit après les autres espèces.

Les autres variétés principales pour la bonté & la délicatesse de leur pulpe délicieuse , sont le *drap d'or* , la *norbette* , l'*impériale* , la *transparente* , la *virginale* , la *mignonne* , la *prune-datte* , la *prune à fleur d'or* , celle de *Bordeaux* ou de *Jérusalem* , l'*œil de bœuf* , la *prune de Rhodes* , celle d'*Isle-vert* , celle de *Catalogne* , celle de *Pologne* , celle de *Montmirel* ou *culot*. Toutes ces prunes sont humectantes , laxatives ,

émollientes & saines; mais les prunes sauvages sont astringentes, ainsi qu'on peut le voir au mot PRUNELIER.

On fait avec les pruneaux des prunes aigres, un sirop rafraîchissant qui calme la bile & arrête les diarrhées; la décoction faite avec des prunes douces, est légèrement purgative. Il découle des pruniers une gomme blanche, luisante, transparente, que les Marchands mêloient autrefois avec la gomme Arabique; mais que l'on vend aujourd'hui aux Chapeliers sous le nom de *gomme de pays*.

Le bois de prunier est assez dur & marqué de belles veines rouges, ce qui lui a fait donner le nom de *bois satiné d'Europe*; mais sa couleur passe en peu de temps, & il brunit à moins qu'on ne le couvre d'un vernis. Ce bois pourroit être utile aux Tabletiers & aux Ébénistes.

PRUNIER JAUNE - D'ŒUF. *Voyez l'article JAUNE - D'ŒUF.*

PRUNIER DE MONBIN DE CAYENNE. *Voyez MONBIN.*

On nomme celui du Ceylan *Acaja*. *Voyez ce mot.*

PSAMATOTE. Vermiculaire dont l'animal a le corps conique, tronqué à son extrémité inférieure, ou finissant en un filet long, hérissé de tubercules sur plusieurs rangs, qui portent des espèces de poils roides & souvent crochus. *Mémoires de M. Guettard, page 69, Volume III.*

PSI. Les Naturalistes donnent ce nom à un phalène ou papillon nocturne, qui provient de la *chenille admirable*, selon *Goëdard*. Ce papillon se trouve sur l'abricot, le pommier & le chêne. On distingue le mâle de sa femelle, en ce qu'il a sur les ailes supérieures la lettre Y fort bien marquée: la femelle, au lieu de l'Y, a la lettre O marquée sur les mêmes ailes.

PSORALEA. Plante dont il est mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1744, psoralea pentaphylla, radice crassa, Hispanis contrayerva nova*. Sa racine est vivace, charnue, semblable à un petit navet fibreux, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans & d'une odeur légèrement aromatique, mais d'un goût piquant, semblable à celui de l'ancien *contra-yerva*. De ses racines naissent des tiges herbacées, longues d'un demi-pied, velues, arrondies & garnies de quelques feuilles ovoïdes, cotonneuses & plissées. Sa fleur est d'un bleu pourpre, légumineuse, en épi, & formée de plusieurs écailles.

Son fruit est en filique , & presque enfermé dans le calice de la fleur. Cette filicule contient une ou deux semences taillées en forme de rein , brunes , solides & d'un goût de fèves. Cette plante vient au Paral dans la nouvelle Biscaye , Province de l'Amérique septentrionale , d'où elle est envoyée à Mexico , à la Vera-Cruz & de-là en Espagne , où l'on fait usage de sa racine en poudre & en infusion dans les maladies contagieuses & dans les fièvres malignes.

PSORICE , *scampiufa*. C'est la *scabieuse*. Voyez ce mot.

PSYLLE , *psylla*. Genre d'insecte hémiptère que M. *Linneus* a désigné & rangé parmi les *kermès*. La psylle est remarquable par la forme de sa bouche , dont la trompe ne part point de la tête , mais sort du corselet , entre la première & la seconde paire de pattes : caractère qui lui est commun avec le *kermès* & la *cochenille* : voyez ces mots. La psylle a , de même que la grande *cigale* , trois petits yeux lisses derrière la tête. La larve de cet insecte est hexapode , elle est allongée & marche lentement ; elle se trouve sur les feuilles , y prend sa nourriture : sa nymphe a deux boutons aplatis sur le corselet , qui contiennent les quatre ailes qu'on voit par la suite sur l'insecte parfait. Ces nymphes se métamorphosent souvent sous les feuilles du figuier : les ailes de l'insecte parfait sont grandes , veinées & posées en toit. Cet insecte saute aussi assez vivement par le moyen de ses pattes postérieures qui jouent comme une espèce de ressort : ses pattes lui sont d'un plus grand secours que ses ailes pour fuir. Chaque tarse a deux articles. Son ventre est terminé en pointe : les femelles , dans quelques espèces , sont même pourvues d'un instrument pointu & caché , mais qu'elles tirent au besoin pour déposer leurs œufs , en piquant la plante qui leur convient. De-là vient aux sapins ces tubérosités monstrueuses & qui servent de berceau à la nouvelle progéniture. Les feuilles de pin sont quelquefois couvertes de touffes d'un duvet blanc : c'est le logement de la larve de la psylle qu'on trouve sur cet arbre. La psylle du buis , par ses piqûres , occasionne la cavité des feuilles , qui réunies à l'extrémité des branches , forment pour la larve & la nymphe de l'insecte un logement commode & tapissé de duvet. On trouve dans ces boules & au derrière de l'insecte , une matière blanche sucrée , en petits grains , qui s'amollit sous les doigts , & ressemble en quelque sorte à la manne. Il y a la psylle du figuier , celle de l'aune , celle du sapin , celle du frêne , celle des pierres , &c. M. de *Réaumur* a donné

à ce genre d'insecte le nom de *faux puceron*. Voyez à la suite de l'article PUCERON.

PTARMIQUE. Voyez *Herbe à éternuer*. La ptarmique à fleurs doubles est le *bouton d'argent* des Jardiniers.

PTEROPHORE, *pterophorus*, genre d'insecte que la plupart des Naturalistes ont confondu avec celui des phalenes auquel il ressemble beaucoup : il semble même tenir le milieu entre les papillons de jour & les papillons de nuit. Ses antennes sont filiformes & pyramidales. Sa chrysalide est nue, posée horizontalement. Ses ailes sont branchues, découpées en plusieurs portions, longues, minces & barbues comme une plume, & cependant chargées de petites écailles colorées. M. Geoffroy dit qu'on rencontre aux environs de Paris des ptérophores blancs & bruns. L'espece la plus jolie se trouve abondamment en automne dans les maisons de campagne, où elle court sur les vitres des fenêtres. Ses ailes se plient & se déploient comme les éventails ou comme des ailes d'oiseau. Sa chenille vit sur le chevre-feuille & le framboisier.

PUANT, nom que l'on donne quelquefois à l'*opassum*, l'une des especes de *didelphe* & au *putois rayé* : voyez ces mots. Il a été ainsi appelé, parce qu'en effet il a une odeur insupportable.

PUCE, *pulex*, est un genre d'insecte aptere, c'est-à-dire, qui n'a point d'ailes, mais il a six pieds qui lui servent à marcher & à sauter. Il vit de sang.

La *puce vulgaire*, celle qui s'attache aux hommes & les incommode, est un très-petit insecte ovipare de couleur brune, qui a la tête presque ronde, six pieds, la bouche armée d'une trompe aiguë, longue, cannelée & très-propre à piquer & à fucer le sang dont il se nourrit ; la poitrine cuirassée & un gros ventre ; sa tête est en quelque maniere semblable à celle de la sauterelle commune ; ses yeux sont très-noirs, ronds & brillans ; elle a sur le front deux petites cornes ou antennes, qui ont six nœuds velus. A côté de la bouche & de l'aiguillon forment les pieds de devant, qui se replient sur trois articulations ; ils sont hérissés d'épines & garnis de deux crochets qui servent de mains à cet insecte : de la poitrine naissent les autres pieds également épineux ; ceux de derriere sont fort musculeux & les plus longs ; ils servent à la puce pour sauter : les crochets des pieds sont tous élevés en haut. Il y a sur le dos six écailles dures & fermes : il y a aussi des épines

du des poils ; le ventre est fillonné ou un peu velu. Cet insecte grossi à la loupe , offre une forme monstrueuse , une figure terrible , en un mot, les détails dont nous venons de parler.

Les œufs de la puce sont blancs ; *Leuwenhoëk* a observé à Delft , que l'insecte sort de son œuf sur la fin de l'été , à la maniere des vers , & qu'il se renferme dans une coque , où il reste caché jusqu'au mois de Mars suivant. *Swammerdam* croit cependant que la puce subit les changemens de forme & de couleur dans l'œuf même. Cette incertitude sur la génération des puces vient d'exercer la sagacité de *M. Cestone* , Naturaliste Anglois , & le résultat de ses observations doit trouver place ici. Les puces, dit cet Observateur , pondent des œufs ou lendes qu'elles déposent sur des animaux propres à fournir une nourriture convenable aux petits qui en proviendront : ces œufs qui sont ronds & très-unis , glissent facilement & tombent ordinairement en bas , à moins qu'ils ne soient retenus par le poil , &c. On trouve aussi ces œufs collés à la base des poils des animaux , sur des couvertures de lit , &c. De ces œufs il sort , au bout de quatre ou cinq jours , de petites larves longues , annelées , à plusieurs pattes , & un peu velues , brunes ou blanchâtres , agiles , qui se nourrissent ou de la substance scabieuse de la peau , ou de cette espece de duvet gras qui s'amasse dans les vêtemens. Dans l'espace de quinze jours ou environ ces vers ou larves qui se tiennent cachés entre les poils des animaux , acquierent une grosseur distincte , & ils sont très-vifs. Si on les touche , ils se roulent aussi-tôt en peloton. Bientôt après ils commencent à ramper , & leurs mouvemens sont rapides. Ensuite ils se cachent & filent de leur bouche un fil de soie dont ils forment une petite coque ronde qui doit leur servir de tombeau : cette coque est noirâtre en dehors , raboteuse , ou couverte de poussiere , mais unie & blanche intérieurement. Au bout de quinze jours il sort une puce bien formée qui laisse ses dépouilles dans la coque. Tant que l'animal demeure enfermé dans son tombeau , il est blanc ; mais deux jours avant la sortie de cette coque , il se colore & acquiert des forces ; dès le premier instant de sa naissance il signale son agilité , il vient au monde en sautant. Ainsi la puce , quoiqu'elle soit un insecte non ailé , subit les métamorphoses des autres insectes , & ne sort pas toute formée ou d'un œuf , ou du ventre de sa mere.

Tout le monde fait que cet insecte s'engraisse aux dépens de l'espece

humaine ; il s'attache plus volontiers aux enfans qu'à l'homme , mais il préfère la peau délicate des femmes ; il se niche volontiers dans la fourrure des chiens & des chats qui en font fort tourmentés , sur-tout en été & en automne : on en trouve en quantité dans les nids d'hirondelles de rivages , les rats en font toujours couverts , & l'endroit où la puce a mordu , est toujours rouge. *Lémery* a donc eu tort de dire que ces taches proviennent de ce que , quand l'insecte a piqué la chair , il en suce le sang , & l'éjacule aussi-tôt par le derriere à quelque distance de lui. Cet insecte n'attaque jamais les personnes mortes , ni celles qui tombent du haut mal , non pas même les moribonds , parce que leur sang est corrompu pour lui.

Quand une puce veut sauter , car elle marche peu , elle étend ses six jambes en même-temps , & ses différens articles venant à se débânder ensemble , font autant de ressorts , qui , par leur propriété élastique , lui font faire un saut si prompt qu'on la perd de vue. C'est ainsi qu'elle échappe avec une agilité surprenante aux recherches de celui qu'elle dévore. On voit la figure de la puce dans la *Micographie* de M. *Hook* : on y découvre aux articulations un petit ressort très-délié & si merveilleusement élastique , qu'il lui fait sauter deux cents fois la hauteur de son corps. *Lémery* dit avoir vu une puce de médiocre grosseur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit , ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle , gros comme un ferret d'aiguillette , creux , mais pesant quatre-vingts fois plus que la puce ; il étoit soutenu de deux petites roues ; en un mot il avoit exactement la figure d'un canon , dont on se sert à la guerre : on y mettoit quelquefois de la poudre à canon & on l'allumoit ; mais la puce intrépide n'étoit ni épouvantée ni alarmée du feu d'une telle artillerie. Sa maîtresse la gardoit , dit-il , dans une petite boîte véloutée qu'elle portoit dans sa poche , & elle la nourrissoit aisément en la mettant tous les jours un peu de temps sur son bras , où la puce suçoit quelques particules de sang , sans se faire presque sentir ; l'hiver fit mourir la puce martiale. Au rapport de *Mouffet* , un nommé *Marck* , Anglois , avoit fait une chaîne d'or de la longueur du doigt avec un cademat fermant à clef : une puce détenue en esclavage & attachée à cette chaîne la tiroit journellement avec facilité , & le tout , y compris l'insecte , pesoit à peine un grain. *Hook* raconte qu'un autre ouvrier Anglois avoit construit en ivoire un carrosse à six chevaux , un cocher sur le siege , avec un chien

chien entre les jambes , un postillon , quatre maîtres dans le carrosse & deux laquais derriere , & tout cet équipage étoit traîné par une puce. Quel limonier ! L'art sembloit vouloir disputer à la nature pour la finesse du travail. C'est dommage que tant d'industrie n'ait pas été appliquée à des objets utiles.

Ovington rapporte que près de Surate , il y a un Hôpital fondé pour les puces , les punaises & toutes les especes de vermines qui sucent le sang des Humains : il faut pour les nourrir en trouver un qui veuille bien se livrer à leur voracité ; communément on foudoie un pauvre qui se vend pour une nuit , & laisse sucer son sang : on l'attache nud sur un lit dans la salle du festin , où ces insectes se trouvent rassemblés. Au reste le soin que les Indiens prennent des puces , quoique extravagant & contraire à l'humanité , est conséquent à leur croyance sur la métempsychose. Il résulte de là , dit M. l'Abbé *Prevost* , *Histoire des Voyages* , tom. IX , p. 37 , que s'il n'y a point de pays où les hommes soient heureux , il y en a du moins où les animaux le sont : n'y a-t-il pas en Turquie un Hôpital fondé pour les chiens infirmes ? Mais cet établissement est un peu moins ridicule que celui pour les punaises. Au reste , ceux des animaux qui nous sont très-utiles & que nous traitons avec tant d'ingratitude & de rigueur , devroient desirer que nous crussions à la métempsychose , & sans y croire , on pourroit par reconnoissance avoir pour nos animaux domestiques un lieu de retraite & de soulagement.

On prétend qu'on détruit les puces par l'onguent mercuriel ou par le soufre , & même en aspergeant les appartemens qui en sont infestés , avec de l'eau bouillante , dans laquelle on a mis du mercure pur.

PUCE AQUATIQUE ARBORESCENTE : voyez son histoire à l'article du mot BINOCLE , & à celui de PERROQUET D'EAU.

PUCE D'EAU. *Swammerdam* donne ce nom à un petit scarabée aquatique qui , en se plongeant dans l'eau , fait introduire en même temps & renfermer adroitement dans sa queue une petite bulle d'air. Voyez MONOCLE.

PUCE DES FLEURS DE SCABIEUSE. *J. Muralto* appelle ainsi une espece de fauterelle verdâtre , dont les ailes sont velues & bleues : il sort de sa tête une pointe velue & très-aiguë , dont il se sert , dit le Naturaliste , pour tirer sa nourriture des fleurs : ses pieds sont comme argentés : voyez les *Ephémérides des Curieux de la Nature* , *Observ.* 55.

PUCE MARINE. On donne ce nom au *perce-oreille aquatique*. (Mouffet.)

PUCE DE MER, *psyllus marinus*, est un petit animal carnassier, qui se trouve en grande quantité sur les bords de la mer du Cap de Bonne-Espérance : on lui a donné le nom de puce de mer, parce que rassemblant ses jambes qui sont musculeuses & à ressort en peloton, il s'élançe & faute à-peu-près de même que les puces ordinaires. Il est de la grosseur d'une chevrette, & couvert d'écailles qui ressemblent assez à celles d'un petit poisson ; aussi lorsqu'il est au fond de l'eau, où il descend quelquefois, on s'y tromperoit aisément ; il est armé d'un petit aiguillon dont il se sert pour attaquer les poissons dans l'occasion ; en se jetant sur eux, il les en perce ou l'implante si fortement dans leur chair, qu'ils ne sauroient s'en débarrasser ; alors ces poissons se débattent, se donnent des secouffes violentes, & ils se fatiguent à l'excès ; cet ennemi cruel, qui ne lâche pas prise, fait le moment où le poisson va contre quelque rocher où il se tue par ses mouvemens en se frappant contre la pierre ; alors les puces de mer font bonne chère. *Rondelet* dit avoir souvent trouvé de ces puces dans les ordures que les flots de la mer jettent sur la côte. Cette petite bête couverte d'une coque fort mince, & ressemblant par la force à une marmotte, est pour le reste du corps, comme la langouste : elle a aussi des especes de petites nageoires au bout de la queue. Il faut la considérer de près pour pouvoir distinguer toutes ses parties, à cause de sa petitesse. Ces puces de mer qui naissent au fond de la mer, & en très-grand nombre, sont si voraces, que si un appât de chair de poisson demeure quelque temps au fond de la mer, elles l'ont aussi-tôt mangé. Aussi n'est-il pas rare que des Pêcheurs retirent leurs amorces toutes investies de ces petits animaux. Peut-être que les puces de mer sont le même animal connu à Amboine & à Banda, sous le nom de **FOTOCK**, voyez ce mot.

PUCE DE NEIGE. Plusieurs Observateurs font mention d'une espece de puce qui paroît dans la neige sous la forme de petits points noirs, qui échappent en sautant dès qu'on en approche le doigt : elles vivent tant qu'il fait un grand froid, & que la neige reste concrete ; mais dès qu'elle se fond, elles périssent. La puce de neige est une espece de *podure*, qui se voit communément en Suede. Voyez à l'article **POUSATEUR**. Divers Auteurs font aussi mention de vers trouvés dans la neige. Voyez le *Gentleman-magazine* (Journal Anglois), & les *Ephémérides Cur. de la Nat.*

PUCE DE TERRE, est un insecte du Cap de Bonne-Espérance ; il ressemble à une puce, & fait un grand dégât dans les jardins & dans les champs dont la terre est humectée ; il gâte les semences & broute les jeunes & tendres jets ; aussi les Européens du Cap savent les détruire dès qu'ils en découvrent dans quelque endroit. C'est encore une espèce de *podure* : voyez à l'article **POU SAUTEUR**.

PUCELAGE, *concha venera*, nom donné à une jolie petite espèce de coquillage univalve du genre des *porcelaines* : voyez ce mot. Il a une longue fente de forme oblongue, & dentée des deux côtés ; on l'appelle aussi *coris* des Maldives, ou *colique* ou *monnoie de Guinée*, parce qu'elle sert en effet de monnoie. Il ne faut pas le confondre avec la conque de Vénus, dite en latin, *concha veneris*, qui est une bivalve : voyez **CONQUE DE VÉNUS**. Quant à l'utilité de la coquille appelée pucelage, voyez au mot **COQUILLE** de ce Dictionnaire. On donne encore le nom de *petit pucelage* à une espèce de *pervenche* : voyez ce mot. M. *Adanson* ne range pas le *pucelage* parmi les porcelaines. Voyez les raisons de cet Auteur dans son *Histoire des coquilles du Sénégal*. Le nom *pucelage* exprime aussi la membrane de l'hymen & les caroncules entières chez une fille. Voyez à l'article **HOMME**.

PUCELLE, est le poisson que les Rouennois nomment *feinte*, les Angevins *convers* : ce n'est qu'une petite alose qui n'est pas encore pleine d'œufs : on la pêche dans le même temps que les maquereaux ; sa chair n'est pas très-estimée. Voyez **ALOSE**. L'on donne aussi le nom de pucelle à une fille non déflorée : voyez au mot **HOMME**.

PUCERON, *aphis*. Les pucerons sont au rang des plus petits insectes, & leur classe est extrêmement nombreuse en espèces différentes ; il y a peu d'insecte aussi commun & aussi répandu sur la surface de la terre. Quelques espèces vivent à découvert sur les feuilles, sur les fleurs & sur les tiges des arbres ; d'autres font courber les feuilles en façon de cornets, pour y être plus en sûreté ; d'autres se cachent sous l'écorce ; d'autres font croître sur les plantes & sur les feuilles des arbres, des tubérosités, que l'on appelle *galles*, dans lesquelles elles se renferment. Nous ne parlerons ici que de ce que ces espèces de pucerons ont de commun, & des particularités les plus remarquables de quelques-unes.

Tout le monde connoît les pucerons. On en voit quelquefois les tiges de certaines plantes toutes couvertes, entr'autres le chevre-feuille ;

ces insectes sont petits ; tranquilles ; ils ont sur la tête deux antennes. On remarque à leur partie postérieure deux pointes ou cornes, quelquefois elles sont si courtes qu'elles ne semblent être que des mamelons plats. L'usage de ces pointes ou tubercules est de donner passage à une liqueur sucrée dont nous parlerons plus bas. Ces insectes ont pour organe une trompe fine qui leur sert à percer les feuilles, du suc desquelles ils se nourrissent. Quand l'animal marche, il porte cette trompe appliquée sous son ventre. Dans certaines espèces, elle est très-courte ; & dans d'autres elle est si longue, qu'elle leur forme une queue dont la longueur surpasse une ou deux fois celle du corps. On ne distingue qu'un seul article à chaque tarse. Leurs pattes sont grêles & menues : la marche de cet insecte est lente & comme embarrassée. On le voit quelquefois le derrière en l'air & porté seulement sur les deux jambes de devant.

Les espèces de pucerons diffèrent entr'elles par la couleur ; les uns sont verts, d'autres sont de couleur de citron, de cannelle ou de nacre de perle. On en trouve qui sont toutes couvertes, comme les moutons, d'une laine blanche ; mais cette apparence de laine blanche n'est autre chose qu'une liqueur qui transpire par les pores de la peau du puceron, & qui se relève en filet, non comme le poil, mais comme une végétation saline. Les pucerons qui s'attachent sur le hêtre, sont de cette espèce.

Ces insectes vivent en société, souvent en peuplade trop nombreuse pour notre malheur ; ils s'attachent sur les jeunes tiges, sur les feuilles & les jeunes pousses, comme on le voit sur l'orme, sur le frêne, sur le chevre-feuille, le pêcher, le prunier ; sur le sureau, le chêne, l'érable, le tilleul, le bouleau, même sur la tanaïse, l'oseille, le laitron, le peuplier noir, le hêtre & sur les rejetons des arbres, en pompent le suc avec leur trompe, les défigurent, & les font souvent périr. Les pucerons étant vivipares, mettent leurs petits au monde vivans. Si on regarde avec attention une assemblée de pucerons, on en observera plusieurs qui jettent par leur anus de petits corps verdâtres : ce sont de petits pucerons qui sortent du ventre de leurs meres, mais dans un sens différent de celui des autres animaux, c'est-à-dire, que le derrière sort le premier. L'accouchement entier ne dure pas plus de six ou sept minutes.

La fécondité des meres pucerones est prodigieuse. Ont-elles une fois

commencé à mettre bas, elles semblent ne faire plus autre chose, elles jettent des quinze & vingt petits dans une journée d'été, & tout le reste de leur vie, jusqu'à l'hiver, se passe dans ce pénible travail. Si l'on prend une de ces meres, & qu'on la presse doucement, on fait sortir de son ventre encore un plus grand nombre de pucerons de plus en plus petits, qui filent comme des grains de chapelet. Dès que le petit puceron est né, il commence à fucer les feuilles. On voit quelquefois les pucerons prendre un exercice singulier : on les voit tous lever le derriere en l'air, chacun ne se soutenant que sur les pattes de devant, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Quelques especes de pucerons piquent des feuilles d'arbres, le suc s'extravase & forme une vessie ; la mere pucerone s'y trouve enfermée toute vivante : elle y met au monde un grand nombre de petits, qui, dès qu'ils sont éclos, fucent l'intérieur de cette vessie ; le suc y abonde davantage, la vessie s'augmente, & ces petits pucerons trouvent sous ces parois le vivre & le couvert : aussi les trouve-t-on remplies d'une famille de pucerons, ou d'une mere qui n'a pas encore donné le jour à ses petits. A la fin de l'automne, lorsque la seve cesse d'entretenir ces excroissances, elles desséchent, se fendent, & la prison est ouverte.

Ces vessies causées par les pucerons, ne sont pas à négliger.

Si les Savans continuent à les examiner, elles pourroient bien devenir un jour une branche utile de commerce. On fait que les Turcs ont une espece de noix de galle rougeâtre, de la grosseur d'une noisette, qu'ils nomment *bad-zenge* ; & à Damas en Syrie, *baifonge*, & qu'ils en mêlent trois parties avec la cochenille, pour faire leur écarlate. Si nous avions de cette baifonge en France, nous épargnerions dans nos teintures trois parties de graines d'écarlate du Mexique ; & cette épargne seroit un très-grand gain, car la cochenille, qui est une marchandise étrangere, est d'un prix très-considérable.

Il n'est plus question que de savoir si nous n'avons pas de baifonge en France. Il croît en Provence sur les térébinthes, des galles ou vessies qui ne sont autre chose que des logemens de pucerons. Ces vessies confrontées avec les baifonges de Syrie, ont été reconnues par M. de Réaumur, pour être une même chose ; ce qui lui a donné lieu de penser que nous pourrions ramasser dans le Royaume ce que nous faisons venir de loin à grands frais.

C'est à tort que l'on impute aux fourmis le mauvais état des arbres où on les voit voyager en si grand nombre : elles ne font que peu de tort aux arbres, elles y vont chercher les pucerons pour fucer une liqueur qui transpire du corps de ces insectes, & sur-tout des deux cornes qui sont à leur partie postérieure. Cette liqueur sucrée, qui découle de leurs cornes, prend, en séchant, la consistance d'un miel épais, dont le goût est d'un sucre plus agréable que celui du miel des abeilles. On a cherché bien des vertus à cette liqueur. Quelques-uns lui en ont attribué qui n'ont encore rien de constant. On trouve beaucoup de cette eau dans les vessies où les pucerons se renferment, & où l'air n'en excite pas l'évaporation.

Génération des Pucerons.

Parmi les pucerons, les uns sont ailés, les autres ne le sont pas ; ces caractères ne désignent point de sexe comme chez les fourmis. Quelques Naturalistes prétendent que ces animaux sont également pères ou mères, & engendrent d'eux-mêmes & sans copulation, quoiqu'ils s'accouplent aussi quand il leur plaît, sans qu'on puisse savoir si cet accouplement est une conjonction de sexes, puisqu'ils en paroissent tous également privés ou également pourvus. Voudroit-on supposer que la Nature s'est plu à renfermer dans l'individu de cette petite bête, plus de faculté pour la génération, que dans aucune autre espèce d'animal, & qu'elle lui aura accordé la puissance de se reproduire, non-seulement tout seul, mais encore le moyen de pouvoir aussi se multiplier par la communication d'un autre individu ? Toujours est-il certain que l'on voit les uns & les autres mettre au jour des petits vivans ; & M. *Bonnet* a eu la preuve que les pucerons naissent avec la faculté singulière de produire leur semblable sans le secours d'un autre. Il reçut un puceron dans l'instant où la mère venoit de le mettre bas ; il l'éleva solitairement : celui-ci, quoique vierge, s'il est permis de s'exprimer ainsi, donna aussi un autre puceron, qu'il séquestra de même ; & il obtint ainsi, sans qu'il y eût le concours d'aucun mâle, cinq générations consécutives, pendant l'espace de cinq semaines : on assure même que quelques Observateurs ont vu aussi des pucerons mettre au jour des petits, qui sans avoir de communication avec d'autres pucerons, accouchent de petits pucerons, qui deviennent à leur tour mères sans accouplement, & on les a conduits ainsi pendant

un été entier, jusqu'à la septieme & neuvieme générations. Cependant comme d'excellens Observateurs, tels que M. de Réaumur, ont vu des pucerons s'accoupler, & qu'ils ont reconnu dans certains pucerons tous les caracteres des mâles; il reste à savoir si le premier accouplement n'influe pas sur un certain nombre de générations. Ainsi ces accouchemens si multipliés seroient la suite d'une fécondation qui s'est faite de la premiere mere au commencement du printemps, & qui est sortie d'un œuf fécondé par le mâle dans l'automne précédent; mâle dont l'existence a été démontrée par M. de Réaumur. Au reste le puceron, comme le polype, seroit un animal qui sort de la loi générale établie pour la génération des animaux quadrupedes, des oiseaux, &c. M. Geoffroy (*Hist. des Insect. des environs de Paris*) soupçonne que les pucerons sont vivipares en été & ovipares en automne, saison où ils se fécondent, & rendent quelquefois des œufs oblongs & gros, d'où sortent par la suite des petits: ce phénomène est encore une singularité des plus surprenantes.

On soupçonne que la raison pour laquelle la Nature a donné des ailes à certaines especes de pucerons, c'est, en quelque sorte, afin de les répandre sur la terre pour la nourriture de divers animaux, de même qu'elle a répandu des plantes à l'aide des graines ailées. Quand on pense à la multitude effrayante de ces animaux, qui naît pendant un été, on a de la peine à concevoir comment la terre n'en est pas couverte. Lorsque d'autre part on considère la quantité prodigieuse d'insectes qui s'en nourrissent, & la délicatesse des pucerons, on n'imagine pas qu'il puisse en rester pour repeupler l'année suivante.

Les *aphidivores* ou ennemis destructeurs des pucerons sont les vers sans jambes & les vers à six jambes, dont les uns sont nommés *lions-pucerons*; les autres, *hérissons blancs* ou *barbets*, qui deviennent de petits scarabées hémisphériques. Il y a aussi les *cinips*, les *mouches aphidivores*, les *mouches ichneumones*. Voyez ces mots & celui de DEMOISELLE. Il est rare de ne pas trouver ces ennemis au milieu des colonies & des peuplades des pucerons. Les hirondelles & autres oiseaux font la chasse à ceux qui s'élevent dans les airs. Nous le répétons, il semble que la nature n'ait multiplié ces atômes que pour servir de nourriture à des êtres d'une autre espece.

Pucerons branchus.

Ce sont de petits insectes aquatiques, remarquables par deux bras

ramifiés qui s'élevent au-dessus de leur tête , & qui leur servent de nageoires : ils sautillent continuellement dans l'eau , & sont ordinairement rougeâtres : ils servent de nourriture aux polypes. C'est à proprement parler la *puce aquatique arborescente*. Voyez MONOCLE à l'article BINOCLE. En 1764, le 13 d'Août, feu M. *Passéant*, Opticien du Roi , m'invita d'observer des corps mouvans que l'on distinguoit assez sensiblement dans l'eau dont on se servoit chez lui , soit pour cuire les alimens , soit pour la boisson : cette eau avoit été prise dans la Seine , vis-à-vis du jardin de l'Infante ; & quoique épurée par le dépôt , par la filtration au travers du sable & de l'éponge , on ne l'avoit point purgée de ces corps mouvans que je soupçonnai , à la simple vue , être des pucerons branchus : je me fis donner un microscope , & ayant soumis une goutte de l'eau en question au foyer d'une forte lentille , j'y reconnus non-seulement la forme extérieure des pucerons branchus , mais encore le mouvement de systole & de diastole , ainsi que la circulation.

Faux pucerons.

Ces insectes appellés *psyles* (voyez ce mot) ressembtent parfaitement aux pucerons par leur petitesse , par la tranquillité avec laquelle ils se tiennent constamment dans la même place , par la maniere dont ils se nourrissent du suc de la plante , par la nature des excréments qu'ils rejettent , & souvent par les poils cotonneux dont ils sont couverts. Ce sont ces ressemblances qui ont déterminé M. de Réaumur à les appeller faux pucerons. Il y en a deux sortes , les *faux pucerons du figuier* , & ceux du *buis*.

Ces insectes se tiennent ordinairement sous les feuilles de figuier , & on en trouve aussi d'attachés contre les figues mêmes vertes & dures. M. de Réaumur croit qu'ils ne font ni bien ni mal aux *figues* : ils se métamorphosent en moucherons à quatre aîles , qui sont dans la classe des *moucherons sauteurs*.

Les *faux pucerons du buis* se cachent davantage ; mais lorsqu'on connoît une fois leur retraite , on ne les trouve que plus facilement : ce sont eux qui sont dans ces petites boules de buis des feuilles de l'année ; en suçant les feuilles avec leurs trompes , ils les ont fait recourber , & elles leur ont formé alors un domicile. Ces faux pucerons se métamorphosent aussi en *moucherons sauteurs*.

Les *faux pucerons du figuier* jettent par l'anus une eau sucrée ; mais
les

les *faux pucerons du buis* rendent pour excrément une espèce de manne , qui en séchant acquiert de la solidité , & leur forme quelquefois une longue queue tortueuse.

On a publié , il y a quelque temps , dans les affiches de Marseille ; un moyen de détruire les pucerons qui nuisent aux arbres fruitiers & aux fruits. On se sert d'une seringue d'étain coiffée en arrosoir , c'est-à-dire d'une pomme à mille trous. On la remplit d'une eau de chaux bien éteinte , & dans laquelle on a fait macérer un quart de poignée de mauvais tabac en poudre , & on en arrose les arbres attaqués de ces insectes ; la vermine périt , les arbres poussent du bois & leurs fruits grossissent. Quatre ou cinq jours après l'aspersion , on arrose les mêmes arbres avec la seringue remplie d'eau claire.

PUCHAMCAS. Les Indiens donnent ce nom à une espèce de néflier de la Virginie : c'est le *mespilus aculeata* , *pyrifolia* , *denticulata* , *splendens fructu insigni rutilo* , *Virginienfis* , de Pluckenet.

PUCHO. C'est le *costus Indien* : voyez ce mot. Les Matelots appellent aussi *puchot* la trombe de mer. *Voyez ce mot.*

PUFFIN , *puffinus*. Genre d'oiseau aquatique. Le puffin niche dans les trous que font les lapins en terre. On prétend que la femelle ne pond qu'un seul œuf à chaque couvée ; elle reste toute la journée sur les eaux pour ne retourner à son nid qu'à la nuit , & le quitter dès que le jour paroît. Cet oiseau a quatre doigts à chaque pied , trois en devant qui sont palmés , celui de derrière est sans membrane ; les jambes sont courtes ; le bec est arrondi , crochu par le bout & édenté ; les narines sont coniques ; le plumage du dos est d'un gris-brunâtre , celui du ventre est blanc. Les ailes sont roussâtres & blanches : la queue est longue d'environ cinq pouces ; les ailes étant pliées sur le dos excèdent d'un pouce la longueur de la queue. Cet oiseau qui se trouve dans les pays Septentrionaux , est de la grosseur d'un canard. Il y a le *puffin cendré* , le *puffin du Brésil* qui niche & vit aux embouchures des mers ; celui du Cap de Bonne - Espérance est une espèce d'oiseau de tempête , *procellaria aquinoxialis* , LINN. *Voyez OISEAU DE TEMPÊTE.*

PUITS , *puteus*. On donne ce nom à un trou creusé perpendiculairement en terre , jusqu'à ce qu'on ait rencontré un courant d'eau souterraine qui a pour sol une terre glaiseuse. Ces eaux ne s'affoiblissent ni ne tarissent guere qu'à la suite des longues sécheresses : ce sont autant de sources ou fontaines souterraines qui renaissent & se raniment au

retour des pluies dont l'eau venant à s'infiltrer dans les ouvertures de la terre, diffout dans son trajet souterrain ce qu'elle peut abreuver. Ces eaux sont toujours plus crues, plus indigestes que celles qui coulent à l'air libre. Il y a des puits d'eau douce, d'eau salée, &c. En concevant la mécanique des sources ou fontaines ordinaires, on doit concevoir celle des puits. L'on ne doit donc pas être étonné s'il y a également des puits où l'eau est intermittente ou perpétuelle, & froide ou chaude; nous avons cependant la connoissance d'un puits qui présente un phénomène trop singulier pour le passer sous silence.

Sur la côte de Plougastel, près de Brest, au passage de Saint-Jean, du côté de Cornouaille, il y a sur l'embouchure de la rivière de Landerneau un puits d'eau continuellement douce, dont le niveau du sol se trouve quelquefois égal à celui de la basse mer. Le phénomène étonnant qu'on remarque dans ce puits, c'est qu'il s'emplit à mer basse, & se vide à mer montante, sans aucune apparence de mélange des deux sortes d'eaux, ainsi que nous nous en sommes assurés par la dégustation sur le lieu même. La source d'eau qui entretient ce puits, diminue, comme la plupart des autres eaux de source, en temps de sécheresse. M. *Deslandes*, Commissaire & Contrôleur de la Marine, que nous avons déjà cité avec éloge, a fait part de ce phénomène à l'Académie des Sciences de Paris. L'étang de Greenhive, entre Londres & Gravesand, offre la même singularité. Pour expliquer un tel phénomène, ne pourroit-on pas dire qu'il y a entre le puits & le bras de mer une certaine quantité d'air qui ne pouvant se dégager, intercepte la communication des deux especes d'eaux, & fait refluer latéralement l'eau douce, qui est la moins pesante, lorsque celle de la mer vient à monter & à resserrer l'air dans un trop petit espace: de-là la diminution des eaux du puits en question; mais la mer venant à se retirer, l'air comprimé occupe de nouveau le même espace, & donne par ce moyen la facilité aux eaux douces de redescendre dans leur citerne; de-là l'augmentation des eaux des puits cités ci-dessus. L'eau du puits de l'Isle de Lerins, quoique voisine de celle de la mer, & participant au flux & au reflux, sur-tout au mois de Février, est douce & saine. Ce phénomène paroît encore dépendre de la pression que l'eau de la mer fait latéralement sur les eaux du puits qu'elle soutient sans s'y mêler.

A l'égard du puits qui se trouve dans le village de Boyaval, situé

sur une colline à quatre lieues de la ville d'Aire en Artois, quoiqu'il ait environ vingt-deux brasses de profondeur, l'eau n'y monte pour l'ordinaire qu'à onze brasses : il arrive cependant quelquefois qu'elle le remplit entièrement, & qu'elle en sort en abondance, même en temps de sécheresse. Lorsque ce puits regorge, il se forme près d'un bois voisin, une fontaine qui est plus élevée que la gorge du puits, & qui ne tarit que quand le puits cesse de répandre ses eaux. Tout indique que le phénomène de ce puits est dû à l'abondance des pluies qui ont tombé quelque temps avant, & qui étant amassées dans des souterrains, regorgent par les puits & les canaux.

Les puits de Modene & de Styrie sont peut-être la plus grande preuve que nous puissions avoir des réservoirs intérieurs d'eau de pluie, pour expliquer l'origine des puits & même des fontaines : les Ouvriers commencent par percer plusieurs lits de terre, & lorsqu'ils sont parvenus à une couche de tuf fort dur, qui ressemble à une espèce de craie, ils construisent leur maçonnerie, & achevent tranquillement tout le tour du puits, sans avoir encore une goutte d'eau, & sans aucune crainte qu'elle leur manque. Quand la maçonnerie est achevée, ils percent avec un trépan la couche de tuf qui sert de base à l'ouvrage ; les Ouvriers sortent du puits & levent ensuite le trépan ; l'eau s'élançe aussi-tôt dans le puits, & parvient en peu de temps jusqu'au bord, & se répand quelquefois par-dessus ; ce qui ne peut provenir que des eaux amassées dans l'Appenin qui s'élève à côté de Modene.

On nomme *bures* les puits que l'on fait dans les mines pour gagner le filon & les eaux, afin d'en retirer d'abord ce fluide, & ensuite le minéral.

PULMONAIRE, *pulmonaria*. Les Botanistes distinguent, avec M. de Tournefort, douze espèces de ce genre de plante à fleurs monopétales & en forme d'entonnoir. Nous citerons ici les deux espèces principales qui sont particulièrement d'usage en Médecine.

1°. LA GRANDE PULMONAIRE, ou L'HERBE AUX POUMONS, ou L'HERBE DU CŒUR, ou L'HERBE AU LAIT DE NOTRE-DAME, *pulmonaria vulgaris, latifolia, Italarum, ad buglossum accedens*. Cette plante croît dans les forêts, dans les bosquets, aux lieux montagneux & ombrageux : nous l'avons rencontrée sur les hautes montagnes de la France, mais particulièrement sur les Alpes & les Pyrénées. Sa racine est blanche, vivace, fibreuse, & d'un goût visqueux : elle pousse

une ou plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, anguleuses, velues, de couleur purpurine : ses feuilles forment les unes de sa racine, éparées & couchées à terre ; les autres embrassent leurs tiges sans queues : toutes ces feuilles sont oblongues, larges, terminées en pointe, traversées par un nerf dans leur longueur, lanugineuses & marbrées le plus souvent de taches blanchâtres : ses fleurs sont soutenues plusieurs ensemble ; ce sont de petits tuyaux évasés par le haut en bassinets, découpés chacun en cinq parties, de couleur ou purpurine ou violette : à ces fleurs succèdent quatre semences arrondies, enfermées dans le calice qui contenoit la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins : elle sort de terre au commencement du printemps, & donne aussi-tôt sa fleur : ses feuilles périssent en automne. *Ray* observe que les Anglois font fréquemment usage de cette plante en guise de légume, & qu'ils l'appellent *sauge de Jérusalem* ou de *Bethléem*. *Jean Bauhin* dit aussi qu'on range notre *pulmonaire* au nombre des légumes, & que les femmelettes en mettent les feuilles dans les bouillons & les omelettes par précaution, les estimant utiles contre les affections du poumon, & pour fortifier le cœur.

2°. La PETITE PULMONAIRE, *pulmonaria angustifolia*. Elle diffère de la précédente en ce que ses feuilles sont étroites : ses fleurs sont d'abord purpurines, ensuite bleues : sa racine est fibreuse, & noircit en vieillissant.

Cette plante croît presque par-tout dans les forêts & les bois taillis, aux lieux ombrageux & montagneux : elle reste long-temps en fleur.

La *pulmonaire* a un goût d'herbe un peu salé & gluant : elle est très-adoucissante, vulnéraire & consolidante : on en fait des tisanes ou des bouillons avec le mou de veau, destinés contre les maladies de la poitrine, lorsque les crachats sont salés, purulens ou sanguinolens, c'est-à-dire, dans l'*hémophthisie*.

PULMONAIRE DE CHÊNE, *lichen arboreus*, aut *pulmonaria arborea*. On trouve cette plante, qui est d'un genre différent des précédentes, attachées comme les plantes parasites sur les troncs des vieux chênes, des hêtres, des sapins & des autres arbres sauvages dans les forêts épaisses, quelquefois sur les pierres moussueuses : elle est semblable à l'*hépatique des puits* ou des fontaines, mais elle est beaucoup

plus grande de toute maniere : elle est plus seche & plus rude : ses feuilles sont fort entrelacées & placées les unes sur les autres comme des écailles ; leurs découpures sont extrêmement variées & plus profondes que celles de *l'hépatique ordinaire*. Cette plante est compacte, & pliante comme du chamois, & elle représente en quelque maniere par sa figure un poumon desséché : elle est blanchâtre du côté qu'elle est attachée aux écorces des arbres, verte de l'autre côté, d'une saveur amere, avec quelque astringion : on la trouve aussi sur les rochers à l'ombre. On recueille communément celle qui se trouve sur les chênes, quoiqu'il y ait des personnes qui préfèrent celle qui vient sur les vieux sapins, à cause de quelques parties résineuses qu'on prétend qu'elle tire de ces arbres.

La *pulmonaire de chêne* convient pour la jaunisse opiniâtre & la toux invétérée : elle arrête le sang qui coule, referme les plaies récentes, resserre le ventre, & arrête les regles. *Dodonée* rapporte que des Bergers & des Maréchaux donnoient avec succès à leurs bestiaux, quand ils touffoient & respiroient difficilement, la poudre de cette plante en y ajoutant du sel ; en conséquence on a cru qu'elle pouvoit être utile aux hommes, & l'expérience a confirmé qu'elle étoit très-bonne pour les ulcères des poumons & le crachement de sang. *J. Ray* rapporte que les Anglois en font usage avec succès pour la phthisie & la consommation.

PULMONAIRE DES FRANÇOIS ou HERBE A L'ÉPERVIER A FEUILLES TACHÉES, *pulmonaria Gallorum*. Cette plante qui est une espece d'*hieracium*, croît sur les murailles aux lieux incultes, & a les feuilles très-velues. Sa racine est vivace, longue, grosse, genouillée, fibrée & laiteuse : elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, velues & rameuses ; ses feuilles naissent de la racine, couchées sur terre, verdâtres en dessus, lanugineuses, blanchâtres en dessous & marbrées de tâches noirâtres : ses fleurs naissent en Juin & Juillet aux sommets des tiges & sont à demi-fleurons jaunes, & soutenues par un calice écailleux : à ces fleurs succèdent plusieurs semences oblongues, garnies d'une aigrette. En France on estime les feuilles de cette plante dans les maladies du poumon, & en particulier dans l'hémophthisie ou le crachement de sang : on l'emploie dans les bouillons faits avec le mou de veau, lorsque les crachats sont salés ou purulens.

PULPE, *pulpa*. En Médecine on donne ce nom à la substance charnue

des fruits mous ou desséchés : on dit *pulpe d'abricot*, *pulpe de prune*, *pulpe de coloquinte*, *pulpe de casse*, &c.

PULPO, est un animal de la mer du Sud ; il est d'une figure si singulière, qu'à le voir sans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce semblable à celle du châtaignier : il est de la grosseur du petit doigt, long d'un demi-pied, divisé en quatre ou cinq articulations qui vont en diminuant du côté de la queue qui ne paroît non plus que la tête autrement que comme un bout de branche cassée. Lorsqu'il déploie ses six jambes (qui sont peut-être des suçoirs à la manière de ceux des polypes) & qu'il les tient rassemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Cette sorte d'animal est l'*aubrésil* ou *arumago* du Brésil, dont *Marcgrave* & *Frézier* ont parlé. Ce sont les Chinois qui lui ont donné le nom de *pulpo* : il disent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment sans faire d'autre mal. On soupçonne que c'est une espèce de fauterelle aquatique que le *Pere du Tertre* a désignée & décrite sous le nom de *cocfigrue*, à l'exception qu'on ne lui a point remarqué une queue à deux branches, ni les excroissances épineuses que cet Auteur met à sa *cocfigrue*. D'ailleurs, comme le dit très-bien l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, il ne parle point d'une petite vessie qu'on trouve dans le *pulpo* pleine d'une liqueur noire, & qui fait une très-bonne encre à écrire. La figure singulière & l'immobilité du *pulpo* le feroient soupçonner d'être un *zoophite* : voyez ce mot.

PULSATILLE ou PASSE - FLEUR. Genre de plante dont on distingue quinze espèces. La pulsatille à grande fleur est la plus intéressante à connoître. *Voyez sa description à l'article COQUELOURDE.*

PUMA. Dans la Langue des Incas on donne ce nom à un animal quadrupède de la grosseur d'un fort renard. Les Espagnols disent que c'est une espèce de lion du Pérou plus petite que celle d'Afrique. Nous avons dit à l'article du *Lion* en quoi il diffère du véritable lion d'Afrique ou d'Asie.

PUMICIN : *voyez au mot PALMIER DE CAYENNE.*

PUNAISE, *cimex*. On donne ce nom à un genre d'insecte qui a trois articles aux tarses, quatre ailes, celles de dessus partie écailleuses & partie membraneuses ; les antennes minces & plus longues que la tête, sont composées de quatre ou cinq articles ; sa trompe est courbée en dessous. En général, ce genre d'insecte sent fort mauvais, & il y

en a grand nombre d'especes différentes pour la grandeur & pour la couleur : on les trouve dans les champs , dans les jardins potagers , dans les vergers , sur les légumes , sur les arbres , sur les murs & dans les maisons ; il n'y a que celle-ci qui n'a point d'aîles , & la petite espee de punaise à avirons.

1°. La PUNAISE DE LIT OU DOMESTIQUE , *cimex domesticus* aut *lectularius*. Cet insecte incommode , qui n'est que trop connu à une certaine portion de l'espee humaine , est de la figure & de la grosseur d'une petite lentille , court , fort plat , rhomboïdal , mollet , facile à écraser pour peu qu'on le touche , rouffâtre , d'une odeur puante & fort désagréable. On distingue dans cet insecte trois parties principales , la tête , la poitrine & le ventre : la tête est munie sur les côtés de deux petits yeux bruns un peu faillans ; en devant il y a deux petites antennes , composées chacune de quatre articulations fort déliées , & en dessous est une trompe recourbée dans son état de repos , & renflée dans son milieu ; la pointe , fort dure & très-pointue , est logée entre les deux jambes de devant ; la poitrine ou le corselet n'est formé que d'un anneau un peu large , qui tient à la tête par un étranglement , & auquel est attachée inférieurement la premiere paire de jambes : le corps , qui va en s'élargissant , est composé de neuf anneaux , dont le premier est comme séparé en deux par une petite échancrure formée d'une piece triangulaire qui fait la jonction du corps avec le corselet : sous le ventre sont deux dernieres paires de jambes , qui ont également chacune trois articulations ; la derniere , qui est le pied , est armée d'un crochet aigu ressemblant à un hameçon.

Tout le corps de la punaise est lisse , excepté quelques petits poils que le microscope y fait découvrir. Quand l'animal est plein de sang , il a le dos un peu convexe , mais le ventre est toujours applati. Le mâle & la femelle s'accouplent ensemble queue à queue , c'est-à-dire ayant leurs têtes opposées sur le même plan : quelquefois le mâle est monté sur sa femelle. La femelle dépose toujours ses œufs dans un lieu propre à les faire éclore , & il en sort par le bout de petites punaises , qui , quoique nées tout récemment & à peine visibles , ne laissent pas que de courir très-vîte.

Presque toutes les *punaises* périssent pendant l'hiver dans les climats froids ; mais le lieu où les femelles ont déposé leurs œufs est tellement convenable , qu'aux approches de l'été ils s'ouvrent toujours , pour

laisser sortir les petits animaux qu'ils renferment ; car ces insectes ne sont que trop féconds, & multiplient prodigieusement à la faveur des matières putrides qui s'exhalent des corps animés. Aussi naissent-ils abondamment dans les vieux bâtimens, dans les appartemens voisins des poulaillers, des colombiers, des cages de cailles & des fours, dans les vieilles folives des maisons, dans les lits, sur-tout dans ceux dont le bois est de sapin, où il y a de vieilles paillasses, ou dont la paille & les draps ne sont pas assez souvent renouvelés, ainsi que les matelats ; dans ceux qui sont proche de vieilles cloisons ou de vieilles murailles enduites de plâtre, ou près de vieux livres ; on en voit une plus grande quantité aux chambres d'en-haut, aux lieux secs & exposés au midi, principalement dans les grandes villes bien peuplées, & où les maisons sont à plusieurs étages, comme à Paris : elles sont moins communes à la campagne.

La maxime si souvent citée contre nous, dit M. de Réaumur, qu'il n'y a que l'homme qui fasse la guerre à l'homme, & que les animaux de même espèce s'épargnent, a été sûrement adoptée & avancée par des gens qui n'avoient pas étudié les *insectes*. En effet, l'histoire que nous en donnons dans le corps de cet Ouvrage, fait voir que parmi les insectes, les araignées, les chenilles, & même les punaises, sont assez carnassières & en mangent fort bien d'autres de leurs espèces, quand elles le peuvent. Quand l'intérieur des *punaises* a été percé & fucé par l'aiguillon ou la trompe de leurs compagnes, leur squelette ressemble alors à cette dépouille complete dont elles se défont tous les ans.

Mathiole a raison de dire que les *punaises* sont les ennemis les plus fâcheux & les plus importuns qu'on puisse avoir au lit pendant la nuit ; car outre que ces insectes nocturnes sont le fléau de l'orgueil, de la vanité & de la mollesse, ils se plaisent à enlever à l'homme les douceurs du repos, à le tourmenter sans cesse, à le déchirer, ou plutôt à le piquer cruellement, pour fucer & s'enivrer de son sang : d'ailleurs ils portent une telle infection par-tout où ils passent, que nos sens & nos esprits sont plus offensés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, que les parties de notre corps ne peuvent l'être par leurs morsures.

Les punaises fuient la lumière, elles en sont ennemies, & se tiennent cachées pendant le jour ; elles n'exercent leur brigandage sanguinaire que dans les ténèbres. Cachées dans leur retraite obscure, elles attendent, pour en sortir, le moment où l'homme va se jeter dans les bras

bras du sommeil : la lumière est-elle éteinte , le signal est donné ; à peine l'homme a-t-il étendu sur son lit ses membres plus ou moins fatigués , que les punaises se mettent en marche , elles accourent en foule & avec précipitation , se laissent tomber des rideaux & du ciel du lit , profitent de la noire obscurité pour assiéger celui qui veut dormir , & le molestent continuellement , en se jetant principalement au visage & aux parties du corps où la peau est la plus tendre : c'est ainsi qu'elles pillent , butinent , ravagent , & livrent une guerre sanglante à l'homme. Un Curieux voulant découvrir l'instinct qui guidoit la punaise , & le sens par lequel elle étoit avertie de la présence de l'homme , a fait l'expérience que voici : il s'est couché dans un lit suspendu & sans ciel , au milieu d'une chambre où il n'y avoit aucun meuble ; il a mis sur le plancher une punaise qui , conduite sans doute par l'odorat , a hésité quelque temps sur les moyens qu'elle prendroit pour arriver au lit : elle a enfin pris le parti de monter à la muraille par le chemin le plus court ; elle a gagné le plafond , toujours en suivant une ligne droite qui devoit passer au dessus du lit , & lorsqu'elle y est parvenue , elle s'est laissé tomber sur le nez de l'Observateur. Quelle sagacité d'instinct & d'odorat ! Les punaises se montrent d'autant plus terribles , plus sanguinaires , qu'elles ont jeûné plus long-temps ; car il en est à-peu-près des punaises comme des cousins (on peut y ajouter les puces & les poux) ; les uns & les autres sont avides de notre sang. Les punaises courent sur les différentes parties du corps , sondent le terrain , font choix des meilleurs morceaux , enfoncent leur trompe parasite pour puiser à longs traits le sang dont elles sont avides : elles préfèrent aussi de piquer les peaux de certaines personnes plutôt que d'autres , soit que les unes paroissent trop dures , soit que l'odeur , le goût de leur sueur ou de leur transpiration les éloigne ou les rebute : on voit effectivement des personnes qui dorment tranquillement au milieu d'une légion de punaises , sans se sentir incommodées de leurs morsures , tandis que d'autres en sont dévorées de toutes parts , & en perdent le repos : il en est pour qui une seule punaise est un supplice , & qui n'osent pas même les écraser. A la vérité l'odorat en est affecté , & le cœur en est soulevé : l'infection qui suit toujours un tel meurtre , leur assure souvent l'impunité , & l'homme est souvent obligé malgré lui d'épargner l'objet de son exécration. Les Chinois , moins dégoûtés que nous , aiment l'odeur puante de ces insectes : chaque peuple , de même que chaque homme , a ses goûts & ses fantaisies.

Il est étonnant de voir la quantité de recettes que les Anciens & les Modernes nous donnent pour empêcher que ces vilains insectes ne troublent notre repos : huiles , graisses , onguents , lotions , fumigations , talismans , amulettes , *ex voto* , &c. tout a été mis en usage ; mais les plus spécifiques sont l'huile de vitriol versée sur le sel marin , la fumée de tabac , de soufre , de mercure , de cuir brûlé , de poivre , & toutes autres drogues fortes : c'est la raison pourquoi l'on ne voit que peu ou point de cette vermine chez les Droguistes , les Apothicaires , & sur-tout chez les Corroyeurs. *Aldrovande* approuve fort l'usage des claies d'osier mises au chevet du lit , car les punaises s'y retirent volontiers quand elles voient le jour , & il suffit de secouer ces nattes ou claies pour les écraser facilement. Plus ces nattes sont vieilles , & meilleures elles sont , parce que ces insectes ayant l'odorat très-fin , l'odeur de leurs semblables les y attire en foule : les araignées les mangent quand elles en peuvent attraper. Un autre remède pour ne pas avoir de punaises , est d'avoir soin de tenir ses appartemens & ses meubles dans une grande propreté.

M. *Linneus* , en finissant l'énumération des punaises , qu'il fixe à quarante-trois especes , nous fournit une idée qui a quelque chose de singulier : ce Naturaliste pense qu'il faudroit rechercher s'il ne se trouveroit point parmi les punaises de campagne , quelques especes qui , étant introduites chez les citadins , pussent détruire les punaises de ville.

1°. Parmi les quarante-trois autres especes de punaises qui se trouvent en Suede , & dont M. *Linneus* fait mention , il y en a de figure ronde , & les autres de figure oblongue : on les rencontre presque toutes en France.

2°. Les Actes d'Upsal font aussi mention d'un grand nombre de punaises , dont plusieurs se transforment en insectes ailés. On trouve des punaises dans le fumier ; celles-ci se métamorphosent en especes de mouches qui sentent fort mauvais. Il y a des punaises de bois ; différentes plantes en nourrissent. Il y a aussi des punaises aquatiques qui volent , & qui ont dans la bouche un aiguillon avec lequel elles piquent fortement. *Swammerdam* a décrit seize especes de punaises de terre volantes , aussi agréables à la vue , par les belles couleurs dont elles sont ornées , qu'elles sont incommodés par l'odeur qu'elles exhalent ; enfin , les forêts , les prairies & les campagnes en fournissent. Nous ne pouvons nous dispenser de donner une notice abrégée des especes

de punaises que le Naturaliste du Nord a citées , ou au moins de celles qui sont les plus faciles à reconnoître dans notre pays , même dans leur état de *larve* , qui ne differe de l'insecte parfait que par le défaut d'ailes.

1°. La *punaise stercoraire* : elle porte une trompe courbée faite en arc ; elle est noire , très-grande & velue ; elle est couverte d'une crasse qu'elle change souvent ; elle vit de rapine , se nourrit de mouches & d'autres insectes , elle paroît en cela semblable à la *punaise mouche*.

2°. La *punaise verte* : elle se trouve par-tout à la campagne & dans les jardins , sur-tout sur les groseilliers , où elle put très-fort. Quelquefois elle est tachetée de quelques points blanchâtres & d'autres fois de raies rouges.

3°. La *punaise d'un noir cendré* : elle est fort maigre ; on la trouve dans les forêts , sur les troncs d'arbres secs.

4°. La *punaise grise* : M. *Guetard* nous l'a fait connoître ; on la trouve communément en automne dans les baies ou fruits d'arbres , auxquels elle donne une mauvaise odeur : elle a une tache d'un jaune rouge sur les élitres ou fourreaux des ailes.

5°. La *punaise grise à forme d'œuf* : elle est très-grande ; ses antennes sont rouges & noires vers la base : le dos est tout gris , la pointe du corselet rouge , les pieds roux , &c.

6°. La *punaise grise pointue* : elle est en général d'une couleur plus pâle que la précédente.

7°. La *punaise rouge à deux ailes* : elle se trouve sur les orties , ainsi que sur d'autres plantes ; tout son corps est rouge ; les élitres sont marquées d'un point pourpre. La punaise rouge des jardins n'a communément que des étuis écailleux , sans ailes , & ne sent point mauvais.

8°. La *punaise d'un bleu cuivreux* : elle a une marque rouge aux épaules : on la trouve sur les grandes plantes.

9°. La *punaise noire* : elle est sursemée de trois ou quatre taches blanches : ses jambes sont très-épineuses ; on la trouve sur les plantes : celle du coudrier n'a aucunes taches. Il y a aussi la punaise d'un noir cuivreux : elle se trouve sur la vesce.

10°. La *punaise-mouche* : elle est de figure ovale , d'un cendré tiqueté de noir & de brun : elle a deux gros yeux ronds ; sa trompe grosse , arquée & réfléchie en dessous , pique vivement ; les quatre articles

de ses antennes font assez longs. On distingue aussi deux yeux lisses sur le derrière de sa tête ; ses étuis sont tout-à-fait membraneux , fort croisés l'un sur l'autre , & recouvrent les ailes ; ses pattes sont fort longues. L'insecte vole très-bien , & vient souvent dans les maisons : lorsqu'on le tient dans les doigts , il rend une mauvaise odeur , & fait un petit bruit qui est , dit-on , occasionné par le frottement de son corselet. La larve de la punaise-mouche se rencontre aussi dans les maisons : en cet état elle ressemble à une araignée couverte de poussière & d'ordures , on dirait d'une petite motte de terre qui marche. Si on la touche avec une plume , la poussière & les ordures tombent aisément , & on reconnoît alors le petit animal , qui est vorace & mange les autres insectes qu'il rencontre ; il n'épargne pas même les punaises de lit , & nous lui en faisons bon gré. Il y a aussi la *punaise-mouche à pattes rouges*.

11°. La *punaise d'un rouge noir & varié* : elle se trouve sur les feuilles de la jusquiame. On l'appelle aussi *punaise rouge à croix de chevalier*.

12°. La *punaise d'un brun mêlé de blanc* : on la trouve sur les troncs du peuplier ; ses pieds sont longs , noirs & blancs.

13°. La *punaise à élitres tiquetées de jaune* : on la rencontre sur le sapin ; ses pieds sont roux.

14°. La *punaise sauteuse* : elle est d'un noir foncé ; elle saute comme la cigale : on la trouve sur les bords de la mer , des lacs & des rivières ; elle a des taches jaunes sur la queue.

15°. La *punaise blanchâtre* : elle se trouve dans les pâturages. La *punaise chartreuse*, dont le dos est d'un blanc de lait , se trouve sur le chardon-roland.

16°. La *punaise jaunâtre* : elle habite les champs ; ses antennes sont noires : elle a une ligne blanche le long du dos ; ses fourreaux sont plus longs que dans aucune espèce de punaise.

17°. La *punaise tipule* ou *naïade* : elle court fort vite à la surface des eaux , & vit dans celles qui sont dormantes , dans les mares & les bassins. Cet insecte est blanc en dessous , & noir en dessus. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'il s'accouple souvent avant d'avoir des ailes & des étuis. Il ne faut pas la confondre avec la *punaise aiguille*, qui court moins vite.

18°. La *punaise d'arbre culiciforme* : son corps est long , étroit & droit comme une ligne ; ses pattes postérieures sont très-menues & fort

longues. Tout l'insecte est entre-coupé & panaché de blanc & de brun. Cette espece se trouve sur les arbres , où elle vacille & se balance perpétuellement comme les tipules.

19°. La *punaise de riviere* n'est pas le même insecte que le SCORPION AQUATIQUE, *nepa*, comme on l'a dit ; c'est une véritable punaise : voyez SCORPION AQUATIQUE , & ce qui est dit à la fin de l'article TIPULE.

20°. La *punaise à avirons*, *notonecta* : cet insecte , ainsi nommé de sa grande ressemblance avec la punaise , & de ce qu'en nageant dans l'eau il se sert de ses pattes principalement de celles de derriere , comme d'avirons pour se conduire , a une maniere de nager qui est assez singuliere , puisqu'il est toujours sur le dos dans l'eau , & présente en haut le dessous de son ventre. Cet insecte , que l'on trouve dans les eaux douces des lacs , des réservoirs , &c. a des mouvemens très-vifs , & s'enfonce quand on veut le prendre ; après quoi il remonte à la surface de l'eau : il a six pattes , en forme de nageoires & applaties ; celles de derriere sont bordées de petits poils sur un de leurs côtés ; chaque tarse a deux articles. On distingue deux sortes de punaises à avirons, la grande & la petite : la premiere a la tête arrondie & les yeux fort gros ; au devant de la tête est une trompe fort piquante , qui se recourbe entre les premieres jambes ; sur les côtés sont des antennes fort petites. Le corselet est large , court & lisse , jaune en devant , noir par derriere. L'écusson est grand , ainsi que les étuis , qui sont croisés & d'une couleur jaune nébuleuse. On doit saisir cet insecte avec précaution.

La petite espece de punaise à avirons paroît dans l'eau comme un point gris. Cet insecte est d'autant plus singulier , qu'il est sans étuis & sans ailes ; de sorte qu'on le prendroit pour une nymphe , du reste il ressemble au précédent.

Il faut observer que la *punaise des bois* n'est pas moins sanguinaire & vorace que la punaise domestique : elle attaque les chenilles , les mouches , même les cloportes ; sa trompe est très-aiguë. Celles des jardins sont plus paisibles ; elles se contentent de vivre de plantes & de racines , ne perdent rien de leur agilité pendant leur métamorphose , s'accouplent de différentes manieres ; tantôt le mâle monte sur la femelle , tantôt , & le plus souvent , ils se tiennent par leurs parties postérieures , & marchent dans cet état sans se quitter. Les œufs

déposés par la femelle sur les plantes , sont très-curieux à observer à la loupe. Dans l'*Histoire abrégée des Insectes* , l'on trouve la description de soixante & dix-sept especes de punaises , qui toutes se rencontrent aux environs de Paris. Indépendamment des précédentes , on distingue sur-tout la *punaise porte-épine* ; la belle *punaise rouge à damier* , si commune en Champagne ; la *punaise à bec* ; la *punaise à pattes de crabe* ; qui se trouve dans les bois ; la *punaise à fraise antique* ; la *punaise aiguille* , qui court sur l'eau comme la naïade ; la *punaise porte-chappe* , qui se trouve sur les feigles vers le mois de Juillet ; enfin , la *naucore* : voyez SCORPION AQUATIQUE , voyez aussi CORISE.

PUPUT. C'est la *huppe* : voyez ce mot.

PURIQUE. Espece de poisson du Brésil , que l'on soupçonne être une *torpille* , parce qu'en le touchant il cause subitement un engourdissement aux membres ; il suffit de le toucher d'un bâton pour que le bras demeure endormi : étant cuit il perd cette propriété ; sa chair est bonne à manger & ne fait aucun mal. Voyez TORPILLE.

PURETTE , *puretta*. On donne ce nom à une substance rougeâtre ; brillante , en petits grains comme le sable , mêlée de particules noires , quelquefois attirable à l'aimant , & qui se trouve au bord de la mer en un lieu sec , nommé *Mortuo* , près de Gênes. On l'y rencontre toujours à la suite des grandes tempêtes , & après que la mer a été fortement agitée. La purette est d'autant plus singulière , qu'elle ne se rouille ni dans l'eau douce , ni dans l'eau de la mer , ni dans l'urine , ni dans les liqueurs acides , pas même dans l'eau forte : elle ne pétille point étant jetée sur la flamme d'une bougie , comme la limaille de fer , & elle ne noircit point les doigts , excepté quand elle est écrasée. M. Joblot conclut de là que ce n'est point du fer. Voilà en effet un phénomène singulier & contraire aux connoissances chimico-physiques. Les Génois ne se servent de la purette que pour sécher l'écriture. Il se trouve aussi de la purette le long de la côte de Coromandel ; elle est noire , & on l'appelle dans le pays *sable Indien*.

Nous avons reçu tout récemment quelques livres d'un sable composé de petits grains de quartz blanc , de semence de rubis de couleur d'hyacinthe : & de particules noires très-attirables à l'aimant l'on'y trouve aussi quelques minicules d'or pur. Ce sable que nous a envoyé , sous le nom de *purette* , M. le Chevalier *Paschal* , a été ramassé sur la plage de Roscoff en basse Bretagne. Comme quelques-uns soupçonnent que tous les rubis des

deux Indes tiennent leur couleur de l'or même , ne feroit-on pas en droit de foupçonner que fi la purette des plages de Roscoff n'a pas été apportée de loin par les eaux de la mer , mais que ce foient des eaux fouterraines , ou des ruisseaux , ou des rivieres voisines qui l'aient déposée en ce lieu , alors en faisant des recherches locales , on pourroit découvrir l'endroit où existent les masses de ces sables portant or & rubis ? on fait que près de Lamballe , la Nature a formé dans des roches , des pierres d'améthyste d'une belle couleur vineuse. Il faudroit donc fouiller la terre & les roches graniteuses de la basse Bretagne , & suivre les ravines jusqu'à la mer.

La purette noire & brillante des parages de l'Isle d'Elbe , paroît être composée des débris des belles mines de fer cristallisées de cette même contrée : voyez à l'article FER. Elle est très-attrable à l'aimant , & indissoluble dans l'eau forte.

PURPURINE , est une matiere rougeâtre , que les seuls Vénitiens ont l'art , dit-on , de tirer du cuivre ; on la distribue en Italie sous le nom de *bronze rouge* , & on l'emploie à l'huile & au vernis pour bronzer les carrosses de prix.

PURPURITE. On donne ce nom aux coquilles de la famille des pourpres & devenues fossiles : voyez leur caractère au mot POURPRE.

PUTOIS , *putorius*. Le putois , dit M. de Buffon , ressemble beaucoup à la fouine , par le tempérament , par le naturel , par les habitudes ou les mœurs , & aussi par la forme du corps : il est plus petit que la fouine ; il a la queue plus courte , le museau plus pointu , le poil plus épais & plus noir ; il a du blanc sur le front , aussi bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en differe encore par la voix : la fouine a le cri aigu & assez éclatant , le putois a le cri plus obscur ; ils ont tous deux , aussi bien que la marte & l'écureuil , un grognement d'un ton grave & colere , qu'il répètent souvent lorsqu'on les irrite ; enfin le putois ne ressemble point à la fouine par l'odeur , qui loin d'être agréable , est au contraire si fétide , qu'on l'a d'abord distingué & dénommé par là. C'est sur-tout lorsqu'il est échauffé , irrité , qu'il exhale & répand au loin une odeur insupportable. Les chiens ne veulent point manger de sa chair , elle est d'un trop mauvais goût , & sa peau quoique bonne est à vil prix , parce qu'elle ne perd jamais entièrement son odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou

vésicules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueuse, dont l'odeur est très-désagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'est au contraire qu'une espece de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois a appartement d'hiver & appartement d'été. A l'approche des froids il gagne, ainsi que la fouine, vers les habitations, grimpe sur les toits, s'établit dans les greniers, & ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Ce quadrupede se glisse dans les basse-cours, & fait main-basse sur tout ce qu'il trouve; il monte aux volieres & aux colombiers, où sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât: il fait la chasse aux poules, & en mange les œufs; il pille, vole, étrangle, met tout à mort. Il coupe aussi ou écrase la tête à toutes les autres volailles; il prend son repas, & ensuite il les transporte piece à piece, & en fait un magasin de provisions. Si, comme il arrive souvent, il ne peut les emporter entieres, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit pour le passage de son butin, il leur suce la cervelle & emporte les têtes. Ce brigand n'est pas moins avide de miel; il attaque impunément les ruches en hiver, & force les abeilles industrieuses à abandonner leur république. Il ne s'éloigne guere des lieux habités; il entre en amour au printemps: les mâles se battent sur les toits, & se disputent la femelle; le plus fort en jouit, ensuite il l'abandonne & va passer l'été à la campagne ou dans les bois où il exerce ses ravages. La femelle au contraire reste dans son grenier jusqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmene ses petits que vers le milieu ou la fin de l'été: elle en fait trois, quatre ou quelquefois cinq, & ne les allaite pas long-temps: en les sevrant elle les accoutume aussi-tôt à sucer du sang, à vivre d'œufs, à manger des cervelles. Enfin la petite famille se disperse, & chacun va vivre à ses frais.

A la ville ils vivent de proie & de chasse; à la campagne ils s'établissent pour passer l'été & toute la belle saison, dans des terriers de lapins ou dans des fentes de rochers, d'où ils ne sortent guere que la nuit pour aller dans les champs, dans les bois, chercher les nids de perdrix, d'alouettes, de cailles: ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aisément dans leurs trous; une seule famille de putois suffit pour détruire une garenne. Ce seroit le moyen le plus simple

simple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans. Le putois est difficile à prendre, il échappe par son agilité.

Le putois, dit *M. de Buffon*, paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils sont plus rares que la fouine dans les pays méridionaux.

Le puant d'Amérique est un animal différent; & l'espece du putois paroît être confiné en Europe depuis l'Italie jusqu'à la Pologne.

PUTOIS RAYÉ, *putorius striatus*. C'est le *putois puant de l'Amérique*. Il est à-peu-près de la grandeur du précédent, mais il a le museau un peu plus long: il est noir avec cinq bandes blanches longitudinales & paralleles sur le corps. On le trouve dans tout le Continent septentrional de l'Amérique. C'est le *puant* des Auteurs.

PYCNOGONE. *Voyez* POLIGONOPE.

PYGARGUE *Voyez* PIGARGUE.

PYLORIDES, *conchæ pylorides*. Ce sont des coquilles maritimes & bivalves dont les battans ne se ferment pas exactement, ou qui ont une bouche béante; tels sont les *tellines*, les *pholades*, les *couteliers*, quelques especes de *pinnes marines*, &c. *Voyez ces mots*.

PYRACANTHA ou BUISSON ARDENT. *Voyez à la suite du mot NÉFLIER*.

PYRAMIDALE. *Voyez à la fin de l'article JOUBARBE*.

PYRETHRE ou RACINE SALIVAIRE, *pyrethrum*. On trouve chez les Droguistes deux à trois sortes de racines sous le nom de *pyrethre*. La premiere est de la longueur & de la grosseur du doigt, ridée, de couleur grise, rousâtre en dehors, blanchâtre en dedans, ayant quelques fibres d'un goût fort âcre & très-brûlant: on l'apporte seche de Tunis à Marseille, elle n'a point d'odeur. *Bruyn* dit que c'est la racine de l'œil de bœuf de Crete, *bupthalmum Creticum cotulæ facie, flore luteo & albo*, espece de plante qui ressemble à la camomille; ses feuilles sont découpées comme celles du fenouil & ressemblantes à celles de la carotte: ses tiges sont hautes d'un pied, & portent en leurs sommets des fleurs larges, radiées, ayant beaucoup de rapport à l'œil de bœuf des Alpes, espece de paquerette de couleur incarnate. A ces fleurs succedent une grande quantité de graines applaties, purpurines; ses semences servent à multiplier cette plante chaque année dans les

jardins où l'on est curieux de la cultiver , parce que sa fleur dure presque tout l'été. M. *Shaw* dit qu'on transporte à Constantinople & au grand Caire une grande quantité de cette racine , & qu'étant confite , on la mange dans les douleurs de dents & de la poitrine. Cette plante est fort jolie.

L'autre *racine salivaire* appelée *magala* par quelques-uns , appartient à une marguerite de Canarie ; on l'appelle aussi *pyrethre de Canarie*, *leucanthemum Canariense*, *foliis chrysanthemi*, *pyrethri sapore*. Cette racine est blanchâtre , plus menue que la précédente , ligneuse & moins brûlante. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & davantage ; elle est rameuse , garnie de feuilles semblables à celles de la camomille ; & colorées d'un bleu tirant sur le vert de mer : aux extrémités des rameaux naissent de petites tiges nues , qui portent à leur sommet des fleurs composées de demi - fleurons blancs , placées autour d'un disque de fleurons jaunes ; toutes les graines sont applaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

L'on donne aussi le nom de *ped d'Alexandre* à une pyrethre sauvage & ombellifère , *pyrethrum umbelliferum*, dont la racine est longue d'un demi-pied , fibreuse en son sommet comme la racine de méum. On nous l'apportoit autrefois , entassée par petites bottes , de Hollande & de plusieurs autres lieux ; ses fleurs sont disposées en parasols & de couleur pâle.

La racine de la première de ces pyrethres a plus de force & de vertu que les autres ; les Vinaigriers l'emploient dans la composition de leur vinaigre. Quand on mâche cette racine , elle produit bientôt une saveur âcre & violente qui ouvre les conduits salivaires : c'est pourquoi c'est un spécifique pour les maux de dents qui viennent d'obstructions & de catarres : c'est encore un très-bon remède pour les affections soporeuses & la paralysie de la langue , tant son âcrimonie irrite les nerfs.

PYRITES, *pyrites aut pyrimachus*, sont des substances composées par la Nature , minéralisées , plus ou moins compactes , pesantes & cristallisées , dans différens états , formant souvent des veines très-profondes & immenses , ou des masses énormes dans les montagnes , & qui se trouvent communément avec les mines. Les parties constituantes qui leur donnent un éclat métallique , sont assez différentes entr'elles :

Il y a des pyrites qui contiennent ou du vitriol, ou du soufre, ou de l'arsenic, ou une substance vraiment métallique, qui est ou de fer ou de cuivre, tantôt deux de ces choses à la fois, quelquefois davantage, & toujours mêlées avec de la terre ou de la pierre. Toutes les pyrites tombent facilement en efflorescence à l'air, ou se détruisent au feu; il en faut excepter celles dont le fer n'est pas bien uni au soufre, & celles qu'on appelle proprement *marcassites*, qui sont d'une figure composée d'angles, ou cristallisées tant extérieurement qu'intérieurement; celles-ci ne se décomposent pas à l'air. Voyez MARCASSITES.

Division des Pyrites.

1°. On appelle *pyrites sulfureuses* ou *pierres à feu*, celles qui donnent beaucoup d'étincelles bleues & puantes, étant frappées avec le briquet, & dont le tissu est aigre, cassant, d'une couleur jaune pâle; souvent elles sont cristallisées en aiguilles qui divergent du centre à la circonférence, informes extérieurement ou globuleuses; elles se décomposent, s'enflamment à l'air, & augmentent considérablement de poids & de volume à l'instant de leur entière efflorescence: elles finissent par produire des cristaux de vitriol; les glaisières des environs de Paris en sont remplies: on les nomme *féramines*. Il y a aussi des pyrites sulfureuses en crête de coq.

2°. On appelle *pyrites cuivreuses*, *calcho-pyrites*, celles qui sont d'un jaune ou foncé, ou verdâtre, & changeant comme la gorge de pigeon; qui, quoique compactes, moins dures, donnent bien moins d'étincelles avec le briquet; en se décomposant, elles produisent des cristaux vitrioliques, d'un vert bleuâtre: on met ces pyrites dans le nombre des mines de cuivre: voyez ce mot. Depuis quelques années on nous apporte des mines de Saxe & d'Angleterre des pyrites cuivreuses & cristallisées, où brillent les couleurs les plus éclatantes & les plus variées. La couleur d'or & d'azur y domine.

3°. On donne le nom de *pyrites arsenicales* ou de *pyrites de poison* à celles qui sont d'un blanc sale, pesantes, tenaces, très-dures, susceptibles d'un beau poli, peu altérables aux impressions de l'air & du feu, donnant plus ou moins d'étincelles avec le briquet, mais exhalant une odeur d'ail: telles sont la plupart des pierres des Incas du Pérou, on y peut joindre encore les *pierres carrées* ou *hexaèdres* d'Espagne &

de Portugal, que l'on connoît dans le commerce sous le nom de *pierres de Geneve* ou *pierres de santé*, & dont on fait depuis quelque temps, ainsi que de celles qui sont jaunâtres, des bijoux si agréables, *aigrettes*, *bracelets*, *colliers*, *entourages de bagues*, &c. Ces pyrites ferro-arsenicales sont aussi des *marcaffites* : voyez ce mot. Leur figure est peu constante, mais assez régulière, tantôt écaillée, en trapeze, en parallépipèdes, en cristaux octaèdres, ou cubiques. Souvent les cubes sont réunis & confondus l'un dans l'autre, & de nature ferro-sulfureuse, mais le fer y est mal combiné avec le soufre. Il y a aussi des pyrites pierreuses & cendrées d'arsenic ; celles qui sont noires, rougeâtres & testacées, c'est-à-dire écaillées, en petites lames carrées ou trapézoïdes, se recouvrant les unes les autres, sont les mines ordinaires d'arsenic : consultez la *Pyritologie de Henckel*. Il ne faut pas confondre ces dernières pyrites avec la *mine de cobalt cristallisée*.

4°. On donne le nom de *pyrites martiales* à celles qui sont d'un brun fauve, ou de couleur terreuse ou livide, peu ou point éclatantes, ne donnant presque point d'étincelles avec le briquet, s'altérant peu à l'air, & qui sont privées de soufre, ou parce que le soufre qui y étoit uni avec le fer s'est décomposé. Ces pyrites semblent n'être tantôt qu'une ochre de fer précipitée & ensuite aglutinée très-fortement, & tantôt une pyrite striée, mais sans brillant métallique. La partie inflammable (le phlogistique) en est souvent détruite.

5°. On nomme *pyrites alumineuses*, celles qui ont peu d'éclat, qui sont peu dures, qui ne contiennent que très-peu de fer, mais beaucoup de soufre, qui se détruisent facilement à l'air en s'enflammant, & finissent par donner abondamment des cristaux d'alun : & très-peu de vitriol martial. Voyez ALUN & PIERRE ASSIENNE.

A l'égard des *pyrites d'or*, nous disons qu'on y distingue effectivement des particules de ce métal précieux sans y être combiné. Sa couleur, sa propriété malléable qui permet que la pointe d'un ciseau y grave des raies, tout y fait reconnoître son existence. La pyrite cuivreuse d'Ædelfors en Smolande contient de l'or dans le quartz, le spath vitreux & une roche feuilletée ; on en trouve avec ces mêmes matières dans le Pérou & en Hongrie. Quelques-uns soupçonnent que dans les pyrites aurifères, l'or y est uni au soufre par l'intermède du fer.

Cette différence des pyrites dépend, comme nous l'avons déjà avancé, des mélanges & de leur proportion, même de leurs matrices terreuses. *Henckel* dit que plus une pyrite contient de cuivre, moins il s'y trouve de soufre; plus elle contient de fer, & plus elle a de soufre; plus il y a d'arsenic dans une pyrite, moins elle contient de soufre; plus une pyrite est jaune, verdâtre, anguleuse & compacte, moins elle fait feu avec le briquet, parce qu'elle contient beaucoup de cuivre; plus la pyrite se détruit à l'air, plus elle est vitriolique ou sulfureuse & martiale, mais peu cuivreuse; enfin dans un minéral où l'on trouve du soufre sans arsenic, on ne trouve jamais de cuivre. Ce sont ces mêmes différences de combinaisons (d'où l'on pourroit déduire les différens endroits & matrices qui conviennent pour la production des pyrites) qui changent les propriétés extérieures, c'est-à-dire qui operent la densité, la couleur, la diversité & la bizarre cristallisation dans les pyrites: consultez le *Mémoire sur les pyrites & les vitriols*, que nous avons lu à l'Académie Royale des Sciences en 1760, imprimé dans les *Mémoires des Savans étrangers*, Tome V. page 617.

Quant aux altérations qu'éprouvent les pyrites sulfureuses, ce phénomène n'est dû qu'à la singulière propriété qu'a le fer qui s'y trouve, de décomposer le soufre au moyen de l'eau: c'est alors que le principe inflammable une fois détruit, la vitriolisation se fait. Si le fer étoit mal uni avec le soufre, la pyrite ne se décomposeroit que peu ou point; telles sont les marcaassites jaunes qu'on remarque dans certaines terres ou pierres argileuses qui en contiennent: voyez MARCASSITES. Celles qui s'y décomposent en tout ou en partie, minéralisent l'argile feuilletée: de là le schiste, les glaises marbrées, la pierre à Charpentier, dont le goût est vitriolique: peut-être que de telles pyrites sont le principe colorant de certains marbres, fluors, cristaux, &c.

Parmi les pyrites, il y en a qui offrent différentes formes ou figures plus ou moins régulières, des cubes, des rhomboïdes, des octaèdres; décaèdres, dodécaèdres, à quatorze & à dix-huit faces, & même davantage, en grains, en végétations, celluleuses & caverneuses, mamelonnées, striées, globuleuses & à surface tantôt lisse, tantôt raboteuse, en gâteau ou en champignon, en priapolite, &c.

Comme la pyrite sulfureuse est abondamment répandue dans toute la terre, ne pourroit-on pas présumer que la chaleur des eaux thermales

n'est due qu'à son efflorescence & à son ignition ? peut-être que les mouffettes , ces exhalaisons mortelles appellées *vapeurs minérales* ou *pouffes* dans les mines de charbon , &c. & qui sont quelquefois enflammées & inflammantes , n'ont pour cause générale , & même peut-être unique, que la décomposition des pyrites sulfureuses dans des matrices ou cavités particulières. Cette idée , embrassée dès les premiers siècles de l'Histoire Naturelle , est renouvelée de nos jours , & la pratique journalière semble confirmer cette théorie. Communément ceux qui travaillent à l'alun & au vitriol sont peu instruits des subtilités chimiques, ils ignorent que la pyrite la plus ordinaire est composée de soufre uni à du fer ; mais ils savent que cette pyrite commune se détruit par l'eau , qu'elle s'échauffe au point de prendre feu si le soufre y domine , & qu'elle brûle des semaines & des mois entiers , selon l'abondance de sa matière combustible , & relativement aux circonstances locales. Le principe inflammable se détruit dans les monceaux de pyrites exposés à l'air libre , & on en tire par lixiviation les sels dont l'acide est vitriolique , &c.

L'inflammation de la pyrite , au moyen de l'air & de l'eau , étant certaine , il est facile de concevoir les mêmes effets dans les entrailles de la terre , où on la trouve communément : mais la consommation de la matière y fera plus lente , la chaleur plus égale , plus uniforme , & durera plus long-temps que si elle étoit exposée à l'air extérieur.

La pyrite échauffée exhale une vapeur subtile , raréfiée & acide , qui ôte à l'air son jeu si nécessaire pour le soutien de la vie & pour la production de la flamme ; telle est la mouffette des Charbonniers : cette vapeur si pernicieuse aux Mineurs , est quelquefois si chargée de phlogistique , qu'elle prend feu facilement & avec tant de violence , qu'on ne sauroit l'éteindre ; souvent même elle produit une explosion terrible , sur-tout lorsqu'elle est renfermée dans des mines , dont les cavités ou cavernes sont trop étroites. Si cette vapeur se trouve au-dessus de la surface de la terre au grand air , elle produit une flamme très-claire , tant que la matière combustible ne tarit point. On sera sans doute surpris en apprenant que l'Ingénieur des mines de Whitehaven en Angleterre , a employé utilement cette pernicieuse vapeur enflammée , en lui donnant issue hors des mines par des soubiraux convenables , & y mettant le feu dès qu'elle en sort ; elle continue dès-lors à brûler jour

& nuit ; ainsi en détruisant la vapeur empoisonnée qui feroit périr les malheureux Mineurs , & détruiroit la miniere , elle produit au dehors une flamme qui sert de phare aux Navigateurs , & qui éclaire l'entrée du port.

L'embrasement des mines de charbon n'a lieu que par la matiere pyriteuse qui s'y trouve : ces amas de charbons exposés à l'air libre dans divers endroits , & qui prennent feu quelquefois , en sont des exemples non équivoques ; plusieurs de nos mines d'Europe en contiennent une très-grande quantité , & il paroît probable que les embrasemens terribles des monts *Hecla* , *Etna* , *Vésuve* , &c. ont été occasionnés par la faculté de s'enflammer qu'ont les pyrites qui se vitriolisent. On trouve aux environs du Vésuve des terres alumineuses , & près du mont *Hecla* des terres toutes sulfureuses.

Toutes les mines , soit des pays chauds , soit des pays froids , qui ne contiennent que peu ou point de pyrites , sont constamment sans chaleur dans telle saison que ce soit ; au-lieu que celles qui contiennent des pyrites , sur-tout de celles qui sont sulfureuses , quelque profondes qu'elles soient , dans tout climat & en toute saison , ont toujours une chaleur plus ou moins grande , mais dominante en été.

Les Naturalistes instruits de la Chimie , qui ont voyagé & visité les galeries des mines contenant des pyrites , ont toujours reconnu dans leurs cavités , ou des guhrs ou des chaux métalliques , ou des efflorescences pyriteuses , ou des stalactites vitrioliques , ou des eaux thermales d'une saveur styptique , & ont trouvé les parois ou la voûte des terres ou pierres comme calcinées ; ils ont respiré dans ces souterrains , pendant l'été , un air échauffé , une vapeur subtile , qui empêchent souvent les Mineurs d'y pouvoir travailler , si ce n'est dans l'hiver.

Cet exposé confirme que la pyrite est la vraie cause du feu souterrain , & l'origine de la chaleur des eaux thermales , simples ou composées. Nous le répétons , les volcans d'Italie , du Nord , de l'Amérique & de l'Afrique sont probablement entretenus par la même cause , puisque ces volcans sont toujours accompagnés de vapeurs sulfureuses , environnés de soufre en nature , de récrémens (scories) métalliques , semblables à une pyrite torréfiée. L'on en peut encore déduire la cause des tremblemens de terre. Que la décomposition de la pyrite ait lieu

dans des cavités souterraines remplies d'air & d'eau , il y aura inflammation , raréfaction de l'air , dilatation & expansion de l'eau en vapeurs , enfin des explosions dont l'odeur est analogue à celle que laisse le tonnerre dans le lieu où il tombe. Il y a quelque temps qu'on éprouva près de Bifenchi une éruption & un tremblement de terre local : on reconnut que c'étoit la pyrite sulfureuse dont il y a un filon considérable , qui par son ignition avoit produit ce désastre. Nous n'entreprendrions pas ici d'expliquer si les feux volans , les courans d'air périodiques , appelés *vents alisés* , sont produits par des pyrites enflammées dans le sein de la terre ; nous nous éloignerions trop de notre objet , qui d'ailleurs est discuté à son article. Nous avons cru devoir nous permettre ces détails , pour donner à nos Lecteurs une idée des effets de la pyrite exposée à l'humidité de l'air , & des plus importans phénomènes qui en résultent. Nous croyons devoir encore conseiller à nos Lecteurs de lire aussi les mots *exhalaisons minérales* , *volcans* , *tremblemens de terre* , *eaux chaudes* , *soufre* , *bitume* , *lave* , *charbon de terre* , en un mot tous les articles où il est parlé des effets produits par la décomposition des pyrites.

PYROLE ou VERDURE D'HIVER , *pyrola*. M. de Tournefort a établi quatre especes de pyrole. Les fleurs de ce genre , dit M. Deleuze , ont cinq pétales attachés à un calice simple fendu en cinq parties , dix étamines & un pistil.

Entre les especes de ce genre , la principale est la grande à feuilles arrondies , *pyrola rotundifolia major*. Elle croît aux lieux montagneux , ombragés & un peu humides , dans les forêts & les bois : on la trouve particulièrement dans la haute Champagne , ainsi que dans les environs de Paris ; mais elle se plaît sur-tout dans les pays froids & septentrionaux , tels que la Bohême , la Moravie , &c. Sa racine est flexible , déliée , fibreuse , traçante & blanchâtre ; elle pousse cinq ou six feuilles arrondies , lisses , d'un beau vert , qu'elle conserve durant l'hiver : elles sont attachées à des queues longues & tombent vers la terre ; du milieu de ces feuilles s'élève une tige haute d'environ un pied , anguleuse , garnie de quelques petites feuilles pointues , portant en sa sommité des fleurs odorantes , agréables à la vue , disposées en rose & blanchâtres. A chaque fleur succede un fruit à cinq pans arrondis , divisé intérieurement en cinq loges , remplies de semences roussâtres

&

& menues presque comme de la poussiere , semblables à la sciure de bois.

Toute la plante a un goût amer & fort astringent ; elle se soutient difficilement dans les jardins , malgré la culture ; elle y meurt communément : elle fleurit en Juin & Juillet. La pyrole a toujours été regardée par les Praticiens comme propre à arrêter les pertes de sang , les fleurs blanches & les hémorragies : on la fait infuser comme le thé : c'est un des vulnéraires de Suisse les plus célèbres ; on l'applique aussi sur les blessures : on fait , avec la décoction de la pyrole & le miel rosat , un excellent gargarisme contre les esquinancies inflammatoires : cette plante commence à se multiplier dans toutes nos Provinces.



Q.

QUABEBES. Voyez CUBEES.

QUACAMAYAS ou **ALO.** C'est le nom que les Mexicains donnent à leurs perroquets qui sont tout rouges, à la réserve des épaules & de la queue qui sont d'un bleu d'azur ou bleu céleste. Ces oiseaux sont de la grandeur de nos poules : leur bec est blanc & crochu ; leurs pieds sont noirs : ils s'appriivoient facilement dans les maisons ; mais ils imitent mal le langage humain.

QUADRISULCE. Voyez à l'article **QUADRUPEDES.**

QUADRUMANS. Voyez à l'article **SINGE.**

QUADRUPEDES, *quadrupedes.* Ce sont des animaux vivipares ; couverts de poils, & qui ont quelque rapport avec l'homme, en ce qu'ils ont du sang, qu'ils respirent par les poumons, qu'ils ont deux ventricules au cœur, qu'ils allaitent leurs petits : ils marchent sur quatre pieds ou onglés ou onguiculés, & analogues aux pieds & aux mains de l'homme. On divise ces animaux en *solipedes*, en *pieds-fourchus* & en *fissipedes*.

1°. Les **SOLIPEDES**, *solipeda* aut *soliungula*, sont ceux qui n'ont qu'un seul ongle aux pieds, comme sont le cheval, l'âne & le zebre.

2°. Les **ANIMAUX A PIEDS FOURCHUS** ou **BISULCES**, *bifulca*, ont le sabot fendu en deux comme le bœuf, la brebis, la chevre, le cerf, &c.

3°. Les **FISSIPEDES** ou **DIGITÉS**, *digitata* ; ils sont ainsi appelés à cause de la pluralité des doigts fendus qu'ils ont aux pieds ; tels sont le chien, le lievre, le lion, le renard, &c.

Des Naturalistes ajoutent à ces divisions celles des quadrupedes qui ont le pied fendu en trois, *trifulces* ; tel est le rhinocéros & l'anta ; ou qui ont le pied fendu en quatre, *quadrisulces*, comme l'hippopotame ; ou le pied fendu en cinq, *pentifulces*, comme l'éléphant : mais à examiner de bien près, ces animaux ne sont qu'ou *bifulces* ou *quadrisulces* ; le porc, par exemple, que l'on regarde comme *quadrisulce*, ne s'appuie que sur deux ongles en marchant.

On donne le nom d'**ONGULÉS**, *ungulata*, à ceux des quadrupedes qui ont les doigts ou les extrémités des pieds couverts & entourés

d'ongles ; cette substance est dure , de consistance de corne & concave ; elle couvre & contient les extrémités des doigts , & c'est sur elle que l'animal marche en partie ; tels sont les folipedes , les bifalces & les quadrifulces.

Par ANIMAUX ONGUICULÉS , *unguiculata* , on entend ceux qui ont les doigts découverts , & seulement armés au bout supérieur d'ongles naissans , souvent étroits , pointus , courbés & garnis de poils , sur-tout en dessous , & quelquefois larges , comme sont ceux des singes.

On peut encore considérer les quadrupedes comme *ruminans* , tel est le genre des bœufs , celui des brebis , celui des chevres , celui des cerfs ; ou comme *non ruminans* , tels que sont les porcs , &c. Voyez RUMINANS.

Division des Quadrupedes.

M. *Linneus* donne trente-quatre genres de quadrupedes dans six ordres qu'il établit.

Le premier ordre contient les *anthropomorphes* , c'est-à-dire ceux à figure humaine (quadrumans) ; tels sont les singes , les bradypes ou les paresseux du Ceylan & de l'Amérique.

Dans le second il comprend les féroces , *feræ* , tels que l'ours , le lion , le léopard , le loup-cervier , le genre des martes , la loutre , les chiens , les loups , le renard , le phocas , le blaireau , la civette , le hériffon , les armadilles , la taupe & les chauve-fouris.

Dans le troisieme ordre , les bêtes sauvages , *agriæ* , telles que le tamandua ou fourmillier.

Dans le quatrieme ordre , qui comprend les *glires* , sont renfermés les porcs-épics , les écureuils , les lievres , le castor , les souris , les rats , le cochon-d'inde , les marmotes , les philandres.

Dans le cinquieme sont les *jumenta* , tels que l'éléphant , le rhinocéros , l'hippopotame ou cheval de riviere , le cheval , l'âne , le zebre , le mulet , les cochons , les sangliers.

Dans le sixieme sont les *pecora* , tels que le dromadaire , le chameau , le pacos , la gazelle , les cerfs , les chevres , les chevreuils , le bouquetin , l'élan , le chamois , le rhennè , le daim , la brebis , le bœuf , le bison & le buffle.

M. *Klein* réduit tous les quadrupedes vivipares à deux genres : le premier comprend les *ongulés* , c'est-à-dire , qui ont des ongles ou cornes

aux pieds, & il en fait cinq familles; le second renferme les *digités* ou *onguiculés*, dont il fait aussi cinq familles. Consultez l'ouvrage de cet Auteur, imprimé à Leipfick, & intitulé : *Quadrupedum dispositio, brevifque Historia naturalis*.

Ce même Auteur a aussi fait une classe de *quadrupedes ovipares*, dans laquelle il comprend les grenouilles, les crocodiles, &c. tous animaux que l'on trouve chez M. *Linneus* dans la classe des amphibiens, & qui composent la quatrième classe de M. *Briffon*, sous le nom de *reptiles*.

M. *Briffon* a divisé tout le regne animal en neuf classes, qu'il a subdivisées en dix-huit ordres, dont les caractères sont tirés du plus ou du moins de dents, soit molaires, soit canines, soit incisives, même de leur position & de leur figure. Ce Naturaliste y joint aussi la comparaison, ou les marques caractéristiques que fournissent les pieds, tant ongulés qu'onguiculés, dans les solipèdes, dans les bisulces, &c. ainsi que le nombre des doigts antérieurs & des postérieurs, celui des mamelles, & la longueur différente des jambes.

D'autres Zoologistes ont considéré les animaux par l'espèce d'habillement & d'habitation, par la manière de vivre, par leurs armes, &c.

Plus nous lisons les Ouvrages de ces Méthodistes, & plus nous rendons hommage au zèle qui les a excités dans leurs recherches, qui d'ailleurs supposent beaucoup de sagacité, de connoissances acquises, & des facilités pour la comparaison de tant d'animaux si différens à tous égards. Nous allons citer en exemple quelques-uns des quadrupèdes qui suffiront au Lecteur pour lui présenter un tableau de la variété des genres de ces individus.

Différences principales & extérieures des Quadrupèdes.

Entre les 265 espèces ou environ de quadrupèdes connus, les uns sont couverts de poils, & n'ont point du tout de dents, tel est le fourmillier; d'autres ont des écailles tuilées & mobiles, comme le tatou, d'autres ont la peau chargée d'aiguillons comme le hérifson & le porc-épic; les uns marchent lentement & n'ont guère que des dents molaires comme le paresseux d'Amérique; d'autres ont pour défense une trompe mobile comme l'éléphant, ou une corne fixe sur le nez comme le rhinocéros, ou sur la tête, comme le cerf & le bœuf; d'autres ont les quatre pattes palmées comme la loutre, ou seulement les deux

postérieures comme le castor, ou garnies de poils & digitées comme le tigre, ou garnies de corne, & le fabot non fendu comme le cheval; d'autres ont des membranes étendues en aîles, qui fixent ou joignent les jambes postérieures aux antérieures, comme dans la chauve-fouris; d'autres ont cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derrière comme le chien; d'autres s'appuient sur le talon en marchant comme l'ours; d'autres ont les jambes très-courtes, & vivent sous terre comme la taupe.

Les uns ont les jambes de devant beaucoup plus longues, tel que le caméléopard; ou d'égale hauteur, tel que le genre du bouc, qui a de plus les cornes tournées en haut; d'autres les ont en arrière comme le genre du belier, ou vers les côtés comme le genre du bœuf, ou rameuses comme le cerf; d'autres n'ont rien de tout cela, mais ils ont une figure humaine, tels sont les singes; d'autres ont la queue plate comme le castor, ou longue & chevelue comme l'écureuil, ou courte comme le lapin; d'autres ont la tête ronde, & leurs doigts, quoique crochus, peuvent être entièrement retirés & cachés, comme dans le chat. Les uns ont la tête écrasée, & sont plantivores, comme le genre du lapin; d'autres sont insectivores, comme le tamandua ou fourmillier: il y en a qui peuvent s'allonger, & pour ainsi dire, se rétrécir pour passer par de petits trous, tel que le genre des belettes, &c.

On aperçoit déjà l'immensité des détails dans la distribution systématique des quadrupèdes: ces animaux n'occupent qu'un très-petit espace dans l'Univers, & ne composent qu'une petite partie de l'Histoire Naturelle, & cependant nous sommes encore bien éloignés d'avoir une distribution exacte & sans réplique de ce genre d'individus.

Dans l'admirable Ouvrage que l'illustre M. de Buffon a donné sur l'*Histoire Naturelle*, les animaux qui sont les plus nécessaires & les plus utiles, tiennent le premier rang. Cet Auteur donne la préférence, dans l'ordre des animaux, au cheval, au chien, au bœuf, à la brebis, &c. & il appelle cet ordre, le plus naturel de tous. Ne vaut-il pas mieux, dit M. de Buffon, faire suivre le cheval qui est solipède, par le chien qui est fissipède, & qui a coutume de le suivre en effet, que par un zèbre qui nous est peu connu, & qui n'a peut-être d'autre rapport avec le cheval que d'être solipède? Le rang qu'il donne aux animaux ne plaît pas à M. Klein, qui veut que l'arrangement des quadrupèdes en

ongulés ou *digités*, soit le plus naturel & le plus simple ; mais dans un Ouvrage tel que celui de M. de Buffon, fait pour être entre les mains de tout le monde, & où le Lecteur ne veut apprendre que la vie & les mœurs des animaux, on se passe de méthode, & cet Académicien a eu probablement raison de n'en point adopter. Ces ordres systématiques n'affectent que ceux qui font une étude particulière de l'Histoire Naturelle, & qui sont plutôt Observateurs qu'Historiens; tels que Gesner, Aldrovande, Jonston, Ray & M. Klein lui-même. En effet, dans ces Auteurs, on ne trouve que des Naturalistes qui se sont attachés à nous faire connoître les animaux comme ils ont cru qu'ils étoient : & dans M. de Buffon, au contraire, on voit un Observateur attentif, qui, après avoir été à la recherche des merveilles de la Nature, fait, en habile Ecrivain, nous les représenter sous les images les plus riantes & les plus agréables. Qualités rares, sur-tout dans un Naturaliste; presque tous ceux qui ont écrit sur cette matière ne s'étant attachés qu'à décrire fidèlement les animaux, sans beaucoup s'inquiéter de l'aménité du style : telle est la Réflexion qu'on lit dans le *Dictionnaire des Animaux*, Tome III, page 639.

Il ne nous convient pas de décider sur cet objet : nous nous contenterons de dire ici, avec ce dernier Auteur, que les quadrupèdes semblent n'avoir été formés que pour l'usage de l'homme : nous ne pouvons aussi qu'admirer la sagacité de l'homme, qui par son industrie, s'est si bien approprié les talens ou les services, & la matière des quadrupèdes : en effet, les tigres, les lynx, les ours, les élans, les castors & les renards ont des fourrures dont nous profitons ; quelques espèces de chiens servent à courir le cerf, le chevreuil, le lièvre, dont nous faisons nos repas ; les autres espèces servent pour nous garder ou pour notre amusement : le furet fait sortir le lapin de sa retraite ; le cheval, l'éléphant & le chameau paroissent nés pour porter des fardeaux ; le taureau pour subir le joug, la vache pour fournir du lait, & le mouton pour donner de la laine, &c. &c.

Amours, cris, multiplication, nourriture, habitations, caractères, ruses, combats & destruction des quadrupèdes.

Nous avons déjà insinué que le desir violent de perpétuer son espèce est différemment caractérisé dans chaque animal. Entre les quadrupèdes, les loups & les renards hurlent dans les bois ; les chiens suivent en

troupe les chiennes en chaleur, les taureaux ont un regard sombre & féroce, ainsi que les cerfs, dont le bois tombe chaque année & se répare après leur accouplement.

Les femelles des quadrupèdes conservent leur fœtus dans une chaleur modérée ; & l'on remarque que si ces animaux ont un vif instinct pour se reproduire & multiplier, ils en ont aussi un très-tendre pour la conservation de leurs petits. Cette tendresse est même remarquable dans les plus féroces, sur-tout pendant tout le temps que les petits sont encore trop foibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs besoins : ils les gardent, les nourrissent & les soignent jusqu'à ce qu'ils soient assez grands ; & quand ils les voient menacés de quelque danger, il n'est rien à quoi ils ne s'exposent pour les sauver.

Les quadrupèdes ne nourrissent leurs petits de leur lait qui est une liqueur douce, & propre à la foiblesse de leur âge, que jusqu'à ce que leur estomac soit devenu assez fort pour digérer des alimens plus solides, & que leurs dents soient en état de les broyer.

La *brebis*, quand elle fait deux agneaux d'une seule portée, n'allait point l'un, que l'autre ne tette en même temps, de peur que l'un ne périsse de faim, pendant que l'autre seroit bien nourri.

D'après ce que nous avons exposé ci-dessus sur la différente forme des quadrupèdes, par rapport à la structure de leur corps, ou à la peau qui les enveloppe, on voit que cet arrangement est tellement relatif à l'instinct & aux propriétés de chaque espèce, & répond si bien aux différens lieux que les uns & les autres habitent, qu'il semble que tout autre endroit seroit absolument contraire à leur destination.

Par exemple, les *singes*, les *éléphans* & les *rhinocéros* ont leur demeure fixe dans les pays chauds, parce que c'est dans ces pays seulement que croissent pendant toute l'année les végétaux dont ils se nourrissent ; & comme les ardeurs du soleil y sont excessives, ils ont reçu de la nature une constitution particulière qui fait qu'ils ne sont point incommodés de la chaleur. D'autres, tels que les *rhennes*, au contraire, semblent être destinés à habiter les climats glacés de la Laponie, parce que c'est le pays du monde où croît plus abondamment l'espèce de *lichen* (mouffe), dont ils font leur principale nourriture : & comme il y fait un froid excessif, ils ont la peau extrêmement

dure & velue comme tous les autres animaux du Nord, & font, par ce moyen, suffisamment munis contre les rigueurs de l'hiver : voyez RHENNE.

D'autres, tels que le *chameau*, restent dans les déserts chauds & sablonneux, parce qu'ils y trouvent des plantes qui font leur nourriture ordinaire : mais rien n'est si admirable que les ressources que la Providence a assignées & ménagées pour leurs besoins particuliers. Voyez CHAMEAU.

D'autres, tels que les *baufs*, se plaisent dans les bas pâturages, parce qu'ils y trouvent l'herbe qu'ils aiment le plus.

Les *moutons*, au contraire, préfèrent les collines à tout autre endroit, parce qu'ils y trouvent de petites herbes aromatiques qui font fort de leur goût.

Les *chevres* grimpent au haut des rochers ou des monts escarpés, pour y brouter les sommités des arbrisseaux ; c'est pour cela que la Nature leur a donné des jambes grêles & menues, au moyen desquelles elles peuvent facilement grimper & sauter par-tout.

Les *chevaux* demeurent plus volontiers dans les bois où ils se nourrissent de feuillages.

La diversité des goûts chez les animaux est si grande, qu'il n'y a presque aucune plante sur la terre qui ne plaise à l'un, & ne déplaise à l'autre. C'est ainsi que le cheval abandonne la ciguë aquatique, *phellandrium*, à la chevre ; la vache cède la ciguë à la brebis ; la chevre laisse l'aconit au cheval, méprise la feuille & le fruit du fufain & réveille son appétit avec le tithymale, qui est un poison pour tout autre animal, notamment au poisson, & même à l'homme, &c. Il y a des herbes qui engraisent les uns, & que les autres évitent comme un poison. Celles qui font venimeuses, ne le font que respectivement & non absolument : l'euphorbe, par exemple, est très-nuisible à l'homme ; & c'est une nourriture utile pour une espèce de papillon nocturne. Mais comme les animaux pourroient s'empoisonner, faute de savoir ce qui leur convient, chaque espèce a une finesse de goût & d'odorat qui lui fait distinguer, sans peine, ce qui lui est salutaire de ce qui peut lui être funeste : c'est ainsi que les pourceaux fouillent dans la terre avec leur groin, pour trouver des racines succulentes destinées à leur nourriture. M. *Linneus* cite, d'après ses expériences, les plantes qui conviennent aux vaches ; il y en a deux cents soixante & seize, & celles

celles que ces animaux rejettent , font au nombre de cent vingt-six. Quelques autres vivent de feuilles & de fruits des arbres , tels que le paresseux & l'écureuil : aussi ont-ils des pattes qui semblent taillées tout exprès pour s'accrocher aux branches.

Pour peu que l'on fasse attention à toutes ces singularités , on est forcé de convenir que rien n'est si sage que ce bel ordre & cette harmonie parfaite. On ne peut voir sans admiration comment la Nature veille à la conservation de certains quadrupedes qui , dans certains temps de l'année , à cause du froid excessif ou des tempêtes , ne sauroient se procurer les secours ordinaires dont ils ont besoin pour vivre. Aussi voit-on l'*ours* en automne s'envelopper dans un grand monceau de mousse dont il a eu soin de faire sa provision , & s'y tenir caché pendant tout l'hiver , ne vivant que de la graisse qui s'est amassée durant tout l'été dans sa membrane cellulaire , & qui le nourrit pendant tout ce temps d'abstinence. Il tire encore une sorte de substance de ce suc graisseux que contiennent les glandes qui se trouvent sous ses pattes , & qu'il exprime en les léchant : voyez au mot OURS. Le *hérisson* , le *taïsson* & la *taupe* ont coutume aussi de remplir leur trou de plusieurs sortes de plantes , & y restent endormis pendant les grands froids. La *chauve-fouris* paroît toute glacée & comme morte durant tout l'hiver , & la plupart des quadrupedes amphibies passent cette saison dans un trou ou au fond d'un lac ou d'un marais. La *chauve-fouris* , de même que le *tette-chevre* , ne vole que la nuit pour attraper les phalenes ou papillons nocturnes qui voltigent alors de tous côtés.

Entre les quadrupedes dont nous faisons mention , les bêtes féroces & carnassieres font les plus cruelles de toutes , étant accoutumées à exercer leur rage sur les autres pour assouvir leur faim. Mais quelle que soit la fureur des animaux de rapine quadrupedes , la Nature qui met des bornes à tout , a sagement prévenu les ravages excessifs qu'ils pourroient faire , en les faisant naître en plus petit nombre que les autres bêtes qui ne sont pas mal-faisantes , & en ne leur accordant même qu'une vie plus courte qu'à ces dernieres. D'ailleurs les animaux féroces ne sont pas également nombreux dans tous les pays : il n'y a point de lions ni de tigres dans les pays septentrionaux. Ajoutons à cela que les animaux nés avec un instinct cruel se détruisent réciproquement : ne voit-on pas le loup manger le renard ? Souvent même des

loups rassemblés ne craignent point d'attaquer un ours. Les tigresses dévorent quelquefois les mâles de leur portée.

Quoique chaque animal ait un ennemi particulier qui ne cesse de lui nuire ou de lui tendre des pièges, il a toujours des ressources pour s'en garantir, & il emploie souvent des ruses qui lui réussissent : le *lievre*, par ses détours, met en défaut le chien qui le poursuit. Quand l'*ours* attaque les bestiaux ou autres troupeaux domestiques, ceux-ci se rassemblent pour leur commune défense ; les chevaux se rangent front contre front, & combattent à coups de pieds : les bœufs se joignent ensemble queue contre queue, & repoussent l'ennemi à coups de cornes : les porceaux se servent de leurs dents, & se défendent avec tant de vigueur, que l'ours a bien de la peine à les vaincre.

Une chose remarquable, c'est que toutes ces espèces de troupeaux placent leurs petits au centre, c'est-à-dire, au milieu d'eux, jusqu'à ce que le combat soit fini. La précaution que prennent encore certains animaux pour leur sûreté pendant la nuit, n'est pas moins admirable.

Quand les chevaux dorment en troupes dans les forêts, il y en a un qui fait sentinelle, & ils se relevent tour à tour. Dans le Brésil lorsque les singes passent la nuit sur les arbres, il y en a toujours un qui fait la garde pour donner le signal quand quelque tigre veut y grimper, & malheur à la sentinelle qu'il trouve endormie, car il la met en pièces sur le champ.

Par cette précaution les bêtes de rapine sont souvent sujettes à manquer leur gibier ; il leur arrive même de chasser durant tout un jour sans rien prendre. C'est aussi pour cela que l'Auteur de la Nature leur a donné la facilité de supporter long-temps la faim, sans en être incommodés, puisqu'il leur est fort ordinaire de n'avoir pas toujours à point nommé de quoi la satisfaire. Le lion reste souvent plusieurs jours dans sa caverne sans manger : le loup, après avoir fait un bon repas, peut se passer de nourriture pendant plus de huit jours. Ainsi les animaux foibles servent de pâture à ceux de rapine ; ceux-ci se détruisent mutuellement ou périssent par d'autres événemens : de-là une juste proportion parmi toutes les espèces qui subsistent toujours également.

Nous avons rapporté en son lieu que les oiseaux *imantopedes* & *scolopaces* nettoient l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont.

tout le pays est couvert après les inondations du Nil ; & qu'ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine. Le renard blanc , qui se trouve dans les Alpes de la Laponie , ainsi que l'observe M. *Linneus* , rend aussi le même service , en détruisant les rats qui sans cela se multiplieroient à l'excès , & dévoreroient toutes les plantes des champs & des jardins. Delà la nécessité des bêtes carnivores ; toute la terre seroit couverte de cadavres infects de toute espece , s'il n'y avoit pas des animaux avides de semblable nourriture : ainsi lorsqu'il y a une bête morte dans les champs , les loups , les ours , les renards , les corbeaux , les chiens l'ont bientôt consumée , sans qu'il en reste le moindre morceau : si un cheval ou tout autre animal vient à périr sur les grands chemins où les bêtes féroces n'osent se présenter ; au bout de quelques jours le cadavre est rempli d'une multitude innombrable de nymphes & de mouches carnivores qui consomment toutes les chairs , de sorte que les passans sont bientôt délivrés de l'horrible puanteur qui s'en exhaloit.

Maniere de se procurer les différentes especes de quadrupedes , de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

M. *Mauduit* , Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris , qui est l'Auteur d'un très-bon Mémoire sur cet objet , & qu'il étend sur tous les autres animaux , dit qu'on peut se procurer les quadrupedes par le moyen des pieges , ou par la chasse dans laquelle on emploie les armes à feu ou les fleches : les pieges ont quelque inconvénient , ils brisent les os , délabrent les parties engagées sans donner souvent la mort aux animaux , qu'on est obligé d'affommer pour les tuer ; ce moyen est donc cruel & ne procure que des individus mutilés : la balle rapide lancée avec force , endommage souvent la peau , pénètre les chairs , rompt les os , déchire les visceres : la fleche empoisonnée de la plupart des Sauvages , aussi prompte , aussi sûre que la balle , n'entame que la peau , s'arrête dans les chairs & sans les pénétrer , donne une mort certaine & presque subite à l'animal qu'elle atteint. D'après ces principes , M. *Mauduit* conseille aux Voyageurs d'employer les Sauvages à la chasse des quadrupedes dans les pays & dans les circonstances où cette chasse seroit possible. Ce même Observateur , en parlant des quadrupedes , fait mention aussi des cétacées.

Quant aux *cétacées*, dit-il, leur grandeur, leur force, l'élément qu'ils habitent, le danger de se trouver exposé à leur vengeance en les frappant de trop près, la crainte de les voir disparaître en se plongeant sous les eaux & d'y perdre leurs traces, sont cause que l'industrie ou la tyrannie de l'homme n'a encore inventé guere qu'un moyen de les frapper & de triompher de leur énorme force, malgré sa foiblesse; celui de leur lancer un harpon (En consultant les articles *Baleine* & *Requin*, on verra que le *harpon* n'est pas la seule arme de l'homme contre les animaux *cétacées*). L'intrépide Chasseur les frappe du dard meurtrier, il le laisse engagé dans leurs chairs, & il met en fuyant entre lui & sa victime un fil attaché au dard qui le dirigera vers sa proie, quand avec son sang elle aura perdu ses forces & la vie. Il existe à la vérité des *cétacées* moins puissans, & par conséquent moins redoutés, qu'on assomme à coups de massue en les poursuivant au milieu des eaux dont ils couvrent la surface en aussi grand nombre, qu'on voit sur la terre les bestiaux paître dans les prairies; mais c'est par le moyen du harpon qu'on prend les baleines les plus grosses, que leur masse, l'étendue des eaux où elles nagent, la stérilité & la solitude des plages dont elles s'approchent, n'ont pu garantir de l'activité & de la hardiesse humaine. C'est avec le même instrument qu'on attaque le *lamentin*, cet hôte paisible des grands fleuves du Nouveau Monde, qui pâture sous les eaux des plantes inutiles à l'homme & aux brutes, qui porte avec lui ses petits, les nourrit de son lait, les tient embrassés posés sur son sein, sans que ses mœurs douces & innocentes excitent en sa faveur les sentimens de la pitié.

On peut envoyer les quadrupèdes & les *cétacées* d'une grandeur moyenne tout entiers, ou ne conserver que leurs dépouilles. Veut-on les conserver tout entiers, après les avoir tués, il faut les plonger dans des barriques remplies d'esprits ardens, tels que l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie de grain, le tafia; alors bouchez l'orifice de la barrique, bientôt les parties phlegmatiques & lymphatiques que fournira le corps de ces animaux affoibliront tellement la partie spiritueuse, que si on ne s'y oppoisoit pas, la fermentation s'établirait dans la masse totale du fluide, & ensuite la corruption. Pour prévenir cet accident, on observe l'instant où la liqueur ardente qui étoit d'abord limpide & d'une odeur spiritueuse, pure, commence à se troubler & à ne plus exhaler son odeur propre. Ces indices annoncent qu'il faut changer la liqueur, l'on

doit même opérer sur la seconde comme sur la première ; celle-ci ne fera pas perdue, il n'en coûtera que de la distiller de nouveau, & elle pourra servir, comme auparavant, à conserver des animaux. Enfin quand on aura renouvelé la liqueur, plusieurs fois s'il le faut, suivant la proportion entre la masse des animaux & la quantité d'esprit ardent, que celui-ci ne se troublera plus & exhalera l'odeur qui lui est propre ; alors l'animal fera déchargé des parties qui pourroient le corrompre, l'on pourra fermer hermétiquement la barrique pour faire l'envoi.

Ces moyens indiqués sont toujours les plus sûrs, mais souvent gênans, quelquefois impossibles. Ils sont cependant indispensables pour les grands animaux ; à la vérité, ils ne sont pas d'une nécessité aussi absolue pour les animaux de grandeur médiocre, & encore moins pour ceux qui n'ont que très-peu de volume, en observant que la masse des animaux qu'on plonge dans la liqueur, n'occupe pas plus d'un quart de l'espace du vaisseau contenant, & que les trois autres soient remplis par la liqueur ; au moyen de cette précaution, la dose de l'esprit ardent prédominant toujours, absorbera les parties fermentescibles & putrescibles des animaux, & les conservera : à proportion que la liqueur aura plus ou moins de force, on pourra en étendre ou restreindre la dose. Il faut observer que la plupart des animaux qu'on envoie dans la liqueur, foulés, entassés, comprimés, arrivent délabrés, sans consistance, sans couleur & pourris. Malgré les soins qu'on a pris, les animaux & la liqueur sont perdus. L'on doit donc avoir attention que tous les animaux baignent entièrement dans la liqueur ; on fait que l'eau-de-vie de grain & le tafia sont à bas prix, l'un dans les Indes & l'autre en Amérique : au reste chacun doit mesurer sa dépense à sa fortune.

M. *Mauduit* ne prétend qu'indiquer les moyens de conservation. Si cependant un homme puissant par ses emplois ou ses richesses, vouloit faire passer des pays étrangers dans le nôtre quelques-uns des grands animaux inconnus ou mal observés, qui errent dans les forêts, qui pâturent dans les plaines, qui bondissent sur les montagnes, qui se cachent dans les gouffres de la mer ou qui nagent dans le lit des grands fleuves, qui oseroit condamner son zèle ? qui taxeroit sa curiosité de luxe ? qui borneroit l'utilité qui en pourroit résulter ? quand ces animaux livrés à la main de l'Anatomiste, lui fourniroient un nouveau fil qui le conduiroit dans le labyrinthe, au fond duquel son art est caché ; quand éclairé par la connoissance nouvelle de leur structure

il leveroit d'une main mieux affermie le voile qui couvre le mystere de la génération, qu'il montreroit avec plus de certitude le rapport, la sympathie des visceres, la correspondance des nerfs, leur texture, leur usage, la fabrique du cerveau & ses fonctions, qui osera dire où se termineroient les lumieres qu'on acquerroit? Loin donc de nous arrêter, continue M. *Mauduit*, en nous objectant une dépense trop grande, que ceux qui ont la voix forte & persuasive s'unissent à nous, pour exciter les hommes riches ou puissans à concourir au bien de l'humanité. La nature est un champ immense, une mine inépuisable (nous en avons esquissé le tableau à l'article *Histoire Naturelle*); mais ni l'un ni l'autre ne fournit rien, si l'on ne cultive le premier, si l'on ne fouille l'autre; & à peine possédons-nous des échantillons des richesses que tous les deux renferment. Mais revenons aux liqueurs conservatrices.

L'esprit-de-vin & l'eau-de-vie de vin, sont les liqueurs les plus propres à la conservation des animaux. L'eau-de-vie, & particulièrement le tafia, laissent sur les corps qu'ils ont baignés, un vernis gras qui est le dépôt de la substance onctueuse qu'ils contiennent. Une petite quantité de cendres mêlée à la liqueur avant sa distillation corrigeroit ce défaut. Un autre inconvénient du tafia & de l'eau-de-vie de grain, c'est d'être extrêmement dessicatifs. En effet les corps des animaux qui y sont demeurés plongés pendant quelque temps, perdent beaucoup de leur substance. Ces liqueurs ont la faculté d'extraire les graisses, la lymphe, le sang & tous les fluides; elles réduisent aussi les chairs, les cartilages, les membranes à l'état de simples faisceaux de fibres sans suc. Cette action des liqueurs est cause que les animaux, au bout d'un certain temps d'immersion, ont perdu près d'un tiers de leur volume: leur peau est en même temps corrodée, leurs pieds sont décharnés, la substance du bec des oiseaux en est usée, & celle même des plumes ou des poils se trouve altérée. La peau est en même temps si amincie ou si usée, qu'on doit la traiter avec beaucoup de précaution pour ne la pas déchirer; il faut & de l'art & de la patience pour dépouiller l'animal, & remplir ensuite sa peau sans l'endommager. Si le but est d'observer les visceres, on les trouve rétrécis, racornis, sans souplesse, sans flexibilité. On en distingue à la vérité la masse, mais on a de la peine à en développer le tissu. Il est très-difficile de séparer les membranes, de découvrir les canaux fins & déliés dont la recherche est l'objet le plus important.

M. Mauduit propose un moyen de remédier à l'intempérie dessiccative du tafia & de l'eau-de-vie de grain ; c'est de les affoiblir en y mêlant un quart ou même un tiers de leur poids d'eau douce distillée, ou au moins d'eau très-limpide ; bientôt le mélange prend un œil laiteux : ajoutons que l'on diminue ainsi la vertu conservatrice de ces esprits ardents, & on ne peut y remédier ou s'en servir avec succès qu'en changeant de liqueur les animaux qu'on a fait dégorger dans la première, & ainsi de suite, jusqu'à ce que ces mêmes liqueurs affoiblies d'un tiers d'eau, ne se troublent plus. Tout ceci est essentiel quand on a l'anatomie de ces animaux en vue ; mais si l'on se propose d'envoyer des animaux qu'on puisse un jour remonter, il faut se donner d'autres peines, apporter d'autres attentions. Les animaux plongés au hasard dans la liqueur y flotteront, seront poussés de côté & d'autre ; ils éprouveront des frottemens les uns contres les autres, dans le temps que le vaisseau où les barriques se trouveront, sera battu, élevé, précipité par les flots. Les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux s'hérissieront, se désuniront, s'uferont, seront arrachés ou prendront de faux plis, & des positions souvent à contre-sens, que l'Artiste le plus expérimenté ne pourra leur faire perdre par la suite ; il faut donc avoir l'attention de placer & d'affujettir dans l'intérieur des barriques, des traverses de bois, pour y déposer séparément chaque animal, qui doit en outre être enveloppé dans une toile qui le ferre par-tout, en prenant garde toutefois de chiffonner sa robe : ensuite on suspend & l'on attache la corde ou ficelle qui tient la toile par le bout où correspond la tête de l'animal ; on l'attache, dis-je, à une traverse. La barrique doit être debout, c'est-à-dire sur l'un de ses fonds : par ce moyen l'animal baigne & flotte toujours, les coups sont amortis, sa robe n'est point froissée, il peut se conserver long-temps, être envoyé d'un pays très-éloigné, & subir un long trajet ; on doit seulement veiller à ce que les Matelots, à qui la misere & la grossièreté rendent tout propre, & ôtent toute espee de délicatesse, ne percent les barriques pour boire la liqueur qu'elles contiennent ; car indépendamment que les animaux en souffriroient, ceux qui boiroient d'une telle liqueur pourroient en être fortement incommodés.

Quand il ne s'agit que de faire passer des animaux morts d'une Province à une autre, s'ils doivent arriver à leur destination dans l'espace de quinze jours, ou même d'un mois, l'usage des liqueurs n'est pas

nécessaire. Depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, il n'y aura aucune précaution à prendre, sur tout si le temps est sec & froid; mais si c'est en été, ou qu'en hiver le temps soit humide, les animaux ne pourront guere supporter plus d'un délai de quinze jours, encore fera-t-il utile, pour éviter la tendance à la corruption, d'employer des plantes aromatiques desséchées à propos & réduites en poudre grossiere, telles que le *laurier-franc*, la *sauge*, les fleurs de *lavande*, le *thym*, le *basilic*, le *pouliot*; & des plantes ameres, telles que l'*absinthe*, la *rhue*; la *tanaisie*, l'*aurone*, la *santoline*, même la *coloquinte*: une seule de ces plantes aromatiques suffit en certains cas. On fait un lit de ces poudres au fond d'une boîte, on couche l'animal sur ce lit, on le recouvre ensuite de la même poudre qu'il ne faut pas épargner. Quadrupede ou oiseau, quel que soit l'animal, ses parties extérieures doivent en être tout-à-fait couvertes. Ces poudres retardent la putréfaction; elles l'empêcheroient peut-être entièrement, si les animaux n'avoient que peu de volume, & ils se dessécheroient sans se détruire. On peut donc, en usant de ce procédé, envoyer des animaux de cent & deux cents lieues par les Messageries, ainsi que M. *Mauduit* s'en est assuré par des expériences heureuses & réitérées. Si l'on est au fort de l'été, ou que les animaux que l'on veut envoyer soient fort grands, ou de nature à se corrompre ou à se dessécher promptement, tels que sont les poissons, les reptiles, tous les oiseaux qui se nourrissent de vers ou d'insectes, alors il est indispensable d'avoir recours aux liqueurs conservatrices. Comme nous parlons des animaux que l'on peut faire passer d'une province à une autre, voici la préparation d'une liqueur que M. *Mauduit* propose & qui est efficace pour conserver pendant un mois de route les animaux qu'on y plonge: elle n'est pas dispendieuse comme l'esprit-de-vin & l'eau-de-vie, les seules liqueurs dont on soit à portée de faire usage dans nos climats, la liqueur dont il est mention, n'est que de l'eau ordinaire saturée d'alun. Ce sel minéral lui communique une qualité styptique, anti-putride & acide, qui résiste puissamment à la fermentation. Cet alun n'est pas perdu; en faisant évaporer l'eau, on le fait cristalliser, & il peut servir pour une autre & semblable opération. Voy. ALUN. Peut-être que des tentatives multipliées & faites par des personnes éclairées; nous apprendront un jour qu'on pourroit conserver les animaux pendant un plus long espace de temps, & les envoyer de très-loin à fort peu de frais. On pourroit encore, dit M. *Mauduit*, essayer les propriétés de

l'eau saturée de vitriol, de salpêtre, de sel marin. Il y a en effet quelques personnes qui font dans l'habitude de conserver les animaux desséchés, en les vidant, en soulevant la peau en différens endroits du corps, & en introduisant à la place des viscères, & entre les chairs & la peau, de l'alun, du vitriol & de la chaux en poudre; cette méthode ne vaut rien: on ne parvient en l'employant, qu'à avoir des animaux déformés, maigres, décharnés; mais elle indique combien l'alun & le vitriol ont de force pour résister à la putridité.

Ceux qui n'ont en vue que de recevoir des animaux des pays étrangers propres à être montés, à orner une collection & à faire spectacle, recommandent de ne pas les envoyer dans la liqueur, car quelques soins qu'on ait pris, ils perdent toujours quelque chose de leur beauté; il faut que ceux qu'on ramasse pour être aussi propres à être remontés qu'ils puissent l'être, soient écorchés, il faut donc n'en envoyer que les peaux.

Maniere d'écorcher les Quadrupedes & même les Cétacées.

Il faut poser ces animaux sur le dos, & faire au ventre une incision longitudinale, depuis le milieu de la poitrine jusqu'à l'anus: cette incision suffira pour les petits animaux ou de taille médiocre. On prendra des doigts de la main gauche, la peau d'un des côtés de l'incision, on la soulèvera, on la dégagera d'avec les chairs, en passant entre deux d'abord la lame d'un scalpel, & ensuite le manche, ou à son défaut la lame & le manche d'un couteau à dos aplati. On dégagera la peau le plus avant qu'il sera possible, en fourant le manche du scalpel, les doigts, la main entière, suivant le volume de l'animal. Lorsque la peau sera dégagée d'un côté, on passera à l'autre, & l'on se conduira de la même manière; si l'on a bien réussi, presque toute la peau sera dégagée d'avec le corps; elle n'y tiendra plus que le long de l'épine dorsale, & ne sera plus que comme un sac. Mais les cuisses, les épaules dans les quadrupedes, & les parties qui y correspondent dans les cétacées seront encore engagées: on saisira une de ces parties de la main gauche, on la retirera en dedans en refoulant la peau en dehors par le secours de la main droite, en la détachant d'avec les chairs, tantôt avec la lame & le dos du scalpel, tantôt avec les doigts & la main, suivant les circonstances; quand d'une cuisse, par exemple retirée en dedans, la peau qui la couvroit étant rejetée & retournée en dehors, on sera parvenu jusqu'à la jambe, qui s'é-

corchera comme une anguille dont on retourne la peau, ou un bas, ou un gant qu'on retourne, & de la jambe jusqu'au pied, alors on coupera les chairs, & on séparera les os dans l'articulation de la jambe avec le pied. On traitera de même chaque membre, on écorchera de même la queue; & quand on trouvera trop de difficulté, trop de résistance, car l'extrémité se détache plus difficilement, on coupera en dedans la queue écorchée, à l'endroit où l'on aura jugé par la résistance, que si l'on eût continué à employer la force, on auroit rompu ou déchiré la peau plutôt que de la détacher. Il ne restera plus que la tête à écorcher; on rejettera la peau en la doublant par dessus la tête, & on la dégagera avec la lame du scalpel; car en cet endroit le tissu cellulaire est plus serré, plus ferme, plus adhérent; on le fera le plus avant qu'on pourra, c'est-à-dire, jusques vers les yeux & les mâchoires. On coupera le cou à sa jonction avec le corps, qu'on enlèvera; on nettoiera la tête avec foin, en enlevant les chairs avec le scalpel. On fera avec un instrument tranchant, dont la force sera proportionnée à celle des os, une ouverture à l'occipital, (derrière de la tête), par laquelle on videra la cervelle.

S'il s'agit de dépouiller de grands animaux, tels que le bouc, le chevreuil & au-dessus, outre l'incision longitudinale sous le ventre, il faut en faire une autre longitudinale sur chaque membre, en sorte que ces quatre incisions se réunissent à celle qu'on a fait sous le ventre, & soient comme quatre branches qui naissent à ses extrémités à angle droit. Chacune de ces quatre incisions sert à dégager les membres, le reste doit s'opérer comme il est décrit ci-dessus.

En suivant ce procédé pour écorcher les quadrupèdes & les cétaées, la tête avec ses appendices, si elle en a, telles que les cornes, (les bois,) les pieds & la queue, ou les parties qui y correspondent, doivent demeurer attachés à la peau. N'oublions pas de dire qu'on doit porter son attention à ne pas salir la robe en écorchant l'animal. Le sang, la lymphe, la graisse, sont les matières dont on doit redouter les émanations. Il faut pour s'en mettre à l'abri, en écorchant un animal, tenir auprès de soi du coton, de la filasse ou autre substance quelconque analogue, & avoir dans un vase à sa portée, une poudre composée de parties égales de chaux éteinte & d'alun de Rome. A mesure qu'on enlève la peau, on la frotte avec cette poudre qui absorbe l'humidité, & qui en même temps produira l'effet de dessécher & de prévenir la corruption. Quand l'ouverture devient

plus large, on garnit les bords de la peau de coton ou de flasse, pour empêcher que la peau ne se salisse en touchant aux chairs; mais on a toujours soin de frotter & d'enduire la peau de poudre d'alun & de chaux, elle doit en être couverte sur toute la surface intérieure. Il faut sur-tout en employer à la tête, & en introduire dans toutes ses cavités, parce qu'il reste plus de chair &c. en ces parties, que dans tout le reste du corps. Il faut par la même raison en enfoncer entre la peau & les chairs qui restent aux pieds. M. *Mauduit* dit qu'il faut se garder d'employer de l'alun calciné ou de la chaux vive, comme quelques personnes le font: cette poudre est caustique & brûle les peaux; au défaut de chaux & d'alun, on pourroit se servir de tan ou d'écorce de bois neuf réduite en poudre, ou même de bonnes cendres.

Quand la peau est enlevée & préparée, c'est-à-dire, enduite en dedans d'une couche de poudre dessicative, il faut la remettre dans son état naturel, la remplir légèrement de coton, de flasse, de paille souple ou de foin bien sec, (on peut aussi se servir de mousse vulgaire bien desséchée); en remplir de même l'étui des jambes, & si on l'a ouvert, l'en remplir & le recoudre; rapprocher de même la peau du corps & la laisser quelques jours à l'air, plus ou moins, suivant la grandeur de l'animal, pour qu'elle se desseche complètement. Enfin, quand on juge que la peau est parfaitement sèche, il faut la fermer, & s'occuper des moyens de la garantir des insectes destructeurs. Les personnes qui voudroient garder ces animaux ainsi préparés, doivent poser adroitement des yeux d'émail de forme & de figure naturelle, dans l'instant qu'on a rembourré l'animal: elles doivent aussi s'être étudiées à imiter l'attitude la plus remarquable de l'individu, les proportions, les belles conformations. Mais si l'animal qu'on a préparé, comme il est dit ci-dessus, est destiné à passer les mers, alors on n'y met pas d'yeux, & on est moins astreint à copier le modèle de la nature. Passons aux précautions ou moyens qu'on doit prendre pour envoyer ces peaux préparées dans le meilleur état possible.

Dans les pays chauds, faites faire une boîte d'un bois résineux, tel que le cyprès, le cedre, le citronnier, le pin: dans les pays froids, faites-la faire en sapin, en méleze, &c. que le couvercle de cette boîte soit une pièce mobile, dont les côtés en arrête soient reçus & glissent

dans une coulisse : que l'extrémité de ce couvercle s'engage de même dans une rainure creusée sur le derrière de la boîte : faites-la peindre , si vous en avez la commodité , en dedans & en dehors , avec une couleur à l'huile : au défaut de la peinture , collez cette boîte en dedans avec un fort papier ; observez d'employer une colle qui ait été faite avec de l'eau , dans laquelle ait bouilli à grande dose & long-temps quelque plante amere , comme de la coloquinte , &c. Ayez un amas de poudres de plantes ameres & aromatiques ; tous les pays en fournissent ; que ces poudres soient bien seches ; mêlez-y du tabac en poudre bien sec , du poivre , du gingembre , même du camphre & de *l'assa fetida* : établissez sur le fond de la boîte une couche de cette poudre forte & aromatique ; étendez-y la peau , recouvrez-la de poudre , de maniere à ne la plus voir. Voulez-vous faire un envoi plus considérable ? remplissez la boîte alternativement de lits de peaux & de lits de poudre ; emplissez bien la boîte , & que les objets y soient foulés : que la dernière couche par dessus la poudre soit de coton ou de foin bien sec , & ne laissez aucun vide. Fermez la boîte , enveloppez-la d'une toile goudronnée s'il est possible : il n'est cancrelats (*kakerlaques*) , poux de bois , ni insectes quelconques qui puissent pénétrer dans une pareille boîte. Les objets qu'elle contient , quelque temps qu'ils soient en route , arriveront intacts. Ne vous servez pas , ni pour remplir les boîtes , ni pour sauver les animaux , de plantes marines molles , telles que les fucus , l'algue , &c. ces plantes contiennent du sel marin qui attire l'eau , & qui entretient dans les boîtes une humidité nuisible. Il est inutile aussi d'avoir recours à ces méthodes dangereuses , inutiles & trop accréditées , suivant lesquelles on emploie les poisons les plus terribles. Cet usage s'est introduit dans plusieurs colonies , & sur-tout à Cayenne : presque tous les animaux qu'on en reçoit sont imprégnés de sublimé corrosif ou d'arsenic , qui est en si grande dose , qu'en maniant ces animaux , la chaleur seule des mains en fait exhaler une odeur d'ail. Un tel moyen n'est pas sans risque , & pour celui qui envoie , & pour celui qui reçoit ; & c'est cependant sans avantage pour leur conservation , quand on n'a pas eu soin d'ailleurs de les garantir en les enfermant bien. M. *Mauduit* dit avoir reçu bien des fois de pareils animaux , qui , étant échauffés , exhaloient une odeur insupportable d'ail , & qui n'en étoient pas moins dévorés & couverts d'insectes vivans , parce qu'on les avoit

enfermés avec négligence ; mais en prenant les précautions indiquées plus haut , & qui font fans aucun risque , on est assuré que les animaux arriveront en bon état , après le voyage le plus long.

M. le Docteur *Mauduit* indique dans le mémoire que nous avons cité , les notes & les observations qu'il feroit à propos que les voyageurs joignissent aux animaux qu'ils ramassent & qu'ils envoient. Ces observations consistent à recueillir sur chaque individu ou objet , les faits dont l'ensemble en composeroit l'histoire naturelle ; à les observer soi-même , autant que le temps & les circonstances le permettent ; à interroger les naturels du pays sur le reste ; à restreindre ce qu'ils racontent aux bornes que prescrit une critique éclairée , sans admettre trop légèrement , sans rejeter avec trop de sévérité ce qui paroît extraordinaire. On peut réduire ces faits , par rapport aux quadrupedes étrangers , aux articles suivans qui sont les plus importants , & en même temps les plus faciles à constater ; déterminer le nom que leur donnent les habitans du pays où on les trouve ; savoir quelle est la différence du mâle & de la femelle ; la décrire s'il y en a ; quelle est la durée de leur vie ; le temps où ils entrent en chaleur & sa durée ; de combien de temps est la gestation de la femelle ; quel est le nombre ordinaire de ses petits ; quelle précaution elle prend pour les mettre bas ; quelle différence il y a des jeunes aux adultes ; pendant combien de temps la mere les allaite ; combien il en passe avant d'avoir acquis la grandeur & le terme de leur espece ; le climat où ils vivent ; quelle est la nourriture de ces animaux , leur maniere de la chercher ; s'ils vivent seuls ou en société ; comment on les chasse ; s'ils sont sauvages ; quels torts ils font ; quels soins on leur donne ; s'ils sont domestiques ; quels services ils rendent ; comment on les dresse ; leurs cris ; spécifier la couleur & forme de leurs yeux & des autres parties ; quel usage on fait de leurs chairs , de leurs peaux , de leurs os & de leurs différentes parties.

Il n'est pas possible sans doute que les voyageurs recueillent tous les faits dont nous venons de parler , & qui cependant ne composeroient qu'une partie de l'histoire de ces animaux ; mais ils peuvent rassembler un plus ou moins grand nombre de ces faits : ce qu'ils en auront recueilli , fera très-important , & d'autres compléteront ce que les premiers n'auront pas appris. il faut , pour rédiger les faits rassemblés sur chaque animal dans l'ordre qui leur convient , écrire ces faits sur un cahier. A la tête des faits qui concernent un animal , mettre un intitulé & un numéro ; écrire le même numéro sur une carte , l'attacher à l'animal dont on a

tracé l'histoire : cet animal fût-il plongé dans la liqueur , dit M. *Mauduit* , elle n'effacera pas entièrement l'encre.

Ces observations sur les quadrupèdes doivent être faites avec le même soin sur les autres animaux. On ne peut assez avertir les voyageurs de ramasser dans les pays éloignés tous les objets qu'ils rencontrent, soit qu'ils y soient rares ou communs ; qu'ils soient brillans ou sans éclat : l'expérience en a appris l'importance. Faute d'être convaincus de ce principe , on voit tous les jours des voyageurs , d'ailleurs bien intentionnés , revenir de pays très-éloignés les mains vides , parce que , disent-ils , il ne s'est offert à leurs recherches que des animaux communs & sans beautés : mais ces animaux communs à deux mille , à quatre mille lieues , peuvent nous être inconnus : ces animaux , dont la forme est sans grace , la robe sans éclat , font partie du système général de la nature : il importe donc de les connoître. On le répète donc encore aux voyageurs : ramassez tout ce que vous trouverez , objets rares & communs ; peut-être les Naturalistes n'ont-ils jamais entendu parler de l'insecte que vous avez écrasé mille fois , sans daigner le ramasser. On devrait aussi avertir les voyageurs des animaux mal observés , des faits mal vus ou incertains , & qu'il seroit essentiel de constater ou de détruire ; des observations qu'il y auroit à recommencer , de celles qu'il est inutile de répéter pour ne pas perdre un temps précieux , en le consacrant à la recherche des faits connus & avérés. Il faudroit encore indiquer les climats les plus fertiles , & ceux vers lesquels on devrait diriger ses courses.

QUADRUPÈDES PÉTRIFIÉS, *xiofseites quadrupedum*. On n'a pas encore d'exemple d'avoir rencontré tout un animal quadrupède pétrifié ou fossile , mais seulement des parties , telles que des os , des cornes , des dents. Voyez OSTÉOLITHES, YVOIRE FOSSILE & TURQUISE.

QUAPIZOIT. Nom que l'on donne au Mexique au *pecari*. V. ce mot.

QUARANTE LANGUES. Voyez POLIGLOTTE.

QUARRELET. Voyez CARRELET & le mot PLIE.

QUARTZ, *quartzum*. C'est une pierre très-dure , fort pesante , ne se dissolvant point aux acides , mais donnant beaucoup d'étincelles avec le briquet , d'un éclat vitreux , comme gercée dans l'endroit des fractures , se divisant en morceaux anguleux , inégaux , luisans & de figures irrégulières. Cette pierre , quoique fort dure , n'est pas susceptible de recevoir un beau poli , à cause de la quantité de gerçures dont elle est remplie. Elle est en quelque sorte indestructible à l'air ; on la trouve abondamment répandue sur la terre : & quoi qu'en disent quelques

Minéralogistes , le quartz , ainsi que le spath alkalin , sont souvent l'indice & la matrice de certains métaux : son tissu gercé le rend très-propre à recevoir l'infiltration des vapeurs métalliques , en un mot à contenir du minéral , ainsi qu'on l'observe très-communément. Il forme quelquefois des filons qui traversent les mines : & plus il s'en trouve , plus elles sont pauvres. C'est souvent lui qui , comme la pyrite , produit des étincelles dans les mines , par le choc des outils des Mineurs. Les cailloux ou débris de quartz heurtés ou frottés rapidement l'un contre l'autre , donnent beaucoup de feu ; il paroît même en donner davantage sous l'eau. Quelle est la nature de ce feu ? Cette pierre mérite d'être étudiée.

Le quartz se forme presque toujours contre les parois des cavernes , ou dans les fentes des grandes montagnes : les corps étrangers qu'il renferme sont une preuve que s'il y a du quartz de toute antiquité , il s'en produit encore actuellement , puisque l'on en trouve qui se coagule & se durcit dans des lieux qui en étoient épuisés , & qui se groupe avec des cristaux ou des substances d'une nature différente , ce qui forme des especes de *drusen*. Le quartz est de différentes couleurs ; il entre dans la composition des roches composées , & notamment dans le porphyre , dans le granit , &c. Lorsqu'il est sans couleur , & qu'on lui fait subir l'action du feu , il n'en est que peu ou point altéré ; mais si on le mêle avec des substances d'une propriété différente , alors il se vitrifie ; il produit aussi dans les fontes des métaux une scorie comme liquide , qui , en furnageant le métal , le couvre & l'empêche alors de se détruire en partie par le contact de l'air & de la flamme. On trouve beaucoup de cette pierre dans le lit des rivières & sur les plages des mers , en morceaux ovalaires , blancs , unis , souvent arrondis par le roulis des eaux. Voici les différentes sortes de quartz.

1°. LE QUARTZ GRENU , *quartzum arenaceum*. Il ressemble à un assemblage de grains de sel , ou de cristaux de sable pur , & agrégés ensemble. Lorsque ces grains de quartz sont colorés & friables , on l'appelle *quartz en grenats*. Le quartz proprement appelé *friable* , est d'une couleur blanche ou grisâtre , comme marbrée , & se casse très-facilement , comme si c'étoit une cristallisation qui eût été brusquée. Ces sortes de quartz sont communs en Suede & en Saxe.

2°. LE QUARTZ CARIÉ , *quartzum verrucosum* , est comme vermoulu

ou criblé de trous: on prendroit certains endroits de cette pierre; pour du bois rongé des vers, qui auroit été ensuite pétrifié: elle est composée de fragmens de quartz. Souvent aussi ce n'est qu'un pétrosilex rempli de trous. Il est assez difficile de rendre compte du procédé employé par la Nature pour réduire cette pierre dans l'état où elle est. On en fait communément des meules de moulin; aussi l'appelle-t-on *Pierre meulière*, *lapis molaris aut molitoris*. On trouve des carrières considérables de cette pierre aux environs de la Ferté-sous-Jouarre en Champagne, à Mont-Regard en Bourgogne, à Monthoron en Poitou, dans les environs de Paris & en beaucoup d'autres endroits; les pierres meulieres d'Houlbec près de Pacy en Normandie ne forment point de banc, on les trouve isolées çà & là, & les pierres sont rarement assez grandes pour faire une meule; aussi les ouvriers les forment-ils d'une pierre principale qu'ils environnent d'autres pierres: mais elles ne sont pas si bonnes que celles de Mont-Regard.

En certains pays, comme ces pierres sont fort dures, & que l'on n'est pas dans l'usage de les scier, on en choisit un bloc que l'on façonne en forme de cylindre d'un diamètre convenable. Tandis qu'il repose sur sa base, on le partage par des tranchées circulaires & parallèles, à telle distance l'une de l'autre, qu'il se trouve entre elles de quoi faire autant de meules: mais comme ces tranchées ne peuvent pas aller jusqu'à l'axe du cylindre, il reste un noyau qu'il faut rompre à chaque tranche qu'on veut détacher: pour cet effet on remplit tout ce qu'on a creusé, avec des coins de bois tendre & bien séchés, dont on augmente ensuite le volume en les mouillant; par ce moyen, si peu puissant en apparence, on sépare la pierre de la masse dont elle fait partie. Voyez les mots *Pierre meulière* & *grais*; consultez aussi le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, à l'article CARRIER.

3°. LE QUARTZ GRAS, *quartzum compingue*. Il est fort compacte & très-brillant dans ses fractures. Il a un œil gras, comme si toutes ses surfaces étoient enduites d'une graisse blanchâtre, mêlée de bleu. Les Mineurs prétendent que la rencontre d'une semblable pierre est l'indice d'un minéral précieux; ce quartz est ou opaque ou demi-transparent. Nous en avons trouvé près de Dinan, en Basse-Bretagne. Il est très-commun dans les mines de Suede.

4°. LE QUARTZ LAITEUX, *quartzum lactescens*. Il est entièrement opaque,

opaque, d'un blanc mat de lait; il est d'une grande dureté. Nous en avons trouvé en Auvergne, près de Châteauneuf, qui ressemble à de la crème étendue, mais non délayée dans de l'eau.

5°. Le QUARTZ COLORÉ, *quartzum coloratum*. Il est presque toujours opaque, & quelquefois panaché de rouge, de vert, de bleu, &c. il n'a point de figure déterminée. On le trouve communément dans les montagnes à filons. Il n'est pas rare d'en voir des morceaux chargés de grains pyriteux ou de petites marcasites. Nous en possédons des masses grosses comme le poing, & qui sont seulement colorées de brun noirâtre par une vapeur métallique chatoyant l'iris.

6°. LE QUARTZ CRISTALLISÉ, *quartzum crystallisatum*. On donne ce nom à un quartz dont les cristaux, quelquefois pentagones ou hexaèdres, sont toujours laiteux, opaques & vitreux intérieurement, mais ayant toutes les propriétés particulières au quartz. Nous en avons ramassé dans une cavité des carrières d'ardoises, près d'Angers. Il y a aussi des quartz cristallisés en groupes, ou *quartz drusens*, avec du spath fusible, &c. on les trouve fréquemment en Saxe & dans toutes les montagnes à filons.

7°. LE QUARTZ TRANSPARENT, *quartzum crystallinum lucidum*. Il est assez pesant, d'un tissu serré, moins diaphane que le cristal de roche, quelquefois coloré, & sans figure déterminée. On en trouve dans les mines de l'Alsace; il est en forme de drusen. *Voyez ce mot.*

Les Naturalistes regardent le cristal de Madagascar comme un quartz transparent; mais nous serions tentés de le ranger parmi les cristaux de montagnes proprement dits. On le trouve en masses souvent informes, blanches ou sans couleur, & très-grosses: si l'on en croit les relations de quelques Voyageurs, on en a tiré des morceaux de six pieds de long, de quatre de large sur autant d'épaisseur. *Voyez l'Histoire des Voyages, Tome 8. page 620.* On en fait dans le pays des urnes & des vases. Ce prétendu quartz n'entre point en fusion, même au miroir ardent; au moins il résiste au degré de feu qu'on opère par cette machine, & qui suffit pour fondre le cuivre, le schiste, &c.

Les cristaux transparens, cubiques ou rhomboidaux & ignescens; appartiennent au quartz transparent ou au *cristal de mine*. *Voyez ce mot.*

Quant à la pierre scintillante & appelée *feld-spath* (ou spath dur des champs), il nous paroît que ce n'est qu'un quartz dur, moins

compacte & moins réfractaire que le quartz ordinaire, d'une couleur tantôt grifâtre ou jaunâtre, tantôt rougeâtre ou blanchâtre, irrégulier ou lamelleux. Nous en avons rencontré en quantité dans les montagnes d'Aray en Basse-Bretagne. Le feld-spath se trouve souvent dans les roches graniteuses.

QUAS-JE. *Voyez à l'article* ICHNEUMON.

QUASSIE, *quassia*. Cet arbrisseau se trouve en Guiane; il vient d'être transporté à Cayenne, où il paroît qu'il réussira bien sur le bord des rivières; cet arbrisseau peut être de la plus grande utilité, son bois est amer, & peut suppléer au défaut de quinquina, il a les mêmes vertus, & souvent même le quassia termine des fièvres qui avoient été très-rébelles au quinquina. *Voyez* BOIS DE QUASSIE.

QUATRE-AILES. On a donné ce nom à un oiseau extraordinaire, qui se trouve au Sénégal; il est de la grosseur d'un coq, il a le plumage ou blanc ou noirâtre, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un oiseau de proie: cet oiseau est très-gras: il ne paroît jamais plutôt qu'une heure avant la nuit. Comme le temps de sa chasse est la nuit, on n'a pu encore déterminer quelle est sa nourriture. Il a les ailes très-grandes, très-fortes & bien emplumées; mais dans la partie qui touche à l'épaule, les plumes de dessous sont unies & couvertes néanmoins d'autres plumes beaucoup plus longues que les premières, qui, à la longueur de quatre à cinq pouces, portent une espèce de poil (barbe) long & épais, de sorte qu'une aile, en s'étendant, paroît en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un espace vide entre les deux; par cet arrangement son corps semble placé entre deux paires d'ailes: de là vient qu'on l'a appelé *oiseau quatre-ailes*, & tout le monde croiroit qu'il n'en a pas moins. Comme il est robuste, ses ailes jouent parfaitement; il vole fort haut & long-temps. *Jobson* prétend qu'il a effectivement quatre ailes, & *Moore* soupçonne que c'est une espèce de chauve-souris. *Histoire générale des Voyages, Liv. VI & VII.*

QUATRE-SEMENCES. *Voyez à l'article* SEMENCES.

QUATTO, QUOTA, QUATA ou QUOTOËS. C'est le diable des bois. *Voyez* BELZEBUT à l'article SINGE.

QUAUPECOTLI. Espèce de blaireau de la Nouvelle Espagne, dont le museau est long, menu & un peu tortu à la partie supérieure: il a la queue longue, les pieds noirs & les ongles crochus: le poil de

cet animal est long, d'un blanc mêlé de brun vers le ventre, noir vers le dos & blanc ailleurs: ce quadrupede s'appriivoise aisément: il est vorace: il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne: il fait mille caresses à son maître; mais il est méchant vis-à-vis de ceux qu'il ne connoît pas: il se plaît dans les montagnes.

QUELLE. C'est le nom qu'on donne au léopard dans le pays des Negres en Afrique; on y nomme *quellyqua* le tigre. Voyez LÉOPARD & TIGRE.

QUENIA. Voyez à l'article HÉRISSE.

QUERCERELLE ou CERCERELLE, ou CRESSERELLE, *tinnunculus*, est une espece d'oiseau de proie, que les Suédois, chez qui il est fort commun, appellent *kirkiofalk*. Les Italiens lui ont donné le nom assez peu décent de *fouti-vento*, parce que pour surprendre sa proie, il se tient en l'air, sans changer de place, étudiant les moyens de s'en pouvoir saisir: il tombe dessus avec impétuosité. Cet oiseau a peu de courage, il ne se plaît qu'à faire la guerre aux souris, mulots, rats, lézards & aux autres animaux qui désolent les campagnes; il rend par-là de grands services aux laboureurs, ainsi que la *buse* & le *milan*. Voyez ces mots.

On prétend que la quercerelle a beaucoup de sympathie avec l'homme; mais il paroît plus vrai qu'elle en a singulièrement avec le pigeon, puisqu'elle cherche à le défendre des autres oiseaux de proie, qui appréhendent son regard & son cri. Communément, les femelles des oiseaux de proie ne font que deux œufs, la quercerelle en fait quatre, qui sont peints d'une couleur rougeâtre; elle fait son nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, les tours & les rochers, & même dans les creux des arbres. Le mâle, qui est plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu recourbé & noir par la pointe; cet oiseau, qui a le cou long & bien affilé, a la prunelle extrêmement noire & le reste de l'œil jaune, les paupieres & les plumes qui sont autour des yeux sont jaunes aussi; le sommet de la tête est un peu aplati & de couleur cendrée; sa gorge, sa poitrine & son ventre sont jaunâtres & semés de taches noires: le manteau & le dos sont remplis de plumes de couleur de rouille tiquetée de noir: le grand pennage est noirâtre: les plumes de la queue, pour la plus grande partie, sont cendrées & comme divisées en deux, à cause de leur tuyau qui est noir; celles des côtés ont des taches noires: le bout de

la queue est blanchâtre : les jambes sont jaunes , les pieds sont garnis de grands doigts & d'ongles robustes & aigus , qui sont noirs & jaunes.

On prétend qu'il y a des personnes qui ont réussi à dresser des quercerelles au vol du merle & du moineau. Cet oiseau nourrit longtemps ses petits , quoiqu'ils volent ; il en a soin jusqu'à ce qu'ils puissent vivre de leur chasse : on a observé que le mâle est si tendrement attaché à sa femelle , qu'il fait des cris & plaintes continuelles lorsqu'elle s'éloigne ou s'absente. Sa douleur est encore plus vive , s'il a le malheur de la perdre. La creffierelle est le coq de *Windhoer d'Albin*.

QUEREIVA , est un oiseau du Brésil , dont la grandeur est égale à celle de la grive connue sous le nom de *litorne*. Le bec est noir , & la mandibule ou mâchoire supérieure arquée par la pointe ; les narines forment en demi-ovales d'entre les plumes du front : les plumes de la tête , du cou & du dos sont d'un beau bleu clair , mêlé de noir , les plumes des ailes sont noires , excepté les petites du milieu qui sont bleues ; celles de la queue sont pareillement noires ; le plumage de la gorge , jusqu'à la poitrine , est d'un beau rouge pourpré ; celui de la poitrine & du ventre , jusqu'à la queue , est d'un beau bleu : entre les cuisses & le croupion , on voit quelques petites plumes d'un pourpre foncé ; les pieds , les doigts divisés à trois devant & un en arrière , sont noirs , ainsi que les ongles qui sont crochus & aplatis.

M. *Briffon* range le *quereiva* dans le genre des *cotingas* , nom emprunté des Américains : voyez son *Ornithologie* , Tom. II , pag. 334 , Tab. 34 , fig. 3. *Edwards* donne le nom de *manakin* au *quereiva* : consultez *Glanures* , Tom. I , pag. 63 , Tab. 241 , & Tom. III , pag. 237 , Tab. 340. *Séba* & *Fernandez* ont regardé , mais à tort , le *quereiva* comme une espèce d'*ococolin* , voyez ce mot. L'*ococolin* paroîtroit se rapporter plutôt à l'oiseau appelé *troupiale*. Enfin M. *Vosmaër* considérant les caractères analogues entre ces oiseaux , notamment la grandeur , la forme du corps , le bec à pointe crochue comme aux grives , la queue , les pieds ; tout cela pris ensemble , le porte à placer le *quereiva* parmi les grives. Les Sauvages font un très-grand cas du *quereiva* , à cause de la beauté de son plumage ; ils en font de très-beaux ornemens.

QUET-PATEO , est un lézard du Brésil assez remarquable : le

fommet de la tête est couvert de très-petites écailles ; que d'autres plus grandes environnent ; celles du front sont grandes & blanchâtres , celles qui revêtent le dessus du corps , les cuisses & les pattes sont uniformes & grisâtres ; le bord des oreilles est brun ; sur la nuque du cou est un collier noir , divisé dans le milieu : toute la queue , qui paroît comme formée par anneaux , est très-pointue & très-mince à l'extrémité ; elle est munie d'écailles larges , piquantes , qui semblent être formées d'une corne dure. (*Séba.*)

QUEUE , *cauda*. Ce mot a plusieurs acceptions , car on dit la queue d'une comete , d'un fruit , d'une feuille , comme l'on dit la queue d'une morue , d'un chien , d'un oiseau , d'un lézard , d'une vipere , & d'autres animaux dont elle termine le corps par derriere. La queue des oiseaux mérite toute l'attention du Physicien. *Voyez à l'article OISEAU.*

QUEUE DE BICHE SAVANE. *Voyez YAPPÉ.*

QUEUE BLANCHE. Nom donné à une espece d'aigle à queue blanche , ou de milan qui , quand il vole en planant , ne leve pas sa tête comme les oiseaux de proie , mais ne regarde que la terre : il vole plus au lever & au coucher du soleil , qu'en aucun autre temps. Cet oiseau tâche d'attraper des poules , des perdrix , des lapins & des lievres ; il fréquente le bord des bois. *Voyez l'article AIGLE.*

QUEUE DE CHEVAL. *Voyez PRÊLE.*

QUEUES DE CRABE ou D'ÉCREVISSE PÉTRIFIÉES , *lapides caudæ cancri*. La plupart des pierres que nous avons vues sous ce nom , étoient tantôt le noyau d'un *nautilæ* chamberé & fossile dont les concamérations étoient comprimées , tantôt c'étoient des noyaux d'*orthocéracites* fossiles , comprimées & défigurées : *voyez ces mots*. Il existe cependant des queues de crabe fossiles , l'on en trouve entr'autres à la côte de Coromandel , où il se rencontre aussi beaucoup de crabes pétrifiés.

QUEUES D'ÉCUREUIL & DE FAISAN : *voyez ce que c'est à l'article CORALLINES.*

QUEUE FOURCHUE. C'est le nom de la phalene que donne la chenille à double queue du saule. *Voyez ce mot.*

QUEUE DE POURCEAU D'ALLEMAGNE , *peucedanum Germanicum*. Cette plante , qu'on nomme aussi *fenouil de porc* & *peucedane* ; croît aux lieux marécageux , ombragés , maritimes & même sur les

montagnes ; sa racine , qui est très-vivace , est longue , grosse , chevelue , noire en dehors , blanchâtre en dedans , pleine de suc , rendant ; quand on y fait des incisions , une liqueur jaune , d'une odeur de poix , virulente ou fétide ; elle pousse une tige haute d'environ deux pieds , creuse , rameuse & cannelée ; ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du fenouil , elles sont découpées , leurs subdivisions , qui sont de trois en trois , sont longues , étroites , plates , ressemblantes aux feuilles du chiendent. Dans les mois de Juillet & d'Août , cette plante porte à ses sommets des ombelles , amples , garnies de petites fleurs jaunes , à cinq feuilles disposées en rose : à ces fleurs succèdent en automne des semences jointes deux à deux presque ovales , rayées sur le dos , d'un goût âcre & amer. On prétend que la racine de cette plante est plus succulente au printemps. *Tragus* dit avec raison , que quand on l'arrache de la terre , il en exhale une odeur forte qui porte souvent à la tête : c'est pour cela que les Anciens prenoient des précautions avant que d'entreprendre de la tirer de terre , en se frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur , dans la crainte d'être surpris de vertige.

Des Botanistes disent que le grand peucedane d'Italie ne diffère du précédent que parce qu'il est plus grand en toutes ses parties : il y en a même qui prétendent que celui de France qui a les feuilles plus étroites & plus courtes , n'est qu'une variété du peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain , c'est que tout le monde convient qu'on peut substituer l'un à l'autre.

La racine de la queue de pourceau est hystérique , apéritive & béchique ; on fait épaisir au feu ou au soleil le suc résino-gommeux qui en sort par les incisions qu'on y a faites ; ce suc est très-utile dans la toux opiniâtre , & pour la difficulté d'uriner : on le prend en bol. Quant à l'usage extérieur de cette racine , elle nettoie les plaies & les ulcères , étant appliquée dessus : tous les anciens Médecins l'estimoient propre singulièrement contre toutes les maladies des nerfs ; mais sa mauvaise odeur fait qu'on ne s'en sert plus guère aujourd'hui.

QUEUE DE RENARD DES JARDINS ou LILAS. *Voyez ce mot.* On donne aussi le nom de *queue de renard* au *passé-velours*. Voyez AMARANTHE.

QUEUE ROUGE. C'est l'oiseau que les Italiens ont nommé *cauda rossa* , parce que sa queue est d'un rouge très-éclatant : il fréquente

les montagnes escarpées & pleines de rochers, de précipices & d'écueils : il y fait son nid ; son plumage est très-beau. On en distingue de trois sortes. On préfère le mâle de l'espece qui a aussi la poitrine rouge. Son chant est très-agréable. Cet oiseau est rare en France ; on le trouve en Italie , & il vit en cage l'espace de huit ans.

QUEUE DE SOURIS, *myofuros aut holoster affinis caudá muris*. C'est une petite plante basse qui croît dans les champs entre les blés, dans les prés & dans les jardins : sa racine est fibrée, annuelle, & pousse des feuilles fort étroites épaisses ; il s'éleve d'entr'elles de petites tiges cylindriques, nues, portant à leurs sommités de petites fleurs à cinq feuilles, de couleur herbeuse : à ces fleurs qui paroissent en Mai, succede un épi oblong, fait à-peu-près comme celui du plantain, pointu, doux au toucher & ayant la figure de la queue d'une souris ; il contient des semences très-menues. M. de Tournefort a désigné ainsi cette plante, *ranunculus gramine folio, flore caudato, seminibus in capitulum spicatum congestis*.

On dit que les grenouilles qui sont naturellement carnivores, sont fort friandes de cette plante, qui est astringente & dessicative : prise en décoction, elle convient dans les cours de ventre & pour les gargarismes. On donne aussi le nom de *queue de souris* au cierge serpent. Voyez **CIERGE**.

QUEUX. C'est une pierre dont les Faucheurs & Couteliers se servent pour aiguïser leurs instrumens de fer : c'est une espece de *pierre naxienne*. Voyez ce mot.

QUFONSU ou **QFONSU**. C'est un oiseau gros à-peu-près comme un corbeau : il se trouve dans le Royaume de Quoja, pays des Noirs ; il a le corps noir & le cou blanc : son nid, qu'il fait sur les arbres, est composé de ronces & d'argile ; les Negres disent que quand les petits sont prêts à éclore, la femelle arrache ses plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes de nourriture, & que les plumes soient revenues à la mere.

QUIBEL. Plante venimeuse de quelques isles de l'Amérique : elle est mortelle pour les bêtes ; sa feuille est piquante, & ses fleurs ressemblent à la violette.

QUIL ou **QUILS-PELE**, Dans le Ceylan on donne ce nom au *mangouste*. Voyez ce mot.

QUIMBA. C'est une plante, des Indes Occidentales, dont la graine, qui est blanche, sert de nourriture aux habitans de divers pays : ils en font aussi un breuvage. Le quimba croît de la hauteur d'un homme, & ses feuilles ressemblent à la blette : sa fleur est purpurine ; & sa graine est contenue dans des épis.

QUINCAJOU. Animal quadrupede de l'Amérique, de la grosseur d'un chat très-fort, armé de griffes, d'un poil roux-brun ; il a une longue queue qui fait deux ou trois tours sur son dos ; c'est l'ennemi de l'*orignac*, quadrupede armé de cornes très-considérables. L'*orignac* est une espece d'*élan* du Canada. Voyez à l'article ÉLAN.

Le quincajou est fort léger : il monte sur les arbres, & se couche sur une branche : lorsque quelqu'*orignac* vient à passer, il se jette adroitement sur son cou, l'accole de ses griffes, & ne le quitte point qu'il ne l'ait terrassé. L'*orignac* tâche de courir à l'eau pour s'y plonger ; alors son ennemi qui craint l'eau, se jette à terre & l'abandonne. On dit que le renard & le quincajou font de concert la chasse à l'*orignac* : plusieurs renards le cherchent à l'odorat ; & lorsqu'un d'entr'eux l'a fait lever en jappant, les autres renards qui sont sur les côtés ne jappent que lorsqu'ils le jugent nécessaire pour déterminer l'*orignac* dans sa fuite, à passer à l'endroit où le *quincajou* est en embuscade : celui-ci ne manque pas de se jeter à son cou, & de le lui ronger jusqu'à ce qu'il l'ait terrassé ; ils se mettent ensuite tous après, & le dévorent. Le quincajou n'est qu'une petite espece ou variété du *carcajou*. Voyez ce mot.

QUINDÉ. Nom donné au Pérou, au *colibri*. Voyez ce mot.

QUINQUE ou KINK. Cette nouvelle espece d'oiseau arrivé dernièrement de la Chine, nous a paru, dit M. de Montbeillard, avoir assez de rapport avec le carouge d'une part, & de l'autre avec le merle, pour faire la nuance entre les deux : il a le bec comprimé par les côtés comme le merle, mais les bords en font sans échancures, comme celui du carouge ; & c'est avec raison que M. Daubenton le jeune lui a donné un nom particulier, comme à une espece distincte & séparée des deux autres especes, que la nature semble réunir par un chaînon commun.

Le kink est plus petit que notre merle, il a la tête, le cou, le commencement du dos & la poitrine d'un gris cendré, & cette couleur se fonce davantage aux approches du dos : tout le reste du corps, tant

dessus que dessous est blanc , ainsi que les couvertures des aîles , dont les pennes sont d'une couleur d'acier poli , luisante avec des reflets qui jouent entre le verdâtre & le violet. La queue est courte , étagée & mi-partie de cette même couleur d'acier poli & de blanc , de manière que sur les deux pennes du milieu , le blanc ne consiste qu'en une petite tache à leur extrémité ; cette tache blanche s'étend d'autant plus haut sur les pennes suivantes , qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu , & la couleur d'acier poli se retirant toujours devant le blanc qui gagne du terrain , se réduit enfin sur les deux pennes les plus extérieures , à une petite tache près de leur origine.

QUINQUINA AROMATIQUE. *Voyez* CASCARILLE.

QUINQUINA ORDINAIRE ou VULGAIRE, *kina-kina aut cortex Peruanus febrifugus*. C'est la fameuse écorce fébrifuge que l'on nous apporte du Pérou : elle est très-seche , facile à casser , épaisse de deux à trois lignes , rude extérieurement , couverte quelquefois d'une mouffe blanchâtre , & intérieurement lisse , un peu résineuse , de couleur de rouille de fer , d'un goût fort amer , astringent & d'une odeur qui n'est pas désagréable. Souvent on nous apporte le quinquina en écorces grandes , longues de trois pouces ou environ , & de la grosseur du doigt : quand elles ne sont pas roulées , on présume qu'elles ont été prises sur le tronc de l'arbre ; au lieu que celles qui sont minces , roulées en petits tuyaux , ont été prises sur les petites branches : d'autres fois elles sont par morceaux très-petits , ou coupés fort menu , jaunes en dedans , & blanchâtres en dehors : on prétend , mais à tort , que c'est le *quinquina* qu'on a levé des racines ; celui-ci est fort estimé des Espagnols : le vrai *quinquina* ne doit pas être mucilagineux dans la bouche.

L'arbre d'où l'on tire cette écorce fébrifuge est appelé *palo de calenturas* (c'est-à-dire bois des fièvres) par les Espagnols , & *corteza* ou *cascara de Loxa* par les Indiens , c'est le *ganaperide* de Ray : il croît naturellement dans le Pérou , sur-tout auprès de Loxa ou Loja , sur les montagnes qui environnent cette ville. M. *Dufay* , dans une assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1738 , lut une description de cet arbre , qui lui avoit été envoyé du Pérou par M. de la *Condamine* , avec un dessin de la feuille , de la fleur & de la semence , fait d'après nature par cet Académicien. Par cette description plus circonstanciée que ce que *Sébastien Badus* & plusieurs

autres en avoient dit jusqu'alors, nous apprenons que l'arbre du *quinquina* n'est pas fort haut : sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches ; les feuilles sont lisses, entières, assez épaisses & opposées ; leur contour est uni, & en forme de fer de lance : elles sont larges de deux pouces, longues de trois, & nerveuses ; chaque rameau du sommet de l'arbre finit par des bouquets de fleur, qui avant d'être épanouis, ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Ces fleurs deviennent rougeâtres, & il leur succede des graines roussâtres, aplaties & comme feuilletées. Il est fort difficile de faire cette semence sur l'arbre dans une parfaite maturité, parce qu'elle se seche en mûrissant, & tombe presqu'aussi-tôt, en sorte qu'on ne trouve guere sur les branches que du fruit noué & vert, ou des coques seches & vides.

Il y avoit long-temps que le hazard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu fébrifuge de l'écorce de *quinquina*, lorsque les Européens arriverent dans leur pays. Ils la cachèrent long-temps aux Espagnols leurs vainqueurs, qu'ils détestoient alors : ce ne fut qu'en 1640 que les Espagnols en apporterent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque temps sans avoir grande vogue. La Vice-Reine ayant été attaquée d'une fièvre opiniâtre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie. Elle en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina la *poudre de la Comtesse*. Vers l'année 1649, le Procureur général des Jésuites de l'Amérique passa en Europe ; & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede dont il avoit apporté une bonne provision : chacun d'eux guérissoit les fièvres comme par enchantement ; dès-lors le quinquina changea de nom, on l'appella la *poudre des Peres* ; les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *poudre Jésuitique*, THE JESUIT'S POWDER. Quelques Médecins ne connoissant point suffisamment la vertu de ce nouveau remede s'éleverent contre son usage : d'ailleurs on s'en étoit dégoûté par son prix excessif : car les Jésuites le vendoient fort cher : ce fut alors qu'on vit paroître des brochures intitulées : *Funérailles du Quinquina*, & *Résurrection du Quinquina*. En 1679, le Chevalier Talbot, Anglois de nation, à force de remonter l'utilité de ce spécifique, & même d'en exagérer les vertus, fit revivre en France l'usage du quinquina : l'on en fit un nouveau secret, que l'on vendit une grosse somme d'argent à Louis XIV : ce Prince en donna la

connoissance à tout le monde , & fit par là un très-grand bien à l'humanité.

Le quinquina contient bien plus de matiere résineuse que de gommeuse : il est , comme la plupart des amers , mis au rang des remèdes stomachiques ; il fortifie l'estomac , rétablit l'appétit , aide la digestion & tue les vers. Mais , comme nous l'avons déjà dit , sa vertu recommandable , est de guérir les fievres intermittentes ; car quand on le donne comme il convient , il les guérit sûrement & promptement : on le donne ou en poudre , ou en décoction , ou en infusion , soit à l'eau , soit au vin ; mais pris en substance ou en extrait salin , son effet est plus certain , de même que l'infusion au vin est plus efficace que celle à l'eau. Au reste , ses effets & la maniere d'administrer ce remède , sont trop connus des Médecins Praticiens modernes pour insister plus long-temps. Nous ajouterons seulement avec *M. Haller* , que l'usage du quinquina injustement rejeté par la secte de *Sthalrop* , craint même par *Boerhaave* , a été entièrement mis en vogue par Messieurs *Torti* & *Werlhof*. Si le quinquina ne guérit pas à coup sûr toute espece de fievres malignes , putrides , dans les plus mauvaises petites véroles , &c. c'est souvent faute d'avoir préparé le malade , ou de joindre à ce remède les correctifs & accessoires convenables ; enfin la décoction du quinquina agit avec un succès merveilleux dans la gangrene & dans le sphacèle extérieur dont il arrête souvent le progrès. On a étendu l'usage du quinquina sur tous les maux qui dépendent de la pourriture & d'une fibre trop relâchée , aux maux nerveux : on l'administre aussi , dit *M. Bourgeois* , dans les maladies arthritiques & sur-tout dans le rhumatisme périodique qui attaque la tête , dans les migraines & hémorragies périodiques , dans les pertes des femmes.

M. de la Condamine fait encore mention d'une nouvelle espece de quinquina : voyez le *Journal Historique du Voyage à l'Equateur* , & le Mémoire de cet Académicien ; dans le Recueil de l'Académie 1738. On lit dans l'histoire des Incas , qu'il croît trois especes de quinquina dans l'étendue du Pérou ; savoir , le rouge , le blanc & le jaune. C'est pour cette raison que les Indiens qui en font aujourd'hui un commerce considérable avec les Espagnols , ont soin de se munir d'un acte par devant Notaire , pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa : c'est la meilleure de toutes , & celle que nous avons décrite. On trouve quelquefois , dans les balles de quinquina , une écorce

rougeâtre comme le tabac d'Espagne , blanchâtre à l'extérieur , & que l'on appelle *quinquina femelle* ; comme les Marchands mêloient cette écorce avec celle du véritable quinquina , & que sa vertu est rarement fébrifuge , il a été défendu par Arrêt d'en continuer le commerce. A Payta , où s'embarque pour Panama la plus grande partie du quinquina qui passe en Europe , aucun ballot , s'il ne vient d'une main bien sûre , ne passe sans être visité.

QUINTE-FEUILLE , *quinquefolium*. Genre de plante à fleur en rose ; dont M. de Tournefort compte dix-neuf espèces. La grande , & qui est la plus commune , est ainsi désignée par ce Botaniste : *Quinquefolium majus* , *repens* , quinte-feuille rampante. C'est une plante qui croît abondamment dans les champs , aux lieux sablonneux & pierreux , dans les prés , au bord des eaux & des lieux ombragés : sa racine est longue & quelquefois grosse comme le petit doigt , fibreuse , noirâtre en dehors , rouge en dedans , & d'un goût astringent : elle pousse , comme le fraisier , plusieurs tiges longues d'environ un pied & demi , rondes ; grêles , flexibles , velues , rougeâtres , grenouillées par intervalles , & poussant de leurs nœuds des feuilles & des racines par le moyen desquelles la plante se répand au large & se multiplie : ses feuilles sont oblongues , arrondies à leurs extrémités , nerveuses , velues ; crenelées à leurs bords , verdâtres & rangées au nombre de cinq sur la même queue : la grande espèce en a sept : ses fleurs naissent en Mai & en Juin sur des pédicules particuliers qui sortent des nœuds de la tige , seules à seules , composées chacune de cinq feuilles , jaunes , disposées en rose , un peu larges & arrondies en cœur : ces fleurs sont de peu de durée , & ont , dit M. Deleuze , essentiellement la même structure que celle des fraisiers. Il leur succede un fruit arrondi , composé de plusieurs semences pointues , ramassées en forme de tête & enveloppées par le calice de la fleur.

On se sert particulièrement de sa racine en Médecine : on la ramasse au printems ; on en ôte la première écorce noirâtre , qui est mince , & on l'ouvre pour en rejeter le cœur : on fait ensuite sécher la seconde écorce en l'entortillant autour d'un bâton , puis on la garde sèche , pour l'employer au besoin. Cette plante est balsamique , vulnéraire & astringente : les racines s'emploient utilement dans les tisannes & dans les bouillons astringens , lorsqu'il s'agit d'arrêter les flux immodérés.

QUINUA. Plante fort commune dans le Pérou , & qui ressemble

fort au millet ou au petit riz des Espagnols pour la couleur & la graine. Le *quinua* est le *chenopodium*, *folio sinuato saturatè virente*, du Pere Feuillée : cette plante est annuelle & s'éleve environ à deux pieds ; ses feuilles & ses fleurs, qui sont d'une seule piece, ressemblent à celles de la poirée ; ses graines sont blanches & petites.

Les Indiens qui cultivent soigneusement le *quinua* dans leurs jardins, en mettent les feuilles dans leurs potages : elles sont tendres, de bon goût & fort saines. Ils y mêlent aussi la graine dont ils font un breuvage dans les provinces où le maïs n'est pas commun. Ils donnent aussi la graine à leurs poules pour avancer leur ponte. Cette plante sert encore pour la guérison de quelques maladies.

QUIOQUIO, est le nom de l'huile concrete qu'on retire de l'*aouara* : voyez PALMIER AOUARA.

QUIR ou QUIRPELE. Nom que les habitans du Ceylan ont donné à l'*Pichneumon Indien*.

QUIS, QUISSE. Les Mineurs donnent ces noms ou celui de *ierre vitriolique* à la pyrite dont on tire du *soufre* & du *vitriol* : voyez le mot PYRITE.

QUOCOLOS. Voyez PIERRE A VERRE.

QUOGGELLO. On donne ce nom à un lézard écailleux des plus remarquables de la Côte d'Or : sa longueur est d'environ huit pieds, & sa queue seule en prend plus de quatre. Les écailles de cet animal ressemblent aux feuilles d'artichauts ; mais elles sont plus pointues, fort ferrées, & si dures qu'elles peuvent le défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses principaux ennemis sont les tigres & les léopards : ils le poursuivent, & quoiqu'il coure vite, ils l'ont bientôt atteint ; mais il se roule alors dans sa cotte de maille qui le rend invulnérable. Les Negres qui le tuent par la tête, vendent sa peau ou cuirasse aux Européens : ils en font un grand commerce, & mangent sa chair qui est blanche & d'un bon goût. Ce lézard qui paroît n'être qu'une grande espece de *pholidote* ou *pangolin*, vit de fourmis qu'il englut avec sa langue longue & gluante. Le quoggello ne fait point de mal aux hommes qui ne l'attaquent pas, mais il blesse dangereusement avec ses écailles ceux qui cherchent à le tuer. Voyez l'article PANGOLIN.

QUOJAVAU ou QUOJAVORAN. Espece de grand singe de l'Afrique que les Portugais nomment *el selvago*, le sauvage ; il a cinq pieds de long ou de hauteur : sa figure est hideuse ; il a la tête, le

corps & les bras d'une grosseur extraordinaire ; mais il est docile ; il marche souvent droit sur ses pieds , & avec ses bras il porte d'un lieu à un autre des fardeaux fort pesans : on lui apprend aussi à puiser de l'eau , & à la porter dans un bassin sur sa tête , à piler du millet dans un mortier , & à rendre d'autres services ; en un mot , à faire la tâche d'un esclave. Lorsque cet animal n'a pas eu d'éducation , il est assez à craindre étant naturellement fort & méchant : il attaque quelquefois un homme , & le renverse , lui arrache les yeux ou lui fait quelqu'autre mal. Autant le mâle de ce singe ressemble à l'homme , autant la femelle a la gorge pleine & le ventre rond , & ressemble à la femme. Le quojavaurau paroît être l'*ourang-outang*. Voyez BARRIS & HOMME SAUVAGE.

QURIZAO. Voyez à l'article HOCOS.



R.

RABETTE. Graine d'une espece de chou , dont on tire par expression une huile qui sert à brûler. *Voyez l'article CHOU COLSA.*

RACINE, *radix*. On appelle ainsi les parties inférieures de la plante qui sont ordinairement cachées dans la terre , ou attachées à quelqu'autre corps , mais dans le lieu où la graine a germé. Il y a trois especes de racines , *bulbeuse* , *tubéreuse* & *fibreuse*. La bulbeuse , *bulbosa radix* , est ce qu'on appelle vulgairement un oignon : la tubéreuse , *radix tuberosa* , est un tubercule charnu & solide , qui grossit bien plus que la tige ; il est adhérent ou suspendu par un filet , & de différentes figures. La racine fibreuse , *radix fibrosa* , est composée de plusieurs autres racines plus petites que le tronc d'où elles partent : ce tronc est la mere racine. On dit *racine fibrée* , lorsqu'elle est toute composée de fibres égales en grosseur , ou à-peu-près.

M. *Adanson* dit que l'on est dans l'usage de donner le nom de *racine* aux bulbes des liliacées , mais que ce sont des tiges en raccourci , c'est-à-dire des especes de bourgeons formés par la base des feuilles charnues rapprochées en écailles qui s'emboîtent les unes dans les autres ; car on trouve au-dessous d'eux des racines fibreuses. Chaque bulbe se prolonge annuellement par sa partie supérieure ou par les côtés que suivent les racines , pendant que sa partie inférieure ou latérale ancienne se pourrit , dès que la plante a porté des fleurs. On confond souvent mal-à-propos , dit le même Auteur , les tubercules charnus , tels que la *tubéreuse* , le *glayeur* , le *safran* & l'*orchis* , avec les bulbes ou oignons ; tandis que ce sont de vraies racines qui tracent un peu en produisant un tubercule nouveau , lequel semble tenir un milieu entre les bulbes de la tulipe , de la jacinthe , des narcisses , &c. & entre les racines charnues de l'iris & des gingembres. Les racines fibreuses des plantes vivaces , mais dont les tiges se renouvellent tous les ans , se reproduisent pareillement à côté des anciennes qui meurent.

La principale racine d'un arbre s'appelle *pivot* , parce qu'elle est ordinairement dirigée comme le tronc ; enfin les racines sont les premiers organes de la plante : c'est à elles que la terre transmet la principale partie du suc nécessaire pour alimenter toute la plante. Or les

plantes pompent principalement la partie nourricière des racines ; & ces racines sont ou *pivotantes* ou *rampantes*. Si elles pivotent , elles s'enfoncent profondément en terre ; si au contraire elles rampent , elles s'allongent presque horizontalement sans s'éloigner de sa surface. C'est à la nature de la semence , à la qualité du sol , à l'art du Cultivateur , que les plantes doivent leur extension , leur multiplication , & sur-tout les racines.

Nous disons que l'on comprend sous le nom de *racines* , toutes ces parties de l'arbre opposées à la tige qui s'élève vers le ciel , & qu'on dépouille en plein champ , ou dans les forêts , ou dans les jardins , de la terre qui les environne. Les racines sont une des parties les plus essentielles , car on voit peu de plantes qui n'en aient : il n'y a que les byssus , quelques champignons & les fucus qui ont en place un empattement lamelleux ou poreux , fait en cloche ou en suçoir.

Il n'en est pas des racines comme des fleurs. Les racines étant destinées à servir la plante dans l'obscurité , n'ont été pourvues d'aucune parure ; mais en les considérant sous d'autres points de vue , on appercevra facilement leur utilité. Les racines de toutes les plantes tendent généralement en bas ou s'étendent horizontalement ; mais il y en a qui jettent des productions qui s'élèvent verticalement de plus d'un pied au-dessus de la terre , & que les eaux recouvrent quelquefois. Combien d'autres racines offrent des singularités aussi remarquables ! Voyez MANGLIER.

On donne le nom de vives racines (*vivæ radices*) à des plants enracinés qui sortent d'une racine , mais loin du tronc , de sorte qu'on peut les enlever avec cette racine sans endommager le tronc. Les ormes & autres arbres des grands chemins , dont les racines ont été écrasées , foulées ou endommagées , produisent considérablement de ces sortes de branches.

En général les plantes qui reprennent facilement de racine , produisent également une abondance de racines & sur-tout de branches , lorsqu'on les met en terre dans une situation renversée , par exemple , les racines ou le gros bout en haut , & les branches ou le petit bout en bas dans la terre ; alors les bourgeons des branches enterrées périssent , & il sort au-dessous d'eux & des renflemens qui servent de support aux feuilles , des racines qui d'abord prennent une direction comme pour gagner l'air , & qui ensuite se recourbent en bas. Il en est de même des racines :
elles

elles produisent des branches qui d'abord tendent un peu vers la terre, & qui ensuite se recourbent pour monter vers le ciel. Il est digne de remarque que les nouvelles racines sont plus grosses que n'étoient les branches qu'elles remplacent, & les branches nouvelles sont plus petites que les anciennes. *Voyez les détails de cette merveille à la suite du mot ARBRE.*

Les racines des arbres, se pliant en terre selon la nature des obstacles qu'elles trouvent à leur accroissement, sont plus tortueuses & plus noueuses que le reste de l'arbre. Ces parties, dont les fibres ont été courbées en cent façons, tantôt tenues fort sèchement, tantôt inondées de différentes liqueurs, fournissent aux Ébénistes des pièces veinées & nuancées de tant de couleurs, que l'assemblage qu'ils en font, dit M. *Pluche*, semble sortir de l'atelier d'un Peintre.

Les Charpentiers & les Charrons trouvent dans ces mêmes parties de l'arbre des pièces naturellement pliées en arc, des contreforts ou arc-boutans, & d'autres morceaux d'une dureté qui les rend presque inaltérables & parfaitement propres pour les endroits de leurs ouvrages les plus exposés à la fatigue.

Les Teinturiers font aussi usage de plusieurs racines; telles sont le *curcuma*, la *thymelée*, l'écorce de la racine du *noyer*, celle d'*épine-vinette*, &c.

En Médecine on se sert d'un très-grand nombre de racines tirées des arbres, des arbrisseaux & des plantes mêmes; telles sont le *pareira brava*, l'*ipecacuanha*, le *gingembre*, le *galanga*, le *gens-eng*, le *jalap*, la *rhubarbe*, &c. Les Apothicaires distinguent cinq petites racines apéritives, qui sont celles d'*arrête-bœuf*, de *câprier*, de *chardon-roland*, de *chiendent* & de *garance*. Les cinq grandes racines apéritives sont celles de l'*ache*, de l'*asperge*, du *fenouil*, du *persil*, du *petit houx*. Voyez ces mots. On doit récolter les racines des plantes annuelles qui croissent en même temps que les tiges, au temps de la fleuraison, où elles ont acquis toute leur grosseur. Dans l'arrière-saison elles sont sujettes à devenir dures ou cordées. Les racines vivaces s'arrachent à la fin du printemps ou au commencement de l'automne, suivant que la plante est précoce ou tardive.

Les Parfumeurs font aussi usage de diverses racines; telles que l'*acorus verus*, l'*iris*, le *souchet*, l'*angélique*, &c.

Parmi les alimens légumineux il y a aussi des racines potageres, telles

que les *falsifs*, les *navets*, les *betteraves*, les *panais*, les *carottes*, les *pommes de terre*, les *truffes*, l'*oignon*, &c. *Voyez ces différens mots & celui de PLANTES.*

RACINE D'AMÉRIQUE ou MASSUE DES SAUVAGES. *Voyez MABOUJA.*

RACINE D'ARMÉNIE, *ronas*. C'est, dit *Lémery*, une racine un peu plus grosse que celle de la réglisse, & qui, comme elle, s'étend beaucoup dans la terre : elle croît en Arménie ou Turcomanie, sur les frontières de la Perse, proche de la ville d'Estabac ou Aster-Abad, & non ailleurs. Elle donne une forte teinture rouge à l'eau en peu de temps : on s'en fert au Mogol pour teindre les toiles. On en fait un grand commerce en Perse & aux Indes : elle rend une teinture rouge si prompte & si forte, qu'au rapport de *Tavernier*, dans la Relation qu'il a donnée de son voyage de Perse, une barque Indienne qui en étoit chargée ayant été brisée à la rade d'Ormus, la mer parut toute rouge pendant quelques jours le long du rivage où les sacs de *ronas* flottoient.

RACINE DU BRÉSIL. *Voyez IPECACUANHA.*

RACINE DE S. CHARLES ou RACINE INDIENNE, *radix Carlo Sancto*. C'est une racine que l'on apporte de la Province de Méchoacan en Amérique, où elle croît dans les lieux tempérés : elle a une grosse tête, de laquelle sortent plusieurs autres racines de la grosseur du pouce, de couleur blanchâtre : sa tige & ses feuilles sont semblables à celles du houblon, s'entortillant, comme elles, autour des échelas, si l'on y en met, ou se courbant & se répandant à terre : elle est verdâtre, d'une odeur forte ; on n'y voit paroître aucune fleur ni fruit.

L'écorce de cette racine se sépare aisément : elle a une odeur aromatique & un goût amer, un peu âcre. Le nerf de la racine, dépouillé de son écorce, est composé de fibres très-déliées qui se détachent facilement l'une d'avec l'autre : son écorce est estimée sudorifique antiscorbutique : elle fortifie l'estomac & les gencives ; elle donne bonne bouche étant mâchée. Les Espagnols ont donné le nom de *S. Charles* à cette racine, à cause de ses grandes vertus ; car elle est bonne encore pour l'épilepsie, pour la vérole, pour les hernies & pour hâter l'accouchement.

RACINE DE CHARCIS. *Voyez CONTRA-YERVA.*

RACINE DE LA CHINE. *Voyez SQUINE.*

RACINE DE DICTAME BLANC ou FRAXINELLE. *Voyez* DICTAME BLANC.

RACINE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE.

RACINE DE FLORENCE. *Voyez* IRIS.

RACINE DE SAINTE HELENE. *Voyez* à l'article SOUCHET.

RACINE JAUNE. *Voyez* RACINE D'OR.

RACINE INDIENNE. *Voyez* RACINE DE SAINT CHARLES.

RACINE DE MÉCHOACAN. *Voyez* à l'article MÉCHOACAN.

RACINE D'OR. C'est le *ho-hang-lien* des Chinois. Les Botanistes ont reconnu que c'est la racine amère d'une espèce de *thalictrum*. On en fait un grand commerce dans toute l'Asie où les Trafiquans la vendent ou achètent sous le nom de *racine jaune*, selon le livre Chinois intitulé *pen-sao-chou*. La racine d'or a des propriétés sans nombre, on l'estime fébrifuge, stomachique, diurétique, &c.

RACINES PÉTRIFIÉES, *rizolichi*. Ces parties de plantes ou d'arbres ont été changées en pierres, de la même manière que nous l'avons dit pour le bois pétrifié, au mot PÉTRIFICATION. On en rencontre plus communément dans les terrains sablonneux que par-tout ailleurs; mais comme la structure des racines est à-peu-près toujours la même, on ne peut jamais bien distinguer à quelle espèce de plantes elles ont appartenu.

RACINE DES PHILIPPINES. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE RHODE ou ORPIN-ROSE. *Voyez* ce mot à la suite de l'article ORPIN.

RACINE DE SAFRAN ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

RACINE SALIVAIRE. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE DU SAINT-ESPRIT. On a donné ce nom à la racine d'angélique, à cause de ses propriétés. *Voyez* ANGÉLIQUE.

RACINE DE SERPENT A SONNETTES. *Voyez* SENEKA.

RACINE DE THYMELEA ou GAROU. *Voyez* THYMELEE.

RACINE VIERGE ou SŒAU DE NOTRE-DAME, *tamnus racemosa, flore minore, luteo palliscente*. C'est une plante qui a beaucoup de rapport avec la bryonne; aussi quelques-uns la nomment-ils de ce nom: on verra la différence, par la comparaison des descriptions. Cette plante a une racine grosse, tubéreuse, noire en dehors, blanche en dedans, d'une faveur âcre sans être désagréable: elle pousse des tiges sarmenteuses qui s'entortillent autour des arbrisseaux comme le liseron, & n'a point de mains ou vrilles, en quoi elle diffère de la bryonne: ses feuilles

font alternes, d'un vert gai, faites en cœur; ses fleurs naissent par grappes, & font d'une seule piece en forme de petit bassin, & découpées en six parties; leur couleur est jaune-verte: de ces fleurs, les unes font stériles, contenant six étamines & point de germe; les autres qui naissent sur des pieds différens, portent un embryon qui se change en une baie rouge, de la grosseur d'une cerise. Les propriétés de cette plante, pour l'usage intérieur, ne sont pas bien constatées; mais sa racine appliquée extérieurement sur les contusions, est un puissant résolutif: on la ratisse, on la pile, on l'applique sur la partie où il y a extravasation de sang, & elle le dissipe aussi-tôt. On dit que pilée avec du vinaigre & de la bouse de vache, & réduite en cataplasme, elle apaise les douleurs aiguës de la goutte.

RACINE DE VIRGINIE ou HABASCON. C'est une racine de la grosseur & figure de nos panais: les Indiens en mangent. *Lémery* soupçonne que c'est une espece de *patate*.

RADE, se dit d'un espace de mer à quelque distance de la côte, où les grands vaisseaux peuvent jeter l'ancre & demeurer à l'abri de certains vents, quand ils ne veulent point prendre port.

RADIÉES, *radiata*. Nom donné par les Botanistes à une classe ou famille de plantes à fleurs composées, dont le disque formé d'un assemblage de fleurons, ordinairement hermaphrodites, est entouré d'une couronne de demi-fleurons ordinairement femelles. Les *aster*, les *marguerites*, &c. sont des plantes radiées.

RADIEUX. Poisson des Indes orientales, qui tire son nom des rayons qui sortent de ses yeux: ces rayons y forment des taches d'un rouge obscur: il est armé d'aiguillons sur le dos; ses nageoires sont rondes, celles du ventre ne le sont pas: sa couleur est bleue, mêlée de larges lignes rouges: les habitans d'Amboine s'en nourrissent; mais la plupart n'en font point de cas. *Collect. Pisc. Amb. de Ruifch. p. 38.*

RADIS, *raphanus vulgaris*. On donne ce nom à une espece de *raifort* que plusieurs appellent aussi *petite rave*. Le radis a à-peu-près la forme d'un navet, mais il est d'un goût piquant qui excite l'appétit: c'est la grande espece de rave des Parisiens.

RADIS. Les Conchyliologistes donnent ce nom à une espece de coquillage univalve, du genre des *conques sphériques* ou *tonnes*, dont la coquille est alongée en queue recourbée; ses couleurs imitent celles d'un radis. *Voyez le mot TONNE.*

RAGOT. On appelle ainsi le sanglier qui a deux ans, & qui fort de compagnie. *Voyez au mot SANGLIER.*

RAGOUMINIER. *Voyez CERISIER.*

RAIE ou RAYE, *raia*. C'est un poisson plat, large, cartilagineux, & très-connu dans les poissonneries. *Rondelet* en distingue de quinze especes : nous rapporterons ci-après les plus connues.

Marques caractéristiques des Raies.

En général les raies sont des poissons sans nageoires ; car ils nagent à plat sur leur largeur, & ils ont des piquans à la queue semblables à ceux des ronces : les especes d'ailes ou de nageoires que les raies ont à la queue ne servent qu'à diriger leur route : elles regardent toutes de côté, & elles ont toutes devant les yeux une taie nommée en latin *nebula* ; & proche des yeux, de grands trous qui sont ouverts quand la bouche est béante, & qui sont presque fermés quand la bouche l'est : elles ont aussi d'autres trous devant la bouche, au lieu de narines. Il y a des raies qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont point : elles ont en place un os âpre. Toutes les différentes especes de raies ont inférieurement les ouïes découvertes ; elles diffèrent entr'elles par les aiguillons ; car les unes en sont armées dessus & dessous, les autres dessus seulement, & d'autres dessous le museau : enfin il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue : quelques especes en ont trois rangs, d'autres n'en ont qu'un : ces aiguillons sont foibles, mous & longs dans les unes, & fermes, forts & petits dans les autres ; mais tous sont tournés vers la queue, à l'exception des plus longs, qui le sont vers la tête. Il y a des raies qui ont le foie rouge, & d'autres l'ont jaune : la rate est dans l'entortillure de l'estomac. Cette sorte de poisson est fort féconde & très-commune, parce qu'il n'y a presque point de poisson, excepté la lamie, qui ait la gueule assez grande pour avaler les raies : de plus, leurs aiguillons sont qu'aucun poisson n'ose en approcher. Quoique les raies femelles aient beaucoup d'œufs, elles n'en déposent qu'un ou deux à la fois : ceux qui sortent sont couverts d'une coque, qu'ils acquierent quand ils sont descendus dans la matrice ; les autres sont au dessus de la matrice, dans l'ovaire, & comme dans le corps des poules, ils se détachent les uns après les autres pour se perfectionner, c'est-à-dire pour se revêtir d'une coque qui est carrée dans les raies.

Toutes les especes de raies sentent le sauvagin, & ont une mauvaise

odeur de mer : cette dernière qualité se perd en les gardant quelques jours. On fait que la raie transportée est meilleure que celle que l'on mange sur les bords de la mer ; la chair en est dure & de difficile digestion ; mais elle est meilleure en hiver qu'en été. Le foie de ce poisson, dans l'espèce appelée *raie bouclée*, passe pour un mets délicat, sur-tout en France ; car sur les côtes de la mer, en Angleterre & en Hollande, on en fait peu ou moins de cas. Les raies se nourrissent de petits poissons, & habitent dans les lieux fangeux & bourbeux de la mer, proche des rivages.

Description des différentes Raies.

1°. La RAIE BOUCLÉE, RAIE CLOUÉE, *raia clavata*. C'est la *clavelade* des Provençaux, & le *thornback* des Anglois : elle a beaucoup de rapport avec les autres raies ; elle a le bec plus court & moins pointu : on la nomme *bouclée* ou *clouée*, parce que ses aiguillons ont la figure de clous : elle a un rang de piquans courbés sur le dos, & trois autres à la queue : son foie est gras & délicat : la peau de son dos est noire.

La RAIE BOUCLÉE, surnommée RONCE DES LANGUEDOCIENS, a le museau plus pointu que la précédente, mais il n'y a point d'aiguillons : elle a sur les côtés huit arêtes, ce que n'ont pas toutes les autres raies : son dos est garni de quatre aiguillons : sa peau est d'un gris de cendre, & sa chair est dure & sent le sauvagin. *Ray* cite une espèce de raie piquante, qui n'a de piquans que sur la queue & sur les nageoires.

La RAIE CARDAIRE, *raia spinosa*. Son corps est tout couvert d'aiguillons semblables aux pointes de ces outils dont on se sert pour carder la laine.

La RAIE A FOULON, *raia fullonica*, est toute garnie d'épines semblables à ces outils garnis de pointes de fer dont se servent les Foulons pour apprêter les draps.

La RAIE BOUCLÉE OU PIQUANTE DESSUS ET DESSOUS : elle ressemble à la raie cardaire : on ne la peut toucher que par la pinnule de sa queue : elle n'a point de dents.

2°. La RAIE ÉTOILÉE, *raia stellata aut raia asterias* : sa tête ressemble plus à la *pastenaque* qu'aux autres raies : son corps est orné de taches étoilées ; elle a des aiguillons qui commencent tout près de la tête, & vont finir à la première nageoire de la queue : elle habite la haute mer, & rarement les bords du rivage : sa chair est plus tendre, plus

facile à digérer, & nourrit davantage que celle des autres raies.

3°. La RAIE LISSE A MIROIR OU MIRAILLET, *raia levis oculata*: espece de raie, qui a sur le dos deux figures d'yeux, & qui font des marques semblables à de petits miroirs. Son museau est cartilagineux & transparent: son corps est brun au-dessus; sa peau est lisse & garnie de deux grandes nageoires; ses aiguillons sont en plus grand nombre que ceux des raies à long bec & à bec pointu; le dessous de son museau est rude. Les yeux qui regardent de côté, de même que dans les autres raies, sont entourés de deux aiguillons, & la queue en est toute garnie sur trois rangs: il y en a aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, & disposés de manière à retenir les poissons dont elle veut faire sa nourriture. Les trous qui sont auprès des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt. La bouche est garnie d'os durs, au lieu de dents. Ce poisson, comme toutes les autres especes de raies, sent d'abord le sauvagin, & a une mauvaise odeur de mer, mais qui se passe en la gardant quelque temps; aussi la mange-t-on meilleure dans l'intérieur du Royaume que sur les bords de la mer. La chair en est dure & difficile à digérer: elle est meilleure l'hiver que l'été: son foie est exquis; on prétend que toutes ses entrailles sont également bonnes à manger.

4°. La RAIE LISSE ORDINAIRE, *raia levis*; c'est le *sumat* des Languedociens: elle a la peau lisse, & deux especes de grandes nageoires, avec un aiguillon sur chaque œil. La ligne du dos est garnie d'un rang d'aiguillons clair-semés; mais sur la queue il y en a trois; il s'en trouve aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, qui sont recourbés & placés à propos pour retenir les poissons, dont cette raie veut faire sa proie. On l'appelle *raie lisse*, parce qu'elle a peu d'aiguillons, en comparaison des autres raies. Son museau est un cartilage tendre, demi-transparent & de moyenne longueur: les trous des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt; la bouche est placée en dessus: elle est garnie d'os durs, au lieu de dents. De chaque côté sont les ouies, avec un cartilage auquel est attaché le diaphragme, pour séparer les ouies mêmes & le cœur, de l'estomac, du foie, & des autres parties qui servent à la digestion.

5°. La RAIE AU BEC POINTU. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit le *bœuf marin* des Anciens, ou la *vache de mer*. Voyez la différence de cet animal au mot VACHE DE MER. Elle devient fort grande, & elle a

de petites dents, qui font foibles & cachées. Dans quelques pays on l'appelle *flaffade*, à cause de fa grandeur; ce qui signifie *couverture de lit*. Cette espece de raie a les nageoires fort grandes & étendues; le tronc du corps étroit, venant en pointe vers la tête; sa queue est garnie d'un petit rang d'aiguillons; d'ailleurs elle ressemble à toutes les raies. Sa chair est molle & plus agréable au goût que celle des autres, sur-tout quand elle est vieille. Les Pêcheurs la font sécher à la fumée & au soleil.

6°. LA RAIE AU LONG BEC. On donne ce nom à une espece de raie lisse, que nous appellons quelquefois *raie alène*, & les Italiens *perosa rasu*. Elle a sur la peau des taches pareilles à une lentille, d'où lui est venu, en Languedoc, le nom de *lentillade*: elle a près des yeux quatre aiguillons, & sa queue en est garnie de quatre rangs: elle a des dents placées au-devant de la mâchoire; elle a le dos brun & le ventre blanc, & elle est moins grande que la pastenaque: on l'appelle encore *foi*.

7°. LA RAIE ONDÉE OU CENDRÉE, *raia undulata*, *cinerea*. Elle n'a pas le corps en losange comme les autres especes de raies, mais plus rond ou plus ovale: elle a sur le milieu du dos une ligne garnie de quelques aiguillons; elle en a autour des yeux, & trois rangs à la queue. Ces aiguillons sont plus grands & plus épais que ceux de la raie lisse: elle lui ressemble d'ailleurs, excepté encore par sa couleur cendrée & ses traits ondés & noirs. C'est une des grandes especes de raies; Ray dit qu'il y en a qui pèsent deux cents livres. C'est le *coliarz* de *Rondelet*.

8°. LA RAIE PIQUANTE, *raia oculata*: elle a des figures d'yeux sur les nageoires ou ailes; elle est armée d'aiguillons à la tête, au dos, à la queue & aux nageoires: ceux de la queue sont plus grands, plus forts & en plus grand nombre. Sa chair est dure & de mauvaise qualité: l'on donne le nom de *raie piquante étoillée* à l'espece qui a, sur les côtés & sur la queue, des étoiles; au lieu de dents, elle a des os durs & âpres dans la bouche. Sa chair est dure & seche. Sa peau est fort épineuse.

Les différentes especes de *torpilles*, l'*ange*, la *pastenaque*, l'*altavele*; l'*aigle-poisson*, sont aussi des especes de raies. Voyez ces mots. Il y a des raies d'une grandeur démesurée, témoin celle qu'on prit en 1734, près de l'Isle Saint-Christophe, qui, quoique harponnée en différens endroits;

endroits, & perdant beaucoup de sang, fut long-temps sans céder aux efforts de quarante hommes qui étoient dans deux barques; elle avoit douze pieds de longueur & dix de largeur. *Labat* en cite une beaucoup plus grande encore. Plus on pêche ce poisson près des côtes, plus il est petit & tendre; tandis que les grosses raies, qui habitent la haute mer, sont dures. Dans les Antilles on trouve une petite raie dont la queue est fort longue, noire & pyramidale. A l'origine de cette même queue sont deux petits dards en maniere d'hameçon, dont la piqûre est mortelle; mais pour en guérir, il ne faut, dit-on, qu'appliquer dessus un morceau de la chair du même animal. On prétend que la cendre du dardillon, brûlé & incorporé avec le vinaigre, produit le même effet. La raie du Cap de Bonne-Espérance a aux deux côtés de la bouche une grande tache ronde, qui ressemble à un miroir, tant elle est éclatante. Cette raie jette beaucoup de frai: on trouve, dit-on, jusqu'à deux & trois cents œufs dans une raie du Cap. Elle est d'un mauvais goût; au lieu que celles de la Côte d'Or sont d'une faveur exquise.

LA RAIE DE SERAM est d'un meilleur goût, & plus délicate que celle de l'Europe; mais sa peau est si dure & si bien marbrée, que les femmes du pays s'en servent, dit-on, pour couvrir leur nudité. Enfin *M. Barrere* (*Histoire de la France Equinoxiale*, p. 177) fait mention de cinq especes différentes de raies dans l'Isle de Cayenne. Il y a entr'autres la *raie diable* qui est monstrueuse, ayant plus de vingt pieds de longueur: elle s'élançe hors de l'eau à une certaine hauteur, & laissant tomber tout-à-coup sa masse énorme, elle donne aux flots une impulsion terrible, ce qui fait un bruit épouvantable: elle se bat avec l'*espadon*: voyez ce mot à l'article BALEINE.

M. Sauvages, Médecin, ayant examiné attentivement l'aiguillon qui se trouve à la racine de la queue de la raie, notamment celle que l'on appelle *raie bayonnette*, a observé que cet aiguillon étoit long de cinq pouces & épais de trois lignes vers sa base, osseux, pointu, recourbé dans sa partie supérieure, applati inférieurement, crenelé par ses bords, armé de petites pointes très-dures tournées vers la base: ces aiguillons une fois enfoncés, causent nécessairement de grandes douleurs lorsqu'on les retire, par les déchiquetures que font les petits crochets. Si les tendons de la main, le périoste, la racine des ongles viennent à être lésés, comme cela arrive lorsqu'on saisit l'animal par

la queue, il survient des panaris, des inflammations au poignet & à l'avant-bras, des convulsions & d'autres symptômes funestes. On voit que la blessure que fait cet animal, n'est venimeuse que parce que son instrument agit mécaniquement.

A l'égard de la *raie électrique*, voyez l'article **TORPILLE**.

RAIFORT, *raphanus*, plante d'un grand usage en Médecine : M. de Tournefort en distingue quatre especes, favoir le grand raifort rond, le même à fleur blanche, le noir & le petit des jardins. Nous en décrirons les deux especes principales ; favoir, le raifort cultivé & le raifort sauvage, que l'on compte entre les especes de *cochléaria* : voyez le mot **HERBE AUX CUILLERS**.

1°. Le **RAIFORT CULTIVÉ** ou la **RAVE DES PARISIENS**, *raphanus major, oblongus, hortensis*. Sa racine est longue, charnue, plus ou moins grosse & tortue, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, mais moins que le radis : elle pousse des feuilles assez semblables à celles de la rave, cependant un peu plus finieuses : elle pousse des tiges hautes de deux pieds, rondes & rameuses ; lesquelles portent des fleurs à quatre feuilles, purpurines & disposées en croix. Il leur succede des fruits formés en maniere de corne, spongieux en dedans, qui renferment deux rangs de semences arrondies, rouges & âcres au goût. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle fleurit d'assez bonne heure, & l'on retire sa racine de terre, principalement au printemps, pendant qu'elle est tendre, succulente, facile à rompre & bonne à manger crue. On la nomme improprement *rave* à Paris & en quelques autres endroits : on l'appelle *cordée*, quand elle devient dure & ligneuse, & alors elle n'est plus estimée pour la table. Quand elle est très-grosse, & que sa tige est montée en graine, elle ne convient pas plus en aliment.

Ce raifort a à-peu-près les mêmes propriétés que la vraie rave : il est également venteux ou causant des rapports & des maux de tête, quand on en mange trop. On le sert en hors-d'œuvre sur les tables comme les raves, lorsqu'il est jeune. *Fernel* trouve dans le suc du raifort, un vomitif des plus doux, ami de l'estomac, & qu'on peut donner même aux femmes grosses.

M. *Haller* dit qu'on commence à introduire en Suede la culture d'un raifort venu de la Chine, dont on tire de l'huile en abondance.

2°. Le **RAIFORT SAUVAGE**, ou le **GRAND RAIFORT**, ou le **CRAM**;

ou la MOUTARDELLE, *raphanus rusticanus*, est une plante qui croît naturellement aux bords des lieux aquatiques, mais que l'on cultive aussi dans les jardins, aux lieux humides & ombragés (Ce n'est pas un raifort, dit M. *Haller*, on l'a placé dans le genre des cochléaria). Sa racine est longue & rampante, blanche, d'un goût fort âcre & brûlant. Elle pousse de grandes feuilles, longues, larges, pointues, d'un beau vert, un peu ressemblantes à celles de la rhubarbe des Moines. Sa tige est haute d'un pied & demi, droite, ferme, cannelée, garnie de feuilles, & creusée : elle porte, au printemps, de petites fleurs à quatre feuilles, blanches, disposées en croix. A ces fleurs succèdent des siliques enflées, arrondies, & renfermant quelques semences rougeâtres.

Les gens de la campagne mangent sa racine, comme celle du raifort ordinaire : on l'emploie quelquefois dans les ragoûts : on la râpe & on en fait une espèce de moutarde, pour assaisonner les viandes & réveiller l'appétit. Quelques-uns l'appellent *moutarde des Capucins*, & plus communément *moutarde des Allemands*.

Cette plante se multiplie aisément ; car outre qu'elle rampe beaucoup par elle-même, si l'on coupe des rouelles de sa racine nouvellement tirée de terre, à l'épaisseur d'environ trois lignes, & qu'on les mette aussi-tôt dans la terre, il naîtra de chaque rouelle une longue racine, enfin une plante nouvelle, comme si l'on avoit planté une racine entière. *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Ce qui fait connoître qu'une même plante contient beaucoup de germe dans sa substance, sans compter ses semences.

Le raifort sauvage est apéritif, anti-scorbutique & résolutif ; c'est une des plantes usuelles, dont les vertus sont les moins équivoques, il purifie le sang, convient dans l'enrouement, & sur-tout pour la voix éteinte, & dans la toux sèche ou accompagnée de crachement de sang, dit *Boerhaave*. On en cite plusieurs exemples dans les Journaux d'Allemagne : c'est encore un excellent remède, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour l'hydropisie & les rhumatismes. On se sert aussi de cette racine en sinapisme, à la place de moutarde ; elle est un peu moins violente, & on l'applique, dit M. *Bourgeois*, (rapée ou en tranches) sous la plante des pieds, pour débarrasser le cerveau, & attirer le sang dans les parties inférieures.

Des Auteurs citent encore le *raifort aquatique*, ou le creffon à feuilles de raifort, le *raifort de marais* à feuilles laciniées, le raifort maritime qui est la *cahile* : voyez ce mot.

RAINE ou RAINETTE : voyez à l'article GRENOUILLE.

RAIPONCE ou REPONCE, *rapunculus*. Nous décrirons sous ce nom deux especes de plantes, quoique d'un genre différent.

1°. La PETITE RAIPONCE DE CARÊME ou la CAMPANULE RAIPONCE, *rapunculus esculentus* ; plante qui naît d'elle-même sur le bord des fossés, dans les prés, & dans les champs parmi les blés : on la cultive aussi dans les jardins potagers. Sa racine est comme une petite rave, longue & grosse comme le petit doigt, rarement branchue, blanche, douce & bonne à manger : elle pousse une ou plusieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grêles, anguleuses, cannelées, velues, revêtues de feuilles étroites, pointues, collées à la tige par une base un peu large, peu dentelées, & empreintes d'un suc laiteux : ses fleurs naissent aux sommités, & à chaque fleur il y a, suivant M. de Tournefort, une cloche évafée & échancrée en cinq parties de couleur bleue ou purpurine, quelquefois blanche : il lui succede un fruit membraneux, divisé en trois loges qui renferment plusieurs semences menues ; luisantes & roussiâtres.

Toute la plante donne du lait comme les autres *campanules* : elle fleurit en Juin ; on la cueille étant encore tendre, avec sa racine, pour la mêler dans les salades du printemps en Carême. Cette racine fraîchement cueillie a la vertu de se reproduire comme celle du raifort sauvage : si on la coupe par tranches, & qu'on les mette en terre, il naîtra une nouvelle plante de chaque tranche.

2°. La RAIPONCE SAUVAGE ORDINAIRE, ou la GRANDE RAIPONCE, *rapunculus spicatus*. Sa racine est comme celle de la précédente : elle pousse des feuilles semblables à celles de la violette de Mars, tachetées quelquefois de noir : sa tige est haute d'un pied & demi, anguleuse, creuse & rendant du lait, revêtue de feuilles oblongues & étroites, portant à sa sommité un épi de belles fleurs blanches ou purpurines d'une seule piece, coupées ordinairement en étoiles à cinq rayons : les semences sont rougeâtres. On trouve cette plante sur les montagnes, dans les prés froids, & dans les vallées ombragées & pleines de bois : sa racine est moins en usage que celle de la précédente, elle est

apéritive , & facilite la digestion , elle rafraîchit & augmente aussi le lait des Nourrices.

Des personnes dignes de foi ont assuré à M. *Bourgeois* que cette plante croissoit naturellement dans quelques endroits de l'Italie & du Piémont : elle réussit dans la plupart des climats où on la cultive , pourvu qu'elle soit dans une bonne exposition. M. *Bourgeois* en a vu dans son jardin , dont les tiges avoient plus de huit pieds de haut.

RAISIN , *uva*. C'est le fruit de la vigne , qui vient en grappes , & qui est bon à manger & à faire du vin : voyez à l'article VIGNE.

RAISIN D'AMÉRIQUE ou HERBE DE LA LAQUE , *phytolacca Americana* , *majori fructu*. Plante originaire de la Virginie , & cultivée dans quelques jardins en France. Nous en avons parlé sous le nom de *morelle à grappes*.

RAISIN BARBU , RAISIN DE CORINTHE DE DAMAS , &c. Voyez à la suite de l'article VIGNE.

RAISIN DES BOIS. On donne ce nom & celui de *myrtille à l'airelle* : voyez ce mot.

RAISIN DE MER , *ephedra* , plante curieuse , dont on distingue quatre especes.

1°. Celle que l'on appelle particulièrement RAISIN DE MER , *ephedra maritima major* , est un arbrisseau sans feuilles , qui croît à la hauteur d'un homme : sa racine est oblongue & noueuse : son tronc est quelquefois gros comme le bras ; il jette plusieurs rameaux grêles , déliés presque comme ceux du jonc , séparés par des nœuds comme la prêle , de couleur noirâtre ; se divisant en plusieurs autres rameaux , dont les extrémités sont garnies d'épines dures : ses fleurs sortent des nœuds des branches , & sont disposées en petites grappes , de couleur herbeuse blanchâtre ; il leur succede des baies pleines de jus , soutenues par un calice en forme de calotte , & prenant une couleur rouge quand ils sont mûrs , d'un goût acide & agréable , renfermant des semences triangulaires , pointues , dures & astringentes. Cette plante croît aux lieux sablonneux & maritimes en Provence & en Languedoc.

2°. Le RAISIN DE MER , appelé *anabasis* , est moins haut que le précédent : ses branches sont grimpantes ; ses fleurs sont petites , moussueses & pâles. Cet arbrisseau croît particulièrement le long des vallées du mont Olympe & dans l'Illyrie (*Tournefort*).

La troisieme espece est l'*ephedra maritima minor* ; elle est encore moins haute que la précédente : sa tige est ligneuse , & pousse plusieurs rameaux verts , cannelés , faciles à rompre , noueux , remplis de moëlle visqueuse qui rougit en se séchant : ses fleurs naissent aux sommets des branches , elles sont petites , jaunes & ramassées plusieurs ensemble : il leur succede des fruits semblables à ceux de l'if , rouges , d'un goût doux , contenant des semences oblongues , jointes deux à deux. On trouve cette plante en Languedoc , près du Port de Cette , vers Frontignan , aux lieux pierreux & voisins de la mer.

4°. Cette derniere espece de *raisin de mer* differe des autres en ce qu'elle porte beaucoup de feuilles très - menues : on la trouve en Espagne.

Les sommités de ces arbrisseaux & leurs fruits sont détersifs , astringens , propres pour les hernies , & pour arrêter toutes sortes de flux.

RAISIN DE MER, *uva marina* , est , selon *Lémery* , un insecte marin , qu'on peut placer entre les especes de limaçons : sa figure est , dit-il , oblongue , informe , toute couverte de glandes rouges & bleues , qui représentent en quelque maniere des raisins attachés en grappe ; sa marche est lente ; il a deux cornes à la tête comme le limaçon. On trouve quelquefois cet insecte sur les rivages de la mer.

Le même Auteur dit qu'il y a une autre espece de *raisin de mer* ; provenant des œufs de seche qui s'amassent & s'agglutinent ensemble en forme de grappe de raisin , & qui sont teints en noir par la liqueur qui sort de la seche. Enfin l'on donne aussi le nom de *raisin de mer* à la *savonnette de mer* , dont on distingue plusieurs couleurs ; elle est ordinairement oblongue avec une forte de pédicule ; on en trouve dans l'Océan. Des Observateurs prétendent y avoir apperçu un mouvement progressif comme dans certaines especes de zoophytes molusques. Voyez *Savonnette de mer* à la suite de l'article CORALLINE.

RAISIN D'OURS ou BUSSEROLE, *uva ursi aut ursiva* , est un petit arbrisseau qui croît aux pays chauds , en Espagne , &c. on le trouve aussi dans les Alpes & les Pyrenées , & en Suisse dans le Canton de Berne , au pied du mont Suchet : il tire son nom de la ressemblance de ses fruits avec les raisins , & de ce qu'on prétend que les ours en sont fort friands. Cet arbrisseau ressemble au myrtille ou *airelle* , voyez ce mot ; mais ses feuilles sont plus épaisses , oblongues , arrondies , approchantes de celles du buis , plus étroites , rayées des

deux côtés, nerveuses, d'un goût astringent accompagné d'amertume; ces feuilles sont attachées à des rameaux ligneux, longs d'un pied, couverts d'une écorce mince & facile à séparer: ses fleurs naissent en grappes au bout des branches, elles sont formées en grelots, & de couleur rouge: à ces fleurs succèdent des baies arrondies, molles, rouges, renfermant chacune cinq osselets, rangés ordinairement en côte de melon, arrondis sur le dos; ces baies ont un goût styptique: toutes les parties de la plante sont fort astringentes, & propres, suivant M. Lewis, à teindre en brun.

M. Haën, grand Praticien au College de Vienne en Autriche, a reconnu depuis quelques années les vertus de cette plante très-spécifiques pour détruire le calcul, les ardeurs d'urine qui en dépendent, & la colique néphrétique: on se sert de ses feuilles infusées dans de l'eau, on y joint un peu de nitre. On peut consulter un *Traité sur cette matiere par M. Quer, Professeur royal de Botanique à Madrid: ce Traité, imprimé à Strasbourg, se trouve chez Durand, neveu, à Paris.* Ces mêmes feuilles servent dans la Baie d'Hudson en guise de tabac à fumer.

RAISIN DE RENARD, *herba Paris*. Plante qui a une odeur puante & désagréable, & qui croît d'elle-même dans les bois épais ou ombragés, principalement en terre grasse: sa racine est menue, longue, articulée & rampante; elle pousse une tige ronde à la hauteur d'un demi-pied, rouge à sa base & verte en son sommet, garnie de quatre feuilles disposées en croix, oblongues, larges, ridées, veinées, luisantes en dessous, noirâtres en dessus; sa sommité soutient une petite fleur herbacée, à quatre feuilles vertes, rangées aussi en croix: à cette fleur succède une baie molle, grosse comme un raisin, purpurine, relevée de quatre coins, & divisée en quatre cellules remplies de semences menues, ovales & blanches.

Toute cette plante est d'usage, elle passe pour céphalique, résolutive & anodine; elle est encore bonne pour la peste & les poisons, & notamment pour les vertiges. Nous conseillons cependant de n'en prendre intérieurement qu'à très-petite dose, dans la crainte de se procurer un sommeil pour toujours. On applique ses feuilles sur les bubons pestilentiels.

RALE, *rallus*, est un genre d'oiseau dont le caractère est d'avoir le bec long de plus d'un pouce, fort étroit: ses doigts, savoir trois

antérieurs & un postérieur , sont longs , ainsi que ses jambes , & les ongles courts. On distribue cet oiseau en terrestre & en aquatique. Dans cette division les Auteurs ont parlé du *râle noir terrestre* , du *râle rouge* , du *râle de genêt* , de la *poulette d'eau* qui est le *râle aquatique*.

1°. LE RALE AQUATIQUE , *rallus aquaticus* , est le plus grand des râles : il a un pied de longueur , & quoiqu'il ressemble beaucoup à la poule d'eau , il ne fait ni nager ni se plonger dans l'eau ; mais il rase l'eau en volant , de manière qu'il a l'air de marcher fort vite ; il va se cacher sur le bord des rivières : en volant il tourne ses pattes par en bas ; sa queue est aussi plus longue , & la tache sur le sommet de la tête proche du bec plus petite que dans la poule d'eau : son bec ressemble à celui du héron étoilé ; la mâchoire inférieure est un peu noirâtre dans toute sa longueur , la supérieure ne l'est qu'à l'extrémité , & rougeâtre à sa naissance : le champ de son plumage approche pour la couleur de celui du râle terrestre ; il a une plume blanche de chaque côté de la queue , le dessous de la poitrine bleue , le dessus du dos tanné , les plis des ailes blancs ; les ailes étant pliées , vont jusqu'au milieu de la queue : sa chair est tendre , on lui trouve le goût de la poule d'eau , & sa manière de nicher & de nourrir ses petits , est comme celle du râle terrestre. On donne le nom de *marouette* au petit râle d'eau ; c'est le *girardin* des Anglois.

Albin , dans sa *Nouvelle Histoire des Oiseaux* , parle de trois râles d'eau : le premier est celui dont nous venons de parler ; le deuxième est une espèce de *foulque* , qui , quand il est gras , est aussi bon que la *quercerelle* , voyez ce mot ; le troisième est un *râle d'eau de Bengale* ; il a le bec long & jaune , les yeux entourés d'un cercle blanc , l'iris jaune & le sommet de la tête blanc , le cou brun , la poitrine & les cuisses blanches , les ailes verdâtres mêlées de pourpre & de taches orangées , la queue courte & bigarrée comme le plumage des ailes , les jambes dépourvues de poils & d'un jaune verdâtre , ainsi que les pieds ; les griffes sont noires.

2°. LE RALE DE GENÊT , *rallus genistarum* ; c'est le *crex* de *Linneus*. On le nomme ainsi parce qu'il habite dans les gênets , & qu'il est friand de leur semence ; il fréquente aussi les vignes & les petits bois taillis ; il est plus grand que le râle noir : le champ de son plumage est roussâtre ; sa tête est semblable à celle d'une perdrix grise , ses cuisses sont parsemées de tâches blanches , il a les jambes & les pieds comme le

le râle noir : il fait son nid à terre dans les bruyeres , la femelle y pond feize à dix-huit œufs , & les petits nouvellement éclos font d'un noir foncé : la chair de cet oiseau a quelque chose de plus délicat & de plus agréable que celle de la perdrix , & *Bclon* le regarde comme une espece de perdrix champêtre , *perdix rusticula*. Ce qui a fait dire au Poète *Martial* :

Rustica sim , an perdix ; quid refert , si sapor idem ?

Carior est perdix , sic sapit illa magis.

Quelques-uns croient que le râle de genêt sert , ainsi que le râle noir terrestre , de conducteur aux cailles : c'est pourquoi quelques-uns le regardent comme une espece de *roi de cailles* : voyez à l'article **CAILLE**.

3°. Le RALE NOIR est beaucoup plus commun que les autres especes de râles : ses jambes sont courtes comme celles des oiseaux qui ont le pied plat ; ses doigts sont très-longs , excepté celui de derriere , qui est fort court : son plumage le fait paroître beaucoup plus gros qu'il n'est ; celui de ses cuisses est tacheté de blanc sur une couleur noire & bleuâtre ; le dessus du corps est noir ainsi que la poitrine , & marqueté d'une couleur tannée : son bec est grêle & rouge en dessus : sa queue est courte , de même que dans tous les oiseaux de rivage qui ne nagent pas : il est charnu comme un merle , & très-bon à manger.

On voit beaucoup de ces oiseaux ; ils courent si vite , qu'on dit proverbialement *courir comme un râle* ; ils fréquentent les bords des ruisseaux & des rivages , c'est là que les Paysans les prennent aux lacets ou aux filets : on peut voler le râle noir à l'épervier , il ne fournit qu'un vol & uniforme , & il est bientôt pris en pays découvert.

4°. Le RALE ROUGE differe du râle noir non-seulement par la couleur , mais aussi par le bec ; c'est le moins commun de tous les râles : sa couleur tire sur le roux , & il vit dans les bois-taillis.

Catesby dit qu'on trouve en Amérique un râle terrestre noir , qui devient si gras qu'il est facile aux Indiens de le prendre à la main : sa chair est aussi bonne que celle de l'ortolan. Il y a encore le *râle rayé* & le *râle à collier* des Philippines , &c.

RAMIER. On donne ce nom à un pigeon sauvage qui se perche sur les arbres : on distingue le ramier d'Europe , appelé *mansart* ou

coulon; le ramier d'Amboine; le ramier bleu ou vert de Madagascar; les Insulaires appellent *founingo mailson* l'espece verte: voyez PIGEON.

RAMIRET. Ce pigeon ramier de Cayenne est plus petit que notre pigeon ramier; c'est un des plus jolis oiseaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de son cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en differe par la grandeur & par plusieurs caracteres qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre espece d'oiseau.

RAMPEUR, est un poisson du Cap de Bonne-Espérance, qui ressemble beaucoup à la raie de ce même pays: sa peau est unie & d'un brun obscur.

RANATRA, est le nom que *Petiver* donne à deux insectes hémipteres du genre des cigales. Le premier est de deux couleurs, jaune & noir; il se trouve dans les prés durant le temps de la fauchaison; son chant imite à peu-près le cri des grenouilles. Le second se trouve dans les plantes & les herbes; il sort de son anus une maniere d'écume; sa couleur est jaune, tachetée de blanc. Ces insectes sont des procigales: voyez ECUME PRINTANIERE.

RAPE ou RATISSOIRE. Nom propre d'une coquille bivalve, du genre des pétoncles, dit M. d'Argenville. Cette coquille est toute de couleur blanche; ses oreilles sont très-petites & inégales; sa forme est oblongue & évasée d'un côté, les valves un peu béantes en dessous: elle est garnie de petites éminences ou écailles presque droites qui suivent ses stries longitudinales & qui la rendent fort dure au toucher. Voilà ce qui caractérise la *rape*. Si les stries longitudinales étoient fines & ferrées, composées d'especes de bâtons rompus qui se suivissent obliquement & régulièrement d'une strie à l'autre, alors on appelleroit la coquille du nom de *lime*.

RAPETTE. Voyez PORTE-FEUILLE.

RAPHIDIE, *raphidia*. M. *Linneus* appelle ainsi un insecte, dont les ailes sont nerveuses & transparentes: il est de la grandeur, & à-peu-près de la même figure que la mouche-scorpion: il sort de son anus un aiguillon foyeux, de couleur noire, fait en arc & long de la moitié de son abdomen. Il y a de ces insectes qui varient par leur aiguillon, & d'autres qui n'en ont point: cette variété peut venir de la différence des sexes (*Actes d'Upsal*, 1736, pag. 28, n. 1.).

La raphidie, dit M. Geoffroy (*Hist. des Inf. des environs de Paris*),

se distingue aisément par les caractères suivans. Elle a les antennes filiformes, les ailes couchées sur le corps; la bouche accompagnée de quatre barbillons, la queue simple & nue, & trois petits yeux lisses sur la tête. Ce même Auteur qui a observé scrupuleusement les insectes, dit n'avoir pu découvrir sur la raphidie, l'aiguillon ou pointe à queue dont M. *Linneus* a fait mention, mais il a reconnu que ce même petit animal est le seul des insectes à quatre ailes nues, qui ait quatre anneaux aux tarses. Sa tête est noire, aplatie & formée en cœur, dont la partie la plus étroite tient au corselet. On trouve cet insecte dans les bois. Il est assez rare en ce pays.

RAPONTIC, *rhaponticum*, sive *rha*. Cette racine qui diffère de la rhubarbe des boutiques, est oblongue, grosse d'environ deux pouces, jaune en dehors & en dedans : coupée transversalement, on y distingue des cannelures disposées en rayons tirés de la circonférence au centre : elle est mollasse, spongieuse, d'une odeur moins odorante & moins amère que la rhubarbe, mais un peu âcre & astringente, visqueuse & gluante lorsqu'on la tient dans la bouche.

Ce rapontic vient dans les pays situés le long du Bosphore sur le mont Rhodope dans la Thrace, & dans plusieurs endroits de la Scythie (on dit que cette plante tire son nom *rhapontic* de ce qu'elle croît sur les bords du fleuve *Rha*, qui arrose les limites du Royaume de Pont) : on le cultive communément dans les jardins de l'Europe. M. de *Tournefort* ne le place point parmi les espèces de patience, il en fait un genre particulier, & il l'appelle *rhabarbarum forte Dioscoridis & antiquorum*.

Sa racine, qui est ample & branchue, pousse des feuilles aussi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerfs épais comme le plantain & d'un vert obscur; du milieu de ses feuilles s'élève une tige haute d'un pied & demi & plus, d'un pouce de grosseur, creuse, cannelée; & aux endroits de ses nœuds il vient des feuilles alternatives, qui, rondes d'abord, vont se terminer en pointe : les fleurs naissent au haut de la tige disposées en grosses grappes rameuses, formées en campane, découpées ordinairement en six parties : à ces fleurs succèdent des semences triangulaires, grandes, pleines d'un suc rouge & roussâtre : sa racine est un bon remède dans la diarrhée & la dysenterie.

On substitue quelquefois au rapontic & à la rhubarbe, les racines d'une espèce de patience à feuille ronde que l'on apporte sèche des

montagnes de l'Auvergne , ainsi que des Alpes & des Pyrénées. *Voyez à l'article PATIENCE.*

· RAPONTIC DE MONTAGNE ou RHUBARBE DES MOINES : *voyez Patience des jardins, au mot PATIENCE.*

· RAPONTIC VULGAIRE. *Voyez CENTAURÉE GRANDE.*

· RAQUETTE ou NOPAL. *Voyez OPUNTIA.*

RAQUETTE DE MER. Nom donné à une coralline fertulaire , dont les articulations sont plates. *Voyez CORALLINE.*

RASCASSE. *Voyez SCORPENNO.*

RASE. *Voyez à l'article PIN.*

· RASPECON ou TAPECON. Noms donnés à un très-beau poisson des rivages de la Méditerranée , à nageoires ou ailerons épineux : il dort le jour sur le sable , & la nuit il veille pour butiner. Les Anciens en ont parlé sous le nom d'*uranoscopus* , comme qui diroit poisson qui contemple le Ciel : *voyez le mot URANOSCOPE.* A Rome on l'appelle *mesoro* , & à Venise *pesce prete*. Ce poisson est long d'un pied de la tête à la queue ; il a deux rangs d'écaillés , le reste du corps est couvert d'une peau dure qui se peut écorcher : son dos est noir & son ventre blanc , sa tête est grosse , sa bouche qui est grande & ouverte , est située sur la tête , la mâchoire d'en bas la couvre ; quand il l'avance en haut , il sort de sa bouche une peau située entre sa langue & la mâchoire inférieure. Cette peau lui sert pour attirer les autres poissons dont il veut faire sa proie. *Rondelet* dit que pour les attraper , il se plonge dans la fange , & dès que les petits poissons vont mordre cette espèce de filet , qu'ils prennent pour un ver , le raspecon l'attire à lui & les englume. Il est si goulé & si occupé à remplir sa panse , qu'il creve quelquefois à force de manger ; ses yeux sont sur sa tête & regardent directement le Ciel ; les os de la tête de ce poisson finissent en pointe vers la queue , ainsi que ceux de ses ouies qui sont au nombre de quatre de chaque côté. Proche de la fente des ouies , sont deux grandes & fortes nageoires de diverses couleurs , & deux autres plus petites de couleur blanche près de la mâchoire inférieure. Après ces nageoires , suit une arête faite comme un os de poitrine , & qui est garnie de trois aiguillons ; il a une autre nageoire près de l'anus , deux au dos ; sa queue est large , & quand le poisson est vivant , elle ressemble assez à la queue du paon. Quelques-uns se prennent pour le poisson de Tobie ; on prétend que son fiel est propre à

nettoyer la vue; on l'a employé même pour la cataracte des yeux.

RASTELLUM. Nom latin d'une huître à plis engrenés les uns dans les autres. Voyez RATEAU.

RAT, *mus*. Le caractère du genre de ces animaux, dit M. *Briffon*, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue nue ou couverte de poils clair-semés. Les especes de ce genre se distinguent entr'elles par la longueur de leur queue & par leurs couleurs. Les uns ont la queue plus longue que le corps, d'autres l'ont à-peu-près de la longueur du corps, & d'autres l'ont beaucoup plus courte. Toutes ces especes de rats ont les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

1°. LE RAT DOMESTIQUE, *mus vulgaris domesticus*, connu de tout le monde, & qui habite dans les granges ou dans les vieilles maisons, a environ sept pouces de longueur; sa queue est plus longue que son corps; ses oreilles sont grandes, arrondies, transparentes; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere; tout son corps est couvert d'un poil d'un brun obscur, & sa queue de très-petites écailles, entre lesquelles sont quelques poils très-clair semés.

Le rat, dit M. *de Buffon*, est carnassier, & même *panphage* ou *omnivore*; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres; ses dents incisives sont ses armes; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers; il n'en sort que pour chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner; il y fait même quelquefois magasin, sur-tout lorsqu'il a des petits. Avidé de tout jusqu'à la chair humaine, on a vu des moribonds, des prisonniers, des enfans au berceau rongés, dévorés par ce quadrupede omnivore. Les cloaques, les hôpitaux & autres lieux mal-propres, les greniers, sont aussi les lieux qu'il choisit pour sa retraite. Il cherche les lieux chauds, & se niche en hiver auprès des cheminées où dans le foin, dans la paille: il vit pendant cette saison, de graisse, de chandelle, de lard, de fromage, de noix, de papier, boit son urine. Malgré les chats, le poison, les pieges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. C'est sur-tout dans les vieilles maisons, à la campagne où on garde du blé dans les greniers, & où le voisinage des granges & des magasins à foin facilite leurs retraites & leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de déserter, s'ils ne

se détruisoient eux-mêmes ; mais heureusement ils se tuent , ils se mangent entr'eux , pour peu que la faim les presse ; en sorte que quand il y a disette à cause du grand nombre , les plus forts se jettent sur les plus foibles ; leur ouvrent la tête , sucent d'abord la cervelle , & mangent ensuite le reste du corps ; le lendemain la guerre recommence , & dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre. C'est par cette raison qu'il arrive ordinairement , qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps , ils semblent souvent disparoître tout-à-coup , & quelquefois pour long-temps. Il en est de même des *mulots* , dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux , dès que les vivres commencent à leur manquer. *Aristote* a attribué cette destruction subite à l'effet des pluies ; mais ces rats n'y sont pas exposés , & les mulots savent s'en garantir ; car les trous qu'ils habitent sous terre ne sont pas même humides.

Les rats sont hardis , & aussi lascifs que voraces ; ils glapissent dans leurs amours , se battent à outrance , & crient quand ils se blessent ; ils produisent plusieurs fois par an , presque toujours en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six. Les femelles préparent un lit à leurs petits , & leur apportent à manger : lorsqu'ils commencent à sortir de leurs trous , la tendresse de la mere la porte à les veiller , les défendre , se battre même contre les chats pour les sauver. Des Auteurs prétendent que les jeunes rats ont de l'affection pour leurs parens infirmes. Un gros rat est plus méchant & presque aussi fort qu'un jeune chat : le rat le mord , & le chat ne se défend guere que de la griffe : ainsi il faut , pour résister au rat , que le chat soit non-seulement vigoureux , mais aguerri. La belette , quoique plus petite que le chat , est un ennemi que le rat redoute , parce qu'elle le poursuit jusques dans son trou , & qu'elle le suce pendant le temps même qu'il la mord ; aussi le rat succombe-t-il presque toujours.

M. *Morand*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & membre de l'Académie Royale des Sciences , a étudié pourquoi certains animaux sont sujets à certaines maladies , comme le chien en général à la rage ; les épagneuls & les chiens courans , les perroquets , les alouettes , & les oiseaux de complexion chaude , au mal caduc & aux apostemes ; les oiseaux en cage au mal de croupion ; le rossignol à la goutte ; la linote à la phthisie , &c. Il a observé que les rats sont particulièrement sujets à la maladie de la pierre , quand ils sont vieux , sur-tout les mâles ; ces

pierres se trouvent dans les voies urinaires. En général les rats ont communément les reins malades, ulcérés & d'un gros volume, principalement quand ils n'ont pas la pierre, & qu'ils deviennent vieux. M. *Morand* déduit la cause de cette maladie, tant chez les rats, que chez les personnes de cabinet, de la vie sédentaire qui rétrécit les passages urinaires, de la situation du corps, lorsque l'on est assis ou plié en rond, de l'espece d'aliment, &c. *Voyez* la lettre de M. *Morand* adressée à M. le Comte de *Loff*. Indépendamment de cette maladie, le rat est sujet à être poulilleux & galeux.

Dans cette espece, comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus, on trouve des variétés : outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs, & d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs. Ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la fourris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espece entiere, avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Ceux qui sont aujourd'hui en Amérique, y ont débarqué avec les Européens ; ils multiplient d'abord si prodigieusement (chaque ventrée y en met au jour une demi-douzaine & davantage) qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les grosses couleuvres, qui les avaloient tout vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes Orientales, & dans toutes les Isles de l'Archipel Indien ; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le Nord, au contraire, ils ne se sont guere multipliés au-delà de la Suede ; ce qu'on appelle des rats en Norwege & en Laponie, sont des animaux différens de nos rats. *Voyez* RAT DE NORWEGE à l'article LEMING.

Le RAT DES BOIS, *mus sylvestris*. Sa queue est très-longue & couverte de très-petites écailles, toute la partie supérieure du corps & l'extérieur des jambes sont d'un fauve clair, & la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes sont blanchâtres : il n'habite que les bois. M. de *Buffon* pense que ce prétendu rat de bois est un *surmulot*. *Voyez* ce mot.

Le RAT DES BOIS DE LA LOUISIANE OU DU BRÉSIL est aussi extraordinaire, qu'il est laid. Il a quelque chose des mœurs du castor : c'est à proprement parler l'*opafsum* des Naturalistes, c'est-à-dire, une

espece de *philandre* dont nous avons parlé à l'article DIDELPHE. *Voyez ce mot.*

Mademoiselle *Merian* dit qu'à Surinam la femelle du rat des bois ou de forêt porte ses petits sur son dos, & qu'ils s'attachent à sa queue par la leur, tandis qu'à la Louisiane les femelles voiturèrent leurs petits dans une bourse douce & chaude qu'elles ont sous le ventre. *Voyez l'article DIDELPHE.*

3°. Le RAT DES CHAMPS, *mus campestris*. Il a, comme le rat domestique, la queue longue, grosse & arrondie; tout son corps couvert de poils bruns, excepté aux côtés: on ne le trouve que dans les champs: c'est une espece de *campagnol*. *Voyez ce mot.*

4°. Le RAT D'AMÉRIQUE, *rattus Americanus*. Sa queue est longue de quatre pouces; elle est blanchâtre & hérissée de poils; ses oreilles sont assez grandes, blanchâtres & placées plus en arriere que dans les autres especes de ce genre; ses pieds de derriere sont plus grands & plus gros que ceux de devant; son dos & la partie supérieure de sa tête sont d'un roux jaunâtre; le ventre & les quatre pieds sont blancs.

5°. Le RAT BLANC DE VIRGINIE, *mus albus Virginianus*. Sa queue est longue de deux pouces & demi, grosse à son origine & se terminant en pointe; elle est garnie de poils longs & clair-semés. Il a la tête oblongue & une moustache composée de poils noirâtres. Tout le corps de cet animal est couvert de poils blancs & courts: on le trouve dans la Virginie.

6°. Le RAT ORIENTAL, *mus Orientalis*. Ce rat que l'on trouve dans les Indes Orientales, n'a guere que deux pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Sa queue est longue d'un pouce & demi; il a les oreilles & les jambes très-courtes; les pieds sont assez larges, & la queue est grosse; la couleur de son poil est rousse, il a sur le dos des raies blanches qui paroissent perlées. *Voyez Séba, Thef. II, p. 22, Tab. 21, fig. 2.*

RAT D'EAU, *mus aquaticus*. Le rat d'eau est un animal de la grosseur d'un rat, mais qui par le naturel & par les habitudes ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat: il a la tête plus courte que le rat, le museau plus gros, le poil plus hérissé & la queue beaucoup moins longue; ses poils sont mêlés de jaune & de noir dans la partie supérieure de son corps, & dans la partie inférieure ils sont cendrés

& mêlés d'un peu de jaune : comme la loutre , il ne fréquente que les eaux douces , & on le trouve communément sur le bord des rivières , des ruisseaux & des étangs où il repaire dans des trous. Comme elle ; il ne vit guere que de poissons qu'il dérobe. Les goujons , les verons , les ablettes , le frai de la carpe , du brochet & du barbeau sont sa nourriture ordinaire ; il mange aussi des grenouilles , des insectes d'eau ; & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas , comme la loutre , des membranes entre les doigts des pieds : il a tous les doigts des pieds séparés , & cependant il nage facilement à la surface ou entre deux eaux ; il se tient aussi sous l'eau long-temps , & rapporte sa proie pour la manger à terre , sur l'herbe ou dans son trou : les Pêcheurs l'y surprennent quelquefois en pêchant des écrevisses ; il leur mord les doigts , & cherche à se sauver en se jettant dans l'eau.

Il fuit , comme la loutre , les rivières trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons , dans les granges : il ne quitte pas le bord des eaux , ne s'en éloigne pas même autant que la loutre , qui quelquefois s'écarte & voyage en pays sec , à plus d'une lieue. Les mâles & les femelles se recherchent sur la fin de l'hiver ; ces dernières mettent bas au mois d'Avril : les portées sont de six ou sept. Leur chair n'est pas absolument mauvaise : des payfans en mangent les jours maigres , comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe , excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle. Le rat d'eau d'Europe se trouve aussi en Canada , il n'est brun que sur le dos , le reste du corps est blanc & fauve en quelques endroits ; la tête , le museau même & l'extrémité de la queue sont blancs aussi : son poil paroît aussi plus doux & plus lustré. La différence de la couleur du poil de ce rat d'eau du Canada est sans doute due au froid du climat ; & l'on peut présumer , dit *M. de Buffon* , qu'en cherchant ces animaux dans le Nord de l'Europe , on y trouvera , comme au Canada , le rat d'eau blanc.

RAT D'ÉGYPTÉ ou RAT D'INDE ou MANGOUSTE. *Voyez* ICHNEUMON.

RAT A LA GRANDE QUEUE. *Voyez* à l'article MULO.

RAT MANICOU. *Voyez* MARMOSE.

RAT ou RAS DE MARÉE. Nom donné à un courant rapide & dangereux , ou à un changement dans le courant des eaux. *Voyez* à l'article MER.

RAT DE MONTAGNE ou RAT SAUTEUR D'ÉGYPTE. On prétend que c'est le *gerbuah* des Arabes, & qu'il ne faut pas confondre cet animal avec l'*ichneumon*. Voyez GERBOISE.

RAT MUSQUÉ, *mus moschiferus*. C'est une espece d'amphibie mis, par MM. *Linneus* & *Briffon*, dans le genre des castors, & par M. *Klein*, dans celui des loirs.

Le *rat musqué* est naturel au Canada, & est nommé par les Sauvages de ce pays, *ondatra*. Ce *rat musqué* differe, ainsi que nous l'apprend M. de *Buffon*, du *rat musqué* de Laponie & de Moscovie; il differe aussi du *piloris*, autre espece de *rat musqué* qui se trouve à la Martinique & aux autres Isles Antilles.

L'*ondatra* ou *rat musqué* du Canada, dont nous allons donner ici l'histoire & les mœurs, differe du *rat musqué* de Moscovie, qui porte dans ce pays le nom de *desman*; en ce qu'il a les doigts des pieds tous séparés les uns des autres, les yeux très-apparens, le museau fort court; au lieu que le *desman* a les pieds de derriere réunis par une membrane, les yeux extrêmement petits, le museau prolongé comme la *musfaraigne*: tous deux ont la queue plate, & ils diffèrent du *piloris*, ou *rat musqué* des Antilles, par cette conformation & par plusieurs autres caractères: le *piloris* a la queue assez courte, cylindrique comme celle des autres rats; au lieu que l'*ondatra* & le *desman* l'ont tous deux fort longue. L'*ondatra* ressemble par la tête au *rat d'eau*, & le *desman* à la *musfaraigne*.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1725, page 323, l'histoire du *rat musqué* du Canada. Cet animal, qui a aussi une forte odeur de musc, a assez de rapport avec le castor: les Sauvages les disent freres; mais le castor est beaucoup plus gros, & a plus d'instinct. Au premier coup d'œil on prendroit un vieux *rat musqué* & un castor d'un mois pour deux animaux de même espece. M. *Briffon* dit que le *rat musqué* du Canada a un pied de long; sa queue écaillée, un peu velue, & qui est plate verticalement, comme si elle eût été ferrée & comprimée des deux côtés dans sa longueur, a neuf pouces de long & environ dix lignes de large; elle se termine en pointe obtuse: sa tête est oblongue; ses yeux sont grands, & ses oreilles très-courtes, ainsi que ses jambes: il a à chaque pied cinq doigts, tous séparés les uns des autres, armés d'ongles forts, & le pouce bien distinct; ces doigts sont garnis de longs poils assez ferrés

qui suppléent en partie à l'effet d'une membrane continue , & donnent à l'animal plus de facilité pour nager ; les pieds de derriere sont plus grands que ceux de devant : son poil est aussi très-doux & fort épais , & d'un roux plus foncé sur le dos qu'ailleurs ; la gorge & le ventre sont d'un blanc jaunâtre : il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domestique , mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans ; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture ; deux dents incisives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure , & deux autres plus courtes dans la mâchoire supérieure ; ces quatre dents sont très-fortes , & lui servent à ronger & couper le bois : il se nourrit pendant l'été de toutes sortes d'herbes , & pendant l'hiver de différentes especes de racines , telles que de celles du nénuphar jaune & blanc , & du calamus aromatique.

Ces animaux paroissent avoir le génie , les mœurs , l'adresse , en un mot les mêmes inclinations & la même industrie dans le travail , que le castor : comme lui , ils vivent en société , au moins pendant l'hiver : ils forment une petite république. Tous les petits citoyens nés architectes , travaillent d'abord à l'édifice public : ensuite ils se bâtissent des cabanes , dont les unes plus petites , ne sont habitées que par une seule famille ; les autres plus grandes en contiennent plusieurs : leur génie se montre dans le choix du lieu même où ils s'établissent. Ils bâtissent leurs loges dans des marais , ou sur le bord des lacs & des rivières qui ont beaucoup d'étendue , & dont le lit est plat , où , par conséquent , l'eau est dormante , & où , enfin , le terrain produit abondamment des plantes dont les racines sont convenables à leur nourriture. C'est sur les endroits les plus hauts d'un pareil terrain qu'ils construisent leurs loges , afin que les eaux puissent s'élever sans les incommoder. Si leur loge est trop basse , ils l'élevent , & l'abaissent si elle est trop élevée ; ils la disposent par gradins , pour se retirer d'étage en étage , à mesure que l'eau monte : lorsque cette loge est destinée pour sept à huit rats , elle a environ deux pieds de diametre en tous sens , & elle est plus grande proportionnellement , lorsqu'elle en doit contenir davantage : il y a autant d'appartemens qu'il y a de familles.

Ces cabanes sont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaisseur : des herbes , des joncs entrelacés & mêlés avec de la terre grasse qu'ils pétrissent avec les pieds , sont leurs matériaux ; leur construction est ainsi enduite d'un mastic impénétrable à l'eau du Ciel. Ils

se ménagent une ouverture , par laquelle ils peuvent entrer & fortir ; mais ils la bouchent entièrement quand l'hiver s'est tout-à-fait déclaré , & qu'ils veulent se renfermer dans la retraite qu'ils se sont préparée : il n'est pas rare de voir ces loges couvertes de trois à quatre pieds de neige. Nos petits habitants ne font point de provisions pour vivre , comme les *castors* , mais ils creusent des puits & des especes de boyaux , au dessous & à l'entour de leur demeure , pour chercher de l'eau & des racines.

Ces rats musqués ont dans leurs loges les commodités essentielles : ils n'ont rien à craindre des chasseurs pendant l'hiver , mais au retour du printems , dans les mois de Mars & d'Avril , quand leurs habitations commencent à se découvrir , les chasseurs ne leur font point de quartier , ils renversent leurs cabanes , & les assomment à coups de bâton. Le mois de Mai est le temps de leurs amours ; ce moment leur est funeste , parce qu'alors les chasseurs pipent les mâles , en imitant le cri des femelles , qui est une espece de gémissement , & les tuent à coups de fusil. Ceux qui ont le bonheur d'échapper aux mains de leur tyran , se rassemblent au commencement de l'hiver suivant , alors nouveaux travaux , nouveaux édifices , même esprit de société. Les rats musqués qui vivent dans les pays chauds n'ont pas le même besoin de cabanes ; aussi font-ils terriers comme nos lapins.

Les rats musqués font peu farouches , & en les prenant petits on peut les apprivoiser aisément ; ils font même très-jolis lorsqu'ils sont jeunes ; leur queue longue & presque nue , qui rend leur figure désagréable , est fort courte dans leur premier âge : ils jouent innocemment & aussi lestement que de petits chats ; ils ne mordent pas , & on les nourriroit volontiers si leur odeur n'étoit point si rebutante. Parvenus à leur grandeur ordinaire ils pesent environ trois livres : ils ont , comme le castor , deux sortes de poils ; le plus long est d'un pouce ou environ ; le plus court est d'une espece de duvet très-fin , long de cinq ou six lignes : l'on fait usage de ce duvet dans la fabrique des chapeaux. Si leur peau ne sentoit pas toujours le musc , elle seroit admirable pour toutes les fourrures , à cause de sa grande délicatesse. Le duvet garantit ce rat du froid ; & le grand poil , qui est bien plus rude , conserve & défend le duvet de la fange , dans laquelle il se vautre souvent , sur-tout en bâtissant sa loge. Les écailles de sa queue n'ont guere qu'une ligne de surface , encore font-elles un peu

empiétées les unes sur les autres : ses pieds antérieurs ressemblent à ceux de tous les animaux qui rongent ; pour ceux de derrière , ils n'ont aucune ressemblance aux pieds du rat domestique , non plus qu'à ceux du castor : il marche comme une canne , mais beaucoup moins que le castor & les oiseaux de riviere. On trouvera dans les *Mémoires de l'Académie* , cités ci-dessus , une description anatomique du rat musqué , & un extrait de M. de Réaumur , fait sur les Mémoires & Lettres que M. Sarrazin , Médecin du Roi à Quebec , a envoyés concernant le rat musqué.

Le rat musqué nous présente une organisation singuliere , & de ces especes d'accidens de la nature , qui nous font voir combien elle fait varier ses plans. On observe d'abord dans cet animal la force & l'expansion du *muscle peaussier* , qui fait que l'animal , en contractant sa peau , peut resserrer son corps & le réduire en un plus petit volume ; secondement la souplesse des fausses côtes permet cette contraction du corps , laquelle est si considérable , que le *rat musqué* passe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent passer. On observe de plus dans les femelles une autre forte d'organisation , qui ne se trouve que dans quelques especes d'animaux , comme les rats & les singes , mais dans les femelles seulement ; c'est que ces femelles ont le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent absolument séparés des parties de la génération , elles ont trois ouvertures ; & l'uretre au lieu d'aboutir , comme dans les autres animaux au dessous du clitoris , aboutit à une éminence velue située sur l'os pubis , où est un orifice particulier qui sert à l'éjection des urines.

Dans les mâles , les testicules , qui , comme dans les autres rats , sont situés des deux côtés de l'anus , deviennent très-gros dans le temps du rut , pour un animal aussi petit ; ils sont alors gros comme des noix muscades : mais lorsque cette surabondance de nourriture a été épuisée par des coïts réitérés , ils s'affaissent , s'obliterent & diminuent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diametre. Les follicules qui contiennent le musc ou le parfum de cet animal , sous la forme d'une humeur laiteuse , & qui sont voisins des parties de la génération , éprouvent aussi les mêmes changemens ; ils sont très-gras , très-gonflés , & leur parfum est très-fort , très-exalté , & même très-sensible à une assez grande distance dans le temps des amours ; ensuite ils se rident , ils se flétrissent , & enfin s'obliterent en entier ; le changement dans

les follicules qui contiennent le parfum se fait plus promptement & plus complètement que celui des parties de la génération ; ces follicules , qui sont communs aux deux sexes , contiennent un lait fort abondant au temps du rut ; ils ont des vaisseaux excrétoires qui aboutissent dans le mâle à l'extrémité de la verge , & vers le clitoris dans la femelle : & cette sécrétion se fait & s'évacue à-peu-près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupèdes ; toutes ces choses ont été très-bien observées par M. *Sarrazin*.

On voit des changemens & des altérations à-peu-près semblables dans les parties de la génération du rat d'eau , du campagnol & de la taupe. Voilà donc , dit M. *de Buffon* , des animaux quadrupèdes qui , par tout le reste de la conformation , ressemblent aux autres quadrupèdes , desquels cependant les parties de la génération se renouvellent & s'oblitérent chaque année à-peu-près comme les laitances des poissons , & comme les vaisseaux féminaux du *calmar* , qui ont leur changement , leur anéantissement & leur reproduction (on en pourroit dire presque autant de ces quadrupèdes dont le rut est violent & momentané , tels que le cerf & le daim) : ce sont de ces nuances par lesquelles la nature rapproche secrètement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés.

L'ondatra & le *desman* sont les seuls animaux des pays Septentrionaux qui donnent du parfum ; car l'odeur du *castoreum* est très-désagréable , & ce n'est que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fournissent le vrai musc , la civette & les autres parfums.

RAT MUSQUÉ DES ANTILLES. *Voyez* PILORIS.

RAT DE NORWEGE. *Voyez* LEMING.

RAT PALMISTE , *mus palmarum* ; on lui donne aussi le nom d'*écureuil palmiste*. C'est un animal qu'on trouve en Asie , en Afrique & en Amérique , & qu'on dit être du genre de l'écureuil : il est très-petit , sa queue est longue & pointue ; il a quatre doigts aux pieds de devant , & cinq à ceux de derrière : tous les poils de son corps sont variés de roux & de noir , ceux de la queue le sont de noir & de jaunâtre , en dessus & en dessous ils sont d'un jaune roux , ayant de chaque côté deux bandes étroites longitudinales , noires , & terminées par une bande longitudinale blanchâtre ; il a aussi sur le dos trois bandes blanches , qui s'étendent dans toute sa longueur , savoir , une de chaque côté , & l'autre au milieu.

Cet animal a à-peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun : il vit de fruits & se sert de ses pieds de devant pour les saisir & les porter à sa gueule , il a la même voix , le même cri , le même instinct , la même agilité ; il est très-vif , très-doux , s'apprivoise fort aisément , au point de s'attacher à sa demeure , de n'en sortir que pour se promener , d'y revenir ensuite de lui-même ; il a une très-jolie figure , sa robe rayée est plus belle que celle de l'écureuil , sa taille est plus petite , son corps est plus léger , & ses mouvemens sont aussi prestes.

L'écureuil *barbaresque* ressemble tout-à-fait à cet *écureuil palmiste* , par les mœurs , par le naturel : ils diffèrent entr'eux à l'extérieur en ce que le *barbaresque* a quatre bandes blanches , au lieu que le *palmiste* n'en a que trois ; la bande blanche du milieu se trouve dans le *palmiste* sur l'épine du dos , tandis que dans le *barbaresque* il se trouve sur la même partie une bande noire mêlée de roux.

RAT-PENNADE , est la *chauve-souris* : voyez ce mot.

RAT DE PHARAON ou D'EGYPTE : voyez ICHNEUMON.

RAT DE PONT ou DE TARTARIE. Nom donné à une espèce d'écureuil volant : voyez ce mot.

RAT SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE. Nom que divers Naturalistes donnent à l'*agouty* : voyez ce mot.

RAT-SAUTERELLE. Voyez MULO. Nous avons déjà insinué que le *rat sauteur* d'Egypte ou le rat de montagne d'Egypte , *mus jaculus* de *Linneus* , est le *gerbuah* des Arabes , & peut-être la *gerboise* des Naturalistes. Voyez à l'article GERBOISE.

RAT VELU. C'est le *loir* : voyez ce mot.

RAT VOLANT : voyez ÉCUREUIL VOLANT.

RATAN : voyez ROTIN.

RATEAU , *rastellum*. Coquille assez rare & du genre des huîtres : sa couleur est marron ou grisâtre , de forme oblongue , à tête en pointe ou en bec ; la valve supérieure a une côte , & la valve inférieure un sillon , de même que la coquille appelée la *feuille* , ornés de plis nombreux qui naissent de la côte & du sillon , & formant sur les bords d'une valve des angles rentrants , qui s'emboîtent exactement dans les angles saillans de l'autre valve , comme dans la crête du coq.

RATISSOIRE : voyez RAPE.

RATON, *vulpi affinis Americana rattoou five racoou*. Espece d'animal assez joli, qui se familiarise aisément, connu en Angleterre sous ce nom, & bien différent du *coati*, nom sous lequel plusieurs Auteurs l'ont indiqué. On en a vu un à Paris en 1766, qui étoit couvert d'un poil grisâtre parfemé de zones noires : on l'appelloit le *vigilant du Brésil*.

M. de Buffon a eu aussi un raton vivant ; il étoit de la grosseur & de la forme d'un petit *blaireau*, couvert d'un poil doux, long, mais noirâtre ; il avoit une tête de renard, les yeux grands, d'un vert jaunâtre, les dents comme le chien, la queue annelée alternativement de zones noires & blanches, touffue & très-longue : lorsqu'on lui donnoit quelque chose à manger, il le prenoit avec ses deux pieds de devant, qui lui servoient de mains, & le portoit à sa gueule ; à l'aide de ses ongles pointus comme des épingles, il grimpoit légèrement jusques sur l'extrémité des branches d'arbres ; il alloit toujours par sauts, il gambadoit plutôt qu'il ne marchoit.

Cet animal furetoit par-tout & mangeoit aussi de tout, & même des insectes ; il se plaisoit même à chercher les araignées, & lorsqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers ; il aimoit le lait, le sucre & les autres nourritures douces, à l'exception des fruits ; il se retiroit au loin pour faire ses besoins ; au reste, il étoit doux, paisible, familier & même caressant, fautant sur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'assez bonne grace ; lesté, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup, dit M. de Buffon, de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.

Il seroit avantageux d'essayer si ces animaux pourroient s'accoutumer dans ce climat, & y multiplier ; car alors ils rendroient de grands avantages dans les jardins, en détruisant les insectes mal-faisans qui les dévorent.

RATTE. Nom d'un viscere qui se trouve dans un très-grand nombre d'animaux, & qui chez l'homme, notamment, est composé d'une multitude de petites cellules cotonneuses ; on y voit des nerfs, des arteres, des veines tant sanguines que lymphatiques : son organisation donne lieu de croire que le sang, en traversant la substance de ce viscere, y reçoit une altération particuliere par le retardement mécanique de son cours, & que par l'action du grand nombre de nerfs

qui s'y distribuent, il s'y développe de manière à devenir plus propre à la sécrétion de la bile qui doit se faire dans le foie. Voyez l'article *Economie animale*, au mot HOMME.

RATTE ROUSSE. Voyez à l'article SOURIS.

RAVAGEANT, est le nom que *Goëdard* donne à un papillon rouge, à cause du dégât qu'il fait parmi les fleurs. Il provient d'une chenille qui fait un grand ravage dans l'œillet: elle se cache sous terre pendant le jour. L'auteur dit en avoir nourri une avec une feuille d'œillet, qui est le seul aliment de cette sorte de chenille.

RAVE, *rapa*. Plante très-connue, & dont on distingue deux espèces, l'une mâle & l'autre femelle.

1°. La RAVE MALE ou la VRAIE RAVE, *rapa sativa, rotunda, radice candida*. C'est la rave ronde & ordinaire: sa racine est tubéreuse, charnue, ventrue, ronde, grosse quelquefois comme la tête d'un enfant, de couleur verte, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre en dehors, garnie en dessous de quelques fibres, remplie d'une chair assez dure, blanche, d'un goût tantôt doux & tantôt âcre: elle pousse des feuilles oblongues, grandes, amples, couchées sur terre, découpées presque jusqu'à leur côte, rudes au toucher, vertes, brunâtres, & d'un goût d'herbe potagère; il s'élève d'entr'elles une tige à la hauteur de deux pieds, quelquefois davantage, rameuse, portant de petites fleurs jaunes, composées chacune de quatre feuilles disposées en croix: à ces fleurs succèdent des filiques rondes, qui renferment des semences rougeâtres, approchantes de celles du chou. Cette plante fleurit au printemps & en été. *Pline* & *Tragus* disent avoir vu des racines de rave peser jusqu'à quarante livres; *Amatus* en a vu qui pesoient cinquante à soixante livres; & *Mathiolo* assure en avoir vu quelques-unes du poids de cent livres; reste à savoir en quel pays c'étoit, car il y a des endroits où cent livres de poids ne font que soixante livres du poids de Paris; au reste, un terroir gras & humide, joint à la chaleur du climat, peut beaucoup contribuer à une grosseur si énorme: ajoutez à cela l'effet de la culture; car plus on a soin d'ôter les feuilles, plus les racines deviennent grandes. Un terroir gras ne favorise pas le goût de la rave; pour l'avoir dans sa perfection, *M. Haller* dit qu'il faut un terroir sablonneux. On vante beaucoup les raves de Zitteau dans la Marche du Brandebourg; elles y croissent petites, mais excellentes.

2°. La RAVE FEMELLE ou la RAVE EN NAVET ; *rapa fativa*, *oblonga*, *feu femina* : elle ne differe de la précédente que par sa racine qui est oblongue & moins grosse, elle est aussi plus estimée & plus délicate au goût que l'autre : elle a extérieurement tant de rapport avec le navet, qu'il y a des gens qui les prennent indistinctement l'une pour l'autre ; cependant ces plantes diffèrent beaucoup entr'elles par la consistance, la couleur & le goût de leurs racines.

Les raves servent plus dans les alimens qu'en Médecine : on les doit choisir tendres, bien nourries, d'un bon goût, ayant peu de feuilles & le navet long. On les estime adoucissantes, & propres aux jeunes gens bilieux ; cependant elles sont venteuses, & se digerent difficilement. Les payfâns d'Auvergne & du Limousin les mangent cuites sous la cendre ; nous nous en servons quelquefois dans la soupe, à laquelle elles communiquent un très-bon goût. Le sirop de rave est aussi estimé que celui de navet dans les rhumes opiniâtres & dans la coqueluche des enfans ; en un mot, contre toutes les maladies de poitrine dans lesquelles la respiration est difficile, & quand la voix est rauque. La semence de rave est alexipharmaque. La rave cuite sous la cendre & pelée, ensuite appliquée en cataplasme sur les membres attaqués d'engelures, les guérit avec assez de succès.

On peut en semer la graine tous les mois, depuis Février jusqu'en Septembre, dans les champs & en bonne terre labourable, ainsi qu'il se pratique en Limousin : on laisse monter les premières raves semées pour avoir de la graine, qu'on sème ensuite sur couche ou sur planche dans des trous faits avec les doigts, & à quatre pouces de distance ; on met trois graines dans chaque trou, on les recouvre de terre.

Tout Paris fait que les RR. PP. Minimes de Passy excellent dans l'art de faire venir en tout temps des raves de salade ; voici, dit-on, leur secret. On fait tremper de la graine de rave pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de rivière, puis on la met dans un petit sac de toile bien lié, qu'on expose à la plus forte chaleur du soleil pendant le même espace de temps ; la graine germe au bout de ce temps : on la sème alors dans une terre bien exposée au soleil, & on a soin de la couvrir avec des baquets qui s'adaptent exactement sur d'autres baquets qui contiennent la terre & la semence : au bout de trois jours on trouvera des raves de la grandeur & grosseur de petites civettes blanches, ayant à leur extrémité deux petites feuilles jaunes ou rougeâtres hors

de terre : ces raves font bonnes à couper & à mettre en falade. Dans l'hiver il faut que l'eau foit tiede ; on chauffe auffi les baquets : on arrose la terre bien fumée avec de l'eau chaude , & on porte les baquets dans une bonne cave.

RAVENELLE. On donne ce nom au violier jaune. *Voyez GIROFLIER JAUNE.*

RAVET, *scarabeus minor domesticus spadiceus*. Espece de scarabée ou de blatte affez semblable à un hanneton dépouillé des étuis qui recouvrent ses ailes , mais un peu plus plat & plus mou : il y en a une grande quantité dans les Antilles , & sur-tout dans l'île de la Guadeloupe où ils multiplient beaucoup. On en trouve de deux fortes ; les plus gros font , pour l'ordinaire , auffi gros & de la même couleur que les hannetons ; les autres font plus petits de la moitié : on dit même qu'il y en a dans la Martinique qui font larges d'un pouce , & longs d'un pouce & demi , & qui volent comme des oiseaux. Cette espece d'animaux fait un tort singulier aux habitans , foit par leur puanteur qui inspire du dégoût pour tout ce qu'ils touchent , foit en se glissant par milliers dans leurs coffres , dans leurs magasins , & y rongean , de même que font les rats , tout ce qu'ils peuvent attraper , à l'exception du coton qui n'a pas encore été mis en œuvre. On a remarqué qu'ils font ennemis des bonnes odeurs , & qu'ils ne se fourrent pas volontiers dans les coffres faits de bois de fenteur , qui font communs dans toutes ces Iles. Les ravets connus auffi sous le nom de *kakerlaques* , multiplient beaucoup. Chaque coque est toujours divisée dans son intérieur en trente cellules , rangées sur deux lignes paralleles , dans chacune desquelles il y a un œuf ou un embryon. Heureusement que ces cruels insectes , qui font un fléau pour nos Colonies tant dans l'Amérique que dans l'Inde , deviennent la proie d'une espece de grosse araignée étrangere , dont nous avons parlé , *page 230 du Tome I de ce Dictionnaire*. *Voyez auffi le mot KAKERLAQUE.*

RAVIN & RAVINE. Noms donnés à des excavations ou breches en terre plus ou moins profondes & sinueuses , & plus ou moins inclinées & larges , qui se produisent journellement à l'instant des grandes averfes d'eau. Les ravins les plus communs & ceux qui se forment le plus rapidement se trouvent dans les terrains glaiseux , sablonneux , crayeux & marneux ; il y a de ces déchirures profondes , ouvrage des ravines , qui ont commencé à se faire dès les premiers temps du monde ; il y en a

de très-larges qui sont assez récentes; d'autres sont très-profondes & étroites, & sont regardées comme fissures antiques. Les ravins donnent naissance à quantité d'éboulemens & de lieux abrupts.

RAYE. Voyez RAIE.

RAY-GRASS FROMENTAL ou FAUX-FROMENT. Cette plante, qui est cultivée en Angleterre & en Irlande pour former des prairies artificielles, a, dit-on, toutes fortes d'avantages qui devraient nous engager à la cultiver.

C'est une plante des plus avantageuses, en ce que tout sol lui convient: elle réussit également dans un terrain froid, humide, argileux, ou dans un sol sec, aride, pierreux, sablonneux; elle est, de toutes les herbes, celle qui résiste le plus parfaitement aux gelées, aux frimats. En un mot, il est de son essence de braver la nature des sols & des climats; par conséquent les récoltes de ce fourrage ne peuvent jamais manquer d'être abondantes, quelque fâcheuses que deviennent les saisons. De plus, cet herbage est celui de tous qui nourrit le mieux les moutons & les autres bestiaux, soit qu'on le leur donne en vert à l'étable, soit en pâture sur le pré, soit enfin en sec pendant l'hiver. Le foin qui provient de la sénaison de cette plante, devient un fourrage non-seulement très-salubre, mais délicieux pour les chevaux, qui le préfèrent à tous les autres, lorsqu'on a eu soin de le faucher peu de temps après que l'épi est formé, parce qu'alors ce foin est très-tendre & plein de suc.

Après les éloges pompeux que les Agriculteurs Anglois faisoient de cette plante, des Amateurs zélés de l'Agriculture ont voulu faire venir de la graine de *ray-grass* d'Angleterre, nom Anglois sous lequel cette graine de *faux-froment* est connue: mais comme il est arrivé que les Anglois donnent à-peu-près le même nom à deux graines de fourrage toutefois fort différentes en nature & en qualité; savoir à l'une le nom de *ray-grass* ou *faux-froment*, & à l'autre celui de *rye-grass* ou *fausse-orge*, cette ressemblance des noms Anglois a induit naturellement en erreur, d'où il suit que plusieurs bons Citoyens qui ont voulu s'adonner en France à la plantation du *ray-grass*, n'ont cultivé que le chétif herbage du *rye-grass*; c'est ce qui a occasionné des plaintes contre le vrai *ray-grass*, qui, dégénéralant en mépris, ont entraîné le discrédit de cet excellent fourrage, du moins dans l'esprit de ceux qui n'ont pu en avoir de connoissances plus particulières.

Quelques Agriculteurs ont aussi cultivé une autre plante dont ils ont été très-satisfaits, & qu'ils ont pris pour le vrai *ray-grass* ou *faux-*

froment ; mais qui n'est réellement que le *faux-seigle*, fourrage passablement bon, & mille fois au dessus du *rye-grafs* ou *fausse-orge*, plante plutôt nuisible qu'utile, qui croît naturellement dans les sentiers, sur les bords des chemins, dont l'épi est comme celui de l'orge, & dont la tige & les feuilles deviennent dures, coriaces, &c. C'est ainsi que Dom *Miroudot*, Naturaliste du feu Roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en Lorraine la prairie artificielle de *ray-grafs*, tandis qu'il n'a effectivement semé & recueilli que du *faux-seigle* ; mais cependant ce dernier fourrage est très-bon en lui-même, & il tient le milieu entre l'*avoine* & le *seigle*.

Le *ray-grafs* ou *faux-froment* n'est donc point ni le *faux-seigle* ou *fausse-avoine*, ni bien moins encore la *fausse-orge* ou *rye-grafs* ; mais c'est une sorte d'ivraie, un vrai *lolium perenne* de la bonne espèce, c'est-à-dire de celle que les anciens Agriculteurs prétendoient se convertir à la suite des temps en blés, ou plutôt qui, selon d'autres, provenoit d'un blé dégénéré faute de culture. En effet, à bien examiner le *ray-grafs*, on reconnoît que c'est un *faux-froment* ; en sorte que, comme il est certain que la bonne culture bonifie, améliore, & change en quelque manière les espèces, de même que le manque de culture les abâtardit, il se pourroit bien faire que le système des Anciens ne fût pas aussi absurde qu'il le paroît du premier abord ; car presque toutes, pour ne pas dire généralement toutes les plantes & tous les arbres à fruit que nous cultivons, n'avoient pas la même faveur, ni précisément la même force, lorsque la Nature seule prenoit soin de leur entretien. Chaque jour en fait découvrir de nouvelles, auxquelles on reconnoît quelques propriétés utiles, soit pour la Médecine, soit simplement pour la nourriture des hommes & des bestiaux, ou d'usage dans nos Manufactures. Ces plantes, ces arbres jusques-là inutiles & ignorés, semblent n'attendre que la main industrieuse de l'homme pour contribuer à ses plaisirs, ou pour subvenir à ses divers besoins. Or le *ray-grafs* étoit précisément dans ce cas avant que quelque Agriculteur se fût avisé en Angleterre d'en examiner les propriétés, & d'en essayer la culture.

Description du vrai Ray-Grafs.

Les racines du vrai *ray-grafs* sont extrêmement multipliées ; quelques-unes sont fortes : elles se croisent toujours en s'étendant & s'enfonçant ; ce qui donne à la tige une assiette sûre & solide, & la met en état de

résister à la dent des bestiaux. Ces mêmes racines sont blanchâtres, & forment une touffe fort épaisse, d'où partent plusieurs jets, qui deviennent autant de tiges; car le *ray-grass* tale volontiers. Ses feuilles sont nombreuses & d'un beau vert, étroites & pointues: les tiges sont vertes, tubuleuses, fermes & de beau brin, ayant quelques nœuds, sur-tout vers le pied: elles portent chacune un épi plus ou moins long, & même suivant la force de la tige. Ces épis contiennent des grains ou semences, qui ont à-peu-près la figure du blé, mais qui sont plus petits, & qui sont précédés d'une petite fleur à-peu-près semblable à celle du froment, si ce n'est qu'elle tire un peu plus sur le blanc sale.

Le *ray-grass* se divise naturellement en deux especes, l'une appelée *blanche*, l'autre *rouge*: toutes deux sont semblables dans toute la texture de la plante, à l'exception des nœuds qui se rencontrent par intervalle dans les tiges. Les nœuds d'une espece sont blancs, ceux de l'autre tirent sur le rouge, ou plutôt sur un brun clair. Le *ray-grass* blanc devient plus grand que le rouge; mais le rouge croît plus promptement, pousse beaucoup plus de feuilles, & résiste beaucoup mieux aux intempéries des saisons; ce qui par conséquent doit lui faire mériter la préférence dans la formation des prairies artificielles.

Au reste, toutes les deux especes viennent avec la plus grande facilité, & n'exigent, pour ainsi dire, aucune culture. Un seul labour suffit pour leur semaille. La terre ne demande pas le secours des engrais pour la réussite de cet herbage: il est le moins affamé de tous, & la terre lui fournit toujours assez de sucs. Si on y met de l'engrais, alors il croît plus vite, il en résulte plus de coupes, & il fournit plus long-temps à la pâture des bestiaux; car plus il est mangé de près, plus il repousse avec vigueur. Le temps le plus propre pour la semaille du *ray-grass*, est immédiatement après la moisson des blés, jusqu'à la fin du mois d'Octobre; & au printemps, dans tout le courant du mois d'Avril. On doit choisir un temps calme pour semer la graine, parce qu'elle est très-légère. Il est très-avantageux de passer le rouleau sur la terre; cette pratique est même très-importante pour toutes sortes de *prairies artificielles*, parce qu'elle refferme & affermit le sol, le rend moins sujet à être desséché, & rend l'herbe plus facile à faucher en unissant le terrain. On peut, si on le veut, semer le *ray-grass* avec diverses especes de trèfles, d'où résultent diverses sortes de fourrages. Suivant la nature du terrain, on peut le semer avec le *trèfle rouge* ou le *trèfle houblonné*.

Le *ray-grafs* peut être en état d'être fauché un peu plutôt ou un peu plus tard, selon que la faison lui a été plus ou moins favorable ; mais ce qui est certain & invariable, c'est que, quoi qu'il arrive, il est toujours le premier fourrage qui soit en état d'être recueilli. Si on veut le donner en vert, on peut le faucher dès le mois d'Avril, pourvu qu'il ait été semé en Septembre précédent ; & c'est-là un de ses premiers avantages, d'autant qu'alors, comme la végétation est prématurée, & que les autres fourrages manquent, il devient nécessairement une ressource pour les bestiaux. Il est, sur-tout au printems, d'une utilité infinie pour les moutons, étant pour eux un aliment plus sain, qui corrige même les mauvaises qualités des autres herbes, & par-là obvie à plusieurs maladies. Après la première récolte coupée, on peut encore en avoir une ou même deux autres, & faire manger la dernière par les bestiaux sur le terrain. Du reste il n'y a d'autre précaution à prendre que de le faucher à temps, parce qu'il se fanne très-aisément sans jamais se noircir ; & ce foin conserve mieux que tout autre sa belle couleur, sa saveur & ses autres bonnes qualités.

On voit nombre de Cultivateurs & de Nourriciers de bestiaux semer des blés, qu'ils fauchent en vert au printems, lorsque l'épi est tout prêt à se former : cette méthode utile pour rafraîchir les bestiaux & leur donner une nouvelle vigueur, est incontestablement dommageable à l'humanité, en ce qu'elle nous enlève cette même quantité de grains qui auroit servi à la nourriture des hommes. Mais aujourd'hui, en introduisant dans le royaume les *prairies artificielles de ray-grafs*, tout rentrera dans l'ordre ; le froment sera uniquement destiné à l'aliment de l'espèce humaine, & les bestiaux n'en auront pas moins, dès le commencement du printems, une nourriture fraîche, savoureuse & substantielle.

Le *ray-grafs* a encore un autre avantage ; c'est qu'il ne souffre auprès de lui aucune mauvaise herbe ; il les étouffe toutes, même les orties, & il regne seul dans les endroits où il s'est fixé.

Il résulte de toutes ces observations tirées d'un Traité fait sur cet objet, d'après les connoissances d'une personne qui a suivi la culture du *ray-grafs* en Angleterre ; il résulte, dis-je, que ce fourrage est d'une utilité infinie, qu'il est celui de tous qui a le plus d'affinité avec le froment, & qu'on n'en fauroit trop recommander la propagation, non celle du *faux seigle*, comme on a fait à tort jusqu'ici, mais celle

du *faux froment* qui est plus avantageuse. Le meilleur *ray-grafs* vient d'Irlande : il vaut quinze à dix-huit sous la livre ; il faut en employer quatre-vingts livres ou huit setiers par arpent , chaque setier contenant douze boisseaux mesure de Paris. Le *ray-grafs* de Lorraine ne vaut que six à huit sous la livre , il en faut cent vingt livres par arpent , encore réussit-il mal.

M. *Bourgeois* doute que le *ray-grafs* mérite absolument tous les éloges pompeux que les Auteurs d'Agriculture Anglois lui ont donnés. Il prétend que les feuilles tubuleuses qui n'ont que des feuilles minces & languettes qui accompagnent la tige & qui n'ont point de grosses feuilles , comme la luzerne & le fainfoin , ne peuvent jamais être d'un grand produit , ni d'un grand mérite pour former des prairies artificielles ; d'autant plus , dit-il , que quoique ces plantes tubuleuses réussissent très-bien les premières années dans presque toutes les espèces de terres cultivées , elles commencent à dépérir & à se perdre au bout de trois ou quatre ans , sur-tout si le sol n'est pas d'une très-bonne qualité , & qu'on n'y mette pas beaucoup d'engrais de temps en temps. D'ailleurs si on les laisse mûrir , leurs tiges deviennent dures , & elles font un mauvais fourrage. Si on les fauche lorsqu'elles sont encore tendres , & lorsque l'épi commence à se former , elles font à la vérité un fourrage beaucoup meilleur ; mais il diminue presque de deux tiers en se séchant , & le produit de la prairie est très-chétif. Enfin le foin des plantes à tuyaux de la nature du *ray-grafs* , foisonne peu à la grange , parce qu'il est grossier & peu nourrissant. Les vaches qu'on nourrit avec ce fourrage , continue M. *Bourgeois* , donnent peu de lait & maigre. Conséquemment cet Observateur pense que les prairies de *ray-grafs* & des autres espèces de plantes à tuyaux , n'ont d'avantage bien réel que pour les donner en vert , & qu'un bon Cultivateur n'en doit établir qu'autant qu'il en a besoin pour cet usage , excepté , dit-il , dans des terrains où le fainfoin ne peut pas réussir. Voyez l'article PRAIRIE.

RÉALGAL ou RÉALGAR , *arsenicum rubrum*. C'est une substance arsenicale , naturellement combinée avec le soufre dans les entrailles de la terre. Cet arsenic est rouge , très-luisant , mais peut ou point transparent , fort inflammable & exhalant alors une odeur d'ail & de soufre.

On en trouve en morceaux plus ou moins gros , compacte & pesant , dans la Transilvanie , la Turquie , la Suede , & notamment en Hongrie , en Bohême & en Saxe. Plus cet arsenic est rouge & transparent , plus

plus il y a de soufre. On l'appelle *rubine d'arsenic*, à cause de sa couleur semblable à celle du rubis ; mais souvent ce n'est que ce que nous nommons *soufre rouge de Quito*.

L'arsenic vierge rouge est plus communément opaque ; il n'est pas moins vitreux dans ses fractures : s'il contient moins de soufre, il a un œil jaunâtre ; il est plus actif que celui qui est transparent, mais il l'est moins que l'*arsenic blanc*. Voyez ce mot. En général l'*arsenic rouge* natif a beaucoup de ressemblance avec la *mine d'argent rouge*. Voyez l'article ARGENT.

Cet arsenic sert quelquefois en teinture : les Orfèvres l'emploient aussi dans quelques-unes de leurs opérations : les Maréchaux en font usage comme d'un escarotique utile sur les plaies des chevaux : les Indiens Asiatiques en font des pagodes ou petits temples, & des idoles pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération : ils en font aussi des vases médicamenteux ; ce sont même des espèces de curiosités que les Grand d'Asie offrent en présent aux Etrangers. Ils estiment une tasse faite de *réalgar* comme la médecine universelle.

Ces tasses, qui contiennent environ trois onces, ont une couleur rouge, jaunâtre, sale & livide : elles sont toujours farineuses, ou couvertes d'une poussière jaunâtre, qui ne manque pas de se former immédiatement après qu'on les a lavées. Ce phénomène est l'effet de l'efflorescence *salino-métallique* ou *arsenicale* ; car l'arsenic participe de ces deux propriétés : consultez le second volume de notre *Minéralogie*.

On lit dans les *Mém. de l'Ac. des Scienc. de Paris, ann. 1703*, que l'action du *réalgar* de la Chine ou des Indes orientales, est plus violente en quelque sorte que celle de notre *orpiment* d'Europe (qui est aussi un combiné d'arsenic & de soufre) ; que cependant les Siamois, & la plus grande partie des Nations Barbares, qui ne connoissent point de meilleur remède que l'émétique, destinent ces tasses aux mêmes usages que nous faisons des gobelets de régule d'antimoine ; dans lesquels nous faisons tremper du vin pendant quelques heures, pour s'empresdre d'une partie de leur éméticité : il est étonnant qu'il faille aux Siamois une tasse de réalgar pour l'effet auquel une tasse de régule d'antimoine nous suffit. Mais, comme le dit l'Historien de l'Académie, il faut que la dose des remèdes soit infiniment plus forte dans la zone torride que dans nos climats, parce que la grande transpiration enleve tout le volatil des

humeurs, & rend ce qui en reste dans le corps beaucoup plus visqueux, plus tenace, & plus difficile à détacher: aussi les Indiens font-ils obligés de prendre vingt fois plus que nous d'*ipecacuanha* pour être purgés; dose qui nous feroit mortelle, & qui n'est qu'un remede pour les Siamois.

Comme le *réalgar* naturel est assez rare, & que l'on en consume une certaine quantité sous le nom d'*arsenic rouge*, l'on a été obligé d'avoir recours à l'art. M. *Wallerius* dit qu'on en prépare à Ehrenfriedsdorf, en faisant sublimer de la farine d'arsenic mêlée avec des pyrites (probablement sulfureuses).

REBLE ou RIEBLE: voyez GRATERON.

RECISE: voyez BENOITE.

REDOUL ou ROUDOU. Les Provençaux ont donné ce nom à *rhus myrtifolia Monspeliaca*, qui est le sumach dont on se sert en teinture, & le *coriaria* des Botanistes, c'est-à-dire, l'*herbe aux Tanneurs*: il porte aussi le nom de *rédoul* dans les Réglemens de teinture. M. *Linneus* range cette plante parmi celles qui ont des fleurs mâles sur des pieds différens de ceux qui portent les fleurs femelles: elle a dix étamines à sa fleur mâle, & la femelle est baccifere; toutes deux font sans pétales; les feuilles sont entières, lisses, & trois ou quatre fois plus grandes que celles du myrte, opposées deux à deux le long des tiges.

On fait sécher cette espèce de *sumach*, puis on le fait moudre sous une meule posée de champ, qui tourne autour d'un pivot vertical; & cette poudre est un tan beaucoup plus fort que celui de l'écorce du chêne vert: car quand les Tanneurs veulent hâter la préparation des cuirs, ils ne font que mêler le tiers ou le quart de cette poudre au tan ordinaire, au moyen de quoi le tan est plutôt nourri; mais il en vaut beaucoup moins pour l'usage.

Tous les modernes qui ont écrit sur cette plante, se font contentés; dit M. *la Croix de Sauvages*, de dire qu'elle seroit aux Tanneurs à nourrir les cuirs, & aux Teinturiers à teindre en noir les marroquins: mais les Anciens ont avancé de plus, sur la foi de *Pline*, que le *frutex coriarius* ou *rhus sylvestris* à feuilles de myrte, sert non-seulement aux Tanneurs, mais même qu'il est utile dans les maladies pour résister au venin, pour guérir les maladies appelées *caliaques*, pour les ulcères du fondement & des oreilles; qu'il chasse les teignes; & même

quelques-uns l'ont pris pour le *rhus obsoniorum*, qui est le fumach ordinaire, avec lequel la ressemblance des noms & le défaut de caracteres l'avoient fait confondre.

Après tous ces éloges, on ne soupçonneroit pas, dit M. *Sauvages*, que le *rédoul* fût un poison; bien des gens sont au contraire persuadés que ses baies peuvent servir dans les ragoûts: cependant c'en est un, & des plus singuliers, ayant la propriété de causer l'épilepsie aiguë aux hommes qui mangent de ses fruits, & le vertige aux animaux qui broutent ses jeunes rejetons. L'on voit quelquefois en Languedoc des chevreaux & des agneaux qui, au retour du pâturage, chancelent, tournent, & enfin tombent à la renverse avec des trémouffemens & des convulsions de tout le corps: ces animaux se relevent ensuite, mais il portent la tête basse, donnent étourdimement de la tête contre ce qui se présente à leur passage, & enfin ils restent des heures entières dans cet état d'épilepsie ou de vertige. Des Bergers consultés sur cela, ont répondu que le *rédoul* enivre ces animaux, & que ce n'étoit que les jeunes qui s'y laissoient attraper, les plus vieux se donnant bien de garde d'y toucher: ils ajoutèrent que cette ivresse ne tiroit guere à conséquence. Au reste, les Bergers ont coutume d'arroser d'eau bien fraîche les animaux qui tombent en épilepsie par l'usage du *rédoul*, & ce remede appaise beaucoup les crises. M. *Sauvages* a fait faire des expériences sous ses yeux, & a remarqué que ces animaux ne mangent que les feuilles tendres & nouvelles: les fruits & les feuilles anciennes sont un poison plus violent, au lieu que les nouvelles ne sont qu'enivrer. Deux expériences funestes, & qui coûtèrent la vie à deux personnes, ont convaincu l'Académie de Montpellier, que le *rédoul* est aussi un poison pour les hommes. Dès que l'on en a mangé des baies, l'on est attaqué de convulsions, de délire; on devient livide, enfin, l'on finit tristement sa vie. M. *Sauvages* ayant fait ouvrir des personnes mortes par ce poison, n'a pu rien comprendre à la maniere d'agir du *rédoul*: il dit que le goût, la vue, l'odeur de son fruit, qui ressemble aux mûres de ronce, ne le rendent suspect qu'autant qu'il faut pour ne pas manger d'un fruit dont on ne connoît pas les propriétés. Ces baies, qui paroissent d'abord agréables, ne se démentent pas pour être mâchées plus long-temps: l'extrait de sa pulpe est mucilagineux, doux, aigrelet, & se fond à l'air après avoir été desséché.

REFLUX : voyez à l'article FLUX.

REGAIN. On donne ce nom à la seconde herbe qu'on retire d'un pré après la première fauchaison : voyez FOIN.

RÉGIME. Ce nom se donne aux rameaux du palmier, du bananier, du figuier, &c. qui sont chargés de fruits : ainsi l'on dit un régime de dattes, un régime de figues, un régime de bihai, plante qui a du rapport avec le bananier ou grand balifier, & qui croît aux Antilles.

RÉGLISSE, *glycyrrhiza* : sous ce nom on distingue trois espèces de plantes très-différentes.

1°. La RÉGLISSE ÉTRANGÈRE, *glycyrrhiza capite chinato* : on la nomme aussi réglisse des Anciens ou fausse réglisse ; ses racines sont longues & grosses comme le bras, pivotantes & non rameuses, de couleur jaunâtre, & d'un goût moins doux & moins agréable que la suivante. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un homme, rameuses, garnies de feuilles oblongues, pointues, faites comme celles du lentisque, vertes, un peu glutineuses, & disposées comme dans la réglisse ordinaire : ses fleurs sont petites, bleues ; il leur succède des fruits épineux, composés de plusieurs gouffes, oblongs, hérissés de pointes amoncelées l'une contre l'autre, & jointes ensemble par le bas : elle croît principalement en Italie, sur-tout dans la Calabre. M. de Tournefort l'a aussi trouvée en Orient ; mais on lui préfère celle de l'espèce suivante qui a plus de force, meilleur goût, & plus de vertu.

2°. La RÉGLISSE VULGAIRE, *glycyrrhiza Germanica* : cette plante vient d'elle-même en Italie, en Languedoc, en Allemagne, & notamment en Espagne, vers Sarragosse, d'où l'on nous apporte la racine qui est intérieurement jaune, roussâtre en dehors, de la grosseur du petit doigt ou du pouce, douce, succulente, rameuse, traçante de tous côtés, & d'une faveur douce : ces racines poussent plusieurs tiges branchues & hautes de trois ou quatre pieds ; ses feuilles sont oblongues, visqueuses, vertes, luisantes, rangées par paires sur une côte dont l'extrémité est terminée par une seule feuille. Les fleurs sont petites, légumineuses, purpurines, disposées en manière d'épi, à l'extrémité des tiges. A ces fleurs succèdent des gouffes lisses, relevées, roussâtres, s'ouvrant à deux panneaux, & n'ayant qu'une cavité dans laquelle sont contenues de petites graines dures, applaties, & presque de la figure d'un rein.

On cultive aussi cette plante en Angleterre, autour de Pontefanet,

& en Allemagne, dans les environs de Bamberg, dit M. *Haller* : elle aime les endroits sablonneux.

La racine de réglisse adoucit les humeurs salées & âcres, sur-tout celle qui est sèche : elle remédie au vice de la poitrine & à la toux. On la prescrit dans presque toutes les tisanes pour leur donner aussi un goût plus agréable.

On prépare différemment un suc tiré des racines de cette plante : c'est pourquoi il y a plusieurs especes de fucs de réglisse, l'un étranger qui vient d'Espagne, & plus communément de Calabre en Italie ; il est en rotules noires, solides, enveloppée dans des feuilles de laurier : il est fait avec la décoction de la racine qu'on a desséchée jusqu'à consistance d'extrait ; communément on fait dissoudre dans sa décoction les gommés de prunier, d'abricotier, de cerisier, &c. afin de lui donner une consistance & une faveur plus mucilagineuse. Bien des Brasseurs mettent de ce suc de réglisse dans leur biere.

Dans les boutiques on fait fondre cet extrait de réglisse noir : on y ajoute de l'essence d'anis, &c. pour l'aromatiser, & l'on en fait des pastilles. L'on fait aussi des tablettes de réglisse avec une légère décoction de cette racine qu'on édulcore avec beaucoup de sucre ; puis on fait cuire le tout ensemble jusqu'au degré de cuisson appelé *plume*. D'autres fois on mêle un peu de poudre de réglisse avec du sucre en poudre, & l'on en fait une pâte avec du mucilage de gomme adragante. On en fait des pastilles plates ou carrées qu'on fait dessécher à l'étuve. C'est ainsi que se font les fucs de réglisse de Blois, de Rouen, de Paris, &c. que l'on vante comme un pectoral propre à adoucir l'âcreté du rhume, à exciter le crachat, à humecter la poitrine & les poumons.

3°. La RÉGLISSE SAUVAGE OU DES BOIS. Elle a les fleurs légumineuses & d'un jaune pâle, dont le pistil devient une gouffe divisée en deux loges, selon sa longueur. Les Botanistes la désignent ainsi, *astragalus luteus*, *perennis*, *procumbens*, *vulgaris sive silvestris*. Cette plante est apéritive.

REGNES, *regna*. Tous les corps qui appartiennent à notre globe ou qui y végètent & y vivent, ont été rangés par les Naturalistes sous trois chefs de division ; savoir le *regne animal*, le *regne végétal* & le *regne minéral*. Chacun de ces regnes a été divisé en plusieurs grandes sections que l'on a appellées *classes* ; celles-ci ont été subdivisées en

genres, ceux-ci en *especes*, *variétés*, &c. Les terres, les pierres, les fels naturels, les substances minérales & métalliques, les bitumes, les eaux & tous les corps qui existent sous la superficie de notre globe & qui sont sans vie, sont du domaine du regne minéral. Les arbres, les arbrustes, les sous-arbrustaux, les herbes, les champignons, la mouffe, les gommés, les résines, appartiennent au végétal. L'homme, les quadrupedes, les oiseaux, les amphibiés, les poissons, les insectes, les reptiles sont autant de classes particulieres du regne animal. *Voyez les mots ANIMAL, MINÉRAL & PLANTES; voyez aussi les articles HISTOIRE NATURELLE & BOTANIQUE.*

REINE. Divers Curieux donnent ce nom au *papillon-paon* qu'on trouve sur les feuilles de l'ortie.

REINE DES PRÉS ou PETITE BARBE DE CHEVRE ou VIGNETE, *ulmaria*. Plante qui croît abondamment proche de tous les lieux aquatiques : on lui trouve en petit une ressemblance avec l'orme. Sa racine est assez grosse, longue comme le doigt, odorante, noirâtre en dehors, rouge-brune en dedans, fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur de trois pieds, droite, anguleuse, lisse, rougeâtre, ferme, creuse & rameuse : ses feuilles sont alternes & composées de plusieurs autres feuilles oblongues, dentelées à leurs bords, vertes en dessus comme celles de l'orme, & blanchâtres en dessous ; elles sont, dit M. *Deleuze*, empennées le long d'un pédicule commun qui se termine par une feuille impaire plus grande que les autres, & divisée en trois lobes. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont petites, ramassées en grappe aux sommets de la tige & des rameaux, composées chacune de plusieurs feuilles blanches, disposées en rose, & d'une odeur agréable approchant de celle de la fleur de vigne. A cette fleur succede un fruit composé de quelques gaines torfes & ramassées en forme de tête : chaque gaine contient une semence assez menue. Ce fruit mûrit en automne.

Les feuilles de la reine des prés ont un goût d'herbe salé & gluant : toute la plante est cordiale & vulnérable ; la décoction de sa racine est très-propre dans les fièvres malignes, & pour déterger les ulcères. On fait usage des fleurs en infusion théiforme ; c'est un excellent sudorifique & d'un goût assez agréable. Elles sont aussi très-bonnes pour adoucir la poitrine, calmer la toux & faciliter l'expectoration : elles conviennent dans les maladies inflammatoires & fiévreuses. Les feuilles

tendres , & les fleurs de cette plante mifes dans le vin , dans la biere ou dans l'hydromel , leur donnent une faveur & une odeur agréables ; mifes dans le vin doux , elles lui donnent la faveur du vin de Crete , connu fous le nom de *malvoisie* , & mieux encore celle du muscat de Frontignan. L'espece de reine des près à fruits hériffés est au nombre des alimens des Kamtschadales. Ils donnent à ce végétal le nom de *shelmina* : ils mangent la plante entiere dans le printems , à l'exception de la racine qu'ils gardent pour l'hiver ; ils la pilent alors pour en faire une espece de gruau : son goût approche de celui de la pistache.

REINE DES SERPENS , *regina serpentum*. Séba , *Thef. II* , p. 105 , *Tab. 99* , n. 2 , donne ce nom à un beau serpent du Brésil , du pays de Guaira : voyez GIBOYA.

REINS. Nom donné par les Anatomistes à deux glandes conglomérées , placées de chaque côté dans l'intérieur du corps , qui servent à séparer du sang les matieres salines qui lui sont contraires. On remarque à chaque rein deux vaisseaux dont l'un est une *artere* qui vient de l'aorte , & qui apporte le sang au rein ; l'autre une veine *émulgente* ou *rénale* , dans laquelle le sang rentre après avoir été purifié. Les reins sont composés de trois substances différentes ; 1°. de la *corticale* , qui est un assemblage d'une multitude de vaisseaux sanguins & nerveux , où se trouvent plusieurs grains glanduleux ; 2°. de la *cannelée* ou *tubuleuse* , ce sont les tuyaux urinaires ; 3°. la *mamelonnée*. Voilà les filtres où le sang se purifie ; il est reporté dans toute la machine pour circuler de nouveau , & les urines sont déchargées par les arteres dans la vessie. Voyez l'article ÉCONOMIE ANIMALE , à la suite du mot HOMME.

RELIGIEUSE. Nom donné à une espece de *mésange*.

REM ou RÉEM. Mot hébreu qu'on lit dans différens passages de l'Écriture-Sainte , & qui est traduit dans la Version grecque & dans la Vulgate , tantôt par le nom de *rhinocéros* , & tantôt par celui de *monocéros* ou *unicorne*. M. Ladvocat , dans sa Lettre sur le Rhinocéros , imprimée en 1749 , dit que les Interpretes ne conviennent pas que le mot *réem* ou *rem* signifie le *rhinocéros* ; ils abandonnent sur ce point les Versions grecques & latines , parce que les Septante & l'Auteur de la Vulgate ne sont point constans dans leur Traduction. Il n'est donc pas certain que le *réem* de la Bible soit le même animal que le rhinocéros ; & il y a même plusieurs raisons qui portent à croire qu'il n'est jamais parlé du rhinocéros dans le Texte de l'Écriture.

Le réém devoit être très-commun dans la Palestine , dans l'Idumée & dans l'Arabie , puisque l'Écriture en parle si souvent : or il n'y a point de rhinocéros dans ces trois pays : de plus le réém avoit deux cornes , car *Moïse* , en parlant de *Joseph* , dit que *sa beauté est semblable à celle du taureau* , & que *sa force ressemble à celle des cornes du RÉÉM* (*Deuteron. 33. v. 17.*). *David* prie aussi le Seigneur de le délivrer de la gueule du lion & des cornes du RÉÉM (*Psal. 22. v. 21.*).

Mais , quoique le rhinocéros mâle ait quelquefois deux cornes , on ne peut pas dire que ce soit le réém ; d'ailleurs le réém , dans l'Écriture , est un animal farouche , indomptable , & qui ne peut être apprivoisé à la charrue , &c. or le rhinocéros , chez les Abyssiens , sert pour le travail , de même que l'éléphant. Enfin , comme le réém est un animal dont le propre est de bondir , de sauter , & que les Écrivains Arabes parlent sans cesse sous le nom de réém , des bœufs sauvages qui se trouvent dans les déserts de Syrie & d'Arabie , ainsi que dans la Palestine & l'Idumée , nous serions portés à croire que le réém est une de ces espèces de bœufs sauvages , indomptables , & qui ne peuvent être attachés à la charrue comme le bœuf domestique ; & c'est ce que Dieu dit à Job.

REMÈS ou REMIZ. On donne ce nom à un oiseau très-renommé en Russie & en Sibérie , & sur-tout en Pologne , à cause de son nid de forme singulière , qui est quelquefois d'usage dans le Nord en médecine. Cet oiseau est très-rare , il ressemble au roitelet & a le chant de la mésange ; le mâle a la tête blanche , la femelle l'a grise , avec un bandeau noir qui passe sur les yeux ; le dos brun , le bas du corps blanchâtre & tacheté ; la queue longue & brune , les ailes brunes , les pieds gris de plomb , les œufs blanc ; le nid est fait d'aigrettes de faule , fortifié de chanvre ou d'ortie , suspendu dans l'enfourchure d'une branche , il a la forme d'une cornemuse. *Voyez* PENDULINO.

REMORE ou REMORA. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur le remore , ont mal décrit & peu fixé la nature de ce poisson ; d'ailleurs ils ont donné dans le merveilleux , en disant qu'il n'étoit ainsi nommé , que parce qu'il avoit la propriété d'arrêter seul un vaisseau en pleine mer , quand même il auroit le meilleur vent en poupe. Nous fixerons ici quels sont les animaux à qui les Marins donnent constamment le nom de *remore*.

Le remora , appelé *sucet* ou *arrête-nef* aux Indes , sur les côtes d'Afrique

d'Afrique & à Cayenne par les François, *pilote* à l'isle de Sainte Catherine, &c. est un beau poisson de mer à nageoires molles, connu dans le Brésil sous le nom de *piraquiba* ou d'*iperuquique*, & chez les Portugais sous celui de *piexepogador* : c'est l'*échineis* des Anciens ; sa peau n'est point écailleuse, mais glissante & visqueuse comme celle des anguilles, & sa couleur est variée souvent d'un bleu disposé par bandes, dont six régnaient sur le dos, font d'un beau bleu très-foncé & descendent en s'éclaircissant insensiblement sous le ventre ; quatre autres bandes, ainsi que la tête & la queue, sont d'un blanc lavé de bleu ; le globe de l'œil est de couleur dorée, excepté la prunelle qui est noire ; les deux extrémités de la queue sont blanches ; sa longueur est d'un à deux pieds, & son épaisseur d'environ quatre doigts ; il est menu vers la queue ; il a la tête aplatie, la bouche assez ouverte, la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure ; il a les yeux petits, l'iris est d'un jaune d'or, la prunelle noire. On distingue les deux nageoires triangulaires des ouies, celles de la gorge, celle de l'anus & celle du dos ; la queue est comme fourchue.

La configuration particulière de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe de connoître. Le dessus de la tête du remora est fort gluant, & néanmoins raboteux comme une lime fine ; c'est là que se trouve l'organe singulier qu'on va décrire, & au moyen duquel, quand il se voit poursuivi, il se colle aux vaisseaux & aux gros animaux marins, tels que les requins ou goulus de mer. Si l'on passe le doigt dessus, en coulant depuis la mâchoire jusqu'à la queue, l'aspérité est peu considérable ; mais si on la passe en sens contraire, l'on est aussi-tôt arrêté. Qu'on se figure une suite de cannelures transversales, ou dix-neuf lames tranchantes & dentelées ou pointues, comme tuilées ou imbricées, affermies dans le milieu par un filet longitudinal, le tout présentant une surface fort horizontale de forme ovulaire, & qui part immédiatement du bourrelet de la mâchoire supérieure ; telle est la partie qui sert au remora pour s'attacher, comme les lamproies, au bois, à la pierre, aux gros poissons, &c. de sorte que le reste du corps se trouve suspendu : quand ils sont fixés contre un vaisseau, souvent toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette situation ; il faut un instrument pour les en détacher.

M. de Romé de Lisle m'a dit connoître deux sortes de *remores* ;

lesquelles different en grandeur & en couleur. Les plus grands ont deux pieds de longueur, leur dos est d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu sous le ventre ; les autres sont plus petits que les harengs, ils ont le museau plus court & la couleur moins obscure. Cet Observateur a remarqué que tous les remores qu'il a vus dans nos mers jusqu'à l'équateur sont très-petits, & qu'on n'y remarque pas les jolies couleurs de ceux des mers d'Afrique & d'Asie.

On assure que le fucet, au lieu de dents, a une infinité de petits tubercules assez solides ; cependant celui que nous avons dans notre cabinet est pourvu d'un bon nombre de dents fort fines.

Barbot (*Hist. Génér. des Voyages, Livre III, page 242*) est porté à croire que les remores se multiplient par le même accouplement que les requins. Il ajoute que dans le golfe de Guinée ils s'attachent à suivre les vaisseaux pour recueillir les excréments humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur suite ; c'est pourquoi les Hollandois les nomment *poissons d'ordures*. On leur a donné aussi le nom de *pilotes*, parce qu'on prétend qu'ils accompagnent communément au nombre de quatre ou cinq les requins qui suivent les vaisseaux, ou plutôt, selon quelques-uns, parce qu'ils les précèdent. Cependant *Dom Peretti* dit avoir vu plusieurs fois des requins sans cet avant-coureur ; mais en revanche il n'y en a aucun, dit-il, qui n'ait plusieurs fucets cramponnés sur lui, attachés près de la tête. Au reste, les requins, qui sont naturellement voraces, ne font point de mal à leurs petits pilotes : ils nagent de compagnie, ils vont & viennent autour du requin, le suivent quand il plonge & lorsqu'il revient à la surface de l'eau, en un mot ils ne le quittent point tant qu'il est dans l'eau, ils lui font une cour assidue. Mais si l'on prend le requin, celui-ci, en se débattant dans l'eau, fait quitter prise à plusieurs de ses pilotes qui, dit-on, paroissent alors fort inquiets : ils suivent néanmoins le vaisseau pendant quelque temps, ou s'y attachent jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un autre requin.

Quand il se trouve un grand nombre de ces *fucets* ou *arrête-nes*, attachés au gouvernail, à la quille du vaisseau, &c. il est assez naturel qu'ils en retardent de beaucoup la course ; mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables de l'arrêter tout court. Ainsi, dit-on, le vaisseau amiral que montoit Antoine dans la bataille d'Actium, fut tout d'un coup retardé, quoique le vent ne cessât d'enfler les voiles :

celui du Prince Caius Caligula qui revenoit d'Asture à Antium fut également retardé; & comme, de toute la flotte, son vaisseau à cinq rangs de rames étoit le seul qui n'avançoit point, des gens sautoient du vaisseau pour chercher ce qui pouvoit causer ce retardement. Ils trouverent une espece de poisson collé contre le gouvernail, & le porterent à Caius, qui fut fort indigné que si peu de chose eût pu l'arrêter & l'emporter sur les forces de quatre cents Rameurs : ceux qui le virent alors & qui l'ont vu depuis, ont dit qu'il étoit semblable à un grand limaçon : il y en avoit beaucoup sous la quille du vaisseau. *Mutianus* rapporte qu'il s'en étoit collé une si grande quantité sous le vaisseau que Périandre, tyran de Corinthe, envoyoit avec ordre de mutiler inhumainement trois cents enfans nobles de Corcyre, qu'il ne put presqu'avancer, malgré le vent favorable; & que l'on honoroit à Gnide, dans le temple de Vénus, les coquillages qui avoient opéré cette merveille.

Nos Marins observent tous les jours qu'ils sont également retardés, ou par le grand nombre de remores, ou par une multitude de conques anatiferes qui tapissent la surface inférieure d'un vaisseau.

On conçoit aisément que quand la quille d'un navire est plus ou moins garnie ou de fucets ou de coquillages, cette surface étant devenue raboteuse & sillonnée, elle glisse plus difficilement sur l'eau. C'est ce qu'assurent tous les Auteurs: *Tardius ire credentur naves, morari*. Il est donc essentiel de détacher tous les corps étrangers qui se collent à la quille des vaisseaux avant que de se mettre en route, autrement la vitesse de leur marche pourroit être retardée.

RENARD ou **GOUPIL**, *vulpes*. Le renard ressemble beaucoup au chien, sur-tout par les parties intérieures; cependant il en diffère par la tête, qu'il a plus grosse à proportion de son corps; il a aussi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés; il en diffère encore par une mauvaise odeur très-forte qui lui est particuliere, & enfin par un caractère plus essentiel, par son naturel; car il ne s'apprivoise pas aisément, & jamais tout-à-fait. Il languit lorsqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui lorsqu'on veut le garder trop long-temps en domesticité: il ne s'accorde point avec la chienne; s'ils ne sont point antipathiques, ils sont au moins indifférens. Il produit ordinairement en moindre nombre, les portées sont de quatre ou cinq, rarement & jamais moins de trois;

Lorsque la femelle est pleine , elle se roule & fort rarement de son terrier , dans lequel elle prépare un lit à ses petits. Elle devient en chaleur en hiver , & on trouve déjà de petits renards au mois d'Avril. Lorsqu'elle s'apperçoit que sa retraite est découverte , & qu'en son absence ses petits ont été inquiétés , elle les transporte tous les uns après les autres , & va chercher un autre domicile. Ils naissent les yeux fermés ; ils font , comme les chiens , dix-huit mois ou deux ans à croître , & vivent de même ordinairement treize ou quatorze ans.

Le renard , dit *M. de Buffon* , est fameux par ses ruses , & mérite sa réputation : ce que le loup ne fait que par la force , il le fait par adresse , & réussit plus souvent ; sans chercher à combattre les chiens & les Bergers , sans attaquer les troupeaux , sans traîner les cadavres , il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même ; ce font , comme l'on fait , celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect , ingénieux & prudent même jusqu'à la patience , il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve qu'il fait n'employer qu'à propos : il veille de près à sa conservation ; quoiqu'aussi infatigable & même plus léger que le loup , il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il fait se mettre en sûreté , en se pratiquant un asyle où il se retire dans les dangers pressans , où il s'établit , où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond , mais domicilié.

Le renard a les sens aussi bons que le loup , le sentiment plus fin , & l'organe de la voix plus souple & plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlemens affreux ; le renard glapit , aboie , & pousse un son triste , semblable au cri du paon : il a des tons différens , suivant les sentimens dont il est affecté ; il a la voix de la chasse , l'accent du desir , le son du murmure , le ton plaintif de la tristesse , le cri de la douleur , qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui casse quelque membre ; car il ne crie pas pour toute autre blessure ; & il se laisse tuer à coups de bâton comme le loup , sans se plaindre , mais toujours en se défendant avec courage : il mord dangereusement , opiniâtrément , & on est obligé de se servir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapissement est une espece d'aboïement qui se fait par des sons semblables & très-précipités. En hiver , sur-tout pendant la neige & la gelée , il ne cesse de donner de la voix , & il est au contraire presque muet dans l'été.

Voici comme M. de Buffon trace les traits qui caractérisent l'esprit & la finesse du renard, qui a toujours été regardé comme le *symbole de la ruse & de la subtilité*. Cet animal se loge aux bords des bois, à la portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles, il les savoure de loin ; il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant ; il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, & se retire ensuite lestement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou qu'il porte à son terrier : il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & qu'il cache de même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisième, une quatrième fois, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées & les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet : il devance le Pipeur, va de grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornières, sous la mousse, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & fait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lievres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere sur les œufs, & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Si le loup nuit plus au Payfan, le renard nuit plus au Gentilhomme.

On dit que quelquefois deux renards se joignent ensemble pour chasser d'intelligence le lievre ou le lapin. Quand un renard poursuit son gibier, il jappe comme un chien basset après la bête ; & pendant ce temps-là un autre renard se tient au passage ou sur le bord du terrier, en attendant que le gibier vienne à passer, & qu'il puisse le surprendre ; ensuite le butin devient commun entre les deux braconniers. Un autre trait de son instinct : on dit qu'il se débarrasse de ses puces en se mettant dans l'eau peu-à-peu, le derriere le premier ; & les puces avançant toujours jusqu'au bout du museau, alors il se plonge rapidement dans l'eau & s'en débarrasse.

Chasse du Renard.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup, elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup; tous les chiens au contraire chassent aisément le renard, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préfèrent souvent au cerf, au chevreuil & au lievre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torfes sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par dessus, & on la fait succomber sous le plomb meurtrier, ou on la saisit vivante avec des pinces. La façon la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant sous le fusil du chasseur qui l'attend, il essuie une premiere décharge; s'il a le bonheur d'échapper à la balle, il fuit de toute sa vitesse, fait un grand tour & revient encore à son terrier, il essuie une seconde fois le feu de l'artillerie braquée contre lui: est-il encore assez heureux d'être manqué par son ennemi, & trouve-t-il l'entrée du gîte fermée, alors il prend le parti de se fauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre: il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe ou se précipite à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le suivre; & quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Il est encore plus commode pour détruire les renards, de tendre des pieges, où l'on met pour appât, un pigeon, une volaille vivante: ennemis jurés de la ferveur, lorsqu'ils sont pris, il leur arrive quelquefois de se couper la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour se fauver. Je fis un jour, dit *M. de Buffon*, suspendre à neuf pieds de hauteur, sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la premiere nuit, les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre étoit

battu comme un aire de grange. Le renard est aussi vorace que carnassier : il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & sur-tout des raisins ; il ne dédaigne pas le poisson, les écrevisses, mais il ne rencontre pas toujours dans son chemin de bonnes aubaines. Lorsque les levrauts & les perdrix lui manquent, il se rabat sur les rats, les mulots, les serpens, les lézards, les hannetons, les fauterelles, les crapauds, & il en détruit un grand nombre ; c'est là le seul bien qu'il procure. Il est très-avide de miel ; il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en s'attachant sur sa peau, & le perçant de mille coups d'aiguillons : les blessures multipliées qu'il reçoit dans ce brigandage ne le découragent point ; il se retire en effet, mais c'est pour écraser ces petits insectes en se roulant, & il revient si souvent à la charge, que la république ailée lassée de cette persécution, est obligée d'abandonner le guêpier & d'aller se cantonner ailleurs ; alors il le déterre, & le miel plus que la cire est le fruit de sa constance victorieuse. Il prend aussi les hérissons, les roule avec ses pieds, & les force à s'étendre.

Dans l'été le poil des renards tombe & se renouvelle. On fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris dans l'été. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent dans l'automne, sur-tout lorsqu'il s'est nourri & engraisé de raisin. Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond, on l'approche aisément sans l'éveiller : lorsqu'il dort, il se met en rond comme les chiens ; mais lorsqu'il ne fait que se reposer, il étend les jambes de derrière, & demeure étendu sur le ventre ; c'est dans cette posture qu'il épie les oiseaux le long des levés. Les geais, les merles sur-tout, le conduisent du haut des arbres, répétant souvent le petit cri d'avis, & le suivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

M. de Buffon fit élever des renards pris jeunes, en fit garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'eussent jamais vu de femelle de leur espèce, & qu'ils parussent pressés du besoin le plus ardent de jouir, ils ne purent vaincre l'antipathie que la Nature a mise pour barrière entre le renard & la chienne ; ils refusèrent donc constamment les chiennes : mais dès qu'on leur présenta leur femelle

légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits.

M. *Daubenton* pense que l'odeur qui exhale du corps des renards sauvages, est peut-être la cause de l'aversion que les chiens ont pour ces animaux. Cette odeur changeroit, par les alimens & par le repos, dans les renards domestiques, après une longue suite de générations; alors les chiens, dit-il, pourroient s'accoupler avec les renards, & produire par ce mélange des *métis*, semblables aux *chiens de Laconie*, dont *Aristote* fait mention, qui étoient produits par le chien & le renard.

Les mêmes renards dont nous avons parlé plus haut, qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne. On attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & n'attaquoient point la poule: ils dédaignoient les douceurs de la vie domestique.

L'espece du renard est une des plus sujettes aux influences du climat, l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux; il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté; mais je ne puis décider, dit M. *de Buffon*, si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui, peut-être blanchit en vieillissant. Au reste, tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du Nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des blancs, des blancs à tête noire, &c. l'espece commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres; on la trouve partout, en Europe, en Asie; on la retrouve de même en Amérique, mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'équateur.

Les renards sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espece, & qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême.

La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément; ces renards abondent dans toute la Laponie: les gris argentés sont meilleurs, le bleus, & les croisés, c'est-à-dire, les fourrures qui sont marquées de lignes noires en croix, sont recherchées à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de

tous;

tous, leur poil est si fin & si long, qu'il pend de tel côté que l'on veut ; en forte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles : c'est après la zibeline, la fourrure la plus belle & la plus chere. On en trouve aussi à Spitzberg, en Groënland, en Laponie, en Canada.

L'huile de renard, qu'on prépare en faisant bouillir l'animal entier dans de l'huile d'olive, est adoucissante, nerveine, résolutive : on l'emploie avec succès dans les rhumatismes, dans la rétraction des membres, la dureté des tendons. Sa graisse a les mêmes vertus, & est usitée dans les tremblemens, ainsi que dans les maux d'oreilles.

RENARD MARIN, *vulpecula marina*, est un poisson cartilagineux ; dont on a donné la description dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, Tome III, page 1. en voici le précis.

Sa longueur étoit de huit pieds & demi ; sa plus grande largeur qui étoit au ventre, étoit de quatorze pouces, son corps alloit en s'élargissant, & se rétrécissoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit presque aussi longue que tout le reste du corps, & faite en manière de faux un peu recourbée vers le ventre. A l'endroit où cette figure de faux commençoit, il y avoit une seule nageoire au-dessous : ce poisson avoit deux crêtes élevées sur le dos, une grande au milieu & une plus petite vers la queue ; il y avoit trois nageoires de chaque côté, les deux près de la tête étoient longues de quinze pouces & larges de cinq, & représentoient les ailes d'un oiseau plumé ; celles qui étoient au milieu du ventre étoient moins grandes : elles étoient à côté du nombril, & avoient chacune une pointe pendante, ce qui est le propre des mâles entre cette sorte de poissons : les dernières & proche de la queue étoient fort petites ; la peau étoit lisse & sans écailles, la crête & les nageoires dures & composées d'arêtes serrées par la peau qui les couvroit, d'une couleur grise ou brunâtre : la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & elle étoit armée de deux fortes de dents, qui méritoient d'être connues ; le côté droit de la mâchoire supérieure, jusqu'à l'endroit où sont les canines des autres animaux, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toute d'un seul os dur & en forme de scie ; les autres dents qui bordoient le reste de cette mâchoire & toute l'inférieure, faisoient six rangs par-tout, & étoient mobiles, & attachées par des membranes charnues. Leur figure étoit triangulaire un peu aiguë, d'une substance infiniment moins dure que celle des autres dents qui

étoient en forme de scie ; la langue étoit toute adhérente à la mâchoire inférieure & composée de plusieurs os, fortement joints les uns aux autres & recouverts d'une chair fibreuse, puis d'une peau fort âpre & rude en dehors, mais fort lisse & glissante au dedans ; les petites pointes dont elle étoit hérissée, vues au microscope, étoient transparentes.

Tous les Naturalistes qui ont parlé du *renard marin*, en ont fait une espèce de *chien de mer* ; mais celui dont parlent les Académiciens paroît différent. Selon *Raz.*, il y en a qui pèsent cent livres : on les trouve dans la Méditerranée aux lieux bourbeux & fangeux ; ils mangent des poissons & des plantes, ils sont fort charnus, on leur trouve plus d'un pouce d'épaisseur de graisse en quelques endroits : leur chair est d'assez bon goût. Le caractère spécifique du véritable *renard marin*, est d'avoir le foie partagé en deux lobes, cinq onies de chaque côté, des pointes pendantes aux nageoires, la queue faite en faux, & le gosier fort large.

RENETTE ou GRENOUILLE DES BOIS. *Voyez* GRENOUILLE.

RENNE ou RANTHIER. Animal quadrupede de la Laponie. *Voyez au mot* RHENNE.

RENONCULE, *ranunculus*. C'est une famille de plantes très-nombreuse : nous ne parlerons ici que des espèces sauvages qui sont d'usage en Médecine, & qui naissent sans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, les marais, sur les montagnes, sur les rochers, & de celles que l'on cultive pour la pure curiosité dans les jardins.

1^o. La RENONCULE BULBEUSE OU LE BACINET, *ranunculus bulbosus*. Cette plante qu'on appelle aussi *ped de corbin* ou le *ped de coq à racines rondes*, se trouve presque par-tout dans les pâturages, dans les prés hauts, un peu secs & le long des sentiers aux lieux sablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois si petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de hauteur. Sa racine est ronde, bulbeuse, plus ou moins grosse : elle pousse une ou plusieurs tiges droites, quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en plusieurs lanieres, minces & un peu longues : au sommet des tiges naissent des fleurs bien ouvertes, d'une belle couleur jaune, luisantes, ordinairement simples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectari-fères, disposées en rose ; à ces fleurs succèdent des fruits arrondis, dans chacun desquels sont ramassées plusieurs semences en manière de tête : cette plante fleurit en Mai. *Tragus* remarque qu'elle enfonce tous les

ans plus profondément en terre sa vieille racine , au-dessus de laquelle il s'en engendre une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs simples à la campagne ; mais si on la transplante & qu'on la cultive dans les jardins , elle donnera une agréable variété à fleur double que les Jardiniers nomment aussi *boutons d'or* ; quelquefois même la première fleur en pousse une seconde , & cette seconde une troisième.

Il est très-essentiel d'observer , qu'en général toutes les espèces de renoncules contiennent beaucoup de sel âcre & corrosif , & qu'ainsi on doit les regarder comme pernicieuses prises intérieurement , surtout quand elles sont fraîches ou vertes : on doit même s'en méfier dans l'usage extérieur. La racine du *bacinet* est puissamment âcre & caustique ; quelques Auteurs la recommandent pour faire des cautères & des vésicatoires. Cette pratique est cependant suspecte & dangereuse , parce qu'elle attire la gangrene ; il n'y a guère que les Charlatans qui s'en servent & qui l'appliquent sur les articulations des parties affligées de la goutte , ou sur les cors des pieds. Les Paysans se servent aussi de ces racines fraîches comme de vésicatoires pour cautériser les bœufs. Les Gueux , dit *Gaspard Hoffman* , se frottent la peau de cette plante pour se faire de petits ulcères ou écorchures qu'ils montrent avec de grandes plaintes , afin d'exciter la charité des passans ; dès que ces mendiants ont fait leur récolte , ils guérissent leurs plaies avec des feuilles de bouillon blanc. On ne peut donc trop recommander d'être en garde sur les effets de cette plante , lorsqu'on en met sur les poignets pour guérir de la fièvre : car souvent on acquiert de plus un érysipèle. Quelques personnes mettent à profit les mauvaises qualités des racines âcres des renoncules , soit en s'en servant en décoction pour chasser les punaises , soit en poudre & mise dans des appâts pour tuer les rats qui en mangent. Cette drogue leur corrode & enflamme les intestins , comme feroit un vésicatoire.

2°. La RENONCULE DES BOIS , *ranunculus nemorosus aut sylvaticus*. On la nomme encore le *bacinet* blanc ou purpurin , ou la fausse *anémone* printanière des forêts (*M. Haller* dit qu'elle est effectivement une *anémone* , la fleur étant sans calice. *M. Vaillant* a donné à cette espèce d'*anémone* & à quelques autres semblables le nom de *sylvie*). On la trouve dans les bois & les broussailles un peu humides ; sa racine est un peu grosse ; longue , rampante , roussâtre en dehors , blanche en dedans , fibrée , d'un goût âcre qui enflamme le gosier : sa tige est haute

d'un demi-pied ; il naît vers son sommet trois feuilles fort découpées en trois parties , d'une couleur tantôt verdâtre , & tantôt purpurine. L'extrémité de la tige est garnie vers le commencement d'Avril , d'une seule fleur , blanche ou incarnate , composée de six feuilles oblongues : quelquefois elle est à fleur double ; il lui succede des semences nues , oblongues , velues , à pointe recourbée , ramassées en tête à la maniere des renoncules : cette espece de renoncule du printems , que quelques-uns appellent *anemone des bois* , à cause de la ressemblance de sa fleur avec celle des anemones simples de jardin , fait un bel effet dans sa premiere saison. M. *Chomel* , dans son *Histoire des Plantes usuelles* , dit avoir vu de bons effets de cette espece de renoncule appliquée sur la tête des enfans teigneux ; mais on a plusieurs observations , que de pareils malades ont éprouvé des syncopes , des convulsions ; en un mot elle peut affecter le genre nerveux , & causer de violentes migraines.

3°. La RENONCULE DES PRÉS OU LE BACINET RAMPANT ET VELU , *ranunculus pratensis* : elle croît presque par-tout dans les prés , aux lieux ombrageux , dans les vignes , & même dans les jardins négligés & humides , le long des sentiers herbus , aux bords des ruisseaux. Sa racine est petite , fibreuse & rampante ; elle pousse plusieurs petites tiges , rampantes à terre qui jettent de nouvelles racines de leurs nœuds par intervalles ; ses feuilles sont découpées en trois segmens , dentelées sur les bords , velues des deux côtés , & tachetées de blanc en dessus ; les sommets des tiges portent au mois de Mai des fleurs à cinq feuilles , jaunes & luisantes , comme si elles étoient vernissées : il leur succede des semences noirâtres. On trouve quelquefois cette plante à fleur double , & on la cultive aussi dans les jardins : elle est douce & a peu d'âcreté. *Tragus* assure que le petit peuple en Allemagne en mange les feuilles tendres dans le mois d'Avril , avec les autres herbes potageres. Les bestiaux mangent impunément de cette renoncule , qui passe même pour leur donner abondamment du lait.

4°. La RENONCULE DES MARAIS OU LA GRENOUILLETTE D'EAU , OU L'HERBE SARDONIQUE , OU PIED-POU , *ranunculus palustris* : on la trouve fréquemment le long des petits ruisseaux d'eaux croupissantes ou qui coulent lentement , aux lieux humides & marécageux. Sa racine est fort grosse , creuse & fibreuse , d'un goût fort chaud & brûlant ; elle pousse plusieurs tiges , quelquefois d'une grosseur considérable ,

creuses , cannelées & rameuses ; ses feuilles sont verdâtres , luisantes , & lustrées comme celles de l'ache de marais , quelquefois marquetées de petits points blancs ; ses fleurs naissent en Mai & Juin aux sommets , & sont des plus petites entre les renoncules ; elles sont composées de cinq feuilles dorées , & suivies par des semences lisses & même plus déliées que dans les autres especes du même genre. Cette plante convient , dit-on , comme discutive pour résoudre les tumeurs scrophuleuses ; mais étant prise intérieurement , c'est un des plus dangereux poisons qui soient dans la nature végétale : elle ulcere l'estomac , produit le ris sardonique , cause bientôt des convulsions horribles & la mort , si l'on n'est pas secouru promptement par des vomitifs & des remedes onctueux propres à en émousser la causticité ; c'est pourquoi on l'appelle *herba scelerata* ou *apium risûs*.

Il y a une espece de renoncule de marais , qu'on appelle *douve* ; c'est le *ranunculus longifolius palustris* des Botanistes. Cette plante est un poison pour les moutons , & même pour toute espece de bétail.

On lit dans l'Histoire du pays de Kamtschatka , qu'un dard ou une fleche dont la pointe a été trempée dans le suc exprimé de la racine d'une espece de renoncule des bois , fait une blessure mortelle , à moins qu'on n'en suce aussitôt le poison ; c'est le seul remede qu'on connoisse , & si on le néglige , la partie blessée devient bleue , s'enfle , & le malade meurt en deux jours. L'Auteur de cette Histoire ajoute que les plus grandes baleines , dès qu'elles sont blessées par ces traits empoisonnés , ne peuvent plus rester dans la mer ; elles viennent se jeter sur le rivages où elles expirent en poussant des mugissements affreux & des cris lamentables. Cette renoncule s'appelle *zgate* chez les Kamtschadales.

Ce n'est pas seulement l'usage intérieur des renoncules qui est très-dangereux : on s'est aussi apperçu que l'odeur de celles des jardins , qui sont un des ornemens du printems , étoit quelquefois suivie d'accidens , tels que des anxiétés , défaillances , douleurs de tête. Combien de personnes portent pour tout bouquet un faisceau de renoncules de jardin à fleurs doubles , & qui à force de le sentir en sont incommodées!

5°. La RENONCULE DES FLEURISTES , *ranunculus hortorum*. En général les renoncules , par la vivacité de leurs couleurs , leur figure majestueuse & leurs grandes variétés , tiennent le même rang que l'*aillet*,

la *tulipe*, la *jacinthe*, l'*oreille d'ours* ; elles font au nombre de ces belles fleurs favorites cultivées avec des soins particuliers par les Amateurs. C'est pourquoi nous nous étendrons sur la culture de la *renoncule des jardins*, ainsi que nous avons fait à l'article des fleurs du même ordre. Plusieurs observations générales, faites à ces articles, peuvent s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Ce n'est que sous le regne de Mahomet IV (en 1683) que la renoncule commença à briller dans les jardins de Constantinople. Cette plante, eu égard à sa fleur, se divise en simple, en double, en semi-double, trois espèces qui comprennent toutes les variétés. La simple est composée de cinq à six feuilles disposées en rose ; la double en porte une quantité considérable, & la semi-double tient le milieu entre la simple & la double. Elle est aujourd'hui la plus estimée, à cause de la prodigieuse variété de couleurs qu'une même planche rassemble ; d'ailleurs la graine de la même fleur produit de nouvelles couleurs d'une année à l'autre. Les renoncules doubles sont stériles, & les semi-doubles sont nommées *porte-graines*.

Toute renoncule est composée de racines, de feuilles, de semences & de fleurs disposées en rose. La racine, qu'on nomme quelquefois *griffe*, & quelquefois *oignon*, est grisâtre en dehors, blanche en dedans, & formée de doigts ou pièces qui tiennent par une extrémité commune ; le nombre & la figure de ces doigts varient selon la vigueur & la diversité des espèces ; les feuilles varient aussi de forme dans les diverses espèces de renoncules, ce qui les a fait désigner sous les noms de *renoncules à feuilles d'ache* & à *feuilles de coriandre*, &c. Quand la saison est venue, un petit bouton perce la touffe des feuilles ; c'est la fleur qui s'annonce, un léger duvet la recouvre, & garantit la fleur naissante du froid qui lui seroit mortel, & peut-être lui facilite ; par cette infinité de petits tuyaux, le moyen de se nourrir de la rosée & de la pluie. Cette fleur est soutenue par une tige qui transmet au bouton ce que ses suc ont de plus épuré, le petit embryon s'enfle, profite & devient le riche chapiteau de la colonne qui le soutient. Les pétales sont disposés en rose, & d'une multitude de nuances différentes dans les semi-doubles ; aux fleurs succèdent des semences applaties, en forme de lentilles. La renoncule double se distingue aisément de la semi-double, parce que sa tête est garnie d'une grande abondance de pétales, qui remplissent exactement la place du pistil,

Culture des Renoncules.

On élève ordinairement les renoncules en planches isolées, afin qu'elles puissent faire jouir de l'avantage & de l'effet du tableau que produisent la variété, le feu & la délicatesse de leurs couleurs. Comme on plante les renoncules en automne, qu'elles regnent l'hiver & le printemps, & que leur fin est l'annonce des chaleurs de l'été, il leur faut une terre légère, qui soit susceptible de l'impression du soleil, qui est très-affoibli dans ces saisons. La meilleure est un mélange de terre neuve, de terreau, de fumier préparé, mêlé de recures de mares & de feuilles d'arbres : c'est en Septembre que l'on doit mettre dans cette terre préparée les griffes de renoncules. Quelques especes plantées à la fin d'Août, telles que la pivoine, l'aurone, éclosent vers la fin d'Octobre. Elles font l'honneur des terres pendant une partie de l'hiver; mais la plupart de leurs griffes périssent absolument. Lorsqu'on n'a pu planter à la mi-
Octobre, il faut remettre à l'année suivante; car si l'on vouloit planter au printemps, ce seroit un travail inutile, & on risqueroit de perdre tout. Cette culture des renoncules ne regarde que les climats chauds, comme l'Italie & quelques provinces méridionales de la France; car dans les pays froids, même ceux qui sont de la température de Paris, dit M. Bourgeois, on ne pourroit élever des renoncules ni aucune fleur en planches pendant l'hiver; les curieux qui en veulent avoir les plantent dans des caisses ou dans des pots qu'on place dans des serres ou dans des chambres échauffées par le moyen des poëles. En Suisse on ne plante les griffes de renoncules en planches que sur la fin du mois de Mars, & cependant elles réussissent très-bien, & elles fleurissent pendant le courant du mois de Juin, temps auquel on a très-peu de belles fleurs dans les jardins, jusqu'à la fleuraison des œillets.

On met des gravats au fond des pots dans lesquels on plante les renoncules, pour donner de l'écoulement aux eaux; & en plantant les renoncules, on les place sur une couche de sable fin que l'on remet par-dessus la terre, afin d'éviter qu'elles ne se pourrissent. Lorsque la renoncule commence à paroître, on doit l'arroser avec ménagement. En hiver, lorsqu'il survient de la neige, on en peut mettre sur les pots de renoncules; cette neige fortifie la plante & lui sert d'abri, sans trop l'humecter. On doit placer les renoncules au soleil levant ou au midi; le nord leur est funeste. Du reste le Fleuriste doit interroger ses fleurs, étudier leurs

bésoins : il aura le plaisir de voir qu'elles se contentent aisément , & qu'elles rempliront souvent tous ses desirs.

On doit , avec des paillaçons , garantir les renoncules du grand froid. Si malheureusement elles avoient été gelées dans les pots , il faudroit bien se garder de les exposer tout de suite au soleil , ni dans un lieu trop chaud ; mais il faudroit les passer dans un endroit moins froid que celui où elles ont été gelées , & les amener ainsi par degrés jusqu'à la chaleur de la serre. Lorsque tous les élémens pressent la terre de sortir de sa léthargie , à ce réveil général de la nature , les renoncules s'agitent dans la serre , & semblent marquer leur impatience : il faut les mettre à l'air libre , & on les verra profiter à vue d'œil. On doit retrancher tous les jets qui dissipent inutilement la sève , & garantir du soleil brûlant tous les boutons nés sur la tige du premier , c'est le moyen d'avoir de belles fleurs : il faut arroser de deux jours en deux jours pendant la fleuraison , faire la guerre aux insectes qui font des attaques mortelles à ces fleurs , sur-tout aux pucerons verts & noirs , aux chenilles de couleur grisâtre , aux fourmis , aux limaçons , aux araignées & aux vermiciaux blancs.

Il y a plusieurs moyens pour détruire ces ennemis , entr'autres de jeter autour des pots une forte décoction d'absinthe , de tabac ou de coloquinte. Le suc de jusquiame , mêlé avec du fort vinaigre , l'huile de pétrole , le galbanum brut , sont les remèdes les plus sûrs pour détruire toutes sortes de pucerons & d'insectes. Un secret pour garantir les semilles , sur-tout les petites raves , les jeunes choux qui sont dévorés par ces insectes destructeurs , c'est de couvrir la terre enfemencée d'une poussière faite de parties égales de suie & de fiente de pigeons : ces insectes n'aiment ni la mobilité du sol , ni le goût & l'odeur qui en résultent.

La *taupe-grillon* , sur-tout le mâle , qui ravage continuellement les potagers , en coupant tout ce qui se rencontre sur son passage , attaque aussi les renoncules : c'est un des grands fléaux des Jardiniers. Ce que l'on peut faire de mieux pour s'en débarrasser , c'est de répandre environ le quart d'une cuillerée d'huile d'olive , & tout de suite assez d'eau pour inonder la petite mine qu'il a creusée sous terre : cette eau parcourt tout le chemin de la bête , & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr : elle essaie en vain de l'éviter en quittant sa retraite ; on la tue lorsqu'elle vient à se sauver dehors : c'est avec beaucoup de peine

peine qu'on l'attaque dans des couches, à cause de la facilité que l'huile trouve à s'échapper ; au lieu qu'il est presque impossible de la manquer dans les terres fortes. Mais malheur au Fleuriste , si un seul nid de cet insecte dans un jardin vient à échapper : une multitude d'œufs, ou une seule femelle fécondée , suffit pour que le jardin en soit rempli l'année suivante.

On doit ôter les renoncules de terre, quelque temps après que les tiges sont fanées. On recueille la graine dans sa maturité ; on sépare les petites griffes de leurs meres, & elles donnent des fleurs toutes semblables : on doit enlever tout ce qu'elles ont de corrompu, les laisser sécher au grand air : & les ferrer dans un lieu sec, en attendant le temps de les replanter : lorsqu'elles sont reposées un an ou deux, elles n'en valent que mieux pour être replantées.

RENOUÉE, *polygonum*. Ce nom se donne à deux plantes différentes, & dont les tiges sont très-garnies de nœuds.

1°. La RENOUÉE ARGENTÉE OU L'HERBE AU PANARIS, *paronychia Hispanica*. C'est une plante fort belle, de couleur argentée, luisante : elle croît aux lieux pierreux & montagneux, dans les pays chauds : sa racine est longue, assez grosse, rameuse & blanche ; elle pousse des tiges longues d'environ un demi-pied, nouées, éparfes, & couchées à terre : ses feuilles sont semblables à celles de la renouée ordinaire, mais plus petites & plus courtes : sa fleur est terminée par une sorte de capuchon. A cette fleur succede une capsule pentagone qui renferme une semence.

Cette plante est astringente ; on l'emploie en Espagne pour les crachemens de sang : on l'y appelle *sanguinalia*.

2°. La RENOUÉE VULGAIRE, OU CENTINODE, OU TRAINASSE, OU CORRIGIOLE, *centinodia aut polygonum latifolium*, est une des plantes les plus communes dans la campagne : elle croît indifféremment presque par-tout, aux lieux incultes ou cultivés, principalement le long des chemins & dans les endroits fréquentés : sa racine est longue, grosse comme le doigt, dure, ligneuse, fibreuse, & d'un goût astringent ; elle pousse plusieurs tiges longues d'un pied & demi ou environ, grêles, rondes, folides, tenaces, communément rampantes à terre, lisses, ayant beaucoup de nœuds, revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, vertes, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement ; ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, elles sont

petites , composées chacune de cinq étamines blanches ou purpurines : à cette fleur succede une semence assez grosse , triangulaire , de couleur fauve , & contenue dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Cette renouée fleurit en été , & demeure verte presque toute l'année , excepté durant l'hiver : elle a un goût d'herbe gluant & un peu acide ; elle est astringente , vulnérable , & excellente pour arrêter toutes sortes d'hémorragies , prise intérieurement ou appliquée extérieurement : son suc convient pour le cours de ventre , la dysenterie & les pertes de sang. M. *Bourgeois* dit que les Médecins des bêtes à cornes font un grand secret de cette plante pour guérir le pissément de sang des vaches & des bœufs , maladie très-dangereuse : ils l'écrasent légèrement & en font des boules qu'ils leur mettent dans la gorge pour les leur faire avaler. On observe de faire prendre auparavant des remèdes rafraîchissans , pour prévenir l'inflammation des reins & des boyaux , qui arrive ordinairement lorsque le pissément de sang est arrêté trop subitement.

REPARÉE ou POIRÉE BLANCHE : voyez BETTE.

REPONCE : voyez RAIPONCE.

REPRISE : voyez ORPIN.

REPTILES, *reptilia*. Les Naturalistes donnent ce nom à des animaux qui rampent. Entre les Méthodistes il y en a , tels que M. *Linneus* , qui comprennent dans l'ordre des reptiles , les tortues , les grenouilles & les lézards , parce que non-seulement ils sont ovipares , mais encore parce que leurs pieds sont courts , & qu'ils ne leur servent presque pas à marcher ; cependant les lézards vont communément très - vite.

M. *Briffon* , dans la Table synoptique qu'il a donnée du regne animal , à la tête des classes des quadrupèdes & des cétacées , place dans sa quatrième classe les animaux qui ont ou le corps nud & quatre pieds , ou le corps couvert d'écaillés , & quatre pieds , ou point de pieds : tous ceux-là ont du sang , & n'ont qu'un ventricule au cœur : quelques-unes de leurs femelles , ajoute M. *Briffon* , sont vivipares , les autres sont ovipares. Toutes cependant ont des œufs ; mais dans quelques-unes l'incubation se fait hors du corps. Tous les animaux de cette classe rampent ; c'est pourquoi on leur a donné le nom de reptiles , & voilà , dit-on , les reptiles proprement dits , parmi lesquels on doit comprendre les serpens. Il y a de petits animaux qui ont le corps , ou du moins quelque partie du corps , capable

d'un mouvement de contraction ou d'extension , de sorte que ce corps ou cette partie du corps peut occuper plus ou moins d'espace à volonté ; ils n'ont ni antennes , ni pieds ni stigmates. On a donné à ces animaux le nom de *vers* ; voyez ce mot. Ces reptiles composent la dernière classe du regne animal de M. *Briffon*.

Quant à nous , nous serions tentés de n'appeller proprement *reptiles* que les animaux dépourvus de pieds & de nageoires , qui ne peuvent marcher sur terre ou nager dans l'eau que par les replis tortueux dont leur corps est susceptible. Entre ces animaux les uns sont nus comme les vers , certaines larves , les sangsues , la limace ; ou écailleux , comme la vipère & presque tous les serpens , ou portant sur leur dos une coque pierreuse , comme les animaux à coquilles.

En plaçant parmi les reptiles les serpens , les crapauds , les grenouilles , les anguilles , les vers tant nus que testacées , les lézards , on y trouve des exemples de toutes les idées différentes de reproduction , & même de l'allure ou mouvement progressif dans le système ou ordre synoptique , qui ne paroît pas conforme au prototype individuel , mais au plan général de la Nature : on y trouveroit des ovipares , des vivipares , des hermaphrodites , des animaux qui nagent avec ou sans nageoires , qui rampent , qui courent , qui volent.

Quant à la manière de se procurer & de conserver les reptiles ; voyez à l'article POISSON.

REQUIN ou REQUIEM. Poisson ou animal de mer cétacée & cartilagineux , qui est de la même famille que le *poisson antropophage* , le *poisson de Jonas* , le *poisson à deux cents dents* , la *lamie* & le *carcharias* , & peut-être le *tiburon* de quelques Nomenclateurs : voyez ces mots.

Description du Requin.

Le requin est le plus grand & le plus redoutable des *chiens de mer* ; voyez ce mot. C'est un animal vivipare à nageoires cartilagineuses , du genre des squalés ; il est d'une prodigieuse grandeur ; il a la tête très-large , & la gueule extrêmement fendue , située en dessous comme dans tous les chiens de mer ; son gosier est très-large : c'est le plus vorace & le plus goulu de tous les animaux pisci-formes , il digère en peu de temps. Cet animal est singulièrement favorisé de la Nature , sur-tout l'espece appelée *lamie* ; car sa gueule est armée d'un appareil de six rangs de dents disposées de façon qu'il s'en trouve toujours de prêtes à prendre

la place de celles tombées par vieillesse ou par accidens. *Stenon* dit que cet animal a plus de deux cents dents, & qu'il n'en voit pas l'utilité ; en ce que la plus grande partie est placée à la face interne de la mâchoire, & recouverte de chairs molasses & fongueuses. Cette singularité a invité *M. Hérisant* à vérifier l'observation de *Stenon* : il a examiné plusieurs têtes de requins, & a trouvé que l'observation étoit exacte ; mais de plus il a trouvé ce que *Stenon* n'avoit pas rencontré, c'est-à-dire, l'usage de ces dents prétendues inutiles, & la maniere dont elles prennent la place de celles qui viennent à manquer. Les dents du requin sont plates & triangulaires, aiguës & découpées comme une scie ; elles ne sont point engagées, comme celles des animaux terrestres, dans une cavité pratiquée dans l'os de la mâchoire ; cet os est entièrement recouvert par une épaisse membrane, à laquelle les dents sont fortement attachées par leur base : derriere chacune des dents qui garnissent le contour de la gueule du requin, il y a une rangée d'autres dents couchées, ou repliées en recouvrement les unes sur les autres & sur la surface interne de la mâchoire, à-peu-près comme les feuilles d'un artichaut, ou, si l'on veut, comme les ardoises sur un toit qui seroit renversé ; la pointe de ces dents est tournée vers le bas de la mâchoire, & elles sont recouvertes d'une chair fongueuse & molasse, qu'il faut enlever pour les appercevoir ; les plus intérieures même, sur-tout dans les jeunes requins, sont membraneuses & presque semblables, pour la consistance, aux dents naissantes d'un fœtus humain. Lorsque l'animal a perdu quelque dent, la membrane s'étend vers le vide qu'elle laisse ; & par-là une nouvelle dent se redresse & vient prendre la place de celle qui a été ôtée. Il est aisé de remarquer les dents qui ont été ainsi renouvelées ; car celles qui ne l'ont point été, sont placées de maniere qu'un de leurs bords est recouvert par la dent qui les précède, & l'autre recouvre celle qui les suit ; au lieu que les dents qui ont été renouvelées sont recouvertes des deux côtés par celles qui les joignent, & il est aisé de voir que, venant du dedans de la gueule au dehors, cette position leur est inévitable : on peut même voir combien de fois elles ont été renouvelées ; car on en trouvera d'autant moins dans la colonne de dents de réserve, qu'il y en a eu davantage de remplacées. On voit de plus en dehors du rang extérieur de dents sur la membrane qui les porte, les impressions de celles qui n'existent plus, & qui sont assez semblables aux vestiges qui restent au fond d'un artichaut dont on a

ôté les feuilles. C'est par cette mécanique que les dents du requin ; plus exposées peut-être à se rompre que celles d'aucun animal par les efforts qu'il fait pour attaquer & pour déchirer sa proie , peuvent être promptement remplacées lorsqu'elles viennent à manquer : peut-être n'est-il pas le seul à qui cette propriété ait été accordée ; mais c'est au moins le seul exemple qu'on ait eu jusqu'ici de ce singulier renouvellement.

Nous disons que ces dents sont disposées par six rangs, dont le premier paroît en dehors de la gueule & tend vers le devant ; celles du second sont droites & les autres courbées en dedans : chaque mâchoire contient soixante-douze dents. Cet animal de mer dont la peau est très-rude, est fort long, & est une masse si pesante, que *Rondelet* dit qu'on en a vu qui pesoient trente mille livres. A Nice & à Marseille on en a pris qui avoient dans leur estomac des hommes entiers, & même un tout armé : voilà pourquoi les Normands ont nommé ce poisson *requiem*. *Rondelet* ajoute que si on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aisément pour manger ce qui est dans l'estomac : *Gesner* confirme la même chose. L'on ne peut pas douter à présent que ce ne soit là le vrai poisson dans le ventre duquel le Prophete Jonas passa trois jours & trois nuits, & dont il est fait mention dans l'Ecriture. Ce poisson que l'on nomme dans le Nord *per-fish*, c'est-à-dire, poisson de montagne, a la tête grosse, le dos court & très-large ; il aime la chair & devore des cadavres en entier ; il a de la graisse sous la peau ; sa chair est blanche, dure, & sent le sauvagin : quelques-uns la préfèrent à toutes les autres especes de chien marin. Sa femelle est vivipare ; sa matrice ressemble à celle de la chienne, & ses autres parties à celles des poissons. *Belon* dit avoir vu une femelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de tuniques, mais attachés seulement par un cordon ombilical à la matrice de la mere.

Labat dit que le requin est un véritable chien de mer, qui n'a d'avantage sur ceux qu'on prend sur nos côtes, que sa grandeur, qui est quelquefois demesurée. *Anderson* dit aussi que le requin d'Islande est le chien de mer. Le requin des mers d'Afrique a jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur, & quatre pieds de diametre : ses dents ne sont point crenelées comme celles de la lamie, mais extrêmement dures : ses yeux sont ronds & petits à proportion de son corps, & d'un rouge enflammé ; les muscles destinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à

gauche, se voient manifestement; on y distingue plus clairement que dans aucun autre animal toutes les humeurs & les tuniques, sur-tout celle qui enveloppe le cristallin, quoiqu'elle soit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très-transparente. *Barbot* dit que les os de sa mâchoire ont un ressort si singulier, qu'il peut ouvrir sa gueule d'une largeur prodigieuse, en un mot, suivant la grosseur de sa proie: heureusement cette gueule meurtrière est à près d'un pied de distance du bout de son museau; ce qui fait que le monstre pousse sa proie devant lui au lieu de la mordre, s'il veut la prendre étant dans la situation ordinaire à tous les poissons. On observe qu'après avoir mangé l'amorce, il y retourne jusqu'à quatre fois, quoique déchiré jusqu'au sang par le croc de fer qui sert d'hameçon. Pour mordre facilement il se met un peu sur le côté. Ses nageoires sont plus grandes que dans les autres chiens de mer; il en a deux aux côtés vers les ouies, & un aileron sur le dos au tiers de sa longueur du côté de la tête: il en a en outre un autre plus petit vers la queue, & deux moyens sous le ventre où se trouve l'anus: la queue est grande, très-forte & échancrée, & la partie supérieure qui est munie de vertèbres, s'élève plus haut que l'inférieure, qui par ce moyen représente la figure d'un croissant: sa peau est d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté sous le ventre où elle est blanchâtre; elle n'a point d'écaillés, mais elle est revêtue d'une forte d'enduit dur, épais & grenelé comme le chagrin, divisé par des raies ou des lignes qui se croisent régulièrement. On le trouve en pleine mer, sur les côtes, & à l'embouchure des fleuves: il y en a en abondance entre les Tropiques, particulièrement depuis Arguim, au long de la côte, jusqu'au Royaume d'Angola.

Pêche du Requin.

Cet animal poursuit sa proie avec tant de vivacité, qu'il échoue quelquefois sur le rivage: il est vorace, hardi & dangereux. *Labat* dit qu'il dépeupleroit la mer & les rivières, sans la difficulté qu'il a de pouvoir mordre sa proie. Le mouvement qu'il fait alors, quoique très-vif, donne à la proie qu'il poursuit le temps de s'échapper; c'est aussi ce moment que les Negres prennent pour le percer; lorsqu'ils le voient à portée de pouvoir s'élaner sur eux en se tournant, ils plongent au dessous de lui & lui fendent le ventre. C'est ainsi que l'adresse jointe à la hardiesse est capable de vaincre la résistance la plus forte &

la plus vigoureuse. Toute sorte de chair accommode cet animal ; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un Negre , & celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744 un Matelot Provençal , se baignant dans la Méditerranée près d'Antibes , s'aperçut qu'un requin nageoit au-dessous de lui & le sui voit ; le Matelot fit un cri lamentable pour implorer le secours de ses compagnons qui étoient sur le bord du vaisseau , à côté duquel il se trouvoit ; ils lui jeterent une corde avec laquelle il s'attacha au-dessous des bras , & ils l'enleverent rapidement : le requin alors s'élança hors de l'eau si vivement , qu'il put encore lui emporter une jambe comme s'il l'eût coupée avec une hache. Nos Pêcheurs François ne sont pas si téméraires que les Negres ; il ne leur faut pas beaucoup d'adresse pour prendre cet animal : comme il est extrêmement goulu , il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente ; ordinairement c'est un gros hameçon garni d'une piece de lard , attaché à une bonne chaîne de fer de deux aunes de long : lorsqu'il n'est pas affamé , il s'approche de l'appât , l'examine , tourne autour , semble le dédaigner ; il s'en éloigne un peu , & puis revient ; quelquefois il se met en devoir d'engloutir l'appât , & quitte prise ayant la gueule tout en sang. Lorsqu'on a pris assez de plaisir à voir toutes ses démarches , on tire la corde & on feint de vouloir retirer l'appât hors de l'eau : son appétit se réveille , son avidité le perd ; alors tout de bon il se jette goulument sur le lard & l'avale ; mais comme il se sent pris & retenu par la chaîne , c'est un nouveau divertissement de voir tous les mouvemens qu'il se donne pour se décrocher , il fait jouer ses mâchoires , pour couper la chaîne , il tire de toutes ses forces pour arracher la corde qui le tient attaché ; souvent il s'élançe en avant & fait des bonds furieux ; il oppose la plus vive résistance. *Labat* dit en avoir vu qui vouloient vomir ce qu'ils avoient pris , & qui sembloient près de mettre toutes leurs entrailles dehors par la gueule. Lorsqu'il s'est assez débattu , on tire la corde jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau , alors on glisse une autre corde avec un nœud coulant , qu'on lui fait passer jusqu'à la naissance de la queue , où on la serre ; il est aisé alors de l'enlever dans le bâtiment , ou de le tirer à terre où l'on acheve de le tuer. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir , car après l'avoir coupé en pieces on voit encore remuer toutes les parties. Au reste , lorsqu'un requin est pris & tiré à bord , il n'y a point de Matelot

assez hardi pour en approcher sans précaution : outre ses morsures voraces qui enlèvent toujours quelque partie du corps, les coups de sa queue sont si forts, qu'ils peuvent casser les bras ou les jambes de ceux qui en feroient frappés.

M. *Anderfon* dit que le requin est assez commun sur les côtes d'Islande; mais on n'en prend, dit-il, que la plus grande espece pour en tirer la graisse & le foie. Ce poisson mord mieux à l'hameçon pendant la nuit, c'est pourquoi on le prend vers Noël où les nuits sont plus longues; & avec l'amorce dont nous avons parlé. Il a un foie d'une grosseur si énorme, qu'un seul suffit pour remplir un petit tonneau de plusieurs pintes; on en tire, par la voie de l'ébullition dans l'eau, douze livres de thran (huile) qu'on garde dans de petites barriques. Ce foie est divisé en deux lobes; son ovaire est aussi fort grand; & les Norwégiens en font de fort bonnes omelettes, qu'ils appellent *haakage*. Sa graisse a la qualité singulière de se conserver long-temps, & de durcir, en se séchant comme le lard de cochon; aussi les Islandois s'en servent au lieu de lard, & la mangent avec leur stocfsch; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On coupe la chair du bas-ventre de ce poisson en tranches fort minces, qu'on laisse sécher, en les tenant suspendues pendant un an & davantage, jusqu'à ce que toute la graisse en soit dégouttée: & on prétend que cette sorte de poisson desséché, ensuite cuit, est assez bon à manger.

Sur nos côtes, & particulièrement dans la Méditerranée, où cet animal nageur se trouve abondamment, on mange sa chair, quand on n'a rien de meilleur, parce qu'elle est dure, coriace, maigre, gluante, de mauvais goût, & très-difficile à digérer. La seule partie supportable est le ventre qu'on fait mariner pendant vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle avec quelques petits dans le ventre, on se hâte de les en tirer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Des Matelots Européens ne dédaignent pas tout-à-fait ce poisson; les Negres en font leur aliment ordinaire; nos Navigateurs accoutumés à la bonne chère qu'on fait sur terre, méprisent la chair du requin pris sur nos côtes, parce qu'elle est trop dure; mais les Negres savent remédier à ce défaut, en la gardant huit à dix jours, jusqu'à ce qu'elle commence à sentir mauvais;

mauvais ; après quoi ils la regardent comme un mets exquis ; aussi s'en fait-il un commerce très-considérable dans la Guinée , notamment sur la Côte d'Or.

M. de la Morée, de la Société Royale de Montpellier , & qui a donné à l'Académie des Sciences un Mémoire sur l'impossibilité du vomissement des chevaux , a découvert un organe particulier dans le chien de mer , jusques-là inconnu des Naturalistes. Cet organe consiste en un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau , à-peu-près de la grosseur de ce viscere , de la consistance & de la couleur du corps vitré ; & il transsude par les petits trous de la peau : ce qui sert , dit-il , à graisser ou lubrifier la pointe ou la proue avec laquelle ce poisson fend l'eau. Tous les poissons sont enduits plus ou moins d'une espece de colle , d'huile ou de graisse , qui sert aussi à les défendre des impressions nuisibles que l'eau pourroit faire sur leur peau & sur leurs écailles , ce qui est apparemment un produit de leur transpiration ; mais on ne leur remarque point le même organe que le requin a pour cet effet.

M. Stenon , dans un traité particulier ajouté à son *Essai de Myologie* ; qu'on pourra consulter , a décrit la tête du requin : les vaisseaux de la peau en sont très-dignes de remarque ; ce sont des sources d'une humeur onctueuse qui enduit la surface du corps , & qui est nécessaire pour faciliter le mouvement du poisson. Souvent le requin est précédé dans la mer d'un petit poisson , que l'on nomme *pilote* : voyez ce mot. Quelquefois on le trouve attaché sur son dos , ainsi que le remora appelé *sucet* : voyez REMORE. Les requins paroissent ordinairement dans les temps calmes.

On trouve dans la mer du Cap de Bonne-Espérance deux fortes de requins , que les Européens appellent *hayes*.

La premiere espece a seize pieds de long ; les dents , dont il a trois rangées , sont fortes , crochues & très-pointues ; il a une fente considérable sous le ventre , entre les deux nageoires , près de la queue : sa peau est fort rude. La deuxieme espece est beaucoup plus large , & a six rangs de dents ; c'est une lamie : sa peau est aussi rude qu'une lime ; sa queue se termine aussi en croissant.

On trouve dans la tête des requins quelques onces de cervelle très-blanche , laquelle étant séchée & mise en poudre , est fort apéritive & diurétique. On prétend qu'elle provoque aussi l'accouchement ; la

dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros dans un verre de vin blanc. On assure que cette même cervelle rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. On recommande aussi les dents du requin réduites en poudre, & prises à la dose de deux scrupules, pour arrêter le cours de ventre, les hémorragies, & pour provoquer les urines, & détruire la pierre : cette dernière propriété nous paroît suspecte ; on enchâsse celles de ces dents qui sont unies dans de l'argent pour en faire des hochets, dont les enfans se servent pour aider leurs dents à percer. Autrefois les Orfevres enchâssoient aussi celles qui sont dentelées, & les vendoient au peuple crédule, qui les portoit en amulettes, afin de soulager les maux de dents, & de guérir la peur. *Rondelet* dit qu'on en prépare d'excellens dentifrices propres à blanchir les dents, & à les affermir. On a reconnu que les dents qu'on nous apporte de Malte, sous le nom de *langues pétrifiées de serpens* ou de *glossopetres*, sont des dents de chien de mer : voyez GLOSSOPETRES. Enfin, la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs Artisans qui l'emploient pour couvrir des étuis de lunettes, & pour d'autres ouvrages, ou pour polir le bois, & même le fer.

RÉSEAU. Coquille bivalve de la famille des cames : elle est toute réticulée en dehors, & d'un blanc nué de chair ; en dedans elle est un peu citron clair, bordé d'une couleur de rose ou de cerise, qui s'étend quelquefois en dessus. Voyez CAME.

RÉSÉDA, ou HERBE MAURE, ou HERBE D'AMOUR, *reseda vulgaris*. Cette plante annuelle est plus connue sous ce premier nom, quoique latin, que sous les autres ; elle s'élève à la hauteur d'un pied & demi ; ses tiges sont cannelées, creuses, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées, crépées, d'une saveur amère, rougissant le papier bleu ; ses rameaux soutiennent des épis de fleurs hermaphrodites, en forme de thyrses ; ces fleurs sont composées de plusieurs feuilles irrégulières, jaunes, & d'un très-grand nombre d'étamines. A ces fleurs succèdent des capsules membraneuses à trois angles : c'est en Juin, Juillet & Août que cette plante fleurit ; on la rencontre dans les champs, le long des chemins, dans les terres crayeuses.

Ce réséda, qui est sans odeur, ressemble exactement en tout au petit réséda d'Egypte, qui a une odeur des plus suaves. *M. d'Alibard* a présumé que ces deux plantes n'étoient peut-être qu'une variété l'une de l'autre ; la première ayant plus d'odeur, parce qu'elle vient des pays

chauds : il s'en est assuré, en semant en Décembre de la graine du réséda odorant dans des pots pleins de diverses terres, & dans un autre rempli d'une terre sablonneuse. Tous les réséda qui ont crû dans la terre préparée & dans la terre de jardin, ont donné des fleurs extrêmement odorantes, au lieu que celles du réséda venu dans le sable, n'ont point eu du tout d'odeur. Cette odeur paroît donc déterminée dès l'instant de la germination; car les réséda transplantés alternativement du sable dans la terre, & de la terre dans le sable, n'ont perdu ni acquis d'odeur. On éprouve tous les jours, pour la qualité des légumes recueillis en différens pays, ce que nous venons de voir pour l'odeur.

Il reste présentement à examiner, dit M. *d'Alibard*, si la culture & la qualité de la terre pourroient rendre l'odeur aux plantes qui proviendroient de la graine du petit réséda commun. C'est ce qu'il se propose de faire, comme de tenter les mêmes essais sur plusieurs autres plantes qui sont dans le même cas. Il seroit bien autrement avantageux ou agréable de venir à bout de donner une odeur agréable à celles qui n'en ont point, ou du moins d'augmenter le peu qu'elles ont, ou de faire perdre à quelques-unes leur odeur fétide. Un certain nombre d'expériences faites avec succès sur cette matière, pourroit peut-être répandre quelques lumières sur la cause des bonnes ou des mauvaises odeurs des végétaux, & sur les moyens de se procurer les unes & de se garantir des autres. Consultez son *Mémoire imprimé dans le tome I des Mémoires présentés à l'Académie* (M. *Haller* prétend que le réséda à bonne odeur n'est pas l'espèce commune, & en diffère par ses fleurs beaucoup plus grandes, & par les feuilles ou simples ou peu divisées).

Le réséda est estimé adoucissant & résolutif; on s'en sert appliqué extérieurement contre les tumeurs inflammatoires, dont il calme la douleur & dissipe l'inflammation.

RÉSIDU ou **DÉPOT**. C'est un sédiment en forme de concrétion pierreuse, dont on fera mention à l'article **STALACTITES**.

RÉSINE, *resina*. C'est essentiellement une substance inflammable qui se dissout en totalité dans l'esprit-de-vin ou dans les huiles essentielles. Il ne s'en dissout qu'une très-petite partie dans l'eau bouillante, & aucunement, dit-on, dans l'eau froide. Les sucres résineux contiennent tous une huile essentielle & un sel essentiel acide; ce dernier est moins dissoluble dans l'eau que dans l'esprit-de-vin; il est susceptible de se volatiliser à une chaleur capable de fondre le sucre. On distingue deux

especes de résines, l'une qui est liquide, & en même temps gluante & tenace, comme gresse & oléagineuse; tels sont les baumes naturels dont nous avons parlé: l'autre espece de résine est seche & ordinairement transparente & friable; mais elle s'amollit par la chaleur. Telles sont les résines dont il est mention ci-après, indépendamment des autres; telles que le *benjoin*, le *camphre*, le *storax*, l'*oliban*, la *sandaraque*, le *massic*, le *sang de dragon*, le *labdanum*, la *caragne*, &c. dont on trouve la description dans cet ouvrage. On donne souvent le nom de *résine* à la substance concrete qui découle du *pin*. Voyez son article au mot PIN. Toutes les résines découlent, de même que les gommes, avec ou sans incision, des arbres dont elles portent communément le nom. *Voyez ce que nous avons dit à l'article GOMME.*

RÉSINE ANIMÉ. Il y a deux fortes de résine animé; l'une d'Orient, l'autre d'Occident: ces deux especes de résine sont appellées improprement dans les boutiques *gomme animé*; ce sont de vraies résines, car elles sont très-inflammables. La résine animé d'Orient ressemble, en quelque façon à la myrrhe: elle répand une odeur suave quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie: elle est très-rare présentement; on lui substitue celle d'Occident, ou la résine que l'on appelle *courbaril*.

La résine de courbaril, ou la *résine animé Occidentale*, ou le *joticacia* des Brésilois, est d'un blanc citrin, solide, transparente, d'une odeur douce, agréable, & se consume facilement, étant mise sur les charbons; on prétend, mais à tort, qu'elle n'est aucunement soluble dans les esprits ardens, non plus que dans les huiles essentielles, ni dans les graisses. Cette résine ressemble tellement à la *résine copal*, qu'il n'est pas aisé de les distinguer: on peut, au moyen d'un procédé particulier, les employer également dans les vernis transparens: voyez RÉSINE COPAL. Celle du courbaril nous vient de la Nouvelle Espagne, des îles de l'Amérique & du Brésil. M. de Préfontaine dit que les Indiens s'en servent pour vernir leur poterie (apparemment que ces vases ne doivent point être exposés au feu). Ils la passent dans un bois mou, & elle leur sert de flambeau; elle découle d'un vieux arbre, connu en Amérique sous le nom de COURBARIL, *courbaril bifolia flore pyramidato*: PLUM. Cet arbre qui croît aussi en Afrique, notamment sur les bords de la riviere de Gambie & aux environs, est un des plus grands & des plus utiles: son bois est dur, susceptible du poli, rougeâtre &

excellent pour toutes fortes d'ouvrages, & notamment pour la fabrique des rouleaux qu'on emploie dans les moulins à sucre : les planches qu'on en tire portent jusqu'à dix-huit pouces de large ; on en fait de très-beaux meubles : ses feuilles sont semblables à celles du laurier, attachées deux à deux à chaque queue : elles sont transparentes, & paroissent percées de trous comme celles du mille-pertuis : ses fleurs sont légumineuses, tirant sur le pourpre, ramassées en pyramide : le fruit est une gouffe longue d'environ un pied, couverte d'une écorce assez semblable à celle de la châtaigne, remplie de petites fibres réunies par paquets, & parfemée de farine jaunâtre, d'un goût aigrelet, & d'une odeur peu agréable : ces filandres recouvrent plusieurs noyaux très-durs, de la figure & de la grosseur de nos fèves de marais. Les Negres recueillent ces fruits avec empressement, pour en faire une espece de pain qui est plus beau que bon.

Dans ces pays on fait usage de la fumigation de cette résine, pour guérir les maux de tête ou des autres parties du corps attaquées du froid. Cette même résine, dissoute dans de l'huile ou de l'esprit-de-vin, est bonne pour la goutte & les maladies de nerfs.

La résine animé ne fournit pas d'huile essentielle dans la distillation avec l'eau, à moins qu'on n'en mette à la fois une grande quantité en expérience. Cette résine a beaucoup de peine à se dissoudre dans l'esprit-de-vin, tant qu'elle est pure ; mais à l'aide d'autres suc résineux, elle y devient plus dissoluble. L'eau n'en tire qu'une couleur foible, & qui, au rapport de M. *Cartheuser*, ne vient que de ce que ce menstrue a détaché quelque portion de matiere résineuse pendant la digestion ; aussi ne fait-il pas difficulté de ranger cette substance au nombre des résines les plus pures.

RÉSINE DE CACHIBOU. *Voyez au mot GOMMIER.*

RÉSINE CAREIGNE. *Voyez CARAGNE.*

RÉSINE DE CEDRE : elle est assez semblable à du galipot par sa forme grenue & friable, & par sa couleur jaunâtre. On appelle *cedria* celle qui est en petits grains, & qui découle sans incision : *voyez CEDRIA* ; & l'on donne le nom de *résine de cedre* à celle qui est en stalactites, & qui sort de l'arbre lorsqu'on y a fait des incisions : elle a une odeur assez agréable. Ces véritables résines sont rares en France : on leur substitue souvent le *galipot*.

RÉSINE DE CONE. On donne ce nom à la térébenthine qui

découle naturellement sans incision. *Voyez aux articles PIN, SAPIN & PISTACHIER.*

RÉSINE COPAL, que l'on appelle improprement *gomme copal*, est une résine dure, luisante, transparente, & de couleur citrine, odorante, mais moins que l'animé : elle découle ou naturellement ou par scarification, d'un grand arbre qui croît à la Nouvelle Espagne, dont les feuilles sont semblables pour la figure à celles du chêne ; le fruit en est arrondi, de couleur de pourpre : on le nomme *copallifera*. Cette résine a une odeur très-forte quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce parfum en l'honneur de leurs Dieux, & ils firent la même chose à l'égard des premiers Conquistadors de l'Amérique, qu'ils eurent la foiblesse, pendant quelque temps, de regarder comme des Dieux. On fait un grand usage de cette résine pour les vernis : on en fait un grand commerce à Nantes & à la Rochelle. La *copale orientale* est fort rare en Europe. Bien des Naturalistes croient que la copale ordinaire est la première matière du *succin* ; apparemment à cause des ressemblances qu'a la *résine copal* avec le *succin* : elle a en effet la couleur, la belle transparence, la dureté & l'indissolubilité totale dans l'esprit-de-vin qu'on observe dans le *succin*.
Voyez AMBRE JAUNE.

RÉSINE DE COURBARIL. C'est la *résine animé d'Occident*. *Voyez à l'article RÉSINE ANIMÉ.*

RÉSINE ÉLASTIQUE. C'est une résine des plus singulières, tant par l'usage auquel on peut l'employer, que par sa nature qu'on peut proposer en problème aux plus habiles Chimistes : elle découle d'un arbre qui croît en Amérique ; elle est nommée par les Indiens Maïnas au Sud-Est de Quito, *caoutchouc*. On fait qu'une des propriétés essentielles des résines, est d'être absolument indissolubles dans l'eau, & de ne céder qu'à l'action de l'esprit-de-vin, plus ou moins continuée : cette propriété est presque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextensibilité ; elles n'ont communément d'autre ressort que celui qu'ont presque tous les corps durs. Mais l'espèce singulière dont il est ici question, & sur laquelle M. de la Condamine a donné un Mémoire dans le Recueil de l'Académie pour l'année 1751, & dans sa relation de la rivière des Amazones, p. 78, 1745, ne se dissout point dans l'esprit-de-vin : elle a l'extensibilité du cuir, & une très-forte élasticité. Pour compléter sa singularité, rien ne ressemble moins à

une résine que cette matière, quand on la tire de l'arbre duquel elle sort.

Cet Académicien nous apprend qu'on trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la Province des Émeraudes au nord de Quito : on les appelle *hhévé*. Il en découle, par la seule incision, une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit peu-à-peu à l'air. Les habitans en font des flambeaux d'un pouce & demi de diamètre sur deux pieds de longueur : ces flambeaux brûlent très-bien sans mèche, & donnent une clarté assez belle ; ils répandent en brûlant une odeur qui n'est pas désagréable : un seul de ces flambeaux peut durer allumé environ douze heures.

Dans la Province de Quito, on enduit des toiles de cette résine, & on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons ici la toile cirée.

L'arbre d'où l'on tire cette résine croît aussi le long des bords de la rivière des Amazones : les Indiens en font des bottes d'une seule pièce, qui ne prennent point l'eau, & qui, lorsqu'elles sont passées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. C'est sans doute de cette même matière ou de quelque autre fort analogue, que sont faits ces anneaux, dont quelques Voyageurs ont rapporté qu'on fait des bagues qui deviennent, quand on veut, des bracelets, des colliers, & même des ceintures, quoiqu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans ce dernier fait.

L'usage que fait de cette résine la Nation des Omaguas, située au milieu du continent de l'Amérique, est encore plus singulier : ils en construisent des bouteilles en forme de poire, au goulot desquelles ils attachent une cannule de bois ; en les pressant on en fait sortir par la cannule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables seringues. Ce seroit chez eux une espèce d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a priés à manger, un pareil instrument rempli d'eau, dont on ne manque pas de faire usage avant de se mettre à table, dans le dessein d'avoir plus d'appétit. Cette bizarre coutume a fait nommer par les Portugais de la Colonie du Para, l'arbre qui produit cette résine, *pao de xiringa*, BOIS DE SERINGUE.

Cet arbre est fort haut & très-droit ; il n'a qu'une petite tête & nulle autre branche dans sa longueur ; les plus gros ont environ deux

pieds de diametre ; sa feuille est assez semblable à celle du *manioque* ; son fruit est triangulaire, & a quelque rapport à celui du *palma Christi*. Il renferme trois semences, dans chacune desquelles on trouve une amande. Ces amandes étant pilées & bouillies dans l'eau, donnent une huile épaisse en forme de graisse, de laquelle les Indiens se servent au lieu de beurre pour préparer leurs alimens. Le bois de cet arbre est léger, extrêmement liant, & propre à faire de petits mâts.

Pour tirer le suc laiteux ou la résine, on lave le pied de l'arbre, & on y fait ensuite plusieurs entailles qui doivent pénétrer toute l'écorce. Ces entailles se placent au-dessus les unes des autres ; & au-dessous de la plus basse on mastique une feuille de *balisier*, qui sert de gouttière pour conduire le suc laiteux dans un vase placé pour le recevoir.

Pour employer ce suc, on en enduit des moules préparés pour cela. Si c'est une bouteille, par exemple, que l'on veut faire, on fait le moule avec de la terre grasse, on applique dessus un enduit, on l'expose à l'épaisse fumée d'un feu que l'on allume à cet effet : dès que l'on voit que l'enduit a pris une couleur jaune, on retire la bouteille & on y met une seconde couche qu'on traite de même, & on en ajoute jusqu'à ce qu'elle ait l'épaisseur qu'on veut lui donner. Quand la résine est desséchée, on casse le moule en pressant la bouteille, & on y introduit de l'eau pour délayer les morceaux du moule & les faire sortir par le goulot.

Vers l'année 1746 M. *Fresneau*, Ingénieur du Roi dans la colonie de Cayenne, y découvrit aussi l'arbre dont on retire la *résine élastique*. On doit mettre en œuvre cette résine sur le lieu même où sont les arbres, parce que le suc laiteux se dessèche & s'épaissit très-prompement, lorsqu'il est tiré de l'arbre : ce fera probablement un objet de commerce exclusif pour la Colonie qui possède cette espèce de trésor. L'eau tiède ou une chaleur de vingt ou trente degrés, ramollit cette matière, la rend souple, à raison de son plus ou moins d'épaisseur ; mais elle ne l'amène pas au point de pouvoir être pétrie ou moulée de nouveau. Les ouvrages faits de cette résine élastique sont sensibles à la moindre gelée, tandis que l'ardeur du soleil n'y fait aucune impression. M. *Fresneau*, qui a fait beaucoup d'expériences sur le caoutchouc, est parvenu à le dissoudre dans de l'huile de noix, en l'y tenant en digestion à un feu de sable doux. Mais cette digestion faisoit plus, elle le détruisoit, & il ne pouvoit

pouvoit plus reprendre ni sa solidité ni son ressort. Pour tirer avantage de cette résine , il falloit trouver le moyen de la dissoudre , & de lui faire reprendre ensuite sa fermeté & son élasticité ; c'est ce problème que M. *Macquer* est parvenu à résoudre , ainsi qu'on le lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences : après avoir fait plusieurs tentatives , avec différens dissolvans , tels que l'huile de lin , l'essence de térébenthine même rectifiée , sur la chaux , le lait de figuier & l'éther ; il n'a trouvé que dans ce dernier dissolvant les qualités qu'il recherchoit ; après avoir distillé , à une chaleur très-douce , huit ou dix livres de bon éther , il n'en prit que les deux premières livres qui passèrent dans cette rectification.

Le caoutchouc coupé par morceaux & mis dans un matras bien bouché , avec une assez grande quantité de cet éther , pour qu'il en soit plus que couvert , s'y dissout parfaitement sans autre chaleur que celle de l'air ; la dissolution est claire & prend une belle couleur ambrée ; elle conserve l'odeur d'éther , mais mêlée d'une odeur désagréable & propre à la résine élastique , & cette dissolution qui est un peu moins fluide que l'éther pur , ne détruit aucune des propriétés de la résine. Si on la verse ou qu'on l'étende sur un corps solide , elle y forme en un instant un enduit de résine aussi élastique qu'elle l'étoit avant que d'être dissoute ; si on la verse dans l'eau , elle ne s'y mêle pas , & ne lui donne aucune apparence laiteuse , mais il se forme à sa surface une membrane solide & fort élastique que l'on peut étendre très-considérablement sans qu'elle se déchire , & qui reprend ses premières dimensions dès qu'on cesse de la tirer.

Cet Académicien , en se servant d'un moule de cire , est parvenu à faire avec la résine élastique ainsi dissoute de petits tuyaux de la grosseur d'une plume à écrire. La solidité de cette matière , son élasticité , la propriété qu'elle a de résister à l'eau , aux sels , à l'esprit-de-vin , & à beaucoup d'autres dissolvans , la rendent très-propre à faire des tuyaux flexibles & élastiques qui pourroient être nécessaires dans plusieurs ouvrages de mécanique ; on pourroit l'employer avantageusement à faire des sondes , qui par leur souplesse & leur flexibilité , seroient bien préférables à celles qu'on a été obligé de faire jusqu'à présent avec des métaux. Quand l'utilité de cette dissolution se borneroit à faire des sondes creuses , molles & flexibles , capables d'évacuer la vessie dans les cas où les secours ordinaires sont toujours douloureux & dangereux , ne sauveroit-elle pas la vie , & ne prolongeroit-elle pas

les jours d'un grand nombre de malades qui périssent faute d'un pareil instrument ? Pour parvenir à former ces tuyaux , il faut prendre un moule de cire , enduire sa surface de plusieurs couches de résine dissoute , & lorsque cette résine a pris de la consistance , la plonger avec son moule dans l'eau bouillante. La cire fond , & il ne reste plus que le tube. Des expériences suivies & des tentatives réitérées nous apprendront peut-être bien d'autres propriétés de cette résine.

Il croît aussi en Amérique plusieurs autres especes d'arbres dont on retire des suc laiteux , qui mêlés les uns avec les autres en certaine proportion , sont propres à faire des ouvrages semblables à ceux que l'on fait avec la résine élastique , mais qui ne sont pas d'une aussi bonne qualité. M. *Poivre*, Commissaire Ordonnateur à l'île de France , a mandé à M. le chevalier *Turgot*, qu'il avoit découvert une plante très-commune dans cette île , qui donne , lorsqu'on la casse , un suc laiteux , pareil à celui de l'arbre de Cayenne , qui , comme lui , forme en s'épaississant une résine semblable au caoutchouc , quoiqu'un peu moins élastique que ce dernier ; elle est , comme lui , susceptible d'une grande extension.

M. *de Magalhaens* (Magellan) vient de nous communiquer une nouvelle propriété de la résine élastique connue depuis quelque temps en Angleterre ; on peut s'en servir , au lieu de mie de pain , pour effacer les traces du papier gratté , & celles faites sur le papier au moyen du crayon noir d'Angleterre qui est la molybdene ; nous en avons vu l'effet.

RÉSINE ÉLÉMI, *resina elemi*. C'est une substance totalement inflammable , dont on distingue deux sortes dans les boutiques où elle sont connues sous le nom impropre de *gomme élémi* : l'une vraie , qui vient d'Ethiopie ; & l'autre bâtarde , qui vient d'Amérique.

La vraie *résine élémi* est jaunâtre , ou d'un blanc qui tire un peu sur le vert , solide extérieurement , sans être absolument sèche , souvent molle & gluante , formée en morceaux cylindriques , du poids de deux livres , d'une odeur forte de fenouil , peu agréable : ces morceaux sont communément enveloppés de grandes feuilles de palmier ou de canne-d'Inde , espece de roseau.

On prétend que l'arbre d'où elle découle , est une sorte d'olivier sauvage de moyenne hauteur , dont les feuilles sont longues & étroites , de couleur verte blanchâtre , argentée : sa fleur est rouge , & son fruit

resemble à l'olive : on trouve cet arbre en Egypte , dans l'Ethiopie.

L'*élémi d'Amérique* est une résine blanche jaunâtre , transparente , ressemblant à la résine du pin : sa consistance est ordinairement molle , grasse & gluante ; elle devient avec le temps très-friable : on la trouve très-communément dans les boutiques : on l'apporte du Brésil , de la Nouvelle Espagne & des îles de l'Amérique : elle découle d'un arbre que les Brésilois appellent *icicariba* , & qui est haut comme un *hêtre* : son tronc est médiocrement gros ; son écorce est unie & grise ; ses feuilles sont semblables à celles du *poirier* : les étamines des fleurs sont jaunâtres ; les fruits sont de la grosseur & figure d'une olive , & de la couleur d'une grenade : la pulpe de ces fruits a la même odeur que la *résine élémi*. Si l'on fait une incision à l'écorce, il en découle pendant la nuit une résine verdâtre très-odorante, qui sent l'anis nouvellement écrasé, & que l'on peut recevoir : le lendemain elle a la consistance de la manne , & elle se manie aisément. Il suffit de presser l'écorce des différentes parties de cet arbre , pour qu'il en exhale aussitôt une odeur vive. Il faut cependant convenir que presque toute la résine élémi qui nous vient d'Amérique , est cette résine appelée improprement *gomme de gommier* ; voyez ce mot.

L'une & l'autre *résines élémi* sont fondantes , détersives , calmantes , résistent à la corruption : c'est un excellent mondificatif qui entre dans le *baume digestif d'Arcaus*.

Les différentes odeurs , couleurs & consistances qu'on remarque dans les diverses *résines élémi* , font soupçonner que la plupart d'entr'elles sont adultérées dans le pays au moyen d'autres résines jaunes , griffâtres , plus ou moins odorantes , peut-être même avec le *galipot* ; voyez ce mot. C'est la raison pourquoi elles sont moins odorantes & leurs vertus bien inférieures. Elles se dissolvent dans l'huile.

RÉSINE DE GENEVRIER ou DE VERNIS , est la *sandaraque* : voyez au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINE LACQUE : voyez à la suite de l'article FOURMIS ÉTRANGÈRES , cette espèce d'insecte qui donne la *lacque*.

RÉSINE DE LIERRE ou HEDERÉE : voyez à l'article LIERRE.

RÉSINE LIQUIDE DE LA NOUVELLE ESPAGNE : voyez LIQUIDAMBAR.

RÉSINE DE MELEZE ou DE LARIX : voyez MELEZE.

RÉSINE DU MOLLE ou DU POIVRIER DU PÉROU : voyez MOLLE.

RÉSINE OLAMPI. Sous ce nom on nous a envoyé plusieurs fois de l'Amérique une résine jaunâtre, grumeleuse, dure, friable, quelquefois transparente, quelquefois blanchâtre un peu opaque, ayant beaucoup de rapport avec les résines *animé*, *copal* & *courbaril* : voyez ces mots.

RÉSINES DE PIN, DE PISTACHIER, DE SAPIN & DE TÉRÉBINTHE : voyez ces mots.

RÉSINE TACAMAQUE, *tacamahaca*, est une substance résineuse qui découle, soit naturellement, soit par incision, d'un grand & bel arbre nommé *baumier*, *tacamaque* ou *horame*, & qui a une ressemblance avec le peuplier. Il porte des fruits qui sont petits, arrondis & renferment un noyau qui diffère peu de celui de la pêche. Il découle naturellement de cet arbre une résine tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, un peu molle, d'une odeur suave qui approche de celle de l'ambre gris & de la lavande, & qu'on recueille dans des coques faites de fruits de calebassier : c'est ce qu'on appelle *la tacamaque en coque*, ou *en couis* ou *sublime*, & qui est fort rare. L'espèce de la plus commune est en masse, ou en grains jaunâtres ou verdâtres, parfumés de larmes blanches ; son odeur est pénétrante & moins suave que celle de la première espèce. Avant que les Espagnols l'eussent apportée de la Nouvelle-Espagne, elle étoit inconnue. Cette résine est vulnérable, astringente, nervale ; on n'en fait point usage intérieurement, mais on l'applique extérieurement en emplâtre pour les douleurs de goutte, de rhumatisme & les maladies de la matrice, même sur les loupes qu'elle guérit souvent, pourvu qu'elles ne soient pas trop invétérées : on dit que cette résine mise dans le creux d'une dent gâtée, préserve le reste de la corruption. Le *bois de tacamaque* est odorant ; on l'emploie dans le pays en planches & dans la construction des navires.

La *tacamaque* de l'île de Bourbon & de l'île de Madagascar est verdâtre, & est tout-à-fait différente de la précédente ; elle est quelquefois en roseaux : elle a beaucoup de rapport avec la *caragne* & la *résine élémi* : on la nomme *baume vert* ; voyez ces mots.

Les Espagnols recueillent aussi, par le moyen d'une incision faite à l'espèce de peuplier qu'on nomme *focot* ou *faux tacamaca* au Mexique,

le *baume focot*. Son odeur est agréable ; il s'emploie sur les plaies gangreneuses.

RÉSINE DE TYR. C'est la résine du pin : voyez son article à la suite du mot PIN.

RÉSINE DE VERNIS, est la sandaraque dont nous avons parlé au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINIER D'AMÉRIQUE : voyez ce que nous en avons dit à l'article GOMMIFER.

RETEPORE, *retepora*, est une production à polypier marin, mince, poreuse ou marquée de petits points comme un ouvrage à réseau : on dirait que c'est un millepore à branches plates & irrégulières, en forme de dentelles. Leur porosité & leur forme en écorces ou en éventails qui se croisent, fait le caractère distinctif de cette espèce de production, qui n'offre plus que les loges d'un peuple ou d'une famille d'individus qui a cessé d'exister.

Parmi les retepores, on en distingue de plates & de minces, en forme de croûte piquée de petits points comme des trous d'aiguilles ; on les appelle *frondipores*. D'autres sont à branches en forme de buisson : ces branches ressemblent à des cornes de daim, ou à des feuilles épaisses & entrelacées. D'autres enfin sont formées en buisson, à larges & minces feuilles, très-fragiles, dont les compartimens à jour imitent la dentelle ou le point d'Angleterre : on les appelle *manchette de Neptune* : voyez ce mot à l'article ESCARE, à la suite du mot CORALLINE.

Ce que quelques Naturalistes appellent *Pierre réticulaire*, est un madrépore ou frié, ou ondé, ou à filet, ou ponctué, & qui, considéré par parties, a la figure d'un rets diversement poreux : voyez MADRÉPORE.

On appelle *retéporites* les rétépores devenus fossiles ; on en trouve beaucoup en Italie, aux environs de Bâle en Suisse, & en Touraine en France.

RETORTUNO. On a donné ce nom à un fruit jaunâtre & fait en spirale, lequel provient, dit-on, d'une espèce d'acacia du Pérou. On dit que les Indiens s'en servent pour les dysenteries : ce fruit est nouvellement connu en France.

RETS MARIN, *reticulum marinum*. Nom donné à une substance marine du genre des éponges, sèche, pliante, semblable en quelque manière à du parchemin, formée ordinairement, dit Lémery, en bouffe,

grosse comme une petite pomme , & percée comme un rets , de couleur cendrée , d'une odeur & d'un goût marin ; elle se trouve aux rivages de la mer. *Lémery* dit que si on la calcine au feu dans un creuset , elle fera propre pour le goître & pour le scorbut. Le rets marin est un *polypier*.

REVEILLE-MATIN ou CAILLE DE JAVA. Cet oiseau qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille , lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage , & chante aussi par intervalle ; mais il s'en distingue par des différences nombreuses & considérables ; 1°. dit *M. de Buffon* , par le son de sa voix qui est très-grave , très-fort , & assez semblable à cette espèce de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais : 2°. par la douceur de son naturel qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poulets domestiques ; 3°. par les impressions singulières que le froid fait sur son tempérament ; elle ne chante , elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil ; dès qu'il est couché , elle se retire à l'écart dans quelque trou , où elle s'enveloppe , pour ainsi dire , de ses ailes pour y passer la nuit , & dès qu'il se leve , elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison : enfin lorsqu'on la tient en cage , si elle n'a pas continuellement le soleil , & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de fable sur du linge pour conserver la chaleur , elle languit , dépérit & meurt bientôt : 4°. par son instinct , car il paroît par la relation de *Bontius* qu'elle l'a fort social , & qu'elle va par compagnie : *Bontius* ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java ; or nos cailles vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois : 5°. enfin par la forme de son bec qui est un peu plus allongé.

Au reste , cette espèce a néanmoins un trait de conformité avec notre caille , & avec beaucoup d'autres espèces ; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement , & jusqu'à ce que mort s'ensuive ; mais cependant on ne peut point douter qu'elle ne soit très-différente de l'espèce commune.

REVEILLE-MATIN. Espèce d'*ésule* : voyez à l'article TITHYMALE.

REVERSUS , est le nom que les Indiens donnent à un assez beau poisson , qui est de la longueur de la main , & couvert d'écaillés ridées. Ses nageoires sont pointues : sa chair est bonne à manger.

Le *reversus* est d'un naturel très-doux , & même il s'apprivoise : il

vient, dit *Gesner*, à la voix de celui qui lui parle ; les Indiens s'en servent pour prendre d'autres poissons.

RHAAD ou PETITE OUTARDE HUPÉE D'AFRIQUE : on en distingue de deux especes, la grande & la petite ; la grande espece a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé, le dessus du corps & des ailes jaune tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir ; le ventre blanc, & le bec fort, ainsi que les jambes. La petite espece est de la grosseur d'une poule ordinaire, & n'en differe que par la huppe & quelques variétés dans le plumage. Il seroit cependant possible, dit *M. de Buffon*, que la petite espece fût la même que la grande, & qu'elle n'en différât que par le sexe ; je fonde, dit-il, cette conjecture, 1°. sur ce qu'habitant le même climat elles ont le même nom : 2°. sur ce que dans presque toutes les especes d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement, qui se marque au-dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties ; telles que les membranes charnues, les éperons, & par les huppés, les aigrettes & les fraises, qui font, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on donne à ces oiseaux, en langage Africain, le nom de *tonnerre*, pour exprimer le bruit qu'ils font en s'élevant de terre.

RHAPONTIQUE : voyez RAPONTIC.

RHASUT est une forte d'aristoloche étrangère, que les Maures appellent *rumigi*. Sa racine est assez grosse, profonde en terre, d'un goût très-amer : elle pousse plusieurs tiges, menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de sept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, opposées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs sont semblables à celles des autres aristoloches, de couleur obscure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur succede des fruits membraneux, qui renferment des semences plates, posées les unes sur les autres. Toute cette plante a une odeur désagréable : elle croît principalement chez les Maures ; elle est vulnérable & résolutive.

RHENNE ou RENNE, RHANTIER, ou RHANGLIER, ou RAMFIER, *rangifer*, est un animal du genre des cerfs, qui se voit dans la

Norwege , dans la Suede , & dans les pays du Nord , du côté du Pôle Arctique.

Description du Rhenne.

Ce quadrupede devenu domestique , est le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de son genre : il a la figure du cerf , mais il est plus grand & plus gros ; tous ses membres sont encore plus déliés : Sa Majesté le Roi de Suede , Gustave III , étant à Chantilly en 1770 , & visitant le Cabinet d'histoire naturelle , eut la bonté de nous faire observer que les Européens méridionaux confondoient souvent les bois de l'élan avec ceux du rhenne. Ce grand Prince nous fit remarquer que chez les cerfs , les andouillers , les chevillures sortent latéralement & sur la droite de la perche ou tige. Chez l'élan , la tige simple & arrondie n'a guere plus de sept pouces de longueur , à partir de la meule jusqu'à l'endroit où commence l'empaumure ou palmure qui est fort large , très-évasée , aplatie & presque perpendiculaire , concave en-dedans , c'est-à-dire , vers la face , & convexe en-dehors. Tous les cors sortent du devant de l'empaumure , l'andouiller est fort grand , les chevillures , les doigts vont en décroissant de longueur. Chez le rhenne les deux cornes (ou bois) qui sont disposées comme chez les cerfs & les daims , sont grandes & branchues , rondes , près de la tête , à l'endroit de la *meule* uniquement , le reste des perches est aplatie. A l'endroit de chaque meule part un andouiller à tige arrondie qui se rabat sur la face , & se termine par une large empaumure verticale , terminée aussi par des doigts courbés en-dedans , & qui s'engrangent ou se joignent quelquefois avec ceux de la perche opposée. Du milieu de chaque perche sort communément une branche aplatie , terminée par une autre empaumure , large , garnie de doigts ; cette empaumure , semblablement à la précédente , est continue , courbe & relevée vers la direction du bout de la perche. Plus haut , sur l'arriere de la perche , sortent quelques chevilles , élevées , droites , mais courbées au bout ; enfin , la perche est terminée par une empaumure ou palmure qui est la moins large & la moins garnie des doigts. C'est la disposition de ces andouillers & sur-andouillers , l'un & l'autre palmés , qui avoit fait dire à quelques Ecrivains , que le rhenne avoit quelquefois trois ou quatre cornes. Nous espérons que cette digression sur les caracteres des bois de l'élan & du rhenne ne déplaira pas à nos Lecteurs ,

sur-tout

sur-tout à ceux qui étudient ou qui aiment les animaux du genre du cerf : ils pourront reconnoître les caractères ci-dessus désignés, en examinant les bois de ces animaux, sur-tout dans le Cabinet de Chantilly, où se trouvent deux des quatre rhennes que le Monarque de Suede avoit envoyés à la ménagerie de Chantilly, sous la conduite de deux Laponnes & d'un Lapon (deux de ces rhennes étoient mâles, & les deux autres femelles). Une singularité digne de remarque dans les rhennes, c'est que la femelle a aussi des cornes, mais elles sont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuses. Les cornes du rhenne sont d'ordinaire, ainsi que chez le cerf, couvertes d'une sorte de duvet. Cela arrive, lorsqu'elles renaissent, après que les premières sont tombées ; car quand elles poussent au printemps, elles sont tendres, velues, pleines de sang au-dedans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne. Une autre singularité, c'est que le bois de ces animaux tombe & se renouvelle malgré la castration ; au lieu que dans les daims, les cerfs, les chevreuils, qui ont subi cette opération, la tête de l'animal reste pour toujours dans l'état où elle étoit au moment de la castration. Cette observation paroît prouver, dit M. de Buffon, que la matière nutritive est abondante dans ces animaux ; en effet, les lichens, dont ils se nourrissent dans l'hiver, saison où ils sont les plus gras, peuvent être regardés comme des substances plus chargées de molécules organiques, que les feuilles & les bourgeons d'arbres, dont ils se nourrissent dans l'été.

Le rhenne a les pieds larges, semblables à ceux des buffles, plus courts que ceux du cerf, & beaucoup plus gros. La corne de son pied est fendue en deux, comme celle d'une vache ; & soit qu'il aille lentement ou qu'il coure, les jointures de ses jambes sont, dit-on, autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un sur l'autre ; ce bruit s'entend, dit-on, lorsque l'on commence à découvrir l'animal (nous pouvons assurer que ce grand bruit, qui part de l'intérieur de l'animal marchant ou arrêté & debout, se réduit à un craquement semblable à celui que nous éprouvons à l'articulation de nos doigts quand on les tire). La couleur du poil, qui change selon les saisons, est d'un gris cendré, un peu fauve, excepté sous le ventre, sous les côtés & les épaules, où il est blanchâtre : il a des poils assez longs, qui pendent sur le cou, & qui sont assez semblables à ceux des boucs & des chevres. Sa fourrure est fort épaisse. Au

lieu de la vessie du fiel , il a seulement un petit conduit ou filet noir dans le foie , dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le rhenne est farouche de sa nature , & il y en a une très-grande quantité de sauvages par toute la Laponie ; mais les habitans ont trouvé moyen de les apprivoiser. Celui qui provient d'une rhenne privée , est privé de même , & on en voit plusieurs grands troupeaux. Il y en a une troisième espèce qui provient de toutes les deux , & qui tient le milieu entre le sauvage & le domestique. Les rhennes femelles entrent en chaleur à la fin de Septembre , & mettent bas dans le mois de Mai : elles ne portent chacune qu'un faon à-la-fois , quelquefois deux , & il y en a fort peu de stériles. Celles qui ont mis bas demeurent au milieu des champs où ils allaitent leurs petits , sans se retirer sous aucun toit , & sans que la grande quantité qu'il y en a empêche chaque petit de suivre sa mère , qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans , comme il en est parfaitement reconnu. Dès qu'ils sont un peu grands , ils se nourrissent d'une espèce de *lichen* , de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent sur les montagnes. La couleur de leur premier poil est d'un jaune & d'un roux mêlés , & rougeâtre en quelque forte. Ce poil étant tombé , il leur en revient un autre tirant sur le noir.

Éducation du Rhenne ; avantage qu'on retire de cet animal ; ses maladies ; sa pâture ; son instinct ; sa course & sa retraite.

Le rhenne , âgé de quatre ans , est dans sa juste grandeur ; si-tôt qu'il est dans sa force , on le dompte & on le dresse au travail. On apprend aux uns à tirer les traîneaux à la course & en poste , & aux autres à tirer des charges , comme il sera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de châtrer tous ceux dont ils doivent se servir pour travailler , afin qu'ils soient plus traitables ; ce qu'ils font , dit-on , avec les dents , lorsqu'ils ont un an , affoiblissant & brisant par la morsure tous les vaisseaux & nerfs qui sont autour des parties de la génération , c'est-à-dire le *scrotum* ; sans quoi ils seroient farouches & difficiles à manier : ainsi pour une centaine de femelles on ne garde qu'un très-petit nombre de mâles. Les femelles fournissent aux Lapons du lait , du fromage & des petits ; les hommes & les femmes les traient indifféremment , & seulement une fois par jour , vers les deux heures après midi. Le lait qui leur revient jusqu'au lendemain matin ,

est destiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles qui ont des petits fournissent un lait mieux conditionné que celles dont les petits sont morts. Ce lait est gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs, & par conséquent fort nourrissant. Les Lapons en vivent, & ils font d'assez bon fromage de celui qu'ils ne font pas cuire. Le rhénne vit rarement plus de treize ans; on dit qu'il meurt quand on le transporte hors du pays où il est né, le défaut de l'espece de nourriture particuliere à son pays natal ne pouvant se trouver ailleurs; c'est pourquoi il est difficile d'en élever, même à Stockolm.

Lorsque les Lapons veulent prendre des rhennes sauvages, ils leur présentent dans les bois des femelles privées dans le temps qu'elles sont en chaleur, c'est-à-dire, vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troisieme espece de rhennes, qui sont plus grands & plus forts que les autres, sont aussi plus propres à mener le traîneau. Ceux-là retiennent toujours quelque chose de leur férocité, & sont quelquefois rétifs & fantasques, en sorte qu'ils se ruent sur celui qui est dans le traîneau.

La chair des rhennes est excellente à manger fraîche ou séchée; elle est plus succulente & plus grasse dans l'automne, sur-tout celle des rhennes stériles, aussi on les tue d'ordinaire dans cette saison. Leur peau fait des vêtemens de toute espece; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu frisé, est une pelisse extrêmement douce, dont les Finnoises doublent leurs habits. Aux rhennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues dans une grande partie de l'Europe sous le nom de *lappmudes*: on les porte le poil en dehors, & elles sont un vêtement fort léger. La peau du vieux rhénne s'apprête comme celle du cerf & du daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles vestes & les plus beaux ceinturons. La Nature, dans ces climats, supplée aux besoins de l'espece humaine par un moyen peu dispendieux: il s'agit du fil: les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux desséchés des rhennes, & n'en emploient guere d'autre. Les femmes entourent ce fil d'une matiere d'étain, en le faisant passer & en le tirant avec les dents par le trou d'un os percé. C'est avec ce fil d'étain qu'elles brodent leurs habits. Enfin pour que tout en soit utile, les Lapons font des cuillers avec des os de rhénne, & sacrifient les cornes de l'animal à leurs Dieux, M. *Linneus* dit que la peau du rhénne qui

couvre le front, les narines & les pieds, est si dure & si adhérente aux chairs, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant sillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & pressé, est moins exposée aux déchiremens que pourroient y occasionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand soin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort sûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes sauvages ne les insultent. On les distingue par quelque marque particulière, afin que s'ils s'égarent, ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puisse reconnoître. Ces marques se gravent sur les cornes; mais parce que les cornes leur tombent, elles se font aussi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs rhennes dans de grands parcs près des forêts; ces parcs ont deux portes, l'une est destinée à y faire entrer les rhennes, & l'autre à les en faire sortir pour les mener paître. Leur pâture, en été, consiste en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées; ils y mangent aussi des feuilles tendres, qui sont épaisses & grasses, & de petits arbrisseaux qui naissent sur les côteaux des montagnes de Norwege, ils ne broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui soit dure & rude. En tout autre temps ils se nourrissent d'une espece particulière de mousse blanche qui croît en très-grande quantité sur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mousse, dit M. *Linneus*, est un lichen (*lichen rangiferus* Linn. 7.) rarement plus long que le doigt, il approche de la figure de la corne de cerf; mais il y en a plusieurs variétés, & il croît mieux dans des terres stériles que par-tout ailleurs. Souvent les Finnois le ramassent durant les temps pluvieux avec des rateaux & l'emmagasinent pour l'hiver.

Quand la terre est couverte de neige fort haute, cet animal, par un instinct naturel, fait un trou avec le pied, ayant découvert un peu de terrain, il mange la mousse qu'il y trouve toujours; cette sorte de nourriture l'engraisse beaucoup; son poil est net dans cette saison, & plus beau qu'en été quand il mange les meilleures herbes. Ce qui est cause que les rhennes sont plus gras & se portent mieux en automne & en hiver, c'est que le chaud leur est tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os; ils ne peuvent pas même supporter long-temps la température du Danemarck. Tous

les ans , vers le commencement d'Avril , ils sont attaqués d'une maladie qui les moleste beaucoup. Ce sont des vers qui s'engendrent dans leur dos sous la peau , & en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie. C'est une espece d'*œstre* : voyez ce mot. Si on tue un rhenne dans ce temps-là , la peau est aussi-tôt perforée en un millier d'endroits & n'est plus propre à rien.

On trouve une description anatomique du rhenne dans les Actes de Copenhague en 1672 , *Obs.* 135 , par *Bartholin*. On y remarque entr'autres , que la structure d'un des pieds de derriere est singuliere , tant à cause des différentes poulies des muscles , que par rapport à leur insertion. On observe dans les différens animaux , qu'elle est d'autant plus éloignée du centre du mouvement , que l'animal a plus de vitesse & de légéreté. Des quatre rhennes que Sa Majesté le Roi de Suede avoit envoyés à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé , & qui moururent en peu de temps , nous en avons déposé un dans l'amphithéâtre de M. *Varnier* , Docteur en Médecine. Cet hab le Anatomiste a rendu compte à l'Académie des Sciences , des observations qu'il a faites sur cet animal , & en a monté le squelette qui se voit , ainsi qu'un autre conservé d'après nature , dans l'un des cabinets de Chantilly.

D'après ce qui précède , M. de *Maupertuis* a eu raison de dire que les rhennes sont des especes de cerfs , dont les cornes sont fort rameuses , jettent leurs branches sur le front , & que ces animaux semblent destinés par la nature à remplir tous les besoins des Lapons , puisqu'ils leur servent de chevaux , de vaches & de brebis. On a taché le rhenne à un petit bateau appelé *pulka* , pointu par-devant , pour fendre la neige sans résistance , & sur lequel il doit glisier , c'est pour cela qu'on lui fait une quille étroite : un homme moitié assis , moitié couché dans cette voiture , peut (sauf la posture incommode) faire la plus grande diligence , pourvu qu'il ne craigne pas de verser , ni d'être à tous momens submergé dans la neige.

En voyageant ainsi , on porte sa nourriture sur l'avant-traineau : quelquefois aussi du bois , sur-tout dans les voyages de *Wardhus*. On est encore souvent obligé de porter avec soi une provision de mouffe qu'on mêle avec de la neige & de la glace , & on en forme des pains très-durs qui servent en meme temps de fourrage & de boisson à ces animaux qui les rongent avec avidité : on voyage ainsi sur des chemins de neige foulés & marqués de branches de sapin ; si l'on quittoit ces

chauffées , on tomberoit dans des abymes de neige. On est donc fort attentif à n'en pas sortir ; on suit le creux d'une espece de fillon formé par tous les pulkas qui y passent , & on garde bien l'équilibre, afin de ne pas rouler & verser continuellement le petit bateau , dans lequel il peut à peine entrer la moitié du corps du Voyageur bien enveloppé pour se garantir du froid , & qui est attaché au poitrail du rhenne par une longe de cuir ou longue corde , laquelle passe sous le ventre entre les jambes du coursier , qui va très-rapidement , lorsque c'est sur un chemin de neige battu & ferme , c'est-à-dire , que le traîneau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable ; il ne fait le plus souvent que changer de route , quelquefois il entre en fureur , il s'emporte au point de n'écouter ni la voix de son maître , ni l'effort de la bride , & s'il est forcé de s'arrêter , il se retourne d'impatience & vient se venger sur son Conducteur qu'il foule à grands coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir , est de renverser le traîneau , & de se tenir à couvert sous ce bouclier , jusqu'à ce que la colere de l'animal soit passée. *M. de Maupertuis* dit , qu'étant peu capable de cette ressource , toute sa défense fut un petit bâton qu'on lui mit à la main , & qui est comme le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau & éviter les troncs d'arbre. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir soin de se faire lier dans son pulka , précaution sans laquelle , lorsque le rhenne court , on ne resteroit pas long-temps dans la voiture. Mais il vient un temps où cette précaution contre la rapidité des rhennes seroit bien inutile , lorsque ce ne sont plus ces coursiers indomptables & comme volans ; leurs cornes velues ne sont plus alors que des os blancs & secs , qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long-temps ; leurs os leur percent la peau , & ils ne paroissent pas capables de traîner un pulka à cent pas. La cause de ce changement périodique est , comme nous l'avons dit plus haut , le changement de saison. Quand ces animaux reviennent de Norwege , où pendant l'été ils n'ont rien à faire , que paître & s'engraisser , c'est alors qu'il est dangereux de voyager en pulka ; mais après tous les travaux de l'hiver , & le retour des foires de la Laponie , on n'auroit à craindre des rhennes , que d'être laissé en chemin. S'il est difficile d'arrêter cet animal quand il est dans sa force , il n'est pas plus facile de le faire marcher dans le temps de son épuisement.

M. de Maupertuis dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra sur le bord du fleuve de Torneo, plusieurs caravanes de Lapons qui apportoient jusqu'à Pello les peaux & les poissons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues suites de pulkas; le premier rhenne qui est conduit par un Lapon à pied, traîne le premier pulka, auquel est attaché le second rhenne, & ainsi de suite jusqu'à quarante, qui passent tous précisément par ce petit sillon tracé dans la neige par le premier, & creusé par tous les autres. Lorsque les rhennes sont las, & que les Lapons ont choisi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rhennes attachés à leurs pulkas. Chacun se couche dans la neige au milieu du fleuve glacé, & leurs Conducteurs leur distribuent la mouffe : voyez à l'article NEIGE, comment se forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons consistent dans leurs rhennes : les plus voluptueux d'entr'eux, étendus sur quelques peaux de rhennes ou d'ours, passent leur temps à fumer du tabac, & à mépriser les occupations des autres hommes. Un Lapon est réputé très-riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne se vend à-peu-près que trois florins : c'est même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il possède de rhennes; si le nombre ne va pas jusqu'à cent, il passe pour n'être guere à son aise.

Indépendamment des especes de vers d'oeftre dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les rhennes, les mouches & les cousins, dont il y a quantité d'especes différentes en Laponie, sont encore le fléau de ces animaux, & des Lapons mêmes. M. *Linneus* rapporte qu'en 1732, lorsqu'il arriva au mois de Juin à Lulca, district de la Laponie, d'où le gros des habitans s'étoit déjà retiré, suivant l'usage du pays, dans les montagnes couvertes de neige, parce qu'en cette saison il est impossible dans les plaines de garantir les rhennes de la persécution des mouches, le petit nombre de ces animaux, que quelques Lapons avoient gardés dans le pays, avoient les cornes cotonneuses, molles, ensanglantées, & divers endroits du corps si maltraités par les mouches & les mouchérons, qu'ils ruisseloient de sang. Un seul taon, disons oeftre, fut suffisant, dit M. *Linneus*, pour alarmer un troupeau d'un millier de rhennes. Tous levoient à la fois la tête, ouvroient les yeux, dressoient les oreilles, souffloient, frapportoient des pieds, se battoient les flancs l'un contre l'autre, restoient ensuite pendant quelques momens comme

consternés, & recommençoient ensuite leurs premiers mouvemens, qu'ils firent plus de cent fois avec autant de régularité qu'un bataillon de soldats peut faire l'exercice. Dans les déserts, les Lapons brûlent continuellement de l'agaric, du pin & du sapin, qui répandent une fumée épaisse par toute la cabane; cette fumée chasse les taons des rhennes & les coufins: de-là vient que dans les forêts on voit les rhennes revenir deux fois à la cabane, & se coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres alumées du côté que le vent souffle, afin qu'il disperse la fumée sur tout le troupeau. Les rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment; ou bien ils fecouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues: mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laissent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le sang; c'est ce qui fait que ces mêmes cornes portent souvent des andouillers monstrueux. Quand les Lapons font sortir les rhennes, pour les mener paître, on voit avec plaisir une forte de combat entre ces animaux, leur garde & les chiens. Les rhennes font au moins sept ou huit fois le tour de la cabane, avant qu'on puisse les mettre en marche: ils veulent toujours aller contre le vent; un instinct semble les avertir, que sans cette précaution, les mouches qu'ils redoutent peuvent les suivre aisément. Les Pâtres, au contraire, savent qu'en laissant marcher les rhennes contre le vent, ils iront en courant & en fautant toute la journée, sans manger & sans que personne puisse les suivre. D'ailleurs ils seroient quelquefois emportés, comme nos moutons, par les grands vents; aussi ne leur laisse-t-on pas faire leur volonté. Les Pâtres vivent aussi nuit & jour dans les déserts avec leurs troupeaux, en hiver comme en été, couverts d'habits faits des plus mauvaises peaux de rhennes, des gants & des souliers de la même matiere, remplis d'une espece de cyperoides, commune en Laponie, & que M. *Linneus* nomme *carex vesicaria*, ils vivent ainsi, errent, s'arrêtent & se reposent au milieu des neiges; ils fument du tabac, jouent avec leurs chiens, & vivent aussi tranquiles que le Berger Tytire sous son hêtre, tant l'habitude a sur eux de pouvoir. Comme les rhennes sont la principale base de la subsistance des Lapons, & que les tumeurs ou piqûres de taons sont quelquefois accompagnées de maladies qui enlèvent près d'un tiers des troupeaux, ce seroit rendre un grand service à ce peuple que de garantir d'un mal dangereux les bestiaux qui lui fournissent la nourriture

nourriture & l'habillement. M. *Trivald* propose de mettre quelques gouttes de bon goudron dans chaque trou, que l'on observera sur le dos du rhenne, afin d'étouffer l'insecte dans quelque état qu'il y soit. Nous donnerons au mot TAON la description & l'histoire de ce cruel insecte. *Voyez* TAON.

A l'égard des rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit se trouver sous le nom d'*orignacs* dans l'Amérique septentrionale, c'est une erreur; car l'orignac de la Nouvelle-France paroît être le même que l'élan des pays du Nord de l'Europe. *Voyez* ÉLAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes, des ossemens que l'on a cru avoir appartenu à un rhenne : ce squelette étoit à mi-côte, sous une roche, dans un lit de sable gris d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des ossemens d'hippopotame. Ce font-là deux beaux médaillons de la catastrophe du globe terrestre. *Voyez* FOSSILES & PÉTRIFICATIONS.

RHINOCÉROS ou PORTE-CORNE. C'est le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupèdes après l'éléphant : on le trouve dans les déserts de l'Afrique & de l'Asie. Le caractère spécifique du rhinocéros, dit M. *Briffon*, page 113, est d'avoir à chaque mâchoire deux dents incisives, très-éloignées l'une de l'autre ; trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne conique sur le nez : la partie antérieure de chacune de ses mâchoires est en quelque façon aplatie, ou plutôt comme coupée carrément ; & chacune des dents incisives est placée à-peu-près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines ; mais il a à chaque mâchoire douze dents molaires, six de chaque côté.

Description du Rhinocéros.

Ce grand quadrupède a depuis la partie supérieure du dos jusqu'à terre, environ six pieds de hauteur ; & depuis le bout du museau jusqu'à la queue, environ douze pieds de longueur : le tour de son corps est égal à sa longueur : il a la tête oblongue, grosse, & assez semblable à celle du fanglier, excepté le museau qui est rond ; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles semblables à celles d'un cochon, larges & hautes de onze pouces : la bouche est peu fendue, elle n'a environ qu'un demi-pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque chose pour le manger, que la peau de sa levre

supérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'aigle & retirer à sa volonté, est beaucoup plus longue que l'inférieure qui a sept pouces de largeur: la corne qui est sur son nez est souvent arquée vers le dos, quelquefois double, mais rarement, sur-tout dans ceux d'Afrique.

Sa peau, qui est très-épaisse, s'étend l'espace de trois pieds depuis les oreilles jusques vers le commencement du dos: elle se replie & se rabat ensuite des deux côtés du cou en forme de capuchon applati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le surnom de *moine des Indes*. Cette première peau fait à son extrémité une espèce de bourrelet; elle descend des deux côtés jusqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuisses antérieures de l'animal jusqu'auprès des genoux, comme si c'étoient des bottes: au dessous du cou pend un autre cuir arrondi, très-épais, & long d'environ un pied, assez semblable à la partie inférieure du collier d'un bœuf de charrue: depuis les oreilles jusqu'au premier bourrelet il y a trois pieds de distance. De dessous ce premier bourrelet, que *Strabon* compare à un baudrier, sort une peau qui s'étend jusqu'à la croupe; elle est fort épaisse, & ressemble à ces couvertures que l'on met sur le dos des chevaux blessés: cette seconde peau s'étend aussi des deux côtés, & forme à toutes ses extrémités un bourrelet très-dur: elle a environ quatre pieds de longueur sur le dos & huit de largeur, c'est-à-dire quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naissance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrémité du second bourrelet; elle a près de trois pieds de longueur; mais elle est attachée au corps de l'animal jusqu'au fondement, l'espace de huit pouces: elle est assez mince & composée de plusieurs nœuds très-ferrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui sont fort longs & très-durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du rhinocéros est tout-à-fait singulière: elle est entourée de deux gros bourrelets qui naissent de chaque côté à l'extrémité de la seconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement: ainsi la croupe du rhinocéros est partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi-cercle ou un arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuisses de derrière sont aussi enveloppées jusqu'auprès des deux genoux dans des espèces de bottes à plusieurs plis. La peau du ventre n'est guère qu'à dix-huit pouces de terre: elle sort de dessous les extrémités de celle du dos, & est comme si elle sortoit d'une housse de selle; car les bourrelets ne sont pas attachés

au corps , mais ils débordent d'un , de deux , & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces : elle est mince & déliée , & n'a que deux pieds de largeur ; cela étoit nécessaire , parce qu'autrement la peau du rhinocéros ne pouvant s'étendre , il lui seroit impossible de pâturer , & la femelle ne pourroit avoir de petits : d'un autre côté , si elle avoit eu plus de largeur , elle seroit plus exposée aux traits & aux attaques de l'ennemi , n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reste du corps.

La peau du rhinocéros est d'un gris brun : elle est couverte par-tout , excepté à la tête & dessous le ventre , de durillons fort semblables à des boutons d'habits , élevés au dessus de la peau de plus d'une ligne ; les plus apparens sont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau , l'animal n'est pas moins sensible , puisqu'on l'a vu à Paris frissonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds sont faits de trois fourchons , desquels celui du milieu est de corne par le devant , & de durillons sur le derriere : les deux autres sont des especes de griffes.

On voit par cette description que le rhinocéros est à-peu-près de la longueur de l'éléphant ; mais il est moins gros , & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748 , n'avoit qu'un pied depuis le bout des genoux jusqu'à terre. Les quatre dents incisives de cet animal ressemblent à de gros dés à jouer : les dents molaires sont si tranchantes , qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres , comme si c'étoient des ciseaux.

Le rhinocéros a les narines assez grandes , distantes l'une de l'autre d'un demi-pied , & éloignées d'un pied des yeux , qui ont dix pouces de distance entr'eux. Une singularité remarquable , c'est que le rhinocéros d'Asie a la langue douce comme du velours , tandis que celle du rhinocéros d'Afrique est rude , épineuse comme une lime , & écorche tout ce qu'elle leche. Celui qu'on a vu à Paris , léchoit le visage d'un de ses Gardiens sans lui faire aucun mal. Il fut pesé à Stutgard , dans le Duché de Wirtemberg ; il pesoit , dit-on , cinq mille livres.

Kolbe dit que le rhinocéros d'Afrique a aussi les oreilles plus petites , & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie , nourriture , & pays où naissent les Rhinocéros.

Le rhinocéros mâle est conformé comme l'éléphant & le chameau ; cet animal tient aussi beaucoup du bœuf. La femelle a un pis & deux

rettes ; elle n'a du lait que quand elle allaite , ce qui fait qu'il est difficile d'appercevoir son pis dans les autres temps. Le cri du rhinocéros ressemble à celui d'un bœuf pouffif ; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines : ce cri ne s'entend pas de fort loin ; mais lorsqu'il court & qu'il est animé , on l'entend alors à une grande distance.

Bochard rapporte , d'après *Damir & Alkazuin* , Auteurs Arabes , que le rhinocéros femelle met bas son petit après l'avoir porté trois ans ; qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans , & qu'elle vit sept cents ans. Tout cela est un conte ; & s'il est vrai que le rhinocéros acquiert toute sa grandeur en quinze ans , sa gestation ne peut guere être de plus de quinze mois , & sa vie de cent ans ou environ : c'est ce qu'un Turc véridique & grand voyageur nous a assuré. On trouve des rhinocéros par-tout où il y a des éléphans , c'est-à-dire dans les déserts d'Afrique , dans l'Abyssinie , dans les royaumes de Bengale & de Patane , en Asie. Il y en a aussi quelques-uns dans la province de Quangsi à la Chine : mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre , sont les Etats du Grand Mogol & ceux du Roi d'Ava , de Cambaye & de Jacatra. Celui qu'on a montré à Paris a été amené d'Achem , dans l'île de Sumatra , au royaume d'Ava. Il étoit apprivoisé , doux & même caressant : il mangeoit continuellement du foin , de la paille , du pain , des fruits , des légumes , & généralement de tout ce qu'on lui donnoit , excepté de la viande du poisson : il buvoit à proportion. Ceux qui en avoient la garde , affuroient qu'il mangeoit par jour soixante livres de foin & vingt livres de pain , & qu'il buvoit quatorze seaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac , & ceux qui le monstroient prenoient plaisir à lui en souffler dans les narines & dans la bouche : il buvoit aussi de la biere & du vin.

Cet animal , dit le Pere *Le Comte* , mange aussi avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de pointes d'épines vertes , avec des feuilles qu'il brise & plie avec une avidité & une adresse singulieres. Aussi le rhinocéros , celui dont la langue est rude , ne se nourrit pas d'herbes ; il préfere les buissons , le genêt & les chardons , & sur-tout une espece de plante qui ressemble beaucoup au genévrier , mais qui ne sent pas aussi bon , & dont les piquans ne sont pas , à beaucoup près , aussi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante *l'arbrisseau du rhinocéros*.

Le rhinocéros d'Asie aime les marais & les gras pâturages , & mange

l'herbe comme le bœuf : on assure qu'il fait nager , qu'il aime à se plonger dans l'eau , & qu'il court avec une telle légéreté , qu'il fait quelquefois jusqu'à soixante lieues dans un jour ; ce qui est presque incroyable , vu l'énorme pesanteur de l'animal , & sa structure ou conformation.

Chasse du Rhinocéros ; sa force & sa fureur ; son combat contre l'Eléphant.

Il ne faut pas croire, d'après ceux qui montraient le rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canon, quand il court ; ou dans l'hiver à coups de fleches, quand il est endormi dans un marais. Sa peau est trop dure pour être percée par des fleches, & il court trop vite pour qu'on puisse mener & braquer le canon après lui : ainsi ces contes ne servent qu'à en imposer à un certain public toujours avide du merveilleux. Voici ce que quelques Naturalistes rapportent de la chasse du rhinocéros & de la maniere de le prendre : ils disent que quand la femelle allaite son petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fusils, vont l'attaquer : s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fusil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vite, ni se défendre. Mais cette chasse est très-dangereuse ; car quoique le rhinocéros ne fasse naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorsqu'il est blessé, il va quelquefois au feu, & renverse, dit *Bontius*, tout ce qui se trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même *Bontius* ajoute que la femelle du rhinocéros ne va au feu que quand elle a mis son petit en sûreté ; telle est la maniere de prendre les petits rhinocéros.

A l'égard du rhinocéros mâle, la chasse n'en est pas si dangereuse. Les Indiens construisent dans les lieux où vont ces animaux, une forte cabane à plusieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages : ils mettent dans une partie de cette cabane une femelle de rhinocéros déjà apprivoisée, dans le temps qu'elle est en chaleur, & laissent ouverte la porte antérieure : le rhinocéros mâle, attiré par la femelle, n'est pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens qui se sont cachés ferment aussitôt la porte, ensuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle est la seule maniere de prendre le rhinocéros vivant, du moins en Asie.

En Afrique, dit *Kolbe*, les peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le rhinocéros : leur méthode est d'ouvrir, dans

les lieux que ces animaux fréquentent , de larges fossés qui vont en rétrécissant vers le fond, ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon qui cachent le piège ; les rhinocéros y tombent & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à-peu-près de même. Comme ces animaux suivent presque toujours la même route pour aller aux rivières, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître, à cause de la pesanteur de leur corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diamètre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu ; ils le couvrent ensuite avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. Le rhinocéros, en tombant dans cette fosse, ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le cou, & qui l'arrête assez pour donner le temps aux Chasseurs de l'achever à grands coups de sagayes.

Le rhinocéros a l'odorat extrêmement subtil : avec le vent favorable il sent de loin toutes sortes d'animaux ; il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage, rien ne l'oblige à se détourner : avec la corne qu'il a sur le nez il déracine les arbres, il enlève les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derrière lui fort haut à une grande distance ; en un mot il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise : s'il ne rencontre rien lorsqu'il est en colère, il se contente de baisser la tête & de faire des sillons sur la terre, dont il jette une grande quantité sur sa propre tête : il attaque assez rarement les hommes, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge ; dans ces deux cas il se met en colère, & tâche de saisir la personne par le milieu du corps, & la fait voler par dessus sa tête avec une telle force qu'elle est tuée par la violence de sa chute : alors il vient la lécher fortement, de manière à lui enlever toutes les chairs ; il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter quelque furieux qu'il soit ; s'il va fort vite il ne se tourne qu'avec peine ; d'ailleurs il ne voit que devant lui, ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit à dix pas, & alors se mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il poursuivoit, & ne peut que très-difficilement le retrouver.

*Plin*e & tous les Auteurs assurent que le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. Il semble aiguïser sa corne contre les rochers,

il la frotte aussi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mouvement naturel) quand il se prépare au combat ; & quand il attaque l'éléphant, il tâche de lui enfoncer sa corne dans le ventre à l'endroit où il fait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. La possession d'un pâturage excite entr'eux des combats singuliers ; ils ne veulent point se repaître dans les mêmes lieux. L'éléphant qui est rusé & subtil, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec sa trompe, le déchire, le hache & le met en pièces avec ses grandes dents ou défenses ; mais le rhinocéros remporte souvent la victoire. Plusieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux ; cependant Emanuel, Roi de Portugal, fit combattre, en 1515, un rhinocéros mâle contre un éléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arène de Lisbonne.

Selon le rapport des Jésuites Portugais & des Écrivains Orientaux, on voit assez souvent des éléphants étendus morts & percés par la corne du rhinocéros ; néanmoins les Pères Jésuites Portugais qui ont demeuré long-temps en Abyssinie, assurent que les habitans de ce pays nourrissent & apprivoisent des rhinocéros dont ils se servent, & les accoutument au travail comme ils font à l'égard des éléphants : voyez ce mot.

Temps où l'on a vu des Rhinocéros en Europe : usage de la corne, du sang & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguste, après avoir vaincu Cléopâtre ; fit paroître à Rome pour la première fois un rhinocéros à son triomphe. *Plin*, plus instruit de l'Histoire Romaine, assure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le spectacle d'un tel animal : dans la suite on en fit paroître souvent dans le Cirque. Le Peuple Romain prenoit beaucoup de plaisir à les considérer, tantôt dans le temps qu'on ne les faisoit pas combattre (spectacle innocent & plus agréable aux personnes d'un caractère doux & humain, puisqu'il se faisoit sans effusion de sang), tantôt lorsqu'ils étoient aux prises avec l'éléphant, l'ours, le taureau, ou même avec les Gladiateurs ; enfin, Auguste procura souvent de tels amusemens au peuple. Sous Domitien on vit souvent le rhinocéros se battre avec le taureau ; & *Martial* dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'arène avec plus de force & de férocité : ce même Auteur ajoute que le rhinocéros étoit fort lent à se mettre en

colere ; mais que lorsqu'il étoit une fois irrité , rien n'étoit plus terrible : on a vu , dit-il , cet animal enlever un ours avec sa corne , qui étoit double , & le jeter en l'air très-lestement. En considérant le rhinocéros femelle qui étoit à Paris en 1748 , on conçoit aisément que le rhinocéros mâle , en tournant sa tête vers son épaule droite , peut également se servir des deux cornes qu'il a quelquefois , & que c'est même dans cette situation qu'il rassemble toutes ses forces , comme sur un point d'appui. On vit encore deux rhinocéros sous Antonin le Pieux ; mais depuis la décadence de l'Empire Romain il n'en parut plus en Europe jusqu'en 1515 , qu'on en vit un à Lisbonne ; depuis ce temps-là on en a encore transporté quelques-uns en Portugal & en Espagne : enfin on en fit voir un à Londres en 1684 , & un autre il y a quelques années ; mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais amené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748 ; il avoit été conduit en Hollande par mer par un Capitaine de cette Nation , de là en Allemagne & d'Allemagne en France. Pour le transporter par terre , on s'est servi d'une voiture couverte , sur laquelle il falloit dans les mauvais chemins jusqu'à vingt chevaux. A cause de la différence du climat de l'Europe , on avoit soin de le graisser souvent avec de l'huile de poisson , pour empêcher sa peau de s'endurcir & de se fendre. On en voit un aujourd'hui dans la ménagerie de Versailles.

On prétend que le rhinocéros mâle a une petite corne sur le dos , à l'épaule droite (c'est plutôt une seconde corne sur le nez) : toujours est-il vrai que la corne qui est située & fixée sur le nez , est ordinairement claire en sa base , & d'un brun noirâtre en haut , comme la peau : elle n'est pas tout-à-fait ronde , mais un peu écrasée aux côtés ; elle est fort grosse , un peu recourbée vers le dos , & très-dure ; celle de la femelle est plus grosse & plus longue ; elle a quelquefois plus de deux pieds & demi de longueur , en partant de la racine , & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie : au reste , ces cornes varient suivant l'âge : nous en avons une très-belle qui est d'un gris brun ; & quoiqu'il y en ait un bout de la pointe de retranché , elle a encore vingt-deux pouces de longueur , & sept de diametre en sa base.

La corne du rhinocéros étoit de très-grand prix chez les Romains : tout le monde fait qu'ils avoient poussé le luxe des bains jusqu'à l'excès ; des femmes y tenoient des vases à bec remplis d'huile & d'essence à l'usage de ceux qui prenoient les bains. Ces vases étoient , chez les

Princes

Princes & les riches , des cornes de rhinocéros qui étoient artiftement creufées en dedans , & bien travaillées fur l'extérieur : *voyez l'article VASES*. Les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent beaucoup de fables fur cette efpece de corne : ils prétendent que quand elle eft fendue , on y voit mille figures plus merveilleufes les unes que les autres , des hommes , des oifeaux , des chevres , &c. ce qui fait , difent-ils , que les Princes Chinois & les Indiens s'en fervent pour orner leurs baudriers & en parent leurs trônes ; l'on en fait auffi des colliers & des manches de couteaux à l'ufage des Rois des Indes , qui fe fervent toujours à table de ces couteaux , & qui les achètent bien cher , parce qu'ils croient de bonne foi que la corne fue à l'approche de quelque forte de venin que ce foit , & que quand on y verfé de bon vin , on le voit fur le champ s'élever & bouillonner. *Kolbe* n'a pas craint d'affurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomène.

Une des raifons qui concourent encore au grand prix de cette corne , même dans les Indes , c'eft fa dureté extraordinaire qui permet qu'on en faffe des ouvrages fculptés , de toute beauté & de très-longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du rhinocéros , jointe à la propriété de fuer ou de fe fendre en deux à l'approche du venin , a paffé des Indes en Europe. On fait que Clément VII. fit préfent d'une corne de rhinocéros au Roi de France , croyant tout bonnement lui envoyer quelque chofe de très-précieux : les Vénitiens en achetèrent alors une très-cher d'un Juif ; & *Paul Jove* raconte que quand les François pillèrent le Palais de Médicis , Grand Duc de Tofcane , ils trouverent un trésor , c'étoit une corne de rhinocéros. On présume bien que ces fortes de bijoux étoient d'autant plus eftimés que la fuperftition & l'ignorance en rehauffoient le prix. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe , on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux. Celles que l'on voit dans le cabinet d'Hiftoire Naturelle à Chantilly , font très-variées : on les vend encore cent écus dans l'Inde. Plusieurs perfonnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement , foit en or , foit en argent , les ornemens en font tout le mérite. Les Tourneurs qui font ces vafes , ont encore grand foin d'en ramaffer les raclures : on les croit d'un excellent ufage dans les convulfions , les foibleffes & plusieurs autres incommodités.

Le fang de cet animal est auffi fort estimé au Cap. Les Européens qui peuvent en avoir de frais, le mettent dans un boyau du rhinocéros, & l'exposent au foleil pour le faire fécher : on dit que c'est un vrai fpécifique contre les obftructions, & pour consolider les plaies internes : on le prend dans un verre de vin, dans une taffe de thé ou de café. On affure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de fang & provoquer les menftrues des femmes, deux effets entièrement oppofés, dit *Rédi*.

Les Maures Indiens, dit *Bontius*, mangent avec plaisir la chair du jeune rhinocéros : mais quand il est vieux, cette chair est fi dure & fi coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait ufage en Médecine de la peau, de la corne, des ongles, du fang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du rhinocéros : on en tire des remedes volatils, qui paffent chez les Indiens & chez les Abyffins pour des antidotes fouverains contre le poifon & le venin ; ils ont le même ufage dans leur Pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée pendant trois jours confécutifs, guérit, dit-on, les dégoûts, foit qu'ils viennent de foibleffe d'eftomac, ou de quelque'autre caufe : cette peau est fi dure, que les mêmes Indiens & Abyffins s'en fervent pour faire des cottes d'armes, des cuiraffes, des boucliers, & même, dit-on, des focs de charrues : ces cuiraffes de peau font beaucoup plus légères & plus commodes que les nôtres ; elles font à l'épreuve des pertuifannes & des armes à feu : enfin, on n'apportoît autrefois des Indes à Rome le meilleur *lycium*, que dans des outres de peau de rhinocéros. *Charles de Bergan* dit que les excréments de cet animal font moulés en crottes prefque femblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préfèrent le fumier du rhinocéros à tout autre.

A l'égard du *rém*, que quelques-uns appellent *rhinocéros*, voyez ce que nous en avons dit au mot REM : on a auffi donné improprement le nom de *taureau* ou de *bœuf d'Ethiopie* au rhinocéros : il paroît encore que l'*abada* & le *monocéros quadrupède* de quelques Auteurs est le même que le *rhinocéros d'Afrique*. *M. Parfons*, célèbre Médecin de Londres, a publié en 1742 un *Traité fur le rhinocéros*.

RHINOCÉROS, NASICORNE ou MONOCÉROS. Les Naturalistes

donnent ce nom à trois especes de scarabées ou insectes coléopteres qui ont sur la tête une corne que l'on regarde comme une expansion du crâne.

Le premier porte sur la tête une corne recourbée : il a le ventre velu , & le corselet convexe.

La seconde espece a la figure du *scarabée pillulaire* , ou *fouille-merde* ; autrement dit *stercoraire*. Cet insecte a le devant de la tête fait en forme de bouclier , taillé en croissant , à bord élevé , d'où sort une petite corne échancrée : ses fourreaux sont polis & marqués de sept ou huit sillons.

La troisième espece est le petit rhinocéros noir , qui est de forme cylindrique , dont les fourreaux sont sillonnés & pointillés en creux. Sa corne est repliée : il a le corselet échancré en devant , & on lui voit cinq dentelures (*Linneus*).

Nous parlerons plus amplement du rhinocéros insecte à l'article *scarabée monocéros* ou *scarabée à une corne*.

RHINOCÉROS DE MER : c'est le nom que l'on donne à la *licorne de mer* ou *narhwal* : voyez ces deux mots.

RHINOCÉROS OISEAU. On appelle ainsi une espece de corbeau cornu des Indes : il est beaucoup plus grand que nos corbeaux d'Europe : son bec est petit , par rapport à son corps : c'est le *topau* du *Musæum* de *Wormius* , & le *jager - vogel* de *Nieuhoff*. Consultez aussi ce qu'en ont dit *Bontius* , *Aldrovande* , *Willughby* & *Ray*. Voyez CALAO.

RHODITE. Nom donné à un grand astroïte fossile , à grandes étoiles rondes , plus ou moins profondes , séparées par un rebord assez large sur lequel les lames se prolongent. Les rhodites sont communs aux environs de Basle , de Dax & en Lorraine.

RHOMBITE. Sous ce nom on désigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un turbot , mais plus communément on exprime par-là une famille de coquilles appelées *rouleaux* ou *cylindres*. Il paroît que les Auteurs ont appliqué ou tiré le nom de *rhombites* de la figure de ces coquilles : mais elle approche si peu du rhombe géométrique , qu'il seroit ridicule de leur donner en françois le nom de *rhombe* ; il vaudroit mieux diviser cette famille en rouleaux & en cornets. Cette division s'accorderoit avec la méthode de *Lister* , car il divise les *rhombi* en

cylindriques , ce font les *rouleaux* ; & en pyramidaux ou coniformes , ce font les *cornets*. Voyez ces mots.

RHUBARBE, *rhabarbarum aut rheum*. Dans les boutiques , on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux assez gros , inégaux , de la longueur de quatre pouces ou environ , & de la grosseur de deux à trois : elle est assez pesante , jaunâtre en dehors , marbrée intérieurement comme la noix muscade , un peu fongueuse , d'un goût légèrement âcre , mêlé de viscosité , amer & un peu astringent , d'une odeur de drogue , donnant une teinture de safran à l'eau.

Cette racine , qui est sujette à se carier & à noircir , sur-tout quand elle est en grands morceaux , appartient à une plante de la Chine , qui malgré sa célébrité n'en est pas encore mieux connue. *Montingius* , dans son *Histoire des Plantes d'Angleterre* , a donné une description de la rhubarbe , & une figure tirée de *Mathiote* , sous le nom de *rhabarbarum lanuginosum* , sive *lapathum Chinense longifolium* ; mais l'histoire qu'il en donne n'est sûrement pas fidelle , & ne convient point à la rhubarbe. Le R. P. *Michel Boyn* dit , dans son Livre intitulé *Flora sinensis, Viennæ Austriæ edita* , 1656 , que la rhubarbe naît dans toute la Chine , & qu'elle s'y appelle *tay-huam* , ce qui signifie *très-jaune* : elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen , *Xen-fy* , & *Sociu* , qui est la ville la plus proche des murs des Chinois. La terre , dans laquelle elle vient , est rouge & limoneuse. Dès que les Chinois ont tiré cette racine de la terre , ils la nettoient , la raclent , la coupent en morceaux , qu'ils mettent d'abord sur de longues tables , & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour ; car l'expérience leur a appris que s'ils les faisoient sécher en les suspendant à l'air libre , ces morceaux deviendroient trop légers , & que la rhubarbe perdrait de sa vertu. Au bout de quatre jours , quand les morceaux ont déjà pris une sorte de consistance , on les perce de part en part , & on les enfle , ensuite on les expose au vent à l'ombre. L'hiver est le meilleur temps pour tirer la rhubarbe de la terre , avant que les feuilles vertes commencent à pousser. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été , ou dans le temps qu'elle pousse des feuilles vertes , non-seulement elle ne seroit pas mûre , & n'auroit point de suc jaune ni de veines rouges , mais elle seroit encore poreuse & très-légère , & par conséquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font , par cette préparation , trois especes de rhubarbe ; l'une est plate ,

l'autre est en morceaux ronds, & l'autre quarrée ; ce qui fait dire aux Marchands, *rhubarbe de la Chine* ou de *Tartarie* ou de *Moscovie*. La meilleure pour l'usage est celle qui a été gardée dix ans.

On apportoit autrefois la rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormus & à Alep, de-là à Alexandrie, & enfin à Vienne ; c'étoit celle qu'on appelloit *rhubarbe du Levant*. Les Portugais l'apportoient aussi sur leurs vaisseaux, de la ville de Canton, qui est un Port & où se tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie. On prétend qu'il en venoit aussi de cette partie de l'Ethiopie, que les Anciens nommoient *barbarica*, d'où lui est venu le nom latin *rheum barbaricum*. L'on ajoute que la première rhubarbe fut apportée en Europe par quelques Soldats de l'armée de Charles V. dans le quatorzième siècle : présentement on nous l'apporte des Indes Orientales & de Moscovie : elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie ; nous ne savons pas encore si elle naît aussi en Moscovie, & il paroît vraisemblable que les Moscovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaisseaux de la Compagnie des Indes s'en chargent aussi à Canton & à Ormus. Il y a quelques années qu'on envoya de Moscovie à M. de Jussieu, une plante qui s'appelle *rhabarbarum folio oblongo, crispo, undulato, flabellis sparsis*. Cette même plante avoit déjà été envoyée du même pays pour la vraie rhubarbe de la Chine, par M. Rand, Directeur du Jardin de Chelsey en Angleterre, sous le nom de *lapathum bardanæ folio undulato, glabro*. La manière dont cette plante fructifie fait croire que c'est effectivement une vraie espèce de rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante sont tout-à-fait semblables à la rhubarbe que feu M. Vandermonde, Médecin de la Faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des plantes à Paris, où elle vient très-bien : elle y fleurit, & supporte les hivers les plus froids. En voici la description.

C'est une grosse racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuse, d'un roux noirâtre en dehors ; quand on enlève quelques morceaux de l'écorce, on trouve la substance pulpeuse de la racine, panachée de points d'un beau jaune de safran, sur-tout en son milieu : on reconnoît l'odeur, qui lui est particulière, en la flairant vers son collet ; son goût est amer, visqueux & astringent : du sommet

de la racine naissent plusieurs feuilles couchées sur la terre , disposées en rond les unes sur les autres : elles sont très-grandes , entières , vertes , taillées en forme de cœur , garnies de deux oreillettes à leur base , & portées sur de longues queues qui fournissent à la feuille même cinq nervures principales. Du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuse , cannelée , haute d'un pied & demi , garnie de quelques enveloppes particulières , membraneuses ; les fleurs en sortant de ces enveloppes , forment de petites grappes , & chaque fleur est portée sur un petit pédicule particulier : elles sont semblables à celles de notre rhapontic ; mais beaucoup plus petites , sans calice , & d'une seule piece en forme de petite cloche , découpée en six quartiers : à chaque fleur succede une graine pointue triangulaire , bordée d'un feuillet membraneux ; elle pousse dans le printemps , & fleurit en Juin : ses graines mûrissent en Août.

Par le moyen de l'eau on retire de la racine de rhubarbe de la Chine plus de moitié de son poids d'extrait gommeux ; car elle contient très-peu de résine. Tous les Médecins reconnoissent deux vertus dans la rhubarbe ; savoir , d'évacuer les humeurs , sur-tout celles qui sont bilieuses ; & de fortifier par une douce astringtion les fibres de l'estomac & des intestins : elle leve les obstructions du foie ; c'est pour cela que quelques - uns l'appellent *l'ame* , la *vie* & la *thériaque du foie*. On l'emploie utilement dans la jaunisse , & dans les diarrhées , dans toutes les especes de dyssenteries qu'elle guérit souvent beaucoup plus sûrement & avec plus de douceur que l'ipecacuanha : on la mêle aussi avec la limaille de fer & la cannelle contre les pâles couleurs & opilations des jeunes filles. Elle a aussi la propriété de tuer les vers , & convient à toutes les personnes & à tout âge , lorsqu'elle est prescrite à propos ; car il y a des cas où elle desseche le ventre , & attaque les reins , &c. Il faut s'en abstenir dans les fievres continues & inflammatoires , parce qu'elle échauffe beaucoup. Elle nuit à ceux qui sont sujets aux constipations & aux ardeurs d'urine : on l'ordonne en substance avant le repas , pour aider la digestion & pour fortifier l'estomac : la dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros , selon l'âge & le tempérament. *Lémery* dit avoir reconnu par expérience , que la partie brunâtre qui semble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe , est plus astringente & plus propre pour le flux de sang &

la diarrhée que la bonne rhubarbe. Enfin la rhubarbe entre dans quantité de compositions galéniques; son nom est très-célebre en Médecine.

RHUBARBE DES ALPES. C'est une espèce de patience à feuilles rondes. *Voyez* PATIENCE.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACAN.

RHUBARBE DES MOINES. *Voyez* à l'article PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'oursin fossiles. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

RICH ou RICHS. *Voyez* ci-après l'article RICHE.

RICHARD. Des Curieux ont donné ce nom à un genre d'insecte coléoptère, remarquable par sa forme singulière, ses antennes en scie & sa riche parure. Les plus beaux nous viennent des pays étrangers: l'or & la couleur de rubis la plus éclatante brillent sur les étuis des richards. Ces insectes ne sont pas communs: on les trouve difficilement; & dès qu'on en approche, ils se laissent rouler le long des feuilles des arbrustes qu'ils habitent. Enfin on les fait, & on examine le philtre qui fournit à leur magnificence.

RICHE. M. *Briffon* donne ce nom à un petit animal du genre du lievre. Il diffère, dit-il, de notre lapin par sa couleur. Tout son corps est couvert de poils d'un très-joli gris. *Voyez* les mots LIEVRE & LAPIN.

On prétend que le véritable riche se trouve en Suede & en Pologne sous le nom de *richs*, & que cet animal est une espèce de loup-cervier dont la fourrure est très-fine. On élève de ces animaux en plusieurs endroits, à cause du profit qu'on retire de leur peau. *Voyez* LOUP-CERVIER & l'article LYNX.

RICIN, *ricinus*. On donne ce nom à plusieurs sortes d'amandes, ou noix, ou fèves purgatives que l'on apporte des deux Continens, soit des Indes, soit de l'Amérique; savoir, 1°. le ricin ordinaire; 2°. la fève purgative des Indes occidentales, qui est le pignon de Barbarie, ou la fève du médicinier, ou la noix des Barbades; 3°. l'aveline purgative du nouveau monde, & qui est la noix du médicinier d'Espagne, ou le ben grand; 4°. la noix du ricin Indien, qui est le pignon d'Inde, ou le grain de Tilli, ou grain des Moluques. Nous allons donner la description de ces différentes noix purgatives & des plantes qui les portent.

1°. La GRAINE DE RICIN ORDINAIRE , *ricini vulgaris nucleus*. Le fruit est triangulaire , à trois loges , un peu hérissé , & il contient trois graines ; chaque graine est oblongue , de la figure d'un œuf , convexe d'un côté , aplatie de l'autre , avec un petit ombilic placé au sommet : elle cache sous une coquille mince , fragile , lisse , couverte de raies tachetées de blanc & de noir , une substance médullaire , semblable à une amande , blanche , partagée en deux , grasse , douceâtre , âcre , & qui excite des nausées. La plante qui porte ce fruit est le *ricinus vulgaris* , espece de *palma Christi* : voyez PALME DE CHRIST. Elle est commune dans l'Egypte & dans les climats chauds des deux Indes : elle a la figure d'un petit arbre : sa tige s'éleve communément à la hauteur de six ou sept pieds , & même davantage ; elle est grosse , ligneuse , creuse en dedans comme le roseau , rameuse en haut , & de couleur obscure , couverte d'une espece de poudre blanche semblable à de la farine. Ses feuilles sont pareilles à celles du figuier , mais plus grandes , découpées à leur circonférence & dentelées , lisses , tendres , molles , d'un vert foncé , garnies de nervures & portées par de longues queues. Les fleurs sont en grappes , élevées sur une tige particulière à l'extrémité des branches , arrangées sur un long épi : elles sont stériles , car les embryons des fruits naissent avec elles ; ils sont arrondis , verts , & portent à leur sommet des crêtes rouges ; ils se changent en des fruits dont les pédicules sont d'un pouce de longueur : ces fruits sont noirâtres , garnis d'épines molles , de la grosseur d'une aveline : le reste du fruit est ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. Quand le fruit de ce *ricin* est bien mûr , il s'y fait des crevasses par où les semences sortent avec impétuosité ; sa racine est longue , grosse , dure , blanche & fibreuse : on cultive cette plante dans quelques jardins , tant à cause de sa beauté , que parce qu'on croit qu'elle chasse les taupes. *Lémery* dit qu'elle croît à différentes hauteurs & grosseurs , suivant les lieux où elle naît , car on voit , dit-il , des ricins en Espagne qui ont la grosseur d'un homme , & d'autres en Candie qui égalent en hauteur les grands arbres , en sorte qu'il faut des échelles pour y monter.

Les Negres du Sénégal se servent avec succès de l'application d'une feuille du ricin ordinaire sur la tête , pour dissiper la migraine ; ils l'appliquent également comme un calmant sur les parties du corps où il y a inflammation , sur-tout sur les inflammations des yeux : sans doute que dans ces deux cas ce remede agit comme un vésicatoire.

Les fruits du *ricinier ordinaire* font remplis de beaucoup d'huile douce, tempérée; mais outre cela ils contiennent une certaine portion d'huile très-âcre & si caustique qu'elle brûle la gorge: c'est de cette huile que dépend leur vertu purgative. *Dioscoride* dit que si l'on avale le nombre de trente graines de ce *pignon d'Inde* pilées & dont on aura ôté l'écorce, elles purgeront par les selles la bile, la pituite & la férosité, & qu'elles exciteront le vomissement. Mais il faut que cet Auteur se soit trompé; car trois grains seuls suffisent pour causer une purgation si désagréable & si laborieuse, qu'elle semble bouleverser tout l'estomac: ajoutez à cela les épreintes sanguinolentes des selles. Les habitans du Brésil, qui font beaucoup plus difficiles à émouvoir que ceux de notre climat, disent qu'il y a du danger d'en donner plus de sept grains en substance. Heureusement que ce purgatif dangereux est rarement en usage: on fait qu'il cause au moins l'inflammation de l'œsophage & de l'orifice de l'estomac: enfin le savant *Rolfincius* voyant que des Indiens mêmes étoient morts en usant de ce purgatif, conseille aux Médecins sensés de ne point faire usage de ses graines.

Les Anciens tiroient une huile des graines de ricin, soit par décoction, soit par expression; & ils l'appelloient *huile de ricin*, ou *huile de kerva*, ou *huile de figuier infernal*: elle a une odeur puante, mais elle est bonne à brûler & utile dans quelques onguens. *Pison* dit que les Brasiiliens en font tous les jours usage contre les maladies froides: elle résout les tumeurs & dissipe les coliques & les vents, si l'on en frotte le bas-ventre: appliquée sur le nombril elle fait mourir les vers des enfans; elle guérit aussi la gratelle & les autres vices de la peau.

2°. Le PIGNON DE BARBARIE, *cureas & faba purgatrix Indiæ occidentæ*. Cette seconde noix purgative est l'amande du grand ricin d'Amérique, ou plutôt du *ricinoïde*, qui s'appelle aussi *médicinier* & *pignon de Barbarie*, ou le *grand haricot du Pérou*. C'est une graine oblongue, ovoïde, de la grosseur d'une petite fève, convexe d'un côté & aplatie de l'autre, cachant sous une peau délicate un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cause des nausées. Les Anglois nomment cette fève purgative, *noix des Barbades*: elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes Americana gossypii folio*, & qui croît en Amérique entre Carthage & Nombre de Dios: elle croît aussi dans la Guiane à la hauteur d'un arbrisseau: c'est le *mundiguacu* de *Marcgrave*. Cet arbrisseau est touffu: son bois est mou, plein de moëlle, cassant & rempli

d'un suc laiteux & âcre ; il est fort branchu & garni d'un nombre de feuilles semblables à celles du citronnier , lisses , luifantes & d'un vert foncé : vers l'extrémité des branches il s'éleve des tiges inégales , longues de quatre pouces , qui portent un grand nombre de fleurs disposées comme un parasol , mais petites , d'un vert blanchâtre , composées de cinq pétales en rose , roulées en dehors. Ces fleurs sont stériles ; car les embryons des fruits naissent entr'elles , & ils se changent en des fruits de la grosseur & de la figure d'une noix encore verte , longs de plus d'un pouce , pointus aux deux bouts , attachés trois ou quatre ensemble , d'un vert foncé lorsqu'ils sont tendres , & ensuite noirs , sans épines , & qui contiennent , dans trois loges , trois graines dont nous avons parlé. Cet arbrisseau prend aisément de bouture : on l'emploie quelquefois à la Guiane pour faire des haies vives , pour entourer les parcs à vivres ou à bestiaux , & pour d'autres especes de clôture , à-peu-près comme on se fert du sureau en France.

La graine de *ricinoïde* purge encore plus violemment que le ricin ordinaire : elle est très-dangereuse , quelque correctif qu'on lui associe. Les Brasiliens & d'autres peuples de l'Amérique tirent de cette racine une huile dont on se fert pour les lampes , & propre à guérir les maladies qui viennent des humeurs froides , & toutes sortes d'hydro-pisie , soit en frottant le ventre ou en avalant quelques gouttes dans du vin blanc : elle est nervale ; elle amollit le ventre , tue les vers & convient aussi pour tous les vices de la peau & pour les maladies des articles.

3°. Le FRUIT DU MÉDICINIER D'ESPAGNE , *avellana purgatrix novi orbis*. Sa graine est de la grosseur d'une aveline , presque triangulaire , couverte d'une coque mince , pâle & brune : sa substance médullaire est ferme , blanche , douceâtre & d'un goût semblable à celui de l'aveline : elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes arbor Americana folio multifido* : son tronc est environ de la grosseur du bras , & haut tout au plus de trois ou quatre pieds : il est tendre , couvert d'une écorce cendrée , veinée & en forme de réseau ; marqué de taches aux endroits d'où les feuilles sont tombées : les extrémités des branches sont garnies de dix à douze feuilles qui se répandent de tous côtés , attachées à de longues queues , découpées en lanieres pointues , qui sont encore découpées elles-mêmes , grandes d'un pied , lisses , d'un vert blanchâtre en-dessous , & d'un vert plus foncé en-dessus : vers l'origine des queues naissent d'autres petites feuilles découpées fort menu , qui rendent

l'extrémité des rameaux comme hérissée , d'où s'éleve une longue tige rouge , qui porte un beau bouquet de fleurs en parasol. Cette tige se partage en beaucoup d'autres rameaux branchus, ayant chacun une fleur de la même couleur. Parmi ces fleurs il y en a de stériles & de fertiles : celles-ci sont plus grandes que les autres , mais moins nombreuses ; elles sont en rose , soutenues sur un petit calice échancré en cinq parties : celles qui sont stériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs sommets de couleur d'or : l'embryon de celles qui sont fertiles est ovulaire , à trois angles , vert , couronné de styles dont les stigmates sont jaunes & en croissant ; il se change ensuite en un fruit en forme de poire , gros comme le pouce , jaunâtre , à trois capsules qui contiennent chacune une amande dont nous avons parlé.

Il faut éviter soigneusement de prendre intérieurement cette amande ; car elle purge si violemment qu'elle peut causer la mort. Lorsqu'on taille le tronc de cette plante , ou qu'on en arrache les feuilles , il en sort une assez grande quantité de suc limpide , jaunâtre & un peu visqueux : on cultive cette plante sur-tout dans les jardins : on l'a apportée de la Terre ferme de l'Amérique dans les Isles.

4°. La GRAINE DU RICIN INDIEN , *pinici nuclei moluccani, sive purgatorii*. C'est ce que nous nommons vulgairement *pignon-d'Inde* ou *grain de Tilli*, ou *des Moluques* : ce sont des graines qui ressemblent beaucoup à celles de la première espèce de *ricin* , convexes d'un côté & un peu aplaties de l'autre , marquées de quatre angles : leur écorce est grisâtre & tiquetée de brun , l'amande est solide , blanchâtre , d'un goût gras , mais âcre , brûlant & qui cause des nausées : la plante s'appelle *pinus indica nucleo purgante*. Cet arbrisseau porte des tiges simples qui naissent sans rameaux latéraux : les fleurs sont ramassées en longs épis au sommet de ces tiges : il sort de la tige quelques feuilles longues , ovalaires , pointues , lisses , finement dentelées , portées par des queues longues d'un pouce , tendres & molles , avec une côte & des nervures faillantes en dehors : vers l'origine de chaque épi il sort tous les ans deux rameaux de même hauteur que la tige. Les fleurs inférieures sont les femelles , & celles qui se trouvent à la partie supérieure sont les mâles : c'est dans les femelles que se forme un embryon , lequel se change en une capsule ronde , à trois sillons & à trois loges , contenant chacune une graine dont nous avons parlé : on cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes Orientales.

Le bois & les graines de cette plante font d'usage en Médecine : le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, est spongieux, léger, non compacte, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, mordant & caustique, d'une odeur qui cause des nausées. Lorsqu'il est récent & encore vert, il purge les humeurs féreuses par le vomissement & par les selles, mais d'une manière qui surpasse la coloquinte même, laissant dans l'œsophage & dans l'anus une inflammation à cause de sa grande âcreté : lorsqu'il est sec il purge moins violemment ; la dose en est depuis 24 à 36 grains pesant. On en peut dire autant des graines dont la plus grande vertu paroît consister en deux petites feuilles, qui germent les premières & qui sont cachées dans le milieu de la substance de ces graines. On donne depuis trois grains jusqu'à cinq grains pesant d'amande de pignon-d'Inde ; chaque grain procure au moins une selle, si on boit par-dessus de l'eau chaude ou un bouillon ; mais le ventre est resserré dans l'instant, si l'on boit un grand verre d'eau froide, ou si l'on trempe, ou si l'on lave les pieds ou les mains dans l'eau froide : on donne aussi l'huile de ces graines, tirée par expression, jusqu'à un grain pesant ; car elle purge plus violemment que l'huile que l'on exprime du ricin ordinaire. C'est avec cette même huile que les Indiens préparent la *pomme royale purgative*, dont la seule odeur purge, dit-on, ceux qui sont délicats : pour cela on fait macérer une orange ou un citron dans l'huile de Tilli pendant un mois, on la retire ensuite : si on la frotte fortement dans les mains jusqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'on l'approche des narines, & que l'on en tire fortement l'odeur, on ne tardera pas à éprouver des atteintes purgatives ; en un mot le ventre s'en ressentira, comme si l'on avoit pris une potion purgative.

Au reste, nous ne pouvons trop répéter, d'après notre propre expérience, que les graines du *pignon-d'Inde*, prises intérieurement, ne conviennent guère que dans l'apoplexie ; car elles causent l'inflammation de la gorge, du palais, de l'estomac & souvent de l'anus, à cause de leur très-grande acrimonie. Les Indiens les font cuire dans de l'urine ou du vinaigre : on prétend ici en corriger l'âcreté avec de la réglisse, des amandes douces, le suc de limon, des bouillons gras, ou en les torrifiant sous les cendres. On voit cependant des Chirurgiens qui en font avaler aux payfans & autres personnes robustes pour les purger ou pour guérir les fievres intermittentes. On fait prendre

à chaque felle du petit lait tiede , en place de thé ou de bouillon.

RICINOÏDE. *Voyez à l'article RICIN.*

RIEBLE. *Voyez GRATERON.*

RIGOLE. On donne ce nom à un petit canal d'eau que l'on tire de la riviere qui borde un pré : cette sorte de saignée , dont la nature fait quelquefois tous les frais , est utile pour arroser les herbages des *prairies*. *Voyez ce mot.*

RILLOURS. *Voyez au mot QUANDERONS.*

RIS ou RIZ, *oryza*. Plante qui ressemble à quelques égards aux fromens , & que l'on cultive dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux. Sa racine est comme celle du froment ; elle pousse des tiges ou tuyaux à la hauteur de trois ou quatre pieds , cannelés , plus gros & plus fermes que ceux du blé ou de l'orge , noués d'espace en espace ; ses feuilles sont longues , arrondinacées , charnues , assez semblables à celles du poireau ; leur graine est applatie & couronnée d'une membrane courte , avec deux oreillettes latérales & barbues ; ses fleurs qui sont hermaphrodites naissent en ses sommités , de couleur purpurine , & forment des panicules comme celles du millet ou du panis. On remarque qu'il n'y a qu'une fleur dans chaque calice , six étamines , deux styles & deux stigmates en pinceau : à ces fleurs passées succedent des semences oblongues , blanches , demi-transparentes , dures , enfermées chacune dans une capsule jaunâtre , rude , cannelée , anguleuse , velue & armée d'une arête , le tout disposé alternativement le long des rameaux.

On nous apporte la graine de riz seche des Indes Orientales , du Piémont , d'Espagne & de la Caroline. On doit choisir celui qui n'a pas l'odeur de poudre : celui du Piémont est plus court , plus gros & moins blanc que celui de la Caroline , mais il est de meilleur goût & plus nourrissant.

La graine du riz est une des principales nourritures dans tout le Levant , d'où il a été apporté premièrement en Grece & en Italie ; il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'Isle de Ceylan , & dans toute l'Asie , après avoir foui ou labouré la terre , on y pratique des réservoirs d'eau de puits ou de pluie , pour l'arroser tous les jours ; & ces inondations perpétuelles amolliissent tellement le terrain , qui est déjà très-humide & très-gras par lui-même , que les Cultivateurs s'y mettent à l'eau jusqu'à mi-jambes. Quand le temps de la moisson

approche, on laisse dessécher le terrain. Alors les Moissonneurs y entrent & coupent le riz; on en fait des tas dans le milieu des champs, & on les fait piler par des bœufs ou des buffles qui tiennent lieu de batteurs en ce pays, suivant l'ancien usage des Orientaux, dont il est dit dans l'Écriture, *non alligabis os bovi trituranti*. Les Aïatiques mettent leur riz tout vanné en sacs, qu'ils portent dans de grands vases de terre cuite, qu'ils appellent *puits*, ou dans des paniers couverts & bien fermés, pour le garantir des rats & insectes. *Porta* dit qu'on sème une grande quantité de riz dans les plaines humides du territoire de Salerne, où les habitans l'arrosent aussi au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des rivières au besoin, autrement le riz n'y viendrait point, ou ne rapporterait point de graines: de sorte, disent les *Continueateurs de la Matière Médicale*, qu'il est surprenant qu'un grain si sec, demande un terrain si humide, & qu'une terre marécageuse produise un blé d'un goût exquis & d'une nourriture aussi saine que sèche. Il ne mûrit qu'à force de soleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'équinoxe d'automne. C'est là, sans doute, pourquoi il ne sauroit venir dans les pays du Nord, quoique plus humides, mais parce qu'il y fait trop froid (a).

De toutes les plantes transportées de l'ancien continent dans le nouveau monde, le riz est celle qui y a le mieux réussi, parce que l'air y est très-humide, & la surface de la terre couverte d'une couche très-épaisse de débris d'animaux & de végétaux. Lors des premiers établissemens des Européens dans ce nouveau continent, des lits de feuilles d'arbres, entassées à la hauteur de quatre à cinq pieds, l'humidité & la putréfaction y faisoient périr les hommes; les lits inférieurs se corrompoient à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface.

(a) *M. Haller* dit que *M. Poivre* a découvert en Cochinchine une espèce de riz qui ne demande pas de l'eau, & qui croît sur les hauteurs. Il est surprenant, dit *M. Bourgeois*, qu'on n'ait pas encore pu se procurer en Europe de cette espèce de riz qui croît sur les terrains secs & froids: on en pourroit semer dans presque tous les pays; on suppléeroit par-là à la disette du blé, & ce seroit une source de richesses pour l'Agriculture. Il paroît même fort vraisemblable que cette espèce de riz qui naît sur les montagnes de la Cochinchine, où il gele souvent pendant l'hiver, & qu'on sème à la fin de Décembre ou Janvier, pourroit réussir dans plusieurs Provinces de France, & même dans quelques endroits de la Suisse, en le semant au commencement du printemps, dès que les grands froids seroient passés.

On couvrit de cendres la terre pour la fertiliser, elle produit & produit encore d'une maniere surprenante.

Les Chinois divisent le riz en deux especes ; l'une est barbue, en riz à barbe longue, ou à barbe plus courte. L'autre espece est sans barbe, & elle varie dans la configuration de ses grains ; les uns sont longs, pointus, plats ou ronds : leur couleur varie encore ; l'un est tout-à-fait blanc, l'autre un peu jaunâtre, celui-ci un peu plus ou moins rouge. Ils cultivent aussi une espece de riz d'une odeur agréable ; il n'est consommé que par les personnes riches, parce qu'il est rare & qu'il rapporte peu.

Des Cultivateurs, avant de semer le riz, le mettent dans un sac de paille & le trempent ainsi quelques jours dans l'eau, jusqu'à ce qu'il commence à germer ; alors on le sème dans une portion de terre, où il reste environ trente jours, jusqu'à ce qu'il ait poussé sa tige à la hauteur de deux ou trois pouces ; on le transporte de cette espece de pépiniere pour le planter dans les champs ; mais il faut que la saison ne soit ni trop sèche ni trop pluvieuse : cependant cette opération ne peut pas être trop long-temps différée, parce que la tige de cette plante devient trop forte. Le riz ainsi semé en pépiniere dans l'espace d'un arpent, suffit pour en replanter vingt-cinq. Quelques jours après que le riz est planté, on arrache avec soin les herbes parasites, & on chauffe le pied ; on ne connoît que deux ou trois especes d'herbes qui croissent parmi le riz ; elles l'énerveroient totalement, si on ne prenoit la précaution de les détruire.

Certains vents & les vers ne sont pas les seuls ennemis du riz ; il s'éleve souvent, lorsque les épis sont bien formés, des *ardens* qui courent la nuit sur les épis & qui les sechent : le peuple les appelle le feu du démon. Ce feu ne court que la nuit, & ne s'éleve qu'à la hauteur de deux ou trois pieds de terre : ces effets ne seroient-ils pas produits par un fluide électrique abondant ?

On pourroit faire de fort bon pain avec la farine de riz, & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de diverses manieres ; non-seulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore, par la distillation, une liqueur spiritueuse, qu'ils appellent *aracle* ou *arak*, voyez ce dernier mot, & qu'ils chargent ensuite de sucre & de divers aromates : cette boisson les enivre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort ; enfin une légère

décocotion de riz dans l'eau , fait parmi eux la bafe ou le véhicule le plus ufité pour la plupart des médicamens.

Les Anciens comptoient le riz parmi les alimens de légere fubftance & faciles à digérer. C'eft une opinion fi répandue dans le public que le riz engraille , que les femmes maigres , à la Cour & à la Ville en ufent fréquemment , le prenant fur-tout avec du lait & beaucoup de fucre ; nous avons même l'exemple de plufieurs Nations qui en font leur nourriture ordinaire depuis quantité de fiecles : on convient feulement que le riz refferre un peu , & que dans certaines circonftances il pefe un peu fur l'eftomac.

On fait ufage en France du riz , en le faifant cuire dans le bouillon ; qu'il blanchit fans lui donner de mauvais goût : on en fait de la panade , de la bouillie , une efpece de crème. Quoique ce foit un bon aliment pour toutes fortes de perfonnes , il convient fingulièrement aux perfonnes épuifées par des hémorrhagies , &c. aux femmes qui ont fouffert des pertes exceffives , aux pulmoniques & aux étiques : il adoucit l'âcreté du fang , modere le cours de ventre. On fait une eau de riz , ou décoction , qui eft pectorale & aftringente.

RIVAGE , *littus* , eft la lièze ou le bord de la terre habitable qui touche les mers. La RIVE , *ripa* , eft la lièze qui borde les fleuves de part & d'autre. La RADE , *flatio* , eft tout endroit où les vaiffeaux peuvent aborder à terre , & y refter à l'ancre avec quelque sûreté , comme dans un havre ou port. La PLAGÉ , *plagia* , eft la partie du rivage qui s'étend fans profondeur vers la grande mer.

RIVIERE. *Voyez au mot FONTAINE.*

RIZOLITES. Nom donné aux racines d'arbres pétrifiées. *Voyez à l'article PÉTRIFICATION.*

ROBERT LE DIABLE. C'eft le papillon *double C.* *Voyez ce mot.*

ROBRE ou ROUVRE. *Voyez CHÊNE.*

ROC. Des Naturaliftes donnent le nom de *roc vif* , tantôt aux mafles de quartz , & tantôt à celles de granite. *Voyez ces mots.* On trouve à l'article ROCHER l'hiftoire du *roc tremblant.*

ROCAMBOLE. Nom donné à la graine de l'ail. C'eft l'*ail-poireau* : elle excite l'appétit aux dépens de l'odorat , qui en général en eft bleffé. *Voyez l'article AIL.*

ROCHAU. *Voyez MERLOT.*

ROCHER. C'eft un amas de pierres , élevé ou fur le bord de la mer ,

ou dans une plaine , ou même dans des vallées , dans des forêts , dans des îles , &c. L'on fait mention du rocher de l'île de S. Michel : c'est en quelque sorte un bloc énorme de granite. La fameuse pierre Nantoise sur laquelle les enfans dansent à Nantes , est aussi une espèce de granite. Les roches de la forêt de Fontainebleau sont de grès. *Voyez au mot* ROCHES.

Au lieu nommé la Roquette , à une lieue de Castres en Languedoc , on voit le fameux roc ou rocher qui tremble. Cette singularité attire l'attention des voyageurs , & intéressa en 1718 la curiosité de S. A. R. M. le Duc d'Orléans , alors Régent de ce Royaume. Voici en quoi consiste cette merveille si frappante. Le rocher tremblant est d'une forme ovoïde ; il est situé près du faite & sur le penchant d'une montagne ; il est placé sur le bord d'un rocher beaucoup plus gros , qui est incliné d'environ six pouces. La plus grande circonférence du rocher tremblant est de vingt-six pieds , sa hauteur est de onze pieds : on l'estime du poids de plus de six cents quintaux ; il porte sur le petit bout , & n'a presque d'autre point d'appui qu'une ligne qui va du levant au couchant. Ce rocher se meut visiblement , lorsqu'une certaine force , telle que celle d'un homme , lui est appliquée du midi au nord ; ensuite on peut conserver au rocher ses balancemens & ses vibrations par une action très-légère : mais ce qui est singulier , c'est qu'il ne tremble pas plus sensiblement quand on y ajoute un plus grand nombre de forces ; ses balancemens vont toujours du septentrion au midi , dans une direction perpendiculaire à la coupe de la pente du rocher sur lequel il est assis. M. *Marcorelle* , de l'Académie de Toulouse , assigne la cause de ce tremblement aux parties élastiques du rocher détendues par le mouvement , & l'explication qu'il en donne est une vraie démonstration mathématique , fondée sur des axiomes. Au reste ce roc n'est pas le seul qui ait eu la propriété de trembler. *Plin*e parle d'un rocher semblable situé près d'Harpan , ville de la Carie dans l'Asie mineure. On connoît encore la pierre branlante du mont Pilate dans le canton de Lucerne ; l'un & l'autre doivent sans doute leur effet à la même cause que le rocher tremblant du Languedoc. Tout le monde a entendu parler du pilier ou arc-boutant tremblant de l'église de S. Nicaïse de Rheims , qui , en 1717 , mérita l'attention du Czar Pierre I.

ROCHER ou MUREX , sont deux termes synonymes de la Conchyliologie , dont on se sert pour exprimer une famille entière de

coquilles univalves : il y en a à qui l'on a donné des noms particuliers ; dénomination qu'ils doivent à leur figure : tels font , par exemple , le *hérisson* , le *scorpion* , le *bois veiné* , l'*araignée* , la *musique* , le *casque* , &c. Voyez le mot MUREX.

ROCHERAYE DE LA JAMAÏQUE OU PIGEON A LA COURONNE BLANCHE. Espece de pigeon de roche. Voyez PIGEON.

ROCHES. Les Lithologistes expriment par ce nom des pierres rarement simples , qui le plus communément sont formées par l'assemblage de deux , de trois pierres , ou même davantage , lesquelles sont de différentes duretés , de diverses couleurs & propriétés ; ces pierres n'ont d'autres différences entr'elles que celle qu'y met la nature des parties qui y dominant. Elles ont , en général , l'extérieur & l'intérieur tout dissemblables ; les unes sont écailleuses , d'autres grenelées , elles ne paroissent jamais unies & lisses : elles sont communément opaques , sont quelquefois feu avec le briquet , &c. tantôt on les trouve par couches ou filons , souvent en roches entieres dans les montagnes , comme on peut le voir en Dalécarlie & autres endroits de Suede , & en Allemagne près de Freyberg. En Sibérie on trouve , dans un canton , de petites montagnes hautes de douze ou quinze toises , arrondies comme des colonnes , d'autres équarries comme des pans de mur , toutes perpendiculaires , & cela pendant l'espace de sept à huit lieues : ce sont autant de parties de rochers composés de grais , de marbre , ou plutôt de jaspes veinés & de pierres de différentes couleurs. En général ces pierres de roche ne sont isolées qu'accidentellement ; on ne trouve dans leur intérieur aucun vestige de pétrification , ni de matieres étrangères au regne minéral , pas même à la classe des pierres : c'est ce qui a déterminé quelques Naturalistes à regarder ce genre de pierres comme anciennes , primitives & de toute antiquité.

La plupart des pierres comprises dans ce genre , sont désignées dans les Auteurs sous les noms de *porphyre* & de *granite* ; quelques-uns y rangent aussi le *jafpe* , que nous soupçonnons maintenant être , ainsi que le caillou d'Egypte , une sorte de *petro-filix*. Voyez ces mots & celui de *jafpe*. On voit , par ce qui vient d'être dit , que les roches varient de propriétés , suivant l'espece de pierre qui entre dans leur composition.

Indépendamment des roches que nous venons de citer en exemple , on distingue des pierres de roche plus ou moins grossieres & mêlées ,

qui font opaques & fablonneuses, quelquefois verdâtres ou remplies de mica : on les définit par la matiere qui y domine, ce qui fait dire *roche micacée* ; s'il y a du spath, on dira *roche spatheuse* ; si c'est du quartz, *roche quartzeuse* ; si c'est du sable, *roche fablonneuse* : il y a aussi la *roche schisteuse* ; si la pierre est simple & à tissu de corne plus ou moins opaque, c'est la *roche de jaspe* ou *d'agate jaspée*, & il y en a de toutes les couleurs dans les montagnes à filons, &c. Il nous est impossible de détailler ici le nombre des variétés de pierres de roches, d'après ce que nous en avons vu en litholifant sur toutes les montagnes qui bordent le Rhin depuis le mont Saint Gothard jusqu'à Cologne, ainsi que sur le mont Jura, les Alpes, les Pyrénées, &c. Elles changent accidentellement dans une montagne (Voyez notre *Minéralogie*, genre 31, p. 425, vol. I. Edit. II.) Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que les roches sont ordinairement les parties constituantes des montagnes en chaînes ; qu'il y en a de simples & de composées. Les Mineurs disent aussi qu'il y en a de sauvages, c'est-à-dire dont l'ordre des assises ou des matieres qui les composent est totalement dérangé. Voyez FILONS, & l'observation qui est à la fin de l'article suivant.

ROCHE DE CORNE, *corneus*. Les Naturalistes Allemands donnent ce nom à une pierre dure, réfractaire, ressemblante un peu à l'ongle des quadrupedes, & qui se trouve dans les montagnes à filons presque perpendiculaires. Les Naturalistes François n'ont pas encore une connoissance bien certaine de la nature & de l'origine de cette sorte de pierre ; celle que M. Bernard de Jussieu a reçue de Suede sous le nom de *corneus fissilis durior Wallerii*, ressemble parfaitement à de la lave ou à une espece de *basalte*. On distingue trois sortes de roches de corne : 1°. celle à *écorce molle* ; M. Wallerius dit qu'elle est couverte comme d'une espece d'enveloppe courbée, qui ressemble à du cuir brun : elle est aussi peu compacte que la pierre ollaire tendre. La deuxieme est à *écorce dure*, elle est noire & ressemble au sabot d'un cheval, elle se durcit au feu : tantôt elle est luisante & tantôt grenelée. La troisieme est *feuilletée*, sa couleur est noirâtre ou rougeâtre ; ses feuilletts sont posés perpendiculairement sur leur tranchant : il y en a de tendre qui peut servir à tracer des lignes, & d'autre assez solide pour être employée à couvrir des maisons : elles jaunissent beaucoup dans le feu. Au reste il paroît que les Ouvriers des mines donnent indifféremment le nom de *roche de corne* au roc vif & dur qui enveloppe souvent les

filons des mines. La roche de corne cristallisée verte de l'Isle d'Utoë sur les côtes de Sudermanie, est le schoërl des Suédois ; voyez *Schorl*. En consultant le premier volume de notre *Minéralogie*, II. *Edition*, on y verra plusieurs discussions sur la roche de corne. Quant à la pierre de corne, strictement dite, voyez PIERRE DE CORNE.

Ayant examiné de nouveau toutes les pierres que l'on appelle *roches* & *roches de corne*, lesquelles composent pour la plus grande partie les montagnes des Pyrénées, la chaîne d'Alais en Languedoc, &c. nous avons reconnu que les premières sont des espèces de quartz en masses énormes, sans mélange, & de figure indéterminée, qui paroissent n'avoir point eu part aux révolutions terrestres, par conséquent formées de toute antiquité ; tandis que les roches de corne feuilletées qui forment des espèces de filons qui peuvent se diviser en lames, & qui servent de salband, c'est-à-dire, d'encroûtement aux pierres précédentes, doivent être regardées comme de nouvelles pierres formées successivement dans les interstices des masses précédentes ; interstices produits lors d'une très-grande catastrophe. Au reste, les rochers ont été formés humides, & se sont fendus en se séchant : donc si la division ou écartement de ces roches a été perpendiculaire ou oblique, la roche de corne feuilletée doit s'y trouver dans cette position, & c'est en effet ce qu'on observe. Les roches spatheuses, le granite, le porphyre, la roche sablonneuse, la roche micacée, & généralement toutes les pierres de roches composées doivent être regardées comme accidentelles, de nouvelle création, c'est-à-dire, qu'elles appartiennent à la nouvelle terre, & l'on ne doit pas être étonné de trouver dans ces dernières roches des espèces de corps organisés ; mais ce ne sera que dans les parties prises sur le flanc des montagnes primitives, ou dans la masse des montagnes secondaires. Voyez à l'article TERRE.

ROCHIER, *litho-falco*, c'est le faucon de roche. Cet oiseau n'est pas si gros que la cresserelle, & paroît être une espèce très-voisine de l'émérillon de la fauconnerie. Voyez FAUCON.

ROCOURT ou ROCOU. Voyez ROUCOU.

ROGNON, *minera nidulans*. Les Mineurs donnent ce nom à de la mine dont le filon est, sinon interrompu, au moins par morceaux plus ou moins gros, & qui ont à-peu-près la forme d'un rein, c'est-à-dire, que ce sont des masses métalliques détachées, & qui se trouvent

répandues dans le filon d'une mine : ils se rencontrent souvent au milieu d'autres matieres stériles. *Voyez les mots MINES, MÉTAUX & FILONS.* Quelques-uns donnent aussi le nom de *rogons* aux testicules & aux reins.

ROI. Nom donné à un papillon qui se trouve dans les jardins ; ses ailes sont fauves , tiquetées de noir , communément ornées en dessus & en dessous de vingt-deux taches argentées. C'est la beauté de ses ailes qui lui a fait donner ce nom. On l'appelle aussi le *grand nacré* ; il est , dit M. *Deleuze* , de ceux qui ne marchent que sur quatre pieds ; les taches argentées ne se trouvent qu'aux ailes inférieures.

ROI , ou plutôt REINE DES ABEILLES , est la femelle pondeuse de cette sorte de mouches. *Voyez l'article ABEILLE.*

ROI DES CAILLES , *ortyometra*. Espèce de râle noir ou de râle de genêt , que l'on dit être le conducteur des cailles dans le temps de leur émigration , c'est-à-dire , dans les passages d'un climat dans un autre. *Voyez les mots CAILLE & RALE.*

ROI DES COUROUMOUX. Nom donné à une espèce de poulet d'Inde dont la couleur très-douce est relevée par le noir du collier qui le pare : cette même couleur se remarque à l'extrémité de la queue & des ailes de l'oiseau. *Voyez COQ D'INDE.*

ROI DE GUINÉE , *rex Guinensis*. Oiseau huppé d'un très-beau plumage , & plus petit qu'une poule : il se trouve dans l'Afrique Méridionale vers le royaume de Congo , sur les confins du Cap de Bonne-Espérance.

ROI DES MANUCODIATS ou DES OISEAUX DE PARADIS. *Voyez au mot OISEAU DE PARADIS.*

ROI DES MULETS. *Voyez MULET POISSON & SURMULET.*

ROI DES POISSONS. Sous ce nom M. *Gronovius* a décrit un poisson du genre des carpes : il en est mention dans les *Aîles d'Upsal*.

ROI DES SERPENS. *Séba* donne ce nom au serpent de l'île de Java , appelé *lamanda* : voyez ce mot.

ROI DES VAOUTOURS. *Voyez à l'article VAOUTOUR DES INDES.*

ROITELET , *regulus* , est le nom que les Ornithologistes donnent à un genre d'oiseaux fort connus en Europe , & dont le corps est court & gros : nous en citerons trois espèces principales , savoir , le *roitelet ordinaire* , celui qui est *huppé* , & le *roitelet non huppé*. Ces oiseaux sont du même genre de la *fauvette* : voyez ce mot.

1°. Le ROITELET ORDINAIRE ou le PASSEREAU TROGLODYTE ;

regulus, *passer dictus troglodytes*. Cet oiseau pese environ trois gros : sa longueur totale est de quatre pouces & demi, & son envergure est de six & demi : il a la tête, le cou & le dos d'un bai brun, le croupion & la queue plus bai ; le dos, les aîles & la queue bigarrées par des lignes noires transversales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux ; le bout des aîles & de la queue pointillé de blanc ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre en dessous & brun en dessus ; l'iris couleur de noisette, le doigt & l'ongle de derrière fort longs.

Ce roitelet commun rampe à travers les haies & les trous des fossés & des murailles : il fait de courtes volées, & vole bas : il a coutume de bâtir son nid le long des murs, au derrière des maisons ou des étables couvertes de paille, mais le plus souvent dans les bois & dans les haies ; il le construit de mousse en dehors, de plumes & de crin en dedans, lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ces bouts ; il se ménage une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & sort : la ponte de sa femelle est de neuf à dix œufs, & même plus.

Ce petit oiseau aime à se tenir seul, & même s'il trouve un de ses semblables, principalement s'il est mâle, ils se battent l'un & l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux s'enfuit comme étant vaincu : il souffre plus volontiers le voisinage d'une femelle de son espèce : il est toujours gai, alerte & vif : il porte sa queue troussée comme un coq : il se nourrit ordinairement de vers, d'araignées : il fréquente les buissons & les pertuis : il ne se prend qu'avec beaucoup de peine : il n'est jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter ; aussi l'entend-on soir & matin de bien loin, sur-tout en hiver. Apprivoisé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps : son ramage le plus agréable est au mois de Mai, c'est la saison de ses amours. Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

Nous avons été témoins que dans certaines Provinces de France, les gens de campagne se font un scrupule non-seulement de tuer cet oiseau, mais même un cas de conscience de toucher à son nid : ailleurs on le regarde comme un spécifique contre la pierre des reins ou de la vessie, si on en mange la chair toute crue, ou si on le brûle & qu'on

en prenne les cendres dans du vin blanc : de quelque façon qu'on le mange , il pousse puissamment les urines.

2°. Le ROITELET HUPPÉ , *regulus cristatus* , *calendula vulgo dicta* : c'est le plus petit des oiseaux qui se voient en Europe ; on l'appelle *pou* , *foucy* ou *sourcicle* en quelques endroits , les Italiens le nomment *fior-rancio* (fleur de fouci) : il a sur la tête une très-belle & brillante couronne ou huppe , d'un jaune doré , mêlée de couleur de safran : de là il s'est acquis , chez les Anciens , les titres pompeux de *regulus* & de *tyrannus*. Il peut , quand il veut , cacher entièrement cette espece de huppe & la rendre presque invisible , en ridant son front & en contractant ou rabattant les côtés emplumés : elle est oblongue & directement étendue à travers le milieu de la tête , depuis le bec jusqu'au cou ; elle est entourée d'une ligne noire : les côtés du cou sont verdâtres , reluisans & jaunâtres ; les yeux entourés de blanc ; le cou & le dos d'un vert sombre , tirant sur le jaune : la poitrine est d'un blanc sale , le plumage des ailes de couleur tannée , terminée en dedans par des taches jaunes , & blanches en dehors : le bec est délié , noir , droit & court ; l'iris couleur de noisetier ; les pattes & les griffes jaunâtres. Sa femelle pond six ou sept œufs , du volume d'un très-gros pois. Ils font leur nid dans des ifs , sapins & chênes , & ils le composent de mousse verte , mêlée de toiles d'araignées , ce qui le fortifie beaucoup. Ce nid est de la grosseur d'une balle de paume. Le roitelet huppé se nourrit de petits insectes , il se glisse aussi dans les broussailles ou dans les buissons.

3°. Le ROITELET NON HUPPÉ , *regulus non cristatus*. Il est plus petit que le roitelet ordinaire , mais plus grand que le précédent. Le plumage supérieur du mâle est d'un vert sombre , celui de la femelle est plus brun : le menton & les côtés de la tête sous les yeux sont jaunâtres , il y a une tache de la même couleur des deux côtés de la poitrine , près de la naissance de l'aile : le plumage inférieur est blanchâtre ; le bec brunâtre & fort délié ; les jambes & les pieds sont petits , jaunâtres dans le mâle , & noirâtres dans la femelle : leur ramage ressemble au ton rauque & rompu des fauterelles : ils fréquentent les bois & les déserts , & se perchent sur les sommets des chênes : ils font leurs nids de mousse & de paille , & les garnissent en dedans de poils & de plumes , leur ponte est de cinq œufs tiquetés de rouge.

On nourrit en cage les roitelets avec du *pain d'aillet de Strasbourg* ,

ou de pavot noir : ils portent le nom de *roitillon*, de *beurichon*, de *rebetrin*, &c.

On donne le nom de *roitelet des Indes*, ou de *ronchie*, ou de *moineau musqué*, à la femelle du *colibri* : voyez ce dernier mot. Le *souci de Pensilvanie* est le *roitelet couronné*.

ROLLIER, *galgulus*. Genre d'oiseau de la grosseur d'un geai, dont on distingue plusieurs especes ou variétés. Il y a le *rollier de Strasbourg*. Nous en avons parlé sous le nom de *geai d'Alsace* : voyez ce mot. Nous avons encore parlé du *rollier de Mindanao*, sous le nom de *geai de Bengale*. En général le plumage du rollier est varié ; les ailes, la tête & la queue sont bleues ; le dos est vert & aigue-marine ; la gorge est violette & le ventre de couleur aurore. Il y a aussi le *rollier d'Angola*, celui des Indes, celui de la Chine ; celui des Antilles, est la *pie des Antilles* du *Pere du Terre* ; le *rollier* de la Nouvelle Espagne ; celui du Mexique qui est ou jaune ou gris, ou à crête ; celui-ci est une espece d'*ococolin* : voyez ce mot. Le rollier d'Europe est un oiseau qui aime à voyager, on le voit quelquefois à l'isle de Malthe, aux environs de Strasbourg & en France ; il se nourrit de petits insectes & de petits scarabées, dont il fait une grande destruction. En France on ne connoît qu'une grande espece de rollier, mais on en trouve trois autres especes dans les Indes, une à la Chine, & cinq en Amérique. Le rollier est un oiseau plus sauvage que le geai & la pie, il se tient dans les bois les moins fréquentés & les plus épais, & il ne paroît pas qu'on ait encore pu le priver & lui apprendre à parler ; cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela.

Les rolliers nichent, autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, & ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres ; mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'isle de Malthe & en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés, tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, & produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps & des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

ROMARIN ou ENCENSIER, *rosmarinus*. C'est un arbrisseau qui naît abondamment & sans culture dans les pays chauds & secs, comme

en Espagne, en Italie, en Languedoc & en Provence; on le cultive aussi dans les jardins: sa racine est menue & fibreuse; elle pousse une tige en arbrisseau à la hauteur de trois ou quatre pieds; divisée en plusieurs rameaux, longs, grêles, cendrés, garnis de feuilles étroites, d'un vert brun en-dessus, blanches en-dessous, peu succulentes, d'une odeur forte, aromatique, agréable, & d'un goût âcre: ses fleurs, qui paroissent en Avril, Mai & Juin, sont en gueule, petites, mais fort nombreuses, mêlées parmi les feuilles. Chacune d'elles est un tuyau, découpé par le haut en deux levres, de couleur bleue pâle, ou tirant sur le blanc, d'une odeur plus douce que celle des feuilles: à ces fleurs succèdent des semences menues, arrondies, jointes quatre ensemble, & enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Il y a d'autres sortes de romarins, dont l'une a les feuilles semblables au fenouil, & la graine blanche sentant la résine: une autre a sa graine noire: une autre qui croît parmi les rochers, est presque toujours stérile. Le romarin sauvage de Bohême a le bois de ses branches rouge, ses feuilles vertes dessus & rouges dessous; son odeur approche de celle du citron.

Toute cette plante sent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin a été connu de tout temps à cause de son utilité, & parce qu'on l'employoit autrefois dans les couronnes ou chapeaux de fleurs. Il est d'usage en certains pays de mettre dans la main d'un mort, une branche de romarin, & l'on a vu, après avoir ouvert le cercueil au bout de plusieurs années, que cette branche avoit végété au point que les feuilles couvroient toute la face du cadavre ou du squelette.

Le romarin vient de bouture, & à toute sorte d'exposition; il veut seulement une bonne terre, & prend telle forme que l'on souhaite, sur-tout quand il a été multiplié de plants enracinés: les grands froids lui sont contraires & le font périr, de même que si on lui met du fumier au pied. On a soin d'accélérer son accroissement, & de le rendre plus dur aux intempéries des saisons, en coupant les sommités de ses rameaux.

On ne se sert ordinairement en Médecine que des feuilles & des fleurs de cet arbrisseau; mais on doit préférer celui qui croît aux environs de Narbonne en Languedoc, son odeur est plus agréable. Etant

pris intérieurement, il fortifie le cerveau ; il est bon contre l'épilepsie ; la paralysie & les vapeurs hystériques. M. *Bourgeois* dit , que c'est aussi un excellent emménagogue qu'on fait entrer dans la plupart des infusions , décoctions & vins contre la suppression des regles & les pâles couleurs des jeunes filles : l'eau , où les feuilles & les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit , est bonne pour la jaunisse & les fleurs blanches ; elle fortifie la mémoire & la vue. On fait par infusion un vin de romarin , qui convient dans les affections des nerfs ; on prescrit aussi ce même remede pour la stérilité.

La liqueur appelée *eau de la Reine de Hongrie* , est tirée , par la distillation , des fleurs & des calices de cette plante , mis en digestion dans l'esprit-de-vin ; on y ajoute quelquefois les jeunes feuilles pour la rendre plus forte. Tout le monde fait que cette eau s'emploie avec succès dans les défaillances , dans les étourdissemens , dans les vertiges , & dans les vapeurs hystériques & hypocondriaques ; on en prend une petite cuillerée dans un verre d'eau.

Les Apothicaires tiennent dans leurs boutiques une eau distillée , une conserve & un miel de romarin ; ce miel est connu sous le nom d'*anthosai*. Le romarin produit aussi par la distillation une huile essentielle , qui est merveilleuse pour les affections du cerveau & de la matrice ; Boerhaave (*Traité des plantes du jardin de Leyde*) la regarde comme le meilleur remede contre l'épilepsie , & pour procurer l'écoulement des regles. Cette huile est excellente , sur-tout contre les vertiges qui attaquent fréquemment les vieillards.

On fait usage extérieurement des feuilles de romarin bouillies dans du vin , pour fortifier les nerfs & les jointures , les parties foibles , & sur-tout les membres paralytiques , & pour résister à la gangrene. On en brûle dans les Hôpitaux , conjointement avec les baies de genievre , pour corriger l'air corrompu par les mauvaises exhalaisons qui y regnent , & pour détourner les odeurs contagieuses.

ROMPT-PIERRE. Voyez à l'article SAXIFRAGE.

RONAS. Voyez RACINE D'ARMÉNIE.

RONCE. Nom que l'on donne à une espece de *raie*. Voyez ce mot.

RONCE , *rubus*. Il y a deux especes de ronces principales ; favoir , la *ronce ordinaire* & le *framboisier* : on a nommé celui-ci , *ronce du mont Ida* ; j'en ignore la raison , dit M. *Duhamel* , car les framboisiers croissent naturellement dans toute la Zone tempérée ; on en trouve aussi

beaucoup dans la Zone glaciale ; & , comme on peut le préfumer , dans la Zone torride.

La fleur des ronces est une fleur en rose. Le pistil de ces fleurs est formé d'un grand nombre d'embryons rassemblés en forme de tête , & d'un pareil nombre de styles qui partent des côtés des embryons.

Ces embryons deviennent de petites baies succulentes , qui sont presque toujours réunies les unes aux autres , & qui forment toutes ensemble ces fruits qu'on nomme *ronces* & *framboises*.

La forme des feuilles de ces arbrisseaux varie , mais la plupart des ronces les ont composées de trois ou cinq grandes folioles dentelées par les bords , & qui sont attachées aux extrémités d'une queue commune ; elles sont hérissées d'épines crochues. Toutes les ronces ont leurs feuilles posées alternativement sur les branches.

Les RONCES , proprement dites , *rubus vulgaris* , poussent de grandes branches , pliantes , sarmenteuses , dont les unes se rament dans les buissons , & les autres rampent à terre : elles prennent racine dans les endroits où elles touchent immédiatement la terre ; elles sont vertes , rougeâtres , anguleuses , moëlleuses , garnies d'épines fort piquantes & crochues , qui s'attachent fortement aux habits des passans.

Les FRAMBOISIERS , *rubus idæus* , ne rampent point ; leurs branches se tiennent droites , & croissent à la hauteur d'un homme : elles sont tendres , vertes , moëlleuses , rondes , garnies de petites épines qui ne sont guere piquantes. Leur culture est simple , elle ne consiste qu'à les labourer & à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années ; parce qu'il pousse de nouveaux jets , plus vigoureux. C'est avec ces drageons qu'on peut aisément multiplier les framboisiers : leur racine est vivace.

Les ronces des haies donnent des fruits rouges dans leur primeur , noirs dans leur maturité & semblables aux mûres , qu'on nomme *mûres de renard* ; elles sont fades en comparaison des mûres véritables. Le fruit des ronces rougit le papier bleu , presque aussi vivement que l'alun ; ce qui prouve qu'il contient un acide assez développé , & ce qui rend en même temps ces fruits astringens , détersifs & absorbans. Les feuilles sont presque aussi dans le même cas ; étant mâchées , elles nétoient les ulcères des gencives , de la bouche , & affermissent les dents. Ces mêmes feuilles , appliquées sur les dartres & les hémorrhoides , les mortifient & les guérissent ; appliquées sur les vieilles

plaies & sur les ulcères des jambes, elles les guérissent en peu de temps. On fait avec les sommités tendres des ronces, un excellent gargarisme & un sirop qui s'emploient avec succès dans les maux de gorge & l'esquinancie, pour en tempérer l'inflammation, & une tisane aigrelette, qui est très-utile dans les fièvres ardentes, putrides, bilieuses, &c. Les fruits de ronce bien mûrs & bien noirs, sont rafraîchissans & appaisent aussi la soif; on peut les substituer aux mûres domestiques. On s'en sert en Provence pour colorer le vin muscat blanc, & pour faire le vin muscat rouge de Toulon.

On peut élever, par curiosité, la ronce à fruit blanc, celle qui est sans épine, & celle dont les feuilles sont panachées. L'espèce qui mérite vraiment d'être cultivée, est celle à fleur blanche & double; car depuis les mois de Juin jusqu'aux premières gelées, elle produit des fleurs larges comme un petit écu, d'un beau blanc, & qui sont aussi belles que les renoncules semi-doubles; ces fleurs sont disposées par rameaux.

On cultive les framboisiers à cause de leur fruit, qui a beaucoup de parfum, & de leur faveur également fine & flatteuse: on le mange cru, mêlé avec les fraises & les groseilles; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compotes, des conserves, des dragées, du sirop, du vinaigre, enfin ce fruit entre dans la composition de plusieurs ratafiats. On prépare avec les framboises, le sucre & l'eau commune, une boisson appelée *eau de framboises*, fort en usage dans les grandes chaleurs de l'été: elle est aussi agréable que l'*eau de fraises*, & apaise de même la soif, réprime la chaleur de l'estomac, & excite les urines. Quelques framboises infusées dans le vin, lui communiquent un goût agréable & une odeur délicieuse. Ce vin, qui est cordial & stomachique, est utile dans les vomissemens qui viennent de la foiblesse & de l'atonie de l'estomac. Ces sortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent se conserver quelques jours sans être confits; car ils moisissent bientôt, & les vermineux qui y naissent, les gâtent & les mangent (il est même très-rare de trouver des framboises, quoique fraîches, qui ne soient remplies de petits vers blancs, ce qui dégoûte beaucoup de personnes de ce fruit, qui est d'ailleurs délicieux: si on met tremper les framboises dans l'eau fraîche, on voit aussi-tôt sortir une grande quantité de ces vers; mais les fruits perdent un peu de leur fumet par la lotion, dit M. Bourgeois). Si on fait fermenter ces fruits, on en

tire un vin très-fort & agréable ; & par la distillation , on en retire une liqueur très-spiritueuse. Les feuilles de framboisier ont les mêmes propriétés que celles de la ronce.

Le *framboisier du Canada à fleur en rose*, & le *framboisier de Pensylvanie*, se font remarquer par de très-jolies fleurs, d'une vive couleur pourpre-violet, & méritent d'être cultivés dans les bosquets de la fin du printemps.

Il y a une ronce sans épines qui est le *rubus hircinus*, qui croît aux lieux montagneux : ses tiges ne sont hautes que de deux ou trois pieds.

RONCERA, nom que les Génois donnent à une espèce de pourpre de la mer Adriatique ; coquillage nommé à Rome *ogniella* : c'est le couvercle du *conchilium* ou *ongle marin odorant* : voyez ce dernier mot.

RONDE DE MER : voyez à l'article LUNE DE MER.

RONDELLE : voyez CABARET. *Rondelet* donne aussi le nom de *ronnelle* à la morrude ou rouget : voyez ROUGET.

RONDETTE : voyez LIERRE TERRESTRE.

RONDIER, espèce de palmiste qui croît dans toutes les Indes & en Asie ; les Chinois forment, avec sa feuille, des éventails dont ils se servent, ainsi que les Perses : M. *Adanson* dit que le rondier se trouve aussi en quantité le long du Niger, les Negres le nomment *ronn* (*Carimpana*, *Hort. Malab. vol. 1.*) ; son tronc est gros & fort droit ; il est semblable à une colonne de cinquante à soixante pieds de hauteur : il sort de son extrémité supérieure un faisceau de feuilles qui, en s'écartant, forment une tête ronde ; chaque feuille représente naturellement un éventail de cinq à six pieds d'ouverture, porté sur une queue de même longueur ; les fleurs de cet arbre sont mâles ou femelles, les mâles sont stériles, les fleurs femelles se changent en fruits qui se succèdent presque pendant toute l'année ; ils sont pour l'ordinaire de la grosseur d'un melon arrondi ; leur enveloppe est un peu coriace & épaisse comme un fort parchemin ; la chair qu'elle recouvre est jaunâtre, pleine de filamens attachés à trois gros noyaux, qui en occupent le milieu. Les Negres aiment beaucoup ces sortes de fruits, sur-tout quand ils sont cuits sous la cendre, car ils ont alors une saveur de coings : & leur odeur, quoique forte, est agréable.

RONDINE, ou RONDIRE, ou RONDOLE, c'est l'*hirondelle de mer* : voyez ce mot.

RONFLEUR : voyez PIRAMBU.

ROQUAMBOLE : voyez à l'article AIL.

ROQUET. Espece de lézard qui se trouve dans les petites Isles, qui sont placées dans les culs de sac de la Guadeloupe : ce lézard a tout au plus un pied de long ; les pattes antérieures sont plus longues que les postérieures : il a les yeux fort étincelans & vifs ; sa peau est de couleur de feuille morte , tiquetée de points jaunes & noirâtres : il porte la queue retrouffée en arcade sur le dos , au lieu que tous les autres lézards la portent traînante à terre , & il tient toujours la tête élevée en l'air : il est si agile qu'on le voit toujours sauter autour des hommes qu'il prend plaisir à voir , enforte qu'il s'arrête aux lieux où il en rencontre. Si on le poursuit , il ouvre aussi-tôt sa gueule , & tire la langue comme un petit chien de chasse ; il se fourre aussi dans la terre , non pour y pondre ses œufs , mais pour y manger ceux des autres lézards & des tortues.

ROQUET , espece particuliere de petit chien que l'on regarde comme une variété du *chien Danois* : voyez à l'article CHIEN.

ROQUETTE , *eruca planta* , plante dont on distingue plusieurs especes. Nous rapporterons ici les deux principales ; l'une cultivée & l'autre sauvage.

1°. La ROQUETTE DES JARDINS , *eruca fativa* ; sa racine est blanche , ligneuse , menue , vivace , & d'une faveur âcre ; ses tiges sont hautes d'environ deux pieds , un peu velues ; ses feuilles sont semblables à celles de la moutarde , blanches , longues , étroites , découpées profondément , tendres , lissées & de même faveur que la racine : aux sommités des tiges naissent des fleurs en croix , de couleur bleue , tirant sur le blanc , rayées de noir , & soutenues par des calices velus. A ces fleurs succèdent des filiques longues qui se divisent en deux loges remplies de quelques semences jaunâtres , plus grosses que celles de la moutarde , & moins rondes.

L'odeur & la faveur de cette plante sont fortes & désagréables ; cependant en Italie on la recherche pour la mêler dans les salades ; à dessein d'en relever le goût : on la sème dans les jardins & dans les champs ; ses graines & ses feuilles sont d'usage.

2°. La ROQUETTE SAUVAGE , *eruca sylvestris* ; celle-ci croît contre les murailles , aux lieux incultes & sablonneux ; elle a une odeur entièrement fétide & désagréable : sa racine est assez longue , grosse &

blanche; ses tiges font fort découpées, comme celles du pissenlit, vertes, liffes, d'une saveur brûlante, semblables à celles de la roquette des jardins, aussi bien que les fleurs, mais qui font de couleur jaune & odorantes. Il leur succede des filiques anguleuses, remplies de graines, semblables à celles de la moutarde sauvage, d'un goût âcre & un peu amer, ainsi que toute la plante.

L'odeur & la saveur de la roquette cultivée est plus douce, & sa vertu plus foible; c'est pourquoi on la mêle souvent dans les alimens; mais la roquette sauvage est préférable en Médecine.

La roquette est d'une nature toute différente de la laitue; c'est pourquoi les Anciens avoient coutume de les mêler dans les alimens, afin de les tempérer l'une par l'autre: si les Italiens mettent de cette plante dans leurs salades, c'est plutôt à cause de ses vertus, que de sa saveur; car, selon le témoignage des Médecins & même des Poètes, elle porte à l'amour; c'est pourquoi

Martial dit, *Et Venerem revocans eruca morantem.*

Columelle, *Excitat ad Venerem tardos eruca maritos.*

& Ovide, *Nec minus crucas jubeo vitare sulaces.*

Toutes les parties de cette plante étant mangées excitent l'appétit; elles aident la digestion, provoquent l'évacuation de l'urine & de la semence; en un mot on les emploie dans les compositions destinées à provoquer l'acte vénérien. La roquette, & sur-tout la graine, est encore utile dans le scorbut & dans quelques maladies chroniques, soit qu'on mange cette plante toute crue, soit qu'on en boive le suc seul ou dans le vin, soit qu'on la fasse bouillir dans les bouillons ou dans les apozemes, soit qu'on la mâche; enfin elle produit l'effet des salivaires & des sinapismes, dans la paralysie & l'apoplexie.

Les Botanistes distinguent encore une autre espece de ROQUETTE SAUVAGE OU ROQUETTE DES CHAMPS, OU MASSE AU BEDEAU, *erucago segetum*, qui croît aux environs de Montpellier entre les blés, & dans d'autres lieux chauds: sa racine est longue d'un pied & fibreuse, ainsi que ses tiges qui font rudes, rameuses & purpurines: ses feuilles sont étendues par terre, oblongues, étroites, velues & rudes; celles des tiges sont jointes deux à deux ou trois à trois; ses fleurs sont petites, à quatre feuilles disposées en croix & jaunâtres: il leur succede des fruits ressemblans à une masse épineuse, & qui renferment trois ou

quatre semences arrondies & garnies d'un petit bec. Cette plante est incisive & sternutatoire.

La ROQUETTE DE MER est la *akile*. Voyez ce mot.

On nous apporte quelquefois de Saint-Jean d'Acres, à dix lieues de Jérusalem, beaucoup de cendres de roquette que les Marchands appellent *cendres du Levant* : il en vient aussi de Tripoli & de Syrie ; mais elle ne contient pas tant de sel que l'autre : on s'en fert pour faire du savon & du verre, comme de celle de *fougere* ou de la *foude*. Voyez ces mots.

Les Verriers & les Savonniers s'en servoient beaucoup autrefois, avant le grand commerce de la foude ; mais l'on en trouve rarement aujourd'hui chez les Marchands, encore n'est-elle souvent qu'un mélange de cendres de bois & de potasse, ou de cendres gravelées & d'un peu de foude, ou de sel de verre.

ROSE : voyez au mot ROSIER. On donne aussi le nom de rose à une espèce d'ortie de mer. Voyez ce mot.

ROSE DE CHIEN ou D'ÉGLANTIER. Voyez le mot ROSIER SAUVAGE à la suite de l'article ROSIER.

ROSE GUELDRE, nommée improprement par les Jardiniers *rosediete*. Voyez OBIER.

ROSE DE JÉRICO, *rosa Hierocontina*. Cette plante, appelée ainsi fort improprement, est une sorte de thlaspi qui croît dans l'Arabie déserte aux lieux sablonneux, aux rivages de la mer Rouge, d'où elle nous est apportée sèche ; quoiqu'on l'ait appelée *rose de Jérico*, elle n'est point une rose, & l'on n'en trouve point autour de Jérico. Lémery dit que c'est une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuse, rameuse, ayant la figure d'un petit globe de couleur cendrée : ses feuilles sont petites, languettes, découpées & velues ; ses fleurs sont à quatre pétales, petites, disposées en croix dans des épis, blanches ou de couleur de chair ; sa semence est arrondie, rougeâtre & âcre au goût ; sa racine est simple, grosse & ligneuse. Pendant que cette plante est encore en vigueur dans la terre, elle paroît en bouquet ; mais à mesure qu'elle se sèche, ses rameaux s'entrelacent les uns dans les autres, & les extrémités se courbant en dedans, se réunissent à un centre commun, & composent une espèce de petit buisson en forme de globe ; telle est la rose de Jérico. Des Charlatans font accroire au public qu'elle ne doit s'ouvrir ou s'étendre qu'au jour de Noël ; ils

la vendent aussi aux femmes enceintes, en leur prédisant que dans les douleurs de l'accouchement, si elles mettent cette rose tremper quelque temps dans de l'eau, elles verront alors ses rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir & ses fleurs paroître agréablement, ce qui les soulagera & facilitera beaucoup dans leur travail : mais cet épanouissement n'est point périodique, & la rose de Jérigo ne connoît point la différence des sexes qui lui sont étrangers. Elle n'est sensible qu'aux impressions de l'air & de l'humidité. En quelque temps que l'on humecte cette plante, soit homme, soit femme, soit fille, la rose de Jérigo produira le même phénomène ; & dès qu'on la retirera de l'eau, elle se séchera & se refermera comme auparavant. Cette plante exposée à l'air peut servir d'un hygrometre ; ainsi en tems sec elle se resserre, & à l'approche d'un tems pluvieux elle se gonfle & se développe. Voilà tout le mystère de cette plante dévoilé.

ROSE D'OUTREMER ou TREMIERE. *Voyez MAUVE.*

ROSEAU ou CANNE, *arundo*, est un genre de plante qui ; selon *Lémery*, ne diffère du *gramen*, que par la grandeur de ses tiges & de ses feuilles. Nous en citerons ici trois especes principales ; savoir,

1°. Le ROSEAU DE MARAIS, *arundo vulgaris palustris*. Cette plante qui croît dans les endroits marécageux, a des racines nombreuses, longues, nouées & traçantes, qui poussent plusieurs tuyaux, hauts de six pieds & même davantage, plus menus que le petit doigt, noués & vides : il sort de ses nœuds des feuilles longues de plus d'un pied, assez larges, roides, un peu rudes au toucher, enveloppant en partie leur tige : ses fleurs naissent par paquets en leurs sommités, petites, molles, composées d'étamines qui sortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine d'abord, puis ces paquets se développant, s'allongent, se répandent en maniere de chevelure, & prennent une couleur cendrée : à ces fleurs passées succèdent des semences. On coupe ces roseaux avant qu'ils soient tout-à fait mûrs, c'est-à-dire, quand ils sont en fleurs, pour en faire de petits balais d'appartemens.

2°. Le ROSEAU CULTIVÉ ou la CANNE DES JARDINS, *arundo sativa domestica*. Sa racine est longue, grosse, charnue, se répandant au long & au large dans la terre, d'un goût doux & agréable ; elle pousse plusieurs tiges à la hauteur de huit à neuf pieds, plus grosses que le pouce, fortes, creuses, nouées & jaunâtres ; ses feuilles &

les fleurs font femblables à celles de l'espece précédente , mais plus grandes. On cultive cette plante dans les jardins ; les rejetons tendres de sa racine peuvent se manger. Quelques Auteurs ont cru que cette racine brûlée est le spode des Arabes , duquel on ne se sert plus , sinon en Guiane , où les Sauvages frottent & noircissent avec cette cendre ceux qui sont incommodés par des pians.

Ce roseau cultivé croît naturellement en Provence , en Languedoc , en Italie , en Espagne , & il fleurit rarement dans ce pays-ci ; mais comme il pousse quantité de drageons enracinés , on le multiplie aisément. Il est à propos de planter ce roseau dans un lieu un peu frais ; cependant il subsiste dans des endroits fort secs ; mais les cannes n'y viennent ni aussi hautes , ni aussi grosses. Ceux qui en font commerce ont soin de les placer aux expositions les plus chaudes , afin que les cannes acquièrent plus de maturité. Ces sortes de roseaux sont très-utiles dans certaines provinces ; leurs tiges servent d'échalas pour faire des enceintes autour des champs : on en fait des treillages d'espaliers qui durent très-long-temps. C'est encore avec ces roseaux ou cannes qu'on forme les pêcheries qui sont en grand nombre sur le bord de la Méditerranée ; on les nomme *bourdiques*. En Guiane on s'en sert à lattier les toits , ou à palissader & fermer les cases ; les petites servent à faire des roseaux à fleches.

Enfin , personne n'ignore que l'on en fait des bâtons à main très-légers pour la promenade , & aussi de fort jolies quenouilles. Afin que les cannes se maintiennent bien droites , on les attache avec des liens sur un morceau de bois dans le temps qu'elles sont encore vertes , & on ne les en sépare que lorsqu'elles sont entièrement seches. On enjolive ces cannes d'une espece de peinture qui se fait en y appliquant des feuilles de persil , ou du papier découpé de différentes façons ; ensuite on les expose à la fumée ; les parties qui n'ont pas été couvertes de feuilles de persil ou de papier prennent une couleur de marron , & les endroits où étoient collés les papiers ou les feuilles de persil restent blancs ; ce qui fait un très-joli effet. On peut encore former des dessins sur ces cannes avec un enduit de cire , & frotter le tout avec une eau forte affoiblie , dans laquelle on a fait dissoudre du fer. Ces parties découvertes qui sont exposées à cet acide brunissent , & les autres qui étoient enduites de cire restent blanches. On fait aussi avec ces roseaux des étuis à cure-dents , & de petits instrumens de

musique champêtre ; que l'on nomme chalumeaux, des anches de hautbois & de musette, &c. M. *Haller* dit qu'on les plante en Suisse pour en faire des peignes à l'usage des Cardeurs.

Les racines de ces roseaux sont propres pour exciter les mois aux femmes, & les urines : des personnes s'en servent pour faire passer chez les animaux le lait des femelles qui allaitent : leurs feuilles & leurs fleurs sont détersives & vulnérables. Au reste cette plante est peu d'usage en Médecine.

3°. Le ROSEAU appelé MASSE D'EAU, *typha*. (M. *Deleuze* dit que la masse d'eau n'est pas un roseau, & qu'elle forme un genre particulier). Il y a la grande & la petite espèce ; la première a plus de sept pieds de hauteur ; sa racine est rampante, rougeâtre en dehors, très-blanche en dedans, d'un goût fade : elle pousse ordinairement une seule tige, ronde, ferme, droite & lisse ; ses feuilles sont longues, étroites & épaisses, de substance spongieuse, douceâtres au goût ; les unes sortent de la racine, les autres des nœuds de la tige : ses fleurs sont rougeâtres & naissent en masse ou en épi cylindrique au sommet de la tige ; celles de la partie supérieure sont mâles, composées chacune d'un calice à trois feuilles, & de trois étamines sans pistil ; la partie inférieure de l'épi est occupée par des fleurs femelles, à chacune desquelles succede une petite graine portée par un filet accompagné d'une aigrette de poils, dit M. *Deleuze*. Ces fleurs se dissipent en s'envolant en l'air en forme de duvet.

La seconde espèce croît, ainsi que la précédente, dans les étangs & dans les marais : elle pousse des feuilles longues & étroites comme celles du graminé ; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux ou trois pieds, semblable à celle du jonc, roide, sans nœuds, soutenant en son sommet un épi cylindrique, où sont attachées, comme en l'autre espèce, des fleurs à étamines brunes, qui en vieillissant sont emportées par le vent en papillotes, & ne laissent après elles aucune semence : cet épi est double dans ces deux espèces de roseaux ; & il y a une petite distance entre les deux épis : celui d'en haut soutient les fleurs, & celui d'en bas porte des semences ; leurs sommités sont détersives, astringentes & rafraîchissantes.

La racine de cette plante qui croît naturellement dans certains ruisseaux, & qu'on peut faire croître dans ceux où on le desire en y en mettant quelques touffes, est du goût des cochons, qui s'en

nourrissent très-bien, les chevaux même en font très-friands ; c'est pour eux une nourriture faine & agréable.

Des Lithologistes font mention de roseaux pétrifiés ou en empreintes.

Dans plusieurs pays on se fert des roseaux pour couvrir les maisons ; ces couvertures durent trente à quarante ans : on en fait aussi des claies ou paillassons qui servent même de murs & d'enceintes de melonnières : dans les provinces où le bois est rare, on s'en fert pour chauffer le four. On dit que dans les Indes il y en a d'une grosseur incroyable (c'est le *bambou*), dont un de leurs nœuds a suffi une fois pour faire une sorte de petit bateau, dans lequel trois hommes pouvoient passer les petites rivières. Les habitans ramassent les paquets de fleurs qui forment une espece de bourre, dont ils se servent pour garnir les matelas. On prétend que cette bourre rend sourds ceux qui s'en mettent dans l'oreille, & que de-là vient son nom Italien, qui est *mazza sorda*.

Il y a une espece de roseau dont les tiges meurent tous les ans, & qu'on seme dans les Capitaineries pour en faire des remises ; les perdrix & les faisans s'y plaisent beaucoup & y placent leurs nids : cette espece a l'avantage de subsister très-bien dans des lieux assez secs. Enfin, il y a encore une sorte de roseau à feuilles panachées, qui fait un effet très-agréable dans les bosquets d'été & d'Automne.

ROSEAU DES INDES ou ROSEAU EN ARBRE. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.

ROSEAU ODORANT ou AROMATIQUE. *Voyez* CALAMUS AROMATIQUE VRAI.

ROSEAU DE SUCRE ou CANNAMELLE. *Voyez* CANNE A SUCRE.

ROSÉE, *ros*. On donne ce nom à des gouttes d'eau tenues, fines, fort déliées, qui, dans l'été tombent le matin & le soir, de l'atmosphère, lorsqu'il est calme & serein, & qu'il a fait chaud pendant la journée. Cette rosée est produite de même que toutes les eaux des nuages par les vapeurs qui se sont élevées pendant le jour dans l'air en maniere de brouillards insensibles, y ont demeuré suspendues, se sont ensuite condensées, rapprochées par la disparition du soleil, & ont par conséquent été obligées de descendre par leur pesanteur spécifique plus grande que la densité de l'air : ce qui forme la premiere fraîcheur de la nuit qu'on nomme *serain*. Les vapeurs qui ont été

raffemblées pendant la nuit & le jour , en produisent une autre le matin , mais peu considérable. Nous disons qu'il n'en tombe point ou presque point pendant le jour , parce que la chaleur en tient la plus grande quantité suspendue & dispersée dans l'air , & ces molécules ne se réunissent que quand le froid succede à la chaleur. De la variation de froid & de chaud dans l'atmosphère , il résulte que la rosée tombe en temps différens. M. *Jean-Ek* fait observer que la circonstance du lieu y contribue singulièrement : par exemple dans les climats plus chauds où le soleil s'éleve davantage sur l'horizon , les exhalaisons doivent être plus abondantes , parce que , comme cet astre s'éloigne nécessairement de l'horizon pendant la nuit pour autant de temps qu'il a paru dans le jour , l'air pendant la nuit devient de quelques degrés plus froid que pendant le jour , & a plus de facilité pour condenser les vapeurs : c'est ainsi qu'il prépare une plus grande abondance de rosée , notamment sur les prairies & sur les campagnes ; car dans les villes très-peuplées on n'apperçoit que peu ou point de rosée : on en présume bien la cause.

Alvarez (*Description de la Mauritanie*) fait voir de quelle utilité est la rosée pour la nourriture des végétaux , sur-tout dans certains endroits de l'Arabie & de la partie intérieure de l'Égypte , où il ne pleut & ne neige jamais. *Wallerius* avertit avec raison de ne pas confondre la rosée avec le miélat , qu'on trouve ordinairement soir & matin en été sous la forme de gouttes attachées aux feuilles des plantes & sur les herbes : c'est le produit de la transpiration végétale. *Voyez* MIÉLAT.

La rosée tombant sur les végétaux , fait que les plantes sont plus pesantes le matin qu'elles ne l'étoient le soir précédent. On peut consulter les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1751.

ROSÉE DU SOLEIL ou ROSSOLIS. *V.* HERBE AUX GOUTTEUX, ROSELET. *Voyez* à l'article HERMINE.

ROSELLE. C'est la grive rouge. *Voyez son article au mot* GRIVE.

ROSE-MUKEN. Les Naturalistes Allemands donnent ce nom à un poisson que l'on pêche dans les étangs & dans les lacs de Prusse ; de même qu'ils appellent *rosen-kafer* ou *golde-kafer* les mouches cantharides , parce qu'elles se tiennent dans les rosiers.

ROSETTE , *trigla facie piscis*. M. *Gronovius* dit qu'on donne ce nom en Hollande à un poisson de mer très-rare. Sa forme est singulière. Cet animal , qui est long d'un pied ou environ , a le corps pyramidal : fa

tête, qui a la même figure, est grande, carrée, cuirassée & striée de différentes façons, ce qui forme comme un ouvrage ciselé; elle est de la même couleur que celle du dos; le haut & les côtés sont très-plats; à l'occiput est un aiguillon fort pointu, & tourné du côté du dos; près du même endroit, il en paroît un autre qui sort d'une lame osseuse: sa bouche est large, très-ample; le bout en est rude & comme cariné: on y voit de chaque côté trois éminences: les dents sont nombreuses, mais petites; la mâchoire inférieure est plus petite que la supérieure, & n'a point de lèvres: les narines, couvertes d'une membrane, sont sur le penchant de la tête, entre les yeux & la bouche de ce poisson; les yeux sont placés au sommet de la tête, fort proches l'un de l'autre, couverts d'une peau, grands & placés de manière que le poisson peut voir au dessus de sa tête, & regarder de côté: la base des orbites des yeux est garnie de petits aiguillons; la paupière est d'un bleu noir; l'iris est large & blanche; le dos est comme fillonné. Ce poisson a huit nageoires épineuses; sur le dos il y en a deux rougeâtres, & dont les épines sont tournées vers la queue; celles de la poitrine sont couvertes d'une membrane forte & bleue; celles du ventre sont blanches, tiquetées de rouge; la nageoire qui forme la queue est légèrement rouge & fourchue, mais étendue. L'anus placé devant la nageoire répond à l'osselet carré de la seconde nageoire du dos: il y a entre les deux nageoires de la poitrine & du ventre, trois appendices articulées, & un peu repliées vers la queue.

Les écailles de la rosette sont tuilées, blanches au ventre, & d'un vert rouge au dos, tuberculeuses, d'un vert rougeâtre: sa chair est de bon goût.

Dans les mois de Juin & de Juillet les Pêcheurs Hollandois prennent une quantité d'un autre petit poisson, qu'ils portent au marché sous le nom de *rosette*. Il est aussi estimé que le précédent; mais il en diffère par ses nageoires molles, & par les couleurs qu'on voit sur sa peau, qui disparaissent à la mort de l'animal; il n'a que sept pouces de long. On donne aussi le nom de *rosette* au quadrupède nommé *hermine*. Voyez ce mot.

ROSICLERE. Voyez à l'article ARGENT.

ROSIER, *rosa*. Le rosier est un arbrisseau qui donne la rose, fleur connue de tout le monde, & consacrée par les anciens Poètes à la mere des amours; fleur dont les Hébreux faisoient des couronnes, & dont

le Grand Prêtre, dans les sacrifices, ornoit son front; fleur que l'on bénissoit autrefois à Rome le jour appelé *Dominica in rosa*, & que les Papes envoioient comme une marque distinctive à quelques Princeffes de l'Europe. Il y avoit autrefois dans les Parlemens de France un grand jour de cérémonies qu'on appelloit la *baillée de roses*. *Pline* appelle, avec raison, la rose la *reine des fleurs*, l'*ornement des jardins*, & la *panacée d'une infinité de maladies*. En effet, outre la beauté de sa fleur & son odeur des plus suaves, elle fournit, pour la guérison de nos maux, plusieurs remedes que l'on trouve non-seulement dans les différentes parties qui la composent, mais aussi dans les différentes especes de roses.

Tout ce que nous faisons venir à grands frais des pays éloignés, n'a réellement rien de supérieur, peut-être rien de comparable à une belle suite de rosiers bien entretenus. Il y a un grand nombre d'especes de roses, de tailles, d'odeurs différentes. *M. Tournefort* en fait l'énumération de trente-cinq sortes toutes différentes par leur couleur, leurs feuilles & le nombre de leurs pétales; il y en a en effet qui ont 5, 6, 7, 10, 12, 20, & peut-être plus de 100 pétales: ainsi les unes sont simples, les autres doubles, blanches, de couleur incarnate, jaunes, cramoisies, panachées. On produit tout ce mélange des couleurs par le mélange des especes. On peut ménager cette variété sur le même pied, & y faire croître à la fois cinq ou six sortes de grosses roses toutes différentes, par le moyen de la greffe. Par la maniere de les gouverner, en retranchant quelques branches, on parvient à se procurer très-long-temps la jouissance de cette agréable fleur, parce qu'il en repousse de nouvelles.

On divise d'abord les roses en deux especes générales, l'une cultivée & l'autre sauvage.

Le rosier sauvage est aussi nommé *églantier*, ou *gratte-cul*, ou *rose de chien*, ou *rose cochonniere*, & en latin *cynorrhodon*. Ses feuilles sont oblongues, lisses, semblables à celles du *rosier domestique*; ses fleurs qui doivent leur existence à la simple nature, n'ont pas la beauté, les graces, la délicatesse, l'incarnat, l'odeur suave dont la main & les soins du Cultivateur ont embelli la rose des jardins. Les fleurs de l'églantier sont des roses simples à cinq feuilles, de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes: aux fleurs succedent des fruits ovales, oblongs, rouges comme du corail dans leur maturité, dont l'écorce est charnue, moelleuse, d'un goût doux, mêlé d'une agréable acidité, & qui renferme des semences enveloppées d'un poil ferme qui s'en sépare aisément. Si

ce poil s'attache aux doigts ou à quelqu'autres parties nues, il pénètre la peau, & y cause des démangeaisons importunes; c'est ce qui a fait donner à ces fruits le nom de *gratte-cul*. Cet arbrisseau qui croît assez haut, se trouve par-tout, dans les haies & dans les buissons. M. *Haller* observe ici que le nom d'*églantier* appartient à un rosier particulier, dont les feuilles sont enduites en dessous d'un petit poil roux, & cependant ont une odeur de pomme assez forte. Le *gratte-cul* commun a les feuilles sans odeur & lisses.

Il naît souvent au tronc ou aux branches du rosier sauvage une espèce d'éponge velue, grosse comme une petite pomme ou comme une grosse noix, légère, de couleur rouille, qu'on appelle *éponge d'églantier*, & dans les boutiques, *bédéguar*. Cette espèce d'éponge végétale, qui est hérissée d'une multitude de filamens qui lui forment un chevelu, n'est autre chose qu'une tumeur à filigrane causée par la piqûre du cinips, espèce de moucheron qui, avec l'aiguillon qu'il porte à sa queue, perce le bouton d'où doivent sortir les feuilles du rosier, & y dépose des œufs; la sève se porte vers cette piqûre avec plus d'abondance; elle y est attirée par les petits vers sortis de ces œufs qui s'en nourrissent. C'est ainsi que les poils ou fils du bédéguar grossissent, s'allongent & se forment; c'est un petit berceau odorant où les jeunes cinips attendent leur métamorphose; en effet, quand on ouvre cette éponge, ils paroissent sous la forme de vers nichés dans leurs cellules, mais deviennent ensuite autant de moucherons. Voyez CINIPS. On a mis cette production au nombre des remèdes qui peuvent être employés avec succès contre les diarrhées & les dysenteries, qui peuvent exciter les urines, & être utiles contre la pierre, le scorbut & les vers. On prétend que réduite en charbon & en poudre, ou simplement desséchée & pulvérisée, c'est un spécifique contre les goîtres: il suffit d'en mettre tous les soirs en se couchant une pincée sous la langue.

Les fleurs de l'églantier sont purgatives, mais le sirop qu'on en prépare est plus astringent, & s'emploie, pour l'ordinaire, préféablement aux autres purgans, lorsqu'il faut purger dans les pertes rouges ou blanches des femmes. La confève de cynorrhodon qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, est d'un goût aigrelet fort agréable: on peut en donner aux convalescens à titre d'analeptique; c'est un excellent astringent propre pour le cours de ventre, pour modérer l'ardeur de la bile, & adoucir l'âcreté de l'urine. On a vu des hydropiques
guéris

guéris par l'usage de la tisane faite avec les fruits du cynorrhodon. C'est, dit M. *Bourgeois*, un grand diurétique, & en même temps un très-bon tonique.

On vante la racine d'églantier, comme un remède spécifique contre l'hydrophobie, maladie occasionnée par la morsure d'un chien enragé; mais malheureusement il y a lieu de penser que ce remède est très-impuissant; le meilleur que l'on connoisse jusqu'à présent, est l'onguent mercuriel en friction.

On fait qu'il n'y a point d'arbrisseau plus agréable que le rosier, soit à fleurs simples, soit à fleurs doubles: ils se disputent de beauté les uns les autres. Parmi toutes les variétés des rosiers, il y en a qui méritent la préférence par certaines qualités. Les *rosiers de tous les mois*, ainsi nommés, parce qu'ils fournissent des fleurs pendant presque toute l'année, se font estimer par cette qualité: il y en a à fleurs blanches, à fleurs doubles couleur de chair, & à fleurs simples & pourpres. L'espece de rosier de tous les mois, qui est d'un rouge pâle à fleurs doubles, ne porte des fleurs que depuis le commencement de Juin jusqu'à la fin d'Octobre. M. *Bourgeois* dit qu'il ne fleurit même point une seconde fois, si on néglige de tailler les branches qui ont porté des fleurs, dès qu'elles commencent à se faner.

La *rose de Grece à fleur rouge* qui ne s'épanouit pas entièrement, & la *rose de Mai* sont estimables, parce qu'elles sont plus printanieres que les autres.

Le *petit rosier nain* donne des fleurs très-doubles, d'une forme & d'une couleur charmantes; on les nomme *roses mignonnes*.

Les *roses jaunes* à fleurs doubles & à fleurs simples, sont très-agréables par la vivacité de leur éclat, sur-tout la rose simple; l'espece double avorte souvent; mais quand elle fleurit bien sans avorter, sa fleur est d'une beauté incomparable & très-supérieure aux plus belles renoncules, dit M. *Bourgeois*. Pour les garantir de cet accident, il faut les préserver de la pluie, en les couvrant d'un petit toit, dès que les boutons commencent à paroître: mais, ce qui est plus facile, il faut les planter contre un mur, & y établir un petit avant-toit.

Les *roses cannelles*, soit simples, soit doubles; les *roses muscades* ou de *damas*, doubles & simples, & connues chez les Anciens sous le nom de *rose putone*, ainsi que l'espece de rosier musqué toujours vert, sont dignes d'être recherchées par l'odeur délicieuse qu'elles exhalent. On

voit assez communément en Italie des roses bleues , & aux environs de Turin un *rosier sans épines*, dont les pétales des fleurs sont tachetées de vert. Enfin les roses rouges si connues de tout le monde , & les roses pourpres dites de Provins , ainsi que les roses panachées , sont très-belles par elles-mêmes , & se mêlent agréablement avec les roses blanches. On prétend que le rosier commun à fleurs rouges , enté sur du houx , produit des roses vertes ; le suc ou la feve du houx force apparemment les filieres du rosier. M. *Adanson* dit qu'on prend communément pour le fruit du rosier , son calice qui devient charnu & succulent comme une baie ; mais ce sont les ovaires même qu'on doit regarder comme le fruit de cette plante.

Le calice de la rose offre communément une singularité qui lui est particuliere ; il est divisé en cinq feuilles , dont deux sont entièrement barbues , deux sont sans barbes , & une n'est barbue que par un côté , ainsi que l'a exprimé le Poète :

Quinque sumus fratres , unus barbatus & alter ,
Imberbesque duo , sum semi-berbis ego.

Les différentes especes de roses different par leurs vertus ; les unes sont purgatives , les autres astringentes. On fait avec les roses pâles ou incarnates , ou avec les roses blanches une eau distillée propre pour les maladies des yeux , & estimée contre les cours de ventre , les crachemens de sang & les hémorragies. On fait avec ces roses un sirop solutif ; ainsi ces roses sont principalement purgatives , mais elles ont quelque légère astriction qu'elles empruntent de leurs parties terrestres. La rose muscade , celle sur-tout qui vient des pays chauds , est très-purgative : on ne doit l'employer qu'avec prudence.

On tient dans les boutiques une eau distillée de ces fleurs , qui sert plutôt dans la cuisine pour relever le goût de la pâtisserie , qu'elle n'est d'usage en Médecine ; elle purge cependant assez bien à la dose de huit onces. Les roses d'un rouge foncé qu'on nomme *roses de Provins* , passent pour être astringentes , ainsi que les *roses blanches* , suivant un grand nombre de Médecins. On prépare avec les roses de Provins une conserve , un miel , & un sirop qui sont astringens. A l'extérieur on se sert communément de ces roses dans les fomentations astringentes & résolatives : on les met dans du vin , & elles sont propres à fortifier les parties nerveuses foulées. Ces mêmes fomentations faites sur la

tête après des coups & des chûtes, qui menaçoient d'un abcès dans cette partie, ont souvent réuffi pour le prévenir & pour adoucir des mi-graines violentes. L'onguent ou pommade de rofes est faite, tantôt avec la rose de Provins, tantôt avec la rose ordinaire; on s'en fert pour les gerçures des levres. M. *Haller* dit qu'on distille dans les Indes une huile essentielle de rofes extrêmement précieuse, & qui fait un présent de Roi à Roi. Si l'on veut être instruit de l'usage des rofes chez les Anciens, on peut lire la savante & curieuse dissertation ou recueil d'anecdotes sur cette fleur par M. le Marquis d'*Orbessan*, Président à mortier du Parlement de Toulouse.

ROSIERE, *phoxinus squammofus*. Poiffon d'eau douce, ou bourbeux, à nageoires molles & du genre des carpes; sa tête est grosse, ses yeux font grands. Ce poiffon, dont nous avons parlé à l'article BOUVIER, a, dit-on, des œufs dès qu'il est né: on donne aussi le nom de *phoxinus* au *veron*. Voyez ces mots.

ROSMARE, *rosmarus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom au cheval de riviere, & d'autres à la bête à la grande dent, dont nous parlerons sous le nom de *vache marine*. Voyez ce mot.

ROSOMACK. Voyez à l'article PELLETERIES.

ROSOTA ou GUISELLA. Espèce de belette, dont les excréments font odoriférans. Voyez BELETTE.

ROspo. C'est la seconde espèce de *pasténaque*. Voyez ce mot.

ROSSE, *rubellio*. Poiffon de riviere & de lac, dont les nageoires font rouges: il est très-commun dans la Suede: il est de la grandeur d'une carpe, & est du même genre. Il a, selon M. *Linneus*, treize arêtes à la nageoire du dos & à celle de l'anus, quinze aux pectorales & neuf à celles du ventre. M. *Deleuze* dit que ce poiffon paroît être le même que le *vengeron* du lac de Laufanne: on dit qu'il fraie quand le fouci commence à fleurir. Sa chair est bonne, quoiqu'un peu amere.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, *philomela*, seu *luscinia*. Oiseau du genre du *bec-figue*, selon M. *Briffon*, & dont on distingue deux espèces principales en Europe.

1°. Le *rossignol franc* est un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son chant, autant le rossignol franc la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau

est un peu plus petit qu'un moineau , quoiqu'il paroisse plus long. Il ne pese qu'une once ; son bec est longuet , tendre , flexible & noirâtre ; quand il l'ouvre , il fait voir un large gosier de couleur jaune orangée ; il a l'œil grand & vif ; la tête , le cou & le dos sont couverts d'un plumage fauve , qui est plus brillant aux ailes & sur-tout à la queue. La gorge , la poitrine & le ventre sont d'une couleur cendrée ; les jambes languettes , & les ongles déliés ; la femelle a le port du mâle , mais elle est d'une couleur plus cendrée , de même que les jeunes rossignols. Le rossignol de la Silésie est plus grand que le nôtre.

Le rossignol est un oiseau solitaire , sauvage & craintif , lorsqu'il n'est pas apprivoisé. C'est à cette timidité naturelle qu'on attribue l'habitude qu'il a de remuer la queue , ce qui l'a fait nommer quelquefois *motacilla* ; il vit d'insectes & aime particulièrement les araignées.

L'Auteur du *Traité du Rossignol franc* , annonce (p. 4.) qu'il connoît des Amateurs qui distinguent trois especes de ces oiseaux. 1°. Le *rossignol de montagne* , plus petit que les deux suivans. 2°. Le *rossignol de campagne* , qui est de moyenne grandeur. 3°. Le *rossignol d'eau* , ou qui habite le long des eaux ; il est plus gros , plus robuste & meilleur pour le chant , puisque son ramage se fait entendre pendant huit mois de l'année , tandis que les autres ne chantent que pendant trois mois au plus. Cependant la plupart des Connoisseurs assurent qu'il n'y a qu'une espece de *rossignol franc* , qui fait voir seulement quelques variétés de grosseur , &c. Au reste on en trouve de bons par-tout. Quant à l'*alcyon vocal* que *Belon* nomme *rossignol de riviere* , parce que cet oiseau chante fort haut , nous en parlerons au mot ROUSSEROLLE.

L'expérience a appris à l'Auteur du *Traité du rossignol* , que la femelle de cet oiseau est muette. Il n'y a point d'oiseau aussi jaloux ; rarement on en voit deux ensemble , soit pour le chant , soit pour voyager , soit pour être en société. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus ; ses accens animés par l'amour , annoncent la sensibilité de son ame. Après quoi son ramage n'est plus varié , ni vif , ni harmonieux , mais tout simple. Son chant , dans l'automne , est si différent de celui du printems , qu'on ne sauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiseau. Le rossignol aime éperduement sa femelle , il a pour elle les petits soins de l'amant le plus assidu , & la complaisance d'un mari fidele. Quand une fois les petits sont éclos , il suspend pour quelques jours son ramage , il s'occupe du soin de les

nourrir & fait toujours compagnie à sa femelle. Les rossignols ont grand soin de leur postérité ; les peres veillent à l'éducation des petits , ils leur apprennent à chanter , & ces petits élèves les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité , répétant ensuite leurs leçons. La femelle fait son nid près de la terre , parmi les broussailles , & dans des buis ou des ifs , ou au pied d'une haie ou d'une charmille ; les chiens, les chats, les renards , les fouines , &c. mangent souvent leurs œufs. Ce nid est un peu long & profond, composé, pour la plus grande partie , de feuilles de chêne seches , qui se tiennent bien ensemble , quoique sans fils ni aucune autre liaison , pourvu toutefois qu'on ne le déplace point ; car sitôt qu'on touche à ce petit berceau toute l'habitation s'écroule. Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année ; dans ce pays-ci , il n'en fait communément que deux , à cause du froid : chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze , voilà le fruit de leurs amours ; ces œufs produisent plus de mâles que de femelles , comme dans presque tous les oiseaux.

Quelques Naturalistes disent que le rossignol franc aime la compagnie de celui de muraille, avec lequel il s'accouple souvent. Il a une aversion naturelle pour les serpens : on prétend qu'il redoute aussi les froids , & c'est pourquoi il meurt si souvent en cage , quoique tenu chaudement ; cependant il se trouve des rossignols en Danemarck , en Russie , & M. *Fletcher*, Ministre de la Reine Elisabeth à la Cour de Pétersbourg, dit que dans ces contrées les rossignols ont un chant plus mélodieux que celui des rossignols d'Angleterre. Divers Auteurs prétendent qu'il se trouve des rossignols blancs.

Le rossignol n'a presque point de chair ; cependant M. *Chomel* (*Dictionnaire Économique*), dit que les Gascons l'engraissent pour en faire un mets, qu'ils préfèrent à tout autre, lorsqu'il est gras. Sa chair est blanche , tendre , & presque aussi bonne que celle de l'ortolan.

On ne fait point où le rossignol se retire dans l'hiver : ce qu'il y a de certain , disent les voyageurs , c'est qu'il n'y en a en aucun temps dans l'Afrique. Quoiqu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles , aux environs de quelque colline ou d'un ruisseau , il s'en trouve , & sur-tout dans les endroits où il se rencontre un écho ; c'est-là qu'il se plaît à chanter : il coupe son ramage par mesures & par pauses , pour s'écouter & se répondre

en quelque sorte à lui-même , par le moyen de l'écho des environs ; de-là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit , dit M. *Pluche* , qu'il fait combien valent ses talens ; il se plaît à chanter quand tous les autres oiseaux se taisent. Rien ne l'anime tant que les lieux solitaires , le calme de la nuit , & le silence de la Nature ; c'est alors qu'il compose & exécute sur tous les tons , il varie ses modulations , & la souplesse de son gosier se prête à tout. Il va du sérieux au badin ; d'un chant simple & léger au gazouillement le plus bizarre ; des tremblemens & des roulemens les plus légers , à des soubpirs tendres , languissans & lamentables , qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle ; il fait des cadences perlées , des sons filés , pleins de goût , de finesse & d'expression ; c'est avec raison que *Pline* lui a donné le titre glorieux de *chanter de la Nature*. Cet aimable musicien fait entendre ses plus beaux sons dans le temps que sa femelle couve , il double alors la durée de son chant , & pour rendre ses sons extrêmement éclatans , il met en jeu toutes les forces de ses organes. Lorsqu'il donne à son ramage toute son étendue , il le commence & le finit sur seize tons différens avec une variété successive , & des notes intermédiaires d'un choix si juste , que la variété en charme l'oreille.

Pour la maniere de prendre le rossignol au filet , de le nourrir en cage , & d'en avoir le chant pendant toute l'année , nous renvoyons au *Traité du Rossignol franc ou chanteur* , imprimé à Paris en 1751. On reconnoît qu'un rossignol est un mâle , non-seulement par son chant , mais lorsque sur deux ou trois plumes de l'aîle , la barbe , qui sort de la côte de la plume que l'on voit est noire ; de plus , ses jambes sont comme transparentes & rougeâtres. Le rossignol est sujet à avoir des abcès au croupion , la gale à la tête , à devenir trop gras , à avoir le dévoiement ou la constipation ou une forte maladie de la mue , tous accidens qui influent sur son tempérament , au point de l'empêcher de chanter , ou même de le faire mourir.

Le rossignol de la Louisiane est le même qu'en Europe : son ramage est moins uniforme ; il chante toute l'année ; il est plus familier. On l'attire sous le pignon d'une maison , en y mettant une petite latte , du manger , un morceau de callebasse où il fait son nid , & alors il ne quitte plus cet endroit. Les habitans de la Martinique & de la Gadeloupe appellent *rossignol* un oiseau semblable au roitelet , mais un

peu plus gros : son ramage est fort agréable ; il vit de mouches & d'araignées. *Séba* parle aussi d'un rossignol d'*Amboine*, qui a le plumage de la queue d'une grande beauté, & un chant très-agréable, sur-tout quand il est en amour.

2°. Le ROSSIGNOL DE MURAILLE OU DE MUR, *ruticilla*. Cet oiseau est moins célèbre par son chant que le précédent ; il se nourrit d'insectes & de cerfs-volans : *Albin* le regarde comme un rouge-queue : il a le bec & les jambes noirs, la langue fendue, le dedans de la bouche jaune, l'iris couleur de noisetier, le plumage sombre, plombé & tiqueté de noir ; la poitrine, le croupion & les côtés sous les ailes sont rouges ; le dessus du ventre & le front sont marqués de blanc ; la gorge & les joues sous les yeux sont noires. Celui de Gibraltar a le dessus de la tête blanc.

On prétend que cet oiseau est d'un caractère sauvage : il aime la liberté, à prendre ses repas, gazouiller & faire son nid sans être vu : si quelqu'un touche à un de ses œufs, il les quitte pour toujours ; si l'on touche un de ses petits, ou il l'affamera, ou il le jettera hors du nid. Cependant lorsqu'il est élevé dès sa jeunesse en cage, il apprend aisément à siffler, & il devient assez doux. Par cet exposé on voit que le rossignol de muraille a les mœurs & la voix différentes du rossignol franc : il vole légèrement & fait du bruit lorsqu'il est perché ; il remue la queue & la tient presque toujours droite comme le roitelet.

Des Auteurs font mention de diverses espèces de rossignols de muraille, qui peut-être n'en font qu'une, & ne diffèrent les unes des autres que par quelques variétés. Le rossignol de muraille de l'Amérique est plus petit que le nôtre. On assure que la chair de ces sortes d'oiseaux est bonne contre l'épilepsie.

ROSSOLIS. Voyez HERBE AUX GOUTTEUX.

ROTANG. Voyez ROTIN.

ROTELE, *rubellio fluviatilis*. Poisson de rivière & de lac, blanc, plus large que la roffe & la carpe, & plus épais que la brême : sa couleur est d'un brun jaune, & ses écailles sont de la grandeur de celles de la carpe : il a la queue & les nageoires du ventre rouges : il a aussi une tache rouge sur les ouies : les yeux ont l'iris jaune, marquée de points noirs ; les dents & le palais sont semblables à ceux de la carpe : la nageoire du dos en occupe la moitié en longueur, elle

est fournie de six rayons ; la nageoire des ouies en a dix-neuf : le ventre a deux nageoires qui répondent à celle du dos : chacune a neuf rayons ; les nageoires des ouies sont plus blanches que les autres : l'anus est fort éloigné de la queue. On pêche de ces poissons dans le Rhin & en plusieurs lacs d'Angleterre : il s'en trouve qui ont douze à seize pouces de longueur.

ROTENGLE , *erythroptalmus*. Poisson semblable à la brème , assez connu en Allemagne : ses nageoires sont rouges (M. *Linneus* dit que celle du dos a onze rayons , celle de l'anus en a quatorze). Son corps & ses yeux sont tachetés de la même couleur ; il a sous la langue une tache jaune.

ROT-FISCH ou ROSVICH. Poisson de la mer de Norwege ; sa chair & sa robe sont de couleur rouge ; c'est pourquoi quelques-uns l'appellent aussi *rouget* : sa chair est d'un très-bon goût , dit *Gesner* , de *Aquat.* page 378.

ROTH-GULDEN-ERTZ ou ROSICLERE. Nom que les Mineurs donnent à la mine d'argent rouge transparente : la dénomination de cette mine signifie *mine de beaucoup de valeur*. Voyez à l'article ARGENT.

ROT-JE. C'est un petit oiseau du Groënland , que les Hollandois & les Hambourgeois nomment ainsi : *rot-je* signifie *rat*. Cet oiseau est de couleur noire , & son chant imite assez le cri d'un petit rat. M. *Anderfon* dit que le *rot-je* fait son nid sous les débris des rocs écroulés , dans des creux profonds & étroits , sur le bord de la mer. Aussi-tôt que les petits sont en état de voyager , les vieux leur tracent le chemin , en se glissant adroitement les premiers sous les pierres jusqu'à la mer , pour gagner d'autres contrées.

ROTIN ou RATAN. Espece de roseau qui croît abondamment sur les côtes du Détroit de Malacca. On en distingue plusieurs especes : les uns nous fournissent les cannes badines dont on se sert pour battre les habits ou pour faire des broffes colorées en rouge , & propres à nettoyer les dents. Ces mêmes roseaux se fendent aussi par petites lanieres pour faire des meubles , notamment des sieges & dossiers de chaises & fauteuils. Ces meubles de cannes ont été depuis quelque temps fort à la mode en Europe , & sur-tout en France. Comme ces lanieres en vieillissant perdent leur couleur naturelle , on la leur renouvelle au moyen de la vapeur du soufre enflammé. Les autres qui se nomment *rotangs* sont les *roseaux à cannes* , d'une consistance ligneuse ;
fort

fort légers , très-flexibles & fort poreux : ils ont cependant assez de solidité pour servir de bâton , lorsqu'en marchant on a besoin de s'appuyer. Les Hollandois , qui vont les chercher à Bengale & à Malac , en font un commerce considérable. Il y a des jets de ce jonc ou roseau , estimés cinquante & soixante louis d'or. On est dans l'usage de les vernir. Il y a des rotangs articulés dans les Isles de Bourbon & de France.

ROT-SCHÆR. *Voyez au mot MORUE.*

ROTULES. *Voyez à l'article OURSIN.*

ROUC ou ROUCK. Oiseau d'une force & d'une grandeur prodigieuse , qui se trouve , dit-on , dans l'Arabie. Il paroît que c'est le même que le *laemmergeyer* de la Suisse , ou que le *cuntur* du Pérou. *Voyez à l'article CONDOR.*

ROUCOUYER & ROUCOU. On donne communément ce nom à un arbre de la graine duquel on tire , par infusion ou macération , une pâte ou extrait que l'on nomme *roucou* , & dont on fait usage dans la teinture. Cet arbre est cultivé dans toutes les isles de l'Amérique : il est nommé chez les Indiens & chez les Sauvages Caraïbes , *achiote* ou *cochehue* ; les femmes Caraïbes l'appellent *bichet* : c'est l'*urucu* des Botanistes. Cet arbre est de la grandeur d'un noisetier ; il est fort touffu : il pousse de son pied plusieurs tiges droites & rameuses ; s'il croît trop haut , on l'étête afin qu'il s'arrondisse. Son bois est blanc (on prétend que deux morceaux de ce bois frottés l'un contre l'autre , donnent des étincelles capables d'allumer de l'amadou) ; cependant on dit qu'il est facile à rompre ; l'écorce sert à faire des cordes ; ses feuilles sont placées alternativement , grandes , lisses , d'un beau vert , ayant en-dessous plusieurs nervures rouslâtres : ses feuilles sont attachées à des queues , longues de deux ou trois doigts. Ses rameaux portent à leur extrémité , deux fois par an , des touffes de fleurs en rose , grandes , belles , d'un rouge pâle , tirant sur l'incarnat , sans odeur & sans goût : à ces fleurs succèdent des fruits ou gouffes oblongues , ovales , applaties sur les côtés , ayant à peu près la figure d'un myrobolan , longues d'un doigt & demi ou plus , composées de deux coffes hérissées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûrissant devient rougeâtre , & il s'ouvre en deux parties qui renferment environ soixante grains ou semences partagées en deux rangs : ces grains sont de la grosseur d'un

petit grain de coriandre, de figure pyramidale, attachés par de petites queues : ces mêmes grains sont couverts d'une matiere visqueuse, très-adhérente aux doigts lorsqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un très-beau rouge de feu, d'une odeur assez forte ; la semence séparée de cette matiere rouge est de couleur blanchâtre. Comme les oiseaux sont friands de ce fruit, les Sauvages plantent l'arbre auprès de leurs cases. Il y a encore une autre espece d'arbre de roucou, qui ne differe du précédent qu'en ce que son fruit n'est pas épineux, & qu'il est plus difficile à ouvrir. La récolte du roucou se fait deux fois l'année, à la Saint Jean & à Noël : on connoît que la gouffe est mûre, lorsqu'elle s'ouvre d'elle-même sur l'arbre. Nous allons donner la maniere dont on fait la pâte ou l'extrait de roucou.

On retire de dedans la gouffe du roucou les grains & tout ce qui les environne : on les écrase avec des pilons de bois dans des canots qui sont des troncs d'arbres creusés, on jette de l'eau dessus en suffisante quantité, pour que la matiere y trempe ; on la laisse pendant six jours, afin que l'eau puisse dissoudre la substance rouge qui est adhérente aux grains. On coule ensuite la liqueur, d'abord dans un crible du pays, nommé *hibichet* ou *manaret* ; puis par trois autres cribles plus fins, faits de jonc ou de grosse toile dont les trous sont carrés ; on laisse égoutter pendant vingt-quatre heures ce marc, qu'on appelle *roucou calé* ; puis on le met de nouveau dans un canot qu'on a soin de couvrir, & on l'y laisse fermenter pendant huit jours, pour que ce qui reste de matiere rouge colorante, puisse plus aisément s'en détacher & s'extraire. Pour cela on jette un peu de nouvelle eau sur la matiere ; on l'agite jusqu'à ce qu'elle commence à se gonfler, & à former des bulles d'air qui crevent à la surface ; alors on diminue le feu. On laisse refroidir le roucou jusqu'au lendemain matin : on le tire de la chaudiere, & on l'étend dans des caisses que l'on tâche de garantir de la poussiere. Le roucou séché à l'ombre par le vent, est infiniment plus coloré que celui qu'on expose au soleil. On a observé que plus on le travaille en grand, plus la couleur en est vive : travaillé en petit, il devient noir. Le roucou est pur & bien fait, quand il se dissout entièrement dans l'eau, & qu'il n'y a point de corps étrangers errans ni précipités, comme dans le *roucou gigodaine*, qui est de mauvaise qualité ; & plus encore dans celui qu'on appelle *roucou bal*, terme

honnête de Fabricant qui signifie la *paille* & le *blé* ; parce qu'on s'est servi de vieilles & de nouvelles graines , & qu'on y a mêlé quelquefois du rouge d'inde.

Le roucou pour être de bonne qualité doit être couleur de feu , plus vif en dedans qu'en dehors , doux au toucher , d'une bonne consistance , afin qu'il soit marchand & de garde. On donne à cette pâte la forme que l'on veut avant que de l'envoyer en Europe. Elle est ordinairement en pains enveloppés dans des feuilles de balifier.

A l'égard de l'eau rouffâtre , elle est propre à être jetée sur de nouvelles graines qu'on veut faire tremper.

On peut retirer du roucou une substance rouge beaucoup plus belle ; en se contentant de frotter seulement les grains entre les mains dans de l'eau ; mais alors on n'en retire qu'une petite quantité d'extrait ou de fécule qui se précipite & forme un pain de cire. Rarement on la garde dans cet état , non-seulement parce qu'elle devient trop chere , mais parce qu'on est dans l'usage d'affoiblir son éclat trop vif qui offense la vue avec du fantal en poudre : tel est le roucou que les Indiens Caraïbes , &c. aiment avidement. Ils le trempent dans l'huile avant de l'employer pour se rougir le corps ; cet usage bizarre a son utilité : c'est une espece d'enduit qui bouche les pores de la peau , empêche que l'eau de la mer ne fasse des impressions sur leur corps quand ils y nagent , fait fuir les maringouins & mourir les chiques , &c.

On fait deux récoltes de roucou par an , celle d'hiver est la plus abondante. Les Ouvriers qui travaillent à préparer le roucou sont incommodés de maux de tête qu'on peut attribuer à l'odeur forte de la graine de roucou , qui est encore exaltée davantage par les infusions & macérations. La belle pâte de roucou devient dure en Europe & perd son odeur , qui approche de celle de la violette. Celle de Cayenne est estimée la meilleure & la mieux préparée ; les Teinturiers s'en servent pour mettre en première couleur les laines qu'on veut teindre en rouge , bleu , jaune , vert , &c. Il est peu de couleurs où l'on ne la fasse entrer : quelques Insulaires en faisoient entrer dans la composition du chocolat. Le roucou est aussi le contre-poison du fuc de magnoc : il fortifie l'estomac & arrête le cours de ventre. Lorsque le linge a été taché du roucou , il est très-difficile d'en effacer la tache , sur-tout quand il y a eu du mélange d'huile ; le soleil est plus capable de l'emporter que toutes les lessives ; & cette couleur est si extensible ,

qu'un morceau de linge taché est capable de gâter toute une lessive. Il est bon d'observer que quand la pâte du roucou commence à fermenter, il est alors d'une puanteur insupportable ; son odeur agréable ne se fait sentir qu'après la fermentation.

ROUDOU. *Voyez* REDOUL.

ROUE. Poisson qui se trouve dans les mers qui bordent les royaumes de Congo & d'Angola : sa forme est ronde ; il a deux dents au milieu du corps, & deux trous où sont placés deux organes qui font la fonction d'yeux. On s'est assuré qu'il entend & qu'il voit : sa gueule a une ouverture longue d'un empan : sa chair est délicate, & ressemble à celle du veau par sa blancheur : on fait de ses côtes des colliers pour arrêter les hémorragies. Quelques Auteurs, entr'autres *Elien* & *Jovius*, font mention de poissons cétacées, qu'on appelle *roues* ; mais ceci a besoin d'être éclairci. Les poissons appellés *lune*, *molle* ou *meule* se nomment aussi *roue* : voyez ces mots.

ROUGE-BRUN, ou ROUGE DE MONTAGNE ou ROUGE D'INDE. *Voyez* à l'article OCHRE.

ROUGE-GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

ROUGE-HERBE ou BLÉ NOIR. *Voyez* à l'article SARRASIN.

ROUGE-QUEUE, *phanicurus*. Oiseau du genre des fauvettes. On donne aussi ce nom au rossignol de muraille. Celui-ci diffère du rouge-gorge par ses pieds.

Le *grand rouge-queue* est le merle de rocher. Le *bouvreuil* ou *pivoine* est aussi une espèce de rouge-queue, dit l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*.

Albin fait mention d'une espèce de ROUGE-QUEUE NOIR, *rubicilla subnigra*. Cet oiseau est entièrement noir, excepté les bouts de quelques plumes qui couvrent le ventre, lesquelles sont rouges.

Le ROUGE-QUEUE A COLLIER, *phanicurus torquatus*, se trouve en Allemagne : le plumage de sa gorge est brunâtre & disposé en fer à cheval.

Le ROUGE-QUEUE DE BENGALE, *rubicilla Bengalenfis*. Cet oiseau est un peu plus grand que le grand rouge-queue. Le bec est fauve, l'iris blanche, la tête noire ; le dessous des yeux est garni d'une touffe de plumes écarlates, pointillée de blanc & de noir : le plumage du dos est brun, celui du ventre, de la poitrine & des cuisses est blanc ; les jambes & les pieds sont noirs : c'est une espèce de *pie-grièche*.

Seba cite aussi le ROUGE-QUEUE DE L'AMÉRIQUE, *rubicilla Americana*, & il le regarde comme une espèce de rossignol de muraille. Son chant est très-harmonieux : sa tête est ornée d'une crête noire, il a le bec blanc, les yeux luisans, le devant du cou marqué d'une tache noire, la poitrine & le ventre bleus ; le dos, les ailes & la queue sont d'un rouge d'écarlate : les pieds sont assez longs, grêles & bien onglés.

Le ROUGE-QUEUE DE LA CHINE, *rubicilla Sinensis*, est de la grandeur de la linotte rouge : le bec est épais, court & brun ; les yeux sont fauves, la tête & le derrière du cou d'un pourpre bleuâtre, le dos est vert ; le reste du plumage d'une couleur mêlée de jaune & de vert, & par intervalles d'un rouge sombre & pourpré ou écarlate ; les jambes & les pieds sont jaunes.

ROUGET ou MORRUDE, *rubellio*. Poisson de mer à nageoires épineuses, connu dans les poissonneries : on l'appelle à Marseille *galline*. Il a la figure de l'*hirondelle de mer* ; voyez ce mot : mais il en diffère par sa bouche, par la multitude de ses écailles, & par la grandeur de ses nageoires. Il a le ventre gris, le reste du corps rouge, la tête grosse, faite en angle : son museau est court & finit par deux aiguillons pointus : ses yeux sont grands & garnis en dessus de deux petites pointes ; le derrière & le dessus de la tête finissent aussi en pointe vers la queue. Ce qui couvre les ouies est garni d'aiguillons, & sa peau est déliée. Aux côtés, par le milieu du corps, il a un trait large, couvert d'écailles ; & au dos, depuis la tête jusqu'à la queue, deux rangs d'écailles pointues, d'où sortent deux nageoires, qui se redressent quand le poisson nage, & qui s'abaissent & se cachent, comme dans un étui, quand il se repose : il nage l'hiver en pleine mer, & approche du rivage en été : il est fort gourmand ; c'est un grand mangeur de petits poissons.

Le rouget est charnu par tout le corps, épais, rond, un peu large vers la queue. Ses ouies sont doubles ; son palais est jaune ; sa chair est ferme, blanche, sèche, peu ou point gluante ; elle est de très-bon goût. M. M. *Lémery* & *Andry* disent qu'elle est prolifique. On donne quelquefois aussi le nom de *rouget* au *surmulet*. Voyez ce mot.

Kolbe dit qu'il se trouve des rougets au Cap de Bonne-Espérance & à Madagascar. Ce poisson que les Européens y nomment *rosfich*, a

environ six pouces de longueur, & deux d'épaisseur. On le nomme *rouget*, parce qu'il est rouge en dehors. *Voyez* ROT-FISCH.

Le groneau ou grognaut des Languedociens, se nomme aussi *mulet*: on prétend qu'il grogne comme un porc. Les Anglois l'appellent *pi-per*, & les Génois l'appellent *organo*. Ses nageoires sont aussi épineuses; son corps est long, rond & rouge, le dos armé de forts & grands aiguillons, la tête grosse, la bouche large & garnie de deux espèces de cornes: il est couvert d'écaillés petites & rudes; il a plus d'os ou d'arêtes que de chair. Cette chair est dure & sèche, mais d'un assez bon goût, si elle est bouillie & mangée avec le vinaigre.

ROUGETTE. Espèce de chauve-souris monstrueuse, naturelle au climat de l'Afrique & de l'Asie méridionale, connue vulgairement sous le nom de *chien volant*. *Voyez* les mots CHAUVE-SOURIS & CHIEN VOLANT.

ROUILLE. On donne ce nom à une espèce d'ochre qui se fait ou naturellement, ou par art, sur quelques métaux exposés à l'air libre, ou humectés continuellement de liqueurs acidulées dans un lieu fermé. Le fer donne une rouille ou brunâtre ou jaunâtre ou rougeâtre; le cuivre en produit une qui est verte, quelquefois bleuâtre; le plomb une qui est blanchâtre ou grisâtre, ainsi que celle du zinc. *Voyez de quelle manière ces rouilles se forment, à l'article OCHRE.*

ROULANTE. *Goëdard* donne ce nom à une fausse chenille qui, quand elle est rassasiée de feuilles d'ancolie, se plie & se retire en forme de boule. Cette fausse chenille se cache en terre pour travailler à sa métamorphose & devenir mouche.

ROULEAU. Les Conchyliologues donnent ce nom à une coquille univalve qui tient un peu de la forme du *cornet*. *Voyez* ce mot. Mais elle en diffère, étant moins conique, comme renflée dans son milieu ou sur le dos, la levre droite étant un peu épaisse, celle qui est inférieure se montrant presque toujours en dehors, ayant les deux extrémités à-peu-près de la même largeur: c'est ce qui lui a fait donner le nom de *cylindre*: quelques-uns lui donnent aussi le nom d'*olive*; mais en observant avec attention les coquilles appelées *olives*, on reconnoît qu'elles n'ont de ressemblance avec les rouleaux, que la forme générale. Les olives sont plus épaisses & plus échancrées par les deux bouts de la levre. Le noyau de ce genre de coquilles est quelquefois

denté; quelquefois l'ouverture est étroite & fans aucune dent, comme dans certains rouleaux minces, mais dont l'ouverture est large & la pointe faillante. La robe du rouleau est souvent des plus agréables à voir par la variété des couleurs & par les beaux compartimens dont elle est ornée. L'élégance & la délicatesse du dessin enrichissent la plupart de ces coquilles: il y en a d'entourées de bandes, de peintes en ondes, & quelques-unes d'une seule couleur. On distingue dans cette famille de coquilles, l'*écorchée*, la *tulipe*, le *drap d'or*, le *drap d'argent*, le *papier de la Chine*, la *brunette*, le *brocard de soie*, la *moire*, le *taffetas*, &c. Voyez RHOMBITE.

ROULEUR. C'est le *charanson de la vigne*, *curculio Bacchus*. Voyez à l'article VIGNE.

ROULEUSES. M. de Réaumur appelle ainsi des especes de chenilles qui roulent des feuilles dans lesquelles elles subissent leur métamorphose. Voyez au mot CHENILLE.

ROUPEAU ou BIHOREAU. Espece de héron qui se trouve sur les côtes de Bretagne: il fait son nid dans les rochers. Voyez BIHOREAU.

ROUPIE ou ROUGE - BOURSE. C'est la *rouge - gorge*. Voyez ce mot.

ROUSSEAU. Nom que les Normands donnent au *pagurus*. Espece de crustacée, dont nous avons parlé sous le nom de *cancre squinade*. Sa couleur est rousse & rouge: voyez au mot CANCRE. On appelle aussi *rouffeau* le cul-blanc roux. Voyez CUL-BLANC.

ROUSSEROLE ou ROSSIGNOL DE RIVIERE, ou ALCYON VOCAL, *alcedo vocalis*. On appelle *alcyon* deux sortes de martinets pêcheurs; nous avons parlé du premier au mot *martin-pêcheur*: c'est le plus grand, il est commun en tous lieux. La seconde espece est celui qui, de tous les oiseaux de riviere, a le chant le plus agréable; il fréquente les lieux marécageux & le bord des rivieres; il se perche l'été dans les roseaux où il chante à son aise mélodieusement & longtemps; son chant est fort varié; il se perche aussi sur les arbres plantés au bord des eaux: ses pieds sont comme ceux des grives & des merles; ses jambes sont de médiocre longueur & de couleur cendrée, ainsi que ses pieds. Cet oiseau est de la grandeur du proyer; il a le bec tranchant comme celui de la pie-grieche, il semble être huppé, tant

les plumes de dessus la tête sont longues ; il ne vole guere bien , & il bat des ailes à la maniere du cochevis.

Cet alcyon vocal est fort commun dans le Maine & en Touraine : il fait son nid dans les roseaux , la femelle y pond cinq à six œufs. Ce nid est à découvert & fort différent de celui du grand alcyon ou grand martinet pêcheur , qui le fait en terre sur le bord du rivage. M. *Briffon* place la *rousserole* ou *roucherole* , *turdus arundinaceus* , dans le genre des grives.

ROUSSETTE. Voyez aux articles CHIEN VOLANT & CHAUVE-SOURIS.

ROUSSETTE. Petit oiseau que *Belon* nomme *lusciniola* : c'est une fauvette qui ne se trouve qu'en certains endroits situés le long des forêts. Son plumage paroît rouffâtre , grivelé à l'estomac , dessus la tête , autour du cou & sur le dos ; les plumes de la queue & des ailes sont brunes : son bec est pointu , noirâtre & foible : il vit de vermisseaux , il a les bords & le dedans du bec de couleur jaune.

Il y a encore une espece d'oiseau rouffette que les François appellent *touquet* ou *traquet*. Voyez ce dernier mot.

ROUSSETTE ou CHAT MARIN. Poisson à nageoires cartilagineuses , dont on distingue trois especes.

La premiere est le *catulus major vulgaris* de *Ray* : on la nomme *scorzone* à Rome , *pesce gatto* à Venise , & *bounce* dans la Province de Cornouaille en Angleterre. Cette rouffette differe du chien de mer par son dos qui est plus large , par son museau qui est plus court & plus obtus , par sa bouche qui n'est pas avancée , par sa peau rousse , marquée de beaucoup de petits points noirs , & qui est bien plus dure que celle du chien de mer.

La seconde est le *catulus minor vulgaris* ; elle est beaucoup plus petite , plus menue & plus alongée que la précédente ; sa couleur est plus claire & plus teinte en rouge : il y a sur sa peau beaucoup de petites taches , en partie brunes , en partie blanches , & éparées çà & là sans aucun ordre. Celle qui est dans notre Cabinet est presque ronde ; elle a cinq pieds huit pouces de long , la gueule assez arrondie & garnie à chaque mâchoire de huit rangs de petites dents triangulaires , tranchantes & crenelées : sa queue n'est point fourchue comme dans le requin , mais elle a également une forte arête de quatorze

quatorze pouces de long. Ce poisson a sept nageoires, les deux pectorales forment une étendue de trente-deux pouces, celle du dos, qui correspond aux nageoires du ventre, a près de huit pouces, les autres sont petites : ce poisson est d'une jolie forme. M. Sauvages rapporte l'histoire d'une famille qui manqua d'être empoisonnée pour avoir mangé du foie de cette espece de poisson. *Voyez à l'article. POISON.*

La troisieme espece est le *catulus saxatilis* : elle differe de la premiere par sa couleur cendrée, par ses plus grandes taches, quoique moins nombreuses ; son museau est plus long & plus épais : ses narines sont très-éloignées de sa bouche : ses nageoires ne sont point jointes à l'anüs ; elles en sont séparées ; & celle qui est placée au-dessous en est plus proche que dans la premiere espece.

Dans les temps que les peaux de chien de mer sont rares, & que celles de rouffette sont communes, on fait souvent passer celles-ci pour les premieres avec l'épithete de *douce*. Il y a cependant une assez grande différence entre ces peaux ; celle du chien de mer est extrêmement coriace, toujours brune, & celle de la rouffette est de différentes couleurs, toujours garnie de petites étoiles sur le dos. On apporte les peaux de rouffette de la Hogue en Basse-Normandie ; elles sont ordinairement plus petites que celles des chiens de mer ; elles ne sont presque point rudes au toucher. Les Gâiniers s'en servent pour garnir des étuis de toutes sortes d'ustensiles : c'est avec ces peaux teintes en vert que se fait le *galluchat* si en vogue à Paris.

ROUSSIER DE PONTOISE. On appelle ainsi une mine de fer terreuse, sablonneuse & limonneuse qui se trouve près Pontoise, & dans laquelle on a prétendu qu'il y avoit de l'or.

ROUVRE ou **ROBRE.** Espece de *chêne* : voyez ce mot.

ROUX ou **ROURE DES CORROYEURS.** *Voyez SUMACH.*

RUBAN D'EAU, *sparganium*. C'est une plante aquatique dont on distingue trois especes : la premiere est le *sparganium ramosum* des Botanistes : ses racines sont fibrées, noires & rampantes : elles poussent des feuilles longues d'environ deux pieds, étroites, pointues, rudes ; coupantes, ayant le dos élevé, & d'une faveur douce : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes de trois pieds, rondes, lisses, tortueuses, pleines de moëlle blanche & rameuses : ses fleurs sont des bouquets attachés sans queue aux nœuds des rameaux en façon d'asperge, de couleur blanche & rougeâtre : elles ne laissent après elles aucuns fruits

ni semences ; mais il naît séparément aux sommités des tiges des fruits arrondis , disposés en maniere de tête épineuse , de sept à huit lignes de diametre , composés de plusieurs grains , assemblés sur un placenta commun sphérique , gros comme des grains d'orge , de couleur herbeuse , & remplis d'une matiere farineuse . Cette plante croît , ainsi que la suivante , aux lieux marécageux , aux bords des rivieres & le long des ruisseaux , dont elle arrête le cours ou en diminue la rapidité : elles portent leurs fruits aux mois de Juillet & d'Août . La seconde espece est le *sparganium non ramosum* : elle est moins grande que la précédente ; elle ne pousse aucuns rameaux , & ses feuilles sont un peu plus larges : suivant M. *Haller* , celle-ci n'est qu'une pure variété de la précédente , mais la troisieme espece *sparganium minimum* est d'une espece différente ; elle est même plus rare que les deux précédentes ; elle croît dans certains fossés bourbeux où l'eau a été desséchée pendant l'été par le soleil : c'est une petite plante basse qui pousse une tige , au haut de laquelle naissent un , deux ou trois fruits comme en la premiere espece ; cette tige est entourée de quatre ou cinq feuilles étroites qui la surpassent en hauteur & s'étendent sur le courant de l'eau .

Les racines de ces plantes sont estimées sudorifiques , & propres contre la morsure des serpens : on se servoit autrefois de leurs feuilles en place de bandelettes pour emmaillotter les enfans .

RUBAN MARIN ou DE MER , ou TÆNIA MARIN . Animal de mer dont on distingue plusieurs especes . La premiere est le *vitta* des Latins : on l'appelle *cepole* à Rome , & *flambo* en Languedoc , parce qu'il est rouge & de couleur de feu . C'est un animal long , étroit & flexible : nous en avons parlé *au mot FLAMBEAU* . *Ray* & *Rondelet* ne sont pas d'accord sur la description de cet animal de mer .

La seconde espece est le *tænia fulx* des Vénitiens .

La troisieme est le *tænia serpens rubescens* .

La quatrieme a également des bandelettes rouges sur la peau comme le précédent , & ressemble assez à la premiere espece de *ruban* ; mais outre les nageoires qu'il a aux ouies , il en a deux autres de couleur rouge au-dessous de la mâchoire inférieure : il a encore cinq taches rouges & rondes sur le corps : il n'a ni écailles ni aiguillons . Cet animal est blanc , son cœur est aplati , sa chair est dure , gluante , & n'est pas bonne à manger .

Des Auteurs font encore mention d'autres especes de *rubans de mer*, qui toutes semblent être de la même especes que le *flambeau*. Voyez ce mot.

Il ne faut pas comprendre sous ce nom *tania marin*, l'especes de ver plat dont nous parlerons au mot VER SOLITAIRE.

RUBAN DE MER. Espesces de coquillage univalve que M. d'Argenville met dans la famille des *vis*. Voyez ce mot.

RUBARBE, voyez RHUBARBE.

RUBELINE ou ROUGE GORGE: voyez GORGE ROUGE.

RUBIACÉES ou ÉTOILÉES, *stellatae*. On a donné ce nom, dit M. DeCaze, à une famille de plantes dont la garance est la principale especes. Leurs fleurs sont monopétales, en entonnoir à tube plus ou moins allongé ou très-court, dont le pavillon est divisé le plus ordinairement en quatre segmens, avec le même nombre d'étamines, & un pistil auquel succede un fruit de deux graines arrondies & réunies. Leurs tiges sont communément quarrées, noueuses, & portent des feuilles simples, entieres, disposées en rayon autour de chaque nœud. Les racines de la plupart donnent du plus au moins une teinture rougeâtre. Les *garances*, les *caillelaits*, les *gratterons*, &c. sont de cet ordre.

RUBIS, *gemma rubina*, est une très-belle pierre précieuse, diaphane, brillante, resplendissante, & d'un rouge très-agréable. Le rubis est, après le diamant, l'especes de pierrerie la plus dure: il n'est point attaqué par la lime; il résiste puissamment à une grande violence de feu, même solaire: il ne fait que s'y amollir: voyez le détail des expériences faites à ce sujet à Florence, dans la nouvelle édition des *Œuvres Françoises de Henckel*, in-4°. sur la fin. On rencontre aux Indes cette pierre sous une forme ou ovale, ou octogone, tantôt dans un sable rouge, tantôt dans une serpentine, & tantôt dans une roche grisâtre & rougeâtre. Les *rubis* de Boheme & de Silésie se trouvent dans du quartz & dans du grais. On soupçonne que les *rubis* tiennent leur couleur ou du fer ou de l'or. Leur cristallisation est peu constante, nous en avons vu en canons, composés d'un prisme à plusieurs pans, terminé par une pyramide, & d'autres ayant la cristallisation de la *topase du Brésil*: voyez ce mot. D'autres octaèdres comme les cristaux d'alun: ceux-ci étoient des *rubis balais*.

Les Lapidaires distinguent quatre fortes de *rubis*; favoir,

1°. Le RUBIS ORIENTAL, *rubinus orientalis*. Sa couleur est d'un rouge vif de cochenille ou de cerise. M. *Wallerius* dit que lorsque sa teinte est d'un rouge vif de sang, & qu'il pèse au-delà de vingt karats, alors on l'appelle *escarboucle*: c'est l'*anthrax* des Anciens. L'*escarboucle* doit être d'un incarnat vif, & brillant comme un charbon allumé: on le trouve dans les montagnes de Cambaya, de Bisnagar & de Capelan, situées dans les Royaumes d'Ava & de Pegu. M. *Hills* dit qu'il naît toujours de forme angulaire.

2°. Le RUBIS BALAIS, *rubinus balassius*. Sa couleur est d'un rouge clair ou rose, quelquefois orangée, & mêlée d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu sur le cramoisi ou le violet: c'est le moins dur des *rubis*. On nous l'apporte communément de Silésie, du Mexique & du Brésil: il ressemble beaucoup au *rubis* fait avec la *topaze du Brésil*: voyez ce mot.

3°. Le RUBIS SPINEL, *rubinus spinellus*. Sa couleur est d'un rouge clair très-foible; étant poli il a un feu très-agréable & très-ami de l'œil: il est plus dur que le précédent, cependant il n'en a pas l'éclat: on nous l'apporte de la Bohême, de la Silésie, de la Hongrie, & quelquefois du Brésil.

4°. Le RUBICELLE ou petit RUBIS, *rubicellus*. Il est d'un rouge pâle tirant sur le jaune de paille: c'est le moins recherché des *rubis*. Sa couleur ne résiste guère au feu; il est cependant susceptible d'un beau poli qui relève un peu son éclat: on trouve cette pierre dans le Brésil.

RUBIS DE ROCHE, *rubinus rupium*. On donne ce nom à une espèce de grenat fort dur, d'un beau rouge mêlé de violet ou de gros bleu: c'est le *rubini di rocca* des Italiens. Voyez GRENAT. On appelle *rubis-cabochon*, un véritable *rubis* légèrement poli; c'est-à-dire, dont on a seulement ôté ce qu'il avoit de brut: voyez RUBIS.

RUBIS ou RUBINE D'ARSENIC: voyez RÉALGAR. On dit aussi *rubine d'argent*, c'est la mine d'argent rouge; & *rubine de zinc*, c'est la blende rouge; & *rubine de soufre*, c'est le soufre rouge ou arsenical: voyez ces mots.

RUBRIQUE ou RUBRICA, ou SANGUINE A CRAYON, espèce d'ochre de fer: voyez CRAYON ROUGE & TERRE RUBRIQUE.

RUCHE. Nom donné à l'habitation des insectes & même des vers qui vivent en société. On trouvera dans l'Histoire de l'abeille ordinaire.

la description de celle de *l'abeille bourdon*, celle des guêpes *au mot GUÊPE*, & des polyptiers *à l'article CORALLINE*.

RUCHE MARINE ou **AQUATIQUE**. *Pison* a décrit cette *ruche*, qui n'est autre chose qu'une éponge aquatique habitée par de petits animaux.

Swammerdam croit que des mouches aquatiques, qui ont dans la bouche, comme les autres insectes aquatiques, un aiguillon avec lequel elles se défendent lorsqu'on veut les toucher, & qui ont été décrites très-exactement par *Aldrovande* sous le nom d'*abeilles amphibies*, & par *Jonston* sous le nom d'*abeilles sauvages*, sont les insectes qui logent dans ces ruches. *Mouffet* appelle ces mouches *notonecæ*, parce qu'elles nagent sur le dos & non sur le ventre: voyez **PUNAISE A AVIRONS**: *Consultez aussi l'article ÉPONGE DE RIVIERE*.

RUE, *ruta*. Plante amère dont l'odeur est très-forte, & qui est estimée par les grandes propriétés qu'elle possède. On en distingue principalement de deux espèces, que *M. Deleuze*, regarde n'être que deux variétés de la même espèce; savoir, *la rue des jardins* & *la grande rue sauvage*.

La RUE DES JARDINS, *ruta hortensis latifolia*, pousse des tiges en manière d'arbrisseau à la hauteur de quatre ou cinq pieds, qui sont garnies de feuilles partagées en plusieurs segmens, petites, oblongues, charnues, un peu grosses, lisses, d'une couleur de vert de mer, rangées par paire sur une côte terminée par une seule feuille. Ses fleurs naissent aux extrémités des branches; elles sont à quatre ou cinq feuilles un peu ovales, de couleur jaune pâle; le calice est aussi fendu en quatre parties ou en cinq: le nombre des étamines est double de celui des pétales: aux fleurs succèdent des fruits composés de quatre capsules assemblées contre un noyau, qui renferment chacune plusieurs semences anguleuses, ou en forme de rein. Toute la plante a une odeur désagréable, un goût âcre & amer; on la cultive dans les jardins; elle fleurit en Juin, & reste verte tout l'hiver jusqu'au printemps, saison pendant laquelle les vieilles feuilles font place aux nouvelles.

La RUE SAUVAGE ou **DE MONTAGNE**, *ruta sylvestris*, diffère de l'autre, en ce qu'elle est plus petite dans toutes ses parties. Cette plante croît dans nos Provinces méridionales, aux lieux rudes, pierreux & montagneux, exposés au soleil, & particulièrement aux environs de Montpellier.

On regarde la rue comme incisive , atténuante & discutive , propre pour exciter les mois aux femmes , lorsqu'elle est prise en infusion en petite quantité ; elle fait même avorter. Quoique l'odeur de cette plante nous paroisse désagréable , les Allemands , les Anglois , les Hollandois la font entrer dans plusieurs ragoûts.

On dit que les feuilles de rue mangées sont propres à guérir les écrouelles : on peut aussi avoir recours au suc dépuré. Deux cuillerées de ce suc , bues le matin à jeun , sont estimées un remède très-utile dans les maladies contagieuses pour se garantir du mauvais air. La conserve de rue est aussi très-bonne dans ces-cas là : l'huile dans laquelle on a fait infuser des feuilles de rue , est vermifuge : la décoction de ces feuilles est un excellent gargarisme pour les gencives des Scorbutiques , & pour ceux qui sont attaqués de la petite vérole ; enfin , on les emploie en infusion contre la morsure des chiens enragés ; les feuilles de rue entrent dans la composition du vinaigre des quatre voleurs. L'infusion des sommités de cette plante & son suc , sont réputés antivermineux & un bon remède contre les affections hystériques. M. *Bourgeois* dit qu'on fait encore usage de la rue écrasée & arrosée de vinaigre , dans un nouet de linge , qu'on met sous le nez des personnes attaquées de syncopes hystériques , d'apoplexie & de léthargie.

RUE DE CHEVRE, *galega vulgaris floribus cœruleis*, est une plante qui croît naturellement en Italie aux lieux gras & humides , mais que nous cultivons dans nos jardins. Ses racines sont menues , rampantes , & quelques-unes germent tous les ans au printems ; ses tiges sont cannelées , hautes de trois pieds , creuses & branchues ; ses feuilles ressemblent à celles de la vesce : elles sont munies d'une petite épine molle à leur extrémité ; ses fleurs forment un long épi : elles sont pendantes , légumineuses , & d'une couleur bleuâtre : il leur succède des gouffes arrondies , menues , languettes , lesquelles contiennent plusieurs graines oblongues , en forme de rein. Cette plante est un sudorifique très-célebre contre le poison pestilentiel , les pétéchies , l'épilepsie , les morsures des serpens & contre les vers lombrics : on la prescrit dans les bouillons alexitères : on l'emploie aussi rarement chez nous , qu'elle est d'un usage commun en Italie. Mais , comme l'observe M. *Haller* , il est peu probable que cette plante possède effectivement toutes les vertus qu'on lui attribue. Les fleurs du galega de la zeylone donnent en teinture une couleur qui approche de celle de l'indigo.

RUE DES PRÈS ou FAUSSE RHUBARBE, ou THALICTRUM COMMUN, *ruta pratensis herbariorum*. Cette plante croît dans les lieux humides ou marécageux : sa racine est jaunâtre ; ses tiges s'élevent à la hauteur d'un homme, cannelées, creuses, rameuses, tantôt rougeâtres, & tantôt verdâtres ; ses feuilles sont amples, divisées en plusieurs parties assez larges, & d'un vert luisant ; ses fleurs naissent en été aux sommités : elles sont à quatre pétales sans calice, & suivies de capsules à trois coins qui renferment de petites semences jaunes, cannelées, d'un goût amer. Cette plante est émolliente, purgative : sa racine teint la salive & les urines de couleur jaune.

RUFFE. Poisson à nageoires épineuses, du genre des *perches* : voyez ce mot.

Le poisson que les Anglois nomment ainsi, a une belle couleur d'or qui regne autour des ouies : on l'appelle quelquefois *perche dorée* ; mais elle est plus grande que la *perche*, & n'a point de bandes noires qui traversent. Ses écailles sont petites, taillées en rond, frangées : son dos est d'un vert qui tire sur le jaune sale ; le bas est d'un jaune pâle : le dos, le haut des côtés, la queue & les nageoires sont marqués de points noirs.

RUISSEAU. Petit courant d'eau dont le cours est fort borné, & le lit si étroit qu'il est guéable par-tout. Voyez RIVIERE à l'article FONTAINE.

RUMIGI. Voyez RHASUT.

RUMINANS, *ruminales*. La faculté qu'ont certaines especes d'animaux de ruminer, c'est-à-dire, de pouvoir faire revenir dans leur bouche, les alimens qu'ils ont mangés, pour les remâcher, les broyer de nouveau, les y imbiber du suc salivaire & les avaler ensuite, est un phénomène propre à piquer la curiosité. Parmi les animaux, il y en a, dit *Peyerus*, qui sont vrais ruminans, & d'autres qui n'ont que l'apparence de l'être ou qui ne le sont pas tout-à-fait. L'Auteur, en parcourant toutes les différentes classes des animaux, trouve des insectes, des animaux aquatiques, des oiseaux & des quadrupèdes ruminans. Les insectes, qui ont plusieurs ventricules ou estomacs, & qui se nourrissent d'herbages, ont, dit-il, la faculté de ruminer ; tels sont les grillons-taupes, les guêpes, les bourdons, les abeilles, les fauterelles & d'autres. Parmi les aquatiques qui passent pour ruminer, ce sont les écrevisses de mer, les caneres & les homards, qui ont

plusieurs ventricules. Parmi les insectes terrestres, M. *Blondeau*, savant Professeur de Mathématiques à Brest, a observé des mouches communes, qui lui ont offert des opérations extérieures analogues à la rumination. Ces mouches d'appartement suçoient avec leurs trompes les gouttelettes d'une liqueur qu'elles trouvoient sur une table; elles retiroient ensuite peu-à-peu leur trompe remplie de cette liqueur, puis la ralongoient, se brosoient les pattes & la tête, faisoient resfortir peu-à-peu la gouttelette qui paroissoit opaque, diminuée de volume, & continuoient ainsi jusqu'à ce que la gouttelette fût devenue claire & imperceptible; la mouche paroît, après cette rumination, plus lesté & plus légère dans sa course. La pluralité des estomacs est-elle nécessaire pour la rumination? ou n'y a-t-il qu'une maniere de ruminer?

Les Anciens ont dit que le scare est un poisson ruminant : c'est ce que dit aussi Ovide dans ces deux vers :

At contra herbosâ pisces laxantur arenâ,
Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.

Il y a des poissons & des amphibies qui font quelque chose d'analogue à la rumination, & qui n'avalent pas tout-d'un-coup la nourriture qu'ils prennent : mais ruminent-ils exactement ? c'est ce qu'on ne sauroit affirmer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la véritable faculté de ruminer ne provient que de la pluralité des ventricules : l'on peut moins se tromper dans un quadrupede, que dans un oiseau qui a un jabot, un gésier & un ventre ; toutes parties qui font, selon quelques-uns, l'office de la rumination. Ceux qui imitent les animaux ruminans, broient dans leur bec la nourriture qu'ils prennent : elle descend ensuite dans leur jabot, où elle devient une masse : ils la dégorgent pour en nourrir les petits ; tels sont le pélican qui a un grand sac, la cigogne, le héron, le pigeon, la tourterelle & les autres oiseaux qui dégorgent leur nourriture pour la donner à leurs petits.

Les quadrupedes vraiment ruminans, sont bisulces ou animaux à pieds fourchus. Les dents leur tombent pour repousser dans un certain âge. Les dents de la mâchoire inférieure sont séparées en deux suites par un espace assez considérable : les incisives sont au bout antérieur de la mâchoire : l'espace entre les dents incisives & molaires n'est point garni par des dents canines, comme chez les autres quadrupedes qui ne ruminent

ruminent pas : il n'y a pas même de dents incisives à la mâchoire supérieure des quadrupedes ruminans. *Peyerus* établit quatre genres de bifulces ruminans : le genre des bœufs , celui des cerfs , celui des brebis & celui des chevres. Dans le premier genre , on compte la vache , le veau , le bœuf , le taureau , les bœufs sauvages que l'on voit en Dardanie , en Médie , en Thrace & ailleurs , tels que l'urus , le bison & le bonafus , dont parle Aristote (voyez de quelle maniere le bœuf rumine au mot TAUREAU). Du second genre sont , le *tarandus* ou rhenne , le daim & le chevreuil. Du troisieme sont , le bélier , la brebis. Du quatrieme sont , le bouc , le chamois & la gazelle. Plusieurs Auteurs mettent le rhinocéros & le chameau parmi les animaux ruminans. Il y a parmi les quadrupedes digités des animaux qui paroissent aussi ruminans , comme le lievre , le lapin , la marmotte , &c. Tous ces ruminans vivent de végétaux , & ont les intestins plus longs que les animaux carnassiers.

Le cheval n'est point un animal ruminant , il n'a qu'un seul ventricule ou estomac. Au mois de Décembre 1764 , on ouvrit à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon , un sujet dans lequel on en rencontra deux. Le viscere surabondant ou particulier à cet animal , contenoit environ trois livres d'alimens aussi imparfaitement élaborés que ceux que l'on trouve dans la panse ou dans le premier estomac de tous les bœufs ; il ne consistoit point dans une simple dilatation de l'œsophage , telle qu'on l'a observée dans quelques chevaux , ou semblable à la dilatation de ce canal , qui , au cou & au-dessus du *sternum* des oiseaux , présente une sorte de bulbe ou de sinus qui constitue ce que l'on nomme vulgairement le *jabot*. Le ventricule que l'on apperçut dans le thorax , dès l'entrée de l'œsophage , dans cette cavité , étoit exactement distinct de ce tube membraneux & charnu ; il étoit en effet pourvu d'une membrane qui ne différoit en aucune maniere de celle qui forme la quatrieme tunique de l'estomac ordinaire de ces animaux. On fait que la face interne de cette tunique de l'estomac est partagée en deux portions , que l'on diroit être entièrement dissemblables. Celle qui garnit l'orifice antérieur & toute la grosse extrémité , c'est-à-dire plus d'un tiers du ventricule , paroît être une continuation de celle qui tapisse intérieurement l'œsophage ; elle est de même nature. Cette même membrane devient ensuite mamelonnée , & telle en est la seconde portion. Une tunique absolument semblable tapissoit intérieurement le

ventricule extraordinaire dont il s'agit. Ni son orifice antérieur, ni ce même orifice de l'estomac commun & unique dans les chevaux, n'étoient pourvus de ce nombre infini de fibres extrêmement fortes, qui resserrent toujours ce dernier très-étroitement, & qui ne sont que la continuation de celles de l'œsophage intimément mêlées & confondues avec celles de ce viscere. En ce qui concerne les orifices postérieurs de l'un & de l'autre, celui du premier n'offroit rien de particulier, & sembloit n'être qu'un rétrécissement du canal membraneux dès son arrivée à la partie postérieure de la poitrine; tandis que celui du second ne différoit en rien de ce qu'il est dans l'état naturel.

Ce cheval ruminoit-il? auroit-il eu la faculté de vomir, qui est déniée à tous ses semblables? Enfin la situation de ce ventricule singulier qui occupoit une place considérable dans le thorax, & qui devoit, sur-tout lorsqu'il étoit rempli, gêner les viscères que cette cavité contient, produisoit-elle quelques effets sensibles, & rendoit-elle la respiration plus laborieuse? On comprend que cet animal ayant été acheté d'un homme inconnu, il étoit impossible d'éclaircir ces différentes questions. Ces observations sur le cheval à deux estomacs, sont de M. *Fragonard*.

L'homme n'est point du nombre des animaux ruminans; cependant *Peyerus*, page 163, d'après *Fabricius Aquapendente*, cite plusieurs hommes & plusieurs femmes qui ruminoient. Le premier étoit un noble habitant de Padoue; le second, un Moine Bénédictin de la même ville. Celui-ci digéroit promptement, & avoit toujours faim, il mourut de pourriture. Le troisième étoit un pauvre particulier de Gênes, qui à l'âge de deux ans ayant perdu sa mere, fut nourri du lait d'une vache qu'il tettoit, & il vécut jusqu'à cinquante ans en ruminant toujours. Le quatrième fut un homme de Mariembourg, qui étoit très-vorace: il avaloit tout-d'un-coup; & ses alimens s'étant cuits dans son ventricule, il les faisoit remonter aisément, & les ruminoit à la maniere des quadrupedes. Le cinquième étoit un Suédois, qui, une demi-heure après ses repas, se retiroit dans un coin pour rebroyer & remâcher ce qu'il avoit pris. Le sixième étoit un Anglois, qui, une heure ou deux après qu'il avoit quitté la table, ruminoit, mais sans avoir aucun mauvais rapport comme le précédent. Le septième exemple cité, est une jeune fille qui ne ruminoit pas avec plaisir, comme ceux dont on vient de parler. Consultez *Ephémér. des Cur. de la Nat. T. I. p. 160*. Le dernier exemple que *Peyerus* cite des gens qui ruminent, sont un riche Payfan

de la Suisse, qui pendant toute sa vie rumina avec plaisir, ainsi qu'une femme du même pays. On nous a montré à Chour en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mithe & ruminant.

On lit (*dans les Affiches de 1754*) qu'il mourut en cette année, à Bristol en Angleterre, un homme qui ruminoit comme les animaux à qui la nature a donné cette propriété nécessaire à leur conservation. Lorsqu'il étoit un jour sans ruminer, il tomboit malade : il avoit apporté en naissant cette étrange singularité, & il la tenoit de son pere, sujet aussi à ruminer, mais beaucoup moins régulièrement.

On peut consulter l'Ouvrage de *Peyerus* : c'est un Traité latin imprimé à Basle en 1685 ; on y verra les différens ventricules qu'ont certains animaux : il y en a, dit-il, qui en ont jusqu'à quatre ; savoir, le *venter*, le *reticulus*, l'*erinaceus* & le *perfectibile* ; ou, ce qui revient au même, le *rumen* ou estomac proprement dit, le *reticulum* ou le réseau, l'*omasus* ou le feuillet, & l'*abomasus*, appelé vulgairement la *caillette* : c'est dans ce dernier estomac que se forme le chyle, & c'est de-là que la nourriture descend immédiatement dans les intestins : c'est dans l'*abomasus* des veaux & des agneaux que se trouve la présure dont on se sert pour faire cailler le lait.

RUND-FICH. *Voyez au mot MORUE.*

RUSC. *Voyez HOUX-FRELON.*

RUSMA. C'est une pierre minérale, atramentaire, c'est-à-dire vitriolique, dont le tissu & la couleur ressemblent beaucoup à du mâche-fer. *Bellonius* rapporte en avoir vu une mine dans la Galatie, aujourd'hui ville de Cüte, où il est abondamment répandu.

Tous les Naturalistes qui ont fait mention de cette substance minérale, l'ont regardée comme un caustique qui, entr'autres usages, est très-propre pour détruire le poil. Le rusma est effectivement un dépilatoire si constant & tellement en usage chez les Turcs de l'un & de l'autre sexe, que le Grand Seigneur, au rapport de *Pomet*, en tire plus de trente mille ducats par an. Les Marchands de Constantinople en font passer une grande quantité dans le reste de l'Orient, même jusqu'en Asie. Ce dépilatoire est très-rare en France : on l'y vend au poids de l'or. *Pomet* (*Hist. des Drog.*) dit que si le rusma nous étoit connu, on le préféreroit à la liqueur dépilatoire faite de chaux & d'orpiment dont on se sert en ce pays-ci pour les mêmes fins, parce qu'il a, dit-il, plus de vertu, & qu'on peut s'en servir sans danger.

Nous conservons dans notre cabinet quelques petits morceaux de rufma, que *Melchior H****, Médecin de Sa Hauteffe, nous a envoyés en 1753. Rien ne ressemble mieux au calchitis de Suede, même goût, même tissu ; mais le rufma est d'une couleur plus foncée. Si l'on en jette quelques grains sur des charbons ardents, il s'en exhale aussi-tôt une vapeur qui fait soupçonner que c'est un calchitis minéralisé par le soufre & par l'arsenic. *Voyez CALCHITIS, sous le nom de COLCOTHAR.*

RUT. C'est le temps où les bêtes fauves & quelques autres sont en chaleur. *Voyez l'article ANIMAL, & plus particulièrement les mots CERF, DAIM, CHEVREUIL, BOUC, &c. Consultez aussi l'article GÉNÉRATION.*

RYZ. *Voyez RIS.*



S.

SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SABDARIFFA. C'est une espece de ketmie de l'Amérique, qui pousse une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuse, garnie de feuilles larges, amples comme celle de la vigne, partagées en plusieurs parties dentelées: ses fleurs sont grandes & tout-à-fait semblables à celles de la mauve, de couleur blanche, pâle & purpurine-noirâtre. A ces fleurs succèdent des fruits oblongs, pointus, remplis de semences rondes: sa racine est fibreuse. On cultive cette plante aux Indes dans les jardins: elle est pleine, dit *Lémery*, d'un suc visqueux, semblable à celui de la mauve; on mange sa semence comme une graine légumineuse. Toute la plante est estimée émolliente, résolutive, pectorale, apéritive, & propre pour la gravelle, étant prise en décoction.

SABINE ou SAVINIER, *fabina*. La fabine est un petit arbruste toujours vert, qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différens pieds. Les fleurs mâles, qui sont toutes composées d'étamines, sont groupées trois à trois sur un filet commun, & forment, par leur assemblage, un chaton conique & écailleux. Les fleurs femelles sont composées d'un pistil & d'un embryon, qui devient une baie charnue, arrondie, relevée de petites éminences, qui paroissent, par leur extrémité, être des écailles immédiatement collées sur le fruit. On trouve dans la baie trois semences ou noyaux, convexes d'un côté & aplatis sur les faces qui se touchent. La fabine vient naturellement dans tous les climats.

Cette description convient également au genévrier, au cedre, à la fabine; ce qui a sans doute engagé M. *Linneus* à n'en faire qu'un seul genre.

On distingue plusieurs especes de fabines, l'une à *feuilles de tamaris*; l'autre à *feuilles de cyprès*, & une autre à *feuilles panachées*. Ces arbrisseaux ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver; c'est pourquoi ils sont très-propres à mettre dans les bosquets d'hiver; mais ils exhalent une odeur vive, désagréable.

La fabine est très-pénétrante & très-apéritive, d'un goût amer,

aromatique & résineux : elle excite puissamment les mois aux femmes ; il suffit quelquefois d'en mettre simplement dans la chaussure pour cet effet ; on prétend qu'elle provoque la sortie du fœtus & de l'arrière-faix. On doit être fort circonspect dans l'usage intérieur de cette plante, qui peut être regardée comme un des plus puissans & des plus dangereux emménagogues : elle attaque sur-tout la poitrine. M. *Haller* dit que des malheureuses qui en ont pris pour perdre leur fruit, n'en ont pas ressenti d'autres effets. Suivant M. *Duhamel*, les Maréchaux en font usage pour donner de l'appétit aux quadrupes. Quant à l'usage extérieur de la fabine, on la regarde comme détersive & résolutive : on l'applique avec succès sur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. On emploie les feuilles de cette plante réduites en poudre, pour déterger & même détruire les chairs fongueuses des plaies & des ulcères, pour guérir la gale & la teigne : cette poudre mêlée avec du sel & de l'huile d'olive, forme un cataplasme propre à résoudre aussi les tumeurs des chevaux & des brebis.

SABLE, *arena*. On donne en général ce nom à des corps secs, durs au toucher, graveleux, impénétrables à l'eau, & dont les parties ou masses ont peu d'adhérence entr'elles. Les Naturalistes sont fort embarrassés d'assigner un rang qui convienne à la nature & à la propriété des sables, attendu que l'on ne peut les regarder que comme des débris de plus grandes pierres, ou comme de premiers matériaux de la formation des pierres. En effet, du grais brisé devient du sable ; & celui-ci sert, pour ainsi dire, de base à la plupart des pierres, & sur-tout au grais ; au moins il y en a toujours de mêlé. Tant de considérations nous ont fait placer le sable, dans la disposition synoptique de notre *Minéralogie*, entre les terres & les pierres.

Au reste l'on donne aujourd'hui le nom de *sable* à des substances pierreuses, grenelées, & qui varient beaucoup dans leurs propriétés : l'on en trouve de quartzeux, de calcaire, d'argileux, &c.

Sous le nom de *sable de pierres*, on comprend le gravier ou gros sable dont on se sert pour affermir les grands chemins, les chaussées : il est composé de différentes pierres ou fragmens pierreux, silex, spath, quartz, &c. Voyez **GRAVIER**.

Sous le nom de *sables vitreux*, on renferme celui qui est composé de fragmens de silex & de quartz. On se sert de ce dernier dans la composition de la terre à faïence, de certaines porcelaines ou de leurs

couvertes, des glaces, même pour nettoyer le verre, pour dégrossir les métaux, les pierres communes, &c. pour tenir le vin au frais: c'est ce même sable dont la nature se sert souvent pour filtrer les eaux souterraines, ou qui se trouvant dans certaines terres, les rend meubles & fertiles: les inégalités ou les vides qui se trouvent entre ces grains pierreux, entassés sans ordre, facilitent l'infiltration des liqueurs: il a encore la propriété de donner de la dureté aux cimens, à la brique, &c.

Sous le nom de *sablon*, on comprend le sable en poussière dont on se sert pour nettoyer les chaudières, la vaisselle & toute la batterie de cuisine; celui d'un grain égal s'emploie pour donner le premier fini au marbre & à l'albâtre. Des Potiers se servent d'une espèce de sablon blanc qu'ils réduisent en poudre impalpable pour donner un fond blanc à leur terraille blanche, à dessein d'imiter la faïence. Le *sable stérile* ou *mobile* qu'on emploie lorsque le grain en est égal, peu farineux & dur, pour faire des horloges horaires (clepsydres), si utiles dans les voyages de mer, pour mesurer le temps & marquer le sillage. Le *sable volant*, qui est d'une ténuité si extrême que le vent l'emporte: on en trouve en Scanie, dans les abîmes où des Voyageurs sont ensevelis pour toujours. Dans les provinces méridionales, telles que la Provence & le Languedoc, on fait chauffer des tas d'un sable de mer assez fin, à l'ardeur du soleil: on en fait des bains dans lesquels on met les personnes atteintes de rhumatismes; il semble alors qu'on voit, le soir sur le bord de la mer, des gens qui ressuscitent & sortent du tombeau. L'efficacité de ces bains est due à la chaleur, à la salure & à la volatilité des principes que l'eau de la mer a communiqués au sable.

Sous le nom impropre de *sables calcaires* ou *coquilliers*, on comprend la terre appelée dans la Touraine, *salun*, & dans le Vexin Normand, &c. *cran*, laquelle n'est qu'un tritus de coquilles marines ou de madrépores dont on se sert pour fertiliser les terres. Voyez *FALUN*. On trouve sur les parages de l'île de l'Ascension, & en d'autres endroits maritimes de l'Inde, &c. un sable calcaire qui ressemble à de petites perles, lequel n'est composé que de débris de coquillages arrondis par le balotement des eaux. Le spath calcaire, réduit en poussière grenelée, donne aussi un sable calcaire.

Sous le nom de *sable argileux*, on renferme le sable des Fondateurs; tel est celui de Fontenai-aux-Roses près de Paris, lequel est très-propre pour faire des moules qui n'occasionnent sur les pièces fondues ni des inégalités,

ni des gerçures. On regarde encore les paillettes de mica & de talc, & autres parties pierreuses grenelées ou en petites lames, mais grasses ou favonneuses, comme du genre des sables argileux: il y en a de différentes couleurs. On s'en fert pour mettre sur l'écriture; on en sépare auparavant les parties terreuses par le lavage.

A l'égard du sable de Pouzzol dont on se fert pour cimenter les matériaux pierreux des édifices qu'on construit dans l'eau, nous en avons parlé à l'article POZZOLANE.

Sous le nom de *sables métallifères* on comprend ces amas de parties métalliques de différentes natures & formes, qui sont plus ou moins riches, & qu'on trouve répandues sur les havres ou greves de la mer. Ces sables contiennent d'autant plus de métal, que les endroits d'où ils ont été détachés & chariés par les eaux, sont plus éloignés du lieu où on les trouve; quelquefois on rencontre ces sables métalliques par couches dans les cavités de la terre; ils donnent naissance aux mines de transport. Si ces sables ne sont pas réellement métalliques, mais simplement colorés, alors, quand on les exposera au feu, leur couleur disparaîtra pour la plus grande partie. On trouve du sable portant étain, sur la greve du port de l'Orient; du sable de fer, sur celle de Saint-Quay près de Pontrioux & Portrieux, à trois lieues de Saint-Brieuc en Basse Bretagne: il est très-attirable à l'aimant: celui qui est au pied de la montagne de l'île d'Elbe est presque aussi magnétique. Enfin on trouve du sable portant cuivre, sur les greves de Saint-Domingue; du sable portant or dans plusieurs rivières. *Voyez au mot OR.*

L'on sent bien que les sables étant comme les débris de pierres & de substances solides de différente nature, ils doivent varier à l'infini. C'est ainsi qu'un granite donne, en se détruisant, un sable composé de quartz, de mica & de *feld-spath*, quelquefois de *spath fusible*: voyez GRANITE. Il est donc trop difficile d'assigner des limites précises à la nature des sables.

Lorsque le sable est de la grosseur d'une fève ou d'un pois, on l'appelle GRAVIER, *faburra*; d'un grain de millet, c'est le SABLE PERLÉ, *fabulum*; d'un grain de pavot, c'est le SABLON SEC ou le SABLE HORAI-RE, *arena*; à peine palpable, c'est le SABLE VOLANT, *arena volatilis*.

On peut encore distinguer le sable par le lieu où on le trouve, en sable de terre ou de montagne, qui est ordinairement veiné ou coloré en jaune; en sable de rivière, qui est de la nature des pierres qu'elle charie;

charie ; & en fable de mer , qui est aussi de la nature des rochers qui bordent ses parages , & où l'on trouve assez souvent des fragmens de coquilles qui lui font faire en partie effervescence avec les acides. Consultez notre *Minéralogie*, *Tome I. Edit. de 1774.*

Les *bancs de sable* de mer qui sont à l'embouchure ou au confluent des rivières, y sont apportés par le courant des fleuves, & arrêtés par les eaux de la mer. Ce sont des plages dangereuses pour le sillage des vaisseaux, & où les ancres labourent très-facilement. Le *sable des Dunes* est accumulé par les vagues de la mer, & par la violence des vents. Il paroît que les sables mouvans de l'Afrique septentrionale & des bords de la Syrie voisine de l'Égypte, ne sont autre chose que les sables de la mer & des fleuves, qui sont demeurés amoncelés quand la mer s'est peu-à-peu retirée (on a trouvé des caravanes entières ensevelies sous ces sables mouvans & brûlans). On peut en dire autant des contrées toutes sablonneuses qui sont vers la mer Baltique : ces sablières sont quelquefois très-profondes. Quant aux sables mouvans que l'on trouve sur les grèves de quelques mers, ce sont des passages souvent dangereux pour les gens à cheval ou à pied. Il n'est pas rare qu'un coup de vent enleve par tourbillons ce sable qui, retombant, enveloppe le Voyageur, en lui ôtant la vue des terres : d'autres fois ce sable mouvant, après que la mer s'est retirée, se dessèche, perd sa consistance, sur-tout après les petites marées, & le Voyageur qui l'ébranle s'y trouve enfoncé, & est précipité avec ce terrain mobile dans un courant souterrain. Quelques-uns regardent ces sables mouvans comme des especes de puits, que le flux de la mer remplit de sable, & que le reflux laisse à découvert. Un courant souterrain en emporte l'assise, & le seul poids le fait affaisser, & engloutit le Voyageur.

Le sable de terre qui forme une bande composée de couches plus ou moins horizontales, annonce un dépôt qui s'est fait lors du séjour de la mer ou d'un grand fleuve en cet endroit. A l'égard des sables colorés, beaucoup ne réfléchissent pas les nuances qu'on croit y voir, c'est ce qu'on observe notamment lorsqu'on se promène sur le sable de la colline de Bolbec dans le pays de Caux. Tout ce qui approche de ce sable, qui est vert-gris, paroît rouge. Les hommes, leurs habits, leurs chevaux semblent y prendre une teinte claire de lacque ; ou paroissent comme si on les voyoit à travers un verre de couleur rouge ou pourpre.

SABLE , est un poisson que les habitans de Congo appellent *ivoire*. Les Negres en font tant de cas , qu'il est défendu de faire usage de sa peau , sans la permission du Roi. Chaque sable vaut un Esclave. *Histoire générale des Voyages , Livre XIII , page 245.*

SABLE ou ZABELLE : voyez à l'article ZIBELINE.

SABLIER : voyez HURA.

SABLIERE : voyez SABLE.

SABLON : voyez PIERRE A SABLON & SABLE.

SABLON. A la Rochelle , on donne ce nom à une espee de limaçon operculé , à bouche demi-ronde : c'est une espee de natices , qui ressemble un peu au vignot du Poitou : voyez NATICE.

SABLONEUX DE SURINAM : voyez AMMODITE.

SABOT ou SOULIER DE NOTRE - DAME , *calceolus marianus* , est une plante de la classe des orchidées , dit M. *Delauze* , qui croît sur les montagnes , dans les forêts & dans les bois. Sa racine est grosse & fibreuse : elle pousse une tige haute d'environ un pied , portant quelques feuilles larges , alternes , & ressemblantes à celles du plantain. Son sommet est garni d'une fleur ou deux , composée de six feuilles inégales ; cinq occupent le haut , & la sixième , plus ample , représente en quelque maniere un sabot : elle est jaune ou purpurine. A cette fleur succede un fruit qui a la figure d'une lanterne à trois côtés , & qui contient des semences semblables à de la sciure de bois. Cette plante est détersive & vulnérable , employée extérieurement ; mais on s'en sert rarement en médecine.

SABOT , *turbo aut trochus* , est un limaçon de mer , operculé , à bouche aplatie : il a la figure d'un cône renversé. Cette configuration & la proportion du poids fait que cette coquille ne peut guere se renverser quand l'animal rampe. M. *d'Argenville* désigne différens sabots sous les noms de *toit Chinois* ou *pagode* ou *cul-de-lampe* , le *bouton de la Chine* , la *lampe antique* , la *pie* , l'*éperon* & la *forcie*. En examinant ce qui caractérise ces différentes coquilles , nous trouvons quelque difficulté à les ranger dans le genre que cet Auteur leur assigne. Les *trompes* & les *toupies* sont aussi des sabots : voyez ces mots. Mais M. *Adanson* distingue les sabots d'avec les toupies : Consultez l'*Histoire des Coquilles du Sénégal*.

SACA , est un chat sauvage de l'Isle de Madagascar , qui a communément la queue toute recroquevillée : il s'en trouve de très-

beaux , qu'on prend facilement , lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domestiques.

SACRE. Je crois , dit M. de Buffon , devoir séparer cet oiseau de la liste des *faucons* , & le mettre à la suite du *lanier* ; en effet le *sacre* a , comme le *lanier* , le bec & les pieds bleus , tandis que les *faucons* ont les pieds jaunes : ce caractère qui paroît spécifique , pourroit même faire croire que le *sacre* ne seroit réellement qu'une variété du *lanier* , mais il en diffère beaucoup par les couleurs , & constamment par la grandeur ; il paroît que ce sont deux especes distinctes & voisines , qu'on ne doit pas mêler avec celles des *faucons*. Voyez l'article FAUCON. On donne le nom de *sacret-tiercelet* à la femelle du *sacre* , contre l'usage observé pour les autres oiseaux de proie.

SAFRAN, *crocus sativus*. Le grand usage que l'on fait du safran pour la Médecine , l'emploi que plusieurs Nations en font dans l'assaisonnement de leurs mets les plus ordinaires , & la consommation qui s'en fait dans la teinture , rendent cette plante assez intéressante pour que nous en parlions avec quelque détail , d'après M. Duhamel.

La racine du safran est tubéreuse , charnue , de la grosseur d'une aveline , & quelquefois d'une noix , revêtue de quelques tiges arides , rouffâtres. De cette racine s'élevent cinq ou huit feuilles , longues de six ou huit pouces , très-étroites , d'un vert foncé. Parmi ces feuilles s'éleve une tige courte , qui soutient une seule fleur en lis , d'une seule piece , évasée à sa partie supérieure , & divisée en six segmens arrondis , de couleur de gris de lin fort tendre ; les champs qui en sont remplis sont très-agréables à la vue. Il sort du fond de la fleur trois étamines , dont les sommets sont jaunâtres , & un pistil blanchâtre , qui se partage comme en trois branches , larges à leur extrémité supérieure , & découpées en forme de crête , charnues , d'un rouge foncé , & comme de couleur vive d'orange ; lesquelles sont appellées , par excellence , du nom de *safran* : c'est pour la récolte de cette seule partie , que l'on cultive cette plante. L'embryon qui soutient la fleur , se change en un fruit oblong , à trois angles , partagé en trois loges , qui contiennent des semences arrondies.

Il y a aussi plusieurs especes de safrans qui fleurissent au printemps , & qu'on ne cultive dans les parterres que pour en avoir les fleurs qui sont fort agréables. L'espece dont nous traitons ici , & qui a les

usages particuliers dont nous avons parlé, fleurit en automne. (Cette espece de safran, dit M. *Haller*, est sans odeur).

Le safran se multiplie très-aisément, par le moyen de ses bulbes ; qui croissent tous les ans en grande quantité. On plante ces bulbes au printemps dans une terre bien ameublie, dans des sillons paralleles, espacé de six ou sept pouces ; on met ces bulbes en terre, à un pouce de distance les unes des autres, & on les recouvre de six pouces de terre. Les terres dans lesquelles le safran se plaît le plus ; sont les terres noires, légères, un peu sablonneuses, & les terres rouffâtres.

Ces oignons, ainsi que ceux de toutes les fleurs, se fortifient dans les terres fortes qui ont de la substance ; mais les fleurs deviennent plus belles dans les terres légères & maigres. On trouve dans la même terre deux fortes d'oignons ; les uns larges & aplatis, fournissent plus de caïeux ; les autres arrondis, donnent plus de fleurs. Les bulbes ne produisent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année suivante au mois d'Octobre : ces fleurs ne durent qu'un ou deux jours après qu'elles sont épanouies : quand les fleurs sont tombées, il naît des feuilles qui sont vertes pendant tout l'hiver ; elles sechent & se perdent au printemps, & ne paroissent jamais pendant l'été ; en sorte qu'un champ de safran, dans ces saisons, paroît comme une jachere.

Le safran naît dans la plupart des pays, soit chauds, soit froids ; en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans plusieurs Provinces de la France, dans la Guienne, dans le Languedoc, dans le Gâtinois & dans la Normandie. Le *safran du Gâtinois* passe ici pour le meilleur, & on le substitue avec raison à celui d'Orient, que l'on a coutume de demander dans les Pharmacopées.

Récolte du Safran.

Les fleurs du safran se montrent plus tôt ou plus tard, suivant que les automnes sont seches ou humides, chaudes ou froides. Quand, vers la fin de Septembre, il survient des pluies douces, & qu'il s'y joint un air chaud, les fleurs paroissent avec une abondance extraordinaire ; tous les matins les champs semblent être recouverts d'un tapis gris de lin : c'est alors que les Paysans n'ont de repos ni jour ni nuit ;

mais cependant lorsqu'il survient des pluies & du vent, on en perd beaucoup. Je me souviens qu'une année, dit M. *Duhamel*, il survint de fortes gelées après que les premières fleurs avoient été épluchées, & que l'on fut près de quinze jours sans en voir paroître de nouvelles. On croyoit que la récolte étoit finie : mais le temps s'étant adouci, les fleurs reparurent les unes après les autres. Ordinairement la récolte du safran dure trois semaines ou un mois. Dans le fort de la récolte, on recueille les fleurs soir & matin, avant qu'elles soient épanouies : celles du matin sont toujours plus fermes ; car il paroît que le safran, qui est une plante automnale, croît plus pendant la nuit que pendant le jour. Lorsque les fleurs sont transportées à la maison, les femmes séparent adroitement le pistil de la fleur, évitant de le couper ni trop haut ni trop bas, afin de ne point laisser le blanc, & de ne point couper non plus au-dessus de la division des stigmates. On distingue à ce petit bout blanc, lorsqu'il en reste, le vrai safran, d'avec le *safranum* que les Payfans y mêlent quelquefois. Les acheteurs redoutent surtout de trouver dans le safran des fragmens de pétales, parce que ces parties qui se moisissent, lui communiquent une mauvaise odeur.

Dans le temps de la récolte, on voit transporter dans les villes & villages voisins, où on ne recueille point de safran, des charretées de safran à éplucher. A mesure qu'on épluche le safran, il faut le faire sécher au feu. Pour cet effet, dans le Gâtinois, on le met sur des tamis de crin suspendus, au-dessous desquels on met de la braïse : la beauté du safran dépend de la manière dont il est desséché. Quand le safran est bien sec, on le ferre dans du papier & dans des boîtes : il faut cinq livres de safran vert, pour en faire une livre de sec. Quand les payfans sont près de le vendre, ils mettent leurs boîtes à la cave pour en augmenter le poids. Le prix du safran est fort diminué depuis quelque temps, car on le vendoit autrefois jusqu'à quarante écus la livre ; & maintenant il ne vaut communément que vingt-quatre ou trente livres. La première année un arpent produit au plus quatre livres de safran sec, mais la seconde & la troisième, il en donne jusqu'à vingt.

Maladies des oignons de Safran.

On en distingue trois principales ; 1°. celle qu'on nomme le *fauffet* ; 2°. le *tacon*, 3°. la *mort*.

Le *fauffet* est une production monstrueuse en forme de navet, qui

arrête la végétation du jeune oignon dont elle s'approprie la substance : cette maladie fait par conséquent un obstacle à la multiplication des oignons ; mais on peut enlever ce mal par l'amputation, lorsqu'on leve les oignons au bout de trois ans pour séparer les bulbes.

Le *tacon* est une carie qui attaque le corps même de l'oignon, & qui ne se manifeste pas sur les enveloppes. Les oignons sont plus sujets à être attaqués de cette maladie dans les terres rouslâtres ; on enlève la partie ulcérée, lorsque l'ulcère n'a pas pénétré trop avant.

La *mort* ou *mors* s'annonce par des symptômes bien singuliers ; elle est à l'égard de plusieurs plantes ce que la peste est aux hommes & aux autres animaux. Elle attaque d'abord les enveloppes, qu'elle rend violettes & hérissées de petits filamens : elle attaque ensuite l'oignon même qu'elle fait périr. On s'apperçoit aisément du désordre qu'elle y cause, car on voit les feuilles qui jaunissent & se dessèchent.

Dès qu'un oignon est attaqué de cette maladie, il devient contagieux pour les oignons voisins : cette maladie se communiquant de proche en proche, fait périr tous les oignons dans un espace circulaire, dont le premier oignon attaqué est le centre & en même temps le foyer. Si l'on plante par mégarde un oignon malade dans un champ sain, la maladie s'y établit en peu de temps, & elle y fait les mêmes ravages que nous venons de dire. Une seule pelle de terre prise dans un endroit infecté, & jetée sur un champ dont les plantes sont saines, y porte la contagion.

On ne connoît point de remède pour les oignons attaqués de cette maladie ; on fait seulement les en préserver par la même précaution qu'on emploie pour arrêter les progrès de la peste. Pour cet effet, on fait, autour des endroits infectés, des tranchées profondes d'un pied, & l'on jette la terre que l'on en tire sur celle où les oignons sont morts. Une circonstance bien singulière, c'est que l'impression de cette contagion reste tellement adhérente au terrain de la safranière, que les oignons sains qu'on voudroit y planter au bout de douze, quinze & vingt ans, se trouveroient en peu de temps attaqués de cette maladie.

M. *Duhamel*, si connu par la sagacité de ses observations, a découvert quelle étoit la vraie cause de cette maladie contagieuse : il a observé des corps glanduleux, ressemblans assez à de petites truffes,

mais dont la superficie est velue ; leur grosseur n'excede pas celle d'une noisette , ils ont l'odeur du champignon ; les uns sont adhérens aux oignons de safran , & les autres en sont éloignés de deux ou trois pouces. De ces glandes partent des filets ordinairement de la grosseur d'un fil fin , & de couleur violette , velus comme les corps glanduleux ; quelques-uns s'étendent d'une glande à l'autre ; d'autres vont s'insérer entre les tégumens des oignons , se partagent en plusieurs ramifications , & pénètrent jusqu'au corps de la bulbe , sans paroître sensiblement y entrer. Ces observations prouvent que ces tubercules sont des *plantes parasites* , qui , comme les truffes , se multiplient dans l'intérieur de la terre , sans se montrer à sa superficie. Cette plante parasite se nourrit aux dépens de l'oignon de safran , puisque ses racines pénètrent les enveloppes & s'attachent à sa propre substance.

M. Duhamel s'est assuré de la vérité de ce fait , en plantant quelques tubercules de *mort de safran* dans des pots , où il avoit planté dans de la terre saine des oignons de différentes fleurs ; en un an ces tubercules se sont multipliés dans le pot , & ont attaqué les oignons. Depuis ce temps il a observé cette même plante parasite , qui faisoit le même dommage à des *hiebles* , à de l'*arrête-bœuf* , à des plants d'*asperges*. Cette petite truffe parasite n'attaque point les plantes annuelles , ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la superficie de la terre.

Ces observations expliquent pourquoi la maladie s'étend circulairement , puisque les oignons ne sont attaqués que par les racines de la plante parasite , qui étend , comme toutes les plantes , ses racines circulairement : on voit bien encore qu'il n'y a pas de meilleur remède pour arrêter les progrès , que les tranchées faites aussi circulairement.

Des usages du Safran.

Les stigmates du safran desséchés sont très-odorants , ils servent aux habitans du Nord & de tous les Pays-Bas , même de l'Allemagne , qui en font une grande consommation , à assaisonner leurs alimens & leur thé. On fait aussi usage du safran en France dans les offices ; on le fait entrer dans les crèmes , les pastilles , &c. ainsi que dans cette fameuse liqueur qu'on nomme *escubac*. On en fait un fréquent usage en Médecine , & quelques Médecins l'ont appelé *le roi des végétaux* & *la panacée végétale* , à cause de ses excellentes vertus. Il est estimé comme carminatif , céphalique , alexitere , emménagogue , cordial ,

stomacal, vermifuge, hystérique: on l'emploie dans les cataplasmes résolutifs, & on le fait entrer dans les collyres, sur-tout pour préserver les yeux des suites de la petite vérole. Il leve les obstructions du foie, & on l'emploie heureusement dans l'asthme & la phthisie.

On ne doit faire usage du safran que modérément & à propos; car lorsqu'on en prend une trop grande dose intérieurement, il cause non-seulement la pesanteur de tête & le sommeil, mais encore quelquefois des ris immodérés & convulsifs, & enfin la mort même. Plusieurs Auteurs disent que trois gros de safran peuvent occasionner ces symptômes & la mort; cependant l'usage du safran est si familier aux Polonois, qu'ils le mêlent souvent jusqu'à la dose d'une once dans leurs alimens. Mais on voit assez la force de la coutume par l'usage continué de l'opium, dont quelques-uns prennent impunément jusqu'à une & deux dragmes tous les jours, après s'y être accoutumés peu-à-peu, quoique quatre ou cinq grains fussent quelquefois pour faire mourir. On peut donc faire usage en sûreté du safran depuis un scrupule jusqu'à un scrupule & demi, pourvu que cet usage ne soit point fréquent.

Le safran fournit aux Teinturiers une très-belle teinture, mais fort peu employée, parce qu'elle est trop chère, & d'ailleurs de très-mauvais teint. Des Architectes en font aussi usage pour laver leurs plans. On pourroit faire de l'amidon avec l'oignon des safrans, mais le prix en seroit trop haut.

SAFRAN BATARD, ou SAFRANUM, ou SAFRAN D'ALLEMAGNE. *Voyez* CARTAME.

SAFRAN DES INDES ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

SAFRE. Nom donné à une chaux métallique du cobalt, auquel on a enlevé par la calcination les minéralisateurs, tels que le soufre & l'arsenic, & les autres matières volatiles. Fondu avec des matières vitrifiables, le safre donne un beau bleu: mêlé avec un flux réductif, on en tire un régule de cobalt. Le plus beau safre, le moins altéré donne le bleu le plus beau & le plus solide dans la vitrification sur les émaux, les porcelaines, les cristaux: on l'emploie aussi pour imiter les pierres précieuses, opaques & transparentes, telles que la turquoise, le lapis, le saphir, &c. *Voyez* maintenant l'article COBALT.

Dans l'art de la verrerie de *Neri*, *Merret* & *Kunkel*, Ouvrage traduit de l'Allemand par M. le Baron de *Holbach*, *Kunkel* remarque, page 52, que « la première fois qu'on met en fusion du verre mêlé avec du
» safre,

» safre, il dépose un régule. Ce régule colore aussi le verre en bleu, » mais ce verre est taché de petits points ». On prétend que ce régule est d'une grande utilité dans la Chimie.

Dans le premier volume de la Chimie métallique de *Gellert*, traduit de l'Allemand par *M. de Holbach*, on trouve, page 44, des détails très-intéressans sur la nature & les propriétés du régule de cobalt. *M. Cadet*, célèbre Chimiste, a présenté à l'Académie des Sciences un Mémoire dans lequel il prouve qu'il est parvenu à retirer un régule du verre de cobalt appelé *émail* ou *azur* ou *smalt vitrifié*. Il en a fait de l'encre de sympathie : il pense que le cobalt est un demi-métal. Consultez les Mémoires des Savans étrangers. Dans le Manuel de Chimie par *M. Baumé*, on trouvera un détail méthodique sur cette matière, & de nouvelles expériences qui tendent à faire connoître de plus en plus les propriétés du régule de cobalt.

SAGAPENUM ou **GOMME SAGAPIN** ou **GOMME SÉRAPHIQUE**, est une gomme-résine, rouffâtre en dehors, & d'une couleur de corne en dedans, mollasse, blanchissant sous la dent, & même entre les doigts, d'un goût mordicant, âcre, d'une odeur pénétrante, désagréable, qui approche de celle du poreau & du pin, & qui tient comme le milieu entre l'*assa-foetida* & le *galbanum* : elle s'enflamme à la lumière d'une bougie & brûle en partie ; mais si on la fait digérer sur le feu dans du vin ou dans du vinaigre, elle se résout entièrement.

Le *sagapenum* devient tous les jours de plus en plus rare, sur-tout celui qui est en gouttes ou en belles larmes blondes : il est communément chargé d'impuretés ou de parcelles de tiges & de graines, qui semblent être d'une espèce de fêrulle. On prétend que quand cette gomme-résine est récente & pure, elle est blanche.

Dioscoride dit que le *sagapenum* est le suc qui découle par incision d'une plante fêrulacée, qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perse & d'Orient : on assure que les Persans mêlent ce suc résino-gommeux avec l'*assa-foetida*, pour en assaisonner leurs mets dans les jours de gala.

Les Arabes mettent le *sagapenum* parmi les remèdes purgatifs : il lâche un peu le ventre ; c'est un puissant apéritif : il résout, atténue & déterge fortement ; c'est pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine, qui viennent d'une pituite épaisse, & dans les tumeurs dures & calleuses, sur-tout des parties nerveuses ; & dans les

vieilles maladies de la tête. On en prend intérieurement depuis un scrupule jusqu'à un gros : il convient singulièrement pour le tremblement des nerfs & dans la paralysie : il excite les regles ; mais on dit qu'il fait mourir le fœtus, c'est pourquoi les femmes grosses doivent s'en abstenir. Enfin *Rolfincius* prétend que cette drogue leve les obstructions comme par enchantement, même appliquée à l'extérieur.

SAGITTAIRE, *sagittarius avis*. Oiseau de proie, naturel aux environs du Cap de Bonne-Espérance, peut-être inconnu aux Ornithologistes, & nouvellement décrit par M. *Vosmaër*, Directeur des Cabinets de S. A. S. le Stadhouder. Cet oiseau vivant actuellement dans la ménagerie de la Haye, a trente-six pouces de hauteur. Le plumage de la tête, du cou & du corps est de couleur plombée : celui de la poitrine jusqu'aux cuisses est d'un blanc sale. Les plumes des cuisses sont courtes, noires, & finissent au genou : celles du ventre sont noires ; telle est aussi la couleur des grosses plumes des aîles. La queue est composée de plusieurs plumes longues, du milieu desquelles il en sort deux beaucoup plus longues encore, & qui, vers leurs extrémités, s'écartent en V : ces plumes sont de couleur plombée, ornées à leur bout d'une large bande noire, & pointillées de blanc à leurs extrémités ; vers le croupion elles sont blanches & pointillées de noir.

Les jambes sont, comme celles du héron, fort longues, nues, membraneuses ; les pattes pourvues de trois doigts en devant & un derrière : ces doigts sont sursemés de durillons en dessous ; ceux du devant sont unis par une demi-membrane jusqu'à la première articulation : les ongles sont noirs. La tête est ornée d'une douzaine ou environ de plumes noires, pendantes, longues de quatre à cinq pouces, & entre-mêlées de petites plumes : le bec est de couleur d'ardoise, la mandibule supérieure est en bec de corbin ; les narines sont transversales, & fort ouvertes : les yeux sont très-grands & ronds : la prunelle est noire avec un large cercle gris dans un autre plus étroit de couleur jaune ; sur les yeux glisse une membrane bleuâtre, épaisse, qui paroît très-distinctement se mouvoir de l'arrière de l'œil en avant : les paupières supérieures sont garnies d'environ quatorze poils noirs, gros, assez longs, recourbés en arrière, & ayant une espèce de rainure dans leur longueur : autour des yeux se trouve une peau calleuse jaune, qui s'étend sur le bec jusqu'aux narines.

On doit observer que ce bipède est aussi étrange par sa forme que

par l'assemblage des parties dont il est composé. Il semble former la nuance entre les oiseaux du genre corbin & ceux des imantopèdes ; en effet son bec crochu le range parmi les oiseaux de proie ; & les longues jambes sur lesquelles il est comme sur des échasses, le placent entre les oiseaux qui fréquentent les lieux aquatiques. Sans être ennemi du poisson, le sagittaire se nourrit plus ordinairement de viande qu'il déchire & qu'il avale fort goulument : cet oiseau n'est pas méchant de son naturel, il ne se défend pas même avec son formidable bec ; il tâche toujours d'éviter celui qui l'approche, c'est alors qu'en s'échappant il fait des sauts de sept à huit pieds de haut : veut-il reposer, il plie ses jambes & se couche le ventre & la poitrine à terre, il dort tenant le bec & une partie de la tête entre les plumes de l'aîle : cet oiseau marche continuellement à grands pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : son cri imite assez celui de l'aigle, mais il le fait rarement entendre : quand on l'approche lorsqu'il court çà & là, il prend un maintien fort grave & pousse un cri continu, à peu-près comme *crac, crac*. Au reste, le sagittaire peut être regardé comme un oiseau susceptible de s'effaroucher aisément, & d'ailleurs fort curieux de regarder tout ce que l'on fait auprès de lui. Vous voit-il tranquille, alors il s'approche en redressant les plumes de sa tête & élevant ses aîles, c'est en ces instans qu'il est vraiment superbe ; il témoigne de même sa satisfaction lorsqu'on lui donne à manger quelque chose qui lui est agréable ; on lui voit prendre du bec, & même de la patte, un fêtu de paille ou quelque autre chose auprès de lui, & le jeter en l'air, ce qu'il répète, comme en jouant, plusieurs fois de suite.

Les Payfans vont prendre ces oiseaux encore jeunes, mais hors des nids, à quelques lieues du Cap, & les élèvent tant pour leur plaisir, que pour nettoyer leurs habitations, de souris, de rats, de lézards, de crapauds, de serpens, &c. Les payfans du Cap ont corrompu le nom de *sagittaire* en l'appellant *secrétaire*.

SAGORIS, petit singe d'Angola, nommé aussi *sagouin*. Voyez ce mot.

SAGOU, *sagu*. C'est une espece de pâte végétale, moëlleuse, alimentaire, faite en petits grains, qu'on nous apporte des Isles Moluques, des Isles Célebes & de Java : elle se tire d'une espece singulière de palmier, appelée des Botanistes, *saguerus aut saguerifera* ; c'est le *todda-panna* de l'*Hort. Malabar*. & le *landan* des *Moluques*.

On distingue même plusieurs sortes de fagoutiers, ou palmiers à fagou, qui croissent dans les lieux marécageux : on en trouve le détail botanique dans une Dissertation latine & inaugurale de Médecine, par M. *Steck*, imprimée à Strasbourg; ainsi que dans l'Herbier d'Amboine par *Rumph*, & dans *Valentin*.

Le fagou se prépare avec la moëlle du tronc du *todda-panna* (quelquefois avec celle du *palmar-occacourii*, qui, étant cuite, donne le pain *ovacoury-rouan* de quelques Indiens). Cette moëlle est plus ou moins transparente, blanche & fongueuse, suivant l'âge du palmier : elle se conserve très-long-temps. Les animaux vont souvent endommager l'écorce de ces palmiers épineux pour en manger la moëlle, qui est fort de leur goût.

Lorsque les feuilles de ces palmiers fagouferes se couvrent d'une poudre blanchâtre, & que plusieurs épines, tant du sommet que des feuilles, commencent à tomber, alors l'on peut retirer abondamment la moëlle. Pour cette opération, on abat le palmier *landa*, on le coupe en plusieurs tronçons ou morceaux de sept pieds de longueur, & on le fend par quartiers, à l'aide d'un instrument rond, appelé *nany*, & qui est fait de roseau de bambou. On arrache la moëlle; on la dépouille de ses enveloppes; on l'écrase, & on la met dans un trou ou moule fait d'écorce d'arbre, qu'on appelle *coercerong*, & dont l'orifice est plus large d'un bout que de l'autre. On l'assujettit sur un tamis de crin : on agite fortement la pâte, qui est dans le moule avec de l'eau, jusqu'à ce que cette eau soit devenue laiteuse; enfin on la retire, & on fait passer cette bouillie ainsi préparée & délayée, au travers des trous du tamis. On jette aux pourceaux les filandres qui restent sur la toile; c'est ce qu'on appelle *ella*. On met la colature dans un pot appelé *praauw*, afin que la farine se dépose : on décante l'eau, soit en inclinant le vase, soit au moyen d'un trou qu'on a ménagé exprès sur les côtés. On retire cette fécule très-blanche, très-fine, & on la fait dessécher par portions dans de petites corbeilles couvertes de feuillages. Cette pâte se nomme alors *fagumenta*; mais afin qu'elle se conserve dans les voyages de long cours, sur mer & sur terre, on est obligé de la passer & mouler avec des platines perforées, faites de terre cuite, & appelées dans le pays, *battu papoudi* : ensuite on les dessèche dans le feu. La pâte est alors en petits grains; par le moyen du feu elle s'est un peu gonflée, & a pris extérieurement

une petite couleur rousse ; telle est la maniere de préparer le fagou en grain.

Dans toutes les isles Moluques , aux Manilles , aux Philippines , &c. on en forme aussi avec la pâte molle , des pains mollets de demi-pied en carré , & d'un doigt d'épaisseur. On en attache en forme de chapelet, dix ou vingt ensemble , & on les vend ainsi par les rues des villes & fauxbourgs d'Amboine.

Les habitans de cette contrée font une espece de *poudingue* , assez agréable pour les convalescens , avec cette pâte encore molle , mêlée de jus de poisson & de suc de limon , & de quelques aromates : ils ont aussi l'art de la réduire en grains ; & c'est là la véritable préparation du fagou médicinal , qu'ils devroient vendre aux Européens ; mais les Hollandois qui trafiquent particulièrement dans cette contrée , ne nous apportent guere que celui qui n'est point aromatisé , parce qu'il leur coûte moins : ils l'achètent sous le nom de *pappeda* ou de *zuppia*. Ces grains prennent dans leurs mains le nom de *vrai fagou* : il y en a dont la grosseur est semblable à des grains de coriandre ; & d'autres à ceux de millet. Ils sont d'une couleur fauve à l'extérieur , blanchâtres en dedans , sans odeur , mais d'une saveur d'orge , fort durs , tenaces , se réduisant difficilement en poudre , se corrompant dans un lieu humide , mais se conservant plusieurs années dans un endroit sec.

Bien des personnes font usage du fagou dans la soupe ; comme du riz , ou de l'orge , ou du vermicelle. Cette pâte de l'Inde a été connue en Angleterre , avant que de l'être en France ; car elle est nouvelle chez nous. Elle augmente considérablement de volume dans le bouillon : elle devient transparente ; cuite dans le lait & le sucre , elle forme un aliment assez agréable , mais bien peu nourrissant. *Séba* le recommande comme la première nourriture utile aux enfans. Le fagou convient dans la phthisie & dans la fièvre étique. C'est une nourriture saine pour les vieillards.

Les feuilles du palmier fagou sont chargées d'une espece de duvet dont les Insulaires font des étoffes ; les feuilles servent à couvrir les maisons ; leurs nervures tiennent lieu de chanvre pour faire des cordes : on tire aussi de cet arbre une liqueur assez agréable ; ainsi tout est utile dans le *landan*.

SAGOUIN. Joli petit animal propre au nouveau Continent , & dont la figure approche de celle du singe cercopitheque : il y en a qui ne

font pas plus gros que le poing. Les sagouins diffèrent des sapajous par leur queue plus longue , droite , velue , & qui ne fait point l'office de main. On en distingue plusieurs especes très-jolies. Le sagouin est long de sept pouces & demi ou environ , & sa queue de onze , ses oreilles font longues & entourées de longs poils blancs ; tous ses ongles font longs , crochus & aigus , excepté ceux des pouces des pieds qui font courts & arrondis. Tous ses poils font très-fins & très-doux au toucher ; ceux du dessus du corps font bruns à leur origine , ensuite roux , & enfin variés de brun & de gris blanc ; de sorte que le dos paroît rayé transversalement de ces deux dernieres couleurs : les poils du dessous du corps & des jambes font de même variés de brun & de gris-blanc ; la tête & la gorge font brunes : au-dessus du nez entre les deux yeux est une tache blanche ; la queue est annelée de brun-noirâtre & de gris-blanc : on le trouve au Brésil.

M. de la Condamine , dans sa *Relation de la riviere des Amazones* , dit que le Gouverneur de Para lui fit présent d'un sagouin d'une espece singuliere , & l'unique qu'on eût vu dans le pays. Son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celle de sa queue étoit d'un marron lustré approchant du noir. Il avoit une autre singularité plus remarquable ; ses oreilles , ses joues & son museau étoient teints d'un vermillon si vif , qu'on avoit peine à se persuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé presque pendant un an après son retour : tout Paris a vu ce petit animal ; mais malgré les précautions continuelles du possesseur pour le préserver du froid , la rigueur de la saison vraisemblablement le fit mourir.

Clufus fait mention d'un petit sagouin nommé *calf* , de couleur noire & de la grandeur d'un écureuil. Il y a aussi une espece de sagouin qui est si peu endurant , qu'il a de la peine à supporter le mouvement d'un vaisseau agité par la mer. Le *callitriche* des Anciens est encore une espece de sagouin blanc & très-beau , mais si délicat , qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée.

SAGRI. Voyez CHAGRIN & la suite de l'histoire de l'ANE.

SAGUEER DRINKER. Il y a de certains palmiers des Indes dans l'isle d'Amboine , nommés *sagueer-bomen* , du fruit desquels on fait du vin ; ces arbres ont donné le nom de *sagueer drinker* à un poisson volant que Ruifch (*Collect. pisc. Amb. p. 13. n. 20. T. I.*) dit être du genre du milan poisson : voyez ce mot. Il dit même que si ce n'est pas celui

dont parle *Salvien*, il en differe peu. Quand ce poisson quitte l'eau, il vole sur les palmiers & en mange les fruits ; après qu'il est rassasié, il se laisse tomber à terre, soit parce que ses ailes desséchées ne le peuvent plus soutenir en l'air, soit parce qu'il est pris d'un vertige : quelque temps après il cherche l'eau. Son dos est armé de quelques aiguillons très-longs ; il a aussi de ces aiguillons vers la queue & sous le ventre.

SAI. Espece de sapajou naturel au Nouveau Monde, qui se sert de sa queue comme d'une main. Il vit dans les forêts & se nourrit de fruits. Le petit, tout jeune, au moindre danger embrasse sa mere, & la tient fortement ; celle-ci saute de branches en branches avec son petit sur le dos. Les saïs sont difficiles à prendre, on ne peut guere attraper que ceux que l'on blesse à coups de fleches. Cependant ils s'appriivoient assez facilement, sont doux, dociles, craintifs ; dès qu'on les frappe, qu'on les contrarie, ils jettent des cris plaintifs, ce qui les a fait nommer *pleureurs*. Ils portent aussi le nom de *singe musqué*, parce qu'ils ont comme une petite odeur de musc. Comme ces animaux sont très-friands de hannetons, de limaçons, ils peuvent rendre les plus grands services dans un jardin, en mangeant ces animaux destructeurs. Voyez SAPAJOU.

SAIGA ou SEIGAK. C'est le *colus* de GESNER, espece d'animal qui se trouve en Pologne, en Hongrie, en Tartarie & dans la Sibirie méridionale, & qui paroît tenir le milieu entre les *gazelles* & la *chevre domestique* ; ses cornes ont des stries longitudinales comme celles de la gazelle, elles en ont aussi la forme : mais au lieu que celles-ci sont noires, celles du saiga sont blanches, transparentes ; aussi les emploie-t-on au même usage que l'écaille. Le saiga aime à sauter & a la légéreté des gazelles ; comme elles, il n'a point de barbe ; il habite, comme elles, les plaines & les collines, & sa chair est excellente ; les ressemblances du saiga avec la chevre domestique sont dans la figure du corps, & dans le poil. M. *Pallas* range le saiga parmi les *antilopes* : voyez à l'article GAZELLE.

SAIN-BOIS, *lignum sanum* : les habitans de l'Aunis nomment ainsi le vrai garou à feuilles de lin : ils sont depuis long-temps en possession du remede ou cautere végétal que fournit l'écorce de ce bois ; il a toutes les propriétés des vésicatoires sans en avoir l'inconvénient ; on l'appelle aussi *exutoire*, pour exprimer l'action de ce vésicatoire, qui

confiste à dépouiller (*exuere*) le tissu muqueux des humeurs féreuses que l'on veut évacuer. Consultez les affiches de Province, ann. 1768 : voyez maintenant l'article GAROU.

SAINFOIN ou GROS FOIN ou ESPARCETTE, en latin *onobrychis* : c'est une plante qui pousse plusieurs tiges, longues d'environ un pied, rougeâtres ; ses feuilles sont vertes en dessus, blanches & velues en dessous, assez semblables à celles de la vesce, ou du galega, attachées par paires sur une côte qui se termine par une seule feuille : ses fleurs sont légumineuses, rougeâtres, disposées en épis : il leur succede de petites gouffes épineuses & découpées en forme de crête de coq, lesquelles renferment chacune une semence qui a la figure d'un petit rein. Il y a une autre espece de sainfoin qui ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est plus petite ; il y a aussi le *sainfoin d'Espagne*, dont la fleur est couleur de feu ou blanche, & que les curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas confondre, comme font quelques-uns, notre sainfoin avec la luzerne, qui est aussi d'un très-grand rapport, & qu'on appelle quelquefois, mais mal-à-propos, *grand trefle*, ce sont des plantes bien différentes.

Le sainfoin est d'autant plus propre à faire des prairies artificielles ; qu'il croît assez volontiers dans toutes sortes de terres, dans les rochers, les pierres & les prés humides (pourvu que l'eau n'y croupisse pas ; car il y périroit au bout de deux ou trois ans) ; & quoiqu'il ne soit pas d'un aussi grand rapport que la luzerne & le trefle d'Espagne, bien des Economes le préfèrent pour cette raison. Si le sainfoin se trouve placé dans une terre légère, ni trop sèche, ni trop humide, il est alors d'un très-grand rapport. Lorsque la terre a été bien préparée, il faut semer de la graine, ni trop, ni trop peu épais, dans un temps doux, & sur une terre qui ne soit point trop humide, entre la mi-Mars & la fin d'Avril. Il est avantageux de faucher le sainfoin, même dès la première année, moins pour le profit qu'on en tire, que parce qu'en coupant les tiges supérieures, les racines en prennent plus d'accroissement, ce que l'on appelle *taller*. A la seconde année, la plante poussera avec assez d'abondance, pour pouvoir être coupée deux ou trois fois dans l'année ; il est essentiel de choisir pour la récolte de cette plante un beau temps, car elle sèche plus difficilement que d'autres foin.

Le *sainfoin* est ainsi appelé, parce que c'est le plus appétissant, le plus

plus nourrissant & le plus engraisant qu'on puisse donner aux chevaux & aux autres bestiaux. Il les ragoûte singulièrement, il donne aussi beaucoup de lait aux quadrupedes femelles qui en mangent, & surtout aux vaches. Il faut cependant observer de ne pas donner cette plante verte aux bestiaux; il faut même les habituer peu-à-peu à celle qui est seche, & ne leur en donner qu'en petite quantité à la fois; car ils la mangent avec trop d'avidité: de plus le fainfoin leur procure tant de sang, qu'on en a vu en danger d'être suffoqués. Sa graine est très-propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre souvent. Les Anciens se servoient des feuilles de fainfoin sous le nom de *plante sacrée*, pour résoudre les tumeurs & les enflures, & contre la strangurie: on en exprimoit le suc pour provoquer la sueur. On a observé que le fainfoin étant recueilli avec soin, bien séché & conservé dans des boîtes, a l'odeur du thé: aussi le fait-on prendre à quelques personnes pour du thé vert; ses feuilles se contournent de même, mais il faut avoir l'attention de les cueillir un peu avant la fleur. Revenons à la culture de l'esparcette.

Une prairie d'esparcette peut durer dix ou douze ans dans une terre médiocre, & quelquefois le double dans une bonne terre. Il y a, selon qu'on l'apprend par un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, des fonds sablonneux qui ont été tellement améliorés par les prairies artificielles de fainfoin, que leur rapport a augmenté à un point extraordinaire. Depuis que les habitans de Capelen en Suisse ont été obligés, par la disette de fourrage, de convertir leurs communes en prairies d'esparcette, tout y a pris une nouvelle forme; hommes, bestiaux, maisons, champs, tout y prospere visiblement: tant il est vrai que rien n'est à négliger dans l'agriculture: la plus petite branche est propre à rétablir l'abondance dans un pays. Lorsqu'on veut resemer de nouveau une prairie d'esparcette, la difficulté est de la défricher: on donne, comme un moyen simple & peu coûteux, de couper avec une pelle, sur la fin de l'automne, la couronne des racines; alors le cœur des racines se pourrit pendant l'hiver, forme un excellent engrais, qui ameublît la terre, & elle se laboure facilement au printemps.

Le fainfoin mérite, à mon avis, dit M. *Bourgeois*, la préférence sur toutes les especes de plantes que les Economes ont mis en usage jusqu'à présent, pour établir des prairies artificielles; &, pour s'en convaincre, on n'a qu'à, dit-il, faire attention aux considérations suivantes.

1°. Cette plante réussit sans engrais dans toutes les espèces de terrains ; & même dans les plus mauvais ; dans les terres blanches & argileuses , dans les collines les plus escarpées , où il ne croît aucun foin , pourvu qu'elles ne soient pas humides.

2°. Non-seulement sa durée est de dix à douze ans dans un assez mauvais sol ; & s'il est d'une médiocre bonté , il peut se conserver pendant trente & même quarante ans , en le laissant porter graine tous les trois ou quatre ans , lorsqu'on s'aperçoit qu'il décline.

3°. Ses tiges qui ont porté graine , sont encore un bon fourrage pour les chevaux , au lieu que celles des autres plantes ne sont bonnes que pour la litière : on ne perd même rien de la quantité du produit en le laissant porter graine ; on a par ce moyen , en quelque façon , une double récolte ; (pour que la tige ne devienne pas trop grosse , par conséquent trop dure , il faut semer la graine un peu dru).

4°. Le fainfoin ne craint point la sécheresse , & il réussit très-souvent dans les années de disette générale des autres espèces de foin.

5°. Toutes les espèces de bestiaux dévorent cette plante ; elles les nourrit , les engraisse , & leur donne beaucoup de vigueur.

6°. Les chevaux nourris de fainfoin , n'ont point besoin d'avoine pour supporter sans peine les plus rudes travaux.

7°. Enfin , les vaches qui mangent le fainfoin , donnent abondamment du lait d'une excellente qualité , beaucoup de beurre d'un très-bon goût & très-gras. *Voyez maintenant l'article SULLA.*

SAJOU , nom donné à un singe à queue prenante , dont on distingue deux espèces ; l'un est le *sajou gris* , l'autre le *sajou brun* ou *singe capucin* : il est originaire du Brésil. Chez ces singes , la queue se replie à son extrémité , & lui sert d'une cinquième main. Les sajous sont vifs , agiles , légers , adroits , & font des tours & des gentilles tout-à-fait agréables. Moins délicats que les autres singes , ils s'accoutument de notre climat , pourvu cependant qu'on les tienne pendant l'hiver dans une chambre chaude. Ils y multiplient quelquefois , mais ils sont moins féconds : la femelle n'y met bas qu'un petit , au lieu de deux qu'elle a ordinairement dans son climat natal : le père & la mère l'élevaient avec grand foin & une affection singulière ; c'est un plaisir de les voir le bercer , le porter dans leurs bras , le caresser ; s'il n'est point docile , on le punit , le père le tape à coups de poing ou le mord , la mère ne lui donne que des soufflets. Les sajous sont des espèces de *sapajous*. Voyez ce mot.

SAISONS. L'année est divisée en quatre parties ou saisons: chaque saison est de trois mois. Il y a le printems, l'été, l'automne & l'hiver.

SAKI ou SINGE A QUEUE DE RAT. Nom donné à la plus grande espece de *sagouin*. Voyez ce mot.

SALADE DE CHANOINE. Voyez MACHE.

SALAGRAMAN. Voyez CORNE D'AMMON.

SALAMANDRE, *salamandra*. Presque tous les Naturalistes admettent différentes espees de salamandres qui varient entr'elles pour la forme, la couleur & la grandeur. On la nomme *mouron* en Normandie, *pluvine* en Dauphiné, *mirtil* dans le Limousin & le Poitou, *blande* en Languedoc & en Provence, *laverne* en Lyonnois, *sourd* dans le Maine, *suisse* en Bourgogne, & *salemander* en Flandre. On distingue les salamandres en terrestres & en aquatiques; mais cette division n'est pas rigoureusement naturelle, puisque l'une & l'autre se trouvent dans les eaux. Il est vrai que la salamandre appelée *terrestre*, y repaire moins communément.

I°. La SALAMANDRE TERRESTRE OU COMMUNE, *salamandra terrestris*. C'est, selon M. de Maupertuis, une espece de lézard long de cinq à six pouces; sa tête est large & plate comme celle des crapauds; son museau est mouffe, & ses yeux sont assez gros; ses pattes aussi ressemblent plus à celles du crapaud qu'à celles du lézard dont elle a le corps: elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, munis de petits ongles; sa queue ne se termine pas en pointe aiguë comme celle du lézard; elle a une largeur perpendiculaire, qui peut avoir une ligne de diametre à son extrêmité. Le dessus de l'animal est d'un noir tiqueté de jaune: il a de plus deux bandes jaunes qui partent des deux côtés de la tête au dessus des yeux, & s'étendent parallelement jusqu'à l'origine de la queue. Ces bandes se terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent; rarement elles sont sans interruption: tout le reste de l'animal est bigarré de taches jaunes, qui n'affectent ni figures ni endroits particuliers. La peau est sans écailles, assez lisse, excepté aux côtés où elle paroît un peu chagrinée: on voit sur le long de l'épine du dos deux rangs paralleles de mamelons, & au dessous des jambes postérieures, une espece de petite bourse qui, selon M. de Cayeu, ne ressemble pas mal au scrotum des quadrupedes.

La salamandre a quelquefois la peau seche comme un lézard; le plus souvent elle est enduite d'une espece de rosée qui rend sa peau comme

vernies, sur-tout lorsqu'on la touche, & elle passe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus singulière, c'est de contenir sous la peau une espèce de lait qui jaillit assez loin quand on presse l'animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont plusieurs sont très-sensibles à la vue sans le secours de la loupe, sur-tout ceux qui répondent aux mamelons. Quoique la première liqueur qui sert à enduire la peau de l'animal ne paroisse qu'un vernis transparent & sans couleur, elle pourroit bien n'être que le lait dont nous parlons, & qui est répandu en gouttes extrêmement déliées. Ce lait ressemble assez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe; il est d'une âcreté & d'une stypticité insupportables, & quoiqu'étant mis sur la langue, il n'y cause aucun mal durable: on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché, une cicatrice, ou du moins une plissure. *M. de Maupertuis* dit que certains poissons (espèces de zoophytes) ont mérité le nom d'*orties* par la ressemblance qu'ils ont avec cette plante lorsqu'on les touche; la salamandre pourroit être regardée comme le tithymale des animaux. Lorsqu'on écrase ou qu'on presse la salamandre, elle répand une singulière & mauvaise odeur. Il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du lézard, elle est paresseuse & triste: elle vit sous terre dans les lieux frais & humides, sur-tout au pied des vieilles murailles, dans les décombres, sous les tas de pierres, dans les vallons, dans les creux d'arbres, dans les haies, & assez souvent sous des fouches de coudriers où l'on en trouve des nichées; elle ne sort de son trou que dans les temps de pluie, soit pour recevoir l'air, soit dans la crainte d'être noyée dans son trou, ou peut-être pour chercher les insectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit attraper qu'à demi-noyés. Elle paroît au printemps & en automne, sur-tout dans les temps humides: en été son apparition présage la pluie; & quand le ciel est serein, elle n'ose se montrer, à cause de l'ardeur du soleil; en hiver elle reste cachée & engourdie, à cause de la rigueur du froid; elle n'est pas rare en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Normandie, ni en Bretagne, mais elle ne se trouve point en Suede, selon *M. Linneus*.

On a raconté de la salamandre bien des traits fabuleux. On a prétendu qu'elle étoit douée de la propriété merveilleuse de vivre dans les flammes. Cette erreur étoit tellement accréditée chez les Anciens, qu'elle a donné lieu à deux célèbres devises; celle d'une salamandre dans le feu, qu'avoit pris François I, avec ce prototype: *Nutrio &*

extinguo ; j'y vis & je l'éteins. L'autre devise a été faite par une Dame Espagnole insensible à l'amour : *Mas yelo que fuego* ; froide même au milieu des flammes. Quelques Naturalistes ont regardé la salamandre comme l'animal le plus dangereux & le plus terrible. Les expériences des Physiciens ont démêlé le faux, & nous ont fait connoître les faits vrais & intéressans de l'histoire des salamandres. La premiere expérience que M. de Maupertuis n'a point eu honte de répéter, fut celle du prodige attribué à la salamandre : toute fabuleuse & ridicule que paroît l'histoire de l'animal incombuftible, il voulut s'assurer de l'opinion consacrée par le rapport des Anciens : il jeta donc plusieurs salamandres au feu, la plupart y expirerent & périrent sur le champ ; quelques-unes en sortirent à demi-brûlées, & périrent à une seconde épreuve. Cependant il arrive quelque chose d'assez singulier lorsqu'on brûle la salamandre : à peine est-elle sur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes laiteuses qui sortent de leurs petits réservoirs : il y en a davantage sur la tête & aux mamelons qu'ailleurs. Cette liqueur qui durcit sur le champ, quelquefois en forme de perles, a la propriété de noircir quelques charbons médiocrement allumés : mais malgré cela on ne peut guere justifier l'antiquité sur l'incombuftibilité de cet animal ; il faut plutôt convenir qu'elle a quelquefois cru légèrement.

M. de Maupertuis fit aussi des expériences sur le venin de la salamandre. Il se proposa deux épreuves qui avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la salamandre ne soupçonneroient guere : la premiere étoit de faire manger la salamandre à quelque animal, & la deuxieme de faire mordre quelque animal par la salamandre. Il les irrita de mille manieres, jamais aucune n'ouvrit la gueule : il fallut donc la leur ouvrir ; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles pussent blesser l'animal ! petites, ferrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer, si la salamandre en avoit la force ; mais elle ne l'a pas. On chercha donc des animaux à peau assez fine pour se laisser entamer ; on ouvrit la gueule d'une salamandre qu'on appliqua sur la cuisse écorchée d'un poulet ; on pressa les mâchoires pour les obliger à y mordre ; on fit faire aussi plusieurs morsures à la langue & aux levres d'un chien, même à la langue d'un coq d'Inde : quoique la salamandre fût irritée, aucun des animaux mordus n'eut le moindre accident. Pour savoir si la liqueur puante & détestable que la salamandre a sous la peau seroit nuisible prise comme aliment, on

fit avaler de force à un chien une salamandre coupée par morceaux , mais encore vivante ; on lui tint la gueule liée pendant une demi-heure ; on en fit aussi avaler une à un jeune coq d'Inde. Ces deux animaux parurent toujours aussi gais qu'à leur ordinaire : dès qu'on eut délié la gueule du chien , il en revomit la queue & les pattes , comme parties apparemment difficiles à digérer. On trempa du pain dans le suc laiteux de la salamandre , & on le fit manger à un poulet ; on trempa dans ce même suc laiteux de petits bâtons pointus qu'on enfonça dans les plaies qu'on avoit faites à l'estomac & à la cuisse d'un autre poulet : tout cela fut inutile ; & la salamandre a toujours paru , dit M. de Maupertuis , très-peu dangereuse. Peut-être l'est-elle dans certains temps , dans certains climats & dans certaines circonstances , ou pour certains animaux ; car pour l'homme elle ne paroît pas lui nuire : bien plus , il semble qu'on en peut manger impunément. On lit dans les *Éphémérides d'Allemagne*, *Décurie première*, *année seconde*, qu'une femme embarrassée de son mari , voulant l'empoisonner , lui fit manger une salamandre qu'elle mêla dans un ragoût , mais qu'il n'en souffrit en aucune manière : cependant le plus sûr est de n'en point manger.

Quoique la salamandre n'ait point , comme le lézard , de trou auditif extérieurement , l'expérience prouve , contre l'opinion commune , que cet animal n'est ni sourd , ni sans sexe. Le même Auteur ayant ouvert quelques salamandres , trouva , avec surprise , tout à la fois des œufs & des petits aussi parfaits que ceux des vivipares : les œufs formoient deux grappes semblables aux ovaires des oiseaux , & les petits étoient enfermés dans de longs tuyaux dont le tissu étoit si délié qu'on les voyoit à travers : il compta dans une seule salamandre quarante-deux petits , & dans une autre cinquante - quatre , presque tous vivans , aussi bien formés & plus agiles que les plus grandes salamandres : ces animaux paroissent bien propres à éclaircir le mystère de la génération.

Malgré des témoignages si authentiques , un certain public croira toujours que le venin de la salamandre est des plus redoutables , & que le crapaud livre bataille à la salamandre , parce qu'elle est ennemie de l'homme : il paroît très-prouvé que le suc laiteux que cet animal rend par tout son corps , de même que la sanie virulente qu'il vomit quand on le frappe ou qu'on le jette au feu , ne peut infecter

toute une prairie ni un puits, ni empoisonner des familles entières, comme on l'avance, ni éteindre un grand incendie, comme on le croit encore : une salamandre, par l'abondance de sa viscosité froide & glaireuse qu'elle déjette de toutes parts, peut réprimer un petit feu pendant un certain temps, comme le peuvent faire les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs & toutes les substances tenaces & glaireuses ; mais cette humidité une fois consumée, elles enflent, elles bâillent & expirent : plus la salamandre est grosse, & plus facilement un petit feu est éteint. C'est ce dernier phénomène qui a donné naissance à ces hiéroglyphes, ces devises & ces emblèmes qu'on trouve usités chez les Anciens & même chez les Modernes, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. C'est donc en vain que les Charlatans se flattent de faire cesser le feu, en jetant des salamandres dans les maisons où il auroit pris ; elles périssent aussi-tôt dans les flammes. Nous avons dit que la salamandre est peu hardie ; si on la bat elle commence par redresser sa queue, comme pour se revancher ou pour témoigner sa douleur ; si l'on redouble les coups, elle contrefait la morte, peut-être est-elle en paralysie. Elle est muette, du moins on n'a jamais entendu sa voix. Elle a la vie extrêmement dure ; mais trempée dans le vinaigre ou dans le sel en poudre, elle y périt en convulsion, comme le lézard commun & les vers, dans l'espace de trois minutes : elle peut rester quelques jours saine & sauve dans l'eau, & elle s'y dépouille d'une pellicule très-mince, d'un cendré verdâtre : on en a conservé pendant plus de six mois dans de l'eau de puits, sans aucune autre nourriture, ayant seulement soin de changer l'eau ; on observe que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire sortir ses narines au dehors ; l'air lui est donc nécessaire : on croit qu'elle se nourrit de mouches, de limaçons, de scarabées & de vers de terre.

Selon le Docteur *Jean-Paul Wurffbainius*, à qui nous devons un *Traité* complet de la salamandre, intitulé *Salamandrologia*, le squelette de la salamandre ressemble plus en devant au squelette de la grenouille, qu'à celui du lézard. *Consultez ce Traité.*

2°. La SALAMANDRE AQUATIQUE, ou LÉZARD D'EAU, *salamandra aquatica*. Cette espèce de salamandre, dont les Auteurs distinguent plusieurs variétés, a environ sept doigts de longueur, le dessus du corps brun ou noirâtre, & le dessous jaunâtre, semé de petits points bruns ou blanchâtres ; une peau dure, qui étant blessée répand une

humeur laiteuse ; le museau mouffé , la tête aplatie , la gueule exactement fermée & qui ne mord point , à moins qu'on ne la lui fasse ouvrir de force ; la langue très-courte , un peu large , des dents presque imperceptibles , la queue grosse dans le milieu , aplatie dessus & dessous , tranchante des deux côtés , dont la pointe est perpendiculaire (cette queue est favorable à l'animal pour nager) : les parties génitales sont un peu saillantes dans les deux sexes. M. *Linneus* dit que le mâle a la queue & le dos dentelés , la gorge plus noire & les pieds de derriere garnis latéralement d'un rebord membraneux.

Cette salamandre est , à proprement parler , une espece d'amphibie ; ainsi que la précédente ; mais celle-ci reste plus long-temps dans l'eau que sur terre , tandis que la salamandre terrestre vit plus long-temps sur terre que dans l'eau : elle aime les eaux limoneuses & cherche à se cacher sous les pierres , s'il y en a ; rarement monte-t-elle à la surface de l'eau : on la trouve ordinairement dans les fossés des villes , dans les viviers & dans les étangs ; elle se tient cachée dans des souterrains pendant l'hiver , & reparoît au printemps ; elle marche lentement & à pas de tortue ; elle a la vie très-dure : son cri approche de celui de la grenouille.

Derham dit que le lézard d'eau , tant qu'il est petit , a quatre nageoires très-bien faites , deux de chaque côté , sortant du corps un peu au-dessus des jambes de devant ; elles servent à tenir le corps droit & en équilibre ; & cette situation fait ressembler cette sorte de lézard à un petit poisson : quand ses jambes sont assez accrues , ses nageoires tombent.

M. *Dufay* ayant appris que M. *de Maupertuis* avoit fait des observations & des expériences sur la salamandre terrestre de Bretagne ; trouva l'occasion de faire aussi des observations physiques & anatomiques sur plusieurs especes de salamandres aquatiques des environs de Paris : celles-ci passent pour moins venimeuses. Il est assez difficile ; dit-il , de statuer combien d'especes on trouve de ces salamandres ; car le sexe & l'âge font de grandes variétés de couleur dans la même espece ; & pendant presque toute l'année on en trouve dans tous les âges. Cependant en ayant examiné avec soin plus de deux cents , prises en divers endroits & en différens temps de l'année , cet Académicien a cru pouvoir les réduire à trois especes , dans chacune desquelles le mâle est différent de la femelle : il nomme la premiere *grosse salamandre noire* ;

noire ; elle a cinq pouces de longueur ; le ventre est d'un jaune orangé & tiqueté de noir : la peau qui regne vers les côtés est grenée de blanc : les pattes font , ainsi que le corps , brunes par-dessus & jaunes par-dessous : les mâles de cette espece ont sur la longueur du dos une peau large de deux lignes , dentelée , excepté sur la queue. La seconde espece de salamandre aquatique ne differe de la précédente que par la grosseur. La troisieme espece est à-peu-près de la grosseur de la seconde.

Ces trois espees sont assez différentes entr'elles , pour qu'on ne puisse pas les confondre , ni même prendre le mâle pour la femelle ; mais il y a des variétés considérables , dont quelques-unes sont ordinaires à toutes les espees & dépendent de l'âge de l'animal ; & d'autres sont particulieres à quelques salamandres. Leur couleur est en général moins brune lorsqu'elles sont jeunes , & les taches sont mieux marquées ; & même celles de la troisieme espece sont d'un jaune fort clair lorsqu'elles viennent de naître , & insensiblement elles brunissent un peu : il leur arrive un changement si singulier , qu'il n'a encore été observé que dans un seul animal , qui est le têtard. M. *Dufay* trouva au printemps de 1728 , que les petites salamandres ont des ouies comme les poissons , & que par la suite deux panneaux les couvrent & enfin se ferment au point que les ouies se perdent insensiblement. Ce même Observateur a remarqué que les salamandres aquatiques changent de peau pendant le printemps & l'été , tous les quatre ou cinq jours au moins ; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller ; l'on trouve quelquefois ces peaux entieres nageantes dans l'eau ; l'hiver elles n'en changent environ que tous les quinze jours : lorsque les pattes de devant ne peuvent se dépouiller entièrement , elles pourrissent & tombent. Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & de Mai : il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes ensemble : elles se délivrent de leurs œufs par l'anus , en s'aident des pattes & de la gueule ; mais à mesure qu'ils sortent , ils demeurent collés au-dessous de la queue. M. *Dufay* soupçonne que ces salamandres aquatiques sont ovipares , ou que les salamandres en général sont vivipares sur terre & ovipares dans l'eau : cette conjecture mérite d'être confirmée par l'expérience. Les salamandres aquatiques font quelquefois un petit cri en respirant l'air au bord de l'eau : elles mangent des mouches , du frai de grenouille , & de la lentille d'eau. Une autre singularité , c'est qu'autant il est faux que cet animal vive

dans le feu, autant il est vrai qu'il vit dans la glace, & même assez long-temps. Il n'est pas rare d'en trouver en été, ainsi que des grenouilles, dans des morceaux de glace qui ont été conservés dans des glaciers.

M. *Dufay* s'est assuré, par un examen anatomique, que la pellicule dont la salamandre se dépouille est un épiderme; que la peau de dessous est difficile à enlever, & que vue au microscope elle paroît n'être qu'un tissu de très-petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir: au-dessous de cette peau on trouve le cuir qui est tout parsemé de petits grains comme du chagrin. Cette Académicien dit encore qu'il est vraisemblable que la salamandre s'accouple réellement, & qu'on trouve dans la femelle des différences très-sensibles, & les organes très-distincts.

Le curieux Observateur M. *Demours* s'est attaché à découvrir l'accouplement de la salamandre aquatique des environs de Paris jusqu'alors ignoré; & il avoue avoir épié ces animaux pendant environ deux ans, sans avoir pu appercevoir tout ce qui se passoit entre eux. Je les ai vus, dit-il, très-souvent s'approcher, se poursuivre & badiner ensemble; mais ce prélude de l'accouplement n'étoit jamais consommé par la jouissance usitée chez les animaux de différent sexe. On fait bien en général que la salamandre pond des œufs semblables au frai de la grenouille; mais comment ces œufs sont-ils fécondés? Voici ce que dit M. *Demours*: dans le printemps le mâle cherche avec empressement sa femelle, & la caresse d'une manière qu'il seroit difficile de bien décrire; ensuite il lui barre son chemin, & sa crête relevée il se soutient sur deux pattes d'un même côté; il courbe seulement son corps en relevant le dos, & forme ainsi une espèce d'arcade, sous laquelle la femelle passe & continue son chemin. Le mâle se remet & court à sa femelle; dès qu'elle s'arrête, il vient la regarder fixement de très-près & reprend la même posture qu'auparavant; ils répètent ce prélude plusieurs fois. Ce manège fini, la femelle agacée par ces galanteries, s'arrête sur la vase, le mâle se place à côté & au-dessus d'elle à un pouce environ de distance d'elle & de la vase: il commence par ouvrir l'anus, & comprime avec force la région des testicules. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de temps en temps sa femelle de la queue & se renverse même sur elle; mais se remettant aussi-tôt à la même distance que ci-dessus, il fait une

compression plus forte qu'à l'ordinaire : c'est dans ce moment que M. Demours a vu le mâle éjaculer sa liqueur féminale, laquelle poussée avec force & fortant d'un seul jet en assez grande quantité, se mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre ou bleuâtre, & se répand sur les flancs de la femelle, qui alors en devient immobile : après cet effort le mâle tombe dans une sorte d'engourdissement; mais bientôt après il se réveille, recommence ses caresses, qui sont suivies d'une seconde éjaculation, après quoi ils se séparent.

Cette observation faite avec toute l'attention possible, suffit pour faire voir que le frai de la salamandre n'est pas fécondé comme celui de la grenouille; car le mâle de grenouille qui est monté sur le dos de la femelle, & qui l'embrasse étroitement pendant environ quatre jours, éjacule sa semence sur le frai même à mesure qu'il sort des receptacles de la femelle; au lieu que le frai de la salamandre se trouve fécondé dans la femelle même sans aucune approche ni contact immédiat : on peut répéter cette observation dans un bassin d'eau limpide dans la saison convenable, en le plaçant dans un endroit bien éclairé.

Les salamandres d'Europe sont tachetées; celles d'Amboine portent sur la tête un bouclier qui est tantôt simple & tantôt double. La salamandre aquatique du Ceylan a le corps écrasé; la salamandre terrestre du même pays & celle d'Arabie est un petit *cordille* : on trouve aussi de très-jolies salamandres dans l'île de Saint-Eustache, elles sont parfaitement colorées; celle du Mexique a un goître semblable au jabot des oiseaux. Séba fait mention de plusieurs sortes de salamandres d'Amérique, dont il y en a qui pourroient bien être des lézards proprement dits, ainsi que les *gekkos*, d'autant plus qu'ils ont des écailles cutanées & hérissées d'éminences, & la queue cerclée d'anneaux compassés, ou comme emboîtés les uns dans les autres. Séba en cite huit espèces, & dit que ce sont les vraies *salamandres* : on les trouve aussi dans plusieurs autres endroits des Indes Orientales, principalement dans les pays incultes ou remplis de forêts, comme à Java, à Macassar, à Amboine, &c.

On se sert extérieurement des salamandres; on répand leur cendre sur des écrouelles ulcérées, pour les déterger & en faciliter la cicatrice. Quelques-uns les font aussi entrer dans les dépilatoires.

SALBANDE. Les Mineurs donnent ce nom à la pierre qui se trouve entre le filon & la roche dure : c'est une pierre qui sert d'écorce ou

de liſiere aux deux côtés d'un filon de mine. La ſupérieure ſe nomme *ponte couvrante*, l'inférieure *ponte couchante*: elles ſont plus ou moins dures : voyez à l'article MINES.

SALEP ou SALOP, *ſalep Turcarum*, eſt une racine blanchâtre, un peu rouſſâtre & demi-transparente, qui eſt fort en uſage chez les Turcs pour réveiller les eſprits & pour rétablir les forces épuifées. C'eſt la bulbe d'une eſpece d'*orchis* (ſatyriion), que les Orientaux ont l'art de préparer mieux que toute autre nation. (M. *Haller* dit cependant qu'on l'imite très-bien avec les bulbes de l'*orchis morio mas* de notre pays; on les nomme vulgairement *teſticules de chien*). Pour cela ils choiſiſſent les plus belles bulbes d'*orchis* dans le temps que la plante commence à fleurir, leur ôtent la peau ou écorce & les jettent dans l'eau froide, où elles ſéjourner pendant quelques heures; enſuite on les fait cuire dans une ſuffiſante quantité d'eau, puis on les fait égoutter, après quoi on les enfile avec du fil de coton pour les faire ſécher à l'air: on choiſit pour cette préparation un temps ſec & chaud. Elles deviennent transparentes, très-dures, reſſemblant à des morceaux de gomme adragante. On les peut conſerver ſaines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu ſec; au lieu que les racines qu'on a fait ſécher ſans cette préparation, ſ'humectent & ſe moiſiſſent, pour peu que le temps ſoit pluvieux pendant pluſieurs jours.

Lorsque ces racines ſont ainſi préparées, on peut les réduire en poudre auſſi fine que l'on veut: on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante; la poudre ſ'y fond entièrement & forme un mucilage ou une eſpece de gelée, qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou trois demi-ſetiers, c'eſt-à-dire, une livre & demie d'eau. On eſt le maître de rendre cette boiſſon plus agréable en y ajoutant du ſucré & quelques légers aromates. Cette poudre farino-gommeuſe, peut auſſi ſ'allier au lait qu'on conſeille ordinairement aux malades affectés de la poitrine: on en a éprouvé auſſi la vertu dans la dyſſenterie. M. *Geoffroy* a obſervé que l'*orchis* qu'il avoit préparé par cette méthode, étoit un remede très-adouciſſant, reprimant l'âcreté de la lympe, & convenable dans la phthiſie & dans les dyſſenteries bilieuſes. Voyez la *Lettre de M. Andri*, (Journal de Médecine, Septembre 1759).

M. *Geoffroy* dit auſſi que ſi l'on évapore ſur des aſſiettes de ſaïence l'eau dans laquelle on a fait cuire ces racines, il y reſte un extrait

visqueux, dont l'odeur mêlée est la même que celle d'une prairie en fleurs, quand on passe au-dessous du vent : on peut aussi la comparer à celle du melilot. La fleur de l'*orchis* qui commence à se faner, a aussi cette odeur.

SALIAN. Oiseau du Brésil, de la grandeur du coq Turc. Il a le bec & les jambes d'une cicogne : il ne vole point ; mais il est si léger, si vite à la course, qu'un chien de chasse ne peut l'attraper.

SALICAIRE ou LYSIMACHIE ROUGE, *lysimachia purpurea*. M. de Tournefort est le premier qui ait nommé cette plante *salicaire*, parce qu'elle naît communément dans les saussaies ou parmi les saules, & parce que ses feuilles ressemblent à celles du saule : elle croît encore abondamment aux lieux humides & marécageux, au bord des eaux : sa racine est grosse comme le doigt, ligneuse, blanche & vivace ; elle pousse des tiges qui croissent quelquefois en bonne terre jusqu'à la hauteur d'un homme ; elles sont roides, anguleuses, rameuses & rougeâtres : ses feuilles sont entières, oblongues, pointues, sortant de chaque nœud des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, & même quatre à quatre : ses fleurs qui paroissent en été, sont verticillées, petites, ramassées en épis de couleur purpurine, au milieu des branches (chaque fleur, dit M. Deleuze, est à six pétales oblongs, attachés au bord du calice qui est cylindrique & bordé de douze dents : elles renferment douze étamines, dont six seulement paroissent en dehors) : à ces fleurs succèdent des coques oblongues, pointues, partagées en deux loges remplies de semences menues.

La salicaire est estimée déterfivè, vulnèraire & rafraîchissante. Réduite en poudre & prise à la dose d'un gros ou deux scrupules le matin & le soir pendant quelques jours, elle arrête les diarrhées & les dysenteries produites par le relâchement des fibres, plutôt que par une acrimonie irritante, pourvu que l'on ait fait précéder un purgatif.

La salicaire croît dans toute l'Europe & l'Asie : elle tient le troisième rang dans la nourriture des Kamtschadales ; ils l'appellent *kipri*. Ces peuples la font cuire avec leur poisson, & usent de ses feuilles en guise de thé ; ils font sur-tout un grand usage de sa moëlle, dont ils font des paquets qu'ils mettent sécher au soleil ; elle est alors fort agréable, & on lui trouve le même goût qu'au concombre de la Perse. Les Kamtschadales en mettent dans leurs mets, & la mangent verte en

guise de deffert. Le kipri cuit est fort favoureux, & entre dans la composition d'une boisson qu'ils nomment *caffé* ; par la fermentation ils en font aussi du vinaigre. Quand les enfans ont mal au nombril, leurs meres mâchent cette plante & l'appliquent sur la partie.

SALICOQUE ou **SALICOT**. Espece d'écrevisse de mer qui a les pattes droites, pointues & non fourchues : il y en a beaucoup d'especes, qui different en grandeur & en couleur. On mange beaucoup de ce crustacée dans quelques villes maritimes : sa chair est d'un bon goût, pectorale, fortifiante, &, selon *Lémery*, plus aisée à digérer que celle des autres écrevisses de mer. A Paris le salicot est nommé *chevrette*, & en Normandie *crevette*.

SALICORNIN, *salicornia*. On donne ce nom à un petit arbrisseau qui a toujours été du nombre des foudes ; mais dont *M. de Tournefort* a fait un genre séparé sous le nom de *kali geniculatum majus, fructicans, lignosum & grandius, perpetuum* : ses rameaux sont toujours verts, articulés par un grand nombre de nœuds qui deviennent rougeâtres & sans feuilles. Il y en a une seconde espece appelée *salicornia geniculata annua* ; on la nomme à Rouen *perce-pierre* : Voyez ce mot.

Ces deux plantes qui croissent aux lieux maritimes & pierreux, ont la même propriété que la *foude* : voyez ce mot.

On donne le nom de *salicote* ou de *salicore* à la foude en pierre : voyez à l'article **SOUDE**.

SALIGOT : voyez **TRIBULE**.

SALMERIN, *salmerinus*, est un poisson rond, oblong, à nageoires molles & du genre des faumons : il a la tête ronde, le museau court, la bouche petite, garnie de dents, & les yeux ronds : sa queue est large & fourchue ; ses écailles sont petites, fort adhérentes : il a les nageoires & la queue de couleur rouge, le ventre & les côtés sont d'un blanc rougeâtre, le dos d'un blanc jaunâtre tacheté de rouge. Il y a de ces poissons qui pesent jusqu'à deux livres ; leur poids ordinaire est d'une livre. Le salmerin se plaît aux lieux froids & pierreux, dans les rivières & dans les lacs ; il fraie au commencement de l'été : sa chair est tendre & d'un très-bon goût, semblable à celui de la truite ; il est même si facile à digérer, qu'il y a des Médecins qui en permettent l'usage aux malades. Ce poisson se corrompt promptement quand il n'est point salé : il est commun du côté de Trente en

Italie. Quelques-uns prétendent que c'est une espèce de petit saumon.

SALOP. Voyez SALEP.

SALPA ou SALPE. C'est un poisson de mer à nageoires épineuses, mis dans le genre des *spares* par *Arredi*; il est grand d'un pied, oblong, & ses écailles sont de différentes couleurs. Ce poisson fréquente les rivages; il vit solitaire & ressemble à la dorade, même par ses nageoires, ses aiguillons, ses ouies, ses yeux, ses sourcils, & enfin par sa bouche: il a le museau fait presque comme celui d'un muge, & la tête petite: depuis les ouies jusqu'à la queue, ce poisson a plusieurs traits dorés, également éloignés les uns des autres: ses dents entrent les unes dans les autres: il a la toile du ventre noire & l'estomac de même couleur. Ce poisson est le *sopi* des Marseillois: *Rondelet* dit qu'on l'a nommé *mange-merde*, parce qu'il se nourrit d'excréments: sa chair n'est pas agréable au goût, & fournit un mauvais suc.

SALPÊTRE: voyez NITRE. On trouve dans le *Dictionnaire universel des Fossiles* de M. *Bertrand*, beaucoup de détails sur le salpêtre & même sur les nitriaires artificielles, d'après MM. *Gruner* & *Pietsch*; on y voit que ce dernier présenta en 1749 à l'*Académie Royale de Berlin*, des Mémoires sur la multiplication & sur la nature du salpêtre. Il demande pour cette production une terre alcaline & visqueuse, qui soit en même temps poreuse: telle est, dit-il, la terre qui est à quelques doigts de profondeur sous le gazon des pâturages communs; telle est encore la terre noire qui est autour des villes & d'autres habitations, & qui n'a pas été cultivée: la meilleure de toutes est celle qui a été long-temps sous les égouts & les cloaques. On joint un cinquième de cendres à cette sorte de terre, & on en fait une pâte avec du borbier ou de l'égout de fumier; on y incorpore de la paille souple pour en faire un mortier. C'est avec un tel mélange qu'on élève des murailles à salpêtre, larges à leur base, aérées, tant en dehors qu'en dedans, par leur exposition & par leur construction, cependant à l'abri du soleil. Les fleurs nitreuses paroissent d'abord dans les trous intérieurs du mur; la paille venant à se pourrir ajoute encore de nouveaux pores par où l'air circule davantage & plus librement. Un tel mur est terminé en dos-d'âne & couvert d'un toit de paille, de manière que l'eau de la pluie ne puisse pas dissoudre le salpêtre. On détruit ces murailles un an après leur construction, & ordinairement on les lessive par le procédé usité pour extraire le salpêtre de nos terres nitreuses.

On a observé que les brouillards favorisent beaucoup la formation du salpêtre. *Consultez les Mémoires ci-dessus cités.*

SALSE-PAREILLE, *falsa-parilla*. On connoît, sous ce nom, des racines, ou plutôt des branches de racines de plusieurs aunes de longueur, grosses comme des joncs, flexibles, cannelées dans leur longueur, dont l'écorce est rouffâtre : sous cette écorce on voit une substance blanche, farineuse, qui lorsqu'on la frotte entre les doigts, se réduit en poussière comme de l'agaric. On nous apporte ces racines du Pérou, du Brésil & de la Nouvelle Espagne.

Les habitans du Brésil nomment cette plante *juapecanga*, & les Botanistes *smilax aspera* : elle pousse des tiges ligneuses, farmenteuses, vertes, garnies d'aiguillons de part & d'autre, auxquels il vient des feuilles dans un ordre alternatif ; ces feuilles sont longues de six ou huit pouces ; à leur queue on remarque des fibres qui nouent fermement la salse-pareille à d'autres plantes. Les fleurs sont en grappes ; il leur succede des baies d'abord vertes, rouges ensuite & enfin noires, de la grosseur des cerises médiocres.

Les Espagnols sont les premiers qui aient apporté du Pérou l'usage de cette racine en Europe ; on la regarde comme un excellent sudorifique, propre à diviser & à atténuer les humeurs visqueuses. Cette plante passoit autrefois pour un spécifique contre la maladie vénérienne ; mais ces propriétés disparaissent pour cette maladie devant celles du mercure. L'usage de cette plante réussissoit très-bien aux Espagnols & aux Peuples de l'Amérique pour guérir cette maladie ; mais elle n'a pas réussi aussi-bien dans nos pays moins chauds, où les pores de la peau sont moins ouverts & moins disposés à laisser échapper la sueur.

On apporte dans le commerce quelques autres especes de racines, sous le nom de salse-pareille, mais qui ne sont réellement que des racines d'autres plantes.

SALSIFI BLANC : voyez **SERSIFI BLANC**.

SALSIFI D'ESPAGNE : voyez au mot **SCORSONERE**.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne à un poisson de rivière qui est commun dans l'Autriche, & dont on pêche un grand nombre proche de la ville de Linz : ce poisson est du genre du saumon, selon *Artesi* ; il est noir sur le dos, il a des taches jaunes sur les côtés ; son ventre & ses nageoires sont jaunes ; il a une ligne droite, qui
commence

commence aux ouies & finit à la queue : ses écailles sont petites. Le salvelin paroît n'être qu'une variété du *salmerin* : voyez ce mot.

SALUT, nom, dit M. *Deleuze*, qu'on donne en quelques endroits à un poisson de lac, grand & vorace. *Voyez* SILURE.

SAMBOUC, bois odoriférant, que les Marchands Européens portent sur les côtes de Guinée, pour faciliter leur commerce, par les présens qu'ils en font aux Rois de cette contrée de l'Afrique, qui font un grand cas de tout ce qui exhale une odeur agréable : on y joint de l'iris de Florence & d'autres parfums. Nous ignorons ce que c'est que le *sambouc*.

SAME, espece de muge ou de poisson à nageoires épineuses, qu'on trouve fréquemment dans la Garonne, le Rhône & la Loire ; on en pêche dans les étangs du Languedoc. Ce poisson semble ne prendre d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale continuellement.

SAMESTRE. Nom qu'on donne à l'espece de corail rouge qu'on envoie d'Europe à Smyrne, & qui fait un bon commerce, soit qu'elle soit brute ou travaillée. *Voyez* CORAIL.

SAMOLE. Espece de mouron d'eau, à qui l'on attribue une vertu nitreuse & anti-scorbutique. Les anciens Gaulois estimoient cette plante toute-puissante contre les maladies des bestiaux, mais avec des précautions superstitieuses, qui consistoient à la cueillir à jeun, de la main gauche, sans la regarder, à ne la pas déposer dans un autre lieu que celui où ces animaux alloient boire, & à la broyer en l'y mettant. *Voyez* MOURON.

SAMOLOIDE. Les Anglois se font long-temps servi sous ce nom, d'une espece de véronique en guise de thé. Cette plante est très-commune chez eux. *Voyez* VÉRONIQUE.

SAMPA. Espece de palmier qui vient en Guiane dans l'eau : son bois est moins compacte que celui du pineau ; il sert aux mêmes usages, tant pour rendre les chemins praticables que pour faire des planchers, & pour en tirer des lattes propres à supporter le bardeau : mais ce qui le distingue de tous les autres palmiers, c'est qu'il fournit des tuyaux naturels pour la communication des eaux. Son bois, creux dans le milieu ; est rempli de moëlle : pour l'ôter, on se sert d'un bâton nouveau qui, en tournant, sert à la tirer peu-à-peu : dès que cette opération est faite, on emploie aussitôt ces tuyaux, sans quoi ils se sécheroient & se feroient. L'arbre peut avoir un pied & demi de circonférence : son écorce,

ou plutôt ce qui entoure la moëlle , a environ un pouce d'épais. Il se détruiroit dans un terrain sec, s'il n'étoit pas toujours rempli d'eau ; il se conserve dans une terre humide. Pour joindre les tuyaux , on les fait entrer les uns dans les autres , on met sur la jonction des cercles de fer , & on les calfate avec du coton qu'on a soin d'enduire de brai.

Le *sampa* ou le *pineau* donnent pour fruits , des graines dont les oiseaux , sur-tout les *gros-becs* , sont fort friands. *Maison Rustique de Cayenne.*

SANCLES. *Voyez* MELET.

SANDAL. *Voyez* SANTAL.

SANDALIOLITE ou SANDALITE. Noms donnés , ainsi que ceux de *crépite* & *crépidolite* , par M. le Baron de *Hupfch* , à une prétendue coquille bivalve & fossile , découverte nouvellement dans l'Eiffel proche le Duché de Juliers : cet amateur la place parmi les conchites bivalves anomies , à côté des gryphites & des térébratulites. Il distingue même deux especes de sandalites un peu variées de forme & de couleur : elles ressemblent au devant d'une pantoufle de femme : elles sont plus ou moins larges par l'ouverture , & plus ou moins courtes ; il y en a de grises , de brunes , &c. Nous avons dans notre cabinet une de ces sandalites ; il n'est pas difficile de la reconnoître pour un véritable madrépore infundibuliforme , à pédicule , & comprimé par une face.

SANDARAC ou VERNIX , est une résine seche , d'une odeur pénétrante & suave , qui découle du *grand genévrier*. *Voyez* ce que nous en avons dit sous ce mot. On nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marseille. *Voyez* GENÉVRIER EN ARBRE.

On donnoit autrefois le nom de *sandaraque* à l'arsenic rouge , au minium & au vermillon.

SANDASTRE , *sandaistros*. Les Auteurs ont décrit sous ce nom , une pierre précieuse de couleur obscure en dehors , mais luisante , rayonnante & transparente en dedans , marquetée en plusieurs endroits de taches dorées en forme de gouttes ou d'étoiles. On l'estime d'autant plus , qu'elle contient davantage d'étoiles : on la trouve dans le pays des Garamantes en Ethiopie , & dans l'île de Ceylan aux Indes ; ces peuples l'estiment propre à arrêter l'effet du poison ; mais quels peuvent être ses effets ? Nous avons vu de ces sortes de pierres appelées *sandastres* : elles n'étoient que de belles agates , qui renfermoient des entroques silicées.

SANG, *sanguis*. Nom donné à une substance fluide, pesante & rouge, confuse en apparence, mais composée de globules ou de molécules de différentes figures: c'est un *coagulum* délayé dans une lymphe chargée d'un peu de sel.

Le sang est renfermé dans les artères qui battent, & dans les veines correspondantes à ces artères: cette liqueur muqueuse est susceptible de se coaguler en une masse tremblante & confuse, par le refroidissement: le sang n'est inflammable, qu'autant que le flegme ou la partie séreuse en est évaporée: on en tire de très-bon pyrophore. On pense que le sang artériel est plus vermeil, plus chaud & plus spiritueux que le sang veineux.

On fait que l'abondance des globules ou molécules rouges du sang fait la pléthore & le tempérament sanguin: celle des parties aqueuses cause au contraire un tempérament phlegmatique. On appelle *vaisseaux sanguins* les artères & les veines, & *sanguification* le changement du chyle en sang. Voyez les détails sur cette matière, à l'article ÉCONOMIE ANIMALE, inséré à la suite du mot HOMME de ce Dictionnaire: on y trouve aussi quelques réflexions sur le flux menstruel, cette accumulation de sang que la femme subit & rend périodiquement tous les mois par les parties génitales, lorsqu'elle est en bonne santé, d'âge convenable, & qu'elle n'est pas grosse ou nourrice: cette évacuation porte le nom de *regles*: ce sang sert principalement à la nourriture du FÆTUS. Voyez ce mot.

M. Guillaume Herwson a donné tout récemment un excellent Mémoire sur la composition & la figure des molécules du sang, appelées communément *globules rouges*. Depuis le célèbre *Leuwenhoeck* on a toujours cru que les molécules du sang humain étoient sphériques. Une chose curieuse & importante, est de voir que ces molécules soient si généralement répandues dans le regne animal. On les trouve dans l'homme, dans les quadrupèdes, dans tous les amphibies, dans tous les poissons, dans tous les oiseaux, & toujours plus ou moins rouges, comme celles du sang humain. Le sang des insectes & des crustacées contient des particules figurées comme celles du sang des autres animaux. Dans les crustacées, comme l'écrevisse de mer & la chevrette, ces particules sont blanches; dans quelques insectes, tels que la chenille & la sauterelle, elles paroissent d'un vert fané. Ce n'est guere qu'à l'aide du microscope simple, que l'on peut bien découvrir & s'assurer

de la forme de ses particules , mais il faut un certain degré d'adresse & d'exercice pour se servir de cet instrument. Ces molécules de sang , qu'on appelle improprement des *globules* , sont véritablement des corps plats ; elles sont plates & elliptiques dans les amphibies. Comme ces molécules plates du sang sont très-abondantes dans l'homme & dans les quadrupèdes , on ne peut les bien voir séparément , qu'en délayant le sang dans une certaine quantité de férosité , ou dans de l'eau chargée de quelque sel neutre (l'eau pure le décomposeroit). Ces molécules plates ont dans le milieu une tache obscure globulaire , que des Physiciens avoient regardée comme une ouverture. La grosseur de ces molécules varie dans les différens animaux : selon M. *Herwson* , elles sont plus considérables dans le poisson appelé *skate* , que dans tous les animaux qu'il a examinés : après ce poisson , elles sont plus grosses dans le crapaud & la grenouille , dans la vipère , & dans les autres animaux de cette classe ; un peu plus petites dans les poissons ordinaires , tels que le saumon , le merlus , l'anguille ; dans les oiseaux , dans les cétacées , elles sont plus petites que dans les poissons ; dans l'homme , moindres que dans les oiseaux ; & dans quelques quadrupèdes encore plus-petites que dans le corps humain.

M. *Herwson* dit , d'après ces expériences , que les molécules du sang ne sont pas globulaires , mais applaties , & que leur forme plane démontre qu'elles ne sont pas fluides , comme c'est l'opinion commune , mais bien solides ; car tout fluide qui nage dans un autre fluide prend la forme globulaire , s'il n'y est soluble. Notre Observateur (M. *Herwson*) regarde la tache obscure dont il est mention ci-dessus , comme une molécule solide contenue dans une vésicule plate , dont le milieu est rempli , la circonférence creuse , & dans un état de vacuité , ou pleine de quelque liqueur subtile. La substance de ces vésicules est plus solide & plus colorée chez l'homme & chez les quadrupèdes , que dans les amphibies : elle est plus claire dans les poissons ; mais voici une chose aussi curieuse que les faits précédents sont intéressans. Jusqu'à M. *Herwson* , on avoit toujours dit que les globules (vésicules) du sang étoient huileuses & plus inflammables que le reste du sang ; 1°. leur extrême solubilité dans l'eau , & leur insolubilité dans les alkalis peuvent convaincre , dit notre Observateur , qu'elles n'ont pas la propriété des huiles ; 2°. si on sépare les vésicules , la férosité , la lymphe , & qu'on les fasse dessécher séparément , ensuite qu'on les brûle , l'une ne paroîtra pas plus inflammable

que l'autre : la partie rouge ne prend point une fusion huileuse , elle brûle simplement comme la corne ; 3°. les acides affoiblis ont , comme l'eau , la propriété de rendre les vésicules du sang de forme sphérique ; mais s'ils sont plus concentrés , ils les dissolvent au contraire tout de suite.

SANG-DE-DRAGON, ou SANG-DRAGON, *sanguis draconis*. On a donné ce nom à une substance résineuse , sèche , friable , rarement transparente , qui se fond au feu , qui est inflammable , d'un rouge foncé , de couleur de sang lorsqu'elle est pilée : elle est sans goût & sans odeur , excepté quand on la brûle ; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du storax liquide , & la fumée a une saveur acide , comme celle du benjoin.

On trouve chez les Droguistes plusieurs sortes de *sang-de-dragon*.

1°. Le dur , qui est formé en petites masses de la grosseur d'une aveline , enveloppées dans des feuilles longues , étroites , presque comme celles du jonc ou du palmier , & d'un jaune clair ; c'est ce que les Apothicaires appellent *sang-de-dragon en larmes* ou *gouttes de sang-de-dragon*. Il y en a aussi en masses quatre fois plus grosses , un peu moins pures ; leurs enveloppes sont souvent verdâtres.

2°. Le *sang-de-dragon mollasse* : il est tenace & d'une odeur moins agréable que le précédent ; il se sèche avec le temps , & devient presque semblable à celui qui est solide : on l'appelle *sang-de-dragon en herbe*.

3°. On trouve encore dans les boutiques un *faux sang-de-dragon* , qu'il est très-facile de distinguer du véritable. Ce sont des masses gommeuses , rondes , applaties , d'une couleur rouge-brune & sale , composées de différentes espèces de gommes , auxquelles on donne souvent la teinture avec le bois de Brétil , & un peu de sang-de-dragon. Ces masses ne s'enflamment point , mais elles font des bulles , & elles pétilent : elles s'amollissent & se dissolvent dans l'eau , qu'elles rendent mucilagineuse comme les gommes.

Le véritable sang-de-dragon découle d'un arbre , dont les Botanistes distinguent quatre espèces.

La première est le *palma prunisera, foliis yuccæ, è qua sanguis draconis*. C'est un grand arbre qui croît dans les îles Canaries , sur-tout dans celle du Port-Saint près de Madere. Il ressemble de loin au pin , tant ses rameaux sont égaux & toujours verts. Son tronc est gros & haut de douze à quinze pieds , garni de rameaux dénués de feuilles vers le bas ;

mais terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles longues d'un pied & demi, larges d'un pouce, & de la figure d'un glaive, ayant dans leur milieu une côte saillante & épaisse. Sa fleur, dit M. *Haller*, a beaucoup de rapport avec celle de l'asperge. Ses fruits sont ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres & un peu acides, contenant un noyau (trois, suivant quelques-uns) semblable à celui du petit palmier : son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui se condense en une larme rouge, molle d'abord, ensuite sèche & friable ; c'est le vrai & naturel *sang-de-dragon* des boutiques.

La seconde espèce est le *palma Amboinensis, sanguinem draconis fundens altera*. Cet arbre est hérissé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues d'un pouce, applaties & minces. Son tronc est droit, de la grosseur du bras : il est jaunâtre, noueux par intervalles à l'endroit où des branches feuillées prennent naissance. Quand on enlève ces branches, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc, dont la surface est luisante, brunâtre, mollasse, fibrée, charnue, bonne à manger, sans goût & très-blanche. Les fruits naissent d'une façon singulière, ramassés en grappes sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées, & qui, sur le tronc, sort à la distance d'une palme, des branches feuillées. Ces grappes sont renfermées dans une gaine, composée de deux feuillettes opposées, minces, cannelés, bruns, & formant une pointe aiguë. La grappe a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre à six autres petites grappes qui accompagnent la tige dans toute sa longueur ; chaque petite grappe se trouve séparée par d'autres feuillettes, & se divise en un pédicule court, qui porte un fruit échancré en six parties. Ce fruit est ovoïde, gros comme une aveline, écailleux, représentant un cône de sapin renversé. Sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, verdâtre avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes & fort astringent, qui se répand très-promptement de la langue aux gencives & à toute la bouche ; & disparoît aussi-tôt. *Bontius* a tâché de donner une estampe de cette grappe, sous le nom *malayen rotang* ; mais cette figure est défectueuse & imparfaite. Cet arbre croît aussi à la Côte de Coromandel : on appelle son fruit à Pondichéri *fruit de rotin*, par corruption du mot *rotang*.

Kämpfer dit que les Orientaux, les Malayes & les Peuples de l'isle de Java tirent, de la maniere suivante, le suc résineux du fruit de cet arbre. On place les fruits sur une claie posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié : on met sur le feu ce vaisseau légèrement couvert, afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit & le rende flasque ; par ce moyen la matiere sanguine, qui ne paroïssoit pas dans ce fruit coupé, en sort à l'aide de cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enleve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air jusqu'à ce qu'elles soient desséchées. D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit : ils le font bouillir jusqu'à ce que l'eau en ait tiré le suc rouge : ils jettent ensuite le fruit ; ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisieme espece d'arbre, qui donne la résine nommée *sang-de-dragon*, s'appelle *erqua-huitl*, seu *sanguinis arbor*. Cet arbre est grand : ses feuilles sont semblables à celles du bouillon blanc, grandes, anguleuses : il croît dans la Nouvelle Espagne. La résine s'en retire avec ou sans incision.

La quatrieme espece s'appelle *draco arbor Indica siliquosa*, *populi folio*, *Angsana Javanensibus*. Cet arbre, qui croît dans l'isle de Java, & même proche la ville de Batavia, est grand ; son bois est dur, & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles du peuplier, mais plus petites. Ses fleurs sont petites, jaunes & odorantes, un peu ameres. Ses fruits qui sont portés par de longs pédicules, sont d'une couleur cendrée, durs, aplatis, & cependant convexes des deux côtés, membraneux à leur bord, & garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées & rougeâtres. Quand on fait une incision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussitôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules, enveloppés dans du jonc.

La plupart des Auteurs disent que l'on a nommé ainsi le *sang-de-dragon*, parce que si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître au-dessous la figure d'un dragon tel que les Peintres le représentent : mais il y a beaucoup de fiction & d'imagination dans ce fait.

On estime la résine appelée *sang-de-dragon*, incraissante, dessicative

& astringente : on l'emploie avec succès intérieurement , depuis demi-gros jusqu'à un gros , pour la dyssenterie , les hémorragies , les flux de ventre violens & les ulcères internes ; mais M. *Bourgeois* observe que les bons Praticiens modernes ne font plus d'usage des astringens de cette espece pour les maladies ci-dessus désignées : il n'y a plus , dit-il , que les Empiriques & les Maiges qui se servent de ces remedes , parce qu'ils n'en connoissent pas le danger & les conséquences. Ceci étant , nous connoissons beaucoup d'Empiriques & de Maiges. Au reste le sang-de-dragon appliqué extérieurement dessèche les ulcères , procure la réunion des plaies : il affermit les dents ébranlées & fortifie les gencives ; aussi en met-on toujours dans la poudre dentifrique : on s'en sert encore dans certains ouvrages de vernis.

Ce que l'on appelle *bois de la palile* , sont de petits bâtons que les habitans du Port-Saint trempent dans du sang-de-dragon liquéfié. Ces petits bâtons sont gros comme des tuyaux de plumes , légers , blancs : on les envoie en Europe , où l'on s'en sert pour nettoyer les dents & pour fortifier les gencives.

SANGLIER , *aper.* Nous allons réunir sous cet article le *cochon de Siam* & le *porc* ou le *cochon ordinaire* , parce qu'ils ne sont tous qu'une même espece. Le sanglier est un animal sauvage ; les deux autres sont l'animal domestique ; & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures , peut-être aussi par quelques habitudes , ces différences ne sont pas essentielles , elles ne sont que relatives à leur condition ; leur naturel n'est pas même fort altéré ; enfin ils produisent ensemble des individus qui peuvent en produire d'autres : caractère qui constitue l'unité & la constance de l'espece.

Ces animaux ont des singularités qui leur sont propres & particulières : ils sont une espece d'exception à deux regles générales de la nature ; c'est que plus les animaux sont gros , moins ils produisent , & que les *fissipedes* sont de tous les animaux ceux qui produisent le plus. Le cochon , quoique d'une taille fort au-dessus de la moindre , produit plus qu'aucun des animaux *fissipedes* ou autres ; par cette fécondité , aussi bien que par la conformation des testicules ou ovaires de la truie , il semble même faire l'extrémité des especes de vivipares , & approcher des especes ovipares.

Voici encore une autre singularité. La graisse du cochon est différente de celle de presque tous les animaux quadrupedes , non-seulement
par

par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme, & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également. Le suif, dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair ; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités : il la recouvre par-tout & forme une couche épaisse, distincte & contenue entre la chair & la peau : le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacés, dont la graisse n'est qu'une espèce de lard, à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon.

Une autre singularité encore, & qui n'est pas moins remarquable que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premières dents : elles croissent même pendant toute sa vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes : il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais, contre l'ordinaire, au lieu d'être incisives & tranchantes, comme celles de la mâchoire inférieure, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres espèces d'animaux, tels que l'éléphant, la vache marine, qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées. Dans le sanglier & le cochon elles se courbent en portion de cercle, & sont plates & tranchantes ; *M. de Buffon* en a vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure : mais l'éléphant & la vache marine n'ont de défenses qu'à la mâchoire supérieure (on peut y ajouter le narhwal, si sa défense est une dent) : il manque même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires ; & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal : elles sont aussi plus dangereuses ; car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure, mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au-dehors. Le sanglier a les défenses plus grandes, le bouton plus fort, & la hure plus longue que le cochon domestique : il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupèdes , dit *M. de Buffon* , le cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influencer sur le naturel ; toutes ses habitudes sont grossières ; tous ses goûts sont immondes ; toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse , & à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente , & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître.

Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac ; & la grossièreté de ses appétits , de l'hébetation des sens du goût & du toucher. La rudesse du poil , la dureté de la peau , l'épaisseur de la graisse rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des fouris se loger sur leur dos & leur manger le lard & la peau , sans qu'ils parussent le sentir. Il ont donc le toucher fort obtus , & le goût aussi grossier que le toucher. Leurs autres sens sont bons : les Chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient , entendent & sentent de fort loin , puisqu'ils sont obligés , pour les surprendre , de les attendre en silence pendant la nuit , & de se placer au-dessous du vent pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin , & toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher , est encore augmentée par diverses maladies : savoir , d'être infestés de poux , d'avoir les humeurs froides , d'être sujets à l'esquinancie , à la toux , au flux de ventre. Mais la principale maladie est celle qui les rend ladres , c'est-à-dire presque absolument insensibles : on s'aperçoit de cette maladie à des ulcères qu'on leur remarque à la langue , au palais & à des grains dont leur chair est parsemée : au reste il faut peut-être moins en chercher la première origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal , que dans sa mal-propreté naturelle , & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois : car le sanglier qui n'a pas de pareilles ordures à dévorer , & qui vit ordinairement de grains , de fruits , de glands , de racines , n'est point sujet à cette maladie , non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette. On ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable bien propre , & en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair devient même excellente au goût , & le lard ferme & cassant , si , comme je l'ai vu pratiquer ,

dit *M. de Buffon*, on le tient pendant quinze jours ou trois semaines avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, sans litière, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & sec, & ne le laissant boire que très-peu. On choisit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La manière ordinaire de les engraisser, est de leur donner abondamment de l'orge, du gland, peu de choux & de légumes cuits, mais beaucoup d'eau mêlée d'un fon gras, c'est-à-dire chargé de faine, soit de froment, soit de maïs. En deux mois ils sont gras, le lard est abondant & épais, sans être bien ferme, ni bien blanc; & la chair, quoique bonne, est toujours un peu fade. On peut encore les engraisser avec moins de dépense dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorsque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leur enveloppe: ils mangent également de tous les fruits sauvages, & ils engraissent en peu de temps, sur-tout si le soir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiède mêlée d'un peu de fon & de farine d'ivraie. Cette boisson les fait dormir & leur donne un tel embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni presque se remuer. Ils engraissent aussi beaucoup plus promptement en automne, tant à cause de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la transpiration est moindre qu'en été. Les pommes de terre, les grains de Mars, les vesces, les maïs & sur-tout les pois blancs, indépendamment de l'usage du gland, les engraissent très-bien aussi, leur donnent un lard ferme, & la chair de bon goût & délicate.

On n'attend pas, comme pour le reste du bétail, que le cochon soit âgé pour l'engraisser: plus il vieillit, plus cela est difficile, & moins sa chair est bonne. La castration est une opération qui doit toujours précéder l'engrais; elle se fait ordinairement à l'âge de six mois, au printems ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs & des grands froids, qui rendroient la plaie également dangereuse & difficile à guérir. Il est rare qu'on laisse vivre les cochons plus de deux ans, cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans; ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la grosseur de leur corpulence, ne sont que des cochons plus âgés, qu'on a mis plusieurs fois à la glandée.

La durée de la vie du sanglier peut s'étendre jusqu'à vingt-cinq ou trente ans; *Aristote* dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute

que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze ans. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an. La truie est, pour ainsi dire, en chaleur en tout temps : elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine, ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les espèces, refuse le mâle aussi-tôt qu'elle a conçu. Elle porte pendant quatre mois, met bas au cinquième, & produit ainsi deux fois par an ; ses portées sont souvent de douze, quinze & même quelquefois de vingt petits. La laie qui, à tous égards, ressemble à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits : au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de seize jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou dix à nourrir : on vend les femelles, qui sont alors bonnes à manger : ce sont les petits *cochons de lait*.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espèce, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt carré que long, la tête grosse (& dont les lignes externes se réunissent en une figure approchante de celle d'un triangle scalène, mais lesquelles contournées & coupées au bout vers la bouche de l'animal, se terminent ainsi en une espèce de cône), le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardents, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grasses, les soies épaisses & noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs.

La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues ; il faut aussi qu'elle soit d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine on la sépare du mâle, que l'on appelle *verrat*, qui pourroit la blesser ; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le père, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printemps, afin que les petits, naissant en été, aient le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver. Mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas au mois de Mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencement de Mai. Il y a même des truies qui produisent régulièrement tous les cinq mois. La laie qui, comme

nous l'avons dit , ne produit qu'une fois par an , reçoit le mâle au mois de Janvier ou de Février , & met bas en Mai ou Juin ; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois , elle les conduit , elle les fuit , & les empêche de se séparer & de s'écarter , & il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même-temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois , on les sevre en leur donnant soir & matin du petit lait mêlé de son , ou seulement de l'eau tiède avec des légumes bouillis.

L'habitude de l'esclavage a fait perdre à ces animaux le désir de l'indépendance : on les mene en troupeau dans les champs. Ils aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines , comme celles de la carotte sauvage & des plantes chicoracées ; c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines , qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir (espece de cartilage plat & rond , qui termine le museau & où sont les narines). Le sanglier dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon , fouille plus profondément ; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon , au lieu que le cochon fouille çà & là & moins profondément : nous devons à cette espece domestique la découverte des truffes. Comme il fait beaucoup de dégât , il faut l'éloigner des terrains cultivés , & ne le mener que dans les bois & sur les terres qu'on laisse reposer. Lorsque ces animaux rendus domestiques sont aux champs & en pleine campagne , & qu'il survient un orage ou une pluie fort abondante , il est assez ordinaire de voir déserter le troupeau les uns après les autres , & s'enfuir toujours criant & courant à toutes jambes gagner la porte de leur étable. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri , si ce n'est lorsqu'il se bat , & qu'un autre le blesse , la laie crie plus souvent ; & quand ils sont surpris & effrayés subitement , ils soufflent avec tant de violence , qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands , ils n'attaquent & ne dévorent point , comme les loups , les autres animaux ; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct ; néanmoins on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche , puisque les cochons mangent leurs petits , & même des enfans au berceau , ainsi que nous l'avons vu nous-mêmes. Dès qu'ils trouvent quelque chose de

faculent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lechent & finissent bientôt par l'avalier. J'ai vu plusieurs fois, dit *M. de Buffon*, un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaise nouvellement tirée : tous léchoient cette terre qui n'étoit que très-légèrement onctueuse, & quelques-uns en avaloient une grande quantité.

Leur gourmandise est, comme l'on voit, aussi grossière que brutale : ils n'ont aucun sentiment bien distinct ; les petits reconnoissent à peine leur mere ou du moins sont sujets à se méprendre, & à teter la première truie qui leur laisse saisir ses mamelles. La crainte & la nécessité donnent apparemment un peu plus d'instinct aux cochons sauvages ; il semble que les petits soient fidèlement attachés à la mere, qui paroît être aussi plus attentive à leurs besoins, que ne l'est la truie domestique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, fuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus solitaires & les plus reculés. Il est alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorsqu'un autre mâle veut occuper sa place ; ils se battent, se blessent, & se tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuse que lorsqu'on attaque ses petits : & en général dans presque tous les animaux sauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorsqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorsqu'elle a mis bas.

Chasse du Sanglier.

Quand un sanglier n'est âgé que de six mois, on l'appelle *marcassin* ; passé cet âge, jusqu'à celui de deux ans, on l'appelle *bête rousse* ou *de compagnie* : on donne le nom de *ragot* aux mâles entre deux ou trois ans ; à trois à quatre ans, c'est le *quartan*, ou à son tiers : il est alors fort dangereux ; à six, *grand sanglier*, à sept, *grand vieux sanglier*. On chasse le sanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par surprise au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laisse une odeur très-forte, qu'il se défend contre les chiens & les blesse toujours dangereusement, il ne le faut pas chasser avec les bons chiens courans ; des mâtins un peu dressés suffisent pour le chasser, le coëffer. Il ne faut attaquer que les plus vieux : on les connoît aisément aux traces. Un jeune sanglier de trois ans est difficile à forcer, parce qu'il court très-loin sans s'arrêter, au lieu qu'un sanglier plus âgé ne fuit pas loin, se laisse chasser de près, n'a pas grand'peur des

chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Pour mieux faire face aux chiens, tantôt il s'accule contre un arbre, & en tue ou éventre plusieurs, si on les laisse se livrer à leur ardeur. Pour attaquer ces animaux, il faut être à cheval, & armé d'un fusil chargé à balles, & à deux coups pour la plus grande sûreté (autrefois on se servoit de chariots chargés d'arquebusiers, qu'on posoit dans les passages pour les tirer); il n'y a personne qui ose demeurer à pied sans fusil, parce que le sanglier accourt au bruit & à la voix des personnes, & fait de cruelles blessures. M. *Bourgeois* dit que la chasse du sanglier se fait différemment en Suisse: on ne va à leur poursuite que dans l'hiver, lorsqu'il est tombé de la neige; on les suit à leurs pas marqués dans la neige, & lorsqu'on observe qu'ils se sont arrêtés dans les broussailles, des paysans armés de bâtons les font partir, & les chasseurs armés de fusils chargés de plusieurs balles, se portent tout autour de l'endroit que les paysans battent, pour les tirer dès qu'ils les aperçoivent. Aussi-tôt que le sanglier est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les suites, c'est-à-dire, les testicules, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcaffins qu'on pouvoit enlever à leurs meres, après quoi on les reportoit dans les bois; ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, & leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

On appelle, en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils suivent tous leur mere commune; ils ne vont seuls que quand ils se sentent pourvus d'armes qui les rassurent, & qu'ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des especes de troupes; & c'est de là que dépend leur sûreté. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se secourent; non-seulement les laies chargent avec fureur les hommes & les chiens qui attaquent leurs marcaffins, mais encore les jeunes mâles s'animent.

au combat, tous ont l'instinct de la défense commune. La troupe se range les uns contre les autres en cercle; on place au centre les plus foibles, & on présente à l'adverfaire un front hérissé de boutoirs. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même maniere, & on n'a pas besoin de chien pour les garder.

Quoique l'espece du porc soit immonde, il fournit cependant à nos appétits sensuels. Tout se consomme dans le porc, tête, oreilles, pieds, sang, rien n'est perdu: ce sont autant de mets friands dont nous faisons nos delices. C'est une viande rigoureusement défendue parmi les Juifs & les Mahométans, sans doute parce qu'elle dispose à la lepre, maladie autrefois très-commune chez les Levantins. Chez nous aujourd'hui on vante le lard du cochon de Syracuse, & le jambon de Mayence. En général le cochon nourrit beaucoup de gens de mer & de la campagne. Du temps de *Galien* les Athletes qui s'exerçoient à la lutte, n'étoient jamais plus forts ni plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de cochon: elle convient aux gens robustes & de gros travail. La graisse de l'épiploon & des intestins, qui est différente du lard, fait le sain-doux & le vieux-oing: la peau a ses usages; on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des broffes, des pinceaux avec les foies.

Les Negres & beaucoup d'Européens prétendent que la râpüre des défenses de sanglier, dont on fait commerce en Portugal sous le nom de *dentes di cavillos*, étant avalée dans quelque liqueur, est un antidote infailible. Les Portugais prétendent aussi, mais sans fondement, qu'une pierre frottée contre ces sortes de dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fièvre. Les anciens Médecins faisoient beaucoup d'usage de cette dent pour une infinité d'autres maladies. On ne s'en sert plus aujourd'hui, & l'on a raison; la défense de l'animal qui donne l'ivoire a plus de vertus en Médecine. *Voyez à l'article ELÉPHANT.*

Le porc, cette espece d'animal, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du Nouveau Monde; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le Continent & dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique: ils se sont multipliés, & sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits; ils ressemblent à nos sangliers; ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse que les cochons domestiques, qui dans les climats chauds sont tous noirs comme

les sangliers. A l'égard des sangliers qu'on voit en Corfc, ils font absolument les mêmes que les nôtres ; ils paſſent la mer à la nage & viennent en grandes troupes dans notre terre ferme : ils peuplent nos forêts.

Les *Cochons de la Chine*, qui font auffi ceux de Siam & de l'Inde, font un peu différens de ceux de l'Europe : ils font plus petits, & ils ont les jambes plus courtes ; leur chair eſt plus blanche & plus délicate.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier ; ſeulement il paroît que dans les pays froids le ſanglier, en devenant animal domeſtique, a plus dégénéré que dans les pays chauds, un degré de température de plus ſuffit pour changer leur couleur. Les cochons font communément blancs dans nos provinces ſeptentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui eſt très-voifine, ils font tous noirs ; ceux du Languedoc, de Provence, d'Eſpagne, d'Italie, des Indes, de la Chine, de l'Amérique font auffi de la même couleur. Le cochon de Siam reſſemble plus au ſanglier que le cochon de France. On en voit à la Chine, dont le ventre des femelles traîne à terre, tant leurs pattes font courtes ; & la queue des mâles, qui tombe vers la terre perpendiculairement, a un mouvement perpétuel, comme la lentille d'une horloge. Un des ſignes les plus évidens de la dégénération, font les oreilles ; elles deviennent d'autant plus ſouples, d'autant plus molles, que l'animal eſt plus altéré, ou, ſi l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domeſticité ; & en effet, le cochon domeſtique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le ſanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'eſpece.

SANGLIER D'AFRIQUE A LARGE GROIN, *Voyez PORC A LARGE GROIN.*

SANGLIER D'ÉTHIOPIE. M. le Docteur *Pallas* dit dans ſes *Mélanges zoologiques*, que ce quadrupede eſt plus grand que le porc ou ſanglier des Indes Orientales : voyez *Barbi-rouſſa*. Sa tête eſt monſtrueuſe, la hure très-grande, large, un peu abaiffée & de conſiſtance cartilagineuſe ; ſon nez eſt mobile, coupé obliquement ; la gueule très-petite & ſans dents antérieures, a des gencives convexes & dures qui lui en tiennent lieu ; les défenſes de la mâchoire ſupérieure ont plus d'un pouce d'épaiſſeur & font recourbées ; celles de la mâchoire inférieure font droites, plus évaſcées & plus petites : ſes yeux font fort petits & ſitués au haut de la tête plus près des oreilles que dans le ſanglier ordinaire : ſes oreilles font médiocrement grandes, un peu aiguës & garnies intérieurement de

poils blancs : les foies qui recouvrent son corps, sont en petite quantité & répandues en faisceaux : sa queue est nue, & n'a que quelques lignes d'épaisseur. Ses pieds ne paroissent pas différer de ceux de notre sanglier.

SANGLIER DU CAP-VERT. Il y a dans les terres voisines du Cap-Vert un cochon ou sanglier, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenses de la mâchoire supérieure, nous paroît être, dit *M. de Buffon*, d'une race, & peut-être même d'une espèce différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du *barbi-roussa*. Ces défenses du dessus ressemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la base, & elles sont courbées & recourbées à peu-près comme les cornes d'un taureau. Il diffère encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ses narines, par la grande largeur & la forme de ses mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelieres; cependant nous avons vu, continue *M. de Buffon*, les défenses d'un sanglier tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce sanglier du Cap-Vert : ces défenses avoient environ trois pouces & demi de long, sur quatre pouces de circonférence à la base; elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'est-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenses ordinaires n'ont qu'une simple courbure en portion de cercle; elles paroissoient être aussi d'un ivoire solide, & il est certain que ce sanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres. Ainsi nous pouvons présumer avec quelque fondement que ce sanglier du Cap-Vert est une simple variété, une race accidentelle, & non une espèce particulière du sanglier ordinaire.

SANGLIER DE MER. On donne ce nom au *porc marin* : voyez ce mot.

SANGLIER DES INDES ou DES MOLUQUES. Voyez *BARBI-ROUSSA*, page 374, premier Volume de ce Dictionnaire.

SANGLIER DU MEXIQUE. Voyez *TAJACU*.

SANGSUE ou SUCE-SANG, *sanguisuga*, est un animal aquatique & amphibie au besoin, sans pieds, sans nageoires & sans arêtes, qui a la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes, glissant, hermaphrodite, vivipare comme l'anguille, & qui vit dans les marais & autres lieux aquatiques. La sangsue se suspend aux parties où elle s'attache; sa peau est composée d'anneaux,

par le moyen desquels elle nage dans l'eau, & se contracte tellement hors de l'eau quand on la touche, qu'elle n'a guere plus d'un pouce de longueur : alors on y apperçoit des éminences & des tubercules : son dos est de couleur brune-noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc-jaunâtre, parfemée ordinairement de points noirâtres : son ventre est aussi tiqueté de points blancs-jaunâtres.

On lui trouve à la tête l'ouverture de la bouche, située entre les deux levres & composée, comme elles, de fibres très-souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal. Cette ouverture est triangulaire & armée de trois dents très-aiguës & assez fortes, capables de percer non seulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf : c'est comme un instrument à trois tranchans, qui fait trois plaies à la fois. On voit distinctement les trois plaies marquées sur la peau au bout de trois à quatre jours, lorsque le gonflement est passé. M. *Morand*, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la sangsue un mamelon très-apparent, d'une chair assez ferme & un peu flottant auquel, il assigne l'office d'une langue qui fait le piston & sert à fucer le sang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche contiguë aux levres, fait le corps de pompe : ensuite se présente le pharynx, dont les fibres circulaires resserrent le canal, & determinent vers l'estomac le sang qui vient d'être pompé ; ce sang entre alors dans un poche membraneuse qui sert d'estomac & d'intestins à la sangsue. Si l'on fait de ces poches divisées en cellules ou sacs autant d'estomacs, on pourra en compter jusqu'à vingt-quatre dans une sangsue assez grosse. Le sang fucé reste dans ces réservoirs plusieurs mois, sans presque se cailler : c'est une provision de nourriture qui noircit un peu, mais sans contracter aucune mauvaise odeur ; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, la sangsue qui en fait son aliment le plus pur ; peut se passer d'anus pour rejeter les impuretés : aussi ne lui reconnoît-on point d'ouverture qui en fasse la fonction. Peut-être, dit M. *Morand*, que les parties hétérogenes s'en séparent par une transpiration perpétuelle au travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matiere gluante qui s'épaissit par degrés, & se sépare par filamens dans l'eau où l'on conserve des sangsues.

M. *Morand* a mis des sangsues dans de l'huile, & les y a laissées

plusieurs jours; elles y ont vécu : & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule qui représentoit alors une dépouille entière de l'animal, comme seroit la peau d'une anguille. On voit, à l'occasion de cette expérience, qu'il n'en est pas des sangsues comme des vers terrestres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vraisemblable qu'elles respirent par la bouche; mais on ignore quelle partie leur sert de poumons. Tout ce que l'on fait, c'est qu'elles ont certains mouvemens alternatifs & isochrones, qui répondent à ceux de la respiration.

Quand une sangsue veut percer la peau d'un animal ou d'un homme, elle s'affermit sur sa queue, tenant son ventre libre & dégagé; alors elle ouvre la bouche & l'applique comme une ventouse à l'endroit qu'elle veut piquer: elle plonge aussitôt son instrument tricuspidal ou à trois pointes tranchantes, comme il a été dit ci-dessus, & tire de trois plaies le sang qui coule & passe de sa bouche dans son estomac: quelquefois elle enfonce si avant ses pointes, que quand on veut l'arracher de force, elle les laisse souvent dans la chair, ce qui cause une inflammation suivie de suppuration, & fait accuser à tort l'animal d'être venimeux.

Les sangsues font une plaie plus aiguë & plus sensible hors de l'eau, que dans l'eau; car dans l'eau elles font souvent moins de mal que la morsure d'une puce affamée; & cependant le sang coule beaucoup plus long-temps, sans que les gros vaisseaux soient ouverts: elles piquent indistinctement tous les vaisseaux sanguins, affamées ou non; quelquefois le sang coule pendant six heures & même vingt-quatre, sur-tout dans une eau tiède d'étang, de fossé ou de marais, où les pieds sont échauffés. Aussi est-il arrivé que des personnes étant tombées la nuit dans un étang plein de sangsues, y ont péri en perdant tout leur sang: une sangsue, qui avant d'avoir fucé ne pesoit qu'un demi-gros, pesera près de demi-once après.

Si on coupe une sangsue en deux ou davantage, la partie de la tête se consolidera, mais les autres parties se détruiront: les poissons & les oiseaux des rivières, tels que les anguilles, les lamproies, les hirondelles de mer, sont les ennemis de la sangsue.

L'on ne croit pas impossible que les Anciens aient appris des sangsues la manière de tirer du sang; car tout le monde sait que quand les chevaux sont attirés au printemps par l'herbe verte dans les étangs &

dans les rivières, de grosses sangsues de chevaux s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorragie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux. *Themison* est le premier Médecin qui en ait fait mention; & ses disciples se servoient de sangsues en plusieurs occasions: ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les sangsues s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Aujourd'hui l'on s'en sert fréquemment pour fucer le sang; & pour qu'elles le fassent bien, on les laisse dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire, avant de s'en servir: plus elles sont affamées, mieux elles se gorgent de sang. Elles se retirent quelquefois d'elles-mêmes; mais bien souvent elles restent trop long-temps sur la veine qu'elles ont ouverte; & pour leur faire lâcher prise, on est obligé de répandre dessus un peu de sel commun pulvérisé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulsion & périr. Si l'on desire au contraire qu'elles boivent une plus grande quantité de sang, on leur coupe le bout de la queue, elles boivent continuellement, pour réparer la perte qu'elles font. On arrête aisément l'écoulement de sang produit par la morsure de la sangsue, avec de l'eau-de-vie ou d'autres styptiques. L'usage des sangsues convient pour diminuer la trop grande quantité de sang qui s'accumule sur une partie, ou dans son voisinage; par-là on en détourne la fluxion, ou on l'empêche de se former: ainsi on les applique avec succès aux hémorroïdes gonflées & douloureuses, pour les dégorger d'un sang épaissi qui surcharge les vaisseaux; au front, dans les migraines invétérées; aux gencives, dans les fluxions violentes sur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des règles, ou supprimées, ou paresseuses.

Il n'est pas douteux que les sangsues ne soient fort utiles en divers cas; leur usage exige néanmoins quelques attentions. Comme il y en a de plusieurs espèces, dont quelques-unes sont réputées venimeuses, & dont la morsure est suivie de fâcheux accidens, comme d'inflammation, & même de fistules ou de gangrene, il faut savoir les choisir, & ne pas les prendre indifféremment: celles dont on se sert en Chirurgie, doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleur verdâtre un peu jaune, & le ventre comme rougeâtre; il faut qu'elles aient été prises dans des eaux claires, courantes & bien vives: on les applique ordinairement, en les tenant entre les doigts; mais

comme elles font fort glissantes, qu'elles peuvent échapper & s'introduire soit dans l'anus, lorsqu'on les applique aux vaisseaux hémorroïdaux, soit dans l'œsophage, quand on les applique aux gencives ou à la langue, il seroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de roseau ouvert par les deux bouts, afin de les assujettir; car il est quelquefois arrivé qu'elles se sont glissées dans le rectum, où leur séjour a été suivi de symptômes fâcheux; d'autres, en ayant avalé, ont été travaillés de cruels accidens, jusqu'à ce qu'ils les aient rejetées, parce que ces insectes s'attachent aux veines de l'estomac, & les mordant continuellement, irritent ce viscere, & occasionnent la cardialgie. *Lémery*, dans son *Traité des drogues simples*, pense que le remede, en pareil accident, est de faire boire à la personne de l'eau salée, & qu'il faudroit ensuite purger le malade avec le mercure doux. L'émétique convient aussi en pareil cas. Si une sangsue se glissoit dans l'anus, il faudroit sur le champ donner abondamment des lavemens salés jusqu'à son entière expulsion.

Les sangsues mâles & femelles ont, selon *Rédi*, la même conformation dans les organes de la génération, que les limaces & les limaçons de terre à coquilles. *M. Linnæus* fait mention de quatre especes de sangsues différentes: la premiere est brunâtre; elle se trouve dans les eaux des marais & des fossés: la deuxieme se trouve dans toutes sortes d'eaux, elle est noire sur le dos: la troisieme espece se trouve en abondance sous les pierres dans les eaux, elle est blanchâtre; il en est parlé dans le voyage de Gothlande: la quatrieme espece s'attache par la bouche & par la queue, qui sont amples, sur les poissons. Il y a une différence sensible entre ces sangsues d'eau douce, par la figure, la couleur & la grosseur, &c. On appelle les plus grandes, *sangsues de cheval*, parce qu'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un cheval, en lui suçant ou faisant perdre tout son sang.

Rondelet parle d'une sangsue, qui est de la longueur du doigt, & dont la tête est menue, la queue un peu grosse, & le corps composé d'anneaux: elle a la peau si dure, qu'elle ne peut ni se raccourcir ni se rallonger; sa tête & sa queue lui servent à se remuer: elle vit dans la fange. Cette espece est venimeuse; cependant les poissons bourbeux s'en nourrissent: on prétend que, cuite dans de vieille huile, elle est excellente pour le mal d'oreilles; cuite dans l'huile d'amandes

douces , pour les hémorroïdes ; & dans le vin , pour les maladies des nerfs & les convulsions.

Il y a des sangsues venimeuses qui ont une grosse tête , de couleur verdâtre , & qui reluisent comme si c'étoient des vers ardens ; elles sont rayées de bleu sur le dos , ainsi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuses.

On trouve dans les *Mémoires de la Société de Turin* , la description d'une petite sangsue des Alpes qui y est ainsi désignée par M. Dana , *hirudo alpina nigricans* , &c. Les caractères distinctifs que M. *Linneus* assigne aux neuf espèces de sangsues décrites dans son système de la nature , différent absolument de ceux qui conviennent à la sangsue Alpine. Cette petite espèce de sangsue des fontaines des hautes Alpes ne peut vivre que dans les eaux froides , & à l'abri du soleil sur le sable ou sur la vase. Elle n'a que deux lignes de longueur sur une de largeur : elle est très-applatie , noirâtre , luisante , & a sous le ventre une ligne blanche bordée de deux raies noires , & qui ne va que jusqu'au milieu du corps : si l'on en avale en buvant , elle cause les accidens les plus fâcheux , quelquefois le délire , le hoquet & la mort en vingt-quatre heures. Les habitans des montagnes Alpines , sur-tout ceux de *Bric-de-Miadin* , nomment cette sangsue *fioure* ou *soure*. Le mal qu'elle cause , leur a appris à les connoître & à les éviter soigneusement. Elles nuisent aux troupeaux comme aux hommes. Le remède est de faire usage du sel , de l'huile & de l'agaric.

Les sangsues de Ceylan sont noirâtres , vivent sous l'herbe , & sont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied ; elles ne sont d'abord pas plus grosses qu'un crin de cheval ; mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie , & longues de deux ou trois pouces ; on n'en voit que dans la saison des pluies , c'est alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus suivant l'usage du pays , elles les piquent & leur sucent le sang avec plus de vitesse qu'ils ne peuvent en avoir à se délivrer. *Knor* dit que le principal embarras vient de leur multitude , qui feroit perdre le temps , dit-il , à vouloir leur faire quitter prise : aussi prend-on le parti de souffrir leur morsure , d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage , on se frotte les jambes avec de la cendre ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne continuent de saigner long-temps. On voit au Ceylan & au Cap de Bonne-Espérance , des sangsues d'eau douce , comme les nôtres.

En général les sangsues vivent non-seulement plusieurs mois dans l'eau douce, mais même des années entières, pourvu qu'on ait soin de leur changer souvent d'eau; cependant elles se passent difficilement de terre grasse, soit parce qu'elles s'en nourrissent en partie, ou que la terre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excréments muqueux qui s'y attachent. Nous avons dit que le sel commun est un poison pour les sangsues, l'esprit de corne de cerf ne leur est pas moins contraire, ainsi que la cendre gravelée, l'esprit de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides.

Un Curé des environs de Tours a annoncé dans les papiers publics un moyen de connoître tous les matins le temps qu'il doit faire le lendemain. Le hasard lui ayant fait rencontrer une sangsue vivante, il l'enferma dans un bocal de verre, dans lequel il mit de l'eau, & le déposa sur la fenêtre de sa chambre; le Pasteur visita pendant longtemps sa prisonnière tous les matins, dans la vue de s'assurer si elle vivroit dans ce bocal; mais l'attention singulière qu'il apporta à observer tous les différens mouvemens de cette sangsue, sur-tout lors des variations du temps, aiguillonna sa curiosité au point qu'il en fit son barometre.

Il observa, 1°. que par un *temps serain & beau*, la sangsue restoit au fond du bocal, sans mouvement, roulée en ligne spirale.

2°. Que s'il devoit *pleuvoir* avant ou après midi, elle montoit jusqu'à la surface de l'eau, & y restoit jusqu'à ce que le temps se remît au beau.

3°. Que lorsqu'il devoit *faire grand vent*, la sangsue parcouroit son habitation liquide avec une vitesse surprenante, & ne cessoit de se mouvoir que lorsque le vent commençoit à souffler.

4°. Que lorsqu'il devoit survenir quelque *tempête* avec tonnerre & pluie, la sangsue restoit presque continuellement hors de l'eau pendant plusieurs jours; qu'elle paroïssoit mal à l'aise, & éprouvoit des agitations & des convulsions violentes.

5°. Qu'elle restoit constamment au fond du bocal pendant la *gèle*; & dans la même figure qu'elle prenoit en été, dans un temps clair & serain, c'est-à-dire qu'elle se rouloit en spirale.

6°. Enfin que dans les temps de *neige* ou de pluie, elle fixoit son habitation à l'embouchure même du bocal; M. le Curé observe que le bocal qui a servi pour faire cette expérience est de verre ordinaire, du poids d'environ

d'environ huit onces , qu'il le remplit d'eau aux trois quarts , & que l'entrée doit être couverte avec de la toile , enfin qu'il change ou renouvelle l'eau en été une fois chaque semaine , & tous les quinze jours dans les autres faisons.

Ayant connoissance de cet exposé , j'ai été curieux d'en répéter les différentes observations , pendant la saison de l'été 1774 , que j'ai passée au château de Chantilly : je n'ai pu les faire que pendant quinze jours , en voici le résultat le plus fidele.

Ayant rempli d'eau aux trois quarts un grand bocal de verre blanc ; d'environ trois pintes , mesure de Paris , j'y mis trois sangsues , deux grandes & une petite , mais vigoureuses : je couvris le bocal avec un linge fin & vieux que j'assujettis avec un fil : c'étoit le sept de Mai , le soleil étoit beau , mais l'air un peu venteux. Je mis le bocal , ainsi préparé , sur une fenêtre exposée au nord. La grande sangsue ce jour-là s'est tenue hors de l'eau , contre les parois du bocal : la petite sangsue a toujours nagé , la troisieme est restée agitée au fond de l'eau.

Le huit , matin ; temps couvert , sont restées peu agitées au fond : à midi , beau temps , sont montées au niveau de l'eau : le soir , beau temps , de même qu'à midi.

Le neuf , matin ; même temps , même maniere des sangsues : à midi , peu de soleil ; l'une hors de l'eau , & les deux autres au fond , d'ailleurs tranquilles : le soir , beau temps , se sont fixées au niveau de l'eau.

Le dix , matin , temps couvert par-ci par-là ; deux sont restées au fond , peu agitées ; la troisieme a rampé contre les parois du bocal , de haut en bas , & de bas en haut , pendant une demi-heure , & a fini par rester au fond : à midi , beau temps , fixées au niveau de l'eau : sur les quatre heures , beau temps ; montées au dessus de l'eau : le soir , chaleur , restées au fond du bocal.

Le onze , matin , temps assez beau ; une sangsue au niveau de l'eau , les autres au fond : à midi , de même : le soir , chaleur , & le temps menaçant d'orage , elles sont restées au fond de l'eau.

Le douze , matin , pluie douce ; sont restées au fond du bocal : à midi , même temps , même position : le soir , temps assez pluvieux ; se sont agitées au fond du bocal , ont nagé en serpentant , montant & descendant.

Le treize , à fix heures du matin , temps fort couvert & venteux ; se font agitées au fond du bocal : pluie à dix heures ; font restées au fond , mais moins agitées : à midi , le temps moins couvert que le matin ; font montées & fixées au niveau de l'eau : le soir , temps comme au matin ; font descendues au fond de l'eau.

Le quatorze matin , beau soleil , mais un peu de vent ; l'une a monté & s'est fixée à un pouce au dessus du niveau de l'eau ; les deux autres font restées au fond : à midi , j'ai retiré une des grandes sangsues , & l'ai mise dans un bocal d'environ une demi-livre ; beau temps jusqu'au soir : celles du grand bocal font restées au fond , celle du petit bocal s'est tenue au niveau de l'eau.

Le quinze , beau soleil pendant toute la journée ; les sangsues des deux bocaux se font fixées au niveau de l'eau : ce jour-là je changeai d'eau celles du grand bocal.

Le seize , matin , temps un peu couvert ; toutes rampoient à leur maniere contre les parois du bocal , & se fixoient à quelques lignes au dessous du niveau de l'eau : l'après midi , beau soleil , temps chaud ; elles se font fixées au niveau de l'eau.

Le dix-sept , matin , beau soleil ; font restées au niveau : depuis midi jusqu'au soir , beau soleil , grande chaleur ; toutes ont descendu & se font fixées au fond de l'eau.

Le dix-huit , matin , temps frais , un peu couvert (la petite sangsue s'étoit échappée & perdue) , l'une resta au fond du grand bocal , l'autre au niveau du petit : de midi jusqu'au soir , beau temps ; se font fixées au niveau.

Le dix-neuf , pluie pendant toute la journée ; font restées au fond de l'eau sans s'agiter.

Le vingt , même temps , même position.

Le vingt-un , matin , temps couvert ; ont monté & descendu : celle du grand bocal *arpenoit* contre les parois intérieures du verre : celle du petit bocal nageoit en serpentant rapidement : à midi jusqu'au soir , vent , peu de soleil ; se font fixées au fond du bocal.

Le vingt-deux , matin , temps couvert , air frais ; font restées au fond de l'eau : à midi , elles s'étoient fixées au linge que je détachai du bocal , elles me parurent foibles. Un valet que je chargeai de les changer d'eau , & de les détacher du linge pour les plonger dans la

nouvelle eau , exécuta cette besogne si mal adroitement qu'il mutila assez mes sangsues pour les faire périr ; ainsi finit le petit journal de mes observations.

Il m'a paru que les sangsues de Chantilly ne se comportoient pas régulièrement dans l'eau , comme celles du Curé des environs de Tours. Quelquefois les mouvemens de mes sangsues n'avoient aucun rapport entre eux , & , si je ne me trompe , il n'est pas possible d'en tirer des résultats absolus. Je conclus donc que le *barometre de sangsue* a été proposé sur un fait , sinon précaire , au moins isolé : y auroit-il une saison , un climat , une variété d'espece , uniquement propres au phénomène annoncé ? je ne peux le croire.

Tandis que je faisois mes observations à Chantilly , des personnes instruites , & qui habitent ce même pays , entr'autres M. *Brioloët* , pere , Chirurgien , M. *Leroi* , Architecte , M. *Toudouze* , Lieutenant des chasses , rous attachés à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé , faisoient de leur côté , & à ma réquisition , des observations sur des sangsues ; je visitois leurs prisonnières , je m'informois jour par jour de leur allure ; leurs sangsues se comportoient le plus souvent comme les miennes , & maigrissent beaucoup en moins de deux mois.

Voici l'idée ou le tableau des résultats moyens tirés de mes observations jour par jour , sur les sangsues de Chantilly.

Beau soleil , vent ; au dessus de l'eau , souvent au niveau , quelquefois au fond de l'eau.

Temps couvert & venteux ; au fond roulées en spirale.

Temps couvert & calme ; au niveau , mais agitées.

Temps chaud , menaçant de l'orage ; au fond.

Beau temps & air chaud ; au niveau , raccourcies , ou en fer à cheval.

Pluie douce ; au fond & tranquilles , tantôt étendues , tantôt raccourcies.

Pluie forte ; au fond & agitées , montant & descendant.

Temps frais & couvert ; tantôt au fond , tantôt au niveau.

Ces résultats n'auroient peut-être pas lieu , si on répétoit ces mêmes expériences : le savant M. *Bonnet* de Geneve n'y a rien apperçu de régulier ou d'harmonique avec les variations du poids de l'air ; mais ce Physicien soupçonne que si les sangsues ne sont pas de bons barometres ,

elles peuvent être des thermometres très-sensibles. Quand M. *Bonnet* appliquoit le bout de son doigt au dehors du bocal, à l'endroit où correspondoit la bouche de la sangsue, elle abandonnoit la place & se portoit ailleurs; le même effet avoit lieu également, soit que la sangsue fût hors de l'eau, soit qu'elle y fût plongée.

SANGSUE DE MER, *hirudo marina*. Boccone la désigne ainsi: *acus caudâ utrinque pennatâ*. Cette sangsue est rare; elle s'attache à l'animal appelé *épée de mer*, & s'ouvre, dit-on, un passage dans sa chair, afin d'en sucer le sang. Cet Auteur dit qu'elle a quatre pouces de long: son ventre est blanc, cartilagineux & transparent: au lieu de la tête, on voit un museau creux & environné d'une membrane très-dure, qui est d'une couleur & d'une substance différente de celle du ventre. La sangsue enfonce ce museau en entier dans le corps de l'animal: elle s'y tient aussi ferme qu'une tariere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point prise qu'elle ne soit remplie de sang: sa queue a la figure d'une plume, & lui sert à se mouvoir: par-dessous on remarque deux filamens fibreux, par le moyen desquels elle s'attache aux pierres & aux herbes; elle se cramponne d'une manière plus ferme sur le corps de l'épée de mer, en n'attaquant que les nageoires de cet animal.

Boccone a reconnu les vaisseaux intérieurs qui servent à la sangsue de mer pour sucer le sang, parce que le museau n'a ni fibres, ni valvules pour attirer ce fluide, & que ces vaisseaux ont un mouvement approchant de celui d'une pompe, le museau faisant l'office de piston, & tirant le sang d'une extrémité à l'autre. Le ventre de la sangsue étant en forme d'anneau, il peut, par ce moyen, pousser vers l'orifice les vaisseaux intérieurs, & les retirer.

La sangsue de mer tourmente cruellement l'épée de mer, mais elle est à son tour fort incommodée d'une sorte de ver de mer qui est d'une couleur cendrée, & qui se cramponnant vers sa queue, s'y attache au moins aussi fortement que la limace de mer s'attache à un rocher. *Boccone* lui donne le nom de *pou*; il est de la grosseur d'un pois, & il a une petite fente d'où sortent plusieurs fils déliés, entrelacés & chevelus. *Voyez maintenant l'article AIGUILLE*. On donne aussi le nom de *sangsue de mer* à la *Lamproie*. *Voyez ce mot*.

SANGSUE-LIMACE. Espece de *tania*. Nous en avons parlé sous le nom de *fasciola*. *Voyez ce mot*,

SANGU. *Voyez HALQUE*.

SANGUINAIRE. Nom donné à l'espece de geranium appellé *bec-de-grue sanguin*. Voyez ce mot.

SANGUINE A BRUNIR ou HÉMATITE. Voyez au mot FER.

SANGUINE A CRAYON ou SANGUINE DES PEINTRES, *rubrica*. Voyez CRAYON ROUGE. On donne aussi le nom de *sanguin* au jaspe héliotrope. Voyez JASPE.

SANGUINELLE. Arbruste commun en Toscane, dont les branches sont de couleur sanguine, & que quelques-uns prennent pour un cornouillier femelle (*cornus fœmina aut virga sanguinea*), parce qu'il ressemble beaucoup à cet arbre. Il produit une graine dont on tire de l'huile, qui sert dans le pays pour les lampes. Voyez à l'article CORNOUILLIER SANGUIN.

SANGUINOLE. Espece de pêche. Voyez à l'article PÊCHER.

SANICLE, *fanicula*. Plante qui croît dans les lieux ombragés & les bois couverts, en terre grasse & humide : sa racine est assez grosse en-haut, fibreuse en-bas, noirâtre en dehors & blanche en dedans ; cette plante est vivace & d'un goût amer ; elle pousse plusieurs feuilles larges, arrondies, un peu dures, divisées en cinq parties, dentelées, polies, d'une belle couleur verte, luisantes, & quelquefois rougeâtres à leurs bords, attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des tiges, à la hauteur d'environ un pied, rougeâtres à leur base, lisses & sans nœuds, portant en leurs sommités de petites fleurs comme en ombelles, composées chacune de cinq feuilles blanches ou rouges, disposées en rose parmi le même bouquet de fleurs, il y en a de mâles ou stériles, d'autres sont femelles ou fécondes : à ces fleurs succèdent des fruits ronds & ovales, composés chacun de deux graines hérissées de pointes, & s'attachant aux habits ; cette plante fleurit en Juin, & reste verte toute l'année.

On donne le nom de sanicle de montagne au *geum*. Voyez ce mot. La sanicle femelle est la même plante que *Tournefort* a désignée ainsi : *astrantia major, coroná floris candidá*. Elle croît dans les bois, & ses racines sont purgatives comme celle de l'*hellébore*. Voyez ce mot.

M. *Deleuze* observe que l'*astrantia* forme dans la classe des ombellifères un genre à part, dont la principale espece mérite d'être décrite. Sa tige, haute d'environ deux pieds, est accompagnée de feuilles lisses, divisées profondément en cinq lobes, dont chacun est refendu en trois parties & dentelé : elle porte à son sommet quelques petites ombelles

simples , composées de plusieurs fleurs , portées par des pedicules très-déliés & purpurins ; elles sont soutenues chacune par une fraise d'une vingtaine de feuilles oblongues , pointues , veinées , blanches , ou lavées d'une teinte de pourpre : une partie des fleurs sont stériles ; il succede aux autres des semences marquées , dans leur longueur , de cinq feuillets membraneux , pliffés. L'élégance de cette belle plante lui a valu une place dans le beau poëme des Alpes par M. de *Haller*.

La fanicle vulgaire a un goût amer ; elle est astringente , détersive ; propre pour les ulceres , tant internes qu'externes ; on l'emploie en décoction pour arrêter les hémorrhagies , les dyssenteries , & pour les hernies ; enfin on lui a toujours reconnu une vertu vulnérable à un si haut degré , qu'elle a donné lieu à ces deux vers françois :

Qui a la bugle & la fanicle ,
Fait aux Chirurgiens la nique.

On fait usage des feuilles en maniere de thé , qu'on prend avec du sucre : cette infusion est bonne pour les pertes & les maux de gorge.

SANKIRA. Plante fameuse dans le Japon , & qui croît abondamment parmi les ronces & les fougères. Sa racine , qui possède autant de propriétés que celle du *gens-eng* , est grosse , dure , noueuse , fibreuse , brunâtre en dehors , blanche en dedans , & d'un goût fade. Elle pousse des tiges rampantes , & garnies de branches , articulées : la direction de toutes ces branches change après chaque nœud d'où sortent deux vrilles qui servent à attacher la plante à tout ce qu'elles rencontrent. Les feuilles sont arrondies , grandes comme la main , minces & vertes ; les fleurs sont disposées en ombelles au nombre de dix sur un petit pédicule ; elles sont jaunâtres , à six pétales & six étamines. Aux fleurs succèdent des fruits peu charnus , secs , farineux , mais qui ressemblent beaucoup à la cerise pour la figure , la grosseur & la couleur. Chaque fruit contient cinq à six graines de la grosseur d'une lentille , noirâtres en dehors , blanches en dedans & d'une substance fort dure.

SANSA. Arbrisseau du Japon , dont l'histoire n'est pas bien connue. On dit qu'on mêle ses feuilles avec celles du thé , pour lui donner une odeur plus agréable.

SANSONNET On donne ce nom à une espece d'étourneau qui est de couleur grise & noire ; il parle & siffle , mais il a toujours un ton

ênrhumé qui fait que son sifflet & font parler ne font pas fort agréables, comme chez le perroquet. *Voyez* ÉTOURNEAU. On donne auffi le nom de *fanfonnet* à une efpece de petit maquereau. *Voyez ce mot.*

SANT. On donne ce nom à l'*acacia d'Égypte* d'où découle de la gomme arabique, & dont la pulpe du fruit fert à teindre en noir. *Voyez* ACACIA.

SANTAL ou SANDAL, *santalum*. C'est un bois des Indes, dont on diftingue trois efpeces, favoir :

1°. Le SANTAL BLANC, *santalum album*. C'est un bois, pesant, folide, se fendant difficilement, d'une couleur pâle, un peu odorant : on nous l'apporte de l'Isle de Tymor & de Solor.

2°. Le SANTAL CITRIN, *santalum citrinum*. Il est très-odorant, moins compacte que le blanc, ayant des fibres droites, & se fendant plus facilement en petites planches; sa couleur est d'un roux pâle, d'un goût aromatique, un peu amer, fans être désagréable, d'une odeur douce, agréable, & qui approche un peu d'un mélange de musc, de citron & de roses : les Parfumeurs s'en fervent. On nous l'apporte de la Chine & de Siam; & comme ce bois est cher & rare, on lui substitue quelquefois le bois de chandelle. *Voyez ce mot.*

Garzius dit qu'il y a un si grand rapport entre les arbres du fantal citrin & du fantal blanc, qu'il est difficile de les diftinguer l'un de l'autre. *Paul Herman* assure que ces deux bois font tirés du même arbre, que l'aubier s'appelle *santal blanc*, & que la substance intérieure, le bois proprement dit, est le *santal citrin*. Cet arbre, qui s'appelle *sarcandra*, s'éleve à la hauteur d'un noyer : ses feuilles font aîlées, vertes, imitant celles du lentisque; ses fleurs font d'un bleu-noirâtre; ses fruits ou baies font de la grosseur d'une cerise : elles font vertes & deviennent noires en mûriffant; elles font infipides, & tombent aisément. *Bontius* dit que des oifeaux semblables à des grives mangent ces fruits avec avidité, & les rendent auffi-tôt avec leurs excréments, semant par ce moyen les montagnes & les champs d'autant de fantaux. Le même Auteur atteste que ceux qui séjournent aux Isles de Tymor, &c. pour couper ces arbres, font saisis d'une fievre continue & ardente, du genre des fievres continues, putrides, avec un délire & une aliénation d'esprit furprenante; car pendant le redoublement, qui dure ordinairement quatre heures, les malades ont coutume de faire des actions fort

ridicules , imitant ce qu'ils font dans l'usage de faire quand ils se portent bien : ils ont de plus une faim extraordinaire , de forte que tandis qu'ils font dans le délire , ils mangent avec avidité les ordures les plus abjectes. Parmi les causes principales de ces fievres , que *Bontius* rapporte , on doit compter l'odeur de ces arbres nouvellement coupés , sur-tout celle de l'écorce qui répand une vapeur très-ennemie du cerveau.

3°. Le SANTAL ROUGE , *santalum rubrum*. C'est un bois solide , compacte , pesant , dont les fibres font tantôt droites , tantôt ondées , & qui imitent les vestiges des nœuds : il n'a aucune odeur manifeste , mais sa saveur est un peu astringente. On observe que le bois du milieu de l'arbre , dont on apporte de grands morceaux séparés de l'écorce & de la superficie ligneuse , est à l'extrémité d'un rouge brun & presque noir , & intérieurement d'un rouge foncé ; mais celui-ci brunit aussi étant exposé à l'air : l'arbre d'où ce bois est tiré s'appelle *pantaga*. *Herman* dit qu'il est filiqueux : il croît dans cette partie des Indes Orientales qui s'appelle *Coromandel* , en deçà de la riviere du Gange , & proche Tanafarin. Quoique le fantal rouge ne soit pas cher , il y a des années où il est assez rare , & on lui substitue , soit le bois de Brésil , soit le bois de Campêche ; mais ces bois n'ont pas une couleur de sang obscur comme le vrai fantal rouge. On dit qu'il croît aussi des fantaux en Amérique , mais ils font moins hauts , & donnent une teinture différente : ainsi il paroît qu'il n'y a point de véritable fantal dans le Nouveau Monde. Par l'analyse on retire des fantaux une huile qui va au fond de l'eau. Le fantal citrin fournit la plus subtile & la plus abondante ; elle est moins tenue dans le fantal blanc , & plus épaisse dans le fantal rouge. *Hoffman* blâme les Médecins qui emploient ces sortes de bois pour rafraîchir : on leur attribue la vertu incisive , astringente & fortifiante en même temps : le rouge est le plus astringent. Ces sortes de bois entrent dans plusieurs compositions galéniques. On faisoit beaucoup d'usage , dans le siècle précédent & au commencement de celui-ci des fantaux : les Médecins modernes s'en servent très-peu.

Nous avons parlé du *faux fantal de Candie* sous ce mot.

SANTOLINE ou SEMENCINE. Voyez POUDRE A VERS.

SAOMOUNA ou SAAMOUNA. Voyez FROMAGER.

SAOUARI, Arbre qui croît en Guiane : on emploie son bois à la
construction

construccion des canots pour la pêche : il est cependant sujet aux vers & à beaucoup d'entretien ; mais étant mis à couvert , il est très-utile , sur-tout aux Sucriers , Roucouyers & Indigotiers.

Le fruit du saouary ressemble à la châtaigne dans sa coque ; le dedans se mange comme le cerneau , & a même quelque chose de plus délicat : cette coque offeuse , garnie de piquans , à peu près comme nos châtaigniers , a la figure d'un rein ; l'amande qui est dedans est douceâtre & bonne à manger. *Maison Rustique de Cayennz.*

SAPAJOU. Nom donné à un animal dont la forme extérieure approche de celle du singe cercopitheque. Ce quadrupede ne se trouve , ainsi que le sagouin , que dans le nouveau Continent ; il differe de celui-ci par sa queue moins longue & dégarnie de poils par-dessous : il peut s'en servir comme d'une main pour s'accrocher. Il y a plusieurs especes de sapajous , tels que le *coaïta* , le *saiï* , le *sajou*. Voyez ces mots.

SAPAN. Bois d'usage en teinture , il est assez semblable au bois de Brésil : les Hollandois l'apportent du Japon. On distingue le gros & le petit sapan. *Voyez* BOIS DE BRÉSIL.

SAPHIR , *saphirus*. Pierre précieuse dont la couleur est d'un bleu-noirâtre , comme l'indigo , & qui est d'une figure octogone ou décaëdre ; c'est , après le rubis , la pierre qui approche le plus du diamant en dureté : elle n'est point attaquée par la lime , & elle est très-difficile à graver. Le saphir est brillant & diaphane : sa couleur se détruit souvent dans le feu , sans que la pierre en soit altérée , & il reste alors une espece de diamant sans couleur. On rencontre le saphir aux mêmes endroits & dans les mêmes matrices que les rubis. Dans le commerce de la bijouterie on distingue les saphirs en *pierres bleues orientales* & en *occidentales*.

1°. Le SAPHIR ORIENTAL , *saphirus orientalis* , est d'un magnifique bleu céleste , ou d'un azur excellemment beau , velouté , sans être ni trop foncé , ni trop clair ; c'est le plus précieux des saphirs : on le trouve dans la montagne de Capelan , au Royaume de Pégu , dans le Calécut , dans l'Isle de Ceylan ; il en vient aussi de Bijnagar & de Cananor. Cette pierre étoit si estimée des Anciens , qu'elle étoit consacrée à Jupiter , & son grand Prêtre en étoit toujours couvert.

2°. Le SAPHIR OCCIDENTAL OU BLANCHATRE , *saphirus occidentalis* ,

Sa couleur est d'un blanc clair , mêlé de bleu céleste : cette couleur mixte , quoique fort agréable , rend ce saphir moins recherché que le précédent : d'ailleurs il est très-rare de le trouver sans défaut ; il est trop sujet à être tendre , ou plein de nuages , ou calcédonieux , ainsi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Silésie , de Bohême & du Val Saint-Amarin en Alsace.

3°. Le SAPHIR COULEUR D'EAU , *saphirus aquæus*. Moins ce saphir est coloré , & plus il est agréable : on prétend que quand il n'a que peu ou point de couleur , les Lapidaires le mettent dans un bain de fable , & l'exposent pendant quelques heures à un feu aussi fort que celui de verrerie , après quoi ils le taillent , le polissent & le substituent au diamant ordinaire dont il approche alors par l'éclat , mais il n'en a pas la dureté ; ce saphir nous vient de Ceylan.

4°. Le SAPHIR VERDATRE , *saphirus prasitis*. On distingue au travers de sa couleur bleue une teinte verdâtre , agréablement distribuée & chatoyante : c'est le *saphir œil de chat*. Ce saphir se trouve en Perse : il est plus ou moins recherché , suivant sa beauté.

On ignore encore si le saphir d'un beau bleu doit sa couleur ou au fer , ou au cuivre , ou au cobalt ; toujours est-il vrai qu'on peut le contrefaire avec de la fritte de cristal & du safre.

SAPIN , *abies*. Les sapins sont des arbres de bois blanc , résineux , qui deviennent fort hauts , fort droits , qui se plaisent sur les montagnes & dans les pays froids : ils sont d'une très-grande utilité : on en distingue de plusieurs espèces.

On peut en général diviser les sapins en deux ordres ; savoir les *sapins* , proprement dits , & les *piceas* ou *épicias* , pece ou peffe , *abies tenuiore folio , fructu deorsum inflexo*.

Les sapins portent sur les mêmes arbres des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles sont toutes composées d'étamines groupées sur un filet ligneux , & leur assemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles qui sont composées de pistils auxquels sont attachés les embryons , paroissent sous la forme d'un cône écailleux : lorsque ces fruits sont dans leur maturité , on trouve sous chaque écaille deux semences ovales , garnies chacune d'une aîle membraneuse : c'est principalement par la position de ces cônes , & par les feuilles , qu'on distingue les sapins des piceas ou épicias. M. DeLuxe dit que ces arbres

se rangent dans un même genre avec les pins & les melezes , dont ils different principalement , parce que leurs feuilles naissent toutes de différens points.

Les sapins proprement dits ont la pointe de leurs fruits ou cônes tournés vers le ciel : leurs feuilles sont languettes , émouffées , échan-crées par le bout , assez souples , blanchâtres en dessous , & rangées à-peu-près sur un même plan des deux côtés d'un filet ligneux , ainsi que les dents d'un peigne : ils fournissent de la térébenthine liquide , assez semblable au baume blanc de Canada , ou à ce qu'on appelle en Angleterre le *baume commun de Gilead*.

Les feuilles des piceas ou épicias sont étroites , assez courtes , roides , piquantes & rangées autour d'un filet commun , en sorte qu'elles forment toutes ensemble , par leur pointe , une espece de cylindre : leurs cônes ont la pointe tournée en bas. Ces arbres ne donnent point de térébenthine , mais il sort de leur écorce un suc épais , ou une résine qui s'épaissit , devient concrete , & semblable à des grains d'encens commun : c'est avec cette résine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne*.

Comme les forêts de sapins & d'épicias se trouvent ordinairement dans les pays de montagnes , il arrive assez fréquemment que les ouragans rompent , déracinent & couchent sur le côté trente & quarante arpens de bois. On enleve ces arbres pour les différens usages auxquels ils sont propres ; mais dans ce cas la forêt aura de la peine à se repeupler. Si on laisse aller les bestiaux dans ces endroits pour y paître l'herbe , les ronces & autres plantes qui y croissent , on fera quelquefois vingt-cinq ou trente ans sans y avoir un arbre de la hauteur d'un pied ; mais si on n'y laisse point aller les bestiaux , on voit au bout de trois ou quatre ans paroître de jeunes sapins , ce qui prouve que cet arbre naissant veut être à couvert des rayons du soleil : aussi remarque-t-on qu'il croît une pépiniere de sapins dans l'endroit où un gros sapin a été abattu , lorsque la plante est ombragée par les arbres voisins ; au contraire , si on a assez abattu de sapins pour que le soleil donne sur le terrain , on n'y en voit lever aucun ou très-peu. Les sapins croissent lentement : un semis de sapin ne commence à se distinguer de l'herbe que vers la cinquieme ou sixieme année ; mais avec le temps cet arbre devient très-haut. Dans les montagnes de Suisse , les sapins , dit M. *Bourgeois* , croissent plus promptement. Ces arbres

parvenus à l'âge de vingt ans , peuvent être employés en bois de charpente pour des chevrons ; s'ils sont âgés de trente ans , on peut s'en servir pour des poutres. Pline , au Livre *XVI* , Chapitre 40 de son *Histoire Naturelle* , cite un sapin d'une hauteur remarquable , & de sept pieds de diamètre , lequel servit de mâit au plus grand vaisseau que les Romains eussent encore vu en mer , & qui avoit été construit pour transporter d'Égypte l'obélisque destiné au cirque du Vatican. On voit encore sur le mont Pilat , dans le Canton de Lucerne en Suisse , un sapin des plus remarquables. De sa tige , qui a plus de huit pieds de circonférence , sortent à quinze pieds de terre , neuf branches d'environ un pied de diamètre & de six pieds de long : de l'extrémité de chaque branche s'élève un sapin fort gros , de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies. On a aussi entendu parler des grands sapins de la Chine.

Quand une partie des arbres commence à se couronner , c'est-à-dire , à mourir par la cime , il est temps d'abattre la forêt ; mais il est essentiel d'entamer l'exploitation du côté que le vent est le moins violent (c'est ordinairement dans la partie de l'Ouest) , afin que les lièges qui subsistent du côté de l'Est & du Nord-Ouest continuent de protéger la futaie , qui , sans cela , courroit risque d'être renversée.

Le sapin , par rapport à son volume & à l'utilité de son bois , est , après le chêne & le châtaignier , au premier rang des arbres forestiers. Il ne refuse presque aucun terrain , si ce n'est l'aridité de la craie & le sable vif. Il se plaît dans les pays froids , languit dans les pays chauds. Le bois de sapin entre dans la fabrication des plus grands vaisseaux : on en fait des pièces de charpente , des planches. Il est très - bon à brûler , fait de bon charbon. Si l'on ferme entièrement une chambre avec des volets faits de ce bois & amenuisés au point de n'avoir qu'une ligne d'épaisseur , ils laissent passer autant de jour que les fermetures appelées *sultanes* ; mais le sapin paroît rouge , & rend le même effet que si la lumière passoit à travers un rideau de taffetas cramoisi.

Nous allons donner une idée , d'après M. *Duhamel* , de la manière dont on tire la térébenthine des sapins , & la résine dont on fait la poix des pièces : ces objets dont nous avons déjà parlé à l'article PIN & TÉRÉBINTHE , sont de nature à être placés encore ici , non-seule-

ment à cause de leur utilité, mais parce que les sapins produisent ces différentes matieres d'une maniere un peu différente; au moins en retire-t-on la résine différemment, &c.

Tous les ans, vers le mois d'Août, les payfans Italiens, voisins des Alpes, font une tournée dans les Cantons de la Suisse, où les sapins abondent, pour y ramasser la térébenthine. Ces payfans ont des cornets de fer blanc qui se terminent en pointe aiguë, & une bouteille de la même matiere pendue à leur côté: dans d'autres endroits on se sert de cornes de bœufs. C'est un spectacle plaisant de voir ces Payfans monter jusqu'à la cime des plus hauts sapins, au moyen de leurs souliers armés de crampons qui entrent dans l'écorce des arbres dont ils embrassent le tronc avec les deux jambes & un de leurs bras, pendant que de l'autre ils se servent de leur cornet pour crever de petites tumeurs ou des vessies que l'on apperçoit sur l'écorce des sapins proprement dits. Lorsque leur cornet est rempli de cette térébenthine claire & coulante qui forme les vessies, ils la versent dans la bouteille qu'ils portent à leur ceinture, & ces bouteilles se vident ensuite dans des outres ou peaux de bouc qui servent à transporter la térébenthine dans les lieux où ils favent en avoir le débit le plus avantageux.

Comme cette térébenthine est quelquefois mêlée de petites ordures, ils la purifient par une filtration bien simple: ils roulent un morceau d'épicia en forme d'entonnoir, garnissent le bout le plus étroit avec des pousses du même arbre, & filtrent leur térébenthine de cette maniere.

Il n'y a que les sapins, proprement dits, qui aient de la térébenthine dans leurs vessies: si l'on fait par hasard ou par expérience quelque incision à l'écorce de ces arbres, à peine en sort-il un peu de térébenthine; au lieu que la résine des piceas ou épicias ne se retire que par incision; s'il se trouve par hasard quelque vessie sur leur écorce, ce n'est que sur les arbres qui sont très-vigoureux. La résine d'épicia s'épaissit & devient opaque comme de l'encens, au lieu que celle des sapins est pour l'ordinaire fluide; mais lorsqu'elle devient solide, elle est claire & transparente comme le mastic en larmes.

Dans les endroits où le fond est gras, & la terre bonne, on fait deux récoltes de térébenthine dans la saison des deux feves; savoir, celle du printemps & celle d'Août. Il n'en est pas ainsi des épicias; ces arbres fournissent une récolte tous les quinze jours, pourvu qu'on

ait soin de rafraîchir les entailles qu'on a déjà faites à leur écorce. On commence à retirer des sapins une médiocre quantité de térébenthine dès qu'ils ont trois pouces de diametre ; ils en fournissent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils aient acquis un pied de diametre , alors leur écorce devient si épaisse qu'elle ne produit plus de vessies. Les épicias, au contraire, fournissent de la poix tant qu'ils subsistent , en sorte qu'on en voit qui en fournissent encore , quoiqu'ils aient plus de trois pieds de diametre.

Il découle naturellement de l'écorce des épicias des larmes de résine qui en s'épaississant, forment une espece d'encens ; mais pour avoir la poix en plus grande abondance, on emporte dans le temps de la feve, qui arrive au mois d'Avril, une lanierie d'écorce dans la longueur de l'arbre, du côté du Midi, en observant de ne pas entamer le bois : bien loin que ces entailles fassent tort à ces arbres, on prétend que ceux qui sont plantés dans les terrains gras périroient si on ne tiroit, par des entailles, une partie de leur résine. Dans les terrains gras on fait la récolte tous les quinze jours, en détachant la poix avec un instrument qui est taillé d'un côté comme le fer d'une hache, & de l'autre comme une gouge ; ce fer fert encore à rafraîchir la place toutes les fois qu'on ramasse la poix : cette matiere découle d'entre le bois & l'écorce ; les Payfans mettent cette poix, qui est seche, dans des sacs ; lorsqu'ils sont arrivés chez eux, ils la font fondre, ils la passent dans une toile claire, ils la versent dans des barils, & en cet état on la vend sous le nom de *poix grasse* ou *poix de Bourgogne* ; on la renferme aussi quelquefois dans des cabas d'écorce de tilleul. Lorsqu'on mêle avec cette poix, qui est jaune, du noir de fumée, on en forme ce que l'on nomme *poix noire*. Dans les années seches & chaudes, la poix est de meilleure qualité, & la récolte en est plus abondante que dans celles qui sont fraîches & humides. Un arbre vigoureux, & planté en bon fonds, peut, au plus, rendre chaque année trente à quarante livres de poix.

On retire de cette poix, en la mêlant avec de l'eau dans un alambic, un esprit de poix que l'on vend quelquefois pour de l'esprit ou de l'huile essentielle de térébenthine. On doit prendre des précautions pour n'être point trompé, sur-tout lorsqu'il est important d'avoir de véritable huile essentielle de térébenthine, soit pour des médicamens, soit pour dissoudre certaines résines concretes.

L'huile essentielle de térébenthine ne s'obtient qu'en distillant avec

beaucoup d'eau la térébenthine qu'on retire des vessies du sapin. En Suisse on prépare cette huile essentielle avec des cônes de sapin, *strobili abietis*, qu'on ramasse dans le temps de la St. Jean, saison où ils sont remplis de térébenthine; on les hache par tranches, dit M. *Bourgeois*, & on les fait distiller avec de l'eau dans de grands alambics; on sépare l'huile qui surnage, avec des entonnoirs de verre. M. *Haller* qui habite aussi la Suisse, observe que l'arbre qui donne la térébenthine est le *sapin blanc*, à feuilles plates, blanches en dessous, & marquées d'une petite échancrure à leurs pointes, aux cônes droits, dont les écailles sont réfléchies & dentelées. Il ajoute que l'arbre dont on tire la poix, est le *sapin rouge*, à feuilles presque toujours courtes, épaisses & pointues, aux cônes pendans, dont les écailles sont rondes.

On assure que l'on contrefait l'ambre jaune en mêlant, par une chaleur modérée & augmentée peu-à-peu, de l'huile d'asphalte rectifiée avec de la térébenthine dans un vase de cuivre jaune; quand cette matière a pris deux ou trois bouillons ou assez de consistance, on peut en mouler de très-belles tabatières.

La bonne térébenthine doit être nette, claire, transparente, de consistance de sirop, d'une odeur forte, & d'un goût un peu amer: on fait qu'elle entre dans les vernis communs, qu'elle fait la base de plusieurs emplâtres, de quelques onguens, & de quelques digestifs; on l'ordonne encore intérieurement pour les maladies des reins & de la vessie, & elle passe pour être anti-scorbutique, détersive, résolutive & dessiccative.

L'huile essentielle de térébenthine sert aux Peintres pour rendre leurs couleurs plus coulantes, aux Vernisseurs pour dissoudre des résines concrètes, aux Maréchaux pour dessécher les plaies des chevaux, & les guérir de la gale. Des Médecins l'ordonnent dans quelques potions pour faciliter l'expectoration.

La poix entre aussi dans la composition de plusieurs onguents: on la mêle avec du beurre, & on en fait une composition qui sert à graisser les voitures; on pourroit, en la fondant avec du goudron, en faire un brai-gras pour enduire les vaisseaux. Dans le Comté de Neuf-Châtel on fait un brai pour les vaisseaux, & pour le bois qu'on emploie dans l'eau, avec de la poix du picea, qui est d'un blanc-jaunâtre, & une certaine quantité de pierre d'asphalte réduite en poudre; ce mélange étant cuit sur le feu fait un bon enduit: on y ajoute encore

d'autres drogues, & on en fait un très-bon ciment pour unir les pierres: voyez le mot ASPHALTE. On tient présentement à Paris un bureau de ciment d'asphalte.

On nous apporte du Canada une térébenthine claire & blanche, dont l'odeur de citron ressemble beaucoup à celle du baume de la Mecque; mais elle est moins grasse, plus transparente, & se durcit plus facilement. Cette térébenthine, que l'on connoît sous le nom de *baume blanc de Canada*, est je crois, dit M. Duhamel, peu différente de celle que les Anglois appellent *baume de Gilcad*: ce baume se ramasse sur un *supin à feuilles d'if*: voyez l'usage de ce baume au mot BAUME DE CANADA.

En Canada l'on fait avec l'*épinette blanche*, espèce d'*épicia* dont les feuilles sont disposées en peignes, une boisson très-saine, qui ne paroît point agréable la première fois qu'on en boit, mais qui le devient lorsqu'on en a usé quelque temps. Comme on peut faire cette liqueur avec notre épicia, & qu'en tout temps elle peut être à fort grand marché, nous allons en donner ici la recette, afin que l'on puisse en faire usage dans les années où le vin est trop cher, sur-tout lorsque la disette des grains fait également augmenter le prix de la bière ordinaire.

On met dans une chaudière la quantité d'une barrique d'eau, & on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux: ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien; on entretient l'eau bouillante jusqu'à ce que l'écorce se détache: pendant cette cuisson on fait rôtir dans une poêle un boisseau d'avoine, & on fait griller douze ou quinze livres de pain coupé par tranches; on jette cela dans la liqueur: on lui fait subir quelques bouillons; on la décante ensuite, & on y ajoute six pintes de mélasse ou gros sirop de sucre, ou à son défaut, douze à quinze livres de sucre brut. On entonne la liqueur dans une barrique qui ait contenu du vin rouge; ou si l'on veut la colorer, on y met cinq ou six pintes de vin rouge. On délaie dans cette liqueur une chopine de levure de bière, & on la laisse ensuite fermenter: si on ferme le bondon, au bout de vingt-quatre heures, l'épinette devient piquante comme le cidre; mais si on veut la boire plus douce, il ne faut la bondonner que quand elle a passé sa fermentation, & avoir soin de la remplir deux fois par jour.

Cette

Cette liqueur est très-rafraîchissante & très-saine ; lorsqu'on y est habitué on la boit avec beaucoup de plaisir , sur-tout pendant l'été. Je crois , dit M. *Duhamel* , qu'on pourroit substituer le genièvre à l'épinette du Canada.

SAPINETTE , nom que l'on donne sur quelques Ports de mers , à la conque anatifere : voyez CONQUE ANATIFERE.

SAPINETTE DE CANADA : voyez BAUME DU CANADA , & l'article SAPIN.

SAPONAIRE : voyez SAVONIERE.

SAPOTILLER, *sapota fructu ovato majori*, PLUM. est un grand arbre qui croît dans l'isle de Cayenne : il est très-propre à orner un jardin ; il porte ses branches en forme d'entonnoir , tandis que du milieu il pousse un jet fort droit, qui s'éleve plus que tout le reste : sa feuille est d'un vert plus clair que celle de l'oranger ; son fruit , dit M. *de Préfontaine* , passe avec raison pour un des meilleurs de l'Amérique , & n'a que trois pépins oblongs , aplatis & brun. Ces amandes prises en émulsion , sont un puissant apéritif dans les rétentions d'urines & la gravelle. L'arbre se plante où l'on veut , avec les précautions nécessaires.

Il y a une autre espece de sapotiller , dont le fruit est comme un œuf , plus long que celui du précédent , mais moins délicat.

Cette description paroît différente de celle que *Lémery* donne de la sapotille , sous le nom de *zapotum* ou *zapote* ; c'est , dit-il , un fruit de la Nouvelle-Espagne en Amérique : les Espagnols l'appellent *zapote blanco* ; il a la forme & la grosseur d'une pomme de coing : son goût est agréable , mais il est mal-sain , il renferme un noyau qu'on dit être un poison dangereux. Ce fruit naît sur un grand arbre appelé par les Indiens *cochit-zapotl* : ses feuilles sont semblables à celles de l'oranger , disposées trois à trois par intervalles ; ses fleurs sont petites & de couleur jaune.

A Saint-Domingue on appelle *sapotiller-maron* une espece de balatas rouge , arbre fort utile dans nos Colonies : voyez BALATAS. M. *de Préfontaine* dit que *Barrere* s'est trompé en donnant au sapotiller le nom *galibi de Maritambour* , qui est une espece de fleur de la Passion. *Maison Ruslique de Cayenne*.

SAPPADILLE, *anona species*. Arbre originaire des Indes Occidentales , & qui est fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades , à cause

de son fruit dont on fait beaucoup d'usage dans ce pays. Cet arbre s'éleve à la hauteur d'un pommier ; ses feuilles sont vertes , brunes & ressemblent à celles du laurier ; ses fleurs sont composées de trois pétales soutenues sur un pédicule : à ces fleurs succede un fruit arrondi couvert d'une écorce , & dont la pulpe environne les cellules qui contiennent des graines brunes , marquées d'un sillon blanc. Ce fruit devient jaune étant mûr.

SAR. Nom qu'on donne sur les côtes d'Aunis au *varec* ou au *goemon*. Voyez ces mots.

SARANNE , *lilium flore atro rubente*. Espèce de lis que M. *Steller* dit ne se rencontrer qu'en Sibérie & dans la péninsule de Kamtschatka. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : sa racine bulbeuse est de la grosseur de celle de l'ail : sa tige est grosse comme une plume de cygne ; elle est rouge par le bas & verte par en-haut ; elle est garnie de deux rangées de feuilles ovales : la rangée inférieure a trois feuilles , & la rangée supérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'éleve beaucoup plus haut) est rougeâtre & ressemble à celle du lis. Ses étamines sont jaunes par le bout , & entourent au nombre de six le pistil qui est triangulaire , & qui contient dans trois capsules des graines rougeâtres. Les habitans font une espèce de gruau avec sa racine bulbeuse.

M. *Steller* distingue cinq espèces de sarannes ; savoir , 1°. le *kimtchiga* , qui ressemble à notre pois sucré. 2°. La *saranne ronde* , que nous venons de décrire. 3°. L'*onsenka* , qui croît dans toute la Sibérie. 4°. Le *titichpa*. 5°. Le *matista sladka travo* ou la *douce plante* , dont on fait dans le pays non-seulement des confitures , mais encore dont les Russes savent retirer une liqueur spiritueuse. La racine de cette dernière plante est jaune en dehors , blanche en dedans , d'une saveur amère & piquante. Sa tige charnue & articulée s'éleve à la hauteur de cinq pieds ; elle est garnie de dix feuilles d'un rouge-verdâtre. Ses fleurs sont blanches & ressemblent à celles du fenouil. On ne recueille le *matista* qu'avec des gants , à cause de son suc caustique qui fait venir des ampoules aux mains. Pour tirer un esprit ardent de cette plante , il faut la lier en paquets , la laisser fermenter dans de l'eau bouillante , y joindre quelques fruits du prunellier ou d'airelle : on doit bien boucher le vase qu'on tient dans un lieu chaud jusqu'à ce que la fermentation soit passée & ne fasse plus aucun bruit. La liqueur qu'on en obtient par une

premiere distillation est aussi forte que l'eau-de-vie. Si on distille cette eau-de-vie, elle produit alors un esprit ardent & assez fort, dit-on; pour mordre sur le fer. Quatre-vingt livres de cette plante donnent vingt-cinq pintes de liqueur forte. L'on a observé que si l'on n'a pas retiré l'écorce de la plante avant la macération, elle cause le ris fardonique à ceux qui boivent la liqueur distillée. On prétend que l'usage de cette liqueur enivrante rend stupide, noircit la peau du visage & procure des rêves effrayans. M. *Steller* dit avoir vu des personnes qui, après en avoir bu la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau. Voilà un effet des plus singuliers. On prétend que la *berce vulgaire* de cette même contrée donne les mêmes produits & occasionne les mêmes effets. *Voyez l'article BERCE.*

SARAZIN. *Voyez SARRASIN.*

SARCANDA. *Voyez SANTAL.*

SARCELLE. *Voyez CERCELLE.* A l'égard de la farcelle de la Chine; *voyez à l'article CANARD DE NANKIN.*

SARCOCOLLE ou COLLE-CHAIR, *sarcocolla*. C'est un suc plus gommeux que résineux, composé de grumeaux comme des miettes blanchâtres ou rougeâtres, spongieuses & très-friables, quelquefois brillantes; d'un goût âcre, d'abord un peu amer, ensuite douceâtre, fade & désagréable: ces miettes sont quelquefois unies ensemble par un duvet filandreux, comme des graines de pavot qu'on auroit frottées avec quelques particules de toile d'araignée.

La *sarcocolle* est très-fragile sous la dent, & se dissout dans l'eau: lorsqu'on l'approche de la flamme d'une bougie elle bouillonne d'abord, ensuite elle brûle avec éclat. On nous apporte cette gomme-résine de Perse & de l'Arabie Heureuse. On ne fait point encore de quelle plante ou arbrisseau cette substance découle. Les Auteurs ne sont pas plus d'accord entr'eux sur ses vertus. *Serapion* dit qu'elle ulcere les intestins, & qu'elle rend chauve. *Hoffman* en condamne entièrement l'usage interne, tandis que les Médecins Arabes vantent sa vertu purgative. D'autres Praticiens recommandent la *sarcocolle* macérée dans du lait d'ânesse ou de femme, pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes: de plus, elle déterge les plaies; elles les consolide & les cicatrise: c'est même de là qu'elle a pris son nom de *sarcocolle* ou *colle-chair*; cette substance est la moins usitée des gomme-résines: les Arabes l'appellent *anzarot*.

SARDE. On donne ce nom à la cornaline. Quelques Voyageurs appellent aussi *farde* la fardine & certains poissons rouges d'Afrique.

SARDE-AGATE, *sardachates*. On appelle ainsi une pierre qui tient de la cornaline & de l'agate proprement dite : elle est demi-transparente ; sa teinte tient de l'orangé & du rouge pâle , également distribuée & sans apparences de taches particulières & distinctes. La plus belle *farde-agate* , est moitié cornaline & moitié fardoine.

SARDINE, *sardina*. La fardine est un petit poisson de mer à nageoires molles , du genre des aloses : elle ne diffère , dit *Rondelet* , de la *farde* , qui se pêche en Provence , en Italie & ailleurs , que parce qu'elle est plus petite.

Ce poisson ne diffère aussi de l'aloise , que parce qu'il est à proportion moins large & plus petit ; son corps est garni de grandes écailles : les premières sont de diverses couleurs ; sa tête est dorée ; son ventre est blanc ; son dos est vert & bleu , ces deux couleurs reluisent quand on le tire vivant de la mer : le vert se perd avec la vie , & le bleu reste ; mais il perd son éclat : ce poisson n'a point de fiel , ce qui fait qu'on peut le manger sans le vider. Il suffit de le mettre un instant sur les charbons allumés pour le cuire au degré convenable : c'est la nourriture du peuple dans les lieux où il est commun , mais il n'en est pas moins recherché sur les tables les plus délicates.

Les *sardines* nagent de côté & d'autre en grande troupe ; tantôt elles se trouvent en haute mer , tantôt vers le rivage , tantôt vers les rochers & les pierres : on en pêche dans la Méditerranée & beaucoup plus dans l'Océan , sur-tout depuis les côtes de Bretagne jusques sur celles d'Espagne , mais elles varient pour la grosseur. Celles que l'on pêche à Saint-Jean-de-Luz sont le double plus grosses que celles que l'on pêche au bas de la Garonne , vis-à-vis Royan , mais celles-ci passent pour les meilleures de toutes. La pêche de ce poisson fait , sur les côtes de Bretagne , un produit considérable ; il peut monter à plus de deux millions.

Les *sardines* ne feroient que se montrer sur les côtes de la Basse-Bretagne , si , pour les y retenir , on ne les amorçoit avec une composition que l'on tire de Hollande & du Nord. C'est une préparation d'œufs de morues & d'autres poissons. La consommation qu'on en fait est prodigieuse ; & la barrique , pesant trois cents livres , se vend communément dix à douze francs , & monte quelquefois jusqu'à quarante francs. La Société de Bretagne remarque qu'il est fâcheux & étonnant que les

vaiffeaux françois qui vont à la pêche de la morue, ne préparent point ces œufs, au lieu de les jeter dans la mer, comme on le fait par une négligence blâmable.

Si cette pêche est généralement reconnue pour être très-avantageuse ; elle a aussi ses inconvéniens : la Société de Bretagne demande qu'on fasse cesser les abus & la gêne qui pourroient détruire ce commerce si utile. Un de ces abus, c'est qu'au lieu de se servir de cette préparation d'œufs de morue, désignée par les Ordonnances de Marine sous le nom de *résure*, & en Bretagne sous celui de *rogue* ou *rave*, plusieurs Pêcheurs font usage d'une autre amorce qu'on nomme *gueldre*, *guildille* ou *guildre*, qui est une forte de pâte faite avec des chevrettes, des cancre, & ce qui est plus pernicieux à tous égards, avec le menu fretin des soles, des merlans, & des autres poissons de toute espèce, lors même qu'ils ne font que de la grosseur d'une lentille. Il est d'autant plus important d'interdire cet appât, qu'il corrompt la sardine en moins de trois heures, & plus encore parce qu'il détruit les espèces de poissons du frai desquels il est composé, & diminue l'espérance d'une pêche abondante en ce genre d'animaux.

Il s'est introduit un abus semblable, qu'il est important de réprimer, au sujet de la pêche du maquereau : on fait usage d'une autre espèce d'appât, qu'on nomme aussi *gueldre*, & qui n'est composé de même que de frai ou fretin de poissons. Deux femmes, en moins de deux heures, prennent quelquefois jusqu'à cent vingt livres pesant de cette matière précieuse, qu'il seroit cependant si intéressant de conserver : rien ne leur échappe, puisque c'est de la toile qui leur sert de filet. On peut à peine imaginer la perte qui en résulte. Cet abus ne s'est introduit que depuis quelques années, & c'est précisément l'époque d'une disette extrême de poisson sur une côte qui en fournissoit ci-devant avec abondance.

On exprime des sardines une huile qui fait un grand objet de commerce. On sale les sardines, & par ce moyen elles se conservent assez bien. On en vend une grande quantité à la foire de Beaucaire.

Les sardines que l'on pêche aux environs des îles Barbades, sont, dit-on, fiévreuses pendant certains mois de l'année.

SARDOINE, *sardonix*. Espèce d'agate d'une couleur fauve ou d'ambre jaune, & d'un tissu de corne, quelquefois nuancée d'une teinte brune obscure. Cette pierre est dure, prend bien le poli, & est très-

bonne à la gravure , en ce qu'elle ne retient pas la cire , mais elle n'a pas d'éclat : on en distingue de deux sortes.

1°. La SARDOINE ORIENTALE , *sardonix orientalis* , est celle qui est pommelée , agréablement nuancée , bien délavée , & la plus dure : on l'appelle aussi *Pierre de Memphis*. On en fait quelquefois des camées : on la trouve aux Indes , en Egypte , en Chypre & en Sibérie.

2°. La SARDOINE OCCIDENTALE , *sardonix occidentalis*. Elle est d'une teinte enfumée ; au moins elle est communément parfumée de taches fourdes , bleues , environnées de cercles laiteux ; elle est moins dure que la précédente : on la trouve en Bohême & en Silésie , dans les ravines , après la chute des grandes eaux. La plus belle & la véritable *sardoine* est à deux couches , l'inférieure jaune-rougeâtre , & la supérieure blanche. L'on voit quelquefois des sardoines arborisées , d'autres à filets parallèles , blancs & bruns.

SARGASSE ou SARGAZO , *lenticula marina* , *ferratis foliis*. Espèce de lentille de mer. Son fruit est vésiculaire , & se trouve dans la continuité des tiges. Voyez ce que nous avons dit de cette plante sous le nom d'HERBE FLOTANTE.

SARGO , *sargus*. C'est un poisson de mer & de rivage , à nageoires épineuses , & qu'on met dans le genre des spares dit M. *Deleuze*. Il a le corps rond , plat ; ses écailles sont blanches , argentées : il a des traits noirs qui vont du dos au ventre ; ces traits sont alternativement , l'un grand & l'autre petit ; ses yeux sont ronds , ses dents larges , les ailerons des ouïes sont rougeâtres , ainsi que la queue : les nageoires du ventre sont noires , sa queue est fourchue : il a quatre ouïes.

Ce poisson vit entre les pierres qui sont sur le rivage , & principalement dans les lieux fangeux : alors il est moins délicat ; il fraie deux fois par an , au printems & en automne ; il est fort lubrique & très-rusé : sa chair approche , pour le goût , de celle de la dorade , mais elle est plus sèche & plus dure : elle nourrit beaucoup.

SARGON. Espèce de petit plongeon. Voyez au mot CANARD.

SARICOVIENNE. Espèce d'animal amphibie , mais qui habite plus dans l'eau que sur terre. On le trouve le long de la rivière de la Plata. Il est de la grandeur d'un chat : sa peau est douce comme le velours , & de couleur grisée & noire ; ses doigts sont unis ensemble par des membranes. Cet animal est réellement une espèce de *loutre* , qui se trouve

en différens endroits de l'Amérique méridionale. C'est le *cariguiebeju* du Brésil. Les faricoviennes vivent en société dans des tanières qu'elles se creusent sur les bords des fleuves : elles se nourrissent de crabes , de poissons ; aussi leur chair est-elle bonne à manger : leur fourrure est très-estimée.

SARIGOY. Espèce de renard du Brésil : c'est la *cariguia* de *Marcgrave*.

SARIGUE ou MANITOU. Espèce de *didelphe*. Voyez ce mot.

SARMENT. On donne ce nom aux tiges rampantes, comme le sont celles de la vigne.

SARRASIN ou BLÉ NOIR, *fagopyrum*, aut *Sarracenicum frumentum*. Cette espèce de grain est originaire d'Afrique, mais il est très-commun aujourd'hui en France, & on en cultive une grande quantité dans différentes provinces.

Le sarrasin pousse une tige haute d'une coudée & plus, cylindrique, branchue, garnie de rameaux de fleurs qui sortent des aisselles des feuilles. Celles-ci sont portées sur des queues longues de deux pouces, assez semblables, pour la forme, à celles du lierre, mais d'un vert clair : au sommet des tiges & des rameaux, on voit paroître de petites fleurs blanches, en rose, disposées en bouquet ou épi, chargées d'étamines rougeâtres. Aux fleurs, qui fournissent aux abeilles une abondante récolte de miel, succèdent des graines triangulaires, contenant une farine très-blanche & insipide. M. *Haller* dit qu'il y en a une autre espèce à semences dentelées qui vient de Sibérie, & qui supporte mieux le froid.

Cette plante n'est point délicate : on la sème dans nos champs en toutes sortes de terres, & ordinairement après la récolte du seigle ou du méteil, & on obtient par ce moyen deux récoltes dans une même année : elle aime la pluie ; elle croît promptement, & mûrit bientôt. On en sème peu en Suisse, dit M. *Bourgeois*, parce qu'elle mûrit rarement avant les gelées d'automne. On fait avec la farine de son grain, un pain noirâtre, dont la saveur est un peu meilleure que celle du pain d'orge. Ce pain est humide, passe plus vite, & cause plus de vents que le pain de seigle : on l'emploie seul, ou on le mêle avec d'autres grains : il nourrit moins que le froment, le seigle & l'orge, mais plus que le millet & le panis.

La bouillie & les gâteaux que l'on fait avec la farine du sarrasin

donnent une nourriture qui n'est pas mal-faisante. Cette farine peut être employée dans les cataplasmes résolutifs & émoulliens.

On nourrit les bœufs & les autres bêtes de charge avec cette plante verte, & les volailles avec sa graine qui les engraisse promptement : cette graine échauffe aussi les poules, & les fait pondre de bonne heure.

Quelques Jardiniers se fervent avec avantage du son tiré de la farine de graine de blé de farrafin pour préserver de l'humidité pendant l'hiver les cellules où ils conservent leurs plantes. On construit des planchers écartés des murs de deux ou de trois pouces, & on remplit exactement avec ce son l'intervalle qui est entre ces murs & ces planchers.

Lémery donne aussi le nom de *blé noir* ou *blé de vache* & de *bœuf*, ou *rouge herbe* à une plante qui s'appelle *melampyrum purpureum*. Sa tige est carrée, velue, purpurine, rameuse & haute d'un pied : ses feuilles sont opposées & verdâtres, un peu brunes ; celles d'en-haut sont purpurines : les fleurs ont des tuyaux terminés en-haut par une manière de gueule, de couleur variée purpurine & jaune-rougeâtre ; elles sont suivies par des fruits oblongs qui s'ouvrent de la pointe à la base en deux coques, lesquelles sont partagées en deux loges qui renferment des semences oblongues, noires & plus petites que des grains de blé. Cette plante croît entre les blés, principalement dans les terres grasses : les bœufs & les vaches en mangent beaucoup.

SARRETTE ou SERRETE, *ferratula*. C'est une espèce de jaccée dont la tige croît à la hauteur de deux ou trois pieds ; elle est cannelée & rougeâtre ; les feuilles d'en-bas sont découpées comme celles de la scabieuse, & les autres sont oblongues, plus grandes que celles de la bétouine ; dentelées en leurs bords comme une petite scie, de couleur verte obscure : au sommet naissent des fleurs laciniées comme celles des autres espèces de jaccée, renfermées dans un calice écailleux : aux fleurs succèdent des semences garnies d'aigrettes. On trouve la sarrette dans les bois & dans les prés, aux lieux sombres & humides.

Cette plante est estimée vulnérable, propre pour les contusions, pour dissoudre le sang caillé, pour apaiser la douleur des hémorroïdes : elle convient encore pour les hernies : on prétend que sa feuille fournit une teinture jaune-verdâtre, qui est un peu d'usage.

SARRIETTE, SADRÉE & SAVORÉE, *satureia sativa*. La sarriette cultivée

cultivée le plus ordinairement, forme une touffe arrondie, branchue, d'un pied de hauteur. Son bois est dur & ressemble à du bois sec; ses feuilles sont étroites, oblongues; ses fleurs sont en gueule, & sortent des aisselles des feuilles: elles sont blanches, tirant sur le purpurin; il leur succede des semences menues, rondes, de couleur ardoisée.

Cette plante, qui est annuelle, vient aisément dans toutes sortes de terres; elle est indigene à l'Italie. Les Cuisiniers la recherchent pour relever le goût des fèves de marais, avec lesquelles elle s'allie fort bien; les Allemands en mêlent dans leur choukrait. Elle est beaucoup plus utile dans la Médecine, & si bonne, qu'on l'appelle la *sauce aux pauvres*; elle est stomachique: sa décoction injectée dans les oreilles, est bonne pour les affections soporeuses: elle est utile en gargarisme pour le relâchement de la luette, & pour l'inflammation & gonflement des amygdales. La poudre de ses feuilles séchée & bue dans du vin, soulage les maux de poitrine.

Il y en a deux autres especes vivaces qui forment des arbrustes assez élevés; on les appelle *tymbres*; elles sont originaires de Candie: l'une porte des fleurs bleuâtres, & l'autre des fleurs blanches: ce sont des arbrisseaux de ferre.

La farriette de montagne, *satureia montana*, est une espece de calament, mais qui a la feuille, le port & l'odeur de la farriette: voyez CALAMENT.

SASSAFRAS ou LAURIER DES IROQUOIS. On connoît sous ce nom un bois, ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, spongieuse & légère, de couleur cendrée, rouffâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du fenouil & de l'anis. On retire cette racine d'un arbre qui croît à la Virginie, au Brésil, à la Floride, & dans plusieurs provinces de l'Amérique.

Le sassafras est une espece de laurier, dont le tronc est nu, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à son sommet, comme celles d'un pin ébranché, ses feuilles sont à trois lobes, comme celles du figuier, vertes en dessus, blanchâtres en dessous; ses fleurs sont en grappes, découpées en cinq parties: il leur succede des baies semblables à celles du laurier. Cet arbre est toujours vert, il paroît qu'il peut s'élever en France, où il est cependant encore fort rare.

Le bois de *sassafras* abonde en parties volatiles subtiles , comme le prouve son odeur : il excite la transpiration & la sueur ; il incise & résout les humeurs épaisses, visqueuses , adoucit les douleurs de la goutte , remédie à la paralysie & aux fluxions froides. On l'emploie utilement dans les maladies vénériennes : on en retire une huile essentielle , & cependant le bois a de la peine à brûler. On nous envoie quelquefois du bois d'anis pour celui de *sassafras*.

SATELLITES. *Voyez au mot PLANETE.*

SATURNE. *Voyez au mot PLANETE.*

SATYRE , *satyrus quadrumanus*. Nom donné à un être fantastique , qui tient de l'homme & du quadrupede , & que l'on dit être produit de la monstrueuse alliance de deux individus différens pour le sexe & l'espece. Heureusement pour l'humanité que ces êtres, s'ils existent , périssent sans pouvoir se perpétuer. Il en est peut-être de la beauté des satyres, comme de la laideur des ogres, des espiègleries des lutins , des courses des loups-garous, des assemblées du *fabat* & de pareilles autres extravagances. Le satyre des Indiens est l'*orang-outang* : voyez ce mot. On trouve dans le Mercure de France , mois de Décembre 1761, page 92 , la traduction d'un Mémoire sur les *Satyres*, les *Tritons* & les *Néréides*. On peut encore consulter les ingénieuses Lettres que le Public connoît sous le titre de *Caprice d'imaginations* : voyez aussi HOMME MARIN & HOMME DES BOIS.

SATYRE , *satyrus*. M. *Linneus* donne ce nom à un papillon qui se repose sur les pierres & sur les rochers ; c'est le *grand argus des prés* : il a les aîles très-entieres , brunes par dessus , les yeux noirs , la paupiere blanche , la marque d'un œil sur les premieres aîles, & trois sur les secondes , qui en ont sept en dessous.

SATYRION , *satyrium*. Plante de la famille des *orchis* , & qui emprunte son nom de la figure extérieure de sa racine : on en distingue de beaucoup d'especes parmi celles qui naissent dans les prés , dans les forêts , sur les collines & les montagnes , aux lieux ombragés ou exposés au soleil , secs ou humides , & qui fleurissent en différens temps de l'année , excepté l'hiver. On emploie plus communément en Médecine les especes à racines bulbeuses, comme ayant les racines plus charnues , & particulièrement les deux suivantes.

1°. Le SATYRION MALE OU TESTICULE DE CHIEN A FEUILLES ÉTROITES , *satyrium mas foliis maculatis* ; c'est l'*orchis morio mas*. On

trouve fréquemment cette plante dans les brouffailles, les bosquets & les prés. Sa racine est composée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muscades, dont l'un est plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagné de grosses fibres : elle pousse d'abord six ou sept feuilles longues, médiocrement larges, semblables à celles du lis, mais plus petites, ordinairement marquées en dessus de taches d'un rouge brun : sa tige est haute d'environ un pied, ronde, striée, revêtue d'une ou deux feuilles ; portant en sa sommité un long épi de fleurs agréables à la vue, purpurines, nombreuses, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parsemées de quelques points d'un pourpre foncé ; chaque fleur est composée de six feuilles inégales, dont les cinq supérieures forment en se courbant une sorte de coiffe ; l'inférieure, qui est plus grande, finit comme un éperon : à la fleur passée succède un fruit semblable à une lanterne à trois côtés, contenant des semences semblables à de la sciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril & au commencement de Mai ; les autres satyriens fleurissent plus tard. Entre les espèces qui croissent en plusieurs endroits des environs de Paris, M. *Vaillant* a observé qu'il y en a dont les feuilles se couchent quelquefois à terre en formant une roue ; il ajoute avoir compté jusqu'à quarante-trois fleurs sur un pied.

2°. Le SATYRIEN A LARGES FEUILLES OU LE GRAND TESTICULE DE CHIEN, *satyrium majus latifolium*. Ses bulbes sont plus grosses : on lui trouve, de même qu'aux autres espèces d'orchis bulbeux, un testicule flasque & l'autre plein, parce que tous les ans la bulbe de l'année précédente se flétrit, & il en renaît une nouvelle à la place : sa tige a près de deux pieds de hauteur. Cette plante est chargée à sa sommité d'un épi long, pyramidal, plus ou moins ferré, & composé de fleurs amples de couleurs variées & agréables à la vue ; mais d'une odeur de bouc insupportable, & représentant un casque : ses feuilles sont très-larges & longues ; elles sortent de terre, comme dans la plupart des *orchis*, dès le mois de Novembre ; elle fleurit en Mai. C'est l'*orchis hirci odore* dont le sixième pétale fait un ruban dentelé, & dont l'éperon est fort court, dit M. *Haller*. Cette espèce de *satyriion* n'est pas rare aux environs de Paris.

On choisit les racines de l'une & de l'autre espèce, grosses, bien nourries, fermes, succulentes, d'un goût doux & visqueux, tirées

de terre au printemps avant qu'elles aient poussé leur tige : on rejette la bulbe flasque, & on emploie l'autre comme un excellent aphrodisiaque. Il est d'usage de faire sécher ces bulbes & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin pour augmenter la semence, fortifier les parties de la génération, & même pour aider à la conception. On tient dans les boutiques une conserve de fatyrion, qu'on estime aussi propre à exciter à l'amour. Mais entre les diverses préparations de ces sortes de bulbes, la meilleure est peut-être celle qui se trouve indiquée par M. *Geoffroy*, & inférée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, ann. 1740, page 96. Cet Académicien ayant reconnu que le *salep* ou *salop* étoit une espèce d'*orchis*, dont les Turcs faisoient usage pour réparer les forces épuisées, essaya de préparer des bulbes de fatyrion de notre pays, pour en faire usage; il y réussit par le procédé suivant.

L'on enlève la peau des bulbes d'*orchis* bien nourries, on les jette dans l'eau froide, ensuite on les fait cuire dans de nouvelle eau; & on les fait égoutter; puis on les enfile en manière de chapelet par un temps sec & chaud : elles deviennent alors dures & semblables au *salop*. En un mot, la préparation, la manière de conserver ces racines desséchées, & d'en faire usage, est à peu-près la même que celle du *salep* ou *salop*. Voyez ce mot.

Lorsqu'on emploie le fatyrion comme aphrodisiaque, on lui associe quelques stimulans qui concourent aux mêmes effets, lesquels sont la semence de roquette, les trochisques de vipère, le scinc-marin, & l'essence d'ambre.

SAUGE, *salvia*. On distingue plusieurs espèces de sauges, qui diffèrent par la forme & la couleur de leurs feuilles : elles sont rondes dans les unes, dentelées dans les autres; étroites dans celles-ci, plus larges dans celles-là : on les distingue encore en *grande sauge*, & en *petite sauge* ou *sauge franche* : on dit aussi *sauge de Catalogne*.

Les sauges portent des fleurs labiées, odorantes; la levre supérieure est grande & courbée en faucille, la levre inférieure est divisée en trois : on trouve dans l'intérieur deux étamines entières, & deux autres qui sont avortées; ces étamines sont attachées ensemble, & d'une façon singulière, par un filet fourchu, qui sert à distinguer les plantes de ce genre. Il leur succède des semences arrondies; les feuilles sont

ovales , relevées en-dessous d'arêtes assez failantes , & creusées en-dessus de sillons profonds : elles sont placées deux à deux sur les branches.

La sauge passe pour être céphalique, cordiale , alexitere : on l'ordonne en infusion comme le thé , sur-tout la petite espee , qui fait aujourd'hui la base de la plupart des gargarismes , dont on fait usage pour les maux de gorge , pour les affections scorbutiques de la bouche , du palais & des gencives. Ils sont encore fort utiles pour raffermir les dents branlantes & fortifier les gencives. On se sert aussi de l'eau de sauge distillée pour les mêmes usages , dit M. *Bourgeois*. Les Chinois aiment tant la sauge qu'ils s'étonnent comment les Européens viennent chercher le thé dans leurs pays , pendant qu'ils ont chez eux une plante aussi excellente , & qui réellement lui est préférable ; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'enlever , à grand marché , presque toute la récolte de la sauge qui croît sur nos côtes de Provence , & de la porter en Chine , où il la vendent très-cher , tant aux Chinois qu'aux Japonois. On prétend que dans l'échange d'une caisse de sauge , ils en obtiennent de ces peuples deux caisses & souvent trois de thé vert. Une telle industrie doit nous servir d'exemple , & nous engager à faire nous-mêmes ce commerce d'échange.

On fume de la sauge comme du tabac , pour débarrasser le cerveau. La décoction des feuilles & des fleurs de cette plante est très-utile pour fortifier les nerfs , ramollir les tumeurs & dissiper les enflures.

On prépare avec les fleurs de sauge , une conserve , avec la plante entière une huile distillée , & une huile par infusion & par coction ; l'on fait un vinaigre avec les feuilles & les fleurs. Cette huile aromatique est très-bonne pour les rhumatismes.

Comme les sauges conservent leurs feuilles pendant l'hiver , elles sont très-propres à décorer les bosquets pendant ce temps , sur-tout les espèces à feuilles panachées. Toutes sont un bel effet pendant le mois de Juin , quand elles sont en fleurs ; c'est pour cela qu'on en fait des bordures dans les potagers. Ces plantes ne sont point délicates sur la nature du terrain.

M. *Tournefort* nous apprend qu'il a vu au Levant des galles fort grosses sur les sauges (ces galles sont formées par des piqûres d'insectes), qu'elles sont bonnes à manger , qu'on les porte au marché , & qu'on les confit au sucre.

SAUGE AMERE. Nom donné à une espèce de *teucrium* d'Espagne ; & à larges feuilles. Cette plante est apéritive vulnéraire. On donne aussi le nom de *teucrium* à la *germandrée en arbre*.

SAUGE EN ARBRE ou BOUILLON SAUVAGE, *phlomis fructicosa salviæ folio latiore & rotundiore*. Plante qui croît aux lieux secs & pierreux des pays méridionaux de la France & autres pays chauds. Sa racine est longue, ligneuse & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges carrées, dures, rameuses, & chargées d'un duvet blanc : ses feuilles sont grandes, & ressemblent à celles de la sauge : ses fleurs sont jaunes ; elles naissent en gueule, verticillées ; elles sont suivies chacune de quatre semences oblongues, & enveloppées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante, dont l'odeur n'est ni forte, ni désagréable, est estimée propre pour la brûlure, les hémorroïdes & pour le flux de sang. On prétend que les Payfans brûloient autrefois les tiges desséchées du bouillon sauvage pour s'éclairer : ils en mettoient dans les lampes en guise de mèche. J'en ai fait un essai qui ne m'a point réussi.

SAUGE DE JÉRUSALEM & DE BETHLÉEM. Voyez à l'article PULMONAIRE.

SAUGE SAUVAGE ou FAUX SCORDIUM. Voyez à la suite du mot GERMANDRÉE D'EAU.

SAVINIER. Voyez SABINE.

SAULE ou SAULX, *salix*, est tantôt un arbre & tantôt un arbrisseau, qui vient fort bien dans les lieux humides & marécageux : il croît très-vîte : on l'étête, & on en fait des coupes tous les trois ou quatre ans : lorsqu'on le laisse croître naturellement, il devient très-grand, très-beau, & fait un bel effet dans les parties humides des parcs. On tire alors de ces arbres de belles planches, comme du tilleul. Ce grand saule est le SAULE VULGAIRE BLANC, *salix alba major aut vulgaris*.

Il y a un très-grand nombre d'espèces de saules, dont les unes sont nommées *osiers*, lorsqu'ils se plient avec facilité : mais, en général, il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différens individus. Les fleurs mâles sont à étamines, & forment, par leur assemblage, des chatons écailleux : les fleurs femelles sont aussi disposées en chatons ; mais elles ne sont formées que de pistils, auxquels succèdent des capsules qui renferment un grand nombre de semences menues & aigrettées, ce qui fait paroître ces chatons comme chargés d'un coton court & très-fin.

Ces fleurs s'épanouissent en Mars & en Avril, & font des premières à fournir à la récolte des abeilles.

Les feuilles de la plupart des faules sont longues & pointues; il y a cependant des espèces qui les ont presque rondes: elles sont toujours posées alternativement sur les branches, & l'on ne connoît qu'une seule espèce où elles soient opposées.

Le faule se multiplie avec la dernière facilité: il ne s'agit que de piquer des branches de cet arbre en terre, à un pied ou deux de profondeur. On doit préparer le trou avec un pieu, afin d'éviter de meurtrir l'écorce des plantards, parce qu'il se formeroit des chancres aux endroits offensés. On plante aussi beaucoup de ces arbres dans tous les bas prés, où ils réussissent très-bien le long des rivières & ruisseaux; & on en voit plusieurs qui font de très-belles pousses, quoiqu'il ne leur reste presque plus que l'écorce, & que tout l'intérieur en soit pourri: c'est l'effet des eaux qui séjournent sur leurs têtes dépouillées. En effet, on voit de ces misérables troncs qui reprennent tous les ans leur verdure & se couronnent de branches touffues, preuve convaincante que c'est l'écorce seule qui transmet les sucres nourriciers à toutes les branches, & qu'un arbre peut végéter sans moëlle. Le faule abandonné aux mains de la nature, devient quelquefois très-grand & d'une grosseur considérable. On a vu dans le siècle dernier, des faules creux qui avoient neuf pieds de diamètre, c'est-à-dire vingt-sept pieds de circonférence, & qui fleurissoient tous les ans.

Quoique les faules soient des arbres aquatiques, quelques espèces, qu'on nomme *osiers rouges des vignes*, *salix vulgaris rubens*, viennent assez bien dans un terrain sec: on les plante comme la vigne, & on les étête à demi-pied de terre; il suffit d'en piquer en terre de petites boutures. On s'en sert à lier les ceps de vigne contre les échelas; les gros brins refendus en deux ou trois, servent aux Tonneliers pour lier les cerceaux.

L'osier dont les Vanniers font usage, est l'osier jaune dont les feuilles sont dentelées; on le plante, comme les vignes, dans un terrain élevé au dessus de l'eau de deux ou trois pieds: on a soin de détruire les herbes à l'endroit où on le cultive. Ces osiers, lorsqu'ils sont beaux, ne s'emploient qu'écorcés: c'est pourquoi les Vanniers les laissent dans leur cave, jusqu'à ce qu'ils poussent & soient en pleine seve; alors ils emportent facilement l'écorce, en les passant dans une mâchoire de

bois, & ils assujettissent ces osiers écorcés par bottes ; afin qu'ils ne se contournent pas en différens sens. Lorsqu'ils veulent les employer , ils les mettent tremper dans de l'eau pour les rendre plus souples. L'écorce de ces osiers est employée par les Jardiniers, pour lier les écussions lorsqu'ils greffent.

Les especes de faules qui se rompent au lieu de plier quand on en veut faire des liens, de même que les especes qu'on nomme *marfeaux* ou *petites faules*, peuvent servir, étant refendues, à faire des perches à échalias. Le meilleur moyen de tirer bon parti de ces échalias de faule, c'est de les conserver pendant un an entier en bottes bien liées, afin d'empêcher qu'ils ne se recourbent : au bout de ce temps, ils sont presque d'un aussi bon usage que ceux de chêne qu'on emploie aujourd'hui, & qui ne sont souvent que d'aubier.

Les feuilles & les chatons de faule sont estimés astringens & rafraîchissans. M. Ed. Stone vient de donner dans le cinquante-troisième volume des *Transactions Philosophiques* (Observat. XXXIII), le détail du succès de l'écorce du *faule vulgaire blanc* pour la guérison des fievres. Cette écorce, qui est fort amere, étant desséchée puis réduite en poudre, & administrée comme le quinquina, dissipe les fievres, excepté la fievre quarte & celle d'automne, que cette nouvelle poudre diminue bien, mais n'emporte pas ; elle ne les détruit qu'en les mêlant avec celle de l'écorce du Pérou appellée *quinquina*. On dit que le duvet des chatons de faule est propre à arrêter le sang. L'Auteur de l'*Histoire des Plantes de Lyon* assure que le charbon de bois de faule est le meilleur dont on puisse se servir pour faire la poudre à canon, parce qu'il prend feu fort aisément. Il dit aussi que les Peintres le brûlent pour faire du crayon. Voici une propriété singuliere que l'on attribue au bois de faule ; c'est que ce bois, quoique tendre, a la propriété d'aiguiser les couteaux, & de les rendre aussi polis & aussi tranchans que le pourroit faire une pierre à aiguiser. Toutes les especes de faules & de peupliers desséchées dans du papier gris, le teignent en noir tirant sur le violet, ce qui semble indiquer qu'elles contiennent une matiere propre à être employée en teinture. Les fleurs de plusieurs faules ont une odeur fort agréable, & on distille d'un faule de Perse une eau, dont *Kämpfer* vante singulièrement la charmante odeur.

On lit dans les *Annonces d'Hanovre*, 19 Avril 1754, l'Histoire d'une espece de coton qui croît en Allemagne sur les faules, & dont on a réussi

réussi à faire quelques essais. On voit aux dernières branches de l'arbre, une sorte de filique longue d'un doigt, & composée de trente ou quarante capsules, qui sont toutes remplies d'un duvet très-fin: elles s'ouvrent à la fin ou au commencement de Juin, & le duvet qui en sort s'envole promptement. Voici la manière d'en faire la récolte: dès que les premières filiques jaunissent un peu, on coupe, avec des ciseaux à tailler les haies, l'extrémité des branches & toutes celles qui sont les plus chargées de capsules, & on les porte dans de grandes chambres où on les amasse. On retourne, pendant quelques jours, ces bouts de branches, afin que les capsules s'ouvrent d'elles-mêmes: on a soin de chasser dans un coin de l'atelier, avec un éventail de plumes, tout le coton qui en sort. Toute cette opération se fait avec attention & propreté. On auroit peine à s'imaginer combien ce duvet peut être utile; on l'emploie dans des courtepointes, dans des jupons piqués & dans des doublures; on en fait des mèches pour les bougies, les chandelles & les lampes. On prétend qu'en le filant & le travaillant, on peut le mêler avec le véritable coton, & en fabriquer de jolies étoffes. Enfin, ce même coton, mêlé avec la plume de l'estomac d'oie ou de canard, n'imité pas mal ce duvet du Nord, connu sous le nom d'*égledun* ou d'*ei-derdon*. Voyez l'article CANARD A DUVET.

SAULE OSIER ou MARSAUT, *salix caprea latifolia*. Arbrisseau sauvage aquatique, dont le bois est blanc, la feuille ronde d'un vert clair, & les fleurs jaunes: il se multiplie de marcottes & de rejetons; c'est une espèce de faule. *Voyez ce mot.*

SAUMON, *salmo*. Selon *Arledi*, c'est un poisson, tant de l'Océan; que des rivières qui vont s'y rendre. Il a la tête aiguë & petite, à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique, quand la bouche est fermée; l'ouverture de la bouche est assez ample; la mâchoire supérieure est plus allongée lorsque la bouche est fermée, c'est-à-dire, la mâchoire inférieure est rétrécie & réfléchie en haut, où elle entre dans le sinus de la mâchoire supérieure; mais cette inflexion est beaucoup moins sensible, dans quelques individus, c'est une variété qui dépend du sexe, selon quelques Auteurs. Les narines sont percées de deux trous, un peu plus proche des yeux que du bec: les yeux sont ronds, situés aux côtés de la tête, avec une iris argentée, mêlée d'un peu de verdâtre & une prunelle noirâtre: les couvercles des ouïes sont argentés, tachetés, & composés

de chaque côté de deux ou plutôt de quatre lames offeuses , & de douze os un peu larges & courbés joints ensemble par une membrane : la ligne latérale du corps est très-droite , plus proche du dos que du ventre , tachetée en dessus & en dessous : les écailles sont médiocres , arrangées en façon de tuiles ; elles sont plus grandes & noirâtres ou bleuâtres au dos , & ailleurs elles sont argentées : le dos est convexe , & le ventre un peu large.

Le faumon a plusieurs rangées de dents aiguës ; 1°. au bord de la mâchoire , tant supérieure qu'inférieure , entre lesquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles : il y en a un plus grand nombre à la mâchoire supérieure. 2°. Deux rangs de dents robustes aux côtés du palais , disposées en droite ligne suivant la longueur , dans l'interstice desquelles il y a deux , trois & quatre dents plus petites : la langue est épaisse , garnie comme de deux rangées de 4 , 5 , 6 à 7 dents aiguës , recourbées en dedans ; quatre ouies de chaque côté. Il a deux nageoires au dos , dont la première est à rayon , & la postérieure est noire & grasse & dépourvue d'arêtes ; les nageoires de la poitrine sont noirâtres , à arêtes branchues ; celles du ventre sont blanchâtres & tiquetées de noir. Il y a toujours au dessus de chaque nageoire une grande apophyse écailleuse & blanche : la nageoire de l'anus est blanche , un peu grasse : la queue est noirâtre , un peu fourchue : la vessie aérienne de ce poisson est longue , étendue par toute la capacité du bas-ventre : le long de l'épine du dos , on lui voit 36 vertèbres , & environ 33 côtes de chaque côté. Sa longueur totale est communément de 28 pouces & demi. *Peyerus* a donné des observations anatomiques très-curieuses sur les entrailles du faumon. Il se trouve principalement dans la mer Baltique , & dans toutes les plus grandes rivières qui vont se décharger dans cette mer.

On dit que ce poisson naît dans les rivières , qu'il descend à la mer , puisqu'il revient à son lieu natal pour y jeter ses œufs.

Suivant des relations assez exactes , les faumons remontent en foule au premier printems , de l'Océan dans le Rhin ; de sorte qu'au mois de Mai ils abondent autour de Basle. Ils se plaisent à remonter , surtout quand les rivières sont troubles & grossies par l'abondance des pluies : lorsqu'ils mettent bas , ils changent de couleur & de goût , même de figure ; mais ce n'est point la maigreur qui en est la cause.

Cette maigreur ne commence qu'après le solstice d'été , & va en

augmentant insensiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les rivières tant qu'ils peuvent pour y jeter leurs œufs ; ce qu'ils commencent d'abord après le solstice, puis ils continuent pendant l'automne & l'hiver jusqu'au commencement du printemps. Pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'est-à-dire, des sables sur lesquels la rivière coule rapidement. Ils y creusent une fosse longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arrose de sa laitance, ce qui les fatigue beaucoup l'un & l'autre ; & pour empêcher que la rivière ne les entraîne, ils ont l'industrie de les entourer d'un rempart de pierre. Le mâle & la femelle travaillent de concert à la construction de cette digue : voilà les œufs à l'abri des flots & de la tempête : ils restent ainsi jusqu'au printemps, où la chaleur les anime, & en fait naître des faumonneaux d'abord molasses. C'est une chose singulière que les faumonneaux mâles se trouvent quelquefois pleins de laites, & qu'ils fraient avec les femelles adultes, tandis que dans les faumonneaux femelles on ne trouve jamais d'œufs. Ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivières qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin, & retournent à la mer pour la plupart.

Quelquefois les crues des rivières agitent l'eau des fosses, dispersent les œufs qui y sont déposés, & il en périt une partie, ou par l'inondation, ou parce qu'elle est dévorée par les poissons : quelquefois aussi il peut arriver que les fosses restent à sec, sans pourtant que les œufs, ces tendres dépôts, périssent ; car dès que les eaux viennent à recroître, ils s'animent & éclosent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la disette des eaux, s'il faut attendre pour l'année suivante une grande ou petite provision de faumons.

Les faumonneaux ne se tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin ; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils descendent des autres rivières dans le Rhin, & de là dans l'Océan ; ce qu'ils font dès qu'ils ont quatre à cinq pouces de longueur : car il s'en trouve très-rarement qui aient huit à neuf pouces. Enfin, lorsqu'ils ont pris leur accroissement dans l'Océan jusqu'à devenir de vrais faumons (ce qui ne tarde pas), quoique des pêcheurs disent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de six ans, ils remontent le Rhin, comme il a été dit ci-dessus.

Il semble que ce poisson fasse perpétuellement effort contre le courant des rivières. Il est très-agile à sauter ; il fléchit son corps en manière de cercle , & d'un certain mouvement il s'éleve au dessus de l'eau avec impétuosité : les sangsues , qui les tourmentent & les épuisent par leurs morsures , les obligent quelquefois à sauter ainsi , avec beaucoup d'effort.

Ce poisson est encore sujet , comme bien d'autres , à nourrir dans ses entrailles des vers plats. Les Continuateurs de la *Matière Médicale* de M. *Geoffroy* trouverent , il y a quelques années , dans le ventre d'un saumon , qui pesoit plus de 25 livres , un *ténia* d'une longueur extrême , & d'une grande blancheur , lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poisson.

M. *Linneus* dit que le saumon habite aussi dans les plus grandes rivières de la Suede ; mais il y passe rarement l'hiver , sur-tout dans le Lac Siljam en Dalécarlie. Tous les mâles ont , dit-il , la mâchoire crochue. Dans toutes les grandes rivières ce poisson remonte à plus de 60 & 100 lieues loin de la mer , & descend tous les ans. Sa course est très-rapide ; & quand il nage contre le fil de l'eau , on diroit que c'est un trait qui est décoché.

On peut regarder le saumon comme un des plus grands poissons de rivière que nous connoissons. Il est gros comme la cuisse ; il égale quelquefois le thon pour la grandeur : on en prend qui pesent 30 à 40 livres. Ce poisson a la peau un peu épaisse ; la chair en dedans est entremêlée de graisse par-tout , & sur-tout au ventre : cette chair est blanchâtre avant que d'être cuite ; mais étant cuite ou salée , elle devient rouge : elle rassasie beaucoup. Le saumon frais est d'un goût meilleur que celui que l'on a salé pour le conserver & le transporter en différens lieux. Le meilleur morceau du saumon est la hure : on en estime ensuite le ventre.

Les Auteurs ne sont pas d'accord touchant la nourriture dont use le saumon : on fait cependant qu'il avale assez avidement les vers de terre , les goujons , ou autres petits poissons qu'on lui présente pour amorce. Il s'engraisse beaucoup dans l'eau douce , & sa chair y devient plus succulente ; mais quand il reste plus d'un an dans les rivières , sa chair devient pâle , sèche , maigre , & d'une saveur bien moins agréable. Ce poisson vit plusieurs années , & on peut le tenir long-temps hors de l'eau sans qu'il meure. Le saumon ne se trouve point dans la

Méditerranée ; il fuit les salines ou bateaux de fel qui remontent nos rivières : on peut dire qu'il differe en grandeur & en bonté, suivant les lieux où il habite. On vante les faumons de la Tamise, du Rhin, de la Moselle, de la Loire, de la Garone, de la Dordogne, & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie passent, selon *Rondelet*, pour les plus excellens faumons de l'Europe.

Histoire de la pêche du Saumon en Basse-Bretagne.

M. *Deslandes* dit qu'à Châteaulin, petite ville de la Basse-Bretagne, l'on pêche quelquefois jusqu'à 4000 faumons. Le détail que cet Observateur donne de cette pêche est assez curieux, ainsi que quelques remarques générales qu'il a eu occasion de faire. Les faumons, dit-il, qui naissent dans les rivières, descendent ensuite à la mer, & retournent après cela dans les mêmes rivières jusqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, jusqu'à ce qu'ils soient pris. Quand ils entrent dans une rivière, ils la remontent constamment ; de sorte que l'on prend souvent, loin de leur embouchure, des faumons qui ne se prennent guere en pleine mer : effectivement, quoique la rivière de *Châteaulin* se décharge dans la rade de Brest, on ne prend point de faumons dans cette rade, où la pêche d'autres sortes de poissons est d'ailleurs très-abondante ; mais on en verra bientôt la raison.

Une autre particularité qui distingue les faumons, c'est qu'ils ne viennent jamais que par grandes troupes & comme en armée, de même que les *harengs*, les *maquereaux*, les *thons* & les *sardines* : mais il y a dans leur marche une différence essentielle ; car nous avons dit que les harengs n'étoient attirés sur les côtes de Normandie, & notamment sur celles de la Grande-Bretagne, que par une infinité de petits vers dont la mer contient alors des quantités innombrables. Les maquereaux se rassemblent à l'entrée du printems près de certaines côtes, pour paître en compagnie une espece d'algue marine dont ils sont fort avides. Les thons ne se répandent sur les côtes de la Provence & de Languedoc qu'en fuyant : ils y trouvent un asile contre les insultes du poisson *empereur*, lequel a un tel ascendant sur les thons, timides de leur naturel, qu'à son approche ils se faufilent les uns sur les autres, & vont s'échouer à la première terre. Les sardines ne feroient que se montrer sur les côtes de Basse-Bretagne, si pour les y retenir on ne les amorçoit

avec une composition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer en cet endroit. *Voyez au mot SARDINE.*

A l'égard des faumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher par bandes & en compagnie, c'est le desir de travailler à leur multiplication : en effet, quand les faumons entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, & les mâles suivent avec différentes vîtesses. Il y a apparence que les plus amoureux sont les plus empressés. Et quand le temps arrive que les femelles jettent leurs œufs ; alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres : rien ne les arrête, rien ne peut les détourner.

Au reste les faumons ne fréquentent pas indifféremment toutes les rivieres : il y en a deux dans la rade de Brest presque égales & paralleles, mais on ne pêche des faumons que dans une seule ; sans doute que la nourriture qu'ils y trouvent leur est plus convenable, & les attire davantage : c'est toute la raison qu'on peut rendre de ce choix. Quelques-uns soupçonnent que les faumons remontent plus volontiers une riviere entretenue par la fonte des neiges : c'est ce qu'il est facile de vérifier.

Une remarque encore très-importante de M. *Deslandes*, c'est que dans les lieux où se fait la pêche des *ihons*, des *harengs*, des *sardines*, la mer s'engraisse pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile ; quelquefois même elle étincelle, sur-tout quand on la frappe avec le tranchant des rames : on ne voit rien de semblable dans les rivieres où se fait la pêche des faumons, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuses, & que cette pêche dure plusieurs mois de suite : l'eau n'y est jamais troublée, ni épaissie. La chair de ce poisson, qui est compacte & ne se réduit point en huile, est également bonne toutes les années, mais il n'en est pas de même dans les poissons huileux.

Ces faumons ont un instinct qui a quelque chose de particulier, & qu'un Physicien ne doit pas avoir honte d'admirer. On fait qu'une riviere a un mouvement plus rapide à sa surface que proche du fond, où elle est beaucoup plus retardée par l'inégalité & l'immobilité des corps qui forment son sol (*consultez le Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides de M. Mariotte*). Aussi M. *Deslandes* a-t-il remarqué que les faumons, en remontant la riviere, se tiennent tous le plus près qu'ils peuvent du fond, qui est moins rapide ; au lieu qu'en la descendant

ils s'élevent tous à la surface, dont le courant est le plus fort. La raison de cette différente allure se découvre aisément; & c'est pour le même but physique que les Bateliers font remonter leurs bateaux le long des bords où le courant est moins rapide; mais pour descendre ils cherchent le milieu de l'eau, qui a plus de vitesse. Après ces réflexions M. *Deslandes* passe à l'établissement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des faumons. Cet établissement consiste dans un double rang de pieux qui traversent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés à refus de mouton, forment une espece de chaussée sur laquelle on peut passer. Ces pieux sont mis les uns près des autres, & il y a encore de longues traverses assujetties par des boucles de fer qui les retiennent tant au-dessus qu'au-dessous de l'eau. A gauche, en montant la riviere, est un coffre fait en forme de grillage, & qui a quinze pieds sur chaque face: on l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même. Au milieu de ce coffre & presque à fleur d'eau se voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer blanc un peu recourbées, qui ont la figure de triangles isocèles, & qui s'ouvrent & se ferment facilement. Leur assemblage ressemble assez aux ouvertures des fourieres faites avec du fil de fer. Le faumon, conduit par le courant vers le coffre, y entre sans peine en écartant les lames de fer blanc qui se trouvent sur sa route, dont les bafes bordent le trou. Ces lames, en se rapprochant les unes des autres, forment un cône, & elles s'ouvrent jusqu'à devenir un cylindre. Au sortir du coffre le faumon entre dans un réservoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adresse est en cela si grande, qu'ils ne manquent point de retirer aussi-tôt celui qu'ils choisissent de l'œil.

Les faumons ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils se suivent de loin; ils se rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réservoir, sans monter davantage; mais quand ils arrivent par grandes troupes, les femelles attirant les mâles, qui redoublent d'ardeur & de force pour les suivre, alors ils passent à travers les pieux qui forment la chaussée, avec une vitesse incroyable: à peine les peut-on suivre des yeux; par ce moyen, un grand nombre de faumons échapperoient aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de se couler le long de

la chauffée, en y tendant des filets dont les mailles sont assez ferrées : tout le poisson qui s'y prend est aussi-tôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus exquis.

Outre le faumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont il n'ont point parlé, & qui peut être nommé *faumon coureur*. Il differe du premier par trois endroits ; par son corps qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux ; par sa chair, qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets grossiers, n'en peuvent point manger ; par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini.

Cette espece de faumon nerveux vient continuellement sur l'eau ; qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une telle vitesse, que l'eau s'arrête en quelque maniere & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve de douze à quinze pieds au-dessus de sa surface. L'animal de mer pisciforme le plus énorme de tous, qui est la baleine, a aussi la faculté de bondir quelquefois quinze à vingt pieds de haut. Voyez BALEINE.

Il est venu sur cela une pensée à M. *Deslandes*, qu'il soumet à la critique. Lorsque la mer se retire, on voit sur tous les bords une infinité de petits vers de couleur rougeâtre, qui se dégagent peu-à-peu, & sortent du sable pour venir respirer un air nouveau. Rien n'attire plus le poisson que ces sortes de vers ; ils en paroissent tous extrêmement friands ; & l'on remarque que les poissons fauteurs se jettent sur les rivages que la mer a abandonnés pour y saisir ces mêmes vers ; aucun mets ne paroît plus à leur goût. Nous croyons cependant que M. *Deslandes* excepte la Baleine, qui, sans doute, ne peut se jeter ainsi volontairement, à sec, sur le strandt ou plage sableuse puisqu'elle y périt.

Revenons à la pêche de Châteaulin ; elle s'ouvre vers le mois d'Octobre ; les faumons commencent alors à goûter la riviere, & lorsque les premiers faumons sont passés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente insensiblement. Vers la fin de Janvier elle se trouve dans son fort, & elle subsiste à-peu-près sur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril : on prend alors des quantités prodigieuses de faumon. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui sont en même temps fécondés par la semence des mâles attachés à leur suite. Aussi commence-t-on à voir la surface de la riviere

se couvrir de petits faumons qui ne demandent que la mer, & vont s'y rendre. Dès ce moment la pêche diminue, & les faumons qui se laissent prendre ont, avec un air foible & presque hébété, un goût assez désagréable. Enfin ils disparaissent au mois de Juillet, où la récolte des chanvres se trouvant finie, on les met rouir dans les eaux courantes: elles se colorent, elles contractent une qualité malfaisante en peu de temps; & comme elles se rendent dans les rivières que les faumons habitent, elles les chassent: dès qu'on aperçoit ce départ, on quitte aussi la rivière, & on leve les écluses ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poisson qui s'est porté au-dessus, puisse redescendre avec facilité.

Il reste encore deux éclaircissements à donner: le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les faumons lorsqu'ils sont cuits en entier, & qu'ils n'ont presque plus quand on les coupe par morceaux & qu'on les fait légèrement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, qui selon quelques-uns, a sa source dans le plus ou moins de vigueur de l'animal, M. *Deslandes* a ouvert plusieurs faumons sur le lieu même & au sortir de l'eau; il a trouvé qu'ils avoient tous dans l'estomac un petit corps rouge semblable à une grappe de groseille, qui cédoit facilement sous les doigts. Il en prit & en jeta dans un verre d'eau tiède, qui devint rougeâtre aussitôt. Il y a apparence que quand le faumon est cuit en entier, ce petit corps se dissout & communique, par une espèce de transfusion insensible, sa couleur à toutes les parties du poisson; au lieu que quand ses parties sont coupées & séparées les unes des autres, elles ne peuvent toutes participer à la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorsqu'un faumon est gardé sept ou huit jours (il peut encore être gardé plus long-temps sans se corrompre) cette petite grappe se transforme en une espèce de boue fine & légère, qui a les mêmes propriétés.

Le second éclaircissement, plus nécessaire encore que le premier; consiste à déterminer, à s'assurer si les faumons reviennent tous les ans dans la même rivière où ils sont nés, & cela jusqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils soient pris. Comment, dira-t-on (c'est M. *Deslandes* qui parle), a-t-on pu savoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturalistes? Il est à propos d'en instruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de faumons parmi ceux qui descendent la rivière; & après leur avoir attaché à chacun

un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau; ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adresse, & en trois années différentes. J'ai ensuite vu d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces saumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La disposition du coffre, & plus encore du réservoir où le coffre aboutit, rendoit cette observation très-aisée.

Les Princes d'Asie qui aiment la pêche avec passion, font mettre aussi avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poissons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir si ces poissons remis dans l'eau viendront encore se prendre à leurs filets; & il arrive souvent qu'une pareille curiosité leur réussit: on assure même que c'est par des poissons ainsi marqués qu'on a reconnu la communication de la Mer Caspienne avec la Mer Noire, & même avec le golfe de Perse.

M. *Anderfon* confirme en peu de mots ce que dit M. *Deslandes*. Proche de Holme en Islande, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres golfes profonds où se déchargent des ruisseaux & de petites rivières qui tombent avec impétuosité des montagnes & des rochers, on trouve des saumons qui nagent contre les plus fortes cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espèce de coffre fait de treillage ferré qu'ils dressent directement dans la route du poisson, & qui sans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorsqu'il veut descendre à la mer. Dans le temps que le saumon est le plus gras, on tend dans la rivière des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lesquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en poussant toujours en avant les saumons, qui sentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche sur les rivages, où ils sont aussitôt pris par les paysans qui les attendent: c'est ainsi qu'on prend souvent jusqu'à deux cents saumons à la fois.

SAUMURE. Nom donné à une liqueur salée dans laquelle on a conservé ou de la viande ou du poisson: voyez **GARUM**. On donne le nom de *saumure de la terre* à de l'eau marine ou salée qui coule dans les souterrains.

SAVON NATUREL. Nom donné à la pierre & à la terre savonneuse, au simestin, aux eaux savonneuses, même au savonnier & à la saponnaire. Voyez ces différents mots.

SAVON DU VERRE. Voyez MANGANAISE à l'article FER.

SAVONNETTE DE MER. Nom donné à des ovaires de coquillages. Voyez son article à la suite du mot CORALLINE, Volume II, page 326 de ce Dictionnaire.

SAVONNIER ou ARBRE AUX SAVONNETTES, *arbor sapinda*, aut *saponaria Americana*. L'on nomme ainsi cet arbre, à cause de l'usage de son fruit : c'est un grand & fort bel arbrisseau, qu'on trouve en terre ferme en Amérique, particulièrement aux Antilles, dans les Isles Espagnoles & dans la Jamaïque : on prétend qu'il se trouve aussi à la côte de Coromandel. Cet arbrisseau croît assez gros ; le bois en est blanc, gommeux, peu tendre, mais se coupant aisément, n'étant point sujet aux vers, d'une odeur & d'un goût approchant de la résine copal. Son écorce est grise & rude. Ses feuilles ressemblent à celles du frêne ou du cerisier. Ses fleurs sont composées de quatre pétales disposés en rose ; le pistil fort d'un calice composé de quatre feuilles, & devient dans la suite un fruit sphérique : ces fruits qui mûrissent en Octobre sont suspendus en grappes, ronds, gros comme une cerise, couverts d'une peau jaune, rouge & lisse, d'un goût doux & astringent. Sous cette peau est une pulpe tenace, blanche, fort amère, laquelle étant ôtée, paroît une boule ronde, noire, fort dure, & contenant une amande aussi agréable que l'aveline : il découle de ce fruit une liqueur gluante qui l'a fait nommer par les Espagnols, *cerise gommeuse*. On prétend que cette liqueur gluante a la propriété d'arrêter toutes les pertes de sang, & même la fièvre. On recommande le fruit dans les pâles couleurs.

Les habitans des Antilles se servent de la racine, & sur-tout du fruit du *savonnier*, pour produire le même effet que le savon. On met deux ou trois de ces fruits dans de l'eau chaude, & l'on en favonne le linge ou les habits ; il s'y fait une grande quantité de mousse ou d'écume, l'eau devient elle-même blanchâtre, détersive, & nettoye très-bien. Il faut observer de ne pas faire usage trop souvent de cette espèce de savon ; car il gâte & brûle le linge. Ces fruits se fondent peu-à-peu dans l'eau, jusqu'à ce qu'il n'y demeure plus rien que les noyaux qui sont très-durs, & qui étant percés, servent à faire des chapelets aussi beaux que ceux d'ébène. On les appelle *pommes de savon*.

SAVONNIERE ou SAPONAIRE, *saponaria*. Cette plante, qui est

une espece de *lychnis*, croît proche des rivieres, des étangs, dans les bois & dans quelques lieux sablonneux. Sa racine est longue, rougeâtre, noueuse, rampante, fibrée & vivace : elle pousse plusieurs tiges hautes d'un à deux pieds, rondes, glabres, noueuses, rougeâtres, moëlleuses, & se soutenant difficilement. Ses feuilles sont larges, nerveuses, semblables à celles du plantain, mais plus petites, opposées, & d'un goût nitreux. Ses fleurs naissent comme en ombelles aux sommités des tiges, composées chacune de cinq feuilles, disposées en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle ou de chair, quelquefois blanches, odorantes. Elles renferment dix étamines & deux pistils : le calice est simple & cylindrique, dit M. *Deleuze*. A la fleur succede un fruit de figure conique, rempli de semences menues, arrondies & rougeâtres.

On cultive aussi cette plante dans les jardins, où elle dure très-long-temps, & multiplie prodigieusement : elle est fort disgracieuse par sa maniere de serpenter. Elle fleurit pendant l'été, la fleur devient quelquefois double : on l'emploie dans les couronnes, tant pour sa beauté que pour sa bonne odeur.

La savoniere est très-amere & très-déterfive : elle contient une substance savonneuse qui se dissout dans l'eau. Elle ôte les taches des habits, comme fait le savon : on peut aussi s'en servir pour laver le linge. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *savonniere* : c'est un résolutif des plus puissans pour les obstructions formées par des matieres grasses & visqueuses dans les vaisseaux & les visceres. Elle est encore reconnue propre à guérir la gale & les dartres, soit qu'on en prenne intérieurement la décoction, soit qu'on en baigne les parties malades. *Schroder* prétend que sa racine est bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'asthme, & pour procurer les menstrues aux femmes. Les feuilles de cette plante broyées & mises dans le nez excitent l'éternuement ; elles sont excellentes dans les bains domestiques émolliens. M. *Bourgeois* assure qu'il s'est servi avec succès de l'extrait de cette plante, dans les affections hystériques & hypochondriaques.

SAVORÉE. Voyez SARRIETTE.

SAUQUÊNE. Nom que l'on donne en Languedoc à la dorade lorsqu'elle est encore petite. Voyez DORADE.

SAUTERELLE ou **AUTRON DES MOISSONNEURS**, *locusta*. C'est un genre d'insecte différent de ceux du *grillon*, du *criquet* & de la *mante*. Voyez ces mots.

Le genre des fauterelles comprend quelques especes qui sont différentes par leur grandeur, leur couleur, leur forme, & les pays qu'elles habitent. Leurs antennes sont filiformes & plus longues que le corps : les fauterelles femelles ont à la queue des appendices, & les mâles n'en ont point.

Swammerdam ne doute pas que la fauterelle ne rumine : il croit même s'en être aperçu ; car il a trouvé son estomac triple & très-semblable à celui des ruminans. On y voit sur-tout bien distinctement cette partie, qu'on nomme la *panse*.

Description de la Sauterelle verte.

La **GRANDE SAUTERELLE VERTE**, *locusta viridis*, est effectivement d'une couleur extrêmement verte, excepté une ligne d'un bai-brun qui passe sur le dos, la poitrine & le sommet de la tête, & deux lignes pâles au-dessous du ventre & de la dernière paire de jambes. On y distingue principalement la tête, la poitrine ou le corselet & le ventre. La tête est oblongue regardant la terre, assez ressemblante à celle d'un cheval : sa bouche est recouverte d'une espèce de bouclier écailleux, rond, faillant & mobile : elle est munie de deux mâchoires dentées, dont les dents sont d'un bai-brun, pointues & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une grosse langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure qui est large & arrondie. Il y a près des mâchoires une moustache verdâtre composée de deux antennules à la mâchoire supérieure qui se plient par le moyen de trois articulations ; celle de la mâchoire inférieure n'a que deux antennules & deux articulations. L'extrémité de ces antennules est formée d'especes de houppes nerveuses, qui goûtent d'avance ce qui est convenable à l'animal. Les antennes sont noueuses, fort longues, très-déliées, pâles, placées au sommet de la tête, & les deux yeux sont hémisphériques, un peu faillans comme un point noir (on y distingue aussi trois petits yeux lisses). Au derrière de la tête, elle porte un coqueluchon qui finit où les ailes commencent. Le corselet est élevé, étroit, armé en-dessus & en-dessous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel sont fortement attachés les muscles des jambes de devant ; &

ces muscles sont environnés de vaisseaux aériens , ou de trachées blanches comme de la neige & très-remarquables.

La premiere paire de jambes est plus courte que les autres. Les cuisses sont tant soit peu marquetées & profondément fillonnées ; & les extrémités , qui sont proprement les pieds ou tarses à quatre articles , sont terminées par deux hameçons. La seconde paire de jambes est de la même conformation. La dernière est la plus longue , très-épineuse , marquetée & fillonnée , & bien fortifiée par des tendons très-robustes ; en un mot bien disposée non pour marcher facilement , mais pour aller par sauts & par bonds (ces jambes sont encore plus longues dans la sauterelle grise). La sauterelle a quatre ailes traversées dans leur milieu par une grosse côte verte : les ailes antérieures naissent de la seconde paire de jambes , & les postérieures de la troisième paire. Ces dernières ailes sont bien différentes des premières ; car elles sont presque pliées & blanchâtres , sans aucun plexus réticulaire , mais traversées par des lignes blanches ; en outre elles sont plus amples & plus déliées.

Le ventre est considérablement grand , formé de huit anneaux , & terminé par deux petites queues , velues comme une queue de rat , entre lesquelles on découvre trois mamelons mobiles , pareillement velus. De l'extrémité du ventre de la femelle sort une double pointe , un peu dure & longue , semblable dans les unes à la lame d'une épée , & dans d'autres especes à celle d'une lame de sabre. Il y a des trachées répandues par toute la capacité du ventre , artistement pelotonnées entre les anneaux & les intestins.

Dans l'intérieur de cet insecte , on trouve après l'œsophage le ventricule , ensuite un second estomac , comme dans le grillon , fillonné & dentelé en dedans , puis les cavités du troisième ventricule , & enfin le *rectum*. De plus , il y a des vaisseaux de couleur d'émeraude , qui sont répandus & semés parmi les trachées ; & dans la poitrine , six osselets attachés aux muscles pour affermir les jambes. Telle est la description de la sauterelle que les Italiens appellent *saltarella* ou *cavalletta* , les Grecs *akris* , & *loguste* en quelques Provinces de France.

Accouplement , œufs , & métamorphose des sauterelles.

Peu de temps après que les sauterelles ont pris des ailes , elles

s'accouplent de façon que le mâle , qui est toujours ardent dans son plaisir , saisit la femelle avec ses dents par le chignon du cou , la tenant ainsi assujettie avec ses deux premières jambes , alors il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon génital situé à l'extrémité de son ventre : ces insectes restent long-temps accouplés , & si fortement unis qu'on a de la peine à les séparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche dans la plaine à se délivrer de ses œufs : elle les dépose dans les fentes d'une terre grasse & crevassée , par le moyen des appendices qu'elle porte à sa queue , & qui sont composées de deux lames : l'œuf , au sortir de l'ovaire , glisse entre ces deux lames , & s'enfonce en terre ; après quoi la pondeuse périt & se dessèche. Les mâles ne survivent guere aux femelles ; ainsi , après avoir satisfait au vœu de la nature , ils périssent. On dit que ces insectes sont sujets à être attaqués de petits vers qui leur viennent autour du cou , & qui les étranglent.

Ces œufs demeurent cachés en terre , jusqu'au retour du printems , où la chaleur les fait éclore. Ils sont plus longs que gros , & à-peu-près de la grosseur d'un grain d'anis , & d'une consistance de corne : ils sont blanchâtres , enveloppés dans une membrane tissue de petits filets , blancs , argentins , qui sont les arteres & les veines de l'ovaire , tel qu'il est dans le ventre de la femelle , composé d'une peau fort délicate & transparente , qui , étant pressée entre les doigts , fait un craquement : l'humeur qu'ils renferment est blanchâtre & transparente. Quand ils ont été assez échauffés , il en naît , vers la fin d'Avril , des vers qui ne sont pas plus gros qu'une puce , d'abord blanchâtres , puis noirâtres au bout de trois jours , & enfin rouffâtres. Ces vers ou larves , prennent la forme de petites fauterelles , qui commencent dès-lors à sauter d'une manière très-active , quoiqu'elles ne soient encore que dans leur état de nymphe. Ce passage pour eux n'est pas laborieux ; en cela bien différens de la plupart des insectes , qui , dans cet état de nymphe , perdent le mouvement , la faculté de manger , & presque le sentiment.

Les aîles de la fauterelle sont , dit *Swammerdam* , couchées & étendues le long de son corps , au lieu que dans l'état de nymphe , elles sont renfermées en quatre boutons , dans lesquels elles sont pliées & entortillées ensemble ; c'est ce qui a fait dire à plusieurs Naturalistes , que les vers dont se forment les fauterelles , étoient des fauterelles sans aîles ; & c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*at-*

relabus, lorsque leurs ailes commençoient à pouffer ; & celui d'*afellus*, quand le corps, sur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroissement : c'est ainsi que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même insecte prend successivement, il est très-aisé de confondre & de faire deux ou plusieurs insectes d'un seul & même animal.

La nymphe de la fauterelle au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours plus ou moins, songe à quitter sa robe ; & pour s'y disposer, elle commence par cesser de manger, puis elle va chercher un lieu commode ; c'est-à-dire pour l'ordinaire, une épine ou un chardon où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle sa tête ou son cou, jusqu'à ce que sa peau se creve au-dessus du cou. La tête sort la première par cette déchirure avec quelque difficulté ; ensuite la nymphe faisant de nouveaux efforts, & se gonflant de plus en plus, sort toute entière avec ses six jambes, & laisse sa dépouille attachée à l'épine ou au chardon. Voilà l'insecte sous une nouvelle forme, il est parfait.

Quand les fauterelles se trouvent dans cet état, la substance de leur corps est si tendre & si molle, qu'on peut plier les jambes comme si elles étoient de cire molle, & leur donner telle forme que l'on veut. La fauterelle ainsi dégagée de sa vieille peau, ne montre plus cette couleur obscure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un vert plus clair, & comme elle s'est beaucoup fatiguée pour quitter sa dépouille, & que son corps est encore trop tendre pour pouvoir soutenir les impressions de l'air, elle se laisse tomber par terre, où elle demeure à demi-morte pendant une heure. On ne peut voir sans admiration, que sitôt qu'elle s'est dépouillée de sa peau, ses ailes se développent & s'allongent au point de surpasser la longueur des deux jambes postérieures ; l'insecte alors est réellement moins court & moins difforme : il s'anime, il se met à bondir, à sauter & prend son vol.

Chant & marche des Sauterelles.

La plupart des fauterelles sautent plus qu'elles ne volent, & leur saut est tel, qu'il les élance en décrivant, dit-on, un espace qui a deux cents fois la longueur de leur corps. La fauterelle verte a un chant qui n'est pas déplaisant ; & dans les climats froids où l'on ne connoît point la vraie cigale, on lui donne assez communément le nom de cigale, quoiqu'il y ait entr'elles une très-grande différence. Il n'y a
que

que le mâle des fauterelles qui soit doué de l'organe du chant, la femelle est muette. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les organes d'où procède le son ou chant du mâle ; les uns ont cru que ce bruit étoit formé par le frottement de ses dents, d'autres par celui des ailes contre la cuisse, il y en a qui y font concourir les pieds de derrière.

M. *Linneus* n'est pas de même avis, & nous paroît avoir tranché le nœud de la difficulté : il dit que le mâle a vers la base des fourreaux de ses étuis, un grand trou fermé par une membrane transparente, semblable à la peau d'un tambour, & qui est l'organe de son chant. Cet insecte ne fait point de bruit pendant le jour, à moins qu'il ne se trouve dans un lieu obscur, ou qu'un nuage épais ne vienne à couvrir l'horizon ; il commence à chanter le soir au coucher du soleil, & ne discontinue point pendant la nuit, étant posé sur une tige d'herbe, de blé, ou d'arbusste, dans les prés, dans les champs, ou dans les haies. Nous avons conservé pendant une partie d'un été dans notre Cabinet ; des fauterelles vivantes, pour les étudier, & les seuls mâles chantoient tout le long de la nuit : je bouchai avec de la cire molle la moitié du trou chantant, leur voix parut flutoyante & plus aiguë. Elles se nourrissent d'herbes, même de fruits & de miel : pour peu qu'on leur presse le ventre, elles rendent aussi-tôt par la bouche le suc des herbes encore tout vert.

Quoique les fauterelles soient paresseuses à s'envoler ; & lentes dans leur vol, sur-tout quand le temps est froid ou humide, elles ne laissent pas de voler quelquefois assez loin. Si on leur prend une des jambes de derrière, elle se détache du corps à sa naissance, & alors l'animal ne sauroit presque plus voler, parce que ses jambes lui servent à s'élaner en l'air : souvent quand on le ferre dans la main, il mord si fort, qu'on est obligé de le lâcher ; quand il vole, il fait un peu de bruit avec ses ailes. Les fauterelles ne viennent point dans les pays de montagnes, ni dans les terres maigres, elles cherchent la plaine ; mais malheur aux jeunes fauterelles qui s'accrochent aux pointes du chardon commun, elles y restent suspendues & y périssent.

Sauterelles étrangères.

Swammerdam parle de plusieurs especes de fauterelles étrangères, entr'autres de deux fauterelles d'Afrique, & d'une fauterelle d'Espagne, qui ne different que par la taille & par la distribution des nervures :

on en voit dans l'Amérique une espece qui porte une forte de capuchon, & qui est d'un rouge très-foncé mêlé de blanc. *Séba* dit qu'elle sert de pâture aux armadilles & à d'autres animaux. Parmi celles que l'on voit au Cap de Bonne-Espérance, il n'y en a que deux qui méritent attention : favoir, une qui est fort petite & se voit tout l'été ; elle est brune, ses aîles sont vertes, le dessous de son ventre est argenté, & ses jambes sont cendrées. Au printems les habitans de ce pays la trouvent dans les lieux enfemencés, où elle fait beaucoup de ravage ; aussi dès qu'on l'apperçoit, on fait bouillir de l'eau avec du tabac, & on y répand de cette décoction pour laquelle elle a une antipathie si forte, que non-seulement elle quitte le lieu qui en est arrosé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

L'autre espece est de la même figure, mais elle differe en couleur ; celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles obscures, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges : elle paroît par bandes très-nombreuses, & fait un terrible dégât dans les jardins, les vergers & les champs. Au Royaume d'Issiny les fauterelles font un bruit étrange dans les campagnes & même au sommet des maisons. Il y a beaucoup de ces insectes à la Baie de S. Louis, aux Indes Orientales, & dans l'île de Madagascar : ils sautent au visage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de respirer. Ils ravagent les campagnes de riz ; on assure que les habitans se dédommagent de cette perte, en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir sur les charbons après leur avoir arraché les aîles. Les fauterelles des Antilles ressemblent assez aux nôtres ; mais elles sont une fois plus grandes, & se tiennent communément sur les gommiers blancs.

Parmi ces fauterelles il y en a une espece fort hideuse & en même temps très-dangereuse : elle n'est pas plus grosse que le tuyau d'une plume d'oie, selon l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, mais elle est longue de six ou sept pouces, & divisée en neuf ou dix sections, dont la première sépare le corps d'avec la tête qui est presque ronde. Cette tête a deux petits yeux qui s'avancent au dehors, comme dans les crabes, avec deux poils qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps est comme un bâton articulé, épineux, & va toujours en diminuant jusqu'à la queue, qui est encore divisée en trois nœuds, au bout desquels est une maniere de fourreau qui couvre un petit aiguillon, dont la piquûre cause par tout le corps un tremblement qui s'apaise à l'instant lorsqu'on

frotte l'endroit piqué avec de l'huile de palme; mais cet insecte ne pique personne, si ce n'est lorsqu'on le ferre trop en le touchant.

Mademoiselle Merian, *Histoire des insectes de Surinam*, représente des fauterelles qui proviennent de vers couleur d'orange, qui se nourrissent sur les feuilles d'un arbre dont les fruits sont nommés à Surinam *pommes de Sodome*. Ce même Auteur, dans son *Histoire des insectes de l'Europe*, parle d'une espece de fauterelle qui tous les ans s'arrête dans les Pays-Bas autour des vieux tilleuls, vers le mois de Novembre & de Décembre: elles s'y nourrissent pendant quelque temps. L'hiver approchant, toutes celles qui sont forties des tilleuls abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les vers qui restent dans le cœur ou la moëlle de l'arbre, se disposent à la transformation: il en vient des fauterelles, qui premierement changent de peau & ensuite de couleur.

Enfin il y a à la Louisiane une espece de fauterelle plus grosse que les autres, & qu'on nomme *fauterelle-cheval*: elle est de la grosseur du pouce. Son corps & les grandes ailes sont noirs, & les petites ailes de dessous sont du plus beau pourpre que l'on puisse voir: elle a, ainsi que toutes les autres fauterelles, la tête faite comme celle d'un cheval qui auroit les oreilles coupées près de la tête.

Dégât que font les Sauterelles.

Les Hébreux appelloient les fauterelles *arbé*, à cause de leur multitude; il n'y a presque point d'animal qui multiplie autant: c'est ce qui fait que dans l'Écriture Sainte le *nombre infini* est comparé à la multitude des fauterelles: elles furent la huitieme plaie dont Dieu frappa les Egyptiens sous Pharaon. Quand les fauterelles sont en campagne, elles partagent entr'elles le butin; elles ont toujours à leur tête un chef qui voyage au hasard, & où il s'arrête les autres restent & ne passent pas outre, afin de maintenir l'ordre dans leur marche. Il est fait mention dans les Histoires sacrées & profanes, anciennes & modernes, & dans différentes Relations, du dégât extrême que font les fauterelles. Elles viennent en troupe, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne; elles se jettent sur la moisson déjà prête à être cueillie; elles ravagent les prés, les pâturages, détruisent les plantes potageres & les arbres fruitiers, consomment en peu d'heures l'espérance de toute une année, & causent la famine dans un pays: elles engloutissent, dévorent, écorchent, rongent & pelent toute la verdure

des champs ; avec un si grand tintamarre , qu'elles se font entendre de loin : ce qu'il y a de plus fâcheux , c'est qu'après avoir fait leur ravage , elles brûlent tout ce qu'elles touchent ; leur salive est , dit-on , un venin si nuisible aux arbres & aux herbes , que par-tout où elles se jettent , elles consomment & détruisent tout.

Si elles font tant de mal de leur vivant , elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles sont tombées , elles y répandent la peste , en infectant l'air par leur contagieuse odeur ; ce qui cause des maladies. *Orose* nous apprend que l'an du monde 3800 , il y eut un nombre incroyable de sauterelles en Afrique , qui après avoir consumé toutes les herbes , se noyèrent dans la mer d'Afrique , & jeterent une puanteur si violente , qu'on croit qu'il mourut en peu de temps trois cents mille hommes.

Les sauterelles d'Egypte , dont il est mention dans l'Exode , surpassoient en grandeur toutes les autres especes. *Plin*e , en parlant de semblables sauterelles des Indes , dit qu'on se sert de leurs jambes desséchées au lieu de petites scies. Quand ces insectes volent en société , ils font un grand bruit. Les Payens ont fait des vœux & des sacrifices à leurs dieux pour être délivrés des sauterelles. Suivant un extrait de deux lettres écrites en 1690 à M. l'Abbé de *S. Uffans* , l'une de Javarow en Pologne , & l'autre de Biala en Lithuanie , il vint la même année en Russie , des sauterelles par trois endroits différens , comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonoise , l'autre passa à droite de Léopold , venant de la Volhinie , & le troisième vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces insectes se répandirent dans la Pologne & dans la Lithuanie en une si prodigieuse quantité , que l'air en étoit tout obscurci , & la terre toute couverte comme d'un drap noir : il s'en trouva en certains endroits où elles étoient mortes les unes sur les autres , & leurs cadavres amoncelés , jusqu'à quatre pieds d'épaisseur ; celles qui étoient vivantes se perchent sur les arbres , faisoient plier les branches jusqu'à terre , tant leur nombre étoit grand. Le peuple crut qu'il y avoit des especes de lettres hébraïques sur leurs ailes ; un Rabin prétendit y lire les mots qui signifient en François *colere de Dieu*. Ce fut en effet un présage funeste ; car les pluies faisant mourir ces insectes , ils infecterent l'air , & les bœufs qui en mangeoient parmi l'herbe , ainsi que les autres bestiaux , mouroient aussi-tôt. On avoit remarqué qu'à la suite d'un semblable fléau arrivé en 1648 , les Cosaques s'étoient révoltés. La Hongrie , la

Bohème & l'Allemagne ont été infestées & ravagées en 1542, & même ces années dernières (en 1747 & 1748), par les fauterelles. En 1755 on a vu tomber en quelques endroits du Portugal un nombre infini de fauterelles qui ont ravagé les campagnes, aux approches du tremblement de terre arrivé à Lisbonne.

En Chypre, il y avoit une loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux fauterelles, 1°. en écrasant leurs œufs, 2°. en tuant leurs petits, 3°. enfin en faisant mourir ces insectes. Il passe ordinairement à Bassora, ville de Perse, quatre ou cinq fois l'année, une si prodigieuse quantité de fauterelles, qu'elles paroissent de loin comme un gros nuage, dont l'air est entièrement obscurci; quelquefois le vent les jette par-dessus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déserts. Dans la province de Xinsi en Afrique, il en vient tous les ans en si grande abondance pour ravager les fourrages, qu'aucun habitant n'est dispensé d'aller avec la plus grande activité au-devant de ces cruels ennemis pour les détruire. En Chine, sur-tout dans la Province de Chan-tong, elles vont fréquemment désoler les récoltes, elles couvrent entièrement le ciel: on croit alors voir fondre sur sa tête de grosses nuées de verdure ailées, accompagnées d'un bruit semblable à celui de la tempête; ces dangereuses légions ne visitent la Chine que dans les années seches qui suivent les inondations. Dans ces malheureuses occasions, les Laboureurs n'ont d'autre ressource, pour chasser l'ennemi de leur travail, que d'étendre des draps sur les champs; quelquefois ce mal ne se fait sentir que dans l'espace d'une lieue, tandis que la moisson reste fort belle dans tout le reste de la Province.

Lorsqu'il y a des étés secs en Ukraine & dans les pays des Cosaques, on est tellement infesté des fauterelles qui y sont portées par un vent d'Est ou de Sud-Est, qu'elles obscurcissent l'air dans le temps le plus ferein, & dévorent tout le blé du pays.

Elles déposent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de temps après; mais ces œufs venant à éclore le printemps suivant, ils produisent un si grand nombre de fauterelles, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne survienne des pluies qui détruisent les œufs & les insectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord ou Nord-Est qui les chasse dans le Pont-Euxin. Les cochons du pays & les oiseaux aiment fort ces œufs: ils en dévorent une grande quantité & contribuent par-là à en purger la terre, qui est tellement infestée de ces insectes, qu'ils entrent dans les maisons.

s'influent dans les lits, tombent sur les tables & dans les mets en si grand nombre qu'il est difficile de n'en pas avaler. Lorsqu'ils se reposent sur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaisseur de trois ou quatre pouces, & si une roue de voiture vient à passer sur eux, il en résulte une puanteur insupportable. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur par le récit de tant de désastres, nous nous contenterons d'ajouter le témoignage de deux Historiens modernes très-dignes de foi.

Mezerai, après avoir exposé les tristes effets d'une tempête extraordinaire qui, sous Louis XIII, s'étoit fait sentir au mois de Janvier 1613, dit que quelque grande que fût la perte causée par ces vents & par ces tonnerres, elle n'approcha pas néanmoins de celle que les fauterelles firent dans la campagne d'Arles en Provence vers le mois de Mai; il s'engendra une si grande quantité de ces insectes dans ce pays, qu'en moins de sept ou huit heures, elles rongèrent jusqu'à la racine des herbes ou des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpens de terre; elles pénétrèrent jusques dans les greniers & dans les granges, & consumèrent tous les grains qui y étoient. Quand ces fauterelles s'attroupoient & s'élevoient en l'air, ces armées formidables, portées par les vents, formoient une espece de nuage qui déroboit l'éclat du soleil. Dès qu'elles eurent ravagé tout le territoire voisin d'Arles, elles passèrent le Rhône & vinrent à Tarascon & à Beaucaire, & ne trouvant plus de blé sur pied, elles ravagerent les herbes potageres & les luzernes qu'on avoit semées. De-là elles allèrent à Bourbon, à Valabergues, à Monfrin & à Aramon, où elles firent le même dégât; enfin elles furent mangées par les étourneaux: celles qui échappèrent, formerent en terre, & principalement dans les lieux sablonneux, une espece de tuyau semblable à un étui rempli d'une si grande quantité d'œufs, que tout le pays en auroit été désolé, si on les eût laissé éclore; mais par les bons ordres que donnerent les Consuls des villes d'Arles, de Beaucaire & de Tarascon, on en fut délivré en peu de temps. On en ramassa plus de trois mille quintaux qui furent enterrés ou jettés dans le Rhône; on les cherchoit le fer & le feu à la main. On supputa ensuite le nombre de brigands que ces œufs auroient produits, & en comptant seulement vingt-cinq par tuyau, on trouva qu'il y en avoit un million sept cents cinquante mille au quintal: ce qui pouvoit donner au total cinq cents cinquante mille millions de fauterelles qui auroient éclos l'année suivante.

Combien de fois: dit M. *Lesser* dans sa *Théologie des Insectes*, les

Laboureurs ne se trouvent-ils pas frustrés d'une abondante récolte par les dégâts des fauterelles? Ces animaux voraces quittent souvent des pays éloignés, traversent les mers, se jettent par milliers sur des champs emsemencés, & enlèvent en peu d'heures jusqu'à la moindre verdure. Les flammes & l'incendie le plus rapide ne produisent pas de plus cruels désastres. M. *Lyonnet* en cite à ce sujet un exemple mémorable, que l'on trouve dans l'histoire de Charles XII, Roi de Suede. Son Historien rapporte que cette infortuné Prince fut très incommodé dans la Béssarabie par une horrible quantité de fauterelles qui s'élevoient sur le midi du côté de la mer, d'abord à petits flots, ensuite par grands nuages; qui en éclipsant le soleil rendoient l'air sombre: elles voloient à hauteur des hirondelles, jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé un champ pour s'y jeter. Nous en rencontrions dit-il, souvent sur le chemin, d'où elles s'élevoient avec un bruit semblable à celui d'une tempête: elles venoient ensuite fondre sur nous comme un orage, sans craindre d'être foulées aux pieds des chevaux. En s'élevant de terre elles nous couvroient le corps & le visage, au point de nous aveugler. Par-tout où ces insectes se repositoient, ils y détruisoient tout, jusqu'à faire d'une belle prairie verdoyante une terre aride & sablonneuse. On ne sauroit jamais croire qu'un si petit animal pût passer la mer, si l'expérience n'en avoit pas convaincu si souvent les peuples de ces contrées, chez qui, dit-on, ils rongent jusqu'aux portes mêmes des maisons.

Les Auteurs nous ont laissé plusieurs recettes pour éloigner ou faire périr les fauterelles; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. *Aldrovande* avoue que trop souvent les ressources de l'esprit humain n'y servent de rien. Au reste les fauterelles s'entredétruisent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles: consultez aussi le *Mémoire de M. Gleditsch sur les fauterelles errantes en Prusse*, dans les *Actes de l'Académie de Berlin*, 1750.

Peuples qui se nourrissent de Sauterelles.

Qui croiroit qu'un animal aussi nuisible au genre humain, fût de quelque utilité? mais sur un sol ingrat, stérile, l'homme réduit à la misère fait usage de toutes fortes d'alimens. Saint Jean-Baptiste a mangé des Sauterelles dans le désert. Dans les pays Orientaux on prépare ces insectes de différentes façons: les uns les font bouillir; d'autres les

font rôtir dans une terrine , où les jambes & les ailes se détachent ; mais la tête & le corps deviennent rouges extérieurement , comme ceux des écrevisses , & la chair blanche. Cette chair passe pour être d'un goût excellent. Il y en a qui les font frire avec du beurre , & mariner avec du vinaigré , du sel & du poivre.

On nomme *acridophages* les mangeurs de fauterelles : il paroît cependant que cette nourriture est assez mal-saine ; car les peuples qui en usent ne vivent pas long-temps. Quand , vers l'équinoxe du printems , les vents du midi & du septentrion soufflent le plus chez les Ethiopiens voisins du désert , il y arrive une multitude innombrable de grosses fauterelles que ces peuples mangent en tout temps , en les salant , ou en les accommodant d'une autre façon. Ces acridophages , pour les prendre , font du feu dans un lieu profond , qui jette beaucoup de fumée ; lorsque les fauterelles y veulent passer en volant , elles tombent aussi-tôt : ces pauvres habitans , dont la condition est aussi misérable que leur taille est petite , les prennent avec beaucoup de soin & d'industrie. Après les avoir salées , ils les gardent & s'en servent comme d'une viande fort appétissante : ils ne mangent pas autre chose tant que dure la saison des fauterelles ; car ils n'entretiennent point de bétail & ne mangent point de poisson , étant fort éloignés de la mer : ils n'ont point aussi d'autre animal qui leur puisse servir de nourriture. Ce sont des gens fort légers de corps , agiles à la course , & d'une assez courte vie , puisque les plus vieux d'entr'eux ne passent guere quarante ans. Quand ils approchent de cet âge , ils sont attaqués de la maladie pédiculaire ; il fort , dit-on , de leur corps des poux d'une forme horrible , qui ont des ailes de différentes couleurs. Ces poux leur rongent l'estomac , les entrailles , tout le corps ; & dévorés par cette vermine ils meurent misérablement.

Dans les pays où l'on mange des fauterelles , on les porte régulièrement au marché , comme c'étoit autrefois la coutume à Athenes , dit *Aristophane* , & on les y vend comme l'on vend les oiseaux chez nous. Les fauterelles doivent aussi avoir été une nourriture connue dans la Judée , puisque Moïse avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre sortes qui sont spécifiées dans le Lévitique. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit qu'en Europe on ne connoît point ce ragoût , & que l'on se contente d'admirer la frugalité des Orientaux , sans vouloir les imiter. En effet il ne faut pas confondre avec les véritables fauterelles , de
petits

petits crustacées de la Manche , auxquels l'on a donné improprement le nom de *fauterelles marines*. Ces crustacées sont la *cigale de mer* & la *squilla* : voyez ces mots. Ce sont là les insectes ou vers crustacées que l'on prépare dans le pays d'Abbeville , de Saint-Valery & de Calais en Picardie , Province de France où l'on en mange , & d'où l'on en envoie même à titre de présent à ses amis : elles sont rougeâtres étant bouillies dans de l'eau & du sel , c'est-à-dire marinées : on les vend aussi dans les rues pour le public ; il s'en fait dans ces endroits une assez grande consommation sous le nom de *fauterelles*.

On assure que les véritables fauterelles prises en forme de fumigation , guérissent les rétentions d'urine , sur-tout dans les femmes : on les conseille aussi contre les vapeurs ; pour cela on les fait sécher & pulvériser , & cette poudre se donne à la dose de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée , comme dans une décoction de turquette ou de pariétaire. M. *Linneus* dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à la grande fauterelle verte , qui en mordant dégorge sur la plaie une liqueur qui les corrode & les enleve.

SAUTERELLE CHENILLE. *Goëdard* donne ce nom à une fausse chenille qui se plaît au sommet des ormes , dont elle mange les feuilles. Le froid lui cause la mort : elle se fabrique une petite toile pour s'y loger & se métamorphoser en une nymphe qui devient mouche au bout de neuf mois. Dans l'état de fausse chenille elle s'élançe d'une place à l'autre , comme une fauterelle.

SAUTERELLE DE MER. Voyez LANGOUSTE DE MER , & l'article ÉCREVISSE.

SAUTERELLE-PUCE. Nom donné improprement à un insecte sans dents , espece de procigale , mais qui a , comme les cigales , une trompe ou un aiguillon terminé en pointe , & couché sur la poitrine. On le trouve , dit *Swammerdam* , caché sous l'écume qui se forme sur la surface de toutes fortes de plantes ; mais l'insecte forme lui-même dans l'état de larve cette écume. Voyez ce qui en est dit à l'article ÉCUME PRINTANIERE.

SAUTEUR. Voyez ALTISE.

SAUVAGE. Nom donné à des animaux qui appartiennent à la vieille nature , qui sont farouches , non apprivoisés , même à l'homme qui n'est point civilisé , ou qui vit errant dans les bois , & même aux

plantes qui viennent fans culture. Il nous a plu d'appeller ainfi le-Hottentot , le Cafre , le Huron , l'Algonquin , l'Illinois , le Lapon , l'Iflandois & le Morlaque. Ces humains vivent cependant en peuplades , s'entendent & ont l'art de fe fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont befoin ; ils connoiffent leurs patriotes , & les défendent avec bravoure ; en un mot , ils ont la raifon & la perfeétibilité. Il faut prendre garde de confondre l'efpece de finge connue fous le nom de *orang-outang* ou *homme des bois* avec l'homme proprement dit. *Voyez les articles* HOMME , HOMME SAUVAGE & ORANG-OUTANG.

SAUVAGEON. Nom donné à un petit arbre venu naturellement. On ente d'autres arbres fur les fauvageons ; c'eft ordinairement fur des fauvageons d'amandier ou de cognaffier.

SAUVE-GARDE. C'eft un gros lézard de l'Amérique. Mademoifelle *Mérian* dit qu'il devient grand comme un crocodile de dix ou douze pieds , & qu'elle lui a vu dévorer les œufs de différentes fortes d'oiseaux ; il fe nourrit de charognes ; mais il n'attaque pas les hommes , comme le crocodile. On ne le nomme même *fauve-garde* , que parce que fes cris , dit-on , annoncent à ceux qui fe baignent la préfence du crocodile. Lorsque fa femelle veut pondre fes œufs , elle creufe le fable fur le bord de quelque riviere , où elle les dépose pour les laisser éclore au soleil. Les Indiens mangent ces œufs , qui font gros comme ceux d'une poule d'Inde , mais un peu plus longs. Cet animal est une efpece d'amphibie ; il vit également fur terre & dans l'eau ; en forte que quand il ne trouve point de charognes , il fait la guerre aux poiffons , & au défaut de poiffon , il vit de mouches & de fourmis. On le trouve dans les forêts de Surinam : fa couleur est marbrée ; fes écailles font minces & polies. Le *tefuguacu* & le *tupinambis* font auffi des efpeces de fauve-garde. *Voyez ces mots*.

SAUVE-TERRE , marbre qui fe tire d'un Village qui porte ce nom , dans le Comté de Comminges , & qui prend un fort beau poli : il est de différentes couleurs ; le fond en est noir , avec des taches & des veines blanches & jaunes : on le nomme *brèche* à Paris.

SAUVE-VIE ou RUE DES MURAILLES , *ruta muraria*. Cette plante qui naît fur les rochers & les murailles , dans les fentes des vieux édifices , proche des fontaines , aux environs de Paris & ailleurs , est l'une des capillaires : *voyez ce mot*. Sa racine est chevelue , menue & noirâtre ; ses tiges font nombreuses , longues de deux à trois pouces ,

rondes , grêles , évafées , découpées , & d'un vert noirâtre en haut , & rougeâtre vers la racine , portant des feuilles femblables à celles de la rue des jardins , d'une faveur acerbe ; elle eft couverte fur le dos d'une pouffière fine , qui n'eft autre chofe qu'un amas de capfules fphériques , femblables à celles des capillaires , ou à celles des fougeres. Cette plante ne périt point dans l'hiver : elle eft très-peftorale , convient dans les maladies du poumon , & eft très-apéritive : elle a été appellée *salvia vitæ* , comme propre à conferver la vie.

SAXATILE , serpent d'Afrique , dont on trouve l'un mâle & l'autre femelle , figurés dans *Seba Thef. 11 , Tab. 37 , n. 1 & 2*. Ce serpent fe nourrit de grenouilles & de crapauds : il fe cache dans les fentes des pierres & des rochers , pour mieux guetter & attraper fa proie.

Le deffus de fon corps eft d'un bai-brun , qui s'éclaircit vers le ventre , dont les écailles blanchâtres font en travers & dans un bel ordre , de même que celles qui garniffent le dos , lesquelles font taillées en rhombes. Sa tête eft couverte d'un bouclier jaune pâle , traversé longitudinalement par une raie noirâtre , que trois autres raies coupent tranfverfalement en croix : fa gueule eft armée de fort petites dents.

La femelle du *saxatile* ne diffère du mâle que par quelques bandelettes très-étroites , ou des raies d'espace en espace , jufqu'au milieu du corps ; l'autre moitié , jufqu'au bout de fa queue , terminée en pointe , eft ornée fimplement d'écailles lofangées.

SAXIFRAGE ou ROMPT - PIERRE , *saxifraga* : plante dont on diftingue beaucoup d'efpeces. Nous citerons dans cet article celles qui font ufitées en médecine , favoir :

1°. La SAXIFRAGE BLANCHE , *saxifraga alba*. Elle croît aux lieux herbeux incultes , fur les montagnes , dans les vallées & dans les bois : fa racine jette plufieurs fibres , au haut defquelles font attachées de petits tubercules gros comme des grains de coriandre , de couleur en partie rougeâtre , & en partie blanchâtre , d'un goût tirant fur l'amer : on les appelle vulgairement *grains* ou *femences de saxifrage*.

Cette racine pousse des feuilles arrondies , dentelées à leurs bords , reffemblantes un peu à celles du lierre terrestre , mais plus groffes & plus blanches : il s'éleve d'entr'elles de petites tiges hautes d'environ un pied , rondes , tendres , velues , purpurines , rameufes , portant , dans l'été , en leurs fommités de petites fleurs à cinq feuilles , difpofées en rofe , de couleur blanche ; à ces fleurs fuccedent des fruits arrondis ;

contenant dans deux loges des semences fort menues , longuettes & rouffes : cette plante est plus petite en toutes ses parties dans les terrains maigres qu'en d'autres : on remarque que ses feuilles & ses tiges se sechent peu après la fleur , les grains tuberculeux restant autour de la racine ; mais comme ils disparaissent aussi dans la suite , on doit être attentif à les cueillir à temps. L'infusion de cette saxifrage , faite dans le vin blanc ou dans l'eau , est apéritive , & provoque les menstres.

2° La PETITE SAXIFRAGE ROUGE , *saxifraga verna annua humilior*. Sa racine est simple , sa tige ordinairement unique , menue , rameuse , haute de quatre pouces ; ses feuilles sont simples , oblongues , grasses , velues , gluantes au toucher , verdâtres , divisées en trois & quelquefois en cinq segmens : leurs fleurs naissent aux sommités de la tige , elles sont de couleur de pourpre clair ; il leur succede des capsules féminales à deux cornes , & arrondies : toute la plante est visqueuse ; elle croît abondamment sur les toits , sur les vieilles murailles , aux lieux déserts & secs ; elle fleurit en Mai , & sa semence ne tarde pas à fuivre la fleur , puis elle se seche entièrement , & disparaît pour le reste de l'année : elle devient plus ou moins grande & rouge , suivant le sol & son exposition au soleil. *Boyle* , dans son *Traité de l'utilité de la Philosophie expérimentale* , donne l'infusion de cette plante dans de la biere , comme un spécifique contre la jaunisse ; & *Ray* , d'après le même Auteur , la recommande contre les écrouelles , en quelque'état qu'elles soient. Aujourd'hui cette vertu est très-incertaine.

3°. La SAXIFRAGE DORÉE OU L'HÉPATIQUE DORÉE , *chrysofplenium foliis amplioribus auriculatis* , *Tournefort*. Cette plante est le *creffon de roche* ou *doré* de l'Alsace , & l'*herbe de l'archamboucher* des environs de Bourmont en Lorraine. Elle croît dans les marais , aux bords des lieux humides , ombrageux & mouffieux : sa racine est longue , assez grosse , noueuse , rampante & blanchâtre , facile à rompre , & fibreuse ; elle pousse de petites tiges , hautes environ de quatre pouces , quarrées , velues , tendres , foibles , & un peu rameuses , revêtues de feuilles opposées & arrondies , dentelées , un peu velues & succulentes , d'un goût un peu styptique & amer ; aux sommités naissent en Avril de petites fleurs en rosette à quatre quartiers , & d'une belle couleur jaune dorée & resplendissante : il leur succede des filiques à deux cornes qui renferment des semences brunâtres : cette plante a le goût & les vertus de l'*hépatique commune* : voyez ce mot. On en prend en guise de thé.

Les habitans de Strasbourg, de toute l'Alsace & de la Lorraine en font un grand usage. La saxifrage dorée se trouve abondamment dans ces deux Provinces; on la rencontre aussi sur les montagnes d'Auvergne, sur les Alpes & les Pyrénées. On peut consulter une thèse sur le creffon doré, soutenue, il y a quelques années, dans les Écoles de Médecine de l'Université de Strasbourg.

4°. La SAXIFRAGE DES ANGLAIS OU DES PRÉS, *saxifraga umbellifera Anglorum*. Quelques-uns lui donnent aussi le nom de *seseli des prés de Montpellier*. Sa racine est vivace, longue, grosse comme le doigt, ridée, brune en dehors, blanche en dedans, chevelue vers le haut, d'un goût aromatique & un peu âcre: elle pousse des tiges hautes d'un pied & demi, grosses, rondes, cannelées, verdâtres, divisées en segmens pointus: à l'extrémité des rameaux sont des ombelles de fleurs peu étendues, disposées en rose, & d'un blanc tirant sur le jaunâtre: elles sont succédées par des fruits composés de deux semences courtes, cannelées, rougeâtres, d'une odeur forte, agréable, & d'un goût aromatique & vineux. Cette plante est d'un usage très-familier chez les Anglois, comme un puissant diurétique.

Il y a encore la grande & la petite pimprenelle saxifrage, autrement connue sous le nom de *bouquetine*: nous en avons parlé au mot BOUCAGE: elles sont fort traçantes. On dit qu'aux environs de Fécamp, il croît en abondance sur les falaises, une espèce de saxifrage: la récolte en est périlleuse. Les payfans descendent dans ces précipices le long d'une corde attachée au sommet des montagnes & remontent après avoir fait provision de saxifrage, dont ils font usage dans les falaisons.

SCABIEUSE, *scabiosa*: plante dont on distingue beaucoup d'espèces. Nous ne rapporterons ici que les deux espèces qui sont d'un usage familier en médecine, savoir:

1°. La SCABIEUSE ORDINAIRE DES PRÉS ET DES CHAMPS, *scabiosa hirsuta vulgaris pratensis & ruralis*. Elle croît presque par-tout dans les blés, dans les champs & les prés: sa racine est droite, longue & vivace; elle pousse des feuilles oblongues, lanugineuses, laciniées par les côtés: il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, velues, creusées, revêtues de quelques feuilles opposées: les sommités des tiges soutiennent des fleurs divisées en bouquets ronds, & composés de fleurons inégaux, de couleur bleuâtre: à ces fleurs succèdent des manières de têtes verdâtres,

écailleuses, composées de capsules, qui contiennent chacune une semence oblongue, surmontée d'une couronne. Cette plante fleurit en Juin & Juillet; elle est d'une saveur amère: on l'estime alexitère, sudorifique, apéritive & vulnéraire. Les Apothicaires en tiennent une eau distillée, qui est au nombre des quatre cordiales; elle convient dans les fièvres malignes, & pour faciliter l'expectoration; les fleurs en infusion théiforme, sont aussi très-efficaces dans les toux opiniâtres. La plante appliquée extérieurement guérit la gale.

2°. La SCABIEUSE DES BOIS, ou SUCCISE, ou le MORS DU DIABLE, *morfus Diaboli*: elle croît aux lieux incultes, dans les prés & les pâturages, dans les bois sablonneux un peu humides: sa racine est aussi vivace, grosse comme le doigt, courte, comme rongée dans le milieu, & fibreuse: elle pousse des feuilles oblongues & pointues, semblables à celles de la scabieuse ordinaire, mais entières, légèrement crenelées en leurs bords, plus vertes en dessus qu'en dessous, rudes, & attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entr'elles, sur l'arrière saison, plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâtres, rameuses, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & qui portent en leurs sommités des fleurs semblables aux précédentes, mais plus ramassées en tête, de couleur bleue ou purpurine, suivies de plusieurs semences rondes & cannelées. Cette plante fleurit vers l'automne; ses feuilles sont surtout d'usage prises en décoction; elles sont amères & un peu astringentes: on lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente, & particulièrement pour les inflammations de la gorge & les ulcères intérieurs.

SCADICACALLI. Arbrisseau du Malabar, qui paroît être l'euphorbier des Anciens. Voyez EUPHORBE.

SCALATA ou ESCALIER. Coquille univalve de la famille des vis, (quelques Naturalistes la placent avec raison parmi les *tuyaux de mer* des Indes) : elle est des plus rares en Europe. Sa ressemblance avec un escalier lui a fait donner le nom Italien de *scalata*. M. d'Argenville décrit cette coquille, & dit que sept spirales, qui sont autant d'orbes, coupent toute sa figure pyramidale; que la dernière revient en cornet vers la bouche ovale, dont elle forme le bourrelet. Ces spirales en orbes qui se surmontent régulièrement les unes les autres en forme de vis conique, sont revêtues extérieurement & à distance égale

d'anneaux ou de côtes très-minces, faillantes & très-blanches, sur un fond d'un blanc sale : elles sont séparées par un petit jour les unes des autres, d'une manière assez sensible, sur-tout celles d'en bas, dont les dernières côtes se réunissent en un point vers le bord de la bouche : ce sont des anneaux ou des cordelettes détachées, qui ont toujours une liaison avec le fond de la coquille. Ce qui fait la rareté de la *scalata*, c'est que les Indiens la conservent parmi leurs bijoux les plus précieux, leurs femmes la suspendent à leur cou; leur passion pour cette coquille & leur vanité nous la font payer cher. Il faut, dit M. *d'Argenville*, qui possédoit cette coquille, que la *scalata* ait plus d'un pouce de haut pour être réputée belle, parce qu'il n'y a rien de si commun que les petites, qui se trouvent dans le Golfe adriatique. Celles-ci sont les fausses *scalata* : voyez ESCALIER. On trouve aussi cette coquille dans les cabinets du premier ordre à Paris, & sur-tout en Hollande, où nous en avons vu deux dans le seul cabinet du Stathouder. Celle que l'on voit actuellement dans le Cabinet de S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, à Chantilly, est peut-être la plus grande qui soit connue; ses spires sont de neuf orbes.

SCALOPES. *Séba* donne ce nom à un rat sauvage d'Amérique, qui a de gros & grands testicules assez semblables aux tettes de la brebis : plus en arrière, vers la queue, descend sa verge. La tête de cet animal ressemble à celle du renard : elle est terminée en pointe, & son museau a beaucoup de rapport avec celui du cochon; il s'en sert pour fouir la terre, y chercher sa nourriture & se creuser des tanières qui le mettent à couvert des bêtes féroces : ses oreilles sont larges, pendantes, presque chauves, garnies seulement de quelques poils clair-semés. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé : la levre supérieure, qui porte une longue moustache, & toute la partie supérieure du corps, sont garnies de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair sur le ventre & sur le front. Cet animal a la queue longue & frisée, les pieds blanchâtres & sans poils, faits comme ceux du singe, munis de quatre doigts & d'un pouce; il s'en sert à différens usages : sa queue lui sert à s'attacher & à se cramponner par-tout.

SCAMMONÉE, *scammonium*. C'est un suc concret, résineux, gommeux & très-purgatif : on en trouve de deux sortes dans les boutiques; savoir la scammonée d'Alep & celle de Smyrne.

1°. La *scammonée d'Alep* est légère & friable : quand on la brise , elle est d'un gris brunâtre & brillant , presque entièrement opaque : lorsqu'on la manie , ou qu'on la frotte , elle se change en une poudre blanchâtre ou grise ; elle a un goût amer , avec une certaine acrimonie & une odeur vappide. On l'apporte d'Alep , on de Saint-Jean d'Acre , qui est l'endroit où on la recueille.

2°. La *scammonée de Smyrne* est noirâtre , plus compacte & plus pesante , à volume égal , que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie , appelée présentement *Cuté* , & de la ville de Cogni , dans la province de Licaonie ou de Cappadoce , près du mont Taurus , où l'on en fait une récolte abondante ; mais on préfère la scammonée d'Alep , & on choisit celle qui est brillante , facile à casser , & très-aisée à réduire en poudre , qui est presque insipide sur la langue , & qui , arrosée d'un peu de salive , ou de quelqu'autre liqueur aqueuse , devient laiteuse , ou pour parler le langage des Droguistes , fait l'*œil de perdrix*.

Il y a une autre espèce de scammonée , qu'on appelle *scammonée bâtarde* ou *inférieure* , & que quelques Colporteurs Juifs vendent quelquefois dans nos Ports ; ce n'est souvent qu'un composé de suc de différentes plantes laiteuses , incorporés avec de la cendre , du jalap , &c. Heureusement qu'on ne trouve plus guère de cette mauvaise drogue , dont la composition lucrative est des plus criminelles.

La plante qui produit ce suc purgatif , s'appelle SCAMMONÉE DE SYRIE , *convolvulus Syriacus*. Sa racine est épaisse , de la forme de celle de la bryone , charnue , blanchâtre en dedans , brune en dehors , fibreuse & empreinte d'un suc laiteux : elle pousse des tiges grêles de trois coudées de longueur , sarmenteuses , & qui grimpent autour des plantes voisines : les feuilles , qui sont alternes & vertes , ressemblent à celles du petit liseron : elles sont triangulaires , lisses , ayant une base taillée en façon de fleche. De leurs aisselles naissent des fleurs en cloche , blanchâtres , tirant sur le purpurin : elles sont suivies par des capsules pointues , remplies de graines noirâtres & anguleuses.

Cette plante croît en Syrie , autour d'Alep , & elle se plaît dans un terroir gras. M. *Ruffel* en a donné une bonne figure dans les *Tran-sactions Philosophiques*. L'illustre *Tournefort* a observé une espèce de *convolvulus* hérissé de poils dans les campagnes de Mysie , entre le mont Olympe & le Sipyle , & même auprès de Smyrne , & dans les

Isles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un suc concret qui est bien au-dessous de la scammonée de Syrie & de Judée. Ainsi M. *Tournefort* nous porte en quelque sorte à croire que la scammonée des boutiques vient de plantes au moins de différentes especes, si elles ne sont pas différentes pour le genre; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appelée *scammonia folio glabro*, scammonée à feuilles lisses; & celle de Smyrne, de la plante appelée *scammonia folio hirsuto*.

Nous remarquerons cependant que le Consul Anglois (M. *Sherard*), qui a demeuré à Smyrne pendant treize ans, prétend qu'on ne retire plus le suc de ce *convolvulus* hérissé, parce que celui qui a les feuilles lisses croît en si grande abondance, qu'il suffit seul pour préparer toute la scammonée dont on se sert: on choisit sur-tout, dit-il, celle qui croît sur le penchant de la montagne qui est au-dessous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre; on la coupe, & on met sous l'incision, des coquilles de moules pour recevoir le suc laiteux qui en découle, & que l'on fait sécher pour le conserver. Cette scammonée ainsi récoltée, est réservée pour les habitans du pays; & l'on n'en donne aux étrangers que par présent: elle est à demi-transparente, blanche, jaunâtre, & sans aucune mauvaise odeur.

Voici les différentes manieres de recueillir la scammonée du commerce, & ce qui lui donne différentes formes & couleurs. On coupe la tête de la racine: on se sert d'un couteau pour y faire un creux hémisphérique, afin que le suc s'y rende; & on le ramasse ensuite avec des coquilles. D'autres font des creux dans la terre; ils y mettent des feuilles de noyer sur lesquelles le suc tombe, & on le retire lorsqu'il est sec. D'autres coupent la partie de la racine qui s'éleve au-dessus de la terre, & elle donne tous les jours un suc que l'on ramasse pour le faire sécher: on arrache ensuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, l'on en exprime un suc laiteux, que l'on fait sécher à un feu doux ou au soleil: on en fait quelquefois des pastilles, sur lesquelles on imprime un cachet; leur couleur est grisâtre, & souvent brunâtre. D'autres enfin tirent le suc des feuilles, des tiges & des racines pilées; puis font dessécher ce suc, & en font de petites masses d'un noir-verdâtre, & d'une mauvaise odeur.

La scammonée est efficace & très-vigoureuse: on s'en sert pour

purger les humeurs bilieuses & séreuses. On doit se méfier de ce remede , qui est souvent si altéré , que pris en grande dose il est sans effet ; d'autres fois il est sans mélange , & pris à petite dose , il excite une superpurgation , des nausées , une inflammation qui excite une soif insatiable , la fièvre & la dysenterie. On doit toujours l'associer à quelque autre purgatif , & n'en prendre guere plus de douze grains , quand elle est bien résineuse comme celle d'Alep. Les Apothicaires appellent la scammonée qui est en poudre , *diagrede*. C'est la base de la *poudre de tribus* ou *cornachine*.

La scammonée entre dans quantité de compositions galéniques. C'est à l'industrie des Chimistes que l'on est redevable de la teinture & de l'extrait résineux de la scammonée , ce que l'on appelle improprement *magistere*.

SCAMMONÉE D'AMÉRIQUE. *Voyez à l'article MÉCHOACAN.*

SCAMMONÉE JAUNE , est la *gomme-gutte* : voyez ce mot.

SCAMMONÉE DE MONTPELLIER , *periploca Monspeliaca* , *foliis rotundioribus*. **TOURNEF.** Plante qui croît dans les bois : ses racines fibrées & serpentantes en terre , poussent plusieurs tiges farmenteuses , longues , dures , cependant flexibles , articulées & s'entortillant autour des arbres voisins ; elles rendent du lait quand on les rompt : ses feuilles sont conjuguées oblongues & veineuses ; ses fleurs qui naissent aux sommités des branches , sont en cloche évasée , velues & purpurines en leur partie supérieure , d'un vert-jaunâtre & sans poil en leur partie inférieure. Le pistil de chaque fleur devient un fruit à gaines un peu courbées , lesquelles s'ouvrent d'elles-mêmes par la maturité ; alors elles laissent paroître une matiere floconée , comme lanigineuse , dans laquelle on trouve des semences à aigrettes. On prétend que cette plante est un poison aux animaux quadrupedes : on l'estime résolutive appliquée extérieurement.

SCANDEBEC ou BRULEBEC. *Rondelet* donne ce nom à une espece d'huitre dont le poisson a le goût piquant , salé , quelquefois amer & désagréable , mais qui chauffe la bouche : elle a la coquille crêpée & contournée en dehors , jaunâtre en quelques endroits , rouge en d'autres , & d'un blanc poli en dedans. *Rondelet* croit que c'est la même coquille que l'*huitre sauvage des Grecs*.

SCARABÉE , *scarabæus*. Les scarabées forment une des plus nombreuses classes d'insectes : cette classe présente une diversité

prodigieuse pour les grandeurs , les couleurs , les formes en général , & la structure de certaines parties propres à chacun des insectes qui la composent.

La collection de ces insectes forme un tableau de la Nature des plus curieux , des plus frappans & qui arrête les yeux : on la voit sur-tout dans une des salles du Cabinet du Jardin du Roi , & dans une de celui de Chantilly.

Parmi ces insectes le plus grand nombre ne sont que curieux , tel est *l'arlequin de Cayenne* ; mais il y en a aussi beaucoup qui nous sont d'une grande utilité , soit dans la Médecine , soit dans les Arts.

On comprend communément sous le nom de scarabée des insectes dont les ailes membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. Ils forment la classe des coléoptères.

Cette classe immense a été différemment divisée par les Auteurs ; les Modernes qui ont donné une autre dénomination à cette classe , ont restreint le nom de scarabée à l'un des genres qu'elle renferme. Suivant *l'Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris* , le caractère essentiel du genre des scarabées , c'est d'avoir les antennes en masse , c'est-à-dire , terminées par un bout plus gros que le reste de l'antenne. Cette masse ou extrémité est composée de plusieurs laines ou feuillets , que l'insecte peut resserrer ou ouvrir à-peu-près comme les feuillets d'un éventail ; tel est le *hanneton*.

Un autre caractère est d'avoir entre leurs étuis à leur origine une petite partie triangulaire qu'on peut appeler *l'écuffon*. Dans le même Ouvrage on divise le genre des scarabées en deux familles , suivant le nombre des feuillets qui composent la masse des antennes. Dans la première famille sont les scarabées qui ont sept feuillets aux antennes ; cette famille est la moins nombreuse : la seconde renferme tous les autres qui ont seulement trois feuillets aux antennes.

Le caractère de la famille des *escarbots* , est d'avoir les antennes en masse , mais point divisées en feuillets comme dans les scarabées , ni perforées comme dans les *dermesles* , mais solides & composées d'une seule masse. Ces boutons paroissent composés de plusieurs anneaux fortement ferrés les uns contre les autres , & qui ont à leur surface de petits points lisses & brillans : de plus , les antennes des escarbots sont coudées & forment un angle dans leur milieu. Un autre caractère , mais qui n'est qu'accessoire , c'est la manière dont ils tiennent souvent

leur tête renfoncée dans leur corselet , de façon qu'on les croiroit décapités , & qu'on n'apperçoit tout au plus que leurs mâchoires , qui sont grandes & faillantes. *Voyez* ESCARBOT.

Tous les scarabées ou tous les coléoptères (ces mots sont fynonymes dans le reste de cet article) , ont été originairement dans l'état de larves ou de vers , dont les uns habitent dans les boufes de vache & autres excréments des animaux , les autres au fond des eaux claires ou bourbeuses , d'autres dans les feuilles des arbres , d'autres dans la terre , & ceux-ci font grand tort aux racines des plantes & des arbres dont ils se nourrissent. C'est dans ces divers endroits que ces vers croissent , se nourrissent , subissent des métamorphoses qui leur sont communes avec plusieurs insectes , se changent en nymphes & deviennent ensuite des scarabées. Comme ces insectes ont plusieurs parties semblables à celles des autres insectes , tels que les stigmates , les yeux à réseau , & qu'ils passent par l'état de nymphe , *voyez, sur tous ces objets, le mot* INSECTE & celui de NYMPHE.

Une des choses les plus remarquables dans les scarabées , c'est que leurs os , ou cette substance analogue à la corne qui leur en tient lieu , se trouvent , ainsi que dans les coquillages , au dehors , & couvrent leur chair ; au lieu que dans les grands animaux qui ont du sang , les os sont toujours cachés sous la chair ; mais les muscles de ces insectes ont la même structure que celle qu'a découvert *Stenon* dans les muscles des animaux qui ont du sang. Cette structure est sur-tout admirable dans les muscles des pieds des sauterelles , dont la force est telle que cet animal peut sauter en l'air à une distance deux cent fois plus grande que celle de son corps : *voyez* SAUTERELLE.

On peut voir l'histoire de diverses especes de scarabées sous les noms les plus communs , par lesquels les différens genres sont connus. Plusieurs d'entr'eux présentent des faits fort curieux : *voyez les mots* Cerf-volant , Hanneton , Escarbot , Rhinocéros ou Moine , Fouille-merde ou Pillulaire , Escarbot onctueux ou Proscarabée , Dermestes ou Scarabées disséqueurs , Chrysomele , Charençon , Capricornes , Cicindèles , Courtilliere , Bupreste , Cantharide , Foulon , Mouche cornue , &c. Il y a un scarabée remarquable par une singularité qui lui est particulière , il a une queue en forme d'aiguillon.

SCARABÉE AQUATIQUE (grand). C'est le plus grand des scarabées aquatiques , il se trouve assez fréquemment dans les étangs : il

est long d'un pouce & demi , de couleur olivâtre & foncée : il a trois pattes de chaque côté ; les deux dernières paires sont garnies de barbes qui font l'effet de rames , & donnent à l'insecte une grande facilité à nager. Chacune des pattes est garnie de deux éperons : on distingue le mâle de la femelle à deux plaques écailleuses qu'il a aux pattes de devant , & qui manquent à la femelle. Peut-être ces pattes leur servent-elles pour mieux tenir leurs femelles dans le temps de l'accouplement. Ces espèces de scarabées sont sur-tout remarquables par une espèce d'arête qui est sous leur corselet , & qui se termine en pointe : leur tête est armée de deux dents aiguës. C'est un *dytique* : voyez ce mot & celui d'HYDROPHILE.

L'histoire de cet insecte présente un phénomène assez curieux. La première forme de ce scarabée est d'abord celle d'un ver : on croit qu'il vient du ver que l'on nomme *ver assassin* , ainsi nommé de sa voracité , il ne se nourrit que d'insectes aquatiques , tels que *griottes* , *agrouelles* , *limas* , &c. Ce ver qui a six pattes velues , peut avoir deux pouces de longueur ; sa queue est hérissée de poils , qui lui servent comme de gouvernail pour diriger avec certitude ses mouvemens en nageant. Il respire l'air aussi par cette partie postérieure , ainsi que grand nombre d'insectes aquatiques.

Ce ver assassin est armé de deux dents creuses & si transparentes , que l'on voit couler à travers le sang du ver qu'il suce , & qui , à l'aide de ces tuyaux aspirans , est porté dans la bouche & de-là à l'estomac : on voit quelquefois monter avec le sang de petites bulles d'air. Ce ver voit très-bien dans l'eau moyennant douze yeux noirs immobiles , placés sur sa tête ; dès qu'il aperçoit sa proie , il nage du côté où elle est & s'en saisit avec ses dents vigoureuses. On remarque à sa tête six soies ou barbes articulées , dont quatre sont placées entre les dents en dessous ; les autres qu'on peut regarder comme des antennes , sont des deux côtés de la partie supérieure de la tête. Cet insecte aquatique est dur comme un crustacée : il a de chaque côté du corps six stigmates. Après s'être nourri de sang & de carnage , & être parvenu à son dernier période d'accroissement , il sort de l'eau , entre en terre , s'y fait une loge sphérique , où il se change en nymphe ; de l'état de nymphe il passe à l'état de grand scarabée , & paroît tel que nous l'avons décrit : il retourne dans les eaux , son premier élément , & travaille à se

reproduire (L'industrie des animaux a pour principal objet la conser-
vation & la multiplication de l'espece). Il file alors sur les eaux une
coque de foie , dont la forme approche de celle d'un sphéroïde
aplati , dont on auroit emporté un segment. De l'extrémité supérieure
de l'endroit où le segment paroît emporté , s'éleve une espece de
corne folide , compofée , de même que la face aplatie de la coque ,
d'une foie brune , en forte que cette coque a l'air d'un bonnet de
huffard ; c'est là le berceau flottant qui porte la nouvelle famille : auffi-tôt
que les petits font éclos , ils y font une ouverture & fe jettent à l'eau.
On peut voir la figure de ces diverfes métamorphofes dans la planche
du premier volume de la *Théologie des Insectes* , qui nous a fourni une
partie de cette hiftoire.

SCARABÉE AQUATIQUE (petit). Ce très-petit scarabée aqua-
tique est d'un beau noir : on le nomme vulgairement *puce d'eau* ; lors-
qu'elle se plonge dans l'eau , elle fait introduire & renfermer adroite-
ment dans fa queue une petite bulle d'air , qui fert à l'insecte pour
le rendre plus léger , lui donner la facilité de nager dans l'eau à
diverfes hauteurs , & s'élever du fond à la fuperficie. *Voyez l'article*
MONOCLE.

SCARABÉES DE L'ISLE DE CAYENNE. Cette Isle fournit plu-
sieurs especes de scarabées , dont quelques-uns font très-beaux. Un des
plus remarquables est celui qu'on nomme le *ravet*. Cet insecte qui est
une blatte , a une odeur infupportable ; il se gliffe entre les bois des
armoires où il vole & y dépose des milliers de petits œufs comme des
grains de moutarde. Ces animaux rongent le pain , cherchent le vin
dans les verres , se gliffent dans les confitures & les infectent de leur
puanteur. *Voyez RAVET*.

Il y en a une véritable espece de scarabée que l'on nomme *grosse mouche*
luisante , qui est le *scarabæus maximus , elegantissimus , splendens*. Les
Savages de la Guiane se parent ordinairement des aîles de cet insecte ,
sur-tout les Indiennes , qui en font des pendans d'oreilles qu'elles mettent
aux jours de fêtes.

On y voit auffi une autre espece d'insecte que l'on nomme *poyou* , & en
François *mouche à feu* ; ces insectes paroissent la nuit comme des étincelles
de feu : ils ne luisent guere que dans les temps de pluie. *Voyez MOUCHE*
LUISANTE.

SCARABÉE DES LIS. Cet insecte vient d'un ver qui est mis par M. de Réaumur au rang des *teignes* : voyez TEIGNE DE LIS & CRIOCERE.

SCARABÉE A UNE CORNE ou MONOCÉROS. *Swammerdam*, ce grand Observateur, a donné une anatomie exacte des parties de ce scarabée : il a développé avec tout l'art possible la structure & le mécanisme de toutes ses parties, qui pour la plupart sont communes aux autres scarabées ; il a fait une comparaison de la structure du ver, & de celle de l'insecte dans l'état de scarabée.

Le scarabée monocéros mâle se distingue très-aîsément de la femelle, même dans l'état de nymphe, par une corne proéminente sur la tête des mâles, & qui manque aux femelles : d'ailleurs le scarabée mâle a le corps plus petit que la femelle ; il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorsque l'animal vole, s'épandouit en plusieurs feuillets. On donne aussi à cet insecte, à cause de sa corne, le nom de *rhinocéros* ; quelques Auteurs l'appellent le *moine* & *naïscorne*.

D'après l'examen que *Swammerdam* a fait avec sa sagacité ordinaire, des yeux de ces insectes comparés à ceux des abeilles, celles-ci doivent mieux voir de jour que de nuit ; au lieu que les scarabées doivent mieux distinguer les objets la nuit que le jour.

La corne du scarabée monocéros est d'une substance écailleuse & si forte, qu'on peut s'en servir pour percer le bois le plus compacte : elle est recourbée en arriere, de sorte qu'elle regarde le corselet ; sa surface est très-polie. On observe sur la corne quelques petites cavités. Dans la nymphe cette corne est membraneuse & comme remplie d'une liqueur aqueuse, mais elle s'affermit. On peut la regarder comme une expansion du crâne, car elle sort en effet de cette partie du crâne, sous laquelle se trouve le cerveau : elle est creuse à l'intérieur ; sa cavité ne contient autre chose que des vésicules pneumatiques & des trachées aériennes en grand nombre, lesquelles pénètrent même dans la substance dure, ce qui la rend d'autant plus légère & moins incommode à l'animal.

Swammerdam a dévoilé aussi la structure de la verge de cet insecte, de ses testicules & de ses vésicules féminales ; ainsi que la vulve, la matrice & l'ovaire de la femelle. Quelle finesse d'anatomie ! quelle merveille dans ces organes !

SCARABÉES HÉMISPHERIQUES. *Voyez* SCARABÉES TORTUES.

SCARABÉE ONCTUEUX ou PRO-SCARABÉE. *Voyez les mots* ESCARBOT & PRO-SCARABÉE.

SCARABÉE PILLULAIRE, nommée aussi *fouille - merde*. *Voyez à l'article* ESCARBOT.

SCARABÉE PULSATEUR. *Voyez ci-dessous à l'article* SCARABÉE A RESSORT.

SCARABÉES A RESSORT. Ces insectes, soit qu'ils se trouvent posés sur le ventre ou renversés sur le dos, savent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un ressort, les presser contre terre, & s'élaner dans l'air avec grande force; c'est pourquoi quelques-uns les ont nommés *scarabées-sauterelles*: c'est le TAUPIN de M. *Geoffroy*. On le nomme aussi MARÉCHAL. *Voyez* TAUPIN.

Le *scarabée pulsateur* fixe ses pieds de devant sur du vieux bois, sur une muraille ou un plancher, & baissant ensuite sa tête entre ses pattes, il produit une espèce de battement assez semblable à celui d'une montre. *Voyez* VRILLETTE.

Parmi ces *scarabées à ressort*, les uns font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, les autres par celui de leur queue ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs ailes, &c.

SCARABÉES-TORTUES. Ce sont de petites espèces de scarabées que les Naturalistes nomment aussi *scarabées hémisphériques*, parce que leurs corps a la figure d'un segment de sphere. Ces insectes sont très-jolis & ressemblent à de très-petites tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été mise en œuvre. Ces écailles sont les fourreaux des ailes de ces scarabées: le fond de la couleur des uns est brun, celui des autres est rouge & de différens rouges; quelques-uns sont à fond jaune, ou de couleur de citron; il y en a même à fond violet. Sur ces fonds de différentes couleurs, sont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le sont quelquefois d'une manière fort agréable. En général, ces scarabées plaisent aux enfans: ils les prennent volontiers; & il y a apparence que ce sont eux qui leur ont donné les différens noms que ces insectes portent en divers pays: comme ceux entr'autres de *vaches à Dieu*, de *bêtes à Dieu*, de *chevaux de Dieu* & de *bêtes de la Vierge*. Nous avons parlé de ces insectes à l'article CRIOCERE & au mot COCCINELLE.

Il y a un petit scarabée , moins rond & plus applati que le précédent , dont le fourreau des aîles est d'un brun qui tire sur l'olive , & qui vient d'un ver surnommé , à cause de sa figure , *barbet blanc* , ou *hérifson blanc*. Voyez ce dernier mot.

Quelques especes de scarabées viennent de vers mis au rang des teignes. Voyez TEIGNES.

SCARABÉES A TROMPE. Ce sont les mêmes que les *scarabées porcs*.

SCARABÉE DU VER DE L'ABEILLE MAÇONNE. Voyez vol. I, pag. 49.

SCARABÉE A VRILLE ou A TARRIERE. C'est un très-joli scarabée , qui se trouve souvent dans les troncs d'arbres pourris & sous les écorces des vieux arbres : il est plat , & lorsqu'on le prend , il retire ses pattes sous son corps , & reste si parfaitement immobile qu'on le croiroit mort. Tout son corps est d'un fond noir & couvert de petites écailles : les étuis de ses aîles sont courts , & ne couvrent guere plus de la moitié du ventre ; la tête de l'animal est petite & allongée ; son corselet l'est aussi , & semble avoir cinq angles. On voit à l'extrémité du ventre de la femelle une tariere longue d'une ligne , & qui lui sert à loger & déposer ses œufs dans le bois pourri où on les trouve. Voyez VRILLETTE.

SCARE, *scarus*. C'est un poisson saxatile , à nageoires épineuses ; dont il y a deux especes : la premiere a été fort en usage chez les Anciens. C'est un poisson semblable au *sargo* par la figure du corps , par ses aiguillons & par ses nageoires ; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue , ni de traits noirs du dos au ventre : sa couleur est entre le bleu & le noir , il a le ventre blanc ; ses écailles sont grandes & minces ; sa queue est très-fourchue ; ses yeux sont noirs & ses fourcils bleus : il a deux ouies de chaque côté , une simple & une double ; les dents larges & plates. Il se nourrit d'algues & d'herbes maritimes : sa chair est bonne , légère , & de facile digestion ; ses boyaux sentent la violette , & on ne les jette pas. On le mange bouilli , frit ou grillé : on en prend à Marseille , & il est commun dans l'Isle de Rhodes.

On prétend que le scare est le seul des poissons qui dorme la nuit dans les rochers , ce qui fait qu'il n'est jamais pris la nuit. *Ovide* &

Pline écrivent que les scares s'aiment les uns & les autres, se secourent ; & qu'ils se défendent. *Elie*n dit qu'un scare, pris dans une nasse, ne cherche pas à en sortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou pour en sortir à reculons : & faisant ses efforts, il est secouru par un autre scare qui, pour le faire échapper, le tire par la queue, & lui aide à sortir de la nasse. L'amour aveugle le scare mâle ; les Pêcheurs, avec une femelle vivante dans une nasse, en peuvent prendre un grand nombre: ils s'y précipitent.

La seconde espece est le *scarus varius* : il a les yeux & le bas du ventre de couleur de pourpre ; le reste du corps en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obscures : il a la bouche petite, les dents larges à la mâchoire supérieure : elles sont clair-semées & aiguës à l'inférieure. Sur le dos & presque jusqu'à la queue, il a des aiguillons qui se tiennent par une petite membrane : les ailerons proche des ouies sont larges, & presque de figure ovale ; il a deux taches rouges au milieu du ventre. C'est un fort beau poisson faxatile : sa chair est tendre & délicate ; tous les anciens Médecins en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche d'Antibes & de Marseille. Cette seconde espece de scare est le MERLOT. *Voyez ce mot.*

SCARIOLE ou ESCAROLE. *Voyez* ENDIVE.

SCARKER. Poisson qui se pêche à Sierra-Leona en Afrique ; on soupçonne que c'est le *marteau* ou le *pantoufflier*. *Voyez ce mot.*

SCATOPSE, *scatopse*. M. Geofroy, *Histoire des Insectes des environs de Paris*, dit que le *scatopse* (comme qui diroit *mouche à ordure*, à cause des endroits où on le découvre souvent) est peu connu. Il ressemble à une petite mouche, excepté par ses antennes qui sont filiformes à articles, & non à palettes. La larve du *scatopse* ressemble à un petit ver à anneaux & sans jambes : toutes les larves des *scatopse*s qui ne se trouvent pas uniquement dans les latrines, dans les fumiers humides, dans les lieux fangeux, il y en a qui se pratiquent leur habitation dans les feuilles de buis. Ces larves quittent leur peau pour se transformer en nymphes. Le *scatopse* des latrines est noir : sa peau est lisse & brillante ; dans l'accouplement les têtes des deux individus sont opposées, & aux deux bouts : on diroit d'un seul insecte long avec deux têtes aux deux extrémités. Le *scatopse* du buis est jaune, ses ailes sont blanches.

SCAVISSON ou ESCAVISSON, écorce d'un jaune rouffâtre, que

l'on nous envoie dans le commerce de la droguerie orientale, comme une espece de cannelle matte. Celle que j'ai vue, sous le nom d'*escavifson*, étoit du *cassia lignea*.

SCEAU DE NOTRE-DAME: Voyez RACINE VIERGE.

SCEAU DE SALOMON, *polygonatum*. Genre de plante dont M. de Tournefort compte douze especes, & dont la principale est à larges feuilles, *polygonatum latifolium vulgare*. Cette plante que quelques-uns appellent aussi *signet* & *genouillet*, croît presque par-tout aux environs de Paris, & dans toutes les Provinces, aux lieux ombrageux, le long des haies, dans les bois & les forêts, où elle se multiplie par ses racines longues qui tracent, & dont les nœuds coupés transversalement présentent une figure approchante de celle d'un sceau ou cachet qu'on y auroit imprimé.

Cette racine est située latéralement à fleur de terre, articulée d'espace en espace par de gros tubercules blancs, garnis de beaucoup de fibres, d'un goût douceâtre: elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, lisses, non rameuses, un peu courbées en leur extrémité, revêtues de plusieurs feuilles disposées alternativement, oblongues, larges, assez semblables à celles du muguet, nerveuses, de couleur verte-brune, luisantes en dessus & d'un vert de mer en dessous, d'un goût fade, & d'une odeur désagréable, si on les froisse ou qu'on les coupe par morceaux.

Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles une à une ou davantage, forment une cloche alongée en tuyau, & découpée en six crenelures, sans calice & de couleur blanche: à la fleur succede une baie arrondie, molle, verte ou noirâtre, laquelle contient ordinairement trois semences, grosses comme celles de la vesce, ovales, dures & blanches. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & son fruit mûrit en Août: sa racine, qui est la partie la plus usitée en Médecine, est douceâtre & un peu gluante: elle est estimée vulnéraire, astringente; on s'en sert souvent pour les descentes, après l'avoir fait infuser dans du vin blanc: on fait de la décoction de ces racines un cataplasme estimé contre l'inflammation de l'utérus, dit M. Haller. Son eau distillée est cosmétique, c'est-à-dire, qu'elle dégraisse le visage & embellit le teint. On attribue à ses baies, la vertu de purger par haut & par bas. M. Bourgeois a éprouvé que les feuilles de cette plante trempées pendant quelques

jours dans du fort vinaigre , & appliquées sur les cors des pieds, les guérissent très-souvent.

SCECACHUL, plante de l'Arabie & de la Tartarie orientale , dont les fleurs , qui ressemblent à celles de la grande violette , sont les unes mâles & les autres femelles : il leur succede des grains noirs , qui , au jugement des habitans , sont , ainsi que la racine , très-prolifiques. Ils nomment la graine de cette plante *culcul* ou *kilkil* : elle est d'une saveur douce. Cette plante qui croît aux lieux ombrageux , est très-rare ; sa tige est basse & noueuse.

SCÉLERI. *Voyez au mot CÉLERI.*

SCHEL - FISCH. *Voyez au mot MORUE.*

SCHÉNANTE ou JONC ODORANT, *schœnantus* , espèce de graminé qu'on nous apporte d'Arabie , garni de feuilles & quelquefois de fleurs. Il est sec , roide : sa tige est arrondie , luisante , genouillée , de la longueur d'un pied , remplie d'une moëlle fongueuse , d'un jaune pâle vers sa racine , & d'un vert pourpre vers son sommet quand il est récent ; d'un goût âcre , amer & aromatique ; son odeur tient le milieu entre celle des roses & celle du pouliot : elle est très-pénétrante ; il s'élève plusieurs tiges d'une même racine. On appelle le schénante , *jonc rond* , pour le distinguer du *jonc quarré* , que les Grecs ont appelé *cyperus*.

La plante d'où le schénante est tiré , s'appelle *juncus rotundus aromaticus*. Ses racines sont blanchâtres , petites , flexibles , ligneuses & fibreuses : ses feuilles sont longues de quatre doigts , & ressemblantes à celles du blé , épaisses , roulées les unes sur les autres en manière d'écailles : elles sont terminées en pointe dure , menue & arrondie ; elles embrassent étroitement les tuyaux par leurs gânes , comme dans le roseau. Les tiges partent du sommet de la racine ; elles sont grêles vers leurs sommets , & portent des épis de fleurs disposées deux à deux , comme dans l'ivraie ; les fleurs sont très-petites , composées d'étamines , & d'un pistil à aigrette , contenues dans de petits calices rougeâtres en dehors : à ces fleurs succèdent des graines d'une saveur âcre.

Toute la plante répand une odeur douce & aromatique ; il en naît une si grande quantité dans quelques provinces d'Arabie , sur-tout en Nabathée & au pied du mont Liban , qu'elle sert de nourriture commune aux chameaux. Quelques-uns l'appellent *paille de la Mecque* , *palea*

de *Meca* ; fourrage & litiere des chameaux , *faenum aut stramen camalorum*. Autrefois on recherchoit toutes les parties de ce jonc pour l'usage de la médecine : elles sont toutes efficaces ; cependant aujourd'hui on préfere les seules fleurs pour l'usage de la thériaque , encore faut-il qu'elles soient nouvelles , autrement elle n'ont plus d'odeur ni de faveur.

Le schénante est alexipharmaque , provoque les menstrues , l'urine , arrête le hoquet & le vomissement : on le prend en substance ou en décoction pour fortifier la tête & l'estomac. On apporte depuis quelques années de l'Isle de Bourbon & de Madagascar , un autre gramen ou schénante , qui a l'odeur & le goût plus forts que le schénante d'Arabie ; il est aussi plus verdâtre , & ses panicules plus petites & moins chargées de fleurs ; on s'en sert , dit *Lémery* , en infusion en maniere de thé pour les rhumes opiniâtres.

SCHET-BÉ. L'oiseau envoyé de Madagascar sous ce nom , par *M. Poivre* , a paru à *M. de Buffon* , être le même que la *pie grièche rouffe* du même pays , & qui se rapproche beaucoup de nos *pies grièches* : voyez ce mot.

SCHINDEL , *schilus* , espece de perche du Danube , connue des Allemands sous le nom de *nagmail* ; on la pêche aussi dans le lac Ammersee en Baviere. Rarement ce poisson pese plus de dix livres : sa figure est plus longue que celle de la perche ; il va en diminuant jusqu'à la queue. Son museau est plus long & plus pointu : il a le dos élevé ; le ventre large & plat , les écailles bordées de filets épais & durs , le dos & les côtés d'un jaune sale , tirant sur le brun , avec des taches obscures , placées sans ordre , le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu moins rouges que dans la perche , la mâchoire supérieure un peu élevée au dessus de l'inférieure , & toutes les deux garnies de petites dents.

SCHIRL : d'habiles Mineurs donnent ce nom à une espece de mine peu riche en étain , mais chargée de fer & d'arsenic. Cette mine est en petits cristaux prismatiques & alongés , ou verts , ou d'un noir luisant , quelquefois tirant sur le bleu : elle est réfractaire , & se trouve dans certains filons de mine de plomb. Le schirl se trouve dans les mines de Norberg , de Sahlberg , &c. dans le Nord ; il s'en rencontre aussi en Saxe & en basse Bretagne. Cette substance differe du *wolfram* proprement dit : voyez ce mot. Le schirl n'est souvent que le *schorl* : voyez ce mot.

SCHISTE, *schistus*, est une pierre argileuse, peu pesante, plus ou moins dure, d'une couleur ou cendrée-grisâtre, ou bleuâtre, ou roussâtre, qui se casse en morceaux irréguliers. En général, le *schist* ou *schiste* est une espèce d'ardoise, & on lui donne ce dernier nom quand elle est feuilletée & fissile, c'est-à-dire qu'elle peut se fendre en lames minces: au contraire, elle porte le nom de *schist*, quoiqu'ayant d'ailleurs les mêmes propriétés chimiques, & un peu scissile, lorsqu'elle est ou graveleuse, ou compacte, informe, en rognons, ou traversée de veines quartzeuses, &c.

Les pierres schisteuses sont communément remplies d'empreintes végétales & animales: nous les regarderions volontiers comme le résultat des matières limoneuses ou vaseuses, grasses, telles qu'on en trouve dans les lacs & dans la mer, & qui ont été produites par la décomposition des corps semblables à ceux dont elles portent l'image. Les schistes forment les *salbandes* de la bonne ardoise, de la mine de cuivre, & souvent du charbon même. A prendre les choses dans leur principe, le schiste ne diffère de la terre argileuse que par l'arrangement de ses parties, & le mélange des différentes substances métalliques qui s'y trouvent. Nous en avons rencontré à Caop en Allemagne, aux portes d'Angers & de Sées en Normandie, de gris, de rouges, de bruns & de noirs, qui avoient différentes consistances, diverses pesanteurs, mais qui n'étoient que peu ou point feuilletés. Les schistes un peu calcaires, portent communément des empreintes d'ossatures ou d'écaillages.

Il n'est pas rare de trouver dans les blocs de grosse ardoise ou schiste, des cristaux de félénite ou de gypse, & des arborisations formées par la déliquescence des pyrites qui s'y trouvent toujours, & qui sont peut-être la base colorante des pierres schisteuses. C'est donc la variété de ces substances qui se trouvent dans les schistes, qui fait que ces pierres ont des caractères peu constants, tant pour le coup-d'œil que pour les propriétés chimiques: c'est aussi à l'union & à l'arrangement de ces différens corps que les schistes doivent leur dureté, qui les rend propres à bâtir; il y en a même d'assez solides pour servir de *Pierre de touche*; tel est le schiste noir du mont Huneberg en Westrogothie: d'autres peuvent servir de *Pierre à rasoir*; telle est la pierre grise de Trollhaelle près de la mine d'or de Smolande. C'est par la même raison qu'ils sont feuilletés, & se divisent en tables plus ou moins épaisses, & qu'ils

donnent des lames d'ardoises, les unes propres à couvrir les toits, d'autres à faire des tables susceptibles du poli, ou qui ont de la faveur, & se décomposent facilement à l'humidité, comme les schistes alumineux de l'île d'œland dans la mer Baltique & d'autres endroits de l'Europe: telle est encore la *Pierre noire à crayon*. Voyez ce mot & celui d'ARDOISE.

SCHLOT. Dans les salines, on donne ce nom à la fclénite de *fel marin*. Voyez ce mot.

SCHORL ou SCHOERL. Les Minéralogistes Suédois & Allemands appellent ainsi une pierre ou grise, ou verdâtre, ou noire, ou rouge, dure, en cristaux, d'une longueur & grosseur plus ou moins considérable, que M. *Wallerius* appelle *corneus cristallifatus* (pierre de corne). On prétend que c'est la même pierre que le *basalte* ou *Pierre de touche* des Anciens, & que la *Pierre de stolpen*, dont parle M. *Pott*, est de cette espèce. Quelquefois le *schorl* est strié comme de l'*asbeste*. Voyez ces différents mots.

Il se trouve du *schorl* dans le quartz, dans le cristal de roche, & en masses cannelées dans la mine de plomb de Chatelaudrin en Basse-Bretagne; il est encore très-commun en Sudermanie, à Sahlberg, en Dalécarlie. Nous avons quelques échantillons de *schorl* qui ont été trouvés dans les mines d'étain; il est en petits canons ou aiguilles d'un noir luisant, quelquefois verdâtre: des Mineurs Anglois nous ont assuré que c'étoit même une espèce de mine d'étain. Voyez *Schorl* ou *Schil* dans notre Minéralogie, vol. I, page 300, 2^e édit., & l'article *Pierre de Basalte* dans ce Dictionnaire.

SCHRAITSER. Espèce de perche qu'on pêche à Ratisbonne. Ce poisson, dit *Ray*, est très-commun dans le Danube; il a six pieds & demi de long, du moins tel étoit celui sur lequel il a fait sa description; il ressemble à la perche de la petite espèce, par l'unique nageoire qu'il a sur le dos, dont une partie des rayons est épineuse & l'autre molle: ces rayons se tiennent par une membrane tachetée; mais le *schraitser* diffère de la perche par la figure de son corps, qui est plus longue & plus menue, par son dos qui n'est pas si élevé, par son museau qui est plus allongé, par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos, par deux lignes latérales qui sont blanches, par la couleur entre les lignes qui est blanche, & par sa queue qui est plus fourchue. Ce poisson paroît être le même que le *Schindel*. Voyez ce mot.

SCIE DE MER. Animal de mer à peau dure & à nageoires cartilagineuses. Voyez au mot BALEINE, l'article ESPADON.

SCIE MOUCHE ou MOUCHE A TARRIERE. Insecte ailé, dont M. Linneus fait vingt-huit especes, sous le nom générique *tenthredo*. Voyez l'article *Mouche à scie*, à la suite du mot MOUCHES.

SCILLE ou SQUILLE, *scilla*. Les scilles tiennent le milieu entre les lis & les oignons : elles different des lis, en ce que, dit M. Adanson, leur calice est composé de feuilles simples, sans filon, & qu'elles n'ont qu'un stigmate conique ; elles different des oignons, en ce que leurs étamines ne tiennent pas aux feuilles du calice. Leurs racines sont traçantes, excepté dans la *scille* dont la bulbe est écailleuse.

On distingue trois fortes de scilles dans les boutiques : savoir, deux grandes, qui sont la rouge & la blanche, rangées, par M. de Tournefort, dans le genre de *Ornithogalum*, & une petite, mise par le même Botaniste au nombre des *narcisses*.

1°. LA GRANDE SCILLE ROUGE, ou CHARPENTAIRES, ou SCIPOULE, ou OIGNON MARIN, *scilla vulgaris radice rubra*. Sa racine est un oignon ou une bulbe grosse comme la tête d'un enfant, composée de tuniques épaisses, rougeâtres, succulentes, visqueuses, rangées les unes sur les autres, comme celles de l'oignon vulgaire, ayant en dessous plusieurs grosses fibres : elle pousse des feuilles longues d'un pied, larges, charnues, verdâtres, également empreintes d'un suc visqueux & amer ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige quelquefois haute de deux pieds, droite, portant en sa sommité des fleurs à six feuilles blanches, auxquelles succedent des fruits arrondis, relevés de trois coins, & renfermant dans trois loges plusieurs semences sphériques & noirâtres : cette plante est la scille femelle.

2°. LA GRANDE SCILLE BLANCHE ou MALE, *scilla radice alba*. Elle ne differe de la précédente, qu'en ce que ses feuilles sont moins grandes, sa racine moins grosse & de couleur blanche ; l'une & l'autre croissent, ainsi que les oignons & aux sauvages, aux lieux sablonneux proche de la mer, en Espagne, en Portugal & en Sicile, même en Normandie près de Quillebœuf ; elles fleurissent en Août & Septembre, & les graines mûrissent en Octobre & Novembre. Quand les graines sont mûres & la tige séchée, les feuilles se montrent en Novembre & Décembre : on fait la récolte de leurs racines vers le mois de Juin. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences une Observation de M. Delisle, Apothicaire

Apothicaire à Etampes ; concernant des écailles d'un oignon de scille , qui ayant été mises dans une armoire enclavée dans un mur mitoyen avec le four d'un Boulanger , avoient poussé de petits oignons : ils étoient sur-tout placés vers l'onglet des écailles , c'est-à-dire vers l'endroit où elles sont attachées les unes aux autres. Cette observation a été répétée plusieurs fois par diverses personnes. Les Droguistes tiennent de ces oignons dans leurs caves , & quoiqu'isolés dans des caisses ou simplement couchés par terre , ils ne laissent pas de pousser aussi quelquefois de petits oignons , même des tiges avec des fleurs.

Ces deux sortes de scilles sont également incisives & apéritives ; elles résistent à la pourriture & provoquent les regles des femmes : on tient dans les boutiques des Apothicaires plusieurs préparations de scille qui conviennent dans les hydropisies de toutes especes : on donne la scille en poudre avec les cloportes & le nitre à la dose de cinq à six grains , qu'on réitere deux ou trois fois le jour : on la fait aussi infuser dans le vin blanc , à la dose d'une once sur une chopine , dont on donne deux cuillerées à soupe. Indépendamment de ce vin scillitique , il y a le miel scillitique & l'oxymel scillitique. La vertu spécifique de ces remedes contre l'hydropisie (sur-tout contre celle qui commence , dit M. *Haller* , quoiqu'alors ils affectent un peu l'estomac) , n'a guere été connue des Médecins que depuis quarante-cinq ans : selon M. *Bourgeois* , c'est à un Médecin Italien qu'on doit cette découverte. Il faut observer de faire précéder les purgatifs hydragogues à l'usage de la scille ; sans cette attention , on la donne le plus souvent sans succès. M. *Bourgeois* dit encore qu'on fait un grand usage de l'oxymel scillitique dans l'asthme pituiteux , dans les fievres putrides & bilieuses , dans la pleurésie & la péripleurésie bilieuse & inflammatoire.

On prétend que si on coupe les tuniques de cet oignon avec un couteau de fer ordinaire , ce couteau en sera empoisonné : c'est pourquoi les Auteurs demandent qu'on sépare leurs lamines avec un couteau d'ivoire ou de bois. Ce fait nous paroît être au nombre de ceux qu'on peut révoquer en doute ; cependant on lit dans les *Ephémérides d'Allemagne* , *Decur. 2 , ann. 8. pag. 298 , observ. 138* , qu'une poule d'Inde ayant mangé de la pâte qui avoit enveloppé les oignons de scille qu'on avoit fait cuire au four , se trouva saïsée au bout d'une heure , de vertiges & de convulsions , ne pouvant se soutenir & paroissant aveugle ,

ce qui se termina par des pustules dures qui s'éleverent sur ses pieds, & qui parurent servir de crise à cet accident. Quelle que soit l'authenticité de ces faits, j'ose dire ici avoir coupé plus d'une fois des feuilles de scille avec un couteau de fer, en avoir mâché les feuilles récentes de la racine, & m'être servi depuis à table de ce même couteau, sans qu'il m'en soit arrivé aucun inconvénient.

3°. La PETITE SCILLE BLANCHE OU NARCISSE DE MER, *narcissus maritimus*, est une espèce de narcisse qui croît fréquemment sur les bords de la mer, entre Cette & Peccais en Languedoc. Cette petite scille ne diffère de la précédente que par sa racine qui est noirâtre en dehors, & ses tuniques un peu cannelées. Ses fleurs ont une odeur douce : si on change cette plante de terroir, elle ne fleurit que très-rarement. Quelques-uns l'appellent encore *narcisse de Mathiote* ou *pancratium*.

SCINC ou SCINQUE ou STINC MARIN, *scincus*. Espèce de petit lézard d'Egypte & d'Arabie, long de neuf pouces ou environ. Sa tête, dit M. *Hasselquist*, est avancée, contiguë au corps, un peu courte, allant en diminuant jusqu'au bout, un peu convexe au sommet, & un peu aplatie par les côtés : la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure ; celle-ci est triangulaire & obtuse au bout : les narines qui sont placées au bout de la mâchoire supérieure, sont rondes & amples : la langue est pointue en forme de cœur, ébranchée à sa base, d'une substance un peu épaisse & charnue ; l'ouverture de la gueule médiocre : il a les dents courtes, égales, obtuses par le bout, & étroites par les côtés ; les yeux à la base de la tête, proche le bord du sommet ; l'orbite en forme de lance oblongue ; l'iris brune, & les paupières noires ; le cou de la grosseur & de la figure du corps ; le corps est d'un ovale oblong, angulaire par le dos ; la queue qui est continue avec le corps depuis les pieds de derrière, va toujours en rétrécissant jusqu'au bout, où elle est effilée & un peu aplatie : ses quatre pieds sont égaux ; les premiers sont éloignés de la base de la tête d'un pouce, ceux de derrière sont éloignés de deux pouces & demi des premiers & d'autant de l'extrémité de la queue : ils sont placés aux deux côtés de l'abdomen.

Ce lézard a les cuisses aplaties & égales ; les genoux sont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc : il a cinq

doigts fendus à chaque pied , fins , convexes par dessus , plats par dessous , articulés & couverts d'écailles. Ceux de derriere sont un peu plus longs que les antérieurs , & sans ongles.

Cet animal a la tête , le corps & les pieds couverts d'écailles : celles du sommet de la tête sont grandes , irrégulieres , & en petit nombre ; le bord de la mâchoire supérieure est couvert de cinq écailles perpendiculaires , un peu larges , creuses & crenelées à leurs bords : celles du corps sont creuses en dessous , rhomboïdes & tuilées , plus larges aux côtés opposés. Toutes ces écailles sont lisses & luisantes. Le sommet de la tête est d'un vert de mer tirant sur le jaune. Toute la longueur du dos est jaunâtre & traversée de douze bandes d'un brun noirâtre. Les côtés , le bas du gosier & les pieds sont blanchâtres.

La tête a à peu près un demi-pouce de long ; les pieds plus d'un pouce. Sa grosseur autour de la tête est d'un pouce ; au milieu de l'abdomen , de deux pouces ; proche de la base de la queue , d'un pouce & demi.

Ce lézard se trouve dans les lieux montueux entre l'Egypte & l'Arabie , même dans l'Egypte & dans l'Arabie Pétrée : il se nourrit d'herbes aromatiques. Les Arabes se servent assez souvent du scinc pour s'exciter à l'amour : c'est un secret que les Egyptiens ne négligent pas , mais que les Européens méprisent. On fait un électuaire avec la poudre de cet animal desséché , & les Arabes , quand il vient d'être tué , en tirent une espece de jus ou de bouillon dont ils font usage. Voilà apparemment leur aphrodisiaque ou secret dont se servent , pour s'exciter à l'acte vénérien , les vieillards ou les gens froids.

Les payfans d'Egypte portent au Caire des scinques , d'où , par Alexandrie , on les transporte à Venise & à Marseille , pour l'usage des Pharmacies de l'Europe : ils sont éventrés , salés & enveloppés d'absinthe ; en cet état ils ont une couleur jaune , argentée & luisante.

Quelques Naturalistes disent que ce scinc se trouve non seulement en Egypte & en Arabie , mais encore dans les Indes & vers la Mer Rouge : on dit qu'il y en a de très-grands dans la Lybie. Il s'en trouve dans la terre de Vizena , proche de Venise , dont les Apothicaires se servent au défaut de ceux qu'on apporte d'Egypte & d'Arabie , mais ils n'ont pas la même vertu ; & si l'on en croît *Mathiote* , il y a du danger à s'en servir. Cette espece de scinque d'Italie a le corps comme un grand lézard ; le ventre gros , marqué de quantité de taches de

différentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire , ainsi que la queue. Les Italiens font beaucoup plus de cas du vrai scinc , à cause de sa qualité prolifique.

Seba parle de deux scinques marins de l'Amérique ; l'un est à longue queue , & vit d'araignées & de petits crabes ; l'autre qui est plus petit , vit de vermicelles & d'araignées.

C'est une méprise de quelques Auteurs , d'avoir pris le scinc marin pour un poisson. *Pomet* rapporte qu'on en trouve dans le Nil en Egypte. Le *Pere du Tertre* dit que le maboja des Isles de l'Amérique est le même animal que le scinc : voyez MABOJA. Leur chair est bonne , dit-il , contre le venin & les blessures des fleches empoisonnées , pourvu qu'on en use modérément.

SCIPOULE. Voyez au mot SCILLE.

SCLARÉE ou TOUTE-BONNE. Voyez ORVALE.

SCOLITE , *scolytus*. Insecte coléoptère à antennes en masse solide ; d'une seule piece. Sa tête n'a point de trompe ; la forme de son corps ressemble à celle des scarabées ; sa couleur est noirâtre. On trouve le scolite sous les écorces : il est assez rare.

SCOLOPACE. Nom donné aux oiseaux à bec long & effilé. L'on a nommé *imantopedes* ceux qui ont de longues jambes & les cuisses à moitié dégarnies de plumes , pour pouvoir marcher sur les bords des rivages & même dans l'eau. Voyez ce qui en est dit à la suite du mot OISEAU.

SCOLOPAX. C'est un magnifique serpent d'Arabie. Le mâle présente une tête admirable par le superbe appareil de ses grandes écailles jaunes , accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges : son cou est orné d'un collier jaune : le reste du corps est marqueté d'un mélange de taches singulieres , de différentes grandeurs , à plusieurs angles inégaux , & qui semblent former comme des especes de caracteres. Il a , sous ces taches , des écailles argentines , brillantes , chevauchées çà & là par d'autres écailles rembrunies de figures irrégulieres , qui se perdent , pour ainsi dire , dans les premières. La femelle , quoique d'une couleur semblable à son mâle , est inférieure pour la variété & la beauté de sa parure. *Seba* , *Thef. II. Tabl. XXXIX. n. 1. & 2.*

SCOLOPENDRE , *scelopendra*. Nom donné à un genre d'animaux que divers Naturalistes appellent aussi *mille-pieds* , à cause du grand nombre de pattes qu'on leur remarque. Il ne faut pas confondre les

véritables scolopendres avec les *jules* qui ont le corps arrondi &c. voyez *JULE*. On distingue plusieurs especes de scolopendres, différentes par leurs formes, leur grandeur & leur couleur. Tous ces insectes ne vivent pas dans les mêmes lieux; les uns vivent dans le bois pourri, d'autres rampent sur terre, d'autres vivent dans la mer, & d'autres dans les eaux douces. Quelques-uns sont lumineux dans l'obscurité, d'autres habitent les bois, les lieux incultes; d'autres enfin sont fort incommodes, en ce qu'ils gîtent derriere les meubles, entre les livres, & quelquefois dans les lits ou dans les trous des murailles humides. Il y a des scolopendres dans les deux Continens, & dans les pays froids comme dans les climats chauds. Les scolopendres de terre ont le corps long & applati, leurs antennes sont filiformes & composées d'un grand nombre d'anneaux courts. On ne voit aucune distinction entre le ventre & le corselet de ces animaux. Tout leur corps est composé d'anneaux plus ou moins nombreux. De dessous chaque anneau partent ordinairement quatre pattes, deux de chaque côté. Dans ce genre d'animaux, il y en a qui n'ont que vingt-quatre pattes ou jambes, telle que la *scolopendre à pinceau*: voyez ce mot. D'autres ont vingt-huit pattes, d'autres trente, d'autres cent huit, d'autres deux cents, d'autres cent quarante, d'autres deux cents quarante. Parmi les scolopendres, il y en a de mal-faisantes, c'est-à-dire, dont la morsure, ou la piqûre est venimeuse, & produit une enflure. Tel est le mille-pieds ou scolopendre d'Amérique, qu'on nomme, à cause de son venin, la *mal-faisante*. Voyez à l'article MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

Il y a des scolopendres qui se nourrissent de *podures*: voyez ce mot. Ces animaux qui muent & se dépouillent de leur peau crustacée, courent fort vite, & en marchant ils serpentent & forment communément des sinuosités avec leur corps, qui, pendant la nuit, est souvent phosphorique. Les scolopendres ont une propriété singulière, en ce qu'étant jeunes elles ont moins d'anneaux & moins de pattes qu'elles n'en ont par la suite. Combien de tuyaux marins sont habités par des especes singulieres de scolopendres!

SCOLOPENDRE DE MER ou **CHENILLE CORALLINE**: voyez son article à la fin du mot **CORALLINE**. Tome II. page 327.

SCOLOPENDRE DE MER ou **MARINE**, *scolopendra marina*. C'est un animal dont *Rondelet* & *Gesner* distinguent deux especes. Ces Naturalistes nomment la première *scolopendre cétacée*: elle a beaucoup de

pieds , comme la scolopendre terrestre , & ses pieds lui servent à nager , comme autant de rames. *Rondelet* dit en avoir vu la figure telle qu'*Elie*n l'a décrite : c'est un ctacée des Indes que l'on ne sauroit regarder étendu mort sur le rivage , sans quelque frayeur. Les Mariniers disent que cet animal s'éleve quelquefois sur la mer , & qu'on lui voit les poils des narines qui sont fort grands. Il a la queue faite comme la langouste. *Rondelet* compare son corps à une galere à trois rangs de rames , parce que ses pieds sont disposés çà & là , comme des rames rangées le long d'une galere. Ce zoophite paroît différer de la scolopendre de mer de *Swammerdam* , qui s'enfle quand on la manie : si on la jette dans la mer , elle nage comme une vessie pleine d'air : on assure qu'elle est venimeuse : on la nomme aussi le *physalus de la mer Rouge*. On ne lui reconnoît ni bouche ni ouies : elle est sans yeux & sans tête apparente ; elle est large par le milieu , menue & courbée par les deux bouts , ridée sur le corps , & fendue par un bout comme la partie naturelle de la femme ; enfin , elle a sur le dos des especes de verrues , où il y a du poil : on appelle cet animal , en Normandie , *taupe de mer*. Nous en avons trouvé sur les parages de la Hollande , dont les poils en forme de pinceaux jouent l'opale.

L'autre espece de scolopendre de *Rondelet* est un animal aquatique , semblable à la scolopendre terrestre , mais un peu plus petit. *Rondelet* donne la figure de deux de ces scolopendres : la premiere est toute rouge , longue de douze doigts ; de la tête à la queue elle est çà & là fournie de plusieurs pieds : elle se courbe en plusieurs replis. La seconde est beaucoup plus longue : elle croît jusqu'à une coudée de long ; elle est menue , d'une couleur qui tire sur le blanc. Comme la premiere , elle a beaucoup de pieds.

M. *Linneus* qui nomme cette espece de scolopendre de mer *neris* , dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale , proche de la Laponie. Ces scolopendres marines viennent dans les lieux pierreux , & sont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds est aussi plus grand , mais ils sont plus minces : elles ne se tiennent pas dans les lieux profonds , non plus que les serpens d'eau.

M. *Fougeroux* , étant à Venise , a observé sur les feuilles du goëmon , espece d'algue marine , une petite espece de scolopendre , de la grosseur d'une tête d'épingle ; cet insecte brille ainsi que les animaux terrestres lumineux ; sa lumiere est plus ou moins vive , selon qu'il lui plaît ;

son corps est quelquefois simplement transparent ; souvent il en sort des jets de lumiere , qui forment une étoile , & répandent la clarté à quelque distance de lui ; il brille par sa partie postérieure , & quand il donne toute sa lumiere , sa tête seule paroît opaque ; mis dans l'eau douce , il y meurt au bout de six ou huit secondes , il y brille cependant jusqu'à sa mort , & répand alors beaucoup de liqueur lumineuse ; écrasé sur du papier , il y dépose une longue traînée de matiere phosphorique , bleuâtre & transparente. Si on met à sec ces petits animaux , leur lumiere s'éclipse à mesure que l'humidité se dissipe ; cette observation a été faite de même par M. *Godeheu de Réville* , sur les côtes de Malabar , & des Isles Maldives. La matiere azurée & lumineuse paroît avoir les mêmes qualités que l'huile & la graisse , car elle ne se mêle pas intimément avec l'eau , & s'y forme en petites bulles. Ces insectes font du nombre de ceux qui rendent les eaux de la mer laiteuses & lumineuses : voyez MER LUMINEUSE.

Pour compléter l'histoire des différentes especes de scolopendres de mer , voyez ce qui est dit aux articles VERS RONGEURS DE DIGUES , MILLE-PIEDS ; & SCOLOPENDRE DE MER , qui construit des coraux tubuleux , à l'article CORALLINE , T. II , pag. 327.

SCOLOPENDRE A PINCEAU. On la trouve communément sous les vieilles écorces des arbres : sa longueur est d'une ligne & demie , & sa largeur d'une demi-ligne ; elle ressemble pour la forme à un petit cloporte : ses antennes sont composées de sept articles ; sa tête est noire , son corps brun , & composé de dix anneaux , d'où sortent douze pattes de chaque côté. On distingue aussi de chaque côté de son corps une rangée de neuf petites aigrettes de poils frisés. Sa queue est composée d'un pinceau de poils semblables , mais plus longs , droits , d'un blanc lustré & en touffes.

SCOLOPENDRE TERRESTRE , est un insecte qui mord , qui a plusieurs pieds , long de trois à quatre doigts , qui naît & vit dans les pieux fichés en terre ou dans les troncs d'arbres. M *Linneus* , d'après les autres Naturalistes , en cite cinq especes.

La premiere , quoique petite , a cent pattes de chaque côté. Son corps est de figure cylindrique , marqué tout le long du dos , de deux lignes de couleur de fer , sur une peau noire ; ses antennes sont composées de cinq articles , dont le dernier est globuleux.

La seconde est rouge , menue comme un fil , tortueuse comme

un serpent : elle a quelquefois cinquante-quatre pattes de chaque côté ; d'autres fois soixante - dix : elle se trouve en terre comme la précédente.

La troisième, qui habite sous les pierres dans la grande Ile de Carlsoea, a la figure de la précédente : elle est de la longueur d'un travers de doigt, de la grosseur d'une plume de pigeon. Sa peau est unie & cendrée : elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps, par les côtés, est strié en long ; la couleur en est plus pâle ; son corps a environ soixante anneaux ; ses antennes sont composées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche en lieu uni, elle se ramasse, les pattes tournées contre terre. Ces pattes sont blanches : elle en a cent vingt de chaque côté.

La quatrième est munie en tout de trente pattes. Sa couleur est rouge, & à peine a-t-elle un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant sont gros & forts : les derniers sont très-longs ; sa queue est comme fourchue. Les articles, d'un côté du corps, sont plus longs de moitié que les autres : c'est le *twæstiert des Suédois*.

La cinquième a douze pattes de chaque côté : sa queue est blanche ; on la trouve à Upsal, &c. dans les racines des arbres, parmi la mousse, & il y en a beaucoup au printemps : elle est longue d'un pouce.

A l'égard des scolopendres terrestres d'Amérique : voyez l'article MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE.

M. *Weiss* en parlant du mouvement progressif des insectes, &c. observe que *la scolopendre* à anneaux luisans & bruns, qui se trouve dans nos climats, sous les pierres, sous la mousse & au fond des chênes creux, exécute ses mouvemens au moyen d'un mécanisme pareil à celui des *escargots*. Il y a cette différence, qu'au lieu de muscles, elle fait agir successivement un grand nombre de jambes. Pour rendre plus intelligible la transmission de son mouvement, il suffit de regarder de près l'allure de la scolopendre. On remarque sans peine que tandis qu'une quantité de jambes sont employées & agissent suivant le plan de position, toutes les autres sont relevées. Bientôt celles-ci suivent les autres jambes du côté de la tête & posent à terre, tandis que les dernières de chaque division se relevent. Ainsi d'un moment à l'autre ce sont toujours d'autres jambes qui agissent depuis la queue jusqu'à la tête, ce qui forme des espèces d'ondulations : au reste le nombre des pelotons

pelotons ou de pattes agissantes, varie selon les difficultés que l'animal rencontre ; s'il monte, s'il descend, il change l'arrangement & l'ordre de ses pieds : il en augmente ou diminue le nombre suivant le besoin. Dans le mouvement progressif, ces especes d'ondulations s'écoulent le long du corps beaucoup plus rapidement que l'animal ne marche ; néanmoins la vitesse des pieds ne surpasse pas celle de tout le corps, car chaque pied appuyant sur le plan, transporte le corps à la même distance qu'il agit. Il en est ainsi des muscles de l'*escargot*. Voyez à l'article LIMAÇON.

Si la nature paroît avoir été trop libérale en accordant un aussi grand nombre de pieds à l'animal scolopendre, il n'en est pas moins vrai que cette multitude de pieds lui est très-nécessaire : elle lui procure & facilite un mouvement uniforme & non interrompu, attendu qu'une partie des pieds agit pendant que les autres sont levés. Ce sage mécanisme pourroit sans doute s'appliquer à des machines où un certain nombre de leviers doivent conspirer au même mouvement. Notre Auteur dit qu'une galere dont les rames agissent pour l'ordinaire dans le même instant, feroit peut-être plus de chemin, ou du moins seroit conduite avec plus de sûreté, dans le cas de quelque choc imprévu, si l'on pouvoit sans nouvelle difficulté faire agir ses rames par quelque ordre successif, qui en supprimant les reprises & les secouffes, tendroit à l'uniformité. C'est dans les animaux nageurs, & principalement dans les insectes aquatiques, qu'on pourroit trouver une source intarissable de principes utiles pour perfectionner la navigation. Quelle variété infinie de figures, de positions, de mouvemens & directions, de forces & vitesse, &c. On peut lire à ce sujet les articles VER AQUATIQUE, CHENILLE ARPENTEUSE, VERS MINEURS.

SCOLOPENDRE VULGAIRE. Voyez LANGUE DE CERF. La scolopendre vraie est le *céterach*. Voyez ce mot.

SCOLOPENDROIDE. Voyez à l'article ÉTOILE DE MER.

SCOPS. Plusieurs Naturalistes donnent ce nom à un oiseau de rapine, qui est le plus petit des oiseaux nocturnes : c'est le petit duc. Voyez son article à la fin du mot DUC.

SCORDIUM. Nom donné vulgairement à la *germandrée d'eau*. Voyez ce mot.

SCORPENE, ou SCORPENO ou SCORPION DE MER, ou RASCASSE, *scorpana pinnulis ad oculos & nares*. ARTEDI. C'est un poisson

à nageoires épineuses, qui vit sur les rivages & dans la fange : il a la tête grosse, le corps garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, des dents petites & épaisses. Ce poisson a la mâchoire basse, faite en triangle bien formé. Au lieu de sourcils, on lui voit deux excroissances molles & cartilagineuses. Les ailerons sont larges & forts ; ceux près des ouies tiennent presque la moitié du corps ; ceux de dessous sont un peu plus petits : celui qui est proche de l'anus est grand & large, foutenu d'aiguillons fort piquans ; les nageoires du dos en ont neuf bien forts ; sa queue est unie. Les écailles de ce poisson ressemblent à celles des serpens. Il a quatre ouies de chaque côté ; il est de couleur rouffâtre. Sa chair est dure, mais étant gardée quelque temps, elle devient tendre. *Rondelet* dit qu'on la mange bouillie avec le vinaigre, lorsqu'elle est rôtie, elle n'est pas si bonne.

L'eau, dans laquelle la chair de ce poisson est cuite, lâche le ventre : il est tellement garni d'aiguillons, que l'on ne peut le prendre que par la queue ; ses piqûres causent de l'inflammation & de grandes douleurs. *Rondelet* dit avoir souvent guéri ces piqûres, en mettant sur la plaie un surmulet fendu en deux, & le foie du scorpéno même.

Il y a un autre poisson de ce genre, nommé *scorpion de mer* ou *scorpana* à Marseille, & *scorfano* à Rome. Selon *Ray*, il est trois ou quatre fois plus grand que le précédent : il est rouge, safrané par tout le corps, tiqueté de noir : il a plusieurs filets, sur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire supérieure, ce que n'a pas l'autre scorpion de mer. Les angles de la couverture de ses ouies sont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre espèce de ces poissons dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

L'on trouve encore une autre espèce de scorpion marin dans la mer d'Occident : c'est le *posthest* des Hollandois, le *father-lascher* des Anglois & l'*ulka* des Suédois. *Ray* dit que ce poisson de mer cartilagineux est long d'un demi-pied : il a la figure du goujon de mer ; la tête grosse & garnie d'aiguillons ; le corps menu ; le ventre large & plat : il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, & qui traversent. L'ouverture des ouies est petite : elle est couverte d'une membrane, qui, quand le poisson est hors de l'eau, devient enflée comme une vessie. Ce poisson a deux nageoires au dos ; celle de devant est garnie de huit ou neuf aiguillons, qui, dans les poissons adultes, sont un peu durs & pointus. La circonférence de sa queue est ronde.

SCORPION. Les Conchyliologiftes donnent ce nom à un coquillage univalve , de la famille des murex. Sa robe est de couleur jaunâtre : il est tout ridé , & chargé de tubercules. Il fort de sa levre cinq grosses pattes , & deux autres plus recourbées , dont l'une fort de sa tête ou de son sommet , & l'autre de sa queue. Rien n'est plus beau que ses levres rayée ; de blanc & de violet (*M. d'Argenville*).

SCORPION AQUATIQUE , est un insecte ailé , mis , par *M. Linneus* , dans l'ordre des *hémipteres* : il y en a de deux especes ; il nomme la premiere , *nepa abdominis margine integro* : c'est le scorpion de marais de *Mouffet* , de *Petiver* , de *Ray* , de *Swammerdam* ; ou l'araignée aquatique de *Bauhin* & d'*Hoffnagel* ; ou le scorpion d'eau de *Jonston* & de *Bradley* ; ou la deuxieme espece de *hepa* de *M. Geoffroy* , qui a *un seul article aux tarses , des antennes en forme de pinces de crabes , & quatre pattes*. Cette espece se trouve dans les fleuves , dans les étangs , dans les marais & dans les lieux bourbeux , sur-tout , dit le Naturaliste Suédois , dans une riviere du côté d'Upsal , nommée *Sahla*. L'autre espece est le grand scorpion aquatique , *hepa corpore lineari* de *M. Geoffroy* , & qui est décrite plus bas d'après *Swammerdam*. Quelques-uns regardent encore comme une espece de scorpion aquatique cet autre animal , *hepa margine ferrato* , la naucore (*naucoris*) de *M. Geoffroy* , lequel désigne ainsi le caractère de cet insecte , différent des précédens , car il est d'un autre genre ; *deux articles aux tarses , des antennes très-courtes situées au dessous des yeux , une trompe courbée en dessous , quatre ailes croisées , six pattes , les premieres en forme de pinces de scorpion , & un écuffon*. Voyez l'article NAUCORE.

Il y a de ces insectes aquatiques à Surinam. Les Voyageurs rapportent que , dans l'île de Madagascar , les marais & les eaux croupies sont infestés d'une espece de scorpions , que les bestiaux avalent quelquefois en buvant , & qui leur causent quelquefois la mort.

Swammerdam dit que la grande espece de scorpion aquatique a été décrite par *Aldrovande* , sous le nom de *tipule aquatique* ; & la plus petite par *Mouffet* , qui lui a conservé le nom de *scorpion aquatique*. Cet insecte , dit *Swammerdam* , est divisé en trois parties , qui sont la tête , le corselet & l'abdomen. Sur la tête on voit des yeux , & au dessous une bouche qui est comme un bec recourbé ; la tête est fort dure & d'un noir rougeâtre ; l'aiguillon , qui est renfermé dans ce bec recourbé , est creux & brunâtre ; sur le corselet se trouvent quatre ailes , & sous

le même corselet, sont quatre pieds; les deux bras sont situés plus en avant, près de la tête; les ailes supérieures sont plus dures, & servent d'étui aux inférieures, de sorte que celles-ci, qui sont d'un tissu membraneux, ne sont jamais mouillées, tant elles sont couvertes avec précision. Ces ailes inférieures sont d'un gris pâle: il s'y distribue des nerfs ou des vaisseaux ramifiés, tachetés de jaune & de rouge. La partie supérieure de l'abdomen, que cachent ces ailes, est d'un rouge foncé & transparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds sont divisés en plusieurs phalanges, & armés de deux ongles. La dernière phalange du bras peut faire l'office de pince, en se recourbant sur elle-même pour embrasser la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen est d'un gris pâle, & se termine par une queue fourchue. Au reste, le corselet & le ventre de cet insecte sont si aplatis, qu'ils semblent ne contenir presque point de viscères. L'on trouve souvent sur ces sortes de scorpions, des lendes ou espèces d'animalcules dans l'état d'œuf, d'un rouge pourpre, qui, en grandissant, prennent à-peu-près la forme d'une araignée ovale.

Swammerdam, après avoir parlé des parties extérieures des scorpions aquatiques ailés, passe aux intérieures, entre lesquelles il a examiné très-attentivement les organes de la génération qui sont très-curieux: ils sont fort semblables à ceux du scarabée monocéros; ils ont même, dit-il, beaucoup de rapport avec ceux de l'homme, quant à la structure des vaisseaux déférens, des vaisseaux des testicules & des vésicules féminales; rapports qu'il est important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques résultats généraux sur l'économie animale.

Les différentes métamorphoses de cet insecte approchent beaucoup de celles des punaises. Les scorpions aquatiques passent le jour dans l'eau; mais la nuit, & même le soir, ils prennent leur essor, & voltigent en divers endroits: ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eau que ceux qu'ils habitent ordinairement, sur-tout quand leurs fossés commencent à se sécher. Ce petit animal est vorace; sa proie consiste en insectes aquatiques, qu'il perce avec sa trompe, dont l'extrémité est très-aiguë. La larve & la nymphe ambulantes du scorpion aquatique demeurent toujours dans les mêmes endroits, jusqu'au développement général des ailes; alors cet insecte vole, & va chercher son semblable pour perpétuer l'espèce.

L'on voit que la grande espece de scorpion aquatique differe de l'espece dont il est mention ci-dessus. Son corps est plus étroit, plus long & plus aigu; son ventre est terminé par deux appendices fort longues: sa tête est fort petite; on y distingue seulement deux gros yeux, & une trompe recourbée: cette trompe n'est pas longue, mais pointue & fort aiguë. Les autres membres sont très-distincts; sa couleur est plus pâle, un peu plus grise, & tirant sur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans ses bras ou plutôt dans ses antennes, puisqu'elles partent de la tête, c'est que les trois articulations auxquelles tiennent les ongles, forment chacune une petite éminence aiguë, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en se repliant. Les quatre pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre scorpion, sont comme des soies roides terminées par de petites griffes: il y a une différence considérable dans les extrémités membraneuses des aîles supérieures. Ses œufs sont terminés par des fils ou poils, & se trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

SCORPION ARAIGNÉE, *scorpio araneus*, aut *acarus cancroides*. Il est facile à distinguer des scorpions proprement dits: c'est une espece de *pince*: voyez ce mot. Sa longueur est d'une ligne, & sa largeur de demi-ligne: ses pattes sont au nombre de huit: ses deux antennes, plus longues que le corps & plus grosses que les pattes, sont composées de quatre articles arrondis, excepté le dernier, qui ressemble précisément à une pince de crabe: au-devant de sa tête, il a encore vers la bouche deux petites pinces qu'il remue en marchant. Sa maniere de marcher est en rétrogradant. Il se nourrit ordinairement des poux qui naissent dans les vieux bois: il se trouve dans les cabanes qui ont été long-temps fermées, & où l'air n'a point pénétré.

SCORPION DE MER. Voyez SCORPENO.

SCORPION MOUCHE. Voyez PANORPE.

SCORPION TERRESTRE, *scorpio*, est un insecte vivipare si commun en Italie, que, selon *Mathiolo*, il n'y a ni maison, ni chambre, ni cave, où l'on n'en trouve.

Description du Scorpion.

Le scorpion est un insecte terrestre, de moyenne grandeur, ressemblant à une petite écrevisse: on en distingue de neuf sortes par la diversité des couleurs. Il y en a de blanchâtres, de jaunes, de

noirâtres, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verts, de vineux & d'obscurs comme la fuie.

On y remarque principalement quatre parties; favoir la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête est un peu large & faillante; elle paroît jointe & continue avec le corselet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux situés vers la partie antérieure de la tête, puis deux autres vers le milieu de la tête ou de la poitrine; ces yeux font si petits, qu'à peine peut-on les appercevoir: la bouche est garnie de petits poils & munie de deux mâchoires, dont l'inférieure est fendue en deux, accompagnées de deux espèces de petites serres dentelées, qui semblent lui tenir lieu de dents pour broyer sa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entièrement imperceptibles.

Aux deux côtés de la tête on voit sortir deux bras composés chacun de quatre articulations, dont la dernière est assez grosse, contenant de forts muscles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrémité des bras des écrevisses de riviere. Au-dessous de la poitrine il y a huit pattes, quatre de chaque côté, divisées chacune en six phalanges, dont les dernières sont pareillement fourchues & pourvues de petits ongles crochus ou de petites serres, le tout parsemé de poils, ainsi que l'espèce d'écaille qui lui sert de peau.

Le ventre se divise en sept anneaux, du dernier desquels part la queue, qui est longue & noueuse: ce dernier anneau est un peu velu, & composé de six petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout en maniere de grains de chapelet, mobiles & creux; le dernier est armé d'un poignard qui sert plus à l'offensive qu'à la défensive; c'est un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers sa base d'un petit trou, par lequel en piquant il pousse une gouttelette de liqueur blanchâtre, virulente, venimeuse, âcre, mordicante, dont le réservoir est dans une vésicule placée au bout de la queue.

Les scorpions femelles sont plus grands, plus gros, plus ronds & plus noirs que les mâles: ceux-ci sont languets, grêles & rougeâtres. *Redi* nous apprend qu'entre plusieurs femelles de scorpion, mises séparément dans des vaisseaux de verre, une y fit trente-huit petits bien conformés & d'un blanc de lait, qui devinrent de jour en jour plus tannés; & une autre vingt-sept, qui, comme les premiers, sembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il ajoute

qu'ayant eu la curiosité d'ouvrir quelques femelles avant qu'elles eussent fait leurs petits, pour voir comment ces insectes étoient disposés dans le ventre de la mere, il les y trouva en divers nombres, mais jamais moins de vingt-fix, ni plus de quarante. *M. de Maupertuis*, qui a étudié l'histoire des ces animaux avec un œil curieux & philosophique, dit qu'il en a cependant observé depuis vingt-sept jusqu'à soixante-cinq, tous pendans à un long fil, & revêtus d'une membrane très-mince, dans laquelle les petits étoient séparés les uns des autres par une cloison mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux sont plus apparens dans le fœtus que dans l'adulte, on peut, sans le secours du microscope, les reconnoître sous la forme de deux points noirâtres, ainsi que la queue repliée sous le ventre, & les bras abaissés au-dessous de la tête & collés au corps.

Swammerdam soupçonne que l'aiguillon extérieur du scorpion n'est qu'une gaine qui renferme le véritable dard. *Redi* dit avoir vu fortir une goutte de liqueur blanche de cet aiguillon.

Expériences faites par M. de Maupertuis sur la piqure des Scorpions.

Cet Académicien dit, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, année 1731, p. 223, avoir vu deux especes de scorpions : l'un se trouve assez communément dans les maisons : l'autre habite la campagne. Les premiers sont beaucoup plus petits que les derniers : leur couleur est celle du café brûlé.

Je n'ai fait, dit-il, aucune expérience sur les scorpions de cette espece. Les scorpions qui habitent la campagne ont deux pouces de longueur ou environ, & sont d'un blanc-jaunâtre. Ils se trouvent en si grande quantité vers un village appelé *Souviagnargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les paysans en font une espece de petit commerce. Ils les cherchent sous les pierres, & les vont vendre aux Apothicaires des villes voisines, qui les croient utiles pour quelques compositions contre la piqure du scorpion. C'est cette espece que *M. de Maupertuis* a examinée.

La premiere de ses expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillon d'un scorpion irrité, à la partie du ventre qui est sans poils. Une heure après il devint très-enflé & chancelant ; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'estomac & dans les intestins, & continua pendant trois heures à vomir de temps en temps une espece de bave visqueuse : son ventre qui étoit fort tendu,

diminuoit après chaque vomissement ; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler , & quand il l'étoit à un certain point , l'animal revomissoit encore. Ces alternatives d'enflure & de vomissement durèrent environ trois heures ; ensuite les convulsions le prirent ; il mordit la terre , se traîna sur les pattes de devant , & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée , comme en ont les animaux piqués par les abeilles & par les guêpes : l'enflure étoit générale , & l'on voyoit seulement à l'endroit de chaque piqûre un petit point rouge , qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon , rempli de sang extravasé. Notre Auteur a observé la même chose sur tous les animaux qu'il a fait piquer , & il n'a jamais vu que cette piqûre fit élever la peau.

Quelques jours après , *M. de Maupertuis* fit piquer un autre chien cinq ou six fois au même endroit , sans qu'il parût malade. Il fit réitérer les piqûres , & en plus grand nombre ; & dans la crainte que les premiers scorpions n'eussent épuisé leur venin , il en fit faire d'autres par de nouveaux , tant mâles que femelles. On fit piquer sept chiens du voisinage , qui , parce qu'ils étoient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres , venoient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences ; mais ils ne se ressentirent en aucune maniere du venin , ni des piqûres ; ils mangèrent à leur ordinaire : enfin on répéta l'expérience sur trois poulets , qu'on fit piquer sous l'aîle & sous la poitrine ; mais aucun de ces animaux ne donna le moindre signe de maladie.

De toutes ces expériences , on doit conclure que , quoique la piqûre du scorpion soit quelquefois mortelle , elle ne l'est cependant que rarement : elle a apparemment besoin pour cela du concours de certaines circonstances , qu'il seroit difficile de déterminer. La qualité des vaisseaux que rencontre le poignard ou aiguillon , les alimens que peut avoir mangés le scorpion , une trop grande diete qu'il aura soufferte , peuvent contribuer ou s'opposer aux effets de la piqûre : peut-être la liqueur empoisonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le scorpion pique : mais il suffit d'avoir des exemples funestes pour s'en méfier. Au reste , ce peut être le peu de malignité des scorpions , qui aura mis en crédit certains contrepoisons dont on se fert en Languedoc.

L'huile dans laquelle on a noyé des scorpions passe pour un spécifique contre la piqûre de ces mêmes animaux ; il ne s'agit , dit-on , que d'en
frotter

frotter la partie piquée : un scorpion écrasé passe pour avoir la même vertu, ou prévient, dit-on, les mauvais effets de la piqûre : on ne sent pas même de maux de cœur ni de défaillance, & peut-être que la confiance guérit le mal qu'avoit fait la crainte ; mais on ne croit pas moins devoir sa conservation au prétendu remède.

M. de *Maupertuis* a voulu s'assurer de la véritable conformation intérieure du dard du scorpion, quoique *Rai*, *Rédi*, *Leuwenhoeck* & *Swammerdam* l'eussent donnée. Ses descriptions diffèrent un peu ; cet Académicien avance que le dernier nœud de la queue du scorpion est une petite fiole d'une espèce de corne, qui se termine par un cou noir, fort dur & fort pointu, & ce cou est l'aiguillon. Il a reconnu avec le microscope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui sont placés des deux côtés à quelque distance de la poitrine. Quelquefois la situation de ces trous varie un peu, l'un approchant plus de l'extrémité que l'autre. Si on presse fortement la fiole, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Nous passons ici sous silence plusieurs histoires extravagantes du scorpion, dont *Plin*, *Elien*, & sur-tout *Albert le Grand*, font mention. M. de *Maupertuis* a eu la complaisance de faire des épreuves qui n'ont servi qu'à faire voir combien elles sont fabuleuses. Il a seulement reconnu que les mœurs de ces animaux sont féroces, ils sont aussi cruels à l'égard de leurs petits, que les araignées : une mère qu'il avoit renfermée dans une bouteille, les dévorait à mesure qu'ils naissoient. Ces insectes n'écoutent pas mieux les lois de la société entr'eux, que les sentimens de la nature pour leurs petits. Cent scorpions que notre Académicien mit ensemble, se mangèrent presque tous : c'étoit un massacre continuel, sans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le sexe : en peu de jours il n'en resta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit croire qu'ils ne se mangeoient ainsi les uns les autres que faute d'autre nourriture ; mais après avoir connu les alimens qui étoient de leur goût, leur ayant présenté des mouches, ils en mangèrent, sans cependant oublier tout-à-fait leur férocité ; car de temps en temps ils recommençoient à se dévorer. Ils mangèrent aussi des cloportes, & sur-tout une grosse araignée, qui fut pour eux un mets exquis : trois ou quatre scorpions l'attaquèrent à la fois, & chacun y demeura long-temps attaché.

Les scorpions font voir beaucoup de force & de courage contre les araignées ; souvent un très-petit scorpion attaque & tue une araignée beaucoup plus grosse que lui. Il commence d'abord par la saisir avec l'une ou l'autre de ses grandes ferres, quelquefois avec les deux en même temps : si l'araignée est trop forte pour lui, il la blesse de son aiguillon, qu'il retrouffe par-dessus sa tête, & la tue ; après quoi les deux grandes ferres la transmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant la tête, & qui sont ses dents, avec lesquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit *Wolckamer* le jeune, l'araignée vigoureuse, fait tous ses efforts pour embarrasser & envelopper le scorpion de ses fils ; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec son dard, lui coupe toutes les pattes avec ses pinces ; & ramenant vers sa bouche le tronc mutilé, il en suce toutes les parties molles, & n'en laisse que la carcasse.

On prétend que si l'on entoure un scorpion de charbons ardens, on le voit tourner son dard contre lui-même, se percer & se tuer : il est facile de s'assurer par l'expérience de la vérité ou de la fausseté de ce fait.

Lieux où l'on voit les Scorpions.

Ces insectes se trouvent dans les pays chauds ; comme en Italie ; en Espagne, en Provence, en Languedoc, en Asie, en Afrique & en Amérique : à peine les connoît-on dans les climats froids. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais : on en voit dans les murailles, sous les pierres & dans la terre, où ils se nourrissent de vers, de mouches, de moucherons & d'herbes : il y en a de plusieurs especes, comme nous l'avons dit ci-dessus. Les scorpions de Tunis sont jaunes, plus grands & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat est tempéré, moins ils sont venimeux : il y a même des pays où ils n'ont point de venin. Des Auteurs font aussi mention de scorpions qui sont ailés, qui tuent très-facilement les araignées, les petits lézards & les serpens. Au Cap de Bonne-Espérance les scorpions sont très-communs ; leur couleur est d'un vert-brun, tiqueté de noir : on les y trouve sous les pierres. Aussi les Européens prennent ils bien garde quand ils mettent leurs mains parmi les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piqûre est très-dangereuse, & met souvent la vie en danger. En général les scorpions des Indes sont beaucoup plus

grands que les nôtres : il y en a aussi de petits ; mais la différence de la taille n'en met point dans le venin de leur piqure , qui est toujours dangereuse : car tous les Voyageurs s'accordent à dire que le venin de ces fortes d'insectes , est toujours funeste , si le remede n'est pas apporté sur-le-champ.

Il y a dans le Royaume de Siam une espece de scorpion de la grandeur d'une grosse écrevisse de riviere , & d'un poil gristirant sur une couleur noirâtre , qui se hérissé lorsqu'on en approche. Au rapport d'*Helbigijs* , les Indiens n'emploient point d'autre contrepoison pour guérir les suites de la plaie faite par le scorpion , que de frapper sur l'endroit avec du fer ou avec une pierre , jusqu'à ce que la chair soit devenue presque insensible , & que la douleur ainsi que la tumeur soient dissipées. Le même Auteur dit que les scorpions se dépouillent de leur peau de la même maniere que les serpens.

Swammerdam rapporte qu'il se trouve en Hollande une espece de scorpion aussi petit que la punaise , à laquelle il ressemble encore par la partie postérieure de son corps , qui se divise en onze anneaux étroits. Il n'a point de queue ; il a six jambes composées chacune de quatre articulations. Au devant de la tête est un bec aigu , couvert de poils , & beaucoup d'yeux dispersés sur les deux côtés de la tête : au devant des yeux sont les bras qui sortent de la tête , comme les antennes dans les papillons ; ils ont quatre phalanges , en comptant la pince ; toutes ces parties sont velues : les bras sont très-longs relativement au corps ; & l'animal exécute , par leur moyen , des mouvemens singuliers lorsqu'il marche , & se meut grossièrement comme le cancre terrestre. Cet insecte se trouve dans la poussiere des coffres , des cassettes & des boîtes qui n'ont pas été nettoyées depuis long-temps , &c. Cet insecte paroît être le *scorpion araignée*. Voyez ce mot.

Séba parle de plusieurs especes de scorpions qui se trouvent , 1°. au Bresil : celui-ci a , entre le premier & le dernier nœud , deux trous percés à jour : 2°. un autre du Bresil , qui a la queue fourchue & très-velue : 3°. ceux de Surinam , de Ceylan & d'Afrique. On dit qu'en 1129 , il parut à Bagdad en Arabie , des scorpions ailés avec une double queue , qui remplirent tous les habitans de terreur & firent beaucoup de dommage. N'étoit-ce pas la grande espece de *scorpion aquatique* ?

Propriétés du Scorpion en Médecine, & ce qui arrive aux personnes piquées mortellement par cet insecte.

Quelquefois la piqûre d'un scorpion est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & partout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties intérieures, sont affectés d'enflures aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures, & qu'elle soit légère, il se forme une tumeur sous les aisselles ; mais si la piqûre est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures ; il paroît des meurtrissures accompagnées de démangeaisons autour des levres de la plaie, aussi bien que sur tout le corps ; de sorte qu'il semble, dit-on, que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le visage contrefait : il s'amasse des matières gluantes autour des yeux : les larmes sont visqueuses : les jointures perdent leur mouvement ; & cet accident est accompagné de la chute du fondement, & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & il tombe dans des convulsions qui tiennent de *l'épisthotonos*. Le meilleur remède en pareils accidens, est non seulement le scorpion écrasé sur la plaie même, & l'usage de son huile en liniment, mais il faut encore recourir promptement à l'usage de l'orviétan, des sels volatils de vipère & de corne de cerf dans quelque eau cordiale : peut-être que l'eau de Luce seule vaut mieux que tout le reste.

Le scorpion, disent les *Auteurs de la Mat. Médicale*, est diurétique ; propre à chasser le sable des reins & de la vessie, procure la sueur, & résiste à la malignité des humeurs. On le fait sécher au soleil, après en avoir ôté le bout de la queue, & on le réduit ensuite en une poudre, qui se donne depuis six grains jusqu'à un scrupule, dans les embarras des reins pour en détacher les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne, est cependant moins d'usage que l'huile de scorpion, tant simple que composée, qu'on vend dans les boutiques. La première se fait en mettant infuser dans un pot de terre vernissé vingt scorpions avec un livre d'huile d'amandes amères. On se sert de cette huile en liniment : on en avale aussi, quand elle est bien dépurée, jusqu'au poids de deux gros dans une cuiller, ou mêlée avec une potion huileuse, dans les suppressions d'urine & dans la colique néphrétique.

L'huile de scorpion insinuée dans les oreilles , est , selon M. *Bourgeois* , très-efficace pour appaiser les douleurs , produites par une fluxion d'humeurs âcres sur les parties internes des oreilles. A l'égard de l'huile composée , appelée *l'huile de scorpion de Mathiote* , il y entre un grand nombre d'ingrédients , dont on trouve la description dans plusieurs Dispensaires. On l'estime encore plus efficace que la précédente ; mais la dose n'en est que de trois à six gouttes , quand on la donne intérieurement. On s'en fert contre les poisons & les venins , sur-tout pour les bubons pestilentiels , pour faire sortir la petite vérole , dans les fievres malignes , dans la paralysie , dans l'épilepsie , & les autres maladies du cerveau , où il faut fortifier les nerfs. On ne peut bien préparer ces deux fortes d'huiles que dans les pays chauds , où les scorpions se trouvent naturellement.

SCORSONERE ou , SERSIFI NOIR , ou SALSIFIX D'ESPAGNE ; *scorzonera*. Plante potagere des plus saines , & plus estimée que le serfisi blanc ou falsifix commun. *Voyez le mot SERSIFI BLANC.*

Le mérite de cette plante , qui croît naturellement en Espagne , aux lieux humides , & dans les bois montagneux , consiste dans la racine qui est très-bonne à manger : cette racine est noire à l'extérieur , blanche en-dedans , & de la grosseur du petit doigt : elle pousse une tige ronde , déliée , légèrement cannelée , moëlleuse , chargée de quelques feuilles par intervalle , d'un vert de pré , garnies sur leurs bords de petites pointes en forme de scie : ses fleurs sont de couleur jaune , à demi-fleurons & de l'ordre des chicoracées , dit M. *Deleuze* ; le calice est écailleux & cylindrique. A ces fleurs succedent des semences terminées chacune par une aigrette , & qui , en mûrissant , s'écartent en forme de houppe.

On en sème la graine en Avril & en Mai dans les terres fortes : il faut auparavant que la terre soit bien ameublie , & qu'elle ne soit point nouvelle , parce qu'elle donne lieu aux racines de fourcher. Lorsque le plant est levé , on l'éclaircit : nos Maraichers en sement des champs entiers sans grande précaution , parce que leur terre est très-bonne & très-douce. Cette plante fleurit en Juillet ; on a beaucoup de peine à la garantir des oiseaux , qui en sont fort friands ; c'est pourquoi il faut couper les boutons lorsqu'ils sont prêts à s'épanouir , & les faire mûrir dans un lieu de sûreté.

Lorsqu'on veut manger ces racines en hiver , on les ôte de terre à la

fin de Novembre. On les laisse deux ans en terre ; mais dans des terres extrêmement fortes , elles sont bonnes à la fin de l'année. Le serfisi commun n'a besoin que de rester une année en terre.

La racine du serfisi d'Espagne est cordiale & sudorifique : on prétend qu'elle est bonne contre la morsure des serpens & autres bêtes venimeuses ; mais cette vertu nous paroît fort précaire. Ses feuilles entrent dans plusieurs eaux distillées qu'on prend pour les maux de poitrine. *Nicolas Monard*, Médecin Espagnol, a fait un Traité entier sur la scorfonere, dont il dit des choses merveilleuses, que l'expérience seule peut confirmer ou détruire.

SCOURJON, voyez ESCOURGEON. C'est une espèce d'orge carrée.

SCROPHULAIRE, *scrophularia*, plante dont on distingue plusieurs espèces : il n'y a guere que les deux suivantes qui soient d'usage en Médecine.

1°. La grande SCROPHULAIRE COMMUNE OU DES BOIS, *scrophularia vulgaris* & *major* : elle a une odeur de fureau fort désagréable, & un goût amer ; elle croît fréquemment aux lieux ombragés, dans des haies, dans les broussailles & les bois taillis un peu humides : sa racine est grosse, longue, serpentante, blanche, noueuse, inégale & vivace ; elle pousse des tiges à la hauteur de deux pieds, droites, fermes, carrées, de couleur purpurine noirâtre, creuses en-dedans, & divisées en rameaux ailés : ses feuilles sont oblongues, larges, pointues, crenelées en leurs bords, semblables à celles de la grande ortie, opposées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges, & d'un vert brunâtre. Ses fleurs naissent en été aux sommités ; elles sont formées en petits godets de couleur purpurine obscure ; elles sont suivies par des fruits arrondis, pointus, & contenant, dans deux loges, plusieurs petites semences brunes.

M. *Deleuze* observe que les fleurs de ce genre sont en masque, *personata*, & renferment deux paires inégales d'étamines : leur tube court, ventru & fort ouvert, se termine par deux levres, dont la supérieure est partagée en deux segmens arrondis ; & l'inférieure en trois, dont celui du milieu se rabat sur le tube, & les latéraux sont droits : au dessous de la levre supérieure est attachée une espèce d'écaille qui se fourche à son extrémité.

Les feuilles de la grande scrophulaire sont d'un goût amer ; leur

vertu est émolliente , résolutive & adouciffante. Sa racine réduite en poudre , & prise le matin à la dose d'un gros , dans du vin , convient aux personnes attaquées d'hémorroïdes internes & douloureuses : sa semence est vermifuge : ses feuilles récentes , & appliquées sur les tumeurs scrophuleuses , sont recommandées pour ce mal : elles mondifient aussi les ulcères les plus sales , & même ceux qui sont carcinomateux. On en fait un onguent avec le beurre frais qui convient pour toutes sortes de gratelles , celles même qui approchent de la lèpre. L'on donne le nom de petite scrophulaire à la *chélidoine petite* : voyez ce mot.

2°. La SCROPHULAIRE AQUATIQUE , ou BÉTOINE D'EAU , ou HERBE DU SIEGE , *scrophularia aquatica major*. Elle croît aux lieux aquatiques , près des rivières & des fossés plein d'eau : sa racine est grosse , vivace & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges hautes de deux ou trois pieds , grosses comme le petit doigt , carrées , rougeâtres en certaines places , & vertes en d'autres ; creusées en dedans , assez tendres , succulentes , sans poil , & rameuses : ses feuilles sont semblables à celles de la scrophulaire commune , un peu approchantes de celles de la bétoine ; mais plus grandes du triple , charnues , crenelées en leurs bords , nerveuses , opposées l'une à l'autre : ses fleurs , qui paroissent en Juillet & Août , sont semblables à celles de la précédente , un peu plus grandes , d'une couleur de rouille rougeâtre : à ces fleurs succèdent des fruits ronds , pointus , divisés en deux loges qui renferment des semences très-menues , de couleur brune.

On a nommé cette espèce de scrophulaire , *herbe du siege* , soit parce qu'elle remédie aux maladies du siege , soit parce que , comme dit M. *Chomel* , on prétend qu'au siege de la Rochelle , qui dura long-temps , on n'employoit à la fin , pour toutes sortes de blessures , que cette plante accommodée de toutes façons : en effet , cette scrophulaire a la vertu vulnéraire & consolidante à un haut degré : elle est aussi bonne que la précédente pour les écrouelles , & pour les hémorroïdes : on s'en fert intérieurement & extérieurement , même pour les cors des pieds ; il suffit de l'écraser & de l'appliquer dessus.

M. *Marchand* , célèbre Botaniste , assure , dans un Mémoire , inséré dans ceux de l'*Académie Royale des Sciences* , ann. 1701 , page 209 , que ses feuilles seules corrigent le mauvais goût du féné , si l'on en mêle dans l'infusion en parties égales.

Lémery dit qu'on peut admettre entre les caractères des espèces de

scrophulaires, qu'avant d'être en fleurs elles ont une certaine mauvaise odeur qui approche de celle du sureau.

SCYTALE. Serpent qui tire son nom du grec *σκυτάλη*, qui signifie bâton; son corps est cylindrique: quelques-uns l'appellent *cécile*, ou *aveugle*, ou *anvoye*: voyez au mot ORVET.

SEBESTES, *sebesten*. C'est une espèce de petite prune noirâtre; pointue à son sommet, ridée, à demi desséchée, membraneuse & appuyée sur un calice qui est concave: ce fruit est composé d'une pulpe brune, roussâtre, visqueuse, douce au goût, fort adhérente; il a un petit noyau quelquefois triangulaire, d'autres fois aplati, contenant souvent deux amandes oblongues, triangulaires, blanches, & d'un goût agréable quand elles sont récentes. Ce fruit est sujet à se moisir ou à être rongé des mittes.

L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *sebestena domestica*; il croît en Syrie & en Egypte: il a un gros tronc médiocrement haut; son écorce est raboteuse & blanchâtre; ses branches sont touffues & recourbées vers la terre; ses feuilles naissent alternativement sur les petits rameaux; elles sont arrondies, fermes, larges de trois pouces, inégalement dentelées à leurs bords supérieurs, & quelquefois échancrées, vertes, unies & luisantes en dessus, nerveuses en dessous: les fleurs, dit *Augustin Lippi*, sont nombreuses, ramassées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers & disposées en entonnoir: il leur succede des fruits de la grosseur d'une olive moyenne, d'abord verdâtres, ensuite noirâtres.

Il y a une autre espèce de sebestier qui s'appelle *sebestena silvestris*; ses feuilles sont plus petites, ainsi que ses fruits qui sont moins agréables au goût.

On fait une excellente glu avec la pulpe des sebestes, en les pilant lorsqu'elles sont mûres, & en les lavant dans de l'eau: cette eau devient fort gluante.

Les Egyptiens se servent du mucilage qu'ils tirent des sebestes en forme d'emplâtre pour toutes les tumeurs squirreuses; il est propre à résoudre toutes fortes de duretés. Quelques-uns font aussi usage pendant plusieurs jours de bols préparés avec ce mucilage, le sucre candi & la poudre de réglisse, pour se guérir de la toux. On nous apporte rarement de ce mucilage, qu'on appelle *glu d'Alexandrie*.

Les febestes font plus visqueuses que les jujubes : on fait un très-grand usage de ces fruits dans la toux , dans la difficulté de respirer , dans la pleurésie , la péripneumonie , l'enrouement & l'ardeur d'urine ; ils amollissent & lâchent aussi le ventre ; on les fait entrer dans les tisanes pétorales , humectantes & adoucissantes.

SÈCHE ou SEICHE ou BOUFFRON , *sepia*. C'est le nom qu'on donne à une espèce d'animal de mer mou , mis par M. *Linneus* (*Fauna Suecica*, n. 1281.) dans le rang des insectes marins, qu'il nomme *vermes zoophyta*. M. le *Cat* l'appelle *insecte-poisson*.

La sèche est donc un *insecte-poisson* de mer long d'environ un ou deux pieds , & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées , couvert d'une peau mince , mais ferme , laid & difforme , ressemblant beaucoup à la *poulpe* ou polype de mer , & au *calmar* , mais un peu plus large , ayant un corps charnu & garni en dedans , sur le dos , d'une sorte d'écaille assez solide , ou d'un os grand comme la main , épais d'un pouce au milieu , plus mince aux côtés , blanc , opaque , léger , uni , & tant soit peu dur , tendre & fongueux , un peu rude & friable en dessous , renflé des deux côtés , rayé ou veiné symétriquement , & ponctué ; d'un goût un peu salé & âcre , sans odeur , & connu vulgairement sous le nom d'*os de sèche*. Cet os calcaire est unique dans la sèche ; lorsqu'il vient d'être tiré du corps de l'animal , il est dans un état moyen entre la sécheresse & l'humidité ; cependant il surnage dès-lors si on le jette dans l'eau , c'est ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom d'*écume de mer*. Quand on tranche en différens sens ces os , on y découvre une contexture merveilleuse ; c'est un nombre de filamens ou de colonnes verticales qui vont de la lame supérieure à l'inférieure : voyez le *Traité de la sèche* , par *Swammerdam*.

Cet insecte-poisson porte attachés à sa tête huit pieds ou bras , placés à égale distance les uns des autres , ronds , plus gros au commencement , puis allant en diminuant peu-à-peu de grosseur jusqu'à leur extrémité où ils se terminent en pointe , tous un peu convexes du côté qui regarde la bouche , & garnis de plusieurs rangées de petits suçoirs mobiles qui lui servent à saisir fortement & à retenir sa proie , à nager , & à porter les alimens à sa bouche près de laquelle ils sont situés : il a de plus deux espèces de trompes , ou deux autres bras plus longs que les précédens , plus menus , ronds , lisses par-tout , excepté à leur extrémité , où ils sont pareillement garnis de suçoirs ,

dont la plupart font plus grands que ceux des autres, lesquels fervent aux mêmes ufages en atteignant de plus loin, & par le moyen defquels il peut auffi s'attacher aux pierres & aux rochers qu'il peut faifir ; ce font pour lui autant de cordages & d'ancres dont il fe fert pour réfifter aux mouvemens des flots agités par la tempête. Toutes ces forces réunies font des plus puiffantes : on ne peut l'arracher du lieu où il s'eft fixé qu'avec beaucoup d'effort.

Ces différens bras font composés d'une matiere qui refsemble affez à celle qui forme les tendons dans les animaux terrestres ; ils font fi élastiques, que quand on les coupe tranfverfalement, les extrémités de la partie coupée s'arrondiffent d'abord d'elles-mêmes, & deviennent convexes, fans qu'il en puiffe découler aucune humeur. Lorsque les fuçoirs font étendus, ils refsemblent affez au calice d'un gland. Leur mécanifme & leur action dépendent en partie de leur figure, & en partie d'un anneau cartilagineux, armé de petits crochets, & affermis dans une fine membrane un peu transparente, qui l'environne jufqu'à la moitié de fa hauteur.

Chaque fuçoir eft adhérent au bras de l'animal par un pédicule tendineux, qui, conjointement avec cette membrane, s'éleve & remplit la cavité du fuçoir, lorsqu'il fe contracte pour agir : tout ce qu'il touche alors eft arrêté par les petits crochets de l'anneau ; & enfuite pour retenir plus fortement fa proie, il retire fon pédicule avec la partie inférieure de la membrane dont nous venons de parler : par-là il produit une efpece de fuccion, affez femblable à ce qui arrive quand on applique une ventoufe ou un cuir mouillé fur une petite pierre ; en retirant le cuir on enleve la pierre. On comprend aifément que l'application de plus de mille fuçoirs femblables, que l'animal fait agir en même temps en approchant & en entrelaçant fes petits bras les uns dans les autres pour mieux entourer ce qu'il veut faifir ; on comprend, dis-je, qu'une telle application doit l'emporter fur les efforts que fait fa proie pour lui échapper. On a quelquefois compté plus de cent fuçoirs à un de fes petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité de fes longs bras ; mais il eft impoffible d'en déterminer exactement le nombre, fur-tout dans les huit petits bras, où de la grandeur d'un vingtième de pouce ils vont en diminuant jufqu'à une petitesse incroyable en s'approchant de l'extrémité du bras, & là il n'y a plus moyen de les compter.

Au centre des bras est situé le bec de la fêche, lequel ressemble pour la couleur & la figure à celui d'un perroquet : il est composé d'une substance qui approche de celle de la corne, c'est-à-dire, de deux cartilages durs & crochus, qui s'emboîtent l'un dans l'autre, moyennant une membrane épaisse & charnue qui, comme un anneau ridé, les entoure, les serre, les empêche de se disloquer, & n'en laisse paroître qu'une très-petite portion. Ses yeux sont placés aux deux côtés de la tête & au-dessous des bras de l'animal; ils sont un peu grands, & dans l'intervalle qui les sépare est un cartilage qui contient peu de cervelle.

Au dedans de la cavité du bec est une chair fongueuse, ou une membrane garnie de plusieurs rangées de dents, les unes mousses, d'autres coniques, courbes & plus longues : elles servent à la fêche pour hacher les alimens dont elle se nourrit : cette membrane en s'élargissant par en-haut & en se contournant par en-bas, forme une langue & un gosier.

M. *Needham*, suivant la remarque des Traducteurs de *Swammerdam*, dit que dans le calmar le mouvement des deux piéces du bec se fait de droite à gauche : si la même chose a lieu dans la fêche, il n'y aura point de mâchoire supérieure, ni de mâchoire inférieure, mais seulement deux mâchoires latérales, comme dans les insectes. Au reste c'est une observation qu'on peut répéter sur le bec de cet insecte-poisson vivant. M. *Needham* prétend que cet animal n'a que quarante-quatre dents dans chaque rang, au lieu qu'il en a compté cinquante-six dans le calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents. Une observation singulière, mais plus facile à faire dans le calmar que dans la fêche, dit encore M. *Needham*, c'est que toutes les dents sont dirigées vers le centre de l'ouverture du gosier.

Swammerdam a donné une description anatomique très-détaillée de la fêche mâle. Cet Auteur dit que le sang de la fêche est blanc; que le cœur (quelques-uns en donnent deux) de cet animal n'a qu'un ventricule & deux oreillettes; que dans le ventre, près du *cæcum*, est une vessie qui renferme une humeur très-noire & insipide, à laquelle Cicéron a donné le nom d'*encre*, & M. *Le Cat* celui d'*éthiops-animal* : on peut comparer cette vessie à la vésicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient à la bile. Or l'extrémité du canal intestinal, & celle du canal de la bile, vont se terminer ensemble à l'anüs, & n'y forment qu'une

issue pour l'humeur noire , pour les excréments , pour la semence ou le frai , & pour les œufs de la sèche. Le célèbre M. *Le Cat* , curieux d'examiner par lui-même la source & la nature de cette liqueur noire , a reconnu qu'elle tiroit son origine d'une glande située à la partie postérieure d'un sac gros comme le pouce , qui contient cette espèce d'éthiops liquide. Il n'y a là rien qui puisse la faire soupçonner d'être une vésicule du fiel , comme l'a dit *Swammerdam*. Cette glande , poursuit M. *Le Cat* , qu'un seau d'eau épuise à peine parfaitement de toute l'encre dont elle est imbuë , est visiblement formée par des nerfs qui s'implantent dans le sac , le percent & se transforment en une espèce de buisson pulpeux , lanugineux , dans lequel viennent se rendre les extrémités des vaisseaux liquoreux. Cette encre dans l'état de liquidité ressemble à celle de la choroïde de l'homme ; étant desséchée on la prendroit pour un charbon , elle est alors grenelée comme le produit de la liqueur noire du negre , quand cette dernière liqueur a été desséchée & précipitée par l'esprit de vin. Ces encres séchées donnent une poussière impalpable plus fine encore que celle du carmin. On prétend que les sèches épuisées de leur encre meurent bientôt. Mais il n'en est pas moins vrai , selon M. *Le Cat* , que cet éthiops-animal est , ainsi que dans les Ethiopiens , plus abondant après la mort que pendant la vie même.

On découvre encore dans le corps de la sèche , de chaque côté , un assemblage de vaisseaux entremêlés & dispersés dans une substance douce & huileuse , lesquels paroissent remplis d'une matière noire & opaque , & que *Swammerdam* dit être les ouies de la sèche.

Accouplement , ponte & durée de la Sèche.

Le sexe se distingue aisément dans la sèche : le mâle est plus bigarré que la femelle ; il a le dos plus noir , tout le corps plus rude & la queue plus pointue : en outre la femelle a deux espèces de mamelles que le mâle n'a pas. Les sèches s'accouplent , ainsi que les calmars & les polypes , en s'embrassant mutuellement ; & font leurs œufs au printemps sur le rivage , parmi les algues & les plantes que la mer jette sur ses bords , ou dans les faisceaux de sarment que les pêcheurs y jettent exprès.

La femelle les pond à diverses reprises durant quinze jours , comme ayant besoin de repos dans ce travail : on dit qu'alors le mâle fuit la

femelle à la piste , & exprime sa laite & répand sa semence sur les œufs nouvellement pondus , & qui sont gros comme de petits grains de raisin : d'abord ils sont blancs ; mais sitôt que le mâle a versé de son encre dessus , ils deviennent noirs & plus gros : ils sont ramassés ensemble en maniere de grosses grappes de raisin ; c'est pourquoi l'on appelle les œufs des sèches en Languedoc , *un raisin de sèche*. Chaque œuf est revêtu d'une membrane épaisse , & soutenu par un petit ligament : si l'on ouvre ces œufs avant qu'ils soient secs , on aperçoit aisément au dedans la petite sèche en son entier ; on y distingue ses yeux , son corps , l'os qui le couvre & qui est déjà assez dur , le sac où la liqueur noire est contenue. La petite sèche se forme du blanc qui est dans l'œuf , & elle en rompt la peau pour sortir. Ces œufs n'ont ni odeur ni faveur apparentes ; en séchant ils deviennent vésiculeux , flasques & fort légers.

On présume que la sèche peut vivre plus de vingt ans : on en a vu dans la mer d'Espagne qui étoient d'une grandeur énorme.

Rédi dit avoir trouvé dans les mâles des sèches des especes de vers blancs & transparens , longs de quatre ou six travers de doigts , qui étant tirés hors de l'eau , ont un mouvement presque imperceptible : ces prétendus vers sont apparemment les vaisseaux séminaux contournés en spirale , & plus ou moins gros , selon leur âge , dont parle fort au long M. *Needham* dans son Histoire du calmar. Les pêcheurs regardent mal-à-propos ces prétendus vermisseaux , qui ne sont que les molécules organiques de ces animaux , comme l'origine des anguilles.

Ruse & pêche de la Sèche.

Quant à la cause qui fait que la sèche & le calmar jettent leur liqueur noire dans le besoin , presque tous les Anciens disent que c'est une ruse de l'animal , qui le porte à répandre son encre à la dose d'environ un gros dans la mer pour y causer une obscurité locale quand il se voit poursuivi ; à la faveur de ce nuage épais il se dérobe à la vue des pêcheurs qui veulent l'attraper. Quelques Physiciens modernes s'imaginent que ces animaux étant naturellement fort peureux , c'est peut-être la crainte qui , en relâchant le sphincter de la vessie où est contenue la liqueur noire , en occasionne souvent l'écoulement ; comme il arrive à quelques personnes timides , dans lesquelles la crainte relâche tellement les sphincters de l'anus & de la vessie , que l'urine

& les excréments fortent involontairement ; d'autres enfin croient que ces infectes-poiffons s'en fervent pour troubler l'eau dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper : ce qu'il y a de certain , c'est que les restes d'alimens qu'on leur trouve dans l'estomac , prouvent qu'ils se nourrissent d'animaux , & qu'entr'autres ils vont à la chasse des pélamides , des melettes , des langoustes & d'autres poiffons plus petits qui vont dans les bas-fonds pour éviter les calmars & les sèches qui les y poursuivent en foule , tandis que ces derniers sont poursuivis à leur tour par les loups marins & par des poiffons carnassiers qui aiment beaucoup leur chair.

On pêche la sèche sur les bords de l'Océan & de la Méditerranée : ces animaux qui sont fort communs sur nos côtes en été , vont deux à deux , le mâle est un mari constant & fort attaché à sa femelle , & cet attachement lui inspire du courage ; quand elle est blessée , il vient à son secours , au lieu que naturellement timide elle s'enfuit quand elle voit le mâle blessé. *Oppien* , dans son *Halieuticon* ou *Poème de la Pêche* , dit que pour prendre la sèche on n'a besoin ni de nasse ni de filet , mais qu'il n'y a qu'à traîner avec une corde une femelle dans l'eau ; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir il court à elle , ce qui donne au pêcheur toute la facilité de le prendre. Au reste les sèches ne fréquentent que les rivages ; elles font des trous dans le sable , où elles font leur séjour , & lorsqu'on les retire de l'eau , elles poussent , dit-on , un cri qui imite le grognement du cochon.

Usage de la Sèche en aliment , en Médecine & dans les Arts.

Comme la faim & la gourmandise font trouver tout bon , disent les *Continuateurs de la Matière Médicale* , la sèche entre dans les alimens , malgré son horrible laideur : mais quoiqu'elle se nourrisse de petits poiffons , même excellens , tels que les sardines , elle n'en est pas meilleure pour cela ; car sa chair est fort dure , coriace , d'assez mauvais goût , & fort difficile à digérer : elle l'est même plus que celle du calmar. La sèche est estimée meilleure rôtie que bouillie , sur-tout si elle est pleine , comme en Janvier , Février & Mars ; on sale les plus grandes , & des Côtes de la Mer Adriatique on les porte à Venise , comme de Genes à Milan. On n'en mange point à Paris ; mais c'est un mets fort commun à Lyon , à Bordeaux , à Nantes & en plusieurs autres villes du Royaume , où il se sert sur les tables.

Pour l'apprêter on le fait bouillir dans l'eau , puis on le coupe par morceaux pour le fricasser avec du beurre , de l'oignon , des ciboules , du persil , un peu de poivre , y ajoutant sur la fin quelques gouttes de vinaigre ; mais il faut avant tout qu'il ait été attendri dans de l'eau salée , mêlée de chaux vive & de cendres , moyennant quoi les bons estomacs peuvent s'en accommoder : à Lyon on le prépare avec la cendre gravelée. Il nourrit beaucoup quand on le peut digérer ; mais il resserre le ventre , produit un sang épais & grossier , qui appesantit la tête & qui charge les yeux : le bouillon de ce ver-poïsson est néanmoins laxatif.

Les parties de la sèche , usitées dans les boutiques , sont sa liqueur noire , ses œufs & ses écailles : la liqueur noire lâche le ventre , prise intérieurement ; les œufs détergent les reins & les uréters , & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la sèche est pareillement d'usage , on choisit celui qui est épais , blanc , léger & friable ; on l'estime détersif & dessicatif , & propre , étant réduit en poudre , à exciter l'urine , à chasser les sables & les graviers : la dose en est depuis vingt jusqu'à trente-six grains pris en bol , ou dans une liqueur appropriée. On le recommande aussi pour procurer les regles supprimées ou paresseuses , & pour arrêter l'écoulement des fleurs blanches & des gonorrhées ; ainsi ce remède jouit ici de deux propriétés contraires. On en fait un bol astringent avec le baume de Copahu , qui manque rarement son effet. M. *Bourgeois* observe judicieusement que l'os de la sèche étant astringent , il ne peut provoquer ni rétablir les regles supprimées : il est dangereux , dit-il , dans les fleurs blanches , & propre à procurer des squirres , des ulcères & des cancers de la matrice. Enfin , on doit en faire usage avec beaucoup de prudence dans les gonorrhées virulentes ; car en supprimant trop tôt l'écoulement , il donnera la vérole. L'os de la sèche entre aussi dans tous les remèdes dentifriques , dans les colyres secs qu'on souffle dans les yeux , pour emporter & consumer les taies qui se forment sur la cornée & dans la composition de la lacque de Venise.

Dans les Arts , les Orfèvres s'en servent beaucoup pour faire leurs moules de cuillers , de fourchettes , de bagues , & d'autres petits ouvrages ; car sa partie spongieuse reçoit aisément l'empreinte des métaux. On suspend aussi ses os entiers dans les cages de serins & autres petits oiseaux qui en mangent ; les Oïseleurs appellent ces os *biscuits de mer* :

on en voit beaucoup flotter le long des côtes , & arriver sur le rivage en plus ou moindre quantité , suivant qu'il meurt plus ou moins de sèches ; alors les pêcheurs les recueillent.

Le suc noir de la sèche peut servir aussi dans les Arts , par exemple d'encre à écrire ou à imprimer. On lit dans les *Satyres de Perse* , que les Romains s'en servoient de son temps pour écrire. *Hermann* prétend que les Chinois mêlent ce suc avec du bouillon de riz ou d'autre légume , pour l'épaissir & en former une composition qu'ils envoient dans tout l'univers sous le nom d'encre de la Chine. *Swammerdam* dit que quand ce suc noir & pur est encore fluide , il produit sur les étoffes des taches ineffaçables.

La PETITE SÈCHE , *sepiola* , n'est , suivant *Rondelet* , ni de l'espece des sèches , ni des poulpes , ni des calmars : elle est semblable à une sèche qui vient de naître , & n'excede jamais la longueur d'un pouce ; elle a aussi huit pieds & deux longues jambes ; elle n'a point au dos un os comme la sèche , ni de couteau comme le calmar : de chaque côté elle a une espece de petite aîle ronde & étroite , qui environne tout le ventre comme dans les sèches ; elle n'est point ronde & finit en angle aigu comme dans les calmars. Le dessus du corps de la petite sèche est tout tiqueté de points noirs ; elle ressemble à la sèche par les yeux , la bouche , le conduit , & les parties intérieures : sa chair est plus molle & plus délicate que celle de la sèche & du poulpe. On en pêche beaucoup au printems avec les poissons : on n'en fait pas de cas , peut-être parce qu'elle est trop petite.

SECRÉTAIRE. Voyez SAGITTAIRE.

SECURIDACA. C'est l'émerus des Jardiniers. Voyez à la fin du mot SÉNÉ. *M. Deleuze* observe que le nom de *securidaca* a été donné à plusieurs plantes de différens genres , en particulier à la *coronilla varia* , qui est le fainfoin commun de *M. Pluche* , *Speâcle de la Nature*.

SEFER. Poisson Royal du Cap de Corse à la Côte d'or : il est extrêmement gras dans le mois de Février : sa chair a le goût de celle de l'anguille ; on la coupe par tranches , & on la fait sécher. Les Anglois regardent ce poisson comme un des meilleurs & des plus délicats qui se pêchent sur la Côte d'Or : quand il a tout son accroissement , il est long de cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreuses le long du rivage ; sa peau est toute noire , peut-être est-ce

le même poisson que le *negre*. Sa retraite ordinaire est entre les rochers ; mais dans de certains temps , il se tient sur les basses & si près de la terre , que les Negres le percent à coups de dards dans leurs pêches aux flambeaux. *Bosman, Histoire Générale des Voyages , Livre. IX.*

SEGA. On donne ce nom à un serpent d'Afrique qui a le corps long & délié , & qui aime à se reposer à l'ombre du lentisque , attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre.

SEIBA. *Voyez CEIBA.*

SEICHE. *Voyez SÈCHE.*

SEIDA. Petit quadrupede sauvage de l'Afrique , haut d'environ une demi-coudée : il a le museau du lievre , les moustaches d'un tigre , les oreilles d'un homme : il est tout couvert de longs piquans , ronds , blancs & noirs , qui lui servent de défense contre les animaux qui l'attaquent : il ne boit point , & mange de toutes sortes de choses. *Dictionnaire des Animaux.*

SEIGAK. *Voyez SAIGA.*

SEIGLE , *secale*. Le seigle est une plante graminée , qui tient le premier rang entre les blés après le froment & même après l'épeautre , dit M. *Haller* ; il est cultivé presque par-tout ; les Montagnards & les Peuples des pays septentrionaux s'en servent ordinairement pour faire du pain ; on le cultive aussi beaucoup dans les terres sablonneuses , & qui sont trop légères pour le blé.

La racine du seigle est annuelle , garnie de fibres délicées : elle pousse plusieurs tuyaux , plus grêles que ceux du froment , à la hauteur d'un homme ; ses fleurs sont les mêmes que celles du froment ; ses épis sont plus longs , plus aplatis que ceux du froment & barbus : il leur succede des grains oblongs , grêles & presque cylindriques.

On distingue deux especes ou plutôt deux variétés de seigle , l'une qui se sème au printems , & l'autre qui se sème en automne , comme l'orge , dans les terres médiocres : on sème un mélange de froment & de seigle , que l'on nomme du *météil* ; on y emploie d'autant moins de seigle , que la terre est plus propre à produire du froment ; & on fait le contraire , si la terre est sèche & légère. Le seigle monte en épi , un mois plutôt que le froment ; aussi dit-on communément , que le mois d'Avril ne se passe jamais sans épi de seigle , & le mois de Mai sans épi de froment. Le seigle d'hiver se cultive comme le

froment d'hiver ; & le feigle du printems , de la même maniere que le blé de Mars , il faut seulement le femer un peu plus tard.

On feme quelquefois du feigle pour le couper en vert , & on en forme ainsi une espece de prairie artificielle. On peut la faucher en Avril , lorsque les épis commencent à monter ; & lorsque l'année est humide , on peut la faucher jusqu'à trois fois : cette pâture est très-bonne pour les bœufs & pour les vaches.

Le pain de feigle ne convient qu'aux estomacs robustes & vigoureux , parce qu'il se digere difficilement. On mêle quelquefois cette farine avec celle du froment , pour donner au pain un certain goût qui plaît à plusieurs personnes , & pour le tenir plus long-temps frais. La farine de feigle est une de celles qu'on substitue aux quatre farines résolutives. Il y a des personnes qui font rôtir le feigle comme on fait le café , & qui s'en fervent de la même maniere , après l'avoir réduit en poudre ; cette boisson les échauffe moins , mais elle n'a ni les qualités , ni les agrémens du café.

Maladie du Seigle , nommée Ergot ou Clou.

Le feigle est rarement sujet aux maladies de la nielle & du charbon comme le froment , c'est pourquoi on ne le passe pas à la chaux ; mais il est très-sujet à devenir ergoté , au lieu que le froment le devient rarement.

Dans certaines années pluvieuses & humides , il naît dans les épis du feigle , des grains plus longs que les autres , qui sont tantôt droits , tantôt courbés ; ce sont ces grains-là que l'on nomme *ergot* en Sologne , *ébrun* en Bourgogne , & *blé cornu* en Gâtinois. Ces grains qui sortent considérablement de leur enveloppe & qui tiennent moins à l'axe dentelé de l'épi que les bons grains , faute de germe , sont bruns ou noirs à l'extérieur ; leur surface est raboteuse , souvent on y apperçoit trois fillons qui se prolongent d'un bout à l'autre : il n'est pas rare d'appercevoir à leurs surfaces , des cavités qui paroissent comme creusées par des insectes. Dans l'intérieur du grain ergoté , on voit une farine assez blanche , recouverte d'une autre farine rousse ou brune , qui , quoiqu'elle ait une certaine consistance , peut s'écraser entre les doigts. Ces grains mis dans l'eau furnagent , & tombent ensuite au fond ; si on les mâche , ils laissent sur la langue l'impression de quelque

chose de piquant , & quelquefois peu après on éprouve une inflammation brûlante dans la gorge , comme quand on a mâché l'écorce du garou.

La cause de cette maladie n'est pas bien connue ; les uns l'attribuent à un défaut de fécondation , prétendant n'avoir jamais trouvé de germes dans les grains ergotés ; d'autres l'attribuent aux pluies , aux rosées , aux brouillards , à l'humidité du terrain qui lui sont nuisibles. MM. *Tillet* & *Duhamel* soupçonnent que l'ergot est occasionné par la piqûre d'une chenille , qui fait des grains de seigle une espece de galle. Quelle qu'en soit la cause , qu'il seroit très-essentiel de connoître , l'ergot ne doit point être confondu avec le charbon , ce sont deux maladies différentes. Ce qui paroît encore mieux établir cette différence , c'est que les expériences de M. *Tillet* prouvent que la poussiere de l'ergot n'est pas contagieuse comme celle du charbon. MM. *Beguillet* & *Maret* de Dijon ont donné une excellente Dissertation sur le *blé cornu*. Dom *Maurice Roffredi* , Abbé régulier de l'Abbaye de Cafanova , Ordre de Citeaux , en Piémont , a fait insérer dans le Journal d'Histoire Naturelle de M. l'Abbé *Rosier* , un Mémoire intéressant sur les animalcules du blé rachitique.

Un fait néanmoins très-certain , c'est que les grains de seigle ergotés ont paru occasionner dans certaines années , à ceux qui se nourrissent de pain fait de la farine où il est entré beaucoup de grains ergotés , des effets des plus funestes , des maladies approchantes de celles qu'on nommoit autrefois *mal de Saint Antoine*. Il est toujours aisé de séparer la plus grande partie des grains ergotés , par le secours du crible , parce que la plupart de ces grains malades sont plus gros que les grains sains. Les Payfans de Sologne font cette séparation dans les années où le grain n'est pas cher ; mais dans les années de disette , ils se gardent bien de perdre les grains ergotés ; & c'est alors qu'ils sont quelquefois attaqués d'une gangrene seche , qui leur fait tomber les extrémités du corps , sur-tout les pieds ; ils se détachent des jointures comme si on quittoit une jambe de bois , & tombent l'un après l'autre , sans presque sentir de douleur , & sans hémorrhagie. On a vu quelques-uns de ces misérables , à l'Hôtel-Dieu d'Orléans , à qui il ne restoit plus que le tronc , & qui ont cependant vécu en cet état pendant plusieurs jours ; les membres se corrompent par degré , ils deviennent livides , noirs , d'une odeur insupportable. Les remedes , tant internes

qu'externes , ne peuvent guere arrêter le cours de ce mal horrible. On lit dans un des Mémoires présentés à l'Académie des Sciences , qu'une Demoiselle charitable avoit une recette admirable , au moyen de laquelle elle guériffoit cette maladie cruelle , en la prenant dans sa naissance : sa méthode curative consistoit à faire saigner une ou deux fois la personne attaquée de cette maladie , à envelopper la partie menacée de gangrene avec un linge trempé dans de l'eau-de-vie & du beurre frais , jusqu'à ce que la chaleur y revînt , ce qui arrivoit ordinairement au bout de deux ou trois jours ; on la frottoit ensuite avec du *baume rouge* , composé avec trois livres d'huile , trois demi-setiers de vin , une livre de térébenthine , deux onces de fantal rouge , & une demi-livre de cire jaune. Lorsque la gangrene étoit naissante , on l'arrêtoit en trois ou quatre jours avec une eau composée de quatre onces d'alun , de trois onces de vitriol romain , & de trois onces de sel qu'on avoit fait fondre dans deux pintes d'eau réduites à une.

Il faut en convenir , l'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidens ; car lorsqu'il y a naturellement peu d'ergot avec le bon grain , il ne fait pas de mal. On prétend encore que l'ergot perd sa mauvaise qualité , quand on l'a gardé un certain temps : mais dans les années de disette , les Paysans n'ont point le temps de garder leur grain , ils sont obligés de le consommer aussi-tôt après la moisson , & par conséquent de s'exposer à la fâcheuse maladie dont on vient de parler , sur-tout quand le bon grain contient beaucoup d'ergot.

Il convient maintenant de citer quelques observations propres à tranquiliser nos Lecteurs sur le compte de l'ergot.

M. *Model* , célèbre Apothicaire de Russie , a voulu s'assurer si le seigle ergoté pouvoit produire d'aussi fâcheux effets que ceux qu'on lui attribue ; pour cela il fit d'abord des expériences sur une poule , un pigeon & un chien , en mêlant de la poudre de seigle ergoté dans leurs alimens , & en augmentant la dose chaque jour : ces préliminaires , dit-il , m'enhardirent , & je crus ne pouvoir me dispenser de devenir un quatrième objet d'épreuve. Je me déterminai donc , pour connoître la faveur de l'ergot , & l'effet qu'il produiroit sur moi , d'en prendre demi-gros tous les matins à jeun pendant huit jours. Je crus d'abord , en le mâchant , appercevoir un peu d'âcreté , mais cette âcreté disparut aussi-tôt , ne laissant plus qu'une faveur de noisette & un certain goût amer ; je n'éprouvai ensuite aucune irritation à la gorge , ni les

autres accidens que l'on accuse l'ergot de produire. Mon fommeil fut tranquille pendant tout ce régime, & je n'eus pas le plus petit mal de tête. Quoique nous jouissions de la meilleure santé, mon pigeon, ma poule, mon chien & moi, il s'en falloit cependant encore que je fusse entièrement rassuré sur le compte de l'ergot; car sous quelle forme & en quel état, me disois-je, fait-on usage de ce grain? Ce n'est qu'après qu'il a été converti en farine & réduit en pain: il est possible, continuai-je, que dans la fermentation toutes ces qualités nuisibles se développent, tandis que l'ergot seul & en grain pourroit fort bien n'opérer aucun mauvais effet, ainsi que l'expérience soutenue pendant huit jours m'en a convaincu. En conséquence j'ai réduit de l'ergot en poudre, j'en ai obtenu une farine d'un brun violet; j'ai mêlé une once de cette farine avec huit onces de pâte composée de levain & de farine de seigle; j'en ai formé un pain que j'ai laissé refroidir pour éviter les inconvéniens du pain chaud. Il étoit d'une assez vilaine couleur; mais ayant une bonne odeur, & un goût tant soit peu amer. Ce pain fut distribué avec beaucoup d'économie à tous mes pensionnaires, suivant leur espece, & aucun d'eux ne fut indisposé. Le surlendemain je préparai un même pain, mais dans lequel je doublai la proportion de l'ergot: il fut distribué également & mangé avec le même plaisir, sans qu'il en soit résulté le plus léger accident.

J'avois encore à ma disposition quatre onces de farine d'ergot; je me résolus à mettre toute cette quantité avec le double de son poids de pâte de seigle, pour voir si les individus que j'avois accoutumés à l'usage de l'ergot, montreroient dans cette nouvelle circonstance ou de la répugnance ou quelque altération qu'on pût comparer à l'effet attribué continuellement à l'ergot. Leur disposition me parut constamment la même; je mangeai aussi de ce pain, sans rien ressentir de particulier, & pour que rien ne fût perdu, j'en jetai les miettes à de francs moineaux qui n'en ont point été malades.

Je remis après cela mes animaux à leur nourriture habituelle, & les visítai très-exactement, sans rien appercevoir qui fût étrange à leur maniere d'être: ils étoient gras & fort gais. La satisfaction de les voir jouir de la meilleure santé fut bientôt troublée par l'idée de leur destruction. Je l'avouerai, ce ne fut pas sans un combat intérieur que je m'exposai au remords d'être cruel & ingrat envers eux; mais les antagonistes de l'ergot demandoient un sacrifice, il fallut prononcer:

je fis donc tuer mon pigeon & ma poule. L'ouverture du corps de ces victimes ne laissa appercevoir aucun point gangreneux , ni de vestiges d'érosion dans l'estomac ou les entrailles. Je me déterminai , non sans peine , à en manger la chair , toute ergotée qu'elle étoit ; mon chien en rongea les os : je proteste que nous n'avons été ni l'un ni l'autre incommodés : j'ajoute même que mes membres tiennent solidement au buste , & qu'enfin ils sont sains , entiers & très-valides. Je suis bien éloigné de prétendre que l'ergot puisse équivaloir au bon grain ; mais je crois pouvoir avancer qu'il n'est pas malfaisant , comme on l'a dit avec tant de confiance. Quelque abondant qu'on le suppose dans nos récoltes , il ne l'est jamais en aussi grande quantité que je l'ai employé pour mes expériences ; & quoique le nombre de ce grain ergoté soit indéterminé dans les épis où on le rencontre , il va rarement à plus de quatre à cinq.

Il paroît que ces faits bien constatés doivent faire soupçonner quelque exagération dans les récits que nous avons exposés en commençant l'histoire de la maladie du seigle , & de ses effets dans le corps humain. Notre zele pour tout ce qui peut concourir au profit & à la sécurité de nos semblables , nous invite à exposer encore ici deux faits que nos Editeurs de Lyon (MM. *Bruyset*) nous ont communiqués : 1°. à Lyon le peuple se sert dans les pleurésies , du seigle ergoté en guise de remède : 2°. un Médecin de la même ville , bon Observateur , a essayé d'en prendre lui-même , d'abord en petite quantité , & successivement en augmentant la dose , sans en ressentir aucun mauvais effet. Ces deux observations sont le résultat du travail des Commissaires de la Société d'Agriculture de Lyon , qui a voulu savoir à quoi s'en tenir sur les prétendus dangers attribués au seigle ergoté. Nous concluons donc aujourd'hui , que l'usage d'un tel seigle ne peut être dangereux , ainsi que quantité d'autres especes d'alimens , relativement & non absolument. La qualité locale de l'atmosphère , la nature du sol , des maladies épidémiques , en un mot une disposition de nature peuvent rendre funeste un aliment qui , en toute autre circonstance fera assez salutaire , ou au moins peu malfaisant. Maintenant nous conseillons à nos Lecteurs de consulter le second volume des *Récréations Physiques , Economiques & Chimiques* de M. *Model* , ouvrage traduit de l'Allemand , & commenté par M. *Parmentier* , à Paris.

Il croît dans le Milanez une plante nommée *covette* , qui ressemble au

feigle par sa tige & ses racines : on peut faire du pain avec la graine de ce végétal ; mais ce pain déplaît à l'œil ; il est pesant , défagréable au goût & de mauvaise qualité. Cette plante est une espèce de chiendent , appelé par M. *Linneus* , *cynosurus echinatus*. Une maladie survenue depuis quelques années dans la maison de force de Milan , & qui paroissoit être particulière à cette maison , a déterminé le Gouvernement à faire examiner aux Médecins si elle n'étoit pas due à cette graine , dont la farine entre dans le pain avec lequel on nourrit les personnes renfermées dans cette maison. Voici le sentiment des Commissaires de la Faculté de Médecine de ce pays. La farine de covette contient peu de parties nutritives ; le pain qu'on en fait diminue les forces , rend inquiet , excite des tremblemens dans les nerfs , rend la tête pesante , enivre , & fait dormir d'un sommeil long & profond ; il est excessivement contraire aux hypocondriaques , il cause même des diarrhées , langueurs , douleurs de tête , éblouissemens , pesanteurs , syncopes. Voilà donc encore un ennemi végétal qui mérite d'être étudié & combattu.

SEIGLE BATARD. Voyez au mot FÉTU.

SEL, *sal.* Les sels naturels sont des substances fossiles , qui ont la propriété de se dissoudre dans une plus ou moins grande quantité d'eau , de se cristalliser , après que le fluide nécessaire pour la dissolution a été diminué par l'évaporation , & de se liquéfier dans le feu ; encore les uns y deviennent-ils fixes , & les autres s'y volatilisent sous la forme d'une vapeur non enflammée. Ces corps , que nous connoissons sous les noms spécifiques d'*alun* , de *vitriol* , de *natron* , de *nitre* , de *sel gemme* , de *sel ammoniac* , de *borax* , &c. ces corps , dis-je , portés sur la langue , font éprouver aux papilles nerveuses (siége du goût) & à l'odorat , une alternative de sensations & de saveurs fort différentes ; il y en a de froides , d'acres & d'aigres , d'autres sont chaudes , fades ou salées : leurs couleurs ne sont pas plus constantes , ni la configuration de leurs parties dans l'état de cristallification.

En général , les Chimistes distinguent & divisent les sels en *acides* , en *alkalis* & en *neutres*. Les premiers sont ceux d'une saveur aigre , & qui , sous une forme fluide , font un mouvement de gonflement ou d'effervescence avec les substances alkales , avec les terres & pierres calcaires , par conséquent avec les productions d'animaux , reconnues propres à faire de la chaux ; telles que les coquilles d'œufs , les huîtres , les perles , les coraux , les yeux d'écrevisses , &c. Les sels acides ont

encore la propriété de rougir les liqueurs ou teintures bleues végétales ; & l'on présume , avec beaucoup de vraisemblance , que les acides sont la base de tous les autres fels.

Les fels alkalis produisent à leur tour les mêmes phénomènes sur les substances acides ; ils ont , au contraire des fels acides , la propriété de colorer en vert les couleurs bleues tirées des végétaux , au lieu que les acides les changent en rouge. Les fels alkalis se distinguent aussi entr'eux par deux propriétés différentes : les uns sont *fixes* , & entrent en fusion par un feu modéré sans se dissiper ; ils sont solubles dans l'eau : ceux qui appartiennent au regne minéral , ne tombent que peu ou point en déliquescence , & n'ont point la grande causticité des alkalis végétaux : les autres sont *alkalis volatils* , ils se subliment & même disparaissent à l'action d'un feu assez doux. Cette dernière espèce est assez rare dans le regne minéral , excepté dans la glaise. Consultez les *Mémoires de l'Acad. de Suede* , Tome IX , année 1746 ; mais elle est assez commune dans le végétal , & plus abondante dans l'animal.

Enfin ce que l'on nomme *sel neutre* , n'a ni les effets particuliers d'un sel acide , ni ceux d'un sel alkali proprement dit. Le *sel neutre* est celui qui résulte de la combinaison juste & exacte de ces deux différens fels saturés l'un par l'autre. Par la modification de cette combinaison des acides & des alkalis , l'Art comme la Nature , parviennent à produire un grand nombre de différens fels neutres : tout dépend de la nature & des bases qui s'unissent à l'acide , du degré de saturation , &c. On trouvera sur l'Æthiologie de ces différens fels , des détails très-circonstanciés & pleins de vues physiques & chimiques , dans le *Dictionnaire de Chimie* de M. Macquer , dans la *Chimie expérimentale* de M. Baumé. On peut aussi consulter le premier volume de notre *Minéralogie* , édition de 1774.

Les fels naturels , ainsi que les bitumes & les métaux , sont rarement purs dans la terre ; ils sont presque toujours remplis de matières hétérogènes qui altèrent leurs propriétés.

Comme nous avons parlé de l'alun , du borax , du *sel ammoniac* , du nitre , du natron & du vitriol , suivant l'ordre alphabétique , nous ne parlerons ici que des fels naturels , dont le nom commence par le mot *sel*.

SEL ACIDE MINÉRAL. Voyez à l'article SEL. On distingue trois acides simples minéraux ; savoir , l'acide vitriolique , l'acide nitreux , l'acide marin : il y a aussi l'acide végétal. Voyez vitriol , nitre , sel marin ,

& l'article *vin* au mot VIGNE. On ne rencontre guere dans la terre les fels acides minéraux purs ; ils font toujours sous une forme fluide : s'ils font concrets , ils font ordinairement combinés & neutralisés.

SEL ALEMBROT ou ALKITRAN ou SEL TABERI, est , selon *Lémery* , un fel rougeâtre , qui a la forme & la couleur du sang desséché. On le trouve au Mont Olympe en Chypre : celui que nous avons vu sous ce nom est un fel gemme. *Lémery* donne la maniere de faire un fel alembrot artificiel, dans son *Traité des Drogues simples*, page 764, édition de 1733.

SEL ALKALI NATUREL, *sal alkali naturale*. Il est en partie fixe & en partie volatil : il se crySTALLISE difficilement , mais forme une masse comme spongieuse , qui souvent tombe d'elle - même en poudre : elle fait effervescence avec tous les acides. Ce fel est d'une faveur brûlante , d'une odeur un peu fétide , & se dissout dans trois fois son poids d'eau. Il répand dans le feu une odeur & une vapeur âcre : la partie qui ne se dissipe pas au feu , y entre en fusion. Le natron & l'halinatron sont des especes d'alkalis naturels , ainsi que le fel mural appelé *aphronatron*. Celui-ci se forme contre les murs plâtreux des maisons , en petites masses compactes , mais friables : il est impur & d'une figure indéterminée ; il se gonfle un peu dans le feu , sans décrépiter ni détoner ; saturé par l'acide , il ne s'en précipite rien : la crySTALLISATION lui donne la figure quadrangulaire & aiguë. A l'égard de l'halinatron & du natron , appellés *sel alkali terreux* , voyez ces mots. On prétend qu'il y a des plantes qui contiennent naturellement un fel alkali , & que cette espece de fel se trouve dans l'état d'*alkali minéral* dans les végétaux maritimes , & devient *alkali végétal* dans les mêmes plantes qui croissent au milieu des terres éloignées de la mer.

SEL AMMONIAC NATUREL. Voyez AMMONIAC (SEL).

SEL D'ANGLETERRE ou D'EPSOM. C'est du fel de glauber mêlé de quelques autres fels , & sur-tout d'un fel neutre calcaire : voyez au mot SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL DE CHAUX. Voyez SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL COMMUN ou SEL MARIN, *sal commune aut marinum*. Sa faveur est âcre , pénétrante , salée & plus agréable que celle d'aucun autre fel. Sa forme est cubique comme un dez à jouer : il décrépite & pétille fortement sur les charbons rouges , & y reste long - temps

avant que de s'y fondre ; il exige environ quatre fois son poids d'eau pour sa solution. On en distingue deux especes principales ; favoir ,

1°. Le SEL GEMME ou SEL MARIN FOSSILE , *sal gemmæ aut gemmeum montanum*. C'est le plus dur & communément le plus pur des fels fossiles ; souvent il est transparent , brillant , en beaux cristaux taillés à huit angles solides & à six faces ; il y en a de différente couleur , tantôt grisâtre ou blanchâtre : tel est celui qu'on trouve dans le Nord , dans les Indes , en Tartarie près d'Astracan , notamment en Egypte , & dans quelques autres parties de l'Afrique ; tantôt bleuâtre , rougeâtre , jaunâtre , ou non coloré , comme on le remarque en divers lieux de l'Asie. On en trouve beaucoup en Europe , en Transilvanie , à Salzbourg , à Sowaer en Hongrie , à Hall dans le Tirol , en Saxe , à Williska en Pologne , à Cardonne en Catalogne , &c.

On trouve beaucoup de fel gemme coloré dans des endroits dont le terrain est par couches , ou composé de lits argileux & calcaires ; mais la plus grande quantité de ce fel se trouve dans des cavités de montagnes en masses si énormes , notamment dans la Russie & dans tout le Nord , qu'au rapport de *Lémery* , plusieurs habitans s'en bâtissent des maisons. En Pologne les mines de fel sont très-profondes ; on les exploite depuis l'an 1252 ; le Royaume de Pologne en tire un de ses plus grands revenus : on descend dans ces mines par six ouvertures carrées & garnies de bois de charpente , pour empêcher l'éboulement des terres ; c'est un beau spectacle , & en même temps effrayant pour le Voyageur curieux qui veut visiter ces souterrains. Sur chaque ouverture est établie une large roue qu'un cheval fait tourner , & au moyen d'un cable on monte & on descend ce qu'on veut. Les Etrangers qui veulent voir la mine , endossent d'abord chacun un habit de Mineur , & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la grosse , qui est un cable , & prenant ensuite un Etranger dans ses bras , il donne le signal pour descendre , lorsque le premier est descendu d'environ trois verges , un autre Mineur se charge d'un second Voyageur , & après qu'on a fait marcher la roue , il descend aussi trois verges , & ainsi de suite. Il n'est pas rare de voir une compagnie de trente ou quarante personnes attachées à ce même cable. La descente est fort lente , fort obscure , assez étroite , & a plus de six cents pieds de profondeur perpendiculaire ; il semble au Voyageur qu'il entre dans le

fond des abymes. On juge bien qu'on a tout le temps ou des'ennuyer ou de faire des réflexions sur la facilité avec laquelle on a mis sa vie au hazard, en la faisant dépendre de la bonté de la corde. Etant descendu, le pâle & triste Mineur vous présente une petite lampe allumée, vous fait parcourir le manoir ténébreux, & vous conduit au lieu des Travailleurs: si l'on vouloit aller seul, on risqueroit de s'égarer dans la multitude de chemins ou de galeries qui se croisent & qui forment une espece de labyrinthe très-obscur. Ces mines si considérables sont situées à Williska à cinq lieues de Warsovie; elles sont habitées par un si grand nombre d'Ouvriers, que c'est une République souterraine, qui a ses lois, sa police, ses chefs & ses petites voitures publiques: on y a pratiqué une Chapelle où l'on célèbre l'Office divin. Chaque Mineur a sa hute ou niche; on y entretient quatre-vingts chevaux; ils y sont nourris. On dit que les enfans y naissent & y sont élevés; ce sont autant de petites citoyens destinés à l'école de la mine. Les voûtes de sel sont soutenues par des colonnes ou piliers taillés dans le sel même: la lueur des flambeaux qui éclairent ces vastes appartemens souterrains, en réfléchissant de toutes parts, répand un éclat merveilleux; ce sont comme des palais d'un cristal souvent cubique & d'un blanc verdâtre. Le ruisseau d'eau douce & fraîche qui coule dans ce souterrain sert à abreuver les habitans. Le sel se trouve d'abord par blocs d'une grosseur prodigieuse, ensuite on le trouve par couches suivies, & dans une quantité inépuisable. On se sert de pioches, de ciseaux & de maillets pour le détacher en masses qui forment des prismes carrés de sept ou huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaisseur. On nomme ces parallépipèdes *battawanes*. On est quelquefois parvenu à en détacher des masses qui avoient jusqu'à quarante-huit pieds de longueur. Ces blocs se roulent sur des cylindres de bois jusqu'au puits, d'où ils sont élevés par des machines à moulètes très-fortes, & tournées par douze chevaux. Quant aux petits morceaux on les monte dans des tonneaux. On compte que tous les ans on retire des mines de Williska à-peu-près six cents mille quintaux de sel gemme: on le moud en grosse farine, dont on se sert par-tout où il faut du sel. La mine de Cardonne en Catalogne offre aussi des massifs de sel gemme très- considérables: le sel y est ou d'un blanc de neige, ou coloré & en blocs si durs, qu'on ne le peut détacher qu'à l'aide des massives de fer. La mine de sel de la Haute Hongrie

près d'Eperies, quoique moins considérable que celle de Pologne, a plus de cent quatre-vingts brasses de profondeur : elle produit un très-gros revenu à la Maison d'Autriche. Il s'y trouve des morceaux de fel blanc aussi beaux que le cristal ; d'autres sont colorés en jaune orangé & en bleu, d'une manière uniforme ou par zones ; sa dureté est suffisante pour qu'on en puisse faire des bijoux & des ornemens qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuses.

Le fel gemme d'Ethiopie est d'un blanc opaque. *Lémery* dit qu'on le taille dans ce pays en tablettes longues d'un pied, larges & épaisses de trois pouces, & qu'on s'en sert comme d'une monnaie dont la valeur équivaloit à six sous monnaie de France. Ce fel est si commun dans tout le territoire de l'Egypte, que tous les puits ne rendent qu'une eau salée. On regarde même comme une espèce de miracle un puits d'eau douce qui est à Matarée, l'Héliopolis des Anciens. Si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte seroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'est par la même cause. On se sert du fel gemme dans les lieux où il naît, aux mêmes usages que nous employons ici le fel marin, il engraisse les bestiaux & sur-tout les brebis ; il fertilise singulièrement les terrains arides & argileux. L'on fait à Paris & dans tout le Royaume un assez grand trafic d'un fel gemme que les Piémontois ont l'art de retirer par l'évaporation des eaux de puits salés. Il est en pains demi-transparens : les Teinturiers en font usage ; c'est celui dont on se sert aussi en Médecine. Dans les endroits où il y a des mines de fel gemme, des Ouvriers intelligens en choisissent des morceaux durs & les plus transparens, pour en faire divers ouvrages, comme des boîtes, des chapelets, des vases, des chandeliers, des croix. On imite, avec des morceaux de ce fel naturellement coloré, différens fruits.

Les Naturalistes conviennent assez que c'est au moyen de ce fel ; si abondant dans certaines contrées & dissous par des eaux douces, que se forment les étangs, les fontaines & puits dont l'eau est salée : tels qu'on en remarque en Franche-Comté, en Lorraine, en Italie & dans le Palatinat ; mais on ne convient pas généralement que l'eau de de la mer tire sa salure continuelle des mines de fel gemme qui tapissent les abymes de l'Océan ou la surface de la terre. Une des grandes difficultés que quelques Physiciens opposent à ce sentiment, c'est la dissolution totale des montagnes de fel qui doit s'opérer par le laps du

temps ; c'est la chute immense des eaux douces qui se rendant à la mer, y doivent donner une faveur, tantôt plus, tantôt moins salée. Mais on répondra que si le Créateur forma la mer dans son degré de saumure actuelle (qualité nécessaire aux animaux qui y vivent) & que si l'évaporation des eaux, par le moyen de laquelle elle se sale toujours, est proportionnée à celle qui tombe en pluie ; alors la salure de la mer se trouvera toujours la même qu'à la création ; car ce que les rivières y charient de sel, est au plus en quantité proportionnée à ce que l'on en consomme, à ce qui s'en trouve de cristallisé sur les bords de l'Océan. Pour ce qui regarde la dissolution des montagnes de sel, il y a une maxime ou axiome qui dit que là où est une matrice de terre saline, soit nitreuse, soit de sel marin, soit vitriolique, il y a dans la Nature des moyens qui y produisent toujours des mêmes matières, & l'expérience le confirme assez. *Voyez au mot MER*, les différens endroits où cette espèce d'eau a divers degrés de salure.

Un phénomène très-remarquable pour le Naturaliste, c'est que les masses salines des puits ou mines de Williska renferment souvent des gallets ou cailloux arrondis, des coquilles ou d'autres corps marins : souvent le milieu des couches de sel gemme contient de grosses masses d'une roche composée de diverses espèces de pierres. On y trouve aussi des morceaux branchus de bois noirci, minéralisé & d'une odeur très-désagréable. Des espèces de mouchettes ou vapeurs empoisonnées se font quelquefois aussi ressentir dans ces souterrains, & on en a vu prendre feu avec un fracas épouvantable. La terre qui recouvre le sel forme des lits dont les uns sont de glaise, d'autres de sable, de grais, de coquilles. Ces bancs semblent avoir été dérangés de leur place. Quel raisonnement peut-on donner de ces transpositions de corps, de l'origine & de la reproduction du sel gemme ? N'est-on pas en droit de dire que le sel marin fossile que l'on trouve dans plusieurs pays qui sont maintenant très-éloignés de la mer, doit sa formation au séjour des eaux de la mer sur certaines portions de notre Continent ? Des eaux salées sont restées dans des cavités d'où elles ne pouvoient sortir ; là, par l'évaporation, ces eaux ont déposé leur sel, qui après avoir pris une consistance solide & cristalline, a été recouvert de terre par couches, telles que nous venons de le dire ci-dessus. Le sel marin en grappes est une stalagmite.

Il est bon d'observer que dans tous les lieux où ces eaux salées passent ;

elles déposent du fel gemme sous une forme de gelée blanche; les terres & les pierres qui avoient le trajet de ces eaux souterraines, ont aussi une saveur salée & une pesanteur considérable. Lorsque des pierres mêlées de fel gemme & détachées de la mine ont été quelque temps exposées à l'humidité de l'air, elles augmentent tellement de pesanteur spécifique, qu'un morceau de ces pierres, qu'un Ouvrier pouvoit aisément porter dans le fond de la mine, ne peut plus être remué de sa place par un seul homme.

2°. Le SEL MARIN, ou SEL DE CUISINE, ou SEL COMMUN, *sal marinum cibarium, aut culinare*. Ce fel dont nous usons journellement dans tous nos alimens, & quelquefois dans les Arts & Métiers, ou pour conserver du poisson & de la viande, &c. s'humecte facilement: il differe peu du fel gemme; tantôt on le trouve formé sur les bords ou au fond de la mer, tantôt il est naturellement cristallisé à l'embouchure des sources & fontaines salées, ou au fond des lacs salés; mais il est rare de rencontrer le fel marin tout cristallisé. Celui que nous employons dans la cuisine, est toujours retiré des eaux salées par l'art, & de cinq manieres différentes.

1°. Par la chaleur du soleil, cette maniere s'exécute au moyen des marais salans, tels qu'on en voit en diverses contrées de la France, en Bretagne, le long des côtes d'Aunis: ces marais, dont le terrain est toujours plus bas que l'élévation des grandes marées, forment un carré long, nivelé, creusé de trois pieds, qu'on a soin d'enduire de glaise pour retenir l'eau salée qu'on y fait entrer au moyen des écluses faites exprès, pendant l'été, par un beau temps, sec & chaud jusqu'à la hauteur de demi-pied ou environ. L'exposition la plus favorable pour un marais salant, & la saunaison doit être dans la direction d'un vent de Nord-Ouest. Cette eau s'évapore bientôt & laisse une liqueur dans laquelle se trouve un assemblage de cristaux de sel marin qu'on casse avec des perches, puis on les retire avec des pelles trouées, & on en ferme des piles ou tas qu'on laisse égoutter sur la terre sèche: alors on le transporte dans les Gabelles. Consultez le *Mémoire sur les marais salans des Provinces d'Aunis & de Saintonge*, par M. Beau pied Dumenils, imprimé à la Rochelle. Ce sel est moins blanc que celui que les Languedociens font au Peccais dans les Isles de Maguelone, près d'Aigues-mortes, où la cristallisation du sel est des plus régulières & la fabrication très-abondante. On prétend que ces salines

fournissent annuellement huit millions de rente. Les Ouvriers de ces salines jettent dans les étangs salés des branches de bois , arrangées de maniere à représenter une étoile , une couronne , une croisse , &c. alors le sel se crystallise autour de ces matieres de la maniere la plus agréable. *Consultez le Mémoire sur les salines de Peccais , par M. Montet , de la Société Royale de Montpellier , inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

2°. La seconde maniere consiste à faire évaporer sur le feu dans de grandes chaudières de plomb , jusqu'à siccité , l'eau des lacs , des puits & des fontaines salées , dont quelques-unes contiennent jusqu'à douze , seize & vingt livres de sel par cent pintes d'eau : telle est celle de Montmort en Franche-Comté , & celle de Dieuse en Lorraine , où est l'une des plus belles & des meilleures salines que l'on connoisse. Cette opération se pratique aussi près de Lunebourg & de Hartebourg en Allemagne , en Angleterre , & près de Hall en Saxe. L'on obtient alors un sel blanchâtre & assez pur ; il se dissout facilement dans l'eau : on l'appelle *sel de cuisson , sel de corbeille.*

3°. Dans les pays où le froid est excessif , comme dans le Nord , l'eau des bords de la mer qui contient peu de sel , se gele facilement & presque entièrement , excepté la portion de l'eau qui contient le plus de sel marin : on acheve d'évaporer cette eau en l'exposant à l'air dans des vases : le sel prend alors la forme d'un groupe de cristaux de sel marin.

4°. La quatrième maniere , qui est fort curieuse , consiste à concentrer d'abord l'eau salée par le moyen de l'air seul , ainsi qu'il se pratique aux fameuses salines établies à Moutterstat , entre Manheim & Durken , à Naubeim , près de Friedberg , & généralement en Allemagne , même en France , en Lorraine , & à Montmorot en Franche-Comté , dans les bâtimens nommés *évaporatoires* ou *hangars d'évaporation* , ou *bâtimens de graduation*. Pour l'intelligence de cette opération , il faut donner ici l'extrait du Mémoire lu par M. le Marquis de *Montalembert* à l'Académie des Sciences en 1748 , concernant ses observations faites en 1745. L'intention de l'Inventeur des hangars étant de présenter à l'air le plus de surfaces possibles d'eau chargée de sel , il a construit un bâtiment ouvert de toutes parts , & garni dans son intérieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang , & il a divisé ces onze rangées en sept parties dans leur longueur ,

répondantes à autant de réservoirs qui font le sol de tout l'édifice : à chaque réservoir est un corps de pompe qui reporte l'eau qui est tombée dans un réservoir supérieur, d'où elle découle sur un autre rangée de fagots, (en y déposant son *schlot*, voyez ce mot), & va se rendre dans un des réservoirs d'en bas, & ainsi successivement jusqu'à la septième évaporation. Il est aisé de concevoir comment l'eau ainsi coulante le long d'une infinité de branches placées à l'air libre, présente à cet air des surfaces multipliées, par lesquelles elle s'évapore, en laissant la portion qui s'écoule plus chargée de sel, parce que l'air n'enlève que l'eau proprement dite : l'eau restante après les sept opérations est reçue dans un réservoir commun à tous les hangars, & portée à cristalliser dans des chaudières de plomb ou de fer, comme dans la méthode suivante. M. *Haller* observe ici que cette opération n'est bonne que pour des eaux très-foibles qui ne tiennent que $\frac{1}{100}$ ou $\frac{2}{100}$ de sel ; dès qu'il y en a $\frac{1}{10}$ il faut éviter cette opération qui est accompagnée d'une grande perte d'eau salée.

La dernière méthode, qui se pratique dans les contrées septentrionales de la France, consiste à ramasser le sable humecté de l'eau de la mer, à l'exposer au soleil pour le faire sécher : par ce moyen, l'eau évaporée a abandonné le sel sur toutes les surfaces du sable : alors on lave le sable dans une certaine quantité d'eau qui en dissout tout le sel ; après quoi on fait évaporer cette eau sur le feu dans des chaudières de plomb, & l'on a soin de ramasser le sel dans ces chaudières à mesure qu'il se cristallise. Ce sel est encore une espèce de *sel de cuisson*. L'eau qui sur la fin de l'évaporation ne peut se cristalliser, est fort pesante ; on lui donne le nom d'*eau grassée* ou d'*eau mere* : Consultez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, au mot SAUNIER.

On prétend qu'on peut encore retirer du sel marin de certaines pierres qui ont la propriété phosphorique : on a observé que les pierres qui en contiennent beaucoup, suintent à l'extérieur, & tombent facilement en déliquescence. Le sel marin se trouve aussi dans quelques végétaux, comme dans le *paleopsis*, dans la plante appelée *kali* ou *foude*, &c. on le rencontre encore dans l'urine & dans le sang des animaux ; en un mot la quantité de ce sel étonne & est à peine croyable, sur-tout dans le regne minéral. Ce sel réfout promptement la glace, sans diminuer sa fraîcheur. Les Cuisiniers en jettent sur les charbons allumés, ou même presqu'éteints, pour les ranimer, en renouveler
l'embranchement,

l'embrasement , & en augmenter la chaleur & la flamme , en décrépissant il fait l'office de soufflet. Si ce sel étoit dissous dans l'eau , une quantité convenable de ce fluide salé éteindroit le feu. M. *Baumé*, de l'Académie des Sciences, a donné deux Mémoires à ce sujet. On connoît assez la qualité antiseptique du sel marin , & l'usage qu'on en fait en conséquence pour assaisonner les viandes , & préserver les parties animales de la putréfaction. Il est bon d'observer qu'une petite dose de sel en accéléreroit la corruption , & qu'il en faut appliquer une grande dose aux matières putrescibles , si l'on veut les garder. C'est par cette raison qu'un bouillon non salé se conserve mieux & plus long-temps que celui auquel on a ajouté la dose ordinaire de sel , & que le petit lard qui baigne dans une forte saumure ne se corrompt point. Enfin l'acide du sel marin uni à celui du nitre , est le dissolvant de l'or & de l'étain. Le sel marin a aussi ses usages en Médecine & en Chirurgie , dit M. *Bourgeois* ; on en fait des sachets qu'on applique sous la gorge pour dissiper le goître commençant , l'enrouement & la perte de la voix causés par un engorgement de la lymphe dans les glandes du larynx ; pour résoudre les parotides & toutes les espèces de tumeurs lymphatiques , les anchiloses des articulations , les *trombus* ou extravasation du sang occasionnés par la saignée ou par de violentes contusions. M. *Bourgeois* dit encore qu'on se sert aussi , en fait d'économie , du sel marin ; on en met dans les cuves de vin rouge , pour accélérer & aider l'extraction de la partie colorante de la pellicule du raisin , & donner au vin une couleur plus foncée. On en donne fréquemment aux bestiaux , notamment aux brebis & aux vaches pour augmenter leur lait & lui donner de la qualité.

SEL D'EPSOM (EBSHOM) & D'ÉGRA. *Voyez à l'article SEL NEUTRE NATUREL.*

SEL FOSSILE. *Voyez SEL GEMME à l'article SEL COMMUN.*

SEL GEMME. *Voyez au mot SEL COMMUN OU MARIN.*

SEL D'INDE ou PYRAMIDAL , *sal Indum , aut pyramidale.* C'est une espèce de sel sucré , qu'on trouve sur certaines espèces de fucus.

SEL MARIN. Nous avons parlé de ce sel neutre naturel , & si abondant dans la nature. *Voyez à la suite du mot SEL COMMUN.*

SEL DE MONTAGNE. Nom donné au *sel gemme*. *Voyez à l'article SEL COMMUN.*

SEL MURAL ou APHRONATRON. *Voyez SEL ALKALI.*

SEL NEUTRE NATUREL , *sal neutrum naturale*. On doit comprendre sous ce nom générique tous les fels naturels dans lesquels il y a un acide quelconque combiné jusqu'au point de saturation avec une base quelconque ; tels sont , à l'exception des acides & des alkalis , tous ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent , auxquels on peut ajouter les suivans.

On trouve un fel neutre pur en pyramides creuses , dans la Bothnie orientale , & près de Baden en Suisse. Le fel de chaux qui se forme quelquefois contre les parois des fouterrains & dans le fond de quelques mines , a des propriétés toutes différentes de celles du fel mural ; il est ou blanc ou jaunâtre , d'une saveur amere ; il s'éfleurit à l'air : il n'entre point en effervescence avec les acides ; mais l'huile de tartre , par défaiillance , en précipite une terre calcaire ou spathique.

Il y a aussi le fel neutre calcaire , qui , dissous dans de l'eau , & arrosé de la même huile de tartre , laisse précipiter une terre blanchâtre & calcaire qui fait effervescence avec les acides : le fel d'Epsom , appelé *fel d'Angleterre* , ce fel , qu'on nomme aussi *fel anonyme* , est allié avec un fel neutre calcaire , & a une figure prismatique & quadrangulaire : il se dissout facilement dans l'eau. On trouve ce fel à l'embouchure de la fontaine d'Epsom , lieu distant de quinze milles de Londres : il a un goût frais & amer. On s'est assuré que le fel d'Epsom naturel est un fel neutre formé de l'alkali minéral uni avec l'acide vitriolique ; par conséquent , un fel de Glauber : mais il est mêlé , comme on l'a dit , avec un fel neutre calcaire. *Consultez* notre Minéralogie , *Tome premier* , page 476 & suivantes.

Le SEL DE SEDLITZ , DE SEIDS-CHUTZ OU DE BOHEME , le SEL D'ÉGRA , DE CARLSBAD , D'ESTER & DE WISBAD , sont encore des fels neutres naturels qui paroissent composés des mêmes principes que le fel d'Epsom : cependant ils produisent des effets différens ; ils entrent en fusion au feu , & y deviennent transparens & fluides ; ils sont d'un goût amer , & verdissent les teintures bleues végétales.

On distribue dans le commerce un fel à bon marché , qui est artificiel , & qui porte le nom de tous ces différens fels neutres. On nous l'envoie quelquefois d'Angleterre , & communément de Lorraine , sous le nom de *fel d'Epsom* : pour cela on se sert de l'eau-mere épaisse du

fel marin qui forme avec l'acide vitriolique qui se trouve dans le colcothar, un fel de Glauber, & un fel neutre calcaire. On procede aux dissolutions, aux filtrations, aux évaporations, & par la voie de la cristallifation en la maniere usitée. On choisit les plus beaux cristaux de la premiere cristallifation : voilà, dit-on, du fel de Glauber ; & ceux de la seconde cristallifation se vendent aux Droguistes & aux Apothicaires, sous le nom de fel d'Epfom, de fel de Lorraine ou d'Égra, &c. Ceux qui voudroient se procurer de l'eau d'Epfom, fans en faire venir exprès, peuvent dissoudre une once deux gros de fel d'Epfom véritable dans une pinte d'eau : elle purge légèrement la pituite.

SEL DE NITRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE PIERRE ou SALPÊTRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE SEDLITZ. *Voyez à la suite du mot* SEL NEUTRE.

SEL DE VERRE. *Voyez à l'article* SOUDE.

SELENITE, *selenites*. Espece de pierre gypseuse qui élude constamment l'énergie des acides. *Voyez à l'article* GYPSE.

SELLE POLONOISE, *ephyppium placenti-forme*. Espece d'huître très-remarquable par sa figure & sa grandeur : elle est presque ronde & peu épaisse ; les valves se collent presque l'une sur l'autre. Quelques-uns regardent ce coquillage comme une très-grande *pelure d'oignon*. Les deux valves sont cambrées & se joignent très-symétriquement au moyen d'une charniere composée de deux élévations étroites qui forment un angle aigu dans le haut de la valve supérieure, & se logent dans deux cavités semblables à celles de l'inférieure. Ces valves sont violettes ou rouffes en dehors, & d'un beau lilas en dedans, nué de blanc. Le dessus est quelquefois nacré comme le dedans. Cette espece de coquille est très-recherchée des Curieux, & se pêche, dit-on, dans la Mer Baltique. On en voit même qui sont papyracées.

SELLÉS ou POISSONS SELLÉS. On en trouve deux especes dans les Indes ; ils sont ainsi nommés, dit *Ruisch, Collect. Pisc. Amb. pag. 23, Tab. 12, n. 12 & 13*, parce qu'ils ont une espece de selle sur le dos : ils ont l'un & l'autre un museau fait comme le bec d'un perroquet, & proche de l'anus une peau dure qui a la figure d'une cuirasse : elle est fort mince par les bords, & elle leur sert tout à la fois de rame pour nager, & d'arme tranchante dont ils font usage comme d'un couteau pour blesser, tuer & déchirer les poissons qu'ils rencontrent

& qu'ils dévorent : ces deux poiffons fellés ne different l'un de l'autre que par la couleur qui est plus ou moins foncée.

SEMENCE. Voyez à l'article GRAINE.

En Médecine on distingue les quatre grandes semences chaudes, lesquelles sont l'anis, le fenouil, le cumin & le carvi : les quatre petites semences chaudes sont l'ammi, l'amome, le daucus & l'ache. Les Apothicaires appellent ces semences carminatives, c'est-à-dire, qui dissipent les vents. On distingue aussi les quatre grandes semences froides, lesquelles sont la citrouille, le melon, le concombre & la courge : les quatre petites semences froides sont, la chicorée, l'endive, la laitue & le pourpier.

SEMENCE ou HUMEUR SEMINALE, *sperma*. C'est cette liqueur spiritueuse & albumineuse, préparée & séparée du sang dans les testicules, & dont l'usage est de féconder, lors du coït, les œufs des femelles des animaux.

Les Spermatologistes & les Anthropographes sont peu d'accord sur la nature & la description de la semence. On est encore fort incertain si la liqueur que la volupté fait répandre aux femmes sans les énerver, est une véritable semence, également prolifique & semblable à celle de l'homme : il paroîtroit plus probable que l'effusion d'une telle liqueur chez la femme, n'est destinée qu'à lubrifier l'intérieur des parties génitales, & que son apparition, ou plutôt sa sortie, est la cause de ces mouvemens spasmodiques & du plaisir que la femme éprouve dans le coït.

Mais comment, dit l'Auteur du Dictionnaire d'Anatomie & de Physiologie, l'œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde ? Contient-il l'animal en abrégé, ou bien n'est-ce qu'une liqueur qui porte quelque légère trace de parties inorganiques ? Croire qu'un seul œuf renferme non-seulement son semblable, mais encore une infinité de semblables, c'est admettre qu'Eve contenoit dans ses œufs non-seulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourront paroître. Il nous semble trouver la même difficulté en examinant le système de ceux qui prétendent que la semence d'Adam renfermoit les nombres infinis & préexistans de germes ou d'animaux spermatiques, qui eux-mêmes contenoient leurs semblables. Nous avons répété à ce sujet toutes les expériences des Animalistes ; & quoique pourvus de très-

bons yeux, d'excellens microscopes, nous n'avons rien pu reconnoître.... Mais le Lecteur voudra qu'on décide : hé bien, difons avec les Microscopermatologistes, (*Leuwenoeck*, &c.) que l'animal vivant, contenu dans la semence dardée lors du coït, sur l'œuf de la femme, se loge dans cet œuf, qu'il détache & conduit dans la matrice par la trompe.... Voilà donc les rudimens du genre humain : mais le principe primitif de cette matiere organique & productive étant contesté, on doit encore suspendre son jugement. Embrassera-t-on cet autre fameux systême, qui veut que dans la nature il y ait une matiere organique qui sert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete ? Dans cette fonction la matiere toujours active & prête à se mouler ne manque pas à s'affimiler & à produire des êtres semblables à ceux qui la reçoivent. Suivant ce systême on doit remarquer avec le microscope, dans la semence des animaux des filets noués, des nœuds desquels on voit sortir des globules en mouvement & organisés qui nagent dans la semence. L'on prétend que la Nature a déjà imprimé à cet animalcule l'image de toutes les parties du corps du pere : c'est de-là que naît la ressemblance des enfans avec leurs parens.... Tel est le sentiment d'un très-grand Naturaliste. Comme cet article est nécessairement lié avec ce que nous avons dit de l'homme, des *animalcules*, *animaux* & *molécules organiques*, voyez ces mots, même ceux de *génération*, *sperme*, *cerf*.

SEMENCE DE PERLES. Voyez NACRE DE PERLES.

SEMENCINE ou SEMEN CONTRA. Voyez POUDDRE A VERS.

SEMOULE. Nom que les Italiens donnent à une sorte de *vermicelli* (vermichel) faite en petits grains, comme de la moutarde, mais de la même pâte que le *vermicelli*, qui est en forme de petits vermissaux.

SENAGRUEL. Voyez SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

SENAPOU ou SINAPOU, *astragalus incanus frutelans*, *venenatus*, *floribus purpureis* (*Barr.*). Plante de la Guiane, dont la racine s'emploie pour enivrer le poisson : on en fait autant avec le bois Indien, qui est une espece de grosse liane. *Maison Rustique de Cayenne*.

SÉNÉ ou SENNÉ, *fenna*. Tout le monde connoît sous ce nom de petites feuilles seches en forme de lame, d'un vert tirant sur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'est pas désagréable, d'un goût un peu âcre amer qui excite des nausées, & qu'on emploie ordinairement pour purger.

Ces feuilles , qui nous viennent du Levant en *couffe* , c'est-à-dire en balles , se recueillent sur un arbrisseau que l'on nomme SENNÉ D'ALEXANDRIE , *fenna Orientalis*. Il croît à la hauteur de deux coudées ; ses tiges sont ligneuses , & se partagent en des rameaux plians , d'où sortent alternativement des queues grêles , d'une palme & plus de longueur , sur lesquelles naissent , assez près les unes des autres , quatre , cinq ou six paires de feuilles , nulle feuille impaire ne terminant ces conjugaisons : ces feuilles sont d'un vert clair.

Les fleurs du fenné viennent en grand nombre au haut des rameaux ; elles sont en rose , jaunes , parsemées de veines purpurines. Aux fleurs succèdent des gouffes plates , le plus souvent recourbées , composées de deux membranes oblongues , lisses , applaties , d'un vert brun , au milieu desquelles sont mêlées sur une même ligne plusieurs graines semblables à des grains de raisins : ce sont ces gouffes que l'on nomme *follicules de fenné*. On cultive cette plante dans la Perse , la Syrie , l'Arabie , d'où on l'apporte en Egypte & à Alexandrie.

On apporte dans le commerce plusieurs sortes de fenné , savoir , celui d'Alexandrie , ou de Seyde , ou de la Palte (ainsi appelé , à cause de l'impôt que le Grand-Seigneur a mis sur cette feuille) , & celui de Tripoli , dont les feuilles sont moins pointues , & dont les vertus sont inférieures à celles du premier. Le fenné de Moka , dont les feuilles sont grandes , larges , arrondies à leur extrémité , est encore moins estimé. Le fenné est quelquefois mêlé avec l'*ourdon*. Voyez ce mot.

Le fenné a une vertu merveilleuse pour purger par bas , & il n'y a aucun purgatif employé plus fréquemment & plus utilement : à peine trouve-t-on aucun remède qui tire & qui évacue aussi bien les humeurs corrompues , épaissies ou endurcies , & qui leve aussi efficacement les vieilles obstructions. On reproche aux feuilles de fenné d'occasionner des tranchées ; c'est pourquoi on ajoute toujours avec lui quelques sels , tels que le sel végétal , le sel de Glauber , qui divisent & atténuent ses particules résineuses ; on lui associe quelquefois les adoucissans & mucilagineux , tels que les jujubes , la violette & la guimauve. Quelques feuilles de scrophulaire aquatique infusées avec le fenné , en corrigent le mauvais goût d'une manière singulière. Consultez les *Mémoires de l'Acad. des Sciences* , 1701. M. Bourgeois observe que le fenné infusé à l'eau froide , donne beaucoup moins de tranchées que lorsqu'on le fait bouillir , ou infuser dans l'eau bouillante : il est d'ailleurs beaucoup

moins défagréable au goût , & il purge également bien à la même dose.

Les follicules donnent moins de tranchées, mais elles purgent plus foiblement. Ce purgatif est contraire dans les dispositions inflammatoires.

Les Botanistes font mention d'une espece de SÉNÉ SAUVAGE, *emerus*. C'est, dit-on, une espece de *colutea*, différent de celui dont nous avons parlé sous le nom de *bagnaudier*; mais, suivant M. *Deleuze*, il est d'un genre entièrement différent du *colutea*: c'est une espece de *coronilla*. L'*emerus* est connu chez les Jardiniers sous le nom de *securidaca*. Cette sorte de fenné bâtard est un arbrisseau qui croît naturellement dans la plupart des contrées méridionales de l'Europe, aux lieux montagneux & sombres, dans les bois, &c. & que l'on cultive dans nos jardins pour l'ornement: il jette du pied plusieurs tiges, dont l'écorce est grise sur le vieux bois, & verte sur les jeunes rameaux. Ses feuilles sont rangées sur une côte, cinq à cinq, quelquefois sept à sept, & souvent neuf à neuf; elles sont moins grandes que celles du bagnaudier, fort ameres, mais bien moins laxatives que celles du vrai fenné; sa fleur est légumineuse, ressemblant à celle du genêt, jaune & peu odorante; on en voit jusqu'à trois ensemble le long des nouvelles branches; leur calice est beaucoup plus court que les onglets des pétales, & l'étendart est un peu renversé en arriere. Elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée est d'un mois: à la fleur succèdent, en Septembre, les graines renfermées dans des siliques ou gouffes longues, grêles, déliées, presque cylindriques, courbes & articulées, de couleur obscure, douces au toucher & d'un mauvais goût.

Le *fenné bâtard* croît promptement, se multiplie aisément, résiste à la grande rigueur de nos hivers, n'exige aucune culture particuliere, & réussit dans presque tous les terrains. On peut le multiplier de rejetons dont il se garnit au pied, de boutures, de provins, ou de graines qu'il faudra semer en Mars: on ne connoît que deux especes de cet arbrisseau: 1°. le *fenné bâtard ordinaire*; il est un peu commun, parce qu'il a peu d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'éleve jusqu'à dix pieds; on en garnit des bosquets, quelquefois des plates-bandes, ou, dès que la fleur est passée, on lui forme une tête & on le taille en boule. 2°. Le *petit fenné bâtard* est un des plus jolis arbrisseaux que l'on puisse employer pour l'ornement d'un jardin; il ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds: son feuillage est garni, mais petit: sa fleur, qui

a une teinte de rouge en dehors , paroît deux fois chaque année , au printems & en automne. On en forme de petites palissades à hauteur d'appui ; son vert brun & stable tranche avec toute autre verdure , & la durée des fleurs forme un aspect très-agréable pendant toute la belle saison.

SENÉ DES PROVENÇAUX ou TURBITH BLANC. *Voyez à l'article GLOBULAIRE.*

SENEÇON , *senecio*. Plante qui n'a point d'odeur remarquable , & qui croît par-tout dans les champs , le long des chemins , dans les vignes , dans les jardins , aux endroits sablonneux & exposés au soleil : sa racine est petite , fibrée & blanchâtre : elle pousse une ou plusieurs tiges , hautes d'environ un pied , rondes , canelées , creusées , rameuses , un peu velues , revêtues de feuilles oblongues , dentelées , alternes & d'un vert obscur : aux sommités naissent des fleurs en bouquet , à fleurons jaunes , disposés en étoiles : à ces fleurs , qui durent peu de temps , succèdent plusieurs graines ovales , couronnées d'aigrettes longues , qui forment toutes ensemble une tête blanche. Cette plante se reproduit continuellement , & reste verte toute l'année ; elle fleurit dans toutes les saisons , même en hiver , & est déjà vieille au printemps : elle a un goût d'herbe légèrement acide ; on l'estime émolliente , adoucissante & résolutive. En Angleterre , les Maréchaux donnent ce remède aux chevaux attaqués de vers ; il convient aussi dans le vomissement & le crachement de sang : son usage ordinaire est d'entrer dans la décoction des lavemens émolliens , dans les cataplasmes , pour amener les tumeurs à la suppuration , pour la goutte , pour les hémorrhoides , pour dissiper le lait grumelé dans les mamelles.

SÉNÉGALI ou BEC DE CIRE. Nom donné à de petits oiseaux du genre du moineau , & communs dans le Sénégal. Ces petits moineaux du Sénégal sont d'une forme charmante , d'une taille élégante , sont à-peu-près de la grosseur du roitelet ; les uns sont en partie d'un rouge vineux , & en partie d'un brun verdâtre ; les autres , qui se trouvent au Cap de Bonne-Espérance , ainsi qu'au Sénégal , sont rayés de petites bandes fort étroites , alternativement brunes & d'un gris sale , le tout mêlé d'une légère teinte de couleur de rose , avec un peu de rouge au ventre. Le *sénégal rayé* est nommé par Edwards *bec de cire* : cet oiseau est vif & léger.

SENEKA , ou POLIGALE DE VIRGINIE , ou RACINE DE SERPENT

SERPENT A SONNETTES, *poligala Virginiana*. On nous envoie sous ce nom une racine ligneuse & odorante, longue de quatre doigts, de la grosseur d'une plume à écrire, tortueuse, rameuse & fibreuse, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, un peu amer & légèrement aromatique. Cette racine vivace pousse, étant en terre, beaucoup de tiges, les unes droites, les autres courbées sur terre; menues, jaunâtres, simples, sans branches, cylindriques, lisses, foibles & longues d'un pied. Ces tiges sont chargées de feuilles alternes, longues d'un pouce, lisses & sans queue. Ces mêmes tiges sont terminées par un petit épi de fleurs clair-fermées, entièrement semblables à celles du poligala ordinaire, mais plus petites, alternes & sans pédicule.

On distingue la racine du *senéka* par une côte membraneuse faillante; qui regne d'un seul côté dans toute sa longueur: on l'estime diaphorétique, diurétique & alexipharmaque: elle résout le sang visqueux, tenace & inflammatoire; elle purge quelquefois & même fait vomir. Les Indiens la regardent comme un spécifique contre le venin du serpent à sonnettes. En effet, si on emploie ce remède assez tôt, il chasse le venin qui est dans les veines, résout le sang coagulé, dissipe la tumeur & rétablit le pouls foible & languissant. M. *Teinnint*, Médecin Ecoffois, qui a demeuré plusieurs années dans la Virginie, voyant que ceux qui avoient été mordus par le *boiciningua* ou *serpent à sonnettes*, étoient tourmentés de symptômes semblables à ceux de la pleurésie & de la péripneumonie; savoir, de la difficulté de respirer, de la toux, de crachement d'un sang coagulé, qu'ils avoient le pouls fort & fréquent, &c. & que l'on en guérissoit par l'usage du *senéka*, a conclu que ce même remède pouvoit être utile dans les pleurésies & fluxions de poitrine, maladies dans lesquelles on remarque des accidens semblables à ceux dont on vient de parler; & il a réussi heureusement à tirer des portes de la mort plusieurs personnes attaquées de ces maladies. Consultez sa *Lettre écrite, en 1738, à l'Académie Royale des Sciences*, & son *Essay on the Pleurisy*. Il convient cependant de dire que M. *Orry*, Contrôleur-Général des Finances, ayant fait venir en France une quantité considérable de *senéka*, le fit distribuer à plusieurs Médecins de Paris, qui le célébrèrent d'abord comme l'un des spécifiques du Nouveau Monde: néanmoins l'un des grands partisans de ce remède avoue qu'il n'a pu guérir radicalement les hydropiques

auxquels il a donné le *fénéka*, & que cette racine n'a pas été plus efficace dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Cette contrariété d'avis ou d'effets proviendrait-elle de la nature de notre tempérament ou de notre climat ? Il ne faut pas le croire, dit M. *Bourgeois*. L'*ipécacuanha*, le *simarouba* font aussi spécifiques dans la dysenterie chez nous qu'en Amérique. Quelles contradictions n'ont pas effuyées le quinquina, le mercure, l'antimoine dans les commencemens ? Continuons donc à faire des expériences avec le *fénéka*, puisqu'aucun Médecin n'a trouvé rien de dangereux dans son usage, & que le plus grand nombre s'en est servi avec le plus grand succès. Au reste le *fénéka* auroit le sort des meilleurs spécifiques, qu'il ne seroit pas infallible. M. *Bouvar*, célèbre Médecin de Paris, dans son Mémoire sur le *fénéka*, lui donne les plus grands éloges.

SENEMBI. Voyez LEGUANA.

SENEVÉ ORDINAIRE. Voyez MOUTARDE.

SENEVÉ SAUVAGE. Voyez à l'article THLASPI.

SENS, *sensus*. Nom donné aux cinq principales sensations que notre ame éprouve à l'occasion de certaines impressions faites extérieurement sur le corps. On distingue ordinairement cinq sens : ces organes sont, 1^o. le *taçt*, 2^o. le *goût*, 3^o. l'*odorat*, 4^o. la *vue*, 5^o. & l'*ouïe* : voyez ce que nous en avons dit à l'article SENS, inféré dans la suite du mot HOMME.

La faim, la soif, le plaisir, la douleur, la mémoire, l'attention, l'imagination, & toutes les impressions qui affectent intérieurement notre ame, notamment celles qui se transmettent au cerveau par le moyen des nerfs, sont pour le moins des modifications des cinq grandes sensations, ou, si l'on veut, des sens secondaires.

SENSITIVE ou HERBE MIMEUSE, *mimosa*. Plante fort curieuse, qui croît aux lieux chauds & humides ; on la cultive aussi dans les jardins. On en distingue de plusieurs espèces, dit M. *Tournefort* dans ses *Institut. Rei Herbar. pag. 605*. La racine de la *sensitive* ordinaire est petite ; elle pousse plusieurs tiges, la plupart rampantes & inclinées vers la terre, chargées de feuilles languettes, lisses, étroites, rangées de côté & d'autre en ordre, ou par paires sur un côté, se rapprochant l'une de l'autre quand on les touche, comme si elles avoient du sentiment (ce qui a fait appeller cette plante *herbe vive*). Des aisselles des feuilles sortent des pédicules qui soutiennent chacune un bouquet

de fleurs faites en godet , incarnates & fort belles. A chaque fleur succede une filique qui renferme ordinairement des semences oblongues & plates.

On prétend que les feuilles de la sensitive étant mâchées , excitent le crachat , moderent la toux , éclaircit la voix , & qu'appliquées en cataplasme , elles adoucissent les douleurs des reins , & guérissent les tumeurs scrophuleuses.

Quand on touche les feuilles de la *sensitive* , elles se flétrissent aussitôt , & quelques momens après qu'on les a quittées , elles reprennent leur premiere vigueur. Mais ce n'est pas seulement le contact du doigt des jeunes filles qui réveillent sa sensibilité , ainsi que quelques-uns le racontent , nous devons rassurer notre Lecteur , le proverbe est faux. Touchez hardiment la sensitive , son mouvement ne décélera jamais le plus léger trait de galanterie ; & qui que vous foyez , votre pudeur n'en pourra être allarmée publiquement. Son effet a lieu à la compression , à l'attouchement des corps animés de tout sexe , & des corps inanimés. Il y a plus , lorsque le soleil se couche , la plante se flétrit tellement , qu'elle semble se dessécher comme si elle étoit morte ; mais au retour du soleil , elle reprend son état naturel , & plus le soleil ou le jour est beau , & plus elle semble reverdir : l'approche de la nuit ou l'arrivée subite d'un gros nuage , un temps orageux , l'obscurité la font tomber dans un état de recueillement , que certains Botanistes ont regardé comme une espece de sommeil.

En vain , dit M. *Hill* dans sa lettre écrite à M. *Linneus* sur la cause mécanique du mouvement de la sensitive , avoit-on cherché la cause de ce phénomène dans la présence ou la privation de la chaleur , dans l'humidité ou la sécheresse ; l'air est sujet à trop de vicissitudes pour produire un mouvement aussi régulier , de sorte que des agens naturels , il ne reste plus qu'à examiner la lumiere. C'est aussi sur elle que M. *Hill* fonde l'agglomération & l'affaïssement de quelques plantes ; phénomène qui a fait croire à plusieurs Physiciens , que les plantes étoient de véritables animaux : hypothese trop dénuée de preuves pour nous y arrêter. MM. de *Mairan* & *Duhamel* ont aussi fait des observations particulieres sur les effets de la sensitive exposée dans une cave au fortir du grand jour ; mais ils l'ont trouvée fort inconstante & très-incertaine. Consultez la *Physique des Arbres* , seconde Partie , page 161.

Il faut cependant convenir qu'une obscurité parfaite a beaucoup

plus d'effet sur la sensitive, & sur toutes les plantes prétendues font-meillantes, que le toucher le plus rude, qui ne produit, pour ainsi dire, que le premier degré du pelotonnement & de l'affaïssement dont la plante est susceptible. Nous disons que la lumière produit les principaux phénomènes que ces plantes nous offrent : on observe tous les jours que des parties de plantes ou des branches que l'on conserve dans des ferres ou dans des caves, se tournent toujours vers les fenêtres de ces ferres, ou vers les foupiriaux de ces caves ; en un mot, elles s'étendent & gagnent vers la lumière.

Ces observations, ainsi que les suivantes, peuvent être importantes dans la Botanique, & nous donner vraisemblablement les raisons de de la diversité que l'on remarque dans le port des feuilles pinnées en différens climats ; car outre le mouvement de *plication* des folioles pinnées, la sensitive, dit M. *Adanson*, a un *mouvement de charniere* ou de genou aux jeunes branches, au pédicule commun de ses feuilles pinnées, & à la nervure sur laquelle sont attachées les pinnules ou folioles. Tous ces mouvemens sont indépendans les uns des autres, & occasionnés, de même que celui de *plication* & de direction, par l'action des vapeurs nutritives chaudes & par l'attouchement.

Avec quelque corps qu'on irrite la sensitive, on observe, dit le même Auteur, que la sensibilité réside particulièrement dans l'articulation, soit des branches, soit des différens pédicules, sur-tout à la partie blanche de cette articulation. Le temps nécessaire à une branche touchée pour se rétablir, varie selon la vigueur de la plante, l'heure du jour, la saison, la chaleur & d'autres circonstances de l'atmosphère. L'ordre dans lequel les parties se rétablissent, varie pareillement. Il est possible, avec un peu d'adresse, de couper un rameau sans que les feuilles se plient. Nous supprimons ici le détail des expériences qu'on a multipliées sur la sensitive : en voici des résultats. 1°. Les mouvemens de la sensitive sont plus grands & plus sensibles quand la plante est dans sa plus grande force végétative. 2°. Une incision ou section entière produit moins d'effet qu'une irritation ou une secousse, & l'action s'étend plus ou moins loin & sur certaines parties, selon la force de l'irritation & sa direction. 3°. Une secousse, une égratignure, le grand chaud, le grand froid, la vapeur de l'eau bouillante, celle du soufre & des esprits volatils, en un mot, tout ce qui peut produire quelque effet sur les organes nerveux des animaux, agit

sur la fenfitive. La fubmerfion dans l'eau , ainfi que dans le vide ne font qu'altérer la vigueur de cette plante. 5°. Son mouvement de charniere n'eft dû qu'à une contraction fort fenfible ; car alors elle fe roidit à un tel point , qu'on la romproit fi l'on vouloit la rétablir dans fon premier état.

M. *Garcin* , au retour de fon voyage des Indes Orientales , donna à l'Académie de Paris en 1730 , la defcription du *todda-waddi* , plante ainfi nommée par les Malabares , & qui eft une héliotrope & une fenfitive ou *mimofe* , comme difent les Botaniftes , c'eft-à-dire , imitatrice des mouvemens animaux. Toutes fes feuilles , difpofées ordinairement fur un même plan qui forme une ombelle ou parafol , fe tournent du côté du foleil levant ou couchant , & fe penchent vers lui , & à midi tout le plan eft parallele à l'horizon. Cette plante , de même que la *tremella* & l'*attrape-mouche* , voyez ces mots , eft auffi fenfible au toucher que les fenfitives ou mimofes qui le font le plus ; mais au lieu que toutes les autres ferment leurs feuilles en deffus , c'eft-à-dire , élevent les deux moitiés de chaque feuille pour les appliquer l'une contre l'autre , celle-ci les ferme en deffous ; fi lorsqu'elles font dans leur pofition ordinaire , on les éleve un peu avec les doigts pour les regarder de ce côté-là , elles fe ferment auffi-tôt malgré qu'on en ait , & comme fi elles étoient honteufes & fugitives , elles cachent ce qu'on vouloit voir. Elles en font autant au coucher du foleil , & il femble qu'elles fe préparent à dormir : auffi cette plante eft-elle appellée tantôt *chafte* & tantôt *dormeuſe*. *Démocrite* l'a désignée fous le nom *aſchinoméne* , c'eft-à-dire , *honteufe*. Consultez le *Clerc* , *Hiſt. de la Médec.* pag. 97. *Edit. de 1729.*

Outre ces noms qui lui conviennent affez , on lui a donné quantité de vertus imaginaires ; & il n'étoit guere poſſible , dit l'Hiſtorien de l'Académie , que des peuples ignorans s'en diſpenſaſſent. Cet éloge ne récompense guere le Philoſophe de Malabar , qui eft devenu fou à examiner les ſingularités de cette merveille végétale , & à en rechercher la cauſe. Le Phyſicien de l'Europe n'a jamais éprouvé cet accident , il eft trop accoutumé aux phénomènes difficiles à expliquer.

M. *Adanſon* a vu en Afrique un arbuſte fenſitif , dont les feuilles s'abaiffent lorsqu'on paſſe deſſous. On dit auffi qu'il ſe trouve à Panama un arbuſte à feuilles épineuſes , dont les branches s'abaiffent lorsqu'on paſſe auprès , & tendent à ſ'attacher à l'habit du Voyageur ; c'eft

pourquoi , lorsqu'on l'apperçoit , on s'en écarte. Les Naturels du pays lui donnent le nom de *bon-jour* , à cause de la propriété qu'il a de s'incliner lorsqu'on passe auprès de lui.

La fenitive est une plante qui aime les lieux chauds & humides , sur-tout les bois peu touffus , où se trouve une alternative assez égale de soleil & d'ombre ; nous l'élevons dans des terres chaudes. M. *Garcin* en a reconnu deux especes : il a traité tout ce sujet en excellent Botaniste ; mais nous n'en avons dit ici que ce qu'il y a de plus remarquable pour les personnes qui ne sont point Botanistes de profession.

La fenitive , que les Espagnols appellent *dormidera* , est une espece d'*oxis* ou de *trefle acide* ; car les treffles , les haricots , les acacias & quantité d'autres plantes sont susceptibles d'affaiblir un peu leurs feuilles aux approches de la nuit , & d'avoir aussi un mouvement de charniere à leurs folioles. On fait qu'une légère irritation à la base des étamines de l'épine-vinette , de l'opuntia & de la fleur au soleil , leur cause un mouvement convulsif ou de trépidation très-singulier , par lequel elles se contractent & se rapprochent du pistil , sans se rétablir dans leur premier état. *Voyez* la théorie sur les mouvemens demispontanés dans divers végétaux , à la suite du mot PLANTE.

SEOVASSEU. Espece de cerf de la Virginie. *Voyez* CERF.

SEPS. Espece de lézard que M. *Klein* met dans la famille des salamandres. *Columna* dit qu'il est petit , rond , vivipare , marqué sur le dos de lignes noires paralleles ; ses oreilles & ses yeux sont petits ; sa queue peu pointue : les deux premiers pieds sont fort proche de la tête ; les deux autres sont placés près de l'anus : ses écailles sont de figure rhomboïde , & son ventre est blanc mêlé d'un peu de bleu : ses narines sont placées à l'extrémité du museau.

Tous les Auteurs ne conviennent nullement sur la description & les propriétés de cet animal : les uns en font un serpent , quelques-uns un lézard , & presque tous le décrivent comme un animal très-venimeux , & dont la marche est tortueuse.

M. *Sauvages* , dans un *Mémoire sur la nature des animaux venimeux , & en particulier de ceux de la France , Ouvrage couronné par l'Académie de Rouen (prix de Physique en 1754)* dit que le seps , *lacerta chalcididis* , LINN. est un animal fort commun dans le Languedoc , quoiqu'inconnu , même aux Savans , dans le reste de la France : on le confond

aifément avec l'*orvet* ; mais il en differe en ce qu'il a , comme les lézards , quatre pattes avec trois doigts à chacune. Il est inoui , dit - il , que personne n'ait eu lieu de s'en plaindre. Cet Auteur ajoute qu'une poule ayant trouvé un de ces animaux , l'avala apparemment par la tête fans le mâcher : un moment après on vit fortir le seps par un chemin tout oppofé ; la poule qui l'apperçut , l'avala de nouveau ; le seps s'échappa encore par la même route : la poule lassée de ce badinage , le coupa en deux & l'avala pour la troisieme & derniere fois ; ce qui fait voir qu'il n'a rien de nuisible , étant pris intérieurement. Et qui fait , ajoute M. *Sauvages* , si par la propriété qu'il a de se gliffer le long du canal intestinal & de le parcourir fans causer le moindre mal , il ne produiroit pas dans la passion iliaque un meilleur effet que le vif argent & les balles de plomb ?

SEPT-ŒIL. Nom qu'on donne en Normandie , & particulièrement à Rouen , à une espece de petit lamprillon , dont on mange beaucoup au printemps : ce font fans doute les trous que ce poisson a de chaque côté du corps qui lui ont fait donner le nom de *sept-œil* ; on prononce par corruption *cêteuil*. Voyez LAMPROIE.

SERANCOLIN ou SARANCOLIN. Les Marbriers donnent ce nom à un marbre isabelle , tacheté de rouge , &c. On le tire d'une vallée des Pyrénées , voisine d'un lieu qui se nomme *serancolin*. Voyez à l'article MARBRE.

SEREIN. Nom donné à l'humidité dont l'air est chargé principalement en été ; & après les plus beaux jours , quelques heures après le coucher du soleil. Le ferein est proprement le commencement de la rosée du soir. On la reconnoît par un sentiment de froid qu'elle procure dans ceux qui s'exposent à l'air le soir. Voyez les articles EAU , PLUIE & AIR.

SEREN. Serpent marqué de rouge , de brun , & de blanc , qui se trouve en Sicile , *Ruisch*.

SEREQUE. Plante qui se nomme *orifel* aux Isles Canaries , d'où elle nous parvient : elle sert pour la teinture ; & quoique ses feuilles soient vertes , on l'appelle aussi *herbe à jaunir des Canaries* , ou *petit genêt des Canaries*. Voyez GENESTROLE.

SERGEANT. Les Hollandois donnent ce nom à un poisson des Indes Orientales , que l'on ne prend jamais seul , & qui est toujours accompagné de quelques autres poissons à qui il sert de guide. *Ruisch* dit

qu'il a le corps presque rond & canelé ; une couleur fauve dans le milieu ; la tête & la queue bleues ; trois aiguillons dont il est armé sur le dos, & une espèce de pique qui va du côté de la queue.

SERI ou SRY. Nom qu'on donne en vieux François à la *musfaraigne*.

SERIN, *passer canarius*, aut *avicula sacharina*. Petit oiseau du genre du moineau, & qui a le bec court, jaune sous la gorge, estimé pour son chant, & auquel on apprend à parler & à siffler des airs entiers : il y a le serin commun, & le serin de Canarie, &c.

1°. Le SERIN COMMUN, *serinus vulgaris*. Il est semblable au tarin ; mais un peu plus gros : il a le champ de son plumage d'un beau jaune nuancé de vert. On voit au mâle une tache sur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle ; son corps est aussi plus jaunâtre. Cette sorte de serin n'est point si sauvage que le chardonneret : il ne se bat jamais avec les autres oiseaux, il vole en troupes ; on en prend en automne. Quand les premiers froids se font sentir, & que les premières neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, se cache dans les bois épais, ou il fait ensuite son nid, & d'où il se retire pendant tout l'été : il fait quatre ou cinq œufs. Cet oiseau vit de navette & d'autres semences.

On voit quantité de ces serins en Hongrie : ils sont de passage, & viennent tous les trois ans en grande abondance en Provence, en Italie, & dans les pays chauds : il y en a qui passent en Angleterre, & cela suivant les vents qui les y amènent. On élève cet oiseau en cage ; on l'apprivoise facilement & il chante fort agréablement. Le *serin d'Italie* paroît n'être qu'une variété de cette espèce, c'est le *tarin* de *Belon*.

2°. Le SERIN DES CANARIES, *serinus Canarius*, a été apporté en Europe des Isles Fortunées ou Canaries, situées dans la mer Atlantique, sur la gauche de la Mauritanie ; c'est un petit oiseau devenu domestique dans nos climats : il s'y plaît & y multiplie très-bien. Forme élégante, taille légère & souple, gentil plumage, chant mélodieux, cadences perlées, gaieté, propreté, docilité, familiarité, tout enchante dans ce joli petit musicien de nos appartemens. Il a le talent de plaire au beau sexe ; les Dames, & sur-tout les Demoiselles font leur amusement de son éducation, petits soins, complaisances, attentions, baisers, caresses, rien n'est épargné ; tantôt elles prennent soin de lui apprendre quelques petits mots de tendresse, tantôt, à l'aide d'une serinette, elles dirigent son gosier docile. On écoute avec plaisir

un ferin, même lorsqu'il n'a eu d'autre maître que la Nature. Ceux dont les accens & le ramage ont été modifiés par la bonne éducation, fiffent plusieurs airs de flûte foutenus avec goût, précision & sans les confondre. Ils ne font point ingrats ; sensibles aux bontés de leur gouvernante, ils lui témoignent toute leur reconnoissance ; familiers avec elle, ils semblent le matin lui demander la picorée en sautillant, voltigeant, offrant de petits becots, chantant jusqu'à perdre haleine & battant des ailes. On ne peut voir sans étonnement ce que la patience & des soins affidus font capables de produire sur quelques-uns de ces petits animaux. Le Public a vu, en l'année 1760, à la Foire Saint Germain à Paris, un ferin qui distinguoit parfaitement toutes les couleurs, & favoit assortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui monroit : il formoit ensuite, avec des caractères détachés, les mots que les Spectateurs demandoient ; il marquoit très-exactement avec des chiffres détachés qu'il alloit choisir, l'heure & les minutes d'une montre qu'on lui présentoit, il faisoit les quatre regles de l'Arithmétique avec les fractions.

Le ferin, quoique élevé en cage, y fait son nid. Le mâle partage le plus souvent ce soin avec sa femelle : amant plein de chaleur, il fait durer le plus long-temps qu'il peut la construction du lit nuptial, à peine est-il fait, ou prêt d'être achevé, qu'il le détruit. Il faut en revenir aux caresses de toute espece, c'est ainsi qu'il prolonge voluptueusement ses plaisirs. La femelle fécondée dépose dans le nid trois à quatre œufs. Quels soins de la part du mâle lorsque sa femelle couve ! que de prévoyance de la part de la mere & même du pere pour donner la becquée à leurs enfans, jusqu'au temps où ils peuvent se pourvoir eux-mêmes ! dès que ces enfans font un peu grands, ils apprennent à se baigner ; les petits mâles ont déjà des égards pour les petites femelles leurs sœurs, qui deviendront leurs femmes. Ils leur chantent plusieurs ensemble de petits airs qui font une mélodie très-agréable.

Le ferin varie par les couleurs, il est de la même grandeur que la *mésange* ordinaire ; il a le bec petit, blanc, épais à la base, & qui finit en pointe aiguë ; toutes les plumes des ailes, de la queue & du corps tirent sur le verdâtre ; il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Le mâle a les plumes de la poitrine, du ventre & du dessus de la tête, près du bec, plus jaunes que ne sont

celles de la femelle. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu, & la queue la plus longue & un peu fourchue.

Albin enseigne la maniere de les élever & d'en avoir soin. Cet oiseau, quoique d'un tempérament très-chaud, vit pour l'ordinaire quinze à vingt ans, pourvu qu'on en ait soin. On le nourrit de chenevi, de millet & de navette : si on lui change sa nourriture, il tombe aisément malade. La plante appelée *mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en santé.

MM. *Vichede* & *Hervieux*, qui ont fait un *Traité des serins de Canaries*, contenant l'origine de ces oiseaux, la maniere de les élever & de les apparier pour avoir de belles races, ont donné aussi des remarques sur les signes & les causes des maladies de ces aimables musiciens, & plusieurs secrets pour les guérir ; nous y renvoyons le Lecteur.

Les chardonnerets s'accouplent avec les serins de Canaries, mais on dit que les petits qui en proviennent ne multiplient point : cependant M. *Sprengel*, qui a suivi soigneusement la multiplication des bâtards nés de l'accouplement des serins avec les chardonnerets, assure que les mullets provenus de ces oiseaux, ont multiplié entr'eux, & avec leurs races paternelles & maternelles ; & ses observations sont accompagnées de remarques qui semblent ne laisser aucun doute sur leur certitude. Ainsi la succession des individus, quoique produite par le croisement d'espèces différentes, seroit plus constante & moins interrompue qu'on ne le pense communément. Ne peut-on pas en dire autant du mullet forti d'un âne & d'une cavale, qui ne produit pas communément, mais qui peut engendrer quelquefois ? Voyez à l'article MULET.

Ainsi on appelle *serins - mullets*, *serinus hybridus*, les oiseaux qui proviennent de l'accouplement d'un serin avec un autre oiseau. Il se trouve des serins bâtards, qui sont issus des naturels de Canaries : ils viennent de l'Isle d'Elbe ; ceux-là sont plus gros, ils ont les pattes noires & sont sujets à un tournoiement de tête, comme s'ils étoient fous. L'Isle d'Elbe n'en a été peuplée, qu'à l'occasion d'un vaisseau parti des Canaries pour l'Europe, & qui, surpris par une tempête, fut brisé contre les écueils de cette Isle : il étoit chargé de quantité de ces oiseaux, qui se sauvant des débris du Navire, se jeterent dans l'Isle, où la race échappée du naufrage s'est toujours conservée ;

ils font plus jaunes par le deffous du bec , que les naturels des Canaries. Les mâles de ces ferins bâtards ont les pieds noirs.

Les ferins d'Allemagne paffent pour être les meilleurs de tous , & furpaffent les ferins de Canaries par leur beauté & par leur chant. Ces premiers ne font jamais fujets à s'engraiffer , leur grande vigueur & la longueur de leur ramage étant une obftacle à ce qu'ils deviennent gras. On les élève dans des cages ou dans des chambres préparées & expofées au Levant. Ces oifeaux couvent trois fois l'année , depuis Avril jufqu'en Août.

Kolbe dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Efpérance une efpece de ferin ; c'eft le *ferinus de Heufflin* : fon ramage , quoique fort agréable , ne plaît pas aux Européens du Cap ; les habitans du pays les tuent , & on les mange comme les autres oifeaux. *Ray* fait mention d'efpeces de ferins de la Jamaïque. *Barrere* dit qu'il y en a plusieurs efpeces dans l'Ifle de Cayenne : le premier n'a rien d'agréable par fon chant , mais il eft remarquable par la beauté de fon plumage , qui eft violet & approchant de la couleur d'améthyste ; les plumes les plus proches de la tête , font d'un jaune doré , la feconde efpece eft le *ferin commun*. Ces ferins de Cayenne ne feroient-ils pas des *Tangaras* ?

Le *ferin de la Jamaïque* eft varié de jaune , de cendré & de brun.

SERINGAT, *syringa philadelphus*. Le feringat eft un arbriffeau , dont il y a plusieurs efpeces ; le *feringat à fleurs blanches fimples* , & celui à *fleurs doubles* , dont l'odeur approche celle de la fleur d'orange. Une autre efpece fe fait remarquer par fes feuilles panachées de jaune ; & celui de la Caroline , par fes grandes fleurs blanches.

La fleur de feringat paroît en Mai & Juin : elle eft d'une feule piece , & divifée en quatre parties ; elle naît difposée en épis courts aux fommets des branches : aux fleurs fuccede une capfule ronde , divifée en quatre loges , qui contiennent des femences menues & languettes ; les fruits font d'abord verdâtres , puis noirâtres dans leur maturité : les feuilles du feringat font fimples , affez grandes , dentelées par les bords , & oppofées fur les branches ; étant écrasées , elles ont une odeur de concombre.

Ces arbriffeaux ne font point délicats , ils s'accommodent prefque de toutes fortes de terrains ; leurs fleurs font un bel effet , & répandent une odeur agréable dans les bofquets au mois de Mai. On retire de leurs fleurs une eau odorante , très-agréable.

On donne aussi le nom de *fyringa* au *lilas*, & en quelques pays celui de *citronelle* au *fyringa* : voyez ces mots.

Le mot *fyringa* signifie cannoniere ou sarbacane, parce que les rameaux des tuyaux de ces plantes étant vidés de la moëlle qu'ils contiennent, on peut en faire des tuyaux ou de petites seringues. Le surnom de *philadelphus*, qui signifie *bon frere*, convient, dit *Jonston*, à cet arbrisseau, parce que ses branches s'entrelacent.

SERINGUE (arbre de) : voyez à l'article RÉSINE ÉLASTIQUE.

SERIQUES ou CERIQUES DE RIVIERE ET DE MER ; especes de crustacées. Voyez CÉRIQUE.

SERMONTAINE ou SESELI DE MONTAGNE. Voyez LIVÊCHE;

SEROKA. C'est la même racine que le *seneka*. Voyez ce mot.

SERPENT, *serpens*. Nom donné aux animaux reptiles, qui manquent de pieds, mais dont le mouvement progressif s'exécute par un mouvement d'ondulation en rampant. Cette classe d'animaux est très-nombreuse : on en voit dans toutes les contrées de l'Univers.

Séba nous a donné un ample & riche collection de serpens connus dans les différentes parties du monde ; mais elle est sans ordre, sans méthode, &c. *M. Linneus* a établi six genres différens de serpens, d'après ceux qu'il a eu occasion d'examiner, & dont voici les noms particuliers.

1°. (*cacilia*). Ceux qui ont le corps nu, des rides latérales, la levre supérieure élevée, deux filets & point de queue ; tel est le *serpent aveugle* ou *cécile*, nommé aussi *anvoye*. Voyez le mot ORVET.

2°. (*amphisbæna*). Ceux qui ont des anneaux tout autour du corps & de la queue ; tel est l'*amphisbène* ou *double marcheur*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue ; on l'appelle improprement *serpent à deux têtes*, parce qu'il a le bout de la queue de la même grosseur & obtusité que la tête.

3°. (*anguis*). Ceux qui sont couverts d'écailles à l'abdomen & sur la queue ; tel est le *serpent ormisflao* des Suédois, qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue ; tel est encore un *scytale*, qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue.

4°. (*coluber*). Ceux qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles sous la queue ; telle est la *couleuvre* qui a deux cents cinquante bandes écailleuses à l'abdomen, & trente-cinq écailles à

la queue; le *cencaalt*; tels sont aussi le *pétola*, le *naia* de l'Isle de Ceylan, qui, selon M. *Linneus*, est le plus venimeux de tous les serpens: le *serpent couronné* des Indes, ou *serpent à lunettes*; les différentes especes de *cobra*; le *serpent esculape* du Brésil, dont parle *Séba*, & qui est le *panama* de l'Amérique, nommé aussi *argoli*; enfin les différentes especes de *viperes*.

5°. (*cenchris*). Ceux qui ont à l'abdomen & sur la queue des bandes écailleuses, la tête couverte de petites écailles, & la queue sans appendices: tel est le *boiguacu*; le *constrictor* de *Kämpfer*, qui est le *javelot* ou l'*acontias*: le *serpent stupide* de Nieremberg; le *pimberoch* de *Séba*.

6°. (*crotalophorus*). Enfin ceux qui ont de bandes écailleuses à la queue; & au bout de la queue des especes de sonnettes qui sont composées d'écailles: tel est le *boiciningua* & le *grand serpent venimeux* de la Virginie: les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Brésil, & plusieurs autres pays, fournissent un très-grand nombre de ces serpens à sonnettes.

Il convient à présent de rapporter en abrégé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des serpens en général, à l'exception des fables: Nous exposerons, sous le même coup d'œil, quelques especes de ces reptiles des différentes contrées du monde habité, lesquels varient; soit par la couleur, soit par la grandeur, soit par la configuration du tissu, soit enfin par leurs qualités, les uns étant venimeux & les autres sans venin; & pour ne pas répéter ce que nous avons dit de ceux dont nous avons parlé dans le corps de cet Ouvrage, nous ne ferons mention ici que de ceux qui n'ont point de noms particuliers. Nous rapporterons aussi quelques Observations du Docteur *Derham* sur les serpens, leurs propriétés en Médecine, l'usage que l'on fait en Amérique de leur graisse, de leur pierre, &c.

Description des Serpens.

Les serpens ont les uns la tête petite, les autres l'ont grosse ou large ou étroite; les uns l'ont blanche ou noire, d'autres marbrée & tiquetée de jaune: il y en a qui tournent si promptement la tête d'un côté & d'autre, qu'ils paroissent, quand on les regarde, en avoir deux: leurs oreilles ne paroissent point à l'extérieur, ce sont des trous, dit *Plin*e, par où ils entendent, & ces trous auditifs sont

recouverts , tandis que chez les lézards , les oreilles , quoique très-petites , font absolument dénudées de toutes capsules libres & ouvertes. Ils n'ont que peu ou point de narines : ils ont les yeux très-durs , & ne remuent pas la papieere supérieure ; ils ne clignent qu'avec l'inférieure ; encore prétend-on que les yeux de ces animaux restent toujours ouverts. Les serpens n'ont pas tous les yeux de la même grandeur : ceux de Lybie les ont ordinairement grands , & d'autres les ont aussi petits que ceux des fauterelles : plusieurs ont la gueule très-grande , d'autres l'ont petite. Il y a des serpens dont les dents font grandes , canines & mobiles : tels font plusieurs viperes ; car il en a qui les ont enracinées dans la mâchoire inférieure , & cachées dans des especes de bourses. D'autres serpens ont des dents de poissons , dont les deux rangées s'engrangent l'une dans l'autre , comme les dents de deux scies. Enfin , M. *Klein* dit qu'il y a des serpens où l'on ne voit point de dents : c'est une espece d'écorce qui leur sert de peau , & dont ils se dépouillent ; quelques-uns ont des crêtes sur la tête ; la queue est différente , selon les especes de serpens ; leur langue est petite , longue , de couleur noire , fourchue à l'extrémité : quelques-uns disent qu'elle est couverte d'un poil très-fin.

Comme ces animaux lancent leur langue avec une extrême célérité , cela a fait croire à quelques-uns , que leur langue est à trois pointes , ou qu'ils tirent trois langues à la fois. On trouve sous la langue de quelques-uns , une petite peau , qui , comme une petite vessie , couvre leurs dents , & dans laquelle est le venin , qu'ils communiquent aussitôt que la morsure se fait.

Le cœur des serpens est long & petit : il tient à la grande artere , & est très-chaud de son naturel. Les serpens ont des poumons simples , fibreux , très-longs , fongueux & placés proche du cœur : ils ont un ventricule étroit & alongé ; des entrailles très-petites , mais fort longues ; le fiel abondant & noir.

Les serpens n'ont que peu ou point de testicules , à cause de la longueur de leur corps ; mais des conduits par où s'écoule la matiere féminale. N'ayant point de mamelles , ils n'ont point de lait , tout est contenu dans les œufs qu'ils rendent , ou qui éclosent dans leur intérieur : on leur compte trente côtes. On peut remarquer , dit *Derham* , une justesse presque géométrique dans les mouvemens sinueux que les serpens font en rampant : les écailles annulaires qui les aident

dans cette action , font d'une structure très-singuliere ; sur le ventre, elles font situées en travers, & dans un ordre contraire à celles du dos & du reste du corps , & non-seulement depuis la tête jusqu'à la queue : chaque écaille supérieure déborde sur l'inférieure, mais les bords sortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dressée en quelque maniere par son muscle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps , & sert comme de pied pour l'appuyer sur la terre & pour le faire avancer, & faciliter ainsi son mouvement. Il est aisé de découvrir cette structure dans la dépouille, ou sur le ventre d'un serpent quel qu'il soit. Mais il y a une autre mécanique admirable ; c'est que chaque écaille a son muscle constricteur particulier, dont une extrémité est attachée au milieu de l'écaille : & l'autre au bord supérieur de l'écaille suivante. Le Docteur *Tyson* a découvert cette mécanique dans le *serpent à collier* : voyez l'article CHARBONNIER.

Les serpens se nourrissent d'herbes, de chenilles, de cloportes : ils peuvent être long-temps sans manger, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de froid. Quand ils mangent des oiseaux, leur estomac ne rejette que les os & les plumes ; ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs.

Ainsi les serpens, soit vivipares, soit ovipares, font du nombre des animaux qui respirent, transpirent peu & digerent très-lentement, tels que la tortue, le crapaud, &c. c'est pourquoi ils peuvent vivre huit mois, & même un an, détenus sans nourriture dans des barils aérés : ils y copulent & font des petits qui grandissent. L'on peut cependant présumer qu'ils avalent quelques cloportes, des fourmis, des scarabées, des araignées & autres insectes, qui se rencontrent dans les maisons. Ces reptiles s'en nourrissent alors de la même maniere qu'ils font, lorsqu'ils couvent leurs œufs ou leurs serpenteaux dans les bois ; il leur suffit de tenir la gueule béante, & il y a toujours un certain nombre d'insectes errans qui s'y précipitent. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les serpens avalent des morceaux, ou des animaux, d'un volume plus gros qu'eux. Quelle distension ne doit-il pas se faire dans leur œsophage, naturellement étroit, qui leur sert en même temps d'estomac ! On a plusieurs preuves de la lenteur de la digestion des serpens : combien de fois n'a-t-on pas vu des grenouilles, des fourmis, des scarabées, &c. peu endommagés dans l'estomac

de ces animaux , quoiqu'avalés un mois auparavant ? M. de Chanvalon , Auteur du *Voyage à la Martinique* , rapporte qu'ayant ouvert un serpent , nommé *croc-de-chien* , trois mois après qu'il avoit avalé un poulet , & fans qu'il eût voulu prendre d'autre nourriture pendant cet intervalle , il trouva que cet oiseau n'étoit pas , à beaucoup près , digéré : il n'avoit pas perdu sa forme , & les plumes tenoient encore à sa chair. Tout ceci explique pourquoi les serpens en général peuvent supporter la faim si long-temps.

Cette même observation paroît aussi expliquer comment les Negres découvrent , par l'odorat , un serpent qu'ils ne voient point. Ces animaux se décelent par une odeur douceâtre , qui affadit le cœur & soulève l'estomac , quand on passe près de l'endroit où ils sont cachés. Cette odeur seroit-elle occasionnée par cette lente digestion ? & la digestion ne se seroit-elle point chez ces animaux par corruption ?

Quant à la génération des serpens , il est constant que ces animaux s'accouplent , & ne paroissent dans cette situation qu'un serpent à deux têtes : ainsi l'on doit regarder toutes les autres générations des serpens rapportées par les Auteurs , comme fabuleuses. Nous le répétons , ils ne naissent que par le concours des deux sexes : ceux qui sont *ovipares* , enfouissent leurs œufs , qui l'année suivante produisent chacun un serpent. Les autres , tels que la vipere , qui rendent leurs petits tous vivans , sont *vivipares* : voyez ces mots. Ainsi les vivipares sont des viperes , & les ovipares sont des couleuvres. Il y a des serpens qui rendent des excréments puans ; d'autres dans les Indes , entre Calcut & Cranganor , en font dont l'odeur est suave & comme musquée.

La voix des serpens est un sifflement. Ces animaux sont en général ennemis de l'homme , des quadrupedes , des oiseaux , même des animaux qui n'ont point de sang , & de presque toutes les plantes fortes : les paons les épouvantent par leurs cris ; les cigognes en Thessalie les tuent ; les oiseaux de proie , les ibis d'Egypte , les vautours , &c. les dévorent ; enfin , ils craignent les coqs , les poules & même , dit-on , les hirondelles.

Ces animaux aiment beaucoup à être ensemble. On les trouve dans les cavernes par pelotons : on n'en rencontre point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. La grande quantité que l'on en trouve

trouva à la Martinique, fut un des plus grands obstacles que l'on eût à vaincre pour l'établissement de cette Colonie. Le nombre de serpens venimeux y est beaucoup diminué, parce qu'on les détruit à mesure que l'on défriche les bois; mais leur fécondation est trop considérable pour espérer de les y détruire entièrement. *M. de Chanvalon* dit en avoir trouvé plus de trente dans le corps d'une femelle vivipare, qui en avoit déjà mis plusieurs au jour. Ces animaux se cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce temps-là. Dans les chaleurs de la canicule ils ne font jamais en repos. Au printems ils se dépouillent de leur peau; ils commencent par la tête, & cela est fait dans l'espace d'un jour. Ils vivent fort longtemps, soit parce qu'ils quittent leur peau, soit parce qu'ils mangent peu en comparaison des autres animaux. Les serpens dorment les yeux ouverts.

Les serpens venimeux sont dangereux tant l'hiver que l'été : ils sont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau, & qu'ils sont irrités ou affamés; leur venin est plus ou moins redoutable. Il y en a dont l'haleine est si puante, qu'elle étourdit & tue même les animaux qu'elle atteint; & cette odeur, qu'exhalent souvent à volonté certains serpens, est peut-être tout l'enchantement que ces reptiles mettent en usage envers les animaux que la Nature a destinés à devenir leur proie. Mais le plus grand nombre des serpens venimeux ne font du mal qu'en mordant, encore faut-il que leur croc ou piqûre rencontre une veine ou une artère : alors la liqueur venimeuse distille dans la plaie qu'ils ont faite; puis le venin mêlé avec le sang, agit, suivant sa nature, plus ou moins promptement : l'on en meurt au bout de quelques instans, ou en peu d'heures, ou au bout d'un ou de plusieurs jours après. En pareilles circonstances le malade tombe en défaillance; la plaie est douloureuse, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade est tout en feu; enfin l'on meurt, si l'on n'est secouru promptement. Comme le venin des serpens est plus ou moins actif, & qu'il agit souvent différemment, l'on doit nécessairement y opposer des remèdes d'une espèce différente; c'est ce que nous avons eu soin de décrire, en parlant des différens serpens venimeux, lorsque les remèdes nous ont été connus : mais ce qui est singulier, c'est que si la personne mordue par un serpent vient à être mouillée par la pluie ou en traversant quelque rivière, avant le traitement du mal,

on assure que la plaie devient alors presque incurable, ou il reste des douleurs pour toute la vie, qui se renouvellent dans les temps humides. Ce fait, s'il est vrai, mérite quelque attention.

Quoique les serpens soient généralement réputés venimeux, au point que bien des personnes tremblent d'effroi à l'aspect de la couleuvre vulgaire, ou ne peuvent manger d'anguille à cause de sa figure analogue avec celle des serpens, cependant il y a des pays où l'on mange volontiers de ceux dont la chair n'est pas réputée malfaisante.

Tout sert dans un serpent pour la Médecine, tête, vertebres, queue, tronçons, graisses, &c. mais dans la plupart on rejette la tête, la queue & les entrailles après les avoir écorchés. Ceux dont on tire le plus de secours, sont l'*acontias*, l'*esculape*, qui a une odeur musquée, l'*aspic*, l'*orvet*, la *vipere* & le *serpent à collier* : on s'en sert pour faire suer, pour l'épilepsie, la lepre, les dartres, les maladies vénériennes, la paralysie, la goutte, les morsures des serpens, & bien d'autres maladies, sur-tout dans celles où il s'agit de purifier le sang d'un levain étranger, exciter une douce transpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la stérilité : on en fait des bouillons au bain marie dans un vaisseau bien clos. M. *Bourgeois* observe que ni les serpens, ni les viperes ne conviennent aucunement ni dans la peste, ni dans la phthisie, comme quelques Auteurs l'ont avancé, & qu'ils seroient presque toujours mortels dans l'une & l'autre maladie.

Les vertebres sont estimées absorbantes & diurétiques. Quant à l'usage extérieur du serpent, on emploie en Médecine sa graisse & sa dépouille. Sa graisse en liniment, ramollit les tumeurs scrophuleuses, guérit la rougeur des yeux, dissipe les taches de la peau, aiguise la vue & apaise les douleurs de la goutte : c'est un bon spécifique pour guérir les rhumatismes, les contractions & foulures de nerfs & la sciatique; pour les douleurs d'oreilles, la chute des cheveux; pour les hémorroïdes & la fistule. Cette graisse se trouve dans le corps du serpent attachée au dessous & des deux côtés des vertebres; elle est divisée en deux lobes : on la fait fondre ou au soleil ou sur le feu, & on la verse dans un vase qu'on a soin de boucher : elle est jaune quand on la tire du corps de la bête : elle devient plus blanche lorsqu'elle est fondue & figée; elle n'a aucun mauvais goût ni odeur : on s'en sert en frictions. Dans l'Afrique & dans l'Amérique, dès qu'on a tué un gros & grand serpent, on l'écorche & on fait dessécher sa

peau, ou pour en faire des ornemens d'usage dans le pays, ou pour vendre aux Curieux : communément on laisse la tête attachée à la peau, on la remplit de chaux vive, & pour maintenir la peau en bon état, on l'attache toute fraîche sur des planches ou contre un mur avec de petits clous de quatre pouces en quatre pouces de distance le long des bords, de façon que ces peaux soient également tendues en tout sens : lorsqu'elles sont bien sèches, on les roule autour de la tête & on les envoie en Europe, ou on les embauche souvent avec du coton. A l'égard des *pierres de serpens*, ou de *cobra*, ou de *mélinde*, que les Matelots & Soldats Portugais rapportent à leur retour de Mozambique, voyez au mot PIERRE DE SERPENS.

La différence spécifique est grande entre les serpens : il y en a de petits & de grands, & leurs variétés viennent aussi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard, de leur naturel, & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles sont plus gros que les femelles. Les serpens sont de deux différentes sortes, c'est-à-dire, aquatiques & terrestres : quelques-uns de ceux-ci vivent dans les montagnes, les autres dans les plaines ; ceux-ci dans les chenaies, ceux-là dans les antres, proche des hêtres & des coudriers : on prétend qu'il y a aussi des serpens amphibies. *Belon* dit qu'il y a une sorte de serpent en Thessalie que les habitans ont en grande vénération. dans nos climats l'homme poursuit le serpent, le terrasse, l'écrase : quelques Sauvages au contraire le respectent, l'adorent comme un Dieu. C'est pour quelques Nations une espèce de Sérapis, un Dieu de la terre & des enfers, un Dieu du ciel, en un mot un extrait de tous les Dieux. Ces Nations ont grande confiance au Dieu serpent : on accourt à son temple, on invoque dévotement ce fétiche, sur-tout quand on veut vaincre la résistance d'une jeune fille un peu trop cruelle. Le serpent a été regardé aussi comme le *symbole de la santé* ; c'est sous cet emblème que les Epidauriens adoroient Esculape, (*serpens hiéroglyphicus*). Etoit-on guéri de quelques maladies, on offroit à ce Dieu un petit serpent d'airain... Dans l'Inde il y a des serpens si énormément grands, qu'ils domptent, dit-on, des cerfs, & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux si étroitement, qu'ils les étouffent ; & si la proie leur résiste, alors le serpent qui se tient ordinairement pour cela près d'un arbre, s'y attache avec sa queue, & acquérant par là de

nouvelles forces, il redouble d'efforts & parvient à suffoquer l'animal qu'il attaque : il le saisit en même temps aux narines avec les dents, & non seulement il lui intercepte ainsi la respiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ses morsures, occasionnent une grande effusion de sang : il tue de cette façon les plus gros animaux.

Nous avons dit que les serpens ont le gosier étroit, mais susceptible d'une grande dilatation : ils se gorgent de leur proie au point d'en périr ; les habitans, les villageois & les chasseurs, fort avides de la chair de ces animaux, vont les attaquer lorsqu'ils sont ainsi replets, & ils les affomment ou les étranglent sans danger, car à peine peuvent-ils remuer.

Dans la Numidie il meurt tous les ans beaucoup de personnes de la morsure des serpens : les Africains sont en divers pays tous guêtrés ou bottés pour éviter leur morsure : on en voit beaucoup dans toutes les Indes. Dans quelques Contrées septentrionales les campagnes & les forêts en sont remplies. Dans la Lombardie on en voit qui se plaisent beaucoup dans les chaumières, les étables des brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. *Ruisch*, sur la foi de *Kircher*, dans son *Histoire Naturelle des Serpens*, dit qu'il y a une caverne située entre Brazza, île de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de serpens, & que les ladres, les lépreux, les paralytiques, les goutteux qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guérison de la chaleur qu'ils y ressentent, & qui les fait suer. Cet Auteur assure ce fait, & dit avoir visité cette caverne.

Maintenant il nous reste à citer les serpens des différens pays, surtout ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT D'ACIER. M. *Thura*, Intendant des bâtimens du Roi de Danemarck, dit qu'à Bornholm, île de la mer Baltique, l'on donne ce nom à un insecte qui y est très-commun & très-dangereux : son corps a l'éclat de l'acier poli. Si l'on coupe, dit-il, cet animal en plusieurs morceaux, chaque partie a son mouvement, & s'échappe avec rapidité.

SERPENT D'AFRIQUE. Outre les serpens du Cap de Bonne-Espérance, de Guinée & de la Nigritie, dont nous parlerons ci-après, *Séba* donne la description de quelques autres especes de serpens d'Afrique. Le premier est jaune, & se cache ordinairement sous les jacinthes ; le second est cerclé d'anneaux bleus, joliment parsemés de blanc ;

Le troisieme est jaunâtre & petit , tiqueté de roux ; le quatrieme est à bandes annulaires rouges & blanches ; le cinquieme est un serpent de couleur d'or , & a le front blanc ; le sixieme est d'un bleu céleste mêlé de violet. Le même Auteur cite aussi deux serpentaux d'Afrique d'un rouge vermeil , tiquetés de brun , & qui vivent de petits rats.

SERPENT AILÉ, *serpens alatus*. On en trouve dans la Floride qui sont si bien munis d'ailes , qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. *Vesputius* , Voyageur Américain , assure qu'il a aussi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces serpents ailés cuits sur le gril , & dit qu'il en a vu dans des cabanes liés par les pieds & par le cou pour qu'ils ne fissent de mal à personne. Ce récit nous fait regarder cette sorte de serpent ailé comme une espece de lézard ailé. *Artus* rapporte , d'après ce que lui ont dit les Negres , qu'on voit à la côte d'Or des serpents ailés qui ont la queue fort longue , & les dents assez tranchantes pour dévorer les bestiaux : leur couleur est un mélange de bleu & de vert ; ils passent dans l'esprit des Negres pour autant de fétiches.

SERPENT D'AMBOINE. *Séba* en décrit dix especes : le premier a les écailles d'un rouge coralin sur une peau blanche ; le second a la peau tigrée , excepté le capuchon de la tête ; ce serpent se nourrit de chenilles : le troisieme est orné de seize bandes de couleur de corail , placées sur le dos , on diroit une chaîne de coraux ; ce serpent avale des lézards presque aussi gros que lui , en les suçant avec violence ; ses mâchoires semblent disloquées pendant cette déglutition , & le serpent en seroit suffoqué si la trachée-artere , qui est située antérieurement dans la gueule , ne laissoit un passage libre à l'entrée & à la sortie de l'air : le quatrieme est d'un bleu pâle , moucheté de points noirs , rangés deux à deux avec ordre : le cinquieme est orné de demi-anneaux rouges ; ses petites écailles sont d'un vert de mer , ce qui forme une belle marbrure : le sixieme est d'un rouge orangé : le septieme est d'un cendré jaune ; il se ramasse en replis tortueux pour attraper des chenilles : le huitieme est revêtu d'écailles semblables à l'écorce du chêne ; on l'appelle *serpent à écailles de tortue* ; il peut fouetter , tourner & replier sa queue en tous sens , selon sa fantaisie : le neuvieme a la tête d'un rouge vermeil & orangé , le reste de la peau est rouffâtre : le dixieme enfin est un serpent marin , couronné sur la tête d'une plaque noire ; il a près des mâchoires deux petits ailerons hérissés de

poils ; son dos est jaunâtre ; tiqueté de brun ; son ventre est d'un bleu sale mêlé de jaune. *Séba* dit que ces sortes de serpens sont amphibies , vivant également sur terre & dans l'eau.

SERPENT D'AMÉRIQUE. Indépendamment de quelques autres serpens d'Amérique dont nous ferons mention ci-après , & qui sont désignés par des épithetes particulieres , *Séba* donne la notice de neuf serpens de ce pays.

Le premier est fort recherché des Curieux , & en grande vénération chez les Américains : sa queue est fort dure , ferme , courte , pointue , & ramassée par la situation des vertebres : il a la tête d'un chien , la couleur des écailles griffâtres , tiquetée de noir en forme d'yeux , qui ont des points châains.

La seconde espece est d'un beau vermillon. La troisieme est tachetée d'une maniere singuliere : ses écailles sont en rhomboïde , formant des chaînons d'un jaune foncé , tiqueté de noir : ce serpent aime beaucoup à s'entortiller autour du bois-saint , dit *gayac* ; il fait sa demeure sur les arbres , ou dans des creux d'arbres ; il ne fait aucun mal à l'homme ; il se nourrit des animaux qu'il peut attraper , & particulièrement des armadilles. Les Indiens ne voyagent guere sans avoir un de ces serpens. La quatrieme espece est d'un gris marbré. La cinquieme est appellée par *Séba* , *le chef-d'œuvre de la nature* , à cause de ses bandelettes noires , tricotées & sursemées de petits points rougeâtres. Le sixieme rampe de la tête & de la queue : ses écailles sont plombées & à demi-anneaux. Le septieme est assez gros : ses yeux sont petits , & défendus comme par un voile : tout le corps , excepté la tête , semble être formé d'anneaux minces , & barré d'écailles de diverses couleurs. Le huitieme est orné de bandelettes en forme de chaînons d'un bleu mourant , traversées d'une bande d'un rouge foncé : sa tête est en partie rouge & en partie bleue. Le neuvieme est marbré de blanc , de brun & de jaune.

On trouve dans le second *Thesaurus* de *Séba* , la description de vingt-cinq autres serpens , connus seulement sous le nom de *serpens d'Amérique* , entre lesquels on distingue beaucoup de mangeurs de rats. Le Pere *Labat* dit en avoir tué soixante & quatorze qui étoient contenus dans six œufs. Si ce fait est vrai , il prouve que ces animaux multiplient étrangement en Amérique , & qu'ils couvrieroient le pays , ou le rendroient inhabitable , s'ils ne se détruisoient pas les uns les autres. Les couleuvres , qu'on appelle simplement *couresses* à la Martinique , & qui

ne font point des serpens venimeux, leur font une rude guerre, & en dévorent autant qu'elles peuvent en attraper : les hommes ne leur donnent guere de quartier, & les fourmis en font mourir, dit-on, un très-grand nombre, en leur mangeant les yeux.

SERPENT AMPHISBENE. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DES ANTILLES. Il y en a de trois sortes qui font rarement dangereux : le premier a deux pieds de longueur, & est de la grosseur du pouce. Ces serpens fuient quelquefois devant les hommes ; & les habitans du pays marchent nuds pieds dessus, sans qu'ils leur fassent du mal : ils les prennent aussi dans leurs mains, sans courir aucun danger d'être mordus. Le second est jaune & noir : il est long d'un demi-pied, & son regard est affreux : il habite les lieux montagneux, pierreux & arides. On se sert de sa peau pour faire des baudriers qui font parfaitement beaux. Les derniers font tout noirs, beaucoup plus gros & plus longs que les deux précédens : ils poursuivent opiniâtrément ceux qui les attaquent ; ils vivent de petits lézards, de petits oiseaux, de ravets & de grenouilles. Nous disons que ces serpens font rarement dangereux, mais c'est quand ils font très-repus, qu'on ne les tourmente pas, & que ce ne font pas des viperes.

SERPENT D'ARABIE. *Séba* en cite de quatre différentes fortes : le premier est brun, flambé de noir. Le second est moucheté d'yeux noirs sur un fond bleu. Cet animal est d'une grande beauté ; tant par la variété de ses belles couleurs, que par sa madrure en zig-zag. Le troisieme est d'un bleu céladon, tiqueté de noir & de vert : sa queue est obtuse ; il a sur la nuque du cou deux grandes taches rouges : la gueule est munie de dents fort affilées. Le quatrieme est marqué de taches dorées en formes de chaînons.

SERPENT D'ARMENIE. Sa peau est grivelée comme le plumage de la perdrix.

SERPENT AVEUGLE. *Voyez* ORVET.

SERPENT DES BERBICHES. Sa peau est d'un rouge de vermillon : son corps est orné de bandes rouges, sursemées de taches blanchâtres.

SERPENT DU BRÉSIL. *Séba* en cite cinq especes : le premier est olivâtre & tiqueté de noir ; son corps est grêle & sa queue pointue : il se nourrit d'oiseaux. Le second a la tête d'un chien : il est d'un cendré coupé de jaune ; il a de plus une bande bai-brune qui serpente tout le long du dos. Le troisieme est peint de noir & de blanc, de rouge & de jonquille ; ses yeux font étincelans, son cou est nu ; il a les dents petites

& la queue pointue. Le quatrieme est de couleur de porphyre : il a la tête large & l'aspect fort farouche : ce serpent est très-rare. Le cinquieme est d'une extrême beauté , & magnifiquement paré : il est nuancé de rouge , d'orangé , de noir & de réseaux blancs , avec des flammes d'un bai-brun qui forment une parure des plus riches. Ce reptile a sur la tête une tache noirâtre en forme de flèche ; ses dents sont courbées en arriere.

SERPENT A DEUX TÊTES. C'est l'amphisbene. Voyez DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DU CAP , nommé en Portugais *capo de tiburon*. Ses écailles sont amples , variées de blanc , de brun & de noir , sursemées de belles taches qui s'étendent par ondes flambées de couleur de feuille morte. Si quelque petit oiseau se présente à sa vue , il ne manque guere d'en faire sa proie , & il le surprend adroitement , pendant qu'il est occupé à chanter.

SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Selon *Kolbe* ; ce serpent a un pied & demi de long , & la grosseur d'un doigt ; la tête blanche , le dos rouge , tiqueté de brun : on en rencontre dans le chaume qui couvre les maisons des Colonies ; c'est là qu'ils déposent leurs œufs & qu'ils élèvent leurs petits : il s'en trouve aussi de très-petits : d'autres habitent dans les rochers , d'autres sur les arbres : de loin on prendroit ceux-ci pour une branche d'arbre. Quand on en approche de trop près sans les voir , ils tâchent de blesser au visage , puis ils se retirent : ils sont assez lents à marcher. On voit encore d'autres serpens au Cap , tels que le *serpent glissant* , le *cobra* & l'*esculape*. Voyez ces mots.

SERPENT DE L'ILE DE CAYENNE. *Barrere* en cite de dix especes. Le premier est un *double marcheur* ou *amphisbene* ; le second est le *serpent à grelots* ou à *sonnettes* , dont nous avons parlé au mot BOICININGUA. *Marcgrave* dit que cette sonnette a autant de pieces que le serpent a d'années : *quot annos serpens , tot habet partes crepitaculum hoc*. C'est le propre de ce serpent , quand il mord , de s'engourdir & de rester sur la place. Le troisieme est le *boiguacu des Brasiliens* , & l'*ikiriou des Cayennois*. Le quatrieme est le *serpent hérifson* : il a cinq ou six pieds de long ; sa morsure est mortelle. Le cinquieme est le *caninana*. Voyez ce mot. Le sixieme est un petit serpent jaune , à bandes annulaires. Le septieme est un grand serpent varié de rouge , de blanc & de noir. Le huitieme est

Paraouai des Cayennois. Le neuvieme est un petit serpent rouge ; & le dixieme est une espece de petit *aspic*, tacheté de rouge, de blanc & de noir.

SERPENT DE L'ILE DE CEYLAN. *Séba* en cite dix-huit especes ; entre lesquelles on en distingue quelques-uns dont la robe est richement parée, sur-tout celui que l'on appelle *carowalo*, qui est tout flambé : il ne fort des vieilles mafures que pour attaquer les mouches, les escarbots & autres insectes. La sixieme espece est si brillante, qu'elle semble étinceler par tout son corps. Le septieme fait un sifflement remarquable quand quelqu'un passe. Le neuvieme est roux : les Ceylanois le laissent entrer dans leurs maisons, car il ne fait point de mal. Le dixieme est nommé le *serpent-croix*, de la forme de ses taches noires qui se croisent sur une peau blanche. Le onzieme est le *rotange des Indiens*. Le douzieme est picoté de rouge, c'est le *javara-épéba des Ceylanois*. Le dix-septieme est surnommé le *mangeur de loirs* : il surpasse les chats dans l'adresse à les prendre ; il vit aussi de lézards & de grenouilles. Le dix-huitieme a les écailles d'un noir d'ébene, tiquetées de points blancs : il a comme un collier de perles tout autour du front, le dos parfemé de fleurs blanches taillées en rose & rangées avec ordre. *Séba* dit qu'on pourroit donner à cette sorte de serpent le nom de *serpent revêtu d'un riche habit de deuil*.

SERPENT DE LA CHINE. Il est roux & sursemé de taches d'un rouge vif : sa tête est jaunâtre.

SERPENT A COLLIER ou **ANGUILLE DE HAIE** : voyez **CHARBONNIER**.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE. Les écailles du dos sont bleuâtres & tiquetées de noir, ainsi que celles du ventre. Ce reptile a un collier jaune, les écailles de la tête larges & brunâtres, les dents petites.

SERPENT CORNU. Voyez **AMMODITE** & **CÉRASTE**.

SERPENT DE LA COTE D'OR. Espece de serpent cornu ou céraсте qui infeste non-seulement les bois, mais les cabanes des Negres. Voyez **CÉRASTE**.

SERPENT COULE - SANG. Voyez à l'article **SERPENT DE LA MARTINIQUE**.

SERPENT CROS DE CHIEN. Voyez **CROS DE CHIEN**.

SERPENT COURONNÉ. Voyez **SERPENT A LUNETTE**.

SERPENT DE LA DOMINIQUE. C'est le *serpent à tête de chien*. Voyez ce mot.

SERPENT DE SAINT DOMINGUE. Il est assez semblable au serpent des Antilles : il est gros comme le bras , & a douze pieds de long ; il se jette ordinairement sur les poules , autour desquelles il s'entortille en un moment , & les étouffe sans les piquer ni les mordre , mais seulement en les ferrant , après quoi il les avale sans les mâcher. Ce serpent est une couleuvre , & se trouve rarement aujourd'hui à Saint-Domingue : on les y a détruits.

SERPENT DOUBLE MARCHEUR , appelé improprement **SERPENT A DEUX TÊTES**. C'est l'*amphisbène*. Voyez **DOUBLE MARCHEUR**.

SERPENT D'EAU DE L'EUROPE , ou **COULEUVRE SERPENTINE**. Voyez à l'article **CHARBONNIER**. Il y a le *serpent d'eau de l'Inde* ; il vit sur la terre & dans l'eau. La morsure de ce reptile est venimeuse ; on en meurt au bout de trois jours , après les plus vives douleurs. Le meilleur remède est de couper sur le champ l'endroit de la morsure pour empêcher la communication du poison. La thériaque , & mieux encore les alkalis volatils , voilà le véritable antidote.

SERPENT A ÉCAILLES DE TORTUE. Voyez **SERPENT D'AMBOINE**.

SERPENT ESCULAPE. Voyez **SERPENT JOUFLU**.

SERPENT ÉTOUFFEUR , *constrictor*. Espèce de serpent du genre de l'*anacandaia*. Voyez ce mot.

SERPENT FAMILIER , *serpens mansuetus*. On donne ce nom à de certaines couleuvres vertes des Indes , qu'on y trouve dans les campagnes , & qui ne font que de la grosseur du pouce. On leur fait dans un tonneau ou autre ustensile semblable , une espèce de petit lit où elles se reposent , & n'en sortent que quand le besoin de manger le demande ; alors elles montent sur les épaules de leur maître & lui font mille caresses , en se mettant en cercle & imitant la figure d'une roue ; & quand on leur a donné à manger , elles se retirent dans leur niche & y dorment (*Ruisch*). Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre (c'est notre serpent ordinaire) qui étoit tellement attachée à sa maîtresse , qu'elle lui montoit le long des cuisses & des bras , se cachoit sous ses vêtemens ou se couchoit sur son sein. Sensible à sa voix , le reptile obéissoit à ses ordres , & arrivoit près d'elle : il la reconnoissoit ou distinguoit , lorsqu'elle rioit ou se

mouchoit , ou qu'elle marchoit. Nous l'avons vu encore , étant dans un petit bateau sur la riviere de Seine , suivre dans l'eau le bateau où étoit sa maîtresse , qui l'avoit jettée à l'eau exprès & qui l'appelloit ; mais la marée venant à monter , elle disparut & on la perdit , au grand regret de sa mere nourrice. Cette couleuvre alloit près du feu dans l'hiver. *Voyez* COULEUVRE.

SERPENT FÉTICHE. On voit ce serpent dans le Cabinet de Chantilly sous les noms de *jaucourou* & *dabouë* ; il se trouve dans le royaume de Juidah ou Juda sur la côte de Guinée , à six degrés Nord de la ligne. Il est gros à proportion de sa longueur. Sa queue n'est pas fort pointue. La peau est couverte d'écailles de la grandeur de celles de la vipere , ornée de taches noires sur un fond d'un blanc sale , qui est pointillé de noir. Les espaces blancs sont sur les côtés autant de triangles aigus.

Un Auteur moderne rapporte que les Negres de cette contrée ont une vénération singuliere pour cette espece de serpent. C'est leur divinité secondaire , le Dieu tutelaire de la Nation. Il a un Temple magnifique , des Prêtres , des Prêtresses. Dans les calamités publiques on l'invoque , on lui fait des offrandes ; étoffes de soie , bijoux , les mets les plus délicieux du pays , bestiaux vivans , tous ces présens tournent au profit de leurs Prêtres imposteurs qu'on nomme *Féticheres*. Aussi ceux-ci ont-ils des revenus considérables , des terres immenses , une multitude d'esclaves à leur service. La superstition , dit un Auteur moderne , est un tyran despotique qui fait tout céder à ses chimeres. Les Negres ont l'imbécillité de croire que les jeunes filles ont eu communication avec le serpent fétiche , tandis que ces tendres & innocentes victimes ont été sacrifiées à la brutalité des Féticheres. De vieilles Prêtresses qu'on a honorées du nom de *Bétas* , & qui exercent un empire absolu sur leurs maris , sur leurs biens , ceux-ci ne leur parlant qu'à genoux , tandis que les autres femmes du même pays rendent à leurs maris des hommages serviles , ces vieilles furies , dis-je ; dans le temps que le maïs commence à verdier , s'en vont la nuit par toute la Ville & les Bourgades voisines , armées d'une grosse massue ou bâton de commandement , forcent les filles les plus jolies , de l'âge de huit ans jusqu'à douze , à les suivre & à entrer dans le Temple. Secondées des Prêtres elles assomment impitoyablement quiconque ose

faire résistance. On instruit les jeunes filles à chanter des hymnes & à danser en l'honneur de la Divinité.

La dernière partie du noviciat est très-sanglante : elle consiste à leur imprimer dans toutes les parties du corps sur la peau, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & sur-tout de serpens. Cette opération est douloureuse & occasionne une grande effusion de sang, suivie fort souvent de fièvres dangereuses. Dans cette cérémonie barbare les cris des patientes ne touchent & n'arrêtent point les impitoyables prêtresses. La peau étant guérie ressemble à un satin noir à fleurs ; mais sa principale beauté, aux yeux des Negres, est de marquer une consécration perpétuelle au service du serpent. Enfin le temps de les épouser par commission arrive ; la scène se passe dans un caveau où elles trouvent des serpens à figure humaine : on égaye cette entrevue conséquente par des chants & des danses au son des instrumens, que les Novices & les Prêtresses exécutent, mais à une distance suffisante pour qu'on ne puisse entendre ce qui se passe dans le caveau mystérieux. C'est ainsi que les Prêtres jouissent des charmes de ces Novices, & les fascinent au point de leur faire accroire qu'elles ont été honorées de l'approche, de la marque & des embrassemens de l'immortel Fétiche. Si quelqu'une, au sortir de ce temple, ou plutôt de ce sérail, ose révéler leurs horribles mystères, elle est faisie, mise à mort, & l'on croit que c'est le serpent qui les emporte & doit les brûler vives.

Les parens de ces jeunes personnes, quoiqu'avertis du lieu où sont leurs filles, loin de s'en affliger, se croient fort honorés de voir tomber le choix sur leur sang. Il y en a même qui offrent une fille ou deux au service du serpent, parce qu'elles seront décorées par la suite du titre de *femme du serpent*. L'on ne fait point de difficulté de les recevoir ; il leur suffit d'avoir des agrémens naturels. De la main des Prêtres elles passent dans d'autres, & cette seconde alliance est un contrat social de longue durée. Qui croiroit que les Feticheres trouvent encore l'art séducteur de se faire payer chèrement leurs plaisirs ! Cette portion de leur revenu entre pour moitié, dit-on, dans les coffres du Souverain. Le reste se partage entr'eux & leurs vieilles pourvoyeuses. Les cochons sont mal reçus dans ce pays ; l'espece en a été détruite, parce qu'ils étoient friands de serpens, & qu'ils mangeoient les Divinités favorites de la Nation.

SERPENT DE LA GUADELOUPE. Son habillement est jaune & ceint tout autour de bandes rouffes : il a sur la tête une raie arquée ; la queue est cerclée de bandes blanches & rouffes , faites en réseau : cet animal rampe avec une vitesse extraordinaire , & il laisse après lui une odeur douce & agréable.

SERPENT DE GUINÉE. *Séba* en décrit six especes : le premier porte le long de son dos sept lignes artistement tissues de rouge , de bleu , de blanc , de vert & de noir ; il a sous le ventre des lignes transversales noires. Le second est d'un bleu tacheté ; il passe pour être fort venimeux , mais d'un caractère doux. Le troisieme est d'un brun rouffâtre. Le quatrieme est un serpent de Medock en Guinée : il a presque la moitié du corps blanchâtre , marbré de noir , & le reste d'un châtain obscur : il va à la chasse des lézards. Le cinquieme est le serpent intestinal : il est long & menu ; il a une raie blanchâtre sur le dos ; son bas-ventre est traversé de bandes noires. Le sixieme est d'un bleu turquin : il a sur la longueur des côtés un fil en maniere de perles noires ; les taches noires du dos sont aussi fymétriques.

SERPENT DE HOLLANDE. On en trouve en grande quantité dans les bruyeres ou dans les lieux humides & marécageux de la Hollande. La Frise occidentale est sur-tout fertile en serpens de cette espece : on en prend beaucoup au mois d'Avril ; leur peau est très - jolie : elle est d'un châtain tiqueté de brun ; les écailles du ventre tirent sur le rougeâtre : après qu'on les a dépouillés de cette peau , on les apporte en Hollande , & on les emploie dans la composition de divers médicamens.

SERPENT DE LA JAMAIQUE. C'est une espece d'acontias ou de serpent volant : voyez ACONTIAS. Le serpent des Indes est aussi une espece de serpent volant.

SERPENT A JAVELOT. Voyez ACONTIAS.

SERPENT INTESTINAL. Voyez SERPENT DE GUINÉE.

SERPENT A IRESCELLE ou **A CRÉCELLE.** C'est le *serpent à sonnettes*. Voyez BOICININGUA.

SERPENT D'ITALIE. C'est le serpent des collines du Padouan : il est d'un jaune clair , tiqueté de rouge , de brun , & d'un jaune blafard ; il ressemble au serpent de Hollande.

SERPENT JOUFLU. On le trouve dans l'ancienne Béotie , nommée aujourd'hui *Stramulipe*. Il a la gueule grande , les babines larges , épaisses

& comme jaspées : son aspect a quelque chose d'affreux : son corps est cerclé de larges bandes noires & blanches ; ce serpent porte aussi le nom d'*esculape*. Voyez ce mot.

SERPENT A LARGE QUEUE ou A QUEUE APPLATIE, *serpens laticaudatus*. M. *Wosmaër* vient de donner la description avec figures de deux serpens à queue aplatie, sans écailles abdominales, & encore très-peu connus ; l'un a le dos brun & est originaire du Mexique, l'autre est à anneaux & habite les mers de l'Inde. La première espèce a été décrite par *Séba* sous le nom de *nixboa quamquecholla* : (ou serpent du Mexique à queue large).

Le serpent à queue aplatie & dos brun, paroît avoir quinze pouces de longueur & huit lignes de diamètre. Sur la tête & tout le long du dos regne une large bande d'un brun obscur, le reste est d'un jaune clair ou pâle. Des deux côtés, proche l'origine de la queue, & sur la queue même, se voient quelques taches brunes irrégulières : les narines sont rondes : la tête est couverte de petits écuffons : les yeux sont orbiculaires & bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu : il n'a point de paupières, & l'on n'y découvre point d'oreilles ; les écailles sont en général petites, plates & ferrées : le corps est arrondi, mais s'applatissant un peu près du bout de la queue : la queue qui a environ un pouce de longueur est absolument mince & aplatie des deux côtés. On ne voit ni sous le ventre, ni au bout de la queue aucune marque de ces écailles abdominales & étroites qui se remarquent chez les autres serpens.

Le serpent à queue aplatie & à anneaux ; M. *Bancks* dit qu'il se trouve en grande quantité dans la mer Pacifique, le long de la côte orientale de la Nouvelle Hollande, depuis vingt jusqu'à dix degrés de latitude australe ; ainsi que dans la mer située entre la Nouvelle Guinée & la partie septentrionale de la Nouvelle Hollande, jusques & au-delà de la partie méridionale de l'Isle Timor. M. *Bancks* dit encore avoir vu ces mêmes espèces de serpens dans les mers & sur les côtes de la Chine, & que, lorsqu'il faisoit beau temps, & que la mer étoit calme, on les voyoit nager sur la superficie, & souvent aussi se replonger vers le fond : ils sont moins gros, mais plus longs que l'espèce précédente : tout le corps est cerclé de bandes ou boucles d'un noir fauve, fort près les unes des autres. Sur le sommet de la tête & à l'extrémité de la mâchoire supérieure, se voit une tache de la même couleur que

les bandes, la queue est aplatie & noire, fauve aussi par le bout : les narines sont rondes ; la tête couverte d'écailles ; les yeux orbiculaires, bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu : il est dépourvu de paupières, & l'on n'y découvre point d'oreilles : le pourtour du corps est revêtu de petites écailles plates & ferrées ; le reste de la figure est comme dans l'espèce précédente.

SERPENT-LÉZARD ou **LÉZARD-SERPENT A QUEUE LONGUE ET ÉCAILLES RUDES**. Animal de l'ordre des êtres ambigus, dont M. *Wofmaër*, Naturaliste Hollandois, vient de donner la description avec une figure exacte, & qu'il croit être naturel à l'Afrique : il paroît que Séba, *T. II. Tab. 68, fig. 7 & 8*, avoit connu cette sorte de *serpent-lézard* ; il dit qu'il s'en trouve en quantité au Cap de Bonne-Espérance, dans la rivière située près de la baie de la Table, entre les rochers : M. Linneus, *Systema Nat. Edit. XII. reform. Tom. I. pag. 371*, place le serpent-lézard, sous le nom d'*anguina*, entre les lézards.

Le serpent-lézard décrit par M. *Wofmaër* est long de vingt pouces, couleur de gris-cendré, mais d'une teinte plus foncée vers la queue, tandis que l'abdomen ou le ventre est blanchâtre : les écailles plus longues que larges, placées en rangées assez droites, à-peu-près comme les ardoises sur les toits des maisons, celles du ventre sont les plus droites : la tête est pareille au corps. Notre Observateur croit avoir reconnu deux petites narines, placées sur le devant, des deux côtés de la mâchoire supérieure : la bouche lui a paru capable d'une large ouverture : les oreilles sont placées immédiatement derrière la bouche obliquement ; elles sont un peu ovales. M. *Wofmaër* dit que cet animal a des paupières qu'il peut fermer comme les autres animaux : les quatre petits pieds dont il est pourvu, dit-il, sont presque arrondis & recouverts, comme le corps, de petites écailles tout autour, jusqu'au bout, & sans le moindre indice d'onglets. Etant en Hollande, M. *Wofmaër* nous montra cet animal : sa grosseur la plus considérable nous parut être au ventre, & d'environ neuf lignes de diamètre : la queue va en s'amincissant, filiforme, & est recouverte de petites écailles semblables à celles du corps : l'anus se montre tout près des pieds postérieurs : les pieds antérieurs sont tout près de la tête, & les postérieurs à six pouces ou environ de distance. Il nous a paru que ces pieds n'étant point digités ni palmés,

on les pouvoit nommer *appendices écailleuses* , dont l'usage paroît encore inconnu. Serviroient-elles de nageoires ?

SERPENT DE LA LOUISIANE. Il s'y en trouve une grande quantité : ils ressemblent à nos couleuvres de France : ils font beaucoup de ravage dans les poulaillers où ils mangent les œufs & les poulets naissans.

SERPENT A LUNETTES ou SERPENT COURONNÉ. On le trouve au Pérou , à Siam , aux grandes Indes : il y en a de diverses grandeurs , mais tous ont sur la tête une tache dont la figure ressemble beaucoup à celle d'une paire de lunettes à mettre sur le nez. On dit que ce serpent est très-venimeux.

SERPENT DE LYBIE. Il est blanc & vergété de taches noires : il est long : sa queue est noirâtre : il vit d'oiseaux & d'autres animaux.

SERPENT DE MADERASPATAN ou DE MADRAS. On le trouve près de cette ville : il est couvert d'écailles maillées d'un beau jaune , variées , ou de couleur de feuilles mortes ; sa tête est ornée de grandes écailles joliment mouchetées. Il y a beaucoup d'autres especes de serpens dans cette presqu'île , sur-tout aux environs de *Nega-patnan* , qui en a tiré son nom. Ce mot veut dire *ville aux serpens*.

SERPENT DE MADERE. On le nomme par excellence *serpent maigre & agile* ; son corps est long & mince : il rampe avec une grande vitesse : sa couleur est d'un violet pâle , ornée sur le dos de taches rhomboïdes & bai-brunes ; l'ouverture de la gueule est bordée de jaune.

SERPENT DE MALABAR. Il porte une robe tissue d'écailles blanches , rondes & cerclées de bandes noires. *Séba* dit que ce serpent a quelque chose de si agréable & de si mignon , que dans les Indes Orientales , non-seulement les femmes se font un plaisir de le regarder , mais encore de le mettre dans leur sein pour se rafraîchir pendant les grandes chaleurs de l'été. On ajoute que les Indiens élevent cette espece de reptile , les mettent dans un tonneau , & leur font un lit ; à la voix de leur maître , ils en sortent , s'élançant sur lui , le caressent & s'entrelacent autour de son cou. On leur donne à manger & ils rentrent dans leur retraite.

Il est fait mention dans la *République des Lettres* , Janvier 1699 , page 33 , d'une espece de *serpens de Malabar* très-dangereux : il est gros comme le doigt , long de cinq ou six pieds , & de couleur verte ;

il est hardi, & se lance sur les passans, en choisissant presque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'est pas par sa morsure, dit-on, qu'il empoisonne; mais il a sous le cou une vessie de venin subtil qu'il répand où il s'attache. L'on prétend qu'il n'y a point de remede contre ce venin. Ce serpent est une espece d'acontias.

SERPENT MARIN, espece de poisson à nageoires molles qu'*Artemi* met dans le rang des murenes. *Rondelet* cite deux especes de serpens marins, l'un qui a trois ou quatre coudées de long, le corps rond comme une anguille & la tête du congre; la mâchoire supérieure est plus longue que l'inférieure: on lui voit des dents aux mâchoires & au palais; il a deux pinnules aux ouies comme les anguilles; son dos est jaune, & le ventre cendré. L'autre espece est semblable aux serpens de terre; sa couleur est jaune; le dos est garni de lignes transversales; sa bouche est petite & garnie de dents pointues qui se joignent exactement: il a des ouies couvertes comme celles des poissons à écailles; tout le dessus du dos est garni d'une continuité de poils menus qui lui servent comme de nageoires. *Labat* dit avoir vu un serpent marin qui avoit dix pieds de longueur, deux de circonférence, la peau bleuâtre tiquetée de noir & de jaune, & comme vernissée; le dos garni d'une empennure de sept pouces de hauteur; la queue fourchue, & trois ailerons onglés de chaque côté; les yeux vifs, gros, à fleur de tête: les Pêcheurs le redoutent.

Un Capitaine, commandant un vaisseau du Roi de Danemarck, dit aussi avoir vu de fort près en 1746, sur les côtes de la Norwege, un serpent marin d'une grosseur monstrueuse & d'une longueur démesurée: la tête de cet animal que l'on voyoit hors de l'eau, avoit quelque ressemblance avec celle d'un cheval: on remarquoit de grands crins blancs qui lui pendoient le long du cou; sa marche paroissoit de loin une file de gros tonneaux qui se suivent en ligne droite. Lorsque les Pêcheurs de Norwege se trouvent en danger à l'approche de cette espece de serpent, comme ils ne peuvent l'éviter à cause de la rapidité avec laquelle il nage, ils lui jettent du *castoreum* ou de l'*assa-fœtida*, dont l'odeur le fait fuir.

SERPENT DE LA MARTINIQUE. On en distingue de trois sortes fort dangereuses: les uns sont gris, les autres sont d'un beau jaune, & les troisiemes sont roux; leur tête est plate; quelquefois ils sont plus gros que le bras; leur gueule est armée de quatre, & souvent de huit

dents longues d'un pouce, pointues & courbées : ils ont à chaque dent un petit aiguillon qui pénètre depuis la racine jusqu'au bout ; & c'est par là qu'ils font glisser le venin dans la plaie où se rencontre la dent. Ce venin est renfermé dans de petites vessies qui environnent les dents, & qui sont grosses comme des pois. Les serpens jaunes de ce pays ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres, & ce sont les moins dangereux : les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble ; & les roux ont le leur clair comme de l'eau de roche ; c'est le plus subtil. Quand on est mordu de ces serpens, il faut aussi-tôt boire de l'infusion du bois de couleuvre ou de caapeba, autrement dite *liane à serpent*. Voyez CAAPEBA. Ce serpent avale sans mâcher.

Il y a aussi dans ce pays un serpent qu'on appelle *coule-fang*, parce que le fang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu : c'est un petit serpent grand comme une vipere, ayant les yeux fort ardens & la peau très-luisante, tiquetée de noir & de blanc ; son corps est étroit & sa queue menue.

Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui sont des peuples de la Terre-ferme, se voyant continuellement tourmentés par les incursions des habitans de cette île, pour se venger d'eux, ramassèrent un grand nombre de ces différens serpens venimeux, qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebasses ; & que les ayant apportés dans l'île de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, pour leur nuire par le moyen de ces animaux.

M. de Préfontaine assure que la plante appelée *ouangue* à Cayenne, ou *gingiri* à la Martinique (*digitalis sesanum dicta, rubello flore*, PLUM.), est un remede spécifique pour la morsure de quelque serpent que ce soit. L'Intendant de Cayenne (M. de Chanvalon), dit que l'*envers blanc*, qui est le *marantha* du P. Plumier, est aussi un bon remede. Ce même Auteur a envoyé à la Martinique pour ce même traitement, de l'alkali volatil, afin d'essayer si le succès en fera égal à celui qu'a éprouvé M. Bernard de Jussieu en Europe.

SERPENT DE MOCULO, en Amérique. *Séba* le représente allant à la chasse des araignées dont il se nourrit. Ce reptile a les écailles plombées, & marbrées de raies noires, tracées dans un ordre régulier.

SERPENT DE LA NÉGRITIE. *Séba* en décrit deux especes : le premier a la tête rouge, traversée de bandes ou de découpures blanches. On y distingue un petit carré blanc, fait comme un petit dez : le reste

du corps est pâle, & traverse sa longueur par une bande jaune, puis bleue, enfin verte. La seconde espece est tachetée en dessus & en dessous : près de l'anus, il fort deux especes de dards, qui sont peut-être les organes de la génération dans les mâles.

SERPENT ORIENTAL. Son corps est long de six pieds & plus, gros de deux pouces & demi; ses écailles sont losangées de diverses couleurs vermeilles, & figurées en façon de rubans : il a un collier d'un beau rouge, & sa tête est cuirassée de fortes écailles citrines : il y en a une espece dont la queue finit en une pointe aussi piquante qu'une aiguille.

SERPENT DU PÉROU. *Séba* en décrit cinq especes assez agréablement chamarrées : la premiere espece détruit ces scarabées dont le bourdonnement est insupportable. Le troisieme a des dents pointues à fleur de tête : il pousse des sons aussi harmonieux, dit-on, que quelques petits oiseaux. Le cinquieme est un serpent qui porte un collier obscur.

SERPENT POURRISEUR. On le nomme ainsi, parce que la partie qu'il a mordue se pourrit incontinent, & cause de grandes douleurs. Ce serpent a la tête large, le cou étroit, le ventre gros & la queue courbée : il chemine obliquement à la maniere des cancre : il a des taches séparées les unes des autres, bariolées & polies : on diroit que sa peau est un tapis.

SERPENT DU ROYAUME DE DAMEL. Ces animaux sont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. On en voit de fort gros, dont la morsure est des plus dangereuses : cependant les Negres n'osent leur interdire l'entrée de leur case ; & quand ils en sont mordus, ils mettent aussi-tôt de la poudre sur la plaie, & y appliquent le feu ; car, pour peu qu'ils diffèrent, le venin gagne les parties nobles, & la mort suit très-promptement. Les Negres tâchent aussi d'appaîser ces serpens par les gris-gris de leurs Marabouts. Les Cercres, autre nation Negre, les prennent aux pieges pour les manger, parce que leur chair paroît fort bonne : il y a de ces serpens qui ont quinze & vingt pieds de longueur & demi-pied de diametre : il y en a de tout verts ; d'autres sont noirs, tachetés & ondés de belles couleurs : les aigles en détruisent beaucoup. Il se trouve encore en ce pays des serpens d'eau d'une grosseur monstrueuse, sur-tout dans les rivieres de Canoburi & de Quanza : les Negres ne tuent ces serpens que quand

ils font extrêmement raffafiés; car alors ils ne peuvent fe défendre: ils mangent leur chair rôtie.

SERPENT DU SÉNÉGAL: il est couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luisantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres.

SERPENT SERINGUE. Nom donné à une espece d'*aconias* ou *serpent volant*. Voyez ces mots.

SERPENT DE SÉVILLE. Il est très-beau & d'un aspect tout-à-fait agréable; sa peau est fort lisse, quoiqu'ornée d'écailles blanches & noires; les écailles transversales du ventre font d'un jaune pâle.

SERPENT DE SIAM. Il y en a de toutes couleurs dans ce pays: on en voit qui ont plus de vingt pieds de long, & un pied & demi de diametre: plus ils font gros, moins ils font venimeux. *Séba* en cite quatre especes: le premier paroît être une espece de *ceraste*. Voyez ce mot. On trouve aussi ce serpent aux environs du grand Caire, mais il n'a guere que cinq pieds de long. Le second est cerclé de bandes blanches & noires. Le troisieme a l'air fort doux: ses écailles font blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps. Le quatrieme se nomme *Sybilla* à Siam: c'est un serpent de bon augure pour les habitans de ce pays: son corps est jaune, petit, couvert d'écailles minces & luisantes.

SERPENT DE LA SIERRA MORENA. Il y en a d'une grosseur monstrueuse: les Maures leur font une guerre continuelle: ils ont une espece de crête sur la tête.

SERPENT A SONNETTES, *vipera caudi-sona*. Voyez BOICININGUA.

M. le Beau, Médecin au service de la France à la Louifiane, a rapporté un *serpent à sonnettes* d'une espece différente du *boiciningua*. Voyez ce mot. M. le Docteur Mauduit en a consigné la description dans le *Journal de Physique & d'Hist. Nat. de M. l'Abbé Rozier*. Ce serpent est du genre de la vipere, comme il est aisé de s'en convaincre par la forme triangulaire & aplatie de sa tête, & sur-tout par l'inspection des deux crochets entourés d'une vésicule à leur base, dont sa mâchoire supérieure est armée: sa longueur est de dix-sept pouces; le milieu du corps a dix-neuf lignes de circonférence: de ce point, en s'éloignant vers les deux extrémités, il diminue considérablement de volume; mais le côté

de la queue se rétrécit subitement au dessous de l'anús, & finit en un fouet de la grosseur d'une forte ficelle : le dessous du dos, depuis la base du crâne jusqu'à la queue, est relevé par une espece d'arête ou de crête ; & les côtés étant déprimés, le dos entier paroît triangulaire ; le ventre est arrondi & légèrement déprimé, comme il l'est ordinairement dans les serpens : les écailles du dos sont grises sur les côtés, mêlées, de distance en distance, de deux écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment une rangée de taches le long des flancs : les écailles qui recouvrent la faillie du dos sont brunes, & mêlées par intervalles de trois écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment également une rangée de taches le long du corps ; les écailles qui recouvrent le ventre sont d'un blanc gris, traversées par des bandes ou taches noires, inégales & sans ordre, ce qui fait paroître tout le ventre comme marbré : la queue, qui est la partie la plus remarquable de ce serpent, est terminée par un appendice de substance cornée, composé de neuf anneaux, le tout de même que chez le *boiciningua*. Dans la proportion du corps & de la taille des deux especes de serpens à sonnettes, M. le Docteur *Mauduit* dit que dans celui dont il est mention ici, les anneaux ou sonnettes sont infiniment plus petites. Cet Observateur prétend absolument que cette vipere à sonnettes n'est point un jeune de l'espece commune : il y a des différences dans la robe & dans le nombre des taches noires.

Ce nouveau serpent à sonnettes se trouve en Amérique, sur-tout dans le Mexique ; on le trouve encore en quantité dans les prairies de Barataria, dans le pays des Apeloufas & des Acatapas, peuples qui occupent l'espace situé entre la Louisiane & le Mexique ; mais il ne s'étend pas au delà : la Louisiane n'en nourrit point, & il n'est point connu dans la Guiane, où le serpent à sonnettes ordinaire est commun.

M. le *Beau*, qui a voyagé chez les Acatapas, certifie que la morsure de ce petit serpent à sonnettes a des effets plus rapides encore & plus meurtriers que n'en a la morsure du serpent à sonnettes ordinaire, toute dangereuse & mortelle qu'elle est, si on n'y apporte un remede très-prompt. L'alkali volatil donné dans un véhicule convenable, est l'antidote de la morsure de l'une & de l'autre espece : plutôt le remede est administré, mieux il prévient l'infection du sang. On s'en est servi avec succès pour rappeler à la vie des personnes mordues, il y avoit six heures, par un serpent à sonnettes commun (ce serpent avoit sans

doute peu de force) ; il ne faudroit pas attendre la moitié de ce temps pour la petite espece que nous venons de décrire.

Ce petit serpent à sonnettes est donc beaucoup plus dangereux ; plus à craindre ; étant plus petit , on l'apperçoit de moins loin , il se glisse plus aisément entre les herbes : le cliquetis de ses grelots étant à peine sensible , n'est pas capable d'avertir à une certaine distance. Peut-être y a-t-il de ces petits serpens à sonnettes dont le nombre des grelots devient plus considérable avec l'âge.

SERPENT DE SURINAM. Il y en a de sept à huit especes , entre lesquelles on distingue l'*acontias* ou *serpent à javelot* & le *boiciningua* , qui est le *serpent à sonnettes*. Mademoiselle *Merian* , dans son *Histoire des Insectes de Surinam* , a représenté au bas d'un jasmin un beau & rare serpent de Surinam , qui a l'habitude de s'entortiller , en cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Le même Auteur parle d'un de ces serpens de Surinam dont les œufs ont la coque ou enveloppe molle : ces serpens sont roux & d'un bleu d'outremer. *Séba* , qui en cite cinq especes , dit que le cinquieme est d'un aspect horrible & menaçant , & qu'il claque fortement des mâchoires.

SERPENT DE TERNATE. Il est magnifiquement tacheté d'especes d'yeux bordés d'un anneau rouge sur des écailles rhomboïdes & rousâtres.

SERPENT A TÊTE DE CHIEN. Il se trouve à la Dominique : il est long de neuf pieds & gros comme le bras : sa tête est courte , grosse ; sa gueule & ses dents ressemblent à ces mêmes parties du chien , & il mord de même : cependant il n'a point de crocs proprement dits , & est sans venin. La peau des flancs est argentée ; celle du dos est tachetée de noir , & celle du ventre comme nacrée. La graisse de ce serpent est spécifique contre les rhumatismes. Ce serpent est l'ennemi redoutable des oiseaux du pays : replié autour des branches où se trouvent des nids , il se met à l'affût , les saisit & les dévore. On dit que les oiseaux qui l'apperçoivent jettent continuellement des cris ; voltigent autour de lui , viennent au devant des Voyageurs , semblent implorer du secours contre ce perturbateur. L'a-t-on tué , ils fondent sur le serpent terrassé , le frappent à coups de bec , planent au-dessus de leur protecteur & semblent marquer leur reconnoissance par des grands cris de joie.

SERPENT TIGRÉ. On le trouve dans l'Isle de Baly , située au levant

de celle de Java ; les écailles font de couleur de safran , tiquetées de brun & de noir , celles du ventre font olivâtres ; sa tête est d'un brun sombre , & sa queue se termine en une pointe très-aiguë.

SERPENT DE LA VIRGINIE. *Séba* en décrit deux especes : la premiere a la peau d'un cendré jaune , tiquetée de brun ; les écailles transversales du ventre font blanchâtres ; sa tête est magnifiquement marbrée ; son corps & sa queue font longs & minces : ce serpent se nourrit d'oiseaux. La seconde espece se nourrit de grenouilles : il a le dessus du corps entouré de bandelettes jaunes & disposées par ordre ; les écailles du ventre entièrement blanches ; la gueule garnie de dents pointues & les yeux perçans.

SERPENT VOLANT D'AMBOINE. *Séba* en donne deux especes , qui font des especes de *serpens à javelot* ou d'*acontias* ; voyez ce mot. Le premier a chacune de ses écailles isolées , noires , tachetées de blanc & frangées ; celles du ventre font blanches. Le second a les écailles du dos bleues , mêlées de blanc ; l'extrémité de la queue est à chaînette. On trouve de ces serpens dans les Moluques & dans beaucoup d'autres pays. Il ne faut pas confondre ces serpens avec l'espece appelée *serpent ailé*. Voyez ce mot.

SERPENT DE ZAGARA. C'est un beau serpent , ceint sur le sommet de la tête , d'une bande orangée ; & sur le front , de deux autres bandelettes étroites , traversant de grandes écailles couleur de ponceau , tachetées de jaune ; les narines & la bordure de la gueule font jaunâtres ; le dos est d'un jaune verdoyant , jaspé de points verts , & embelli de taches rougeâtres qui représentent comme des armoiries ; les écailles du ventre font d'un jaune pâle.

SERPENTAIRE , *dracunculus major*. Plante qui vient communément aux lieux ombragés dans les pays chauds : on la cultive ici dans les jardins. Sa racine est grosse , comme bulbeuse , charnue , de couleur jaunâtre en dehors , blanchâtre en dedans , d'un goût âcre & brûlant ; elle est plongée profondément en terre : il naît ordinairement à ses côtés plusieurs petites bulbes , par lesquelles elle se multiplie : elle pousse une seule tige haute de trois pieds , plus grosse que le pouce , droite , ronde , lisse , & couverte d'une peau tiquetée comme la peau des serpens : ses feuilles font portées sur des queues fongueuses , & longues de neuf pouces ; elles font découpées profondément en six ou sept segmens en maniere de main. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige

grosse à peine comme le doigt, dont le sommet est occupé par une gaine qui, étant ouverte, forme une fleur d'une seule piece, irréguliere, de la figure d'une oreille d'âne ou de lievre. A cette fleur succede une baie arrondie, succulente, disposée en grappe, verte d'abord, ensuite rouge, d'un goût brûlant, & remplie d'une ou de deux graines arrondies, un peu dures. M. *Deleuze* observe que la fructification est la même que celle du *ped de veau*, dont la serpente est une espece. *Voyez à l'article PIED DE VEAU.*

Les racines & les feuilles de cette plante ont les mêmes vertus que celles du pied de veau; de sorte qu'on peut les substituer l'une à l'autre. La serpente convient singulièrement pour déterger les cancers ulcérés; on l'emploie aussi pour résister au venin.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE ou la VIPERE VIRGINIENNE, *serpentaria virginiana*, est une racine que l'on nomme aussi *senagruel* ou *contra-yerva de Virginie*. Elle est fibreuse, menue, légère, brune, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, aromatique, tirant un peu sur celle de la zédoaire; d'un goût un peu âcre, amer & camphré: on nous l'apporte de Virginie, province de l'Amérique Septentrionale.

Quelques-uns confondent cette racine avec celle du *cabaret de Virginie*; mais le coup-d'œil les distingue facilement, puisque les racines de ce cabaret sont noires.

Thomas Johnson, qui a corrigé l'histoire de *Gérard*, assure que la racine de *serpente de Virginie* appartient à une plante qui s'appelle *pistolochia semper virens*: mais *Jean Ray* pense différemment, & il dit que l'on nous apporte de Virginie les racines de trois plantes, sous le nom de *serpentes de Virginie*. La première s'appelle *aristolochia polyrrhizos auriculatis foliis*: sa racine est un paquet de fibres & de chevelus attachés à une tête. La seconde se nomme *aristolochia viola fruticosæ foliis*: sa racine est composée de fibres très-menues & blanches. La troisième s'appelle *aristolochia caule nodoso*: sa racine n'est qu'un composé de petites fibres jaunâtres, d'un goût & d'une odeur aromatiques.

La racine de *serpente de Virginie* passe pour diurétique, diaphorétique, carminative, & propre à résister au venin & à la pourriture des humeurs. On la recommande comme un spécifique très-certain contre la morsure empoisonnée du *serpent* appelé *boiciningua*: on mâche cette plante, on en avale le suc d'abord après la morsure, & on applique les

feuilles

feuilles pilées sur la plaie. *Lémery* dit que pour faire mourir ce dangereux serpent, il suffit aux Indiens de lui donner à sentir un morceau de cette racine, qu'ils ont attachée au bout d'un bâton, & qu'ils portent exprès toujours avec eux quand ils vont en campagne. On dit aussi qu'elle guérit de la morsure des chiens enragés, & qu'elle empêche l'hydrophobie dans ceux qui ont été mordus. Elle fait mourir les vers & détruit la pourriture vermineuse. *M. Cartheuser*, qui a analysé cette racine, avertit de l'employer avec beaucoup de circonspection, car elle échauffe & irrite beaucoup.

SERPENTIN. Nom donné à un marbre d'un vert obscur, avec des filets de couleur jaune qui serpentent en veines : on ne le trouve point en blocs d'une grosseur considérable. Les plus belles carrières de ce marbre sont en Egypte & en Grece. Voyez MARBRE.

SERPENTINE, *lapis serpentinus*. C'est une espèce de pierre ollaire ou de finecrite, solide, verdâtre, mouchetée de points noirs comme quelques laves & marbres. La *serpentine* est encore remarquable par son vert foncé, quelquefois nué de jaune : celle qui est opaque est la plus dure ; celle qui a des endroits comme demi-transparens est la plus tendre : on la trouve à Sahlberg en Suede. On en fait des mortiers & autres vases à broyer, qui acquierent une grande dureté au feu. La serpentine se blanchit dans un feu ouvert ; mais calcinée par un feu violent, dans un vase fermé, elle y devient jaune. On fait encore avec la serpentine, sur-tout avec celle que l'on appelle improprement *marbre de Zœblitz* (serpentine de Saxe), des tasses, des cafetieres, des tabatières, des boîtes, des cassiolettes, & plusieurs autres ouvrages qui sont dans les mains de tout le monde. *Juste Raben* fut le premier qui découvrit en 1546 la serpentine ; mais ce fut *Christophe Illgens*, qui vivoit en 1580, qui conçut l'idée de travailler cette pierre, que son garçon, nommé *Brandel*, avoit déjà l'art de racler & de tailler. Bientôt *Brandel* surpassa son Maître : il se perfectionna, & enseigna son art en 1600 à ses quatre fils, qui gagnerent alors leur vie à ce métier. Ceux-ci furent suivis par ceux de *George Schijl*, qui en firent d'abord, à force de bras, des ustensiles assez grossiers, jusqu'au temps que *Michel Bosler*, qui mourut en 1634, âgé de soixante-dix ans, inventa l'art de travailler cette pierre au tour. Depuis ce temps on a continué de faire de la même manière des vases de serpentine de formes très-agréables. Cette pierre n'est pas plus dure que l'albâtre ; & par conséquent elle est

plutôt tendre que dure. M. *Desmarets* a trouvé en France une espèce de serpentine remplie de grains durs & vitreux, & la regarde comme une matière volcanisée.

SERPILIERE. Les Jardiniers donnent ce nom à un insecte qui ronge la racine des plantes, sur-tout celles des fleurs chéries & des légumes. C'est la *Courtiliere*. Voyez INSECTE & TAUPE-GRILLON.

SERPOLET, *serpyllum*. Comme toutes les espèces de serpolet ont à-peu-près les mêmes propriétés, & que par cette raison elles pourroient être substituées les unes aux autres, nous ne parlerons que des deux suivantes, qui sont le plus communément employées en Médecine. Ce ne sont même que de simples variétés, dit M. *Deleuze*. Le serpolet est une espèce de thym, dont un des principaux caractères spécifiques se tire de ses feuilles, qui sont ovales & bordées de quelques cils à leurs parties postérieures.

1°. Le **SERPOLET** OU **PILLOLET CITRONNÉ**, *serpyllum citratum*. Il croît dans les endroits montagneux, quelquefois mêlé avec le serpolet commun, & il fleurit comme lui en été : sa racine est déliée & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges quarrées, longues comme la main, dures, ligneuses & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, un peu épaisses, d'un vert noirâtre, d'une odeur de citron ou de mélisse des jardins : aux sommités des tiges naissent de petites fleurs purpurines, en forme de têtes ; il leur succède quatre petites semences arrondies.

2°. Le **PETIT SERPOLET** OU **THYM SAUVAGE ORDINAIRE**, *serpyllum vulgare minus*. Cette plante qui a une odeur fort agréable, naît aux lieux incultes, montagneux, secs, sablonneux, même dans les champs, les pâturages, en un mot presque par-tout. Sa racine est menue, ligneuse, vivace & fibrée : ses tiges sont quarrées, dures, rougeâtres, basses, & un peu velues ; les unes s'élevant droites à la hauteur de la main, les autres rampant çà & là : ses feuilles sont petites, vertes, un peu plus larges que celles du thym ; ovalaires, nerveuses, d'un goût âcre & aromatique : ses fleurs, qui paroissent pendant tout l'été, naissent au sommet des tiges : elles sont petites, disposées en manière de tête, de couleur purpurine ou blanche. Il leur succède des semences arrondies, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Le *serpolet* panaché de *Parkinson* ne diffère de ce dernier que par la couleur de ses feuilles. Non-seulement le petit serpolet change d'odeur,

félon la diverfité des lieux & des climats , mais même fes fommités dégénèrent affez fouvent en petites têtes blanchâtres & veloutées , qui tiennent la place des fleurs , & logent des vermiffeaux , la piquûre de certains infectes donnant lieu à ces fortes d'excroiffances ou galles.

Le *ferpolet* eft âcre au goût , un peu amer , ftyptique , odorant , & rougit un peu le papier bleu : c'eft une plante ftomachique , céphalique ; il bride ou détruit cette matiere irritante qui caufe les mouvemens convulfifs ; il fournit au fang des parties spiritueufes : fon ufage eft intérieur & extérieur : on en prend l'infufion pour les pâles couleurs. En Danemarck on eft dans l'habitude d'en boire dans l'éryfipele : elle dépure le fang , provoque les urines & fait fuer , ce qui eft auffi fort utile pour la toux invétérée : fi on en prend la poudre par le nez , elle produira le même effet que le tabac. La chair du gibier nourri de ferpolet , eft très-agréable.

SERRAN. On donne ce nom à deux animaux très-différens ; 1°. au *verdier* : voyez ce mot ; 2°. à un poiffon de haute mer , & à nageoires épineufes. *Rondelet* dit qu'il refsemble beaucoup au *loup de mer* pour la figure du corps & la fente de la bouche. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de deffus ; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aiguës & les yeux petits ; par fes nageoires , fa queue , fes aiguillons , fes ouies , & par fes parties intérieures , il refsemble aux poiffons nommés par quelques - uns *poiffons de rocher*. Celui - ci eft de différentes couleurs. Prefque tous les Auteurs difent que ce poiffon eft toujours femelle ; ce qui eft difficile à croire.

SERREUR ou JAVELOT. Voyez ACONTIAS.

SERSIFI ou SALSIFI , *tragopogon*. Plante dont on diftingue plufieurs efpeces. Nous parlerons ici de deux principales. A l'égard du *fersifi* noir ou d'Efpagne , voyez au mot SCORSONERE.

1°. Le SERSIFI BLANC , ou SALSIFI CULTIVÉ , ou SARSIFI BLANC DES JARDINS , *tragopogon hortenfè*. Sa racine eft groffe comme le petit doigt , droite , tendre , laiteufe , douce au goût , blanche en dedans & en dehors : elle pousse une tige à la hauteur d'environ deux pieds , ronde , creufe en dedans , rameufe , garnie de plufieurs feuilles qui refsemblent à celles du porreau : fes fleurs naiffent en été aux fommités : chacune d'elles eft un bouquet à demi-fleurons de couleur purpurine : leur calice n'eft pas imbriqué , mais formé de quelques feuilles égales ,

longues & étroites : il leur succede des femences oblongues , rondes , cannelées , brunâtres , & couronnées d'une aigrette de plumes. Toute la plante rend abondamment un suc laiteux , visqueux & doux , qui d'abord coule blanc , puis devient jaune : on la cultive dans les jardins , comme la scorfonere , à cause de sa racine qui fert dans les alimens.

2°. Le SERSIFI SAUVAGE ou DES PRÉS , la BARBE DE VIEILLARD , ou DE BOUC ORDINAIRE , *tragopogon pratense luteum majus*. Cette plante croît presque par-tout , dans les prés & les pâturages un peu gras & humides : sa racine est semblable à celle de la scorfonere : sa tige est haute d'un pied & demi : ses feuilles ressemblent à celles du safran ; ses fleurs , qui paroissent en Mai & Juin , sont jaunâtres , de même structure que celle de l'espece précédente : ses femences sont d'une couleur cendrée , & s'envolent en l'air au moyen de leur aigrette , après quoi la plante repousse & fleurit tout de nouveau en Juillet & Août. *Jean Bauhin* observe que toutes les fleurs de cette plante se tournent du côté du Levant.

Les racines de ces plantes sont apéritives & pectorales : elles fournissent une nourriture douce & de bon suc : les feuilles sont vulnéraires & consolidantes.

SERTULAIRE , *fertularia*. M. *Linneus* donne ce nom à différentes especes de *corallines*. Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

SERVAL ou SERVAT. C'est le même animal que celui qui a été décrit par Messieurs de l'Académie sous le nom de *chat-pard* ; dans le pays de Malabar il est nommé *masaputé* , & on l'a vu à la Ménagerie du Roi sous le nom de *chat-tigre*. Cet animal se trouve aux Indes , au Sénégal , au Cap de Bonne - Espérance : il ressemble au chat par la figure ; & au tigre , ou plutôt à la panthere & au léopard , par les taches noires & blanches de son poil. Il est quatre fois plus gros qu'un chat ; il est carnassier , & se nourrit de rats , de singes , d'oiseaux qu'il attrape avec la plus grande adresse ; car il saute sur les arbres avec autant d'agilité pour le moins que le singe. On prétend (ce qui est difficile à croire) qu'il fait sa bauge sur les arbres : il est d'une nature sauvage & si féroce , que les bons ni mauvais traitemens ne le peuvent adoucir. Les fourrures que l'on tire de la peau de cet animal sont très-belles. *Voyez maintenant l'article CHAT-PARD.*

SERUM. Nom donné à la partie aqueuse , fluide & transparente du lait , du sang & des humeurs animales. *Voyez LAIT & SANG.*

SESAME ou SEMPSÉN , ou GIRGELIN : voyez JUGOLINE. Le fesame d'Allemagne ou bâtard , est la *caméline*. Voyez ce mot.

SESAMOIDE , *sesamoides fructu stellato* , c'est une plante qui croît aux pays chauds , sablonneux & montagneux , & sur-tout dans les Pyrénées : elle a une ressemblance grossière avec le *sesame* : selon M. *Linneus* , c'est une espèce de *reseda* : ses feuilles sont étroites comme celles de la linaires : sa tige porte aux sommités de ses rameaux une manière d'épi , où sont attachées de petites fleurs mouffieuses , frangées , jaunâtres , auxquelles succèdent des fruits formés en rosettes , coupés en étoiles , & remplis de semences menues & pâles. *Lémery* dit que cette plante est détersive & résolutive.

SESBAN. *Galega Egyptiaca* , *siliquis articulatis* , arbrisseau qui croît en Egypte dans les haies : il est grand comme un myrte : ses rameaux sont droits , creux , moëlleux : ses feuilles sont petites , oblongues , étroites , onctueuses , de couleur verte-pâle , ayant un petit nerf au milieu : ses fleurs sont disposées en grappe , & presque semblables à celles du genêt : elles sont suivies par des gouffes plus longues que le doigt , très-étroites & pointues , contenant des semences oblongues , assez semblables à celles du fenugrec , d'un goût âcre & piquant. On se sert de sa semence pour fortifier l'estomac , faciliter la digestion , arrêter le cours de ventre , & pour modérer le flux menstruel.

SESELI DE MARSEILLE ou DECANDIE , ou FENOUIL TORTU , *seseli Massiliense aut Creticum* , plante qui croît abondamment aux pays chauds , sur-tout autour de Montpellier sur le bord des vignes , le long des chemins & dans les blés : on la cultive dans les jardins. Sa racine est peu grosse , simple , blanche & aromatique : elle pousse une tige à la hauteur d'environ un pied & demi , cannelée , velue , se divisant en plusieurs rameaux fermes , tortus , noués , assez gros & épars : ses feuilles ressemblent à celles du fenouil ; mais elles sont plus grosses ; plus courtes & plus dures : les fleurs naissent en Juin & Juillet , aux extrémités sur des ombelles , composées chacune de cinq feuilles blanches , disposées en fleurs de lis , avec autant d'étamines capillaires. A ces fleurs succèdent des semences jointes deux à deux , arrondies , aplaties , relevées d'une bordure taillée en grain de chapelet , odorantes & d'un goût fort âcre.

La racine & la semence de cette plante conviennent pour l'asthme humide , & pour exciter l'expectoration : la semence est sur-tout

diurétique, provoque les menstrues des femmes, & dissipe la colique venteuse : c'est un des ingrédients de la grande thériaque. Les Anciens estimoient fort le fefeli de Candie, d'Ethiopie & du Péloponese. *Tournefort* designe ainsi le fefeli d'Ethiopie, *buplevrum arborefcens salicis folio*. Ce fefeli differe de celui de Marseille ; c'est un bon carminatif.

SESELI DE MONTPELLIER, est la saxifrage des Anglois ou des prés : voyez à la suite du mot SAXIFRAGE.

SESELI COMMUN & DE MONTAGNE : voyez LIVECHE.

SETIM : voyez BOULET DE CANON.

SE-TSE : voyez à l'article CHIT-SE.

SÈVE : voyez à la suite de l'article PLANTE.

SEXE : voyez cet article dans l'alphabet secondaire du mot PLANTE. Voyez aussi les mots APHRODITE & HERMAPHRODITE.

SIBADILE : voyez CÉVADILLE.

SIBON, est le nom que les Hottentots donnent à un serpent d'Afrique. C'est le *coluber scutis abdominalibus 180, squamis caud. 85* de M. *Linneus*. Il a la tête ronde & les yeux grands : sa couleur est d'un brun ferrugineux : il est appelé serpent à plusieurs couleurs, tant il est marqué de taches de diverses couleurs : sa tête est ronde, blanche en dehors, couverte de petites écailles : le reste du corps est d'un jaune clair, & parfemé de taches rouffes & rougeâtres : les écailles du ventre sont grises, & mêlées de roux.

SICKU, espece de poirier du Japon, dont les feuilles sont ovales, pointues, d'un vert clair & finement dentelées. Le fruit de cet arbre est d'une figure extraordinaire, & d'un goût aussi agréable que celui de la poire de bergamote. Ce fruit, dont le pédicule est fort long, se divise d'abord comme en deux parties de la grosseur d'une plume à écrire, ensuite en plusieurs autres, réunies entr'elles, tortueuses & longues de six lignes, terminées par une petite queue qui supporte deux grains semblables à celui du poivre, divisés en trois parties, lesquelles renferment une semence semblable à celle du lin.

SIDERITE, pierre dont les Lithographes ont beaucoup parlé : c'est l'aimant brut : voyez ce mot.

SIDOL, est chez les Indiens cette espece de faumure que les Européens appellent *garum* : voyez cet mot.

SIEGE, nom que *Rondelet* donne à une espece de muge d'eau

douce , commun dans les rivieres & dans les ruiffeaux du côté des Cevennes.

SIEUREL ou **SICUREL**, poisson à nageoires, du genre des maquereaux : c'est le *maquereau bâtard* des François , & le *chicarou* de Gascogne. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Espagne , avec les maquereaux. Le *seurel* vit en troupes : il a la couleur du maquereau ; mais il a moins d'épaisseur, le museau moins pointu , le corps moins rond , & un peu écrasé ; la bouche peu grande , les mâchoires âpres , & les yeux grands & verts : il n'a point d'écaillés , au moins elles sont très-fines. Par le milieu du corps , depuis la tête jusqu'à la queue , il a un trait fait de petits os si rudes & si âpres , qu'il semble que ce soit une scie : la queue est tortue au milieu , plus âpre & plus haute que le reste du poisson. Ce poisson a six nageoires ou ailerons , deux grandes proche des ouies , deux plus petites au dessous , & deux autres au dos : la première & la seconde ont des aiguillons. On remarque une autre nageoire près de l'anus , qui va jusqu'à la queue , garnie de deux aiguillons à son commencement. La chair du *seurel* est plus dure que celle du maquereau , sur-tout lorsqu'elle est salée. Il y a des Hollandois qui l'aiment quand elle est fumée.

M. Gronovius dit que ce poisson a des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus , & rendent la partie postérieure de ce poisson presque carrée.

SIFAC. Nom d'une espece de singe qui se trouve dans l'Isle de Madagascar ; il est blanc , sa queue l'est aussi : il a seulement deux petites taches sur les côtes : voyez **SINGE**.

SIFFLEUR. Cet oiseau est ainsi nommé à Saint-Domingue , à cause de sons aigus & perçans de sa voix. Il est de la grosseur d'un pinçon ; sa queue est étagée. L'oiseau en général est brun par dessus , excepté les environs du croupion ; & les petites couvertures des ailes , qui sont d'un jaune verdâtre , comme tout le dessous du corps ; mais cette dernière couleur est un peu plus rembrunie sous la gorge , & elle est variée de roux sur le cou & la poitrine ; les grandes couvertures & les penes des ailes , ainsi que les douze penes de la queue , sont bordées de jaune.

On donne aussi le nom de *siffleur* au *baltimore vert* , espece de trouiale de l'isle Saint-Domingue : voyez **BALTIMORE** & **TROUPIALE**,

On donne encore le nom de *siffleur* au *singe voltigeur* d'Amérique : voyez à l'article SINGE.

SIGARAS, espece de mouche qu'on voit en Afrique : sa tête est large & sans bec. Cet insecte s'arrête ordinairement sur les arbres , & rend jour & nuit un son fort aigu. *Barbot, Histoire Générale des Voyages, Livre IX.*

SIGILLAIRE, terre bolaire formée en petit gâteaux sur lesquels sont imprimés des cachets : voyez BOL & TERRE SIGILLÉE.

SIGNET : voyez l'article SCEAU DE SALOMON.

SIGNOC ou SIGUENOC, espece d'écrevisse de mer qui se trouve dans les Indes Orientales : elle est couverte de deux écailles fort dures dont celle de devant est bossue & un peu épaisse, double autour du front & taillée en demi-lune à l'endroit où elle se rejoint à l'autre, le dehors est relevé de bosses ou chargé de pointes obtuses, disposées par rangs. Cette dernière est plus déliée que l'autre, & en forme de losange, dentelée des deux côtés & piquée de petits trous. La queue de cette écrevisse surpasse en longueur le reste du corps, & depuis le milieu jusqu'au bout, elle est dentelée de pointes fort dures.

A la partie convexe du premier test, sont situés les yeux de ce crustacée, assez apparens pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane semblable à de la corne quand il est mort. Il a plusieurs jambes, à la maniere des cancre : les huit premières sont plus courtes que les autres ; les deux qui suivent sont plus longues, & les deux dernières sont plus courtes que les huit premières. Ce poisson (ver crustacée), dit l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, n'a point de nageoires, mais il est muni de chaque côté d'un petit os obtus qui lui sert comme de rame avec laquelle on croit qu'il nage. Ne pourroit-on pas regarder aussi cet os prétendu, comme une protubérance épineuse, & particuliere à cet animal, & croire qu'il nage, à l'aide de sa queue, comme les *écrevisses* ? voyez ce mot.

Après de la gueule il a deux petites pattes, dont il se sert pour mâcher, & dessous le test inférieur, on lui voit quelques petites vessies, qui s'enflent à la façon des grenouilles. Ce crustacée se plaît le long des rivages & dans les lieux peu profonds : on le prend plus communément à l'embouchure des fleuves. On voit des signocs de différentes grosseurs dans l'Inde Occidentale, il y en a dont la queue est longue de plus d'un pied,

SILENE, *filenus*, Animal quadrupede qui a les oreilles courtes & rondes comme celles des singes : c'est l'*aï* ou *pareffeux* de Ceylan, selon *Seba* qui en a parlé le premier. Voyez PARESSEUX.

SILEX. Nous avons parlé de cette pierre, qu'on trouve abondamment répandue par toute la terre, au mot **CAILLOU** ; mais comme on désigne par ce nom qui est latin une très-grande quantité de pierres assez différentes pour la forme & le tissu, nous croyons devoir dire ici que l'on entend par *sillex* la pierre à fusil ou à briquet ordinaire qui a une fausse transparence, qui est extérieurement d'une forme irrégulière, & analogue au trou où le suc pierreux qui l'a produite s'est moulé & endurci. Il y en a de couleurs différentes : tels que la *ierre fusiliere* & le *caillou d'Egypte*, &c. Ceux qui sont plus purs & comme transparents, forment les agates, lesquelles, selon leurs couleurs & mélanges, prennent le nom de *cornaline*, de *jade*, de *calcédoine*, de *sardoine*, d'*onix*, &c. Voyez ces différens mots & celui de **CAILLOU**.

Pour peu qu'on descende dans une carrière de craie, on y trouve les pierres à fusil dispersées par masses informes, inégales, & détachées, formant néanmoins des especes de lits horizontaux entre les couches de cette terre marine. Ces *sillex* sont noirs en dedans, blancs en dehors ; ils servent à paver les terrasses, les bassins des fontaines : on s'en fert aussi pour la construction des bâtimens. On a même observé qu'un fragment le plus noir de cette pierre long-temps exposé à l'air, se réduit en une substance blanchâtre, & qui s'amollit ou s'égrise sans faire effervescence avec les acides. M. *Swab* (*Mémoires de l'Académie de Stockholm*, Tome XX, année 1758), a fait quelques expériences qui peuvent jeter un grand jour sur la connoissance des pierres engénéral, & notamment sur les cailloux-sillex. Ce Savant présume que le *sillex* pourroit bien être produit par la combinaison d'un acide minéral, avec une terre calcaire modifiée & élaborée par la Nature d'une façon particulière, à laquelle il s'est joint quelque mélange étranger. On ne peut disconvenir que le *sillex* dans son origine a dû être mou & avoir un degré de fluidité : les mamelons qui se trouvent fréquemment soit à sa surface, soit à son intérieur, nous conduisent aussi à croire que la matiere qui constitue cette pierre a été dans un état de viscosité, ou d'une espece de gelée. C'est ainsi qu'ont été formées les agates pommelées, &c. Nous indiquerons encore une

preuve qui constate que le caillou-filix a été fluide dans son origine : la voici. Chaque année lors de nos litholifations, nous conduisons nos Auditeurs dans la carrière de pierre calcaire, située à Issy derrière la maison de Feu Son Altesse Madame la Princesse de Conti : là nous faisons observer un banc de filix d'un pouce & demi d'épaisseur ou environ, posé horizontalement entre les couches de la pierre calcaire à bâtir. Le banc de filix n'est composé que de petites *comes* & *vis*, ou de noyaux de ces coquilles remplies ou converties en agate : à l'inspection on reconnoît sans peine que la matière du filix encore fluide s'est épanchée sur ces coquilles, s'est moulée dans leurs cavités, en a pris parfaitement les empreintes, & en a conservé la figure en passant à l'état de dureté. Faut-il s'étonner si avec cette pierre dure, igniférente & coquillere, & qui est susceptible d'un beau poli, l'on fait tant de bijoux, comme tabatieres, &c. ? La théorie du filix fluide doit encore nous indiquer la manière dont ont dû se former tous les autres corps organisés devenus pétrifiés, tels que les bois, certains os. Voyez l'article PÉTRIFICATION.

Le filix appelé *pierre fusiliere* ou *pierre à fusil* est plus abondant dans les paroisses de Meunes & de Couffy dans le Berry, à deux lieues de Saint Aignan & à demi-lieue du Cher, qu'en tout autre endroit de la France. Au moins on regarde le filix de ce lieu comme le plus propre à être taillé en pierre à fusil. On en tire de ce Canton, qui a peu d'étendue, pour l'usage de presque toute l'Europe ; dès qu'une carrière est vide on la ferme, & l'on prétend que plusieurs années après on y trouve des *pierres à fusil* comme auparavant. ENCYCLOPÉDIE. Les Pays-Bas Autrichiens fournissent aussi beaucoup de filix qui contiennent des coquilles.

SILIQUE, *siliqua*. C'est un fruit composé de deux panneaux, qui s'ouvrent de la base vers la pointe, séparés par une cloison membraneuse, d'où pendent les petites semences attachées chacune par un cordon ombilical. Ces panneaux tombent par la maturité, en se séparant ou de haut en bas, ou de bas en haut. Ce qui distingue la silique de la capsule & de la gouffe, c'est sa cloison mitoyenne (Comme cette cloison, dit M. Deleuze, ne paroît pas toujours dans les filiques, on peut ajouter à ce caractère, que dans la silique les semences sont attachées alternativement aux deux futures, au lieu que dans la gouffe

légumineuse , elles ont leurs attaches toutes du même côté). Toute la classe des fleurs en croix en fournit l'exemple. *Voyez au mot* PLANTE & l'article FLEURS.

SILPHIUM. Racine fort estimée dans l'Afrique Orientale par ses propriétés médicinales , & par l'usage qu'on en fait dans les ragoûts. Quelques-uns croient que c'est la même dont les Anciens tiroient un suc qu'ils regardoient comme si précieux , qu'ils dépofoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir : ils l'appelloient *gomme de cyrène* ou *suc cyrénaïque* , & l'on fait que Jules-César ne manqua pas de s'emparer de ce trésor dans le temps de sa Dictature. Bien des personnes prétendent que ce n'étoit autre chose que l'*assa fetida*. On fait que la mauvaise odeur & saveur que nous y trouvons passent pour être exquises en Perse & dans tout l'Orient : les Romains aimoient aussi les ragoûts où il en entroit. Toutes ces conjectures font croire que le *silphium* des Romains est le *laser* des Anciens & l'*assa fetida* des Modernes ; cependant comme il avoit la vertu d'enivrer & de rendre joyeux , ne seroit-ce point ce fameux *nepenthes* si vanté dans *Homere* , ou l'*opium* des Turcs ?

SILURE ou SIRULE ou SALUT ou SOM , *silurus* , est un grand poisson vorace de fleuve & de mer , qui se jette sur les autres poissons & les dévore. Il est du genre des poissons à nageoires molles que les Méthodistes nomment *gadus* , sous lequel sont comprises les morues , les lottes , &c. qui ont six osselets à la membrane qui couvre les ouies. La bouche du silure est armée de dents bien pointues & fortes , & accompagnée de deux longs barbillons sur la mâchoire supérieure , & de quatre plus petits sous l'inférieure : sa peau est dure , noirâtre & sans écailles ; ses yeux sont fort grands : il a deux nageoires au dos , une proche de l'anus & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair est dure : il se jette sur les chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube : il remue toujours la queue. On prétend que le mâle de ce poisson , ainsi que celui de la carpe , garde quelquefois les œufs de sa femelle pendant cinquante jours , de peur que les autres poissons ne les mangent.

SIMAROUBA , *evonimus fructu nigro , tetragono*. BARR. est l'écorce d'un arbre que les habitans de la Guiane , chez qui il croît , ont appellé ainsi : ils se servent communément de cette écorce pour les flux dysentériques , & ils en ont envoyé pour la première fois dans nos

ports en 1713. Cette écorce est d'un blanc jaunâtre, sans odeur, d'un goût un peu amer, composée de fibres pliantes, attachée au bois blanc, léger & insipide des racines, des fouches & des troncs, desquels on la sépare aisément (M. *Haller* dit qu'on a découvert que le *fimarouba* est d'une classe très-différente de l'évonimus, & plus voisine du pistachier).

Le *fimarouba* contient beaucoup de gomme-résine, il donne à l'eau une teinture laiteuse: il fortifie l'estomac, il apaise les coliques & les tranchées, il arrête les hémorrhagies & le flux de ventre. On lit dans la *Maison Rustique de Cayenne* que l'arbre du *fimarouba* est grand, fort droit, ayant la feuille semblable à celle du pommier: on ne se sert que de l'écorce de la racine qui est jaune & compacte: il faut ordinairement deux Negres pour faire un paquet marchand de soixantedix livres de cette écorce, l'un la coupe & l'autre la dépouille; ce qui ne se fait qu'en battant la racine, le coup qu'on donne enlève l'écorce. Les Negres, pour cette opération sont obligés de mettre une culotte & une chemise; sans cette précaution le suc âcre qui sort de la racine, leur donneroit la gale & des élevures sur la peau, qui empêchent de marcher pendant quelques jours. On nous envoie quelquefois pour du vrai *fimarouba* l'écorce d'un arbre appelé *coupaya*: voyez ce mot. Le bois du *fimarouba* est fort léger, il est connu sous le nom de *bois de Cayan*.

En 1718, M. *Antoine de Jussieu* se servit fort heureusement de *fimarouba*. Pendant l'été il y avoit eu à Paris des chaleurs excessives, qui furent suivies de quantité de dévoiemens dyssentériques, lesquels résistoient non-seulement aux purgatifs, aux astringens, & à l'*ipécacuanha* même, mais devenoient encore plus considérables par l'application de ces remedes. Ce célèbre & habile Médecin réussit parfaitement, & guérit ces dyssenteries par l'usage du *fimarouba*. On fit d'abord bouillir cette écorce à la dose de demi-once & d'une once dans une petite quantité d'eau, comme l'on fait dans la Guiane; mais cette décoction eue, causa souvent le vomissement, & presque toujours des sueurs incommodes, & quelquefois elle augmentoit le flux de sang & de férosité: on corrigea la dose, & on vint au point salutaire pour les tempéramens de notre climat, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, exigent des remedes en beaucoup plus petite dose, que ceux des pays chauds.

On donne le *fimarouba* en décoction jusqu'à deux gros dans une

pinte d'eau , qu'on fait bouillir jusqu'à la diminution d'un tiers, & que l'on avale en quatre doses de trois en trois heures: on prend cette écorce en substance rapée & non pilée, à la dose d'un demi-gros, qu'on réduit en bol avec du sirop de capillaire: on en répète la dose jusqu'à ce qu'on soit guéri.

On parvient heureusement à la guérison, sans aucun dégoût pour la boisson, sans aucun vomissement & sans aucune évacuation par les selles: cependant les douleurs vives sont apaisées dans l'espace d'un jour, le sommeil revient aussi-tôt, les urines deviennent plus copieuses & plus limpides, les évacuations sont plus rares, l'odeur fétide des excréments cesse, leur couleur change, de liquides ils deviennent épais, le malade reprend de l'appétit & il est bientôt rétabli. Cette écorce prise en décoction, fournit aux intestins un baume qui les resserre, elle fortifie l'estomac, qui est affoibli par des flux de ventre immodérés & invétérés, elle provoque l'appétit & aide la digestion par ses parties ameres & incisives, & elle rend à la membrane des intestins, qui est comme raclée, le *mucus* que les excréments trop âcres ont enlevé. Elle surpasse les autres remèdes anti-dysentériques par sa vertu singulière, anti-spasmodique, stomachique & adoucissante; elle vaut bien mieux que les astringens que l'on ne peut donner impunément, lorsque les hémorroïdes ou les règles coulent: mais lorsque l'on a bu la décoction de simarouba, le flux cesse, & on fait évacuer librement & sûrement ce qui doit être évacué, & ce qui doit couler; il est même prouvé par plusieurs expériences que cette écorce est assez souvent anti-hystérique.

Elle convient sur-tout dans les flux de ventre séreux, bilieux, sanguinolens & muqueux, invétérés à cause du mouvement convulsif continuel des intestins, quand il n'y a pas de fièvre, ni de dérangement d'estomac, & dans les tenesmes. Au reste la dose de ce remède varie selon le malade & les maladies; car si l'estomac & les premières voies ont déjà été vidés, & que le mal soit plus doux, il suffit d'en donner un demi-gros en poudre une ou deux fois, & le mal cède. Mais s'il y a de la cacochymie avec les autres fâcheux symptômes, il faut plusieurs doses de cette décoction.

Ces détails intéressans sur les vertus & les effets du simarouba sont tirés des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, ann. 1729 & 1731,

& d'une *These de Médecine* à laquelle M. *Antoine de Jussieu* a présidé à Paris le 16 Février 1730.

Comme le *simarouba* porte dans quelques lieux de l'Inde le nom de *macre*, on à lieu de croire que cette écorce est le *macer* ou le *macir* des Anciens. *Voyez ces mots.*

SIMBOR, *simbor magianum*, *feu cornu alcis*, est une plante vivace des Indes, qui a la figure d'une corne d'élan; elle croît proche de la mer à Java, & principalement au Royaume de Boutan. Il ne paroît point, dit *Lémery*, qu'elle ait d'autres racines qu'une matiere fongueuse, mollasse, d'où elle fort. Il n'est point besoin de la mettre en terre pour la faire croître, il suffit de la placer sur une pierre ou dans le creux d'un arbre, où elle reçoive de l'humidité. Ses feuilles sont semblables à celles de nos lis blancs, de substance visqueuse & d'un goût amer. Cette plante est émolliente, résolutive, laxative, vermifuge, étant écrasée & appliquée sur le nombril: on l'applique aussi sur les tumeurs appellées vulgairement humeurs froides.

SIMBOS. *Voyez ZIMBIS.*

SIMPLES. On donne vulgairement ce nom aux plantes ou herbes dont on se sert en Médecine. *Voyez les articles PLANTE & HERBE.*

SIN, est un arbre du Japon, dont le bois est fort recherché dans le pays, pour en faire des coffres & d'autres meubles, parce qu'il est blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Comme ce bois rend une mauvaise odeur lorsqu'il est plongé dans l'eau chaude, les Japonnois l'ont nommé *kfa-maki*, c'est-à-dire, *maki-fétide*.

SIN ou **SOASAI**. C'est le *nin-zin*. *Voyez à l'article GENS-ENG.*

SINDOC. Espece d'arbre qui croît assez bien dans les Isles de la Sonde, & qui a beaucoup de ressemblance avec le *coulilawan*. *Voyez ce mot.* Son écorce est cependant un peu plus amere, plus dure, dense & brune.

SINFIN, espece de singe de la Chine: on le représente de la grandeur d'un homme médiocre: il a plus de ressemblance que les autres singes avec l'espece humaine, soit par ses actions, soit par la facilité avec laquelle il marche sur les pieds de derriere. *Voyez ORANG-OUTANG.*

SINGE, *simia*. Animal quadrupede, à figure humaine, dit M. *Linneus*, & qui peut former le second rang des êtres animés. Son caractère, selon M. *Briffon*, est d'avoir quatre dents incisives à chaque

mâchoire, cinq doigts onguiculés aux pieds, tous séparés les uns des autres, & le pouce bien distinct.

Ce que les singes ont de particulier, c'est qu'ils ont des cils aux deux paupières; les jambes de derrière & celles de devant, semblables aux bras & aux jambes de l'homme; ces animaux ont des clavicules aux bras; leurs pieds de devant ressemblent à la main de l'homme & en font l'office; ceux de derrière sont comme de grandes mains, le talon n'est point semblable à celui de l'homme, mais leurs doigts sont disposés & ressemblent assez à ceux de nos mains; celui du milieu est aussi le plus long: ils se servent, selon le besoin, & des pieds & des mains. Les femelles de ces animaux ont pour la plupart des menstrues comme les femmes; mais on a observé généralement qu'il n'y avoit que les femelles des singes proprement dits, des babouins & guenons à fesses nues, qui soient sujettes à l'écoulement périodique. Les singes n'ont point de poils aux fesses, excepté les sapajous & les sagouins; & dans l'organe de l'oreille, il manque l'étrier, l'enclume & le marteau, qui sont trois petits os qui se trouvent dans les oreilles des autres animaux. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tome III, Partie II, depuis l'année 1666 jusqu'à 1699*, la Description anatomique de quatre sortes de singes, *cercopithecques, sapajou, &c.*

La plupart des singes ont, des deux côtés de la mâchoire, des poches appellées *salles* par les Naturalistes: c'est dans ces endroits qu'ils serrent tout ce qu'ils veulent garder: cette poche répond au jabot des oiseaux & peut-être au premier estomac des ruminans. Ces animaux sont par-tout d'un même naturel vif & d'un même tempérament lascif; ils ont peu de cerveau; les mamelles pendent à leurs femelles sur la poitrine. Ceux de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afrique & d'Asie, se ressemblent par ces endroits; mais ils diffèrent entr'eux, par leur forme & par leur couleur. Les uns sont sans queue; les autres en ont une longue; d'autres ont une tête de chien, avec des dents aiguës. Il y en a qui, étant debout sur les deux pattes postérieures, sont hauts de quatre ou cinq pieds, & qui ont les épaules larges comme celles des hommes. Ce sont là les véritables singes, les singes par excellence.

Mœurs, ruses, habitation, nourriture & durée des Singes:

Indépendamment de l'organisation intérieure & extérieure qui présentent aux Naturalistes des rapports frappans entre les singes & l'homme, il est certain que ces animaux frappent encore plus notre vue par leurs mœurs, leurs gestes, leur maniere de vivre en particulier ou en république.

L'on ne peut disconvenir que les singes en général ne soient fort laids : ils ont les membres très-forts, le tempérament fort lubrique, & sont très-enclins à voler, à déchirer, casser, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions ; sensibles au bien-être & à la détresse, ils témoignent en tout temps leurs passions par leurs trépignemens & d'une maniere très-expressive. Si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer, & de pousser, suivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irrision ; ils savent faire des grimaces & des postures si ridicules, que l'homme le plus mélancolique ne pourroit s'empêcher de rire.

Ces animaux observent entr'eux une certaine discipline, & exécutent tout avec une adresse, une subtilité & une prévoyance admirables. Quoiqu'habiles au pillage, sur-tout les *babouins* & les *guenons*, ils ne font guere d'expéditions importantes qu'en troupe. S'agit-il de dévaster une melonniere considérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, se range en haie, à une distance médiocre les uns des autres ; ils se jettent de main en main les melons, que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment finit ordinairement sur quelque montagne : tout cela se fait dans un profond silence. *Wafér* dit qu'étant à l'île Gorgonia, il observa différens singes qui venoient cueillir des huîtres, lorsque la marée étoit basse ; ils mettoient l'huître sur une pierre, & avec une autre pierre, la frapportoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux.

Ces animaux ont un instinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Leurs armes sont des branches d'arbres qu'ils cassent, des cailloux qu'ils amassent, & leurs excrémens qu'ils reçoivent dans leurs mains ; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis. Point de déserteurs ni de traîneurs : ils courent en plaine, sautent d'arbre en arbre très-rapidement ; si quelqu'un d'entr'eux est blessé, ils crient tous
d'une

d'une manière épouvantable , & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de passer une riviere , les sapajous s'assemblent en certain nombre , grimpent à un arbre , se prennent tous par la tête & par la queue : ils donnent beaucoup de mouvement & de branle à cette chaîne ; puis , à un signal , ils s'élancent & se jettent en avant. Le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre de l'autre côté de la riviere & attire les autres. *Voyez COAITA & CERCOPITHEQUE.*

Les singes aiment à manger des fruits , sur-tout du raisin & des pommes , des fleurs , des vers , des araignées , des poux & d'autres vermines. Leur goût est très-fin : ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes , & communément ils pillent , dans les champs de millet & de riz , les récoltes des habitans. C'est ainsi qu'ils s'emparent gratuitement des moissons. Il semble que le génie de cet animal ne soit pas flétri par la captivité , car on le voit dans les maisons également rusé , audacieux , voluptueux , fripon & moqueur. Il s'assied sur son derrière pour manger , & tient sa nourriture de sa patte , qui agit comme si c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danser sur la corde & y faire des entrechats , à faire une toilette , à faire la roue , à attifer le feu , à laver la vaisselle , à pousser la brouette , à jouer du tambour , à embrasser , à rincer des verres , même à donner à boire : nous en avons vu un tourner la broche d'une patte , & de l'autre recevoir le suc du rôti sur un morceau de pain , qu'il mangeoit ensuite. C'est dans les mains des Bouffons Morefques & Indiens , qu'il faut voir les gentilleses de cette sorte d'animaux mîmeux.

Soit que les singes dorment , travaillent ou maraudent , il y en a toujours en sentinelle sur la cime de quelque lieu élevé , ou sur un arbre , & dont l'oreille , la vue & le cri servent à la sûreté commune : ils font un cri particulier qui sert de signal ; alors toute la troupe s'enfuit avec une vitesse étonnante : les jeunes , qui ne sont pas bien accoutumés au manège , montent sur le dos des plus vieux , où ils se tiennent d'une manière fort plaisante : on cite des exemples qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes , en tuant auparavant les meres : ils les élèvent & les nourrissent avec du lait de chevre ou de brebis. Lorsque ces singes apprivoisés sont devenus grands , ils font une aussi bonne garde dans la maison , pendant la nuit , que le meilleur chien qu'il y ait en Europe ; mais leur malice naturelle

se développe avec l'âge ; leurs mouvemens sont toujours brusques :

Si le mâle est avec la femelle & ses petits, en un mot quand ils sont en société, alors on peut voir un prodige dans les actions & l'éducation de ces animaux, qui supposent, aux yeux de bien des Philosophes, un instinct infiniment supérieur à celui des autres brutes.

Ils comprennent le langage des hommes, mais sans pouvoir le répéter. Nous l'avons dit, leur face mobile se prête à mille grimaces, mille contorsions, qui jointes à leurs gestes ridicules & extravagans, donnent le spectacle le plus risible & le plus divertissant. Aussi sont-ils d'excellens pantomimes, & portés à l'imitation de tout ce qui se présente devant leurs yeux ; ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un geste & une contenance qui ressemblent beaucoup aux attitudes humaines : ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enseigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils sachent. Dans le séjour de MM. *de la Condamine* & *Bouguer* au Pérou, des singes privés examinèrent si bien comment ces Académiciens faisoient leurs observations sur les montagnes, qu'on fut bien étonné, dans une comédie pantomime, exécutée par des singes & où nos Astronomes furent invités, de voir les singes planter des signaux, courir à une pendule, écrire, regarder les astres avec des lunettes, &c.

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occasion des singes, est trop singulière pour la passer ici sous silence. Comme ces troupes marchaient toujours en bon ordre, elles se trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de singes, & l'on y campa la nuit : le lendemain, quand l'armée se mit en marche, elle aperçut à quelque distance une quantité prodigieuse de singes, qui s'étoient assemblés & rangés par escadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien soupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi ; on sonna la bataille, chacun prit les armes & se disposa au combat : mais *Taxile*, Prince du pays, qui s'étoit déjà rendu à Alexandre, lui apprit ce que c'étoit que cette prétendue armée, & qu'il ne suffisoit que d'avancer pour la mettre en fuite.

La queue sert souvent aux singes cercopitheques de cinquième jambe ou de main, pour descendre des arbres. Si quelqu'un d'eux est blessé, ils sondent, dit-on, la plaie avec la patte antérieure, & y font entrer adroitement, au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les femelles des singes portent leurs petits de la même manière que

les Negresses portent leurs enfans. Ces petits se tiennent sur le dos de leur mere avec les pattes de derriere, ils leur embrassent le cou avec les pattes de devant. Quand les femelles veulent donner à teter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes antérieures ou bras, & leur présentent la mamelle comme les femmes. Les singes, sur-tout les bleus & rouges, le long de la Gambia, grande riviere de Nigritie en Afrique, sont toujours en troupe trois ou quatre mille ensemble; ils forment, dit-on, des républiques, où la subordination est fort bien observée: ils voyagent en très-bon ordre, sous certains chefs qui sont de la plus grosse espece; l'arrière-garde est toujours composée d'un nombre des plus gros singes, entre lesquels, quand ils articulent leur langage, il y en a dont la voix forte prend au besoin le dessus, & réduit les autres au silence. Leur retraite est toujours un spectacle fort réjouissant pour un Européen; car certains Insulaires les regardent comme une espece d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases. Au reste les familles de ces genres d'animaux ne se mêlent guere, chaque espece habite un quartier différent. Les Negres qui n'ont pas l'usage des armes à feu, ont soin de ne leur décocher des fleches que dans le visage; les blessures qu'ils reçoivent en cet endroit les font tomber infailliblement, parce qu'ils y portent d'abord leurs pattes. Il arrive quelquefois qu'en tombant, les cercopitheques ou singes à queue prenante, accrochent une branche & y entortillent cette cinquieme main, laquelle s'y roidit de maniere, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts, qu'ils y pourrissent ou qu'ils y sechent. Dès qu'un des singes est ainsi blessé à mort ou tué, d'autres singes vigoureux poursuivent souvent les Negres jusques dans leurs cases; & si on leur ferme la porte au nez, ils ont la malice de découvrir la maison, de briser lesalebasses, & d'emporter tout ce qui leur tombe sous la patte. On trouvera aux articles CERCOPITHEQUE, HOMME SAUVAGE, d'autres détails sur les gestes & les façons d'agir de ce genre d'animaux quadrumanes. Il faut en convenir, le singe n'exécute que les intentions de la nature. On dit tous les jours, le singe n'est qu'une bête: soit, mais c'est une bête qui sent, qui compare, qui semble juger, réfléchir, choisir, & paroît guidée dans tous ses mouvemens par un instinct supérieur, & moins monotone que dans les animaux brutes. Malgré ces avantages, la privation de la parole & de la pensée met un intervalle immense entre les singes & l'homme. On avoit toujours cru

jusqu'à présent qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux , qui fût réellement susceptible de la petite-vérole & de la rougeole ; mais depuis que les hommes ont élevé dans leurs maisons des singes , l'expérience nous a prouvé le contraire (a).

Division des Singes.

Beaucoup d'Auteurs distinguent deux genres de singes : ils appellent

(a) Tous les habitans de Saint-Germain-en-Laye , près Paris , furent témoins qu'en 1767 un singe prit la petite-vérole en jouant avec des enfans ; cet animal en porte même encore les marques. Un événement à-peu-près pareil vient d'être observé à Paris : M. *Paulet* , Bachelier de la Faculté de Paris , convaincu par l'expérience que la rougeole est contagieuse aussi , ayant été appelé au mois de mars 1770 dans une maison où une jeune fille étoit tombée malade à son retour d'une pension où régnoit cette maladie , il eut grand soin de prévenir les personnes de la maison du danger de la communication , & il les invita à prendre quelques précautions , tant sur le singe que sur la cohabitation des autres enfans avec la malade ; mais il n'étoit plus temps , car une de ses sœurs qui lui avoit tenu compagnie , ainsi qu'un singe qui couchoit régulièrement tous les soirs sur les pieds du lit de la malade , furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole , avec presque tous les mêmes symptômes qu'avoit eus la malade. Ce singe fut traité avec les mêmes remèdes que les enfans. M. *Paulet* ayant observé l'état du pouls du singe malade , les mouvemens de pulsation étoient , dit-il , si précipités , qu'il étoit presque impossible de les compter. L'artere axillaire dans le singe est celle dont les pulsations sont les plus sensibles , & il prétend qu'on pouvoit alors les évaluer à environ cinq cents par minute. Il faut remarquer que ce singe est de la petite taille , & que la vitesse du pouls dans les animaux est toujours en raison inverse de leur grandeur. Ces faits bien constatés démontrent que la petite-vérole & la rougeole ne sont pas des maladies exclusivement attachées à l'espece humaine , puisque le singe en est susceptible. Indépendamment de l'égalité de conformation intérieure & extérieure entre l'homme & cet animal , y auroit-il aussi une analogie d'humeurs qui les rendroit capables l'un & l'autre de développer le levain des maladies citées ci-dessus ? Mais l'homme & le singe ne sont pas encore les seuls individus susceptibles de gagner le virus variolique. Nombre d'exemples nous ont fait voir que cette maladie se communique à d'autres êtres , d'un sujet à un autre & par le seul contact. Des Bergers infectés de la petite-vérole l'ont communiquée à une brebis , à un troupeau , & celui-ci à un autre : c'est ce qu'on appelle le *claveau*. Un Auteur (*Roder. à Castr. lib. 4 de Meteor. microc. cap. 6*) rapporte avoir vu un cheval couvert de pustules de petite-vérole ; & il n'est pas rare que les chevres en soient attaquées , & qu'un grand nombre en périsse. On prétend que c'est la même contagion qui s'est étendue jusqu'en Laponie (*Jo. Lindeſlope , lib. de venen. Lipsiæ , 1739 , pag. 311*) , & qui a infecté les rhennes. C'est même la seule peste que les Lapons craignent pour ces animaux.

cercopitèques ceux qui ont une longue queue : voyez **CERCOPITHEQUE** ; & *cynocéphales* ceux qui n'en ont point , mais qui ont une tête alongée. Ces deux genres comprennent une prodigieuse quantité d'espèces , qui different entr'elles en grandeur , en couleur & en beaucoup d'autres manieres.

Parmi les singes qui n'ont point de queue , ou qui l'ont très courte , on compte l'*orang-outang* , c'est-à-dire l'*homme sauvage* , ou l'*homme des bois* , qui est le même que les *barris* , l'*homoncule* , ou *pygmée* de Guinée , & le *mamonet* ou *maimon*. C'est le *singe à queue de cochon*. Celui-ci n'a pas les bourses à l'extérieur & la verge saillante comme les singes & les sagouins , le tout est caché sous la peau ; il en faut cependant excepter le temps de l'érection.

Entre les singes à queue , on place le *sagouin* , la *tête de mort* , les *cébus* & le *babouin*.

M. *Briffon* divise les singes en cinq races ; & cette division nous paroît méthodique , curieuse & instructive.

La première race comprend les singes qui n'ont point de queue , & ont le museau court : il en cite trois espèces : 1°. un singe d'Afrique , qui a les oreilles , les ongles & le visage semblables à ces mêmes parties de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps , excepté les fesses qui sont nues , est mêlé de verdâtre & de jaunâtre ; le verdâtre domine dans la partie supérieure du corps , & le jaunâtre dans la partie inférieure. 2°. Le fatyre ou l'homme des bois , nommé *orang-outang* à la Chine. Cet animal qui se trouve aux Indes orientales , dans les forêts du Domaine de Raïa de Carnate , & qui porte à l'extérieur un masque de figure humaine , est dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme. Ce n'est dans la vérité qu'un pur animal , brute , mais qui n'a ni l'impatience du magot , ni la méchanceté du babouin , ni l'extravagance des guenons : voyez **HOMME DES BOIS**. 3°. Un singe de Ceylan , c'est le *tardigradus major* ou *pareseux* de Séba : voyez **PARESEUX** : sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; tous ses ongles sont plats & arrondis , excepté ceux de l'index qui sont recourbés , longs & aigus. Son poil est doux & foyeux , noir en-dessus , & jaunâtre sous le ventre.

La seconde race des singes comprend les *cynocéphales* : ils n'ont point de queue , mais ils ont le museau alongé. Il y en a deux espèces : 1°. un *singe d'Afrique* , dont le museau ressemble tout-à-fait à celui

du chien , tant il est alongé ; ses ongles ne sont point courbés. 2°. Un *cynocéphale de Ceylan*. C'est un petit *pareffeux de Séba* : il n'a que sept pouces du sommet de la tête à l'anus. Ses oreilles sont rondes , larges , transparentes , glâbres & cendrées. Les jambes sont longues , menues , & couvertes d'un peu de poil : tous les ongles sont plats & arrondis : ceux de l'index sont recourbés & pointus : les poils qui couvrent le corps , sont longs , doux & foyeux , roux sur le dos , & plus clairs sous le ventre dans le mâle ; c'est le contraire dans la femelle.

La troisième race renferme le *singe à queue très-courte* ; tel est le *babouin (papio)*. Cet animal se trouve dans les déserts de l'Inde , & en grande quantité au Cap de Bonne-Espérance , & dans le Royaume de Loango : il est à-peu-près de la grandeur du dogue ; on le nomme aussi *babon*. Sa tête ressemble assez à celle d'un chien : il n'a point de moustaches , mais ses traits sont laids & affreux ; les dents grosses & bien tranchantes ; les pattes armées d'ongles ; tout le corps couvert de poils épais & d'un brun rouffâtre ; les fesses pleines de cicatrices & d'égratignures.

Cette espèce de singe a beaucoup de force : il grince continuellement des dents , s'agite & se débat avec colère ; il est insolemment lubrique , & affecte , dit M. de Buffon , de se montrer dans cet état , de se toucher & de se satisfaire seul aux yeux de tout le monde. Comme la Nature n'a point voilé ces parties chez le babouin , que ses fesses sont nues , & d'un rouge couleur de sang , les bourfes pendantes & couleur de chair , l'anus ouvert , la queue toujours relevée , il semble faire parade de toutes ces nudités , présentant son derrière plutôt que sa tête , surtout dès qu'il aperçoit des femmes , vis-à-vis desquelles il déploie une telle effronterie qu'elle ne peut naître que du desir le plus immodéré. (On a vu à Paris de ces singes mâles ne donner des signes de pudeur qu'envers les hommes qui cherchoient à lui toucher les parties sexuelles ; ce singe portoit son espèce de main sur sa nudité , & de l'autre il appliquoit des soufflets ; l'on nous a assuré que les femelles de ces singes en font autant à l'égard des femmes qui ont la même curiosité). En un mot , l'impudence , ou plutôt la pétulance de cet animal se joignant à la méchanceté & à la férocité , rend redoutable cette espèce , qui vit assez solitaire dans les bois aux Indes. Le babouin se nourrit principalement de fruits , de racines & de grains. Il est très-friand de raisin : *voyez PAPION*.

La quatrième espèce comprend les *singes* qui ont la queue longue & le museau court ; ce sont des *cercopitheques* : voyez ce mot.

M. Briffon en cite vingt-neuf espèces ; savoir, 1°. le *sapajou brun* ; 2°. le *sapajou noir* : il a sous la gorge & le menton une espèce de barbe ronde. 3°. Le *sapajou cornu* : il a sur la tête deux bouquets de poils qui lui sont comme deux espèces de petites cornes. Sa couleur est d'un noir brunâtre ; sa queue, qui est toujours roulée en spirale, s'attache fortement à tout ce qu'elle touche. 4°. Le *sapajou à queue de renard* : ses poils sont noirs, excepté la pointe qui est blanche ; sa gorge & son ventre sont d'un blanc sale. 5°. Le *petit singe negre*. Il est très-petit & tout noir : on le trouve au Brésil ; c'est le *cay* des Topinamboux. 6°. Le *singe de Guinée*. Sa tête est petite, & sa queue longue ; la couleur de son poil est mêlée d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & ressemble presque à celle du dos de notre lièvre. 7°. Le *singe musqué* : il a la tête arrondie, le front très-petit & applati ; le nez court & camus ; la queue arquée ; le poil long & d'un blanc jaunâtre : c'est le *caitaja* des Brésiliens ; il répand une forte odeur de musc. 8°. Le *sapajou jaune*. Ses oreilles sont d'un blanc sale ; le poil est blanchâtre près de la peau, & jaunâtre à son extrémité extérieure ; les pieds sont d'un jaune roussâtre ; le bout de la queue est noir : on trouve cet animal dans la Guinée & dans l'Isle de Ceylan. 9°. Le *singe varié*. Sa face est noire ; les poils du dessus de la tête sont noirs, mêlés de jaune ; les joues & les côtés du cou sont blancs à leur origine, ensuite mêlés de noir & de jaune ; ceux du dos sont noirs & roux ; les pieds sont noirs ; le dessous du corps & l'intérieur des jambes sont blancs, & la queue est grise : c'est la *moné*. 10°. Le *tamarind* : il a la face arrondie, le museau & les yeux noirs, les oreilles rondes, noires & sans poils : la queue couverte de poils roux ; ceux du corps sont longs, gris, mêlés de noir. Cet animal est le grand *cagvi* du Brésil ; & le *pongi* de Congo. 11°. Un petit *singe-lion* du Brésil, qui a été apporté en 1754, à feu Madame la Marquise de Pompadour : il a la tête ronde, couverte de longs poils, & assez semblable à celle d'un lion ; la face nue & brune ; les yeux roux ; les oreilles rondes, unies & cachées sous les poils de la tête ; tous les ongles longs, crochus, aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derrière, qui sont larges, plats & arrondis. Tout son corps est couvert de poils longs, doux comme de la soie, d'un blanc jaunâtre & luisant : les poils

qui entourent la face font d'un roux foncé & jaunâtre sur la poitrine ; ceux de la queue font d'un blanc jaunâtre , les jambes font rouffes ; il y a un peu de noirâtre aux pieds de devant. *Voyez* MARIKINA. 12°. Le petit *singe du Para*. Tout son corps est couvert de poils longs , foyeux , d'un gris blanc argenté ; ceux de la queue font d'un brun-lustré : toute sa face & ses oreilles font teintes d'un rouge extrêmement vif & éclatant. 13°. Le *singe à queue de rat*. On le trouve en Amérique : il est très-petit ; c'est le *cebus à tête de mort* de *Klein* ou le *monke-je de Séba* : il a le nez très-court ; les yeux très-enfoncés ; la tête ronde & couverte de poils d'un noir rougeâtre. Sa face est blanchâtre ; le bout de son nez & le retour de sa bouche font noirs : il est fort ridé ; il a les oreilles glâbres & grandes ; la queue grosse , longue & semblable à celle d'un rat. Les poils du dos d'un rouge moins foncé que celui de la tête. 14°. Le *sagouin* : voyez ce mot. 15°. Le *singe à queue de lion* : il a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre , d'un jaune-brun par-tout ; ceux de la gorge font blancs : la queue est nue dans toute sa longueur , excepté son extrémité qui est garnie d'un bouquet de longs poils. 16°. Le *singe-lion* : il a des poils longs & blanchâtres , qui couvrent son cou & sa poitrine , comme une criniere de lion. Son museau est tout-à-fait brun , & sa tête est couverte de poils blanchâtres. 17°. Le *singe vert* : il a les oreilles petites & longues ; les joues couvertes de longs poils blancs ; ceux de la tête & du dos font mêlés de gris & de jaunâtre. La queue & tout l'extérieur des jambes font gris , & l'intérieur blanc , ainsi que toute la partie inférieure du corps. (Le véritable *singe vert* a cependant le poil verdâtre). 18°. Le grand *singe de la Cochinchine* : il a un collier couleur de marron pourpré. Sa face , ses jambes & ses pieds de derriere font de la même couleur : il a une espece de barbe jaunâtre , mêlée de blanc ; le dessus de la tête , le corps & le haut des jambes de devant font gris ; le front , le dessus des épaules , les cuisses & les pieds de devant font noirs ; la queue & les jambes de devant font blanches. 19°. Le *singe de Guinée à barbe jaunâtre*. On le trouve en Guinée & au Brésil ; presque tout son poil est noirâtre , excepté à son ventre , où il est d'un gris bleuâtre ; le bout de sa queue & même la moitié , est d'un roux jaunâtre ; son museau est bleuâtre : il a une espece de barbe jaunâtre ; ses jambes & ses pieds font noirs. 20°. Le *singe rouge* de l'Isle de Cayenne ou de la Guiane : il est fort gros ; sa couleur est d'un rouge-bai foncé ; il fait

fait en criant un bruit effroyable , par le moyen de l'os hyoïde , qui est d'une structure singuliere. 21°. Le *singe blanc à barbe noire* : il se trouve dans le Ceylan : il est tout blanc , excepté sa barbe qui est longue & noire. 22°. Le *singe noir à barbe blanche*. Les habitans de Ceylan le nomment *wandura* : il est tout noir , excepté sa barbe qui est blanche & longue. 23°. Le *singe de Guinée à barbe blanche* : c'est l'*exquima* des Congois. On le trouve en Guinée & au Brésil ; ses poils sont bruns , tiquetés de blanc ; ceux du dos sont de couleur de rouille ; son menton & son ventre sont blancs. Sa barbe , qui est de deux ou trois doigts de long , est très-blanche aussi. 24°. Le *singe barbu* : il est tout couvert de poils noirs , lisses & brillans : le devant de sa poitrine est blanc ; son menton est orné d'une barbe blanche , longue d'environ six pouces : elle se termine en pointe. 25°. Le *singe barbu à queue de lion* : il a les oreilles petites , le nez camus ; la queue longue , grosse & terminée par un bouquet de longs poils , comme celle du lion. Le dessus de son corps est couvert de poils noirs , mêlés de poils bruns ; ceux du ventre sont blancs : il a au menton une barbe blanche , longue de neuf pouces , & pointue. 26°. Le *singe noir d'Egypte* : il est de la grandeur des grands cynocéphales : il est noir par tout le corps , & sur-tout à sa face , qui est entourée de longs poils noirs : on le trouve en Egypte. 27°. Le *singe roux d'Egypte* : il est de la grandeur d'un chat : il a la tête petite & ronde , la face semblable au visage de l'homme ; le corps très-effilé vers les flancs , & la queue longue & rousse , tout son corps est couvert de poils roux ; sa face est noire & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche ; ce qui lui donne l'air d'un vieillard. 28°. Le petit *singe du Mexique*. Sa face est noire , & dénuée de poils jusqu'au-delà des oreilles ; le dessus de son corps est varié de brun & de roux ; les poils du ventre & des quatre pieds sont blanchâtres ; sa queue est rousse , & le reste est noir. 29°. Le *singe belzebut*. Cet animal , qu'on voit à présent au Jardin du Roi , ressemble à l'homme par la face. Il l'a effectivement plus applatie que celle des *babouins* & des *guenons* , sur-tout au-dessus des yeux. Sa face est de couleur rouffâtre , & seroit entièrement nue , s'il n'y avoit par-ci par-là quelques poils assez longs : ses oreilles sont noires , nues & faites comme celles de l'homme. Sur les côtés de la tête , au devant des oreilles , se voit un petit rang de poils. La levre supérieure a un peu de barbe , l'inférieure en a davantage. Les yeux sont fort gros :

le front n'a point de cils, mais il est élevé, & le poil qui y croît entre les yeux se dirige en bas & se termine en pointe. Le nez est assez large, long, applati, & descend avec tout le museau en ligne oblique. Les narines ne sont ouvertes que vers les côtés. Les dents antérieures sont au nombre de quatre à chaque mâchoire, indépendamment des autres dents de chaque côté, qui, sur-tout celles de dessus, sont plus pointues & la moitié plus longues que les autres. Une singularité, c'est que ce singe n'a point de falles ou poches au-dessous des joues, où il puisse garder ses alimens. Presque tout son corps est d'un beau noir; les poils des côtés sont roux; toute la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes, sont d'un blanc jaunâtre: il manque de ponce aux pieds de devant; ses ongles sont noirs. On observe que sa queue, qui est longue, est à son origine fort épaisse, couverte d'un poil ferré, noir & se terminant en une pointe; mais elle n'a point de poils en-dessous vers l'extrémité: on y voit une espèce de peau noire & semblable pour la dureté à celle de la plante des pieds de l'homme. Cette queue lui sert comme d'une cinquième jambe: elle fait, de même que la trompe de l'éléphant, l'office de main, & lui sert pour porter sa nourriture à la bouche, & pour tout saisir. Ce singe parut, il y a quelques années à Paris, aux yeux du public, sous les noms singuliers de *diable de l'Inde* ou de *belzebut*. C'est le *cercopithecus major niger faciem humanam referens* de Barrere, *Histoire naturelle de la France Equinoxiale*, page 150. On l'appelle *coaita* ou *quoata* à la Guiane, & *chamek* au Pérou. C'est le *quatto* de Surinam. Les Hollandois lui donnent le nom de *slinger-aap* (singe voltigeur) qui exprime très-bien l'allure de cet animal. D'autres l'ont appelé *diable des bois*, à cause de sa couleur noire, &c.

Il y a quelques années que je vis un semblable singe à Amsterdam; dans la ménagerie de M. *Bergmeyer*. Il étoit attaché par une chaîne & un anneau, à une longue corde tendue, autour de laquelle il entortilloit sa queue d'une manière si ferrée, que sans autre appui il s'y suspendoit, faisoit toute sorte de tours, & voltigeoit d'une manière surprenante. Je me souviens que pour avoir voulu badiner avec cet animal, il saisit ma main de sa queue, & la ferra assez fortement pour me faire de la douleur: on fut même obligé de frapper l'animal pour lui faire quitter prise. J'eus le temps d'observer que cette espèce de singe, sans être méchant, est un peu traître. Je remarquai aussi que le *belzebut*

mange presque de tout ce qu'on lui présente ; mais il sembloit préférer les fruits , ainsi que le sont toutes les especes de singes. *Dampier* dans ses *Voyages*, *Edit. franc. d'Amst. 1711 in-8°. T. III. p. 91*, & *Waser*, dont les *Voyages* sont imprimés à la suite de ceux de *Dampier*, *T. IV. p. 87*, font mention de cette espece de singe , & ce qu'ils en disent mérite d'avoir place ici. En voici l'extrait.

Ces singes se trouvent à l'Isle de Serles dans la baie de Campêche ; &c. Ce sont les plus laids du genre des quadrumanes. Tout le dessus de leur queue est garni, ainsi que tout le reste du corps , d'un poil rude, long , noir & hérissé. Ils vont vingt ou trente de compagnie roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre : s'ils trouvent une personne seule, ils font mine de vouloir la dévorer : c'est ce qui arriva à *Dampier*. Les uns craquettoient des dents & faisoient beaucoup de bruit, tandis que d'autres faisoient des grimaces de la bouche , des yeux & mille postures grotesques. Quelques-uns rompoient des branches & les lui jetoient ; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur lui : le plus gros d'entr'eux descendit de branche en branche , & fut tout droit contre *Dampier*, ce qui le fit reculer en arriere : bientôt le singe belzebut se prit à une branche avec le bout de sa queue ; là il demeura suspendu en se balançant & lui faisant des mines. Il faut la présence de plusieurs hommes pour les faire enfuir. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs deux petits : elles en portent un sous un de leurs bras , & l'autre , qui est assis sur leur dos, se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant. Quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à un autre , dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut , ils s'attachent à la queue les uns des autres , & ils se balancent ainsi jusqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voisin , & tire tout le reste après lui. *Waser* dit que ces singes sont fort gras dans la belle saison , lorsque les fruits sont mûrs : la chair en est bonne à manger.

M. *Vosmaër* vient de donner aussi la description d'un *singe voltigeur américain*, nommé le *siffleur*. Cette espece de singe , dit cet Observateur , est différente des *sapajous à queue prenante* de M. de *Buffon*, & dont il est mention ci-dessus sous le nom de *diable des bois* ou *singe belzebut*, qui est le *singe voltigeur*. Le *siffleur* ressemble plus au *sajou brun* du même Auteur ; cependant il en differe tant par la forme que

par cette propriété naturelle & remarquable qui lui fait donner le nom de *siffleur*. Cette espece de singe est naturellement assez bon; mais il se souvient des personnes qui l'ont offensé, & alors il paroît méchant envers elles, & il crie lorsqu'il se met en colere: mais quand l'animal n'est point provoqué & qu'il est en paix, il siffle comme un homme, & à chaque instant; ce son est monotone, très-fort en commençant & s'affoiblissant par degrés. Ce singe qui se voit aujourd'hui dans le Cabinet du Stathouder à la Haye, est grand ou long de quatorze pouces, à prendre du sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue: la face tout autour des yeux & du nez est nue ou pelée, mais un peu plus loin se voient des poils très-courts, gris-bruns, couchés à plat jusques sur les levres: les oreilles sont fort grandes & peu velues: les yeux gros & sans fourcils: le nez plat & les narines ouvertes: les dents antérieures ou incisives sont au nombre de quatre à la mâchoire inférieure, & de trois à la supérieure; les canines sont au nombre de quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas, & une fort grosse défense, &c. Chaque pied est à cinq doigts fort longs & à trois articulations; les deux doigts du milieu sont les plus longs & les pouces les plus courts; les ongles sont noirs, aplatis par les côtés, recourbés en bas & pointus; ceux des pouces des pieds de derriere sont un peu plus larges & mieux arrondis: les doigts sont couverts de poils courts & noirs jusques sur les ongles. La queue est assez longue & garnie jusqu'au bout d'un poil noir, fort ferré: la couleur du dos est d'un brun obscur, plus clair aux flancs & à la poitrine: la tête & les pieds de derriere tirent plus sur le noir; l'articulation supérieure des pieds antérieurs est en devant d'un jaune brunâtre clair; la face chauve & d'un gris rouffâtre, donne à ce singe une figure de masque. Quoique sa queue soit totalement velue, il en fait le même usage que le précédent pour tout saisir, pour se tenir ferme en montant & en descendant, ou pour soulever sa chaîne dans les maisons lorsqu'il grimpe, & souvent on le voit, au moyen de cette queue, ramasser à terre & porter en haut plusieurs choses qu'on lui jette. Il prend plaisir à voltiger suspendu uniquement à sa queue, & la plupart du temps il marche en portant le bout de cette espece de main recourbé. Il est très-friand d'œufs & d'araignées, qu'il cherche par-tout. Au reste il mange & boit volontiers de tout. Celui qui a vécu pendant plusieurs années à la ménagerie du Stathouder ne refusoit pas l'eau-de-vie de genièvre:

é'toit un mâle d'un tempérament fort chaud ; souvent il se lavoit toute la face avec sa propre urine , qu'il recevoit à cet effet dans ses pattes antérieures.

La cinquieme race est composée de singes qui ont la queue & le museau alongés ; ce sont les *cercopitheques cynocéphales* : il y en a trois especes : 1°. le *cercopitheque cynocéphale d'Afrique* , il ne differe du singe ordinaire que parce qu'il a une queue & par son museau alongé comme celui d'un chien ; 2°. le *singe makaquo* ou *makaque* , voyez ce dernier mot ; 3°. le *magot* ou *tartarin* , voyez MAGOT.

M. de Buffon , dont le pinceau philosophique fait exprimer d'une maniere forte & précise la différence ou les rapports d'identité des animaux quadrupedes , veut (dans son premier Volume de l'Histoire des Singes) que le nom de *singe* ne soit donné qu'à un animal sans queue , dont la face est aplatie , dont les dents , les mains , les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme , & qui , comme lui , ne marche que sur deux pieds , tel que le *gibbon* , le *pitheque* , le *pongos* ou l'*orang-outang*. Cette définition exclut de la famille des singes proprement dits , tous les animaux qui ont des queues , tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long , tous ceux qui ont les ongles courbés , crochus ou pointus , tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds , en un mot tous ceux qui n'ont aucune relation à l'homme , tels que les *babouins*. Cette seconde famille est donc d'un genre différent , elle a la queue courte , la face alongée , le museau large & relevé , les dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme , & des callosités sur les fesses ; tels que le *papion* , le *mandrill* , l'*ouanderou*. La troisieme famille est composée d'individus ou d'especes encore plus éloignées du singe ; elle comprend les *guenons* , les *sapajous* & les *sagouins* , qui ont la queue aussi longue ou plus longue que le corps ; elle renferme aussi les *makis* & les autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu ; & parmi les *guenons* on comprend les *makaques* de Congo , les *patas* du Sénégal , les *malbrouchts* de Bengale , les *mangabeys* de Madagascar , la *mone* , le *callitriche* , ou singe vert , le *mouflac* de Guinée , le *talapoin* de Siam , & le *dox* ou singe de la Cochinchine.

M. de Buffon prétend que le *magot* fait la nuance entre les singes & les babouins ; il a le museau alongé & de grosses dents canines , avec l'apparence d'une queue. De même cet Auteur dit que le *mainor*

fait l'espece intermédiaire entre les guenons & les babouins : il se trouve à Sumatra ; sa queue est dégarnie de poils , & les Auteurs l'ont désigné par le nom de *singe à queue de cochon* , ou de *singe à queue de rat*.

Le même observateur Naturaliste prétend qu'il ne se trouve dans le nouveau Continent ni singes , ni babouins , ni guenons , & qu'il n'existe dans l'ancien Continent ni sapajous , ni fagouins. Les guenons ou monkees ont les fesses pelées & les callosités naturelles & inhérentes à ces parties. Ces especes ont des abajoues , c'est-à-dire , des poches au bas des joues , où elles peuvent garder leurs alimens : les narines sont ouvertes au dessous du nez comme chez l'homme ; voyez GUENON. Les sapajous & les fagouins ont la cloison des narines fort épaisse , & ces mêmes narines ouvertes sur les côtés du nez : ils ont du poil sur les fesses & point de callosités ni d'abajoues. Tous les sapajous se servent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher , & même pour saisir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main. On connoît six ou sept especes de sapajous & six especes de fagouins , dont la plupart ont des variétés ; trois singes , trois babouins , neuf guenons & les deux intermédiaires cités ; en tout trente especes.

Selon M. de Buffon , l'homme est le seul animal qui soit biman & bipede , c'est-à-dire , qui ait deux mains & deux pieds ; le lamentin est biman & le singe est quadruman , ainsi que le sarigue , la mormose , le cayopollin , le tarsier , le phalanger , les makis , &c. Il paroît que les ours , les marmotes , les coatis , les agoutis , les écureuils , les rats & beaucoup d'autres qui se servent de leurs pieds de devant comme de mains pour saisir & porter à leur gueule , doivent être des quadrumanes ou des quadrupedes ambigus , disons des bimanes & des bipedes d'un genre particulier ; ainsi les quadrumanes remplissent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme & les quadrupedes , & les bimanes sont un terme moyen dans la distance encore plus grande de l'homme aux cétacées. Les quadrupedes avec des aîles membraneuses sont la nuance des quadrupedes aux oiseaux , & les fissipedes qui se servent de leurs pieds comme de mains , remplissent tous les degrés qui se trouvent entre les quadrumanes & les quadrupedes.

Il nous reste maintenant à parler de plusieurs sortes de singes qui n'ont point de noms particuliers.

SINGE DES ANTILLES. Selon le Pere Lecomte , ce sont les plus industrieux de tous les singes ; ils semblent réunir toutes les especes

d'instincts qu'ont les diverses sortes de singes ; ils ont sur-tout un discernement particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & se défendre.

SINGES BLANCS DU ROYAUME DE BAMBUCK : ils sont d'une blancheur beaucoup plus éclatante que les lapins blancs d'Europe : ils ont les yeux rouges : on les apprivoise aisément dans leur jeunesse ; mais quand ils sont vieux , ils sont fort méchants : dès qu'on les enlève de leur pays , ils deviennent tristes , refusent la nourriture , & meurent.

SINGES BLEUS ET ROUGES DE LA GAMBRA : il y en a une immense quantité de différentes espèces : ils sautent d'arbres en arbres , & ne descendent point à terre , à moins qu'il n'y ait un voyage considérable à faire ; alors ils se rassemblent , & marchent au signal commun , dans le meilleur ordre possible : ils sont très-hardis , crient beaucoup la nuit ; ils entrelacent les branches de manière à se former une sorte d'habitation qui les garantit de la trop grande ardeur du soleil.

SINGES DU CAP-VERT : on ne les y trouve que dans la seule île de Saint-Jago : on les nomme *jackanapes* , ils sont très-bien proportionnés : ils multiplient dans les montagnes , où il y en a un fort grand nombre. *Histoire Générale des Voyages.*

SINGE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il y en a un très-grand nombre : ils ressemblent assez à ceux des autres contrées de l'Afrique , ils dévastent les jardins fruitiers avec acharnement & avec adresse ; & les précautions qu'ils prennent pour leur sûreté sont admirables.

SINGE CAPUCIN : voyez SAJOU.

SINGES DE LA COCHINCHINE : voyez DOUC.

SINGES DE LA CÔTE D'OR : leur abondance est incroyable ; & *Smith* assure qu'on en compte plus de cinquante sortes. Ils causent une infinité de désordres , sur-tout une espèce qui est si féroce qu'on ne peut l'apprivoiser : elle multiplie étrangement : les Nègres sont souvent obligés de faire la garde pour se défendre de leurs attaques ; & souvent les singes ont la malice , quand ils sont supérieurs en force , de crever les yeux aux Nègres : ils sont puants & farouches. Les Hollandais leur donnent le nom de *singes barbues*. Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté , le poil du ventre blanc , avec une raie brune sur le dos , & les pieds blancs , ainsi que la queue. On y trouve aussi le *singe monkeys* ou *manikins* : les Nègres emploient leur peau à faire des *futs* , espèce de bonnets dont ils se couvrent

la tête ; elles se vendent jusqu'à une guinée dans le pays : quand ils sont dans une piece de millet , leur friandise cause plus de dommage que leur larcin ; car en prenant les tiges ils examinent soigneusement l'épi ; & s'ils n'en sont pas satisfaits , ils le jettent pour en choisir un autre. L'on y trouve encore le *singe-boggo* , que les Blancs nomment *mandrill*. On accuse les Negres de se livrer aux plus honteux désordres avec les femelles de ces singes ; tandis que les mâles d'entre ceux-ci fournissent des exemples de leur passion pour les Nègresses qu'ils trouvent à l'écart , & qu'ils carressent jusqu'à l'excès , en les saisissant de force. Ce singe-boggo , qu'on prendroit pour un petit homme , a la tête grosse , le nez petit , les levres minces , la bouche grande , la peau du visage blanche , mais très-ridée , les dents larges & jaunes. Ces singes ne marchent que sur deux pieds : ils ont naturellement le nez morveux , & semblent prendre beaucoup de plaisir à se le lécher avec la langue : ces singes ont beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal : voyez MANDRILL.

SINGES HURLEURS : on a donné ce nom à des especes de sapajous , tels que l'*ourine* & l'*alouate* : voyez ces mots.

SINGES DE L'ÎLE DE CEYLAN : il y en a beaucoup , & il s'en trouve quelques especes particulieres à cette Isle , qui sont aussi grands que nos épagneuls : ils ont le poil gris & le visage noir , avec une grande barbe blanche qui va d'une oreille à l'autre : on les prendroit pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur , mais d'une couleur différente : on les nomme *Ouanderons* : voyez ce mot.

SINGES DE MADAGASCAR : il y en a de différentes especes ; ce sont des singes à longue queue : selon M. de Buffon , ils paroissent faire la nuance entre les makis & les guenons. On distingue sur-tout le *mangabey*. Ses paupieres sont nues & d'une blancheur frappante , ses sourcils sont d'un poil noir & hérissé , les oreilles noires & presque nues ; le museau gros , large & alongé , avec un bourrelet faillant autour des yeux. Ces singes varient pour les couleurs ; leur poil est long & touffu , brun sur les parties supérieures du corps , & gris sur les parties inférieures. Il y a des mangabeys , qui ont un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou , & en forme de barbe autour des joues ; ils marchent à quatre pieds , & ont à-peu-près un pied & demi de longueur , depuis le bout du museau , jusqu'à l'origine de la queue : ils ont des abajques qui forment comme deux poches dans leurs
joues :

joues ; où ils peuvent conſerver des proviſions de bouche pour un jour ou deux ; ils portent la queue relevée ; ils ont auſſi des calloſités ſur les ſeſſes ; leurs ongles ſont plats , & le bout des doigts fort gros.

SINGE MUSQUÉ ou SINGE PLEUREUR : voyez à l'article SAI.

SINGES DU PAYS DE BENGALE : ce ſont la plupart des guenons ; parmi leſquelles on diſtingue le *malbrouck* & le *bonnet chinois*. Ces deux eſpeces ſont habiles au butin , s'enfuient en courant à trois pieds , & tiennent leur proviſion dans la main gauche : elles ne s'apprivoiſent qu'à demi , & ne produiſent pas dans l'état de ſervitude ou d'eſclavage ; il faut qu'elles ſoient en liberté dans les bois. Il n'eſt pas rare de voir ces quadrumanes deſcendre ſur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poiſſons & des crabes ; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe , & dès qu'elles ſerrent , ils l'enlevent bruſquement , & l'emportent pour le manger à leur aïſe. On les prend par le moyen des noix de cocos , où l'on fait une petite ouverture ; ils y fourrent la patte avec peine , à deſſein d'attirer la liqueur pour la boire , & le noyau pour le manger ; mais les gens qui ſont à l'affût les prennent avant qu'ils puiſſent ſe dégager. Dans les Provinces de l'Inde , habitées par les Bramans , ces ſinges entrent à toute heure dans les maiſons où l'on vend des fruits & des légumes : les habitans reſpectent trop ces animaux pour oſer rien leur faire. Croiroit-on que dans Amadabad , Capitale de Guzarate , il y a trois Hôpitaux d'animaux , où l'on nourrit les ſinges eſtropiés , invalides , & même ceux qui , ſans être malades , viennent y demeurer ? Deux fois par ſemaine les ſinges du voiſinage de cette ville ſe rendent tous enſemble dans les rues , enſuite ils montent ſur les maiſons , qui ont chacune une petite terraiſſe , où les habitans n'ont pas manqué de déposer du riz , du millet , des cannes à ſucre ; autrement les ſinges découvriraient les maiſons , & y cauſeraient un grand défordre. Les ſerpens ſont les plus grands ennemis de ces ſinges : voyez MALBROUCH.

SINGES DU PAYS DE HONDURAS : on prétend que cette ſorte de quadrupedes eſt *Pignavus* des Naturaliſtes , que quelques-uns ont nommé *aï* ou *pareſſeux* : voyez ce mot.

SINGES DE LA PARTIE OCCIDENTALE D'AFRIQUE : il y en a un très-grand nombre , ſur-tout dans les terres de la ceſſion de la Compagnie , depuis Arguim juſqu'à la riviere de Serra-Liona ; & les eſpeces différentes ne ſe mêlent point les unes avec les autres , de

maniere que dans un même canton on n'en trouve jamais de deux fortes.

SINGES DU PÉROU. Les Indiens les nomment *carochupa*. Ils ont la queue pelée , les dents continues , deux peaux qui leur couvrent l'estomac & le ventre , comme une veste , dans lesquelles ils mettent leurs petits quand ils fuient. *Frezier* dit que ces animaux sont aussi très-communs à la Louifiane ; ce ne sont peut-être que des especes de *didelphes* : voyez ce mot.

SINGE A QUEUE : voyez CERCOPITHEQUE. Les singes sans queue sont désignés sous le nom de *cynocéphales*. Le *singe à queue de rat* est le *saki* : voyez ce mot.

SINGES ROUGES. Les Negres les appellent *patas* : voyez ce mot.

SINGES DE SAINT-JACQUES : voyez SINGE VERT.

SINGES DU SÉNÉGAL : il y en a de plusieurs especes. Il y a les singes *ginous* , dont la queue est fort longue , & quelques *magots* : ceux-ci n'ont point de queue. L'on donne le nom de *pleureurs* à ceux de la premiere espece , à cause de leur cri enfantin & gémissant. *Froger* assure que plusieurs de ces singes enlèvent souvent de jeunes filles Nègresses de huit ou neuf ans , & qu'il est fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Les Negres mangent la chair de ces singes , comme un mets délicieux : les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font sécher & fumer comme nos jambons. On trouve aussi dans le pays du Sénégal le *quojavoran* : voyez ce mot. C'est peut-être le *orang-outang de Borneo* , & le *champanex des Anglois* : en ce cas ce seroit l'*homme des bois* : voyez CHAMPANZÉE.

SINGE VARIÉ OU SINGE VIEILLARD. C'est la guenon appelée *mone*. Elle a des callosités sur les fesses ; sa tête est petite & ronde , son museau gros & court , sa face couleur de chair bafanée ; elle a un bandeau de poil gris sur le front , une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles ; elle a une espece de barbe grise formée par les poils de la gorge & du dessous du cou , qui sont plus longs que les autres , ce qui lui a fait donner le nom de *vieillard* : on l'a nommé aussi *singe varié* , à cause de la diversité de ses couleurs ; son poil est d'un noir rouffâtre sous la poitrine , & blanchâtre sous le ventre. La *mone* se trouve en Perse , en Barbarie , en Arabie & dans les pays les moins chauds de l'Afrique & des Indes. Elle est vive , alerte , d'un naturel assez doux , s'apprivoise aisément ; susceptible d'éducation ,

timide par nature , on la rend obéissante en la menaçant. Elle se nourrit des fruits , de viande cuite , de légumes & d'insectes ; elle est même si friande de ce dernier mets , qu'elle va quelquefois soulever & renverser des pierres pour découvrir & attraper des fourmis & autres insectes qui sont dessous , & qu'elle dévore aussi-tôt. Ses joues ou abajoues sont comme deux poches qui lui servent de magasin , pour conserver des provisions d'alimens pour un ou deux jours.

SINGE VERT ou CALLITRICHE , *callithrix*. Espèce de guenon d'un beau poil verdâtre & de couleur vive. On le trouve dans la partie méridionale de la Mauritanie au Sénégal , & dans les isles voisines du Cap-Vert : nos gens de Mer l'appellent *singe de Saint Jacques*. Les callitriches vivent en société , grimpent très-lestement jusqu'au faite des arbres , s'élançant de branche en branche , de cime en cime dans le plus grand silence. Ce n'est que lorsque ces animaux s'avisent de casser les branches & de les laisser tomber à terre , que le Voyageur les aperçoit. Au reste la chasse de ces animaux est facile & nullement dangereuse. Les premiers coups de fusil ne les effraie point , les blessures mêmes ne leur arrachent aucun cri ; ils voient tomber & périr leurs camarades sans effroi ; il n'y a que le feu le plus vif du Chasseur qui puisse leur inspirer de la terreur : alors les uns se cachent derrière les arbres , d'autres se réunissent en troupes , grincent des dents , frémissent de colere , & toute leur fureur se réduit à des menaces : il n'en est pas de même de toutes les espèces de singes.

SINGE VIEILLARD : voyez *Singe varié*.

SINGES VOLANS. Divers Ecrivains , & sur-tout *Helbigius* , prétendent qu'il y a aux Indes des singes volans ; mais nous croyons que l'Auteur , enthousiasmé par une imagination vive , a ainsi nommé un animal qui n'est au plus qu'un *écureuil volant* , autrement appelé *chat volant* ; voyez ce mot. L'on vient de donner à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé un véritable *écureuil volant* , qui est du volume du plus gros chat.

SINGE VOLTIGEUR. Voyez ci-dessus l'histoire du *Singe Belzebut*.

Chasse des Singes , & propriété de leur chair en Médecine.

Dans la description historique que nous venons de faire de ces animaux , nous avons dit que les Negres les tuent , ou leur lancent des fleches dans le visage ; nous avons dit encore que leur instinct d'imitation en fait peut-être tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits

où croissent le poivre & le coco , les Indiens se servent de cette adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours : ils montent sur les premieres branches, ils en cassent les extrémités où est le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu & se retirent : les singes qui les ont examinés, viennent aussi-tôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime & disposent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens ; ceux-ci reviennent pendant la nuit & enlèvent la récolte. Les hommes se servent aussi de cet instinct imitateur qu'ont les singes, pour les prendre : les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant eux, & y substituent adroitement de la glu, puis ils se retirent : les singes qui les ont vus de dessus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même ; mais ils s'aveuglent & se mettent dans l'impossibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent plusieurs fois, & ils en laissent de petites enduites de glu ; quand ils sont retirés les singes viennent pour les mettre, & ne peuvent guere les ôter ni éviter le Chasseur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on se regarde à différentes reprises, & l'on en laisse d'autres où il y a des ressorts qui se relâchant ferment dès qu'on les touche ; le singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & aussi-tôt il se trouve les deux pattes de devant engagées & hors d'état de faire un pas. Les habitans de Saint Vincent-le-blanc les prennent à la chasse avec des fausses trappes & autres machines ; ils mettent les petits en cage pour pouvoir attraper ensuite le pere & la mere ; ils les traitent un peu rudement & les font crier, alors les singes accourent. D'autres fois on laisse près de leur domicile des boissons fortes & enivrantes, & dont on feint de boire devant eux ; dès qu'on s'est retiré ils viennent goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, & ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment ; alors les Chasseurs les prennent aisément. On reconnoît les pays qui n'ont pas été habités, par la familiarité de ces animaux.

La chair du singe est astringente ; quoique filandreuse, bien des personnes en mangent, sur-tout à Cayenne. M. de la Condamine nous apprend que les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens & habitans voisins de la riviere des Amazonas. (*Mémoire de l'Académie, 1745*). Leur graisse est nervale & résolutive ; on la recommande dans la rigidité des articulations. On trouve quelquefois dans la vésicule du fiel d'une espece de singe des Indes une

Pierre grosse comme une noisette , que les Indiens vendent plus de cent écus , dit *Tavernier* : les Indiens n'en permettent pas l'exportation ; ils en font des présens aux Ambassadeurs. Ces pierres ont les mêmes propriétés que le bézoard le plus précieux. *Voyez* BÉZOARD.

SINGE DE MER. Poisson ou animal de mer qui se pêche dans la rade de Juida : il n'a point d'écaillés , sa peau est tiquetée comme celle du requin ; elle est d'un beau noir brillant quand l'animal est en vie , mais elle perd tout son lustre dès qu'il est mort : sa chair est bonne sans être extrêmement délicate. Les Européens lui trouvent le goût du bœuf maigre. Cet animal se nourrit de poissons & d'herbes marines ; on le prend à la ligne , ou avec le harpon lorsqu'il approche assez d'un vaisseau pour recevoir le coup. Ce poisson est ordinairement fort gros ; ils s'en trouve d'environ dix pieds de long , il est large de trois ou quatre pieds ; il se termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de sa tête & de sa queue : il a la tête ronde & les yeux petits ; le poil qui est entre le nez & les levres a l'apparence de deux moustaches ; le menton est fort court , & le cou parfaitement distingué du corps ; le sommet de la tête est couvert d'une excroissance qu'on prendroit pour une couronne : il a quatre nageoires & deux autres excroissances , dont la plus grande qui est à l'extrémité du cou a la forme d'une spatule ; elle est longue , large & très-forte ; celle de la queue est un peu plus petite : ces quatre nageoires ressemblent à la barbe ou aux fanons d'une baleine ; on peut donner le nom de mains aux deux premières , si l'on veut considérer leur usage plutôt que leur forme ; elles peuvent se joindre au-dessous du ventre ou sur le cou , & porter à la gueule tout ce qu'elles saisissent ; les deux autres nageoires sont placées au-dessous du ventre , & sont plus petites que celles du devant.

Le *singe de mer* est un animal fort vif & qui nage avec beaucoup de légèreté ; lorsqu'il se montre sur la surface de l'eau , avant qu'il ait saisi l'hameçon , ses mouvemens & ses sauts sont fort amusans ; il s'approche de l'amorce , il l'observe , y touche du bout des levres , se retire , & vient enfin pour l'avalier ; mais aussi-tôt qu'il se trouve pris , il fait cent contorsions qui réjouissent beaucoup les spectateurs. Il y a des Auteurs qui font mention d'un autre singe de mer , qui est peut-être la petite espèce. *Rondelet* dit qu'on peut donner ce nom au *perce-pierre* , poisson de la Méditerranée. *Voyez ce mot.*

SIN-KOO. Arbre odoriférant du Japon, que *Kämpfer* prend pour le bois d'aigle, & dont la partie la plus résineuse, la plus aromatique porte le nom de *calambac*. Cet arbre ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des bois & des montagnes du Japon. Son tronc, dit *Kämpfer*, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un beau vert, fort garni de feuilles & divisé en deux tiges principales; ses feuilles qui naissent alternes, ressemblent à celles du pêcher; elles sont vertes, sans découpure. L'odeur du sin-koo si vantée & qui rend son bois si précieux, ne se fait bien sentir que lorsqu'il est desséché & très-vieux. *Voyez* BOIS D'AIGLE.

SINOPE. C'est une mine de fer calciforme, mêlée à de la terre siliceuse: elle est assez rare: on la trouve en Bohême.

SINTER. Nom que les Mineurs Allemands donnent au guhr durci, mameloné, ou en végétation & blanc, & qui est une sorte de *flos ferri*: on en trouve beaucoup à Freyberg en Saxe & en Thuringe. *Voyez* FLEUR DE FER.

SIOUANNA, est un très-bel arbrisseau des Indes Orientales. Ses fleurs sont en ombelles, & portées sur les branches inférieures, ainsi que les baies qu'on estime presque autant que la racine de cet arbrisseau contre le venin des serpens dangereux.

SIPANAGU. Arbre de la Guiane, il y en a de blancs & de rouges: on les emploie pour construire des canots: ce bois est assez dur à travailler, mais très-facile à se fendre; on préfère le rouge; il a la propriété de causer de la démangeaison quand il est nouvellement employé. *Maison Rustique de Cayenne.*

SIRAMANGHITS. Arbre aromatique de l'Isle de Madagascar, dont les feuilles ont l'odeur du bois de fantal & l'écorce celle du clou de girofle: il produit aussi une résine jaune, odoriférante: c'est une espèce de bois d'Inde ou de *Malabathrum*.

SIRENES, *sirenæ*, *nerèides*, &c. sont des monstres marins fabuleux auxquels on a donné la tête & le corps de femme jusqu'à la ceinture, & la forme de poisson de la ceinture en bas. *Voyez* HOMME MARIN.

SIRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SISON ou **AMOME**, *sum aromaticum*, aut *amomum officinarum falsum*. Cette plante qui se multiplie aisément, croît aux lieux humides, le long des haies & des fossés: on la cultive aussi dans les jardins; sa racine est simple pour l'ordinaire, blanche, ligneuse, d'un goût de

panais, un peu aromatique : elle pousse une ou plusieurs tiges hautes d'environ deux pieds de moyenne grosseur, rondes, moëlleuses, fermes, lissés, noueuses & rameuses : ses feuilles sont ailées comme celles du panais, rangées alternativement le long de la tige, du reste semblables à celles du chervi, tendres, oblongues, crenelées à leurs bords : ses fleurs naissent en été sur des ombelles aux sommets, elles sont composées chacune de cinq feuilles blanches taillées en cœur & disposées en rose ; elles sont suivies par des semences jointes deux à deux, menues, arrondies, cannelées sur le dos, brunâtres & d'un goût aromatique : on nous apporte quelquefois cette semence du Levant, elle a l'odeur du véritable amome en grappes, dont nous avons parlé. C'est une des quatre semences chaudes mineures, qui sont celles d'*ache* ou de *persil*, d'*ummi*, de *panais sauvage* & d'*amome* : cette graine qui abonde en huile essentielle aromatique, est propre pour la colique venteuse.

SKRABEN. C'est une espèce d'oie des Isles de Feroë, dont il est fait mention dans les *Actes de Coppenhague 1671 & 1672*, *obs.* 49, & dans les *Collections Académiques*, *Tome IV*, page 199. Cet oiseau fait son nid dans la terre, en grattant avec ses ongles, & fouillant avec son bec : il se fait de la sorte un trou sous terre à la profondeur de huit ou dix pieds, & choisit le voisinage d'une pierre pour plus grande sûreté, il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit est éclos, il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit : si par hasard il oublie ou ne peut sortir de son nid dès le matin, il y reste toute la journée, & ne va que la nuit suivante chercher dans la mer la provision qui doit servir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'oie commune, & les habitans de ces Isles sont obligés de les tuer pour l'hiver, autrement ils ne pourroient les manger : ils se servent de sa graisse pour mettre dans leurs lampes ; ils prennent volontiers le petit dans le nid, mais pour la mere ils ne s'en soucient pas.

SKUEN. Autre oiseau aquatique de l'Isle de Feroë, dont les Auteurs cités ci-dessus font mention. Cet oiseau est de la taille du corbeau ; il est très-redoutable quand il s'agit de défendre ses œufs ou ses petits : on doit alors prendre garde à soi en passant devant son nid ; car il fond sur la tête des passans avec une intrépidité étonnante, & leur fait souvent beaucoup de mal avec ses ailes ; aussi les habitans du pays

qui connoissent le dangereux instinct de cet oiseau, ont la précaution de mettre sur leur tête un couteau la pointe en haut; & l'oiseau furieux venant fondre sur eux, se perce lui-même de part en part.

SLAMI-MOKESKI. *Voyez à l'article PELLETERIES.*

SLANTZA. Arbuſte fort commun dans le pays des Kamtchadales: on diroit un petit cedre rampant; ses cônes ou fruits font moitié plus petits que ceux du cedre; les habitans du pays les mangent: souvent ils les font bouillir dans de l'eau qu'ils boivent ensuite pour arrêter le cours de ventre. Des Matelots Russes regardent cette boisson comme un spécifique contre le scorbut.

SLOANE, *sloana*. On a donné le nom d'un Savant Anglois à un genre de plante dont la fleur est ou monopétale en forme de cloche, profondément découpée, ou sans pétales, & composée de plusieurs étamines, au milieu desquelles s'éleve un pistil qui se change en un fruit arrondi, membraneux & hérissé de pointes. La robe de ce fruit s'ouvre en quatre parties, & laisse sortir des semences oblongues, enveloppées dans une capsule charnue (*Plumier*).

SMARAGDO-PRASE. Espece de *péridot* tendre. *Voyez ce mot*. Ce n'est souvent qu'un spath fusible vert.

SMECTIS ou SMECTITE ou SMECTIN. Terre grasse plus ou moins compacte, ou espece de pierre savonneuse qui devient luisante quand on la frotte, d'une couleur tantôt jaunâtre, tantôt noire, &c. on s'en sert comme du savon. Les Cardeurs de laine en font usage sous le nom de *foletard*. On en trouve en France qui ressemble à une terre à foulon savonneuse & feuilletée. *Voyez les articles TERRE SAVONNEUSE, PIERRE SAVONNEUSE & STÉATITE.*

SNAK. Animal quadrupede des campagnes de Neiska en Tartarie, & qu'on ne voit point ailleurs. Selon *Gesner*, son poil est gris. Le snak est grand comme une brebis: il est armé de deux petites cornes; il court avec beaucoup de vitesse: on le voit pâtre en troupe sur les frontieres de la Podolie. Quand le Kan des Tartares veut se donner le plaisir de la chasse du snak, il fait environner les pâturages, où il y en a quelquefois des troupeaux de cinq cents & de deux mille; & au bruit des cors de chasse ces animaux courent çà & là, cherchent à fuir, & voulant forcer les passages, tombent de lassitude & meurent sous les coups des Tartares. Cet animal est l'*akoim* des Turcs, le *sathac* des Polonois, l'*akkim-albo* des Tartares, le *seigak* des Russes ou Moscovites,

&

& peut-être le *colon* des Anciens. Les Turcs font de sa corne de fort beaux manches de couteaux & de fabres.

Les petits du fnak font de couleur rousse : ils ont le museau pointu comme le porc : la femelle fait deux petits à la fois ; ils souffrent plus patiemment la faim que le froid : ils craignent les loups quand la terre est couverte de neige ; dans ce temps ils se retirent dans les forêts avec les buffles. Les femelles ont des cornes comme les mâles. Ces cornes ne sont ni droites, ni tortues : trop long-temps exposées au soleil & à la pluie, elles deviennent, comme du bois : elles sont un peu courbées par le bout, solides, de la grosseur d'un bâton par le bas, transparentes au soleil & à la lumière d'une chandelle.

SOAJER & SOA-AGER. Espèces de lézards des Isles de Ceylan & d'Amboine. *Voyez les articles* LÉGUANA & LÉZARD D'AMBOINE.

SOCO. Espèce de héron du Brésil. *Voyez* HÉRON.

SOHIATAN. Nom que les Sauvages de l'Amérique donnent à une espèce de rat dont ils se nourrissent. On dit que sa chair est aussi bonne & aussi délicate que celle des levreaux.

SOIE, *serica*. C'est le nom que l'on donne à cette substance soyeuse que la chenille du pin, l'araignée & le ver à soie filent pour différentes nécessités : voyez à chacun de ces mots l'histoire de ces sortes de soies. On dit aussi *soie de cochon* ; c'est une sorte de crin. *Voyez au mot* POIL. La soie de perles est l'ardassine. *Voyez* ABLAQUE.

SOIE DE MER ou POIL AQUATIQUE. C'est le *gordius*. *Voyez* ce mot.

SOL, *solum*, se dit, en Histoire Naturelle, d'un terrain, d'un fonds, d'une étendue de terre. On dit un sol sablonneux, &c.

SOLANOIDE ou DULCAMERE BATARDE, *solanoides Americana*, *circææ foliis canescentibus* (C'est le *rivina* de *Linneus*). Plante dont la fleur est en rose à cinq pétales : son pistil se change en un fruit rond & pulpeux qui renferme une semence dure : ce fruit broyé donne une teinture rougeâtre. *Miller* assure que les *solanoides* sont originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leurs semences. Ce genre de plante n'est pas rare aujourd'hui dans les jardins des Curieux.

SOLANUM. Genre de plante dont *Tournefort* compte trente-quatre espèces, entre lesquelles il y en a une principalement d'usage en

Médecine ; voyez MORELLE : & une autre en aliment ; voyez POMME DE TERRE & TOPINAMBOUR à l'article BATATTE. A l'égard du solanum furieux , *solanum lethale somniferum* , voyez à l'article MORELLE.

SOLDANELLE ou CHOU DE MER , *foldanella marina*. Plante qui croît fréquemment sur les rivages sablonneux de la mer : sa racine est menue & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges grêles , pliantes , farramenteuses , rougeâtres & rampantes sur terre ; ses feuilles sont presque rondes , lisses , luisantes , semblables à celles de la petite chelidoine : mais plus épaisses , remplies d'un suc laiteux , attachées à des queues longues : ses fleurs sont des cloches à bords renversés , comme dans les autres especes de liseron , assez grandes , de couleur purpurine : elles paroissent en été ; leurs étamines sont cinq filets plats : aux fleurs succedent des fruits arrondis , membraneux , qui renferment des semences anguleuses & noires pour l'ordinaire.

On nous envoie cette plante séchée toute entiere avec sa racine : elle a un goût âcre , amer & un peu salé ; on la regarde comme un bon purgatif hydragogue ; & l'on s'en sert avec succès dans l'hydropisie , la paralysie & dans les rhumatismes. On donne la poudre de cette plante sèche , depuis un demi-gros jusqu'à un gros : quelques-uns en donnent jusqu'à deux gros dans un bouillon.

M. Haller fait mention d'un *foldanella* , plante des Alpes , à feuilles rondes , à tige nue & à fleurs monopétales bleues , découpées comme de certains œillets : c'est , dit-il , une des premières fleurs qui prennent la place des neiges fondues : il n'en connoît aucun usage , & il lui donne une place ici , parce qu'on la confond quelquefois avec la précédente , il faut donc la désigner ainsi , *foldanella montana aut Alpina*.

SOLDAT ou OISEAU DE COMBAT , est le héron étoilé. Voyez à l'article HÉRON.

SOLDAT MARIN. Voyez BERNARD L'HERMITE.

SOLDIDO. Voyez TAMOATA.

SOLE. Nom donné à une coquille du genre des peignes : on l'appelle aussi l'éventail : elle est peu bombée , presque plate ; ses valves sont égales , minces ; l'inférieure est blanche , la supérieure d'un rouge-brun ou ventre de biche ; lisses en dehors , & à stries longitudinales dans l'intérieur des deux valves , qui est nacré. On distingue à travers la couleur de la robe de la valve supérieure des raies longitudinales

obscures, & des apparences de cercles alternatifs & nuancés. L'espece qui nous vient des mers de la Chine est la plus belle. *Voyez l'article PEIGNE.*

SOLE, *solea*. Poisson de mer à nageoires molles : il est plus long, plus plat & moins large que la plie : il devient grand dans l'Océan : la partie de dessous est blanche, & celle de dessus est noirâtre ; les yeux sont placés sur la face supérieure de la tête ; sa bouche est de travers, & ses mâchoires sont sans dents : il a quatre ouies & le cœur applati ; des écailles petites, & un trait qui va droit de la tête jusqu'à la queue : le corps est environné d'aïlerons ou de nageoires étroites, qui ont la même couleur que la partie du corps où elles se trouvent. On soupçonne que la sole craint le froid, parce qu'elle se cache au fond de la mer pendant l'hiver. On appelle aussi ce poisson *perdrix de mer*, à cause du bon goût de sa chair, qui est très-saine & très-nourrissante. Bien des personnes croient que la crevette vivifie les œufs de la sole. Ces œufs, dit-on, sont attachés, par une liqueur visqueuse, à l'estomac de la crevette. M. *Deslandes* a mis dans des barriques d'eau des crevettes chargées d'œufs de sole ; ils sont éclos. D'un autre côté des soles mises dans une barrique y ont frayé ; mais le frai a été stérile. Notre Observateur en conclut que le petit crustacée en question étoit nécessaire au développement de l'embryon de la sole. Les vrais secrets de la nature ne peuvent être dévoilés que par des expériences répétées & suivies avec toute l'attention d'un œil philosophique & instruit. Il est difficile de concevoir qu'elle abandonne à un crustacée le soin de faire éclore les œufs de ce poisson.

SOLEIL, *sol*. En Astronomie c'est le grand astre lumineux qui éclaire le monde, & qui par sa présence sur l'horizon constitue le jour. Le soleil étant le luminaire de la nature, le centre du système des *planètes* & des *comètes*. Voyez ces mots.

SOLEIL. Nom d'un poisson ou monstre marin, qui, au rapport de *Ruisch*, fut pris en 1707, près Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Iles Orientales. Ce poisson singulier, qu'on conserve dans l'île où il a été pris, a trois pieds & demi de long, une peau dure, des aiguillons à l'extrémité du corps, & sur sa queue : cet animal est d'un bleu clair ; mais ce qu'il a de singulier, c'est la figure d'un soleil bien marquée, brillante, & d'un blond doré, placée sur le haut du dos, proche de la tête : il a encore deux taches de la même couleur, proche

de la queue ; & trois taches noires sur la queue ; il est armé d'aiguillons , tant sur le haut de la tête , qu'au dessous des nageoires ; il en a deux autres sous le ventre , dont les pointes sont tournées du côté de la queue.

SOLEIL ou **COURONNE DU SOLEIL**. Voyez **HERBE AU SOLEIL**. La grande espèce est une des plus hautes plantes herbacées.

SOLEIL MARIN. On donne ce nom à une espèce d'étoile marine qui a au moins douze branches , mais souvent bien davantage. Voyez **ÉTOILE MARINE**.

SOLEN. Genre de coquillage bivalve dont nous avons parlé sous le nom de *couteleur* : on l'appelle aussi *manche de couteau*. M. Adanson en donne trois espèces.

SOLENITES. Ce sont les coquilles du genre des *couteleurs* devenues fossiles : on en trouve à Courtagnon , dans une matrice sablonneuse.

SOLETARD. Espèce de terre savonneuse dont on se sert en Angleterre pour dégraisser les laines. Voyez les articles **SMECTITE**, **TERRE SAVONNEUSE** & **TERRE A FOULONS**.

SOLIPE ou **SOLIPÈDE**. Animal dont le sabot est d'une seule pièce. Voyez à l'article **QUADRUPÈDE**.

SOLITAIRE. Des Naturalistes ont donné ce nom à différens animaux , tantôt à une espèce de dinde sauvage de l'île de Madagascar , tantôt à une espèce de merle , tantôt & plus communément au *tania* , espèce de ver cucurbitaire qui se trouve dans les intestins , & qui est toujours seul de son espèce : il se place dans le pylore & l'estomac , d'où il s'étend dans toute la suite des intestins ; & il en occupe toute l'étendue par sa longueur : voyez au mot **VER SOLITAIRE**. Enfin , *Goedard* donne encore le nom de *solitaire* à une mouche qui provient d'une fausse chenille qui se nourrit de feuilles d'absinthe pendant qu'elles sont vertes. Quand elle se dispose à sa transformation , elle ronge la tige de l'absinthe jusqu'au milieu , pour la rendre plus facile à fléchir , & pour se construire par ce moyen une demeure qu'elle se file elle-même.

Le solitaire dont parle *Leguat* est un oiseau qui paroît avoir beaucoup de rapport avec le dronte , mais il en diffère en plusieurs points. Il se voit dans l'île de Rodrigue : il est très-gros , car on voit des mâles qui pèsent jusqu'à quarante-cinq livres ; le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris & de brun , mais dans les femelles c'est tantôt le brun & tantôt le jaune-blanc qui domine. M. *Carré* dit que le plumage

de ces oïseaux est d'une couleur changeante tirant sur le jaune , ce qui convient à celui de la femelle , & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable. Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve ; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches , qui représentent imparfaitement le sein d'une femme ; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquille , ce qui fait un bon effet ; & comme si ces femelles sentoient leurs avantages , elles ont grand soin d'arranger leur plumage , de le polir avec le bec & de l'ajuster presque continuellement , en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre : elles ont , selon *Leguat* , l'air noble & gracieux tout ensemble , & ce Voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie. Le solitaire & l'oïseau de nazareth sont peut-être deux variétés du même ordre.

Cet oïseau a quelque rapport avec le dindon ; il en auroit les pieds & le bec , si ses pieds n'étoient pas plus élevés & son bec plus crochu ; il a aussi le cou plus long proportionnellement , l'œil noir & vif , la tête sans crête ni huppe , & presque point de queue ; son derriere qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval , est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*. Le solitaire ne peut se servir de ses ailes pour voler ; mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards , l'os de l'aïleron se renfle à son extrémité en une espece de bouton sphérique qui se cache dans les plumes , & qui lui sert à deux usages ; premièrement pour se défendre , comme il fait , avec son bec ; en second lieu , pour faire une espece de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes ; c'est ainsi , dit-on , que le mâle rappelle sa compagne , avec un bruit qui a rapport à celui d'une creffelle , & s'entend de deux cents pas. On voit rarement ces oïseaux en troupes , quoique l'espece soit assez nombreuse , quelques-uns disent même qu'on n'en voit guere deux ensemble ; ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte , ils construisent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi ; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie , & le mâle partage avec elle la fonction de couvrir.

Pendant tout le temps de l'incubation , & même celui de l'éducation , ils ne souffrent aucun oïseau de leur espece à plus de deux cents pas à la ronde ; l'œuf , car il paroît que ces oïseaux n'en pondent qu'un à la fois ; l'œuf n'écloît qu'au bout de sept semaines , & le petit

n'est en état de pourvoir à ses besoins que plusieurs mois après : pendant tout ce temps le pere & la mere en ont soin , & cette seule circonstance , dit M. de Buffon , doit lui procurer un instinct plus perfectionné que celui de l'autruche , laquelle peut en naissant subsister par elle-même , & qui n'ayant jamais besoin du secours de ses pere & mere , vit isolée , sans aucune habitude intime avec eux , & se prive ainsi des avantages de leur société , qui est la premiere éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles ; aussi l'autruche passe-t-elle pour le plus stupide de tous les oiseaux.

Lorsque l'éducation du jeune solitaire est finie , le pere & la mere demeurent toujours unis & fideles l'un à l'autre , quoiqu'ils aillent quelquefois se mêler parmi d'autres oiseaux de leur espece ; les soins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union , semblent en avoir refferré les liens , & lorsque la saison les invite , ils recommencent une nouvelle ponte.

Le seul nom de *solitaire* indique un naturel sauvage ; & comment ne le seroit-il pas ? comment un oiseau qui compose lui seul toute la couvée & qui par conséquent passe les premiers temps de sa vie sans aucune société avec d'autres oiseaux de son âge , & n'ayant qu'un commerce de nécessité avec ses pere & mere sauvages eux-mêmes , ne seroit-il pas maintenu par l'exemple & l'habitude ? On fait combien les habitudes premieres ont d'influence sur les premieres inclinations qui forment le naturel ; & il est à présumer , continue M. de Buffon , que toute espece , dont la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois , sera sauvage comme notre solitaire. Cependant il paroît encore plus timide que sauvage , car il se laisse approcher & s'approche même assez familièrement , sur-tout lorsqu'on ne court pas après lui , & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience ; mais il est impossible de l'appriivoiser. On l'attrape difficilement dans les bois , où il peut échapper aux Chasseurs par sa ruse & par son adresse à se cacher ; mais comme il ne court pas fort vite , on le prend aisément dans les plaines & dans les lieux ouverts : quand on l'a arrêté , il ne jette aucun cri , mais il laisse tomber des larmes & refuse opiniâtement toute nourriture. Le temps de leur donner la chasse est depuis le mois de Mars jusqu'au mois de Septembre , qui est l'hiver des contrées qu'ils habitent , & qui est aussi le temps où ils sont les plus gras. La chair , des jeunes sur-tout , est d'un goût excellent.

SOMMITÉS. En Médecine, on se fert de ce mot pour désigner des plantes dont les fleurs sont trop petites pour être conservées séparément : on en prend seulement le haut des tiges garnies de fleurs, & ces bouts sont les sommités fleuries. On dit *sommités d'absinthe*, de *lavande*, d'*armoïse*, d'*hysope*, de *centaurée*, de *millepertuis*, de *fumeterre*, &c.

SON, *sulfur*, est l'écorce, la peau des graines frumentacées moulues, qui est enlevée par la trituration, & qui reste sur le bluteau, le sac ou le tamis. Quoique le son soit la partie la plus maigre du froment, cependant on s'en fert pour nourrir les animaux. Dans les années où la récolte n'a pas été abondante, on ne sépare pas quelquefois le son de la farine ; & les pauvres gens se contentent du pain fait avec cette farine, qui est beaucoup plus lourd & plus nourrissant.

En Médecine on fait usage du son nouveau pour les maladies de la poitrine & pour les rhumes invétérés. On fait une eau de son, qu'on boit tiède : elle convient aussi en lavement & en cataplasme, avec Purine & la bière, pour apaiser les douleurs de la goutte. Les Maréchaux font boire aux chevaux de la décoction de son, pour les rafraîchir : c'est ce qu'ils appellent *eau blanche*. Les Anciens donnoient au son le nom de *bran*. Les Teinturiers s'en servent quelquefois pour donner de la consistance à leur teinture.

SONGO. Oiseau qui se trouve dans les Royaumes de Congo & d'Abyssinie. Il est fort friand de miel sauvage, qu'il fait découvrir aux Voyageurs par le cri qu'il fait lorsqu'il en a rencontré. A l'égard du *songo végétal*, voyez à l'article **SORGO**.

SONNEUR. On donne ce nom à cet oiseau, du rapport qu'on trouve entre son cri & le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail, dit *M. de Montbeliard* ; le *sonneur* est de la grosseur d'une poule, avec des reflets d'un beau vert & variés ; il a le bec & les pieds rouges, le bec long, menu, propre à s'insinuer dans les fentes des rochers, dans les crevasses de la terre, pour y chercher les vers, les insectes, les courtillères, les larves de hanneton, ce qui le rend fort utile par la destruction qu'il en fait.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête, sont plus longues que les autres, & lui forment une espèce de huppe pendante en arrière ; mais cette huppe qui ne commence à paroître que dans les oiseaux

adultes , disparoît dans les vieux ; ce qui les a fait appeller par quelques-uns *corbeaux chauves* ; ils ont alors la tête jaune , marquée de taches rouges.

Cette huppe , qui a valu au sonneur le nom de *huppe de montagne* ; n'est pas la seule différence qui le distingue du coracias ; il a encore le cou plus grêle & plus alongé , la tête plus petite , la queue plus courte ; de plus , il n'est connu que comme oiseau de passage , au lieu que le *crave* ou *coracias* n'est oiseau de passage qu'en certains pays & en certaines circonstances.

Les sonneurs ont le vol très-élevé , & vont presque toujours par troupes ; ils cherchent souvent leur nourriture dans les prés & dans les lieux marécageux , & ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées ou dans des fentes de rochers escarpés & inaccessibles ; comme s'ils sentoient que leurs petits sont un mets délicat & recherché , & qu'ils voulassent les mettre hors de la portée des hommes : mais il se trouve toujours des hommes qui ont assez de hardiesse ou de mépris d'eux-mêmes pour exposer leur vie , par l'appât du plus vil intérêt , & l'on en voit beaucoup dans la saison , qui , pour dénicher ces petits oiseaux , se hafardent à se couler le long d'une corde , fixée au haut des rochers où sont les nids , & qui suspendus ainsi au-dessus des précipices , font la plus vaine & la plus périlleuse de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée , & ceux qui cherchent leurs petits , laissent ordinairement un oiseau dans chaque nid , afin de s'assurer de leur retour pour l'année suivante. Lorsqu'on enleve la couvée , les pere & mere jettent un cri , *ka-ka-ka-ka* , le reste du temps ils se font rarement entendre : les jeunes se privent assez facilement , & d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes , & avant qu'ils fussent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'Avril ; en même temps que les cicognes : on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte , & ils s'en vont au mois de Juin , avant tous les autres oiseaux.

Le sonneur se trouve sur les Alpes & sur les hautes montagnes d'Italie , de Stirie , de Suisse , de Baviere & sur les hauts rochers qui bordent le Danube aux environs de Passan & de Kelheim. Ces oiseaux choisissent pour leurs retraites certaines gorges bien exposées entre
ces

ces rochers , d'où leur est venu le nom de *klauß-rappen*, corbeau des gorges.

SON-TO ou SON-LO. C'est une espece de thé qui est fort estimée , sur-tout des Hollandois , qui en transportent beaucoup de Canton à Batavia. *Voyez l'article THÉ.*

SOPHIA des Chirurgiens : *voyez THALICTRON.*

SORA. Nom que l'on donne à Madagascar au *hérisson.*

SORBIER : *voyez CORMIER.* Le forbier des Alpes est l'*alouche de Bourgogne* : *voyez à l'article ALIZIER.*

SORCIERE. Les Bretons donnent ce nom à une espece de *sabot*, petit coquillage univalve. M. *d'Argenville* dit que c'est un limaçon de mer à bouche aplatie , ombiliqué , d'une couleur cendrée , tiquetée de brun.

SORGO ou GRAND MILLET ou BLÉ BARBU : *Voyez au mot MILLET.* Le fongo végétal de l'Inde est le *chou caraïbe* : *voyez ce mot.*

SORMET, espece de gondole, coquillage univalve dont M. *Adanson* fait un genre. Cet Auteur est le premier qui ait parlé de cette espece de gondole : il l'a trouvée au Sénégal sur les bords du Niger , près de l'embouchure. Le formet vit de l'eau de la mer , enfoncé d'un à deux pouces dans les sables. Rien , dit M. *Adanson*, ne ressemble davantage à un ongle , que la coquille du formet : *voyez* Planche premiere, N^o. I, de l'*Histoire des coquillages du Sénégal.*

SORRAT , poisson de mer cartilagineux , que *Rondelet* met dans le rang des chiens de mer : on le nomme *lamiole* à Rome. Il a les dents larges comme celles de la lamie , & le museau court : il ressemble au milandre par le nombre & la position des nageoires , par la queue & par les parties intérieures ; mais il n'a point de taie devant les yeux : *voyez CHIEN DE MER & MILANDRE.*

SORY , *terra vitriolica cinerea*, est une espece de terre ou pierre vitriolique , d'un gris clair , quelquefois un peu foncé. Cette matiere est poreuse , peu dure , d'une odeur de suie , d'un goût styptique , vitriolique : elle tombe facilement en efflorescence. Cette substance est à peine connue des Naturalistes de l'Europe. Les Egyptiens prétendent qu'elle est la matrice du calchitis ou colcothar naturel : *voyez ce mot.*

Les Droguistes du Caire , chez qui l'on trouve le sory , disent que cette matiere se rencontre dans les mines de Chypre , d'Egypte & de la Lybie , même en Espagne : c'est un dessicatif & un astringent.

SOUBUSE. Cet oiseau a les jambes longues & menues , & est nommé par quelques-uns *faucon à collier* ; le mâle , ainsi que dans les autres oiseaux de proie , est considérablement plus petit que la femelle , & il n'a point comme elle de collier , c'est-à-dire , de petites plumes hérissées autour du cou. La femelle pond trois ou quatre œufs rougeâtres , dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais : cet oiseau vole bas , pour saisir des mulots & des reptiles ; il entre dans les basses-cours , fréquente les colombiers , pour prendre les jeunes pigeons , les poulets ; il n'est point hardi , courageux , & n'attaque que les oiseaux foibles.

SOUCHE , *stirps* , s'entend de cette partie de l'arbre qui tient au tronc & aux racines : elle est communément à fleur de terre : on l'appelle quelquefois *cepée* , sur-tout quand il sort de son tronc diverses tiges.

SOUCHET , *cyperus* , plante dont on distingue plusieurs espèces : nous ne ferons mention ici que de celles qui sont d'usage , après avoir dit que les souchets se distinguent facilement des autres plantes graminées , en ce que la gaine de leurs feuilles est entière sans aucune fente , que leurs tiges sont ordinairement triangulaires , sans articulations & sans corolles. M. *Haller* dit que les souchets ont des fleurs en épi , dont chacune a dans son sein une graine surmontée d'une trompe à trois cornes & trois étamines. Ils se distinguent du *carex* (*léche*) par la situation de leurs fleurs , qui sont à deux rangs opposés sur le même plan.

1°. Le **SOUCHET LONG ODORANT** , *cyperus longus odoratus* , est une racine longue , menue , genouillée , tortueuse , garnie de plusieurs nœuds en forme d'olives & de fibres capillaires , difficile à rompre , noirâtre en dehors , blanchâtre en dedans , d'un goût suave , un peu âcre , aromatique , d'une odeur de nard. Ce souchet croît en Provence & en Languedoc ; & c'est de-là qu'on nous l'apporte sec.

La plante qui produit cette racine , naît aussi abondamment dans les prairies d'Etampes & du petit Gentilly près Paris. De ces racines sortent des feuilles graminées , semblables à celles du porreau , mais plus longues & plus étroites. La tige de cette plante croît à la hauteur de deux pieds , droite , sans nœuds , triangulaire , remplie de moëlle blanche , portant en sa sommité des feuilles disposées en étoiles , & placées au-dessous des épis de fleurs qu'elles surpassent en longueur.

Ces bouquets sont amples, épars & comme flottans sur le sommet de la tige : ils sont composés d'épis ou de têtes écailleuses, garnies de fleurs à étamines sans pétales. Des aisselles des écailles naissent les pistils qui se changent ensuite en graines triangulaires, dures & revêtues d'une écorce noire.

2°. Le SOUCHET ROND DU LEVANT, *cyperus rotundus Orientalis*, est une racine de la grosseur d'une aveline, raboteuse, striée, grisâtre en dehors, blanchâtre en dedans; plusieurs racines sont attachées à la même tête, & y pendent comme par des filets : elle a presque le même goût & la même odeur que le souchet long. La plante a les feuilles, les fleurs & les graines semblables à la précédente : elle vient en abondance le long du Nil & dans les marais d'Egypte : on la trouve aussi en France.

3°. Le SOUCHET D'AMÉRIQUE OU RACINE DE SAINTE-HÉLENE, *cyperus Americanus*, est une racine assez longue, grosse comme le pouce, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans, d'un goût aromatique, mais d'une odeur foible : on l'apporte sèche du port Sainte-Hélène, qui est dans la Province de la Floride en Amérique, où elle naît. Dans les lieux humides elle pousse, quand elle est dans la terre, des rameaux qui s'étendent sur terre & qui portent des feuilles larges & vertes.

Les Espagnols coupent les nœuds de cette racine, & les ayant arrondis & percés ils en font des chapelets. Ces nœuds étant desséchés, deviennent ridés & durs comme de la corne. Cette racine est apéritive & propre pour les douleurs de l'estomac.

Les racines des souchets longs & ronds atténuent & divisent les humeurs, levent les obstructions, excitent les urines & les règles, fortifient merveilleusement l'estomac affoibli par le relâchement des fibres, & remédient à l'hydropisie qui commence. *C. Hoffman* les recommande dans les maladies de la poitrine accompagnées de toux. Ces racines mises en poudre avec la fleur de la lavande, à la dose d'un gros, font sortir le fœtus & l'arrière-faix.

Ces racines ne sont odorantes que quand elles sont sèches : les meilleures viennent d'Egypte ; les Parfumeurs les macèrent dans le vinaigre & les font sécher pour les réduire en poudre, dont ils font des parfums : on en fait entrer dans la composition de l'eau de miel de Londres.

La graine de fouchet long enivre comme l'yveble ; lorsqu'on en mange avec le riz , dans lequel elle se trouve souvent mêlée en Italie.

4°. Le SOUCHET SULTAN OU SUCRÉ , *trasi Italarum*. Ses racines sont des fibres menues , auxquelles sont attachés des tubercules charnus , gros comme les plus petites noisettes , ronds , relevés d'une espece de petite couronne comme les nesles , couverts d'une écorce ridée , assez rude , jaunâtre ou rousse , ayant la chair blanche , ferme , d'un goût doux. Les feuilles de cette plante sont arondinacées , semblables à celles des autres fouchets ; ses tiges sont hautes d'un pied & demi , triangulaires ; ses fleurs sont ramassées en tête jaunâtre , entre des feuilles à écailles , disposées en maniere d'étoiles ; les graines sont triangulaires. Cette espece de fouchet croît aux lieux humides dans le Veronois , dans la Sicile , dans la Provence & autres pays chauds : on estime sa racine pectorale , adoucissante , résolutive , propre pour la dyssenterie , pour les ardeurs d'urine. *Lémery* dit qu'elle est bonne pour exciter la semence , étant mangée ou prise en décoction. On prétend que le suc des tubercules de ces racines sucé , est un excellent remede pour les maux de poitrine.

A l'égard du *fouchet des Indes* , appellé *curcuma* ou *safran des Indes* , sa fleur est très-différente de celle du *cyperus*. Voyez TERRE MERITE.

SOUCHET. Voyez à l'article CANARD.

SOUCI , *calendula*. Sous ce nom on distingue plusieurs especes de plantes.

1°. Le SOUCI DE JARDIN , *caltha vulgaris*. Sa racine est branchue ; longue & fibreuse ; ses tiges sont menues , un peu anguleuses , velues , rameuses , fongueuses , laissant quelque viscosité aux doigts quand on les touche ; ses feuilles sont sans queues , oblongues , étroites vers la base , grosses , velues , verdâtres , d'une saveur & d'une odeur fortes ; ses fleurs naissent aux sommets , belles , grandes , rondes , radiées , de couleur dorée , d'une odeur un peu forte & assez agréable : leur disque est composé de plusieurs fleurons , & la couronne de demi-fleurons , portés sur des embryons qui se changent en des capsules courbes , bordées d'un feuillet & remplies d'une graine oblongue. On cultive cette plante dans les jardins pour l'agrément de ses fleurs , qui sont d'usage en Médecine , ainsi que les feuilles.

2°. Le SOUCI DE VIGNE OU LE SOUCI SAUVAGE , *caltha arvensis* :

il ne differe du précédent, que parce qu'il est plus petit : il croît naturellement dans les terrains de vignobles.

3°. Le SOUCI DES CHAMPS : voyez MARGUERITE JAUNE.

4°. Le SOUCI D'EAU ou DE MARAIS , *caltha palustris* , aut *populago* : cette plante ne doit pas être regardée ni rangée avec les foucis ; elle en est différente par son caractère ; elle est voisine de la renoncule & de l'hellebore , dit M. *Haller*. Le fouci d'eau croît dans les marais , aux bords des ruisseaux , & autres lieux aquatiques ; sa racine est fibreuse & blanchâtre ; ses feuilles ressemblent à celles de la petite chelidoine , mais elles sont quatre fois plus grandes & de plus longue durée , lisses , vertes & peu crenelées : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'un pied , rondes , rameuses , portant des fleurs plus ou moins grandes , à plusieurs feuilles , disposées en rose & d'un beau jaune : il leur succede des fruits , composés chacun de plusieurs gaines recourbées en bas , entassées en tête , & disposées en étoile ; chaque gaine contient plusieurs semences , qui sont ordinairement un peu longues.

Les feuilles de fouci sauvage , comme l'observe M. de *Tournefort* , sont ameres , fétides , & rougissent légèrement le papier bleu. Si on les brûle lorsqu'elles sont seches , elles fusent un peu comme le nitre. Ces plantes sont apéritives & résolatives ; elles guérissent la jaunisse , provoquent les regles & facilitent l'accouchement : on les met au nombre des alexipharmques. La décoction des fleurs de fouci dans du lait ou de la bierre , est , selon *J. Ray* , très-en usage en Angleterre , pour chasser la petite vérole. On fait avec les pétales de fouci une teinture & une encre jaune. Les gens de la campagne en mettent quelquefois dans le beurre qui est trop blanc ; c'est un moyen de lui donner une agréable couleur jaune. Cette plante est bonne contre la peste , ainsi que le vinaigre de fleurs de fouci.

SOUCI : Voyez SOULCI.

SOUCIE , *trochilus* , espece de petit moineau sauvage , dont les fourcils sont ornés de plumes noires , élevées sur chaque côté des tempes au dessus des yeux , au milieu desquelles il y a une espece de crête de plusieurs plumes dorées sur le sommet de la tête. Cet oiseau étant jeune , a le bec légèrement crochu , le plumage inférieur presque jaunâtre , la queue & les ailes cendrées ; mais le dessus du dos est brun. Quand l'oiseau est vieux , son bec est rond , pointu & noir , les jambes sont noirâtres , le plumage du dos couleur d'ocre ,

le ventre & la gorge font blancs , les yeux noirs & ombrés de plumes cendrées : voyez MOINEAU.

SOUCY-FIGUE : voyez à l'article FICOIDES.

SOUDE , *soda* , plante dont on distingue nombre d'especes. Nous décrivons ici les especes les plus en usage dans les Arts & dans la Pharmacie.

1°. La SOUDE appelée SALICOR : c'est une plante annuelle qui croît dans les pays chauds , sur les bords de la Méditerranée : on la sème aussi exprès aux environs de Montpellier ; elle s'est , pour ainsi dire , naturalisée dans cette dernière Contrée , & près de Marseille , sur-tout dans des terres imprégnées de sel , & qui ont été autrefois couvertes par la mer , & attéris ensuite au moyen du limon & des sables , &c. Ces terres , après les grandes pluies ou les inondations , doivent , étant séchées , paroître blanches en leur surface , & parsemées de petites gerçures ; par un temps de brouillard , leur couleur devient brune ; elles font un peu d'effervescence avec les acides. La culture de ces terres est à-peu-près la même que celle des autres. Pendant l'année de jachere on les laboure trois & quatre fois ; plus on multiplie les labours , & plus on les rend fertiles : on ne laboure cependant que superficiellement , & l'on trace les sillons à une grande distance.

La plante appelée *salicor* , dit M. *Marcorelle* , est utile par le revenu qu'elle rapporte ; précieuse par ses usages ; curieuse par ses diverses métamorphoses ; & agréable à la vue par la variété de ses couleurs & sa forme régulière : elle figureroit dans un parterre & y réussiroit très-bien , mise dans une terre appropriée. Cette plante de *salicor* est connue en Latin sous le nom de *kali majus cochleato semine*. C. B. *Tournefort* , *inst. p. 247* ; *salsola (kali)* , *Linneus* , N°. 1 : en Arabe sous celui de *kali* : en François sous celui de *soude* , & en Languedoc & dans le Roussillon , sous celui de *salicor*. C'est le *boucar* des Poitevins & des Saintongeois.

La graine est roulée en spirale comme la coquille d'un limaçon ; voilà pourquoi on l'appelle *cochleatum semen* : déroulée , elle paroît terminée par deux queues qui sont le germe : étant encore verte , on y distingue trois enveloppes ; la première est transparente & extrêmement fine ; la seconde est membraneuse & favoureuse ; la troisième est divisée en cinq feuilles taillées en forme de côte & d'un jaune verdâtre. Dans la végétation la graine se développe ; les deux queues

percent les enveloppes , se fichent dans la terre , tandis que la tête pousse ses enveloppes au dehors & en est couverte comme d'un bonnet , quelques jours après elle les rejette & laisse voir deux branches en forme de fourche : du milieu de ces deux branches il en sort deux autres égales , & la tige semble partagée en quatre : plusieurs autres paroissent successivement ; ainsi , au bout de quelques jours , la plante ressemble à une petite aigrette : elle s'éleve pendant quelques mois à la hauteur de plus de deux pieds. Sa racine est unie , un peu oblique , fibreuse , brunâtre en dehors , longue d'environ six pouces.

Il part le long de la tige , à la distance d'environ deux pouces , deux branches parallèles qui sortent de deux nœuds égaux & qui deviennent rougeâtres ; ces branches se subdivisent dans leur longueur en plusieurs petits rameaux alternes , articulés par des nœuds ; chaque tige pousse jusqu'à dix & douze de ces branches , & vingt ou trente tiges sortent quelquefois de la même racine : le tissu peu solide & leur propre poids , font qu'elles sont inclinées vers la terre. Des nœuds des tiges & des branches sortent les feuilles disposées par paquets ; ces feuilles sont à trois faces , comme pyramidales , rangées trois à trois le long des tiges ; celle du milieu est la plus grande ; elles sont bordées jusqu'aux deux tiers de leur longueur par une membrane très-déliée ; leur couleur est verdâtre ; elles sont charnues , spongieuses & remplies d'eau salée ; elles renferment un petit nerf blanc aussi fin qu'un cheveu & cassant : étant encore vertes , on peut facilement les écraser dans les doigts , mais elles acquièrent de la consistance à mesure qu'elles approchent de la maturité. Ces feuilles ne sont pas désagréables au goût : les gens de la campagne en mangent avec du pain.

C'est vers la fin d'Avril ou dans les premiers jours de Mai , qu'on voit sortir des aisselles des feuilles une , deux , trois & plusieurs fleurs qui sont petites , & fort peu apparentes : chacune d'elles est sans pétales , seulement composée d'un calice à cinq feuilles ovales ; d'abord vertes , & ensuite jaunes ou rouges , qui ne tombent point ; elles renferment cinq étamines dont l'anthere est chargée d'une poussière jaune , le germe est arrondi , placé au milieu & surmonté de deux styles très-déliés , terminés par un stigmate un peu recourbé : la capsule qui est plus grosse & enveloppée par le calice , n'a qu'une loge où se trouve une seule graine extérieurement noire & contournée en spirale. Cette graine est très-utile aux bestiaux pendant l'hiver ; les bœufs & les

brebis en font avidès à cause de la salure qui leur donne de l'appétit.

M. *Marcorelle* observe que M. *de Tournefort* a fait un genre de cette plante, qu'il a mis dans la sixieme classe de ses *Éléments de Botanique*, qui comprend les plantes rosacées; mais comme celle du falicor a une fleur à étamine dénuée de pétales, son genre, dit-il, doit être mis dans la quinzieme classe des mêmes élémens, qui comprend toutes les fleurs à étamines. Le même Physicien a remarqué que dans cette plante, à chaque nœud, l'écorce, la moëlle & le bois se divisent exactement en croix.

2°. La SOUDE SALICOR appelée SALSOVIE ou MARIE ÉPINEUSE; *kali spinosum*: elle naît aussi dans les pays chauds, sur les rivages sablonneux de la mer, le long des lacs salés, quelquefois même dans les champs éloignés de la mer. Semée dans les jardins, elle dégénere un peu & devient moins épineuse; elle differe de la suivante par ses tiges grosses, fort succulentes, d'un vert brun, & garnies de feuilles longues, étroites, épaisses, empreintes d'un suc salé, terminées par un aiguillon roide & piquant: ses fleurs, qui paroissent vers l'arrière-saison, naissent dans les aisselles des feuilles; elles sont petites, & de couleur verte: il leur succede des fruits épineux, dont la graine est mûre en automne.

3°. La SOUDE appelée la MARIE VULGAIRE ou la GRANDE SOUDE; est le *kali geniculatum majus*, *C. B. salicornia articulis apice crassioribus*, *Linneus*. Il y en a de deux especes: l'une est le *salicornia annua*, l'autre est le *salicornia semper vivens*. La soude jette de longues branches droites & paralleles, composées de plusieurs tuyaux, qui semblent sortir les uns des autres: les tiges sont seches, toutes articulées & deviennent par la suite comme ligneuses: leur couleur est d'un vert clair & leur goût peu agréable & moins salé que le falicor: ses feuilles sont arrondies, elles ne sont pas ramassées en aigrettes, elles tiennent à la tige par un nerf solide & blanc: le calice de la fleur forme quatre angles, il est tronqué, un peu renflé & ne renferme qu'une seule étamine: la graine n'est point tournée en spirale & n'a point de capsule propre, c'est le calice qui la renferme, dit M. *Marcorelle*.

La plante de la soude a un goût salé, & contient beaucoup de sel marin: elle est apéritive, diurétique, propre pour la gravelle, pour les vers & les obstructions; il faut cependant éviter d'en donner aux femmes grosses, & à ceux qui ont des ardeurs d'urine, ou une disposition

disposition inflammatoire dans la vessie. Cette plante convient extérieurement pour les maladies de la peau.

On sème & on cultive le *falcor* pour en faire la *soude* en pierre, appelée en François *falicote* ou *alun catin*. On en fait les semailles après celles du blé, & même dans les mois de Février & de Mars; on le peut encore en Avril & Mai, si dans ce temps-là les pluies sont légères & fréquentes. On jette la graine sur la terre à la volée, & on la recouvre par le hersage: on unit ensuite le terrain, & on brise les motes pour que le germe n'étouffe pas dessous. On doit avoir soin de sarcler les herbes parasites. Quand le falcor est en sa parfaite grandeur ou maturité (ce qui arrive à la fin de Juillet ou au commencement d'Août), alors il est tout-à-fait jaune ou rouge, & il commence à sécher. En cet état on l'arrache & on le laisse faner comme le foin, puis on le transporte au lieu destiné à le brûler: là on en détache la graine avec des fléaux, & l'on met l'herbe en gerbier, auquel on donne la forme d'un parallépipède. On pratique ensuite près du gerbier, dans un terrain ferme, un creux circulaire dont le diamètre & la profondeur doivent être proportionnés à la quantité du falcor qu'on veut y brûler: par exemple, pour cent quintaux de pierre de falcor, pour lesquels il faut deux mille cinq cents quintaux d'herbe, on fait un fourneau de 81 pouces de diamètre, sur 36 pouces de profondeur. On commence par échauffer la fournaise avec des fagots de menu bois, puis avec une fourche on y jette l'herbe du falcor: elle s'enflamme à l'instant; on continue ainsi, à mesure qu'elle se consume, d'en jeter des couches pendant trois heures ou environ, puis on unit avec un rateau les cendres embrasées. Alors des gens armés de grands pilons de bois vert pétrissent le falcor qui s'est mis en fusion, le remuent autour du fourneau jusqu'à ce qu'il prenne consistance: ils en retirent les pilons tout enflammés: on remet de l'herbe comme ci-devant, & on continue le même procédé jusqu'à ce que le fourneau soit à peu près rempli. Au moyen de ces opérations la terre & le sel alkali contenus dans les cendres, s'unissent & s'accrochent tellement les uns aux autres, qu'il s'en fait, à mesure que le total refroidit, une espèce de pierre saline & fort dure.

Quand la cuite du falcor se fait de jour, on n'aperçoit de loin qu'une espèce de fumée qui s'élève dans l'atmosphère, & de près cette herbe brûlée paroît une pâte noire: si la cuite se fait de nuit,

les fournaïses semblent de loin autant de points lumineux dispersés dans la campagne, & de près on voit avec surprise dans la fournaïse une matière embrasée, liquide comme du métal fondu. Les Ouvriers employés à ce travail respirent une odeur peu agréable : ils ont le visage d'une couleur soufrée ; mais cette fumée n'est point dangereuse, comme on l'avoit cru : elle ne cause aucun dommage sur les plantes voisines, ainsi que l'ont observé MM. *Tillet & Fougeroux*.

La cuite du salicor, ou la pierre de soude, étant achevée, on fait avec la pointe d'une perche un trou vers le milieu de la pâte, & on la laisse refroidir ainsi pendant deux jours, prenant garde qu'il ne pleuve, auquel cas il faudroit couvrir le fourneau. Pendant le refroidissement la pâte devient d'un bleu noirâtre. On met ensuite dans le trou, dont il est parlé ci-dessus, un coin de fer qu'on enfonce avec une masse : par ce moyen on divise en parties la pierre saline qui ne faisoit auparavant qu'un tout. On dépose les morceaux nouvellement tirés du fourneau, dans un lieu sec. Bientôt il se forme en la surface de cette substance une croûte qui se réduit en poussière ou efflorescence.

La soude en pierre qui résulte de la *marie* vulgaire, est d'un gris-bleu cendré, percée par une infinité de trous, & facile à briser ; elle a plus de croûte & se conserve moins que celle du salicor. Cette matière, qui est un mélange de beaucoup de sel lixiviel & de terre, est cette masse saline dont on se sert pour dégraisser les étoffes, & qui entre dans la composition des savons & du verre : elle est aussi d'un très-grand usage pour la lessive dans les pays où on ne brûle que du bois flotté, dont les cendres ne contiennent que très-peu d'alkali fixe. On tire un sel fixe de la *pierre de soude*, qui est caustique, & qui sert aussi à faire des pierres à cautère, & plusieurs autres préparations chimiques. On en retire du sel de verre utile aux Faïenciers, aux Emailleurs, aux Vernisseurs de terre, à ceux qui font de fausses pierres précieuses, aux Teinturiers, &c. Le sel de soude est la base du fameux sel de *seignette* de la Rochelle, qui est fort d'usage en Médecine. La propriété qu'a ce sel de s'unir avec la graisse & l'huile pour en former un savon, rend raison de son effet, lorsque les Dégraisseurs & les Blanchisseuses l'emploient pour nettoyer le linge sale & les taches des étoffes.

La meilleure pierre de soude est celle qui vient des pays maritimes,

d'Alicante , de Valence , de Murcie , de Grenade & de Carthage : elle se tire d'une espece de foudé herbacée (*foudé d'Alicante*) , plante annuelle , couchée sur terre , à feuilles courtes , & appelée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences , *kali Hispanicum* , *supinum* , *annuum* , *fedi minoris folio*. On pourroit cultiver la plupart des terrains stériles qui se trouvent sur les côtes maritimes de la Normandie , au moyen des différentes especes de foudés. Tout terrain maigre , sablonneux & empreint de sel marin , convient à ces sortes de plantes.

La pierre de foudé nous vient en balles , du poids de six à huit quintaux : on doit la choisir sèche , sonnante , d'un goût salé , d'un gris bleuâtre , poreuse , sans croûte verdâtre , & sans odeur puante , comme l'a celle qu'on appelle *foudé de Bourde*. Plus elle sera pure , plus il s'en dissoudra dans l'eau. La *foudé de barille* ou d'Alicante est estimée la meilleure. Plus cette sorte de foudé incinérée a subi l'action du feu , plus elle imprime à la langue une saveur caustique , & plus elle s'imbibe de l'humidité de l'air. Nous avons observé qu'ayant fait battre dans la rue , & par un temps couvert , une balle de foudé en masse qui pesoit huit cents cinquante livres , l'ayant pesée étant en poudre grossière , elle donna huit cents soixante-trois livres , & une autre fois elle avoit augmenté de dix-neuf livres : par ce moyen on ne fera jamais la dupe du poids de la poussière qui s'exhale quand on pulvérise en plein air & en hiver la pierre de foudé ; & il faut que l'on ait prévu cet inconvénient , car tous les Débitans de foudé la font piler à l'air libre. Il faut aussi avouer que l'Ouvrier ne pourroit travailler long-temps , s'il faisoit cette opération dans un lieu clos.

SOUDE BLANCHE. On donne quelquefois ce nom à la cendre de *roquette* calcinée & au *natron* : voyez ces mots.

SOUDE DE CHERBOURG. Elle se tire du *varec* qui est très-abondant sur les côtes maritimes de ce pays , ainsi qu'aux Isles Silières en Angleterre. Cette foudé donne une couleur verdâtre au verre. La foudé d'Alicante ne produit pas le même effet ; c'est celle dont on se sert pour le verre blanc. Voyez VAREC.

SOUFLEUR ou MARSOUIN. Animal de mer cétacée , dont nous avons parlé au mot BALEINE , à l'article *Marfouin*. Voyez ce qui est dit des organes propres aux *souffleurs* à la suite de l'article POISSON.

SOUFRE , *sulphur*. Substance solide , inflammable , liquéfiable & susceptible de cristallisation , quand par le refroidissement elle passe de

l'état de fluide à celui de solide. Le soufre differe des bitumes proprement dits, en ce qu'étant exposé sur le feu, dans des vaisseaux fermés, il commence par se liquéfier, ensuite il se sublime en une poudre brillante plus ou moins jaune : à feu ouvert il s'enflamme facilement, & produit une flamme bleuâtre, qui exhale une vapeur acide, fort âcre au goût, & qui suffoque ou étouffe tout ce qui a vie. Cette substance minéralise les métaux & les demi-métaux; elle se consume entièrement dans le feu.

Le soufre se trouve tout formé sous différentes formes, & dans des états bien différens; tantôt il est vierge ou natif, transparent & de diverses couleurs. Celui de Styrie & de Quito est rouge; celui des Indes, d'Assinde en Hongrie, de Bex dans le Canton de Berne, est d'une couleur citrine; celui de l'Archipel & de Conill près de Cadix, est citrin aussi, en cristaux demi-transparens. Les Negres en vont ramasser à la bouche de la soufriere, à la Guadeloupe en Amérique, qui est de couleur jaunâtre, souvent opaque. Les soufres natifs de Rome, d'Ancone, de Mareme & de Sicile, sont rarement bien transparens. On trouve aussi du soufre natif, mais en filets, dans les fentes des terres où il y a des volcans; on le trouve en fleurs, & imitant quelquefois la forme des épis, dans les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Bade, de Tivoli. Quelquefois le soufre est impur, c'est-à-dire, mêlé à de la terre ou de la pierre; on le nomme alors *soufre minéral*: il est ou jaunâtre, ou vert, ou noir. On trouve dans les environs de Besançon en Franche-Comté, des cailloux creux qui sont d'une forme arrondie, irréguliere comme quelques géodes, & qui sont remplis intérieurement d'un soufre natif très-pur & en poudre, assez semblable à celui des eaux de Tivoli.

On présume qu'il n'y a point de soufre fossile pur, d'une formation primitive, en ce qu'on le trouve comme cristallisé & formant des couches, près des endroits où il y a soit des eaux thermales, ou des pyrites, soit des charbonnières, ou des bitumes, soit des volcans, &c. tels sont notamment deux Cantons d'Islande qui fournissent du soufre: ces districts sont *Huscoin* & *Krifevig*; c'est-là, dit-on, qu'on peut charger dans une heure de temps quatre-vingts chevaux d'un soufre naturel transparent. On connoît encore les endroits où il y a du soufre, par une élévation de terre crevascée dans le milieu, d'où sort une forte chaleur; à mesure qu'on fouille, la chaleur du sol devient

très-forte , & le travail très-pénible : on ne peut même y travailler que la nuit , parce que la chaleur du soleil , jointe à celle du terrain , incommoderoit trop les Ouvriers.

Le soufre fossile est une combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique minéral : plus le soufre est pur , plus il est beau , jaune & transparent ; au contraire , plus il s'y trouve d'hétérogénéités , plus il est grossier , méconnoissable & opaque : voyez notre *Mémoire lu à l'Académie des Sciences, en 1760, sur les pyrites & la vitriolisation, Savans Etrangers, tome V. p. 617.*

Nous avons dit que le soufre est très-souvent la matière qui minéralise les substances métalliques : c'est lui qui fait prendre aux métaux des formes qu'ils n'auroient point sans cela : il leur donne aussi quelquefois ces belles couleurs de gorge-pigeon qu'on y remarque , on le trouve dans le cinabre. Il y a des cas où ce minéral est nuisible à la réduction des métaux ; mais communément il est utile qu'il s'y trouve , en ce qu'il facilite la formation de la matte dans la fonte : il se trouve aussi dans l'arsenic rouge , dans l'orpiment , & abondamment dans la pyrite , d'un jaune pâle. Voici une des manières dont on retire dans le Hartz , à quelque distance de Goslar , une partie du soufre des pyrites. Les Ouvriers forment , avec les pyrites , des carrés longs , qu'ils arrangent sur un lit de bois : ils entourent aussi le bois de pyrites en poudre , & prêtes à s'enflammer par le contact humide de l'air : on ménage l'inflammation par le secours de l'eau. Ces tas de pyrites sulfureuses paroissent brûler pendant trois mois ; au bout des quinze premiers jours , la mine s'amollit & le soufre coule , & s'assemble dans des trous qu'on a ménagés exprès dans le milieu du tas. On retire le soufre fondu avec un grand instrument de fer fait en cuiller. Dès que le soufre est retiré de la pyrite , soit par la fusion , soit par la combustion , soit par sa décomposition en vapeurs , alors la vitriolisation se forme dans le tas qui reste , & par ce moyen on retire adroitement les produits de la *pyrite*. Voyez ce mot & celui de VITRIOL.

Nous avons donné , dans le deuxième Volume de notre *Minéralogie* , un détail assez circonstancié de la manière dont on retire le soufre en Italie , des terres & pierres qui en contiennent ; du procédé usité à Marseille pour purifier , mouler & sublimer le soufre. Toute cette opération consiste à renfermer dans des pots , la pierre de *soufre brut* ou *caballin* qu'on a ramassée au pied de la solfatara : ces pots sont

surmontés ou emboîtés dans une file d'autres pots , ce qui forme une espece de tuyau ; dès que le feu donne , le soufre , faute d'air , ne s'embrase pas , mais il monte dans l'état de vapeur , puis se condense dans le vase qui sert de récipient. On retire le soufre de ce vase , dont les cercles de fer se démontent aisément ; voilà le *soufre impur de la solfatara* : on l'envoie à Ancone , où on lui fait subir une nouvelle fusion , &c. On le laisse coaguler , alors il est en beaux morceaux jaunes , luisans & friables ; tel est le soufre qu'on apporte par cargaison à Marseille & ailleurs , pour l'usage de l'Artillerie. On fait liquéfier pour la troisieme fois , sur un feu doux , ce soufre , dans de grands pots évafés ; & lorsqu'il est en fusion , on en prend par cuillerées , qu'on verse dans de grands moules de bois de buis fendus en deux , ou dans de petits moules de roseau fendus en quatre ; dès qu'ils sont pleins , on les trempe dans l'eau , on ouvre les moules : c'est ainsi que se forme le soufre à canon. Il reste dans les vaisseaux un soufre impur , dont on tire , au moyen d'une longue file de vaisseaux fermés , le soufre en fleurs. Le *caput mortuum* qui reste dans le vase inférieur de cette dernière opération , est ce qu'on distribue dans le commerce , sous le nom de *soufre vis*. Le soufre sert aux Bonnetiers , aux Gaziers , pour blanchir les étoffes de laine ou de soie ; pour cela il faut l'enflammer , sa vapeur enleve & détruit les taches des étoffes : on s'en sert encore pour soufrer les tonneaux de vin : il est la base de la poudre à canon ; il entre dans les feux d'artifices. Il est , dit-on , propre pour l'asthme , pour chasser l'air pestilentiel. Le soufre vis mêlé à la graisse de porc , forme un onguent excellent pour guérir la gale & les dartres , après avoir fait précéder les remedes internes ; mais il tache le linge de même que l'onguent de mercure ; aussi M. *Bourgeois* dit qu'il ne faut pas le mêler avec d'autre linge dans la lessive.

L'acide sulphureux qui se dégage du soufre pendant la combustion , étant chargé du principe phlogistique , est très-propre à faire périr les insectes & autres animaux ; c'est pourquoi il est très-sage de brûler du soufre , en fermant tout exactement , dans le fond de cale d'un vaisseau qui revient de long cours. Par ce moyen on fait périr les rats , souris ou autres animaux malfaisans , & on purifie l'air qui souvent y est d'une puanteur insupportable , & dont les effets seroient très-nuisibles à la santé de l'équipage ; on doit employer les mêmes soins pour purifier les maisons anciennement abandonnées , lorsqu'on veut les

habiter. L'homme doit éviter cette vapeur du soufre en combustion.

SOUFRE VÉGÉTAL. *Voyez au mot* **PIED DE LOUP** *à la suite des articles* **MOUSSE TERRESTRE & PIN.**

SOUFRIERE. Nom donné à la miniere ou au lieu d'où l'on tire du soufre. Les soufrieres se trouvent communément dans les montagnes qui vomissent du feu, ou des cendres, ou des laves, &c. Celle de la Cordilliere en fournit du très-beau & très-pur. *Voyez les articles* **SOUFRE & VOLCAN.**

SOULCI ou **POU**, *avis calendula.* C'est le plus petit des oiseaux, dit *Belon*; mais il faut en excepter la plupart des *colibris*, & notamment l'*oiseau-mouche*: voyez ces mots. Son corps est très-petit, mais ses jambes & ses pieds sont assez forts: il a l'humeur gaie, son chant est peu éclatant, il ne gazouille que peu ou point: il vit d'insectes, fréquente les haies, se perche sur les plantes potageres, où il mange les mouches qui s'y trouvent. C'est une espee de petit roitelet, & une variété du *soucie*: voyez ce mot. Son bec est fort menu, & un peu crochu par le bout; sa queue est fourchue comme celles des méfanges bleues. *Voyez* **ROITELET.**

SOUPLIER ou **SABOT DE NOTRE - DAME.** *Voyez ce dernier mot.*

SOUYOU. A la Chine on donne ce nom à une sorte de bois qui ressemble, pour la couleur & les propriétés, au *bois de Brésil.* *Voyez ce mot.*

SOURCE. *Voyez au mot* **FONTAINE.**

SOURCICLE: *voyez* **ROITELET HUPÉ.** Peut-être que le *soulci* est une variété de cet oiseau.

SOURD ou **MOURON.** *Voyez* **SALAMANDRE.**

SOURDON. Coquillage bivalve, plus convexe & plus petit que la palourde; sa longueur est d'environ quatorze lignes, & sa largeur de dix. Cette coquille est cannelée longitudinalement à son extérieur, blanche & lisse en dedans, excepté au bord: cet animal attire & rejette l'eau par des tuyaux très-courts, ils lui servent de pompes foulantes & aspirantes; il s'enfonce peu avant dans le sable, cependant il en est couvert entièrement quand la mer s'est retirée: pendant son reflux, on connoît l'endroit où sont les sourdons, par les deux trous qui paroissent au-dessus de chacun d'eux: mais mieux encore par une infinité de petits jets-d'eau qu'on voit paroître sur tout le terrain qui en est

mouillé, à plus de deux pieds de distance. Ce coquillage a un mouvement progressif. Consultez le *Mémoire de M. de Réaumur*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences 1710*, pag. 454.

SOURIS, *mus forex*. Petit animal du genre du rat. La fouris, dit M. de Buffon, beaucoup plus petite que le rat, est aussi beaucoup plus nombreuse, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même instinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en diffère que par la foiblesse & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familière par nécessité, la peur & le besoin font tous ses mouvemens : elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, & ne va pas, comme le rat, de maisons en maisons, à moins qu'elle n'y soit forcée ; elle fait aussi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces, & s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embûches ! Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité & sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre : on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on en détruit des milliers ; la prudence lui manque souvent : cette espèce ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

Les fouris produisent dans toutes les saisons & plusieurs fois par an ; les portées ordinaires font de cinq ou six petits : en moins de quinze jours ils prennent assez de force & de croissance pour se disperser, grimper, trotter avec légèreté, & aller chercher à vivre ; ainsi la durée de la vie de ces petits animaux est très-courte, puisque leur accroissement est si prompt, & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur grande multiplication. *Aristote* dit, qu'ayant mis une fouris pleine dans un vase à ferrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt souris toutes issues de la même mère.

Ces petits animaux ne sont pas laids ; ils ont l'œil vif & même une figure assez fine, l'ouïe fort subtile. La fouris porte son manger à sa petite gueule avec ses deux pattes qui lui servent de mains : elle se tient assise sur son derrière à la manière des écureuils. L'espèce d'horreur qu'on a pour ces animaux, est en général moins fondée sur les petites surprises & sur l'incommodité qu'ils causent, que sur une espèce d'antipathie qu'on a pour eux. Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui

ont

ont la même horreur pour des araignées, des serpens, des crapauds ; des lézards & des chats ? Il est fort difficile de donner des raisons satisfaisantes de cette antipathie que nous avons pour certains objets, que ni l'âge ni la raison ne peuvent corriger. Les souris pissent très-fréquemment, & leur urine exhale une fort mauvaise odeur. Toutes les souris sont blanchâtres sous le ventre, & il y en a aussi de plus ou moins brunes, & de plus ou moins noires. Nous en nourrissons une depuis un an (1771) qui est totalement blanche ; elle s'est rendue assez familière, sur-tout avec ma femme ; elle boit beaucoup. M. *Bourgeois* dit que ces souris à poil de lapin blanc, se trouvent en Suisse dans le canton de Berne.

L'espece de la souris est généralement répandue en Europe, en Asie ; en Afrique : mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y sont actuellement en grand nombre, viennent originellement de notre continent. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il paroît que ce petit animal fuit l'homme, & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

Les rattes rouffes, qui sont les souris des champs, peuplent aussi en abondance ; elles sont, ainsi que les campagnols, un si grand dégât de blé en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le blé d'un champ qu'on est prêt à moissonner : c'est le *mulot* ; voyez ce mot.

M. *Briffon* a parlé, d'après *Séba*, de la souris de l'Amérique : elle a le museau pointu, les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai-rouge clair.

Il est fait mention dans l'*Histoire générale des Voyages* d'une souris à sonnette, plus grosse que nos écureuils : sa tête a la forme de celle d'un ours : le poil de son dos est brunâtre, & noirâtre sur les côtés ; sa queue fait du bruit quand elle marche. Cet animal se nourrit de noix & de gland ; il habite communément sur les arbres ; on vante beaucoup sa légèreté.

Entre les souris de la côte d'Or, on en distingue une espece dont la peau exhale une odeur de musc extrêmement agréable.

M. *Anderson* (*Hist. Nat. d'Irlande*, p. 224.) dit que les souris sont rares dans cette île, à cause du froid pénétrant & du défaut de

nourriture, qui leur ôtent tous les moyens de subsister dans la croûte mince de la terre qui couvre les rochers, & qui outre cela est remplie de soufre; aussi y a-t-il quelques endroits, entr'autres le cimetière de Widoë, où lorsqu'on met des souris, elles meurent sur le champ: ce lieu produit à-peu-près le même phénomène que la fameuse grotte du chien en Italie. *Voyez l'article EXHALAISON.*

De toutes les parties médicamenteuses que fournissoit autrefois la souris, les Pharmacologistes ne font plus mention que de sa fiente (*musurda*). Elle est mise au rang des purgatifs & des émétiques; des personnes en font usage contre la dysurie. Le hazard a fait connoître à M. Bourgeois qu'elle n'est pas sans vertu contre la toux opiniâtre & invétérée.

SOURIS. Les Conchyologistes donnent aussi ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines: sa coquille tire sur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité, imitant les yeux de la souris. *Voyez PORCELAINE.*

SOURIS DE MONTAGNE ou LAPIN DE NORWEGE. *Voyez LÉMING.*

SOURIS DE MOSCOVIE. C'est la *Marte zibéline*.

SOURIS DE TERRE ou RAT DOMESTIQUE MOYEN. *Voyez à l'article MULOT.*

SOURY. *Voyez TARI.*

SOUS-ARBRISSEAU. *Voyez à la suite de l'article PLANTE.*

SOUSLIK. On trouve à Casan & dans les provinces qu'arrose le Wolga & jusques dans l'Autriche, un petit animal appelé *souslik* en Langue Russe, dont on fait d'assez jolies fourrures. Il ressemble beaucoup au campagnol pour la figure: le souslik a comme lui la queue courte; mais ce qui le distingue des campagnols & de tous les autres rats, c'est que sa robe, qui est d'un gris fauve, est semée par-tout de petites taches d'un blanc vif & lustré; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diametre, & sont à deux ou trois lignes de distance les unes des autres; elles sont plus apparentes & mieux terminées sur les lombes de l'animal que sur les épaules & la tête. Ces rats se prennent en grand nombre sur les barques chargées de sel dans la rivière de Kama qui descend de Soliskamskie où sont les salines, & vient tomber dans le Wolga; le Wolga est couvert de ces bateaux de

fel, & c'est dans les terres voisines, aussi bien que dans les bateaux, qu'on prend ces animaux. On leur a donné le nom de *souflik*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils sont très-avides de fel.

SOUTENELLE. *Voyez à l'article POURPIER.*

SOUTERRAINE. *Goëdard* donne ce nom à une fausse chenille qui vit d'hysope : on en trouve, dit-il, autour de cette plante dans le temps qu'elle fleurit ; mais dès qu'on touche une feuille, cette chenille se jette en bas & entre dans la terre : elle se métamorphose en mouche.

On donne aussi le nom de *souterraine* à l'espece de guêpes qui sont les plus communes & les plus incommodes. *Voyez au mot GUÊPE.*

SOYE. *Voyez SOIE.*

SOYEUSE. *Voyez à la suite du mot APOCIN.*

SPADON ou **ESPADON.** *Voyez à la suite du mot BALEINE.*

SPALME. *Voyez à l'article ASPHALTE.*

SPAR. *Voyez à l'article SPATH FUSIBLE.*

SPARE, *sparus*. Poisson de rivage à nageoires épineuses, ressemblant à la dorade par les écailles & par les ailerons ou nageoires ; mais son corps est plus long, moins épais & plus plat ; son museau est pointu, ses nageoires sont jaunâtres, principalement celles du ventre, celles des ouies le sont moins ; il a une tache noire sur la queue, la toile du ventre est noire. Le *sparé* entre dans les étangs marins avec la dorade, où il fraie en été : il vit en troupe, évite le froid, reste attrouppé pendant l'hiver : au printems il fréquente souvent les rivages & mange ce qu'il trouve. *Athenée* dit que le *sparé* ou *sparailon* a la chair tendre, qu'elle est agréable au goût, & qu'elle provoque l'urine ; étant bouillie elle facilite la digestion, mais étant rôtie elle est indigeste ; d'ailleurs elle est plus molle que la dorade, ce qui fait que celle-ci est beaucoup plus recherchée.

M. Deleuze dit que ce poisson a donné son nom à un genre de poissons sous lequel on comprend, outre cette espece, la *dorade*, le *dentale*, le *pagre*, & divers autres poissons à nageoires épineuses, que les Méthodistes distinguent des autres genres de cette classe, parce qu'ils ont les couvercles des ouies écailleux & les dents molaires recouvertes par les levres.

SPARGELLE, *genistella herbacea*. Plante ligneuse ou espece de petit genêt qui croît à la hauteur d'un pied & demi, poussant de petites

branches molles, velues & frangées; ses tiges naissent l'une de l'autre comme articulées ensemble; ses fleurs naissent à ses sommités; elles sont petites, légumineuses & jaunes: il leur succede des gouffes plates, velues: la racine du spargelle est rameuse. Cette plante croît aux lieux montagneux & dans les bois; on l'emploie en fomentation; ses fleurs sont détersives & apéritives. *Voyez* GENISTELE.

SPATAGUS. Espece d'*ourfin*: voyez ce mot. Les *Spatagoïdes* sont ces mêmes ourfins devenus fossiles.

SPATH ou SPALT, *spathum*, est proprement une pierre calcaire, pure, cristallisée sous différentes figures, assez souvent en rhombes, ayant presque toujours les surfaces unies, brillantes, d'un tissu ordinairement feuilleté, de différentes couleurs, se divisant en morceaux non flexibles qui gardent souvent la même figure jusques dans la portion la plus petite de leurs fragmens; variant pour la dureté & par la pesanteur spécifique, se brisant & petillant dans le feu, & s'y réduisant en poussière. Calciné, il n'attire pas si facilement l'humidité de l'air, & ne s'échauffe pas aussi promptement & aussi vivement que la vraie pierre à chaux. Le spath ne se dissout point dans l'eau, mais il fait une effervescence des plus considérables avec les acides; il est communément plus dur que le gypse, susceptible du poli comme l'albâtre, cependant on n'en peut faire aucunes figures avec le ciseau, parce qu'il éclate trop, il est trop fragile.

L'on ne trouve les spaths durs cristallisés que dans les creux souterrains abreuvés d'eau: quelquefois ces creux sont à sec. L'eau a donc charrié la matière & l'a abandonnée, soit dans des vides entre les couches horizontales des pierres calcaires, soit dans les écartemens ou fentes perpendiculaires des terrains crétacés, & qui lui sont uniquement propres: ceux qui sont tendres & colorés sont communément l'indice du voisinage d'une substance métallique. La couleur du spath dépend rarement de la faleté des terres, mais presque toujours de la nature du minéral qui est entré dans sa cristallisation. L'on pourroit donc regarder les spaths tantôt comme une espece de pierre à chaux épurée, tantôt comme une terre à base alcaline semblable à celle du sel marin, & selon quelques-uns, mêlée de soufre; l'une ou l'autre entièrement dissoute & cristallisée avec lenteur dans un fluide qui aura changé quelque chose à sa nature & à sa formation. Cette hypothese pourroit encore s'appliquer aux stalactites qui doivent aussi leur origine

à la dissolution de la matiere calcaire de la craie ou de la pierre à chaux ; mais il faudra nécessairement admettre une modification dans le degré de dissolution ; ce qui , par le moyen de l'espece de fluide qui en est le véhicule , peut produire , ou une sorte de décomposition , ou une nouvelle combinaison ; enfin une différence dans la configuration des parties intégrantes , & la maniere d'être de ces corps. Voyez PIERRE CALCAIRE & l'article STALACTITES.

Nous disons que les Naturalistes distinguent plusieurs sortes de spaths.

1°. Le SPATH GRAINELÉ , *spathum arenaceum*. Il est souvent en petits cubes & peu pesant , tant il est poreux : il y en a de différentes couleurs ; on le trouve sous des lits de pierre à chaux : on en rencontre dans des mines en Suede qui imitent des grains de sel marin irréguliers.

2°. Le SPATH FEUILLETÉ , *spathum lamellatum*. Il offre un rhombe irrégulier ; mais il se divise en écailles , en lames miroitées , tendres & qui s'égratignent plus ou moins facilement avec l'ongle ; il accompagne quelquefois les mines d'argent & de cuivre ; il est commun dans les mines de Saxe , d'Angleterre & de Dalécarlie : il n'est pas rare de le voir mêlé au basalte de Suede. Souvent il se vitrifie dans le feu à raison du mélange qui l'accompagne ; sa couleur est peu constante. Il faut bien se donner de garde de confondre ce spath avec le gypse.

3°. Le SPATH RHOMBOÏDAL , *spathum rhomboïdale*. Il se divise toujours en rhomboïdes , il a un oeil vitreux dans ses fractures , compacte , assez pesant ; il y en a de diverses couleurs , blanc , transparent , laiteux , &c. On a observé que c'est l'espece de spath calcaire qui fait le moins brusquement effervescence avec les acides , & qui cependant étant calciné , acquiert le mieux la propriété phosphorique. On en distingue même deux especes , savoir celui dont nous venons de parler & qui ne rend point les objets doubles , comme l'espece suivante , appelée SPATH OU CRISTAL D'ISLANDE , *spathum Islandicum* : il est clair , transparent , rhomboïdal. Il se distingue de toutes les especes de spath par la propriété qu'il a de faire paroître doubles tous les objets qu'on voit au travers : on l'a nommé spath d'Islande , parce que le premier a été découvert dans cette île ; mais on en trouve aujourd'hui en Saxe , en Suisse , dans le Valais : voyez ce que nous avons dit de ce spath singulier à l'article CRISTAL D'ISLANDE.

4°. Le SPATH CUBIQUE TRANSPARENT, *spathum cubicum aut tessulare pellucidum*. Ce cristal spathique affecte de prendre une forme cubique ; il est tendre , plus ou moins diaphane : on en trouve abondamment dans les mines de Suede , sur-tout à Sahlberg & à Dannemore : il y en a de vert , de rouge , de jaune , de veiné & sans couleur.

5°. Le SPATH CRISTALLISÉ EN GRAPPES OU SPATH DRUSEN, *drusa spathica*. On donne ce nom à des cristaux de spath qui ont pris différentes figures , & qui se trouvent groupés plusieurs ensemble sur une même base. On distingue le spath cristallisé transparent polygone , & un autre qui est ou hexagone , ou trièdre terminé en pointes , & appelé par M. *Linneus*, *dents de cochon*. Cette sorte de spath drusen forme deux couches , les pointes cristallisées de la couche supérieure s'engrangent dans les pointes des cristaux de la couche inférieure. On en trouve à Dannemore , en Uplande , au Hartz , &c. il y en a en pyramides octaédres tronquées , ou en pyramides triangulaires , d'un blanc jaunâtre , ou en décaédres , ou en prisme tétradécaédres , ou en crête de coq , ou sans colonne , en rose , lenticulaire , ou en aiguilles rangées par faisceaux , ou étoilées , ou en filets , comme de l'asbeste & de diverses couleurs ; toutes variétés qui peuvent provenir de l'équilibre des liqueurs au moment de la cristallisation. M. *Desmarets* a fait des observations importantes sur le spath en filet de Montmirail , qu'il a communiquées , il y a quelques années , à l'Académie des Sciences.

On trouve aussi presque toutes ces especes de spaths en France : consultez notre *Minéralogie*, seconde édition, T. I. A l'égard du spath gypseux , nous avons cru devoir abolir ce nom qui ne sert , ainsi que bien d'autres , qu'à embrouiller la science de l'Histoire Naturelle : le spath gypseux n'est qu'un gypse ; s'il est très-pesant & compacte , c'est un fluor , connu sous le nom de *spath fusible* : voyez ces mots. Les spaths qui font effervescence avec les acides , & qui se trouvent dans les mines en filons , ont souvent pour base du mica , & une terre alcaline , & sont quelquefois sursemés , ainsi que les spaths fusibles , de cristaux pyriteux ou de marcassites.

Ce que l'on appelle improprement *spath-dur-quartzueux* est le spath scintillant , ou le *feld-spath* : voyez ce mot. On peut consulter la *Spatogénèse* ou *Traité de la nature & de la formation du spath* par M. *Hill*.

SPATH FÉTIDE, *lapis suillus* : voyez PIERRE PUANTE.

SPATH FUSIBLE ou SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX,

Spathum vitreum fusibile. Pour ôter toute confusion ou méprise dans l'histoire des spaths, on devoit encore changer le nom de celui-ci (l'appeller proprement *spar*), qui diffère essentiellement des spaths calcaires, par son excès de pesanteur spécifique sur toutes les pierres communes par sa dureté, par son éclat vitreux, &c. Le spath fusible est compacte, ne fait point de feu avec l'acier, ne se dissout point aux acides, mais entre en fusion à un feu de verrerie : dans un feu ordinaire, il petille, se gerce & s'éclate, mais il ne se calcine pas comme la pierre à chaux. Il se pelotonne; est-il entré en fusion, il bouillonne au feu comme le plâtre, & forme un verre qui a beaucoup de rapport avec celui des primes de pierreries; on voit que cette pierre a des propriétés qui lui sont particulières, & fort analogues au *petunt-se de Saxe*, & à la *pierre de Bologne* : voyez ces mots.

Aussi la singularité des produits que cette espèce de pierre nous a donnés à l'analyse, nous a-t-elle obligé d'en faire un genre particulier dans notre Minéralogie : nous l'avons désignée sous le nom de *pierre gypseuse médiafine cristallisée*.

Le spath fusible a différentes formes & est communément blanchâtre, tantôt opaque, tantôt transparent : il n'est cependant pas rare d'en rencontrer de coloré, & sa couleur nous paroît dépendre de la nature du phlogistique & terre métallique qui se sont combinés dans sa cristallisation. Le plomb lui donne la couleur jaune & la forme cubique, le fer le rend rouge & rhomboïdal ou octaèdre, l'étain le rend noir ou violet, couleur d'améthyste & d'une figure quadrilatère, le cuivre le rend bleu & verdâtre, &c. Il y en a de toutes les couleurs des différentes pierreries, & on les appelle *fausse topase*, *faux rubis*, *faux saphir*, *fausse hyacinthe*, *fausse émeraude*, *fausse améthyste*, *fausse aigue marine*, &c. On trouve beaucoup de beaux morceaux de spath fusible dans les filons des mines de Saxe, de Suede & d'Angleterre : quantité sont formés en petits carrés irréguliers, & d'un tissu feuilleté ou strié, souvent ternis par des vapeurs arsenicales qui s'y sont fixées; d'autres sont sursemés de pyrites cuivreuses, tétraèdres & qui donne des iris très-vifs; chaque carré que forme la cristallisation de ce spath, est terminé à ses bords par d'autres carrés, dont les stries sont d'un sens opposé. Les Mineurs Allemands ne sont pas fâchés de rencontrer des spaths vitreux dans leurs fouilles ou dans leur fourneau. Ils les appellent *fluff-spaths* : voyez l'article MINES. Nous avons observé que quantité de cristaux de spath fusible

se trouvent groupés, ou sur des cristaux de quartz, ou sur des cristallisations solubles dans les acides; on présume bien que ces différences sont dues à la diversité des bases déjà cristallisées, & sur lesquelles des fluides propres à former les spaths fusibles ont eu une arrivée ou intervention postérieure. Il y a aussi des spaths fusibles en stalactites par zones ou par couches nuées de blanc & de violet : voyez les articles ALBATRE VITREUX & FLUORS MINÉRAUX.

Voici le sommaire des expériences sur deux especes de spaths fusibles; faites par le savant M. *Marcgraff*. Cet habile Chimiste dit, 1°. que les spaths fusibles, dont les lames groupées ensemble d'une maniere singuliere qui n'ont aucune transparence, mais dont la couleur tire sur le blanc de lait, sont les *spaths fusibles, phosphoriques & séléniteux*; 2°. que ceux qui sont cristallisés en cubes, sont plus ou moins transparens & diversément colorés : voilà les *fluors* connus sous le nom de *fausses topazes*, &c. & il les nomme *spaths fusibles vitreux*. Ces dernieres especes de spaths se trouvent plus ordinairement dans les filons des mines, & servent de matrice aux minéraux qu'ils renferment: ils sont outre cela un peu plus durs que les *spaths phosphoriques*, & ils se laissent plus difficilement entamer par l'acier trempé.

Les *spaths fusibles vitreux*, soumis au feu jusqu'à l'incandescence; jettent quelques étincelles dans l'obscurité; mais leur lueur est fort foible: après quoi il se divisent par petits éclats; tandis que les *spaths fusibles phosphoriques*, soumis à la même chaleur, jettent une lumiere très-vive & très-foncée; ensuite ils se brisent en plusieurs morceaux qu'on a beaucoup plus de peine à réduire en poudre que les éclats des spaths fusibles vitreux: l'une & l'autre poudres calcinées & incorporées séparément avec un mucilage de gomme Arabique, mises en petits pelotons, puis calcinées dans des charbons ardens, on observe après le refroidissement, que les spaths fusibles & phosphoriques, seront les seuls pénétrés d'une très-vive lumiere & exhaleront une forte odeur de soufre. Les spaths fusibles vitreux se volatilisent dans la retorte par leur mélange avec les acides, ce que ne font pas les spaths fusibles phosphoriques ou séléniteux, qui sont une combinaison d'une terre *calcaire & de l'acide vitriolique*: telle est aussi la pierre de Bologne que l'on peut regarder comme un spath fusible phosphorique ou séléniteux.

Quelques-uns

Quelques-uns soupçonnent que la terre des spaths fusibles est alumineuse.

Voici les expériences que nous nous contentons de faire depuis quelques années dans nos leçons sur cette matière, c'est-à-dire, sur le lithophosphore ; si on expose un fragment de fluor blanc sur un charbon rouge & isolé, il jette une lueur pâle : la lueur paroît émeraudee, si le fluor étoit vert ; bleuâtre ou violet, s'il étoit pourpre, ou nué de noir ou couleur d'améthyste : on voit distinctement passer successivement cet éclat entre chaque petite lame qui compose le morceau de fluor, avec différens accidens dans ses couleurs ; & comme la chaleur du charbon ardent n'augmente point, l'effet de cette pierre phosphorique se soutient assez long-temps, jusqu'à ce qu'elle vienne à décrépiter comme du sel marin : alors les lames s'éparpillent sans couleur, & presque toujours sans transparence.

SPATH PERLÉ. Il n'est pas rare de rencontrer sur des morceaux de mines en filons qui ont pour gangue du quartz, des fluors, &c. une espèce de Spath laiteux en petits grains chatoyans, durs & dispersés en drusen ; on leur a donné le nom de Spath perlé, à cause de leur couleur d'un blanc-gris, de leur dureté & de leur chatoyement ; leur figure cristalline est tumultuaire, assez irrégulière : on en trouve assez communément en Saxe, à Saalfeld en Thuringe, à Sainte-Marie-ès-Mines, &c. C'est en général une espèce de sélénite dure & compacte.

SPATH VITREUX ou **SPATH SÉLÉNITEUX.** Voyez **SPATH FUSIBLE.** Un Auteur moderne place le *cauk* des Anglois parmi les spaths séléniteux.

SPATULE ou **ESPATULE.** Oiseau dont nous avons parlé au mot **PALETTE.**

SPATULE. Nom que les Européens établis sur les bords du Mississipi donnent à un poisson que l'on pêche dans ce fleuve, où il est abondant ; ce nom lui convient très-bien relativement au prolongement qui termine sa tête & qui a la forme d'une spatule. M. *Mauduit*, Docteur en Médecine, a donné la description d'un de ces poissons rapporté de ce pays, par M. *le Beau*, Docteur en Médecine, employé au service de France, d'abord en Canada, ensuite à la Louisiane. Cette spatule est un poisson cartilagineux, du genre des requins ; il n'avoit guere que cinq pouces de longueur, mais l'espèce devient beaucoup plus grande & offre des individus qui ont jusqu'à vingt pouces de long : la peau

est lisse & sans écailles. Il n'a qu'une nageoire sur le dos, & qui prend son origine près celle de la queue ; les fibres en sont inclinées de devant en arrière ; il y a cinq nageoires en dessous du ventre ; savoir, quatre sur les côtés & une au milieu : les deux premières qui se correspondent sont placées à la partie antérieure du ventre, très-peu au-dessus de la jonction avec la tête. Les secondes nageoires qui se correspondent aussi, prennent naissance à peu de distance des premières. Enfin, la cinquième nageoire, qui est unique, est à égale distance entre les secondes & la queue ; ses fibres sont inclinées aussi de devant en arrière ; la queue est comme celle de tous les poissons de mer de ce genre, c'est-à-dire, en *croissant*, dont une des cornes excède la longueur de l'autre. La membrane qui recouvre les ouïes, mérite une attention particulière & par sa forme & par son extrême longueur. La bouche est placée en dessous, presque au milieu du corps. La mâchoire inférieure est arrondie sur les coins & pointue au milieu antérieur : le palais paroît être de l'espèce de ceux qu'on nomme *palais pavés*. C'est à la mâchoire supérieure qui contient le crâne, que se trouve le prolongement en forme de spatule & remarquable par une éminence allongée qui s'étend en dessus aux deux tiers de sa longueur. Cette pièce en forme de spatule est moins large à sa base, elle se termine par un arrondissement applati, & son épaisseur va toujours en diminuant de la base à la pointe. Une duplicature de la peau, qui borde la mâchoire supérieure, forme un bourrelet dans lequel est reçue la mâchoire inférieure. L'on voit en dessus, à l'origine de la mâchoire supérieure, deux petits trous ronds qui sont les narines, & sur les côtés un peu plus bas, les yeux qui sont deux points arrondis, peu ouverts & peu faillans.

SPEAUTRE, ou ÉPEAUTRE. *Voyez* FROMENT LOCAR.

SPEISS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à la partie du cobalt la plus pure & la mieux vitrifiée.

SPERJULE ou ESPARGOULE, *alsine, sperjula dicta major*. Cette plante, qui croît naturellement aux environs de Paris, principalement dans les bois, sert à faire des *prairies artificielles*.

L'*espargoule* s'éleve à la hauteur d'environ un pied : il part de sa racine plusieurs tiges, dont les unes sont droites, & les autres s'inclinent de côté & d'autre : ces tiges sont noueuses, & de chaque nœud sortent plusieurs feuilles qui entourent les tiges ; ces feuilles sont

longues , étroites comme celles du caillelait ; le haut de la tige , ainſi que les feuilles , ſont chargés de poils très-fins , & doux au toucher ; les feuilles ſont blanches , en roſe : il leur ſuccède des capſules à cinq loges , qui contiennent des ſemences menues ; la plante eſt annuelle ; c'eſt le *ſperguy* des Flamands.

La *ſpergule* ou *ſpergule* n'eſt point délicate ſur la nature du terrain ; pourvu qu'il ſoit un peu humide ; elle ne ſe refuſe pas même aux champs les plus ſablonneux. Dans la Flandre , où l'on cultive cette plante pour l'uſage des beſtiaux , on la ſeme en Mai , ſur-tout lorſqu'on ſe propoſe d'en ramaffer la graine , & qu'on veut en fanner l'herbe ; mais on n'eſt guere dans l'uſage d'en faire du foin : il eſt plus ordinaire d'en répandre la graine ſur le chaume du froment , immédiatement après la récolte. Quand la plante eſt élevée à une certaine hauteur , on la laiſſe pâître avant les froids , par les beſtiaux , ſur le champ même. Cet herbage eſt très-nourriſſant , il faut le faire conſommer de bonne heure , car cette plante gele fort aiſément. Les Flamands prétendent que cette nourriture engraiſſe la volaille , & augmente conſidérablement le lait des vaches ; que le beurre qui provient de ce lait en eſt infiniment meilleur , qu'il ſe conſerve ſalé beaucoup plus long-temps , & qu'il eſt plus propre à être transporté pour l'uſage des *Marins* qui ſont des voyages de long cours : on ſeme auſſi avec avantage la ſpergule mêlée de ſeigle.

SPERMA CETI. *Voyez au mot BALEINE , à l'article CACHALOT , celui du BLANC DE BALEINE.*

SPERME , sperma. Nom donné à la liqueur féminale des animaux : on prétend qu'on y découvre , à l'aide du microſcope , quantité de corps mouvans , connus ſous le nom de *molécules organiques* : voyez ce mot & l'article ANIMALCULE. M. *Erneſt Aſch* de Petersbourg , qui vient de ſoutenir à Gottingue une Theſe ſur la nature du ſperme , dit avoir examiné avec un excellent microſcope le ſperme de l'homme , des chiens , des chats , des lapins , des coqs , la laite des poiſſons , même toutes les liqueurs du corps humain , & la ſemence de pluſieurs plantes , & n'avoir pu obſerver dans tous ces corps , tant frais & dans leur nature , que mis dans l'eau , &c. aucuns animalcules , mais ſeulement des globules ſans principes de mouvement & de vie , & très-ſemblables aux petits corps ronds que l'on voit dans les autres liqueurs. *Voyez à l'article SEMENCE.*

SPERNIOLE ou SPERME DE GRENOUILLES. *Voyez à l'article GRENOUILLE.*

SPET, *sphyrana*. Poisson de mer qu'*Arædi* dit être du genre du maquereau. A Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *luzzo marino*. Rondelet en distingue deux especes. Ils sont longs, & ont le museau pointu. Ils sont assez semblables au brochet pour la figure : de forte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom, les appellent *brochets de mer*.

Le *spet* de la premiere espece a le corps long & menu, le museau pointu & avancé, la mâchoire inférieure plus grande que la supérieure : elle finit en pointe, & reçoit celle de dessus. Ces mâchoires sont si bien jointes ensemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente, quoiqu'elle soit grande ; car c'est un poisson goulu : le dedans de la bouche est jaune ; les dents sont fort aiguës, & courbées en dedans : on en compte quatre à la mâchoire de dessus. Au milieu de la mâchoire de dessous se trouve une dent plus grande que toutes les autres : elle entre dans un trou qui est à la mâchoire supérieure. Ses yeux sont grands & précédés de deux trous : de la tête jusqu'à la queue est un seul trait, situé au milieu du corps, qui est fait d'écaillés ; le ventre est blanc, le dos tendre & les ouies assez ouvertes ; la premiere de ces deux nageoires du dos a cinq aiguillons ; sa chair est blanche, agréable au goût, dure & seche.

La seconde espece de *spet* est semblable, dit *Rondelet*, au *hautin-harins* ; sa queue est d'abord en pointe, & finit par une élargiffure ; sa chair & ses os sont assez transparens ; il a, par le milieu du corps, une trait droit qui va des ouies jusqu'à la queue. Ce *spet* est plus petit & plus blanc que le précédent : la toile de son ventre est noire, & il a au ventre une longue vessie pleine d'air.

SPHINX. Nom donné à quelques papillons à cause de l'attitude singuliere de leurs chenilles, qui appliquent la partie postérieure de leurs corps contre une branche d'arbre, & ont le reste du corps élevé comme le sphinx de la fable ; la plupart font leurs coques dans la terre avec des mottes & des grains entrelacés de fils. Il n'y a qu'une espece, dont la coque lisse, foyeuse & en fuseau, est appliquée contre quelques tiges de plantes. On nomme le papillon qui en provient, *sphinx-belier*, à cause de ses antennes renflées dans leur milieu, & un peu courbées. Le *sphinx-bourdon* n'a point de trompe, ou n'en a qu'une très-courte,

Celle du *sphinx-épervier* est longue & roulée en spirale. La chenille la plus curieuse de cette classe, est la chenille de la *tithymale*; voyez ce mot. Le sphinx le plus curieux ou le plus intéressant, est le *papillon à tête de mort*. Voyez ce mot.

SPIAUTIER ou BEAUTER. Nom donné au zinc jaune d'Angleterre. Voyez ZINC.

SPIC. Nom donné à la grande *lavande*. Voyez ce mot.

SPICANARD ou NARD INDIEN. Voyez à l'article NARD.

SPICIFERE. Cet oiseau a été nommé par les uns *paon du Japon*; & par d'autres, *faisan*; il est vrai qu'il a avec ces oiseaux plusieurs traits de conformité, mais il en a aussi assez de dissemblance pour ne pouvoir être réuni ni avec les uns, ni avec les autres. Le spicifere a une aigrette en forme d'épi qui s'éleve sur sa tête: cette aigrette est haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu; le bec est de couleur cendrée, plus long & plus menu que celui du paon: l'iris est jaune, & le tour des yeux est rouge, comme dans le faisan; les plumes de la queue sont en plus petit nombre, le fond en est plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe; la distribution des couleurs forme sur la poitrine, le dos & la partie des ailes la plus proche du dos, des especes d'écaillés qui ont différens reflets en différens endroits, bleus sur la partie des ailes la plus proche du dos, bleus & verts sur le dos, bleus, verts & dorés sur la poitrine; les autres penes de l'aîle sont vertes dans le milieu de leur longueur, ensuite jaunâtres, & finissent par être noires à leur extrémité: le sommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc sur un fond verdâtre; on ne dit point si le spicifere étale sa queue comme le paon.

SPIGELIA. Plante originaire de la Jamaïque, & surnommée *anthelmia* à cause de sa propriété antivermineuse: on la cultive aujourd'hui dans quelques jardins en Europe, elle est naturelle aussi aux Isles de Saint-Domingue, de la Martinique & du Brésil. M. *Linneus* dit que sa racine est petite, fibreuse, traçante & annuelle: sa tige est herbacée, droite, cylindrique, branchue & glabre; ses feuilles sont opposées deux à deux, excepté vers le sommet où elles sont rangées au nombre de quatre en forme de croix. Les fleurs sont en épi au haut de la tige, on y compte cinq étamines. Les semences qui leur succèdent sont petites, arrondies

Cette plante est plus connue dans les Province de l'Amérique méridionale sous le nom *indian-pink*. On fait usage de cette plante en décoction, on y joint un peu de fuc de limon & de sucre. Ce remede provoque un sommeil à-peu-près pareil à celui que procure l'opium; mais après le réveil, les yeux paroissent brillans & étincellans, bientôt le malade jette des vers en quantité. Quelquefois il est utile de joindre à la décoction du *spigelia* un léger purgatif.

SPIRÉE : voyez **BUKKU DES HOTTENTOTS**. On ne fait pas encore si le bukku est la même chose que notre *spiræa*, arbuſte à feuilles d'obier ou de faule. Voici la description du spirée que l'on cultive dans les jardins aux lieux sombres & ombragés. Le spirée, *spiræa folicis folio*, est un arbrisseau qui croît à la hauteur de trois à quatre pieds : ses rameaux sont grêles, très-flexibles, & leur écorce est rougeâtre; ses feuilles sont longues & étroites comme celles du faule, un peu dentelées, vertes en dessus, légèrement rougeâtres en dessous, d'une faveur astringente mêlée d'amer : ses fleurs naissent au bout des branches, en maniere de grappes; elles sont composées de cinq feuilles incarnates, disposées en rose, & soutenues par un calice découpé en étoile; le pistil de ces fleurs devient un fruit composé de quelques gouffes ramassées en maniere de tête, & remplies de semences menues & jaunâtres. On estime les fleurs, les fruits & les feuilles du spirée, propres à resserrer & à déterger.

SPODE, *spodium*. Nom donné à différentes substances. Le *spode* des Modernes est l'ivoire brûlé; le *spode en grappe* de Anciens Grecs est la tutie; le *spode* des Anciens Arabes étoit une cendre de roseaux brûlés; on l'appelloit *anti-spode*. Les Sauvages de la Guiane font usage de cette cendre pour se noircir le corps, & se garantir de la piqure des insectes. Voyez à l'article **ROSEAU CULTIVÉ**.

SPONDYLE. Coquillage bivalve, dit M. d'Argenville, qui ne differe de l'huître ordinaire que dans sa charniere, consistant en deux boutons arrondis dans chaque valve, qui renferment le ligament, disposés de façon que les boutons de la valve supérieure sont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette dernière se logent dans les trous de la supérieure. Le ligament, qui est de nature coriace, se trouve entre les boutons & à la charniere commune aux deux valves.

Les spondyles les plus recherchés sont ceux qui se trouvent hérissés de

piquans , & que l'on appelle communément *huîtres épineuses*. Ces épines ou piquans sont plus ou moins longues , plus ou moins grosses & recourbées ; elles sont implantées sur les stries longitudinales de la valve supérieure , & sont , ainsi que la robe de la coquille , de couleur ou rouge ou blanche , ou jonquille ou violette. La valve inférieure est plus communément feuillée. La tête des spondyles est prolongée , & forme un plan triangulaire avec un sillon noir en son milieu : le sommet se recourbe en-dessous. On distingue deux espèces d'oreilles situées aux deux côtes de chaque valve. Les spondyles de la Chine ont les bords intérieurs de couleur orangée. *Voyez à l'article HUÎTRE.*

SPONDYLE ou **SPHONDYLE** , *spondylus seu verticillus*. Espèce de chenille très-pernicieuse , & qui se métamorphose en un phalène de la grande espèce. Cet insecte , dans l'état de chenille , s'entortille comme un crochet autour des racines des plantes , quelque âcres & amères qu'elles soient , & les font périr. Divers Auteurs ont parlé de plusieurs *chenilles spondyles* , en disant qu'elles sont de la grosseur du petit doigt , qu'elles ont la tête roussâtre , & le reste du corps blanchâtre , excepté quand elles ont pris leur nourriture , alors elles s'enflent & deviennent noires : elles ont six pieds. Ces chenilles ne peuvent guère supporter l'air : elles languissent hors de terre , aussi les trouve-t-on toujours en terre. Il y en a une espèce qui , lorsqu'on la blesse , jette une liqueur aussi noire que de l'encre.

SPONDYLES ou **ARTICLES** , *spondylolithes*. Noms que l'on donne aux articulations , ou jointures , ou vertèbres fossiles de différens animaux. Toutes ces gravures herborisées que l'on remarque sur certaines cornes d'ammon , sont les futures de leurs concamérations : on leur donne le nom de *spondylolithe*. Il y a bien d'autres sortes de *spondyles* : on en voit d'orbiculaires , en zig-zag , d'arrondis , de comprimés , de pointus : on donne aussi le nom de *spondyle* à une espèce d'huître péctiniforme & épineuse. *Voyez ci-dessus SPONDYLE (COQUILLAGE).*

SPONDYLOLITHES. *Voy. ci-dessus à l'art. SPONDYLES.(ARTICLES).*

SPONGITE. Sous ce nom on désigne une pierre légère & poreuse : ce n'est qu'une incrustation formée dans l'eau sur des végétaux. Cette pierre est de la nature du *tuf*. *Voyez ce mot & celui d'INCRUSTATIONS* , à l'article **STALACTITE**.

SPONTON. Nom donné par quelques Marins au narhwal , à cause de sa défense. *Voyez NARHWAL* , à la suite du mot **BALEINE**.

SQUACIO ou SQUAJOTTA. *Voyez à l'article* HÉRON.

SQUALE, *squalus*. Espèce de grand chien de mer dont la peau est fort rude : on en trouve qui ont plus de vingt pieds de longueur sur neuf de circonférence, & qui pèsent plus de trois mille livres : c'est le *galeus glaucus*, *dentibus granulosis*, *foraminibus circa oculos*. L'organe le plus singulier de ces fortes de poisson, est un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, de la consistance & de la couleur du corps vitré : c'est de là que l'humeur transsude par quantité de petits trous de la peau. Les squales sont encore doués à la partie antérieure du corps, destinée à fendre l'eau, d'un réservoir abondant d'une matière huileuse qui sert sans doute à lubrifier cette partie, à lui donner de la souplesse, & à le rendre impénétrable à l'eau. *Voyez à l'article* POISSON.

SQUAMMEUX, *squamosus*. Terme dont on se sert pour exprimer ce qui a du rapport à l'écaille (*squama*). *Voyez* ÉCAILLE.

SQUATINE, *squatina*. Poisson qui tient le milieu entre les chiens de mer & les raies : c'est ce que nous nommons *ange* : voyez ce mot.

SQUELETTE, *sceletum*. On donne ce nom à la charpente osseuse d'un animal quelconque. Nous avons donné au mot *Os* l'histoire du squelette humain. On dit aussi le squelette d'une plante, lorsqu'elle est desséchée & dépourvue de ses sucs & de son parenchyme. *Voyez à l'article* HERBIER. On trouve beaucoup de squelettes de différentes espèces d'animaux devenus fossiles, & même pétrifiés. M. J. *Gesner* a rassemblé la description que divers Auteurs ont fait des *squelettes fossiles*, dans sa Dissertation *De Petrificatis*, Chap. XXI, page 68, édition de 1759.

SQUILLE, oignon : *Voyez* SCILLE.

SQUILLE, *squilla*. Espèce de crustacée de mer & de rivière. Ceux de mer sont plus larges que ceux de rivière : on en distingue de plusieurs fortes qui portent des noms différens, dont nous avons parlé à chacun de leurs articles. *Voyez* CIGALE DE MER, &c. Nous ajouterons ici l'histoire de la squille mante, & celle de la squille de rivière.

La *squilla mante* a les bras fourchus : elle a un aiguillon à la queue ; son corps est long comme celui de l'espèce de fauterelle appelée *mante*, menu, large vers la queue, couvert d'une croûte mince, blanche & transparente ; ses deux premiers bras sont longs, découpés en dedans comme une scie. Les premières dents sont petites ; celles du bout sont si grandes, qu'on doit plutôt les appeler aiguillons. Cette squille a deux cornes

cornes fort longues : près de leur bout sortent deux petites branches ; il en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux sont larges & clairs : tout proche sont deux especes d'ailes ou membranes longues & velues à l'entour ; elle est pourvue de douze pieds. Les trois premiers de chaque côté ont au bout une grosseur comme une lentille , ronde & un peu plate : de cette grosseur sort un aiguillon crochu. Les trois autres pieds sont petits & menus : le reste du corps, après la tête, est couvert de dix tablettes inégales , dont les premières sont petites & plus étroites ; les autres sont plus grandes & plus larges : chaque tablette est garnie d'aiguillons tous de la même façon. Le bout de la queue est un os large, qui est entouré d'aiguillons : sur cet os il y a comme deux yeux peints : de la troisième tablette sortent de chaque côté trois ailerons. Par toutes les autres parties cette *squille* est semblable aux animaux du même genre : son corps est transparent ; sa chair est molle , douce , délicate & de bonne nourriture.

La *squille de riviere* est un petit crustacé qui a plusieurs découpures sur le corps : elle ressemble à la *chevrette* ou *squille de mer* ; elle a trois pieds de chaque côté : deux petits filets longs & menus forment sa queue : elle est de la longueur du doigt. Sa tête est longue & plate comme une lentille : elle a quatre cornes. Cette *squille*, dit *Mouffet*, se retire dans les roseaux au pied des racines du glayeul : elle s'accouple aussi promptement que la *squille de mer*. Le mâle se prend avec la femelle à la maniere des cancre.

SQUINE ou ESQUINE, *china radix*. Racine qui tire son nom du pays de la Chine, d'où elle a d'abord été apportée dans les Indes Orientales, & de là dans toute l'Europe ; il en croît aussi une espece en Amérique. On trouve quelquefois chez les Droguistes les deux especes de cette racine ; l'une est Orientale & l'autre Occidentale.

La SQUINE ORIENTALE, *china Orientalis*, est une grosse racine noueuse, genouillée, pesante, ligneuse, à tubercules inégaux, d'un brun rougeâtre en dehors & d'un blanc rougeâtre intérieurement, un peu résineuse. Quand elle est récente, elle a un goût un peu âcre & pâteux ; mais lorsqu'elle est seche, son goût est terreux & légèrement astringent. Elle n'a point d'odeur : on choisit celle qui n'est point cariée ; elle naît d'une plante appelée *smilax aspera Chinenfis* : cette plante s'éleve d'une ou de deux coudées, quand elle n'est pas foutenuë ; mais

elle devient beaucoup plus grande , quand elle trouve de quoi grimper ou s'appuyer.

Ses farnens sont ligneux , de la grosseur d'une paille d'orge près de la terre : ils sont d'un rouge brun-obscur, noueux de deux en deux pouces : les parties comprises entre les nœuds sont alternativement courbées & un peu réfléchies : chaque nœud a quelquefois deux petites épines crochues & opposées sur le même côté. De chacun de ces nœuds s'éleve une feuille mince , membraneuse , noirâtre , nerveuse , & deux vrilles qui servent à la plante pour s'attacher à tout ce qu'elle touche. De l'aisselle des queues de chaque feuille naissent des bouquets de fleurs ou de bourgeons : ces fleurs sont petites & au nombre de dix au même endroit, d'un jaune verdâtre , disposées en parasols autour d'un embryon, qui en grossissant devient un fruit. Ce fruit a la figure, la grosseur, la couleur & l'éclat de la cerise : il est plus spongieux que charnu, d'un goût de nelfe ; il contient cinq ou six semences de la grandeur d'une petite lentille, & d'une substance qui a l'apparence de la corne. Cette plante, dit *Kämpfer*, croît dans le royaume de la Chine parmi les cailloux. M. *Deleuze* observe que le célèbre Herboriste *Dillenius* nous donne pour la squine une espèce de *senegon* à racine extrêmement grosse & ligneuse.

Des Marchands Chinois ont donné de la vogue pour la première fois à cette plante en 1535 : ils la vendoient alors sous le nom de *fou-ling*, comme un spécifique contre les maladies vénériennes, bien plus efficace & moins gênant que le remède de gayac. Les Espagnols la vanterent tant sous cette qualité à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince en fit usage, de son propre mouvement, à l'insu de ses Médecins : d'autres Princes ne tarderent pas d'inviter l'Empereur de rendre sa recette publique. Au reste, on lui préfère avec raison l'usage du mercure, quand il s'agit de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins de nos jours estiment la squine propre à purifier le sang, & utile contre les tumeurs squirreuses, la jaunisse & la goutte. On fait que Charles-Quint s'en servit pour cette dernière maladie, & *Vesal*, son Médecin, attribue au peu d'exaetitude que ce Prince y apporta, la médiocrité de son succès.

La SQUINE D'OCCIDENT, *china spuria nodosa*, est le *jupicanga* de *Pison* : elle semble être la même que la précédente, & n'en diffère

que par le lieu où elle croît, elle est un peu moins bien nourrie : sa racine est oblongue, noueuse, tubéreuse, d'un roux noirâtre en dehors, & rougeâtre en dedans. On nous l'apporte de la Nouvelle Espagne, du Pérou, du Brésil, & d'autres pays de l'Amérique.

SSI ou GUS. Fruit d'un oranger sauvage du Japon, son odeur est aussi désagréable que son goût est détestable. Les Japonais le célèbrent comme un grand remède.

SSIO, c'est le nom du camphrier du Japon : voyez à l'article CAMPHRE.

STACHYS ou ÉPI FLEURI, *stachys major Germanica*. Plante qui croît aux lieux montagneux & incultes : sa racine ligneuse, fibrée & jaunâtre, pousse plusieurs tiges hautes de deux pieds, grosses, comme carrées & articulées ou nouées, velues, blanches & assez moëlleuses ; ses feuilles ressemblent à celles du marrube, mais plus grandes ; ses fleurs sont en gueule, dont la levre supérieure est creusée en cuilleron ; & disposées en manière d'épis entre les feuilles aux sommités de la plante, velues, purpurines, rarement blanches : à chaque fleur succède un fruit en forme de capsule qui contient quatre semences arrondies, noirâtres. Le stachys est apéritif & hystérique. On s'en sert peu en Médecine.

STACTEN ou STACTÉ : espèce de myrrhe liquide : voyez au mot MYRRHE.

STALACTITES & STALAGMITES, *stalactites aut lapides aquei*. Elles sont composées de substances terreuses ou pierreuses, qui se sont formées dans l'eau, ou qui ont été charriées par ce fluide dans des cavités souterraines, y ont pris de la liaison, & s'y sont durcies sous différentes figures & couleurs.

Ces concrétions *terro-aqueuses*, communément calcaires, & qui ne sont quelquefois que des marbres parasites, sont ou compactes, solides & d'une surface continue, tels que les albâtres, les stalactites proprement dites ; ou friables & poreuses, telles que les incrustations : elles se forment par des progrès plus ou moins sensibles. Si l'on imagine des gouttes ou des petits filets d'eau qui, par leur infiltration au travers des terres ou pierres poreuses se sont chargés de molécules pierreuses (sans pour cela que la transparence du fluide en soit entièrement altérée), & qui ensuite ont été charriés avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur pesanteur spécifique & à la pente

du sol , dans des canaux pratiqués par la Nature entre des rochers des souterrains , on aura une idée de leur formation.

L'eau en gouttes est le véhicule de ces parties pierreuses , mais elle s'en sépare facilement par l'évaporation : ces fortes de corps pierreux s'attachent intimément & toujours par *juxta-position* aux parois des lieux abreuvés par l'eau ; tantôt c'est aux voûtes des grottes , quelquefois aux parois des galeries de mines ; tantôt ces concrétions s'adossent contre la pente d'une montagne ou d'une carrière dont le sol est plus ou moins exposé à l'air libre ; d'autres fois le suc pierreux (si on peut parler ainsi) s'attache & s'incruste sur les corps solides , prend de la consistance , différentes formes , & quelquefois différentes couleurs.

On peut trouver des stalactites & des concrétions , de la nature de tous les corps que l'eau peut dissoudre , ou par elle-même ou par le moyen de quelqu'intermede , & qu'elle a chariés ensuite avec un *gluten* propre à les unir ensemble. Il y en a de *gypseuses* , telles sont les *alabastrites* ; & de *spath fusible* , tels sont les *albatres vitreux*. Au reste , c'est peut-être moins à la nature du suc pierreux que nous devons la bizarrerie & la variété des figures qu'on remarque dans toutes les especes de concrétions dont nous allons faire mention , qu'à la différence des milieux dans lesquels ces sucs pierreux se sont congelés ou cristallisés , ainsi qu'à la rapidité de l'eau , à sa fréquence & à sa continuité.

On donne proprement le nom de *stalactites* aux cristallisations rameuses qui ont la forme de quilles ou de culs de lampes pyramidaux ou de cierges renversés & coniques avec une large base qui les attache au rocher en contre-bas. Les *stalactites* , comme nous venons de le dire , sont produites par des eaux pierreuses , intercalaires , qui , dans les instants de leur infiltration souterraine , ont eu la facilité de produire des cristallisations de figure symétrique : elles sont ordinairement composées de couches tantôt excentriques & tantôt concentriques ; leur dureté , leur degré d'accrétion , tout est dû au hasard. Les *stalactites* qui se trouvent toujours suspendues aux voûtes souterraines , ont en général leur tissu plus ou moins blanc , fin & ferré : elles s'allongent par la même raison qu'elles grossissent , semblables en cela aux glaçons qui pendent des toîts en hiver : quand elles commencent à se former , elles ne sont pas plus grosses qu'un tuyau de plume ; la goutte d'eau en est la mesure ; elles sont alors percées dans leur milieu ,

mais elles s'obstruent bientôt & se bouchent en partie. On peut voir cette opération de la Nature dans les grottes de Caumont près de Rouen, dans celle d'Arcy près Auxerre, dans celle de la caverne de l'Isle de Minorque, &c.

Si les stalactites continuoient à recevoir leur accréation par ce tuyau, on pourroit appeller cette croissance *intus-susception*, quoiqu'elle ne fit que l'imiter; & c'est cette apparence qui avoit induit en erreur *Tournefort* dans son système sur la végétation des fucs pierreux. Mais que le creux des stalactites s'obstrue ou non, c'est toujours par *juxta-positio* qu'elles augmentent de volume, tant en longueur qu'en grosseur.

Les *stalactites* ne montrent pas toujours dans l'endroit de leurs fractures des stries circulaires & unies; elles sont composées d'aiguilles perpendiculaires à l'axe de la cristallisation, d'où elles vont en s'élargissant & en divergeant vers la surface, en laissant voir cependant leur progrès par des couches successives qui sont plus ou moins intimement appliquées les unes sur les autres: souvent la stalactite s'allonge tellement qu'à la fin sa pointe gagne le sol inférieur: il n'est pas rare d'en voir plusieurs dans des grottes, formant une colonnade dont le coup-d'œil est très-agréable.

M. l'Abbé de *Sauvages* dit avoir remarqué que les stalactites étoient, en toutes saisons, seches dans toute leur surface, à la réserve de la pointe où la goutte pendoit. Nous avons fait la même observation dans plusieurs grottes tant en Angleterre & en Corse, qu'aux Pyrénées & aux Alpes; ces grottes sont sur le flanc des montagnes & remplies de stalactites très-longues, fort menues & humides par la pointe: ces cristallisations nous ont toujours paru avoir été formées par le moyen des eaux intercalaires peu chargées de suc pierreux, & il y a lieu de soupçonner que ces sortes d'eaux sont plus sujettes que les autres à faire varier les stalactites de forme & de figure: nous avons observé aussi que les eaux qui contiennent beaucoup de molécules pierreuses, forment très-promptement des stalactites qui ne sont mouillées par le bout pyramidal que dans les premiers temps de leur accroissement, & au contraire, toute la surface est mouillée lorsque le trou du centre est obstrué, & que la stalactite prend plus d'empatement. Si le canal, qui fait l'axe de la stalactite, avoit plusieurs petites gorges dans sa continuité, alors l'eau pierreuse venant à

refluë , s'épancheroit par ces différentes issues , & formeroit , en se coagulant , des baguettes ou petites branches pierreuses qui s'entrecroiseroient plus ou moins régulièrement : tout ceci se fait très-bien observer dans les sortes de stalactites blanches & brillantes des Pyrénées que des Curieux nomment aussi *flos ferri* : voyez FLEUR DE FER.

On nomme *stalagmites* les concrétions protubérancées , c'est-à-dire ; qui sont globuleuses ou mamelonnées comme des choux-fleurs ou des truffes : chaque mamelon est extérieurement ou arrondi , ou inégal ; mais dans l'intérieur il est toujours composé d'aiguilles cristallisées & convergentes au centre par leur pointe. Ces concrétions globulaires , que l'on nomme aussi *loupes pierreuses* ou *stalactites en grappe* , sont plus ou moins grosses , dures , d'un grain fin & ferré ; quelquefois elles imitent des groupes de cristaux informes ; tantôt elles sont transparentes , tantôt elles sont opaques. Les stalagmites en globules opaques , parmi lesquelles il y en a qui sont composées de couches circulaires , ont été formées probablement par des grains qui ont servi de point d'appui & ont acquis leur volume par une espèce d'incrustation , en roulant dans de pareilles eaux lapidifiques ; tels sont peut-être les corps connus sous les noms d'*oolites* , de *pisolites* , d'*orobites* , de *bézoard minéral* , d'*amygdalites* , de *phacites* , de *meconites* , &c.

Les *stalagmites* ne sont pas indifféremment attachées ou à la voûte , ou sur les parois des grottes , à la manière des stalactites , mais presque toujours sur la base du sol ou plancher souterrain , c'est - à - dire , en contre-haut , ou à l'opposite des stalactites , quoique formées également par l'eau qui tombe de la voûte goutte à goutte. Les stalagmites sont sujettes , comme les stalactites , à grossir de jour en jour , & même à tel degré qu'elles remplissent bientôt l'espace où elles s'accumulent ; c'est de cette manière que se forme l'albâtre , qui est proprement une stalactite ou une stalagmite calcaire : les taches irrégulières qu'on y remarque quelquefois , ne proviennent que des gouttes colorées qui ont distillé par des routes séparées & alternativement , &c. Voyez ALBATRE.

Lorsque les fucs pierreux propres aux stalactites ont acquis une grande densité avant leur stillation , ils ne tardent pas à se coaguler , ainsi qu'on le remarque près de quelques rochers en Suisse , d'où il tombe des gouttes d'eau si imprégnées de matière terreuse , que pen-

dant l'espace du temps qu'elles mettent à tomber, elles sont converties en globules pierreux. C'est ainsi qu'ont pu se former ces corps configurés, connus sous le nom de dragées fossiles & poreuses, *confetti di Tivoli*. Ce même mixte *terro-aqueux* venant à couler & à se coaguler en même-temps contre les parois raboteux des cavités souterraines, il forme alors ce qu'on nomme *congelation veineuse*; c'est l'albâtre ondé ou onice: le plus beau se forme ainsi dans les grottes de Paros & d'Anti-Paros. M. *Haller* dit qu'il y en a aussi de très-beaux dans le Nebellach, grotte du Wurtemberg.

Si au contraire l'eau pierreuse, mais stagnante, arrose une multitude de petites plantes, il se formera une espèce de cristallisation lapidifique, opaque, poreuse & pleine de trous irréguliers; c'est ce que l'on appelle *tuf*.

Enfin, si l'assemblage des particules terreuses non dissoutes, qui sont charriées par les eaux courantes, viennent à se déposer sur des roseaux ou sur d'autres parties de plantes aquatiques, en un mot sur une substance végétale ou animale, on lui donne le nom d'*incrustation*. Plusieurs Curieux ont pris plaisir à faire baigner dans de semblables eaux des fruits, des squelettes d'animaux, des nids d'oiseaux, des écrevisses, des artichauts, &c. & toujours ces différens objets ont été recouverts après un certain temps d'une fausse pétrification: l'incrustation prend assez bien la configuration des corps qu'elle renferme; mais ces corps restent toujours les mêmes qu'ils étoient auparavant. Dans l'état d'une véritable pétrification, ils seroient au contraire pénétrés jusqu'en leur centre, &c. *voyez l'article PÉTRIFICATION*.

Lorsque la concrétion pierreuse est creusée & en tubes rameux, on l'appelle *osteocolle*; on y voit ordinairement des empreintes sur les parois intérieures des tuyaux. C'est ainsi que se font les incrustations à Etampes, à Albert, à Meaux, en Hesse, & dans les grottes du Hartz & des Monts Krapacks. On fait un grand cas en Allemagne de cette dernière sorte de concrétion tubuleuse, qui pour l'ordinaire est ou fableuse ou marneuse, & par conséquent plus ou moins solide & de différentes couleurs. On l'emploie en Médecine, quelquefois pour l'intérieur, mais plus souvent dans l'intention d'opérer la réunion des os rompus.

Les eaux mêmes les plus limpides déposent encore d'une autre manière les molécules terreuses dont elles sont chargées; il suffit de

leur faire subir le degré d'ébullition sur le feu ; aussi-tôt on verra se précipiter dans le fond de la chaudiere la substance terreuse & opaque, qui s'y amassera par couches ; c'est ce que les Allemands nomment *keffel-stein*, en François, *pierre de chauderon*.

On appelle *sédiment, résidu & dépôt*, toutes les concrétions formées par la voie de la précipitation dans les canaux des aqueducs, sur le sol des grottes, des cavernes, des fissures des rochers ou des galeries des mines. Le pont de S. Allyre, à Clermont en Auvergne, est connu de tout le monde, il a été formé par les eaux pierreuses de la fontaine du même nom, & qui se jettent dans un ruisseau voisin. Ce pont n'est donc qu'un tuf, qu'une concrétion pierreuse produite par les dépôts successifs de cette fontaine.

Les *sédimens* offrent par un côté l'empreinte des corps sur lesquels ils se sont déposés. Nous avons dans notre cabinet un dépôt formé dans le canal à auges de la fontaine de Moutier, & qui est si parfaitement semblable à une planche de sapin, qu'il n'est personne qui ne s'y trompe au premier coup d'œil ; on le prendroit même en le touchant pour une planche de ce bois pétrifié : on voit sur l'une des surfaces de longues fibres longitudinales, les nœuds & même la couleur du sapin : l'autre surface ressemble à une planche de ce bois mal polie.

On peut considérer les concrétions pierreuses qui se forment dans les eaux, soit stillantes goutte à goutte, soit courantes, soit stagnantes, ou par la couleur & par la transparence, ou par la figure, & par leur situation. On conçoit aisément, d'après ce que nous avons dit, comment se forment les *guhrs* terreux & métalliques ; voyez *GUHR*, & que la nature peut offrir aussi des stalactites de pierres ignescentes, de fels, de pyrites & de matieres métalliques.

STALAGMITES. Voyez à l'article **STALACTITES**.

STAPHIS-AIGRE, ou **HERBE AUX POUX**, ou **HERBE A LA PITUIITE**, *staphis-agria*. Plante qui croît aux lieux sombres dans les pays chauds, comme en Dalmatie, en Provence & en Languedoc, d'où la graine nous est apportée seche : on la cultive aussi dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur : on la seme au printems : elle demande une terre cultivée & arrosée, qui ne soit pas trop exposée au soleil du midi. Sa racine est longue, ligneuse & annuelle ; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, droite, ronde, velue & rameuse : ses
feuilles

feuilles font grandes , larges découpées profondément en plusieurs parties, vertes, ressemblantes à celles du platane , attachées à des queues longues : ses fleurs naissent en été aux sommités & dans les aisselles des feuilles , composées chacune de cinq feuilles inégales , & disposées en rond , d'un bleu foncé, semblables à celles du pied d'alouette , mais beaucoup plus amples ; la supérieure s'allonge sur le derrière , & reçoit dans cet éperon , l'éperon d'une autre feuille : aux fleurs succèdent des fruits composés de trois ou quatre gaines verdâtres qui renferment des semences grosses comme de petits pois , de figure triangulaire , ridées , rudes , unies étroitement ensemble , noirâtres en dehors , blanchâtres en dedans , d'un goût âcre , brûlant , amer , fort désagréable.

Cette plante tire son nom de ses différentes propriétés : sa graine qui est très-huileuse , est la seule partie d'usage en Médecine ; on ne l'emploie qu'extérieurement , car son usage intérieur n'est pas sans danger , puisqu'elle purge violemment par haut & par bas à la seule dose de douze à vingt-quatre grains : elle est très-âcre , échauffe & enflamme le gosier à un tel point , qu'elle fait craindre la suffocation ; c'est pourquoi on l'a abandonnée pour employer d'autres purgatifs plus doux. Quant à son usage extérieur , on en concasse un gros qu'on enferme dans un nouet , & que l'on suce à dessein d'irriter les glandes salivaires , & faire cracher beaucoup de pituite , même dans le mal de dents , c'est pourquoi on l'appelle aussi *pituitaire* : on pourroit également en faire la décoction & s'en gargariser la bouche : on s'en fert encore comme d'un vulnéraire détersif , pour consumer les chairs baveuses des vieux ulcères ; mais son plus grand usage est pour faire mourir les poux : on en poudre les cheveux le soir , & l'on se bande bien la tête avec un linge ; la sueur de la tête s'impregne des qualités de la graine , & en peu de temps cette vermine est détruite.

STAPHYLIN , *staphylinus*. Genre d'insecte coléoptère , qui a cinq pièces aux tarses de toutes les pattes. Ses antennes sont simples & filiformes ; son corps est fort allongé ; ses étuis ne couvrent qu'une partie du corps ; ses ailes sont grandes & artistement repliées sous ses étuis , quoique fort courts ; l'extrémité de son ventre est nue. Il est bon d'observer que la larve de cet insecte diffère peu de l'animal parfait. Quand on touche la queue du staphylin , il la redresse aussitôt en l'air comme s'il vouloit se défendre & piquer : cependant sa queue

ne pique point ; mais en revanche il mord & pince fortement avec ses mâchoires , qui sont fortes , & dont on doit se méfier. Voilà ses armes offensives & défensives : il s'en sert pour prendre & dévorer sa proie , ou pour se battre contre ceux de son espèce. Il y a des staphylins bleus , d'un noir lisse , de velus (le *staphylin bourdon*), de jaunes , de bronzés , &c. On les trouve dans les bois , dans le sable humide , & dans les boues de vache.

STATICE ou STATICÉE , ou GAZON D'ESPAGNE , ou D'OLYMPÉ , ou ŒILLET DE PARIS , ou HERBE A SEPT TIGES , *stacice*. Plante qui croît dans les sables , le long de la mer & dans les sables encore de la vallée d'Aoste , & jusqu'aux Alpes mêmes : il y en a aussi quantité dans les sables de l'Allemagne , les plus secs , sous la forteresse de Régenstein. On en trouve aussi dans le Forez , dans le Soissonnois & aux environs de Mantes. Sa racine est longue , assez grosse ; ronde , rougeâtre , ligneuse , vivace , & divisée en plusieurs têtes : elle pousse un grand nombre de feuilles longues & étroites , comme celles du *gramen* , d'un vert de mer : il s'élève d'entr'elles des tiges hautes d'environ un pied , droites , sans nœuds , creusées , portant en leur sommet un bouquet sphérique de petites fleurs à cinq feuilles , blanches , disposées en œillet , & soutenu par un calice formé en entonnoir : ce peloton de fleurs est encore soutenu par un calice général écailleux ; à chaque fleur succède une graine pointue par les deux bouts. Cette plante est employée dans l'ornement des jardins : elle fleurit en été ; & comme ses fleurs ne s'ouvrent que les unes après les autres , elle reste long-temps fleurie , même jusqu'à la fin de l'automne.

La *stacice* est estimée vulnérable , & propre pour arrêter la dyssenterie : desséchée & réduite en poudre , si l'on en met sur les plaies , elle les mondifie , ainsi que les ulcères malins.

STÉATITES ou SPECKSTEIN. On donne ce nom à une pierre argileuse , grasse au toucher & à la vue (*Stéatites* dérive du mot grec *στέαρ* , qui signifie graisse ou lard). Les Naturalistes modernes systématiques regardent , pour ainsi dire , les noms de *smeçtites* , de *pierres ollaires* & de *stéatites* , comme synonymes ; mais les *smeçtites* se dissolvent presque dans l'eau comme du savon : c'est à proprement parler , une terre ou pierre savonneuse : voyez ce mot. La pierre ollaire est plus dure ; on en forme des vases sur le tour , avec des outils d'acier : voyez PIERRE OLLAIRE. A l'égard de la stéatite , ce que nous avons

vu sous ce nom étoit tantôt du *crayon rouge* très-gras, ou de la *molybdene* très-fine, ou de la *craie de Briançon* marbrée, ou une terre cimolée rouge, ou une pierre verte ollaire d'Espagne.

Plusieurs Auteurs, trompés par les propriétés extérieures de la stéatite, ont confondu avec elle plusieurs autres pierres : c'est ainsi que *Cardan* l'a regardée comme une espece de *pierre à rasoir*; *Pisaurans*, comme une espece d'*ophite*; *Burnet*, comme une pierre huileuse & écaillée du genre des *ardoises*; *Gesner*, comme une sorte d'*onyx*; *Buchman*, comme une sorte de *calcédoine* grasse au toucher, & non transparente : *Wormius* a dit que c'est une espece de *talc*, & *Bromel* une *pierre à chaux*.

Le célèbre *M. Pott* dit, dans sa *Lithogéognosie*, pag. 278, qu'il a cherché à connoître à quel genre de pierres la stéatite des Anciens devoit se rapporter; & il a reconnu par l'expérience que les *pierres ollaires* dont parlent MM. *Wallerius* & *Gronovius*, la *smectite de Woltersdorf*, la *serpentine* & la *pierre de cône* de divers Auteurs, avoient beaucoup de rapports ensemble.

Par toutes les propriétés que nous fait voir la *stéatite*, ou pierre ollaire, elle doit être rapportée au genre des argiles, puisqu'elle se durcit au feu, ce qui n'arrive qu'aux seules pierres argileuses : l'unique chose en quoi elle differe de l'argile pure, ou de la terre à foulons, ou de la terre favonneuse, c'est qu'elle ne se délaie pas de même dans l'eau; mais d'ailleurs toutes ses qualités sont les mêmes, & il n'y a de différence que dans le degré de dureté : ainsi toutes les pierres tellement molles qu'elles puissent être coupées au couteau, ou travaillées au tour, glissantes à l'attouchement, & sur-tout qui se durcissent au feu, appartiennent à l'espece des stéatites, car ce sont là ses vrais caractères. Ainsi, à proprement parler, la stéatite n'est autre chose qu'une pierre argileuse, c'est-à-dire, une argile favonneuse qui se durcit naturellement, jusqu'au point de ne pouvoir plus se délayer dans l'eau comme les argiles ordinaires. Au reste, la stéatite est plus ou moins dure, & plus ou moins transparente : l'espece qui nous vient de la Chine est ordinairement plus claire; elle devient, ainsi que celle de la Suisse, plus compacte au feu, & plus propre à retenir l'eau : celle du territoire de Bareuth, appelée *schmoerslein*, reçoit plus aisément au feu des fentes, au travers desquelles l'eau transsude dans la suite. Il y a donc bien peu de différence entre nos stéatites de l'Europe & celles de la

Chine. On donne aux nôtres des noms tirés des usages auxquels on les emploie. La stéatite blanche de la Chine est la *Pierre de lard* : voyez ce mot.

STÉCHAS, *stæchas*. Plante dont on distingue deux especes ; savoir le stéchas à feuilles dentelées, *stæchas folio serrato*, & le stéchas Arabe, *stæchas pupurea, Arabica vulgò dicta*. Nous ne parlerons que de ce dernier.

Le *stæchas Arabe* est un sous-arbrisseau haut d'une à deux coudées ; ses tiges sont ligneuses & quadrangulaires ; ses feuilles naissent deux à deux à chaque nœud : elles ont la figure de celles de la lavande ; elles sont blanchâtres, âcres, & d'une odeur aromatique : les sommités des tiges soutiennent des épis ou têtes écailleuses, longues d'un pouce, surmontées chacune par un bouquet de feuilles en aigrette, blanchâtres & fort ferrées, d'entre lesquelles sortent des fleurs d'une seule piece, en gueules, purpurines ou bleues, disposées par quatre rangs le long de la tête : le pistil, qui est attaché à la partie postérieure de la fleur en maniere de clou, est environné de quatre embryons qui se changent en autant de graines arrondies & renfermées dans le fond du calice : la petite tête est couronnée de quelques petites feuilles d'un pourpre violet.

Toute la plante a une odeur aromatique & un goût âcre un peu amer : elle croît abondamment en Languedoc, en Provence, aux Isles d'Hieres, appellées par les Anciens, Isles *Stécades*. Nous avons observé dans ce pays qu'elle se plaît dans les lieux secs & arides : c'est même de là qu'on nous apporte aujourd'hui les épis de stéchas (*flores stæckados*) secs & garnis de fleurs, pour l'usage de la Médecine : elles ne nous venoient autrefois que de l'Arabie. On cultive aujourd'hui dans nos jardins & nos terres le stéchas, & il s'y élève assez bien. On choisit ses têtes écailleuses les plus nouvelles, odorantes & un peu ameres ; car elles perdent en vieillissant leur couleur & leur odeur. Par la distillation, on retire du stéchas fleuri une huile essentielle aromatique en assez grande quantité : c'est de là que dépend son odeur & son efficacité ; on fait principalement usage du stéchas pour les maladies des nerfs : de plus, il excite l'urine & les regles, & résiste au poison.

Il y a une autre plante que l'on appelle dans les boutiques, STÉCHAS CITRIN, *stæchas citrina* ; mais elle n'a ni la figure, ni les vertus de celle dont il est mention ci-dessus. C'est l'espece d'immortelle à bouton d'or. Voyez IMMORTELLE.

STÉLÉCHITE ; *stelechites*. Concrétion pierreuse que vendent les Droguistes en Allemagne : ce n'est qu'une espèce d'*ostéocolle*. Voyez ce mot.

STELLION. Espèce de lézard que l'on trouve en quelques endroits de l'Italie ; il se rencontre sur-tout en Toscane , dans les maisons & dans des trous près de terre : les Italiens l'appellent *stellione-tarentole*. Ce lézard chasse ordinairement les araignées : il a sur le dos des taches étincelantes en façon d'étoile , d'où lui est venu le nom de *stellion*. Il se niche pendant l'hiver dans des maisons aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chassent les stellions , ayant remarqué le trou où ils se retirent , lorsque le printems commence à venir , mettent au-devant certaines trappes de roseaux pour les prendre & pour en avoir la peau , qui passe pour être bonne contre le mal caduc. Les stellions changent de peau comme les serpens : la morsure de cet animal , dit *Lémery* , épaisit les humeurs & engourdit les sens. La thériaque & les sels volatils sont bons pour en opérer la guérison : on assure que la chair du stellion excite la sueur & résiste au poison.

STELLITES. Nom donné aux étoiles de mer à queue de lézard & devenues fossiles. Voyez ÉTOILE DE MER.

STELSTEIN. Les Minéralogistes Suédois désignent , sous ce nom , une pierre de roche composée , sablonneuse , quartzeuse , &c. Nous en avons vu dont la superficie offroit du mica semé par petites écailles régulières , plates & brillantes.

STENCORE , *stenocorus*. Genre d'insecte coléoptère à antennes posées devant les yeux , & qui vont en diminuant de la base à la pointe. Ses étuis vont aussi en se retrécissant par le bout ; il a quatre articles aux tarses. Du reste , même façon de vivre , mêmes habitudes que les *capricornes* & les *leptures*. On trouve des *stencores* , dont le corselet est armé d'une pointe mouffe ou d'un tubercule latéral ; d'autres ont le corselet nu & uni. L'espèce la plus curieuse de ce genre est celle dont la larve se nourrit de feuilles & de racines d'iris , qui viennent dans l'eau.

STERCORAIRE. Nom que l'on donne quelquefois au *scarabée fouille-merde* , mais plus communément à la *mouche des latrines* : voyez ces mots. On donne encore ce nom à un genre d'oiseaux aquatiques , dont on distingue trois espèces , & dont le caractère est d'avoir trois doigts antérieurs & palmés : celui de derrière est sans membranes ;

le bec dentelé ; le bout de la mâchoire supérieure crochu , & celui de l'inférieure arrondi.

Le STERCORAIRE VULGAIRE , *stercorarius avis & vulgaris* , est de la grosseur du puffin cendré ; son plumage est brunâtre ; ses narines sont sur les côtés du bec. Cet oiseau se trouve dans les pays septentrionaux. Le *stercoraire strié* est de la grosseur du petrel cendré , ainsi que le *stercoraire à longue queue* , qui est le *larus parasiticus* de Linneus ; l'oiseau arctique d'Edwards , & le *strund-jager* , id est κορροβήρης de Ray.

STI-FISCH ou SCY , ou GRASEY , ou OFS. Voyez à l'art. MORUE.

STIGMATES. Voyez ce mot à l'article INSECTE & à celui de PLANTE.

STIGMITES. Des Naturalistes ont donné ce nom aux pierres remplies de taches ou de petits points. Pline a nommé *stigmities* un porphyre rouge ; orné de taches noires.

STIL DE GRAIN. On donne ce nom à une terre calcaire ou marneuse , détrempee par une décoction de graine d'Avignon , jointe à de l'alun ordinaire : de ce mélange pâteux on en forme des trochisques pour l'usage des Peintres à l'huile & en miniature : ces trochisques donnent un jaune agréable , mais moins solide que s'ils étoient préparés avec du blanc de plomb ou de ceruse.

STINC ou STINX Voyez SCINQUE.

STOCH-FISCH ou STOS-FICH. Nom Hollandois qui signifie *poisson de bâton* : c'est la morue desséchée , qu'on bat avec un bâton pour l'attendrir & la rendre mangeable. Voyez l'article MORUE.

STOMOX , *stomoxis*. Insecte vigoureux que l'on trouve par-tout , particulièrement en automne : dans cette saison il moleste beaucoup les hommes & les chevaux ; il s'élançe sur eux , s'y attache , les pique jusqu'au sang : il se défaltère de cette liqueur. Le stomox ressemble à la mouche commune pour la couleur , la forme & la grosseur , mais il en diffère par sa bouche qui est une trompe dure , noire , pointue par le bout comme une lancette : il diffère aussi de la mouche afile par ses antennes à palettes , & velues latéralement. Le stomox est à proprement parler la *mouche d'automne*.

STOPAROLE , *stoparola*. Oiseau du genre des *bergeronnettes* ou *hoche-queues*. Voyez ces mots.

STORAX CALAMITE & en SARILLES. Voyez au mot STYRAX.

STORM-FINCK. Oiseau aquatique de l'isle de Fara , un peu plus grand que le moineau : son plumage est gris & sans taches ; son bec

est menu : cet oiseau va d'une vitesse extrême sur les eaux ; il annonce le gros temps & la tempête. (*Ruisch de Avib. pag. 129.*)

STRAHL-BLENDE. Voyez à l'article BLENDE.

STRAMOINE. Voyez POMME ÉPINEUSE.

STRATHIUM. Plante fameuse chez les Anciens, & que l'on soupçonne être la *gaude*. Voyez ce mot.

STRINCZA ou BOTRISSA. Noms que l'on donne dans la Lombardie & dans l'Italie à un fort bon poisson de riviere & de lac, semblable à la lotte ou à la barbotte, & qui n'en differe que par la grandeur. Le peuple s'en nourrit dans tout le Milanez.

STROMATHÉE. C'est le même poisson que le *fiatole*. Voyez ce mot.

STROMBITES, *turbinites*. Sont des coquilles fossiles, univalves, contournées en spirales moins profondes que celles des buccins : elles vont d'ailleurs en diminuant comme les limaçons fossiles ou *trochilites* : voyez ce mot. Enfin, les strombites sont plus longues, plus menues, & non renflées vers le milieu : *Dictionnaire d'Oryctologie*.

STROMLING. Espèce de petit hareng, très-délicat & d'un goût fort exquis, qui se trouve dans le Golfe Bothnique, où l'on en pêche des quantités incroyables. Voyez à l'article HARENG.

STRONGLES. Voyez les articles VER CYLINDRIQUE & ASCARIDES.

STRUND-JAGER ou CHASSE-MERDE. Les Navigateurs Hollandois donnent ce nom à une espèce de mouette qui se trouvent sur les côtes de Spitzberg, & qui suit opiniâtement l'oiseau appelé *kutyeghef*, afin de se nourrir de sa fiente. Le bec du strund-jager est noir, crochu & épais : ses jambes sont courtes, & les trois doigts de chaque patte sont palmés comme aux canards ; sa queue forme un éventail : il a les yeux noirs, ainsi que le dessus de la tête ; le cou cerclé de jaune, le ventre blanc, les ailes & le dos de couleur brune. Voyez MOUETTE.

STUC. Pierre factice, dont le plâtre calciné fait la base. Les différentes couleurs que l'on y mêle & que l'on y incorpore, au moyen d'une dissolution de gomme ou de colle, & souvent d'huile de lin, rendent cette composition propre à représenter les différentes bigarrures des marbres les plus précieux ou des mosaïques elle renchérit même sur leur beauté ; mais elle leur cede en dureté. Il y a quelques années que l'on voyoit au Louvre des tableaux de fleurs & de fruits de la plus grande beauté ; ils étoient faits de stuc. Consultez l'article MARBRIER, dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers*.

STYRAX ou STORAX CALAMITE , résine précieuse qui découle d'un arbre connu sous le nom d'ALIBOUFIER . *styrax folio mali cotonei*. Cet arbre est de la grandeur d'un olivier , & croît dans les forêts de la Provence , autour de la Chartreuse de Monrieu , à Baugencier , à Soliers , & entre la Sainte-Baume & Toulon : il ressemble au cognassier par son tronc , son écorce & ses feuilles , lesquelles sont vertes en-dessus , blanches & velues en-dessous ; ses fleurs sont d'une seule piece , semblables à celles de l'oranger , blanches , odorantes ; son fruit est une baie peu charnue , qui contient deux noyaux. Ces arbres , en Provence , ne donnent que très-peu de résine : on en retire beaucoup de ceux qui croissent dans les pays plus chauds , tels que la Syrie & la Cilicie.

Cet arbre , très-recherché dans le printemps par la beauté de ses fleurs , l'est encore davantage pour une résine qui découle d'incisions que l'on fait à son tronc & à ses branches , & que l'on vend dans les boutiques des Droguistes & des Parfumeurs. M. *Duhamel* nous apprend qu'il a appris d'un Voyageur , qu'un petit vermisseau s'attache à l'aliboufier , ronge son écorce , & laisse , en se retirant , un trou qui donne issue au storax en larmes , qui , par cet accident , découle de l'arbre , tout solide & couvert d'une substance farineuse.

La résine du *storax calamite* est brillante , grisâtre , assez solide , un peu grasse , s'amollissant sous les dents , composée de grumeaux ou de miettes blanchâtres , semblables à des amandes cassées , blanches , enclavées dans une résine grumeleuse , d'un goût résineux un peu âcre , assez agréable , d'une odeur de baume du Pérou , très-pénétrante & suave. Quand cette résine est nouvellement cassée , ou que l'on en jette sur les charbons , elle se fond promptement sur le feu , s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée , & forme une lueur très-claire. L'épithete de *calamite* lui a été donnée , parce qu'on l'apportoit autrefois à Marseille de la Pamphilie , enveloppée dans des roseaux.

Le *storax stacté* est gras , comme mielleux , & on n'y reconnoît aucunes larmes blanches de ce même suc résineux.

On trouve dans les boutiques du *storax en sarilles* , lequel n'est autre chose qu'une sciure de bois rouge mêlée avec un peu de styrax liquide & de storax stacté : & en cet état nouveau c'est le plus exquis des parfums résineux ; on le préfère , même pour brûler , au storax pur : mais on choisit ce dernier pour l'usage médicinal ; on croit que c'est

le véritable *thus Judæorum* que les Mages présenterent au Sauveur du monde.

Le storax en larmes est plus pénétrant que le benjoin : on l'emploie dans l'asthme humoral ; on le recommande , à cause de sa douce odeur , pour fortifier le cerveau , pour récréer les esprits animaux , & pour en calmer les mouvemens déréglés : on l'emploie utilement dans les antidotes cordiaux & en fumigation. On en forme par liquéfaction des tablettes ou pastilles , pour parfumer les Eglises. Les Chimistes tirent du storax une teinture & des fleurs , comme ils font avec le benjoin. Enfin le storax est préféré au styrax pour être la base des pilules qui portent son nom , & dont on fait un grand usage dans la pratique , pour calmer la toux convulsive , sur-tout celle des phthifiques , & leur procurer quelque tranquillité.

STYRAX LIQUIDE , *styrax liquidus*. C'est le suc résineux que les Arabes appellent *mitia* , les Turcs *cotter-miza* , les Chinois *roga malha* , & les Européens *faux storax stacté*. Cette résine est liquide , gluante , peu ou point transparente , d'un gris-brun , d'une odeur forte de storax solide , mais presque désagréable , d'un goût un peu âcre & aromatique : ce styrax nous parvient rarement pur.

Il y a une grande diversité de sentimens concernant l'origine de cette sorte de baume résineux ; les uns veulent que ce soit une térébenthine composée , ou cuite avec de l'huile , du vin , &c. d'autres prétendent que c'est l'extrait fait par la décoction des parties de l'arbre du liquidambar. Cependant *Jacques Petiver* , Apothicaire de Londres & habile Naturaliste , rapporte dans les *Transactions philosophiques de Londres* , n°. 313. , que c'est le suc d'un certain arbre qui s'appelle *rosa mallos* , qui naît à l'île de Cobras , dans la mer Rouge , éloignée de trois journées de la ville de Suez. On enlève , dit cet Auteur , l'écorce de cet arbre tous les ans : on la pile , & on la fait bouillir dans de l'eau de mer , jusqu'à la consistance de glu ; ensuite on recueille la substance résineuse qui nage dessus : pour la purifier on la dissout de nouveau dans de l'eau de mer , & on la passe : on renferme séparément dans de petits tonneaux cette résine ainsi purifiée , & le résidu épais qui reste après la purification : on transporte ces deux sortes de styrax à Moka , lieu où se tient la célèbre foire d'Arabie.

Ce parfum est beaucoup estimé chez les Orientaux qui en font grand usage. Le tonneau qui contient quatre cents vingt livres , se vend depuis cent

quatre-vingts, jusqu'à trois cent soixante livres d'argent, selon la pureté du styrax. Nous avons vu dans un vaisseau Turc un baril de bois de styrax : ce baril avoit été formé, à ce qu'on nous assura, du tronc de l'arbre qui produit le styrax même. Il avoit deux pieds de diamètre : c'étoit un tronc creusé longitudinalement jusqu'à l'épaisseur du fond inférieur ; le fond supérieur étoit fait de morceaux rapportés. Ce bois étoit peu dur, odorant, jaunâtre : on nous assura encore que parmi les Orientaux on fait les sarcophages (cercueils) des Grands avec cette sorte de bois.

Le styrax convient sur les contusions, les plaies & les ulcères externes, sur-tout les scorbutiques : il est la base d'un onguent qui porte son nom, & dont on se sert fort heureusement dans les grands Hôpitaux, &c. pour empêcher la pourriture & pour prévenir le sphacèle : on le prescrit intérieurement quand il est purifié, depuis quatre grains jusqu'à seize, pour déterger & guérir les ulcères internes.

Le styrax d'Amérique est le *liquidambar* : voyez ce mot.

SU. *Nieremberg, Hist. exot. L. IX, c. 47*, dit que c'est un animal qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons : au premier aspect il paroît avoir quelque chose de la figure d'un lion ; il a une espèce de barbe au menton & aux joues jusqu'aux oreilles. Ses poils ne sont pas fort longs : il a la poitrine large, les reins ramassés, la queue large & longue comme celle de l'écureuil. Dans la Sibérie on se couvre de la peau de cet animal. Quand il prend la fuite, il porte ses petits sur son dos & les couvre de sa queue. On le prend avec ses petits dans des fosses que l'on pratique en terre, & qu'on couvre de branches d'arbres : quand il y est tombé, il égorge ses petits, & il ne succombe sous les coups des Chasseurs qu'après les avoir effrayés par des cris horribles qui portent au loin l'épouvante. On nomme aussi cet animal *surucaraté*.

SUBSTANCES INFLAMMABLES. En Minéralogie on comprend sous ce nom les *bitumes* & les *soufres*. Voyez ces mots.

SUC, *succus*. On donne ce nom aux fluides qui se trouvent dans les différens corps de la Nature. Dans le regne animal on trouve les sucs nourriciers, gastrique, pancréatique & nerveux. Dans le regne végétal on trouve les baumes, la matière extractive, la matière de la gomme, & les huiles. Dans le regne minéral on trouve les sucs bitumineux, tels que les pétroles, les gührs métalliques, des eaux chargées de parties ou

terreuses , ou pierreuses , ou salines. *Voyez* BITUME , EAUX , GUHR , HUILE , & l'article ÉCONOMIE ANIMALE à la suite du mot HOMME.

SUCCIN. *Voyez* AMBRE JAUNE.

SUCCISE ou MORS DU DIABLE. *Voyez* à la suite du mot SCABIEUSE.

SUCE-BŒUF. On donne ce nom à des oiseaux qui se trouvent en grand nombre dans l'île de Biféscha , près de l'embouchure du Sénégal : ils sont de la grosseur d'un merle , noirs , & ont le bec dur & pointu. Le suce-bœuf s'attache sur le dos des bestiaux dans des endroits où leur queue ne peut le toucher , & à coups de bec il leur perce la peau pour fucer leur sang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas soigneusement à le chasser , il est capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux. *Histoire Générale des Voyages , Liv. VII. pag. 416.*

SUCE-SANG. *Voyez* SANG-SUE.

SUCET ou ARRÊTE-NEF. *Voyez* REMORE.

SUCEUR DE MIEL. *Voyez* COLIBRI.

SUCRE DE ROSEAU ou DE CANNE. *Voyez* CANNE A SUCRE. Nous avons parlé du sucre d'érable à la suite du mot ÉRABLE ; du sucre de bambou , au mot BOIS DE BAMBOU ; & du sucre de bouleau , au mot BOULEAU , &c. Les Anciens ont encore fait mention d'autres sortes de sucre naturel ; savoir , du *tabaxir* , c'est le *saccar-mambu* des Indes ou le sucre du *roseau en arbre* , plus connu sous le nom de *bambou* ; le sucre *alhusar* ou *alhasser* , est la manne de l'Apocin : voyez ces mots.

SUCRIER DE MONTAGNE. *Voyez* BAUME A COCHON.

SUCRIER. C'est le grimpereau de la Martinique & de la Jamaïque. *Voyez* GRIMPEREAU.

SUCRION. Nom donné à l'espece d'orge qui quitte sa balle , & qui se cultive de temps immémorial dans les diverses provinces de la France.

SUCTOLT , *scutatus orbis*. Poisson de mer , de figure ronde , mis par *Artedi* dans le rang de ceux dont les nageoires sont cachées : on le nomme aussi BUFOLT.

SUCU. Espece de pommier fort commun dans la Province de Canton en Chine. Son fruit a le goût , la figure & la couleur de nos pommes de calville : on le seche comme nos figues , afin de le conserver toute l'année : c'est un très-bon manger.

SUGGARDS. C'est le nom que les habitans du Cap de Bonne-Espérance donnent à un millepede , dont la morsure est aussi dangereuse

que celle d'un scorpion : les vignes y sont infestées d'une petite espece de millepedes , difficile à trouver , parce qu'elle se renferme dans une sorte d'enveloppe qui ressemble à la feuille de vigne flétrie. *Histoire des Voyages.*

SUGLACURU ou FLUGACURU. Ver ainsi nommé chez les Maynas , & à Cayenne *ver macaque* : il prend son accroissement dans la chair des animaux & des hommes ; il croît jusqu'à la grosseur d'une feve , & cause une douleur insupportable. On trouve cette espece de ver assez rarement. M. de la Condamine dit avoir dessiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu ; & il l'a conservé dans de l'esprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piqûre d'une sorte de moustique ou de maringouin ; mais jusqu'ici l'animal qui dépose l'œuf n'est pas encore connu , dit l'Académicien ci-dessus cité.

SUGUNTUS. Nom que l'on donne au Pérou à l'espece de corbeau du Mexique , nommé *aura* : voyez ce mot.

SUIE ou SUGÉ , *fuligo*. Substance volatile , inflammable , comme charbonneuse , un peu saline , d'un roux noirâtre , d'un goût fort amer & d'une odeur vapide , qui se trouve enlevée & condensée contre les parois intérieures des tuyaux de cheminées , sous lesquels on a brûlé du bois , &c. & dont elle est un des produits : elle ressemble beaucoup à une huile brûlée & empyreumatique ; on s'en sert en teinture , sous le nom de *bidanet* : elle donne une couleur fauve qui est assez belle , mais qui sent fort mauvais ; en récompense elle conserve les étoffes de laine contre les *teignes* ; voyez ce mot. La suie entre dans les onguens pour la teigne ou pour la gale invétérée : on en fait aussi avaler pour l'épilepsie. Les Anglois regardent la suie comme très-bonne pour l'engrais des terres , pour faire périr les mauvaises herbes & les plantes aquatiques , telles que les joncs & les roseaux dans les prairies basses. Les suies animales diffèrent des suies végétales. Le *noir de fumée* n'est que de la suie des matieres résineuses qui brûlent avec flamme.

SUIF , *sebum*. C'est une des especes de *graisse* ; voyez ce mot. Le belier , la brebis , le mouton , de même que le bœuf , le cerf , le daim , le bouc & tous les ruminans produisent du suif.

SUINT ou LAINE GRASSE. *Voyez au mot LAINE.*

SUISSE ou VANDOISE. *Voyez DARD.*

SUKOTYHO ou SUCOTAHIO. Les Chinois appellent ainsi un très-gros quadrupede , remarquable par ses cornes. Cet animal est de

la grandeur d'un bœuf : son museau ressemble à celui d'un cochon ; ses oreilles sont longues & rudes ; sa queue est épaisse & touffue ; ses yeux sont placés perpendiculairement dans la tête. Proche de chaque œil sort une longue & grosse défense osseuse , un peu arquée , aplatie , fillonnée : Consultez le détail de cette arme , par M. *Sloane* , dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* , année 1727. *Gesner* pense que ce quadrupede est une espece d'*urus* : voyez l'article AUROCHS.

SULLA ou SILLA , *hedisarum flore rubente*. C'est une espece de sainfoin originaire de l'île de Malthe , & dont la plupart des papiers publics ont fait mention en 1766 & 1767. Les habitans de Seminara dans la Calabre ultérieure , royaume de Naples , forment des prairies artificielles au moyen de cette plante. Sa culture est singuliere ; elle réussit dans les terres fortes , argileuses , crayeuses & blanches , même dans celles qui sont humides : on en fait la moisson à la fin de Juin ou au commencement de Juillet. La graine est jetée au hasard par-dessus le chaume , auquel on met le feu le lendemain , sans y apporter après cela aucun soin ni culture : cette graine couverte seulement des cendres des chaumes brûlés , pénètre d'elle-même dans la terre , & commence à végéter au mois de Novembre , quatre mois après avoir été semée. Chaque graine produit plusieurs tiges qui croissent lentement pendant tout l'hiver ; mais au printems la terre se trouve semblable à une prairie la plus épaisse. Si le mois d'Avril est un peu pluvieux , la fulla s'élevera jusqu'au-dessus de la hauteur d'un homme. En trempant la graine dans de l'eau avant de la semer , on en hâte la germination & la végétation. La fleur de la fulla est d'un assez beau rouge & à-peu-près de la forme de celle du genet ; chaque fleur est contenue par un calice dentelé. On peut commencer à faucher cette plante au mois de Mai , dans le temps même de sa fleur ; alors on la donne en vert aux mulets , aux chevaux , qu'elle purge légèrement & engraisse très-prompement , & même trop le bétail qu'on ne feroit pas travailler ; elle procure beaucoup de lait aux vaches & aux brebis. Cet excellent fourrage est si recherché , qu'on n'est point dans l'usage de le faner. On en sème un peu , de temps à autre pour se procurer la graine qui est plus petite , mais assez ressemblante à celle de l'esparcette.

Après la récolte de la fulla , qui dure dans ce pays jusqu'à la mi-Juillet , on laisse reposer la terre jusqu'en automne , on la laboure alors , & l'on y jette la semence de fulla : la moisson est à proportion.

plus riche dans les champs qui ont fullé, *fullati*. Il suffit qu'après la moisson on mette de nouveau le feu au chaume, pour que sans autre culture qu'un seul labour très-superficiel, le mois de Novembre suivant, la fulla recouvre de nouveau le champ, après avoir été une année entière, pendant le temps de la culture & de la récolte du blé, cachée dans l'intérieur de la terre, sans nuire à la qualité de ce dernier, & sans qu'il en ait paru la moindre apparence, même à fleur de terre, avant le mois de Novembre de l'année de repos ou de jachere; temps où la fulla germe & croît avec le même succès que la première année qu'on l'a semé. C'est ainsi que des champs une fois fullés, donnent pendant l'espace de plus de quarante années consécutives, régulièrement & alternativement, de deux années l'une, une récolte abondante de fulla, & l'autre une moisson du plus beau blé, sans que pour conserver une prairie aussi singulière, il faille d'autres soins que de répandre de la graine la première année, ainsi qu'il est dit ci-dessus, d'après le Mémoire présenté sur ce sujet, le 12 Septembre 1766, à la Société des Georgofili de Genes, par M. le Marquis de Grimaldi: ce Mémoire a été publié à Parme par ordre du Gouvernement; il a été aussi traduit de l'Italien, & inséré dans les *Mémoires de la Société Economique de Bernz*, année 1768.

La méthode facile de semer la fulla, la qualité supérieure de ce fourrage, celle de contribuer à préparer les terres pour la récolte des grains, sa fécondité, sa longue durée dans les terres les plus compactes qu'elle pénètre sans les épuiser; toutes ces circonstances singulières prouvent assez son utilité, pour exciter l'attention des Cultivateurs.

Les Malthois choisissent la graine de fulla de deux ans, & qui vient de la petite île de Goro. On peut répandre cette graine un à deux jours sur le blé avant de le scier, les pieds des Moissonneurs, des Glaneurs & du bétail suffisent pour l'enterrer; si elle étoit mise en terre trop profondément, elle risqueroit de ne pas lever. Si la fulla ou *fulla* pousse trop fort avant l'hiver, on peut la faire pâturer par les bestiaux, on l'empêchera par ce moyen de pousser des tiges fortes & vigoureuses que le bétail auroit peine à bien broyer.

La racine de la fulla est grosse, rameuse, un peu pivotante; ses tiges sont herbacées, canelées & se distribuant en rameaux; ses feuilles, au nombre de neuf ou onze, sont alternes, ovales, épaisses, ailées,

terminées par une impaire plus grande ; sa fleur est papilionacée ; son fruit est long, aplati, droit, comme hérissé ; en un mot des Botanistes regardent la fulla comme un *sain-foin d'Espagne*.

SUMACH, *rhus*. Arbrisseau dont on distingue plusieurs especes : les unes sont d'utilité, les autres sont de curiosité.

LE SUMACH ORDINAIRE OU COMMUN, *rhus culinaria*, appelé le *roux* ou *roure des Corroyeurs*, est un arbrisseau qui nous vient de la Syrie & de la Palestine, qui croît quelquefois à la hauteur d'un homme : ses feuilles sont oblongues, velues, ailées, dentelées à leurs bords ; rougeâtres, assez semblables à celles du forbier. Il naît d'entra les feuilles aux sommités des branches des fleurs ramassées en épi, de couleur blanche, composées chacune de fleurs disposées en rose. Aux fleurs succèdent des baies presque ovales, membraneuses, verdâtres, qui renferment une semence arrondie en forme de petite lentille, de couleur rougeâtre. Ce fruit est d'un goût acide & astringent.

Ce sumach s'est naturalisé dans nos climats ; il croît dans les lieux secs & pierreux, sur les collines & aux environs de Montpellier. En Espagne, dans le territoire de Salamanque, on cultive cet arbrisseau avec autant de soin que la vigne, parce que les habitans en font un commerce assez considérable. On coupe tous les ans ses rejetons au pied de la racine, puis on les fait sécher pour les réduire en une poudre fine ; c'est un tan dont on se sert pour préparer les cuirs, & sur-tout pour les apprêts des peaux de bouc, de chevre, de mâroquin noir. Consultez l'article MAROQUINIER dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers*. Les Anciens s'en servoient au même usage. On employoit son fruit autrefois dans les cuisines pour assaisonner les viandes : cela se pratique même encore chez les Turcs. C'est de la différence de ses usages qu'il a reçu différens noms : le *sumach des Cuisiniers* est le fruit ; il noircit les dents & les cheveux ; le *sumach des Corroyeurs* sont les feuilles & les branches ; la plus grande quantité de ce qu'on en consume en France se tire du Portugal ; & le *sumach rouge de Galien* est la graine du même arbrisseau.

LE SUMACH DES JARDINS OU DE VIRGINIE se cultive dans les jardins où il s'éleve aisément & produit un très-bel effet ; il porte de beaux épis veloutés rouges ; il fleurit de bonne heure : aux fleurs succèdent des fruits fort rouges, arrondis, pressés, qui contiennent chacun une semence aplatie comme une lentille, d'un goût aigrelet : ses

fruits font rafraîchiffans ; on en met macérer une grappe dans une pinte d'eau froide qu'on fait boire ensuite par verrées dans toutes fortes d'hémorragies : cette infusion est encore recommandée contre les descentes ; les feuilles de fumach pilées & appliquées sur les panaris résistent à la pourriture, & empêchent la gangrene.

Ces deux especes de fumach font propres à garnir des remises & certaines parties de parcs : elles font un bel effet dans les bosquets d'été & d'automne. Il y a deux autres especes de fumach de la Caroline, l'un à fruit noir, l'autre à fruit de couleur rouge orangé, qui peuvent aussi passer très-bien l'hiver en terre.

Il découle, dit M. *Duhamel*, des incisions qu'on fait aux troncs des gros fumachs, une substance résineuse qui paroît mériter qu'on essaie d'en faire un vernis analogue à celui de la Chine. Je crois, continue-t-il, que la décoction des grappes est employée à préparer les étoffes pour quelques especes de teintures : au reste, ces grappes, bouillies dans le vin, calment l'inflammation des hémorroïdes.

Le bois de fumach est fort tendre, principalement celui de fumach de Virginie, que l'on appelle *vinaigrier* en Canada ; il est d'une très-belle couleur verte, & de deux nuances qui sont assez agréables.

Il y a une autre especes de fumach dont on se fert en teinture du grand & du petit teint vert, sous le nom de *redoul* ; voyez ce mot.

Enfin, on distingue six fortes de fumachs qui sont originaires de l'Afrique, & qui n'ont d'autre agrément que d'être toujours verts.

SURA : voyez au mot COCO.

SUREAU ou SUZEAU, *sambucus*. Le sureau est un arbrisseau dont il y a plusieurs especes, qui diffèrent par la couleur de leurs fruits, & par leurs feuilles.

Les fleurs de sureau font blanches & rassemblées en ombelles. Chaque fleur est en rosette : il leur succede des baies sphériques, qui font noires, dans certaines especes, & blanches, rouges ou vertes dans d'autres : les feuilles sont composées de grandes folioles pointues, découpées & dentelées sur les bords, opposées deux à deux sur les branches : il y a une especes de sureau dont les feuilles font profondément laciniées.

Les sureaux font de grands arbrisseaux très-jolis, sur-tout dans le mois de Juin, quand ils sont chargés de fleurs : ainsi, ils sont propres à être employés à la décoration des bosquets de la fin du printems

&

& de l'été. Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrain : ils reprennent très-facilement de boutures, ainsi que tous les arbres qui ont beaucoup de moëlle. On fait que les jeunes branches de sureau sont remplies de moëlle : leur bois est peu épais ; elles sont vertes d'abord , puis grisâtres : elles peuvent servir à faire des farbacannes. On ne trouve point de moëlle dans les gros troncs qui sont couverts d'une écorce rude, crevassée, de couleur cendrée : sous cette écorce il s'en trouve une seconde qui est verte & d'usage en Médecine. Le bois de sureau est assez dur & liant : il sert à faire différens ouvrages. Les Tourneurs en font des boîtes & des tabatieres , des peignes communs ; après le buis , c'est un des meilleurs bois qu'on puisse employer à cet usage. Le jeune bois creux sert à faire des canonnières.

On fait un vinaigre aromatique avec les fleurs vertes de sureau , on l'appelle *vinaigre surard* : il est très-agréable pour l'usage de la table , & moins contraire à l'estomac que le vinaigre simple. On conseille la décoction des fleurs & des branches de sureau pour déterger les ulcères , & pour faire des fomentations sur les parties affligées d'érysipeles. La fleur de sureau infusée dans de l'eau bouillante en façon de thé , est excellente pour les coliques d'indigestion : c'est encore un bon sudorifique , dont on fait usage avec succès dans toutes les maladies causées par une suppression de l'insensible transpiration , & surtout dans les maladies inflammatoires de la poitrine , dit M. *Bourgeois*. Son eau distillée a les mêmes vertus , mais elle est moins échauffante : son écorce & ses fleurs fraîches infusées dans du vin blanc , sont purgatives & puissamment diurétiques : l'écorce moyenne est spécifique pour la brûlure , l'inflammation des hémorrhoides & la goutte. Quelques personnes mettent des fleurs de sureau seches dans le moût de raisin , pour donner au vin un goût de muscat. Si on se contente de mettre des pommes sur des lits de fleurs de sureau desséchées , & qu'on les enferme ainsi dans une boîte , elles contracteront un goût de muscat. On fait avec de la farine de seigle & les baies de sureau , qu'on appelle dans les boutiques , *grana actes* , des gâteaux qui sont très-estimés pour arrêter les diarrhées & les dysenteries. On fait aussi un *rob* avec le suc de ce fruit. Le sureau est depuis long-temps célèbre en Médecine , même du temps d'*Hippocrate*. *Martin Blokwitzius* a écrit un livre entier des vertus de cet arbrisseau , sous le titre d'*Anatomic du Sureau*.

Il croît sur le fureau une espece de champignon, que l'on appelle *oreille de Judas*. Voyez ce que nous en avons dit à la suite du mot CHAMPIGNON. En Chine on se sert de la moëlle & de la pulpe des baies du fureau dont on fait une espece de papier, ou ces belles fleurs artificielles qui nous viennent de ces contrées.

On donne le nom de petit fureau à l'*yeble*, & celui de fureau aquatique à l'*obier*: voyez ces mots.

SURELLE. Voyez OSEILLE.

SURFS. Voyez à l'article HARENG.

SURIKATE. Espece de quadrupede qui se trouve dans l'Amérique Méridionale: il est de la grandeur à-peu-près d'un lapin; & par la partie supérieure du museau, il ressemble au *coati*. Cet animal a un caractère qui le distingue de tous les quadrupedes, & qui ne lui est commun qu'avec l'*hyene*; ce caractère est d'avoir également quatre doigts à tous les pieds. Cet animal a une physionomie jolie, vive & est fort adroit: il se soutient aisément sur ses pattes de derriere, & marche de cette maniere. Il se place auprès du feu dans cette attitude: il aime beaucoup le poisson, la viande & les œufs. Un de ces animaux, que M. de Buffon avoit, se servit de ses pattes réunies pour tirer des œufs de l'eau où on les avoit mis pour les faire cuire: le même animal ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiède; sa boisson ordinaire étoit son urine, dont l'odeur étoit cependant fort désagréable: il étoit apprivoisé au point d'obéir à la voix de son maître lorsqu'il l'appelloit; gai, lesté, agile, il jouoit avec les chats sans leur faire de mal. Lorsque le surikate a peur, ou qu'il s'ennuie, sa voix ressemble alors à l'aboïement d'un jeune chien; mais lorsqu'il est affecté par quelque sensation de plaisir, il s'exprime par d'autres accens; il fait un bruit vif & semblable à celui d'une creffelle de bois que l'on tourne avec rapidité.

SURMULET, BARBARIN, MOIL. Poisson mis dans le genre des poissons à nageoires épineuses: on en distingue de plusieurs sortes.

Le *surmulet barbu* a jusqu'à un pied de long: il est orné de lignes dorées depuis la tête jusqu'à la queue. On aperçoit au travers de ses écailles une couleur pourprée: ces écailles sont grandes, découpées à l'entour, & placées de travers; elles tombent aisément. Ce poisson a le dos & la tête voûtés, les yeux rouges, la bouche petite & sans dents; au bout de la mâchoire inférieure, pendent deux filets blancs & mous: c'est ce qui a fait nommer ce poisson *barbeau de mer*: il a deux

nageoires dorées près des ouies , & deux autres blanches au-dessous ; il en a une autre proche de l'anús , & deux au dos : sa queue est rouge. Le furmulet barbu a le passage du gosier petit : il a quatre ouies de chaque côté. Il se corrompt facilement ; ce qui fait qu'on ne le transporte guere loin de la mer.

Rondelet dit que les furmulets barbus se prennent sur les rivages , & que les non-barbus se prennent en haute-mer : leur chair est estimée , sur-tout ceux de la Méditerranée.

Les *furmulets d'étang* habitent toujours dans la fange : leur chair sent la bourbe. Ils sont plus grands que ceux de mer , & n'en sont pas pour cela meilleurs ; mais leurs écailles tiennent davantage , & leurs traits dorés sont plus éclatans.

Le *furmulet de mer ordinaire* , est plus grand que le furmulet barbu ; ses écailles sont plus épaisses & plus adhérentes à la peau : il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées , & les nageoires qu'il a sur le dos sont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce furmulet ressemble beaucoup au furmulet d'étang.

Le furmulet sans barbillons est *l'imbrico*.

SURMULOT. Cet animal qui n'est connu que depuis quelques années , a été nommé improprement , *rat des bois* ; car il diffère autant du rat , que le mulot diffère de la souris. Il a été nommé , à plus juste titre , *furmulot* , c'est-à-dire *grand mulot* , parce qu'en effet il ressemble plus au mulot qu'au rat , par la couleur , par les mœurs & par les habitudes naturelles.

Le furmulot , dit *M. de Buffon* , est plus fort & plus méchant que le rat : il a le poil roux , la queue extrêmement longue & sans poil ; l'épine du dos arquée comme l'écureuil , & le corps beaucoup plus épais : il a aussi des moustaches comme le chat.

Ce n'est que depuis douze à quinze ans , que cette espèce s'est répandue dans les environs de Paris : on ne fait d'où ces animaux sont venus , mais ils ont prodigieusement multiplié ; & l'on n'en fera pas étonné , lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement depuis huit jusqu'à douze petits , & qu'ils engendrent jusqu'à trois fois par an.

Les endroits où les furmulots ont paru pour la première fois , & où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts , sont Chantilly , Marly-la-Ville & Versailles.

Les mâles sont plus gros , plus hardis & plus méchants que les

femelles. Lorsqu'on les poursuit, & qu'on veut les saisir, ils se retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morsure est non-seulement cruelle, mais dangereuse ; elle est promptement suivie d'une enflure considérable, & la plaie, quoique petite, est long-temps à se refermer.

Les chiens chassent les surmulots comme ils chassent les rats d'eau, c'est-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorsque les surmulots se sentent poursuivis & qu'ils ont le choix de se jeter à l'eau, ou de se fourrer dans un buisson d'épines à égale distance, ils choisissent l'eau ; ils y entrent sans crainte, & nagent avec une merveilleuse facilité. Cela leur arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent regagner leurs terriers ; car ils se creusent, comme les mulots, des retraites sous terre, ou bien ils se gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les surmulots dans leurs terriers : ils les poursuivent comme des lapins, & semblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux passent l'été dans la campagne ; & quoiqu'ils se nourrissent principalement de fruits & de grains, ils ne laissent pas aussi d'être très-carnassiers. Ils tuent, dévorent le gibier, lapereaux, perdreaux, égorgent la jeune volaille ; & quand ils entrent dans un poulailler, ils y font presque autant de ravage que le *putois*.

Vers le mois de Novembre les meres, les petits & tous les jeunes surmulots quittent la campagne ; & ce peuple de brigands va en troupes s'établir dans les granges, où ils font un dégât infini ; ils hachent la paille, consomment beaucoup de grains, & infectent le tout de leur ordure. Les greniers étant dévastés, ils rongent les portes. Les vieux mâles restent à la campagne : chacun d'eux habite seul dans son trou : ils y font, comme les mulots, provision pendant l'automne, de gland, de faine, &c. ils remplissent leur trou jusqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond : ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs ; ils en sortent l'hiver, sur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chassent les fouris & les rats. L'on a même remarqué, depuis que les surmulots se sont si fort augmentés aux environs de Paris, que les rats & les souris y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils les poursuivent dans les lieux de leur domaine, & les détruisent.

SURON ou **SÉRON**. Les Droguistes donnent ce nom à certains

cuirs de bœufs, qui recouvrent les ballots de marchandises que l'on nous envoie de la Nouvelle-Espagne & de Buenos-Ayres dans l'Amérique méridionale. Ces cuirs sont cousus avec des filets & lanieres de la même peau fraîche. On dit aujourd'hui un *suron* de quinquina, un *suron* de jalap, un *suron* de cannele, &c.

SUSERRE ou SISERRE. *Voyez* GRIVE.

SYCOMORE. *Voyez* l'article ÉRABLE. Le sycomore faux est l'*azédarac*. *Voyez* ce mot.

SYLPHIUS. *Voyez* SILPHIUM.

SYLVIE, *anemonoides*. M. *Deleuze* dit que *Vaillant* donnoit ce nom à quelques especes d'anemones dont il faisoit un genre à part, parce que leurs semences n'ont point de queue comme celles des autres especes : elles croissent dans les bois & les prés ombragés. La sylvie à fleur blanche a été décrite sous le nom de *renoncule des bois* : il y en a une jolie especes à fleur jaune, dit M. *Deleuze*. *Voyez* l'article RENONCULE.

SYRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SYRIOT. *Voyez* GRISSETTE.

SZEINAN. Suivant M. *Pallas*, c'est une especes d'antilope. *Voyez* à l'article GAZELLE.

Fin du Tome cinquieme.

